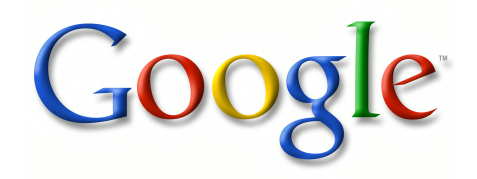


A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

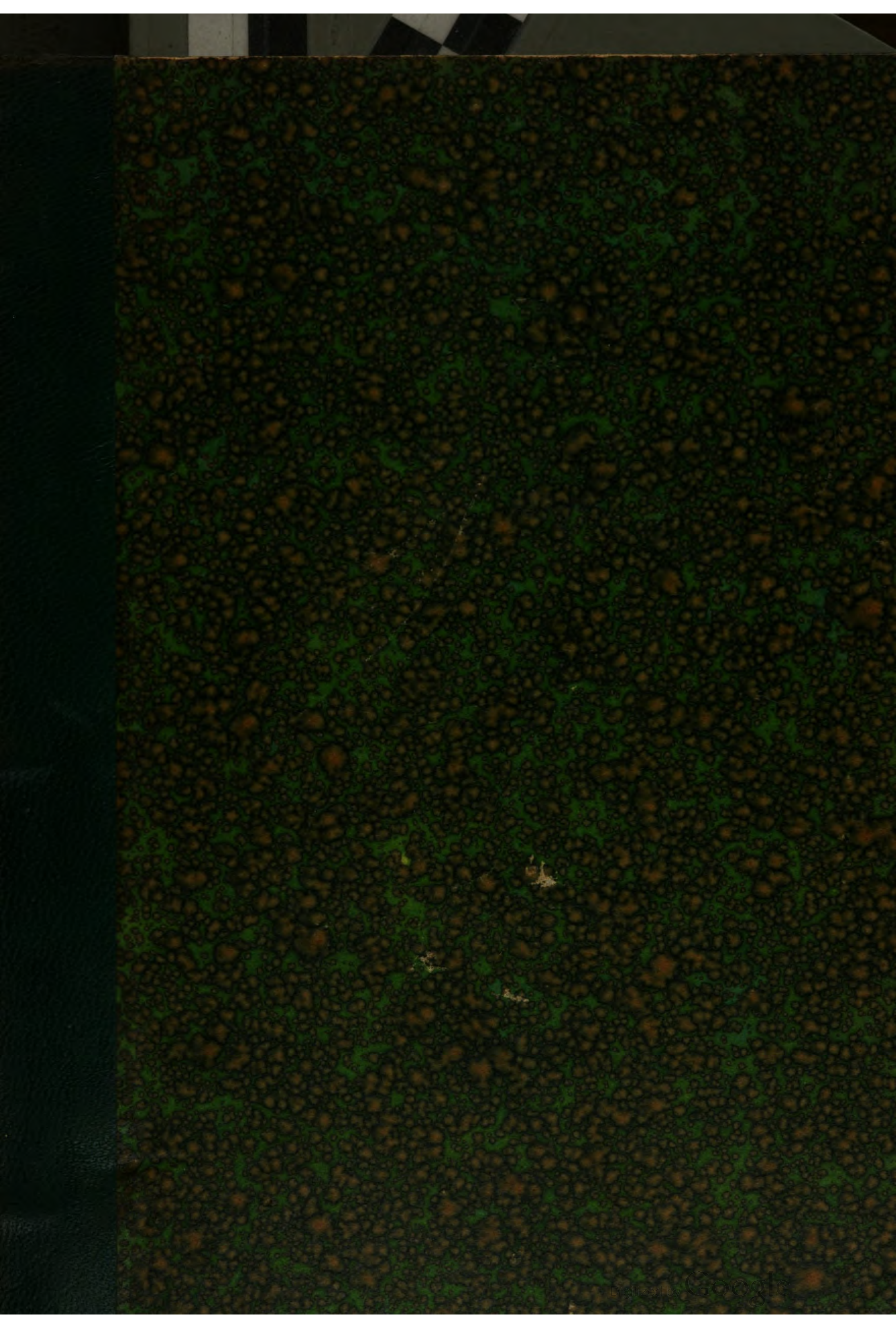
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

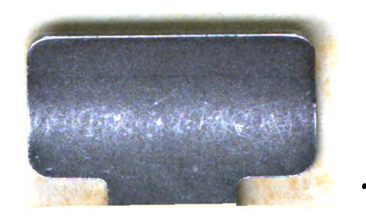


Digitized by Google

Bibliothèque de la Faculté
de Théologie
Les Fontaines - CHANTILLY

S 31/203





Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LA

TRIBUNE SACRÉE

ÉCHO

DU MONDE CATHOLIQUE

Stat Crux dum volvitur orbis.
In fide unitas, in dubiis libertas, in omnibus charitas.
S. Aug.

TROISIÈME ANNÉE

1847-48

BIBLIOTHÈQUE S. J.
Les Fontaines
60 - CHANTILLY

PARIS

BUREAUX : RUE MADAME, 60

Digitized by Google

Digitized by Google

CONFÉRENCES A NOTRE-DAME,

par l'abbé PLANTIER.

PREMIÈRE CONFÉRENCE.

De funestes théories sur la religion prise en général ont prévalu dans notre siècle ; c'est par là surtout que l'erreur égare l'esprit public et lui ferme l'avenue du catholicisme, c'est-à-dire de la vérité.

Il y a quelques mois seulement, nous avons attaqué dans cette enceinte les plus accrédités et les plus décevants de ces systèmes, fragiles obstacles, murailles impuissantes. Dieu, si vous daignez vous en souvenir, nous a donné de les abattre sans grand effort ; et, quand a été tombée la poussière soulevée par leur démolition, nous nous sommes trouvés en présence et comme au seuil de l'Église. Il s'agit maintenant de l'étudier elle-même.

Une raison frappe avant tout l'esprit sérieux qui l'observe : c'est qu'elle ne se donne pas seulement pour une société ; elle se proclame une puissance. Sa mission, comme son bonheur, c'est bien d'unir les hommes ; mais son droit, à ce qu'elle affirme, c'est de les dominer, sans toutefois les asservir ; et, pour lui plaire, il ne suffirait pas de dire : Je crois en Dieu : avec cela on pourrait être atteint d'un rationalisme qu'elle condamne. Il ne suffirait pas même de dire : Je crois en Jésus-Christ : par ce langage, on pourrait encore appartenir à des sectes qu'elle réprouve. Il faut ajouter qu'on croit en elle, et qu'on pourrait s'en reposer sur ses paroles comme sur la vérité même : *Credo in Ecclesiam*. Prétention capitale autant qu'elle est surprenante ; prétention qui renferme en soi, je ne crains pas de le dire, toutes les garanties, et le sort de tout le catholicisme ; prétention dont il importe, à ce titre, de discuter la valeur, ou plutôt de démontrer l'éclatante justice. — C'est ce que nous ferons dans les conférences de la station qui commence.

Ainsi, Messieurs, nous ne partirons pas de l'Église comme source de grâces pour le monde, comme principe de moralité pour les peuples, comme foyer de force et de grandeur, de civilisation et de félicité pour les empires ; nous l'examinerons dans l'autorité doctrinale qu'elle s'attribue. Ce pouvoir et l'authenticité qui le consacre, ce pouvoir et le degré de certitude qui lui est propre, ce pouvoir et l'esprit qui l'anime, ce pouvoir et les droits principaux qui qui en forment l'apanage, ce pouvoir et les dépositaires qui prétendent l'exercer : telles sont les questions que nous débattrons tour à tour ; elles auront d'autant plus d'à-propos que l'excès de l'indépendance, vous le savez, a tristement décomposé de nos jours le monde religieux et moral, et que toutes les intelligences, dépourvues de régulateur, de liens, s'en vont comme les atomes d'une terre pulvérisée, tourbillonnent au souffle de chaque idée qui les agite.

Nous établirons aujourd'hui qu'il existe dans l'Église un pouvoir dogmatique, une autorité doctrinale :

Digitized by Google

Premièrement, pouvoir incontestable, comme droit;

Deuxièmement, pouvoir nécessaire et mille fois précieux, comme institution;

Troisièmement, pouvoir irrécusable, comme moyen, même à notre époque, de progrès, de lumière et de liberté.

En montant avec un tel but et pour la seconde fois dans cette chaire, Messieurs, je mêle involontairement un désir à mon humble reconnaissance pour l'auguste prélat qui m'appelle à cet honneur : c'est de pouvoir apporter dans nos discussions quelque chose de cette raison si haute et si juste, de cette parole si forte et si humble qui caractérise les écrits sortis de sa plume. Dieu veuille m'en communiquer au moins une ombre dans l'intérêt de vos âmes et de mon ministère! et, soit qu'il m'accorde cette faveur, soit qu'il me laisse toute ma médiocrité, je le prie de faire que mes accents trouvent pour écho dans vos cœurs cette voix de sa toute-puissance qui renverse tous les obstacles, comme l'ouragan déracine les arbres de la solitude et fait jaillir l'éclair du déchirement des nuages.

Avant de commencer, permettez-moi de faire une observation. La véracité historique des Évangiles, la divinité non hypothétique, mais réelle, de Jésus-Christ, voilà deux faits qui ont été précédemment établis par le brillant et pittoresque orateur qui, l'année dernière, vous parlait à pareille époque, et qui vous parlera dans quelques mois encore. Le bénéfice de ses démonstrations, vous le concevez, m'est acquis; ce qu'il sème par l'éclat de son génie et la force de sa raison, j'ai le droit de le recueillir. Je pars donc de ce double fait qu'il a constaté, que les Évangiles sont authentiques historiquement, que Jésus-Christ est Dieu, comme d'une base reconnue et sur laquelle je n'ai plus besoin de revenir pour nous convaincre de sa solidité.

Trois conditions sont nécessaires pour constituer un pouvoir dogmatique : il faut d'abord un corps à part qui concentre l'autorité dans ses mains.

Si tout le monde en était dépositaire, il s'anéantirait par ses divisions mêmes. Personne n'est maître où chacun commande, et la souveraineté ne peut exister, en matière de foi comme en toute autre chose, que du moment où le droit de prononcer se condense, pour ainsi dire, et vient résider en un foyer supérieur, d'où partent ensuite et descendent sur la foi les rayons de la doctrine et la définition des croyances.

A cette suprématie, qui se détache de la multitude, il est besoin qu'on réunisse la mission d'enseigner, mission authentiquement établie, mission qui ne soit pas simplement une faculté, mais qui soit une fonction. Ce n'est pas par des priviléges qu'on fait une magistrature, c'est par des attributions et des pouvoirs. Enfin, à la prééminence qui s'empare de la mission d'enseigner, pour que le pouvoir soit complet, doit se joindre le droit d'être écouté, qui s'impose.

Un professeur de philosophie, ou tout autre, est dans sa chaire au nom de l'État : c'est Platon qui disserte, c'est Aristote qui discute sous la protection des archontes. On ne doit pas le troubler, mais on n'est pas tenu de l'entendre, ou du moins de le croire. Vous qui passez près de là, vous prêtez l'oreille :

Digitized by Google

s'il ne vous plaît pas, vous continuez votre chemin; si vous restez, rien ne vous oblige d'adopter ses opinions : des deux côtés, vous êtes libres, parce que telle est votre prérogative. Celui qui parle peut être un génie; il n'est pas une puissance.

On ne mérite ce nom que lorsqu'on est investi de la royauté d'un oracle, et qu'on peut dire non seulement à toutes lèvres mortelles : Faites silence; mais encore à tout esprit : Crois, recueille-toi sous ma parole, et courbe-toi devant mes décisions.

Voilà précisément l'Église telle que l'a faite son auteur. Après avoir consommé ses travaux, après avoir mis le dernier couronnement à ses révélations, après avoir tracé le mécanisme général de la cité spirituelle qu'il était venu fonder ici-bas, Jésus-Christ est sur le point de quitter le monde. A ce moment solennel, les siens attendent avec une anxiété douloureuse les instructions que le maître va leur laisser à son départ; et lui, de sa voix calme et souveraine : « Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. Allez donc, enseignez toutes les nations. Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » Tout est là. A qui l'Homme-Dieu s'adresse-t-il? Ce n'est pas à la masse de ses disciples, image de la masse et de l'humanité qu'il doit conquérir : c'est à la fleur de ses prosélytes, c'est-à-dire, c'est à Pierre, à ses apôtres qu'il a retirés à l'écart. Voilà le corps destiné à recevoir l'autorité dogmatique : c'est le corps des pasteurs. Allez, enseignez toutes les nations : c'est ici la mission précise dans les termes qui l'expriment : *Docete*; mission sacrée autant qu'auguste, par la source dont elle émane, puisque celui dont elle obtient toute la puissance appartient au ciel et à la terre.

Enfin : Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. Voilà le droit d'être écouté. En vertu de ce mot, l'incarnation de Jésus se perpétuera dans son Église, il sera toujours et tous les jours vivant en elle; quand elle parlera, c'est lui qui s'énoncera par elle; et quel esprit ne pourra pas être dompté par cette voix dont les tempêtes et les ondes elles-mêmes reconnurent autrefois la puissance souveraine et respectèrent les commandements.

Ainsi l'inauguration d'un pouvoir doctrinal dans l'Église est un fait incontestable; ainsi, pour ne pas pousser plus loin le commentaire, du premier pas et d'un seul mot sont réfutés tous ces philosophes et ces historiens modernes, qui ne veulent reconnaître à l'Église, pour enseigner, d'autre organisation que celle que le temps lui a faite, d'autre autorité que celle qu'elle a reçue des fidèles, ou bien qu'elle a usurpée sur les peuples. Singuliers dissertateurs! ils raisonnent des institutions de Jésus-Christ, et ils n'ont pas lu son Évangile!

L'inauguration d'un pouvoir doctrinal dans l'Église est donc un fait incontestable; et non seulement ce pouvoir est incontestable comme droit, mais il est logiquement nécessaire comme institution.

Jésus-Christ entre dans le monde avec une triple intention qui doit, plus tard, devenir pour lui comme une triple auréole. Fondateur de doctrine, organisateur de sociétés, maître et bienfaiteur de l'humanité, voilà trois titres qu'il veut conquérir, et, à chacun de ces titres, il a dû fonder une autorité doctrinale. Je n'insiste pas sur les deux premières idées :

Digitized by Google

Comme fondateur de doctrine, quelle est la doctrine qu'il veut fonder? Une doctrine surnaturelle par essence, immuable par destinée. Surnaturelle par essence, elle ne peut tomber comme un aérolithe dans l'intelligence des peuples, il faut nécessairement un organe accrédité qui la leur révèle; immuable par destinée, comment le serait-elle sans un tribunal qui la protége contre le caprice des interprétations? Comme organisateur de sociétés, Jésus-Christ, chose sans exemple, venait fonder, je ne dis pas seulement la société des hommes, mais l'unité des esprits par l'unité des croyances. Mais évidemment ce magnifique projet n'eût été qu'une impossibilité magnifique, si les intelligences, que tant de passions et de causes conspirent à diviser, n'avaient pas été soumises à l'action d'une souveraineté qui les dominât et les retînt liées, pour ainsi dire, comme malgré elles en un seul et vaste faisceau.

Concevez, si vous le pouvez, l'harmonie des corps célestes sans une puissance modératrice qui les enchaîne dans les orbes immenses où la force de projection les emporte. Ainsi, comme fondateur de doctrine, comme organisateur des sociétés, Jésus-Christ devait inaugurer dans l'Église un pouvoir dogmatique, mais il le devait encore comme maître et bienfaiteur de l'humanité.

On a très-souvent, en religion, des manières de voir étranges; il n'est pas rare de voir, par exemple, sur les graves objets qu'elle embrasse, qu'on se contente de connaissances vagues, incomplètes, tardives. Si peu qu'on en sache, nous trouvons toujours qu'on en sait assez; aussi tard qu'on en soit instruit, c'est toujours assez tôt, d'après nous, et, plus d'une fois, nous attendons avec une froide sécurité les révélations de la tombe pour en apprendre les secrets de la conscience ou de la destinée. Mais ce n'est là qu'un déplorable mélange d'imprudence et d'erreur. Quoi que nous en puissions dire, il faut à l'homme, en religion, des idées fermes et précises, des idées complètes et précoces; oui; des idées fermes et précises, parce que, si elles étaient indéterminées et flottantes, elles n'auraient ni le droit ni la puissance d'être une règle de vie; oui, des idées complètes, parce que, pour répondre convenablement au but de l'existence, il faut connaître pleinement et ce but lui-même et la route tracée par la sagesse suprême pour y parvenir; oui, enfin, des idées précoces, parce qu'il nous importe de posséder, dès le commencement de notre carrière, les notions auxquelles il appartient d'imprimer le branle, soit à l'ensemble de notre vie, soit au détail des actions dont l'enchaînement doit en former le tissu. Mais, pour arriver à cette science, il n'y a que deux moyens : le travail individuel, l'enseignement extérieur et l'autorité doctrinale. Le travail individuel peut-il suffire? Il y a bien, Messieurs, une philosophie qui dit oui; mais évidemment elle a tort. Une chose, avant tout, est certaine, c'est que nous ne tenons pas de la nature ces solutions dogmatiques dont nous avons besoin. A son premier épanouissement, notre intelligence en est vide; elle peut bien recevoir des idées religieuses, mais elle n'en a pas encore. Le firmament est créé, on n'y a pas encore suspendu le soleil.

Peut-être direz-vous que nous en verrons l'effet plus tard, et que nous e verrons l'effet tout seuls. Mais, pour cela, que de choses nous seraient

Digitized by Google

nécessaires : la volonté, le temps, la pénétration, le courage. — La volonté? Quand on s'isole des traditions, la vérité religieuse ne se montre pas d'elle-même; il faut, pour la découvrir, que, par un élan personnel et spontané du cœur, on se précipite sur ses traces. — Le temps? Il en est de cette étude comme de toutes les études sérieuses; on ne peut s'y appliquer et la pousser à quelque profondeur, à quelque résultat, qu'autant qu'on a du loisir, et un loisir abondant. Vous le savez, vous qui vous appliquez à l'étude des sciences, c'est souvent assez d'un problème pour user toute une vie. — La pénétration? Il s'agit ici des questions les plus mystérieuses; chacune de leurs parcelles contient pour ainsi dire un abîme impossible à explorer à l'esprit, si l'on n'a pas du courage. — Enfin, le courage? Les conclusions qu'il s'agit ici de poursuivre, ce sont les conclusions qui tiennent à la conscience et à la destinée. Vous le savez encore, elles sont environnées d'obscurité profonde et de difficultés amères, comme de circonvallations infranchissables; on ne peut les obtenir qu'au prix de mille et mille violences héroïquement subies, de cent dégoûts généreusement surmontés, de vingt mécomptes acceptés sans dépit comme sans abattement. J'en appelle à l'expérience: c'est ici le labeur qui réclame la plus opiniâtre et la plus inébranlable de toutes les magnanimités.

Et qui donc, je vous le demande, réunira toutes ces conditions? Où se trouveront les hommes qui les rassemblent? Il faut de la volonté pour conquérir la vérité religieuse. Mais où la prendre? De la fortune, des actions dans les chemins de fer, des intérêts dans les grandes exploitations et dans les grandes découvertes industrielles ou mathématiques, à la bonne heure! Mais des solutions dogmatiques, qui donc sait ce que cela signifie? Il faut du temps, mais au moins les deux tiers de l'humanité n'en ont pas; il faut de la pénétration, mais que d'esprits n'en possèdent pas une mesure suffisante?

Elle manque aux enfants; comment la supposer au peuple? Que de riches, aptes aux spéculations de la Bourse et du négoce, qui n'entendent rien à ces problèmes religieux que d'ailleurs ils dédaignent, parce qu'ils ne peuvent pas les transformer en bons sur le Trésor public. Les savants et les hommes de génie eux-mêmes ont-ils toujours le regard assez perçant pour aller saisir, dans le sanctuaire où ils se cachent, le nœud de tous ces mystères? Que de fois leur intelligence personnelle n'est-elle pas embarrassée des préjugés, sans que l'aigle emprisonné ait la puissance de briser les obstacles qui l'enveloppent et de s'élancer dans l'espace.

Supposez que, libres de prévention, ils poussent jusqu'au fond leur conquête. Une vérité, une idée, je ne dirai pas définie, mais entrevue durant toute une longue vie, n'est-ce pas, en définitive, ce que font les plus heureux et les plus forts, et cette parcelle de lumière, de bonne foi, peut-on l'appeler une religion?

Enfin, il faut du courage, et certes on n'en manquera pas s'il ne s'agit que de poursuivre, dans les régions éthérées, le sillage et la chevelure d'une comète, au risque de ne pas la rencontrer; on fatiguera le firmament à force de l'interroger. Mais pour chercher à l'horizon des vérités dogmatiques, nous

Digitized by Google

n'avons ni générosité ni constance. On peut bien, dans sa résolution, s'avancer jusqu'au doute, mais alors l'énergie nous abandonne, le monstre nous étreint dans ses serres, et, nouveaux Prométhées, nous nous laissons déchirer par sa voracité infatigable sur le roc où notre pusillanimité nous enchaîne encore plus que notre impuissance.

Voilà pourquoi la presque totalité des hommes est sans religion, si vous les réduisez à eux-mêmes. Peu importe la source que vous ouvrirez devant eux, du moment qu'ils sont obligés d'y puiser seuls, ils seront incapables d'en tirer une croyance convenablement organisée ; à tous il manquera quelque chose, un des éléments nécessaires pour pouvoir affirmer.

Et cependant la religion, c'est là leur premier devoir comme leur premier besoin ; leur nature et leur conscience la réclament par des cris également impérieux. Et comment y parvenir ? Quel secours va donc leur venir d'en haut et triompher de leur incurable faiblesse ? Ah ! le voici. Observateur à la fois charitable et sublime, Jésus-Christ a vu que la famille humaine sera toujours une immense famille de pauvres ; que tous les esprits, aussi bien des classes élevées que des classes vulgaires seront dépourvus par eux-mêmes de la vérité religieuse, et, dans son immense amour, il a résolu de leur en communiquer le bienfait ; mais, pour y réussir, il ne se borne pas à leur transmettre une doctrine dont les trésors soient ensevelis dans un livre dogmatique comme dans un sol avare. Un principe existe autour de lui dans le monde, principe, il est vrai, confisqué par les anciens philosophes au profit de quelques adeptes, principe usurpé par les magistrats et rendu par eux despotique et local, principe emprisonné par le sacerdoce de tous les polythéismes, mais enfin, principe malgré tout, le but légitime et salutaire de l'humanité, principe conforme aux instincts comme aux besoins religieux de l'homme, et pour cela consacré par le culte de l'homme et de tous les génies de toutes les nations ; principe qui, pour conduire au faîte de la science religieuse aussi bien que de la science profane, possède le merveilleux avantage d'abréger tous les circuits, de trancher toutes les difficultés, de donner à l'âme un regard plus aigu, des ailes plus rapides : principe enfin par lequel seul les croyances peuvent s'établir, se répandre et se perpétuer au sein de l'humanité ; c'est le principe de l'autorité doctrinale et de l'enseignement extérieur. S'en emparer avec intelligence et noblesse, l'incorporer dans une société qui le purifie, l'assouplisse et le féconde avec elle ; l'appliquer à l'enseignement universel des nations ; par lui, enfin, réparer dans l'avenir les révolutions effrayantes qu'il a produites dans le passé, voilà ce que Jésus-Christ a fait, voilà ce qu'il devait faire. Sans cette création d'une Église qui fût tout à la fois la promulgatrice officielle de ses oracles et l'institutrice des peuples, il eût manqué son but et fût resté sans influence ; il n'eût été que philosophe, il n'eût pas été un Messie ; il eût brillé dans l'histoire, mais comme une lampe brille dans un tombeau ; et par l'Église, au contraire, par l'Église qui lui donnera une voix toujours retentissante à travers les espaces comme à travers les siècles, il sera la lumière et le régénérateur de tous, parce qu'ainsi la religion devient possible et facile à tous. Avec elle, j'ai presque dit qu'importe le défaut de recherche ? avec

l'Église, la vérité parlera sans qu'on l'appelle et malgré qu'on veuille la fuir.

Qu'importe le défaut de temps? L'Église n'en demandera pas ; elle instruira l'homme, s'il le faut, jusque dans ses occupations. Qu'importe le défaut de courage ? Avec l'Église il suffira, pour s'instruire, de prêter l'oreille, et ce n'est pas ce qui demande beaucoup d'héroïsme. Avec elle, enfin, qu'importe le défaut et l'inégalité de l'intelligence ? L'Église apportera des solutions toutes faites, un corps complet de doctrine tout organisé : solutions sublimes, il est vrai, mais pourtant solutions dont chaque esprit, quelle que soit son infirmité, pourra s'approprier l'avantage, au sortir même du berceau ; elles seront tout à la fois et du lait pour les enfants, et une nourriture forte pour les esprits déjà mûrs ; et comme elles seront proportionnées à toutes les conditions, elles seront proportionnées à tous les âges. Admirable miroir de cet astre souverain dont les feux sont assez brillants pour suffire aux plus fermes paupières, et cependant assez tempérés pour ménager aux yeux délicats des clartés qui répondent à leurs besoins, sans éblouir ou fatiguer leur faiblesse !

Ainsi, en instituant l'Église en autorité doctrinale, Jésus-Christ ne s'est pas seulement montré ingénieux, il s'est montré logique ; il a réalisé une idée non moins indispensable à ses vues que salutaire aux peuples ; il a satisfait, par la seule voie possible et qui pût être générale, à la plus grave et en même temps à la plus vénérable de toutes les nécessités humaines, celle de la vérité religieuse ; il a inauguré un moyen éclatant, expéditif, accessible à tous, de se procurer cette lumière immortelle dont la conscience de tous est affamée ; en un mot, il a mis en œuvre, mais en l'épurant, en le généralisant, ce grand principe de l'autorité par où tout commence et sans lequel jamais rien ne s'est fait, ni en science, ni en religion : institution magnifique, institution mille fois digne de la reconnaissance de l'univers.

Autrefois, une cité romaine décerna des hommages solennels de gratitude à un empereur, parce qu'il avait fait construire d'opulentes fontaines où la population pouvait en tout temps s'abreuver. Jésus-Christ a mieux fait : il a ouvert, au sein de son royaume spirituel, une source publique et toujours jaillissante de vérité : riches ou indigents, nobles ou roturiers, savants ou sans lettres, tout le monde peut y puiser à toute heure et à l'aise ; que ce soit une coupe d'or ou un vase d'argile, peu importe, personne n'en est exclu. Tel est, au contraire, le vœu de son auteur ; que chacun vienne s'y désaltérer. Il n'a fait descendre ses eaux sacrées du haut des régions éternelles ; il n'a placé sur la montagne le vase sacré qui les épanche, c'est-à-dire l'Église, que pour mieux en étendre les bienfaits à tous les peuples ; et à ce seul titre, il a des droits immenses à leur affection, parce qu'il leur a rendu le plus inappréciable de tous les services. Institution certaine, institution nécessaire et précieuse, l'érection dans l'Église d'un pouvoir dogmatique et d'une autorité doctrinale, est encore une institution régulière, même à notre époque de progrès, de lumière et de liberté

Autrefois, du temps de Bossuet, par exemple, on protestait contre l'Église par respect pour l'Écriture. Aujourd'hui que le rationalisme a prévalu, on

Digitized by Google

proteste contre l'Église comme autorité doctrinale, au nom d'un triple droit. On proteste par droit d'époque et de lumière; par droit de liberté de conscience et de pensée; et par droit de progrès.

Par droit d'époque et de lumière : le temps des autorités doctrinales est passé, dit-on quelquefois. Aujourd'hui la raison de l'homme, mûrie par le soleil des siècles et enrichie de conquêtes successives, doit, en philosophie comme en religion, ne s'inspirer que d'elle-même. L'autorité doctrinale était bonne au berceau des sociétés, berceau vénérable encore comme souvenir. Mais à l'âge où nous sommes parvenus, l'Église n'a plus de sens ni d'à-propos; elle doit renoncer à se faire accepter comme pouvoir doctrinal.

Le temps des autorités dogmatiques est passé? Permettez-moi de le dire, quelle plaisanterie! L'humanité, je le demande, du faîte à la racine, et dans toutes les classes dont elle se compose, a-t-elle besoin de croyances? Oui, sans doute. Grâce au développement qu'elle a pris, l'humanité, considérée dans son ensemble, peut-elle actuellement se créer elle-même les croyances qui lui sont indispensables? On dit bien que oui; mais l'inexorable évidence est là qui dit non. La marche du temps, le développement des lumières, n'ont pas plus transformé le monde intellectuel, qu'ils n'ont transformé le monde physique; tous les arbres ne sont pas aujourd'hui des cèdres, tous les hommes ne sont pas des Socrate, et quand ils le seraient, évidemment, comme le premier, ils devraient s'écrier encore que la vérité religieuse est enfoncée dans un abîme si profond qu'on ne saurait la découvrir sans un révélateur qui l'arrache de ses ténèbres et la dévoile aux cœurs.

La sincérité la plus vulgaire suffit pour convenir de ce fait, par malheur trop éclatant. La bonne foi doit être ici d'autant plus facile que nous avons fait, il n'y a pas longtemps, l'expérience de notre pouvoir.

Au siècle des lumières on a vu, il n'y a pas de longues années, vous le savez, on a vu des intelligences de mérite, des jeunes gens qui avaient figuré avec éclat dans les grandes écoles, fabriquer une religion. Et qu'ont-ils enfanté? Un je ne sais quoi qui a fait rire les esprits sérieux quand il n'a pas soulevé les cœurs honnêtes.

Ainsi, même à l'âge où nous sommes, et quoi que nous en puissions prétendre, une autorité doctrinale ne manquerait pas d'à-propos. Après tout, il faut se souvenir qu'il y a autorité et autorité. Il est des autorités constituées seulement pour un temps; telle était, par exemple, l'église judaïque : tribunal préparatoire, elle ne devait subsister que jusqu'au moment où serait dressé un second tribunal dont elle était le prélude et qui était destiné à la remplacer. Pour des autorités partielles, je conçois une date où l'on puisse proclamer leur déchéance : quand leur mission est remplie, quand elles ont atteint le terme qui leur avait été marqué pour limite, on est admis à s'affranchir de leur domination qui tombe pour ainsi dire d'elle-même. Mais si une autorité fut établie pour toujours et sans terme, pourra-t-on jamais dire aux hommes que son règne soit passé, si d'ailleurs la justice qu'on avait établie subsiste toujours la même? Telle est précisément la condition de l'Église. Jésus-Christ lui a dit d'enseigner aussi bien à la virilité du monde qu'à son enfance; il l'a chargée d'ensei-

Digitized by Google

gner jusqu'à la consommation des siècles, et c'est assez pour qu'on n'ait pas le droit de lui arracher aujourd'hui le sceptre ; et quand on pourrait refuser aux masses toutes les autres autorités doctrinales, on serait encore obligé d'examiner ultérieurement s'il n'y a pas une exception à faire pour elle.

Et si maintenant de la question de droit nous passons à la question de fait, peut-on dire avec plus d'exactitude que les autorités doctrinales soient tombées ?

Voyez plutôt le monde. Je ne sache pas qu'en Asie la Chine ait encore secoué le joug de ses lettrés, ni le Thibet celui de ses lamas. On n'est pas plus indépendant en Europe. La Russie ne règle-t-elle pas sa foi sur les décisions de ce qu'elle appelle le saint-synode ? Et n'a-t-elle pas à Saint-Pétersbourg un Vatican dont elle ne redoute pas moins les anathèmes que nous ne craignons les foudres de Rome ; et partout où règne la réforme avec ses mille fractionnements, soit en Allemagne, soit en Angleterre, on ne s'incline pas, j'en conviens, sous la parole du Pape ; mais ne s'agenouille-t-on pas souvent devant une majesté moins auguste ? Même les plus fiers des arrière-petits-fils de Luther, de Calvin ou d'Henri VIII, sont-ils autre chose que les esclaves d'un pratiquant sans mission comme sans doctrine.

Parmi nous-mêmes, jusque dans le monde philosophique où l'on proclame si haut que c'en est fait de toute autorité doctrinale, ne se dément-on pas avec le plus frappant éclat ? Là comme ailleurs, il est de bon ton qu'on se montre religieux ; on a son symbole quelconque, il est vrai, bien simple et peu chargé d'articles dogmatiques, mais enfin on a un symbole quelconque. Et cette croyance, où l'a-t-on puisée ? Peut-être dans des réflextions personnelles, peut-être dans une illumination du génie, dans les préjugés de famille, dans la conversation peut-être d'un jeune homme de vingt ans, dans les leçons d'un professeur, dans les écrits d'un auteur contemporain ; c'est peut-être dans une page d'un vieux philosophe turc ou indou, page déjà toute labourée par les cicatrices de cent autres plagiats ; enfin c'est peut-être dans les préventions d'esprit, et, comme on dit, dans l'atmosphère de son siècle · on s'imagine en être l'oracle, on n'en est que l'écho. Nous croyons bien lui imposer notre pensée, c'est lui qui certainement nous impose la sienne, et dans la popularité dont il nous honore de temps en temps, dans les applaudissements qu'il décerne à quelques-unes de nos théories, jamais il ne prétend glorifier autre chose que notre servilité et sa propre tyrannie. Non, nous n'avons pas rejeté le frein de toute autorité doctrinale : au nord, au midi, d'un pôle à l'autre, au sein du monde civilisé comme du monde barbare, il est toujours, bon gré mal gré, et par la force de notre faiblesse, si je puis le dire, il est des pouvoirs religieux qui pèsent sur les peuples, parce que tous les fronts sont marqués au sceau d'une dépendance ou d'une autre.

On peut encore nous appliquer avec justesse ce que Nicole disait dans un langage où le bons sens tient de près à une spirituelle ironie : « La voix d'autorité est si naturelle à l'homme, que ceux-là même qui la combattent ne peuvent s'empêcher de la suivre ; le désaveu qu'ils en font ne prouve autre chose, sinon qu'ils ne se connaissent pas eux-mêmes, ou qu'ils n'ont pas assez de lumière pour pénétrer la véritable cause de leurs impressions ; et, ce qui paraît incon-


Digitized by Google

cevable (pesez bien cette parole), ils croient, par autorité, qu'on ne doit rien croire avec autorité. »

Voilà bien où en est encore le monde. Entre les rationalistes et les catholiques, la différence n'est pas que ceux-là s'appuient uniquement sur leur raison, tandis que ceux-ci s'appuient sur l'autorité. Les uns et les autres ne jurent au fond que par autorité : seulement, les rationalistes jurent par une autorité qu'ils réprouvent; les catholiques, au contraire, croient par une autorité qu'ils proclament nécessaire et divine. Les rationalistes sont inconséquents, tandis que les catholiques sont d'accord avec eux-mêmes.

Ainsi, ni en droit, ni en fait, on ne peut dire que le temps des autorités doctrinales est passé. Il n'est pas passé en fait, puisque toutes les doctrines, toutes les religions philosophiques ou positives, ne sont actuellement acceptées que sur parole; il n'est pas passé en droit, parce que Dieu, pour l'humanité, aura toujours besoin d'un enseignement extérieur, et que, d'un autre côté, l'Église a reçu de son auteur une autorité doctrinale qui doit durer autant que le monde.

Après le droit de lumière et d'époque, on invoque le droit de liberté. Se soumettre, dit-on, à une autorité dogmatique comme celle de l'Église, c'est une servitude humiliante: servitude pour la conscience qui est libre, servitude pour la pensée qui ne l'est pas moins : l'une et l'autre sont maintenant affranchies et n'ont rien à démêler avec les pouvoirs théocratiques.

Voilà bien, permettez-moi de le dire, une de ces mille paroles, absurdes à force d'être générales, qu'on entend à chaque pas répéter dans le monde. A l'aide de certaines expressions mal définies, on brouille tout, suivant le mot énergique de Bossuet; on mêle, on identifie l'une à l'autre des choses, je ne dirai pas les plus différentes, mais les plus opposées, et, par cette confusion de termes aussi peu juste que peu philosophique, on trouve moyen de se débarrasser sous de faux noms des objets les plus honorables et les plus dignes d'être retenus. Ainsi, pour échapper à l'Église, on dit d'une manière absolue que se soumettre à une autorité doctrinale, c'est une servitude. Mais quoi! si elle est une autorité qui possède la vérité religieuse; si ses droits à l'enseignement, ses titres à la foi des peuples sont authentiques et constatés; si dans l'exercice de son privilége elle ne s'impose pas brutalement et de force à l'intelligence, mais qu'elle appelle l'examen, la discussion, les critiques les plus sévères, les plus indépendantes, et ne veut que l'adhésion d'un esprit convaincu, d'une conscience vraiment persuadée, cette autorité sera-t-elle tyrannique, je vous le demande, et celui qui lui obéira sera-t-il un mercenaire? Non; la servitude n'est pas là. Il y en avait, par exemple, dans le polythéisme, parce que ses prêtres enchaînaient despotiquement les nations à l'erreur; il y en avait dans l'islamisme, parce que l'absurde et voluptueux Alcoran ne se montrait qu'à la pointe du glaive. La foi du musulman n'est pas le fruit de la persuasion, mais du fanatisme et de la peur. Il y a encore de la servitude dans les sectes hérétiques, et, je ne crains pas de le dire, dans les écoles rationalistes, parce que là, quoi qu'on en dise, on s'en rapporte à des docteurs sans titre, sans garantie, et qui ne peuvent dogmatiser sans usurpation, ni être crus sans

Digitized by Google

inconséquence. Mais, grâce à Dieu, il peut y avoir d'autre autorité que celle-là dans le monde; il peut y avoir des autorités véridiques investies d'une délégation sainte, ne faisant aucune violence aux hommes tout en aspirant à les éclairer, et certes, s'en remettre à celles-ci, ce ne sera pas un acte de servilité, mais une démarche de sagesse. On n'agit en esclave que lorsqu'on se courbe devant un pouvoir arbitraire ou absurde ; mais obéir, même dans les choses religieuses, à un pouvoir consacré et par des motifs qui décident sans contraindre, c'est agir non en homme abject, mais en homme raisonnable; il y a plus, c'est agir avec honneur.

Dans l'ordre civil, je vous le demande, par cela qu'on respecte les pouvoirs établis, est-ce, par hasard, qu'on s'abaisse? Voilà, je le suppose, le dernier préfet du dernier de nos départements, le maire le plus obscur du plus obscur village: est-ce qu'en se conformant à ceux de leurs arrêtés qui sont judicieux et rentrent dans les limites de leurs attributions, un magistrat, un député, un pair de France, un ministre pensera compromettre sa dignité? Cette subordination, qu'il partagera avec le dernier charbonnier, avec la dernière bonne femme, plutôt que de l'avilir, ne tournera-t-elle pas plutôt à sa gloire?

Ainsi en est-il dans les matières dogmatiques; en cela, comme dans le reste, accepter une autorité, non pas arbitraire, non pas hypothétique, mais certaine, mais légitime, ce n'est pas plus dégrader son esprit et sa conscience, que ce n'est les enchaîner. Il y a une soumission qui glorifie, comme il y a une indépendance qui déshonore.

Ainsi, Messieurs, on ne peut pas plus invoquer contre l'Église, comme autorité doctrinale, le droit de liberté, que le droit de lumière et d'époque. Mais peut-être s'inscrira-t-on contre l'Église, comme autorité doctrinale, par le droit de progrès.

Avec une autorité doctrinale, dit-on, l'esprit humain restera stationnaire, enchaîné dans des langes qu'il ne pourra briser, et ainsi le progrès indéfini, cette loi suprême du monde moral, ce besoin le plus impérieux de notre nature, restera-t-il à jamais impossible? Impossible!... Avec une autorité doctrinale à la turque ou à la brachmane, je le conçois; nous pouvons juger de ce qui se fera par ce qui existe à Constantinople ou dans les Indes; sous de semblables jougs, l'esprit humain risquerait de demeurer éternellement pétrifié.

Mais avec une autorité doctrinale large et raisonnable, autorité qui se bornerait à défendre l'infaillibilité de certains dogmes, et qui permettrait ensuite le libre jeu de la pensée sur tous les autres objets d'ailleurs abandonnés à l'indépendance de nos investigations, est-ce que le progrès serait impossible? Impossible, Messieurs!... Mais moi, je dis, au contraire, que le progrès est impossible sans une autorité doctrinale sage et discrète comme celle de l'Église.

Que faut-il pour ce progrès dont on parle tant, et qui se réalise malheureusement si peu, surtout dans les questions religieuses; que faut-il? Deux choses : avant tout, une base immuable sur laquelle la raison puisse se reposer avec sécurité et s'appuyer avec force, pour de là prendre son essor vers

Digitized by Google

des régions supérieures, et s'élancer, exploratrice aventureuse, à la découverte d'un nouveau monde. Il faut ensuite qu'une fois contrôlée avec rigueur, et constituée avec certitude, les notions dont elle s'emparera successivement demeurent définitivement acquises, et qu'au lieu d'être plus tard contestées comme inutiles, elles forment comme autant d'assises régulières qui se placent inébranlablement les unes sur les autres, et composent ainsi une pyramide toujours croissante. Sans cette double condition, sans un point de départ assuré, sans cet enchaînement et cette fermeté des conquêtes, il n'y a pas de développement possible à espérer pour l'intelligence publique.

Mais, je vous le demande, ces vérités fondamentales qui sont et la racine et la clef de toute religion, comment les obtenir? Une fois obtenues, comment les garder toujours pures, brillantes, sans vicissitudes, avec celles qu'elles nous auront aidé à découvrir?

On aura beau dire tout ce qu'on voudra; quand on aura quelque expérience de l'histoire du monde, on en viendra toujours à dire que ni les unes ni les autres ne peuvent être connues fortement et avec promptitude, ni durablement conservées, que par un enseignement extérieur et une autorité doctrinale, celle de l'Église; sans cela, livré à soi-même, sans une autorité qui supplée à son insuffisance et modère son inquiétude, l'esprit de l'homme sera toujours ce qu'il a été, c'est-à-dire dominé par les instabilités de la faiblesse ou du génie de l'exploration; ou bien, il se fatiguera perpétuellement à poursuivre les premiers éléments de l'édifice religieux, sans jamais les rencontrer; ou, s'il le trouve tout fait, il le renversera dans une sorte de jeu puéril et funeste; et puis, il se prendra éternellement à recommencer, mais sans fruit, sans conduire à d'autre résultat que le chaos, ce monument qu'il aura mis en ruines. Aussi le progrès lui sera-t-il inconnu, et son travail, comme dit M. Jouffroy, ne sera que la vaste réalité de la toile de Pénélope.

Voilà ce qu'a démontré la double expérience du génie et des peuples. Il est, vous le savez, des hommes qui, dans tous les temps, ont mis un certain orgueil à se placer en dehors des traditions dogmatiques. Ce fut la conduite des hommes anciens, c'est aussi la conduite des hommes modernes. Je vous le demande, est-ce que le divorce que ces derniers ont fait avec l'Eglise et les augustes vérités qu'elle leur avait enseignées ne leur a pas été fatal? J'en appelle à vos lectures. Ont-ils trouvé sur les questions capitales de Dieu, de la création et de l'âme, les solutions que l'Église leur avait données dès l'enfance? En ont-ils découvert d'autres qui les vaillent, et, à plus forte raison, qui leur soient supérieures? En un mot, à ce symbole catholique avec lequel ils ont cru devoir rompre, ont-ils substitué, dans ce qu'il a de philosophique, de rationnel, je ne dirai pas une doctrine entière, achevée, mais l'ombre même d'une croyance, le germe d'un symbole?... Hélas! vous le savez, sur tout cela tout est encore à reprendre, et, comme l'a dit le chef d'une école grandement célèbre, parce qu'elle s'est vantée grandement, la philosophie, au lieu de réaliser des progrès, n'a fait que retomber au maillot.

Et maintenant, ce qui s'est fait pour le génie s'est fait aussi pour le peuple. Regardez les effets qu'a produits parmi les peuples ce protestantisme que

Digitized by Google

nous vantons avec tant d'emphase d'avoir affranchi la pensée humaine? Quel profit, je vous le demande, a-t-il retiré de son émancipation? Cette indépendance illimitée de la raison, cette liberté indéfinie d'examen qu'il avait proclamées, ont soufflé comme la tempête dans ses voiles; sous l'impulsion de ce vent orageux, il s'est précipité, où donc? Je ne dirai pas seulement dans un rationalisme impie, mais dans un pyrrhonisme absurde, mais dans un mythisme stupide.

Vous n'avez pas oublié où en était le débat dans ce dernier simulacre de concile qui a fait semblant de se réunir à Berlin. On n'y discutait pas, comme au temps de Luther et de Calvin, si le Pape était oui ou non l'Antechrist; on examinait gravement si de tous, le monument le plus authentique, c'est-à-dire l'Évangile, est un conte ou une histoire, et l'on n'a pu être unanime pour trancher cette question.

Avouez qu'il valait bien la peine de se soustraire à l'autorité catholique pour faire un semblable progrès!

Au sein des populations restées fidèles à l'Église, au contraire, si les peuples n'ont pas avancé (ce qui est faux), du moins ils ne sont pas revenus en arrière. C'est déjà un avantage, pour ne pas dire un progrès, sur les populations réformées ou rationalistes qui ne se sont affranchies que pour déchoir.

D'un autre côté, — c'est une comparaison que je fais tous les jours, — comparez les philosophes demeurés catholiques, c'est-à-dire soumis à l'Église, avec ceux qui ont cessé de l'être, à quelque âge que vous vouliez. Est-ce que les premiers, pour avoir retenu le joug de l'autorité, sont demeurés en arrière de ceux qui ont cru devoir le mettre en pièces? Est-ce, par exemple, pour prendre deux époques bien différentes, est-ce que Malebranche, Descartes, Bossuet même, en les prenant comme ils furent, seraient moins avancés aujourd'hui que ne le sont, par exemple, Kant, Schelling, Hegel, et tous ceux qui, parmi nous, sont leurs partisans ou leurs coreligionnaires? Non, au contraire; c'est un fait frappant et digne d'observation, que les penseurs restés orthodoxes sont les plus riches en vraies doctrines; ils sont aussi les plus glorieux en découvertes, non pas imaginaires, mais en découvertes réelles. Il y a en eux une moelle de virilité, une substance de raison, une nouveauté, une justesse, une fécondité d'aperçus que vous cherchez vainement, en dehors de la foi, sur les problèmes essentiels de la conscience. Et quand vous voulez vous rendre compte de cette prééminence, vous en trouvez moins la cause pent-être dans leur génie que dans leur orthodoxie et leur soumission même. Ils avaient reçu de l'Église une foule de notions précieuses; au lieu de les abdiquer, de chercher la lumière en dehors d'elle, ou contradictoirement à ce qu'elle leur disait, ils les ont gardées fidèlement après les avoir soigneusement contrôlées; leur esprit s'est réservé ce qu'il y avait de primitif et d'essentiel; ils ont pu s'avancer vers l'inconnu, y tenter des explorations, faire des découvertes qu'il leur était impossible et d'essayer et d'accomplir sans les premiers enseignements qu'ils avaient reçus de l'autorité catholique.

Ainsi, Messieurs, on ne peut pas plus, au nom du progrès qu'au nom des lumières, qu'au nom de la liberté, protester contre l'Église comme autorité doctrinale.

Digitized by Google

Je termine :

Un homme avait reçu de la nature un génie magnifique ; nulle pénétration n'égala jamais la sagacité de son regard ; avec cet œil puissant, avec cette faculté souveraine de sonder en haut et en bas l'immensité des abîmes, il crut pouvoir se faire sa religion tout seul et sans autre initiateur que sa propre intelligence. Mais quand il aborda les formidables questions du bien et du mal, de la conscience et de l'avenir, au bord de ces gouffres effrayants, il fut pris de vertige. Avec les solutions des manichéens et celles des académiciens, dont tour à tour il avait été le disciple, sa raison roula meurtrie dans un précipice sans fond. Quand il fut là, il s'établit en lui un flux et un reflux orageux de mécomptes et d'inquiétudes ; oscillations malheureuses qui le trouvaient également incapable de se fixer sur rien, et désespéré de s'agiter ainsi dans le vide.

Mais un jour vint où l'Église s'offrit à lui sous les traits de saint Ambroise ; subjugué par cette parole inouïe, il se place sous sa tutelle. Alors une révolution fortunée s'opéra dans son âme. Tant qu'il avait été son propre guide, il s'était égaré dans des routes de ténèbres et de douleurs ; mais dès qu'il eut accepté l'auguste épouse de Jésus-Christ pour conductrice et pour mère, dès qu'il l'eut chargée de le mener par la main comme un enfant qui ne peut ni marcher ni voir par lui-même, il entra dans une douce région de soleil et de repos !

Cet homme, ce génie, vous l'avez pressenti, il se nommait Augustin.

Il est peut-être parmi vous quelques esprits qui partagent la témérité et les angoisses de son indépendance ; peut-être cherchent-ils, comme lui, dans leur propre conscience, le nœud définitif et souverain des grands problèmes religieux, et ils ne trouvent en eux qu'incertitude et perplexité. Sachez-le bien toujours, Messieurs, le jour de l'intelligence comme celui des organes ne nous vient pas du dedans mais du dehors. Cherchez-le dans l'Église et dans les décisions de son pouvoir ; à l'exemple de saint Augustin, sous son autorité toute de sagesse et de persuasion, vous resterez toujours libres, toujours capables de progrès, et vous serez en même temps plus éclairés et plus heureux ; elle ne sera pas pour vous un despote impitoyable, elle ne sera qu'un bienfaisant oracle, et à sa suite, comme un autre Israël dirigé par une autre colonne lumineuse, vous vous avancerez d'un pas ferme et sûr vers l'avenir, par le chemin royal de la paix et de la vérité !



Digitized by Google

Discours pour la fête de l'Épiphanie.

Quos vocavit, hos et justificavit; quos autem justificavit, illos et glorificavit.

Ceux qu'il a appelés, il les a justifiés; et ceux qu'il a justifiés, il les a glorifiés. (Rom. 8, 29.)

Elle est grande et auguste, chrétiens mes frères, la solennité qui nous rassemble. C'est le jour anniversaire de notre religion et de notre bonheur; c'est l'époque commémorative de notre vocation à la foi. Le Christ était né : il reposait étendu sur la paille d'une crèche, enveloppé dans de pauvres langes, réchauffé par la tiède haleine de deux vils animaux. Mais pendant que la terre contemplait le spectacle de ses abaissements et de ses humiliations, le ciel publiait sa gloire; et le silence majestueux de la nuit, un instant interrompu par les concerts harmonieux des anges, s'était à peine rétabli qu'une étoile miraculeuse s'en allait, messagère céleste, annoncer la bonne nouvelle aux Mages de l'Orient et les appeler à la crèche. Avant que les grands, les puissants du monde, les rois de la terre ne vinssent offrir à l'enfant-Dieu les trésors de l'Asie, -- les bergers, les pauvres, les petits avaient été conviés d'abord près de son berceau et admis à adorer, dans l'extase du cœur et les larmes de la joie, leur Sauveur et leur Dieu. Or, ces bergers représentaient le peuple juif : Dieu, pour récompenser la vieille fidélité de son peuple avant qu'elle ne défaille, et pour bénir dans leurs derniers descendants la foi généreuse des patriarches et des prophètes, avait dû tout d'abord manifester, offrir le salut à ceux au milieu desquels il avait voulu naître et où il avait choisi la Vierge bénie, destinée à le porter dans ses chastes entrailles. Mais le Sauveur venait pour tous; il n'entrait pas dans ses desseins miséricordieux d'exclure personne de son amour et de ses bienfaits : et voilà pourquoi, nous qui appartenions à la gentilité, nous dans les veines desquels ne coulait pas le sang de David, de Moïse ou d'Abraham, nous qui n'avions pas eu l'honneur de faire partie du peuple élu, nous devions cependant être appelés à notre tour dans la personne des Mages. Méditons en ce jour sur un si grand honneur et un si ineffable bienfait. Avançons-nous pieusement à la suite des princes de l'Arabie jusqu'à l'humble couche du divin enfant de Bethléem. Ouvrons nos intelligences et nos cœurs aux douces influences de l'Épiphanie, c'est-à-dire, de la manifestation du Seigneur. Cette manifestation se présente à nous avec un triple caractère : Jésus-Christ appelle, il justifie, il couronne; c'est la manifestation par la *Foi*, la manifestation par la *Grâce* et la manifestation par la *Gloire*. Je veux dire un mot sur chacune de ces merveilles.

Mais, ô mon Dieu, à la vue de tant de glorieuses choses, je suis comme le prophète qui ne sait que balbutier, et ma langue ne peut rendre que bien imparfaitement ce qui remplit ma poitrine. Soutenez donc ma faiblesse, donnez-moi des paroles vives et ardentes qui soient du moins un peu en harmonie avec

Digitized by Google

les splendeurs que vous avez révélées à l'oreille de mon cœur. — Et vous, pieux et bien-aimés frères, ne me refusez pas votre attention.

Je trouve d'abord dans le mystère de l'Épiphanie la manifestation par la foi. Vous le savez, chrétiens, au moment où le Verbe éternel, quittant les hauteurs des cieux, vint s'incarner dans le sein virginal de Marie, le monde languissait épuisé de fatigues et de crimes. Il avait perdu la vérité sur Dieu, sur l'homme et sur la nature. Il y avait eu jusque-là une double effusion de l'Esprit de Dieu, un double courant qui avait jailli de l'immortel rocher de la vérité divine. L'Éternel Seigneur s'était d'abord penché à l'origine des temps sur le berceau de l'humanité, il avait posé son œil sur le cœur de son enfant bien-aimé pour l'inonder de sa lumière et lui découvrir une partie des merveilles de sa gloire. Or, cette première révélation avait été étouffée par la voix des passions. Les hommes avaient sinon perdu complétement, du moins étrangement altéré le souvenir de l'enseignement divin; et quand le Christ parut sur la terre, il y avait longtemps que les échos de la voix qui s'était fait entendre dans Eden, avaient cessé d'apporter à leurs oreilles les sons de la vérité et de la sagesse. — Cependant Dieu, pour conserver dans le monde sa révélation et ses promesses, avait créé un peuple exprès, un peuple historique, un peuple monumental, un peuple de marbre et d'airain sur lequel il avait comme gravé les irréfragables prescriptions de sa loi sainte : c'était le peuple juif à qui le Seigneur avait confié ses oracles et les destinées du monde, et dont il avait fait son prédicateur, son prophète, son héraut pour annoncer ses volontés à toute la terre. Mais au temps de la venue du désiré des nations, ce peuple lui-même avait forfait à sa mission. Il s'était endormi de lassitude dans la longue veille qu'il devait soutenir, assis sur le seuil de sa porte, pour attendre l'arrivée du Messie et le saluer comme son maître et son roi quand il viendrait à passer! Peuple grossier et charnel, il avait plus d'une fois prostitué son encens aux dieux de l'étranger, et, dans son aveuglement, les faux biens de la terre avaient séduit son cœur.

Toutefois, ni chez les Gentils, ni dans la nation élue, ce n'était rien encore que ces premiers désordres; mais ils étaient accompagnés de la plus honteuse dégradation morale, et la vertu, indignée des vices de la terre, s'était enfuie, comme une illustre exilée, pour aller chercher au ciel des demeures plus sereines et un abri plus hospitalier.

Or, Jésus-Christ se montre, et tout change de face; il fait fuir devant lui les ténèbres et la corruption, comme on voit les voiles de la nuit se déchirer aux approches du soleil. L'homme dès-lors a retrouvé la vérité qu'il avait perdue. Il sait qu'il vient de Dieu qui l'a créé dans un épanchement d'amour, et qu'il doit retourner à Dieu comme le ruisseau à sa source, comme le rayon de lumière à son foyer, comme l'effet à sa cause. Dieu pour l'homme, l'homme pour Dieu, voilà le grand mystère de sa fin qui lui est dévoilé. Et en même temps que la vérité resplendit sur son front et éclaire son intelligence, la vertu descend dans son cœur, elle se creuse des routes inconnues à travers les fibres mystérieuses de son âme, et le Sauveur, tout en se donnant aux hommes comme la vérité qu'ils doivent croire, se propose aussi à leur imitation, comme la voie

Digitized by Google

qu'ils doivent suivre. Il leur donne sa loi, la loi nouvelle, la loi évangélique, la loi de grâce et de sainte dilection, code admirable dans sa simplicité et sa précision. Vous aimerez Dieu de tout votre cœur et le prochain comme vous-mêmes ; tel en est le résumé. Mais une loi, c'est un frein : elle demande, pour être exécutée, un acte de courage, un acte de vertu ; et l'homme, laissé à ses seules forces, est bien faible en face des sacrifices qu'exige la pratique de la vertu. Aussi Dieu lui vient-il en aide. S'il nous donne sa loi comme condition indispensable du salut, il nous donne aussi les moyens de l'accomplir : c'est la grâce qui est une assistance spéciale et particulière de Dieu pour toutes les circonstances où l'énergie de notre nature, privée de ce secours, succomberait sous le poids des difficultés ; c'est la prière, le cri de l'âme faible, impuissante et dénuée de tout, qui s'élève vers le ciel pour en faire redescendre les bénédictions ; ce sont les sacrements, canaux mystérieux et invisibles par où la force de Dieu se répand dans nos cœurs, les change, les transforme et leur fait opérer des merveilles. Quelle doctrine, mes frères ! et se peut-il rien imaginer de comparable. O beauté ! ô sublimité de l'Evangile ! ô ineffable harmonie des enseignements catholiques ! Eh bien ! voilà la foi à laquelle nous avons été appelés ; voilà le premier fruit de la crèche du Sauveur, le premier effet de sa venue, la première manifestation de son esprit de lumière et d'amour.

Si vous me demandez maintenant quelle est la certitude de la foi, quelles sont les bases sur lesquelles elle s'appuie, les preuves abondent. Il y en a de simples, il y en a de relevées ; il y en a qui sont à la portée des plus vulgaires esprits, de la bonne vieille femme, de la pauvre servante, du petit enfant ; il y en a d'autres qui ravissent d'admiration les intelligences à qui Dieu a prodigué ses dons les plus magnifiques et sur le front desquelles il a imprimé le sceau du génie, cette chose si rare. Par les miracles, Jésus-Christ vit en Dieu ; par les prophéties, il se préexiste en Dieu ; par l'admirable propagation de son Evangile et l'immortelle persistance de son Eglise, il se survit en Dieu : par toutes ces choses à la fois, il force les raisons les plus rebelles et les courbe au pied de sa croix. Joignez encore la constance des martyrs, la vertu de nos saints, l'indéfectibilité de nos pontifes, la douce majesté de nos livres sacrés, l'histoire des bienfaits de notre sainte religion, et vous aurez, comme fondements de la foi, tout ce qu'il est possible de rencontrer dans la plus haute souveraineté de la certitude.

Aussi, quand la foi s'est assurée la possession d'une âme ; quand, après bien des luttes et des combats, elle a conquis, à la pointe de sa vaillante épée, sur l'incrédulité ou sur le doute un chrétien pieux et fidèle, comme il s'avance d'un pas ferme et rapide malgré les divines obscurités qui l'environnent encore ! C'est l'histoire des rois mages après qu'ils ont été touchés du rayon parti de l'étoile miraculeuse. Rien ne peut les arrêter, ni la distance des lieux, ni la diversité des langues, ni les sables brûlants, ni les déserts, ni les fleuves. L'étoile vient-elle à disparaître, ils se confient en Dieu qui les amène, et ils poursuivent leur route. Chrétiens, leur foi doit être le modèle de la nôtre : notre adoption est faite en eux. Tous accourront un jour sur leurs pas. Les nations ébranlées viendront en foule après eux. Levez-vous, nouvelle Jérusa-

Digitized by Google

lem, soyez éclairée ! *Surge, illuminare, Jerusalem!* Et d'ou vous sont venus tous ces enfants que vous n'avez point portés? Réjouissez-vous, poussez des cris de joie, élargissez vos tentes : celle qui était délaissée, et dont les flancs étaient stériles, jouit d'une inexprimable fécondité. Apôtres, partagez le monde! Paraissez dans les siècles qui suivent, missionnaires du salut, et allez semer la bonne nouvelle aux quatre vents du ciel. La foi, comme un soleil radieux, se lève doucement sur le monde et illumine, d'un pôle à l'autre, de ses ravissantes clartés. A l'Orient, à l'Occident, au Nord, au Midi, dans les régions glacées et inaccessibles que le soleil éclaire à peine, comme sur les plages brûlantes des tropiques, partout elle arbore son pavillon, plante son drapeau, dresse ses autels. Elle franchit les montagnes, elle traverse les mers, elle passe les détroits, elle double les promontoires. D'un bout du monde à l'autre bout, on peut suivre la longue trace de ses bienfaits. Si elle bâtit des cathédrales magnifiques dans les pays où la civilisation a établi le siége de sa puissance, elle élève aussi ses temples chez les pauvres sauvages, et le voyageur y rencontre avec une émotion profonde l'humble toit de chaume protégé par la croix. Le Lapon a reçu les annonciateurs de la paix, et le nègre porte encore sur le cou la trace du baiser de frère que lui a donné le missionnaire. A peine un monde nouveau est-il découvert que l'homme apostolique y arrive aussitôt que l'épée du conquérant. Jusque dans les peuplades perdues de l'Australie et de la Polynésie, la foi enfante encore tous les jours, sous nos yeux, à la religion, à la civilisation et à la vie véritable, des hommes qui, de cannibales, deviennent ensuite les vivantes personnifications de toutes les vertus. En un mot, le royaume de la vérité ne reconnaît de limites que les limites mêmes du monde.

Et cette magnifique expansion de la foi catholique n'a de comparable que son éternelle durée. Elle était hier, elle est aujourd'hui ; elle sera demain, jusqu'aux siècles des siècles. Elle a usé toutes les armes qu'on lui a opposées, et l'épée du légionnaire, et la hache du bourreau, et les sophismes de l'hérésie, et les traits acérés et moqueurs de la science ; elle a tout brisé. Dans son long pèlerinage à travers les siècles, elle a fait mordre la poussière à quiconque s'est attaqué au diamant de sa vérité divine. Voyez à ses pieds ses ennemis abattus : mille sont tombés à sa gauche et dix mille à sa droite ; pour elle, elle n'a souffert aucune atteinte. Les siècles et les générations s'écoulent devant elle, et elle reste immobile au haut de son trône. Les injures, les attaques, les cris de rage de ses ennemis impuissants viennent se briser contre le rocher où elle est assise ; tout passe, elle seule demeure : *Veritas Domini manet in æternum.* Les sceptres tombent, les trônes s'en vont en poudre, les monarchies disparaissent de la scène mobile du monde, tantôt emportées comme une paille légère par un vent de tempête, tantôt s'affaissant sous le poids de leur gloire séculaire et de leur vieillesse décrépite ; mais, au milieu de ce flux et de ce reflux perpétuel des choses humaines, une seule grandeur reste invaincue et adorée, trop haute pour que la main du temps ou celle des hommes puisse atteindre jusqu'à elle, c'est la foi, vous l'avez nommée, c'est la religion, c'est la croix, son immortel symbole : *Stat crux, dum volvitur orbis.*

Digitized by Google

Divin bienfait de la foi, je vous adore et je vous bénis! Grâces immortelles vous soient rendues. A vous, nous devons tout ce que nous sommes : notre gloire, notre science, notre civilisation, le magnifique épanouissement de nos libertés; mais surtout, et par-dessus tout, à vous nous devons la seule science importante, la science des saints, la science du salut et le chemin qui conduit à l'éternelle vie.

Je passe à la seconde manifestation du Sauveur, qui est la vocation à la grâce. Car ce n'était pas encore assez que la foi. Que sert-il de connaître si l'on ne pratique! Le Seigneur avait laissé les nations suivre leurs voies, et leurs voies étaient mauvaises et corrompues : *Infelicitas in viis eorum.* La loi naturelle d'abord, la loi mosaïque ensuite étaient devenues insuffisantes, et leurs sacrements n'étaient plus que des symboles que la perversité de l'homme avait rendus inefficaces; c'étaient des figures vaines d'une réalité perdue, des ombres fugitives d'une lumière qui luisait dans les ténèbres.

Ici, je célébrerai de plus en plus les miséricordes du Seigneur : *Misericordias Domini in æternum cantabo.* Il se fait à la venue de Jésus-Christ une seconde manifestation, ou Epiphanie, par la grâce : *Quos vocavit, hos et justificavit.* La grâce, comme une source mystérieuse et sacrée, n'avait cessé de couler depuis le commencement du monde. Mais qu'il était rare le nombre des hommes de bonne volonté qu'elle atteignait dans sa course pacifique! On ne pouvait guère la comparer qu'au petit filet d'eau qui serpente dans la prairie, tout juste suffisant pour amollir un peu les gazons sur lesquels il coule, mais ne faisant pas sentir son influence aux extrémités plus éloignées de la prairie. Mais par l'incarnation du fils de Dieu, par le mystère de sa glorieuse épiphanie, la grâce devint comme un fleuve puissant et magnifique qui se précipite à travers le monde, portant partout avec lui la richesse et la fécondité, et baignant toute la terre de ses eaux divines.

Et la grâce, chrétiens, mes bien chers frères, c'est la déification de l'homme, c'est la participation à la nature divine, *divinæ consortes naturæ*, c'est l'exaltation du néant jusqu'à en faire un Dieu : par la grâce, le Très-Haut place son cœur près de l'homme, il le couvre du manteau de sa divinité, il le fait entrer en partage de ses divins attributs, il le revêt de sa propre beauté. C'est elle qui nous fait enfants de Dieu et héritiers de sa couronne, princes du sang dans le royaume céleste, frères et membres de Jésus-Christ, les organes du Saint-Esprit, les temples de l'auguste et adorable Trinité, enfin de nouvelles créatures. Elle change en une royale pourpre les haillons du plus pauvre d'entre les vrais chrétiens. C'est cette grâce du Nouveau-Testament que les prophètes ont prédite, après laquelle les patriarches ont soupiré, que notre Rédempteur nous a méritée par son sang. C'est par elle que nous revêtons Jésus-Christ, que nous vivons en Jésus-Christ, que nous mourons et sommes ensevelis pour ressusciter en Jésus-Christ, et que nous habiterons les demeures éternelles. Elle est ce feu divin que le Sauveur a apporté du ciel en terre, et qu'il ne désire rien tant que de voir s'allumer dans les cœurs : ce feu qui ne brûle pas, mais qui éclaire, qui guérit, qui fortifie, qui perfectionne. La grâce est encore le principe de la vigueur et de l'intrépidité de l'âme; car, faible et pusillanime

Digitized by Google

elle devient par elle forte et courageuse, et regarde comme facile ce qu'elle croyait d'abord impossible. Voilà le secret de la constance des martyrs au milieu des chevalets et des tenailles ardentes, le secret de l'héroïque dévouement des vierges, le secret des effrayantes austérités des saints pénitents du désert : la grâce de Dieu les soutenait tous. C'est elle aussi qui guérit les infirmités, rend droit ce qui est oblique, tempère les passions, purifie les inclinations, aplanit les difficultés, et réhabilite toute la nature humaine. La grâce enfin est une habitude céleste qui anoblit l'âme, une passion pure qui nous entraîne vers le ciel, une racine sacrée qui pousse des fruits de gloire et de pudeur, l'arbre de vie qui nous restitue nos forces, nous fournit nos aliments et engraisse notre âme. Et comme le cœur humain est une source perpétuelle de vie, d'où la chaleur et les esprits se répandent dans tous les membres, ainsi l'Esprit-Saint, que saint Thomas appelle le cœur de l'Église, comme Jésus-Christ en est la tête, répand incessamment un feu sacré et de pieux mouvements dans toutes les facultés de l'âme, comme les saintes pensées et les désirs enflammés.

O dignité inouïe et inespérée du christianisme, par laquelle l'esclave ose appeler le Seigneur son père, le coupable appelle son juge celui qui l'a engendré ! O bienfait ineffable de la grâce qui nous déifie ; non pas que nous soyons nés de la substance de Dieu lui-même, mais à cause que, par la justification, nous devenons, à la lettre, participants de la nature divine. A la vue de tant de grandeur pour nous et d'une telle bonté de la part de Dieu, nous demeurons confondus ; et abîmés dans un sentiment d'admiration et de gratitude, nous nous écrions : Il est donc vrai, ô mon Dieu ! un homme mortel est appelé à ces glorieuses destinées, et notre pauvre et chétive humanité doit entrer en communication de votre infinité ! Soyez-en béni dans les siècles des siècles (1).

Mais ce n'est pas tout encore que la justification. La grâce est le commencement de la gloire ; la gloire est la consommation, la perfection, l'achèvement, le couronnement de la grâce. Nous passons ici-bas ; mais nous ne faisons que passer pour arriver au ciel. La vie est le voyage, c'est l'éternité qui en est le terme, et comme l'a dit un poète :

La terre est un exil, la patrie est au ciel;

la patrie, dis-je, de ceux qui sont dans l'arche, qui, fidèles à la foi, fidèles à la grâce, persévèrent jusqu'à la fin. Avant Jésus-Christ, le séjour de la félicité était fermé : il y a introduit les premiers justes qui attendaient son avénement, il doit nous y introduire un jour nous-mêmes pour prix de nos fatigues et pour récompense de nos travaux, *illos et glorificavit*. C'est la troisième manifestation ou la vocation à la gloire.

Or, après la haute idée que nous venons de nous former de la grâce, que devrons-nous donc penser, frères bien-aimés, et que pourrons-nous dire de la

(1) Au jeune prédicateur qui voudrait étudier à fond ces sublimes et touchants mystères de la grâce, nous conseillons vivement la lecture attentive et sérieuse d'un livre publié dernièrement sous ce titre : *De l'Ordre surnaturel et divin*, par l'abbé Xavier. Nous ne connaissons rien de plus profond, de plus complet, de plus catholique sur cette grave et difficile matière.


Digitized by Google

gloire ou du bonheur du ciel? Porter en nous, dès ici-bas, un germe de la divinité, être uni à Dieu d'une façon mystérieuse, mais réelle, lorsque nous sommes encore tout enveloppés des voiles de la chair, oh! c'est déjà beaucoup; mais, que sera-ce de l'union immédiate avec Dieu dans le ciel, de la vision de Dieu en son essence, de la possession complète, éternelle, inaltérable de la beauté infinie, dont les charmes de ce monde visible ne sont qu'un reflet affaibli? O chaste et ineffable mariage de l'âme avec Dieu! ô admirable transformation du fini en l'infini, de l'esprit créé en l'intelligence incréée! Alors nous participerons à la puissance du Père, qui a fait d'un seul mot le ciel et la terre, et qui, de l'ombre d'un de ses gestes, renverse les empires, broie les sceptres et les couronnes, jette au vent la poussière des trônes. Alors, dans un jour éternel, que n'obscurciront aucuns nuages et qui ne sera suivi d'aucune nuit, nous nagerons à l'aise dans cet océan de lumière où, de toute éternité, le Père contemple sa parfaite image, sa splendeur, son Verbe; les similitudes et les ombres de la foi se dissiperont devant l'éclat d'une complète vision, d'une entière intellection; les secrets de cette science nous seront révélés, et les énigmes redoutables qui tourmentent ici-bas tant et de si puissantes raisons, ne nous apparaîtront que comme des hochets pour notre intelligence. Alors, d'un vol audacieux et sublime, nous nous élancerons au foyer de l'amour pur et véritable; et dans le sein de l'esprit de Dieu comme sur un autel mystique, nous nous détruirons sans cesse nous-mêmes pour renaître sans cesse, pareil au phénix qui trouve dans les cendres mêmes où il s'est consumé le germe d'une immortalité toujours nouvelle.

Seigneur Dieu! oui, il est beau le séjour de gloire et de bonheur que vous réservez à vos élus, et les joies que votre munificence y a préparées sont si grandes que votre apôtre a pu s'écrier : Non, l'œil de l'homme n'a jamais vu rien de semblable aux beautés de la Jérusalem des cieux; son oreille n'a jamais entendu aucun accord approchant de la ravissante mélodie qui résonne sur les harpes des anges et des saints; il n'est pas donné à son cœur de comprendre ce que le Seigneur a préparé à ceux qui le servent fidèlement. Mais, hélas! ô Dieu! vous savez notre faiblesse et dans quel vase fragile vous avez déposé votre image sacrée. Nos ennemis ne nous laissent ni paix ni trève; les tentations de tout genre nous livrent de perpétuels assauts, et le repos même que nous demandons à notre couche n'est pas toujours tranquille. Abandonnés à notre seule faiblesse, que deviendrions-nous dans une lutte si inégale? Hélas! nous serions bien sûrs de périr! Mais, aidés de votre grâce et animés par l'espérance des joies du ciel, nous accomplirons heureusement, c'est la plus douce confiance de nos âmes, notre douloureuse pérégrination à travers les tristesses de cette terre. Nous vous le demandons par l'intercession de la Vierge sacrée, que vous appelez du doux nom de Mère, et dont nous sommes aussi les enfants. Ainsi soit-il.

L'abbé Ch. BRETON,
Docteur en philosophie et lettres de l'Université catholique de Louvain.

Digitized by Google

SERMON

Sur la Royauté de Jésus-Christ sur les âmes,

PAR L'ABBÉ DEPLACE.

Pater diligit filium et omnia dedit in manu ejus.
Le père aime son fils et il a donné toutes choses entre ses mains.

Ce sera un grand spectacle lorsqu'à la consommation des temps, nous verrons s'accomplir avec éclat cette parole de l'Apôtre, et le fils de Dieu recevoir de son père l'empire sur toutes choses. Alors le règne de la liberté humaine sera fini ; ce sera le règne éternel de la puissance divine. Alors ce Christ, objet aujourd'hui de tant d'indifférence de la part des uns, de tant de dédains de la part des autres, se révèlera dans toute sa gloire et dans toute sa majesté. Devant lui, toute langue sera muette, si ce n'est pour crier merci ou pour le bénir ; toute tête sera courbée pour demander grâce ou pour adorer. Et le fils de Dieu prouvera que le père a mis toutes choses entre ses mains, en disposant souverainement de toutes les races humaines et de leurs destinées, et en faisant d'un seul arrêt de sa bouche ou leur béatitude ou leur supplice, et pour une éternité !

Cependant, Chrétiens, parceque le fils de Dieu ne nous révélera toute sa puissance dans sa plénitude que dans l'éternité, ne nous imaginons pas qu'elle est enchaînée ici-bas et que l'homme échappe complètement à son action et à son empire. Non, tout appartient au fils, et dès cette vie ; et malgré toutes les résistances de la volonté humaine il n'en exerce pas moins sa souveraineté au milieu de nous.

En effet, au milieu de ce monde visible et comme sous l'enveloppe extérieure des sociétés temporelles, un autre monde existe, mystérieux et caché ; et toutefois le plus réel et le plus vivant des mondes. Plus haut que les sens, l'homme charnel ne le soupçonne pas ; plus élevé que la raison, le génie pourrait le pressentir, il ne l'aperçoit pas. La foi seule le révèle · c'est le monde des esprits, le monde des âmes ; c'est là qu'est le théâtre de l'action divine, de l'empire par excellence de la puissance de Jésus-Christ. Et c'est ce qu'il faut vous développer en peu de mots.

La plus haute domination que conçoive ici-bas la pensée humaine, c'est celle qui s'exerce sur l'âme ; cette puissance n'appartient qu'a Dieu. La domination humaine s'arrête fatalement à ce qu'il y a d'extérieur et de sensible dans l'homme ; elle ne va pas jusqu'à l'âme. Un homme peut disposer en maître des biens, de la liberté, de la vie même d'un autre homme, mais il n'a pas

de prise sur sa pensée et sur son vouloir, en un mot, sur son âme; et si cet homme veut lui résister, se dérober à son empire, il condamne fatalement sa puissance à n'être que la honteuse souveraineté de la force.

Voilà ce qui fait le caractère incomparable de Jésus-Christ. Il dispose souverainement de l'être humain tout entier : c'est qu'à lui appartient la puissance sur la pensée, la volonté de l'homme, et cela sans blesser jamais en rien son inviolable liberté. Oui, mes frères, et c'est là l'un des points de vue du dogme catholique de la grâce. Nous croyons que Jésus-Christ, fils de Dieu, Dieu lui-même, peut tout sur l'âme de l'homme; qu'en elle tout plie devant lui lorsqu'il a résolu de la subjuguer; mais que, libre toutefois, l'âme peut bien lui obéir, elle ne saurait jamais être esclave: mais aussi qu'elle ne fait jamais un plus noble usage de sa liberté que lorsqu'elle se soumet à cette grâce divine, à cette domination de son sauveur.

C'est cette royauté de Jésus-Christ sur les âmes qui va nous occuper aujourd'hui quelques instants. Nous considérerons cette action de sa puissance divine sur l'âme infidèle qu'il veut ramener à soi; et nous en distinguerons deux traits principaux: Jésus-Christ peut tout sur l'âme infidèle pour l'attirer à soi; il peut tout sur l'âme infidèle pour la renouveler. Ce seront les deux points de vue de ce discours.

Daigne le Seigneur féconder mes paroles; puissiez-vous, Chrétiens, en entendant le récit des merveilles intérieures de la grâce lui offrir un accès dans vos cœurs, et dans ces jours sacrés vous préparer ainsi à la naissance spirituelle du fils de Dieu dans vos âmes.

Dieu, dont la sagesse infinie est toujours d'accord avec elle-même, agit de la même manière et dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce. Voyez le monde des corps : la puissance suprême s'y révèle à certains intervalles et pour des fins dignes d'elle, par ses grandes et éclatantes créations que nous appelons les miracles ; mais, dans l'ordre commun, elle n'agit que par l'enchaînement régulier des faits et par le libre développement des causes.

Il en est de même du monde spirituel, du monde des âmes. Une parole, un regard, attache, subjugue, enchaîne à Jésus-Christ ses premiers disciples, un coup de foudre, une voix qui éclate dans les nues, terrasse Saul et change le persécuteur en apôtre.

Mais, dans l'ordre commun, la puissance divine se manifeste d'une manière moins brusque, moins dominatrice, en apparence, et qui toutefois n'en est ni moins sûre ni surtout moins efficace. Oui; l'être souverain qui nous tient tous attachés à lui par une chaîne indissoluble, se prête aux mouvements de notre liberté qu'il a faite inviolable. Tantôt caché, tantôt visible, on dirait qu'il ne fait que suivre, et toujours il conduit; alors même qu'il se prête avec le plus de faiblesse apparente aux mouvements de notre liberté, il n'en conduit pas moins invariablement et souverainement la volonté humaine au grand but que sa miséricorde s'est fixé.

C'est ce qu'il nous faut étudier dans cette action de la puissance intérieure de Jésus-Christ sur une âme qui est éloignée de lui par les passions, et qu'il veut ramener et à la raison et à elle-même. J'y trouve deux circonstances

Digitized by Google

principales : d'abord Jésus-Christ la trouble et la réveille; ensuite il la détache, l'enchaîne et la subjugue.

Il la trouble d'abord, et pourquoi? Parce que toute âme qui s'est adonnée aux créatures est dans un état d'ivresse et de sommeil, et qu'il faut, avant tout, la tirer de sa léthargie et la rappeler à la raison. C'est là l'effet que produisent nos penchants désordonnés; ils enivrent, ils endorment en nous cette noble portion de nous-mêmes par laquelle nous aspirons à Dieu et à l'éternité.

Contemplez l'homme dans l'ivresse ou pendant le sommeil; l'intelligence est le jouet des illusions les plus étranges; la faculté de réfléchir lui est ôtée, et avec elle la liberté de la pensée ne s'exerce plus que pour les rêves; il n'y a de volonté que pour poursuivre des ombres et des fantômes.

Et n'est-ce pas là votre image trop fidèle, ô âmes qui vous êtes adonnées aux passions du monde? Oui, l'amour des créatures vous a enivrées, et vous n'êtes plus à vous-mêmes; votre œil troublé ne sait plus distinguer les réalités spirituelles; vous ne savez plus ni réfléchir ni vouloir; ce qui vous reste de liberté, vous le dépensez à poursuivre, dans la nuit que vous vous êtes faite, je ne sais quelle chimère, quelle fausse et décevante apparence que vous appelez le bonheur. Que votre ivresse est profonde! que votre sommeil est pesant et difficile à rompre!

Mais rien n'est impossible à Jésus-Christ et à sa grâce. Quelque temps peut-être il laissera cette âme à cet engourdissement maladif qu'elle prend pour du repos; même il lui permettra de boire à longs traits ce calice d'assoupissement, comme parle l'Écriture, car il entre dans les desseins d'une miséricordieuse Providence de lâcher la bride aux emportements de notre liberté, afin qu'après avoir épuisé toutes les illusions, usé toutes les jouissances, l'expérience de tant de désirs trompés, de tant de joies qui se sont trouvées vaines, nous désabuse enfin des créatures et nous convainque du néant de tout ce qui n'est pas Dieu.

Bientôt la main divine se fera sentir; l'âme aura beau tendre tous ses ressorts et se roidir, elle ne saurait échapper à cette main divine qui a résolu de ne plus la laisser à son sommeil. Tantôt, c'est un événement imprévu qui renverse à ses côtés un édifice de prospérité, objet de son envie; et de chaque débris de cette fortune tombée il sort comme autant de voix qui lui crient : Vanité des vanités! tout est vanité!

D'autres fois, ce sont des coups soudains qui la frappent dans des êtres chéris qui, par l'affection, sont devenus la portion la plus intime d'elle-même. D'autres fois, ce sera l'inconstance d'un dévouement auquel on croit et qui manque; ce sera l'instabilité de la fortune, le dégoût des jouissances; car, voyez-vous, le monde est si peu de chose, que ce qu'il y a de moins vain dans ses joies, ce serait de les poursuivre toujours sans en jouir jamais!

Ou bien ce sera cet ennui de l'existence qui accable, qui tue tant d'hommes, de nos jours, où l'on va si vite au fond des choses humaines, où l'on sent en une heure des illusions dont nos pères vivaient des années.

Souvent, ce ne sera qu'un simple retour de foi et de raison. Souvent encore, ce sera une parole rencontrée par hasard dans un livre, ou tombée comme

Digitized by Google

sans dessein des lèvres d'un prêtre; bien moins encore, une idée qui aura jailli de l'âme; et d'où, et comment elle est arrivée à l'intelligence nul ne saurait le dire.

Mais cette parole, elle a ébranlé des fibres jusque-là insensibles; mais une puissance qui n'est pas de nous, et qui est en nous, la redit jusqu'au plus intime de l'âme et lui a prêté une force surhumaine. Mais cette idée, je ne sais quelle main invisible l'a attachée au plus intime de l'être, qui ne cesse d'en poursuivre la pensée comme une vision fatale.

Alors l'âme se prend à s'étonner, à s'effrayer d'elle-même; elle voudrait échapper à la vision qui l'obsède; elle veut fuir; mais elle emporte avec elle dans sa fuite la vision persécutrice. Alors elle se jettera dans les bruits du monde; elle rappellera des passions usées dont depuis longtemps elle a perdu le goût, afin de se dérober à la voix qui l'effraie, afin d'échapper à la vision qui l'assiége.

Vains et inutiles efforts; elle pourra croire quelques instants qu'elle va reprendre son sommeil; mais voici qu'à la première heure de solitude, oui, à la première de ces heures où les créatures nous laissent forcément à nous-mêmes, la voix fatale va gronder de nouveau et sera répétée par tous les échos de l'âme. Voilà que la vision va renaître plus vivante et plus forte que jamais. Où fuierez-vous, ô hommes? Courez de créatures en créatures, de passion en passion, afin de vous échapper à vous-mêmes, de vous perdre de vue et de perdre avec vous votre supplice. Vous avez beau vous agiter en tous sens, vous ne vous débarrasserez pas du trait que vous portez avec vous-mêmes; vous ne faites que l'enfoncer plus profondément et plus douloureusement dans la plaie. Vainement vous criez : La paix et la paix! Il n'y a plus de paix pour vous, car votre conscience, divinement troublée, ne vous laissera plus de repos jusqu'à ce qu'enfin, vaincus et cédant à celui qui vous poursuit, vous veniez par une heureuse défaite tomber aux genoux de votre souverain et maître.

Voilà la première action de la puissance de Jésus-Christ dans les âmes : il trouble! Et n'est-ce pas là quelque chose de divin?

Il trouble! certes ce n'est pas le monde qui le lui contestera, puisque c'est le monde qui fait tous les jours le sujet de son action; et que lui reproche-t-il sans fin, si ce n'est qu'il trouble les consciences? Il trouble! mais quelles consciences trouble-t-il? Ce n'est pas les consciences fidèles, apparemment. C'est donc les consciences coupables. Et qu'est donc notre maître, si, devant lui, dans l'âme rien ne se remue que les passions, et rien n'est tranquille que la vertu?

Il trouble! mais si la parole n'est que mensonge, si les terreurs qu'elle réveille ne sont que chimères, essayez donc, ô hommes, de vous défendre contre lui avec votre raison, et de répondre à ces chimères par le mépris! Mais non, si ce n'était là qu'une voix de l'homme, elle n'aurait pas tant d'écho dans l'âme elle-même. Si ce trait n'était parti que de la terre, il ne serait pas entré si avant et si douloureusement dans notre âme.

Il trouble! ah! je comprends maintenant que les passions lui déclarent la

guerre ; je comprends que toujours et partout une contradiction implacable ait poursuivi son nom : c'est que les passions veulent usurper cette âme qui est son empire ; en lui, elles ont reconnu le maître qui réclame son domaine ; les passions veulent être souveraines ; elles ont la conscience de sa force comme de son droit ; elle s'agitent parce qu'elles ont peur ; elles ont peur parce qu'en lui elles devinent un Dieu.

Enfin, il trouble ! Eh bien ! ô sages qui lui disputez l'empire de l'âme humaine, que n'essayez-vous donc d'en faire autant à votre tour ? Oui, venez, ô maîtres de la terre ; parlez, vous aussi, à ma raison, à ma conscience et à mon cœur ! Hélas ! je vous écoute et je ne sens rien en moi qui se réveille à votre parole, qui se remue à votre voix. Ah ! c'est que vous, vous parlez au dehors, là où il y a du bruit, je ne vous entends pas. C'est que Jésus-Christ parle au dedans, là où tout est silence, et toutes mes puissances l'entendent. C'est que vous êtes des créatures, vous n'avez rien mis dans mon cœur qui vous réponde. Mais lui, c'est le créateur ; tout ce qu'il a mis dans mon âme, tout cela le reconnaît et lui répond. Rappelez vous donc que vous faites place au souverain Maître.

Et vous, ô Dieu ! continuez de troubler les âmes qui s'éloignent de vous ; troublez-les toujours et sans fin ; troublez-les si heureusement qu'elles ne puissent trouver de repos que dans leur soumission à votre amour.

Il trouble ! J'ajoute qu'il détache l'âme, et qu'enfin il la subjugue.

Il y a dans chaque être humain comme deux être distincts, et qui, dans le même cœur, se font une guerre implacable. Par l'un, l'âme ravalée à la condition des corps, identifiée avec les sens, devient toute terrestre et incapable de ce qui est de Dieu et de l'éternité. Par l'autre, l'âme toute spirituelle et toute céleste, remonte à son principe et à sa patrie ; elle est capable de Dieu et du Ciel. Or, c'est l'effet des passions d'enchaîner tellement cet être spirituel qu'il n'a plus d'action et de mouvement ; en sorte que l'âme, ne sentant plus rien en soi qui l'élève à Dieu, finit par ne plus croire qu'à la vie des organes, et semble ne plus appartenir à la nature des esprits que par l'endroit où elle est capable de sentir.

Eh bien ! c'est le travail de l'esprit de Dieu, c'est l'action de Jésus-Christ et de sa grâce, de mettre en liberté cette âme spirituelle, esclave et opprimée qu'elle est par les sens et par le corps.

Y a-t-il dans cette assemblée une âme qui ait connu les passions et que la grâce de Jésus-Christ ait ramenée à Dieu et à elle-même ? O âme, rendez grâce à Dieu, et dites-nous ce qui s'est passé aux jours qui précédèrent votre changement. N'est-il pas vrai que vous avec senti comme des penchants inconnus et des attraits nouveaux que vous ne compreniez pas ? N'est-il pas vrai que je ne sais quelle voix mystérieuse vous a parlé tout à coup et vous a éclairée sur la vertu et sur vous-même ; que vous vous étonnâtes de trouver au dedans de vous comme un conseiller et un ami qui vous parlait de votre dignité, de votre avenir, des droits de Dieu, du bonheur qu'il y a à le servir et á l'aimer ? N'est-il pas vrai que cette puissance inconnue a remué tout votre être ; qu'au son de cette voix vous sentiez vos pensées s'élever de la terre, vos sentiments

Digitized by Google

se dégager des créatures et tout votre être monter peu a peu vers le Ciel ?

Ah! n'en doutez pas, ce conseiller, c'était Jésus-Christ; cette puissance, c'était la sienne ; cette voix, c'était sa voix. Car voilà la gloire incomparable de Jésus-Christ ; quand il va à une âme pour la ramener à soi, il ne flatte pas ses passions, il ne compose pas avec ses faiblesses, il ne lui sacrifie aucun de ses droits ; il ne lui dissimule aucun de ses préceptes ; mais il va droit à ses nobles instincts ; il vient, sûr d'être entendu et d'être obéi.

Aussi, vainement cette âme voudrait-elle se débattre sous la main qui a résolu d'en faire la conquête. Il ne lui est plus donné de résister plus longtemps à cette poursuite miséricordieuse de la grâce. Voici que l'esprit de Dieu l'assiége sur tous les points : au dedans, au dehors, l'action divine envahit tout. A l'intérieur, elle est plus éclatante et plus énergique ; au dehors, elle ménage, comme autant de moyens heureux, mille circonstances singulières. Tantôt, c'est un ami qui partageait les mêmes illusions que nous, qui tout d'un coup a été touché par cette même grâce ; tantôt, c'est un de ces anges visibles que Dieu place pour leur salut auprès des âmes qui s'égarent ; une mère, un enfant qui prient pour nous, et dont on se sent pressé intérieurement de consoler les désirs en les réalisant. Ainsi, ramenée à elle-même par Dieu, l'âme commence à se voir telle qu'elle s'est faite par ses passions et ses souillures ; elle se prend en horreur et voudrait se cacher à elle-même ; puis elle regarde ce passé qui est derrière elle ; elle regarde la tombe dont peu d'heures la séparent encore, et cette éternité qui tout à l'heure sera tout son avenir. Alors, elle se dit à elle-même qu'il faut en finir avec ses passions, qu'il est temps de prendre une nouvelle vie.

Mais, ô faiblesse du cœur de l'homme! s'écrie ici saint Augustin. Ses efforts ressemblent à ceux de l'homme qui, le matin, s'éveille, et qui, l'instant d'après, retombe dans son sommeil ; on veut, et on ne veut point ; on veut le changement, mais pour un temps plus lointain ; on le veut le matin, et le soir on ne le veut plus.

Et alors qui pourrait dire ce qui se passe dans cette âme, et quel supplice elle est elle-même à elle-même, et ce qu'elle souffre tout ensemble et de ses passions, et de ses devoirs, et de l'habitude qui l'enchaîne aux créatures, et de la grâce qui la presse de rompre, de briser enfin ses liens?

O grâce de Jésus-Christ, que vous savez bien remuer les cœurs, et que vous travaillez énergiquement une âme lorsque vous avez résolu d'en faire la conquête!

Mais il faut venir à bout des résistances de cette âme. Frappez donc, Seigneur, et portez le dernier coup à cette créature rebelle.

Voici, en effet, que l'action divine devient plus puissante. La nuit, le jour, pendant le sommeil ou la veille, elle ne connaît plus qu'une pensée ; une fièvre sans nom dans la langue humaine travaille tout l'être humain ; ce n'est plus la vie, ce n'est pas encore la mort ; c'est quelque chose qui rassemble en soi et tout ce qu'il y a de douleurs dans la vie et tout ce qu'il y a de déchirements dans la mort. Nulle langue humaine alors ne serait capable de rendre ce qui se passe dans cette lutte suprême.

Digitized by Google

Avez-vous vu, par un jour d'été, le ciel se couvrir tout à coup de nuages? Avez-vous entendu je ne sais quel bruit étrange gronder dans le lointain de l'horizon? C'est la tempête. Tant qu'elle ne fait que courir dans la plaine, et qu'elle ne rencontre sur son passage que les épis de nos sillons, elle courbe, elle ne brise pas; l'épi baisse la tête, l'épi se relève et la tige reste intacte. Mais vient-elle jusqu'à ces hautes montagnes qui portent leur tête dans les nues, alors elle rugit, elle tonne, elle secoue, elle ébranle, elle rompt, elle abat, elle disperse tout autour de soi en mille lambeaux; ce n'est plus derrière elle que ruines immenses! Voilà l'image de la puissance de Jésus-Christ et de sa grâce.

Mais la grâce courbe l'âme qui essaie de lui obéir, elle ne la brise pas; elle ne la plie un instant que pour la relever l'instant d'après. Mais rencontre-t-elle une créature rebelle et qui veut essayer la lutte avec la force d'en-haut, alors voici que l'esprit de Jésus-Christ se change en une force impétueuse et terrible; voici que l'esprit de Jésus-Christ gronde comme le tonnerre jusque dans ses dernières profondeurs; voici comme une tempête divine qui éclate, rugit, bouleverse toutes ses puissances. Alors la pensée brise la pensée; les impressions les plus contraires se heurtent et se mêlent; tout s'agite, se confond, tombe, se relève, tombe encore dans l'esprit, dans la conscience, dans le cœur; ce ne sont partout que débris et ruines, mais débris vivants et ruines intelligentes.

Puis alors, renversée, mutilée, toute saignante de ses plaies et de ses blessures, l'âme crie enfin merci à son vainqueur. Du fond de ce corps brisé et sanglant de tant de coups, elle fait entendre enfin ce mot sublime de salut et de bonheur : Seigneur, que voulez-vous que je fasse?

Heureuse défaite, où il n'y a d'autre perte que celle de ses misères et de ses douleurs. Heureux et mille fois heureux triomphe, dont tout le fruit est pour le vaincu et où il n'y a point d'autres larmes que les larmes de la joie et de la paix!

Et maintenant, permettez que je vous interroge. N'y a-t-il personne parmi nous qui ne connaisse ce travail mystérieux de la grâce au-dedans de soi-même? Quel est celui parmi vous qui n'ait remarqué au plus intime de son cœur cette action de Jésus-Christ? Est-ce que vous n'avez jamais entendu cette voix intime qui parle si haut dans la conscience? Est-ce que jamais une parole d'en-haut ne vous a pressé d'en finir avec les créatures et de reporter votre être à celui qui vous a donné l'être et qui seul peut le remplir? Donc, que personne ne dise que la grâce lui manque. J'ai raconté votre histoire; vous êtes la preuve vivante de ce discours. Que personne ne dise, comme l'impie : Si Jésus-Christ est si puissant, que ne prend-il mon cœur et ma conscience malgré moi-même? Aveugles et ingrats! Être changé, c'est le plus grand don du ciel; le méritez-vous? Être changé, c'est vouloir l'être; c'est coopérer à son changement avec la grâce de Dieu. Pourquoi accuser le ciel de cette mauvaise volonté qui est votre ouvrage, et pourquoi reprocher à votre Dieu une liberté rebelle qui est votre crime? Ah! plutôt, ouvrez les yeux à la lumière et soumettez-vous. Si vous saviez le don de Dieu, si vous saviez combien est facile

Digitized by Google

le sacrifice qu'on vous demande, combien est heureuse cette vie à laquelle vous êtes conviés, vous ne vous pardonneriez pas de résister si longtemps; non, vous seriez inconsolables d'avoir différé pendant de si longues heures de si longs jours, et le triomphe de la grâce, et le règne de Dieu, et votre propre bonheur.

Ainsi, en premier lieu, Jésus-Christ peut tout pour attirer l'âme. Dans la seconde réflexion, je vous montrerai qu'il peut tout pour la renouveler.

Lorsque l'âme, vaincue par la grâce, tombe aux pieds de Jésus-Christ, elle apporte avec soi une conscience pleine de souillures. Aussi tout homme qui se rend à Dieu se fait peur à lui-même; la vue de sa corruption intime le saisit si vivement; la conscience du mal qu'il porte en soi-même l'accable à un tel point qu'il n'ose ni former un désir de vertu ni élever un regard vers le Ciel; il lui semble qu'un désir de son cœur serait une profanation de la vertu, et que le regard d'une créature aussi horriblement souillée serait une insulte à la pureté infinie du Créateur.

Le premier besoin de l'homme qui revient à Dieu, c'est d'être purifié, d'être renouvelé, créé une seconde fois, refait à neuf avec ses puissances. Oui, supposez l'homme le plus franchement détaché des créatures, l'homme le plus énergiquement travaillé par le Saint-Esprit, le plus irrésistiblement attiré vers Dieu, si vous lui laissez avec ses souillures la conscience de sa corruption intime, n'attendez rien de cet homme; la vue de sa dépravation intérieure étouffera en lui le désir, la volonté, le courage. Le cœur de l'homme est ainsi fait; nous ne le changerons point. Le plus grand obstacle au devoir, ce sera toujours de lui avoir été infidèle; il suffit d'avoir méconnu une fois la vertu pour n'oser plus devenir vertueux. La puissance convertissante est donc nécessairement impossible là où ne se trouve pas la puissance renouvelante et créatrice.

C'est là la gloire de Jésus-Christ. Il a laissé dans son Église son esprit; cet esprit s'appelle l'esprit créateur. Lui-même, il nous annonce par la bouche de son apôtre, que c'est lui qui fait dès ici-bas toute chose nouvelle. Vous donc qui vous sentez pressés par la grâce de revenir à Dieu et à vous-mêmes, ne désespérez jamais, seulement venez à Jésus-Christ, présent, agissant dans son Église et dans son sacerdoce. Ah! venez recevoir avec votre pardon l'esprit qui renouvelle les âmes!

Maintenant, ô hommes, vous pouvez regarder Dieu; son œil, tout perçant qu'il est, ne saurait saisir vos souillures; elles ont disparu. Maintenant vous n'avez plus sujet, ô hommes, de vous effrayer de vous-mêmes; une main divine a saisi vos iniquités et les a jetées plus loin de vous que l'orient n'est éloigné de l'occident! Il n'en reste pas plus de traces dans l'âme que de la fumée d'un nuage qui a passé ou de la vapeur qui s'est évanouie au soleil.

Mais comment ont disparu les souillures anciennes? Qu'est devenu le vieil homme, l'homme du péché? Le Saint-Esprit a saisi toutes les puissances de cette âme; il les a fondues dans ses feux comme l'or dans la fournaise; il en a dégagé l'alliage impur, et il a mis en elle sa propre vie; il l'a pénétrée tout entière de son être divin, et maintenant elle est pure de sa pureté sainte, et

Digitized by Google

ainsi elle est devenue un spectacle digne du monde, des anges et de Dieu

Alors tout est nouveauté dans cette âme : nouveauté de vue, nouveauté d'inclination, nouveauté de force, de puissance et de vie. Tout est nouveauté dans l'intelligence. Il n'y a que quelques instants encore, cette âme ne voyait rien que par les sens, elle bornait pour soi toute l'existence à la matière, aux sens et au temps ; et voici que tout d'un coup l'intelligence est rendue à cette âme qui, à force de lutte, de travail sur soi et contre soi, était comme parvenue à se faire corps, à se faire matière. Voilà qu'un ordre nouveau de réalités se découvre en elle ; elle voit comme jamais auparavant elle n'avait vu ; elle voit comme voit Jésus-Christ lui-même, non pas sans doute avec la même pénétration du regard intérieur, mais sous le même jour, mais dans la même lumière ; il lui semble qu'une main divine a mis à nu devant elle l'essence même des choses, tant elle pénètre avant dans la vérité ; elle comprend, mais si clairement, si vivement, d'une vue si simple et si facile, et ce qu'elle est, et ce qu'est Dieu, et la folie de l'existence selon le monde, et le vide des créatures, et la sagesse des maximes évangéliques, qu'elle ne peut s'expliquer à elle-même les ténèbres dont elle a vécu jusqu'ici ; il lui semble qu'ayant ignoré ces choses, elle n'a pas pensé jusqu'à ce jour, et qu'aujourd'hui, dès cette heure, dès ce moment, elle ne fait que de naître à l'intelligence et au sentiment.

Tout est nouveau dans sa volonté. Il y a bien encore en elle des penchants qui combattent contre la grâce ; elle sent bien au fond de son être je ne sais quel reste de sa corruption première, car il entre dans les desseins de la miséricorde divine de ne pas nous ôter ces débris d'une nature mauvaise qui doivent servir d'exercice à la patience et de matière à nos combats. Mais outre que l'âme sent qu'une force divine enchaîne au-dedans d'elle-même le vieil homme, elle sent encore que ses penchants sont tombés sous la puissance de sa volonté renouvelée par la grâce. Ce sont ces restes de sa corruption qui lui font mieux combattre les nouveautés de son cœur ; ces passions qu'elle aimait, elle les a en haine aujourd'hui : hier elle cédait à leurs caprices ; aujourd'hui elle est invincible devant leurs impérieuses volontés : hier, elle était esclave, elle est libre aujourd'hui ; bien plus, elle est souveraine, elle commande !

Aujourd'hui, des inclinations nouvelles ont pris la place des inclinations anciennes ; elle repousse tout ce qu'elle appelait ; elle appelle tout ce qu'elle repoussait. Depuis qu'elle a vu la lumière dans la lumière, depuis qu'elle a vu ce qu'est Dieu, elle ne songe plus qu'à l'aimer et à en être aimée ; depuis qu'elle a senti le vide des créatures, elle ne songe plus qu'à les oublier et à en être oubliée. Depuis qu'elle s'est connue elle-même avec sa corruption et ses misères, elle se hait de la même haine qu'elle porte au péché ; elle s'en veut à soi-même de tout ce qui lui a nui, à ses sens qui l'ont trompée, à sa sensibilité qui l'a déçue, à sa faiblesse qui l'a trahie, à ces occasions qui l'ont entraînée. Et voici qu'elle appelle la solitude qui éloigne le monde, les sacrifices qui font mourir le cœur ; et comme dans la lumière divine elle a vu la beauté souveraine de son vainqueur, ravie, transportée, enlevée à elle-même,

Digitized by Google

elle n'aspire plus qu'à une chose, c'est à lui être unie, à se transformer en lui, à prendre sa vie dans la vie, son être dans l'être même de Jésus-Christ!

Et puis encore, tout est nouveau dans son action. Jusque-là, cette âme n'agissait que par les mouvements de la nature, toujours pour elle-même, toujours dans cette étroite et misérable sphère du présent et du sensible. Aussi, qu'était-ce que son action, sinon inconstance, faiblesse, très-souvent même corruption, désordre et crime? Maintenant, avec la grâce de Jésus-Christ, elle porte en soi un principe surhumain et son action participe de la nature des esprits divins; maintenant, tout ce qu'elle fait est grand et fécond, parce qu'elle fait tout pour Dieu et rien que pour l'éternité; maintenant, il y a constance dans ses vues et force dans sa volonté, parce qu'elle ne tend qu'au bien qui est seul immuable, et qu'elle y tend avec la force même de Dieu. Aussi, voyez-la, aucune vertu ne lui est étrangère : elle est chaste, humble, détachée; elle sait se dépouiller pour les êtres qui souffrent; elle sait sacrifier son cœur et s'offrir aux plus magnanimes sacrifices.

Comme c'est Jésus-Christ qui, par sa pensée, est la lumière de sa pensée, par son cœur le mouvement de son cœur, c'est lui qui va être le ressort de son action; désormais, elle ne voudra que ce qu'il a voulu, elle ne cherchera que ce qu'il a cherché, et le dénuement, et la souffrance, et le dévouement, et l'humiliation, et le sacrifice. En sorte qu'elle peut dire avec l'Apôtre : Non, ce n'est plus moi qui vis, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi.

Mais j'entends l'homme du monde, qui obscurcit la foi en lui-même, s'écrier et me dire : Ce changement du cœur dont vous nous parlez n'est qu'une chimère et une illusion.

Une chimère et une illusion! J'en appelle à votre conscience; je prétends qu'il n'y a pas un de vous qui, bon gré mal gré, ne croie à ce changement du cœur et à ce renouvellement des âmes. Vous êtes une preuve contre vous-mêmes. Ecoutez-moi, je vous supplie :

Un homme a existé, d'une haute intelligence s'il en fût jamais, et qui portait en soi-même tout ce qu'il faut pour les grandes vertus ou les grandes chutes; je veux parler de saint Augustin. Longtemps cet homme fut coupable jusqu'à quel point? Tous, vous le savez; il a écrit lui-même l'histoire de ses faiblesses, et quatorze siècles l'ont connu par ses aveux. Maintenant, je vous interroge, ô vous qui traitez de chimère et d'illusion le changement et le renouvellement des cœurs par la grâce; dites, est-ce que vous aussi, vous ne condamnez pas la vie sensuelle, disons le mot, la vie sensuelle et coupable d'Augustin? Mais nous vous portons le défi de ne pas estimer Augustin. Vous pouvez disputer sur le reste, sur ses écrits (quoiqu'ils n'aient été dépassés par personne), sur son génie; mais de ne l'estimer pas, de ne l'admirer pas, vous n'en êtes pas le maître! Oui, après avoir lu ce qu'il fut avec les passions et ce qu'il est devenu par la grâce, quand vous mettriez les deux mains sur votre cœur pour en étouffer les impressions, nous vous portons le défi de ne pas l'admirer et de ne pas vous écrier : Je voudrais ressembler à Augustin, avoir les pensées, la sagesse et l'âme de cet homme! — Si vous n'avez pas fait mourir en vous jusqu'à la dernière étincelle de la foi, nous vous défions de

Digitized by Google

réfléchir et de ne pas vous écrier malgré vous-mêmes : Ceci dépasse la force de l'homme : oui, il y a un mystère; oui, le doigt de Dieu est ici !

Vous voyez bien que, bon gré mal gré, vous rendez témoignage au changement du cœur et à son renouvellement par la grâce de Jésus-Christ. Vous voyez bien que tout être humain confesse la grâce et rend témoignage à Jésus-Christ et à sa puissance sur les âmes.

Mais quelle admirable puissance, et comme elle prouve irrésistiblement la divinité de notre maître ! Car enfin, renouveler, changer une âme, créer un cœur nouveau, c'est mille fois plus facile que de créer un monde, que de créer mille mondes ; car le néant ne résiste pas à Dieu, et la volonté humaine peut lui résister et presque toujours elle lui résiste. A qui donc la raison attribue-t-elle la puissance créatrice, si ce n'est à Dieu? Donc, dirai-je à ces hommes de notre siècle qui veulent se passer de Jésus-Christ, le maître des cœurs, et réformer l'humanité par le seul ascendant de la raison, donc, leur dirai-je, voici, ô sages, une œuvre vraiment digne de votre génie et de votre puissance ; mettez-vous à l'œuvre ; nous ne vous demandons pas une religion nouvelle, de créer la morale, le devoir, etc., ce serait trop; nous vous demandons infiniment moins que cela : faites seulement qu'un être humain qui s'est sali au contact du vice soit tout d'un coup purifié de ses souillures; faites qu'une seule âme qui s'est adonnée aux passions renaisse à son innocence et refleurisse tout d'un coup de la jeunesse de sa première vertu; faites cela, non pas pour des milliers d'êtres humains, mais pour un seul; faites cela, non pas pour autrui, mais pour vous-mêmes, et alors, en vous voyant, nous vous saluerons les réformateurs de l'humanité !

Mais vous ne l'avez jamais fait, et vous ne le ferez jamais. C'est que cela n'appartient qu'à Jésus-Christ. C'est lui qui seul est le maître de la vertu comme il en est l'auteur ; c'est lui qui est le législateur de l'humanité comme il en est le créateur. Donc, laissons de côté les sages et leurs maximes stériles.

Vous, chefs de familles, avez-vous des enfants qu'il faut former à la vertu, voici le maître : c'est Jésus-Christ. Législateurs, chefs de nations, avez-vous des peuples qui ont perdu avec la foi la conscience et jusqu'à la notion du bien, des peuples à qui il faut refaire une âme, car on la leur a ôtée, voici le créateur de qui vient l'âme humaine : c'est Jésus-Christ. Il n'y a qu'une seule parole qui fasse les cœurs nouveaux, c'est sa parole; qu'un seul livre qui enfante la vertu, c'est l'Evangile ; qu'une seule école où on laisse le corps ancien pour prendre un corps pur et nouveau, c'est l'école de son Église, de l'Église catholique. Toute autre puissance que celle-là, c'est une puissance stérile et sur laquelle pèse fatalement son anathème : « Sans moi vous ne pouvez faire rien !

Mais avec cette puissance, tout est possible, tout est facile. Amenez aux pieds de Jésus-Christ l'homme le plus coupable qui soit sous le soleil, en vérité je vous le dis, si cela entre dans les desseins de la Providence et de sa miséricorde, il ne faut à notre maître qu'un instant pour en faire le plus saint et le plus vertueux des hommes, vertueux jusqu'à être mis un jour sur l'autel et jusqu'à voir toutes les races humaines et les siècles à genoux devant lui !

Digitized by Google

Apprenons donc à ne désespérer jamais ni de nous ni des autres, puisque Jésus Christ, par la grâce, peut tout, et dans les cœurs étrangers et dans notre propre cœur. O mères, ô épouses chrétiennes, qui gémissez peut-être sur les égarements d'une âme qui vous est chère, pleurez sans doute; nous ne venons point arrêter vos gémissements et encore moins les blâmer; pleurez, puisque les larmes du ciel sanctifient, et qu'il a été dit « que les enfants de beaucoup de larmes ne sauraient périr ! » Mais aussi ne désespérez jamais. Est-ce que Jésus-Christ en prenant vos cœurs n'a pas déjà pris la première partie de vous-mêmes; lui sera-t-il donc bien difficile de prendre la seconde portion qui lui résiste et qui lui échappe ?

Et vous qui depuis si longtemps vivez loin de lui, qui vous égarez dans la triste et lamentable voie des passions, ne dites plus, comme vous avez dit jusqu'ici, que vous ne sauriez redevenir vertueux parce qu'il vous faudrait être un autre homme. Car comment l'homme charnel comprendrait-il les choses de l'esprit, et comment l'homme tout terrestre pourrait-il aspirer à Dieu et au ciel? Mais voici celui qui fait les hommes nouveaux; venez seulement à ses pieds, priez, et puis ensuite bénissez et rendez grâce quand vous êtes changés !

Et vous, ô divin auteur de la grâce, venez justifier en ce moment votre parole et prouver votre puissance par vos victoires; venez, ô Seigneur, et qu'il se fasse une seconde création; que tous soient renouvelés jusque dans les dernières profondeurs de leur être ! Et, dans les jours d'un si noble et si beau triomphe, nous ne saurions plus tous ensemble que vous bénir, vous rendre grâce et crier vers le ciel : Gloire soit au Père qui nous a donné son Fils; gloire au Fils qui nous a donné son Saint-Esprit, et gloire à l'Esprit, qui fait ici bas toutes ces nouveautés de nos cœurs, en attendant qu'il fasse un jour toutes les joies de la vie future !

SERMON

SUR LA NÉCESSITÉ DE LA PÉNITENCE,

PAR L'ABBÉ J. CORBLET,
De la communauté des Carmes (à Paris).

Gentibus annuntiabam ut pœnitentiam agerent et convérterentur ad Deum, digna pœnitentiæ opera facientes.

J'annonçais la pénitence aux nations et je les exhortais à se convertir au Seigneur, en faisant de dignes fruits de Pénitence. — Actes des Apôtres, XXVI, 20.

Mes frères,

Dès le commencement du monde, le mal régna sur la terre, et le premier des humains fut le premier des pécheurs. Dieu, qui sait toujours placer le re-

Digitized by Google

mède à côté du mal, imposa la loi de la pénitence à la postérité d'Adam. Mais comme il y a toujours au fond de notre nature une secrète répulsion pour la pénitence acceptée ou librement choisie, Dieu ne se lasse point de nous rappeler les conditions qu'il a mises à son généreux pardon. Par la voix des Moïse, des Nathan, des Elie, des Jonas et des Jérémie, il ordonne à Israël de courber sa tête humiliée sous le joug salutaire de la pénitence, et quand le divin précurseur apparaît au monde pour ouvrir les voies au Fils de l'homme, c'est par la prédication de la pénitence qu'il accomplit sa mission; « la cognée, s'écrie-t-il, est à la racine; tout arbre qui ne porte pas de bons fruits, sera coupé et jeté au feu: faites donc promptement de dignes fruits de pénitence. » Toute la vie du Sauveur nous donne l'exemple de cette vertu régénératrice, et les apôtres, les disciples, les pères de l'Église et tous les saints, comprenant que la pénitence est la base de la vie chrétienne, ne cessent d'en rappeler aux fidèles l'urgence et la nécessité. Nous serions donc infidèles à notre ministère, si nous ne vous parlions souvent de cette importante vérité, et nous compromettrions notre avenir, si nous ne pouvions, un jour, dire au souverain juge: *Gentibus annuntiabam ut pœnitentiam agerent :* nous avons annoncé la pénitence aux peuples. Nous venons donc vous exposer sur ce point la doctrine de l'Église, et la faire agréer de votre esprit, dans l'espérance de la faire goûter de votre cœur. Il en est peut-être quelques-uns parmi vous, mes frères, qui considèrent cette vertu comme une rare perfection, où ne peuvent aspirer que quelques âmes d'élite, et non point comme une obligation essentielle qui doit enchaîner toutes les âmes. J'essayerai d'éclairer ceux-là, en leur montrant que la pénitence est la conséquence inévitable du péché, et que l'âge, le rang, la condition, l'absolution sacramentelle, les regrets les plus vifs, rien ne peut prescrire contre l'universalité de cette loi absolue : *Gentibus annuntiabam ut pœnitentiam agerent*. Il en est d'autres parmi vous, et grâce à Dieu, c'est le plus grand nombre, qui ne méconnaissent point cette rigoureuse nécessité. Mais la vérité qui plane sur leur esprit n'est peut-être point descendue dans leur cœur; aussi, elle reste incomplète pour eux, défigurée par les préjugés et par les illusions. Ils s'abusent sur leur propre conduite et s'imaginent accomplir la loi du Seigneur, en se contentant de lui offrir, en expiation de leurs fautes, des remords insuffisants, des mortifications mitigées, et les élans passagers d'une piété capricieuse. Ils veulent émousser le tranchant de la pénitence par les dangereuses concessions qu'ils font aux vanités mondaines, et, sur un même autel, sacrifier à Baal et à Jéhova. J'essayerai de les détromper, en précisant la nature de la pénitence : *Digna pœnitentiæ opera facientes.* — En deux mots : Nécessité de la pénitence : — caractères de la pénitence; voilà tout l'objet de ce discours, dont nous ne traiterons aujourd'hui que la première partie. — *Ave, Maria.*

La pénitence, d'après la définition de saint Thomas, est une vengeance que le pécheur repentant exerce sur lui-même pour expier les fautes dont il s'est rendu coupable. C'est donc une satisfaction complète et intégrale des peines temporelles réservées au péché, une œuvre de réparation qui tend à restituer notre âme dans son primitif état d'innocence. Pour détruire les con-

Digitized by Google

séquences du péché, la pénitence l'attaque dans son principe et dans ses effets. Le péché nous avait fait perdre le bon usage de la raison : la pénitence nous le rend; le péché avait égaré l'emploi licite de notre liberté: la pénitence nous rend l'exercice légitime de notre libre arbitre; le péché avait développé le germe fatal de la concupiscence : la pénitence en restreint l'accroissement; le péché nous avait désarmés contre les dangers du présent et contre les menaces de l'avenir: la pénitence nous cuirasse contre tous les périls; le péché avait donné à la matière une funeste prédominance sur l'esprit: la pénitence comprime la révolte des sens et les soumet à l'empire de la volonté; le péché avait troublé l'harmonie des facultés par les dissensions qu'il fomentait entre elles : la pénitence en rétablit l'heureux équilibre en faisant régner dans tout notre être l'ordre le plus parfait, la paix la plus profonde. Ce seul exposé des nombreux résultats opérés par la pénitence suffirait pour vous en démontrer l'importance et la nécessité : mais pour ne laisser aucun argument à vos prétextes, je veux descendre plus profondément dans mon sujet, et vous prouver que la nécessité de la pénitence est enseignée par l'Ecriture, prêchée par la tradition et démontrée par la raison. Veuillez me suivre attentivement dans le développement de ces trois propositions.

Il n'est point de vertu dont la sainte Ecriture exalte plus la douceur, la puissance et la nécessité. Ecoutez la loi et les prophètes. — « Si vous vous convertissez de tout votre cœur, dit Samuel au peuple, et que vous renonciez aux divinités étrangères pour servir le vrai Dieu, il vous délivrera des mains des Philistins. » — « S'il arrive que je ferme le ciel, dit le Seigneur, et que la pluie n'arrose plus la terre, si j'envoie la peste exercer ses ravages... que mon peuple se convertisse, qu'il vienne me prier, qu'il fasse pénitence de ses crimes et je l'exaucerai du haut des cieux.» — Le Seigneur, dit Isaïe, m'a rempli de son onction sainte ; il m'a envoyé pour annoncer sa parole à ceux qui sont doux et humbles, pour guérir ceux dont le cœur est brisé de douleur, pour prêcher la grâce aux captifs et la liberté à ceux qui sont dans les chaînes, pour consoler ceux qui pleurent, pour leur donner une couronne au lieu de la cendre dont leur tête est couverte, une huile de joie au lieu de larmes, un vêtement de gloire au lieu d'un cœur affligé. » — Notre Seigneur ne cesse de nous exciter à la pénitence ; il nous avertit qu'il n'est pas venu apporter la paix au monde, mais le glaive; il nous ordonne de porter chacun notre croix. Il nous répète sous toutes les formes et sous toutes les figures, que la voix du ciel est étroite et que le divin royaume ne se conquiert que par la violence: pour nous réveiller de notre assoupissement spirituel, il emploie tantôt les promesses et tantôt les menaces. Tantôt il dépeint la joie de l'enfant prodigue qui retourne au bercail paternel; et tantôt sa colère éclate en reproches contre les cités impénitentes : « Malheur à toi, Corozaïn; malheur à toi, Bethsaïde, parce que si les miracles qui ont été faits au milieu de vous avaient été accomplis dans Tyr et dans Sidon, il y a longtemps qu'elles auraient fait pénitence dans le sac et dans la cendre: c'est pourquoi je vous déclare qu'au jour du jugement, Tyr et Sidon seront traitées moins rigoureusement que vous. »

Ce n'est point seulement par ses menaces et ses promesses, par ses para-

Digitized by Google

boles et ses discours que Jésus-Christ nous engage à la pénitence; c'est aussi par les exemples de toute sa vie. Éternel comme son père, il consent à naître dans le temps; auteur de tout l'univers, il reçoit le jour d'une de ses créatures; principe de toute gloire, il se cache pendant trente ans dans une obscurité profonde; source de toute vérité, il se laisse traiter d'imposteur; roi immortel des siècles, il refuse les honneurs et les royautés de la terre; arbitre souverain des lois, il subit les jugements iniques de la corruption et de l'ignorance; foyer brûlant d'amour pour les hommes, il recueille en échange de ses bienfaits l'ingratitude et la haine, et il reçoit la mort de ceux à qui il était venu apporter la vie. En sondant toute la profondeur de ces humiliations, en mesurant toute l'étendue de ces sacrifices, nous sommes d'abord tentés de croire que cette pénitence infinie d'un Dieu a détruit toutes les conséquences du péché, racheté toutes nos obligations, et que nos œuvres infinies ne sauraient rien ajouter au trésor d'indulgence et de pardon qu'il a déposé dans le sein de l'Église. Mais, écoutons l'apôtre saint Paul : *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi* : J'accomplis ce qui manque à la passion de Jésus-Christ. Eh quoi! Seigneur, avez-vous donc laissé votre œuvre incomplète? vos mérites ne sont-ils donc pas infinis? votre puissance a-t-elle rencontré des bornes qui se soient dressées devant elle, en lui disant : Tu viendras jusqu'ici, et tu n'iras pas plus loin? — Votre bonté, éprouvant l'épuisement de la fatigue, s'est-elle arrêtée à moitié chemin? votre sagesse n'a-t-elle pu trouver moyen de combler l'immensité de l'abîme que nous avions creusé? les rigueurs de la justice auraient-elles étouffé chez vous la voix de la miséricorde, et ne seriez-vous venu sur la terre que pour nous faire éprouver les douleurs du regret par une rédemption insuffisante et un sacrifice incomplet? Ah! tel n'est point, mes frères, le sens des paroles de l'Apôtre. Dans l'œuvre de la croix, la justice et la miséricorde se sont données le baiser de paix; la bonté de Dieu est allée jusqu'à l'excès, et sa puissance a, pour ainsi dire, dépassé les limites que lui traçait l'ignorance de notre raison. Une seule des larmes du Sauveur, une seule goutte de ce sang divin qui arrosa le Calvaire aurait suffi pour racheter l'univers, purifier tous les cœurs et pour expier tous les crimes. Mais Dieu a voulu, pour nous réhabiliter à nos propres yeux, pour relever notre dignité, pour nous conserver la gloire du mérite, pour donner à notre zèle un perpétuel aliment, Dieu a voulu nous associer à son œuvre et nous rendre les coopérateurs de la rédemption. Nous sommes devenus, tous, les membres du corps mystique de Jésus-Christ, *immolé dès le commencement du monde*, et dont les souffrances ne doivent cesser qu'à la fin des siècles. L'Homme-Dieu n'a point voulu restreindre son sacrifice, tout infini qu'il soit par le mérite, dans le cercle étroit de quelques jours. Il nous ordonne, à nous, ses membres vivants, de prolonger à travers les âges l'œuvre de la réparation, et c'est ainsi que nous devons accomplir ce qui manque à la passion, considérée dans le temps. c'est-à-dire la perpétuité du sacrifice et de la pénitence.

« O admirable pénitence! s'écrie saint Cyprien, que dirai-je de nouveau à votre louange? vous brisez les liens du péché; vous ouvrez les portes de la grâce qu'il avait fermées; vous guérissez les plaies qu'il avait faites à l'âme,

Digitized by Google

et vous ranimez l'espérance de ceux qu'il avait abattus!... » — « O salutaire pénitence, ajoute saint Jean Chrysostome, que vous opérez de sublimes merveilles; c'est par vous que nous obtenons miséricorde; c'est vous qui nous enseignez toutes les vertus. Vous rendez la liberté aux coupables; vous réparez leurs fautes, vous les relevez de leurs chutes et vous ranimez leur courage ébranlé. Tous les Pères s'accordent à vanter la toute-puissante efficacité de ce baptême de larmes qui conserva le trône à David, qui rendit Gédéon vainqueur des Madianites, qui sauva Ninive de la vengeance céleste, qui remit entre les mains de Pierre les clefs du ciel, qui a changé les persécuteurs en apôtres et les bourreaux en martyrs. Mais, parmi tous les Pères de l'Église, il n'en est pas un qui, plus que saint Ephrem, se soit complu à nous dépeindre cet arbre de salut dont les branches sont chargées de fruits savoureux qui rappellent à la vie les mourants et les morts. Il donne à la pénitence un corps et une voix; il nous la montre s'interposant entre nos crimes et la justice divine. Elle franchit les degrés du trône éternel, elle retient le bras du Seigneur, elle retient son glaive prêt à nous frapper... Arrêtez! s'écrie la pénitence, j'ai reçu ce pécheur dans mon sein et je me rends caution pour lui. Vous savez, ô mon Dieu! ce que c'est que l'homme et de quel limon vous l'avez formé. Vous n'ignorez pas combien sa nature est faible, et vous voudriez, Seigneur, qu'il fût toujours vainqueur du péché! Que peut donc tant de faiblesse contre la puissance du démon, tant d'ignorance contre tant de ruses et d'adresse? O mon Dieu! ayez pitié de ce pécheur... il est l'ouvrage de vos mains... différez l'exécution de la sentence de mort portée contre lui... c'est moi, c'est son repentir qui vous en supplient!

Ces éloges unanimes, si profondément sentis, n'étaient point des paroles stériles. Elles entraînaient au fond des solitudes les âmes privilégiées qui avaient soif de la justice divine, et là elles se rassasiaient de pénitence et de mortification avec plus d'ardeur que n'en mettent les pécheurs à savourer les vains plaisirs du siècle. Les forêts les plus sombres, les sites les plus désolés, les rochers les plus abruptes, les grottes les plus sauvages obtiennent la prédilection de ces austères anachorètes. Un peu de pain noir, quelques racines amères, l'eau du torrent voisin, voilà leur unique nourriture. Revêtus d'un cilice et de la dépouille d'une bête fauve, ils ne dorment que quelques heures sur la simple natte qu'ils ont tressée de leurs propres mains. Ils ne s'abritent pas plus contre les ardeurs de l'été que contre les rigueurs de l'hiver. Ils subissent avec joie les injures des saisons, et ne se délassent de leurs rigoureuses abstinences, de leurs veilles prolongées et de leurs pénibles travaux, que par les élans de la prière et la méditation de l'éternité. En ces siècles de foi, mes frères, là pénitence ne régnait pas seulement dans le silence des déserts : elle étendait ses lois sur les hameaux et les cités, et partout où il y avait un chrétien, il y avait un pénitent. Cette pénitence primitive, aussi éloignée du respect humain que de l'ostentation, manifestait humblement et publiquement sa douleur. On s'avouait coupable au tribunal de ses frères; on sollicitait leurs prières et leur pitié, et ce n'était qu'après de longues épreuves, qu'on se croyait rentré en grâce auprès du Seigneur. L'Église avait pour ainsi dire

Digitized by Google

réglementé la pénitence, pour lui donner un mérite de plus : l'obéissance passive. Chaque crime avait sa punition marquée d'avance ; chaque expiation devait durer un temps déterminé. Les pénitents, revêtus d'un cilice, la tête couverte de cendres, restaient aux jours de fête prosternés sur le parvis de l'église, dont ils ne pouvaient franchir le seuil. Quelques années après, il leur était permis d'entrer dans le temple et de s'y tenir debout jusqu'à la consécration ; mais avant ce moment solennel, ils devaient sortir de l'enceinte sacrée. Leurs yeux n'étaient pas encore jugés dignes de contempler le saint des saints. Leurs oreilles n'étaient pas encore assez pures pour entendre toutes les paroles de nos divins mystères ; leur cœur n'était pas encore assez préparé pour recevoir l'agneau sans tache, et ce n'était souvent qu'au bout de quinze ou vingt ans qu'ils étaient admis à la participation de l'autel, trop heureux encore d'avoir pu, par la pénitence du temps, prévenir la pénitence de l'éternité.

L'Église, qui met toujours ses lois en harmonie avec les temps, a bien voulu, dans son indulgente bonté, supprimer les rigueurs publiques de la pénitence, mais je ne sache pas qu'elle en ait supprimé la vertu. Elle nous a laissé le droit de prononcer nous-mêmes sur nos expiations et de les accomplir d'une manière ostensible ou secrète : mais il n'est pas un seul de ses enfants de prédilection qui se soit soustrait à ses désirs et à ses ordres ; et sans vous rappeler les Antoine, les Paul, les Pélagie, les Thaïs et les Siméon ; sans remonter à l'âge d'or de l'Église ou aux siècles les plus fortunés du moyen âge, n'avez-vous pas, de nos jours, des modèles accomplis de pénitence dans ces pieux monastères qui ont hérité des traditions du passé pour en faire revivre le zèle et la ferveur. Je sais que ce n'est point là d'ordinaire qu'on aime à choisir ses exemples. Le monde, se dit-on, a ses exigences comme les cloîtres ont les leurs. On ne peut point appliquer à la vie commune les règles monastiques et transformer l'univers en un vaste couvent. Il faut laisser les plaisirs au monde et la pénitence aux cloîtres. C'est-à-dire que vous laissez la pénitence à ceux dont la vie a presque toujours été pure et sans tache, et que vous, souillés d'innombrables fautes, vous prétendez jouir de tous les priviléges de l'innocence. Vous laissez la pénitence à ceux dont les passions sont étouffées par es jeûnes et les macérations, et vous, dont le cœur est sans cesse agité par des troubles volontaires, vous voulez fournir de nouveaux aliments au feu qui vous dévore ! Vous laissez la pénitence à ceux qui sont cuirassés contre les dangers de l'avenir par leur solitude, leur piété et leurs inébranlables résolutions, et vous, qui tombez de chutes en rechutes, vous voulez continuer à affronter ces périls qui ont si souvent puni votre témérité. Vous voudriez garder pour vous les bénéfices du péché et en laisser aux autres l'expiation. Ah ! mes frères, Dieu n'a pas fait deux Évangiles : un pour le monde et l'autre pour les cloîtres. Tous les cœurs doivent se soumettre à la même loi, toutes les têtes se courber sous le même joug. Sans doute le principe de la pénitence peut avoir des applications différentes, qui sont déterminées par l'âge, le sexe, la condition, les mœurs et les temps. Mais ce principe doit toujours subsister et rester fécond en conséquences réalisables. Il se plie aux modifications des circonstances, mais il se refuse aux exceptions ; il peut temporiser avec ses

Digitized by Google

débiteurs, mais il ne peut point abandonner ses droits et se relâcher de sa justice : car ces concessions, bien loin de nous être favorables, entraîneraient inévitablement notre ruine, puisque la pénitence est rigoureuseusement nécessaire à notre salut. Je crois vous l'avoir prouvé par l'Écriture et la tradition. Mais pour mettre cette vérité dans tout son jour, je vais essayer de vous la démontrer encore par les arguments de la raison.

Vous savez que nous naissons tous coupables du péché originel, et que le baptême, en enlevant la tache du péché primitif, nous en laisse l'expiation temporelle, c'est-à-dire l'ignorance de l'esprit, les souffrances du cœur, les maladies et la mort. Le sacrement de pénitence efface aussi la tache en ce qui concerne le péché actuel, mais il ne peut pas plus nous exempter de l'expiation temporelle que le baptême. Je vais plus loin, et je dis qu'il le peut moins. En effet, dans le péché originel, notre volonté n'a pas agi directement, mais d'une manière tout à fait indirecte, par la volonté d'Adam, qui contenait toutes les nôtres, et cependant cela n'empêche point Dieu de nous faire participer complètement à la pénitence d'Adam. Combien donc, à plus forte raison, devons-nous être soumis à la loi de l'expiation pour le péché actuel, où notre volonté a agi dans la plénitude de sa puissance. Mais la différence qui existe dans le principe, relativement à la volonté, se manifeste également dans les conséquences. Dans le péché originel, la volonté d'Adam a agi sur la nôtre, qui, par conséquent, a été passive : aussi notre volonté reste passive dans l'expiation ; elle n'est point libre de s'y soustraire, et la mort, pour qui nous n'étions point faits, devient une nécessité de notre nature. Dans le péché actuel, au contraire, notre volonté a été active, l'expiation doit l'être également ; nous devons nous l'imposer volontairement ou l'accepter librement. De ce que Dieu n'a pas attaché au péché actuel une conséquence physique, immédiate et forcée de punition, il ne faut donc pas conclure que la pénitence n'est pas d'une nécessité absolue... mais il faut en conclure que Dieu a voulu une expiation complète, et que l'expiation ne pouvait l'être qu'autant qu'elle dériverait du même principe d'où était parti le péché, c'est-à-dire d'une volonté libre et parfaite.

La nécessité de la pénitence est une conséquence évidente de la nature même du péché. Qu'est-ce que le péché ? C'est une transgression de la loi divine qui nous a fait préférer la créature au Créateur, qui nous a fait perdre la grâce et qui nous a mérité la damnation éternelle. Elle blesse donc tout à la fois les intérêts de la grâce divine, nos intérêts temporels et nos intérêts éternels, puisqu'elle attaque Dieu dans ses attributs, la grâce dans sa vitalité, notre bonheur dans son éternité. Ces trois désordres, effet multiple d'une même cause, ne peuvent être réparés que par la pénitence ; car elle seule peut restituer à Dieu, sa gloire ; à la grâce, sa vie ; à l'âme, sa félicité éternelle. Reprenons ces pensées. Le péché offense la puissance de Dieu en le privant de l'obéissance et de l'adoration qui concourent à sa gloire extérieure. Il offense sa justice, en violant l'ordre établi par ses lois. Il offense sa sagesse, en nous détournant de la fin pour laquelle nous avons été créés. Il offense sa bonté, en payant ses bienfaits par l'ingratitude. Eh bien ! la pénitence a l'heureux privi

Digitized by Google

lége de restituer à Dieu tout ce qui lui est dû et de réparer tous les outrages dont ses divers attributs ont été l'objet. Par son entremise, la manifestation extérieure de la gloire divine brille d'un nouvel éclat, puisque la pénitence, non contente de nous ramener à la stricte obéissance de la loi, nous fait encore pratiquer les conseils évangéliques. La justice divine est apaisée par le rétablissement de l'ordre et les nombreux sacrifices qu'exige une pénitence réelle et sincère. La sagesse de Dieu est satisfaite, en nous voyant poursuivre le but de notre destinée et nous faire les coopérateurs de sa providence. Enfin, la pénitence fait amende honorable à sa bonté, en lui offrant l'énergie de ses regrets, l'ardeur de ses résolutions et l'effusion de son amour. Oh! que votre nom soit béni, Seigneur, pour avoir donné tant de puissance à cette vertu qui change en un or pur le plomb le plus grossier, en splendides lumières les ténèbres les plus épaisses. Par la pénitence, vous conférez au pécheur une sorte de sacerdoce; il s'offre à vous comme victime; il apaise votre colère; il réveille votre miséricorde, et, quand le sacrifice est accompli, vous ne détournez plus vos regards irrités, mais vous abaissez sur nous un œil de complaisance, vous descendez au fond de notre cœur, et, par la prodigalité de vos faveurs ineffables, vous nous faites comprendre que la pénitence devient à vos yeux la sœur de l'innocence!

La pénitence, en nous faisant recouvrer la grâce, nous rend la paix dont elle est inséparable et nous assure par là même le bonheur de cette vie. Le bonheur peut-il exister sans la paix? Non, mes frères, il ne peut s'allier avec les pensées orageuses, avec les désirs tumultueux, avec les inquiétudes de l'esprit, avec les remords de conscience qui sont l'inséparable apanage du péché. La pénitence règle l'essor des pensées; elle comprime l'audace des désirs; elle change en salutaires regrets l'âpreté des remords et remplit l'esprit de calme et de douceur. Le véritable pénitent reste insensible à toutes les agitations de la vie; il est plein d'indifférence pour les préoccupations du monde. Dieu est le seul objet de sa joie et de son espérance, et toute son ambition est de marcher dans les voies du Seigneur. « Que je vous connaisse, ô mon Dieu, s'écrie-t-il, autant que je suis connu de vous. Entrez dans mon âme et rendez la tellement conforme à vous, qu'elle vous appartienne tout entière sans tache et sans ride devant vos yeux. C'est là le sujet de toutes mes joies, des seules joies véritables auxquelles je puisse me livrer. Car pour ce qui est des autres choses de la vie, elles méritent d'autant moins d'être pleurées que nous les pleurons plus amèrement, et sont d'autant plus un sujet de larmes que nous sentons moins combien il faudrait les pleurer. » Quel bonheur, mes frères, que de se sentir affranchi des liens du péché; de rentrer, comme la brebis égarée dans le bercail du bon pasteur; de revenir, comme l'enfant prodigue, sous le toit paternel; d'effacer complètement le passé par les œuvres du présent, d'obtenir l'intime assurance du pardon, et de se confier à l'espoir d'une inébranlable persévérance. Ces joies de la pénitence ne sont-elles pas bien préférables à toutes les joies du monde? Elles sont même plus vives que les joies de l'innocence conservée. C'est saint Augustin qui nous le dit avec l'autorité de son expérience, et il nous en explique la raison : « Dieu, qui est plus touché

du retour d'un seul pécheur que de la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes, communique une partie de sa joie à l'âme pénitente. Elle ressent plus d'allégresse d'avoir retrouvé ce qui étoit l'objet de ses affections, que si elle l'avait toujours possédé. C'est une vérité à laquelle de toutes parts mille exemples rendent témoignage. Un général est triomphant après une victoire, et plus le danger a été grand dans le combat, plus grande est la joie que lui cause son succès. Des navigateurs sont battus par la tempête; ils sont menacés de faire naufrage; l'aspect d'une mort prochaine les fait déjà pâlir d'effroi, quand soudain l'Océan s'apaise, et l'excès de leur joie présente égale l'excès de leur crainte passée. Quand nous voyons un ami qui avait touché aux portes du tombeau, se relever d'une longue et terrible maladie, le plaisir que nous ressentons de sa convalescence ne surpasse-t-il pas de beaucoup celui que nous éprouvions auparavant à le voir plein de vigueur et de santé? » Eh bien! nous sommes pour notre âme ce général, ce nautonnier, cet ami. Nous la voyons couronnée par la victoire, délivrée des tempêtes, échappée à la mort, et le contraste du passé donne à notre bonheur présent sa surabondance et sa plénitude.

Dieu a toujours attaché des récompenses temporelles à la pratique de la pénitence. Pour s'en convaincre, il suffit d'ouvrir les livres saints. Marie fait pénitence des murmures qu'elle avait proférés contre Moïse, et elle est guérie de la lèpre dont elle était affligée. — Achab fait pénitence du meurtre de Naboth, et le Seigneur dit à Elie : « N'as-tu pas vu l'humilité d'Achab? puisqu'il s'est humilié à cause de moi, je n'attristerai plus ses jours. » C'est la vertu de pénitence qui donne au serpent d'airain sa merveilleuse puissance, qui rend David l'époux légitime de Bethsabée et l'heureux père de Salomon, qui délivre Samarie de l'oppression des Syriens, qui donne à Zachée le privilége de devenir l'hôte du Sauveur, qui prononce la grâce du bon larron, qui fait obtenir à Madeleine la résurrection de Lazare, et à Pierre la suprématie apostolique.

La pénitence, mes très-chers frères, n'aurait qu'une influence bien limitée, si elle se bornait à des bienfaits temporels; mais son pouvoir s'étend au-delà du tombeau. Le péché, qui nous a séparés de la grâce, doit nous séparer de Dieu à tout jamais. « Car il faut qu'il soit puni, dit Tertullien, ou par un Dieu vengeur ou par l'homme pénitent. » Nous avons le libre choix de l'expiation. Comment pourrions-nous être assez insensés pour préférer des peines éternelles aux peines temporelles, et ne pas ravir le glaive de la vengeance des mains d'un Dieu irrité, qui ne demande pourtant qu'à se laisser désarmer. Ah! si vous hésitez encore à réformer votre vie, portez vos pensées sur le jour formidable où nous paraîtrons tous devant le souverain arbitre du bien et du mal. Trois sortes de pécheurs entoureront le tribunal suprême : ceux dont la pénitence a été nulle; ceux dont la pénitence a été insuffisante; ceux dont la pénitence a été complète. Pour les premiers, la pénitence va commencer pour ne finir jamais; pour les seconds, elle va se compléter; pour les derniers, elle est terminée. O triste et irréparable sort du coupable qui n'a point voulu expier ses désordres pendant la vie! Il voit l'abîme de l'éternité s'ouvrir sous

Digitized by Google

ses pieds. .. L'espérance du pardon est à jamais perdue pour lui : car si Dieu l'a condamné, c'est qu'il s'est condamné lui-même. Il ne peut alléguer aucune raison d'impuissance ; car il a sous les yeux les nombreux exemples du triomphe de l'esprit sur la chair, et il comprend combien est douce et facile l'expiation volontaire. Il ne peut point invoquer le prétexte de la bonne foi, car il se rappelle les cris de sa conscience, les sollicitations de la grâce, les exhortations des ministres des autels. Mais il a abusé de toutes les grâces; il a fermé l'oreille à tous les conseils; il n'a pas plus écouté la voix de ses remords que la voix du Seigneur; il a résisté à tout; il est mort dans son impénitence, et maintenant il faut qu'il emporte cette pénitence au fond de l'éternité. Moins déplorable, sans doute, est la destinée de ceux dont la pénitence n'a été qu'incomplète; mais de combien de regrets leur âme n'est-elle point navrée ? Oh! qu'ils déplorent amèrement l'indulgence avec laquelle ils se jugeaient, les vaines excuses dont ils se payaient si volontiers, et les ménagements qu'ils prodiguaient à leur trompeuse délicatesse. Oh! qu'ils désireraient retourner sur leurs pas et revivre quelques années. Les mortifications les plus dures, les macérations les plus violentes, les abstinences les plus rigoureuses n'auraient rien d'effrayant pour eux. Saintement avides de souffrances, ils voudraient assumer sur eux les pénitences des Job et des David, des Antoine et des Jérôme, et compenser la courte durée de leur expiation par son ardeur et son intensité. Mais, hélas! il ne leur est plus permis de rentrer dans la voie qu'ils ont quittée. Le grand règne de la pénitence active est fini pour eux, et il faut qu'ils paient forcément jusqu'à la dernière obole de la dette qu'ils ont contractée. Ils ont joui quelques instants de la présence de Dieu, dont ils viennent de comprendre les perfections infinies et l'adorable bonté, et il faut qu'ils s'en séparent pour de longs jours, pour de longues années, pour de longs siècles peut-être. Ah! qu'ils envient le sort de ceux dont la pénitence parfaite a effacé jusqu'à la moindre souillure! Ceux-là vont s'emparer sans délai du bonheur qui leur est réservé. Leur âme est inondée de la joie la plus vive et la plus pure. Voir Dieu, connaître son essence, adorer ses perfections, être plongé dans son être, se rassasier de son amour, partager son bonheur, voilà l'avenir qui s'ouvre devant eux, avenir sans terme et sans limites, et qui se prolongera toujours dans les profondeurs de l'éternité!

Vous, mes frères, vous êtes encore libres! Vous pouvez choisir entre la pénitence de la vie ou la pénitence du purgatoire. Mais comment pourriez-vous hésiter en face des considérations que nous venons de faire? Quel vain prétexte pourriez-vous alléguer pour vous dispenser de la pénitence? Serait-ce votre jeunesse? mais n'avez-vous pas déjà souillé la robe d'innocence dont le baptême vous avait revêtus? Serait-ce la tyrannie de vos passions? mais ne faut-il pas leur imposer le seul frein qui puisse les dompter? Serait-ce votre vieillesse? mais plus vous avancez vers le terme de votre carrière et plus vous devez amasser de trésors spirituels pour racheter la longue série de vos iniquités. Serait-ce votre rang? mais les dignités et les richesses ne sont-elles pas une ource féconde de périls, et ne faut-il pas alors s'environner de précautions

Digitized by Google

plus nombreuses? Serait-ce vos affaires? mais y a-t-il au monde une affaire plus importante que celle de sauver son âme? Est-ce votre répugnance pour les mortifications?... mais c'est précisément à vaincre cette répugnance que consiste l'esprit de pénitence, et plus vous en avez besoin, plus le démon cherche à vous en faire concevoir une profonde aversion. Serait ce l'espoir d'accumuler sur les derniers jours de votre vie toutes les expiations qui auraient dû en parsemer le cours? Et qui vous a dit que quelques jours de larmes suffiraient pour effacer entièrement les souillures d'une longue existence? Et qui vous a dit que des habitudes invétérées de nonchalance et de mollesse céderaient à vos futures velléités d'octogénaire? Et puis avez-vous fait un pacte avec la mort? Vous a-t-elle promis de vous avertir à temps et de respecter la réalisation si éloignée de vos lointains projets? Ah! regardez-la frapper autour de vous! Ses coups imprévus se multiplient chaque jour, et là, où l'art impuissant recherche en vain les causes mystérieuses d'une mort subite, l'œil de la foi devine le bras d'un Dieu vengeur qui s'appesantit sur l'impénitence: car s'il a toujours promis le pardon au pénitent, il n'a jamais promis le lendemain au pécheur, et sa colère éclate surtout contre ceux qui diffèrent la conversion, dont ils reconnaissent pourtant la nécessité. Vous ne partagerez point, mes frères, leur fatal aveuglement. Vous courberez votre âme sous le joug salutaire de la pénitence, et elle lui rendra son éclat primitif et virginal; elle la désaltérera au torrent de la grâce; elle calmera les frayeurs de votre conscience; elle se fera, auprès du Seigneur, l'interprète de vos besoins et de vos désirs, et après vous avoir guidés dans les sentiers ténébreux d'ici-bas, elle vous conduira dans le royaume de la lumière et de la gloire!

L'abbé CORBLET.

COURS D'ÉLOQUENCE A LA SORBONNE.

Par l'abbé CŒUR.

HUITIÈME LEÇON.

Nous avons achevé l'examen du troisième livre des *Confessions;* nous avons vu Augustin victime des passions; nous le verrons bientôt victime d'un autre entraînement, et en révolte contre l'autorité religieuse. Mais pour en finir avec ce qui tient au désordre des mœurs, disons encore un mot sur une dernière cause qui avait enflammé l'ardeur de ses passions.

On demande quelquefois si le christianisme n'est pas un peu sévère au sujet des théâtres, si véritablement il y a du péril à les fréquenter? Eh bien! nous avons ici une grave réponse dans l'exemple d'Augustin et dans l'autorité de sa doctrine. Les paroles qu'il a prononcées là-dessus ont retenti au loin dans la tradition, et le plus grand génie, le plus grand modèle peut-être qu'ait

Digitized by Google

jamais vu le monde, l'évêque de Meaux, a pu se prévaloir en chaire du témoignage de l'évêque d'Hippone.

Voici les paroles d'Augustin :

« J'étais emporté, en même temps, par une passion violente pour les spec-
« tacles, qui m'offraient de continuelles images de mes misères et comme un
« nouvel aliment au feu dont j'étais consumé. Pourquoi est-on avide de ces
« tristesses que font éprouver les aventures tragiques et douloureuses de la
« scène? On serait fâché d'éprouver de semblables choses, et cependant, le
« spectateur se plaît dans sa tristesse ; on peut même dire qu'elle fait sa joie.
« Qu'est-ce, sinon une maladie déplorable de l'esprit. Et en effet, on est d'au-
« tant plus ému de ces douleurs passionnées qu'on est soi-même moins exempt
« des faiblesses qui leur ressemblent. Le mal que nous ressentons et qui nous
« est propre s'appelle misère ; celui que nous éprouvons du mal d'un autre
« est appelé compassion. Mais quelle compassion peuvent exciter ces feintes
« misères du théâtre? Car on ne demande pas à celui qui en est témoin de
« les soulager, mais de s'en affliger. Plus on a éprouvé de ces émotions dou-
« loureuses, plus l'acteur qui les a vu ressentir recueille d'applaudissements ;
« et si la représentation de ses infortunes le laisse sans impressions doulou-
« reuses, on se retire, le dédain et la critique à la bouche; on demeure, au
« contraire, si on se sent arracher des larmes ; on se complaît dans ces tristes
« émotions.

« Cependant, il est naturel à l'homme de rechercher ce qui peut lui pro-
« curer de la joie. N'est-ce donc pas parce qu'il éprouve un plaisir secret à
« compatir aux misères des autres ? Quoiqu'il ne lui plaise pas d'être misé-
« rable lui-même, ces compassions ne peuvent être exemptes de toute impres-
« sion douloureuse; c'est dans ce sens qu'il aime en effet la douleur. Certes,
« je ne suis pas aujourd'hui fermé à la commisération ; mais alors, au théâtre,
« j'entrais dans la joie de ces amants qui se possédaient dans le crime, et pour-
« tant ce n'était que feintes et jeux imaginaires. Alors qu'ils étaient perdus
« l'un pour l'autre, je me sentais comme une compatissante tristesse ; et pour-
« tant je jouissais de ce double sentiment.

« Aujourd'hui, j'ai plus en pitié la joie dans le vice, que les prétendues souf-
« frances nées de la ruine d'une pernicieuse volupté et de la perte d'une fé-
« licité malheureuse. C'est là une compassion vraie, mais la douleur n'y est
« plus un plaisir. Malheureux que j'étais, j'aimais à être ému ; je cherchais
« des sujets de douleur. Dans ces infortunes étrangères et fausses, jamais le
« jeu des acteurs ne me plaisait plus fort que lorsqu'il arrivait à faire jaillir
« des larmes de mes yeux. Pauvre brebis égarée de votre troupeau, impa-
« tient de votre houlette, faut-il s'étonner que je fusse couvert d'une lèpre
« honteuse, ô mon Dieu ! Ces récits, ces fictions m'effleuraient vivement la
« chair, et, comme l'ongle envenimé, elles soulevaient bientôt une brûlante
« tumeur qui entretenait une plaie hideuse. Telle était ma vie ; était-ce une
« vie, ô mon Dieu ! »

Ainsi, Messieurs, dans l'opinion de l'évêque d'Hippone, voici les effets du théâtre : il met sous nos yeux, ce sont ses termes, l'image de nos misères ;

Digitized by Google

il nous les fait aimer ; il donne aux flammes vicieuses un nouvel aliment ; il agit sur les âmes d'autant plus qu'elles sont moins guéries de ces passions, et enfin il ne sert qu'à nourrir une pitoyable maladie de l'esprit. (Ce sont toujours les termes d'Augustin.)

Or, on chercherait vainement à se faire illusion : l'effet produit sur Augustin est le même qui est produit sur tous les hommes. C'est toujours l'image de nos misères, pas autre chose, qu'on veut nous faire aimer, et on y réussit sans peine ; on emploie pour cela des moyens bien puissants.

Le théâtre saisit l'homme tout entier, il le prend, l'environne, l'étreint de toutes parts : les décorations saisissent l'homme par les yeux ; les discours, les mouvements, l'action, les tendres paroles, les chants passionnés, le prennent par l'oreille et pénètrent au cœur. La corruption n'entre pas toujours par grands flots ; elle s'insinue quelquefois et le plus souvent goutte à goutte. On peut avoir le mal dans le sang, dans les entrailles, avant qu'il éclate au dehors par les fibres ; il peut arriver quelquefois qu'on soit un peu de temps avant de le sentir. « Mais, dit ici Bossuet dans ses Maximes sur la comédie, « celui qui ne connaît aux hommes d'autres maux que ceux qu'ils sentent « et qu'ils confessent eux-mêmes, celui-là se déclare un médecin par trop inex« périmenté de leur malaise. Dans les âmes comme dans les corps, continue « Bossuet, il y a des maladies qu'on ne sent pas encore parce qu'elles ne sont « pas déclarées ; il y en a d'autres qu'on ne sent plus parce qu'elles sont tour« nées en habitude et sont venues à cet état extrême qui tient de la mort, « tant on ne sent plus rien. Lorsqu'on blâme la comédie comme dangereuse, « vous entendez chaque jour les gens du monde vous dire qu'ils ne sentent « pas ce danger. Je les en crois volontiers sur parole ; ils n'ont garde, étant « déjà tout gâtés, de s'apercevoir qu'ils se gâtent encore un peu, et ils ne sen« tent le poids de l'eau que quand ils en ont par-dessus la tête. » Et pour parler de ceux qui commencent, Bossuet dit : « On ne sent le cours d'une « rivière que lorsqu'on s'y oppose ; quand on veut se laisser entraîner, on « ne sent rien qu'un mouvement, assez faible d'abord, où vous vous laissez « aller sans peine et dont vous ne sentez le mal qu'un peu plus tard, assez « tôt après, quand vous êtes noyé. »

Voilà à peu près les termes de Bossuet.

Mais ce n'est pas le christianisme seul qui excite à fuir les spectacles ; tous les esprits élevés trouvent les mêmes préceptes de sagesse naturelle écrits dans leur raison. Platon professe là-dessus des maximes qui méritent d'être méditées.

Vous savez que chez les anciens la tragédie était plus sérieuse, plus grave, et ne poussait pas à outrance les tendres propos comme on le fait en France. Elle était lugubre, grave, sérieuse. Eh bien ! pourtant, Platon ne la veut pas. Il réprouve, dit-il, ces lamentations de théâtre qui excitent dans l'homme cette partie faible et plaintive qui s'épanche en gémissements et en pleurs. Et la raison qu'il en donne, c'est qu'il n'y a rien sur la terre, ni dans cette vie humaine, qui mérite d'être pleuré avec tant de larmes. Il ne trouve pas moins mauvais que l'on aille exciter, développer en nous cette autre partie de notre âme plus em-

Digitized by Google

portée, dans laquelle réside l'indignation et la colère : c'est, dit-il, la faire émue pour des sujets trop légers ; et la tragédie a tort, elle donne au genre humain un très-mauvais exemple, lorsqu'elle introduit les hommes, et même les héros, ou affligés ou en colère pour des biens ou des maux si vains que ceux de la vie ; car, poursuit-il, rien ne doit toucher véritablement les âmes, qui sont de nature immortelle, que ce qui peut les intéresser dans tous leurs états, c'est-à-dire dans tous les siècles futurs qu'elles ont à parcourir.

Si Platon trouve faible cet esprit de lamentation et de plainte où la tragédie vient émouvoir, il n'approuve pas davantage cette pente, comme il parle, aveugle, impétueuse, à se laisser emporter par l'envie de rire que la comédie nous donne. Il ne veut pas non plus de la comédie, parce qu'elle donnerait l'habitude de l'amour vulgaire ; il ne veut enfin aucune représentation, parce que, dit-il, il n'en est aucune qui nécessite ou la colère, ou l'amour, ou quelqu'autre passion. L'art même qui forme les comédiens à représenter sur les théâtres tant de personnages divers, cet art, d'après Platon, introduit dans la vie humaine un caractère de légèreté tout à fait indigne de l'homme et directement opposé à la dignité des mœurs.

Venant ensuite à considérer que la plupart des personnages ainsi représentés sont ou vicieux, ou faibles du moins, il en conclut un plus grand péril pour les acteurs, et il craint (ce sont ses expressions) qu'il ne passent de l'imitation jusqu'à la chose même.

Vous voyez que Platon ne laisse rien au théâtre : il le ruine dans ses fondements, il lui ôte jusqu'à ses acteurs. Aussi trouve-t-il que tout cet appareil du théâtre n'est propre qu'à développer en nous cette partie qu'il appelle la partie brute et déraisonnable qui est la cause de toutes nos faiblesses. Il conclut à rejeter absolument tout ce genre de poésies voluptueuses qui n'est propre (ce sont ses expressions) qu'à corrompre les gens de bien.

Nous ne recevons, dit-il, dans notre ville, ni la tragédie, ni la comédie. Il bannit de sa *République* tous les poètes tragiques et comiques ; il introduit des lois qui les renvoient avec honneur et en leur mettant sur la tête une belle couronne, mais toutefois avec une rigueur inflexible et en leur disant : « Nous ne pouvons souffrir ce que vous criez sur vos théâtres ; nous ne saurions endurer dans notre ville une voix qui parle plus haut que nous. »

Ce sont là, Messieurs, les maximes de Platon, développées dans le second et le troisième livre de sa *République*.

Après ces maximes élevées de Platon, il ne sera pas inutile de mettre rapidement sous vos yeux quelques mots de Rousseau sur la même question. Je les tire presque au hasard, car il y en a abondamment, de sa lettre à d'Alembert, qui est, comme vous le savez, un traité éloquent contre les spectacles :

« Les partisans du théâtre disent que les dangers que peut produire le ta-
« bleau d'une passion contagieuse sont prévenus par la manière de la repré-
« senter. L'amour qu'on expose au théâtre y est rendu légitime, son but est
« honnête ; souvent il est sacrifié au devoir et à la vertu, et dès qu'il est cou-
« pable, il est puni.

« Fort bien ! Mais n'est-il pas plaisant qu'on prétende régler ainsi, après

Digitized by Google

« coup, les mouvements du cœur sur les préceptes de la raison, et qu'il faille « attendre les événements pour savoir quelle impression l'on doit recevoir « des situations qui les amènent ? Le mal qu'on reproche au théâtre n'est pas « précisément d'inspirer des passions criminelles, mais de disposer l'âme « à des sentiments trop tendres qu'on satisfait ensuite aux dépens de la vertu. « Les douces émotions qu'on y ressent n'ont pas, par elles-mêmes, un objet dé« terminé, mais elles en font naître le besoin. Elles ne donnent pas précisé« ment de l'amour, mais elles préparent à le sentir. Elles ne choisissent pas « la personne qu'on doit aimer, mais elles nous forçent à faire ce choix. Ainsi, « elles ne sont innocentes ou criminelles que par l'usage que nous en faisons, se« lon notre caractère, et ce caractère est indépendant de l'exemple. Quand il « serait vrai qu'on ne peint au théâtre que des passions légitimes, s'ensuit-il de là « que les impressions sont plus faibles, que les effets en sont moins dange« reux ? Comme si la vive image d'une tendresse innocente était moins douce, « moins séduisante, moins capable d'échauffer un cœur sensible, que celle d'un « amour criminel à qui l'horreur du vice sert au moins de contre-poison. Mais, « si l'idée de l'innocence embellit quelques instants les sentiments qu'elle « accompagne, bientôt les circonstances s'effacent de la mémoire, tandis que « l'impression d'une passion si douce reste gravée au fond du cœur.

« Quand le patricien Manilius fut chassé du sénat de Rome pour avoir « donné un baiser à sa femme en présence de sa fille, à ne considérer cette « action qu'en elle-même, qu'avait-elle de repréhensible ? Rien, sans doute ; « elle annonçait même un sentiment louable ; mais les chastes feux de la mère « en pouvaient inspirer d'impurs à sa fille. C'était donc, d'une action fort hon« nête, faire un exemple de corruption. Voilà l'effet des amours permis au « théâtre.

« On prétend nous guérir de l'amour par la peinture de ses faiblesses ; je « ne sais là-dessus comment les auteurs s'y prennent ; mais je vois que les « spectateurs sont toujours du parti de l'amant faible, et que souvent ils sont « fâchés qu'il ne le soit pas davantage. Je demande si c'est un grand moyen « d'éviter de lui ressembler ? »

Voilà donc quelles autorités proclament le danger des spectacles. Après cela on aurait au moins le droit de s'étonner que le christianisme ne fût pas aussi sévère. Et certes, s'il venait à se relâcher de sa règle; s'il laissait, par une condescendance coupable, affaiblir ses maximes, ce jour-là, je le dis, il y aurait une extrême surprise au sein même du monde le plus frivole et le plus corrompu. Quant aux esprits sérieux et graves, ce serait pour eux bien plus qu'une surprise. Quelles que fussent même leurs croyances, j'ose dire que, pour les esprits sérieux, ce serait une douleur profonde, un scandale; on commencerait à désespérer de toutes les vérités morales ; il n'y aurait plus dans les hautes régions du monde cette grande voix qui tonne toujours et qui se réserve le droit et le privilége de censurer incessamment ce qu'il y a de faible, de léger, de vicieux, dans les choses d'ici-bas.

Nous avons un peu oublié Augustin ; nous allons revenir à lui. Nous l'avons laissé sous le joug des passions des sens. Sortira-t-il de ces bornes ? Conser-

Digitized by Google

verra-t-il au moins le respect de la loi qu'il viole, et dans cette ruine de ses mœurs, la vérité, les croyances religieuses, ne seront-elles pas ébranlées? Il y a bien des âmes où l'on peut observer ce contraste : elles sont faibles, elles n'ont pas la force de se vaincre, elles cèdent à l'attrait des passions. Mais elles se condamnent elles-mêmes; elles se réfugient dans l'espoir d'un avenir plus beau; elles rêvent pour les années de l'âge mûr des jours de sagesse, de gravité, de dignité morale; elles ne se lassent jamais d'adorer la loi qui les condamne; elles gardent au fond du cœur la foi toute vivante, et cette lumière, toujours présente pour éclairer des ruines, peut à la fin, peut-être, inspirer le dégoût et l'horreur; tant qu'elle n'aura pas cessé de s'éteindre, c'est une ressource précieuse de salut et de vie. Toutefois cet état de lutte et de contradiction ne saurait être durable dans une âme douée de quelque énergie, de quelque élévation; il faut enfin mettre un terme à ce débat où l'âme est déchirée; il faut prendre un parti; il faut, ou qu'on enchaîne ses passions ou qu'on mette dehors la religion qui les gêne. C'est dans la nature de l'esprit humain: il ne peut pas soutenir longtemps une inconséquence; plus il a de valeur, d'énergie, plus il tend à se mettre d'accord avec lui-même, et sans y prendre garde même il cherche toujours à réaliser l'harmonie entre ses croyances et ses mœurs. Il faut donc à la fin faire un choix entre ses passions et sa foi. C'est ainsi que beaucoup d'hommes de nos jours, surtout dans la jeunesse, sont menacés presque sans le vouloir de perdre leurs croyances. Ils avaient bu, comme Augustin, peut-être, le nom du Christ dans le lait de leur mère : cette foi de leur enfance leur avait été longtemps chère, douce, sacrée; ils avaient compris ce qu'elle renferme de beau, de sublime, de généreux ; ils auraient voulu pouvoir conserver la foi, la religion de leur enfance, la religion de leur famille, cette religion qui leur imprime un respect, même involontaire. Ils avaient aussi des penchants où ils aimaient à se laisser aller. Il n'y avait donc pas d'accord possible, la lutte est entrée dans l'âme, vive, ardente, terrible; alors ils se fatiguent de ce bruit du remords, ils cherchent à lui imposer silence; ils s'ennuient de Dieu dont la présence les embarrasse et gêne leur passions; ils regardent au dehors s'il n'y a pas peut-être quelques doctrines plus commodes, plus douces; ils cherchent à se rassurer instinctivement par l'exemple; ils sont heureux de tout ce qui peut leur donner un breuvage capable d'endormir, d'assoupir un peu l'énergie de la foi. Quand un homme, quelque peu distingué, laisse tomber de sa bouche un mot irréligieux, ils sont sous le charme, ils éprouvent comme un besoin de se mettre à l'abri du remords qui les tourmente, et alors, qu'il se présente un docteur de mensonge, on est tout de suite sa proie.

Voilà précisément quel était l'état d'Augustin; il cédait à ses passions contre la loi du Christ; il avait un intérêt à se défendre contre elle; sans y prendre garde, il était tenté de prêter l'oreille aux doctrines qui étaient de nature à ébranler son autorité. Il fut alors rencontré par les Manichéens. C'était, dit-il, des hommes qui déliraient avec orgueil, grands parleurs, pleins de désirs terrestres. Pour mieux gagner les âmes, ils avaient pris soin de mêler à leurs règles impies le nom sacré de Dieu, de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et du Pa-

Digitized by Google

raclet consolateur, l'Esprit saint; ils avaient toujours ces noms à la bouche. Mais ce n'était qu'un son, un frémissement de leur langue, dit Augustin, car leur cœur était vide de Dieu. Vérité! vérité! disaient-ils sans cesse, et ils ne débitaient que mensonges sur le monde et sur Dieu.

Nous savons, Messieurs, quel était le caractère propre de l'erreur des Manichéens; nous l'avons dit, c'était le panthéisme indien modifié par le dualisme persan. C'est ainsi qu'elle fut présentée à l'esprit d'Augustin; il est impossible, quand on a lu ses *Confessions*, d'avoir là-dessus aucun doute. Dans un passage du quatrième livre, parlant à Dieu, il lui dit :

« Est-il rien de plus impie que cette démence inouïe qui prétend être naturellement tout ce que vous êtes vous-même. Sujet au changement, et le sentant bien par le désir que j'avais d'être sage pour devenir meilleur, j'aimais mieux vous supposer muable vous-même, que de me croire autre chose que vous n'étiez vous-même. »

Vous voyez ici manifestement marquée l'unité de substance dont Dieu et tous les êtres ne sont que des modifications différentes. Au reste, le panthéisme des Manichéens africains ne prenait aucune peine de dissimuler son matérialisme. Il est essentiellement matérialiste, le panthéisme; seulement, à certains jours, il prend un peu le soin de se couvrir d'apparences spiritualistes. Les Manichéens ne parlaient à Augustin que des corps; on lui présentait, dit-il, des splendides fantômes, le soleil, la lune, puis d'autres corps fantastiques immenses, infinis, pures chimères qui n'avaient aucun être : voilà ce qu'on lui donnait pour Dieu, et il dit en termes formels, toujours au quatrième livre de ses *Confessions* :

« Je considérais Dieu comme un corps immense et lumineux, et moi-même comme un fragment de corps. »

Vous voyez là-dedans le panthéisme bien caractérisé.

Comment se fait-il qu'un génie aussi pénétrant qu'Augustin ait pu succomber à une erreur pareille? Je pourrais dire qu'il n'a jamais goûté bien profondément ce mensonge. Il avait cru voir là quelque apparence, quelque lueur douteuse; il cherchait de ce côté le vrai; mais il n'eut jamais l'intime persuasion de l'avoir rencontré; il se nourrissait de ces choses, dit-il, mais son palais n'y trouvait qu'une médiocre saveur; il était moins fortifié qu'affaissé par cet aliment; il était pareil à un homme qui a reçu sa nourriture en songe : il lui semble qu'il a mangé, mais, en définitive, il n'a pas de force, puisque c'était un rêve.

C'est ainsi qu'il traversait cette région de ténèbres, mal assuré, mécontent et inquiet; on sent que cette âme est trop vaste, trop élevée pour se faire définitivement à la mesure de ces misérables doctrines; on devine que bientôt elle va briser ses liens et remonter à son naturel empire, dans les hauteurs de la lumière et de la vérité. Et cependant il fut égaré par ces erreurs! Est-ce que nous essaierions de le nier, nous, en présence de son repentir et de ses humbles aveux?

Quand nous voyons à distance de telles chutes, nous sommes confondus, nous ne pouvons concevoir qu'un si beau génie ait pu s'oublier jusqu'à ces

Digitized by Google

folies, cela nous paraît fabuleux; et, cependant, la même erreur se trouvera quelquefois vivante sous nos yeux sans nous inspirer le même étonnement.

Le manichéisme a bien laissé quelques parties de sa dépouille sur les chemins du monde; il ne porte plus le nom de Manès, il ne se présente plus comme faisant partie de la révélation chrétienne: il s'est dégagé, en marchant, de certaines formes accessoires qu'il devait à son origine persane; il n'est plus embarrassé dans son cortége, ni de la lune, ni du soleil, ni d'aucun autre astre; mais il n'a rien perdu de ce qui faisait son essence et le fond de sa vie. Comme panthéisme, il respire encore tout entier, aussi ardent, aussi vif, aussi terrible. Il a l'honneur, le triste honneur, en Allemagne, de figurer au premier rang des séductions contemporaines; sous nos yeux, autour de nous, il a fait de nombreuses victimes. Nous en sommes surpris, mais pas démesurément: cela ne nous frappe pas comme un acte flagrant de folie et d'incertitude; il ne nous semble pas qu'il faille nécessairement conclure contre l'intelligence de ceux qui l'acceptent; nous serions même tentés d'entrevoir sur leurs fronts je ne sais quoi de plus audacieux, de plus libre, je ne sais quel caractère distingué qui relève ceux qui se trompent. Et nous qui ne sommes pas séduits, il nous arrive de penser que nous ne manquons pas d'un certain courage, et peut-être bien d'une sorte de mérite, de n'avoir pas manqué au respect du bon sens, de n'être pas tombé dans une extravagance. Comment donc se fait-il, c'est toujours la même erreur, le même panthéisme, comment donc se fait-il que l'étonnement ne soit pas le même, suivant le point de vue où on se place pour le considérer?

Messieurs, quand nous voyons une erreur à distance, nous la jugeons en elle-même, dégagée des accessoires du temps et de l'époque, et, ainsi vue, elle est fort misérable, elle ne peut inspirer qu'une pitié profonde, elle n'a ni valeur ni puissance; ce n'est pas par elle-même, par son fond, que l'erreur est jamais redoutable, c'est par la manière dont elle se produit, par le soin qu'elle se donne de correspondre aux idées et aux passions contemporaines. Elle regarde autour d'elle les hommes de son temps, elle scrute leurs désirs, leurs passions, leurs faiblesses; elle tient compte de tout ce qui est en eux, de ce qui est bon et de ce qui est mauvais; elle fait un programme qui doit répondre à tout ce qu'elle y met en relief; ce sont, par-dessus tout, les sentiments les plus honorés, les plus accrédités, les plus profonds dans une époque, ces sentiments qui y ont le privilége de faire vibrer toutes les âmes, qui peuvent transporter un siècle comme on fait mouvoir un seul homme; elle promet de satisfaire à tous ces besoins. Elle ne le pourra pas, ce n'est pas son souci; en attendant, elle aura pris un manteau de noble apparence, elle aura trouvé un appât; elle aura deviné un moyen d'influence. Réduite à elle-même, elle aurait fait pitié; elle n'aurait pas trouvé un homme de quelque valeur qui osât marcher avec elle. Protégée par ces beaux sentiments qu'elle usurpe, elle pourra se répandre et faire des adeptes.

Ainsi pourrait s'expliquer plus d'une séduction contemporaine. On peut se rendre compte, par exemple, de cette séduction si remarquable dévoilée parmi nous, il y a quelques années, sous le nom de Saint-Simonisme. Il y avait là-

Digitized by Google

dedans un programme qui annonçait la solution de quelques intérêts; ce programme disait pouvoir répondre à quelques sentiments généreux dont tout le monde était ému, qui vibraient dans toutes les âmes; comme je le disais, c'est ainsi qu'on pourrait expliquer plus d'une séduction contemporaine. Ce fut aussi le moyen par lequel on triompha quelque temps de l'esprit d'Augustin.

Messieurs, avez-vous pris garde à une chose qui se renouvelle souvent de nos jours? Vous parlez avec un homme sur le christianisme; vous trouvez dans son discours un mélange de respect et de doute, je ne sais quoi de timide, d'indécis qui vous tient en suspens. Vous prenez ensuite ses livres, vous lisez, et vous trouvez la même chose : le christianisme s'y montre partout glorifié; il ira jusqu'à employer des termes qui semblent consacrés pour rendre les impressions les plus authentiques, les faits les plus vrais, les plus incontestables, les plus purs. Ainsi, il parlera comme vous de la Trinité, de l'Incarnation, de la Communion, pour dire que ces choses sont fort belles et fort saintes. Dans votre surprise vous êtes sur le point de lui décerner un brevet de pure orthodoxie. Cependant, vous attendez un peu; vous méditez davantage, et vous finissez par surprendre le secret de ses termes. La Trinité bien expliquée veut dire, tantôt trois facultés en Dieu, tantôt la consubstantialité de Dieu, de l'homme et du monde. L'Incarnation! c'est un rayon particulier de lumière divine descendu dans l'âme d'un sage cher à la Providence. La Communion n'est un si auguste sacrement que parce qu'elle exprime une communauté de nature, une intime union entre l'âme et les êtres matériels représentés par un peu de pain.

Voilà, Messieurs, en définitive, ce qu'il y a sous ces termes : c'est tantôt le déisme pur, tantôt le panthéisme. Il peut sembler étrange qu'on emploie des termes pareils pour vouloir exprimer ces choses. Mais ce n'est pas inutile, cela n'est pas fait au hasard; il y a là un grand regard, une science d'habileté profonde : il importe toujours de ménager les transitions de doctrine; il ne faut pas rompre trop ouvertement avec le siècle; il faut au contraire, cela est toujours bon, il faut se donner les airs de continuer le passé, de le reproduire tout entier, de parler sa langue même; non pas de combattre sa pensée, mais au contraire, de l'achever, de la perfectionner, de la rendre plus belle. Par là on reçoit quelque chose de l'autorité qui s'attache toujours au respect de l'antiquité, de la gravité vénérable des siècles; et par là aussi on se ménage un accès plus facile dans les jeunes esprits.

Si on allait essayer de leur arracher brutalement les traditions qu'ils ont prises au berceau, peut-être que plusieurs d'entre eux seraient tentés de les défendre, ne fût-ce que comme un gage sacré et pieux de l'amour maternel, un puissant souvenir de famille. On ne fera pas cela, ce serait souverainement mal habile. Le chef-d'œuvre, ce n'est pas de les défendre ces traditions, c'est de les accueillir : c'est un germe sacré qui vous fut donné par votre mère, il ne s'agit plus que de développer ce germe, de le faire fleurir sous l'empire d'une raison intelligente, puissante et cultivée.

Jamais, sans cela, sans cette précaution, jamais les Manichéens n'auraient

Digitized by Google

triomphé de l'esprit d'Augustin. Nous avons vu qu'il n'avait pas pu goûter tout à fait Cicéron, parce que le nom du Christ, ce nom qu'il avait bu avec amour dans le lait de sa mère, ce nom n'était pas là. Par malheur, il se rencontra sur les lèvres des Manichéens, et ce fut, dit-il, un piége, une glu où alla se prendre son âme.

Toutefois, d'autres causes encore vinrent se réunir pour donner aux Manichéens plus d'empire sur l'esprit d'Augustin. Nous avons dit la principale : sa vie n'était pas réglée sur la vie du Christ ; mais aussi dans cette grande jeunesse de dix-neuf ans, n'ayant aucune expérience des hommes et des choses, la prodigieuse activité, la rare noblesse de son âme, devenait elle-même un danger. Quand on a l'âme élevée, on aime la vérité par-dessus tout ; on la recherche n'importe au prix de quel sacrifice. Ce sentiment est le plus beau, le plus fécond qui puisse entrer dans la nature humaine ; il est admirable surtout dans le cœur du jeune homme où il se produit dans toute son énergie, dans toute sa puissance : plein d'élan, de résolution, ignorant tout calcul, prêt à tout, ne reculant jamais devant un sacrifice. Ah ! cela est bien beau ! Les docteurs de mensonge le savent ; ils connaissent la puissance de ce merveilleux sentiment ; ils s'en servent pour égarer les âmes.

On vient dire au jeune homme : Vous gardez le respect d'une foi religieuse, certaines traditions vous paraissent sacrées ; et vous dites que vous aimez la vérité ? Mais quand on aime la vérité, on procède soi-même au choix de ses opinions ; on n'adopte que celles bien démontrées. Est-ce là ce que vous faites ? Avez-vous la faculté de choisir quand vous êtes obligé de croire ? Pourrez-vous dire que vous aimez le vrai, tant que vous n'aurez pas brisé ce joug de mensonge, et proclamé avec nous la liberté, l'empire de la raison, souverain, exclusif, absolu ?

Ce fut le langage employé par les Manichéens pour séduire Augustin. L'Église catholique, lui disait-on, s'empare des esprits pour les enchaîner avec autorité à ses traditions ; elle ne souffre pas qu'on s'éclaire ; elle professe un mépris formel pour la vérité. Chez nous, au contraire, on n'est tenu à croire qu'après qu'on a compris ; nous ne commandons pas l'adhésion avant d'avoir dissipé tous les doutes ; on n'est soumis, chez nous, qu'à des vérités claires, démontrées, évidentes.

Hélas ! Messieurs, avec un peu d'art, d'expérience, Augustin n'aurait pas été embarrassé de ce langage. Plus tard, il saura bien prouver que les chrétiens ont le droit, autant que personne, de tout examiner, quoique non pas toutes choses de la même manière ; il saura bien prouver qu'on ne peut jamais être sous un joug de mensonge lorsqu'on s'est réservé le privilége, le droit de soumettre tout ce qui vient de l'homme au contrôle éclairé de son jugement, et de n'adhérer à la révélation elle-même qu'après avoir pesé ses preuves. Il saura bien faire voir que dans ces conditions la foi s'allie merveilleusement à la raison, qu'elle n'altère pas ses forces, mais qu'elle lui en donne de nouvelles ; qu'à côté de son flambeau elle vient en apporter un autre qu'elle est allée chercher chez Dieu ; que sans elle le monde n'aurait jamais eu pour flambeau que la raison ; que toutes deux ensemble elles marchent à la tête de l'humanité

Digitized by Google

pour verser sur son passage la lumière, l'espérance et la consolation.

Voilà bien ce que pourra dire plus tard Augustin; mais alors, trop jeune et se trompant sur les conditions du progrès dans la vérité, il s'égare par amour du vrai; il marche, en effet, pour aller dans le camp des Manichéens chercher cette vérite lumineuse, démontrée, évidente, qui lui était promise.

Sera-t-il heureux, du moins, dans son espoir?

Messieurs, je m'étonnerai toujours qu'on prétende faire du panthéisme au nom de l'évidence. Je l'avoue: pour moi, c'est un abîme où ma raison se perd; et de tous les mystères qu'on peut imaginer, il n'en est aucun qui me paraisse pouvoir être plus effroyable, plus terrible, et plus impénétrable. Cet horrible chaos où se mêlent réunis, dans une même substance, Dieu, l'homme et l'univers; ces forces aveugles, sourdes, fatales, qui font l'ordre du monde, qui tiennent lieu de vérité, de droit, de vertu, de Providence, tout cela me confond; c'est le plus affreux, le plus épouvantable des mystères; pour moi, c'est un horrible songe, c'est une vision atroce des enfers. Et je ne comprends pas comment une telle doctrine a pu naître dans un esprit, comment elle a pu se répandre. Quand je cherche à me rendre compte de cela, quand je m'interroge là-dessus, je ne puis parvenir à me faire qu'une seule réponse: L'esprit de l'homme est ambitieux de savoir en tout le dernier mot des choses; il a regardé le monde, il a contemplé ses phénomènes, il en a cherché le secret. Où est le bonheur ici-bas? Tous les êtres gémissent, et l'homme lui-même, le roi de la nature, est le plus misérable. Où est le beau moral dans la création? Je cherche; je vois partout des imperfections et des vices; quelquefois, assez souvent, des forfaits et des crimes. Où est la vérité? Il n'en existe pas. Je vois que chaque siècle se fait des notions de morale à son gré; je vois des religions qui se succèdent et se contredisent; je trouve les lois aussi variables que les situations, les mœurs et les coutumes.

Cette dernière pensée surtout paraît avoir pesé beaucoup sur l'esprit du manichéisme africain, car Augustin la combat par des considérations magnifiques.

Voilà les impressions, je crois, qui se succèdent dans un esprit, pour le préparer lentement aux erreurs du panthéisme. Je ne cherche pas à les discuter; vous le sentez assez, j'aurais bien trop à dire; je ne fais que décrire ces impressions.

Alors on arrive à cette conclusion: Voilà donc le spectacle du monde! Eh bien, un tel spectacle peut-il se concevoir, pourrait-il avoir lieu sous l'empire d'un Dieu suprême, tout-puissant, distinct de la matière et revêtu d'une perfection souveraine? Manifestement on ne peut pas dire cela. Si donc on veut comprendre l'origine du mal, il faut arracher de son trône ce Dieu spirituel, distinct de l'univers et revêtu d'une perfection propre, absolue, souveraine. Il faut l'arracher de son trône, proclamer le chaos, dire que tout est Dieu; alors il n'y a plus ici-bas ni vice ni vertu, ni bien ni mal, ni vérité ni loi; il ne reste plus que des intérêts, des nécessités et des faits. Alors il est aisé de se rendre compte du spectacle du monde.

Voilà, je crois, comment on arrive jusqu'au panthéisme.

Digitized by Google

Ce qu'il y a de certain, c'est que ce fut pour avoir la solution de ce redoutable problème du mal qu'Augustin entra chez les Manichéens. Mais il eut beau dévoiler les mystères de leurs enseignements, jamais il n'arriva à trouver ce secret Quoi donc! le panthéisme nous donnerait l'explication du mal? Nous ne pouvons pas comprendre le mal dans une substance finie et limitée, et il serait plus facile à comprendre quand il serait transporté dans la substance souveraine, infinie, éternelle? Cela dépasse l'imagination. — C'était là une observation qu'on faisait à Augustin; car il lui arrivait de faire de la propagande; il voulait engager des chrétiens au manichéisme.

Il lui arrivait de dire aux chrétiens : Comment! mon âme, que vous savez être sujette à l'erreur et au mal, vous voulez dire qu'elle serait une créature de Dieu? Cela ne se peut pas.

Les chrétiens lui répondaient : Quoi! ce serait en Dieu même que vous aimeriez mieux placer l'erreur et le mal?

Et ainsi on repousse les mystères de la religion qui ne sont que simplement obscurs, et on en propose d'autres qui sont contradictoires. Et c'est ici qu'il faut se donner le spectacle des faiblesses de l'esprit humain : des hommes qui se croraient déshonorés par la profession d'une foi aussi lumineuse, aussi raisonnable que celle des chrétiens, quand on leur propose une erreur, iront facilement jusqu'aux excès d'un enthousiasme superstitieux, d'une dévotion ridicule.

Nous avons vu d'assez beaux exemples de cela : on se souvient des *Théophilanthropes;* on n'a pas oublié la *Déesse Raison*; nous avons vu de notre temps, le *Père Eternel*, la *Puissance du Regard* et les *Saints-Simoniens*

Augustin se moquait au moins de ces devins et de ces prophètes; mais il avoue, plus tard, qu'on aurait bien eu raison de se moquer de lui.

« J'en étais venu, dit-il, à cette simplicité de croire qu'une figue que l'on « cueille et l'arbre maternel où on la prend versent des larmes de lait, et que si « un saint, selon Manès, avait mangé cette figue, innocent toutefois du crime de « l'avoir cueillie, c'était des anges dans son haleine; c'était même des par- « celles du Dieu véritable, éternellement emprisonnées dans cette substance « végétale, si l'estomac et la dent des élus ne les avaient dégagées. Malheureux « que j'étais! j'avais plus de pitié des productions de la terre que de l'homme « même pour qui elle produit. Si tout autre qu'un Manichéen m'avait demandé « quelque chose pour apaiser sa faim, le don d'une seule bouchée de pain « m'eût semblé un crime terrible et seulement expié par le supplice capital. »

Hélas! verrons-nous donc longtemps un si beau génie sacrifier à l'erreur? Nous devrons encore le considérer dans ces tristes liens; mais en terminant l'examen de ce troisième livre, nous pouvons concevoir une haute espérance. Est-ce donc que Monique ne veille pas toujours sur ce fils bien-aimé? Est-ce que sa prière et ses larmes ne montent pas vers le trône de Dieu? Déjà, Dieu lui avait envoyé un oracle par la bouche d'un évêque qui lui avait dit les paroles que je vous ai déjà rapportées : « Allez, faites toujours ainsi; il est impossible « que l'enfant de tant de larmes périsse! » — Bientôt après, Dieu lui envoya un songe qui la remplit d'une consolation ineffable.

Il lui semblait qu'elle était debout, lorsqu'elle vit venir à elle un jeune homme

Digitized by Google

rayonnant de lumière, serein, et qui souriait à sa douleur morne et profonde. Il lui demanda la cause de sa tristesse et de ses larmes journalières. Sur sa réponse qu'elle pleurait la perte de son fils, il lui commanda de n'être plus en peine, et de faire attention que là où elle était elle-même, son fils était à côté d'elle. Elle regarda, et vit Augustin debout à ses côtés.

« Oh ! s'écria Augustin en rapportant ce songe, oh ! vous aviez l'oreille à « son cœur, bonté toute-puissante, qui vous occupez de chacun de nous » comme s'il était seul dans le monde, de tous et de chacun. Vous aviez l'oreille « à son cœur ! Et, nouveau témoignage de votre grâce, lorsque dans le récit « qu'elle me faisait de ce songe, je voulus l'entraîner vers l'espérance qu'elle « serait un jour ce que j'étais, elle me répondit sur l'heure sans nulle hési- « tation : Non, il ne m'a pas été dit : Où il est, tu seras ; mais il m'a été dit : « Où tu es, toi, ton fils sera lui-même ! — Je confesse, dit Augustin, ce souve- « nir comme il est encore dans ma mémoire ; il y est resté bien profond. Je fus « plus frappé de ces paroles de ma mère que de la vision même, présage « de ses joies futures, si tardives, et consolation de sa tristesse présente. »

VARIÉTÉS.

L'Église renaissante d'Afrique mêle à son tour son tribut d'admiration au concert de bénédictions et de louanges qui, de toutes les parties du monde, monte vers le trône de Pie IX. Une grande manifestation, qui offrait le double caractère d'une solennité religieuse et d'une fête nationale, a eu lieu à Alger en l'honneur de l'immortel Pontife. Nous citons avec une sympathique admiration les paroles qu'a prononcées dans cette circonstance l'éloquent successeur de l'évêque d'Hippone :

« Tandis que l'Europe entière célèbre la grandeur de Pie IX, l'Afrique, elle aussi, a voulu payer à cet immortel Pontife son tribut d'hommage et d'admiration.

« Déjà à Tunis, à Bone, à Oran, des *Te Deum* ont été chantés, et, samedi dernier, tous les Italiens qui habitent la ville d'Alger s'étaient réunis pour une cérémonie semblable dans l'église Notre-Dame-des-Victoires. Jamais encore notre ville n'avait été témoin d'un si beau et si touchant spectacle. Les voûtes du temple chrétien étaient ornées des pavillons français, romains, sardes et toscans. Un clergé nombreux se pressait autour de l'autel de la Vierge, qui avait été admirablement décoré pour cette noble et pieuse cérémonie. Une foule immense d'hommes de tous rangs et de toutes nations, remplissait la nef, et, au recueillement de cette foule, il était facile de voir qu'une grande et sainte pensée la dominait tout entière.

« Mgr l'évêque d'Alger, dont la présence n'avait point été annoncée, mais

Digitized by Google

dont la protection ne pouvait manquer à cette manifestation glorieuse de foi et de liberté, est venu présider à cette fête si intéressante par son double but. Mgr a fait plus encore, il n'a pas voulu que la cérémonie se terminât sans célébrer lui-même, dans une magnifique improvisation, les œuvres admirables du Pontife qui vient de s'asseoir sur la chaire de saint Pierre, pour la gloire et le bonheur de toute la chrétienté.

« Lorsque le prélat s'est dirigé vers la tribune sainte, un mouvement universel d'agréable surprise et de satisfaction s'est manifesté dans l'auditoire. C'est que cet auditoire était encore sous l'impression profonde des trois derniers discours du Jubilé, qui ont révélé à tout Alger le talent oratoire de Mgr Pavy.

« Il nous sera impossible de reproduire textuellement le discours si brillant et si neuf de forme et de pensées, qu'a prononcé Sa Grandeur, discours qui a, du reste, excité chez ces auditeurs un enthousiasme si vif, que cet enthousiasme s'est traduit spontanément par des applaudissements et des bravos, que l'orateur sacré a eu toutes les peines du monde à comprimer par ces belles et nobles paroles: « Mes frères, nous sommes ici dans un temple chrétien: tout à la gloire de Dieu, rien à celle des hommes ! »

« Nous allons cependant essayer de donner à nos lecteurs une idée de cette remarquable improvisation, en en citant quelques fragments, tels qu'il nous a été possible de les rétablir et de les coordonner à l'aide de nos souvenirs :

Quel est donc ce spectacle inouï dans les annales de l'histoire ? Pourquoi ces réunions spontanées, cette assemblée enthousiaste? Pourquoi ces drapeaux aux couleurs si variées? Pourquoi cet autel si étincelant de feux et de fleurs ? Pourquoi ces hymnes qui partent de toutes les bouches et se reproduisent dans toutes les langues ? D'où est partie l'étincelle électrique qui embrase ainsi les cœurs ? C'est le nom de Pie IX qui fait à lui seul toutes ces merveilles !

« Oh ! mes amis, bien avant que vous fussiez venu nous demander ce *Te Deum* d'hommages et de reconnaissance, nous l'avions chanté dans le cœur, nous autres prêtres, car c'est avec le cœur qu'il faut louer Pie IX; mais, de même qu'à Tunis, à Bone, à Oran, vous avez voulu faire dans le temple saint la fête de notre grand Pontife; nous vous avons dit: Venez chanter vos joies devant l'autel du Christ, car c'est l'autel de la liberté!

« Quand le Christ parut au monde, il ne se mit point à fabriquer des ordonnances, à rédiger des chartes, à façonner un code politique; il dit à tous les hommes: Aimez-vous les uns les autres, vous êtes frères ; il n'y a plus de Scythes, plus de Grecs, plus de Juifs, plus de Gentils, plus de libres, plus d'esclaves, vous êtes tous frères ; et que ceux qui veulent un jour conduire les hommes apprennent de moi comment on les gouverne; et là-dessus, il ramasse dans la boue les pauvres, les infirmes, les petits, le peuple en un mot, et le presse contre sa poitrine pour le raviver, et le couvre de ses bénédictions pour l'ennoblir. Et puis, quand sa course mortelle va s'achever, quand il dresse définitivement son trône sur l'humanité, il prend une croix de bois, se couche dessus, étend les bras et meurt pour l'univers, qu'il fait libre par son sang !

Digitized by Google

« Elle est donc fille du ciel, la liberté prêchée par mon Christ! car, la liberté, c'est la charité appliquée à tous. Cette liberté, ce n'est pas l'anarchie, prenez-y garde; cette liberté fonde l'obéissance sur le respect et le pouvoir sur l'amour. A l'obéissance, elle dit: Tu plongeras tes racines jusqu'au fond de la conscience; au pouvoir: Tu ne porteras jusque dans les cieux ton panache étincelant que pour le faire retomber en gerbes d'or sur la terre. C'est donc une bonne semence que celle qu'a jetée le Christ du haut du Calvaire, et que le souffle des âges a répandu sur le monde. Mais si la semence est parfaite, le sol qui la reçoit ne l'est pas également; tantôt la terre est dure et repousse d'elle-même ce germe si frêle de la liberté; un jour cette semence vient à germer, et voilà qu'un pied d'homme la refoule avec mépris et peut-être avec épouvante; ailleurs, elle poussait une tige gracieuse, et une imprudente main vient la cueillir avant qu'elle ait pu donner son fruit. Les uns ne veulent pas de liberté, les autres la veulent trop tôt, beaucoup ne la voudraient que pour eux!..... Oh! si la religion pouvait se développer librement et féconder à son aise le germe béni par Jésus-Christ, elle fleurirait bien pour tous, cette précieuse liberté..... Si la famille humaine avait voulu continuer l'exemple des premiers chrétiens, la liberté, allant de pair avec la religion, eût triomphé partout avec elle et comme elle!

« Toutefois, malgré les passions et les préjugés, le germe du christianisme a levé, il a poussé de profondes racines et porté des fruits magnifiques; c'est un principe et un principe divin, il fallait bien qu'il triomphât. Il triomphera plus encore; les glaives s'émousseront, les canons finiront par manquer de poudre et de boulets; mais, sous l'empire de Jésus-Christ, l'âme humaine pourrait-elle jamais manquer de charité? et la charité, je vous l'ai dit, c'est la liberté!

« La belle histoire que je pourrais vous faire ici, mes frères, si je voulais suivre au point de vue de la papauté les développements progressifs de la liberté! Je n'en ai pas le temps. Je vous citerai, toutefois, un trait ou deux au hasard. Grégoire-le-Grand voit Rome et l'Italie abandonnées par les vils Byzantins; il s'élance à la tête des intérêts de Rome et de l'Italie, et, suspendant à lui seul l'avalanche lombarde, il mérite plus qu'Aétius d'être appelé le dernier des Romains. Grégoire II est insulté par Léon l'Isaurien dont il essaie vainement de protéger la chancelante couronne; il lui répond: Nous ne redoutons pas vos menaces, car les peuples que vous délaissez vous méprisent, et ceux au milieu desquels nous vivons nous aiment à cause des services que nous leur rendons jour et nuit. Et cela était si vrai, mes frères, que le patriotisme de l'Italie, rompant violemment avec les haines de Byzance, dressa de ses propres mains à la papauté ce trône unique dans le monde, où la souveraineté fut fondée sur l'amour. Vous qui savez l'histoire, connaissez-vous, dites-moi, beaucoup d'origines semblables à celles-là? Au neuvième siècle, un petit roi bulgare, tout fraîchement converti, mais despote encore, consulte Nicolas Ier; savez-vous sur quoi? Sur la question de savoir si un souverain de sa taille pouvait admettre quelqu'un à manger à sa table? Le Pape lui répond: Lorsque Jésus-Christ, qui était le roi des rois, a daigné manger à la

même table avec des pêcheurs, pourquoi les rois de la terre se croiraient-ils déshonorés de manger avec d'autres hommes qui sont devant Dieu leurs égaux et leurs frères? Et dans ce moyen-âge auquel la science protestante a été la première à nous apprendre à rendre complète justice, de Grégoire VII à Innocent III, que n'ont pas fait les Papes pour le bien-être et pour la liberté des peuples ?

« Je ne parle pas de ces hautes tentatives où la papauté intervenait entre les rois et les peuples ; il faudrait de trop longs discours et une précision que ne comporte pas la chaleur qui m'anime, pour faire ressortir nettement ma pensée. Mais que dire de tous ces monuments élevés à la religion, à l'enfance, au malheur, à l'infirmité, à la vieillesse ! Que d'écoles gratuites où l'enfant du peuple pouvait puiser à toutes les sources de la science des temps ! Que dire de ces institutions qui n'avaient d'autre but que le soin des malades, que le culte du pauvre, que la consolation du prisonnier, que la rançon du captif ou de l'esclave ! Mais, je le sens, je trompe vos espérances par de trop longs délais ! Pourquoi ne pas parler plus tôt de ce nom qui fait vibrer tous les cœurs, de ce nom qui excite l'admiration de tous les cultes, jadis aiguisant le fer pour s'entr'égorger, se réunissant aujourd'hui dans un symbole commun : l'amour de Pie IX !

« Qu'a donc fait cet homme? qu'a fait ce prêtre? qu'a fait ce chef suprême et vénéré de l'épiscopat? Ce qu'il a fait, le voici. Le jour où, pour la première fois, la tiare en tête, il s'est assis sur le trône de Pierre, considérant attentivement ces deux clefs qui lui étaient remises entre les mains, il s'est dit : Voilà les deux clefs ; avec l'une, j'ouvrirai les trésors spirituels, je publierai l'amnistie des âmes, et il a donné le Jubilé ; avec l'autre, j'ouvrirai à mon peuple la porte des libertés sociales, et il a répandu les grâces que vous savez. Mais dans quelle carrière vous lancez-vous, ô roi Pontife ! Ne craignez-vous pas, sous le nom de liberté, d'inaugurer l'anarchie? — Non, quand c'est l'amour qui ouvre une porte, c'est la fidélité qui s'y pose en sentinelle. — Mais vous avez derrière vous cent mille hommes! — Arrière tout autre garde que l'affection de mon peuple! — Mais si vous demeurez seul à la tâche? — Hé bien, seul j'y travaillerai en présence du Dieu vivant et du Christ, libérateur des hommes. — Mais vous mourrez à la peine ! — Hé bien ! en descendant dans la tombe, il me restera la force de prier pour mon peuple et la main pour le bénir ! (Ici, l'élan trop longtemps comprimé de l'auditoire éclate dans toute l'église; une portion de l'assemblée se lève en applaudissant et criant *bravo! bravo!*) Silence, mes amis, a repris Monseigneur avec autorité et avec calme, souvenez-vous que nous sommes dans un lieu saint, et puis, gloire à Dieu seul !

« Pie IX, d'ailleurs, n'a qu'une ambition, celle de continuer pacifiquement, régulièrement, à l'ombre de la croix, une œuvre dont il a puisé toutes les inspirations au pied même de cette croix ; il ne demande, je puis l'affirmer, ni honneurs devant les hommes, quoiqu'il nous rende si fiers, nous autres catholiques ses enfants; si glorieux, nous autres évêques, ses frères dans l'épiscopat dont il est le chef; ni consolation, parce qu'au milieu des tribulations et des

Digitized by Google

angoisses qui surgissent de toutes parts autour de lui, la grace de Dieu et l'amour de son peuple le font surabonder de joie. Mais demandons pour lui et avec lui lumière et force; demandons pour son œuvre développement et durée; demandons pour son règne, ordre, paix et longévité.

« Mais faisons plus, mes frères, et tirons de ces scènes émouvantes d'utiles enseignements pour nos âmes. Elle n'est donc pas morte, cette religion qui, dans sa plus haute représentation visible, rallie à elle tout ce qui a une pensée dans la tête et un sentiment dans le cœur; elle est vivante, cette religion qui arbore, au chant des *Te Deum*, et le drapeau de notre glorieuse France qni jouit depuis si longtemps de ces institutions, dont l'inauguration enivre les États romains, et celui des nations les plus diverses, aux côtés mêmes de la croix et de l'autel de Jésus libérateur! Oh! alors, mes amis, professez, honorez, pratiquez une religion qui, après dix-huit siècles de luttes, se montre plus puissante qu'au jour où on la croyait à son apogée. Ne disons pas seulement: Vive Pie IX, mais disons aussi: Vive notre Saint-Père le Pape, le vicaire de notre Seigneur Jésus-Christ, le centre de l'unité, le père commun de la grande famille chrétienne. Chantez des *Te Deum* en face des autels, mais agenouillez-vous à la table sainte; aimez la liberté, aimez-la jusqu'à savoir l'attendre sans jamais la forcer ni la violenter; aimez-la dans la mesure et la sagesse que comportent les difficultés des temps; mais aimez surtout la religion qui l'inspire et vous la donne. Passagers du temps, n'oubliez pas que vous êtes surtout les candidats de l'éternité! »

« En descendant de la chaire, Monseigneur a ordonné de chanter immédiatement le *Domine, salvum fac regem*, et a donné le salut solennel. La population d'Alger n'oubliera jamais, ni cette touchante solennité, ni cet admirable discours dont nous sommes bien loin, nous le savons, d'avoir pu reproduire tous les traits et tous les mouvements qui ont successivement excité des transports unanimes dans l'assemblée.

« Pendant la cérémonie, la musique militaire du 13e régiment a exécuté divers morceaux empreints d'une religieuse harmonie; pendant toute la journée aussi, les couleurs italiennes étaient arborées aux mâts des navires romains, toscans et livournais qui se trouvaient dans le port. »

Il vient de paraître, à la libraire de Jacques Lecoffre, un nouvel ouvrage de Mgr l'évêque de Langres. Le titre de ce livre en indique la haute importance: *Cas de conscience à propos des libertés exercées ou réclamées par les catholiques*, ou *Accord de la doctrine catholique avec la forme des gouvernements modernes*. Jamais l'éminent prélat n'a proclamé avec plus de talent et de courage de plus grandes et de plus solides vérités. On sait avec quelle puissance de raison il a placé l'Église dans le sein du droit constitutionnel et revendique pour elle tous les avantages de cette position, dont elle accepte pleinement les charges. Aujourd'hui, il prouve aux esprits craintifs à qui cette situation et ces difficultés semblent nouvelles, qu'ils peuvent et qu'ils doivent

en conscience maintenir et pratiquer, dans l'intérêt de la vraie religion, ces formes civiles dont l'esprit moderne paraît quelquefois vouloir s'armer pour la détruire. Les cas de conscience proposés et résolus dans le sens de la Charte par Mgr l'évêque de Langres sont au nombre de sept : *liberté des cultes*, — *religion d'État*, — *culte public*, — *séparation de l'Église et de l'Etat*, — *liberté de la presse*, — *liberté d'enseignement*, — *journalisme*. Toutes ces questions, si graves et si compliquées, sont traitées avec cette netteté éloquente qui donne tant de force et de crédit aux écrits de l'illustre auteur.

Nous reproduisons aujourd'hui l'*avant-propos*, dans lequel il explique parfaitement les motifs qui l'ont fait écrire et le but qu'il s'est proposé.

Foris pugnæ, intus timores.
2 Cor., VII, 5.

« Tout ce que nous avons publié jusqu'à ce jour au sujet de la liberté d'enseignement et de la liberté de l'Église, repose, au moins en partie, sur le principe des libertés civiles qui sont la base de notre société moderne.

« Or, à part les préventions trop légitimes que ces libertés inspirent, à raison de leurs effroyables abus, dont la France fut plus qu'aucune autre nation la victime, on est encore assez généralement porté à croire que, sous plusieurs rapports, ces mêmes libertés sont antipathiques avec l'esprit et même avec la doctrine de notre sainte religion.

« Ainsi, l'on ne pense pas qu'un catholique, instruit et sérieux, puisse, avec des convictions aussi absolues, aussi exclusives, aussi saintes que les siennes, demander sincèrement ni la liberté des cultes, ni la liberté de l'enseignement, ni la liberté de la presse, ni la liberté des discussions publiques, ni la liberté des blâmes envers l'autorité, etc.

« De là deux sortes d'adversaires et de contradicteurs à la position que nous avons prise de concert avec presque tout l'épiscopat et le plus grand nombre des catholiques de France. Les uns nous accusent de professer, en fait de liberté, ce que nous ne croyons pas ; les autres nous reprochent de professer sur ce point ce que nous ne devons pas.

« Les premiers sont dans le camp opposé, et ils nous disent : Vous n'aimez pas nos libertés civiles, vous ne pouvez les aimer d'aucune manière. Vous voudriez, comme autrefois, une religion d'État, un culte de l'État, une censure de la presse, un gouvernement absolu, tout cet ancien régime, enfin, que nous avons aboli sans vous et malgré vous. Telles sont vos dispositions intimes ; vos doctrines le veulent et vos antécédents le prouvent.

« Les autres sont, comme catholiques, dans nos rangs, et ils nous disent : Non, vous n'êtes pas imposteurs, mais vous êtes imprudents ; vous faites fausse route. Toutes ces libertés sont par leur nature ennemies de toute religion, et notamment du catholicisme ; elles ont d'ailleurs été tout récemment encore condamnées par plusieurs encycliques. Tous ces gouvernements auxquels vous voulez vous rattacher sont révolutionnaires et ne peuvent avoir qu'un temps. L'Église les subit, mais elle ne pourra jamais pactiser avec leurs principes.

« Ainsi, d'un côté, ce sont des attaques à notre bonne foi, *foris pugnæ* ; de l'autre, ce sont des reproches à notre conscience, *intus timores*.

Digitized by Google

« Nous sommes bien sûr que ces attaques sont injustes ; mais serait-il vrai que ces reproches fussent fondés? serait-il vrai que la forme de notre gouvernement actuel fût en elle-même contraire à la doctrine catholique? Certes, cette question est grave ; car, s'il en était ainsi, le Gouvernement serait forcé, pour se maintenir tel qu'il est, de combattre l'Église, puisque l'Église, par sa nature, tendrait à le changer radicalement, c'est-à-dire à le renverser.

« Cette question domine, absorbe et dépasse toutes les questions de personne et de dynastie ; elle subsisterait tout entière avec la branche aînée, comme elle subsiste avec la branche cadette ; car sous aucun prince et dans aucun cas, la France, telle qu'elle est inspirée aujourd'hui dans l'immense majorité de ses masses, ne renoncerait au droit de ses libertés civiles.

« On nous dit que ces formes de gouvernement sont révolutionnaires : ce mot n'a pas de sens ; car le bien peut providentiellement sortir d'une révolution même originellement mauvaise.

« On nous dit qu'elles ne dureront qu'un temps. Sans aucun doute ; mais ce temps peut être très-long ; car, d'un côté, la France ne paraît pas disposée à renoncer de si tôt à cette forme de gouvernement constitutionnel, et, d'un autre côté, nous voyons que presque tous les Etats de l'Europe sont poussés à se donner une constitution plus ou moins conforme à la nôtre. L'Espagne et le Portugal ne semblent pas pouvoir sortir de leur ruineuse anarchie autrement que par cette voie ; la Prusse vient d'y faire un pas ; l'Allemagne tout entière a besoin d'y entrer promptement pour échapper à sa dissolution ; l'Angleterre et la Belgique nous y ont de beaucoup dépassés, et ces deux royaumes y sont dépassés eux-mêmes par les Etats-Unis d'Amérique. Faudra-t-il donc que l'Église soit en guerre avec la constitution de tous ces gouvernements? Mais alors, que deviendrait cette précieuse et incomparable catholicité, dont le privilége est de convenir à tous les lieux comme à tous les temps?

« D'ailleurs, c'est à l'aide et par l'application croissante de nos libertés civiles que notre sainte religion renaît en Orient, et qu'elle se prépare à renaître en Chine. Au contraire, c'est par le refus de ces libertés qu'on l'étouffe en Norwège, en Suède et surtout en Russie. Comment donc l'Église pourrait-elle réprouver en France, comme un mal absolu, ce qu'elle réclame ailleurs comme le bien le plus désirable pour elle? Et cependant, d'un autre côté, que d'objections contre ces libertés religieuses, en partant du principe exclusif de la foi catholique!...

« C'en est assez pour faire comprendre et l'importance et le but de cet ouvrage. On le voit, nous prenons le mot *Cas de conscience* tout à fait au sérieux, pour nous-même aussi bien que pour les autres, c'est-à-dire que nous avons l'intention de bien former sur ces hautes questions notre propre conscience, et, s'il plaît à Dieu, d'éclairer en même temps celle des catholiques qui s'en occupent ; or, presque tous aujourd'hui doivent s'en occuper. Nous ne soupçonnons même pas qu'il y ait maintenant, dans le monde entier, de question de morale dont l'application soit plus fréquente, la portée plus étendue et la solution plus nécessaire.

« Nous comprenons combien l'entreprise de cette solution est redoutable,

Digitized by Google

et nous reconnaissons sans peine qu'elle est au-dessus de nos forces.

« Aussi nous implorons humblement et particulièrement, pour ce travail, l'assistance de l'Esprit de Dieu, source unique de toute lumière et de toute vérité.

« De plus, nous le soumettons sans réserve au jugement suprême et à l'infaillible autorité du Siége apostolique. »

Il y a bien des gens qui passent d'une année à une autre sans rien ressentir, et qui se prennent à sourire de dédain quand vous leur dites que vous ne finissez pas une année, que vous n'en commencez pas une autre sans émotion: moi, j'avoue que ce n'est jamais sans saisissement que, dans la nuit du 31 décembre, je compte les douze coups de minuit.

Je trouve qu'à ce moment de transition, il faut appeler près de soi une pensée religieuse; sans cela, l'âme serait saisie de trop de tristesse; car cette année qui s'en est allée tomber dans le gouffre de l'éternité, combien de nos amis n'a-t-elle pas emportés dans leurs suaires!

Avec de l'espérance pour l'avenir, avec de la résignation pour le passé, je dis à l'année qui commence :

« Salut, fille naissante du temps! salut, inconnue qui nous arrives! tu nous viens tout enveloppée de voiles; nous ne pouvons voir si ton visage est riant ou sévère, si tes mains encore fermées nous apportent bonheur ou infortune, si tu as dans les plis de ton manteau la paix ou la guerre; tu es mystérieuse pour nous; mais tu nous viens de Dieu, et nous te donnons la bienvenue; salut!... *Béni soit celui qui nous vient au nom du Seigneur*.

Le jour qui commence l'année me semble si solennel, que je voudrais que la part de la religion y fût plus grande. Quelquefois, quand une fontaine va être ouverte aux habitants d'une ville, vous voyez un pontife venir bénir les eaux qui vont couler. Eh bien! je voudrais qu'il y eût aussi, des marches de l'autel, une bénédiction des jours qui vont nous venir.

Sous le soleil, y a-t-il quelque chose qui se ressemble plus que les eaux qui coulent et que nos jours qui passent? Les eaux vont à l'Océan, les jours à l'éternité. Mais si le vieil Océan ne dit point aux ondes qui lui arrivent : Pourquoi êtes-vous troublées et bourbeuses? Dieu dira à nos jours : Pourquoi n'avez-vous pas été purs?... Tâchons donc qu'ils ne soient pas souillés.

Digitized by Google

CONFÉRENCES A NOTRE-DAME,

par l'abbé PLANTIER.

DEUXIÈME CONFÉRENCE (1).

DE L'ÉGLISE COMME AUTORITÉ DOCTRINALE.

Deuxième question. — *Quel degré de lumière et de certitude possède l'Église comme pouvoir dogmatique?*

près avoir montré, dans sa dernière Conférence, qu'il existe, dans l'Église, un pouvoir dogmatique; pouvoir incontestable comme droit, nécessaire comme institution, irrécusable comme joug, pouvoir enfin contre lequel on ne peut protester avec justice, ni au nom des lumières actuelles, ni au nom des saintes libertés de la conscience et de la pensée, ni au nom du progrès qu'on appelle à tort ou à raison la loi suprême du monde, le besoin le plus impérieux de l'humanité, M. l'abbé Plantier poursuit avec la même force de preuves et le même éclat d'éloquence, la controverse importante, profonde, dont il vient de jeter ainsi comme la première pierre fondamentale. En abordant la grave question de l'infaillibilité de l'Église, l'orateur proclame d'abord qu'il s'estimerait heureux d'asseoir cette vérité sur une base de granit.

« Il s'agit, Messieurs, d'une prérogative sans laquelle l'autorité religieuse, en général, serait nulle et deviendrait au besoin tyrannique, je veux dire l'infaillibilité. Qu'une société doctrinale en soit dépourvue, qu'elle puisse se tromper dans les dogmes qu'elle propose et les jugements qu'elle prononce, incertaine dans ses décisions, elle ne peut enfanter dans ceux qui l'écouteront qu'une confiance douteuse; impossible de s'en remettre à ses définitions sans inquiétude; après chacune de ces paroles, on devra se dire : A-t-elle raison? sa doctrine est-elle pure? Et certes! que signifie cette autorité dont on ne peut se répondre? Que m'importe ce tribunal dont je suis obligé de vérifier les principes et de contrôler les arrêts? C'est une mauvaise boussole dans un bâtiment; c'est un chef aveugle ou suspect dans une armée; on le laisse et l'on s'en passe. Ou bien, si, malgré l'incertitude qui préside à ses pensées, si, malgré les chances d'erreur qui pèsent sur ses délibérations, il prétend nous assujétir forcément à sa puissance, nous enchaîner impérieusement à sa foi, nous frapper inexorablement de ses anathèmes, ses droits sont dépassés; il tranche du despotisme.

« Tel n'est pas le tort de l'Eglise; elle ne s'appelle pas seulement une puis-

(1) Pour cause de maladie de notre sténographe, le jour où a été prêchée la deuxième Conférence, nous sommes forcés, à notre grand regret, de donner une simple analyse, dont nous garantissons d'ailleurs la rigoureuse exactitude.

Digitized by Google

sance infaillible. Croyez en moi, dit-elle aux peuples; puis elle ajoute : Vous pouvez croire sans crainte, le sceptre de la vérité est ferme et sûr dans mes mains, aucun souffle d'erreur ne saurait l'y faire vaciller. Ainsi tout est logique et complet dans le langage qu'elle tient comme dans l'autorité qu'elle s'attribue.

« Il y a quelque chose de plus glorieux, c'est qu'on ne peut la démentir; l'infaillibilité de son pouvoir dogmatique n'est pas moins irrécusable que le fond de son pouvoir lui-même. Nous nous en convaincrons en étudiant cet auguste privilége sous trois aspects qui l'embrassent tout entier. L'infaillibilité et sa vraie notion, l'infaillibilité et ses garanties, l'infaillibilité et ses bienfaits, ou en d'autres termes, l'infaillibilité grave et raisonnable dans son idée, éclatante et invulnérable dans ses titres, profonde et inappréciable dans ses raisons et dans ses résultats; tel est l'enchaînement de pensées dont nous suivrons successivement les anneaux. »

PREMIÈRE PARTIE.

Trois erreurs défigurent assez ordinairement l'idée de l'infaillibilité. 1° On suppose que par elle l'Eglise prétend à l'inspiration. 2° On croit qu'elle attribue dogmatiquement ce privilège à quelques-uns des membres. 3° Enfin, l'on a l'air de présumer que cette prérogative s'exerce sur des objets quelconques, même sur des abstractions et des hypothèses plus ou moins contestables. Or, en partant de ces données comme si c'était des faits, tandis qu'elles sont tout simplement des erreurs, on s'en prévaut pour contester aux promesses de Jésus-Christ ou leur valeur ou leur sagesse, et à l'autorité doctrinale qu'il a établie, l'authenticité des privilèges dont elle prétend avoir reçu le trésor.

« Méthode déplorable, continue l'orateur; partir d'une exacte définition, se prendre, non pas à des fantômes, mais à la réalité, voilà bien plutôt ce qu'on devrait faire. On le devrait en bonne logique; on le devrait par équité; on le devrait pour prévenir ou abréger les controverses; il en est beaucoup, comme l'a dit Pascal, qui ne s'élèvent ou ne se prolongent que parce que les agresseurs se font une illusion plus ou moins systématique sur les vérités et les gloires qu'ils attaquent.

« Ainsi, parmi ceux qui protestent contre l'infaillibilité de l'Eglise, combien n'en est-il pas qui la comprennent autrement que l'Eglise elle-même! On supposera par exemple qu'en se flattant d'être infaillible, elle se flatte d'être inspirée; qu'elle fait pour ainsi dire de ses Pontifes comme autant de prophètes; qu'elle croit jouir en eux, à chacune de leurs décisions collectives, d'un rayon surhumain qui lui découvre des dogmes inconnus ou lui rappelle des dogmes oubliés; qu'elle se garde enfin comme un vivant et perpétuel Sinaï sur lequel, à certains moments donnés, Dieu vient encore faire gronder lui-même ses foudres et déposer des tables gravées de sa propre main. Et pourtant telle n'est pas son idée; non, elle n'affirme pas que son auteur lui ait promis la faveur de l'irradiation prophétique; non, elle ne se vante pas que l'Esprit saint, en présidant à ses délibérations, lui suggère des révélations antérieurement inouïes, ou momentanément oblitérées; non, elle ne proclame pas que lors-

Digitized by Google

qu'elle prononce sur un point de doctrine, le Très-Haut lui dicte de sa propre voix, et par une effusion positive et miraculeuse de sa lumière, les articles qu'elle rédige et les anathèmes qu'elle lance. Tout ce qu'elle dit, c'est que du moment où elle s'occupe de définir une question dogmatique, Dieu est au milieu d'elle, non pas tant pour la pousser que pour la protéger et la soutenir ; il ne lui marque pas précisément sa route ; il la préserve de l'abîme ; il l'empêche de se tromper dans l'énoncé de la foi ; mais il ne lui communique point cet énoncé lui-même ; et s'il était permis d'éclaircir le mystère des choses divines par des images profanes, je dirais que la grâce qui est faite alors à l'Église, c'est le frein qui modère et dirige le coursier ; ce n'est point le souffle qui tend la voile du navire et le fait voler sur les océans pour en être l'explorateur et le roi. »

2° Est-il vrai que l'Eglise attribue le privilége de l'infaillibilité à quelques-uns de ses membres ?

« L'Église ne revendique authentiquement ce privilège, continue M. Plantier, pour personne en particulier ; elle ne l'invoque non seulement pour aucun homme, mais pour aucune assemblée partielle, mais pour aucune province, pour aucune portion d'elle-même, tant que le tout ne l'a point couverte de sa responsabilité. Ainsi un évêque isolé couronné d'un nom sublime, doué d'une science infinie, s'appelant Cyprien, Augustin, Bossuet ou Fénélon, est-il infaillible ? Non. Ainsi le Pape, quand il s'exprime officiellement sur un détail de doctrine, est-il infaillible ? Peut-être oui ; mais il est encore permis de croire que non. Ainsi, vingt, trente, quarante Pontifes que vous supposerez, si vous le voulez, la lumière du monde, sont-ils infaillibles, et leurs décrets doivent-ils être adoptés pour règle de foi lorsqu'ils n'ont pas été souscrits par le reste et l'ensemble de l'épiscopat catholique ? Non encore. Une seule chose est incontestable, un seul fait est unanimement avoué ; c'est que l'infaillibilité appartient à l'Église réunie ou dispersée, c'est à dire au corps des pasteurs uni à son chef naturel et suprême, le successeur de Pierre, le grand évêque de Rome.

« Enfin cette infaillibilité, qui n'est une prérogative certaine, ou du moins solennellement reconnue, que pour l'ensemble de l'Église, ne s'applique pas à des abstractions ontologiques ni à des hypothèses plus ou moins idéales ; elle porte en matière de doctrine, sur des choses positives, ou en d'autres termes sur des choses de fait. Fait de tradition : Tel dogme a-t-il toujours été cru par les aïeux ? comment ont-ils interprété tel texte de l'Écriture ? Fait de critique et de comparaison : Quelle est la doctrine de tel ouvrage ? est-elle ou non conforme aux enseignements de l'Évangile et des Pères ? Tel est le genre de débat que l'Église se prétend appelée à décider sans erreur. Tout revient pour elle à une question d'analyse et de souvenir, c'est à dire à ceux de tous les problèmes dont la solution présente ordinairement le moins d'embarras, et aboutit à la plus facile, comme à la plus haute certitude. »

Ainsi, comme on le voit, c'est une idée sublime, mais grave, une gloire magnifique, mais sobre et contenue ; une prérogative empreinte de merveilleux, mais d'un merveilleux discret, et dégagé de tout ce qui pourrait tenir d'un illuminisme dangereux, ou d'une grandeur démesurée et fantastique

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE.

L'infaillibilité est un fait ; il ne s'agit pas de l'établir par des considérations métaphysiques, mais par des faits, mais par des garanties historiques. Il en est quatre.

Première garantie. Son acte de fondation. Jésus-Christ, en l'érigeant comme pouvoir doctrinal, lui a fait deux promesses ; promesse d'éternelle solidarité, promesse d'immuable triomphe. Par la première, il couvre de sa responsabilité les futurs enseignements de l'Église ; c'est déclarer authentiquement qu'il se charge de la rendre infaillible ; par la seconde, elle sera inaccessible à l'erreur, et jamais le génie du mensonge n'aura droit de dire insolemment à Jésus-Christ Je pourrai donc prévaloir.

Deuxième garantie. La conviction de l'Église, qui affirme depuis dix-huit siècles qu'elle est en effet infaillible.

Troisième garantie. Les œuvres du catholicisme. Toutes les merveilles qu'il a faites sont sorties de la fermeté de la foi, laquelle a pris sa source dans l'infaillibilité de l'Église. De si grands effets pourraient-ils sortir d'une racine idéale et d'une cause imaginair

Quatrième garantie. La sagesse et l'harmonie de ses doctrines. Cettte preuve est celle sur laquelle l'orateur a le plus insisté. Parallèle entre la pureté et l'unité du dogme catholique, et l'imperfection et l'incohérence des œuvres de l'homme.



Non-seulement ces garanties sont éclatantes, mais elles sont invulnérables. On ne peut les ébranler ni par l'incrédulité de l'époque, ni par la fragilité des évêques, ni par l'obstacle que leur isolement quand ils sont dispersés, ou leurs contestations quand ils sont réunis, peuvent opposer à l'action de l'Esprit de Dieu ; tout cela croule dès qu'on le discute, et l'Église, en posant sa main sur cette prérogative auguste de son infaillibilité, peut répéter ce que dit autrefois le premier conquérant de l'Afrique, lorsqu'il toucha le sol de cette contrée redoutable : *Terram teneo* ; cette terre est à moi.

C'est en réfutant ces diverses obstacles opposés au divin privilége de l'Église, que l'orateur a fait ressortir d'une manière à la fois forte, neuve autant que piquante, combien dans le monde on est prodigue pour l'homme de cette infaillibilité dont on est si avare pour l'Église. Infaillibilité qui se suppose, et souvent terrible, comme celle du jury ; infaillibilité qui s'impose, telle que celle du journalisme. Est-il, en effet, a dit M. Plantier, une seule feuille, à l'exception de quelques-unes toujours graves et modestes, est-il une seule feuille si jeune ou si caduque qui, vis-à-vis des autres, que dis-je ? vis-à-vis de toutes les académies, de toutes les chambres, de tous les gouvernements, ne s'exprime et ne tranche avec un air d'oracle ? Infaillibilité de la science. Infaillibilité de la philosophie. Rien de plus proverbial.

TROISIÈME PARTIE.

Les raisons de l'infaillibilité sont ses bienfaits eux-mêmes.

1° Elle sauve en religion la dignité de la conscience.

« La vérité, comme le dit Bossuet, est une reine immortelle ; reine auguste

et légitime : reine dont le sceptre n'imprime aucun stigmate de servitude ou d'ignominie à ceux qui le vénèrent, et quand ses oracles nous arrivent purs sur les grandes questions religieuses, quand elle nous les fait transmettre par un organe incapable d'en altérer l'intégrité sainte, en les acceptant des mains sacrées par lesquelles elle nous les offre, on s'honore soi-même, la foi devient alors une grandeur. Voilà précisément le bienfait que nous apporte l'infaillibilité de l'Église; par elle nous ne ne sommes plus les disciples de l'homme, nous sommes les disciples de la vérité même, c'est à dire de Dieu. Quelle sublime gloire !

Et ce n'est pas une gloire qu'on puisse mépriser impunément ! L'homme n'a pas seulement besoin d'autorité en matière religieuse ; il a besoin d'infaillibilité ; à toute force, il lui en faut une, bonne ou mauvaise : et s'il repousse celle de Dieu, qu'arrivera-t-il ? Il en est quatre autres qui se partagent le monde. Infaillibilité de l'orgueil; c'est celle des hommes qui s'adorent eux-mêmes, et qui disent avec sécheresse ou pitié : L'Église et Jésus-Christ, qu'est-ce que cela pèse auprès de mes idées? Infaillibilité du dogmatisme, c'est celle que la servilité de certains disciples prête à quelques chefs d'école, en répétant, le front incliné devant eux, la vieille et impérissable formule : *Magister dixit.* — Infaillibilité de l'illuminisme; elle règne parmi ces sectes dissidentes, où chacun peut se croire favorisé d'un rayon divin, d'une illumination miraculeuse, et jouer plus ou moins le prophète. — Infaillibilité du despotisme ; on la rencontre au sein de ces Églises nationales, où l'on ne saurait supposer qu'un homme *de casque et d'éperons*, comme disait Bonaparte, peut se tromper sur des objets théologiques, sans être chargé du crime de lèse-majesté. Echappez à l'infaillibilité souveraine de l'Église, vous tomberez inévitablement sous l'une ou l'autre de ces infaillibilités subalternes, et quelle que soit celle que vous embrassiez, vous en serez flétris. Sous l'infaillibilité de l'orgueil, on est téméraire et puérile; sous l'infaillibibité du dogmatisme, on est adulateur ou crédule ; sous l'infaillibilité de l'illuminisme, on est extravagant ou fanatique ; sous l'infaillibilité du despotisme, on est esclave. Choisissez. »

2° L'infaillibilité abrége l'étude de la religion et la formation de la foi.

3° Elle prévient et arrête la lutte et l'anarchie des esprits, comme celles des doctrines.

4° Elle ouvre une source précieuse de paix et de securite morale.

« Il est deux sentiments bien douloureux pour l'intelligence humaine ; ce sont l'indiscrétion de l'esprit et le doute ; l'indiscrétion qui, ne sachant prescrire aucune borne à sa curiosité, se meurtrit le front contre des questions qu'elle voudrait sonder, et qu'elle ne peut approfondir ; le doute, supplice d'une âme à qui le pain de la vérité manque, et qui se tord de faim dans le vide, comme s'agite un serpent sous la pression meurtrière d'une machine qui pompe son air vital. Cette double maladie n'est pas rare dans le monde philosophique ; et la souffrance qu'elle cause est d'autant plus cruelle, que tout conspire à l'y déchaîner, et que rien ne l'y apaise. Ce n'est pas l'autorité, on la méprise ; ce n'est pas la raison ; principe du mal, elle ne saurait le guérir.

» Oh ! comme on est étranger à ses angoisses, sous la tutelle d'une Église

Digitized by Google

qui ne peut errer. ! Avec elle serait-ce l'indiscrédion qui tourmenterait ? Mais qu'a-t-on besoin de se torturer à creuser ce que l'on ne comprend pas ! L'infaillibilité de l'Église vous en répond avec certitude ; c'est assez ; l'on est tranquille. Serait-ce le doute qui désolerait ? Ah ! je dois le dire. Il est de tristes jours où ce spectre maudit passe et repasse dans l'âme de celui-là qui tient au catholicisme par les nœuds les plus fermes et les plus sincères : Dieu le permet pour l'épreuve de sa foi. Mais dès qu'il voit le génie orageux sortir du fond de ses pensées qui bouillonnent, que fait-il ? Il se hâte de saisir l'infaillibilité de l'Église ; il la jette au sein de son esprit qui balance comme une ancre salutaire ; et aussitôt il sent ses croyances un moment agitées se rasseoir sur elles-mêmes. Comme il se défend par là contre les doutes partis de sa propre intelligence, il se protége aussi par là contre ceux qui pourraient venir du dehors. Que des maîtres d'erreurs paraissent dans le monde, il les compare avec l'autorité dont il relève ; et parce qu'elle ne peut se tromper, parce qu'elle est la vérité vivante, dès que ces novateurs la contredisent, il sait à quoi s'en tenir sur leur parole, et les repousse à l'instant même comme de sinistres météores, suivant l'expression de l'Écriture, *sidera errantia*. Ainsi abrité contre toutes les causes intérieures ou extérieures d'inquiétudes, il traverse la vie, sinon sans épreuves, au moins sans anxiété : la tentation ne l'afflige pas ; elle le berce, pour ainsi dire, et le voilà qui dort paisiblement sur la foi de son pilote, bien persuadé qu'on ne lui fera pas faire fausse route, et qu'on le déposera sans manquer sur le rivage auquel il aspire !

PÉRORAISON. — Vous le voyez, Messieurs, une pensée magnifique, une intention profonde à dicté l'inauguration de l'infaillibilité ; en la communiquant à son Église, Jésus-Christ a prétendu répondre à vos plus nobles désirs par les plus nobles bienfaits. Vous voulez, en étant religieux, garder la dignité de votre conscience ? l'infaillibilité la sauve. Vous voulez une méthode abrégée et sûre de vous former une croyance ? l'infaillibilité vous la donne. Vous voulez que les esprits soient liés pour que les cœurs soient unis ? l'infaillibilité produit cette merveille. Vous voulez enfin le repos dans la vérité ? l'infaillibilité vous le procure ; par elle on s'enivre de la lumière de Dieu, cet astre immortel, avec tout ce que l'aigle éprouve de calme et de délices, en se baignant par-delà les nuages dans les feux du soleil.

» O vous donc Messieurs, qui avez eu le bonheur jusqu'à ce jour de vivre soumis aux décisions de l'Église, vivez éternellement dans cette dépendance ; vous y trouverez éternellement la sécurité de la sagesse ! Et vous, Messieurs, qui n'auriez tenu aucun compte de ses oracles, à présent que son infaillibilité vous est démontrée, venez, nous vous en conjurons pour vous-mêmes, venez en goûter les avantages ! Entrez dans cette barque ou Jésus-Christ repose ; votre navigation par le monde n'en sera pas moins intelligente et sera plus fortunée. Si vous devez y être encore assaillis de quelques ouragans, ce ne sera plus avec le même sort qu'aujourd'hui ; maintenant vous êtes battus peut-être de vos propres idées comme par des vents furieux ; et vous n'avez ni port où vous abriter, ni moyen de vous créer un peu de consistance au milieu de ces vagues émues. Alors, au contraire, comme les disciples alarmés, vous

Digitized by Google

vous adresserez au maître qui voguera près de vous dans la nacelle ; il commandera par son Église aux autans emportés, à la mer en courroux, et à cette voix toute puissante, l'air se calmera, le flot retombera sur lui-même ; vous continuerez doucement votre traversée, et l'instant d'obscurité, de bouleversement et d'effroi que vous aurez subi, ne fera que donner plus de charmes à la tranquillité que vous aura rendue la parole de l'infaillibilité suprême. »

TROISIÈME CONFÉRENCE.

L'infaillibilité, telle est, entre les prérogatives de l'Église, celle dont nous nous sommes occupés dans la dernière conférence. Nous l'avons trouvée divinement raisonnable dans son idée et se dérobant par de sages limites au double écueil d'un humilisme dangereux et d'une grandeur démesurée et fantastique; autant sa notion nous a paru grave, autant son existence nous a été péremptoirement constatée par l'acte même de fondation, par les convictions profondes et indestructibles, par les œuvres merveilleuses, par les doctrines si pures et si bien liées de la société qui se l'attribue. Enfin nous avons vu la gloire de sa nature et l'éclat de ses titres couronnés par la magnificence des plus insignes bienfaits. Et par tout cet ensemble de considérations nous avons été conduits à nous reposer avec autant de droit que de bonheur dans cette conclusion de l'apôtre saint Paul : l'Église est la colonne inébranlable et l'impérissable soutien de la vérité dans le monde ! *Columna et firmamentum veritatis.*

Mais voici une autre question :

Quel esprit anime cette autorité que nous avons démontrée infaillible? Est-ce un esprit digne du Dieu dont nous la disons enseignée?

Il est un monde où on est loin de le croire. C'est assez que l'Église refuse impitoyablement de transiger avec l'erreur pour qu'on la regarde comme une puissance terrible, j'ai presque dit farouche. Tantôt, abusé sur ses dispositions intimes, on lui prête, par ses doctrines et contre ceux qui ne les adoptent pas, un fond de zèle amer et d'inexorable jalousie qui ne tendrait à rien moins qu'à l'universelle oppression des consciences. Tantôt, égaré par de faux principes, on s'indigne de quelques droits qu'elle invoque, droits qu'on appelle tyranniques et qui sont simplement austères comme certaines attributions de la magistrature. Tantôt enfin, se méprenant sur son histoire, on flétrit en elle comme odieux, des actes de sévérité qui ne furent, après tout, que vigoureux et légitimes; ou bien on prétend la constituer solidaire de je ne sais quelles institutions lugubrees, de je ne sais quels drames sanglants, dont elle peut se laver justement les mains en présence de l'humanité.

En un mot, on la poursuit et dans ses instincts et dans sa conduite, de l'accusation d'intolérance; et par ce reproche aussi mal défini qu'il est mal justifié, on arrive presqu'à faire entendre qu'elle n'est ici bas qu'une espèce de minautore toujours prêt à dévorer des victimes; et cela pour la plus grande gloire de la vérité dont elle se dit dépositaire.

Digitized by Google

Dissiper l'injustice de ces préventions ; séparer sur l'objet auquel elles se rattachent la lumière des ténèbres ; réduire l'intolérance de l'Église, et comme sentiment, et comme fait, à ses bornes véritables, et la dégager de toutes les suppositions imaginaires, de toutes les responsabilités chimériques par lesquelles on la dénature et on l'exagère, et enfin, montrer que, prise dans ses termes réels, elle n'a rien que de juste et d'irréprochable, voilà le sujet de cette conférence et de celle de dimanche prochain.

Aujourd'hui, nous établissons trois choses : il y a une intolérance qu'on peut appeler intolérance du prosélytisme ; nous verrons qu'entre toutes les sociétés d'octrinales l'Église catholique est la seule qui y soit étrangère ;

Il y a encore une intolérance d'examen et de contreverse ; nous verrons que l'Eglise la connaît beaucoup moins que ceux qui la lui reprochent avec le plus d'amertume.

Enfin, en troisième lieu, il y a ce qu'on peut appeler une intolérance de condamnation et d'anathême ; celle-ci, l'Église l'a plusieurs fois exercée, mais c'est d'une part avec le droit le mieux fondé, et de l'autre avec la plus haute et la plus équitable justice.

Messieurs, le sujet est grave, il se recommande à votre attention.

Vous dire que l'Église est étrangère à l'intolérance du prosélytisme, ce serait vous rappeler une vérité devenue maintenant vulgaire. Personne n'ignore qu'en dehors du catholicisme toutes les sociétés doctrinales qui ont voulu se fonder et s'étendre ont employé la force comme moyen d'établissement et comme instrument de conquête. Demandez à l'islamisme le secret de ses triomphes, il vous montrera le cimeterre. Comment s'est propagé et se propage encore le schisme grec ? Interrogez, pour l'apprendre, les lambeaux palpitants et ensanglantés de la Pologne ; ils vous diront que c'est par la douce perspective de l'exil et par la clémence du bâton.

Quels auxiliaires invoqua le protestantisme pour envahir l'Allemagne, s'emparer de la Suisse, s'enraciner en Angleterre, s'insinuer en France ? La tyrannie ou la révolte, l'assassinat ou l'incendie : comme des historiens à qui nous devons reconnaissance nous l'ont si bien révélé de nos jours ; les premières pages du protestantisme ne sont pas seulement fangeuses, elles sont encore atroces. Et Luther, et Henri VIII, ces deux anges qui veillèrent sur son berceau ne s'y montrent pas moins comme les génies, l'un de l'emportement et l'autre de la cruauté, que comme les symboles de la licence.

Telle la réforme était alors, telle vous la retrouvez toujours. Il faut qu'à toutes les époques, aujourd'hui comme autrefois, la violence ait une part plus ou moins large dans les instincts de son zèle. Et naguères encore, certaines populations de l'Océanie ont pu s'en convaincre tristement aux dégoûtants outrages par où des ministres portant les armoiries d'une grande nation leur ont fait payer le bonheur d'en avoir reçu des Bibles dont elles ne pouvaient comprendre la moindre syllabe ni même déchiffrer le premier caractère.

Pour l'Église, il n'en fût jamais ainsi. Elle a bien dit dans tous les siècles à ses apôtres : Soyez victimes ! elle ne leur a jamais dit : Soyez bourreaux ! Et

Digitized by Google

maintenant comme toujours elle veut encore que son unique epée ce soit le glaive de la parole, que ses victoires ressemblent aux pacifiques triomphes de la lumière; que s'il faut du sang, ce soit le sien qui coule et non celui des peuples qu'elle évangélise; qu'enfin son empire doive exclusivement ses progrès à la puissance de la grâce, sa consécration à l'amour, sa solidité à l'éclat de ses doctrines et à la profondeur des convictions.

Saint Pierre crucifié sur le Janicule, saint Paul décapité sur la route d'Ostie, voilà les premiers anneaux de son apostolat; voilà aussi ses sublimes modèles; ce n'est pas la brutalité mise au service de l'Évangile, c'est la charité saluant le martyr comme une espérance ou le bénissant comme une couronne!

Étrangère à l'intolérance du prosélytisme, l'Église ne l'est pas moins à ce qu'on peut appeler l'intolérance de l'éclaircissement et de la controverse.

Et d'abord, voilà un enfant qui grandit sous sa tutelle, les rudiments de la doctrine évangélique reposent dans sa jeune intelligence, purs et tranquilles comme une goutte de rosée dans le calice d'une fleur. Il croit de confiance et sans raisonner pendant le premier âge. Mais on arrive au seuil de la virilité; l'aiglon fait alors le fier; il se refuse à se laisser porter aveuglément sur les ailes de sa mère; c'est l'époque où l'on veut discuter ses principes et analyser ses croyances. Ce qu'il faut, ce n'est plus seulement la foi; mais une foi réfléchie, une foi dont la certitude et la valeur aient été senties et pour ainsi dire palpées: une foi, enfin, à laquelle on s'enchaîne, non par le charme des souvenirs ou des nœuds de poésie, mais par droit de conviction.

Voilà le désir de tous les esprits sérieux, et à Dieu ne plaise que l'Église vous défende d'y satisfaire. Jusqu'à dix-huit ans, vous vous êtes contentés du catéchisme qui vous a été enseigné par le curé de votre paroisse ou l'aumônier de votre collége; elle vous dira : C'est bien! cette autorité, soyez-en sûrs, valait encore mieux que celle de tous les socrates du monde. Mais aujourd'hui, vous voulez quelque chose de plus; le lait des enfants ne vous suffit plus, vous avez besoin du pain des forts, vous le cherchez; elle vous dira : C'est bien encore; ne renversez pas imprudemment l'édifice qu'elle a construit dans votre âme; voilà ce qu'elle vous recommande. Mais ensuite, sondez le tout à l'aise; creusez, débattez le symbole qu'elle vous présente, non seulement elle le permet, mais elle vous y invite; c'est peut-être son vœu le plus ardent que vous transformiez votre croyance en acquiescement raisonné, que vous l'asseyiez sur des bases d'une fermeté reconnue; et qu'ainsi, puissants de toutes les observations que vous aurez faites, des lumières, des preuves que vous aurez conquises, vous essayiez vous-même de résister au doute; s'il se prend à sillonner votre âme, de vous défendre contre l'erreur si jamais elle retentit à votre oreille, de rendre compte de votre christianisme si jamais on vous demande sur quels fondements il s'appuie, et enfin de tenir tête à tous les orages et du dedans et du dehors, qui pourraient tourmenter les vérités saintes abritées par votre conscience. Descartes a fait ce travail pour la religion comme pour la science; l'hérésie et le rationalisme du temps le persécutèrent, mais l'Église ne le poursuivit point; bien plus, elle bénit ses dépouilles quand la Suède les rendit à la France. Bossuet, dans sa correspondance, lui

Digitized by Google

décerna d'éclatants éloges ; Mallebranche et Fénélon se constituèrent ses admirateurs ; j'ai presque dit ses disciples ; et sa méthode, jusqu'à ce jour, n'a cessé de compter au sein de nos écoles des partisans, des apologistes qui purent être contredits, mais qui ne furent jamais inquiétés.

Si maintenant de l'éclaircissement particulier vous voulez passer à la controverse publique, l'Église ne s'y opposera pas, pourvu que vous soyez convenables et que vous vous mainteniez dans de justes limites de décence et de sincérité.

Voilà un philosophe, un novateur ; il s'écarte, il est vrai, mais avec bonne foi, de certains dogmes catholiques ; il exprime hautement, dans un ouvrage de conscience, ses vues, ses répugnances et ses difficultés. Il est fait, non seulement avec sincérité, mais avec énergie, mais avec science, mais avec tout ce que l'élévation du talent joint à la force de la persuasion peut communiquer d'ardeur, de prestige ; pour tout dire, en un mot, il jette le gant d'une lutte décidée, lutte dont il ne refuse pas d'être la victime ou plutôt la conquête, à condition que ce soit par une victoire remportée authentiquement à la suite d'une polémique régulière.

Son appel, s'il est convenable, sera-t-il dédaigné par l'Église ? Non, sans doute ; au sérieux des attaques elle opposera le sérieux des apologies ; autant il se trouvera d'hommes pour lui demander des explications et au besoin pour lui susciter des orages, autant elle fera germer de docteurs pour enfanter, sans violence la lumière, et calmer sans tyrannie, les vents déchaînés contre sa foi.

Valentin sera réfuté par saint Irénée ; Origène confondra Celse et Porphyre ; saint Bazile descendra dans la lice contre Eunomius. A quelques siècles de là, Bossuet en viendra aux mains avec Burnel et Jurieu. Athlètes puissants et généreux, ces hommes admirables écrasent, il est vrai, leurs adversaires ; mais c'est après leur avoir laissé le privilége et reconnu le droit de dire leur pensée ; c'est en débattant leurs opinions, en contrôlant leurs autorités, en renversant leurs raisons ou plutôt leurs sophismes, en accablant les allégations de leur science sous le poids d'une science plus solide et plus étendue ; c'est, en un mot, par les procédés d'une controverse plus ou moins simple, plus ou moins brillante, mais toujours large, toujours fidèle à chercher ses triomphes non pas dans de sèches dénégations ou dans un brutal déni de parole, mais dans la triple gloire d'un génie sans rival, d'une érudition profonde, et d'une logique sans réponse !

Voilà le passé de l'Église ; non seulement c'est elle qui a créé la controverse religieuse : non seulement c'est elle qui en a fondé les commencements les plus glorieux ; non seulement c'est elle qui l'a maintenue dans le plus juste équilibre de force et de modération ; mais c'est encore elle qui a le mieux compris et le mieux respecté l'indépendance. Ah ! vous vantez la liberté de la presse ; cette puissance orageuse, dites-vous, a moins soulevé de poussière dans le monde qu'elle n'y a fait éclater de lumières ! Et comme c'est une prétendue conquête dont vous êtes fiers, c'est un privilége dont vous êtes jaloux. Vous tenez à pouvoir vous en servir pour exprimer vos doutes et vos difficul-

Digitized by Google

tés contre le catholicisme. Soyez convenables, soyez sincères, l'Église ne vous fera point un crime d'en user : au-dedans elle gémira peut-être de la vérité méconnue, de votre intelligence réduite, des peuples exposés : mais en dévorant ses angoisses et ses pleurs, au-dehors, elle vous permettra d'écrire. Assez délicate pour s'affliger du scandale, elle est trop sûre d'elle-même pour appréhender vos coups. Vous ne pouvez apporter tout au plus contre elle que le prestige du sophisme et la plume du génie, tandis qu'elle apporte contre vous la puissance de la vérité même et le glaive de Dieu.

Mais peut-être nourris des souvenirs du Forum, témoins à tout instant des joûtes parlementaires, vous ne rêvez rien de beau comme ces grands assauts de la parole ; vous voulez que l'Église elle-même ne craigne pas non plus ces discussions en plein soleil. Elle ne s'y livre pas sans discernement ; il faut, pour l'y déterminer, qu'elles soient compatibles avec les mœurs et l'esprit des peuples, qu'il puisse en sortir pour eux quelque sérieux avantage ; sans cela elle s'en abstient. Mais que ces conditions existent, elle les aborde avec autant de courage que de succès, et plusieurs siècles et presque toutes les parties du monde ont été le théâtre et les témoins de ces luttes solennelles.

En Afrique, saint Augustin débattit autrefois avec les Manichéens les formidables questions du bien et du mal, et avec les donatistes la cause de leur schisme, l'unité de l'Église. Ce pugilat sublime se fit au grand jour. Une foule immense assistait, un jury régulièrement institué et mutuellement convenu devait décider à qui reviendrait la victoire, et chacun des adversaires sur lesquels il devait prononcer resta maître de défendre sa cause et de poursuivre son rival avec une entière indépendance.

Il va sans dire que ce fut saint Augustin qui demeura victorieux : quel lutteur n'aurait-il pas étouffé dans ses bras de géant !

Au douzième sicècle, Abeilard, ce nom si cher souvent aux jeunes imaginations, ce roi des écoles et de l'argumentation ; Abeilard jette à saint Bernard un défi public. Saint Bernard balance d'abord : il était modeste, c'était le signe de sa vertu. Mais l'Église de France tout entière force l'illustre abbé de Clairvaux d'accepter. Les combattants entrent en carrière dans un concile de Sens, où s'étaient réunis non seulement des archevêques et des évêques, et d'autres personnages ecclésiastiques, mais le roi Louis VII lui-même, mais Thibaut comte de Champagne, mais le comte de Nevers, quantité de professeurs et de gens de lettres : ils comptaient sur la victoire d'Abeilard... Hélas ! il faut le dire, trahi par sa fécondité, sa souplesse et son prestige habituel, il ne fit que balbutier. Mais, s'il ne put se défendre et s'il succomba, ce ne fut pas faute de liberté, ce fut seulement par faute de force.

Enfin, pour vous mettre encore des exemples sous les yeux, le dirai-je, ces grandes scènes se sont renouvelées même de nos jours. Vous vous demandez où ? C'est aux États-Unis, la patrie jusqu'à présent peut-être la plus vraie de la liberté religieuse comme de la liberté politique.

Il y a peu d'années, deux évêques, celui de Cincinnati, et celui qui occupe le siége de New-York, n'ont pas dédaigné ces provocations offertes pour des engagements publics : ils ont échangé des questions avec des ministres réfor-

Digitized by Google

més; conférences auxquelles ont assisté de nombreux spectateurs appartenant aux différentes communions qui se trouvaient représentées dans la lice; conférences dont le retentissement profond et solennel à l'époque où elles s'accomplirent, a laissé dans le souvenir des populations américaines d'impérissables vestiges; conférences enfin dont les discussions recueillies avec fidélité par des notaires, avoués des deux camps, forment un monument, tout à la fois glorieux et pour le catholicisme qui défit l'erreur dans cette lutte imposante, et pour la science et la dialectique des prélats qui lui valurent ce triomphe.

Ainsi vous le voyez, là est l'histoire de l'Église; elle vous atteste qu'elle ne condamne pas, qu'elle ne rejette pas, qu'elle ne refuse pas la controverse. Vous voulez écrire? Écrivez convenablement; elle écrira. Vous voulez parler? Parlez décemment, et elle parlera: non seulement elle admet la discussion, mais l'objet, le terrain, les armes, elle les abandonne au choix de votre volonté. Tout ce qui tient au fond du droit et du droit légitime, elle l'autorise, Elle ne réprouve que les abus et les inconvenances.

Certes, vous le voyez, il lui serait difficile de mieux accepter notre époque. Et qu'on ne dise pas: Mais vous êtes toujours à vous plaindre quand il paraît un ouvrage ou un discors où vos doctrines sont attaquées ou discutées. Est-ce donc là, comme vous le dites, admettre la liberté de controverse.

Nous nous plaignons toujours?... Mais de quoi? Est-ce précisément de ce qu'on discute notre symbole et nos doctrines? Vous ne montrerez pas un acte officiel, émané d'un homme instruit et grave, où le fond de ce droit soit nié, et où on condamne pour le fond l'exercice de ce privilége. Nous savons que la bonne foi peut exister dans celui qui ne pense pas comme nous, et, à ce titre, en regrettant toujours une agression comme fâcheuse, nous ne la regardons pas comme essentiellement coupable par elle-même.

Mais ce dont nous nous plaignons, c'est que l'on attaque nos vérités saintes à la légère sans les avoir étudiées, sans les connaître, sur des préventions aveuglément subies et qui ne sont pas encore sévèrement et impartialement jugées, sur de fausses notions qui, au lieu d'en donner le vrai sens, n'en contiennent le plus souvent que la parodie. Ce dont nous nous plaignons : c'est que contre elles, on ne veuille suivre ni les règles d'une logique sévère ni celles d'une sage pratique, et qu'on se contente le plus souvent avec elle de raisonnements pareils, de faits apocryphes ou douteux, d'une science hypothétique ou imaginaire, d'autorités insignifiantes et dérisoires. Ce dont nous nous plaignons : c'est d'un certain parti pris de condamner tout ce qui part de l'Église, de la poursuivre jusque dans ses intentions.

Enfin ce dont nous nous plaignons : c'est que dans cette polémique, au lieu de l'accent d'une dignité vraie, d'une manière grave, respectueuse et morale, on n'apporte presque exclusivement que l'accent d'une amère et indécente ironie, ou la forme légère et parfois licencieuse du roman, comme pour mieux assurer la dépravation de l'esprit, par l'empoisonnement préliminaire du cœur.

Voilà ce dont nous nous plaignons; et certes, je crois qu'on peut se plaindre à moins.

Digitized by Google

Au reste, quand il serait vrai autant qu'il est faux que nous entravions la liberté de controverse par des murmures chagrins et injustes, à qui ne pourrions nous pas faire des reproches plus sévères? quelle est donc l'école, le culte quel qu'il soit, qui ne l'entrave, je ne dis pas seulement par des plaintes, mais quelquefois par des tyrannies.

Seraient-ce les communions schismatiques? Mais entre les régions qu'elles rapprochent, qui ne connaît un pays où on ne pourrait commencer un raisonnement dans la capitale sans s'exposer à l'aller finir à deux cents lieues de là dans le désert.

Serait-ce au sein des communions hérétiques? Aux États-Unis, en Angleterre, peut-être, quoique on ait des réserves à faire; mais, en Suède, mais dans les Pays-Bas, en Prusse, malgré les instincts de libéralisme qui les travaillent, il n'en est pas de même. D'un côté, vous le savez, les catholiques peuvent à peine y éditer librement un journal, un seul journal, pour défendre leurs intérêts, et, d'un autre côté, les fractions du protestantisme qui remplissent ces différentes provinces sont encore les mêmes aujourd'hui que du temps de Luther. Elles ne discutent pas, elles s'entredéchirent; elles ne s'envoient pas de démonstrations, elles échangent des injures.

Ce n'est pas là comprendre l'indépendance de la controverse, c'est insulter brutalement ses adversaires, c'est leur refuser implicitement le droit de parler.

Et, en France, où nous sommes si tolérants et si généreux, oui, permettez-moi de le dire, dans un monde qui parfois nous poursuit, et d'autres fois se borne à nous regarder de haut, on réclame à grand bruit la liberté de controverse : Pour qui? Pour soi, pour démentir tout à l'aise nos vérités saintes; mais pour nous, pour appuyer nos dogmes sacrés, pour confondre les sophistes qui les blessent directement ou les systèmes qui les ébranlent indirectement, et par contre-coup? Hélas! c'est autre chose. Pour amasser vos nuages, à la bonne heure! Pour les dissiper, silence! Il faut, pour ainsi dire, que semblables à Milon de Crotone, les mains prises entre les deux portions d'un chêne qui se ferme, nous nous laissions mettre en pièces sans essayer le moindre mouvement.

Reprocher une parole, c'est, aux yeux de bien des gens, un acte d'intolérance. O Église! un philosophe se trompe, et tu peux supposer qu'il a tort?... Opposition! — Comment! on falsifie ton histoire, et tu oses la rétablir! Despotisme! — Comment! on te prête des sentiments que tu n'as pas, et tu t'offenses? Tyrannie!

Oui, nous le disons sans amertume, mais avec la plus incontestable vérité, voilà comment les choses se passent : il est impossible à tout observateur de ne l'avoir pas remarqué. Singulière façon, n'est-il pas vrai, d'entendre la liberté de discussion, que celle de ce monde là! Comme principe, on la proclame pour tous; comme fait, on ne la souffre que pour soi. En droit, on nous l'accorde; attaqués, on nous permet de nous défendre, mais à la condition que nous laisserons toujours dans le fourreau le glaive de notre parole, et que nous bornerons à sourire sous le couteau plus ou moins meurtrier qui nous disséquera.

Digitized by Google

Il est donc constaté que l'Église possède et pratique la tolérance de controverse, et qu'elle la pratique, je ne crains pas de le dire, avec plus de largeur et d'indépendance que ceux qui l'appellent intolérante, et qui parlent le plus haut de liberté de discussion.

Parlons maintenant de la liberté ou bien plutôt de l'intolérance de condamnation et d'anathème : c'est une question grave au point où en est l'histoire aujourd'hui.

Une innovation s'élève au sein du catholicisme, je la suppose semblable à ces vapeurs qui s'échappent des gorges de nos montagnes, les menaçant de la tempête ; elle porte dans son sein des germes inquiétants et contagieux d'erreurs ; flatteuse pour les passions du cœur et de l'esprit, présentée sous des couleurs séduisantes, prêchée par des hommes d'un nom connu, d'une parole enchantée, d'une autorité puissante ; elle attaque avec injustice, mais avec succès, quelques-unes des vérités catholiques : par elle, les simples sont réduits, les simples sont entraînés ; par elle une défection plus ou moins considérable s'opère dans le bercail de Jésus-Christ.

Alors, que fait l'Église ? Elle se rassemble, ou au moins elle délibère ; elle condamne la nouveauté, elle le dit hautement à celui qui l'annonce ; si toutefois il s'obstine, elle le retranche de sa communion, le prive des biens dont elle est dispensatrice, et commande quelquefois aux peuples de l'éviter, non pas dans le commerce de la vie, mais dans la communication des choses religieuses.

De tous les droits exercés par l'Église, celui-ci est sans contredit celui dont la philosophie rationaliste s'offense avec le plus d'agitation : quel attentat, dit-on, à la liberté de la pensée et de la conscience ! Et pourtant, que veut-on prétendre, je vous le demande ? Est-ce, par hasard, le fond de ce pouvoir de condamnation et d'excommunication qu'on veut refuser à l'Église ? Mais il lui appartient par cent droits décisifs. Je pourrais dire droits de doctrine et de vérité ; je pourrais dire droits d'unité ; mais je les laisse. Droit de collation que Jésus-Christ lui a remis, le glaive qu'il est venu jeter dans le monde, c'est à dire le glaive de l'esprit et de la parole. N'est-ce pas pour abaisser toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu, contre les révélations dont elle est l'organe et la dépositaire ? Droit de tutelle : l'Église est la mère d'innombrables enfants confiés à sa sollicitude : et quand des doctrines funestes essayent de les égarer et de les corrompre, quand des maîtres de mensonge menacent de les détourner de ce but immortel et suprême où elle doit les conduire par la foi, par la vérité comme par la vertu, elle sera bien admise, à les prémunir contre ses désastreuses séductions, et à repousser ceux qui tendraient à les en rendre victimes ?

Enfin, droit d'existence. Un gouvernement légitime doit être armé de tout ce dont il a besoin pour vivre et pour subsister. Ne lui faut-il pas la puissance et de braver les doctrines coupables qui pourraient le miner, et de comprimer, d'étouffer l'iniquité des complots qui pourraient l'atteindre ? Une société, c'est un chêne vigoureux ; mais comment se perpétuera-t-elle ? Comment compter, pour l'avenir, sur la solidité de ces racines, si elle n'a le pouvoir de punir, et, s'il le faut, de répudier, soit ces hommes pervers qui la souillent

Digitized by Google

de leurs excès et l'épouvantent de leurs crimes, soit les esprits turbulents et inquiets qui ne cessent de lui causer des déchirements criminels qui ne cherchent qu'à la plonger dans l'anarchie et à l'ensevelir sous ses décombres ?

Il en est ainsi de l'Église ! C'est une société, un gouvernement à qui les idées et le temps ont été promis pour domaine. Avec un tel caractère joint à une telle destinée elle doit nécessairement posséder le pouvoir de flétrir et au besoin de proscrire ceux de ses enfants qu'elle voit prévaricateurs obstinés de ses dogmes, contempteurs opiniâtres de ses enseignements et de son autorité. Si elle était obligée de supporter en silence ces outrages et ces révoltes, s'il ne lui était pas permis de sévir spirituellement contre les coupables, évidemment elle abdiquerait, non seulement sa grandeur, mais encore sa vie même : livrée alors aux déchirements des passions et de l'erreur, ses entrailles sacrées ne manqueraient pas de tomber en lambeaux, et à la place d'un corps digne de ce nom, animé de pulsations communes et puissantes, vous n'auriez plus qu'un amas et des oscillations sans liens comme sans vigueur, pêle-mêle informe dont les éléments se hâteraient de se dissoudre comme les membres d'un homme mis en pièces se hâtent de se décomposer dans le tombeau témoin de leurs dernières palpitations.

Ainsi le fond de ce pouvoir est incontestable. Mais si le droit est certain, la manière dont l'Église l'a exercé est-elle irréprochable ?

Déshonorer, flétrir un nom, déclarer celui qui le porte déchu de ses droits spirituels et légitimes, comme une branche morte d'une grande famille religieuse, c'est, assurément la plus grave de toutes les sentences. Quand il s'agit de la formuler, on ne saurait s'entourer, ni de précautions trop sévères, ni laisser à celui qui peut en être l'objet, trop de facilité pour se réconcilier et reconnaître son erreur, s'il le désire; s'il s'opiniâtre, on ne saurait employer trop de moyens pour le combattre.

Voilà précisément ce qui s'est pratiqué dans l'Église. Solennité, prudence, équité, miséricorde, tels sont les caractères qui ont toujours accompagné les décisions de l'Église contre les hérésiarques.

Solennité ! c'est déjà, sans doute, une grande chose que notre chambre des pairs fasse le procès à quelqu'illustre criminel. Mais qu'aperçois-je au soleil du quatrième siècle ; c'est un spectacle bien plus grand encore. Le monde catholique s'émeut tout entier et tressaille ; des tourbillons de poussière s'élèvent sur toutes les voies qui le sillonnent ; les mers qui touchent au Bosphore s'étonnent de voir marcher vingt et vingt navires aux couleurs impériales. Partis de tous les coins de l'espace, de l'Italie, de l'Egypte, de la Syrie, plus de trois cents évêques sont en route ; les uns, portant avec eux la double couronne de la science et du génie, les autres, les nobles cicatrices d'un martyr commencé, plusieurs la majesté d'un âge séculaire. Ils s'acheminent et par terre et par flots, vers une cité de la Bithynie, ils se rendent à Nicée ; et là se forment en Concile. L'empire est assis à leurs pieds, non pas comme un juge, mais comme simple assistant, dans la personne de Constantin. Rome est présente par ses légats ; l'Esprit-Saint plane sur leur tête, et dans ce sublime appareil, les voilà qui délibèrent !

Et pourquoi la majesté de ce déplacement, et pourquoi tant de Pontifes vénérables accourent-ils ainsi des extrémités du monde, pour se réunir dans la même ville et dans le même sanctuaire; quelle imposante affaire fut décidée dans cette assemblée? Il s'agit tout simplement de juger un prêtre obscur d'Alexandrie, il n'est question que d'Arius. Oh! quelle importance magnifique c'est donner à sa cause, que d'élever aux proportions d'un sénat pareil le tribunal où il doit comparaître! Quel honneur on lui fait dans la disgrâce dont il est menacé, d'appeler de si loin tant d'arbitres si augustes pour débattre ses opinions et rédiger son arrêt.

A la solennité se joint la prudence; mais je laisse cette considération pour abréger.

A la prudence vient se réunir l'équité. L'équité, cette dernière consolation d'un coupable, l'équité veut qu'on ne juge pas un homme soupçonné d'erreur sur des témoignages douteux, sur des textes peut-être dénaturés, peut-être composés inattentivement, qui peuvent avoir été surpris à la bonne foi de leur auteur. Il faut qu'on s'appuie, ou sur des monuments authentiques, ou qu'on appelle l'accusé lui-même, qu'on s'assure de ses intentions par sa propre bouche, qu'on lui signale, quand il s'est expliqué le faible des opinions qu'il enseigne, les dogmes qu'il ébranle, les autorités qu'il confond. L'équité veut encore qu'il soit admis à s'exprimer librement, qu'on lui permette d'alléguer toutes les justifications qu'il lui plaira; qu'il puisse invoquer les avocats, qu'il croira devoir le plus convenablement défendre ses intérêts.

J'en appelle a toutes vos connaissances historiques, n'est-ce pas là le privilége dont on a laissé jouir et les Nestoriens à Pise, et les partisans d'Eutichès à Chalcédoine, et les réformés à Trente?

Enfin l'équité veut qu'on ne frappe pas à tort, mais que le stygmate de la peine tombe sur des erreurs vivantes et rebelles. Or, dans aucune circonstance, les foudres de l'Église ne se sont égarées et sont allé flétrir des fronts coupables.

La justice humaine ne peut se rendre ce témoignage, elle n'oserait se promettre de n'avoir jamais condamné que de véritables criminels, malgré toutes ses précautions et toute son impartialité. Mais l'Église elle le peut! Sa conscience et son âme sont sûrs d'elles-mêmes! En présence des cieux comme en présence de la terre, elle est prête à dire, sans présomption comme sans erreur; Je n'ai rejeté de mon sein que des anges rebelles!

Enfin miséricorde avant la sentence! Oh! que je voudrais vous faire lire les préliminaires de la sentence des Conciles. Ce ne sont pas les préambules de nos condamnations judiciaires; il y a quelque chose de plus touchant: l'Église y invite ses enfants aveugles à reconnaître leurs torts, à détester le mensonge; elle les conjure avec larmes, elle les presse de désarmer son bras prêt à venger la foi qu'ils défigurent, l'Évangile qu'ils mettent en pièces, les traditions qu'ils foulent aux pieds. Ce n'est qu'après avoir épuisé ces prières et les menaces, qu'elle consent à substituer la rigueur à la clémence et à décharger sur leurs têtes les condamnations provoquées par leur entêtement.

Miséricorde après la sentence! La société civile est impotoyable; après

Digitized by Google

avoir rejeté les grands criminels de son sein, elle ne se soucie pas de les y voir reparaître. Je ne blâme pas le fait, je le constate.

Pour l'Église il n'en est pas ainsi : pour être sortis de son sein, les hérétiques qu'elle a condamnés ne sont pas sortis de son cœur ; elle les chérit encore, elle les rappelle de toute l'énergie de ses vœux à la participation de sa vie ; s'ils veulent abjurer leurs faux enseignements et leurs funestes dissidences, elle est prête à leur rendre la place qu'ils ont laissée vide dans sa maternelle affection.

On a vu, je le sais, peu d'hérésiarques mettre à l'épreuve cette disposition bienveillante ; mais l'Église n'a pas cessé de la déclarer avec sincérité et effusion à ceux qu'elle repoussait de sa famille.

Ainsi vous le voyez, l'Église, — et je ne veux pas que vous vous en rapportiez ici à mes paroles ; consultez son histoire, non pas dénaturée, son histoire interrogée à des sources mensongères, mais son histoire vraie, son histoire puisée dans des documents authentiques, et vous verrez qu'elle fut toujours charitable, toujours large, toujours généreuse et tendre dans l'usage qu'elle a fait de son droit d'anathème. Les hérésiarques purent être humiliés de ses sentences, mais ils n'eurent pas le droit de s'en plaindre ; si la main qui les frappa fut jamais écrasante, jamais elle ne fut inique, jamais elle ne fut cruelle.

Ah ! que ceux qui blâment ici l'Église, mériteraient mieux qu'elle les reproches qu'ils lui adressent. Eux aussi, comme elle, ils exercent le droit d'anathème, mais avec moins de justice et de ménagement. Voyez, par exemple, le philosophisme. Quel est l'inventeur de système qui ne se fasse contre nous un petit vatican de sa propre sagesse et ne nous déclare sans façon excommuniés du bon sens et deshérités du droit de régner, aujourd'hui, sur les hommes raisonnables.

Voyez encore l'hérésie ; voyez, surtout, le protestantisme dans les pays où il a pu s'identifier avec l'État. L'Église ne frappe l'homme qu'au spirituel, elle ne touche pas au citoyen ; mais lui, il le brise tout entier, il ne le proscrit pas moins de la société civile que de la société religieuse, et cela sans pitié comme sans espoir. Nous avons pu en juger par un illustre exemple. A peine le protestantisme se fut-il installé dans un pays renommé pour sa foi catholique, qu'aussitôt il brisa ce qu'il appelait les Papistes ; il en fit une caste déchue et comme une race d'esclaves ; et le joug qu'il leur imposa fut rivé si fortement qu'une puissance ordinaire n'aurait pas pu suffire pour le briser ; il a fallu que Dieu suscitat de nos jours un génie à part, un orateur à la parole en quelque façon miraculeuse, le grand agitateur en un mot, pour arracher aux Chambres d'une nation, d'ailleurs éclairée et libérale, un décret d'émancipation non pas pour les malfaiteurs de Botany-Bay, mais pour la fleur de ses populations, mais pour les descendants directs de ceux qui jetèrent les fondements de sa civilisation comme de sa gloire, mais pour les catholiques.

Je vous demande pardon de ces lenteurs, le sujet est vaste, j'abrégerai autant que je le pourrai.

Maintenant, que penser de ceux que l'Église a condamnés ? Ont-ils raison

Digitized by Google

contre elle? Vous le savez, vous qui connaissez les historiens modernes; on est assez porté généralement aujourd'hui, dans un certain monde, à prendre parti pour les hérétiques; à prétendre que l'Église en les condamnant, a pu faire preuve de despotisme, mais qu'elle n'a pas fait preuve de science et surtout de largeur, et qu'ainsi la grandeur et la sagesse sont restées du côté de ceux dont elle a flétri les innovations et qu'elle a détachés de son unité.

Erreur cependant! A Dieu ne plaise que nous refusions aux hérétiques condamnés par l'Église toute espèce de gloire. Il en fut, au contraire, de magnifiquement doués; génie, grâce et poésie d'imagination, fraîcheur de sentiments, amabilité de caractère, éloquence propre aux plus sublimes triomphes de la popularité, tel fut le partage de quelques-uns d'entre eux, et entre autres l'apanage de Luther; mais fleurs brillantes elles ne gardèrent leurs parfums et leur éclat qu'au soleil de l'orthodoxie; dès qu'ils se jetèrent dans leurs nouveautés funestes, leurs nobles qualités les abandonnèrent pour faire place aux plus lamentables défauts. Leur premier tort est une inconsistance et une contradiction voisine de l'hypocrisie. Aussitôt qu'on démasque le faux de leurs systèmes, ils en appellent à des autorités dont ils se moquent ensuite, dès qu'elles ont blessé leur orgueil et trahi leurs espérances. Des évêques, ils en défèrent au pape; le pape les condamne, ils se rient de sa sentence et ils nomment précurseur de l'Ante-Christ celui qu'ils avaient invoqué comme l'arbitre suprême de la foi. Du pape insulté, les voilà qui passent aux concile général; ils déclarent qu'ils accepteront ses décisions comme les oracles de l'Esprit-Saint lui-même. Mais hélas! le concile confirme la sentence de Rome; alors on l'outrage; ils vont dans leurs inconvenances jusqu'à le représenter comme un assemblage misérable d'idiots et de fanatiques, abaissant ainsi au-dessous du néant ce qu'ils avaient élevé jusqu'aux cieux, démentant ainsi leurs propres paroles par la plus absurde et la plus odieuses des inconséquences Et autant ils sont mensongers dans leurs promesses et dans leur respect pour les pouvoirs, autant ils sont déplorables dans les procédés qu'ils emploient. Pas de courage, pas de droiture, pas de noblesse; se sent-on faible, on tâche par de frivoles motifs d'ajourner les explications; si on est forcé d'y venir, on fuit la précision, mais surtout une précision claire et sincère, on joue sur les mots, on se sert d'expressions ambiguës, on emploie des raisonnements artificieux, des réticences perfides; on souscrit peut-être extérieurement à quelques formules cathégoriques; mais on trouve, dans le secret du cœur, le moyen d'y échapper par de sourdes et furtives interprétations. Enfin, si l'on ne veut rien souscrire, si l'on soutient obstinément ses doctrines, on n'allègue pour les défendre que des sophismes sans valeur ou des récriminations sans conséquence. Au besoin on cherche un auxiliaire dans le concours de la force; par l'intermédiaire de quelque femme intrigante on gagne les empereurs qu'on exaspère ensuite dans son intérêt; on appelle leurs armes à l'appui de ses raisons ou plutôt de ses misères, comme si le glaive pouvait suppléer la vérité.

Vous vous étonnez peut-être, messieurs? Et pourtant, telle fut la conduite tenue par tous les hérésiarques depuis Arius jusqu'à Luther, et depuis Luther jusqu'aux partisans du jansénisme. Interrogez les documents qui vous en par-

lent, et vous verrez qu'on a eu raison de dire qu'ils ressemblaient au Protée de la mythologie : c'est la colombe qui paraît d'abord, le serpent se montre ensuite, presque toujours vous finissez par en arriver au léopard.

Enfin, dernière observation, si quelque chose surpasse la petitesse ou la violence de leurs moyens, c'est la nullité; je dirai plus, c'est parfois même l'abjection de leur enseignement. De graves historiens ont écrit de nos jours, et il en est quelques-uns surtout dont le nom vous étonnerait, si je pouvais le citer; de graves historiens ont écrit que les hérétiques représentaient la philosophie contre l'Église qui représentait la foi.

Non ; ce jugement doit être cassé. La philosophie prise dans son objet, c'est la vérité, et jamais on ne pourra démontrer que les hérétiques ont dit vrai dans ce qui les a fait hérétiques ; vous ne trouverez en eux, sur ce point, ni vérité rationnelle, ni vérité dogmatique; ils ont tout simplement altéré quelques articles du catholicisme, sans ajouter un seul principe aux notions du bon sens; ils n'ont pas plus fait marcher les sciences qu'ils n'ont compris la religion, et dans la plupart de leurs doctrines vous trouverez seulement des puérilités, comme dans les rêves des Gnostiques, ou des immoralités directes et flagrantes, comme dans les erreurs des manichéens ou des priscillianistes d'Espagne; ou enfin des erreurs indirectes et implicites, comme dans le fatalisme de Luther et l'impeccabilité de Calvin.

Voilà la vérité de l'histoire! Les voilà, ces hommes, et j'y apporte la bonne foi la plus entière, vous pouvez en être sûrs; consultez toutes les histoires qu'il vous plaira, elles rendront, j'en suis convaincu, le plus solennel hommage à mes paroles. Voilà ces hommes dont on fait si gratuitement et si volontiers l'apologie; les voilà, ceux dont nous blâmons si hautement l'Église d'avoir condamné les opinions, stygmatisé les écrits, désavoué les principes; les voilà inconséquents avec eux-mêmes, déplorables comme conduite et comme caractère, ou vains et désastreux comme doctrines; les voilà, malgré tant de torts condamnés par l'Église avec équité, avec l'appareil d'une solennité qui semble être un dernier gage d'amour, j'ai presque dit de respect. Est-ce là, je vous le demande, de l'intolérance? N'est-ce pas plutôt une conduite, une fermeté miséricordieuse, et jusque dans la sévérité du juge, ne sent-on pas les ménagements et la tendresse d'une mère?

Oh! oui, telle est bien sa gloire! Il faut qu'elle soit rigoureuse, et elle l'est de temps en temps. Puissance et autorité, elle doit se faire craindre dans une certaine mesure et malgré les injustices de ceux qui la méprisent ou qui se révoltent contre elle. Lumière et vérité, il est dans l'ordre qu'elle s'élève contre quiconque se porte pour le propagateur des ténèbres et du mensonge. Corps mystique de Jésus-Christ, elle ne peut pas ne pas retrancher ceux de ses membres qui la souillent par des erreurs infectes qu'ils pourraient communiquer aux autres. Enfin, dépositaire, comment ne veillerait-elle pas énergiquement au trésor placé sous sa tutelle? Mais en exerçant ces fonctions austères, elle se souvient toujours de son intarissable bonté; comme le Dieu qui daigne l'appeler son épouse, elle ne cesse d'affectionner et de tendre les bras à des enfants égarés, pour les ramener aux étreintes de sa tendresse. C'est Sara, toujours

Digitized by Google

prête à recevoir Agar et Ismaël un instant chassés au désert, en punition de l'orgueil de la mère et de l'indocilité du fils. C'est Rébecca qui, en séparant Ésaü de Jacob et le laissant partir pour une terre étrangère, s'estimerait heureuse de se voir rapprochée de son frère et réunis ainsi tous deux dans la même demeure, comme autrefois dans le sein qui leur donna le jour.

Enfin, le dirai-je? et pourquoi rougirais-je de lui appliquer une image que Jésus-Christ n'a pas craint de s'appliquer à lui-même? Pourquoi rougirions-nous de la simplicité de l'Évangile? L'Église, c'est cette poule à laquelle s'est comparé l'homme-Dieu; de temps en temps elle éloigne de sa couvée ceux de ses petits qui la troublent et menacent de la disperser. Mais bientôt elle les rappelle avec des cris plaintifs; ses ailes s'agitent, s'étendent; et, s'ils veulent rentrer paisiblement sous leur abri tutélaire, elle sera disposée à les recevoir encore, à les réchauffer avec amour et à les défendre contre les ennemis de leur faiblesse.

Conférences de l'abbé Bautain à Notre-Dame

PREMIÈRE CONFÉRENCE.

Messieurs, c'est avec émotion que je monte pour la première fois dans cette chaire des conférences de Notre-Dame, occupée successivement par des orateurs aussi distingués. Mais, Messieurs, une chose me rassure et m'encourage: c'est que nous venons ici remplir un devoir et non pas chercher une gloire. Ce n'est pas l'homme qui vous parle, c'est le ministre de Jésus-Christ, envoyé dans le monde pour annoncer sa divine parole et la faire retentir jusqu'aux extrémités de la terre. Nous avons donc une mission; cette mission nous ne nous la sommes pas donnée; c'est de notre évêque que nous la tenons, et aussi, Messieurs, nous paraissons ici comme le soldat sur le champ de bataille; son chef lui dit: Va là! et il y va, mais sans pouvoir garantir la victoire!

Je viens vous parler d'une grande chose, d'une chose qui remue maintenant tous les esprits religieux, toutes les âmes; c'est le rapport de la religion avec la liberté. Religion! liberté! les deux choses les plus admirables qui soient dans le monde, faites pour s'entendre, pour s'embrasser, pour se pénétrer l'une l'autre, et quelquefois cependant, par la faute des hommes, s'étant combattues et presque repoussées.

Je dis que c'est par la faute des hommes, car nous essaierons de vous montrer que ces deux choses si admirables, se conviennent par leur essence, et que bien loin de s'exclure elles s'embrassent étroitement et doivent se fortifier l'une par l'autre.

Mais pourquoi, direz-vous peut-être, venir en parler maintenant? Est-ce

Digitized by Google

que ce rapport n'est pas aussi ancien que les deux termes qu'il unit? Est-ce que la religion aurait changé de nature? Jamais. Est-ce que la liberté est autre maintenant qu'elle n'apparut jadis! Non, Messieurs, ces deux choses sont les mêmes dans leur essence, dans leur substance; mais les formes ont changé, le développement a mûri, et maintenant c'est la question du jour.

A chaque chose, dit-on, son moment. Je dirai à chaque question son temps. Il y a quelques années peut-être, nous n'eussions pas osé prendre la parole sur un tel sujet dans l'enceinte sacrée. Maintenant, que craignons-nous? Le nom de liberté retentit au capitole chrétien. Le pontife souverain, grand pontife, grand homme, a donné le signal; il a compris ce que le temps demandait, ce que les besoins actuels réclamaient, et dans la conscience forte et intime qu'il a, et des besoins du temps et aussi de la nature inviolable de la religion dont il est le chef, il a vu que ces choses s'accordaient, que le temps était arrivé pour que leur accord se manifestât et pour que la réconciliation devînt éclatante. Il a donc proclamé paternellement cet accord de la liberté et de la religion; il a fait plus que l'annoncer, il a agi. Et ses paroles ont eu de l'écho, la voix de notre digne archevêque s'est fait entendre, cette voix forte, énergique, a proclamé à son tour la véritable liberté, opposée à la liberté fausse. Elle vous a demandé à tous des prières pour le succès de l'œuvre de l'immortel pontife. Elle vous a démontré, cette voix, que le christianisme est la source de la vraie liberté, que c'est là qu'il faut la chercher et non ailleurs. Aujourd'hui, aux pieds même du Vatican, une voix éloquente a retenti qui a montré cet accord admirable de la religion et de la liberté. Et tous, vous avez admiré les accents de la voix religieuse et libre qui ont retenti à travers le monde, et qui ont montré d'une manière si évidente que ce que les hommes aiment le mieux, que ce qui tient le plus à leur conscience, à leur nature, à leur dignité, savoir : la religion et la liberté! s'unissaient d'une manière intime et indestructible!

Et voilà pourquoi nous venons à notre tour prendre la parole sur un tel sujet. La route est frayée, vous le voyez; nous avons des antécédents et des autorités, et c'est sur ces autorités que notre faiblesse s'appuie.

Ne croyez pas cependant que nous venions ici vous exposer des théories politiques; ce n'est pas le lieu, ce n'est pas le moment. Nous ne voulons faire qu'une chose, c'est de combattre et de détruire un préjugé général répandu, savoir : que la religion catholique est hostile à la liberté! C'est ce préjugé que nous voulons combattre, parce que beaucoup d'esprits sincères, beaucoup de cœurs nobles qui aiment la liberté bien entendue, et ils ont raison de l'aimer, se tiennent éloignés de l'Église, parce qu'ils la croient hostile à ce qu'ils chérissent le plus. C'est à ceux-là que nous aimons surtout parler; ce sont ces nobles cœurs que nous prenons à tâche de convaincre et de persuader. Nous voulons leur montrer que cette opinion est fausse; que la religion catholique, bien loin d'être l'ennemie de la vraie liberté, en est au contraire le principe et la plus sûre garantie.

Et d'abord, afin de bien poser la question, recherchons dans cette première conférence quelles sont les causes principales qui ont donné lieu à l'établisse-

Digitized by Google

ment de ce préjugé si généralement répandu; que la religion catholique est contraire, hostile à la liberté.

J'en vois trois causes principales : la première, c'est le caractère de l'Église méconnu, mal jugé; la deuxième, c'est l'imprudence de quelques ministres et de quelques amis de l'Église; la troisième, ce sont les clameurs intéressées des ennemis de l'Église.

Et d'abord le caractère de l'Église méconnu, c'est-à-dire, Messieurs, que dans le monde on a représenté l'Église comme le modèle des gouvernements despotiques, absolus, et en même temps on a déclaré qu'elle est opposée à toute nouveauté et par conséquent à tout progrès. Cela parce que l'Église, dans son enseignement dogmatique, parle d'autorité, parce que l'Eglise n'admet pas la nouveauté dans le dogme et s'appuie toujours sur la tradition.

Messieurs, dans ce reproche fait à l'Église, il y a du vrai et du faux, mais le faux l'emporte de beaucoup sur le vrai.

Il y a du vrai, et voici qu'elle est la vérité; c'est qu'en effet l'Église enseigne d'autorité, elle impose sa parole parce que sa parole est la parole éternelle; parce qu'elle la reçoit d'en haut et qu'elle est chargée de l'annoncer, de la distribuer en bas. Dieu lui a parlé et par ses prophètes et par ses envoyés; Dieu a parlé par son fils Jésus-Christ; Dieu a parlé lui-même, l'Église a reçu ses paroles; l'Église parle avec cette parole éternelle, elle la parle avec autorité, elle l'enseigne avec tout le poids de sa mission; elle redit à la terre ce que Dieu lui a dit.

Mais, Messieurs, c'est dans les choses surnaturelles, c'est pour les choses dogmatiques. Pour ce qui est naturel l'Église ne dogmatise point. Et quoi de plus naturel que les gouvernements humains; que l'avènement ou la destruction des dynasties, que le changement des droits, que la mutation des établissements, que le bouleversement des institutions? Et tout cela dans l'ordre positif et réel est la même chose que la succession des systèmes, des théories et des opinions dans les sciences humaines. D'un côté, c'est la spéculation; de l'autre, c'est la pratique. La Providence gouverne toute chose et par la grâce et par la voix de la nature. Elle laisse aller la nature à l'influence de ses lois naturelles, et par la grâce elle entre quand il lui plaît dans cet ordre naturel, soit pour le suspendre, soit pour le modérer, soit pour le hâter. Mais elle abandonne toutes les choses naturelles au cours des lois naturelles, et de même que le spectacle de ce monde avec toutes les existences qu'il renferme et toutes les vérités qui s'y déclarent sont abandonnées aux disputes humaines, ainsi, Messieurs, les actions ordinaires des hommes, soit les actions publiques, soit les actions privées, les lois morales comme les lois naturelles les régissent et la grâce n'y intervient que dans certains moments pour manifester avec plus d'éclat la volonté de Dieu et faire passer son action dans l'administration des choses humaines. Mais dans cela l'Église ne dogmatise pas; l'Église n'enseigne dogmatiquement que dans les choses de l'éternité.

Il y a donc là confusion. Saint Augustin a dit : *in necessariis unitas, in dubiis libertas*. Là où il y a doute, là où il y a application des lois naturelles l'Église ne dogmatise pas. Ainsi donc, oui, elle enseigne avec autorité les vé-

rités éternelles; mais quant aux vérités naturelles elle les abandonne aux disputes des hommes.

On a prétendu que l'Église affectait une monarchie absolue et qu'elle prétendait établir sur la terre une théocratie. Oui, Messieurs, elle aspire à une monarchie universelle, mais c'est à celle des âmes et des esprits; c'est le règne de Dieu sur les cœurs. C'est ainsi qu'elle l'entend, et si jamais quelques hommes ont rêvé une autre monarchie pour l'Église, elle n'en est pas responsable.

On a dit que l'Église avait imposé aux sujets vis-à-vis du souverain la même obéissance que celle des prêtres vis-à-vis de leur évêque et de leurs chefs.

D'abord cela n'est pas; l'obéissance n'est pas la même parce que les situations sont autres et les rapports différents. Mais en supposant que nous admettions cela, croyez-vous donc, Messieurs, que nous autres ministres de Jésus-Christ, nous soyons des esclaves? Croyez-vous donc que l'autorité qui régit l'Église soit une autorité absolue? mais l'autorité du souverain pontife est balancée, limitée par celle du pontife suprême et par les canons. Le prêtre qui obéit à son évêque obéit dans une certaine mesure et à certaines conditions. Il n'y a donc pas là d'obéissance passive; il n'y a pas d'absolutisme; il y a une autorité tempérée, une puissance raisonnable, digne, et qui bien loin de nous rabaissser nous ennoblit parce qu'elle est toute volontaire.

De même, quand l'Église dogmatise, quand elle impose la foi, les vérités éternelles, croyez-vous qu'elle ne respecte pas encore la liberté? Mais l'acte de foi est libre. L'Église vous dit : voilà ce qu'il faut croire pour être sauvé ; mais vous avez la puissance de ne pas vous sauver si vous le voulez. Dieu, dit saint Augustin, qni nous a créés, sans nous ne peut pas nous sauver sans nom.

Or, c'est peut-être dans les profondeurs de l'acte de foi qu'il y a le fait le plus intime et le plus éclatant à la fois de la liberté humaine : dans cette retraite profonde du cœur humain touché par la grâce de Dieu, l'homme peut obéir, à cette grâce ou la combattre. Quand la vérité lui est annoncée, il a la force et la puissance d'accepter cette vérité ou de la repousser ; car, c'est à ce titre que vous êtes chrétiens ; on ne peut pas vous ôter la possibilité de cette alternative ; vous pouvez vous damner si vous le voulez, vous en avez la force dans votre liberté. Et ainsi, quand on vient dire que l'Église commande absolument aux consciences, qu'elle impose la foi, la vérité, on ne sait pas ce que c'est que la foi; on n'a pas compris ce que c'est que la liberté humaine et quelle puissance immense il y a au fond de nous, car nous pouvons exercer cette puissance en dépit même de notre conscience et au détriment de notre propre salut éternel.

On a dit aussi que l'Église catholique est opposée à toute nouveauté et par conséquent à tout progrès.

Je vous le dirai encore, il y a là du vrai et du faux. Il y a du vrai, oui, l'Église n'admet pas la nouveauté dans les principes. Car, quels sont ces prin

Digitized by Google

cipes ? La parole éternelle; or comment voulez-vous qu'il y ait de la nouveauté dans ce qui est éternel ? La nouveauté, c'est le développement, le développement c'est le temps, l'éternité exclut le temps. Comment donc, si vous avez une parole éternelle, voulez-vous qu'il entre quelque chose de nouveau dans cette parole.

Ainsi nous l'avouons, l'Église n'admet pas de nouveaux principes, car elle puise ces principes dans la parole de Dieu. Mais où elle admet la nouveauté, c'est dans le développement de ces principes, c'est dans les applications de cette parole. Car cette divine parole tombée du ciel est une semence qui contient virtuellement en elle l'avenir de beaucoup de générations. Tout ce qui sortira de cette semence y est déjà enfermé en puissance. Ainsi la semence en elle-même n'admettra jamais rien de nouveau ; mais hors d'elle, même par son développement, quand elle sera mise en terre, elle produira sans cesse des générations nouvelles ; elle se resèmera toujours à travers les siècles dans de nouveaux terrains, et les richesses qu'elle porte dans son sein, les vertus qu'elle renferme, toujours les mêmes quant à la substance, deviendront toujours nouvelles quand à la manifestation et par la forme. Et, en effet, supposez que vous ayez une seule semence, et qu'alors la resemant chaque année vous en fassiez sortir des plants nouveaux, des fleurs nouvelles, des fruits nouveaux ; toutes ces nouveautés n'ont elles pas été contenues primitivement dans la semence unique que vous possédiez.

Voilà ce que c'est que la parole de Dieu pour l'Église ! C'est cette semence éternelle qu'elle séme sans cesse et resème toujours à travers les générations ; elle prend de nouvelles formes, elle a de nouveaux développements, elle produit de nouvelles fleurs qui donnent des fruits nouveaux. C'est cette admirable variété qui fait justement l'épanouissement, la manifestation de la parole divine à travers le monde.

Voilà donc comment l'Église n'admet pas du nouveau dans les principes ; mais elle admet, elle recueille et distribue sans cesse du nouveau dans les applications et dans les conséquences.

De là vient qu'elle aime le progrès, et c'est ainsi qu'elle l'entend. Elle aime le progrès gradué, mesuré, solide, qui a sa source et son point d'appui dans le passé et qui marche tranquillement et sûrement vers l'avenir. Mais les mouvements brusques, saccadés, qui brisent, qui détruisent, qui bouleversent ; les mouvements qui poussent en avant sans savoir où l'on va ; les mouvements qui ne sont pas soutenus par derrière, elle n'en veut pas. Elle veut toujours être appuyée sur le passé pour frayer tranquilement et solidement le chemin de l'avenir. Voilà comment elle entend le progrès, et c'est certainement ainsi que vous l'entendez dans votre conscience chrétienne et dans votre bon sens d'homme. Car enfin, nous ne sommes pas d'hier ; notre vie est appuyée sur le passé, sur ses antécédents ; nous avons nos racines dans ce qui s'est fait, et c'est pour cela que nous pouvons avoir quelque solidité, quelque fermeté. Ainsi donc pour marcher en avant appuyons-nous sur ce qui nous à précédé

C'est ainsi que le grand Pontife, qui donne maintenant au monde un si grand exemple, entend le progrès ; il veut l'appliquer et le développer, toujours ap-

Digitized by Google

payé sur le passé, afin que sa marche soit solide et n'aille à l'avenir qu'avec la garantie des antécédents. Voilà comment l'Église entend le progrès.

Mais si on veut lui faire faire un autre progrès, elle n'y consent pas ; c'est pourquoi on l'a appelée ennemie du progrès ; c'est qu'elle n'a pas voulu consentir à toutes ces agitations factices, passionnées, désordonnées qui sortent tout à coup des têtes humaines, des cerveaux échauffés qui croient faire partir Minerve de l'élaboration de leurs pensées, et qui ainsi veulent imposer aux peuples, comme aux familles, comme aux individus, des constitutions toutes faites, des institutions improvisées. Non, l'Église n'admettra jamais un tel progrès, et je rends grâce à Dieu que de nos malheureuses dissensions, de nos tristes discordes qui nous humilient, soit enfin sortie cette expérience et cette lumière : qu'il n'y a de progrès véritable que celui qui s'appuie sur le passé, qui a ses racines dans les antécédents, qui marche sûrement et tranquillement vers l'avenir en sachant bien nettement ce qu'il veut et en s'appuyant sur des bases inébranlables. Hors de là, nous ne voulons pas le progrès ; nous ne l'accepterons jamais. Bien loin d'y voir une marche en avant, nous y voyons le plus souvent un recul et une marche en arrière.

La seconde cause que j'ai assignée, c'est l'imprudence de quelques ministres et de quelques-uns de leurs amis, peut-être.

Ici, la matière est délicate. Je ne veux blesser personne, et d'ailleurs, je le déclare, je n'ai personne à blesser. Mais c'est une opinion répandue assez généralement, que le clergé en général est toujours soumis au pouvoir qui le soutient, qui le protége, qui le défend, et que l'Église catholique le plus souvent a pris le parti de la puissance contre le peuple, quand la puissance lui était favorable.

Voilà, je crois, Messieurs, l'objection dans toute sa force.

Eh bien ! je dis que cette opinion est une fausseté si elle s'applique à l'Église tout entière et à la généralité du clergé. Il est possible qu'elle tombe sur quelques individus imprudents ou maladroits.

Je m'expliquerai nettement.

Il n'est pas possible que la puissance spirituelle en ce monde n'ait des rapports très-intimes avec la puissance temporelle. Et ainsi je suis un de ceux qui déclarent que la séparation absolue de l'Église et de l'Etat est une chimère. Car nôtre Église n'est pas l'Église triomphante du ciel ; elle est l'Église militante sur la terre. Et d'ailleurs l'Eglise est faite à l'image de l'homme. L'homme n'est pas un esprit pur, un ange, pas plus qu'il n'est un corps, un être matériel ; il n'est ni l'un ni l'autre ; c'est une nature morale, spirituelle et une nature physique d'ans l'unité d'une même personne et d'un même individu qui s'appelle l'homme. Or, l'Eglise est faite à son image, et quand Dieu s'est manifesté aux hommes sur la terre, il a revêtu la forme de l'homme ; la nature divine et la nature humaine ont été associées dans l'unité d'une même personne.

Je dis donc que l'Eglise doit nécessairement avoir un développement matériel, un développement physique, par cela qu'elle est une personne humaine. Et ainsi elle a besoin du pouvoir temporel ou de l'Etat, comme vous voudrez



le nommer, ponr son existence physique, comme le pouvoir temporel a besoin d'elle pour son existence morale, pour son établissement spirituel.

Ce sont donc des besoins réciproques ; vous ne pouvez refuser ni les uns ni les autres. Et quels que soint les abus qui puissent sortir de ce commerce, de cette communication, de cette pénétration réciproque, les abus, Messieurs, pour les hommes raisonnables, ne prévalent jamais contre l'usage. Et ainsi, si vous voulez une Eglise, il faut nécessairement qu'elle soit unie d'une certaine manière avec la puissance temporelle ou avec l'Etat.

Mais voilà ce qui peut arriver :

Ou l'Eglise et l'Etat marchent dans la même voie, c'est à dire que l'Etat est chrétien, se fait gloire de l'être ; ou bien il ne fait rien d'opposé à l'institution de l'Eglise et aux tendances chrétiennes. Dans ce cas l'Eglise a la même cause que l'Etat dans un certain degré et dans une certaine mesure. Dès-lors pourquoi ne voulez-vous pas qu'ils marchent ensemble ? pourquoi ne se soutiendraient-ils pas mutuellement ?

Ou bien l'Etat va contre l'Eglise, empiète sur ses droits ; alors c'est une lutte ; l'Eglise doit maintenir sa dignité ; alors tout en respectant le pouvoir, parce que le pouvoir légitimement et régulièrement établi est toujours respectable, et a droit à l'obéissance, l'Eglise cependant proteste; elle obéit dans tout ce qui est temporel ; mais elle a ses réserves devant Dieu et dans la conscience. Ainsi elle tend à corriger autant qu'il est en elle les tendances du pouvoir quand ce pouvoir est anti-chrétien ou s'éloigne de la ligne chrétienne.

Mais ne pourrait-il pas arriver quelquefois que quelques ministres de l'Eglise favorisassent le pouvoir dans cette voie? Et pourquoi pas ? Les hommes sont des hommes et tous sont faillibles. Mais que l'Eglise, dans son ensemble, agisse de la sorte, je dis que cela est impossible. Au contraire, l'histoire l'atteste, toutes les fois que les gouvernements ont voulu fouler les peuples, l'Eglise a réclamé. C'est même là un des reproches les plus vifs qu'on lui fait : c'est de s'être trop ingéré daus le gouvernement des choses humaines, au moyen âge et dans un temps d'obscurité et d'ignorance où la barbarie envahissant la terre et les gouvernements étant ignorants, les peuples étaient livrés aux instincts brutaux du despotisme ou livrés en proie aux emportements de la violence.

Voilà comment l'Eglise s'est montrée ; elle a défendu les peuples, elle a pris leur parti ; mais toujours en respectant le pouvoir ; elle a protesté autant qu'elle l'a pu contre les ambitions humaines, contre les violences et les emportements de la puissance. Et pourquoi a-t-elle fait tout cela ? parce qu'elle est le représentant de Jésus-Christ sur la terre ; parce qu'elle est chargée d'enseigner la justice et de la faire respecter. Quand le monde était livré en proie aux désordres et aux passions humaines, il a fallu qu'elle intervînt dans les affaires du monde pour le mettre à l'ordre et lui apprendre à vivre. Quand le monde a obéi, l'Eglise s'est retirée. C'est ce qu'elle fait maintenant, elle ne se mêle plus du gouvernement du monde ; elle s'occupe du gouvernement des âmes ; elle sait que quand on possède les cœurs on possède le reste ; voilà le sceptre qu'elle ambitionne ; c'est avec ce sceptre qu'aujourd'hui elle prétend gouverner le monde.

Digitized by Google

Si ce malheur que je viens de signaler se réalisait, voici ce qui arriverait : l'Église, par cela seul qu'elle s'allierait trop étroitement avec le pouvoir établi, s'affaiblirait, détruirait son crédit dans l'opinion, dans l'affection des peuples. La puissance vraiment spirituelle serait paralysée, se corromprait par l'exercice du pouvoir temporel, à force d'exercer une autorité qui ne lui appartient pas sur les choses humaines, elle perdrait sa véritable autorité spirituelle, son pouvoir vrai ; sa vertu divine lui serait enlevée.

Mais, comme je l'ai dit, cette accusation est fausse si elle tombe sur l'Église en général ; elle peut-être vrai si elle s'applique à quelques particuliers.

Voici ce qui peut arriver encore : c'est qu'il s'est présenté des circonstances où les ennemis de l'Église ont été aussi ceux de l'État. Vous savez qu'après avoir ébranlé l'autel on a ébranlé le trône ; que les révoltes religieuses ont amené les insurrections politiques. Dans ce cas, l'ennemi étant le même, pourquoi les forces ne se seraient-elles pas réunies et associées?

Mais nous devons le dire, et nous le déclarons ici sincèrement ; nous croyons qu'en général l'Église doit être très-circonspecte, très-prudente dans ses rapports avec le pouvoir établi. Au reste, que sommes-nous, pour venir dire ce que l'Église doit faire? nous ne devons parler que des individus, que de nous, faibles individus!

Eh bien! nous disons que la communication avec la puissance temporelle ne nous vaut rien en général ; qu'elle tend à nous enchaîner, à nous arrêter, à nous paralyser. Et je ne sais pas si dans l'histoire, l'Église ne paraît pas comme gagnant davantage à la persécution de César qu'à sa protection. Elle ne veut ni de l'une ni de l'autre, ni de la protection qui nous rend esclaves ou nous rabaisse, ni de la persécution ; cependant l'Église est toujours prête à l'accepter!

Voilà comment on a généralisé une accusation qui tombe tout au plus sur quelques individus et sur quelques circonstances.

Je passe à la troisième cause : Les clameurs intéressées des ennemis de l'Église.

Quels sont les ennemis de l'Église? J'en vois trois, et je les nommerai franchement par leur nom ; car aujourd'hui, plus que jamais, il faut combattre au grand jour. Aujourd'hui, elle se trouve à peu près dans la même position qu'aux premiers siècles, où elle avait à se défendre contre les accusations des païens ; il lui faut faire des apologies. Pour cela, il faut qu'elle ait la liberté de parler ; c'est pourquoi l'Église réclame la liberté ; parce qu'il faut qu'elle combatte, elle accepte volontiers la liberté de parler, d'écrire, la liberté de la presse, avec ou malgré tous ses inconvénients ; car, encore une fois, elle en a besoin pour se défendre, et ceux qui en usent pour l'attaquer doivent la trouver prête à en user à son tour pour les repousser.

Le premier ennemi de l'Église, qui a le plus crié contre elle, qui crie tous les jours et criera jusqu'à la fin des siècles (car il y aura de l'hérésie jusqu'à la fin des siècles), c'est l'hérésie.

L'hérésie dit que l'Église catholique est ennemie de la liberté, car l'Église catholique l'empêche de dogmatiser.

Digitized by Google

Eh bien! je dis que l'hérésie, en résumé, dit là un non-sens, qu'elle confond à dessein deux libertés qui ne se ressemblent pas; savoir : la liberté dans les choses surnaturelles, c'est une affaire de foi; la liberté dans les choses naturelles et politiques, c'est une affaire de nature. Ainsi, de ce que l'Église refuse, renie, condamne la liberté de dogmatiser, il ne s'en suit pas le moins du monde qu'elle condamne la liberté politique; car il n'y a là aucun rapport en rapprochant ces deux termes. Cette liberté de dogmatiser que l'hérésie réclame, l'Église n'a jamais dû l'accorder et ne pourrait l'accorder sans se renier elle-même. Nous le disions tout à l'heure, elle a la parole de la vie éternelle, elle enseigne la parole de Dieu; l'esprit même qui dicte cette parole est aussi l'esprit qui l'explique. Par conséquent, c'est à l'esprit de Dieu à juger la parole de Dieu, à l'interpréter, à l'expliquer; cet esprit de Dieu est dans l'Église; Jésus-Christ lui-même a promis qu'il serait avec elle jusqu'à la consommation des siècles. Ainsi, c'est cette substance divine qui jamais ne manquera à l'Église, qui explique la parole de Dieu, principe de toute religion et de toute morale chrétienne.

Vous voyez donc qu'il n'y a là aucun rapport, et qu'ainsi l'hérésie fait un sophisme en déclarant l'Église ennemie de la liberté naturelle et politique; tandis qu'il ne s'agit entre l'Église et elle, que de la liberté dans l'ordre religieux et dogmatique.

Non, nous ne réclamons pas la liberté de dogmatiser; nous savons très-bien que les dogmes ne se discutent pas, car ce sont des vérités au dessus de la raison. Allez donc discuter ce qui est au dessus de la raison; à quoi serviront vos discussions? à quoi sert cette liberté à l'hérésie? A se diviser elle-même, à se disséminer, à se réduire en poussière. Elle arrive avec cette liberté de pensée sur les choses de Dieu, à n'avoir pas deux opinions qui s'accordent, à ne pouvoir pas poser une seule profession de foi. Voilà cette prétendue liberté! et c'est sur ce prétexte qu'elle accuse l'Église de ne pas vouloir la liberté.

Le second ennemi de l'Eglise, c'est la philosophie.

Ici, comprenez-moi bien, j'entends la philosophie dans le sens du dix-huitième siècle. Je ne parle pas de la philosophie chrétienne, de la philosophie véritable, cette philosophie que j'aime profondément, à laquelle toute ma vie a été vouée, et que je cultive encore avec tant d'amour. Ce n'est pas là la philosophie qui est opposée à l'Église; celle-là, au contraire, lui est très-amie et très-soumise. Mais, j'entends par philosophie, celle qui se déclare pleinement indépendante, qui ne veut admettre au dessus d'elle aucune autorité; qui, par conséquent, dans l'ordre naturel comme dans l'ordre surnaturel, veut tout juger, tout expliquer. J'entends cette philosophie qui nie ce surnaturel, qui prétend qu'il n'y a d'autres vérités que celles qu'elle peut expliquer et juger, et qui, ouvertement ou d'une manière cachée, se fait le contradicteur continuel de l'Église.

Eh bien! ouvertement, tant mieux, cela est plus clair, cela est plus franc, et on sait à qui on a à faire. Mais aujourd'hui, elle ne prend pas cette al-

Digitized by Google

lure indépendante et sincère; elle affecte d'aimer l'Église, ou au moins de la respecter; elle la salue de loin, il est vrai, mais enfin elle professe pour elle un certain respect, et dans la réalité, dans ses spéculations comme dans sa pratique, elle ne tient aucun compte de ses enseignements, ni de ces doctrines; elle prétend s'élever par l'indépendance de sa raison au dessus de toutes ces formes; elle ne voit dans les dogmes éternels que des formes d'une vérité plus haute et plus pure qui se communiquent aux hommes faibles, aux hommes d'imagination, aux hommes de sentiment, aux femmes, aux enfants, par des formes appropriées à leur faiblesse et accomodées à leur infirmité, j'ai presque dit à leur imbécillité.

Eh bien! voilà la philosophie ennmie de l'Église, qui crie que l'Église est ennemie de la liberté, opposée à la liberté. Et en criant de la sorte elle fait son métier, c'est à dire qu'elle emploie tous les moyens en son pouvoir pour détracter son ennemi, lui disputer son influence, le rabaisser s'il est possible dans l'estime et dans l'affection des hommes.

Reste une troisième espèce d'ennemi de l'Église qui crie aussi contre elle et qui va disant qu'elle est ennemie de la liberté: c'est l'esprit de désordre soit dans les choses publiques, soit dans la vie privée. Dans les choses publiques il s'appelle l'esprit révolutionnaire. Remarquez que je distingue l'esprit révolutionnaire de ce qu'on appelle révolution; il y a toujours eu des révolutions dans le monde; mais l'esprit révolutionnaire est celui qui les cherche, les provoque, les excite. C'est l'esprit de désordre, qui provient des ambitions humaines, de l'orgueil, de l'intérêt, qui cherche sa place dans le monde et veut se la faire aussi belle, aussi vaste, aussi riche que possible; et quand il ne la trouve pas, il remue, il agite, il bouleverse afin de faire du vide et de se substituer dans le vide, et alors peu lui importent les moyens.

Je dis que cet esprit est ennemi de l'Église, que l'Église le combat, le condamne. Car l'Église aime ce qui est solide, ce qui marche tranquillement, fièrement. Elle ne repousse pas le développement, comme je crois l'avoir démontré, mais elle veut qu'il soit solidement appuyé, commandé, dirigé par les antécédents. Or cet esprit révolutionnaire ne veut rien de tout cela; il veut tout changer, remuer, bouleverser, uniquement dans le but des ambitions humaines ou des intérêts du moment. Voilà pourquoi l'Église le gêne; elle le gênera toujours. Il n'est pas possible qu'elle ne le gêne pas, ainsi il la trouvera toujours sur son chemin comme lui la rencontrera toujours en opposition avec ses tendances et ses agitations.

Et, enfin, il y a encore un grand nombre de personnes qui vont criant que l'Église est opposée à tout ce qui est libéral, à la liberté. Ce sont les hommes qui sont tout animés d'un esprit mondain, c'est à dire d'un esprit de plaisir, d'amusement, d'intérêt, qui ne songent qu'à se divertir, et qui alors ne sont point arrêtés par leur conscience ou qui du moins ne voudraient pas l'être. Or, ceux-là l'Église les gêne. Elle les gêne, par les préceptes qu'elle leur impose, par les appels qu'elle fait à leur conscience, par l'arrêt qu'elle apporte à leur dévergondage. Elle les gêne par sa morale, par sa discipline, et par conséquent, ils sont intéressés à la décrier, à la représenter comme

Digitized by Google

hostile au véritable mouvement, au progrès des choses et à la liberté.

Voilà bien des ennemis : l'hérésie, la philosophie, l'esprit de révolution, l'esprit mondain. Le monde est rempli d'hommes qui appartiennent à ces catégories. Est-il donc étonnant que les cris contre l'Église soient si multiples, si confus, aillent retentir si loin? Est-il étonnant que les préjugés soient si répandus?

Eh bien, qu'apporterons-nous pour les combattre? Deux choses. D'abord la discussion, la libre discussion; et comme je le disais tout à l'heure, nous le réclamons; elle nous est nécessaire et nous la cherchons par tous les moyens. Et ainsi, si la presse a de grands inconvénients (et elle en a d'immenses), cependant nous devons déclarer qu'elle a aussi d'immenses avantages et que par conséquent nous devons l'accepter pour notre défense.

Dès lors, j'aurais à vous montrer que bien loin que l'Église catholique soit ennemie de la liberté, elle en est au contraire le principe et la garantie la plus sûre. Pour cela il faudra bien que nous commencions par vous dire ce que c'est que la liberté politique; car comment voulez-vous comparer ces deux choses si nous ne connaissons pas les deux termes? Comment poursuivrons-nous le rapport si les deux extrêmes qu'il doit avoir nous sont inconnus? Nous poserons donc d'abord nettement, clairement, ce que c'est que la liberté politique comme la doctrine chrétienne l'entend; ce sera le sujet de notre prochaine conférence.

Ensuite nous montrerons que l'Eglise, par son institution même, est l'incarnation de la liberté; que son esprit est identique à l'esprit de la liberté; que son dogme est le principe de la liberté; que sa morale en est la garantie la plus sûre et que sa constitution et sa discipline expriment et réalisent la liberté dans tous ses développements.

Voilà ce que nous désirons faire dans la suite de ces conférences.

Mais il y a une autre démonstration plus puissante que la preuve purement spéculative, ce sont les faits. Je vous dirai donc : Regardez le monde moderne l'histoire à la main, comptez les libertés qui ont paru et voyez d'où elles sont sorties : la liberté morale qui est la source de toutes les autres, proclamée à la face du monde d'une manière si claire par la doctrine chrétienne ! en sorte qu'elle est le pivot de toute cette doctrine! La liberté domestique, la liberté de la femme esclave qui, chez les peuples païens, pouvait être vendue; cette liberté qui l'a établie? l'Evangile. La liberté de l'enfant, qui n'est plus comme chez les Romains ou les Grecs, l'enfant abandonné à ses parents comme un troupeau qu'ils faisaient paître, sur lequel les parents avaient le droit de vie et de mort, aujourd'hui déclaré par l'Evangile propriété de Dieu seul : le père n'en est que le dépositaire, et il en doit compte. La liberté de l'homme vis-à-vis de l'homme, qui l'a établie? l'Evangile. L'Evangile a sapé l'esclavage dans ses bases même en le respectant comme droit éventuel et accidentel. Car c'est là le propre de l'action évangélique et chrétienne : C'est d'avancer toujours, doucement, par la conviction, par les moyens intellectuels; c'est une marche lente, pacifique, mais elle ne s'arrête jamais qu'elle n'atteigne son but.

C'est comme cela que l'Evangile a affranchi l'homme de l'homme; a

Digitized by Google

…truit peu à peu l'esclavage, d'abord par le fait jusqu'à ce qu'il efface le droit.

Je vous dirai regardez les peuples et le monde! regardez le moyen âge avec son effervescence, son effervescence de républiques! Qui a soutenu, provoqué ces républiques? l'Eglise. Qui les a détruites? César.

Regardez plus près de nous, cette Suisse qui, la première à la sortie du moyen âge a donné l'exemple de la liberté unie à la foi et à la religion. Cette Suisse primitive, ces petits cantons glorieux de leur liberté et en même temps tout pénétrés de la foi catholique; est-ce que là l'Eglise s'est opposée à la liberté? Oh! Messieurs, quand je considère ce qui s'est fait autrefois dans ce pays sous l'influence de l'Eglise, et ce qui s'y passe aujourd'hui sous l'influence de l'hérésie, je ne puis maîtriser l'indignation qui me saisit! Et aujourd'hui où sont donc les libertés de ce malheureux pays? où est la liberté de la foi? la liberté de la propriété, la liberté des hommes devant les hommes? Tout est foulé aux pieds par la violence, par la force!

Une voix éloquente et chrétienne l'a dit ces jours passés dans un autre lieu et l'a dit admirablement; elle aura de l'écho partout. Oui, ce n'est plus la liberté; c'est comme une résurrection, une recrudescence de l'état sauvage; c'est la sauvagerie qui est revenue dans l'Europe contre la liberté vraie, broyée et foulée aux pieds! Les droits les plus sacrés, tout ce qu'il y a de plus respectable au monde, rien n'a été ménagé; les passions humaines sont pleinement satisfaites; sauf peut-être qu'elles n'ont pas bu de sang, elles ont méprisé, violé, détruit tout le reste et ont encore ajouté le ridicule et le mépris à l'indignité.

Ah! s'il y a une chose qui me console au milieu de ce grand désastre qui nous recule dans la civilisation, c'est que, dans une telle désolation, l'Église catholique soit la victime!

Je vous dirai, pour terminer, voyez un pays voisin, l'Irlande, ou plutôt ne voyez qu'un homme en Irlande, car il est l'Irlande à lui tout seul, O'Connell! Est-ce un homme de foi? est-ce un véritable catholique? est-ce un ami de la liberté? Il a donné un grand exemple au monde, une grande leçon aux peuples! il leur a appris ce que c'est que la vraie liberté, la liberté chrétienne, et comment on peut la gagner et l'obtenir. On l'obtiendra, on l'aura, parce qu'on a pris la véritable voie. Malheur! cent fois malheur, si vous veniez troubler cette marche pacifique par des violences et des mouvements désordonnés: vous perdriez cette noble cause; elle ne peut passer qu'à l'aide de la paix, de la douceur, de la persuasion. C'est ainsi que l'Église entend la liberté! C'est ainsi qu'O'Connell l'enseignait, la préparait! C'est ainsi que l'Irlande l'obtiendra!

Mais enfin, allons plus haut, au Capitole chrétien, au sommet de toutes les grandeurs humaines! à la puissance la plus haute qui soit sous le soleil! Ah! là, nous trouvons notre père, notre maître! Et quelle leçon il nous donne en ce moment! Oh! quelle réponse à toutes ces déclamations contre l'Église de Jésus-Christ! Ainsi donc, elle n'est pas anti-libérale; ainsi donc, l'Église aime la liberté; elle la donne aussi: mais elle la donne avec sagesse, avec mesure

Digitized by Google

dans l'intérêt même de ceux qui doivent l'avoir pour ne pas la compromettre. C'est ainsi que les choses s'établissent doucement, mais mûrement, sur la terre, par l'influence du christianisme et de l'Église.

Messieurs, un sophiste niait le mouvement devant Diogène. Diogène ne fit qu'une réponse : Il marcha devant le négateur du mouvement.

Pie IX en fait autant ; il répond de la même manière aux sophistes du siècle qui affirment que l'Église est ennemie de la liberté, et qui prétendent que Rome est immobile. Pie IX a dit à Rome : Marche ! et Rome a marché, et le monde a marché avec elle !

O ! salut, grand pontife ! grand homme ! recevez ici le tribut de notre reconnaissance et de notre amour ! Vous avez donné au monde un grand spectacle, et vous allez lui accorder un grand bienfait : cette liberté des siècles, sauvage par sa nature comme tout ce qui est naturel ; vous l'avez baptisée, baptisée de vos propres mains ; vous en avez fait une fille du ciel ; vous l'avez régénérée ; c'est une nouvelle créature ! En sortant de vos mains, la grâce l'a pénétrée ; la greffe du ciel l'a renouvelée. Tout ce qu'elle a de naturel et de sauvage sera neutralisé ; il n'y aura plus en elle que l'effervescence des dons de Dieu, la manifestation des vertus du ciel ! Oh ! qu'elle continue à croître, à grandir sous votre main paternelle ; qu'elle s'embellisse, qu'elle s'affermisse, qu'elle se fortifie, et bientôt elle deviendra comme un grand arbre renouvelé par une admirable greffe qui étendra ses rameaux, ses fleurs, ses fruits bienfaisants sur la terre tout entière !

O ! sainte liberté ! fille du ciel, régénérée par le grand pontife, recevez aussi tous nos hommages, tout notre amour ! O mon Dieu ! combien nous vous remercions d'avoir amené cet évènement providentiel pour dilater nos cœurs, pour élargir nos poitrines, afin qu'en même temps que nous annonçons aux fidèles la vérité et l'éternité, nous puissions aussi leur parler de ce qu'il y a de plus admirable, de plus grand, de plus bienfaisant sur la terre ; afin que nous, ministres de la parole divine, nous puissions accueillir avec sécurité cette liberté du ciel, que nous puissions la proclamer avec autorité, l'annoncer dans toute sa plénitude, dans toute sa beauté, dans toute sa puissance, dans toute sa force, que nous puissions enfin annoncer aux hommes de bonne volonté la vraie liberté, la liberté chrétienne, la liberté des enfants de Dieu, et dans le temps et dans l'éternité.



Digitized by Google

SERMON

POUR LE JOUR DE LA PURIFICATION.

Postquàm impleti sunt dies purgationis ejus secundùm legem Domini, tulerunt illum Jerusalem, ut sisterent eum Domino..., et ut darent hostiam : par turturum aut duos pullos columbarum.

Après que les jours de sa purification furent accomplis, selon la loi de Moïse, ils le portèrent à Jérusalem pour le présenter au Seigneur, et donner ce qui devait être offert en sacrifice : deux tourterelles ou deux petits de colombes.

SAINT-LUC, ch. 2, v. 22 et 24.

Qu'elle est celle-ci qui paraît aujourd'hui dans le temple, offrant à Dieu son premier-né, et, pour le racheter, présentant non un agneau, l'offrande des riches, mais le sacrifice des pauvres, deux tourterelles ou deux petits de colombes? Quelle est celle-ci à qui le vieillard Siméon adresse ces terribles paroles : « Cet enfant est établi comme un signe de contradiction, et votre âme sera percée d'un glaive? »

C'est la première des créatures, l'honneur et la gloire de Jérusalem, celle dont le roi prophète a dit : Vous avez placé sur sa tête une couronne brillante de pierres précieuses, c'est la tige revêtue de fleurs qui ne se flétrissent jamais, la branche qui sans racines reverdit dans le tabernacle, le sanctuaire où devait habiter la Divinité, l'arche d'alliance, le temple de Salomon, la vierge d'Isaïe, la seconde Ève, et pour tout dire avec un évangéliste, elle est Marie, de qui est né Jésus, appelé le Christ : *De quâ natus est Jesus qui vocatur Christus.*

Rien ne m'effraie autant que d'avoir à retracer les grandeurs de Marie, s'écriait saint Bernard; ce que les autres saints ont eu entre eux tous, Marie seule l'a possédé tout entier. Dieu la créée comme un monde tout spécial pour lui. Aussi a-t-elle pu dire : Je suis préparée dès l'éternité : *Ab æterno ordinata sum.*

Pourquoi une créature si parfaite a-t-elle été soumise aux purifications de la loi? Pourquoi cette vierge, encore plus pure après son enfantement, s'est-elle tenue éloignée du temple pendant quarante jours, elle qui avait mis au monde le maître du temple? Pourquoi son Fils, le Fils de Dieu, est-il présenté dans la maison de son Père, comme un enfant dénué de tout? Pourquoi celui qui devait changer la loi se soumet-il à la loi? Pourquoi tant d'obscurité, tant de contradictions apparentes, tant de mystères? Ah! c'est que tout ce qui se passe dans le temple est fait pour nous; pour nous, mélange de misère et de grandeur, de force et de faiblesse, véritable habîme de contradiction et de ténèbres, pour nous, créés dans la gloire et tombés dans l'opprobre Une grande réparation s'accomplit. Dieu nous sauve de la même manière que notre ennemi nous avait perdus. Une femme avait été le principe de notre ruine, une femme est le principe de notre salut. Les deux sexes ont coopéré a notre mort, ils contribuent tous deux à notre résurrection. Une femme nous est donnée pour mère à la place d'une autre femme, une humble au lieu d'une superbe

Digitized by Google

Toute la destinée humaine est expliquée, la chûte et la rédemption, l'innocence et la douleur, Jésus-Christ et Marie ouvrent au repentir le chemin du ciel fermé depuis la faute d'Adam et d'Ève.

Marie acceptant le sacrifice de l'esprit, consommant le sacrifice du cœur, répare la désobéissance d'Ève, elle nous apprend le culte que nous devons à Dieu, l'adoration en esprit et en vérité, et nous révèle la gloire qui en est la suite. Anssi Marie est-elle la plus grande des créatures par les lumières qui lui ont découvert la grandeur de l'humilité et de l'esprit de sacrifice, par l'amour qui lui en a fait accepter les rigueurs, par la gloire qui a récompensé en elle l'acceptation de la mort de son Fils? Tel sera le partage de ce discours.

Implorons l'Esprit-Saint, afin que nous puissions imiter la vie et la mort du Fils et de la mère, du nouvel Adam et de la nouvelle Ève.

Ave Maria.

PREMIÈRE PARTIE.

Fille des rois, des grands-prêtres et des patriarches, descendante de David, Marie était pauvre par suite de la captivé de Babylone, qui avait changé toutes les conditions dans la Judée. Elle habitait la petite ville de Nazareth, dans l'humble demeure de Joachim et d'Anne, son père et sa mère. Devenue l'épouse d'un simple artisan, elle s'était unie à lui pour protéger et cacher sa virginité. Vouée au temple dès sa plus tendre enfance, elle méditait sans cesse en elle-même les vérités révélées, et la chûte des anges, et cette grande promesse faite à Abraham que toutes les nations de la terre seraient bénies en un Fils de sa race. Elle voyait cette promesse transmise d'Isaac à Jacob, de Jacob à Juda, de Juda à David, et comme le sceptre sorti de Juda était alors entre les mains d'un prince Iduméen, elle croyait, selon la prédiction de Jacob, les jours du Messie arrivés. Tout à coup l'ange qui avait parlé à Daniel et à Zacharie paraît devant elle.

Dès que l'ange lui a dit: « Je vous salue, Marie, pleine de grâce, vous êtes bénie entre toutes les femmes, Marie se trouble. Ignorant le monde dont elle était ignorée, Marie descendait encore au-dessous de l'humble situation où le ciel l'avait fait naître, par la sublime humilité d'un cœur qui ne s'ouvrait qu'aux saintes inspirations de Dieu, elle avait suivi la volonté divine en faisant vœu d'être vierge; aussi vous la voyez plus inquiète de l'idée de renoncer à la virginité que flattée de l'honneur qui lui est offert. Marie entend dire qu'elle va devenir la mère du Messie, que son Fils régnera éternellement, elle sait que Satan peut se transformer en ange de lumière, elle hésite.

Que cette demeure pauvre et obscure, où se passe la première scène de l'Incarnation, contraste avec les délices et la magnificence de l'Éden, où un ange aussi vint parler à Ève! Que de leçons à recueillir si l'on compare les deux mères du genre humain, la mère des morts, la mère des vivants. D'un côté l'humilité, la pauvreté, l'obéissance; de l'autre les richesses, l'éclat, la gloire; tout ce qui perd, tout ce qui sauve.

Ève avait été séduite par la promesse d'être semblable à Dieu; Marie entend ce qu'elle va devenir la mère de Dieu, elle attend en silence l'inspiration du

Très-Haut. Vierge, il faut qu'elle consente à devenir mère; mère, à immoler son Fils.

Vierge sainte, s'écrie saint Bernard, tous les hommes, tous les siècles sont suspendus à vos lèvres; l'ange attend une réponse et nous une parole de pitié. Voilà qu'on nous offre le prix de notre rançon, nous serons délivrés à l'instant, si vous y consentez. Créés à l'image de Dieu, nous nous sommes perdus, vous pouvez aider à nous rétablir par une parole; c'est ce que vous demandent Adam et sa postérité bannie du Paradis, et le patriarche Abraham; tous se prosternent à vos pieds sacrés, parce que de vous dépendent la consolation des misérables, la rédemption des captifs, le salut de l'univers. Donnez, s'il vous plaît, cette réponse que le ciel, la terre et les enfers attendent. Un ange, une vierge, dans l'humble demeure de Marie, décidaient du sort du monde; un ange envoyé par le Créateur; une vierge représentant toutes les créatures; un ange, une vierge, plus angélique que l'ange même.

Entendez enfin son humble réponse : *Ecce ancilla Domini;* voici la servante du Seigneur. Marie n'a pas oublié que Dieu devait susciter au démon un ennemi dans une femme, que cette femme devait écraser la tête du serpent. Elle se souvient que Dieu a promis à la famille de David un signe, et ce signe était une vierge. Elle consent à la volonté de Dieu, elle renonce à toutes ses pensées, elle se dépouille de tous les sentiments de son cœur, pour accomplir la parole divine. Elle déclare que tout ce qui est en elle appartient à Dieu, elle prononce le mot de la rédemption : Qu'il me soit fait selon votre parole : *Fiat mihi secundùm verbum tuum.*

O puissance! ô prodige d'amour pour Marie! A peine a-t-elle prononcé ce mot : *Fiat,* qu'il soit fait, toutes les prédictions s'accomplissent, les désirs des patriarches, l'attente des nations, sont remplis., un ciel nouveau paraît au-dessus de nous, les intelligences célestes s'étonnent, la nature divine s'unit à la nature humaine. Marie possède dans son sein l'espérance de la terre, la gloire des siècles, la joie de l'univers. Une parole a changé toutes les lois de la nature, une vierge demeurant vierge conçoit un Fils, un Dieu est homme, un homme est Dieu; une femme devient le sanctuaire de la divinité.

Saint Augustin remercie la sainte Vierge, au nom de la nature humaine, d'avoir donné à l'ange ce consentement, le principe et la cause de notre salut. Sainte Vierge, ajoute cet incomparable Père, qui pourrait vous remercier et vous louer dignement, vous qui, par une parole, avez sauvé le monde qui était perdu.

Le sacrifice accepté à Nazareth, Marie vient aujourd'hui le confirmer dans le temple de Jérusalem. De même, dit le grand évêque de Meaux, que le jour de l'annonciation elle donna son consentement à l'incarnation du Messie, de même au jour de la purification elle ratifia le traité de la passion de son Fils par le sacrifice qui en était la figure.

Ce n'est plus un ange, c'est un vieillard dans le temple, c'est Siméon qui est le ministre du sacrifice. Il ne parle pas à Marie du règne éternel de son Fils, il lui annonce les contradictions auxquelles Jésus sera exposé, et le glaive dont elle sera percée elle même à cause de lui.

Digitized by Google

Que fait Marie en entendant ces paroles? Va-t-elle s'étonner de ce qui est dit d'un Dieu qui doit mourir, et trouver dans les sentiments de son cœur les motifs pour se dérober à la soumission de l'esprit; non, elle avait hésité quand l'ange lui parlait de sa gloire; elle n'hésite pas quand Siméon lui parle de sacrifices. Elle tient le Sauveur dans ses bras, elle l'offre à Dieu. Elle répond dans son cœur à Dieu, qui veut immoler Jésus-Christ : que notre Fils meure, afin que le monde vive.

Rien ne coûte à Marie pour obéir à Dieu; elle sait que par sa soumission à la loi de Moïse, elle accrédite la croyance qu'elle avait conçu comme les autres femmes, et qu'elle est comme les autres femmes impure et pécheresse. Ce Fils dont elle devait être si fière, l'ange de la nouvelle alliance, celui que les mages, les bergers et les anges avaient adoré, elle le rachète au prix exigé des pauvres. Elle consent à voiler toute sà gloire, la gloire de son Fils, et à s'ensevelir avec lui pendant trente ans dans la plus humble demeure.

Quel mélange de ténèbres et de lumières, de clartés et de mystères! Marie aurait pu trouver bien des contradictions apparentes dans la conduite de Dieu, elle obéit en silence; mère des croyants, elle nous sert ainsi de modèle pour arriver nous-mêmes à la foi; elle triomphe des suggestions de son esprit, elle sait que servir Dieu c'est régner. Ainsi se trouve sanctifiée dans Marie cette humilité de l'esprit, notre règle à tous dans la nuit où nous marchons; vierge, elle n'a pas douté qu'elle devînt mère, et mère de Dieu; reine du ciel, elle accepte l'obscurité la plus profonde. Elle a cru l'ange et le vieillard qui avaient mission pour lui révéler la volonté divine, et nous aussi nous devons croire tout ce que Jésus-Christ nous a révélé quand nous sommes assurés de sa mission divine.

Pendant qu'une jeune femme de Nazareth était inondée de toutes les clartés du ciel, les sages de la Grèce et de Rome étaient plongés dans les plus profondes ténèbres. La soumission de son esprit l'associait à la rédemption, l'orgueil des philosophes qui voulaient toutcomprendre les laissait incertains sur les premières vérités. Qu'ils sont petits ces grands génies avec leurs vains systèmes, auprès de cette humble femme qui connaissait le grand secret caché aux puissances de l'air et renfermé dans les profondeurs de l'Écriture, l'alliance de l'humanité et de la divinité. Et aujourd'hui encore ne voyons-nous pas les esprits superbes s'éloigner de la foi, parce qu'ils veulent sonder les profondeurs inaccessibles de la majesté divine? La foi est un acte du cœur, *corde creditur*. C'est de la volonté plus que de l'intelligence que vient la foi. Un esprit superbe, un cœur orgueilleux, ne croiront jamais la religion de l'humilité et de l'amour.

Marie fut donc la plus grande des créatures par sa foi. Vous allez voir maintenant que la soumission du cœur en elle fût aussi parfaite que l'humilité de l'esprit.

Pour prouver que Marie fut la première des créatures par son amour, il nous suffira de montrer qu'elle eut pour Dieu l'amour le plus parfait, l'amour d'une mère. De tous les sentiments de l'humanité sur la terre, l'amour maternel est le plus pur.

Digitized by Google

Qu'y a-t-il de plus profondément gravé dans notre cœur que le souvenir d'une mère? Et pourquoi? Parce qu'elle s'occupe de son fils sans songer a elle. Les yeux de l'enfant se mouillent involontairement quand il pense à sa mère, car la vie de sa mère, pour lui, est une vie de sacrifice. Aussi Dieu, dans l'Écriture, se sert sans cesse de cette image de la maternité : « Une mère, dit-il aux Juifs, peut-elle oublier son enfant, le fruit de ses entrailles; et quand elle l'oublierait, moi je ne vous oublierai jamais. »

Une mère connaît-elle un autre intérêt, d'autres plaisirs que ceux de son fils? La santé, la maladie, la tribulation, la joie, tout lui est indifférent quand elle est inquiète pour lui. Cherchez une patience plus étonnante dans les contradictions et les souffrances, une générosité, une immolation de soi-même plus complète que dans une mère! Que l'intérêt de son fils réclame qu'elle s'arrache au sommeil, qu'elle porte le poids du jour et de la chaleur, qu'elle aille à travers les villes et les campagnes, qu'elle monte au supplice, rien ne peut l'arrêter. Que les rois se prosternent aux pieds de son fils, elle sera dans le silence, l'amour qu'elle a pour lui est plus doux que tous les honneurs qu'il reçoit. Parmi toutes les mères, quelle mère montra plus de tendresse à son fils que Marie, dont toute la vie peut être appelée une immolation perpétuelle? La plupart des mères trouvent au moins dans leurs illusions sur l'heureux avenir de leurs enfants un soulagement à leurs soins et à leurs veilles; mais il n'y avait pas d'illusion pour Marie. Les livres saints avaient levé tous les voiles devant ses regards, et Jésus souffrant et crucifié était sans cesse présent à sa pensée. Pendant tout le temps, dit un orateur chrétien, qu'elle le vit croître sous ses yeux, elle ne cessa d'avoir la déchirante pensée qu'il croissait pour le sacrifice. Elle ne put écarter de son esprit les images du jardin des Olives, du Prétoire et du Calvaire. Tout ce qui fait la consolation des autres mères se changeait pour elle en tourment : s'il tendait vers elle ses mains innocentes, elle croyait déjà les voir chargées de chaînes ou percées de clous qui devaient les attacher à un infâme gibet; s'il souriait à sa mère, s'il fixait sur elle de tendres regards ou sollicitait ses caresses, elle se représentait ses yeux éteints et mourants, son visage inondé de sang et de larmes, tout son corps déchiré. C'était un supplice de chaque instant, que tout renouvelait et que son amour seul put lui faire supporter.

Marie n'avait pas une volonté, un sentiment, une inclination qui ne fût en union avec son fils. Son fils veut vivre pauvre, elle accepte la pauvreté; son fils déclare qu'il aime tous ceux qui font la volonté de son père, elle n'est unie à son fils que par les liens de la religion; son fils veut mourir, Marie est conduite, non au Thabor, mais au Calvaire. On a dit du sacrifice d'Abraham Dieu n'aurait pas demandé ce sacrifice à une mère, il l'a demandé à Marie.

La voilà au pied de la croix, cette Vierge mère d'un fils, et de quel fils ! Elle le voit couvert de plaies, livré à la rage de ses ennemis, couronné d'épines, tendant les bras à un peuple furieux; son sang coule de toutes parts, elle ne peut l'arrêter; il a soif, elle ne peut le désaltérer : elle l'entend se plaindre que son père l'a délaissé, elle ne peut le soulager; elle voit dans le mépris celui qui est au-dessus des anges, le saint des saints entre des scélérats.

Digitized by Google

Plus elle aime, plus elle souffre. Les femmes qui accompagnaient Marie au Calvaire pleuraient, Marie ne pleure pas. Elle ne pleure pas, dit saint Ambroise, elle est debout, au milieu des bourreaux, au milieu des ténèbres, des tremblements de terre et des morts ressuscités; elle est mère, sans doute, mais elle est mère de Dieu, son âme est traversée par un glaive; mais sa vertu est plus forte que sa douleur, son amour plus fort que la mort.

Le fils et la mère offrent un même holocauste pour les pécheurs, tous deux ont la même ardeur de mourir pour le salut du monde. Tout deux peuvent s'écrier : O vous qui passez par le chemin, regardez et dites s'il est une douleur semblable à la mienne. Sur la croix, au pied de la croix, vous voyez deux sacrifices, deux victimes, les plus grandes douleurs, la douleur d'un Dieu, la douleur d'une mère; vous voyez deux autels au Calvaire, la croix de Jésus-Christ et le cœur de Marie.

Femme, voilà votre fils, dit Jésus-Christ à sa mère en lui montrant saint Jean, et le grand évêque de Meaux ajoute: « Femme qui souffrez avec moi, soyez féconde avec moi, soyez mère de ceux que j'enfante par mon sang et par mes blessures. » Cette parole la tue, cette parole la rend féconde, et elle nous engendre d'un cœur déchiré d'une affection sans mesure. Aussi, saint Epiphane, faisant allusion au sacrifice perpétuel de la Vierge Marie, dit qu'elle a été la première croix sur laquelle Dieu a immolé son fils.

Marie, en acceptant la croix avant la naissance de son fils, a mérité de devenir la mère de Dieu; en acceptant de vivre après la mort de Jésus-Christ, elle a mérité de devenir la mère des hommes. Marie est mère de Jésus-Christ et de tous les hommes par la douleur et par l'amour.

La Sainte-Vierge est la véritable mère, elle est cette femme dont saint Jean a dit: Elle criait au milieu des angoisses afin de former le Christ en nous. Parmi les délices du Paradis, Ève nous présente le fruit de mort; parmi les cris et les larmes, Marie nous présente le fruit de vie. Le plaisir nous a tué, la douleur nous vivifie. Ève unie à l'orgueil du démon, à la faiblesse d'Adam, nous a perdus par l'attrait des sens. Marie associée à l'amour fécond du Père, à la mort vivifiante du Fils, nous a enfantés dans le sang de Jésus-Christ, dedevenu l'holocauste de l'univers. L'amour de Dieu a maintenant pour symbole la maternité, et du cœur de Marie les trésors de la grâce se répandent aujourd'hui sur tous les hommes. Aussi l'image de Dieu sur la terre, ce n'est plus le soleil, c'est le cœur d'une mère, c'est une mère qui a enfanté la vie de l'univers. C'est une mère qui, suivant la belle expression de saint Epiphane, est l'autel de la miséricorde, le commun propitiatoire de l'union. Tout passe donc par le cœur d'une mère dans cette admirable théologie catholique. Sublime contemplation, symbole éclatant de l'amour ! Dieu a tiré le premier Adam du limon de la terre, il a tiré le second Adam du cœur d'une mère.

A l'exemple de Jésus-Christ et de Marie, offrons à Dieu le sacrifice sans réserve de notre esprit et de notre cœur, l'holocauste de tout nous-mêmes.

De même qu'il nous faut imiter Marie par la soumission de notre esprit aux mystères, de même nous devons l'imiter par la soumission de notre cœur à la volonté de Dieu dans tous les événements de la vie. Quelles que soient nos

Digitized by Google

anxiétés, nos souffrances, nous devons penser que Marie a su accepter la croix de son fils, et que Jésus-Christ l'a portée ; aucun sacrifice ne doit nous coûter, parce qu'il n'en est pas de comparable aux leurs. On manque également de foi quand on ne dit pas à Dieu : Que votre volonté soit faite, et non la mienne : et lorsqu'on ne lui dit pas : Parlez, Seigneur, votre serviteur vous écoute. La perfection de l'amour ici-bas est donc de souffrir. Dieu a donné à son Fils la pauvreté, les humiliations, la mort, et Jésus-Christ a voulu que sa mère souffrît comme lui. L'indigence, l'obscurité, les séparations, la douleur, ne sont donc pas les véritables maux, puisque Dieu les a destinés à son Fils, puisque Jésus-Christ les a réservés à sa mère. Ah ! dans cette nuit profonde où nous sommes plongés, combien de fois ne nous arrive-t-il pas de sentir que dans nos cœurs, dans nos esprits, il y a quelque chose que rien ne saurait satisfaire ? C'est ce qui ne peut être rempli dans le ciel que par Dieu, et sur la terre, que par le dévouement et par le sacrifice.

Marie régnait sur le monde, qui ne la connaissait pas, parce que tous ses sentiments étaient au-dessus du monde, parce qu'elle dominait son propre cœur par son union complète avec Dieu. Voilà ce qui a fait sa gloire, voilà pourquoi elle est devenue la reine du ciel.

Si l'œil n'a point vu, si l'oreille n'a pas entendu, si le cœur de l'homme n'a point compris ce que Dieu réserve au moindre de ses élus, qui pourra comprendre et encore moins expliquer de quelle gloire Dieu récompense le plus parfait des sacrifices ! Qui pourrait peindre Marie s'élevant du fond du désert, reçue dans le ciel par Jésus-Christ, portant dans ses mains la couronne de l'immortalité, placée à côté de son divin Fils, au-dessus des ordres de tous les esprits bienheureux, en sorte qu'on a pu dire d'elle : Elle est au-dessous de Dieu et au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu ! Marie est la fille, la mère, l'épouse de Dieu, fille du Père, mère du Fils, épouse du Saint-Esprit.

C'était un grand ouvrage de préparer une demeure, non pas à l'homme, mais à Dieu. Idées trop élevées, l'esprit de l'homme craint de s'égarer en les exposant. Je le sens, je ne dois que rassembler ici tous les rayons de lumière répandus dans les livres saints et dans la tradition, et recueillis par l'Église sur la gloire de Marie.

La maternité divine rapproche Marie de Dieu le Père, que le concile de Trente appelle la source, l'origine de toute la divinité. Si nous avons un Dieu sauveur, nous le devons au Père, qui l'a produit dans l'éternité, et à la Vierge-Mère, qui l'a produit dans le temps par la douleur et par l'amour.

Marie est mère et reine des vierges. Je vois à votre droite, Seigneur, une reine revêtue d'une robe d'or où brille une merveilleuse variété. Toute la gloire de la fille du Roi vient de son cœur. Ses vêtements sont resplendissants de broderies. Que toutes les vierges viennent après elle. Elle est la vierge unique, elle est vierge et mère.

Il n'y a que Dieu le Père et la sainte Vierge qui aient produit un Dieu. C'est ce qui faisait dire au cardinal saint Pierre Damien : Que toute créature se taise et tremble et ose à peine envisager l'immensité d'une si grande gloire !

Pouvons-nous être étonnés puisque Marie est unie à toute la gloire du Père,

Digitized by Google

qu'elle partage toute la gloire du Fils. Elle est associée à la rédemption de l'humanité par son union aux douleurs et à la passion de son Fils. Comme son Fils, Marie n'apporta point en naissant le principe de la mort, la tache du péché originel; comme son Fils elle ne connut pas la corruption du tombeau; comme son Fils elle fut accueillie par toute la cour céleste. Après la gloire de son Fils, en est-il une plus grande dans les cieux? Un corps si pur ne pouvait être sujet à la dissolution; une gloire si grande ne pouvait subir les outrages de la mort. Où le péché n'est pas, la mort n'a point de droit à exercer.

Le corps de Marie est devenu comme le corps de son Fils, impassible, immortel, inaltérable, plus brillant que les astres, resplendissant de la gloire de son âme et de la gloire divine. Comme au nom de son Fils, tout genoux fléchit à son nom sur la terre, dans les cieux, aux enfers. Les mérites du Fils optiennent tout du Père, les mérites de la Mère obtiennent tout du Fils; elle n'a pas la toute-puissance qui ordonne, mais elle a la toute-puissance qui supplie, *omnipotentia supplex*. Touchante hiérarchie de grâce et de miséricorde! Un temple, un autel s'élèvent partout pour la sainte Vierge près de ceux que l'amour et la reconnaissance élévent à Jésus-Christ. L'un et l'autre consolent toutes les douleurs de la terre, et sont l'asile de toutes les infortunes.

Le cœur de l'homme ne peut s'ouvrir à l'amour du Fils qu'il ne s'ouvre à l'amour de la mère. L'homme ne peut voir Jésus sur l'autel qu'il ne le voie au paravant dans les bras de Marie.

Venez, dit Jésus-Christ à Marie, venez, ô ma bien-aimée, et je mettrai ma gloire en vous. Nul ne m'a donné plus que vous dans mon humanité, nul ne recevra plus que vous de ma divinité. Vous m'avez revêtu de votre chair mortelle, je vous revêtirai de ma splendeur céleste; vous avez voilé sur la terre le soleil de ma divinité, je vais vous revêtir de ce soleil durant les années éternelles; vous m'avez nourri de votre lait, je vous nourrirai de ma substance divine.

Ce n'est pas tout encore: Marie, épouse du Saint-Esprit, élève tous les hommes avec elle. C'est parce qu'elle est l'épouse du Saint-Esprit, qu'en vertu d'un décret immuable de la justice divine, Marie contribuera éternellement à toutes les opérations de la grâce sur le salut des hommes.

Ainsi se trouve accompli cet oracle des premiers jours qui annonçait la régénération de l'humanité par la femme. Le Saint-Esprit a couvert Marie de ses ailes, la femme a écrasé la tête du serpent; l'humanité abaissée par le prince des ténèbres s'est élevé jusqu'à la Divinité. Les femmes chrétiennes, en prenant Marie pour modèle, ont contribué à la régénération du monde; elles ont changé les lois et les préjugés barbares, elles ont adouci les mœurs, préparé l'abolition de l'esclavage, tempéré l'autorité, ennobli l'obéissance. Que l'on compare la condition des femmes parmi les peuples chrétiens et parmi les nations infidèles, et l'on retrouvera l'œuvre du Saint-Esprit, l'intervention bienfaisante de Marie. Partout où Marie n'est pas connue, on ne voit que les filles d'Ève, et la tête du serpent n'est pas écrasée.

Divine Marie, avancez-vous avec assurance, entrez en possession de tous les biens de votre Fils, usez du ciel avec la confiance d'une fille et d'une mère,

Digitized by Google

disposez de toutes les splendeurs de Dieu avec le pouvoir d'une épouse, agissez avec l'autorité d'une reine ; tout est à vous, vous êtes la fille, la mère, l'épouse ; vivez, régnez, jouissez éternellement.

Et nous, mes frères, allons tous vers Marie, jetons-nous à ses pieds, prions par elle le Père, le Fils, le Saint-Esprit. Implorons sa médiation toute-puissante, mais n'oublions jamais que notre confiance en elle ne peut reposer que sur l'imitation de ses vertus. Son humilité a fait sa grandeur. L'Église, en faisant retentir les voûtes sacrées des louanges de la mère de Dieu, s'écrie : « Quelle est celle-ci qui s'élève du désert, comblée de délices, et appuyée sur son bien-aimé? C'est l'autel du ciel, *ara cœli.* » Mais elle ajoute : « C'est la plus humble des vierges. » Marie n'est la première des créatures que parce qu'elle a toujours voulu paraître la dernière; elle n'est la reine de gloire que parce qu'elle a toujours été la plus humble des femmes.

La leçon est complète maintenant pour nous ; nous savons comment nous pouvons nous perdre ou nous sauver, nous savons que dans les humiliations et les abaissements, se trouvent au plus haut degré l'élévation et la grandeur. Les reines, les impératrices, qui vivaient au temps de Marie, seraient bien étonnées, si elles revenaient au monde, de voir aujourd'hui sur les autels de l'univers, l'image de cette jeune femme obscure de Nazareth, qu'elles n'ont pas connue. Et pourqnoi sa gloire? Parce que sa vie se rapportait non au temps, mais à l'éternité, non aux hommes, mais à Dieu. Et pourquoi l'oubli où ces filles d'Ève sont tombées? Parce qu'elles ont sccrifié l'avenir au monde et à elles-mêmes. Soyons comme la nouvelle Ève et le nouvel Adam, mes chers auditeurs, grands par la soumission de notre esprit à la parole divine et par l'entière adhésion de notre cœur à tous les événements. Ah ! vous qui m'écoutez, ne sortez pas d'ici sans avoir fait au Très-Haut, comme Marie, le sacrifice de votre volonté, sans avoir consacré à Dieu ce que vous avez de plus cher. Sacrifiez à Dieu la passion dominante de votre cœur, cet attachement qui trouble votre vie, cet esclavage des sens qui vous déshonore, cette fascination de votre esprit, cet enchantement de votre cœur qui vous tyrannise. Les passions remplissent notre âme de chagrins, de jalousie, de remords et de désespoir. La piété seule nous donne la paix. Voyez s'il y a un chrétien, observant toute la loi, qui soit malheureux, et s'il est un seul homme servant le monde qui soit heureux. Les trois personnes réunies dans le temple, Siméon, Anne et Marie, nous apprennent tous les genres de sacrifices : Siméon, le détachement de la vie ; Anne, le mépris des attraits sensibles ; Marie, la soumission de l'esprit et du cœur.

Vierge sainte, c'est dans votre sein qu'a pris naissance l'auteur et le consommateur de notre foi. Puisse ma parole, grâce à votre intercession, le faire naître dans les cœurs. Divine Marie, ayez pitié de nous, de nous, enfants d'Adam, qui, malgré notre misère, écoutons encore trop avidement le prince des superbes. Vous lui avez écrasé la tête, obtenez-nous de vaincre notre vanité et notre orgueil ; souvenez-vous de vos douleurs et des douleurs de votre Fils supportées pour nous ; obtenez-nous d'être humbles, doux, charitables, afin qu'après avoir participé sur la terre à vos vertus, nous soyons reçus dans les

Digitized by Google

tabernacles éternels pour connaître ce que vous connaissez, aimer ce que vous aimez, et contempler à jamais votre gloire.

Ainsi soit-il.

LA CONFESSION,

Par l'abbé DEPLACE.

PREMIER DISCOURS.

Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terra. Et ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi.

Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre, et voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles.

Le nombre est rare de ces hommes qui vivent plus que leur siècle, et dont le génie, alors qu'ils ne sont plus, domine encore et gouverne le monde. Toutefois, quelle qu'ait été, pendant leur vie ou après leur mort, l'action de ces grands hommes, toujours le temps leur est fatal à tous; un peu plus tôt, un peu plus tard, l'avenir se détache de leurs œuvres et leur échappe. Les siècles finissent par emporter leurs institutions, comme les fleuves emportent les constructions jetées le long du rivage.

Mais il en est autrement de Jésus-Christ : ça été son triomphe de saisir l'avenir et de l'enchaîner à jamais à ses institutions. Des grands hommes du monde, quelques générations écoulées, quelle est la puissance? Souvenirs d'un autre âge, ils ne répondent plus à aucun besoin, ils ne se lient plus à aucune action vivante dans la société humaine. Jésus-Christ, au contraire, toujours présent, est la puissance toujours actuelle, l'influence et la vertu; besoin de tout âge, raison suprême de toute action morale sur la société, il ne cesse d'animer de sa vie divine son Église, et il maintient à travers les siècles, toujours jeunes et toujours puissantes, ses immortelles institutions.

Or, mes frères, de toutes les institutions laissées par Jésus-Christ à son Église, je n'en connais aucune où il ait dépensé avec plus de traits de sagesse, avec plus de germes de force et de durée, aucune qu'il ait marqué du sceau plus visible de sa fécondité et de sa puissance, que l'institution du tribunal réconciliateur dont je vais vous parler aujourd'hui.

Mes frères, c'est une tendance remarquable des esprits dans notre siècle, d'étudier l'esprit des législations diverses des sociétés humaines, et de rechercher dans leurs institutions, avec le caractère des peuples, la sagesse et le génie de leurs législateurs. Eh bien! nos institutions catholiques ont sans doute quelques droits à l'attention de l'esprit humain, car aussi bien, rien de plus vaste : elles appartiennent à une société qui s'étend d'un pôle à l'autre; rien de plus puissant : elles ont prise sur l'être humain tout entier; et surtout rien n'est plus vivace : dix-huit siècles ont passé, tout a croulé autour d'elles, et elles sont debout.

Digitized by Google

Je me propose aujourd'hui de rechercher avec vous quelle est l'idée du sacrement de pénitence ou du tribunal réconciliateur.

Je m'arrêterai donc aujourd'hui au point de vue rationnel, c'est-à-dire au point de vue des idées. J'essaierai de rechercher avec vous, premièrement : Quelle est la constitution intime du tribunal réconciliateur? secondement : Quelle est son action et son influence sur la société religieuse?

Ce sera tout le sujet de votre attention ; ce sujet a le droit de vous intéresser tous, mes frères : vous, s'il en était ici, qui ne croyez pas, afin de dissiper vos préjugés ; vous qui croyez, afin d'éclairer votre foi. Ce sera une manière, si vous le voulez, indirecte, efficace toutefois, d'établir le fait d'une institution divine. Cependant, implorons les lumières du Saint-Esprit, par l'entremise de Marie. *Ave*, *Maria*.

Apprécier une institution, c'est d'abord en rechercher l'idée, et ensuite en étudier l'organisation intime. Quelle est l'idée du tribunal de la pénitence? Mille fois on vous l'a dit dans ces chaires sacrées. L'Église est une société; elle doit l'être. Or, concevez-vous la société sans le pouvoir? Concevez-vous le pouvoir sans une législation qui règle la liberté humaine, en l'enchaînant à certains devoirs? Concevez-vous une législation quelconque sans un tribunal investi du double droit de poursuivre les injures de la loi et de les venger? La puissance judiciaire entre donc dans l'idée de toute société. Elle est donc une des nécessités même de l'Église catholique. Ainsi voilà l'idée du tribunal réconciliateur : c'est une institution divinement transportée, par Jésus-Christ, de l'ordre temporel dans l'ordre religieux ; c'est le tribunal de la société catholique. L'idée étant connue, il faut aller à l'application pratique, en étudier dans l'effet l'organisation intime

Or, le tribunal catholique presente trois éléments nécessaires et constitutifs : l'accusation, la sentence et la peine; et chacun de ces éléments est marqué d'un sceau divin, d'un sceau singulier de puissance et de miséricorde tout ensemble.

L'accusation, c'est l'élément premier de tout tribunal. Dans toute société régulièrement constituée, la souveraineté délègue des magistrats chargés de représenter l'intérêt public et de le venger devant les tribunaux. A eux, la noble fonction de veiller sur les attentats du crime ; à eux, de poursuivre le criminel, de l'accuser et de le convaincre devant la loi ; à eux, de demander son supplice à la justice publique ; leur mission ne s'arrête que devant la prison ou l'échafaud.

De magistrature accusatrice, l'Église catholique n'en connaît point, n'en veut point connaître. Ici le coupable est connu, révélé, par son action spontanée et volontaire, et le jugement tout entier repose sur le libre témoignage de son aveu. De là les deux conditions différentes de deux tribunaux, et aussi ces deux caractères différents de puissance qui distinguent l'une et l'autre société.

La société civile n'atteint le coupable que par l'accusation publique. Or, l'accusation faite par l'autorité est nécessairement extérieure ; elle n'atteint le coupable que par le côté du fait matériel; elle n'entre point dans l'intime de

Digitized by Google

l'être; elle ne saisit pas dans le cœur ce qui fut coupable, elle s'arrête à ce qui a été exécuté par le bras.

La société catholique, au contraire, elle, saisit le coupable par la révélation du coupable lui-même, elle pénètre dans le cœur, elle entre dans le plus intime de l'être humain, elle connaît le criminel comme il se connaît lui-même, j'allais presque dire, comme il est connu de Dieu; en un mot, aux sociétés civiles, ce qui est public, ce qu'il y a d'extérieur dans l'homme; à l'Église et à l'Église seule le secret de l'âme, sa domination; à la lettre, c'est la domination du Christ qu'elle représente; ce n'est rien moins que la domination de la conscience humaine. De plus l'accusation extérieure publique est forcée; elle ne peut jamais rendre à l'ordre et à la justice qu'un hommage et une réparation imparfaite; le coupable, je le veux, est convaincu devant la loi, il ne peut ni décliner la preuve du crime, ni échapper à la peine, mais cette conviction forcée peut lui laisser et trop souvent lui laisse la volonté du crime. Pour la société outragée, la réparation tout entière se réduit à une satisfaction matérielle; d'abord, par la conviction, elle ôte au coupable son honneur, elle lui ôte par la sentence, ou sa liberté ou sa vie. Mais l'injure faite à la loi demeure tout entière dans la conscience coupable; il y a seulement une haine de plus, une haine contre la société qui va punir.

Au contraire, dans la société catholique, l'aveu spontané et volontaire est une pleine et entière réparation de l'ordre et de la loi; par cela seul qu'elle se révèle, la conscience coupable reconnaît que la loi avait la puissance de l'enchaîner, et qu'il y a un désordre moral dans l'acte qui la violait. Ainsi par le seul fait de son aveu, la plus haute, mais aussi la première des satisfactions est donnée à l'ordre et à la justice. Et cela est si vrai, que l'opinion humaine a toujours attaché un mérite de grâce et je ne sais quelle force expiatrice à la confession libre : et il a existé des législations miséricordieuses qui ont absous le coupable, toutes les fois qu'il venait aux pieds des juges, avec son repentir apporter le libre aveu de sa faute. C'est que le crime ne peut être réparé que par la volonté même qui a pu le commettre, et comme c'est la volonté qui est la condition nécessaire de tout désordre moral, c'est la volonté qui doit être aussi la condition nécessaire de toute réparation. En un mot, c'est le cœur qui est coupable, il doit se repentir et réparer le crime. Mais, et ceci appelle surtout notre attention, dans la société civile, il n'y a qu'un seul intérêt, la communauté n'a en vue qu'elle-même, que ses droits qu'il faut venger et qu'il faut assurer; l'intérêt du coupable disparaît tout entier devant l'intérêt social, on ne songe à lui que pour le punir, rarement pour l'amender; pour le réhabiliter, jamais!

Il en est autrement de la société catholique; ici, l'intérêt du coupable est essentiellement lié à l'intérêt de la communauté, et c'est dans le même aveu qu'ils trouvent tous deux, l'un sa réhabilitation, et l'autre sa vengeance. Oui, voilà le privilége exclusif du tribunal réconciliateur; aussi, bien loin d'avilir le coupable, il l'élève et il l'agrandit. Voyez-vous cet homme, qu'a-t-il fait? et d'où vient que partout où il porte ses pas, il ne rencontre qu'un désert, sa seule présence est une honte, son langage, une flétrissure? Qu'a-t-il fait, cet

Digitized by Google

homme ? Un jour il a été criminel; un autre jour il a été convaincu devant la loi, et dès lors, demeuré flétri, il a failli ; et cependant combien de larmes, combien de larmes amères il a versées pour réparer sa faute, la faute subsiste. Il a failli, et pour ce moment de faiblesse, de vertige, de crime, combien d'heures, de jours, d'années, un demi-siècle peut-être de repentir, d'expiation et de vertu. N'importe! la parole d'un juge humain est tombée sur sa tête, et elle lui reste au front comme le stigmate d'une ineffaçable flétrissure. Oui, le repentir, la vertu, ne vous servent de rien; Dieu peut oublier, l'homme n'oublie pas. La conscience absout, la société n'absout pas. Plus inflexible que Dieu, plus inexorable que la justice, l'opinion flétrit toujours et ne pardonne jamais.

Maintenant considérez le tribunal catholique. Ici, quiconque s'accuse, par cela seul trouve la réhabilitation de tout son être moral. Ah ! c'est que l'aveu est excellemment un acte de vertu et de vertu héroïque; c'est que l'aveu, est la droiture de l'âme qui rend à la loi hommage contre soi-même. C'est la justice qui acquitte la dette contractée envers la conscience et envers Dieu; c'est force et courage, c'est de l'orgueil humain le plus noble sacrifice, le plus pénible assurément fait aux droits sacrés et aux droits reconnus de la raison ; et je le répète, c'est vertu héroïque. Et aussi ce coupable a révélé sa conscience et son cœur. Un seul être humain, un prêtre, au nom de Dieu, sous le sceau de l'inviolable secret, une seule fois, en a entendu la confidence, et ce confident de ses aveux ne peut lui refuser son estime; à chaque parole qui s'échappe de ses lèvres, il se dit à soi-même, voilà un grand acte de vertu, voilà vraiment de l'héroïsme; il est vénérable dans son cœur, il n'y a que ce sentiment qu'inspire, bon gré mal gré, tout sacrifice fait à la conscience ; il y a l'admiration; il y a plus, il y a ce sentiment que rencontre inévitablement tout acte religieux, une sorte de vénération. Non, non, le tribunal catholique n'a pas de flétrissure pour la conscience humaine ; s'y présenter, c'est être déjà vertueux; et s'y accuser, c'est être déjà un héros. L'accusation, c'est le premier élément du tribunal réconciliateur.

Le second c'est la sentence. Dans la société humaine, la sentence condamne toujours. Les juges de la terre ont reçu de la souveraineté le pouvoir qui condamne, jamais le pouvoir qui pardonne. Un juge peut bien dire au criminel dont le crime n'a pas été prouvé devant la loi : votre culpabilité est incertaine et douteuse, vous êtes innocent devant la justice ; mais jamais, au crime prouvé et convaincu, il ne peut dire : je te pardonne. Le droit de grâce ne saurait entrer dans ses attributions, autrement la société serait perdue.

Mais il en est autrement du sacerdoce catholique; la seule puissance qu'il ait reçue du Ciel, c'est la puissance de pardonner et de bénir. Là où il ne prononce pas de sentence, il bénit. Il est vrai qu'il peut, qu'il doit même différer la sentence réconciliatrice toutes les fois qu'il ne rencontre pas la vérité du repentir ou la fermeté dans la résolution du changement; mais c'est là toute la rigueur de ce tribunal ; toute sa sévérité possible est de différer le pardon pour en rendre l'âme plus digne.

Du reste, il y a dans cette sentence du sacré tribunal, trois caractères frappants et qui n'appartiennent qu'à l'Église catholique. D'abord c'est l'immuta-

Digitized by Google

bilité de la sentence ; vous pouvez revenir aux désordres passés, même après votre repentir, le péché nouveau ne fera pas revivre l'ancien ; la sentence du sacerdoce a atteint ce passé dans sa racine, elle l'anéantit pour toujours. Vous pouvez changer dans votre volonté, il y a incommutabilité éternelle dans la sentence qui vous pardonne. De plus, les sentences humaines peuvent bien, quelquefois, faire grâce de la peine, jamais elles ne régénèrent et ne réhabilitent la conscience ; c'est le propre de ces amnisties qu'accorde quelquefois la souveraineté ; elles font grâce du châtiment, mais elles laissent au crime toute sa honte, et au criminel toute sa souillure. Au contraire la sentence du sacerdoce, jamais elle ne tombe sur une tête et sur un cœur d'homme, sans faire entrer cette réhabilitation morale au plus intime de son être. La sentence du prêtre, elle descend dans le cœur ; elle va y chercher toutes vos souillures pour y apporter la grâce de Jésus-Christ, et, par la puissance de cette grâce, à la corruption passée elle substitue toute la fraîcheur comme toute la jeunesse de la vertu. Voilà le privilége de l'Église catholique. Grâce à cette sentence du sacerdoce elle est la vraie réparatrice de l'humanité et la dépositaire de la grâce qui renouvelle les consciences. A la lettre, elle crée les cœurs nouveaux, et c'est par elle que l'on peut bien dire que le repentir devient une seconde innocence.

Mais le privilége par excellence de cette sentence sacerdotale, c'est que la puissance du pardon que nous avons reçue de Dieu est une puissance qui ne connaît pas de bornes et de limites.

Essayez de transporter dans la société humaine une amnistie toujours permanente, toujours ouverte au crime. Je vous dis que ce serait une clémence meurtrière qui tuerait la loi ; malheur au pouvoir qui imiterait, sur ce point, la société catholique, le jour où il en signerait l'arrêt, il signerait son testament de mort. Au contraire, cette puissance de pardon est une puissance conservatrice dans la société catholique ; ôtez à l'Eglise le pouvoir de pardonner tout, à tous et toujours, et voici que le désespoir va lui enlever d'innombrables victimes. Au contraire, rendez à l'Eglise cette puissance du pardon toujours plus vaste et plus étendue que le crime, et voici que l'espérance va lui ramener d'innombrables pénitents ; que l'Eglise ne pardonne jamais, sa puissance lui échappe, elle ne peut plus continuer l'œuvre rédemptrice ici bas ; mais que l'Eglise pardonne toujours, qu'elle pardonne à tous, voilà qu'elle va vraiment représenter Jésus-Christ. Elle sera dépositaire de la réparation divine au sein de l'humanité.

Et enfin, le dernier caractère, le dernier élément, veux-je dire, du tribunal réconciliateur, c'est la peine. D'ici, mes frères, rappelons-nous ce que nous entendons tous les jours dans ce siècle ; on se plaint sans fin de la stérilité des peines, ou de ce que, impuissantes à convertir le coupable, elles ne servent qu'à développer sa corruption par l'irritation même du châtiment. Ces plaintes peuvent bien signaler le mal, mais elles ne sauraient y apporter remède. C'est que cela tient à la nature même de la société. La société n'a, pour punir, que la force, et la force ne peut rien sur la pensée ; et voilà pourquoi les peines civiles ne sont et ne peuvent pas être autre chose que de simples en-

Digitized by Google

traves dont on lie la volonté du criminel pour l'empêcher de nuire; car la société traite un coupable comme les animaux malfaisants · ou on les enchaîne ou on les tue. Aussi, que le coupable veuille résister à l'autorité de la société, il n'y a pas une puissance au monde qui puisse venir à bout de cette volonté rebelle. Voyez cet homme, la société peut l'accuser, la société peut le convaincre, la société peut le condamner, la société peut le tuer; mais la société ne peut pas venir à bout de lui, de l'immoler et de l'abattre devant la loi. Oui, ce criminel tout condamné, tout flétri qu'il est par votre condamnation, il bravera vos accusations, il bravera votre sentence, il bravera vos peines, il bravera l'échafaud; vous le traînerez dans les fers, et dans ces fers il insultera votre justice; vous le conduirez à la mort, et du haut de l'échafaud il vous jettera son défi. Il dira à la société : Eh bien, oui, tu l'emportes sur moi par la force matérielle; mais moi, je l'emporte par la force morale; oui, tu peux tout sur mon corps, rien sur mon âme; ma volonté te sera à jamais indomptable, c'est le supplice qui, en finissant ton oppression, va m'affranchir de ta puissance; je mourrai, et mon dernier soupir sera une protestation contre la force; je cesserai d'être, plutôt que de cesser de te résister. Que ferez-vous contre cet homme? Imaginez un moyen de venir à bout de cette rébellion, de cette volonté indomptable, il n'en existe pas.

C'est à la force convertissante que cela appartient, et elle ne peut appartenir qu'à l'Église catholique. Voici pourquoi : parce que, dans l'Église catholique seule, les peines sont tout ensemble spirituelles et libres. Spirituelles, elles s'attaquent donc à l'intérieur de l'âme; elles la saisissent dans son être moral, elles la frappent dans la volonté même qui a conçu le crime. Libres, elles sont donc toujours efficaces, puisque toujours elles sont acceptées par le libre repentir et par la volonté spontanée du coupable. Delà ce triple caractère qui n'appartient qu'à elles; elles sont tout ensemble préventives, réprimantes et perfectionnantes; elles préviennent parce que le coupable rend hommage à la loi, et prend avec elle l'engagement de lui rester fidèle à l'avenir; elles sont réprimantes, parce qu'elles ont toujours par quelque endroit touché à la nature, et dès lors répressives de quelques penchants de l'homme, de l'orgueil, par exemple, et de la cupidité; perfectionnantes, parce que le fait de leur libre acceptation est un acte de vertu et un véritable retour au devoir, parce qu'elles sont unies à la grâce sacramentelle, qui descend d'en haut dans l'intérieur des consciences, en même temps qu'elle en surexcite tous les instincts, en prévient toutes les souillures.

Telle est la force et la puissance de la peine dans le tribunal réconciliateur, qu'elle passe dans la société humaine et qu'elle va communiquer sa toute puissance aux peines même de la justice humaine.

De nos jours, on ne voit que des politiques qui s'enquièrent à grands frais des inventions du pouvoir humain pour améliorer, en le punissant, le coupable. De nos jours on ne voit que des économistes, des philosophes, ajouter, les uns, des rêves aux rêves, les autres des expériences aux expériences, et au bout de tant d'enquêtes, de rêves, de systèmes, d'essais, que rencontre-t-on? La preuve de leur impuissance profonde et de leur irremédiable stérilité. Croyez-

Digitized by Google

moi, laissez là vos stériles essais, vos rêves plus stériles encore, car le secret de convertir un coupable par la peine ne demande pas tant de labeurs et de frais ; il est facile ; il est entre vos mains ; ce secret, c'est de laisser la religion s'approcher du criminel. Voilà qu'à ce contact auguste va s'accomplir la plus prodigieuse des révolutions. Oui, que la religion vienne, qu'elle transporte votre coupable de votre tribunal dans son tribunal, qu'elle prenne dans son cœur une étincelle de cette grâce dont elle est la dispensatrice, qu'elle la lui jette dans le plus intime de l'âme, tout est transfiguré dans le criminel. Il porte les fers avec résignation ; il est sous le poids de la honte et il l'accepte avec obéissance ; vous l'envoyez à la mort, eh bien ! maintenant, l'échafaud lui est devenu un autel ; dans le supplice il entrevoit une immolation, dans la mort un sacrifice que la religion réclame, mais que la religion consacre et surtout console. Il va mourir, mais en bénissant la puissance qui le frappe

O société humaine, tu es vraiment vengée; oui, voilà un hommage à la loi; voilà une réparation de l'ordre ; voilà une peine qui est vraiment un hommage et voilà la véritable expiation du repentir !

Ainsi considéré dans sa constitution intime, le tribunal réconciliateur est un pouvoir, une institution sociale, qui, par ses éléments, par sa forme extérieure, se rapproche des institutions de la société humaine. Mais c'est de plus une société divine qui a ses ses caractères propres et exclusifs de puissance régénératrice et de miséricorde divine. Ainsi la constitution du saint tribunal c'était notre première pensée. Dans la seconde réflexion nous allons examiner l'action et l'influence du tribunal réconciliateur.

L'action du tribunal réconciliateur peut être considérée sous deux points de vue différents. D'abord dans son influence sur l'Église qui en est la gardienne et le ministre, et ensuite dans son influence sur les fidèles qui en sont le sujet et le terme.

Otez à l'Église le tribunal réconciliateur, qu'est-ce que son ministère ? quelque chose de vague, d'indécis, d'inévitablement inefficace et stérile. Oez à l'Églis le tribunal réconciliateur, et que devient sa puissance législative ?Elle se réduit tout entière à proclamer la loi ; elle ne peut se rendre compte de son observance ou de sa violation. Par sa nature, privée de tout moyen de contrainte, fondée sur le droit, étrangère à la force, l'Église va descendre inévitablement au-dessous de toute société humaine. Mais rendez à l'Église le sacrement réconciliateur, voici qu'elle entre à l'intime de l'âme ; elle s'établit dans les cœurs comme un juge ; elle s'y fait rendre compte de l'observance et des violations de la loi divine, et tandis que toute législation humaine s'arrête au seuil de la conscience, l'Église le franchit, et là, elle surveille du regard l'accomplissement de la loi divine. Voilà le premier effet du sacrement réconciliateur.

Otez le saint tribunal, que devient pour l'Église la puissance enseignante ? Son enseignement va rester nécessairement dans cette généralité, dans ce vague auquel, bon gré mal gré, est condamné tout enseignement public. Du haut de la chaire, l'Église jetterait la vérité par le monde, à peu près comme le laboureur jette le grain dans vos campagnes; mais elle ne saurait pas sur

Digitized by Google

quel sol il est tombé, ni par quels soins il est conservé; il ne lui resterait qu'un enseignement ineffacace et presque irremédiablement stérile. Rendez-lui la confession, voici que l'enseignement, d'universel qu'il était, devient individuel. Dans la chaire, cet enseignement qui s'adressait à tous devait nécessairement dépasser les lumières d'un certain nombre d'esprits inhabiles, inaccoutumés à la science. Dans le tribunal réconciliateur, l'enseignement, devenu individuel, est proportionné par la charité aux lumières de chacun. Du haut de la chaire, l'Église explique les devoirs dans leurs détails les plus généraux; et dans le saint tribunal, elle explique les devoirs dans leurs circonstances pratiques et suivant les besoins de chaque conscience. Dans la chaire, elle indique les maladies qui travaillent l'humanité, et dans le tribunal réconciliateur, elle indique à chacun les maladies qui travaillent son âme et le remède qui doit leur être appliqué. Ainsi la chaire et le saint tribunal s'appellent et se soutiennent réciproquement; comme la théorie et la pratique; c'est le tribunal réconciliateur qui fait toute la force de la prédication, et le nerf de l'enseignement catholique.

Otez à l'Église le tribunal réconciliateur, et que devient sa puissance réformatrice au sein de l'humanité? Le travail de l'Église, ici-bas, c'est la régénération de l'être humain, et pour le régénérer, il faut que l'Église soit sans cesse aux prises et lutte avec la corruption native que porte au fond de soi-même tout cœur d'homme. Otez le tribunal réconciliateur, la lutte est en dehors de l'homme; les passions sont inviolables dans cet asile de notre cœur; l'Église ne peut les prendre et les saisir corps à corps; toute action régénératrice sur l'humanité lui devient impossible. Au contraire, rendez-lui le tribunal réconciliateur, la lutte se fait au dedans de l'homme; les passions, elles ont perdu leur inviolabilité. Voilà que l'Église est là, là dans la conscience; elle y saisit l'élément du mal, pour le combattre, l'enchaîner, si elle ne peut le détruire, au moins pour l'affaiblir. Elle s'empare de l'élément du bien, pour l'agrandir, l'affermir et le développer, et la voilà à la lettre la réparatrice de l'humanité.

C'est là ce qui doit vous rendre raison de cette action qu'a exercée, dans tous les temps, l'Église sur la société humaine. Malgré sa forte hiérarchie, malgré son indestructible unité, malgré cette force de grâce qui l'assiste véritablement, jamais l'Église n'eût agi aussi énergiquement sur l'humanité si le tribunal réconciliateur ne lui avait livré la domination des consciences; non, une action purement extérieure ne saurait expliquer tant de puissance et d'empire. Il fallait quelque chose de plus pour la rendre maîtresse des penchants de l'homme; il fallait que l'Église entrât dans l'intime de notre âme, qu'elle tînt toute notre nature morale sous la main, afin de la travailler, de la retremper sans cesse dans la vérité et la grâce; de la refaire en quelque sorte par la création d'un être nouveau. De là, la distinction des succès et des triomphes qui sépare visiblement, à tout œil impartial, l'Église qui possède l'institution sacramentelle, de l'Église qui la rejette ou la repousse. D'où vient, par exemple, que dans l'Église grecque qui en néglige la pratique, que dans les communions réformées qui repoussent l'obligation de l'institution divine du sacrement réconciliateur, vous ne rencontrez jamais une œuvre éclatante de zèle qui initie une

Digitized by Google

nation tout entière à la véritable civilisation en l'initiant à l'Évangile? elles en gémissent elles-mêmes tous les jours; regardez-les : avec des ressources immenses, soutenues par des intérêts politiques, elles ne savent que céder devant des peuplades barbares, muettes et inanimées; et pendant ce temps, destitués de ressources, seuls avec leur Évangile et leur foi, quelques-uns de nos missionnaires catholiques s'en vont créer tout ensemble des nationalités et des chrétientés parmi les archipels de l'Océan, et réalisent sous nos yeux, parmi des hordes de sauvages, les miracles de l'Église des premiers temps. D'où vient cette différence dans les succès et les triomphes? Cela tient à beaucoup de causes. Cela tient au défaut d'unité dans la foi, au dévouement religieux qui ne recule pas devant le martyre pour la foi, et par-dessus tout cela tient au défaut d'action intérieure sur l'homme, à l'absence de toute domination sur les consciences, à l'absence du tribunal réconciliateur. Et sans considérer ces communions dans l'exercice du zèle, contemplez-les en elles-mêmes. D'où vient que chez elles le ministère enseignant n'a jamais su commander? d'où vient qu'il traite avec la raison d'égal à égal, et comme avec une puissance du même ordre; d'où vient que trop souvent il tremble et s'humilie devant elle? On voit bien que ces hommes n'ont pas reçu d'en haut la souveraineté de la conscience, et que jamais ils ne la verront à genoux devant eux! D'où vient cette nullité du ministère enseignant dans les communions réformées? La chaire leur reste; elles nous doivent de leur avoir conservé, de siècle en siècle, l'intégrité de l'Évangile. D'où vient cela; de l'absence du tribunal réconciliateur. Et voilà, par contre-coup, ce qui fait notre force, ce qui fait la puissance du sacerdoce; voilà le point de vue sous lequel vous devez considérer vos prêtres, ce double point de vue de l'autorité de la chaire et du tribunal réconciliateur. Jésus qui enseigne en cette chaire, à ce tribunal, Jésus qui pardonne, voilà le mystérieux et magnifique ensemble du sacerdoce catholique par le tribunal réconciliateur: il achève ce qui a été préparé dans la chaire, et il prépare ce qui doit se consommer par l'union eucharistique aux pieds de l'autel. Et de là aussi tous nos devoirs; de là cette existence du sacerdoce catholique enlevée à tous les soins du monde; de là cette législation sévère qui nous interdit toute affection humaine, afin de nous concentrer dans la sollicitude des âmes. Il y a dans le tribunal réconciliateur une fraternité sublime en vertu de laquelle le prêtre doit son temps, sa vie, sa santé, son âme, son être tout entier, à ces âmes pour lesquelles il représente la Providence et leur Dieu.

Voilà aussi ce qui soutient et anime notre zèle. Permettez-nous de le dire dans toute la liberté de la parole catholique: Oui, quand nous montons dans ces chaires, nous ne venons point seulement vous apporter des idées. On a beau dans ce siècle exalter la puissance des idées, nous dirons avec l'intrépidité et l'indépendance apostolique: Non, non, nous ne sommes point ici pour être les apôtres de quelques idées humaines; nous ne sommes point des rêveurs; car des rêves, des idées, voyez-vous, cela ne vaut pas la vie, le sang, la santé de tout notre être que nous jetons dans toutes nos paroles. Lorsque nous sommes dans ces chaires, nous y sommes dans un intérêt plus haut et

Digitized by Google

plus sacré, l'intérêt de vos âmes et de votre éternité. Oui, s'il ne s'agissait que d'une parole humaine et qui ne nous ferait espérer qu'un peu de gloire, je l'avoue, nous succomberions sous ce travail et sous ce faix de la pratique. Voici ce qui nous console, ce qui nous encourage et nous exalte dans le travail.

De cette chaire, nous apercevons le tribunal réconciliateur ; nous avons la conscience que nous sommes dépositaires de la grâce rédemptrice ; et alors, partout où nous apercevons une conscience coupable, il y a quelque chose qui nous presse d'aller au devant d'elle pour lui porter cette ammistie divine qui est le premier de ses besoins. Encore une fois, voilà ce qui nous console et nous anime. Nous en avons la douce confiance ; notre parole, si faible qu'elle paraisse, bénie cependant dans le sang de Jésus-Christ et par la grâce du Saint-Esprit, un jour que nous ne connaissons pas, un jour qui est notre espérance, vous conduira au repentir : par le repentir au pardon, et par le pardon au bonheur.

En second lieu, le tribunal réconciliateur peut être considéré dans son action sur les fidèles qui en sont le sujet et le terme.

Malheureux et corrompus, voilà en deux mots l'expression de la condition morale de l'humanité depuis la chute. Corrompus, il faut qu'il arrête la corruption ; malheureux, il faut une consolation à la misère. Voilà ce que fera le tribunal réconciliateur.

Et d'abord que faut-il pour guérir cette corruption, plaie profonde irremédiable de notre nature depuis la chute? Il faut d'abord le connaître, car le premier pas à faire pour la guérison, c'est d'avoir la conscience de son mal. Et qui nous donnera la conscience de ce mal que nous portons au dedans de nous-mêmes si ce n'est la confession? Car, en vertu de ce précepte divin, l'homme est obligé de se replier sur lui-même, il lui faut interroger sa vie, descendre dans son cœur et là se demander compte à soi-même de tous les désordres de sa pensée et de son vouloir ; en un mot, entrer à l'intime de son cœur et rechercher tous les caractères de sa liberté. N'est-ce pas la connaissance de soi-même, non cette science spéculative, vain et frivole amusement de l'esprit, mais cette science pratique qui est la première condition de la réforme intérieure et morale? Se connaître, c'est peu : il faut surtout se haïr. Eh bien! le tribunal réconciliateur n'est pas seulement la connaissance du mal, car le même précepte qui nous ordonne de porter aux pieds du prêtre l'aveu de nos fautes, nous impose l'obligation de joindre à l'aveu, la détestation, la douleur et le regret. Or, qu'est-ce que c'est que le repentir si ce n'est pas la détestation de la faute commise? Que sont les douleurs, les regrets dans l'ordre moral et surnaturel, si ce n'est pas une sainte horreur des fautes passées, une sainte haine que l'on porte vivante au fond de son cœur ? Le tribunal réconciliateur vous conduit à la connaissance de vous-mêmes, il faut quelque chose de plus, il faut arriver à la destruction du principe d'où sortirent tous nos désordres et toutes nos fautes ; il faut arriver à cette réforme pleine et entière de nous. Le tribunal réconciliateur y conduit. D'abord parce que, avec la sérénité de l'aveu et la haine des fautes commises, il impose la ferme et sincère résolution de lutter contre sa nature, pour combattre ses passions, pour les

dompter; et ensuite parce que, avec l'absolution du prêtre, il nous donne une grâce, qui, non seulement ôte toutes nos souillures, mais qui encore fortifie toute l'énergie interne de la conscience, grâce dans laquelle l'homme trouve la force nécessaire pour se vaincre et se dompter. Dans ces trois éléments du sacrement du pénitence vous trouvez les trois moyens les plus puissants, la réforme, la conversion ou le perfectionnement moral; dans l'examen qui précède la confession, la connaissance de soi-même, la contrition, l'horreur du péché, et dans le ferme propos, la résolution de combattre le passé et de renouveler sa conscience. Ce n'est pas tout; grâce à l'institution sacramentelle, l'homme ne reste pas seul, isolé dans ce travail et cette lutte contre lui-même; il a dans son juge un confident et un appui qui lui vient en aide pour se réformer et se vaincre. Car voilà le devoir comme la fonction du prêtre, c'est que dans ce sacré tribunal, il doit éclairer la conscience sur toutes ses fautes; il doit lui révéler toute l'horreur de son état présent, le péril de son état futur; il doit lui signaler les endroits faibles du cœur, et les saillies les plus vives des passions; en un mot, il doit l'encourager dans le travail de la réforme, lorsqu'il y a eu défaite, le relever. Il doit travailler avec lui à le faire arriver, par la grâce de Jésus-Christ, à la réforme complète de lui-même. Qu'y a-t-il de plus moral dans le monde, et de plus propre à opérer la réforme de l'humanité?

Que dire de l'intelligence et de la bonne foi de tant d'hommes qui ne cessent de déclamer contre l'institution sacramentelle? Quel est son crime, si ce n'est d'avoir trop de puissance et d'énergie pour réformer les cœurs et pour les changer?

O hommes également malheureux et coupables, que ne puis-je donc vous ouvrir les yeux! Si ce n'est dans l'intérêt spirituel de la conscience et de votre âme, du moins ne blasphémez pas dans l'intérêt de votre vie matérielle et coupable. Savez-vous ce qui se passe dans le tribunal réconciliateur? ce qui y est dit par une bouche de prêtre et au nom de Jésus-Christ? N'est-ce pas dans ce tribunal qu'on dit à vos enfants: Vous honorerez et vous aimerez votre père et votre mère? N'est-ce pas dans ce tribunal qu'on dit aux serviteurs: Vous respecterez vos maîtres? A ce tribunal on fait taire la langue qui menaçait votre honneur. A celui qui veut se venger, on lui dit: Pardonne, respecte la vie de ton semblable. A tous vos semblables, en un mot, aimez et faites le bien. Aveugles et ignorants, en blasphémant Jésus-Christ et l'Église, que faites-vous donc autre chose que blasphémer contre vous-mêmes? Vous êtes déjà assez coupables et assez malheureux en ne vous approchant pas de ce sacrement; n'ajoutez donc pas le crime au crime, le mal au mal; si ce n'est dans l'intérêt de vos âmes, du moins pour n'être point ingrats, ne blasphémez pas et ne soyez pas assez étrangers à la reconnaissance pour calomnier ce qui vous a donné les plus solides garanties de vos intérêts sur la terre.

Enfin, coupable, l'homme est encore malheureux, et dans le sacrement réconciliateur, il trouve la consolation de sa misère. Leibnitz a dit: Si c'est une chose si excellente que de trouver sur la terre un seul ami véritablement fidèle, que doit-ce être que d'en trouver un qui soit engagé par la religion du secret à nous garder sa foi et à secourir nos âmes? — Voilà le ministère sacerdotal

Digitized by Google

dans le sacrement réconciliateur, et c'est ici une chose véritablement divine. Et où donc en dehors de l'Église catholique trouvez-vous un ministère permanent, établi pour la consolation de tout ce qui souffre ici bas? Voilà le prêtre tel que le veut l'Église. Il y a en lui un consolateur et un ami pour quiconque n'en a plus sur la terre; dans son cœur il y a une sympathie pour tout ce qui souffre, et des larmes pour tout ce qui pleure! Qui pourra nous dire quelles infortunes adoucit tous les jours ce pouvoir de secourir? combien de désespoirs il calme ou d'indigences il assiste? Ministère sacré de la charité! la terre l'ignore, le ciel le voit; le monde ne le connaît pas; Dieu le contemple, et il en réserve la manifestation pour le jour des justices définitives. Il y a quelque chose de plus que toutes ces infortunes et toutes ces douleurs qui se concentrent dans le secret. Il y a la douleur, le remords, le glaive toujours suspendu sur une tête coupable, furies vengeresses toujours attachées aux pas du pécheur. Il n'y a contre lui qu'un asile, la paix. De qui l'obtenir? De la seconde innocence, du sacrement réconciliateur. Il y a encore un vide dans l'âme, cette fatigue et cet ennui de l'intelligence, où toute illusion est devenue impossible; qui donc donnera à cette lassitude le repos, à ce vide ce qui peut le combler? « Je donnerais beaucoup, disait cette femme célèbre de l'Allemagne luthérienne; je donnerais beaucoup pour pouvoir m'approcher du tribunal de la pénitence. » Voilà le mot qui signale avec le mal le remède. Oui, la paix du cœur, oui, le repos de l'âme, ce qui comble le vide d'un cœur humain, c'est la grâce de Dieu, et la grâce divine se dispense dans le sacrement réconciliateur!

Enfin, il y a l'épreuve suprême; il y a l'épreuve de la mort; dans ce moment terrible comment calmer la douleur et rassurer la crainte? Voyez ce homme étendu sur sa couche funèbre: le présent lui échappe, l'avenir immortel se révèle à lui; il va paraître devant Dieu. Mais Dieu, c'est la sainteté infinie, et cet homme il est couvert de souillures; Dieu c'est la justice suprême, et la vie de cet homme n'a été que la longue chaîne de ses égarements, de ses iniquités et de ses crimes! Comment lui obtenir le salut et lui en faire partager l'espérance? Comment lui donner le pardon de ses crimes? Comment lui en donner l'assurance? Venez maintenant, sages du siècle, disciples de toutes les écoles et de toutes les académies; venez, philosophes superbes, avec vos rêves et vos sytèmes; essayez de calmer ses douleurs et de rendre l'espérance à ce pauvre agonisant! Qu'allez-vous lui dire? Que Dieu est bon! que sa bonté ne saurait perdre éternellement une créature. Philosophes superbes! Est-ce que le blasphème a jamais calmé la conscience au bord du tombeau? Mais le prêtre catholique, dépositaire de la puissance du Christ, représentant de l'Église, ministre de cette mère qui, des apôtres jusqu'à nous, de siècle en siècle, de pardon en pardon, par son évêque est venue se reposer dans ses mains, le voilà près de cette couche funèbre, le voilà qui va s'efforcer de réveiller le repentir et le regret dans le cœur; il élève la main sur la tête de son frère, au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit, *Ego te absolvo*. Je t'absous: paroles prononcées sur la terre, elles ont leur écho dans le cœur de Dieu, et tout ce que le prêtre a dit a été ratifié dans le ciel.

Digitized by Google

Je n'en dirai pas davantage; mais avant de descendre de cette chaire vous me permettrez de faire un appel à votre foi et à vos cœurs : je m'adresse à ceux d'entre vous qui sont éloignés depuis des années peut-être, de ce sacrement réconciliateur auquel, il faut bien le leur dire, sont attachées irrévocablement leurs destinées éternelles ; c'est à eux que je veux dire : Quand est-ce donc que vous en finirez avec vos délais, et que vous cesserez, en différant un devoir, de différer aussi la paix et le repos de vos cœurs. C'est la voix de l'Église qui vous appelle, la voix de la religion qui voudrait vous voir ressusciter à la grâce dans ces jours sacrés où elle vous rappelle à la résurrection, et où elle vous prépare à la résurrection de son épouse et de son sauveur. Ah ! depuis si longtemps vous êtes malheureux, coupables; voulez-vous donc l'être jusqu'au bout ? Aussi bien, quel intérêt nous presse, si ce n'est l'intérêt de vos âmes? Pourquoi vous adresser de ces paroles qui vous déplaisent, si ce n'était que le zèle nous commande de vous déplaire afin de vous sauver. Rompez donc votre sommeil, sortez de votre indifférence, et en vous hâtant de recourir à cette miséricorde qui peut-être ne vous accorde plus que quelques heures, n'attendez pas que la main suprême de la mort vous jette dans cette éternité qui est la part exclusive de la justice. Vous avez des souillures dans l'âme, venez en chercher l'expiation aux pieds du sacerdoce, Oui, vous avez des remords qui vous déchirent, venez en chercher la fin dans la grâce du sacrement réconciliateur.

Voilà notre espérance la plus douce et le sujet de nos prières les plus ardentes devant Dieu.

COURS D'ÉLOQUENCE A LA SORBONNE,

Par l'abbé CŒUR.

NEUVIÈME LEÇON.

Nous voici arrivés au quatrième livre des *Confessions*. Augustin a terminé ses études avec un remarquable succès, sous la direction de Démocrate, fameux rhéteur. Il va lui-même ouvrir une école d'éloquence, d'abord à Thagaste, sa patrie, pendant à peu près deux années, puis à Carthage, pendant six ou sept ans; c'est, en tout, un espace de neuf ans, pendant lequel nous allons le considérer, avant son départ pour Rome, en 384.

Prenons d'abord une idée générale de l'histoire d'Augustin pendant ce temps, et de sa situation dans le monde. Nous rentrerons ensuite dans l'étude intime de son art.

Si on peut juger des hommes par le génie, assurément Augustin était dès lors le personnage le plus étonnant de son siècle. On adorait alors Aristote: son livre des *Dix catégories* était réputé quelque chose de prodigieux et de divin ; les plus fameux rhéteurs enflaient leurs joues avec emphase, seulement pour en dire le nom. On passait pour habile lorsque, à force de leçons et de maîtres, d'explications verbales, de figures tracées sur le sable, on était parvenu à l'entendre. Augustin, à vingt ans, l'avait compris tout seul; il avait

Digitized by Google

également entendu, sans effort et sans maître, tout ce qu'on avait écrit sur la dialectique, la géométrie, la musique, les nombres. Et telle était la pénétration, la promptitude de son intelligence, qu'il ne se serait jamais douté de la difficulté que pouvaient offrir ces sciences, même aux esprits les plus vifs et les plus studieux, s'il ne les avait pas tous embarrassés à le suivre dans ses explications.

« Oh! s'écrie-t-il, vingt années plus tard, de son siége d'Hippone, à quoi « donc me servait tout cela? tandis que ma honteuse et sacrilége ignorance « m'entretenait si loin des doctrines de la piété. Et qu'importe aux plus petits « la lenteur de l'esprit, si, demeurant toujours tranquilles près de lui, ils at- « tendent en sûreté dans le nid de son Église la venue de leurs plumes, ces « ailes de la charité que nourrit le pur aliment de la foi? O mon Dieu! n'es- « pérons jamais que dans l'esprit qui nous est prodigué; portez-nous, portez « les plus petits, portez aussi ceux-là même qui ont des cheveux blancs; car « nous n'avons de force qu'en vous, et tout notre bien vient de vous. »

Le jugement de l'évêque, nous le verrons bien dans un instant, était meilleur que celui du jeune homme, et la soumission aux règles religieuses aurait ajouté une force de plus au génie d'Augustin. Mais tout indiscipliné qu'il fût, tout impatient du frein, ce génie était merveilleux et le désignait, dès lors, à l'admiration de son siècle. Il était passionné pour la gloire; il voulait emporter tous les prix de poésie; il frémissait de bonheur à la pensée que devant tout le peuple assemblé, aux applaudissements de l'amphithéâtre, il serait couronné par les mains du proconsul Vindicien, qui était son ami. Il enseignait aussi la rhétorique, la science, dit-il, de vaincre par la parole, vaincu moi-même par l'attrait et par le faux honneur. Il donnait, au reste, à ses leçons, un charme plus élevé que celui du talent; la droiture naturelle de son âme attirait sans effort, il réalisait l'idéal de Quintilien, il formait ses disciples pour être *vir bonus, dicendi peritus*. Je voulais, dit-il, qu'ils fussent bons, et je leur apprenais l'artifice, mais en toute candeur, non pas pour qu'ils s'en servissent jamais contre la vie de l'innocent, mais afin de leur donner la force de sauver quelquefois une tête coupable.

Messieurs, un professeur aussi éminent qu'Augustin put avoir non-seulement des disciples illustres, mais il en est quelques-uns dont le nom est venu jusqu'à nous et se mêle au souvenir du maître comme une belle couronne d'honneur.

La postérité ne saurait oublier Alipe, dont la vie fut si tendrement et si rigoureusement unie à celle d'Augustin. A Thagaste, où il était né, où sa famille occupait un rang considérable, il entendit la première fois la voix d'Augustin, et son âme se lia invinciblement à la sienne. Il eut, depuis, le privilége de le suivre toujours, à Carthage, à Milan, en Afrique et en Italie. Trop faible quelquefois à subir des entraînements, trop facile à recevoir, jusque dans ses erreurs, l'influence de son illustre ami, mais toujours assez grand pour l'imiter en toutes les nobles choses, pour le suivre, dans son amour du vrai, dans ses résolutions les plus généreuses, dans ses plus beaux sacrifices; s'il fut quelque temps manichéen avec Augustin, il fut aussi, bien longtemps avec lui

un saint et pieux évêque couronné de respect, d'affection et d'amour, chargé d'ans et de vertus, vieillissant auprès de lui dans l'exercice des mêmes devoirs ; il a partagé avec lui le culte des fidèles et la gloire du ciel !

Il est encore un nom qui mérite qu'on le distingue dans la foule de ceux qui venaient écouter Augustin. Nébride était un jeune homme fort remarquable par sa position dans le monde, mais surtout riche de vertus. Il avait, au jugement d'Augustin, une lumière incomparable. A Carthage, où il demeurait, il entendit pour la première fois Augustin, l'aima et s'unit à lui par les liens de la plus étroite intimité. Il fut aussi tendre, aussi dévoué qu'Alipe ; mais il sut mieux se défendre contre la souveraineté et les despotiques caprices du génie. Il suivit Augustin à Milan ; il abandonna quelque temps, pour l'entendre, le soin de sa fortune, son pays et sa mère. Il aimait à recueillir ces flots de sagesse qui coulaient si abondants de l'âme et des discours d'Augustin ; mais il ne le suivit pas également dans ses erreurs. Il le laissa seul sur le chemin du manichéisme et de l'astrologie. Cette société aurait été aussi longue, aussi durable que celle d'Alipe, si la mort n'était venue la rompre. Nébride mourut, jeune encore, peu de temps après le baptême et la conversion d'Augustin. Son souvenir était resté pieusement au cœur de l'évêque d'Hippone, qui disait, en parlant de lui : « Il n'approche plus maintenant sa bouche « de mon oreille, mais il ouvre la bouche de son âme à la source de toutes les « vérités, en Dieu même, plongeant dans les flots d'une félicité qui ne finira « pas ; désaltérant sa soif et buvant autant qu'il peut dans cet océan de divine « sagesse. Je crois cependant qu'il ne s'enivre pas dans ce torrent de délices « au point de m'oublier, puisque vous-même, ô mon Dieu, vous qui êtes la « source où il boit, vous ne m'oubliez pas ! »

Voilà, messieurs, quels disciples on trouvait auprès d'Augustin.

Toutefois, de ce temps-là, en dehors de son école, il eut pour amis quelques-uns de ces hommes dont le suffrage mérite qu'on le considère comme étant l'expression la plus certaine et la plus éclairée de l'opinion d'un siècle.

Vous avez vu en première ligne le nom de Romanien. C'était le citoyen le plus considérable de Thagaste. Il avait eu le rare mérite de deviner le grand homme qui était né près de lui dans un berceau plus humble ; il avait été le protecteur généreux de son adolescence ; il avait veillé sur lui avec les mêmes soins qu'on pourrait donner à un fils. Sa maison de Carthage et celle de Thagaste furent toujours ouvertes à Augustin, comme ses bras et son cœur. Mais son respect, sa vénération, égalaient sa tendresse ; il recherchait avec passion la sagesse dans les entretiens d'Augustin ; il eut même un instant la pensée d'aller vivre en communauté près de lui, avec Alipe et Nébride, pour ne plus le quitter. Il n'était pas fort érudit, mais il avait un esprit éminent, beaucoup d'honneur, une rare élévation de sentiments et une force de caractère qui le fit remarquer en des jours difficiles.

Augustin, vers le même temps, eut encore un illustre ami. Il y avait alors à Carthage un homme d'un très-grand esprit, fort savant, le plus célèbre médecin de son temps ; il se nommait Vindicien ; il avait été proconsul ; c'est en cette dernière qualité qu'il avait couronné Augustin. Il accueillit le jeune

Digitized by Google

professeur avec une paternelle bienveillance et le reçut dans son intimité ; son langage était sans fard, ses discours avaient peu d'ornements, il était attachant par la beauté des pensées. Augustin se plaisait à être près de ce vieillard, et il le regardait comme un précieux secours que le ciel lui avait envoyé pour guérir les maladies de son âme.

Une amitié aussi intime, aussi douce, que celle d'un homme important comme Vindicien est un témoignagne non suspect de l'opinion contemporaine et de la considération qui s'attachait dès lors au jeune professeur de Carthage. Il recevait de ses erreurs mêmes une sorte d'éclat ; on parlait du triomphe de sa controverse, de l'irrésistible ascendant de sa parole, de l'insurmontable force de sa dialectique, des chrétiens qu'il avait entraînés. Il était comme une espèce de roi de la pensée, assis sur un trône superbe, et à ses pieds, il voyait, pour l'adorer, des intelligences vaincues et soumises.

Tel était donc Augustin dans sa vie extérieure.

Maintenant, le flambeau de ses *Confessions*à la main, essayons de pénétrer, pendant le temps de son séjour à Carthage, dans le fond de son âme.

Les doctrines de mensonge qui avaient envahi son âme y faisaient un travail intérieur d'affaiblissement et de ruine. On ne se trompe jamais impunément sur la nature de Dieu ; cette idée de Dieu est si importante, si féconde, si universelle, qu'elle domine tout, qu'elle entraîne à sa suite l'ordre entier de nos jugements. Si elle est dans notre âme, complète, vraie, juste, bien établie, nous sommes naturellement dans une voie de vérité pour toutes choses où un pas amène l'autre, et nous allons sans effort de clarté en clarté. Si, au contraire, nous l'avons mal comprise, nous sommes égarés dès le point de départ ; la règle même de notre marche nous entraîne d'erreur en erreur, d'abîme en abîme, et plus nous avons de force dans l'esprit, plus nous sommes soumis à la nécessité de déraisonner fatalement sur les plus importantes choses. Êtes-vous comme les chrétiens ? avez-vous, comme eux, une idée de Dieu pure et complète. Eh bien ! aussitôt, vous embrassez du regard, et sans nul embarras, toute l'harmonie des êtres ; le monde matériel est pour vous la moindre part, la plus humble de la création soumise et dépendante. Le monde des esprits vous apparaît, dans son étendue et dans sa magnificence, tout peuplé d'âmes pures, immortelles, sous le gouvernement de l'esprit souverain qui en est le monarque. Vous comprenez à l'instant même les rapports essentiels qui les attachent à leur auteur ; vous voyez ces rapports clairement exprimés, non pas par des opinions, mais par des lois certaines, positives, formelles. Dès lors, vous avez devant vous tous les éléments de métaphysique, de religion, de morale, de législation ; ils sont là devant vous, vous n'avez qu'à les recueillir, et l'ordre entier de vos connaissances se trouve achevé dans une très-belle harmonie !

Êtes-vous comme les déistes qui ont de Dieu une idée moins complète? Aussitôt la lumière devient moins abondante et moins vive. Les lois qui régissent le monde des esprits ne viennent plus à vous comme des lois certaines, souveraines, solennellement proclamées par une autorité supérieure ; elles viennent à vous comme des opinions ; elles courent les hasards du doute et de la

Digitized by Google

discussion. Dès lors, une vapeur flottante enveloppe toutes vos pensées, non-seulement en religion, mais aussi pour tout où se mêlent ces idées essentielles de Dieu et de l'âme humaine, c'est-à-dire en métaphysique, en morale, en législation ; vous n'êtes pas dans une erreur complète, mais vous avez quelque chose d'amoindri, une physionomie timide, incertaine, indécise.

Etes-vous, au contraire, comme les panthéistes qui ont défiguré, ou plutôt anéanti en eux l'idée de Dieu, aussitôt la nuit la plus noire se fait dans votre entendement ; la partie la plus noble et la plus considérable des êtres vient de vous échapper. Dieu, les hommes, le monde des esprits, tout cela est fermé pour vous ; vous n'en avez plus à la bouche qu'un vain nom que vous gardez avec une précaution timide pour ne pas trop épouvanter le monde. Dès lors toutes les sources de vérité sont fermées à votre intelligence ; il n'y a plus une science infinie où on peut aller chercher les idées éternelles, le vrai absolu, le beau primitif, le modèle immuable des idées et des formes changeantes. Dès lors, et par cela seul, il n'y a plus de vérité, de loi, de droit et de devoir ; il n'y a même plus d'âme qui pourrait procurer des notions de ces choses, il n'y a plus que des modifications de la substance universelle ; la personnalité ne va pas au-delà du tombeau, et l'immortalité n'est plus qu'une chimère. Ainsi, à partir du moment où vous avez écrit panthéisme en tête de vos connaissances, vous n'avez plus le droit, en métaphysique, en religion, en morale, en législation, de dire un seul mot qui ne soit pas une grossière extravagance, qui ne soit pas une contradiction. Ce que vous auriez de mieux à faire, ce serait de bannir décidément ces choses et ces mots de la terre ; ce serait de proclamer franchement le panthéisme, le règne de la force souveraine, absolue, exclusive.

Voilà, Messieurs, la pente où entraîne une erreur sur la nature de Dieu. Tous les esprits, même de ceux qui sont séduits, ne vont pas à ces excès ; tout ce qui reste de bon, d'honnête dans leur cœur les sauve de leurs propres principes, les empêche d'en tirer toutes les conséquences ; mais le poids de ces fausses doctrines se fait bien sentir dans l'intelligence, il la retarde, la fausse, la dispose à tous les mensonges, et le moins c'est qu'il l'empêche de se déployer dans sa majesté naturelle.

Aussi, lorsque vingt ans plus tard, Augustin revenait sur les jours de son panthéisme, il déclare qu'il était alors comme un arbre penché sur un précipice. Ce génie si naturellement lumineux, si avide de contemplation, si pénétrant et si ferme, eh bien ! alors, sous l'empire de ces fausses doctrines, ne pouvait pas briser un nuage de ténèbres qui l'empêchait de voir, lui, Augustin ! le monde des esprits ; il ne comprenait plus que la matière. Il en fit bien l'épreuve lorsqu'il essaya alors d'écrire sur le beau. Qu'est-ce que le beau ? disait-il à ses amis. D'où vient le charme qui nous attache aux objets qui nous plaisent ? Ces pensées guérirent son cœur ; il écrivit deux ou trois livres qui se sont égarés, mais, dit-il, je n'avais pas compris que toute beauté remonte jusqu'à l'artiste divin qui fait seul les choses qui sont belles. Mon esprit se promenait au travers des formes incorporelles; je distinguais le beau et le convenable, je définissais l'un, ce qui est par lui-même, l'autre, ce qui est dans un

rapport de proportion avec un objet. Je n'allais pas plus loin. Pourtant j avais voulu porter mes pensées sur la nature des esprits, mais la fausse idée que je m'étais faite des êtres spirituels m'empêchait de voir la vérité, et pourtant son éclat éblouissait tout naturellement mes yeux, j'en avais l'âme émue, et par suite de mes impressions je me détournais de cette réalité incorporelle pour m'attacher aux linéaments, aux couleurs, aux figures, et comme je ne pouvais rien saisir de tel dans mon esprit, je concluais qu'il était impossible de le saisir lui-même.

Vous voyez, Messieurs, la force des impressions sur les plus grands génies.

Augustin avait dédié ce livre à Hérius, orateur célèbre de Rome, qu'il connaissait sur la réputation brillante de son éloquence et de son savoir. « Et « pourtant, dit-il, si au lieu de le louer autour de moi, l'opinion l'eût blâmé, je « ne me serais pas enflammé à son égard, et c'est une preuve de l'infirmité « de l'âme quand elle ne s'attache pas à la base solide de la vérité ; elle se « laisse emporter au souffle capricieux de l'opinion ; elle va, elle plie, elle re- « vient, elle retourne à son gré, la lumière se voile à ses yeux ; elle ne voit « plus la vérité, la vérité qui est devant elle ! »

Ce jugement élevé de l'opinion humaine honore son auteur autant que le livre dédié è l'orateur de Rome.

Nous avons vu jusqu'ici le génie d'Augustin retardé dans sa marche, ralenti par son panthéisme. Nous allons le voir maintenant entraîné jusqu'à des erreurs bien plus humiliantes.

Avez-vous réfléchi que les superstitions exercent un empire plus terrible et plus absolu sur les âmes qu'elles trouvent seules, vides de Dieu et dépourvues de croyances religieuses ? On aura beau se battre, on aura beau imaginer des systèmes, la nature même force l'homme à se tourner du côté de l'infini, à chercher quelque chose en haut, une puissance mystérieuse, souveraine, qui puisse le secourir, lui parler et l'entendre. Quand il ne la trouve pas, cette puissance en Dieu, et dans la religion, il la cherche au milieu des chimères, dans les fantômes de la superstition.

Voyez ce monde romain qui souriait de pitié au nom de culte de la providence, eh bien ! il avait foi aux mystères de la magie et de l'astrologie. L'empereur-philosophe Julien s'est déshonoré par l'excès et le ridicule de ces pratiques folles ; les sages du polythéisme les plus illustres, souvent se montrèrent les premiers à en donner l'exemple Eh bien ! ces superstitions vivaient encore à Carthage au quatrième siècle ; il y avait là des devins qui faisaient métier de sacrifier aux esprits infernaux, de gagner par là leurs suffrages et d'assurer le succès des entreprises confiées à leurs prédictions.

Comme Augustin se disposait à disputer le prix de poésie au concours, un devin lui fit demander combien il donnerait pour obtenir la victoire. Mais il avait pour ces sacrifices une invincible répugnance ; il répondit que quand il s'agirait de gagner une couronne d'or impérissable, il ne souffrirait pas qu'on immolât seulement une mouche. Mais il ne fut pas toujours aussi bien inspiré par le souvenir de son antique foi. Le panthéisme le ramena toujours et incessamment aux abîmes ; il eut une vive passion pour l'astrologie du siècle.

Digitized by Google

Vous le savez, de toutes les folies qui se sont attachées à notre faible nature, celle-ci est une des plus singulières, des plus ardentes et des plus vives. Seulement, c'est bien tout ce qu'on peut imaginer de moins raisonnable que de rattacher les affaires humaines, le train des choses d'ici-bas, aux mouvements des corps célestes, et, parce qu'un homme est né sous la conjonction de telle planète, de prétendre que cette circonstance détermine sa destinée et décide de sa vie entière. On ne saurait, dis-je, trouver de chose plus disparate, ni de fantaisie plus absurde, car le flambeau qui brille dans les ténèbres où vient de naître un homme, pourrait, sans doute, exercer sur lui une influence plus réelle que celle des astres, qui en sont éloignés par toute la distance des lieux.

Mais où serait donc l'enchantement de ces choses, s'il n'y avait pas de ridicule? Et c'est précisément pour cela qu'on les aime, qu'on les adore avec passion, une passion qui témoigne de la grandeur de la foi et de la misère de l'homme, de l'homme, intrépide chercheur de l'infini, mais toujours si prompt à se méprendre sur la route et à accepter en échange les plus incompatibles fantômes.

Au reste, je conçois mieux l'astrologie dans un esprit soumis au panthéisme : on lui a dit que Dieu était un corps immense et lumineux, il l'a cru; alors il est bien naturel qu'il admette dans ce corps une image de la sagesse, de la providence divine.

Augustin se laissa donc naturellement emporter jusqu'à cette imposture. Il cherchait la définition de l'avenir dans l'étude des oracles; il consultait des astrologues; quelquefois même, seul avec ses amis pourtant, il ne dédaignait pas de prophétiser à son tour et de tirer des oracles. C'est en vain que son cher Nébride essayait de l'en détourner par toutes les saillies de son esprit sensé, mais vif et moqueur. Vindicien lui-même, ce respectable vieillard, qui avait tant de crédit, tant d'autorité sur l'esprit d'Augustin, ne pût en ce point triompher de sa résistance. Quand il se fut aperçu de sa passion pour les livres d'astrologie, il lui conseilla de les jeter là, et de ne pas accorder à ces futilités un temps que réclamaient des soins plus nécessaires. Lui-même il s'était livré à cette étude dans ses premières années; il avait eu même la pensée d'en faire sa profession pour vivre; il s'était élevé jusqu'à l'intelligence d'Hippocrate; il ne serait pas resté au-dessous de l'astrologie, s'il ne l'avait abandonnée pour la médecine; c'est parce qu'il a reconnu ces erreurs que sa probité ne lui permettait pas, pour gagner sa vie, de faire un métier d'imposteur. Pour vous, disait-il à Augustin, vous qui avez, pour vivre honorablement, la rhétorique; vous qu'une vive curiosité et non le besoin de l'existence attache à ces mensonges, je le dis, vous pouvez m'en croire, puisque j'ai approfondi ces malheureuses connaissances avec toute la vive affection qu'on peut mettre à une étude, de laquelle on veut faire dépendre son avenir et les ressources de sa vie :

Augustin se rejetait sur l'étrange vérité de certaines prédictions que l'événement avait justifiées. Vindicien répondait là-dessus comme il pouvait, attribuant cela à une certaine puissance du hasard universellement répandue dans

Digitized by Google

la nature. Vous ouvrez, disait-il, un poète, vous feuilletez ses livres au hasard, dans une intention bien éloignée de celle qui les a dictés; il n'est pas impossible cependant que vous tombiez sur un mot conforme à votre pensée actuelle; il ne faut donc pas s'étonner non plus qu'une âme humaine, émue, sans le savoir, d'un instinct supérieur, rende parfois un son sans le comprendre, un son qui répond à l'état et à la conduite d'un autre homme.

Je ne sais si la réponse de Vindicien était de tous points concluante; mais, sans nul doute, son conseil était sage. Pourtant Augustin demeure inébranlable, et quand on veut se rendre compte de cette opiniâtreté ridicule dans un si grand génie, il faut un peu se souvenir d'un autre fait, d'une certaine histoire fort étrange et fort mystérieuse qu'il raconte dans son ouvrage contre les académiciens, et qui put alors exercer sur son esprit une certaine influence.

Augustin, pendant le temps de son séjour à Carthage, connaissait beaucoup un certain Albicère qui faisait métier de devin. C'était un homme fort ignorant, parfaitement étranger à toutes les sciences; au reste, complètement méprisable et poussant jusqu'à l'infamie le désordre des mœurs. Or, cet homme se trompait bien souvent; mais quelquefois il faisait, à ceux qui venaient le consulter, des réponses si justes, avec des détails si précis, qu'ils en restaient confondus et muets d'étonnement.

Augustin avait un jour perdu une cuillère en argent; il voulut, pour sonder Albicère, le faire interroger par un tiers qui ne le nommât point, et lui demander ce qu'était devenue cette cuillère. Albicère alla plus loin encore qu'on ne le voulait; il indiqua fort précisément le lieu où était cachée la cuillère, et il dit ensuite le nom de celui à qui elle appartenait.

Une autre fois, un disciple d'Augustin, pour embarrasser cet homme, lui porta le défi de dire à quoi il pensait. Albicère, sans hésiter, lui dit : A un vers de Virgile. — C'est vrai! répond le jeune homme étonné. Mais un écolier peut toujours penser à un vers; quel vers de Virgile? — Alors cet homme, qui ne savait pas le premier mot de poésie, qui ne savait rien des écoles de grammaire que ce qu'on peut en savoir en traversant les rues à moitié ivre, se met à réciter aussitôt le vers de Virgile, à la grande stupéfaction des assistants.

Un autre jour, comme il avait rendu une réponse et qu'on se disposait à le payer, avant d'avoir vu l'argent, il dit que le serviteur auquel on l'avait confié en avait détourné telle somme, ce qui fut en effet prouvé; le serviteur fut obligé de convenir qu'il avait pris cela et de le rendre.

Voici encore un autre fait étrange :

Un homme d'un très-grand mérite, et qui fut plus tard proconsul, Flavien, n'avait encore confié à personne un projet qu'il avait formé d'acquérir une terre. Pour sonder Albicère, il l'interroge là-dessus et lui demande de lui dire le dessein qu'il roulait dans sa tête. Le devin répondit aussitôt sans nulle hésitation, et il ajouta même le nom de cette terre, nom tellement singulier et bizarre, que Flavien lui-même n'avait pu, qu'avec assez d'effort, en garder la mémoire.

Il paraît bien qu'il y avait à Carthage quelqu'un qui ressemblait assez

Digitized by Google

aux magnétiseurs de Paris, et aux somnambules, dont la lucidité est exaltée chaque matin moyennant quelques centimes dans les annonces des journaux.

Messieurs, il y a là-dedans un fait digne de réflexion : à mesure que le respect de la religion s'affaiblit dans les esprits, vous voyez que le goût des recherches curieuses s'accrédite et s'augmente. Cela est étrange! Les magiciens, les astrologues étaient nés, tantôt du paganisme des vieux siècles, e tantôt de leur panthéisme; ils avaient été déconsidérés sous la lumière du christianisme, sous son empire et sous son enseignement. Aujourd'hui que le christianisme se retire d'une partie de la société; aujourd'hui que le panthéisme essaie peu à peu de se reconstruire sous une nouvelle forme, est-ce que par hasard son ancien cortége de devins, de magiciens, d'astrologues, essaierait de se réhabiliter aussi sous un autre nom et avec un costume nouveau? Je ne sais pas, il y a là-dedans une coïncidence étrange.

Au reste, les faits sont divers; parmi ceux qu'on rapporte, il y en a qui, sans aucun doute, ne dépassent pas les limites de l'ordre naturel, et ce sont les mieux constatés; c'est la première classe. Il y en a d'autres dont tout le merveilleux s'évanouit quand on les voit de près, qui ne se soutiennent un peu qu'à force d'artifices, de ruses, de mensonges; c'est la seconde classe. Et jusqu'ici, notre académie des sciences n'admet que ces deux catégories de faits.

Si peut-être il y en a quelques autres, si parfois un phénomène sortait de ces limites, il faut du moins affirmer que ce phénomène est bien rare, et on pourrait alors le ramener à la famille de ceux du devin Albicère, qui exercèrent une si étrange influence sur l'esprit d'Augustin. Mais enfin, comment peut-on expliquer la vérité de certaines prédictions, l'exactitude de certaines réponses, telles que celles que j'ai rapportées tout à l'heure?

Messieurs, en parlant de ces choses, nous avons eu à la bouche trois noms illustres à divers titres : Vindicien et Flavien, tous deux proconsuls, tous deux ayant eu, au jugement de l'évêque d'Hippone, un esprit éminent; enfin, Augustin lui-même. Chacun des trois a donné son explication; je vais vous la redire.

Selon Vindicien, vous vous en souvenez, c'est le hasard qui est cause de ce phénomène. Flavien l'attribuait à l'intervention de quelqu'esprit vil et méprisable qui instruisait le devin et lui préparait sa réponse. Il ajoutait à l'appui de son sentiment, que les esprits, quels qu'ils soient, peuvent communiquer avec les âmes humaines, comme les âmes humaines, qui ne sont que des esprits, communiquent entr'elles par des moyens tout pareils. Cette opinion, à un point de vue plus général, a été celle de tous les pères de l'Église, et surtout d'Augustin. Mais, dans cette occasion particulière que je vous ai indiquée, voici le propre jugement de l'évêque d'Hippone :

Quand ces prédictions se rencontrent véritables, cela vient de l'ordre de Dieu même, qui, gouvernant tout l'univers avec une justice suprême et une incomparable sagesse, fait, par de secrets mouvements, sans que les astrologues, ou ceux qui les consultent, se doutent en aucune sorte de ce qui se passe en eux, que les uns et les autres rendent ou reçoivent des réponses telles qu'ils

Digitized by Google

les ont méritées, selon le degré de corruption qui est au fond de leur âme, et selon l'impénétrable abîme des jugements de Dieu.

Voilà les trois explications de Vindicien, de Flavien et d'Augustin; l'une, du reste, n'exclut pas l'autre, et selon les événements, on pourrait, je crois, s'en servir tour à tour.

Nous avons vu jusqu'ici l'influence du panthéisme pour affaiblir, pour énerver le génie d'Augustin, pour le retenir loin du monde des esprits d'abord, pour l'entraîner ensuite dans les plus humiliantes superstitions. Mais dans le quatrième livre, il se révèle de cette même erreur une autre cause non moins cruelle.

Le doute avait arraché Dieu de son âme; il était resté dans le monde, seul, sans consolateur, désarmé contre tous les maux de la vie, et bientôt il se trouva en proie à tous les tourments d'un vrai désespoir.

Il avait à Thagaste un ami tendrement cher : « Nous fleurissions ensemble, « dit-il, notre fleur d'adolescence; nous avions grandi à côté l'un de l'autre à « l'école; nous avions joué ensemble. Je l'avais détourné de sa foi pour l'a- « mener à ces fables de superstition et de mort qui coûtaient tant de larmes à « ma mère. Mon âme ne pouvait plus se passer de la sienne, lorsque tout à « coup Dieu le retira de cette vie après une assez courte maladie. »

Voilà, Messieurs, de ces coups qui accablent notre faible nature, et certes, de tous les maux qui dévorent cette terre, le plus affreux, sans nul doute, c'est celui qui nous enlève nos amis. Aussi la douleur d'Augustin fut immense.

« Cette perte, dit-il, avait voilé mon cœur de ténèbres; tout ce que je voyais « n'était plus que mort. La patrie n'était plus pour moi qu'un supplice, et la « maison paternelle une désolation. Tout ce que j'avais partagé avec lui, sans « lui n'était plus qu'un cruel martyre; tout m'était odieux, parce que tout était « vide de lui, et que rien ne me disait plus : Le voici qu'il revient comme « pendant sa vie lorsqu'il était absent! Je m'étonnais de voir que tous les au- « tres pussent vivre, puisque celui que j'avais aimé était mort. Je m'étonnais « bien davantage de vivre encore, lui mort! moi qui étais un avec lui-même, « et c'est pour cela que j'avais horreur de la vie. Je ne pouvais plus consentir « à vivre ainsi réduit à la moitié de moi-même. Oh! qu'il parle bien de son « ami, le poète qui l'appelle la moitié de son âme! oui, je sentis que nos deux « âmes n'en faisaient qu'une. Je n'aurais pas pu vivre ainsi mutilé; pourtant, « je n'aurais pas voulu mourir non plus peut-être par la crainte d'ensevelir « ainsi tout entier celui qui n'avait plus de vie qu'en moi! »

Ces paroles sont admirables. Mais je veux vous faire remarquer aussi la splendeur, les perfections et le sens du génie chrétien.

Plus tard, dans la révision de ses livres, Augustin va désapprouver ces dernières paroles, non comme étant mauvaises, mais comme ayant quelque chose de déclamatoire; comme si ce n'était pas assez de confesser devant Dieu ses misères!

Tels étaient donc l'accablement, les angoisses d'Augustin. Dans un état pareil, il faut une consolation. Où la cherchera-t-il? La demandera-t-il aux lar-

Digitized by Google

mes? Il est vrai, elles sont douces au cœur du malheureux, précisément peut-être parce que leur amertume réveille, ranime un peu son cœur affadi, pour le noyer dans un vaste dégoût; mais la seule espérance que Dieu les écoute pourrait leur donner quelque prix. Demandera-t-il aux plaisirs, aux affaires, à l'étude une diversion secourable? Il faudrait avoir grande pitié de l'âme humaine si elle pouvait se consoler de la perte des siens comme un enfant se console de la perte de ses jouets. Augustin avait l'âme trop sérieuse et trop élevée; il ne trouva pas là dedans de consolation. « Le charme des bois, dit-« il, les chants, la musique, les jeux, les bosquets, les parfums, les splendi-« des bouquets, les livres, l'étude, la poésie, rien ne pouvait distraire ma « douleur; je pleurais, je soupirais, incapable de repos; je portais mon âme « sanglante et déchirée; je ne savais où reposer, tout m'était odieux, la lu-« mière même! »

Messieurs, il n'y a de consolation réelle que celle qui peut nous garder nos amis heureux, immortels, sereins; mais pour cela il faut s'élever jusqu'à Dieu.

Mais, est-ce que le Dieu du panthéisme aurait cette puissance? Lui! il est aveugle, il est sourd, muet! Lui! il n'a pas un empire lumineux où il puisse abriter les nobles âmes qui remontent victorieuses et triomphantes des tentations de la terre, où il puisse les nourrir, les embraser de bonheur, de gloire, d'immortalité, de lumière! Il n'a pas cela; il ne peut que les priver de leur titre, les dépouiller de leur personnalité, et les jeter ensuite comme des atomes déchus dans un abîme de poussière! Voilà ce que peut faire le Dieu du panthéisme.

Ainsi, pour trouver une consolation, ce n'est pas assez d'invoquer le nom de Dieu; il faut que le Dieu qu'on invoque soit le Dieu vrai, présent; celui à qui appartient la majesté, la force, celui qui dispose souverainement des hommes, qui peut les recueillir après le naufrage du sépulcre et les porter dans ses magnifiques palais; il faut que ce soit le vrai Dieu! Aussi, Augustin répond-il au plus noble, au plus profond, au meilleur, au plus beau sentiment, quand il prononce ces magnifiques paroles qui ont un si grand charme de tendresse et d'élévation :

« Heureux celui qui aime Dieu et ses amis en Dieu. Celui-là ne perd jamais « un être cher. Loin de vous, où donc pourrait se tourner l'âme de l'homme « sans poser sur une douleur? Quelle que soit la beauté d'une créature, on « n'y peut trouver le repos. Elles ne sont rien que par vous, ces beautés qui se « lèvent et se couchent si vite. En se levant, elles commencent d'être, elles « croissent rapidement jusqu'à leur perfection; arrivées là, elles déclinent « tout à coup, puis vieillissent et meurent; car tout vieillit et meurt!

Digitized by Google

CONFERENCES A NOTRE-DAME,

par l'abbé PLANTIER.

4me CONFÉRENCE.

DE L'INQUISITION.

Il est deux espèces d'intolérance que l'Eglise ne connaît pas : celle du prosélytisme, celle de l'examen et de la controverse. Elle ne sait ni conquérir de disciples par violence, ni défendre au chrétien soumis d'analyser, de raisonner sa foi, ni refuser à celui qui ne croit pas ou qui doute, d'échanger avec lui des discussions écrites ou des discussions orales sur l'objet de ses dénégations ou de ses incertitudes. Voilà le premier point que nous avons établi dans notre dernière conférence.

Passant ensuite à un autre ordre d'intolérance, nous avons montré que l'Église possédait, par droit de collation, par droit de doctrine, par droit d'unité, par droit de tutelle et d'existence, le pouvoir de condamner les novateurs opiniâtres, de les retrancher de sa communion. Après le principe est venu le fait, et nous avons vu que l'Église a toujours exercé cette puissance d'anathème avec grandeur, prudence, équité, miséricorde, tandis que ceux qu'elle a frappés furent toujours plus ou moins déplorables d'inconsistance ou de dissimulation par leur caractère, de bassesse ou de violence dans leurs procédés, de néant ou d'abjection dans leurs doctrines.

Tout cela est grave assurément ; mais ce n'est pas là le côté le plus vibrant du sujet que nous avons entamé. Il me semble voir certains souvenirs palpiter dans vos âmes, comme un reproche ou comme une inquiétude. Ne fut-il pas des occasions et des siècles où l'Église poursuivit ses ennemis et surtout les hérétiques autrement que par des anathèmes ? Aux coups spirituels dont elle les avait frappés, n'a-t-elle pas voulu qu'il s'ajoutât différentes fois des peines corporelles ? Par la voix de ses conciles, n'a-t-elle pas appelé sur leurs têtes ou des exécutions particulières, ou des rigueurs et des persécutions générales ? Chose plus terrible encore ! n'a-t-elle pas élevé contre eux des tribunaux permanents et barbares ? Et ces institutions effrayantes, n'a-t-elle pas chargé la main de ses papes de les bénir et de les consacrer à leur berceau ? des évêques ne les ont-ils pas encouragées de leurs suffrages ou de leur munificence ? des moines n'y figuraient-ils pas comme juges, et ne dit-on pas qu'ils se plaisaient à martyriser les consciences pour leur arracher le secret de leur foi religieuse et surprendre à tout prix des traces d'hétérodoxie ? Puis, l'interrogatoire achevé, le crime établi, n'envoyait-on pas les coupables par légions au bûcher ? et quand les victimes étaient sur l'autel ; pontifes religieux et rois n'étaient-ils

Digitized by Google

pas là savourant le parfum de l'holocauste humain qu'ils présentaient à Dieu, comme si de pareils sacrifices devaient lui réjouir le cœur, ou tourner en l'honneur de son nom? En un mot, n'est-il pas parlé de l'inquisition dans l'histoire?

Voilà sans doute des questions qui vous préoccupent. Vous vous demandez en vous-mêmes jusqu'à quel point l'Église est engagée ou non dans ces faits plus ou moins tragiques; et si par hasard elle en est responsable, comment elle peut échapper, je ne dis pas seulement à l'accusation d'intolérance, mais à celle de cruauté; comment, avec ses mains ainsi trempées de sang, serait-elle l'épouse véritable de celui qui mourut pour sauver le monde?

Nous tâcherons de fixer aujourd'hui vos idées sur cette importante matière. Il y aurait, pour l'exposer, bien des faits à débattre; mais comme le fait de l'inquisition, et de l'inquisition d'Espagne, domine tous les autres, c'est lui que nous nous appliquerons comme exclusivement à discuter. Je l'aborderai, Messieurs, sans timidité comme sans détour : Dieu me donnera, je l'espère, de le faire sans échec. Accordez-moi seulement une grâce: c'est de suivre le flot de ma parole sans vous laisser distraire par les difficultés qui pourront naître au passage. Les objections, soyez-en sûrs, auront leur tour; si je ne les attaque pas quand elles se présenteront, ce n'est pas pour les éluder; c'est seulement pour les classer dans un ordre qui nous permette tout ensemble, et de les résoudre avec plus de brièveté, et d'une manière qui nous conduise mieux et avec plus de clarté, aux conclusions auxquelles nous devons aboutir.

Veuillez, avant tout, comprendre mon intention : je ne viens pas tenter, contre ma conscience, l'apologie de l'inquisition espagnole. Avec cette largeur d'idées et de sentiments qui domine dans notre siècle, on peut bien en parler sans colère comme sans insulte; on ne pourrait se décider à l'absoudre. Peut-être fut-elle dans l'esprit et dans les instincts du temps; mais il est fâcheux, se dit-on, qu'elle en soit éclose et qu'elle s'en soit pénétrée. Je ne nie pas qu'elle ait rendu des services, mais elle en a procuré le bienfait par des moyens trop sévères. Malgré tous les maux dont on suppose qu'elle a prévenu l'explosion, c'est toujours une page qu'on arracherait avec bonheur des annales de l'humanité.

Mais, Messieurs, si le cœur se serre en la parcourant, la foi n'a pas à rougir. Les excès de ce tribunal peuvent atteindre quelques membres isolés de la grande Église catholique; mais l'Église universelle elle-même n'en est point flétrie. A elle, son manteau reste toujours pur du sang que cette institution répandit. Voilà seulement ce qu'il m'importe de mettre en évidence; voilà ce que je me propose de démontrer.

Et d'abord, quelle autorité prend l'initiative dans l'établissement de l'inquisition espagnole? quel en est le but principal?

Un fait éclate dans l'histoire: c'est que dans la plupart des états où ce tribunal fut installé, il dut sa naissance aux calculs et aux avances du pouvoir temporel. A Venise, c'est par une décision solennelle du sénat qu'il fut inauguré. Frédéric II l'introduisit à Padoue. En Portugal, il ne pénétra que par les ordres de Jean III. Son origine en Espagne fut la même; il sortit, pour elle, et du

règne et du siècle qui lui acquirent le Nouveau-Monde et la délivrèrent définitivement des infidèles; l'acte qui le fonda fut signé par la même main qui, un peu plus tard, terrassa Boabdil et fournit à Christophe Colomb les moyens d'accomplir ses glorieuses découvertes. Ferdinand V et Isabelle! voilà ses véritables inaugurateurs; tout ce qui se rattache à cette création, ou ils le décrétèrent par eux-mêmes, ou ils le provoquèrent par leurs sentences. C'est être simplement juste que d'en faire remonter à leurs combinaisons et à leur puissance, la première et plus grande responsabilité.

L'esprit public la partage avec eux. Ce fût une de ces pensées que les instincts des nations éveillent dans l'intelligence des rois. Les nuages se formèrent sur les hauteurs; mais les vapeurs qui les composèrent étaient montées de l'abîme. On était alors généralement exalté, dans la Péninsule, contre une certaine branche de la population; c'était une race impopulaire et maudite; on n'avait qu'un vœu, celui de la voir comprimée, pour ne pas dire anéantie; et en établissant, dans le but de la contenir ou de l'éteindre, une institution menaçante, Ferdinand V et Isabelle ne firent que répondre au désir général et céder à l'entraînement du peuple. Comme on dirait dans notre siècle : ils s'inspirèrent de l'opinion, cette conseillère suprême des princes, comme on l'appelle, cette boussole des gouvernements, ce flot dont on prétend que les pouvoirs doivent prévenir les ravages, mais accepter le cours.

Il est facile de pressentir qu'ayant eu des rois pour promoteurs, cette institution dût avoir des vues politiques pour raison.

Deux grandes époques, comme le dit un publiciste espagnol célèbre de nos jours, deux grandes époques se partagent son histoire: la première s'étend de la fin du quinzième siècle vers le milieu du seizième, de Ferdinand V à Philippe II. Pendant cet espace elle poursuivit d'une part les mahométans, mais plus spécialement les Juifs, et pourquoi? Autrefois dominateurs puissants en Espagne, les Maures étaient alors réduits, mais ils n'étaient pas chassés. Concentrés dans Grenade, ils s'apprêtaient à s'y défendre avec fureur, et peut-être qu'ils ne seraient pas seuls dans cette résistance suprême; on craignait que les Juifs, puissants et nombreux, ne leur prêtassent furtivement la main, poussés par leur haine contre le catholicisme. S'ils le faisaient, on risquait de voir se prolonger encore une guerre qui durait déjà depuis près de huit siècles; et ce fut pour prévenir cette coalition, tout aussi probable qu'elle était effrayante, ce fut pour se soustraire aux convulsions sans terme dont elle n'eût pas manqué d'être la cause, si par hasard elle se fût réalisée, qu'on suspendit sur la tête des israélites la menace organisée et permanente du supplice; on prétendit, par l'effroi de la mort, les empêcher de trahir la patrie.

La seconde époque de l'inquisition s'en va de Philippe II à l'avènement des Bourbons. Durant cette période, elle a pour objet d'opposer une digue aux invasions du protestantisme, non pas tant comme erreur que comme principe de troubles. A ce moment (j'en appelle à vos souvenirs), l'unité nationale n'était pas encore vigoureusement constituée dans la Péninsule. L'Aragon, la Castille, la Navarre ne tenaient l'une à l'autre que par des nœuds flottants et mal assurés; de mutuelles rivalités tendaient à les désunir: le sentiment de leur in-



dépendance primitive était mal éteint. A l'inconsistance du dedans se joignaient de graves embarras au-dehors : c'était l'Europe, où l'on avait çà et là des armées ; c'était l'Amérique dont la conquête n'avait rien de trop affermi ; c'était l'Afrique, où les Juifs et les Maures, chassés par Ferdinand, menaçaient encore de repasser le détroit et de revenir comme des vautours sur cette grande proie qu'on leur avait arrachée. Au milieu de ces oscillations et de ces dangers, Philippe II crut devoir éloigner de ses états tout ce qui pourrait y apporter un nouveau ferment de discorde intestine, l'empêcher par un surcroît de complications de satisfaire convenablement et aux affaires intérieures et aux affaires extérieures qui déjà pesaient sur ses bras ; et parce qu'il craignit que la réforme n'enfantât ce malheur et n'allumât au cœur de son empire les dissensions qu'elle avait fait éclater en Angleterre et en Allemagne, et dont il avait été lui-même le témoin dans ses lointaines possessions des Pays-Bas, il éleva contre elle une barrière redoutable ; il dressa des bûchers pour prévenir des désastres.

Ainsi vous le voyez, et c'est là ce que dit l'histoire, l'inquisition en Espagne fut spécialement une œuvre dont la politique dicta le premier désir, dont l'autorité civile se proposa avant tout de recueillir les fruits.

Je ne dois pas le dissimuler, un pontife romain, Sixte IV, fut mêlé a son inauguration. Mais ce concours isolé d'un pape pour une institution locale, ce n'est pas l'Église catholique. Ensuite, il n'agit que sur la sollicitation de Ferdinand V et d'Isabelle : ce qui maintient à cette œuvre son origine et sa destination fondamentalement politique. Enfin, son intervention, à lui, fût toute spirituelle comme sa puissance, pacifique et clémente comme son caractère, qui était la douceur même. Une juridiction, ecclésiastique par son objet et modérée par ses attributions, voilà ce qu'il avait le droit de fonder dans l'intérêt de cette foi dont il était le pontife ; il ne fit pas autre chose. Les procédures, le mécanisme et le jeu de l'inquisition, telle que la virent apparaître ensuite et Séville et Sarragosse, ce ne fut pas lui qui les conçut et les détermina. On ne peut pas même dire qu'il les ait acceptés ; au moment où parut ce tribunal, il n'avait rien de régularisé, ses plans n'avaient pas été soumis au contrôle pontifical. Ce fut seulement quelques années plus tard que son organisation définitive se dessina, et dans ce travail, l'Espagne et l'Espagne seule, fit tous les frais d'invention ; Rome et le reste du monde catholique n'y contribuèrent pour rien par leur influence, et le supposer leur ouvrage, et les rendre solidaires, ce serait autant mentir à l'histoire qu'à l'équité.

Ainsi vous le voyez, ni l'Église n'a pris l'initiative, ni elle n'a été le but principal dans la fondation de l'inquisition espagnole.

Mais si l'Église n'entra pas comme initiative et comme but principal, n'a-t-elle pas exercé un ministère odieux ?

A quoi servirait de nier l'évidence ? Une congrégation, célèbre aussi bien dans les fastes de la science et du génie que dans ceux du catholicisme, une congrégation dont la sève généreuse fit autrefois bénir saint Thomas-d'Aquin, et qui fournit à la chaire chrétienne ses gloires peut-être les plus brillantes, la congrégation des Dominicains, en un mot, occupe une place importante dans

Digitized by Google

cette page de l'histoire. Mais quel qu'ait été son rôle, il faut la prendre pour ce qu'elle fut et non pour ce qu'elle ne fut pas. C'est à peine si l'on pourrait affirmer qu'elle représente dans cette question tout le clergé d'Espagne ; à plus forte raison ne peut-on dire qu'elle représente et personnifie l'épiscopat catholique. Appelez-la, pourvu que vous le fassiez dans les limites de l'histoire et de l'équité, appelez-la l'ordre des inquisiteurs, mais ne l'appelez pas l'Église, ce n'est pas son nom.

Et du reste, quelles étaient les attributions marquées à ces juges ecclésiastiques? Quel était leur ministère régulier ? Exerçaient-ils les fonctions de juges criminels ou de bourreaux? Condamnaient-ils à mort ; allumaient-ils les bûchers ; allaient-ils s'enivrer de la fumée et du désespoir des autodafés, comme le supposent et tant de pamphlétaires et de mensongers historiens, et je ne sais quels absurdes tableaux suspendus à la porte de nos magasins ou dans nos galeries publiques?

Non ; ce n'est là que des romans, ce n'est que la calomnie. Ils n'avaient à remplir qu'une mission toute théologique; ils prononçaient sur la doctrine, décidaient si elle était, ou non, conforme à la foi. Voilà dans quelle limite devait se renfermer leur action ; ils avaient tout simplement à constater un fait dogmatique; ils ne pouvaient pas aller et n'allaient pas plus loin.

Je sais qu'au sortir de leurs mains on était saisi et souvent mis au feu par le bras séculier; mais ce n'est pas à eux qu'il s'agit de demander compte de ce supplice. Ils étaient alors dans les mêmes conditions que notre jury vis-à-vis des condamnations qu'il prépare. Dans nos tribunaux modernes, il n'existe aucun lien pour les jurés entre la conclusion qu'ils expriment et le châtiment qu'elle amène ; quand ils ont prononcé en conscience, la suite du verdict ne les regarde plus : si le magistrat prévarique ou se trompe dans la fixation de la peine; si la punition déterminée par la loi pour le crime qu'ils ont reconnu est trop rigoureuse, ce n'est pas leur faute ; ils ne sont responsables que de leurs suffrages, et nullement des erreurs ou de l'iniquité des juges, nullement de la cruauté de la législation.

Et voilà l'inquisition espagnole! Les Dominicains et leurs assesseurs, c'est le jury; le code pénal et ceux qui l'appliquent, ce sont les bourreaux et leurs tortures. Les deux pouvoirs se touchaient et ne se confondaient pas; vous n'avez pas le droit de faire retomber sur les religieux, le sang dont se couvraient les rois!

Outre ce ministère-là, le clergé d'Espagne en remplissait un autre bien moins répréhensible encore. Celui-là, quoique légitime, était sévère; celui-ci, de sa part, était tout entier de miséricorde.

Ils accompagnaient les condamnés à la mort, où les envoyait la raison d'Etat; ils allaient, non pas savourer les angoisses de leur agonie, mais bien les adoucir; ils allaient les consoler de la perspective du supplice, par des gages de pitié fraternelle et de touchantes exhortations à l'espérance; je ne vois rien là qui tranche de la barbarie.

Peut-être dira-t-on, et c'est toujours là qu'on en revient, peut-être dira-t-on que certains religieux ne se sont pas contenus dans ces termes . on citera, par

Digitized by Google

exemple, Torquemada et quelques autres dont le nom revient toujours, avec autant de pauvreté que de monotonie, dans tous les pamphlets. Oui, j'en conviens, il est quelques noms qui se couronnèrent d'une triste auréole. Mais d'abord je vous répondrai : Prenez garde de vous en rapporter aveuglément à ce qu'on raconte. Ensuite, contre qui voulez-vous en conclure, si ce n'est contre eux-mêmes? Contre leurs attributions régulières? mais vous n'ignorez pas qu'ils les faussaient et dépassaient leurs instructions. Contre l'Évangile? vous savez bien qu'ils n'en appelaient pas à l'Évangile. Contre l'Église? mais elle n'est pas plus responsable des écarts et des frénésies de chacun de ses membres, qu'un État ne l'est des fureurs et des prévarications de ses ministres. Enfin, contre la congrégation à laquelle ils appartenaient? ces exceptions ne la résument pas tout entière. A ces ombres, dont elle a pu gémir, elle opposa d'immenses splendeurs qui les rachètent; et, pour quelques frères immodérés, n'allons pas oublier, dans notre superbe ingratitude, que, d'une part, elle a doté le monde d'incalculables bienfaits et de sublimes gloires; que, de l'autre, elle a produit une foule de saints, et qu'elle a lavé même ces faibles taches dans le baptême du martyre.

Ainsi, Messieurs, comme l'Église n'eut pas l'initiative, elle ne fut pas le but principal de cette institution; elle n'y a pas exercé de ministère honteux.

Mais, dit-on, si l'Église n'a pas concouru directement et par elle-même aux opérations sanglantes de ce tribunal, elle les a du moins approuvées, elle s'en est réjouie. Rome, en particulier, n'y a-t-elle pas applaudi? Les papes ne se sont-ils pas fait les patrons et les panégyristes des inquisiteurs?

Que certains membres, même honorables, du clergé d'Espagne, séduits, emportés par l'esprit de leur temps, entraînés par l'exagération du patriotisme et de la foi, aient embrassé l'inquisition de leur pays; que leurs sentiments aient été partagés par quelques hommes jetés çà et là, dans les différentes parties du monde catholique, je ne prétends pas le nier. Mais vous aurez beau glaner dans l'histoire, vous ne trouverez jamais que des autorités solitaires et partiales : jamais cette opinion ne fut unanime; jamais l'acte par lequel cette institution fut inaugurée sous Ferdinand, jamais les supplices dont elle fut dotée par Torquemada, ne reçurent l'approbation des évêques d'Espagne; jamais aucun concile général n'y souscrivit; jamais elle ne fut l'objet de l'estime et des applaudissements universels dans l'Église. Sa popularité fut toute locale, comme son existence; et, comme elle ne concilia pas toutes les sympathies, de nombreuses désapprobations poursuivirent ses rigueurs. Désapprobation en Espagne : on vit plus d'un évêque se joindre à des autorités éminentes pour s'en plaindre. Désapprobation en France : nous savons tous que la plus grande partie de notre clergé s'attaqua à l'esprit sévère dont cette institution était animée. Désapprobation même à Rome : dès 1482, Sixte IV écrivait en Espagne pour recommander, avec les instances les plus vives, un zèle moins âpre, des persécutions moins ardentes; douze ans plus tard, Alexandre VI lui-même, en 1494, écrivait au moine grand-inquisiteur qu'il le destituerait, s'il ne portait pas un peu plus de douceur évangélique, un respect plus sévère pour ses instructions, dans l'accomplissement des devoirs de son ministère.

Digitized by Google

Pendant que Rome donnait ainsi de sévères leçons aux inquisiteurs, elle faisait entendre des conseils de miséricorde aux princes. Ses exhortations ont toutes pour objet, non pas de les exciter à la violence, non pas d'attiser leur fureur, mais bien de les contenir dans les limites de la clémence et de la modération. On le voit avec éclat dans ses instructions : Rome leur rappelle hautement tout ce que l'Évangile contient de merveilleuse candeur, de touchantes paroles, de miséricordieux exemples.

Ce qu'il y a de plus grave, c'est que les actions des papes respirent le même sentiment que leurs paroles, et rendent hommage à leur sincérité.

Craint-on d'être arrêté par l'inquisition (c'est chose qui vous étonnera, mais qui pourtant est réelle)? on se réfugie à Rome et on y retrouve cette paix, cette liberté que l'Espagne refuse? Est-on accusé? on tourne vers le saint-siége des regards pleins d'espérance; on est sûr, si l'on peut obtenir que le procès lui soit déféré, de sortir de ses mains ou complètement absous, ou avec une sentence profondément adoucie, et presque toujours cette confiance est justifiée. Le nombre des infortunés qui recoururent au saint-siége est considérable : d'une seule fois, il y en eut deux cents, et tous furent traités avec ménagement; on se contenta de leur imposer quelques pénitences canoniques; et puis ils revinrent dans leur pays, réconciliés avec la loi, redevenus maîtres de leurs propriétés, admis à jouir paisiblement de leurs biens, exempts pour l'avenir de toute espèce de flétrissure, et pour leur propre honneur, et pour celui de leur famille. Il leur était difficile, je crois, de trouver une tutelle plus heureuse; n'était-ce pas la puiser dans le cœur de cette papauté si souvent flétrie comme une seconde inquisition!

Certains esprits extrêmes, certains tolérants forcenés, comme on en rencontre quelquefois, trouveront peut-être la conduite des papes encore trop ménagée, et voudraient que les souverains pontifes eussent mis, pour ainsi dire, le poignard sur la gorge des princes pour les rendre plus cléments.

N'oublions pas, Messieurs, que leurs remontrances et leurs avertissements furent ce qu'ils purent être alors, dans des temps si difficiles. Le monde était à une époque de bouillonnements, de cahots et de luttes; partout, il fermentait ou des dissensions amères ou des passions violentes, partout des guerres et des tempêtes. Jamais l'harmonie et le concert des pouvoirs n'avaient été plus inconnus, et n'étaient cependant plus indispensables pour asseoir l'équilibre et le bonheur des peuples. Le moindre surcroît de division qui fût venu se jeter entre eux, n'eût pas manqué d'amener un surcroît de calamités effrayantes.

D'un autre côté, les princes étaient généralement d'une humeur irascible; leur susceptibilité rendait extrêmement facile de compromettre et extrêmement difficile de rétablir l'union qu'il importait cependant si fort de faire prévaloir. Une parole immodérée de la part des papes n'eût pas contribué légèrement ou à l'empêcher ou à la détruire; ce fut pour ce motif qu'ils furent graves, mais contenus dans leur langage; la fermeté y respire, mais une fermeté discrète et onctueuse; ils sont assez généreux pour sauver l'honneur et les droits de l'humanité; ils sont assez réservés pour ne pas ajouter aux divi-

Digitized by Google

sions de leur siècle et aux déchirements des nations! Et qui pourrait leur en faire un crime?

Ainsi donc, comme l'Eglise n'a point exercé de ministère odieux, elle n'a point approuvé les excès de l'inquisition; elle a, au contraire, protesté contre eux.

Mais enfin, si Rome et l'Eglise n'ont pas approuvé l'inquisition, ne l'ont-elles pas encouragée au moins indirectement en se servant du même tribunal? N'y a-t-il pas eu un Saint-Office, une inquisition romaine?

Oui, Rome a fait usage de l'inquisition. Mais quelle inquisition, je vous prie? Ce mot n'aura pas toujours le même son dans l'histoire. Au sein de nos provinces méridionales, ce tribunal exista; il fut en permanence, au moins quelque temps, à Toulouse, et l'on ne voit pas, quoi qu'en racontent quelques historiens calomniateurs, ni qu'elle ait soulevé des terreurs trop profondes, ni allumé des indignations trop violentes dans le cœur de nos populations.

Il en fut de même de cette inquisition romaine. Ce n'est plus ici l'inquisition d'Espagne, ce n'est pas celle que nous lui prêtons parfois dans de simples et fausses imaginations; ce n'est point celle que lui supposent de calomnieuses brochures; ce n'est pas celle dont l'accusent avec un langage et une brutalité rétrogrades, les feuilles et les journaux d'une nation voisine, à l'heure même où je parle. Telle est, au contraire, et sa gloire et son excuse, qu'elle n'eut jamais à se reprocher ni procès iniques ni sentences capitales; elle n'employa pas les tortures pour obtenir des aveux; les aveux obtenus, elle ne punit pas de mort; elle put être ferme, elle pouvait avoir des raisons pour cela, elle ne fut jamais cruelle. La chose est si vraie, que Galilée, qu'on suppose en avoir été le martyr, en parle, pour ainsi dire, comme d'un plaisir, dans sa correspondance; que l'encyclopédie elle-même, qui, certes, n'était pas portée d'enthousiasme pour Rome, en convient, et s'étonne que les Espagnols aient mis tant de rigueur dans une juridiction où les Italiens, *ses inventeurs* (passez-moi l'expression, je ne l'ai pas inventée), où les Italiens, ses inventeurs, ont apporté tant de douceur et d'indulgence.

Non, Rome n'encourageait pas la sévérité par ses exemples. Elle contraste au contraire avec bonheur avec l'Espagne.

Prenez l'histoire: à cette époque un voile pénible pèse sur l'Europe entière. Dans tous les centres importants, vous rencontrez des échafauds dressés par les pouvoirs civils contre les crimes de religion; presque partout se déroulent et s'accomplissent des scènes qui contrastent avec Rome, et dans cette immense atmosphère de ténèbres et de deuil, il n'est qu'un faible coin de la terre où brille un peu de soleil. On y voit à la vérité des institutions austères, mais leur jeu n'a rien de terrible; pas une sentence de mort ne s'en échappe; on n'y fait pas tomber une tête, on n'y ouvre pas une tombe: là vous respirez un parfum de clémence dont un autre pays n'est pas embaumé; je ne sais quoi, vous y révèle et vous y indique, que vous y avez plus de droits qu'ailleurs à la miséricorde infinie, et si vous demandez quel est ce nouveau Gessen d'une nouvelle Égypte? si vous me dites quel est donc cet asile vénérable de l'humanité méconnue, proscrite, opprimée par tout le reste de l'univers?

Digitized by Google

je vous répondrai avec un saint et filial orgueil : c'est la Rome des papes, c'est la cité de Pierre, cette Rome bénie encore aujourd'hui par l'amour de toutes les nations, et célébrée par leur unanime enthousiasme.

Ainsi, Messieurs, restituons à l'inquisition d'Espagne une œuvre dont la responsabilité retombe sur l'Espagne elle-même et sur quelques membres, si vous le voulez, mais sur quelques membres isolés de l'Eglise catholique, et non pas sur l'Eglise catholique elle-même. L'Eglise universelle n'y est point entrée comme initiative et comme but ; elle n'y a point exercé de ministère ; elle n'en a point directement approuvé ni indirectement encouragé les excès ; si elle y fut représentée, c'est par les démarches de Rome intervenant pour régulariser la forme de ce tribunal, réprouver ses rigueurs, révoquer ses sentences, souvent sauver et toujours consoler ses victimes.

Mais à présent on peut se demander ce qu'il faut penser en définitive de cette inquisition ?

Il est quatre choses à distinguer ; je n'en développerai que deux :

C'est d'abord des abus à reconnaître incontestablement. — C'est ensuite des principes à dégager. — En troisième lieu, des exagérations à fuir. — En quatrième lieu, des excuses à produire.

Des abus à reconnaître ! Les peuples, vous le savez, impriment toujours leur caractère à leurs institutions, et on trouve dans l'inquisition dont nous parlons le sceau de la nature espagnole dans ce qu'elle a d'âpre, j'ai presque dit d'un peu farouche et de despotique, mais aussi de patriotique à l'excès. De là sont venus des abus incontestables ; abus dans les procédures qu'on employait, dans les preuves sur lesquelles on condamnait ; abus dans les supplices qu'on infligeait ; abus dont la réunion a fait de ce tribunal une atteinte irrémédiable à l'esprit du christianisme, un outrage à la sainteté comme aux libertés les plus respectables de notre nature ; et si, pour effacer les sanglantes lignes qu'il a laissées tracées dans l'histoire, il n'avait fallu que des pleurs, depuis longtemps elles seraient anéanties ; l'Eglise elle-même les a inondées de larmes, bien qu'elle ne soit pas responsable des excès de cette institution.

Mais ensuite viennent les principes à dégager.

Sur quoi se fondait essentiellement ce tribunal ? Il y avait différentes maximes ; mais il en était une qu'il importe de dégager : c'est que les pouvoirs peuvent s'entendre pour s'opposer à l'irruption, je ne dirai pas, je vous prie de peser mes expressions, je ne dirai pas d'opinions purement spéculatives ; je ne dirai pas même d'idées exclusivement dogmatiques, qui ne s'adressent qu'à un ordre de choses purement surnaturel, mais je dis de croyances authentiquement désastreuses et funestes pour le bon ordre et la tranquillité de la patrie. On a pu, en effet, fausser ce droit, on a pu se méprendre sur son objet, on a pu en déplacer les limites, le déshonorer par des applications barbares ; mais, en lui-même, il est certain. Evidemment, quand des doctrines sont avec éclat immorales et perturbatrices ; quand elles s'attaquent aux principes sacrés et éternels qui sont la base de la paix et de la moralité des peuples ; quand elles ne peuvent s'épandre même passagèrement sur les sociétés sans les pervertir et les mettre en pièces, il est permis aux pontifes et aux magistrats

Digitized by Google

de leur opposer une digue commune, de les poursuivre par des mesures qui rentrent dans leur compétence, de porter enfin sur elles le double glaive de l'esprit et de la force, de là dépend la sécurité de l'Etat, la paix des autels et de la patrie !

Ainsi considéré sous certains aspects, renfermé dans certaines bornes, dégagé de tous les accessoires plus ou moins favorables qu'y mêlèrent et l'esprit de la nation et les instincts du temps, ce tribunal se fonde sur un principe non seulement soutenable, mais encore sage et tutélaire.

Après les principes à dégager, il est aussi des exagérations à fuir.

Veuillez faire cette remarque, je vous prie : Quels sont spécialement les auteurs qui ont parlé contre l'inquisition espagnole ? Ce sont, ou de mauvais Espagnols, comme *Llorente*, écrivain à la fois traître à la patrie et infidèle aux obligations du sacerdoce ; ce sont aussi des auteurs protestants ; ce sont enfin les quelques philosophes révolutionnaires du dernier siècle, ou quelques rationalistes emportés de notre propre siècle à nous. Ainsi, ce sont des hommes qui ont eu de graves reproches à s'adresser, ou un violent fanatisme à satisfaire ; et, soit pour légitimer leur position, soit pour distraire de leurs torts, ils se sont pris à tonner avec une violence exagérée contre l'inquisition espagnole.

A les entendre, c'est un tribunal qui dévorait des victimes par milliers et par milliers ! un tribunal dont la sévérité alla toujours croissante, ou du moins se soutenant toujours pendant des siècles et des siècles ; un tribunal enfin qui se dressa comme un phénomène solitaire, comme une institution sans exemple, comme un instrument de mort, dont rien n'égala jamais et ne reproduisit les ravages.

C'est là une évidente exagération. Non, Messieurs, le nombre des autodafés, et nous devons à l'histoire de le dire, ne fut pas aussi considérable que le supposent et Llorente et quelques autres. De graves historiens prétendent qu'il doit être réduit considérablement.

On ne voit pas non plus que ses rigueurs allassent croissant, devenant plus terribles ou se soutenant au même niveau. Au contraire, elles se sont adoucies avec le temps : le dernier autodafé date de 1680 : on ne voit pas que sa sévérité paradoxale se soit depuis cette époque réveillée. Et à la fin du dernier siècle, un homme qui, certes, ne devait pas être admirateur fanatique de l'inquisition, un ambassadeur du directoire a prononcé ces mémorables paroles : L'inquisition peut être citée, de nos jours, comme un modèle d'équité !

Non, enfin, l'on ne peut dire que l'Espagne, avec son inquisition, ait commis des violences qui furent inconnues partout ailleurs.

A qui voudrait tenir ce langage de bonne foi, la main sur la conscience, un Espagnol ne pourrait-il lui répondre : Vous dites que rien ne fut comparable à l'inquisition ? Mais vous ne parlez pas du paganisme ; peu s'en faut même que certains philosophes de nos jours ne l'excusent : cependant, n'a-t-il pas immolé des millions et des millions de martyrs ? Vous vous taisez sur ce mahométisme que nous avons chassé de notre commun continent. Qui ne sait, cependant, que ce lion gigantesque a dévoré, non pas quelques individus,

Digitized by Google

mais des peuples? Et dans des temps plus rapprochés, voyez l'empire moscovite, depuis qu'il est debout. Que de malheureux son intolérance religieuse n'a-t-elle pas jetés sur la route de l'exil! Que de soupirs sont morts étouffés sous le ciel sans écho de ses déserts! Que de victimes ne verrons-nous pas ressusciter un jour du milieu de ces solitudes, comme du sein d'un tombeau!

Et au sein des états réformés, le spectacle n'est-il pas le même? Que d'édits les Gustave et les Christian n'ont-ils pas lancés contre les catholiques de la Suède et du Danemarck? Les gomaristes n'ont-ils pas épouvanté la Hollande par le meurtre de Barneveld? Calvin s'est-il montré moins sanguinaire pour Servet, qu'il fit brûler avec pompe, et pour tant de provinces qu'il couvrit d'ossements et de décombres? L'Eglise d'Angleterre n'a-t-elle pas inscrit dans son code les peines les plus cruelles contre les papistes? Ces dispositions presque sauvages, ne refusent-elle pas encore de les abolir; il est vrai que c'est un feu qui dort, mais que l'on conserve, et qui peut, au premier jour, devenir homicide. Enfin, la France elle-même a traversé des jours de terreur. Et cette crise, que quelques hommes appelleraient volontiers adorable, cette révolution, dont quelques plumes, d'ailleurs brillantes, essaient de transformer les bourreaux en prophètes, j'ai presque dit en demi-dieux, n'a-t-elle pas, en quelques mois, torturé plus de consciences et moissonné plus de têtes que ne l'ont fait, en trois siècles, toutes les inquisitions de l'Espagne et du monde?

Oui, peuples du nord et du midi: membres, qui que nous soyons, de la grande famille humaine, nous avons, dans notre passé, de lugubres souvenirs; nous avons tous ici besoin d'indulgence réciproque; ne refusons pas de nous l'accorder, et n'insultons pas à nos voisins, pas qu'on nous insulte plus cruellement nous-mêmes.

Enfin, après les exagérations à fuir, viennent les excuses à produire.

Rien ne peut justifier ce tribunal; vous avez vu qu'il était loin de ma pensée de m'en faire le panégyriste; mais, sans nous faire ses apologistes, n'allons pas le juger d'une manière trop inexorable. Rien n'efface ses torts; mais, peut-être, plus d'une chose les atténue.

Il est une excuse dans la foi même des princes et de ceux qui les secondèrent. Ils crurent qu'outrager Dieu c'était un crime pour le moins égal à celui d'outrager un roi; renier l'Évangile, qui était, à leurs yeux, la vérité absolue, non-seulement en religion, mais en politique, ne leur paraissait pas moins punissable que de violer les lois de l'État. C'est d'après ces idées que quelques-uns d'entr'eux firent mouvoir l'inquisition. Certes, si c'est là une erreur, elle a, du moins, je ne sais quoi de respectable; elle demande pitié pour elle-même, et ménagement pour la religion qui l'inspira.

Excuse dans la législation de l'époque. On ne savait pas alors un secret que nous possédons aujourd'hui et que nous tenons du progrès. Comme société, nous sommes en dehors de Dieu, et nous demeurons tranquillement assis sur le vide creusé par son absence. Mais alors il n'en était pas de même; la religion entrait dans le droit public et tenait à lui par des racines profondes; elle faisait plus ou moins partie du pacte fondamental. Dès-lors, n'est-il pas concevable que les souverains en poursuivissent les ennemis comme les

Digitized by Google

destructeurs de l'ordre social lui-même, et comme traîtres à la patrie?

Excuse dans la nature licencieuse et turbulente des sectes! Aujourd'hui, les erreurs religieuses sont pour nous comme une espèce de fantaisie, d'indépendance ; mais alors elles étaient un fanatisme pratique. Depuis les manichéens, dont les mœurs, dont la conduite, étaient si infâmes et si immondes, que Dioclétien, le clément Dioclétien lui-même, crut devoir les punir ; depuis les ariens et les donatistes qui ensanglantèrent l'Afrique et l'Orient, jusqu'à ces brabançons qui ne savaient que commettre des assassinats et faire des ruines, jusqu'aux réformés eux-mêmes, qui promenèrent la désolation depuis les bords de la Baltique jusqu'aux montagnes de l'Helvétie, tous les hérétiques étaient alors séditieux ; ils portaient presque toujours avec eux le carnage et le scandale. N'était-il pas convenable, qu'en ce péril, les rois les aient tenus comme redoutables, et aient déployé contre eux, de sévères et effrayantes rigueurs?

Enfin, excuse dans les mœurs et dans le génie du temps.

Au quinzième siècle, et au commencement du seizième, il existait dans le monde, mais surtout en Espagne, un débris d'ignorance et de férocité barbare ; les idées de tolérance n'avaient pas encore brillé sur l'intelligence publique ; les caractères n'étaient pas entièrement adoucis ; le christianisme n'avait pas fait pénétrer son langage de mansuétude et d'amour jusqu'aux dernières fibres du corps social ; il y a là je ne sais quelle raideur que la foi et la charité n'ont pu assouplir encore ; on sent parfois je ne sais quoi d'égaré qui apparaît dans tous les crimes dont se souille le peuple. Était-il possible au pouvoir de se dérober complétement à cet esprit général, et de ne pas apporter ce je ne sais quoi d'ardent dans les peines, qu'on retrouve dans les crimes du peuple? Nous ne devons pas l'ignorer nous-mêmes ; nous le voyons par notre expérience : on n'échappe pas aux effets et à l'influence de son époque.

C'est ainsi que l'Église, tout en reconnaissant les torts et les erreurs des princes dans leur sévérité contre les sectaires, ne ferme pas non plus les yeux sur ce qui peut être à leur décharge. Elle est compatissante plus que personne pour les victimes ; mais elle croit aussi devoir être indulgente pour les juges, et faire retomber, en partie au moins, la responsabilité de leurs fautes sur les lois, les convictions, les difficultés et les embarras des temps et des sociétés au sein desquels ils vécurent. Tant il est vrai que l'esprit de rudesse et d'amertume ne lui est pas connu! elle le porte si peu dans sa conduite qu'elle ne le porte pas même dans ses jugements ; elle apprécie tout avec clémence, elle se comporte toujours avec douceur. Le monde a pu s'en convaincre par des hommages éclatants : la destruction de l'esclavage, l'adoucissement des lois et des mœurs, la mitigation des pouvoirs, la création de toutes les œuvres bienfaisantes, la réconciliation de l'homme avec l'homme, de la famille avec elle-même, des peuples avec les peuples ; en un mot, l'inauguration de la mansuétude évangélique et de la charité chrétienne, avec les merveilles qu'elles ont produites, avec la fraternité qu'elles enfantent, voilà ce qu'on doit à l'Église. Voilà l'authentique expression du sentiment qui l'anime.

Digitized by Google

Voilà par où il faut juger si elle aime le sang ou le bonheur de ceux qui l'insultent et la maltraitent, et non par des faits dont elle gémit, par des excès qu'elle déplore, par des institutions qu'elle désavoue, et dont elle n'est pas plus l'auteur qu'elle n'en n'est le panégyriste.

Attachez-vous toujours, pour bien la comprendre, à ces grandes réalités de son histoire. Gardez-vous bien d'accepter à la lettre et les noires peintures qu'on vous en trace, et les sanglantes faiblesses qu'on lui prête, et les barbares inspirations qu'on lui suppose. Vérifiez tout avec scrupule, discutez tout avec profondeur, nous vous y encourageons; et vous aboutirez, après toutes vos recherches, à vous convaincre qu'elle est beaucoup moins dure que ceux dont l'injustice lui reproche d'être cruelle; que les pays où elle domine le mieux, sont aussi ceux où la liberté s'épanouit avec le plus de largeur; que du moment où elle se prend à baisser parmi les nations, l'intolérance politique et religieuse y pénètre dans la même mesure; qu'elle est enfin la gardienne de la justice et de l'humanité, comme elle en fut la libératrice, et qu'un peuple ne saurait se soustraire à sa tutelle bienfaisante, sans voir, un peu plus tôt, un peu plus tard, l'arbitraire et le despotisme retomber sur lui de tout leur poids, et envahir le domaine des lois comme celui des consciences.

ÉLOGE FUNÈBRE DE D. O'CONNELL

PRONONCÉ A NOTRE-DAME DE PARIS, LE 10 FÉVRIER 1848,

Par le R. P. H.-Dominique LACORDAIRE, des Frères-Prêcheurs.

Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam, quoniam ipsi saturabuntur.

Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés.

(S. MATTHIEU, ch. V, v. 6.)

Monseigneur, messieurs,

Je ne vous dirai rien des paroles que vous venez d'entendre, et qui ont été prononcées par Notre-Seigneur Jésus-Christ. Je ne vous en dirai rien, parce qu'elles retentiront dans toute la trame de mon discours, car à chaque mot, à chaque phrase, à chaque mouvement, vous vous direz à vous-mêmes : *Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés.*

Et déjà cette foule, cette attente, cette préoccupation des cœurs, qu'est-ce autre chose que la justice qui vient, qui descend du ciel sur un homme, sur une vie, sur une mémoire. Et quelle est cette vie, quelle est cette mémoire? Est-ce un roi qui s'est couché dans la tombe à côté de ses ancêtres, après avoir glorieusement gouverné son peuple? Est-ce un conquérant qui a porté jusqu'aux extrémités du monde la puissance de ses armes? Est-ce un législateur qui a fondé quelque nation? Non, messieurs, ce n'est rien de tout cela,

Digitized by Google

et c'est plus que cela : c'est un homme qui n'a été ni prince, ni capitaine, ni fondateur d'empire, et qui a fait plus qu'eux. Sa patrie lui a donné le nom de libérateur et ce serait déjà assez, messieurs, pour que ces honneurs inaccoutumés que nous lui rendons dans cette enceinte fussent justifiés, pour que nous comprissions que Rome lui eût ouvert ses basiliques, et que, tout étranger qu'il soit à notre pays, ces voûtes sacrées et antiques de Notre-Dame couvrent à cette heure l'admiratiou qui est demeurée vivante sur son tombeau. Ce serait assez que ce titre de libérateur d'un pays opprimé, mais ce n'est pas sous ce point vue que je dois le considérer, il est encore trop étroit pour lui, trop étroit pour les pensées qui surabondent dans mon cœur.

Je veux vous faire voir que cet homme, dont nous célébrons la mémoire, a marqué sa place parmi les libérateurs de l'Église et les libérateurs de l'humanité. Je laisserai donc de côté, s'il est permis de le faire, les idées de la patrie, qui ne vont pas assez loin, ni assez haut pour notre sujet, et pour celui qui en est l'occasion et l'entretien. Je vais poser sa mémoire sur le plus vaste théâtre où une mémoire humaine puisse être posée ; je vais la mettre en regard de l'Église et de l'humanité tout entière.

O Dieu, père de justice, je vous rends grâce de ce que, dans ces temps où nous sommes témoins de tant de mystères d'iniquités, vous permettez à mes lèvres de faire ici l'éloge d'un homme de justice et de paix, d'un homme dont la longue et agitée carrière n'a pas coûté une larme, une goutte de sang, et qui, après avoir remué plus d'hommes, plus de peuples que nous n'en citerions en retournant les pages de l'histoire, est descendu au tombeau comme un homme juste, pur de tous reproches, sans peur, et sans qu'homme qui vive ait pu élever un soupçon sur sa pierre sépulcrale, et lui demander compte en cinquante ans d'une action qui n'ait pas été l'action d'un homme de bien, de paix et de justice. Je vous rends grâce, mon Dieu ! que ce soit là le sujet de cette solennité, de cette justice que je vais rendre en votre nom, au nom de tous les chrétiens catholiques, à la mémoire de Daniel O'Connell.

Dans les premiers jours du monde, il y a eu sur la terre une lumière divine, une charité divine, une autorité divine, une société divine. Des champs primitifs de l'Eden au sommet de l'Ararat, de l'Ararat au mont Sinaï, du Sinaï à la montagne de Sion et à celle du Calvaire, du Calvaire aux collines du Vatican, jamais Dieu n'a cessé d'être présent et d'agir sur la terre, et il semble que ce règne, que cet empire de la lumière, de la charité, de l'autorité, venue d'en haut, que cette union des âmes par Dieu et en Dieu, notre père à tous, devait au moins ne pas rencontrer d'obstacles et de combats.

Mais nous sommes ici-bas, messieurs, dans la terre du combat, et Dieu s'y est soumis le premier ; il a consenti à y descendre, à vous livrer sa vie, à être estimé, jugé par vous, et par conséquent, à être accueilli par les uns et repoussé par les autres. Cette guerre est donc vieille comme le monde, elle dure encore aujourd'hui, et, quoi que nous fassions, quelque forme d'idée et de gouvernement que nous adoptions, elle durera jusqu'à la fin, ne vous y trompez pas.

Il y a, dans cette lutte mémorable, deux instants fastiques entre tous les

Digitized by Google

autres, l'instant de la persécution et l'instant de la délivrance, la race des persécuteurs et la race des libérateurs.

La persécution a lieu quand le monde est un peu plus fatigué de Dieu que de coutume, quand il s'ennuie d'en entendre parler, quand il le trouve plus puissant qu'il ne lui est permis d'être. Oh! alors, s'indignant de son joug, n'ayant pas assez de force par la raison et par les armes non violentes pour lutter contre lui, il s'arme de ce qu'il peut; et, comme la force matérielle est ce que l'homme peut davantage, et ce qui est le plus facilement à sa disposition, il se met à se ruer sur la cité de Dieu, il en ébranle les colonnes matérielles, il en disperse autour tous les membres vivants; et alors, regardant la solitude qu'il a faite, il estime qu'à tout le moins, s'il n'a pas vaincu, il a conquis quelques heures de trêve. Mais, quand l'humanité a travaillé contre l'œuvre de Dieu par la persécution, bientôt aussi elle est ramenée par le besoin de Dieu, car Dieu est notre plus grande aversion et notre plus cher besoin. De temps en temps, nous le chassons violemment, mais c'est aussi pour lui tendre les bras et pour le rappeler au milieu de nous, comme le père de famille, chassé par des enfants ingrats du foyer domestique.

A l'instant de la persécution succède donc l'heure de la délivrance; la raison, le cœur de l'homme, la justice reprennent le dessus, et Dieu envoie à la terre quelques-uns de ces hommes providentiels qui ramènent à lui les générations et brisent le joug qu'elles ont subi. Ainsi, avant Jésus-Christ, fut Moïse, qui tira le peuple de Dieu de la captivité, de la servitude de l'Égypte; Cyrus, qui le rappela de Babylone et le fit rentrer dans les champs de la patrie; Judas Machabée, qui en défendit l'indépendance contre les successeurs d'Alexandre.

Depuis Jésus-Christ, nous n'avons compté non plus que trois de ces hommes libérateurs, illustres entre les autres, Constantin, Charlemagne, Grégoire VII : Constantin, qui donna aux chrétiens la liberté de conscience; Charlemagne, qui assura l'indépendance de la chrétienté en donnant au souverain pontificat un appui temporel permanent dans un territoire consacré à sa garde; et enfin Grégoire VII, qui arracha l'Église aux liens et aux étreintes de la féodalité.

Il vous paraîtra peut-être qu'en prononçant ces noms qui sont les premiers, les plus grands de l'histoire, j'use de peu d'habileté, et que d'avance je fais pâlir le nom que je veux glorifier au lieu de l'avoir élevé : c'est ce dont vous allez juger.

Ouvrez donc la carte du monde : considérez à ses deux extrémités ces deux groupes d'îles, les îles du Japon et les îles Britanniques. Suivez la trace des peuples sur cette ligne de trois mille lieues d'étendue; comptez le Japon, la Chine, la Russie, la Suède, la Prusse, le Danemark, le Hanovre, l'Angleterre et l'Irlande : eh bien! dans cette épouvantable étendue de pays, dans ce grand nombre de royaumes, l'Eglise est asservie partout; la parole de Dieu ne peut pas s'y produire, l'assemblée des saints ne peut pas avoir lieu; toute liberté venue de Dieu est tenue en la servitude la plus profonde. Eh quoi messieurs, parmi tant de nations, parmi ces deux cent millions d'hommes à qui l'on a

Digitized by Google

ravi la liberté de servir et d'aimer Dieu, il ne se sera pas trouvé un seul peuple qui aura su du moins conserver jusque dans l'oppression la foi véritable et la dignité du chrétien ? Ah ! détrompez-vous ; partout où il y a oppression, Dieu s'est réservé des martyrs, c'est à dire des témoins qui combattront jusqu'à la perte de leurs biens, et à la perte de leur vie. Et, comme aussi la trahison et la servitude étaient plus grandes qu'elles ne l'avaient jamais été, comme par ce spectacle que je vous présente il semble que l'humanité ait voulu vérifier cette parole de l'Ecriture : *Ab aquilone proditur omne malum,* c'est de l'Aquilon ou du Nord que le mal se déclara sur toute la surface de la terre, Dieu aussi s'était préparé des témoins et des martyrs comme il n'y en avait pas eu auparavant dans l'histoire de l'Eglise, car jusque-là, on n'avait pas vu pendant des siècles, des générations de martyrs subsistant, se renfermant en elles-mêmes ; on n'avait pas encore vu un peuple martyr ; et dans ce peuple, au milieu de toutes ses apostasies que je vous dénombre, il s'est rencontré, on a jeté à sa poursuite des capitaines qui l'ont voué à l'extermination du glaive ; on l'a poursuivi, on lui a arraché la terre natale qui l'avait nourri, mais il a vaincu, il a été plus fort que l'extermination ; on l'a livré à la famine qu'il subit encore aujourd'hui; et après trois siècles, la famine lui a laissé des entrailles pour se reproduire et pour attester, par la persévérance de sa fidélité, les vains efforts des hommes contre la puissance de Dieu. Alors, messieurs, comme le glaive le plus hardi ne peut pas atteindre toujours les hommes, la hache ne peut non plus toujours tuer.

Les oppresseurs ont cherché quelque chose de plus doux en apparence, pour conduire ce peuple à l'apostasie, ils ont vérifié ces paroles de la révélation de saint Jean, qui dit : « Qu'il viendra des temps où l'on ne pourra ni vendre ni acheter sans avoir dans la main et sur le front le signe de l'apostasie. »

On a enlevé à ce peuple tous ses droits civils et politiques.

Tout homme qui naît, messieurs, naît avec ses droits ; la pierre même inanimée, appartient encore à des lois, elle appartient à des lois mathématiques ; vous ne pouvez pas la toucher comme il vous convient, il est en elle une force qui lui vient de Dieu, qui est divine, qui est éternelle, et qui ne vous permet d'en combiner les éléments que dans certaines proportions qui ont été marquées par le doigt même de Dieu.

Ainsi, tout être naît avec des droits qui soutiennent son existence et qui en sont inséparables ; de sorte que, arracher le droit à un homme, le dépouiller de toute espèce de lois attachées à sa personne et à sa vie, c'est là le plus grand des crimes qu'on peut commettre contre un homme, et à plus forte raison contre un peuple. Mais si l'on va plus loin, si le droit qu'on ôte à un peuple conditionellement, c'est-à-dire tant qu'il ne sera pas apostat, si à chaque moment où il a besoin du droit on lui dit : Apostasie et tu es libre, apostasie et tu es le maître ; si, dis-je, on le met sans cesse entre l'abdication de toute espèce de droits, et la trahison envers Dieu, il ne se peut assurément rien comprendre de plus horrible, et en même temps rien de plus généreux qu'un peuple qui, pendant des siècles, résiste à cette affreuse situation, et qui, privé de tous droits civils et politiques, de propriété, d'éducation et d'élec-

Digitized by Google

tion, en un mot de tous ceux qui appartiennent à sa patrie, cependant reste fidèle au Christ et se contente de dire au dedans de lui à chaque année, à chaque jour, cette sainte parole : « Dieu les voit, et il nous voit aussi : ils auront leur récompense et nous la nôtre. »

Eh bien ! messieurs, ce peuple s'est rencontré ; je ne le nommerai pas ; mes lèvres ne sont pas assez pures et assez ardentes pour le nommer. Mais le ciel le connaît, la terre l'admire et le bénit ; tous les cœurs généreux lui ont fait une patrie et des droits à la place de la patrie et des droits qu'il a perdus ; c'est donc à eux que je m'adresse. Je vous dis donc à vous tous qui avez conservé le sentiment de la justice et de l'estime de ceux qui donnent tout pour elle, nommez ce peuple, nommez-le, dites : l'Irlande.

Donc, messieurs, l'Irlande était en cet état, lorsque sonna la première heure de notre dix-neuvième siècle. Mais déjà Dieu avait frappé sur la terre deux grands coups de tonnerre : l'un, dans l'ancien monde, et l'autre au sein de notre propre patrie. Ces deux coups de la Providence avertirent les oppresseurs de l'Irlande, qui, craignant un règne de justice et de liberté qui s'inaugurait dans la conscience des hommes par de si mémorables catastrophes, délièrent un peu les liens qui enchaînaient leurs victimes, et, entre les droits qu'ils rendaient à l'Irlande se trouvait un droit en apparence bien peu considérable, celui de défendre des intérêts privés devant les tribunaux de la juridiction ordinaire. Certes, messieurs, cette concession semblait peu de chose ; mais l'Angleterre n'avait pas fait attention qu'elle délivrait la parole ; que, quand la parole est délivrée, c'est comme si Dieu était délivré, car la parole sur les lèvres de l'homme, c'est la vérité, c'est la charité, c'est l'autorité à sa plus grande force. La parole enseigne, la parole combat, la parole commande, la parole range les armées, la parole convainc les consciences, et, encore une fois, quand les oppresseurs délivrent la parole, en ne voulant pas, au fond, donner la délivrance totale et véritable, on peut se persuader aisément qu'ils sont fascinés par une illusion que l'esprit de Dieu leur cause.

Donc, la parole était délivrée pour la première fois depuis deux siècles en Irlande, et elle tomba du premier coup sur les lèvres et dans le cœur d'un jeune homme de vingt-cinq ans. Il se trouva que ce cœur était grand et que ces lèvres étaient éloquentes. Tout à coup, d'une extrémité à l'autre de ce pays triste et résigné, les lacs retinrent l'haleine qui les faisait se soulever, les forêts s'arrêtèrent tremblantes et immobiles, les montagnes firent comme un effort de plus grande attention ; l'Irlande entendait une parole libre, une parole chrétienne, un parole qui parlait de Dieu, qui parlait de devoirs, de droits, qui demandait compte des abus de l'autorité, qui avait conscience de sa force, qui la donnait à ce peuple émerveillé. Ah ! messieurs, c'est un grand jour que celui où les entrailles d'une mère s'ouvrent pour mettre un homme au monde, c'est un grand jour que celui où l'exilé passe la frontière de la patrie qu'il n'avait pas vue depuis longtemps, mais ce n'est rien que ces bonheurs-là ; le plus grand de tous que l'on ne puisse exprimer, c'est la joie d'un peuple qui, après deux siècles, entend la parole de Dieu, la parole divine ; et ce peuple, c'est l'Irlande ; ce peuple

opprimé depuis deux siècles, ce peuple qui n'a plus rien à attendre, qui le secourra dans sa misère, qui lui donnera ce bonheur inénarrable dont je parlais tout à l'heure? c'est un jeune homme de vingt-cinq ans, il s'appelle Daniel O'Connell.

Daniel O'Connell était déjà comme le maître de ses concitoyens; mais quel était le point qu'il devait considérer comme le premier de tous? Quel était l'anneau de la chaîne qu'O'Connell devait briser d'abord? C'était là la question qui se présentait à son esprit. Or, il estima que le premier de tous ces liens à briser était celui de la conscience, et je m'assure, messieurs, que vous lui rendrez la justice de croire qu'il avait raison, et que de tous les asservissements de l'homme, quand on s'occupe de le délivrer, le premier de tous, c'est la délivrance de la conscience et du cœur de l'homme. Il faut commencer par les entrailles, quand on veut faire de grandes choses et de grandes délivrances; c'est toujours aux entrailles mêmes de la servitude qu'il faut frapper, et c'est là, messieurs, ce n'est pas au dehors : ce n'est pas dans les menottes de toutes les choses, même de l'ordre civil, qu'est le principe de l'esclavage de l'homme, c'est dans sa conscience : affranchissez la conscience de l'homme, et les tyrans auront disparu.

Par conséquent O'Connell pensa que son premier devoir, dans la possession que dix années de parole indépendante lui avaient assurée, était d'obtenir l'émancipation des catholiques, et il employa dix autres années, tant il en coûte, messieurs, de faire du bien à un peuple!

Il consacra dix nouvelles années à fonder et affermir cet empire, et ce ne fut qu'au bout de vingt ans qu'O'Connell put se flatter, non pas d'être un chef de parti, mais d'être le chef moral de sa nation, d'avoir dans sa main tous les esprits, tous les caurs, toutes les idées, tous les intérêts, et que pas un mouvement ne s'opérerait en Irlande que sous sa souveraine direction. Encore une fois, il lui avait fallu vingt ans de travail, de dévouement, de caractère et de fermeté pour arriver à se dire à lui-même : maintenant, je suis le roi de l'Irlande!

C'est beaucoup, messieurs, de se faire chef de parti; quand un homme peut se rendre ce témoignage qu'il gouverne un parti, c'est un éloge capable de satisfaire la plus immodérée des ambitions. Il est si difficile à l'homme d'obéir, que, quand on peut se flatter de conduire ceux-là même qui ont un même goût et un même intérêt, c'est un chef-d'œuvre de politique, d'habileté et de force à la fois. Et ce n'est pourtant rien, messieurs, d'être un chef de parti, en comparaison d'être le chef moral d'une nation tout entière, sans exception, d'être un souverain sans armées, un souverain sans tribunaux, un souverain sans aucune force, sans aucune majesté coactive.

Eh bien! en 1823, O'Connell en était arrivé là : le reste ne fut plus qu'un jeu pour lui. Il organisa une association qu'il appela association catholique; et comme aucune association ne peut avoir de puissance sans un trésor public, que l'association et le trésor public sont les deux éléments de toute action puissante, O'Connell fonda la rente de l'émancipation à deux sous par mois...

Ne rions pas, messieurs, il y avait dans ces deux sous, dans ces deux sous

Digitized by Google

par mois, une grande et magnifique idée, car il disait par là à l'Angleterre qu'il n'avait pas besoin de l'or des riches, parce que quand on a le denier de tous, on est plus fort que quand on a le denier du trésor des plus riches. C'est à deux sous par mois que l'Irlande devait être délivrée, parce que le plus pauvre, le manouvrier allant à son travail, la veuve sortant de sa cabane pour aller acheter le misérable morceau de pain de sa famille, devait prendre le denier de l'émancipation pour le verser dans la caisse de la délivrance et du libérateur. Aussi, messieurs, l'Irlande s'organisa dans cette voie avec une facilité qui tint de l'enchantement, et trois années après, en 1826, lors des élections générales de l'empire britannique, on fut étonné de voir des Irlandais qui n'avaient jamais paru dans les élections que pour obéir à leurs propriétaires protestants et anglais, on fut étonné de les voir repousser les propriétaires anglais et protestants, et porter à la députation nationale ceux des protestants irlandais qui avaient au moins de sérieuses intentions de travailler à la délivrance de l'émancipation des catholiques. Ce n'était rien encore; deux années après, en 1828, il fut capable de se porter lui-même, lui catholique, lui exclus par la loi de l'Angleterre et le fameux serment de l'apostasie, il eut la hardiesse, la confiance de se présenter aux élections et de se porter comme candidat. Il fut nommé, et les murs de Westminster frémirent en apprenant qu'un catholique, un Irlandais avait eu l'espérance de faire violence à la majesté de ces lieux, et d'y apporter, dans la personne d'un catholique et d'un proscrit, la défense des droits de tout un peuple. Mais l'élan était donné, l'enthousiasme était universel; et enfin le 13 avril 1829, après vingt années de combats, l'émancipation des catholiques fut proclamée par un bill qu'accepta le roi d'Angleterre avec toute la législature.

Arrêtons-nous ici un moment.

Sans doute, messieurs, je regrette beaucoup, comme vous vous en apercevez, de n'avoir pas toute la force de ma voix ; mais avec l'aide de Dieu et avec un peu de patience de votre part, j'espère que Dieu aussi me délivrera tout à l'heure et qu'il me permettra de vous faire entendre, à propos de la liberté et de l'affranchissement d'un peuple, une parole, qui sortira elle-même libre de ma poitrine.

Sans doute, messieurs, ce triomphe de l'émancipation des catholiques, n'était pas dû à O'Connell tout seul. Il est impossible à un homme, quel que soit le degré de son génie, d'obtenir des résultats semblables, si une foule de circonstances n'y concourait pas. Sachons donc reconnaître, messieurs, pour être justes, pour ne pas excéder la mesure de la louange, qu'une foule de causes avait préparé cette grande mesure de l'émancipation des catholiques. Ce fut parmi nous, messieurs, car je ne perds jamais l'occasion de rentrer dans ma patrie, et quand j'en ai passé les frontières par des circonstances indépendantes plus fortes que ma volonté, quoique ma volonté y ait bien concouru, je tâche toujours, tout en longeant ses frontières aimées, d'y faire de temps en temps les excursions que la Providence me permet ; et, dans ce moment, je suis bien aise de dire que ce fut parmi nous, au dix-huitième siècle, que ces grandes idées de la liberté civile et religieuse et de l'émancipation de conscience avaient pris leur source.

Digitized by Google

Sans doute la philosophie du dix-huitième siècle, qui proclama ces grands principes, était une philosophie qui avait protesté contre le règne de Jésus-Christ; mais elle était sa fille par divers côtés, et elle servait ce règne de Jésus-Christ, tout en croyant et en espérant le combattre, en vertu de cette grande loi qui fait que Dieu tire le bien du mal et qu'il ne se produit rien dans le monde même, ce qui semble le plus opposé à la justice et à la vérité, dont Dieu au fond ne fasse servir les résultats au triomphe final de la liberté, de la justice et de la vérité.

Ces idées de liberté de conscience régnaient donc déjà en France, aux États-Unis, en Angleterre, et O'Connell fut secondé par toutes ces circonstances dans l'accomplissement merveilleux de son œuvre ; et c'est pourquoi, avant d'insister sur la reconnaissance que nous lui devons, il est juste, et je vous convie tous de rendre grâce avec moi de ce grand bienfait à tous ceux à qui nous le devons. C'est la première fois que dans une grande assemblée, du moins française, nous avons l'occasion d'élever la voix pour donner un tribut de notre reconnaissance à ceux qui ont été les auteurs de cette émancipation, que tant de souverains pontifes avaient rêvée dans le secret de leurs veilles du Vatican, qui avait été l'une de leurs grandes espérances et de leurs grandes préoccupations, celle de voir enfin des catholiques de ce grand royaume britannique ramenés par un affranchissement dans le bercail de la chrétienté C'est pourquoi, messieurs, je vous invite tous avec moi à élever vos cœurs vers Dieu, et, en suivant mes paroles du cœur, à répéter du fond de vos entrailles ce que je dirai :

Donc, louange, honneur, gloire, reconnaissance éternelle à sir Robert Peel et à sa grâce le duc de Wellington, qui ont présenté au parlement anglais le bill de l'émancipation des catholiques !

Louange, honneur, gloire, reconnaissance éternelle à la chambre des communes et à la chambre des pairs d'Angleterre qui ont voté le bill d'émancipation des catholiques ! Louange, honneur, gloire, reconnaissance éternelle à S. M. le roi George IV, qui a signé et sanctionné le bill d'émancipation des catholiques ! Louange, honneur, gloire, reconnaissance éternelle à ces protestants d'Angleterre et d'Irlande qui se sont unis avec la magnanimité d'un esprit véritablement patriotique et chrétien pour aider O'Connell, et tous ceux qui marchaient avec lui à cette conquête de l'obtention du bill de l'émancipation des catholiques !

Mais aussi, messieurs, et par dessus tout, gloire, honneur et reconnaissance à l'homme qui a rassemblé tous ces éléments dans sa main puissante, qui les a offerts à l'imagination de tous les peuples de l'Europe, qui a appelé au secours tous ceux qui avaient quelque sentiment d'équité, et qui, enfin, a obtenu cette délivrance.

Et qu'est-ce que cette délivrance, messieurs? Est-ce simplement sept millions d'âmes irlandaises qui ont été affranchies? Et quand ce ne serait que ces sept millions d'âmes, je vous le demande, dans l'histoire de la chrétienté, où est, de mémoire d'homme, où est celui qui a affranchi la conscience de sept millions d'âmes? où est l'homme, depuis Constantin, Charlemagne ou Gré-

Digitized by Google

goire VII, qui ait paru parmi nous un si grand fondateur? Où est l'homme qui a affranchi sept millions d'âmes?

Rappelez donc vos souvenirs, et par conséquent, quand il n'y aurait que ces sept millions d'âmes arrachées au joug de l'apostasie, toujours imminente, n'ai-je pas le droit de dire que O'Connell avait marqué sa place parmi les plus grands et les plus illustres libérateurs de l'Église. Sept millions d'âmes! et non pas seulement sept millions d'âmes passées, présentes, mais sept millions d'âmes dans l'avenir! mais sept millions d'âmes se perpétuant dans un sol qui leur appartient; sept millions d'âmes aujourd'hui, demain, jusqu'à la consommation des siècles, qui devront leur affranchissement, du jour où le bill de l'émancipation des catholiques a été obtenue par Daniel O'Connell.

Mais ce n'est pas tout; ce ne sont pas seulement les catholiques irlandais qui ont été affranchis, ce sont les catholiques anglais, ce sont toutes les colonies de l'Angleterre, où, auparavant, le protestantisme était sous la garde de l'intolérance et de la captivité, tandis qu'aujourd'hui, partout où les flottes de l'Angleterre portent sa puissance et son pavillon, elles portent avec elles l'affranchissement de la conscience; et comme l'empire britannique s'étend à cent millions d'âmes, il s'ensuit, messieurs, qu'il y a aujourd'hui au monde, par la toute puissance d'O'Connell, assisté de Dieu, cent millions d'hommes qui n'appartiennent plus au règne de l'intolérance et de la servitude, mais au règne de la liberté de conscience. Il ne s'agit plus, pour eux, que d'avoir des apôtres, et par conséquent que la parole qui achèvera de délivrer leur âme de la servitude et de l'erreur.

Mais, de plus, car ce n'est pas encore assez, remarquez-le, un des grands périls que nous courons, c'est aujourd'hui que la liberté civile s'établisse en répudiant la liberté religieuse. Personne ne peut se dissimuler que ce ne soit là un des grands périls de la société moderne. Et certes, ce péril était fortement à redouter, en voyant une nation comme l'Angleterre, la plus vieille nation libérale de l'Europe, qui, en même temps qu'elle avait assis dans ses lois le règne de la liberté civile et politique, cependant persécutait la conscience. En faisant disparaître cet exemple, si terrible pour nous, de pouvoir jouir de la liberté civile, tout en n'ayant aucune liberté religieuse, O'Connell a rendu à la société moderne un des plus grands services qu'il pouvait lui rendre.

Et enfin, messieurs, pour terminer, pour que vous voyez à quel degré O'Connell était le libérateur de l'Église, considérez ceci, que le principe de la liberté de conscience, d'où doit dépendre tout le sort à venir de l'Église, était déjà appuyé en Europe par la puissance de l'opinion et la puissance du catholicisme, car partout où l'opinion peut s'exprimer, elle demande la liberté de conscience; et dans la plupart des grands États catholiques, la liberté de conscience était également assise, en sorte qu'il ne restait plus, parmi les grandes puissances européennes, que le protestantisme qui n'eût pas donné son consentement au grand principe de la liberté de conscience. Aujourd'hui, grâce à O'Connell, l'opinion, le catholicisme et le protestantisme, c'est-à-dire les forces intellectuelles et religieuses de l'Europe, sont d'accord pour baser

Digitized by Google

le travail de l'avenir sur le principe de la liberté de conscience, et lorsque les résultats en seront acquis, messieurs, lorsque nous aurons vu, non pas nous, mais nos descendants, pour qui nous travaillons, lorsque nous aurons vu toutes les erreurs religieuses vaincues par le seul développement pacifique du christianisme au moyen de la liberté de conscience, lorsque l'islamisme aura reculé, et que le brahmanisme et le boudhisme, qui déjà fuient devant nos flottes et nos vaisseaux, auront cédé le terrain et disparu, qu'il ne restera plus ici-bas, par suite de la discussion libre, qu'une seule doctrine en présence, celle du christianisme, et qu'ainsi le débat final sera arrivé et touchera à sa consommation, alors nous aurons l'idée de ce que O'Connell a fait en affranchissant sept millions d'hommes en Irlande, et cent millions d'hommes dans les colonies qui appartiennent à l'Angleterre, en leur apportant la liberté de discussion, le libre développement des principes de la vérité, et de l'action de Dieu sur la terre.

Voilà, messieurs, en peu de mots, comment par ce grand triomphe de l'émancipation catholique, O'Connell a mérité que son nom fût inscrit à côté des plus grands libérateurs de l'Église catholique. Je dois ajouter, messieurs, qu'il a été l'un des libérateurs de l'humanité, et je vous demande encore quelques moments pour l'établir et pour achever ainsi l'éloge de notre héros.

Ce n'est pas seulement l'Église qui est persécutée ici-bas ; l'humanité l'est aussi. L'humanité est, comme l'Église, tour à tour persécutée et délivrée. Cette double persécution vient du même principe. Dieu et l'Église sont persécutés parce qu'ils ont des droits et qu'ils établissent des devoirs ; l'humanité est persécutée parce qu'elle a des droits et qu'elle commande des devoirs. Et, comme le droit nous pèse, comme le devoir nous pèse encore davantage, nous cherchons sans cesse à leur échapper, non seulement au détriment de Dieu, mais au détriment de nos semblables eux-mêmes. Ainsi, nous nions les droits de l'homme comme nous nions le droit de Dieu. Et c'est une grande erreur, messieurs, de croire qu'il n'y a ici-bas qu'un combat, et que, l'Église ayant sacrifié ses droits, il n'en resterait pas d'autres pour lesquels il faudrait combattre.

Non, messieurs, les droits de Dieu et de l'humanité sont conjoints. Les devoirs envers Dieu et les devoirs envers l'humanité ont été confondus par la loi de Jésus-Christ, dans une seule et même loi qui a été déclarée la loi et les prophètes. Par conséquent, ce que nous faisons contre Dieu, nous le faisons aussi contre l'homme, et, il y a sur la terre contre nous, en tant qu'hommes, aussi bien que contre nous, enfants de Dieu, il y a, messieurs, des heures de délivrance ; et, de même que nous comptons les heures de la persécution parmi les plus terribles souvenirs de nos histoires, nous comptons aussi parmi nos plus mémorables, nos plus heureux moments, ceux où la Providence a suscité pour nous, en tant que nous ne sommes que des hommes de passage sur cette terre, a suscité pour nous des défenseurs et des libérateurs. De sorte, messieurs, que, s'il me fallait traverser, l'histoire à la main, toutes ces divisions que j'indique, il me serait aisé de vous faire apparaître et de grands noms dans l'opprobre de la persécution, et de grands noms dans la gloire et la justice de la délivrance.

Digitized by Google

Eh bien! en lisant le passé, quoiqu'aussi le passé doive nous être sacré, quoique nous devions y retourner volontiers, pour y chercher des leçons et du courage, en lisant le passé, O'Connell se présente à nous aussi parmi ces littérateurs qui ont travaillé pour conquérir, pour garder, pour assurer les droits sacrés de l'humanité. Et voyez, messieurs, O'Connell avait cinquante-quatre ans lorsqu'il obtint le triomphe de l'émancipation des catholiques. A cinquante-quatre ans, messieurs, ce n'est pas un âge qui soit exposé à beaucoup de périls, à cause qu'il est voisin de la vieillesse; non, ce n'est pas ce que je veux dire : mais à cinquante-quatre ans, quand on a obtenu par trente années de travaux un acte aussi grand que l'émancipation d'un empire, au point de vue de la conscience, la grande tentation c'est d'être content, c'est de se reposer, c'est d'avoir accompli sa vie.

Et il y a peu d'hommes, messieurs, il y a peu d'hommes à cet âge, il y a peu de tribuns du peuple, montés sur un pareil pavois, qui consentent à lutter encore, à chercher un nouveau théâtre où ils peuvent échouer, et à sacrifier ainsi l'espérance d'une vieillesse heureuse et déjà toute couronnée. Il y en a peu, et c'est là l'écueil de tous ces fameux tribuns du peuple. L'âge et le succès développent l'ambition; quand on croit avoir servi la liberté et la justice, on veut servir le pouvoir; on croit ne pas changer de thèse et de terrain, on se fait l'illusion de se persuader qu'il y a deux manières de servir les hommes et ainsi, presque toujours, on fait de la seconde part de sa vie une insulte à la première.

O'Connell, messieurs, n'agit pas de la sorte. Il a été jeune jusqu'à la fin de sa carrière de 72 ans. J'aperçois bien des jeunes gens dans cet auditoire; eh bien! O'Connell a été des leurs jusqu'au moment où il a disparu du milieu de nous; il s'est éteint dans la verdeur, dans la sincérité d'une jeunesse inaltérable.

A peine l'émancipation catholique obtenue, à peine lui, le premier après trois siècles, lui, catholique siégeant au parlement de Westminster étonné d'avoir ouvert ses portes à un Irlandais; à peine a-t-il obtenu cet incroyable triomphe qu'il va dire à son peuple que ce n'est pas assez d'avoir affranchi Dieu; que Dieu et l'homme sont inséparables, que c'est peu d'avoir servi la patrie du ciel, s'il reste quelque chose à faire pour la patrie de la terre, que ce n'est avoir accompli que le premier commandement et non le second; et comme il est écrit qu'aimer Dieu et aimer l'homme sont deux commandements qui n'en font qu'un, O'Connell vient confesser à son pays qu'il veut le combler de gloire. Ayant obtenu le plus grand triomphe qui ait été obtenu de mémoire d'homme, il confesse qu'il veut recommencer sa vie, et qu'il espère vivre autant qu'il a vécu pour continuer la défense de Dieu et la société des saints. Ah! messieurs, j'admire cette résolution héroïque, et je me plais à voir jusqu'à 72 ans cet homme refaire toute son existence, recommencer tous ses travaux comme à plaisir; et jamais, jusqu'au dernier moment, il n'a failli à cette mission d'établir l'égalité des droits de l'Irlande avec l'Angleterre; car tout le despotisme consiste en ceci : c'est de diminuer les droits d'autrui pour augmenter les siens propres, tout le despotisme est là. Comme tous, messieurs, tous sans

exception, nous aimons à diminuer les droits d'autrui pour augmenter les nôtres, il s'ensuit que nous sommes tous un peu coupables de despotisme, et celui-là qui peut se flatter de ne jamais diminuer les droits d'autrui pour augmenter les siens, celui-là peut se flatter d'avoir atteint le dernier degré de perfection de la nature humaine.

Eh bien! il n'y avait pas égalité de droits civils ni politiques entre l'Angleterre et l'Irlande, malgré l'émancipation des catholiques. L'Angleterre avait diminué la propriété d'Irlande pour augmenter la propriété anglaise; l'Angleterre avait diminué le commerce d'Irlande pour augmenter le commerce anglais: l'Angleterre avait diminué l'industrie d'Irlande, pour augmenter l'industrie anglaise, et ainsi de tout le reste.

Eh bien! O'Connell délare qu'il ne déposera pas les armes, avant d'avoir obtenu l'égalité absolue entre les sujets que l'empire britannique possède en Irlande, et les sujets qu'il possède sur la terre d'Angleterre.

Eh! mes frères, ce n'est pas tout que de défendre la justice et la liberté; c'est beaucoup, mais on peut les mal servir, et par conséquent, avant d'accorder à O'Connell le titre de Libérateur de l'humanité (car quiconque travaille pour une patrie, travaille pour l'humanité tout entière, parce que nous sommes tous solidaires), il s'agit de savoir si O'Connell a bien servi la cause de la justice et de la liberté de son peuple, et l'humanité. Or, messieurs, sur quoi O'Connell a-t-il fondé sa lutte de délivrance purement humaine de l'Irlande? Il l'a établie sur ce point fondamental; il a dit: Le premier moyen d'affranchissement qu'ait un peuple, c'est la réclamation du droit. Et, en effet, messieurs, il y a dans l'idée du droit une puissance telle, que rien ne peut y résister. Celui qui peut dire: J'ai mon droit, c'est mon droit que je réclame, celui-là dispose d'une force que la tyrannie ne peut pas supporter.

Le silence du droit est le chef-d'œuvre que veulent atteindre tous les oppresseurs de l'humanité: ils veulent que la terre se taise devant eux comme l'Écriture l'a dit en parlant des succès d'Alexandre. Partout où il y a une bouche qui proclame le droit, le despotisme est inquiet et tremblant; il n'est heureux, il n'est assis, il n'est stable lui-même qu'au jour où aucune bouche ne réclame. Ne le menacez pas d'armées, ne lui parlez pas de violence, il chérit la violence, et l'armée c'est l'affaire d'une bataille, une émeute, c'est l'affaire de quelques agents de police. Mais le droit qui parle avec calme; avec honnêteté, avec sincérité, qui parle par la bouche d'un homme digne de le défendre et qui le défend par sa vie tout entière, ah! voilà, messieurs, la véritable insulte au despotisme; ah! voilà ce qui lui fait peur.

Eh bien! O'Connell a proclamé toute sa vie qu'il n'y avait pas d'autres armes à employer que la réclamation du droit.

Il est vrai, messieurs, et je pressens votre objection, je parais m'écarter ici de mon sujet; mais c'est qu'il ne s'agit pas seulement de la gloire d'O'Connell, il s'agit surtout de l'exemple qu'il nous a donné et dont chaque bon citoyen d'un pays ou d'un autre, dont nous tous, nous devons faire notre profit. Achevons donc la théorie d'un grand homme affranchissant son pays, et voyons ce qu'il a fait, afin de comprendre ce que, dans notre position, nous pouvons

Digitized by Google

avoir à faire aussi. Et d'abord, reconnaissez la puissance du droit. On oppose qu'il y a des temps et des lieux où la réclamation du droit n'est pas possible, où il faut une vertu comme celle qu'avaient les premiers chrétiens des catacombes pour pouvoir réclamer le droit, et que réclamer le droit, c'est tout simplement faire immoler l'un après l'autre tous les gens de bien qu'un pays esclave peut encore compter. Messieurs, je comprends l'objection, je ne la résous pas parce qu'O'Connell n'avait pas à la résoudre; il appartenait à un pays comme le nôtre, où la réclamation peut se faire, où existe le droit de la parole, de la presse, du pétitionnement, de l'association, de l'élection. Il lui paraissait impossible que, dans un pays, le droit ne pût pas venir à bout de triompher; il disait malédiction! malédiction à un pays libre qui emploie autre chose et une autre puissance que la réclamation du droit! Ah! si vous étiez dans un pays de servitude, dans une terre d'Egypte, (parce que je ne veux parler ici que de l'antiquité, dans une comparaison de cette nature), si vous étiez dans un pays d'Égypte, peut-être un autre système serait-il nécessaire, mais nous sommes dans une terre franche, et par conséquent nous devons agir, non pas comme des esclaves, mais comme des hommes libres en vertu de leur liberté présente, pour conquérir la liberté dont ils ne jouissent pas encore.

Voilà, messieurs, le terrain où s'était placé O'Connell; et quand on voulait lui faire un crime de n'avoir pas proclamé la violence parce qu'il y a des pays où l'on est obligé d'y recourir (je ne dis pas ma pensée des pays où il n'y a pas de bouches, de livres, d'organes, et où on ne sait comment faire, sinon s'abandonner aux flots tumultueux du hasard), O'Connell répondait qu'il n'avait pas à se préoccuper de cette objection, parce qu'il vivait sur un autre terrain, et qu'il devait, au contraire, écarter tout ce qui pourrait nuire à la justice, à la force de sa combinaison d'affranchissement. Donc, la réclamation du droit est le moyen le plus puissant de l'obtenir un jour ou l'autre. Mais ce n'est pas tout de réclamer le droit, il faut le réclamer toujours comme faisait O'Connell, sans relâche, sans repos. Il ne suffit pas de parler, d'écrire, de pétitionner, de s'associer aujourd'hui, il faut parler demain, toujours, écrire demain, toujours, pétitionner demain, toujours, s'associer demain, toujours, jusqu'à ce qu'enfin l'on arrive, jusqu'à ce que l'iniquité soit fatiguée de son injustice, et soit obligée, par la force même des choses, d'accorder ce qu'il est dans le droit qu'elle accorde.

O'Connell, messieurs, a pratiqué jusqu'à la fin de sa vie cette persévérance, il n'a pas cru qu'il suffisait d'un jour, il avait alors cinquante-quatre ans, il est mort à soixante-douze. Il savait très-bien qu'il ne verrait pas l'égalité des droits d'Irlande et d'Angleterre, il le savait, mais il savait aussi qu'il aurait des héritiers, il savait que la justice descendrait sur sa tombe, que tôt ou tard, par la voie qu'il avait tracée, l'égalité des droits de l'Irlande et de l'Angleterre était inévitable, que cette dernière couronne était immanquable et que la postérité la placerait sur son tombeau.

Mais il ajoutait une troisième condition à celle de réclamer le droit, la persévérance dans la réclamation; il voulait qu'on fût irréprochable dans la récla-

Digitized by Google

mation; il disait souvent : Celui qui commet un crime fortifie ses ennemis. Il voulait être irréprochable de deux façons : en ne demandant jamais la liberté ou la justice pour lui seul, pour son parti seul, pour sa nation seule, mais pour tous.

Quiconque ne demande pas la justice et la liberté pour tous, est un despote déguisé. Il n'y a point de valeur dans la réclamation d'un droit qui n'est pas pour toute l'humanité; l'humanité est une, l'humanité est tout ou rien, c'est vous et moi et vous tous. Si j'excepte un seul homme, si j'excepte le cheveu d'un homme de la réclamation, je ne suis pas juste, je n'entends pas la justice, je n'entends pas la vérité, la conscieuce publique me repoussera toujours. On repoussera toujours un homme qui demande justice pour lui, pour son parti et non pas pour les autres partis. Et de là vient que vous voyez des peuples, arrivés à un certain point de développement dans leurs institutions, s'arrêter tout à coup, flotter, être incertains et ne pas obtenir ce dont ils ont besoin.

C'est, messieurs, qu'il y a dans leurs membres une trahison occulte du droit, c'est qu'il y a des partis qui veulent le droit, la justice, la liberté pour eux et non pas pour les autres. Or, dans cette voie et dans cette ornière-là, on ne combat pas seulement contre les autres, on combat contre soi, et vous errez dans un misérable cercle vicieux où l'on a pour vous exactement les mêmes égards que vous avez pour les autres.

C'était là, messieurs, dans la théorie d'O'Connell, son premier précepte, et ce précepte, il le faisait toujours passer dans la pratique. Aussi tous les protestants sincères de l'Angleterre étaient-ils unis de cœur avec lui ; on lui en a donné souvent des témoignages. On a vu des hommes qui n'avaient pas les mêmes croyances, qui n'appartenaient pas à l'Irlande, fraterniser avec lui. Ah ! c'est qu'il y a dans le cœur d'un honnête homme qui parle pour tous, qui se dévoue pour tous, une toute-puissance de sincérité et d'honnêteté qui est infailliblement victorieuse.

Oui, catholiques qui êtes ici, si vous réclamez la liberté pour vous en France, mais si vous ne la réclamez pour tous les cieux qui éclairent le monde, et pour tous les pays, sous quelque régime que ce soit, vous ne l'obtiendrez pas ; vous n'obtiendrez pas pour vous seuls ce que vous obtiendriez pour tous. On vous dirait : Vous réclamez la liberté, parce qu'ici vous n'êtes pas les maîtres, et là où vous êtes les maîtres, vous ne donnez pas la liberté, vous n'êtes donc pas dignes d'en jouir : on mérite d'être esclave là où l'on est disposé à rendre les autres esclaves. Vous ne pouvez obtenir l'égalité des droits qu'en donnant aux autres ce qu'il dépend de vous de leur donner. Tels étaient les principes d'O'Connell. Mais, de plus, il disait qu'il fallait être irréprochable, en ce sens qu'il fallait éviter toute espèce de violence. Respectez la loi, l'autorité; car, messieurs, l'autorité est aussi liberté ; il n'y a point de liberté sans autorité. Quiconque traite l'autorité en ennemie ne comprend pas ce qu'il dit ni ce qu'il fait. L'autorité est une partie de la liberté, et dans la charte chrétienne comme dans la charte civile des peuples chrétiens, ce n'est pas seulement la liberté qui est inscrite, c'est aussi la charité. Il y a la charte

des lois aussi bien que la charte des droits, et le devoir est nécessaire à la liberté tout autant que le droit politique. Par conséquent, là où vous ne respectez pas la loi, là où vous ne respectez pas l'autorité, le devoir et la liberté ne sauraient exister. Jamais un peuple comme celui-là ne sera libre; jamais un peuple qui méprise la loi et l'autorité n'arrivera à s'affranchir. Aussi, avec quel respect O'Connell parlait-il toujours de la loi, excepté dans les points où elle était injuste, et encore, même dans ce cas, l'observait-il ou demandait-il qu'on l'observât au lieu de la violer, d'essayer de la détruire par la violence.

Aussi, messieurs, comme je le disais en commençant, il a eu l'honneur de descendre dans la tombe après quarante-sept ans de lutte, sans qu'on ait jamais obtenu contre lui une seule condamnation judiciaire; et dans cette fameuse affaire de Clontarf où il semblait que le gouvernement britannique, je dis il semblait, car je ne crois pas que le gouvernement britannique ait voulu souiller la robe tribunitienne, même d'un peu de sang, où il semblait, dis-je, que le gouvernement britannique eût résolu d'en finir avec l'agitation, en proclamant une ordonnance qui interdisait cette réunion de 500,000 hommes, car c'est en ce nombre qu'O'Connell savait réunir des assemblées; certes, ce jour-là, tout le monde aurait affirmé qu'il était impossible qu'il n'y eût pas un conflit, entre les troupes britanniques et les membres catholiques de cette réunion. Aussi, on le vit tout le jour et toute la nuit envoyer courriers sur courriers, déployer une activité qu'on ne lui avait jamais connue, afin d'éviter la réunion, et il y réussit. Le lendemain, pas une âme ne se trouvait sur le champ de Clontarf, qui pourtant était préparé pour recevoir 500,000 âmes.

A la suite de cette mémorable journée, il fut cité à comparaître, et il obtint là le dernier grand triomphe qu'il ait obtenu. La Chambre haute d'Angleterre, qui tenait dans sa main le sort du jugement, annula la procédure qui avait été faite en première instance, et tenant après quarante-trois ans, dans ses mains, le sort d'un homme que l'Angleterre estimait comme son adversaire, si ce n'est comme son ennemi, cette magnanime assemblée des pairs d'Angleterre eut le courage et l'honneur de déclarer qu'O'Connel n'avait pas failli.

Et ainsi il est mort, sans qu'aucune condamnation l'ait atteint, et ses plus grands ennemis, à la fin de sa carrière, furent assez maîtres d'eux-mêmes, assez pleins de la majesté de l'empire, pour proclamer qu'il était innocent, et qu'il ne pouvait être atteint par la plus légère animadversion de la loi.

Il me semble, messieurs, et je finis, qu'O'Connell devait mourir là, au sortir de cet emprisonnement en 1843; mais, messieurs, Dieu en jugeait autrement: O'Connell était chrétien; O'Connell n'avait pas pu être insensible à tant de gloire, aux succès de ses efforts persévérants. Il méritait que Dieu le purifiât avant de finir, et Dieu, en effet, lui envoya, après tant de couronnes qu'il avait moissonnées, cette couronne suprême de l'adversité, sans laquelle aucune gloire n'est parfaite, et sans laquelle aucune vie ne saurait être auguste.

Il vit une partie de ses concitoyens se détacher de lui; il vit la théorie d'affranchissement attaquée par des amis qui lui étaient des plus chers; il vit ce terrible fléau de l'Irlande, qui avait si souvent moissonné sa patrie, l'envahir

Digitized by Google

de nouveau avec une force qui ne laissait aucune espérance, contre laquelle ne pouvait lutter même cette inépuisable charité de la France, qui cependant s'est montrée généreuse, et qui, il faut l'espérer, continuera de l'être encore à l'avenir.

O'Connell, messieurs, était à lutter contre cette poignante insulte et en même temps contre cette gloire de l'adversité, lorsque tout à coup, sur les rives sacrées du Tibre, une voix se fit entendre qui émut toute la chrétienté.

La chrétienté attendait un père qui comprît les intérêts nouveaux de l'humanité, qui les prît dans sa main pontificale et pacifique, qui les élevât de terre en quelque sorte jusqu'à la hauteur même de la religion ; et cette voix fut entendue au moment, dis-je, où O'Connell luttait ainsi dans son pays contre une adversité qui lui était si nouvelle, et il en comprit sur-le-champ la signification. O'Connell pouvait mourir, Pie IX était né ; O'Connell pouvait se taire, Pie IX parlait ; O'Connell pouvait descendre dans le tombeau, Pie IX était debout sur la chaire de saint Pierre ; il comprit qu'il n'avait été qu'un précurseur, et comme Jean-Baptiste il alla trouver son maître dans le désert.

O'Connell, vieux, usé, quitte sa patrie qu'il n'avait jamais presque abandonnée, pour aller déposer son cœur et sa vie tout entière aux pieds du pontife que l'humanité tout entière couronnait en ce moment. Il partit ; mais la Providence ne lui donna pas la consolation d'arriver au terme de son voyage. Il expira sur les bords de la Méditerrannée, au moment où il apercevait déjà comme les coupoles et l'horizon de Rome ; il croyait déjà voir la figure du pontife, qu'il portait dans son cœur, et dont il allait chercher une plus voisine présence. Mais Rome l'avait prévenu, les arcs de triomphe se préparaient, et si la ville éternelle ne le reçut pas lui-même, du moins elle reçut son cœur ; ce cœur fut reçu par les mains même de Pie IX, qui, appuyé sur l'épaule du fils d'O'Connell, fit entendre ces admirables paroles : « Puisque je n'ai pas le « bonheur si longtemps désiré d'embrasser le héros de la chrétienté, que j'aie « du moins la consolation d'embrasser son fils. »

C'est à Rome, messieurs, ce n'est point en Irlande, ce n'est pas aux bords de ses lacs et de ses mers, qu'il faut chercher le tombeau d'O'Connell ; le tombeau d'O'Connell est entre les bras de Pie IX ; c'est là, messieurs, que nous devons le chercher, et nous recueillir un moment avant de lui faire un dernier et suprême adieu.

Après une pose de quelques minutes, l'orateur continue ainsi :

Messieurs, les intérêts de l'Église sont les intérêts de l'humanité et les intérêts de l'humanité sont les intérêts de l'Église.

La société moderne étant l'expression des besoins de la société, elle est l'expression des besoins de l'Église. Telle est, messieurs, la signification intime de la vie d'O'Connell. Elle a été la première réconciliation de la société moderne avec l'Église ; elle est par conséquent la première réconciliation de l'humanité avec l'Église, et cette réconciliation, nous devons nous y consacrer tout entiers.

Il est vrai, je le reconnais l'humanité, depuis cinquante ans, a voulu marcher, conquérir et gouverner sans l'Église de Dieu, sans l'Évangile et sans

Jésus-Christ, cela est vrai ; mais, messieurs, de ce qu'elle nous a méconnus, il ne s'ensuit pas que nous devions méconnaître les liens qui nous attachent à l'humanité. Oui, le christianisme n'est fort que parce qu'il a plus fait pour l'humanité qu'aucune autre doctrine, et qu'aucune autre doctrine ne peut faire pour l'humanité ce que le christianisme et l'Évangile sont capables de faire. Eh bien! il y a eu erreur de la part de ceux qui se sont faits nos ennemis, ils nous ont méconnus, ils nous ont même, si vous voulez, poursuivis ; mais comme Dieu poursuit ses enfants, ainsi nous pouvons aussi les poursuivre et leur demander leur coopération. Oui, messieurs, deux hommes comme O'Connell et Pie IX changeraient toutes les âmes ici présentes et particulièrement les âmes des jeunes gens qui m'environnent ; je les conjure de travailler à la réconciliation de l'Église avec le siècle. Là, est le salut de l'humanité; là, est aussi la gloire de l'Église. L'humanité a tressailli devant la mémoire d'O'Connell ; elle tressaille devant Pie IX, aujourd'hui, parce qu'elle a compris que Dieu envoyait devant elle un ange de réconciliation, et qu'elle en sent le besoin. Et nous-mêmes, nous devons répondre à cette espérance, à ce tressaillement de la société moderne. Elle n'est pas aveugle, elle n'est pas ingrate, parce qu'elle réunit dans son amour et dans son admiration ces deux grands noms : O'Connell et Pie IX.

La voie nous est ouverte : entrons y, courons-y à pleines voiles, avec ardeur, avec générosité, avec sincérité ; et si vous sortez de cette assemblée pleins de ce désir, avec plus de courage, plus capables au dedans de vous de supporter le mal et d'accomplir le bien ; si, dis-je, vous sortez d'ici meilleurs chrétiens, meilleurs citoyens, aimant davantage et la justice, et l'équité, et la liberté, et l'autorité ; si, dis-je, vous sortez ainsi ; si, malgré l'infirmité de ma parole, que je déplore profondément, si tel est le sentiment que vous emportez, ah ! messieurs, n'en cherchez pas la cause loin de vous, loin d'ici et de l'occasion qui nous réunit; mais dites vous seulement que Dieu vous a parlé une fois de plus par l'âme de Daniel O'Connell.

Nous donnons cet éloge funèbre tel qu'il a été porononcé à Notre-Dame. On pourra y remarquer quelques variantes avec la reproduction de l'*Univers;* on y rencontrera même quelques répétitions, quelques négligences de style, mais nous avons préféré donner la parole de l'improvisateur avec quelques irrégularités, que de chercher à la polir. Peut-être eût-elle retenti plus douce, plus harmonieuse à l'oreille, mais elle eût été moins originale.

Le père Lacordaire a-t-il été à la hauteur du sujet, à la hauteur de lui-même? Évidemment non. — Le genie a ses heures de sommeil.

Digitized by Google

SERMON

SUR LA PENSÉE DE LA MORT,

PAR M. L'ABBÉ COEUR.

Desolata est terra
La terre est profondément désolée.

Est-ce donc, mes frères, que l'on peut appliquer avec justice à notre temps ces paroles sévères du prophète ? Hélas ! si nous jetons un regard autour de nous, que voyons-nous ? C'est que la société s'amoindrit, c'est qu'elle offre de nos jours un inquiétant spectacle, c'est que le respect des lois divines s'affaiblit, c'est que l'autorité des traditions sacrées n'a plus d'empire sur les intelligences, c'est qu'elle n'existe plus cette croyance commune, nécessaire pour coordonner les éléments épars de l'humanité, et leur donner leur harmonie, et que de toutes parts surgissent de profondes différences qui se manifestent dans les institutions, dans les mœurs, dans les pensées et dans la conduite des hommes. Les liens sacrés et divins n'unissent plus les hommes, l'intérêt personnel a pris la place du droit, ses idées les plus nobles et les plus généreuses ont disparu, pour faire place aux idées les plus misérables d'égoïsme, d'individualité et d'isolement. En présence des idées qui se matériaisent chaque jour sous nos yeux, quel est l'homme sage, l'homme que touche encore la pensée du bien, qui ne serait effrayé d'un tel spectacle? Quel est celui auquel un tel état n'arracherait pas du fond de sa poitrine des gémissements? Quel est celui qui ne serait pas brisé d'angoisses et de désolations, suivant la parole du Prophète : *Desolata est terra?*

En face de cette décroissance religieuse, la mission de la parole évangélique ne saurait manquer ; c'est alors qu'elle doit combattre partout cette désolation, qu'elle doit rappeler à l'homme sa faiblesse et sa nullité, le rappeler à ses devoirs, et proclamer avec résolution et avec énergie les doctrines fondamentales sur lesquelles repose l'existence tout entière du monde ; il faut qu'elle combatte hardiment les vices ; mais ce n'est pas assez encore, il faut qu'elle vainque le doute dans lequel se réfugient tous les vices, afin de pouvoir se maintenir. Mais pour que la parole humaine, la parole évangélique, ramène au respect de la religion, pour qu'elle triomphe des vices, il faut que l'homme soit sans cesse préoccupé de la première de toutes les pensées, de la pensée salutaire de la mort. C'est elle qui fera le sujet de ce discours.

Quelle est, en effet, la pensée la plus sage, si ce n'est de songer au but ultérieur de la vie? Peut-il en être une plus nécessaire au bien de nos âmes?

Je sais que je parle à des chrétiens, je sais que je parle à des hommes religieux ; mais aussi je sais que, dans ces jours de décroissance religieuse, dans ces jours d'indifférence, les plus forts ne sont pas exempts de périls.

Digitized by Google

Je sais que, dans l'atmosphère vicié qui nous entoure, il est difficile à l'homme de se tenir en garde contre les écueils. Je sais que les sophismes et les pernicieux exemples détruisent sans cesse le respect du devoir, et que l'homme, ainsi détourné de la voie du Seigneur, ne cherche plus à y rentrer, et la dédaigne. Je sais que l'amour-propre de l'homme le porte sans cesse à s'enfoncer de plus en plus dans le nouveau sentier qu'il suit, et que l'esprit du siècle le pousse à l'incrédulité.

Mais à quoi donc se résument ces préventions éparses contre nos dogmes? Quand l'homme veut donner un corps à ses trop vagues prétentions de l'incrédulité, il ne trouve que des doctrines obscures et impuissantes au fond, et qui le laissent sans puissance et sans force dans l'isolement.

Que les uns trouvent que la religion a des avantages au fond; que d'autres voient dans la religion des doctrines absurdes et sans fondement réel; tous sont d'accord sur un point, c'est que chacun de nous doit venir tour à tour se briser contre la tombe, et que pas un ne suppose qu'il soit possible d'échapper à ce terme fixé par l'ordre providentiel du Créateur du monde. Mais ceux-là seuls, mes frères, qui seront convaincus de la vérité des décrets du Seigneur, et qui suivront les préceptes de la religion; ceux-là seuls, avec la grâce de Dieu, seront assez forts pour arriver au but vers lequel l'homme doit tendre, c'est-à-dire à l'éternité, dans le sein de Dieu.

Ce n'est pas à la science que je veux demander les preuves de cette assertion, de cette vérité, c'est à vos cœurs, c'est à vos cœurs seuls que je fais appel pour résoudre la question qui nous occupe aujourd'hui.

La religion est-elle une chose insignifiante au fond? N'est-elle pas une doctrine dont les esprits les plus élevés se doivent occuper? Je reviendrai là-dessus quelque autre jour. Ce que je veux présentement, c'est marquer exactement le terrain sur lequel il faut se placer pour bien embrasser, pour embrasser complètement, pour bien voir et bien juger la question.

Comment jugez-vous la vie? Qu'est-elle à vos yeux? Est-elle pour vous une chose consommée entre le berceau et la tombe? Alors, il est vrai que la religion est au fond une chose indifférente, et ce serait lui faire beaucoup d'honneur, que de vouloir s'occuper d'elle, même pour la combattre. La religion véritable alors, c'est la joie, c'est le plaisir.

Mais il en serait autrement si la vie n'était à vos yeux que le commencement d'autre chose, une préparation, une épreuve pour l'immortalité. Alors la religion n'est plus pour nous une chose indifférente; c'est la première pensée, c'est la pensée souveraine qui domine tout l'ensemble de l'existence et de la destinée humaine. Tout dépend donc du jugement que vous portez sur la vie. Pour éclairer ce jugement, pour le rendre sain et juste, vous n'avez besoin que de réfléchir sur la mort. La pensée de la mort, en effet, nous fait entrer dans les conseils de Dieu, nous initie aux desseins de Dieu sur l'homme pendant son séjour dans la vie terrestre. Par cette pensée de la mort, nous comprenons les desseins du Seigneur sur l'homme et l'étendue de sa sagesse.

La pensée de la mort rappelle l'homme au plan divin, sujet du premier point de ce discours.

Digitized by Google

La pensée de la mort ramène au conseil de Dieu dans la consommation et l'immolation de la vie, sujet du second point.

La pensée de la mort nous fera comprendre la vie, et cette pensée de la mort sera salutaire pour nous et nous fera comprendre l'importance de la religion.

Ave Maria.

PREMIER POINT.

Voici, mes frères, les conseils de Dieu sur l'homme pendant l'existence de cette vie terrestre : il a voulu que la vie fût une préparation à l'éternité, tel est le plan de l'admirable bonté du Seigneur.

Pour se conformer à ce plan, pour entrer dans cette voie suprême de la volonté du Seigneur, il est nécessaire de se faire une salutaire habitude de penser à la mort, et malheur à qui ne s'élève pas à la hauteur du plan divin, pour comprendre le sujet et le but de la vie ! Malheur à qui s'en tient aux apparences et à qui ne veut pas voir au delà du cercle du temps ! Si la vie n'avait d'autre but que de nous amener tour à tour au bord du précipice de la tombe pour y disparaître par la mort, il vaudrait mieux n'être pas né.

Qu'est-ce, en effet, que la vie, si elle doit être la fin de tout ? Ne serait-ce pas pour l'homme un travail pénible et sans but, un séjour de douleur et de privations, un temps de séduction et de faiblesses, s'il fallait la regarder comme un tout complet, absolu et entièrement consommé par la mort, un tout fini et sans but ? Alors je n'imagine pas que personne fût tenté de vivre, d'ajouter le reste d'un jour au reste d'aujourd'hui, au reste d'hier. Ce serait le cas de dire avec le sage : « Je loue les morts bien plus que les vivants, et bien plus encore celui qui n'est pas né. »

Mais autant l'homme est misérable lorsqu'il se met en dehors des conseils de Dieu, autant la vie est belle et profitable lorsqu'il se place dans les plans du Seigneur ; alors toutes ses misères s'évanouissent, la joie et le bonheur inondent son âme, car il espère autre chose que vivre et mourir : il espère l'éternité qui lui a été promise dans les plans du Seigneur, qui a voulu que la vie fût la préparation à l'éternité. Sa première intention avait été de faire l'homme un être immortel ; mais il a voulu plus tard, après la chute du premier homme, que l'éternité fût le prix des mérites de l'homme ; il a voulu que l'homme obtînt la plus grande des gloires, l'éternité, par l'effet de sa volonté, da sa liberté personnelle ! C'est pour les animer davantage au bien, qu'il n'a pas voulu admettre les hommes à communiquer avec lui immédiatement et sans réserve. Autrement, il aurait pu les appeler immédiatement dans son sein et les initier à l'éternité ; alors il n'eût pas été question, il n'y eût pas eu nécessité de tous ces phénomènes qui chaque jour, sans relâche, se manifestent à nos yeux par la volonté de Dieu. Dieu, mes frères, ne fait rien de médiocre, et il a voulu que les hommes obtinssent le bonheur par autre chose que par l'effet de sa toute puissance ; il a voulu que l'homme y parvînt par l'effet de sa propre volonté. L'homme n'est rien par lui-même, mais il peut obtenir tout, s'élever à tout par la force de sa volonté ; la vie pour lui est une arène, c'est à lui de disputer le but, c'est à lui à gagner ce but ; la vie,

Digitized by Google

ce n'est pas encore l'éternité, c'est le noviciat de l'éternité. L'existence terrestre pour l'homme, cette première vie, ne lui est accordée que pour lui donner les moyens de développer ses facultés avec mesure et de se préparer une existence éternelle ; et ce développement des facultés, cette préparation à l'éternité ne s'obtiennent que par la pratique incessante des vérités de la religion et des mystères. Ces vérités, ces mystères, Dieu les a révélés, et l'homme doit les croire, sans vouloir les approfondir, sans demander de preuves ; celui-là qui aura pratiqué la religion et conformé sa vie à la prescription du Seigneur, Dieu, dans sa bonté et dans sa justice, le récompensera. Si Dieu nous a doués d'organes perfectibles, c'était pour nous donner les moyens de nous conformer à ses vues, à ses desseins. Autrement la vie, si elle composait un tout entre le berceau et la tombe, ne serait plus rien qu'un néant sans récompense pour le bien et sans châtiment pour le mal. Tel n'a pu être le dessein de Dieu. En créant l'homme, il a voulu que la vie fût pour lui une préparation à l'immortalité. La vie ainsi comprise, ainsi entendue, mes frères, n'est-elle pas un fait sublime du Créateur ? Or, mes frères, pour entrer dans ces vues du Créateur, pour nous y conformer autant qu'il est en notre pouvoir, il est nécessaire de se faire une salutaire habitude de penser à la mort. En effet, n'est-ce pas entrer dans les conditions du Créateur, et ne faut-il pas diriger ses pensées du côté de l'éternité ? L'homme doit tourner sans cesse toutes ses facultés du côté du bonheur qui l'attend dans les siècles futurs. Or, comment accomplira-t-il cette tâche, celui qui n'aura jamais réfléchi sur la mort ? Comment pourra-t-il embrasser l'infini, celui qui s'est renfermé dans une existence matérielle du moment, sans se préoccuper un instant du sort qui l'attend au sortir de ce monde ? La tombe, pour celui-là, n'est que la fin de la vie, et pour lui l'éternité n'existe pas ; il n'y croit pas, il ne saurait y croire, car autrement il songerait à cet avenir éternel. Celui qui n'aura pas su songer à la mort, celui qui ne s'en sera pas fait la salutaire habitude de tous les instants, comment pourra-t-il diriger sa vie ? Comment pourra-t-il arriver à ce but, si son étoile vogue sans règle et sans boussole sur l'Océan du monde ? Alors la terre est tout pour lui, la terre est son présent et son avenir, au delà il n'y a rien ; il n'a donc pas à chercher à conquérir par sa conduite ici-bas une récompense à laquelle il n'a pas droit. Il n'est plus alors qu'un lambeau de la triste humanité, qui doit disparaître complètement dans la tombe. Que l'univers pleure sur lui, car il a oublié les desseins et les vues du Créateur sur l'homme, et il n'obtiendra pas le bonheur que Dieu a promis à l'homme ; il en sera privé pendant toute l'éternité, car il n'a pas su le conquérir sur la terre.

Pour obtenir ce bonheur, cette éternité destinée à l'homme, la créature doit s'y préparer sur la terre, et pour cette préparation il n'est pas de meilleur moyen que de se faire une salutaire habitude de penser à la mort. Cette pensée, en effet, est toute-puissante pour régler notre conduite suivant les vues du Seigneur ; car, en face de la mort, il n'est pas possible de ne pas prendre garde à ce qui peut nous conduire à satisfaire aux désirs du Créateur et nous obtenir l'éternité. En face de la mort, il n'y a pas d'homme assez fasciné pa-

Digitized by Google

les sens, pour ne pas sentir le besoin de se préoccuper de l'éternité, pour ne pas sentir la nécessité de se préparer à conquérir le bonheur dans les siècles futurs. Quand cet instant de la mort arrive, celui-là serait un insensé, qui n'éprouverait pas le besoin de chercher à obtenir cette éternité pour laquelle Dieu l'avait fait, et qui lui échappe par sa propre faute.

Pour celui qui s'est fait une habitude de penser à la mort, il n'est pas possible de rester indifférent sur l'avenir au-delà de la vie. Pour lui, la vie ne saurait être un tout se passant entre le berceau et la tombe ; il ne peut penser que l'humanité se résume et roule sans cesse entre ces deux termes ; il comprend que cette croyance serait un épouvantable blasphème ; il envisage et accepte la vie comme une épreuve, comme un noviciat du ciel ; il s'efforce alors de se conformer aux plans divins, afin d'arriver un jour au but, c'est-à-dire à voir Dieu face à face pour une éternité dans les espaces éternels.

Ainsi la pensée de la mort nous fait entrevoir toujours les siècles éternels pour récompense de notre vie.

Ceux qui ne songent pas à la mort, à la fin de leur existence sur la terre, voyez-les, sur le bord de la tombe, élever la voix pur maudire la vie, pour se plaindre ou pour insulter à Dieu.

Hommes qui, dans votre coupable folie, avez le sacrilége courage de dire : L'éternité n'est qu'un mot ! pourquoi donc, malgré vous, ne pouvez-vous vous débarrasser de ce souvenir qui vous étreint et vous opresse ? Nous croyez-vous donc, dans l'orgueil de votre intelligence, moins vaillants que vous dans nos ambitions, parce que nous tendons vers ce but légitime des efforts de l'homme dans les plans divins du Créateur, parce qu'il vous convient, à vous, de traiter avec dédain cette pensée détachée de la vie ?

Pensez-vous donc qu'il n'y a que les hommes faibles ou ignorants qui se réjouissent dans cette pensée consolante de l'éternité et de la jouissance de la vue du Seigneur ? Oubliez-vous que le grand saint Augustin se prosternait devant ce but admirable : « Les barrières qui séparent l'homme de l'Éternel seront abaissées ; l'homme ne sera plus enfermé dans le cercle qui le gêne, car alors il aura devant lui l'immensité, les cœurs s'épanouiront, les âmes se dilateront et se rafraîchiront dans les aspirations de l'Éternel. » Mes frères, gardez-vous de vous laisser tromper par l'indifférence ; notre vie, comprise comme le veulent les plans divins, ne doit tendre qu'à une chose : à l'édiffication de la Jérusalem céleste, à la conquête de l'éternité.

Pourquoi faut-il se faire une salutaire habitude de la pensée de la mort ? C'est pour coordonner sa vie avec cette pensée, c'est pour repousser loin de nous toute inquiétude du néant. Ceux-là seuls qui dirigent leur vie sans se préoccuper de la mort, peuvent redouter le néant. Celui qui a dirigé sa vie en se préoccupant sans cesse de cette pensée de la mort, voit se dissiper pour lui toute incertitude sur ce point : il marche avec courage dans la vie, car il sait que la vie n'est pas pour lui un tout complet, mais un essai, une épreuve, un noviciat qui doit être pour lui les préludes de l'éternité.

C'est ainsi que la pensée de la mort nous fait entrer dans les plans de Dieu ; or il ne suffit pas d'y entrer, il faut s'y maintenir, il faut s'y soutenir pour

traverser le monde et remonter au ciel ; il faut passer au milieu des dangers de la terre, mais seulement comme une épreuve pour aller rejoindre Dieu dans le ciel.

Or, mes frères, pour arriver à la réalisation de ce fait : traverser la terre suivant les plans divins pour conquérir l'éternité, il faut que l'esprit humain n'ait de désirs, de goûts que pour l'éternité. Il faut qu'il remonte de l'abîme, il faut qu'il sache se dégager des erreurs des sens et se proposer cette éternité pour but constant. Et pour y arriver, le meilleur moyen est d'envisager la mort d'une manière ferme, en se faisant une constante habitude d'y songer.

Prenez toutes les situations de la vie et mettez-les en face de la mort : si vous pouvez la soutenir de vos regards, vous comprendrez que tous peuvent suivant les plans divins, que tous doivent tendre au but que le Seigneur a proposé à l'homme, la conquête de l'éternité. Guerriers et conquérants, vous, princes de la guerre, qui n'avez pas eu la présomption de croire qu'à vous, qu'à votre génie sont dues les victoires qui ont environné votre nom de gloire, qui vous êtes crus les instruments des plans divins, vos triomphes, c'est Dieu qui, dans sa sagesse, les a trouvés utiles à ses desseins, et vous lui devez reporter la gloire de vos succès. Vous donc, qui avez tenu le glaive, et qui n'avez pas la prétention de vous soustraire à la force de la justice de Dieu, vous qui avez pris rang parmi les législateurs, vous qui êtes appelés à décider sur le sort de vos frères, qui ne croyez pas avoir la plénitude de la sagesse et pouvoir vous soustraire à l'influence des plans divins, et qui pensez que votre sagesse, si sa sagesse est empreinte dans vos actes, n'est que le reflet de la puissance de la Providence qui vous guide ; vous, commerçants, qui avez, avec résignation, senti toutes les difficultés de l'industrie ; vous, pauvres, qui avez souffert toutes les difficultés de votre état, qui sont immenses et bouleversent vos âmes, vous qui n'oubliez pas que chacun de vos soupirs monte vers le Seigneur, comme une hymne chère à la divinité ; vous, riches, qui avez accepté votre fortune comme une sorte de royauté terrestre et comme une espèce de ministère sacré, pour venir d'un cœur fraternel au secours de ceux qui ont été moins favorisés ; vous tous qui avez ainsi dirigé votre conduite, envisagez hardiment la mort. Ce que vous avez fait sur terre est pur d'alliage et est de nature divine ; vous n'avez fait qu'une chose, vous n'avez fait que perfectionner ce que Dieu vous avait accordé, vous ne pouvez pas craindre de vous arrêter dans la tombe, vous passerez à l'éternité.

Vous qui, au contraire, avez autrement compris ces diverses fonctions de la vie, vous qui, dans la folie de votre vaniteuse ambition, avez dit : Je dominerai parmi les hommes, et rien n'arrêtera mes insatiables désirs ; vous dont le but unique était de vous élever ; vous qui ne vous êtes pas préparé à l'éternité, la pensée de la mort n'aura pour vous rien de salutaire. Cette pensée, vous la repousseriez si elle pouvait vous venir. Votre but, celui de tous vos efforts, c'est la louange et la renommée, et vous avez, depuis longtemps, repoussé loin de vous toute pensée de la mort. Mais lorsqu'elle se présente, cette mort vers laquelle il nous faut tous un jour arriver, homme si ambitieux et si vain, vous restez seul, dépouillé de tout votre prestige de puissance et

Digitized by Google

de richesses, et la vue de la mort prochaine jette le trouble et la désolation dans votre âme. Pitié pour cet ambitieux !

Avare, qui n'avez pas saisi une seule occasion d'ouvrir votre âme à un sentiment de charité pour vos frères, qui vous êtes identifié avec l'or, qui avez mis toute l'énergie de votre âme immortelle au service de l'or ; vous dont toute la vie n'a été qu'un soupir misérable et perpétuel pour l'argent, la mort viendra un jour, un peu plus tôt un peu plus tard, vous enlever à cette chimère, et vous laisser nu sur sa couche funèbre. Pitié pour l'avare, pitié pour le misérable avare !

Voici le superbe qui s'enivre de sa puissance souveraine ; il ne s'est cru sur la terre, il ne s'est cru au monde que pour être adoré, pour peser sur ses frères et leur faire supporter le poids de ses caprices et de ses volontés. La mort arrive vers lui. Ceux que, dans son usurpation, il avait pliés sous le joug de son despotisme l'abandonnent ; il reste seul, et pas une voix ne vient lui donner la moindre consolation dans son agonie. Les courtisans qui le flattaient, les artistes qui pliaient leurs talents au gré de ses caprices pour lui dorer la vie, ont disparu ; personne ne veille près de son lit funèbre, que ceux qui attendent avec anxiété son trépas pour voler vers le nouvel astre qui va paraître. Pitié pour le superbe !

Le voluptueux ne s'est cru placé sur terre que pour satisfaire ses passions ; la mort arrive, et loin de faire remonter sa pensée jusqu'à Dieu, il se désole de voir échapper à sa luxure les plaisirs dont il s'est saturé, il se couche, anéanti, énervé, dans le sein de la mort, sans espoir et sans croyance. Pitié pour le voluptueux !

La mort ne se trompe pas, elle frappe chacun à son tour, chacun doit tomber sous ses coups ; sa mission est de détruire la matière, et elle n'y saurait manquer, mais elle concourt au plan divin, elle dégage l'âme éternelle de la matière, et la met ainsi en mesure de recevoir la récompense ou le châtiment de sa conduite pendant la vie.

La pensée de la mort est nécessaire pour nous élever au plan divin dans l'immolation de la vie, sujet du second point.

SECOND POINT.

Voici, mes frères, quel fut le conseil de Dieu sur l'homme dans l'immolation de sa vie, de sa vie terrestre : il a voulu que cet acte solennel de sa création fût aussi la portion la plus méritoire, et que l'hommage fût un véritable sacrifice. Si vous voulez donc entrer dans cette pensée, il est nécessaire de songer à la mort. Il nous faut considérer que la première loi de la création, à toutes les époques de la vie, est de remonter à Dieu, source de sa vie, de payer un juste tribut à sa gloire ; et ce tribut, vous le retrouvez partout toujours le même, quelque diverses que soient ses formes. Lorsque Dieu eût créé l'homme par un bienfait éclatant de son amour, l'homme était pur comme le souffle de Dieu, la douleur même lui était inconnue. Le chef de notre race, le premier homme, était une incarnation sans tache de son divin Créateur ; mais sa nature s'est modifiée par sa faute, et l'homme est devenu pécheur et mortel, et il lui a

Digitized by Google

fallu reconquérir, par ses actes, la position que lui avait faite le Créateur dans sa magnificence. Dieu a voulu qu'à l'avenir la récompense fût le prix des efforts et de la volonté de l'homme Il a voulu que ses rapports avec l'univers fussent changés; il a précipité sur la terre la douleur et la mort; sa main puissante a abattu ces fléaux sur l'univers; mais, en même temps, il a voulu aussi racheter par un éclatant sacrifice, la faute de l'homme : lui-même il s'est fait homme, il a fait son entrée dans la vie, au milieu des misères de la pauvreté, il est mort couronné d'épines, puis il est remonté au ciel après être ressuscité. L'homme a vu le Fils de Dieu, chargé de l'expiation de son crime, faire l'oblation de sa vie dans les angoisses de la douleur, pour expier, par son sacrifice, la faute de l'homme. Par cette divine oblation de sa vie, Dieu a donné au sacrifice de la vie toute sa force et sa valeur, et accordé la victoire facile à celui qui voudra, par sa conduite, s'unir à ce grand sacrifice de Dieu. Depuis sa déchéance, l'homme est condamné à finir sa vie par la mort, et cette vie et cette mort ne doivent être qu'une préparation au passage dans une autre vie, dans la vie éternelle auprès du divin Créateur. Mais, pour atteindre ce but sublime, il faut que la vie soit une offrande religieuse, qui touche le cœur de Dieu ; il faut que la mort de l'homme soit un sacrifice, comme le fut celle du Sauveur; il faut que cette mort, que ce sacrifice, soient méritoires; il faut qu'ils soient un acte d'adoration; il faut qu'ils soient un acte d'expiation; il faut que la vie de l'homme s'exhale dans le sein de Dieu, comme une hymne de joie.

Tels sont, mes frères, les caractères que doit revêtir le dernier acte de la vie, pour qu'il soit un sacrifice auguste; pour arriver à ce résultat, il faut donc s'habituer à la pensée de la mort. L'habitude de penser à la mort est nécessaire, si nous voulons donner à ce sacrifice le sentiment d'adoration et d'expiation agréable à Dieu.

Pour donner à cet acte le caractère complet et auguste d'adoration, il faut entièrement reconnaître la grandeur de Dieu en toute humilité, et nous abandonner à lui sans réserve et sans regrets. Tant que nous ne le faisons pas ainsi, cet acte n'est pas complet : il n'a pas le sentiment de la réalité de l'œuvre qu'il accomplit, et il n'a pas la plénitude de l'offrande agréable à Dieu. Au lit de mort, l'homme doit adorer Dieu, et tout doit à cette heure professer sa grandeur. Cette grandeur du Créateur, l'homme, étendu sur la couche funèbre, doit la proclamer, et il la proclame en effet. Ne le voyez-vous donc pas, cet homme si puissant pendant sa vie, perdre ses forces sur ce lit funèbre? Ne voyez-vous pas sa vie défaillir dans les douleurs de l'agonie, et proclamer ainsi que Dieu seul est grand? Voilà ce qui, sans cesse, proclame la majesté de Dieu. Voyez cette solitude qui se fait autour du puissant de la terre! Les flatteurs qui l'entouraient pendant sa vie, tous les prestiges de gloire qui brillaient près de lui, que sont-ils devenus? Les prestiges ont disparu, et les flatteurs ont fui devant le sacrifice.

Dieu doit donc être, mes frères, la fin, le repos final de notre ambition! Voilà ce que proclame cette profonde désolation des proches, cette morne douleur des parents qui voient mourir celui qui leur fut cher.

Dieu seul est grand, Dieu seul est sage, voilà ce que proclament même les

Digitized by Google

découvertes et les œuvres les plus éclatantes du génie de l'homme. Dans le délire de sa vanité, l'homme est obligé de se confesser sa faiblesse en présence des sublimes œuvres du Créateur.

Dieu seul est juste, voilà ce que révèle et proclame l'existence de l'homme, lorsqu'il s'est fait l'instrument du péché et a mérité la mort.

Mes frères, il faut que la mort soit un hommage volontaire, il faut que cet hommage de la mort soit de nature à être accepté par Dieu, autrement le sacrifice ne serait pas une immolation. Ainsi, il faut sentir sans cesse le besoin de se préparer à la mort, et pour cela il faut qu'une telle œuvre soit libre, absolument libre, et que l'esprit commande aux organes matériels au moment suprême où le sacrifice doit s'accomplir.

Ce miracle de force n'est pas impossible à celui qui a vécu dans la pensée de la mort; la violence et l'impétuosité même de la mort ne peuvent l'abattre, car il est soutenu par la puissante main de Dieu. Son cœur s'élance alors vers le Créateur, et son âme, s'adressant au Seigneur, lui dit: « L'heure est venue de tenir ta parole, regarde et accepte la victime prête à la mort, et exhalant dans ton sein son dernier soupir pour t'adorer; reçois donc le dernier soupir de ta créature, et permets que j'achève dans ton sein, dans le sein de l'éternité, l'hymne commencée au sein de la mort. »

Mais vous qui repoussez cette pensée de la mort, ne l'avez-vous jamais eue? Vous qui n'y voulez pas songer, n'est-elle pas venue déconcerter bien des fois vos plans et vos projets? Ne vous a-t-elle pas cent fois surpris, ne vous a-t-elle pas fait adorer le Créateur? Certes, cela vous est souvent arrivé; mais cette adoration était incomplète et forcée, et ne saurait être acceptée de Dieu, comme un hommage à sa puissance.

L'homme s'enivre de son propre fracas, il se flatte d'épouvanter le ciel; mais, au bord de la tombe, sa fierté se calme, et le plus insensé reconnaît son maître, comme les vagues de l'Océan frémissantes, que la puissance du Créateur arrête au milieu de leur violence; il est forcé alors d'adorer Dieu; mais il adore mal. L'adoration n'est pas acceptée, car elle est forcée, elle n'est pas émanée de l'élan du cœur. Il adore Dieu dans les angoisses de la douleur et de l'agonie; mais cette adoration n'est pas méritoire, car elle n'est pas volontaire, c'est le cri de la douleur désespérée.

Pensons donc à la mort, et donnons à ce dernier sacrifice un consentement tout volontaire, donnons-lui un caractère suffisant d'expiation. Vous savez que l'homme ne possède par lui-même près de Dieu aucune force expiatoire, et que l'expiation est la réparation de vos fautes par suite de l'expiation offerte à Dieu en faveur de l'homme par Jésus-Christ. L'homme était incapable de satisfaire à l'expiation, comme tout ce qui est fini; car du fini à l'infini il n'y a pas de proportion; il nous faut donc invoquer, au secours de notre défaillance, l'œuvre divine du sacrifice du sang de Jésus-Christ. Il nous faut donc nous mettre sous la protection du Pontife divin, et présenter au ciel, dans notre oblation, le sacrifice de Jésus, pour lui donner toute sa valeur, car la prière de Jésus-Christ, lorsqu'elle s'élèvera pour nous vers son Père, sera toujours exaucée. La prière de Jésus sera toujours accueillie,

Digitized by Google

par le Seigneur ne veut plus de sacrifices et d'holocauste, comme dans les temps plus reculés ; c'est pour cela que Jésus s'est fait homme, est descendu sur la terre et s'est offert en victime expiatoire pour racheter les fautes des hommes.

Vous qui vivez dans une pieuse habitude de penser à la mort, Jésus-Christ ne vous manquera pas à vos derniers instants ; l'idée qui vous rattachera à lui, c'est celle de la mort, car lorsque vous pensez à la mort, vous éprouvez sans cesse le besoin d'aimer Jésus-Christ et d'obéir à ses lois. Vous qui êtes dans de telles dispositions, soyez sans inquiétude, Jésus-Christ sera près de vous à cette heure terrible ; il enverra son ministre pour vous protéger et vous donner en son nom un titre assuré à sa clémence.

Il vous dira, à vous qui avez été coupable : Ne tremblez pas, le Seigneur aura pitié de votre terreur et vous fera grâce dans sa miséricorde, car, par vos regrets, vous vous êtes associé à l'expiation consommée au profit des hommes par notre Seigneur Jésus-Christ. Le ministre du Seigneur, au nom du Dieu tout-puissant, vous pardonnera, Dieu sera forcé de vous absoudre par la grâce du sacrifice de Jésus-Christ, car Jésus-Christ a payé par la mort votre rançon, et depuis dix-huit siècles cette rançon est entre les mains de Dieu, à la seule condition que vous, créatures de Dieu, vous seriez plus malheureux que coupables, et que vos lèvres brûlantes auraient soif du sang du Calvaire qui a coulé par torrents pour laver la tache de l'homme. Pour arriver à ce but, i ne faut qu'une chose, aimer et vouloir.

Au moribond consolé par sa parole, le ministre du Seigneur, tenant dans ses mains la victime expiatoire, dira : Au nom de Jésus-Christ, je vous absous, car Jésus a payé pour vous, et le séjour éternel des anges vous sera ouvert. Vous qui aurez été balancés dans les bras de l'espérance, qui aurez été charmés par la voix de Jésus-Christ, loin que la mort soit un effroi pour vous, vous ne serez pas surpris par elle, vous la verrez arriver avec enthousiasme, les divines mélodies des cieux retentiront à vos oreilles, et vous aurez hâte de briser les liens terrestres de votre âme jalouse de sortir de sa prison, et, protégés par l'expiation de Jésus-Christ, de remonter, comme des anges exilés temporairement, dans le sein de Dieu pour l'éternité.

Pour obtenir ce sublime et glorieux résultat que l'amour et la foi nous assurent si nous voulons le conquérir, il faut s'y préparer sans cesse par la pensée de la mort. Celui qui redoute cette pensée, celui qui ne s'inquiètera pas qu'il puisse avoir besoin de l'expiation, de la rédemption du Sauveur, la mort se charge de lui faire apprécier ce besoin ; mais alors il ne peut plus se sentir satisfait, se faire illusion sur le passé ; il juge sa conduite, il se rappelle Dieu qu'il a offensé, insulté pendant sa vie, et la mort vient le surprendre au milieu des angoisses et des remords, et il ne peut pas espérer, au bout de son pèlerinage sur la terre remonter vers le Dieu qui fut son créateur, car il a été coupable, corrompu, et il n'a pas cherché à se faire une rédemption de l'expiation du Sauveur.

Déistes ! qui ne reconnaissez pas l'expiation de sa créature par le Sauveur, parlez, que lui direz-vous ? Que direz-vous à Dieu au jour de la justice, vous

qui avez refusé de recourir à la grâce que le Fils de Dieu est venu vous apporter sur la terre? Vous qui ne croyez pas à cette expiation, répondez! Vous croyez, dites-vous, à l'existence d'un Dieu, et vous espérez! Mais qui espère n'est pas certain, et, si vous aviez une certitude, comment donc pourriez-vous rester ainsi la conscience chargée de fautes?

Déistes, retirez-vous, lorsque vous n'avez pas autre chose à dire à l'homme. Ne vaut-il pas mieux pour lui songer à la mort, au but de la vie, et se faire une protection de la rédemption du Sauveur? Peut-être vous-même, aujourd'hui si fiers, vous retournerez-vous à votre lit de mort du côté de Jésus-Christ, et invoquerez-vous son expiation; mais quel est celui qui oserait dire que votre prière sera exaucée? L'homme qui ne songe pas au but de sa vie terrestre par la pensée de la mort, ne borne ni ses actions, ni ses désirs; il ne met ni règles, ni lois à son existence; il agit sans cesse au gré de ses caprices; il ne songe à la vie éternelle que lorsque son agonie commence; et son salut, qui de nous oserait dire qu'il peut l'obtenir, si ce n'est par un prodige que Dieu seul peut faire?

L'homme qui a vécu sans religion et sans s'occuper de Dieu, a environné sa vie de toutes sortes de difficultés, qu'il ne lui sera pas donné de surmonter. S'il parle de Jésus-Christ, c'est avec dédain et comme d'un imposteur; il reste dans une vaste indifférence, et jamais nulle émotion chrétienne n'est entrée dans son cœur. Il a dit pendant sa vie : Je crois à un Dieu juste et bon; quand ma dernière heure sera venue, je le prierai de me recevoir dans son éternité. Mais n'est-ce pas une vaine illusion, et sera-t-il si facile de faire succéder à ces vagues sentiments sur la divinité la contrition et l'humilité? Il lui faut déraciner, à ce moment suprême, les sentiments qui oppressent sa conscience, brûler ce qu'il adore, et croire ce qu'il avait jusqu'alors refusé de croire; faire le sacrifice volontaire de cette vie pour en conquérir une autre qui doit être éternelle.

Mais, prenez-y garde, il ne suffit pas des apparences de la contrition, il la faut complète. Et d'ailleurs, il n'est pas toujours donné à l'impie de se faire chrétien à son lit funèbre : souvent la mort arrive lorsqu'il y pense le moins, ses facultés sont confondues, ses sens s'égarent, et il ne peut plus racheter par ses regrets les fautes et les crimes dont il s'est couvert pendant sa vie. Et puis, lorsque la sagesse nous abandonne, il nous est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de nous dépouiller des croyances et des erreurs que nous avons affectionnées et qui ont vieilli avec nous, et qui se sont, en quelque sorte, identifiées avec nous; il en résulte qu'il est presque impossible de briser notre passé; nous ne pouvons détruire en nous ce qui a été le centre de nos opérations, le principe de tous nos travaux, la règle de tous nos actes.

Mais vous, mes frères, qui vous serez fait une constante et salutaire habitude de songer à la mort, la mort ne vous surprendra pas; vous appellerez Jésus-Christ à votre aide dans vos derniers instants, et votre âme s'exhalera de joie vers le ciel, vous accomplirez avec allégresse le sacrifice · pour vous la mort n'aura rien de pénible, car vous saurez qu'elle vous ouvre le ciel

Digitized by Google

que vous allez près du Dieu tout-puissant occuper la place qui vous a été promise Jésus-Christ vous prendra par la main, vous soutiendra dans ses bras et vous conduira près de son Père, car vous aurez vécu dans la religion et modelé votre vie sur le plan divin. C'est alors que vous trésaillerez d'allégresse, que vous verrez les anges du ciel se réjouir de votre arrivée dans les régions éternelles. Mais ce bonheur de contempler Dieu face à face, de remonter vers le Créateur, il ne peut être que la récompense d'une vie dirigée vers ce but divin, il ne peut être que la récompense des sacrifices du chrétien. Le moyen d'y parvenir, c'est de suivre les règles que vous trace la religion, et non pas de chercher la gloire des choses périssables, les plaisirs ou la fortune; la chose importante, la chose nécessaire, c'est la religion. Que la religion soit donc la règle de votre vie, qu'elle soit l'objet constant de vos pensées, que ce soit elle qui vous trace le chemin de l'éternité. Puisse-t-elle rester dans vos cœurs sainte et sacrée, elle adoucira tous vos maux pendant la vie, et lorsque le moment sera venu de rendre votre âme, cette âme s'envolera au sein de Dieu et jouira de la récompense promise à l'homme, et conquise pour lui par la rédemption du Sauveur pendant toute l'éternité. C'est là, mes frères, ce que je vous souhaite.

Instruction pour le 1er dimanche de Carême

SUR LA MORT.

> *Memento, homo, quia pulvis es et in pulverem reverteris.*
>
> Souviens-toi, ô homme, que tu es poussière et que tu retourneras en poussière.

Mes frères, le plus brillant représentant de la sagesse antique, Platon, que son siècle avait surnommé *le divin*, et à qui les pères de l'Église ont conservé cette glorieuse appellation, Platon disait que la philosophie véritable consiste dans la méditation de la mort. L'Église catholique n'a pas pensé autrement que Platon, et voilà pourquoi, ces jours derniers, vous conviant dans ces temples, elle vous mit au front un peu de cendre afin de vous rappeler que sortis de la poussière nos corps s'en retourneront en poussière, et qu'ainsi la mort est ici-bas la fin de toute existence humaine. Je crois donc entrer tout à fait dans l'esprit de l'Église en ouvrant les instructions de cette sainte quarantaine par quelques considérations sur la mort. Le tombeau a toujours été le plus éloquent des prédicateurs. La nécessité de la mort, sa pensée et ses images que nous rencontrons partout, ses salutaires enseignements qu'il faut prendre

Digitized by Google

garde de négliger : telles sont les réflexions sur lesquelles je voudrais appeler en ce moment votre pieuse et bienveillante attention.

Où allons-nous? A la mort. Voilà, mes frères, le terme inévitable de toutes nos pensées, de tous nos projets, de toutes nos démarches. Jetés pour quelques jours dans ce bas-univers, dans cette patrie fugitive des hommes et des ombres, nous y accomplissons tant bien que mal notre pèlerinage sur les chemins de la vie; nous remplissons notre carrière, les uns dans l'honneur, allié inséparable de la vertu, les autres dans l'ignominie et l'opprobre qui s'attachent au vice, tous dans les larmes et la douleur, selon ces paroles si vraies de Job : que l'homme né de la femme ne vit que peu de jours pendant lesquels il est encore rassasié d'angoisses; *homo natus de muliere, brevi vivens tempore, repletur multis miseriis;* — puis quand notre heure a sonné, nous replions le matin la tente que nous avions plantée la veille au soir, et le bâton du voyageur à la main, nous nous en allons dans la maison de notre éternité. *Statutum est hominibus semel mori*. Il est décidé que tous les hommes doivent mourir. C'est là le grand décret; il a été porté par Dieu lui-même : décret irrévocable, par conséquent, et dont rien ne peut nous garantir; décret qui s'accomplit tous les jours sous nos yeux, qui depuis le commencement du monde n'a cessé de s'exécuter, et qui un peu plutôt ou un peu plus tard nous atteindra nous-mêmes : *Statutum est,* cela est arrêté.

Si, du moins, il y avait quelques hommes, ne fussent-ils qu'une centaine par siècle, ne fussent-ils qu'une vingtaine, qu'une dixaine; s'il y avait quelques hommes qui, en passant sous le niveau fatal de la mort, pussent échapper à sa faux tranchante et qui restassent debout sur les ruines des générations éteintes, comme ces colonnes majestueuses que le voyageur rencontre encore avec une profonde émotion aux lieux où s'élevaient autrefois quelques monuments superbes, derniers débris d'une splendeur éclipsée et d'une civilisation qui n'est plus, mais dont ils perpétueront éternellement le souvenir; s'il en était ainsi de nous, si dans le vaste temple de la mort il restait debout, pour le supporter, quelques colonnes vivantes, nous pourrions espérer encore, nous pourrions nous bercer de cette fantastique illusion, caresser ce rêve et nous y attacher, tout frêle, tout incertain qu'il fût, comme à une planche de salut au milieu de l'universel naufrage. Mais c'est qu'il n'en va pas ainsi : La sentence de mort portée à l'origine des temps contre l'humanité coupable dans son chef, cette sentence est générale, elle embrasse toutes les conditions, tous les états, et elle s'applique même à toute créature vivante. La faux de la mort, pareille au tranchant du glaive dans la mêlée d'une sanglante bataille, n'épargne personne : elle frappe à droite, elle frappe à gauche. Elle moissonne l'épi mûri aux chaudes heleines de l'été comme celui que le soleil n'a pas encore fait jaunir; elle coupe les têtes royales aussi facilement que celles des plus humbles sujets; elle fait tomber dans le filet sanglant et l'enfant qui a bu à peine les premières rosées de la vie, et le vieillard dont les années ont paré le front d'une couronne de cheveux blancs, et la jeunesse avide de vivre et de jouir; elle frappe à la ville, elle frappe à la campagne; elle frappe en voyage, elle frappe à la maison; elle frappe comme le voleur

Digitized by Google

dans l'obscurité de la nuit, elle frappe en plein midi, à la face du plus éclatant soleil. Elle frappe la jeune fille au milieu des dissipations du luxe et dans les préparatifs brillants d'une fête profane où elle se promettait bien de tenir le sceptre des grâces et de la beauté; elle frappe l'anachorète qui a passé toute sa vie à l'attendre dans l'austérité et les larmes de la pénitence. Elle frappe l'innocence; elle frappe, elle frappe, chose lamentable! elle frappe le crime aussi sans lui donner souvent le temps de se reconnaître et de jeter au ciel le *peccavi* du saint roi pénitent! Jamais l'arme impitoyable de la mort n'est au repos; mais elle la brandit sans cesse sur nos têtes avec une fureur que rien ne peut lasser. On dirait l'épée de Damoclès qui tient toujours notre vie suspendue à son tranchant fatal. Et il en sera ainsi jusqu'au bout: l'ange exterminateur ne remettra le glaive dans le fourreau qu'après avoir immolé le dernier des hommes. *Statutum est hominibus semel mori;* il est arrêté que tous les hommes doivent mourir. Et encore cet événement qui termine toutes les vies humaines et qui en décide, ce dénouement du grand drame de ce monde, il n'arrive qu'une fois. La mort est une épreuve qui ne se répète pas; elle serait moins cruelle si l'on pouvait la subir plusieurs fois, on finirait peut-être par s'y accoutumer. Mais quand le voile de l'éternité est une fois levé pour nous, il retombe aussitôt, et puis de nos nouvelles nul n'en a plus sur la terre. Il se fait sur notre tombe un silence terrible et solennel qu'interrompent seulement le bruit de nos chairs tombant en pourriture et la marche des vers qui accourent à la conquête de notre cadavre. *Statutum est, etc.* Il est décidé que les hommes meurent une fois.

O destinée terrible! ô moment important que celui qui nous fait passer du temps à l'éternité! Et nous n'y pensons pas cependant! Mais les hommes ont beau s'étourdir, ils ont beau, pour éloigner d'eux ce souvenir importun, se jeter, corps et âme perdus, dans les plaisirs et les fêtes, se couronner de roses, faire grand bruit dans leurs cercles, grande musique dans leurs concerts, grand feu dans leurs foyers, grande chère dans leurs festins, ils n'échapperont pas à la mort. Avez-vous considéré les grands fleuves qui vont porter à la mer le tribut de leurs eaux. Ils se perdent dans des sinuosités sans nombre; on dirait qu'ils cherchent à s'amuser eux-mêmes par leurs longs circuits, comme s'ils espéraient, en serpentant ainsi, se dérober aux bouches béantes de l'océan qui les attendent: Mais pour arriver un peu plus tard, ils arrivent toujours et confondent leurs eaux avec les flots de la grande mer. Nous aussi, mes frères, nous cherchons à nous tromper nous-mêmes par les amusements de la vie, nous semons de fleurs les bords de notre tombe, nous voulons nous distraire et nous faire illusion; mais c'est en vain: il ne se lève pas moins pour nous un jour, le dernier de nos jours où le fleuve de notre vie vient se mêler et se perdre dans l'océan de l'éternité. Oui, quoi que nous fassions, la mort est là qui nous attend; toutes ses victimes sont comptées, nul espoir d'échapper à son étreinte de fer, puisque c'est celui-là même qui nous a donné l'être et la vie, qui prononce notre ruine. Quoi que nous fassions, nous ne pouvons même éviter toujours la pensée de la mort, nous ne pouvons en fuir les lugubres images.

Digitized by Google

Tout dans le monde nous ramene, en effet, chrétiens, à la nécessité de mourir : les astres, en réglant le temps qui mesure notre vie, les saisons qui nous rappellent les diverses périodes de notre existence, le soleil qui, en se levant et en s'élançant au plus haut des cieux pour se coucher ensuite, avertit l'homme que s'il naît et s'il grandit, c'est pour tomber et disparaître aussi, mais avec cette différence immense qu'après un matin, un soleil, un printemps, il y a d'autres matins, d'autres soleils, d'autres printemps, au lieu que l'homme une fois descendu dans la tombe ne s'en relève pas avant des siècles, et après avoir imité les astres dans leur déclin, il ne les imite pas dans leur renouvellement.

La mort ! mais nous la trouvons à tous les horizons où plongent nos regards. Elle est dans les festins des rois, au fond des coupes d'or. C'est elle que l'impie Balthasar vit un soir, au milieu d'une splendide orgie, à la clarté de mille lustres éblouissants, crayonner sur la muraille des mots d'une sinistre et mystérieuse prédiction. Elle se jette à travers les fêtes les plus brillantes comme un fantôme importun qui fait tout fuir à son approche; et jusque dans les concerts les plus harmonieux, elle trouve toujours à mêler aux instruments sonores sa voix lugubre et frémissante. Il y a dans toutes les lyres une corde, dans tous les vents du ciel un souffle que la mort semble avoir choisis et marqués du sceau indélébile de sa puissance. Pourquoi aussi la tristesse a-t-elle tant de charmes sur certaines âmes? Pourquoi, lorsque nous n'avons aucun motif avoué de verser des larmes, sentons-nous cependant quelquefois nos paupières se mouiller involontairement? C'est que comme l'a si bien dit le poète romain, il y a des larmes jusque dans les choses, *sunt lacrymæ rerum*; nous pleurons sur les personnes, mais nous pleurons aussi sur les choses elles-mêmes, nous pleurons pour les plus futiles objets, nous pleurons pour pleurer : Tant il y a, au fond de notre être, de tristesse et de mélancolie ! Tant la douleur a pour nous d'attraits ! Or, tout cela, en définitive, se rattache à la pensée de la mort, que nous l'avouions ou non. L'homme ne connaîtrait pas la tristesse s'il ne devait pas mourir. La mort, nous ne pouvons donc faire un pas sans la rencontrer qui se dresse devant nous comme un mystérieux géant. Elle plane sans cesse au-dessus de nos têtes; elle gronde dans le nuage que déchire la foudre, elle gronde avec la voix terrible des aquilons soulevés, elle gronde dans la brise même qui passe, en sifflant, à travers les grands arbres, comme les gémissements plaintifs de ceux que nous pleurons; et jusque sur l'azur du plus beau ciel, elle jette encore je ne sais quelle teinte indéfinissable qui plonge l'âme dans le recueillement, et l'invite à de sévères méditations.

Il y a bien plus encore. La mort nous domine tellement, que la sentence de notre mort est plus ancienne que celle de notre naissance, et que nous sommes condamnés à mourir avant même que de commencer de vivre. Aussi, voyez comme la mort semble avoir partout étendu sur la vie un réseau qui l'enveloppe de ses fortes mailles. Je ne parle pas seulement de tant d'infortunés qui, en ouvrant les yeux à la lumière du jour, ne rencontrant pour premier objet que le mourant regard de leurs pauvres mères. Tendres roses qui s'épanouissent sur un tombeau ! Mais nous tous sans exception, n'est-ce pas par la mort que nous entretenons notre vie ? Ce sont les animaux que nous avons

Digitized by Google

égorgés qui nous engraissent de leur substance. Il n'y a pas un seul des mets qui paraissent sur nos tables, que la mort n'ait commencé par soumettre à ses lois. Les fruits mêmes de nos jardins et de nos champs, ce sont des êtres morts, ce sont des cadavres ; nous les avons tués en les arrachant à la terre où ils trouvaient dans une alimentation puissante le secret de leur végétation. C'est donc la mort qui nous conserve la vie, c'est elle qui devient notre propre nourrice, c'est elle aussi qui nous fournit le vêtement. Qu'est-ce, en effet, que toutes nos étoffes de laine, nos toiles si fines, nos soieries chatoyantes, nos peaux tant recherchées, sinon des dépouilles de la mort? De la tête aux pieds, c'est la mort qui nous recouvre. Voyez encore autour de nous, dans nos demeures, la mort partout, la mort toujours! La terre où nous sommes assis a mêlé sa poussière à la poussière des générations qui nous ont précédés. Tous les matériaux qui sont entrés dans la construction de nos maisons, les marbres précieux qui ornent nos palais et nos temples, les bois magnifiques qui servent à l'ameublement des habitations opulentes, ce sont autant de victimes de la mort. Ainsi, au-dessus de nous, à nos côtés, partout, nous trouvons le souvenir de la mort. Tout ce qui est pour nous de quelque usage, de quelque utilité, la mort l'a d'abord frappé. On dirait que rien ne nous peut servir sans cette consécration préalable.

La mort! la mort! voilà donc la terrible image qui se présente sans cesse à notre intelligence, lui demandant l'aumône d'une réflexion sérieuse; voilà la pierre contre laquelle viennent se briser toutes nos espérances mondaines et criminelles. La mort! l'éternité! oh! que la vie serait une vie pure et sainte, si on l'envisageait toujours aux sombres clartés que projette ce flambeau funèbre! Que se passera-t-il alors dans notre âme? Quels seront nos pensées et nos jugements quand nous verrons le temps finir pour nous et que nous entendrons sonner notre dernière heure en ce monde? A quoi nous servira, à ce suprême moment, d'avoir gagné l'univers, et de quel œil regarderons-nous alors ce que nous prisons tant aujourd'hui, les richesses, les honneurs, les plaisirs, cette vaine fumée de la gloire qui déchire tant de cœurs, cette poussière de l'or qui aveugle tant d'hommes et les tient prosternés à deux genoux devant elle?

Sortons, par la pensée, de ce temple; allons visiter quelque champ de repos; allons y recueillir les terribles et solennels enseignements de la mort. Venez au tombeau de l'avare apprendre à connaître l'avarice : il mettait son bonheur à amasser richesses sur richesses; dans les fiévreux transports de la vile passion qui le dominait, il avait oublié son Dieu; il lui préférait ses monceaux d'or. Et il est sorti nu du monde, comme il y était entré, laissant tous ses immenses trésors sons la garde de la mort. Et le voilà maintenant renfermé dans quelques pouces de terre, protégé seulement par une croix de bois. Ah! puissent à l'ombre bienfaisante de la croix ses ossements blanchis refleurir un jour pour le Ciel! — Venez sur le tombeau de l'ambitieux apprendre à connaître l'ambition. Il rêvait la conquête du monde; vous eussiez dit qu'il était trop à l'étroit sur la terre, que sa poitrine n'y pouvait battre à l'aise; il voulait porter le bruit de son nom jusqu'aux oreilles de la plus lointaine postérité. Et aujourd'hui, une fosse et quatre planches lui suffisent comme à tout autre!

Digitized by Google

Ses desseins, ses vastes projets, ses espérances sans bornes se sont brisées contre la pierre du tombeau, cet écueil fatal de toutes les choses humaines; et il n'a fallu qu'une seule mort pour tout abattre, un seul cercueil pour tout enfermer. — Qu'est-ce que l'éloquence, le génie, la gloire au regard de la mort? Cette bouche qui prononçait des oracles et qui charmait les peuples au bruit de sa mélodieuse parole, elle est condamnée à un silence éternel; ces yeux, qui étincelaient de tous les feux du génie, sont couverts d'une nuit obscure; ce bras redoutable, qui commandait à la victoire, est étendu sans vie et sans mouvement. Le noble, avec ses titres et ses généalogies, est confondu comme le reste des hommes dans une pouissière commune, et les dépouilles mortelles des rois ne pèsent pas plus que les autres sur les balances de l'éternité. Cette tête, qui a porté le diadème, qui a peut-être habitué les peuples à écouter en silence le bruit de sa pensée, qui a peut-être attelé l'Europe entière, comme une illustre captive, à son char de triomphe, qu'en reste-t-il après que le souffle de la mort a passé là-dessus? Qu'est devenu le faste du trône, le prestige de la royauté, sa domination d'une volonté qui faisait tout plier sous elle? Le sceptre a échappé de la main, l'éclat de la couronne s'es terni au milieu des ombres du trépas. Au lieu de pourpre, c'est un linceul pour vêtement; au lieu d'une cour brillante, ce sont les vers pour compagnons; tout a disparu comme par enchantement sous la baguette cruelle de la mort. Il ne reste plus des empires que les noms dans les livres, et des empereurs, les cendres au fond des sépulcres.

Et la beauté, femmes mondaines, s'il en était ici, l'avez-vous déjà considérée dans ce miroir qui ne trompe jamais? La beauté, présent de Dieu, reflet de l'éternelle et invisible beauté; mais reflet qui ne brille trop souvent que sur le sang et la boue; présent de Dieu qui perd tant de pauvres âmes! Ah! apprenez donc une fois à connaître, en face d'un cadavre, ce que sont ces charmes dont vous êtes si fières! Que sont devenues, dites-moi, tant de beautés fatales dont l'histoire nous a conservé les noms flétris et souillés, pour lesquelles souvent des peuples se sont rués les uns sur les autres, et qui nous apparaissent de loin en loin dans la nuit des âges, comme des torches enflammées qui éclairent les bords d'un cercueil? Des cheveux épars, des lambeaux de chair dépecés par les vers, des ossements blanchis et disjoints, n'est-ce pas à cela que vient toujours aboutir la beauté, même la plus flattée, la plus encensée, la plus profanée? Un objet de dégoût et de d'universelle horreur, voilà ce que nous devenons tous. Ah! c'est bien en vain que vous parez cette enveloppe mortelle avec tant de soin; c'est bien en vain que vous l'entretenez à vos tables avec les mets les plus succulents. Infortunés! c'est un cadavre que vous ornez; c'est pour la mort que vous travaillez! le nom même du cadavre ne demeurera pas longtemps à ce corps tant idolâtré; il deviendra, dit Bossuet après Tertullien, un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue: tant il est vrai que tout meurt en lui jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ses malheureux restes.

Elevés à l'école de le mort, sachez donc, chréuens, sachez apprécier à leur juste valeur les choses de la terre; apprenez à ne rien craindre, ni rien estimer

Digitized by Google

de ce qui passe si vite et qu'il faudra quitter si tôt. Dites-vous souvent à vous-mêmes : Richesses, honneurs, plaisirs, qu'est-ce que cela quand on jette le corps dans la fosse et que l'âme s'en va dans son éternité? Oh! profitez de ces enseignements de la mort, profitons en tous; sortons de nos torpeurs; essayons quelques efforts pour le Ciel; pensons à Dieu, à notre éternité. Car n'est-ce pas une folie de vouloir bâtir sur les ruines et sur les débris inévitables des choses humaines? N'est-ce pas une lamentable illusion que, tendant toujours à la mort, et plutôt mourants que vivants, nous passions notre vie au sein des divertissements, des distractions enivrantes et des joies bruyantes du monde, comme si la mort ne devait jamais nous atteindre? Vivons donc en chrétiens, si nous voulons mourir en chrétiens. Ainsi soit-il.

L'abbé CH. BRETON,
Du Clergé de Nancy.

DISCOURS

SUR LA RELIGION AMIE DE L'HOMME.

Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei. Ps. 86.
Cité de Dieu, sainte Église, on a dit de vous des choses merveilleuses.

Mes frères, ce qui frappe quand on examine la religion catholique, ce n'est pas seulement la sublimité de son dogme, qui nous donne le dernier mot sur toutes les questions relatives à Dieu, à l'univers et à l'homme; ce n'est pas seulement l'excellence et la haute sainteté de sa morale, qui nous fait connaître d'une manière si sage, si nette et si précise, nos droits et nos devoirs : mais c'est surtout le caractère pratique par où elle s'offre à l'admiration des hommes, c'est cette infinie bonté qui rayonne sur son front, qui respire dans tout son extérieur, et qui marque chacune de ses œuvres d'un cachet inimitable; c'est enfin cette action qu'elle exerce incessamment pour le bien, non-seulement de l'humanité en général, mais de chaque homme en particulier. Il y a là une preuve bien touchante de la divinité du christianisme. Je voudrais aujourd'hui vous développer cette preuve; je vous propose donc d'examiner ensemble la religion amie de l'homme. Nous verrons avec quel soin, avec quelle pieuse et tendre sollicitude elle veille à notre bonheur, depuis le moment où nous recevons l'étincelle sacrée de la vie, jusqu'à celui où nous passons de ce monde dans un monde meilleur; nous verrons comment, à chaque pas de notre carrière, ses sacrements nous saisissent, nous investissent, pour nous conférer force, vertu, dignité et gloire; de sorte qu'il n'y a pas une

époque importante de l'existence humaine, pas un instant de la vie, où la re ligion, comme une bonne mère, ne prodigue à chacun de ses enfants quelque secours particulier et efficace.

Bénissez, ô mon Dieu, cette instruction, et ne permettez pas que les paroles que je vais prononcer tombent sans fruit sur le cœur de ceux qui m'écoutent.

L'enfant n'est pas encore né, que déjà la loi chrétienne le prend sous son égide tutélaire. Avec quelle vigilance elle protége les jours de cette chétive et débile créature que l'on dirait alors comme scellée au fond d'un tombeau! Elle rappelle à la mère les précautions sans nombre qu'exige sa position, et elle porte dans son cœur une épouvante salutaire, en lui montrant combien serait criminelle la perte, même involontaire de sa part, du dépôt sacré qui lui a été confié, et qu'elle doit bientôt rendre à Dieu et à la société. Le Très-Haut lui-même ne dédaigne pas de s'intéresser au sort de cet enfant, encore enfermé dans le sein maternel. Il appelle un de ses anges, un des esprits célestes qui entourent son trône, occupés constamment à célébrer ses louanges et à l'adorer, la face recouverte de leurs ailes d'or; et il dit: « Va, un homme a reçu le germe de la vie; je le confie à ta garde et à tes soins. Veille sur lui la nuit, veille sur lui le jour. Porte-le dans tes mains, de peur qu'il ne se heurte contre la pierre et qu'il ne s'y brise. Car, j'en jure par moi-même, tu répondras de son âme sur ta tête. » Et le messager céleste, s'inclinant sous les ordres de Dieu, franchit la distance qui sépare le ciel de la terre; il devient l'ange gardien, le protecteur constant et assidu, le courtisan, le compagnon d'exil, l'ami tendre et fidèle de celui qui a été remis à sa garde.

Cependant l'enfant fait son entrée en ce monde. On le présente à l'Eglise. Le prêtre lui confère le sacrement de baptême qui le délivre de la malédiction dont le péché d'origine l'avait chargé. L'eau sainte coule sur sa tête, elle le régénère par une vertu divine et lui imprime au front un caractère indélébile et sacré. Qu'un enfant qui vient de recevoir le baptême est respectable aux yeux de la foi! Un moment auparavant il gémissait sous le joug du démon, et, par l'influence vivifiante du sacrement, il appartient maintenant à Jésus-Christ. Dès lors, se trouve détruit le mur de séparation qui existait entre lui et son créateur; dès lors, il possède un droit légitime et certain à l'héritage céleste, et si la mort survient dans ces circonstances, il ira, sans contredit, augmenter le nombre des saints; il chantera, à la suite de l'Agneau, l'*Alleluia* éternel.

Mères chrétiennes, ah! entourez-donc de toutes vos sollicitudes, cet enfant couché dans son berceau. Il ne sait encore que verser des pleurs et pousser de plaintifs gémissements; mais il est marqué du sceau de Dieu, il est l'enfant adoptif du Père, l'image du Fils, le temple vivant de l'Esprit-Saint; et à tous ces titres, il est aussi sacré, aussi vénérable, plus vénérable même qu'un roi sur son trône. Sa faiblesse fait sa force; ses larmes, voilà sa puissance; l'auréole de la grâce divine qui resplendit sur sa tête, c'est son royal diadème. Il comprenait bien les admirables effets du baptême chrétien, le pieux père de l'illustre Origène, quand, prosterné au pied du berceau de son fils, il le contemplait pendant son sommeil avec un amour mêlé de respect, parce que des yeux

Digitized by Google

de la foi, il voyait reluire, sur ce front qu'avait touché l'eau sainte, un reflet de la beauté et de la sainteté de Dieu même.

Vous venez de voir la religion accourir près du berceau de l'homme pour le protéger et l'ennoblir. L'abandonnera-t-elle ensuite? Non, mes frères. L'enfant grandit à l'ombre de l'amour maternel. Sa pieuse mère épie alors comme le premier réveil de son intelligence et de son cœur, pour le consacrer à celui de qui descend tout don parfait. Elle prend son petit enfant sur ses genoux, elle le presse contre son cœur, et, le couvrant de ses caresses et de ses baisers, elle lui apprend à balbutier le nom du bon Dieu. L'enfant joint ses petites mains, fait le signe de la croix, offre à son Père, qui est dans le ciel, les prémices de son innocence, et les premiers épanouissements de sa vie morale, et il dit de sa petite voix argentine : Mon Dieu! il faut donc que vous soyez bien bon, puisque vous êtes encore meilleur que la mère que vous m'avez donnée, et elle est déjà si bonne! Je veux donc vous aimer de tout mon cœur; je vous fais hommage de tout ce que j'ai et de tout ce que je suis. — A l'enseignement du foyer maternel succède celui du pasteur. L'enfant quitte les genoux de sa mère pour aller s'asseoir sur les bancs de l'Eglise, où, sous une forme simple et familière, il apprend, sans peine ni fatigue, la plus importante, la plus indispensable des sciences, la science des saints, la science du salut. Bientôt sa raison s'est développée sous les larges ailes de la foi, elle s'est fortifiée au souffle puissant de l'enseignement catholique. Il sait pourquoi il est sur la terre, ce qu'il a à y faire, et quelles glorieuses destinées sont réservées à sa fidélité. On ne lui a pas laissé ignorer les touchants excès de l'infinie bonté du fils de Dieu fait homme, et voilà qu'il va être appelé à en faire lui-même la plus douce épreuve.

Comme le pain de chaque jour nourrit et fortifie le corps, ainsi il faut à l'âme un aliment spirituel. C'est l'adorable Eucharistie qui est pour nous cette manne céleste et délicieuse. L'Eucharistie! mystère sacré, dans lequel Jésus-Christ s'incarnant, si on peut le dire, en chacun de nous, identifie sa chair à notre chair, son sang à notre sang, sa divinité à notre humanité, fait tressaillir notre infirmité sous les coups mystérieux de sa grâce, et sur les débris du vieil homme implante en nous l'homme nouveau. O dignité incomparable du chrétien, qui devient ainsi un autre Jésus-Christ, une sorte de Dieu vivant : *Christianus alter Christus !* Cet homme, aux yeux du monde, sera peut-être un objet de mépris; il sera pauvre, infirme, accablé de misères, dénué de tout, dévoré peut-être par une affreuse maladie, et c'est dans cette demeure, si vile aux yeux de la chair, que Jésus-Christ se plaît à habiter pour y faire éclater ses merveilles et la remplir de ses splendeurs! O prodigieuse et sainte démocratie de la foi! Ici, il n'y a plus de grands, il n'y a plus de petits; il n'y a plus de riches, il n'y a plus de pauvres; il n'y a plus d'habits somptueux, il n'y a plus de haillons; il n'y a plus de maîtres, il n'y a plus de serviteurs; tous s'avancent vers l'autel, confondus devant Dieu dans une commune poussière, se frappant tous la poitrine au souvenir de leurs fautes et en signe de leur indignité. Ils vont s'asseoir à la même table, à cette table merveilleuse qui a été dressée pour les bergers et pour les rois; ils vont manger

le pain des forts, ils vont boire à la même coupe le vin qui fait germer les vierges. Et quelles ne sont pas pour l'âme fidèle les suites d'un sacrement si auguste? C'est dans ce mystère d'amour que les passions se répriment, que les vertus s'acquièrent, que les tentations se dissipent, que le chrétien puise le courage et la force dont il a tant besoin pour accomplir heureusement son terrestre pèlerinage, pour porter le fer et la flamme au dedans de lui-même, pour lutter généreusement contre les énivrements du monde, contre la séduction des plaisirs, contre les fascinations qui l'entourent de tous côtés, à droite, à gauche, au-dessous de lui, au-dessus de lui, partout, par les yeux, par les oreilles, par les mains, par tous les sens, par tous les pores. Mais surtout, voyez-vous, il faut à l'homme un remède divin, pour guérir les plaies de ce pauvre cœur dont on ne dira jamais avec assez de vérité et de tristesses les angoisses, les faiblesses, les misères profondes!...

L'enfant est donc venu s'asseoir pour la première fois au banquet eucharistique; il sait tout ce qu'il y a goûté de bonheur et de joies pures et saintes. Jamais le souvenir de sa première communion ne s'effacera de son cœur. Il reviendra dans le cours de sa carrière, il reviendra souvent tremper son front brûlant à cette source d'eaux vives qui rejaillissent jusqu'à la vie éternelle ; il viendra sur le sein de cet ami fidèle, le seul qui ne manque pas, se consoler des ingratitudes des hommes, de leurs injustices, de leurs calomnies peut-être. Désormais, il ne doit plus être un enfant; un nouvel âge a commencé pour lui, la jeunesse: mais que de dangers l'attendent alors!

Eh bien! à cette heure même si critique, quand le monde est là, souriant et séducteur, plein de dangereux enchantements pour des yeux fascinés ; quand les tempêtes grondent au cœur du jeune homme, et que ses passions naissantes le tourmentent et l'agitent ; au moment où il est exposé à fléchir sous le joug dégradant du péché, un nouveau sacrement, celui de la confirmation, vient ranimer ses forces spirituelles et le rappeler au sentiment de la dignité. La religion le fait venir dans ses temples ; elle répand sur lui l'huile des athlètes, elle lui met au bras le bouclier de la foi, sur la tête le casque de l'espérance, à la main l'arme toujours puissante et infaillible de la prière. Le voilà donc solennellement convoqué à la lutte contre ses mauvais penchants; il sera fidèle à ses promesses, il opposera un frein aux déréglements de ses désirs ; c'est en vain que, sur la mer orageuse du monde, les tempêtes s'amoncèleront au-dessus de sa tête, la rage des flots viendra toujours expirer impuissante à ses pieds, tant que lui-même restera soumis à son Dieu.

Que si, néanmoins, — car l'infirmité humaine est bien grande! — si le chrétien a faibli dans la lutte, s'il s'est laissé vaincre par le démon, tout n'est pas perdu ; il peut se relever de la mort spirituelle, se guérir des blessures qu'il a reçues, rétablir dans son cœur le règne de Jésus-Christ, en revenant au bien et à la vertu. S'il est vraiment contrit, il a le droit, et c'est en même temps son devoir, de venir s'agenouiller au pied du prêtre, de verser dans son sein le poids qui l'accable et de lui en demander l'allégement. Et Dieu même, en vertu de sa promesse, est saintement forcé de ratifier dans le ciel la sentence d'absolution que son ministre prononce sur le pénitent qu'il en croit digne. La confes-

sion préserve ainsi l'homme du désespoir, elle rend à son âme la fraîcheur, la beauté qu'elle avait perdue, elle la purifie, la transforme, elle y fait redescendre toutes les joies du ciel et les saintes harmonies d'une conscience tranquille, au lieu du trouble, de l'agitation, de l'inquiétude, du remords, de ce poignard toujours acéré qui blesse le matin et le soir, la nuit et le jour, à la ville et, à la campagne, partout et toujours, celui qui a eu le malheur de devenir, par le péché, l'assassin de son Dieu!

Cependant, l'homme a besoin d'être fixé sur son sort, et de se faire, comme on dit, sa place au soleil. Il est seul, et la solitude lui pèse. Car il ne faut pas seulement du courage, il faut encore une vocation d'en haut pour se décider à porter sans aide le fardeau de la vie et à en dévorer, sous le regard de Dieu seul, toutes les amertumes. L'homme donc cherche une compagne pour la faire entrer de moitié dans ses douleurs et dans ses joies, et pour recueillir d'elle, aux jours sombres de la tristesse, de bonnes et douces paroles qui consolent et qui encouragent. Or, ici encore, dans cet acte important et décisif de la vie humaine, qui va engager pour toujours deux existences et les unir d'une indissoluble union, la religion intervient, afin de consacrer l'alliance de l'homme et de la femme. Elle a même élevé si haut le mariage qu'elle en a fait un sacrement. Le mariage est le sacrement de la famille, et il donne aux époux une sorte de caractère sacré, en rapport avec la fin que Dieu s'est proposée en instituant la famille. Ils deviennent par là les vivantes images de Jésus-Christ, l'époux divin, et de l'Église, sa céleste épouse. L'amour de Jésus-Christ pour l'Église, dit saint Thomas, est le modèle de l'affection mutuelle qui doit régner entre les époux. Quand on médite en esprit de foi sur ce sacrement, on ne peut trop admirer la sagesse et la bonté de Dieu, qui a ménagé ses plus abondantes bénédictions à l'état le plus exposé aux travaux, aux peines, aux anxiétés. Car, dans l'union des époux, union aussi durable que la vie de l'un ou de l'autre, il y a souvent bien des larmes à sécher, bien des plaies à guérir, bien des orages à essuyer; il y a de pénibles devoirs à remplir dans l'intérieur d'une famille. Et c'est pour cela que Jésus-Christ s'est engagé à répandre les dons du sacrement sur les fidèles destinés à former pour la société des soutiens, et des élus pour le Ciel. C'est pour cela que la religion convoque les jeunes époux dans ses temples afin de recevoir leurs serments solennels et de leur communiquer, à son tour, le courage qui leur est nécessaire. Le sacrement de mariage leur conférera les grâces qui conviennent à la dignité paternelle et maternelle; ils seront revêtus d'avance de l'espèce de sacerdoce qu'ils auront à exercer à l'égard de leurs enfants; ils puiseront à sa source la fidélité dans les promesses, la constance du dévouement, la facilité des sacrifices, qui, en se transmettant des pères aux enfants, formeront une suite de générations fortes et honorables.

La religion a reçu l'homme à sa descente dans la vie, elle l'a accompagné pendant tout le cours de son pèlerinage, elle lui fermera encore les yeux et recevra son dernier soupir. C'est elle qui veille au chevet du moribond, l'encourage par de saintes pensées, lui montre le Ciel entr'ouvert et fait sur lui les onctions saintes pour le fortifier dans ce dernier combat de la vie contre

Digitized by Google

la mort. Mais ici nous ne pouvons assez déplorer notre indifférence et notre peu de foi. Nous ne connaissons le sacrement de l'extrême-onction que pour le redouter, et nous ne le recevons d'ordinaire que quand nous ne sommes plus en état de le faire comme il faudrait. Etrange conduite des chrétiens! Le voyageur qui s'engage dans une longue course, prévoit les accidents et pense aux moyens de s'en garantir quand ils arriveront. Nous voyageons tous vers l'éternité, et nous ne disons pas à Dieu : Ah! Seigneur, à la fin de ma course, ne permettez pas que je sois privé de l'onction sainte, que je parte de ce monde sans être revêtu de la force qui réside dans votre sacrement. Quand votre ministre prononcera sur moi l'*Oraison de la foi*, comme s'exprime l'apôtre saint Jacques, donnez-moi encore, ô mon Dieu, assez de présence d'esprit pour sentir le prix, le bienfait de votre grâce, et pour m'unir aux sentiments de votre Eglise.

C'est ainsi, mes frères, que la religion ne nous quitte pas un instant depuis le berceau jusqu'au lit de mort. Et quand l'homme aura rendu le dernier soupir, elle accompagnera encore, au milieu de chants lugubres, ses dépouilles mortelles à leur dernière demeure; elle s'agenouillera sur sa tombe pour y verser des pleurs avec des prières, comme parle Bossuet. Puis, lorsque tout le monde l'aura oublié, elle continuera à l'aider de ses suffrages et à faire fumer pour lui le sang de la victime de propitiation dans lequel il avait espéré à ses derniers instants.

J'avais donc bien raison de le dire, mes frères : la religion est pour nous comme une bonne et tendre mère. Elle veille sans cesse à nos côtés, elle consacre chacun des moments de notre existence, et nous pouvons nous écrier, en terminant, à la vue de tant de bonté : Seigneur, vos conseils sont au-dessus de toutes nos pensées; les attentions de votre providence sont infinies. Vous nous adoptez par le baptême, vous nous faites vivre de votre vie dans l'eucharistie, vous nous enrôlez dans votre milice sainte par la confirmation, vous nous relevez de nos chutes par la pénitence, vous sanctifiez les générations humaines par le mariage, vous nous aidez à mourir saintement par l'extrême-onction. O Dieu! il ne me reste qu'à m'unir à votre prophète pour célébrer vos louanges, et pour dire qu'il n'appartient qu'à nous de faire de grandes choses. Gloire donc et actions de grâces immortelles vous soient rendues dans tous les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

L'abbé CH. BRETON.



COURS D'ÉLOQUENCE A LA SORBONNE,

Par l'abbé CŒUR.

DIXIÈME LEÇON.

Augustin, dans le cinquième livre, va vous raconter l'histoire de son âme; mais avant d'ouvrir son récit, il prend son vol, et dans un élan sublime il va chercher en Dieu la force d'achever son œuvre : « Recevez, dit-il, Seigneur, « le sacrifice de mes confessions, hommage de ma langue, formée pour vous « rendre gloire. Celui qui se confesse à vous ne peut rien vous apprendre, car « vous pénétrez aussi bien dans les cœurs qui se cachent. Mais l'âme qui dit « vos louanges devient meilleure et plus sainte; toute la création est un hymne « permanent en votre honneur; les esprits par leur propre bouche, les êtres « matériels par la bouche de ceux qui les contemplent publient votre gloire, « et notre âme se ranime; elle se guérit de ses défaillances quand elle est ap- « puyée sur vous; elle s'élève jusqu'à vous, auteur de tant de merveilles ! Les « hommes qui n'ont pas d'équité voudraient fuir le regard de Dieu, mais il « sait percer leurs ténèbres. Il vaut bien mieux qu'ils le cherchent et revien- « nent au-devant de lui, car il est dans le cœur de tous ceux qui se confessent « sincèrement à lui, qui se jettent dans ses bras, qui pleurent dans son sein « au retour de leurs pénibles voies. Père tendre, vous essuyez leurs larmes, « et ils pleurent encore, et ils trouvent plus de joie à pleurer. »

Cette invocation sublime est en rapport avec la grandeur et la majesté des choses. Jusqu'ici nous n'avons vu qu'une petite part de cette grande épopée religieuse et philosophique; l'homme seul a paru devant nous; il a joué son rôle avec génie, mais dans toute la vérité de sa nature déchue, c'est-à-dire en se traînant dans un cercle d'humiliations et de grandeurs. Mais il reste un autre personnage à intervenir dans ce drame si mystérieux. Dieu jusqu'ici n'a paru que pour laisser faire; il va se montrer désormais pour agir et vouloir. On a vu quel était l'homme soustrait à son appui; il fera voir ce qu'il peut devenir sous sa main souveraine, et comment, parti des plus terribles profondeurs, il peut s'élever rapidement jusqu'aux splendeurs des anges. C'est Augustin qui aura servi d'instrument à la Providence pour donner au monde des leçons si diverses; on aura vu en lui l'image de l'humanité déchue, dans toute sa puissance, avec la beauté du génie, l'amour, le courage du vrai, une rare élévation de sentiments; on l'aura vue toujours succomber cependant au poids de sa corruption naturelle. On verra aussi avec lui une image de cette même humanité déchue, mais cette fois unie à Dieu et transformée dans une magnifique éducation divine s'élevant jusqu'aux plus sublimes splendeurs du monde des esprits.

Digitized by Google

Dieu va commencer ce travail, mais il le fera peu à peu, sans forcer le cours des choses ni l'action des causes secondes ; cependant, nous ne quitterons pas l'examen de ce cinquième livre sans avoir commencé d'entrevoir le triomphe de Dieu. Nous laisserons Augustin sur le seuil de l'Église du Christ, ébranlé par la puissance de la main de Dieu, déconcerté sous les coups de son invisible et terrible adversaire, ne sachant pas encore pourquoi, mais tout prêt à demander grâce !

Il fallait, avant tout, l'arracher de Carthage, sous ce ciel d'Afrique où avaient brillé les Tertullien, les Cyprien. Il n'y avait pas alors de grandes lumières religieuses ; la foi se transmettait pure dans l'enseignement des pontifes ; on avait assez de docteurs pour suffire aux besoins journaliers de l'intelligence. Mais quand un grand génie tombe en détresse, il lui faut un secours d'exception, et pour le ramener, il est bon qu'il vienne au-devant de lui un de ces rois de la pensée, messagers suprêmes de la Providence, qui tiennent dans leurs mains un flambeau plus solennel allumé aux clartés de Dieu même.

On en voyait un alors qui brillait sur le siége de Milan ; le jour n'était pas venu où l'Afrique aurait le sien plus glorieux encore. Dès lors ce que Dieu veut, c'est de mener en Italie le jeune professeur de Carthage. Il avait des amis qui étaient mus, comme lui, par des pensées terrestres ; il dit, dans une de ses lettres, « qu'ils enflammaient son courage et lui donnaient comme des « ailes pour monter dans les grandeurs humaines ; ils s'efforçaient d'enfler ses « voiles, dit-il, par le souffle des applaudissements et le vent des louanges ; « ils lui faisaient envisager à Rome toutes les splendeurs de la fortune et de « la renommée. » Mais comme ces désirs ambitieux ne suffisaient pas à déterminer Augustin, Dieu permit qu'il eût certains dégoûts propres à lui rendre amer le séjour de l'Afrique.

Les étudiants de Carthage ne mettaient aucune borne à leurs emportements ; on les voyait se précipiter avec furie, forcer l'entrée des cours, se moquer de toutes les précautions d'ordre et de discipline, et puis là, commettre mille insolences, dit Augustin, que les lois auraient dû punir, s'ils n'avaient trouvé dans la coutume une sorte d'autorisation et d'excuse. Ces brutales habitudes étaient odieuses à l'âme d'Augustin : disciple, il avait su s'en préserver ; maître, il était forcé de les souffrir.

On lui dit alors que la jeunesse de Rome était plus studieuse, plus patiente à la règle de l'ordre. Sur la foi de ce témoignage unanime, il résolut de s'en aller à Rome. Plus tard, quand ses controverses eurent attiré sur lui l'attention de l'Afrique et du monde, ses ennemis répandirent qu'il avait fui Carthage pour éviter la sentence rendue contre les manichéens par le proconsul Mécénius ; mais la chronologie fait victorieusement justice de cette accusation ; la sentence de Mécénius est de 386, et Augustin était à Rome dès la fin de 384. Ainsi, son motif pour aller à Rome, c'était le désir d'une vie plus calme et plus tranquille. « Ici, s'écrie-t-il, ô mon Dieu, vos secrets abîmes, la « présence permanente de votre miséricorde sur moi, se découvrent à ma « pensée et sollicitent mes louanges ; c'était seulement pour me mettre dans la « voie du salut que vous m'avez inspiré le désir de cette migration ; vous fé-

Digitized by Google

« riez servir à tracer mes pas dans les passions aveugles des hommes, les « frénésies de ceux qui troublaient mon repos, les goûts terrestres de ceux « qui me faisaient envisager des lueurs d'espérance; vous prêtiez à Carthage « des peines, et à Rome des attraits, afin de m'y envoyer. Mais pourquoi « sortir d'ici et aller là? Vous le saviez, mon Dieu, vous le saviez sans « me le dire. »

Le voilà donc résolu à s'en aller à Rome; il garde son dessein fort secret; il ne s'en ouvre pas même à Romanien; il aurait voulu surtout pouvoir se cacher à sa mère. Mais qui peut tromper le sublime instinct maternel? Une mère dont l'âme est aussi élevée, aussi tendre que celle de Monique, a dans son cœur une sorte de seconde vue, de prophétique intuition, qui lui fait lire clairement dans l'âme de son fils; elle avait deviné son projet. Mais elle ne put également pénétrer les conseils d'en haut, et, chose étrange! elle fut au moment d'embarrasser le succès de la seule chose qu'elle ambitionnât sur la terre, le salut de son fils.

« Elle s'attachait à moi, dit Augustin, de toute sa force, pour empêcher « ce départ qui déchirait son cœur, pour obtenir de me garder près d'elle, ou « au moins d'aller avec moi. Je la trompai pour monter sur le navire, en té- « moignant n'avoir d'autre dessein que de m'entretenir jusqu'au moment de « son départ avec un de mes amis prêt à mettre à la voile; mais comme elle « refusait de s'en retourner seule, je lui persuadai, non sans peine, de se re- « tirer pour m'attendre, assez près du vaisseau, dans une chapelle dédiée à « saint Cyprien; ainsi je mentis à ma mère, et à quelle mère! Par votre misé- « ricorde, ô Dieu, vous m'avez pardonné; vil et souillé, vous m'avez sauvé « des eaux de la mer, pour m'amener à l'eau de votre grâce qui, en me puri- « fiant, devait sécher ce torrent de larmes qui marquait chaque jour la place « où priait ma mère!

« Donc, cette même nuit, je partis à la dérobée; et elle était à prier et à « pleurer. Que vous demandaient ses larmes, ô mon Dieu? D'empêcher mon « voyage. Mais vous, pour l'exaucer, vous êtes allé jusqu'au plus profond « de ses vœux; vous n'avez pas tenu compte de sa prière d'un jour, pour « faire de moi selon que le voulait sa prière de chaque jour.

« Le souffle du vent emplit nos voiles et déroba le rivage à nos regards, et « dès le matin elle était au bord de la mer, folle de douleur, remplissant de « gémissements et de cris votre oreille inexorable à ce désespoir. Vous me « meniez par la main de mes passions où je devais en finir avec elles, et vous « employiez la verge de douleur pour meurtrir au cœur de ma mère un ex- « cès de tendresse. Elle aimait ma présence auprès d'elle comme une mère, « plus que beaucoup de mères; elle ne savait pas toutes les joies que vous lui « apprêtiez par cette absence, et de là ces sanglots, ces larmes, ces angoisses, « qui accusaient en elle un reste coupable de l'héritage d'Ève. Mais après « qu'elle eût ainsi répandu ces gémissements, qu'elle se fut épuisée en plaintes « sur ma cruauté et ma perfidie, elle recommença la veille à prier pour moi. « elle retourna dans son intérieur, et moi je voguais vers Rome. »

Digitized by Google

Continuons de suivre Augustin sur la route où Dieu le mène; nous allons bientôt revenir à l'étude intime de son âme.

Le voilà donc à Rome, dans la ville éternelle qu'il doit tant un jour glorifier de son nom et éclairer de sa lumière! Mais il n'y apportait alors que les ténèbres et le doute. A peine arrivé, il fut atteint d'une maladie grave; il se sentait mourir, et cependant ne songeait pas au baptême. « Si Dieu ne lui eût « fait miséricorde, dit-il, il allait s'acheminer du côté des enfers. » Et à ce souvenir, il s'émeut de pitié pour sa mère. « Cette blessure au cœur de ma « mère, dit-il, eût été incurable. Non, je ne sais pas comment elle eût pu « guérir, si ma mort, une mort éternelle eût traversé les entrailles de son « amour. Mais sans rien savoir de mon péril extrême, elle priait pour moi; « mais vous, ô mon Dieu, présent partout où elle était vous l'écoutiez, et où « j'étais vous aviez pitié de moi, et vous me rendiez la santé du corps quand « ce cœur sacrilége était encore malade. »

En effet, ce n'était pas seulement pour le faire entrer dans une tombe que Dieu l'avait emmené à Rome; c'était pour le faire arriver à la vie véritable, et toutefois il ne convenait pas à ses desseins qu'il y prolongeât son séjour.

Les panthéistes ou les athées paraissent toujours nombreux sur le corps social tout prêt à défaillir; ils naissent de sa corruption même, ils se multiplient avec elle; leur présence est un signe avant-coureur de la dissolution des empires et de leur décadence. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il y eût alors un assez grand nombre de manichéens dans les murailles de Rome. Singulièrement refroidi à leur égard, un reste d'habitude pourtant entraînait de ce côté Augustin; les manichéens s'étaient empressés à l'accueillir; il était même en rapport avec ceux qu'on appelait saints ou élus. Mais il ne convenait pas à Dieu qu'il respirât plus longtemps cet air empoisonné.

Il enseignait alors comme en Afrique; il donnait des leçons d'éloquence à Rome; il était heureux de voir l'ordre et la paix régner dans son école. Tout à coup il apprit qu'un abus, inconnu à la jeunesse de Carthage, était familier aux étudiants romains: il se formait entre eux de soudains complots pour frustrer le maître de sa récompense; ils passaient chez un autre, transfuges avares de l'équité et de la bonne foi. Cette bassesse lui inspira un dégoût profond, et ce fut le moyen dont Dieu se servit pour le ramener au but qu'il lui avait marqué dès le commencement et depuis le jour où il l'avait arraché de Carthage.

Les citoyens de Milan demandèrent à la même époque, au préfet Symmaque, de leur désigner un maître d'éloquence. Dans la disposition d'âme où il était, Augustin désira cette charge, et les manichéens ses amis la sollicitèrent pour lui. Remarquez ce chef-d'œuvre de la Providence! Augustin est enlevé aux manichéens par les mains des manichéens. Une louange qu'il avait composée ayant obtenu le suffrage et l'approbation de Symmaque, Augustin fut choisi.

Le voilà donc qu'il part pour Milan dans les voitures de l'État. Il doit y trouver Ambroise, et par Ambroise, il doit y trouver Dieu!

Digitized by Google

Voilà l'indication rapide des faits extérieurs de la vie d'Augustin pendant la durée qui correspond à ce cinquième livre. Il nous faut maintenant pénétrer dans le fond de son âme et suivre le travail de Dieu.

Messieurs, pour bien nous rendre compte des progrès où s'élève Augustin, dans le cours de cette période, il faut distinguer deux états bien différents dans son âme, deux états dont l'un prépare l'autre, et qui, pris ensemble, ne sont eux-mêmes que le prélude d'un troisième état plus glorieux, plus complet et plus beau dont nous n'avons pas à nous occuper aujourd'hui.

Dans les premiers moments, ce qui constate les progrès d'Augustin est peu de chose; il se borne à faire un choix dans le manichéisme. Cette doctrine comme celle des gnostiques, voulait tout expliquer et prétendait mêler à l'enseignement de la religion celui de la science. Augustin ne tarda pas à reconnaître que sur ce dernier point les livres des manichéens étaient profondément absurdes; il les avait comparés à ceux des philosophes. Il jugea qu'ils étaient remplis de contes interminables sur le ciel, le soleil, la lune, les étoiles; et il ne pouvait plus, dit-il, accorder à ces rêveries une foi qui était aussitôt démentie par les règles mathématiques et les observations astronomiques.

Toutefois, avant de s'en expliquer publiquement, il voulut attendre encore un peu.

Les manichinéens avaient alors un docteur dont la renommée était prodigieuse; il se nommait Faustus; il avait parmi eux le titre et le rang d'évêque. Cet homme ne cessait de s'exalter lui-même; il se présentait comme ayant suivi dans leur perfection les conseils évangéliques; il se vantait d'être pauvre, doux, de pleurer, d'avoir faim, de souffrir pour la justice. Ceux de sa secte ajoutaient encore à ses louanges; ils parlaient de sa pénétration, de son génie, de sa vaste science; ils le présentaient commn un homme descendu des cieux. Augustin, toujours avide du vrai, soupirait après sa vue; on lui avait dit que dans un seul entretien il dissiperait tous ses doutes. Il vint.

« C'était un homme doux, de parole agréable; gazouillant, dit Augustin, « les mêmes contes avec beaucoup plus de charme que les autres. » — Cette éloquence qui avait séduit tant de monde n'avait pour Augustin qu'un prix fort secondaire. Sans doute, il éprouvait quelque plaisir au mouvement, à la facilité de ses discours; il aimait à le voir employer toujours les termes les plus propres qui lui venaient en abondance comme le vêtement facile de sa pensée; mais il avait soif de vérité plutôt que de bellles paroles. Il ne jugeait pas de la sagesse de Faulus à la convenance de son élocution. Dieu lui avait appris déjà, dit-il, que ce n'est pas raison de croire qu'une chose soit vraie parce qu'elle est dite avec éloquence, et qu'elle soit fausse parce que les mots s'échappent des lèvres sans harmonie; ni, au rebours, qu'une chose soit vraie parce qu'elle est dite dans un langage mal poli, et qu'elle soit fausse parce qu'elle se produit au dehors sous de brillantes expressions. Non, mais la sagesse et la folie sont comme des mets bons ou mauvais, qui peuvent être servis indifféremment dans des vases élégants ou plus grossiers.

Ainsi, tout en admirant l'éloquence de Faustus, il souffrait de ne pas pouvoir discuter avec lui; il aurait voulu être du nombre de ses auditeurs, lui propo

Digitized by Google

ser des questions pour recevoir des réponses, échanger en un mot des pensées avec lui dans un libre entretien. Il saisit l'occasion, il prit le temps et le lieu favorable, et, en compagnie de ses amis, il déroba une audience à Faustus.

Quelle ne fut pas alors sa surprise : ce docteur des manichéens qui devait lever tous ses doutes, il était complétement étranger à toutes les sciences ; il n'avait même de la grammaire qu'une assez vulgaire connaissance, il avait lu quelques discours de Cicéron, certains passages de Sénèque, quelques fragments des poètes et des écrivains de sa secte, les plus élégants, les plus purs. L'exercice journalier de la parole lui avait donné une facilité d'élocution qui, jointe à une certaine grâce naturelle, le rendait propre à séduire ; mais il n'y avait pas autre chose ; c'était là tout le mérite de Faustus. Aussi, lorsqu'Augustin voulut engager avec lui une sérieuse discussion, il se refusa avec autant de modestie que de prudence, dit Augustin, à soulever ce fardeau, il connaissait son ignorance ; il ne rougit pas de l'avouer, il n'était pas comme certains parleurs qui se flattent de vous instruire parce qu'ils ne restent jamais court, dit Augustin ; c'était un homme de cœur, il ne voulait pas s'engager dans un défilé qui était pour lui sans issue, et cette frachise me le rendit plus aimable, car la modeste confession de l'esprit est plus belle, dit Augustin, que la science même.

Toutefois, Fautus, à dater de ce moment, étoit un homme jugé par Augustin, ce n'était plus un docteur, ce n'était qu'un artiste, et si désormais Augustin le traita comme tel, il bornait ses rapports avec lui à quelques entretiens sur l'art oratoire et à des lectures dont Faustus lui avait exprimé le désir, ou que lui-même jugeait conforme à la tournure de son esprit.

De ce moment, Augustin resta convaincu qu'il n'y avait plus d'espérance pour lui de trouver chez les manichéens la solution des difficultés scientifiques qu'il leur avait apposées. Il n'eut plus à partir de ce jour aucune ardeur pour avancer dans la secte ; son enthousiasme se refroidit, il se flattait de croire encore à quelque chose, mais au fond il doutait, il commençait à chercher la lumière.

Ainsi le premier pas fait par Augustin dans la voie de la vérité, il l'a fait au nom de la science naturelle, appuyé sur son bras ; c'est la science que Dieu a fait l'honneur de prendre pour son ministre dans ce noble travail. C'est là l'effet naturel de la science dans les âmes droites ; elle les élève, elle les fait remonter à Dieu dans la contemplation de ses œuvres. Quand des savants ne sont pas religieux, ce n'est pas la science qu'il faut en accuser, mais la faiblesse de l'homme toujours prompt à s'éblouir des rayons de la gloire, se croyant quelque chose parce qu'il a pu connaître la nature, il ne songe pas que celui qui a pu la faire est encore bien plus grand, et mérite qu'on l'adore.

« Ils ont su, dit Augustin, pénétrer dans l'économie du monde ; ils n'en « ont pas trouvé le maître ; ils ont fait de belles découvertes ; ils ont annoncé « plusieurs années d'avance les éclipses de soleil et de lune, le jour, l'heure, « le degré ; leurs calculs ne les trompent pas ; ils ont même écrit les lois de « leurs découvertes qui subsistent jusqu'à ce jour, et qu'on peut employer « dans l'avenir pour répéter les mêmes prédictions qui ne sont jamais démen-

Digitized by Google

« ties ; alors, les hommes admirent, les ignorants sont dans la stupeur, et « les savants se glorifient, s'élèvent ; au lieu de remonter, dans un sentiment « religieux de reconnaissance, jusqu'à la source du génie qui a présidé au « succès de leurs recherches, ils ne songent qu'à eux. Mais vous êtes grand, « Seigneur, et vous abaissez avec complaisance vos regards sur ce qui est « plus humble ; si on veut s'élever, vous ne daignez plus considérer que de « loin ; vous résistez aux superbes, alors même que leur science aurait pu « dire le compte des étoiles et des grains de sable, mesurer l'étendue céleste « et marquer la route des astres ; ils sont tombés tout à coup au plus profond « de l'ignorance, et leur âme, privée de sagesse, est remplie de ténèbres « épaisses. Il n'y a plus que du vide au fond de leurs pensées ; ils se croient « sages quand ils prétendent s'approprier les incommunicables attributs de « la divinité.... (C'est ce qui arrive dans le panthéisme).... et leur aveugle « perversité veut faire entrer la nature divine en partage de ce qui ne saurait « appartenir qu'à la nature humaine ; ils transforment la gloire de Dieu en « l'image de l'homme corruptible, des oiseaux, des bêtes, des serpents. » (C'est encore là, messieurs, ce que fait le panthéisme, puisque tous ces êtres sont une partie intégrante de la divinité.)

Voilà ce que fait la science séparée de la religion, séparée de l'amour du vrai. Mais unie à la vérité, elle achève la grandeur de l'homme ; c'est une alliée puissante de l'homme, et enfin, c'est par la science qu'Augustin a fait son premier pas dans la voie de la vérité.

Mais, messieurs, la vérité ! ce mot est bien hardi, elle n'était pas trop abondante dans l'âme d'Augustin. Il a bien répudié quelques formes accessoires du manichéisme ; il s'est débarrassé de ce vain bagage de divagations scientifiques ; mais ce qui en fait le fond, le panthéisme, il l'a conservé tout entier quelque temps encore. Dans l'état où il est, il ne conçoit pas encore ce que c'est qu'un pur esprit ; si Dieu n'est pas un corps immense et infini, il ne peut être à ses yeux qu'un corps fini et borné dans une limite, il n'y a pas d'autre alternative à ses yeux ; il n'y a pas d'autre manière, selon lui, de poser la question, et, comme il aime encore mieux dire que Dieu est fini que de dire borné dans une limite, il restait panthéiste avec une sorte de respect religieux, et pour n'être point idolâtre.

En vérité, on s'étonne de voir de telles erreurs dans un génie aussi naturellement élevé, aussi spirituel que l'était Augustin. Quelle est donc la force d'un enseignement vicieux et de méthodes fausses !

L'antiquité n'avait jamais eu d'idée claire sur la nature des esprits ; il reste au fond des philosophes mêmes, qui sont réputés les plus spiritualistes, de grands doutes et de grands embarras là-dessus. Dans les écoles, on accréditait ces doutes du paganisme par de vicieuses méthodes. On avait embarrassé le génie d'Augustin dans le dédale des catégories d'Aristote, il concevait toujours le mal comme étant une substance corporelle composée de deux éléments, l'un grossier et terreux, l'autre plus subtil et plus délié, qui s'infiltrait dans le monde, pénétrait au dedans de nous et causait nos actions vicieuses. Et comme un reste de pitié quelconque l'empêchait de croire qu'un

Digitized by Google

Dieu souverainement bon pût être le créateur d'une telle substance, il persistait toujours à établir, comme autrefois, deux natures contraires et antagonistes, l'une du bien, l'autre du mal, infinies toutes deux; mais celle du bien d'un infini plus élevé, dit-il, que celle du mal.

Le Christ n'était à ses yeux qu'une extension de cette masse déliée qui faisait la nature de Dieu; il n'en voulait rien admettre qui ne put se ramener dans les proportions de ce néant!

Tel était Augustin! et ces erreurs dominantes en entraînaient mille autres à leur suite. « O mon Dieu! s'écrie-t-il, que les âmes élevées par vous au spi« ritualisme se rient de moi si elles lisent ces livres; qu'elles se rient avec « douceur et pitié; mais enfin, tel j'étais alors! »

Tel était donc Augustin! C'est ainsi que nous le trouvons à Carthage; c'est ainsi qu'il arrive à Rome, et même c'est ainsi qu'il se présente aux portes de Milan, quoique le travail du doute fut un peu plus avancé. Vous le voyez, le progrès est bien faible, le bagage d'erreur assez lourd encore. Comment Dieu viendra-t-il à bout de l'alléger de ce fardeau? Il avait mis dans son âme une profonde bonne foi; ce fut cette bonne foi élevée qui le mena peu à peu jusqu'aux régions du salut. Depuis sa conférence avec Faustus, Augustin n'a plus d'enthousiasme; ce qu'il garde de ces anciens mensonges ne va pas à la grandeur de son génie, il ne saurait dire pourquoi; mais enfin, il le sent, il faudrait s'en débarrasser; il cherche partout une issue, par malheur il ne la trouve pas; il se heurte à droite et à gauche contre des obstacles, des difficultés; il reste emprisonné dans de fausses notions; mais enfin il s'agite, il s'inquiète, il n'est pas assuré, il tourne, il retourne dans son esprit incessamment tous les problêmes de l'ordre religieux; il se figure qu'il croit encore; mais en réalité il ne croit plus; il doute; il cherche avec ardeur à recueillir partout des rayons de lumière. Eh bien! dans une telle disposition d'âme, il va en recueillir d'importants. Mille souvenirs se raniment alors dans son âme et lui retracent vivement les désordres des manichéens : ils ont un langage austère, ils affectent de saintes apparences, et pourtant il est obligé de s'avouer que leur vie est pleine de honte. Pendant les neuf ans qu'il a passés dans leur intimité, il n'a pas connu, il ne se souvient pas d'avoir vu un seul de leurs élus qui n'eût été convaincu de quelque déréglement contraire à leurs maximes; il les a vus envieux, âpres à la bonne chère, toujours prompts à la dispute, s'échauffant pour les moindres choses; il a vu les plus sages d'entre eux se faire un besoin des spectacles; il se rappelle ensuite qu'un dévot du manichéisme auprès duquel lui et beaucoup d'autres allaient précisément pour recueillir des oracles, que ce saint, cet élu de Manès avait été convaincu d'avoir corrompu une épouse; il a vu lui-même, de ses yeux, plusieurs saints, plusieurs élus manichéens, dans un carrefour de Carthage, en un lieu des plus fréquentés, poursuivre en même temps, comme des chevaux emportés, je ne sais quelle femme avec des gestes et des manières d'une telle insolence qui dénotaient les habitudes les plus infâmes qu'on puisse rencontrer chez les personnes de la lie du peuple.

Une femme s'est plainte à lui que se trouvant dans une chambre où étaien

d'autres femmes, il y entra plusieurs saints, plusieurs élus de Manès, et que l'un d'eux ayant éteint la lumière, elle ne put échapper aux derniers outrages qu'à force de crier.

Ces crimes frappaient Augustin, car ils supposaient une perversité profonde. Il savait bien qu'une religion n'est pas responsable des vices de ceux qui la professent; mais ici le manichéisme tout entier était solidaire, car ces indignités on les avait dénoncées aux chefs de la religion, et on n'avait pu obtenir ni une répression ni une réprimande.

Un dernier fait pesait encore plus fortement sur l'âme d'Augustin.

Il y avait à Rome un nommé Constance, homme de cœur, zélé manichéen, qui, pour couper court à toutes les discussions sur les mœurs des manichéens, avait imaginé de les réunir auprès de lui comme en communauté, pour qu'ils vécussent selon la sévérité de la règle. Ce projet, dès qu'il fut annoncé, déplut souverainement aux chefs de la secte, ceux qu'on appelait les évêques, lesquels naturellement auraient dû le favoriser. Constance, toutefois, ne se rebute pas; il fait venir chez lui tout ce que les murs de Rome enfermaient d'élus manichéens, et il propose son projet. Presque tous à l'instant se retirent sans le discuter, seulement un petit nombre demeurent, pris par une sorte de honte; c'étaient les plus parfaits, les meilleurs parmi les élus. Ils essaient donc de vivre en communauté; mais après quelques jours, ils entrent dans de vives querelles, ils se disputent avec une profonde haine, disent tout ce qu'ils savent les uns contre les autres, découvrent d'horribles secrets, déclarent que la règle de Manès n'est pas soutenable, et ils prennent la fuite. Un des leurs qui avait le titre d'évêque, qui passait pour le plus austère, finit par se débander à son tour; on apprend alors qu'il avait emporté avec lui un sac d'argent soigneusement caché jusque là et qu'il eût soin de trouver le jour du départ, en y ajoutant quelques douceurs étrangères à la sévérité de Manès. Constance, témoin de tout cela, se fit catholique.

Ce souvenir pesait alors beaucoup sur l'âme d'Augustin; il reconnaissait que la vérité n'était pas chez les manichéens; d'un autre côté, il ne croyait pas possible non plus qu'elle fut chez les catholiques. Il était comme beaucoup d'hommes de nos jours qui se sont fait du christianisme, des imaginations fausses; ils ne connaissent pas sa doctrine; il lui en font une à leur guise, et ils la combattent, c'est-à-dire qu'ils combattent une chimère qu'ils ont faite eux-mêmes.

Il ne manque pas de gens de nos jours qui se figurent par exemple que nous adorons les reliques; Augustin n'avait pas cette persuasion; mais il croyait, par exemple, entendre que les catholiques se représentaient la nature divine comme limitée dans la forme humaine, et ayant un visage des cheveux et des ongles. Il manquait donc quelqu'un pour lui apprendre le sens véritable de l'enseignement catholique. Ce fut alors que la Providence le conduisit auprès d'Ambroise.

« J'allai, dit-il, voir l'évêque Ambroise, connu partout comme l'une des « âmes les plus excellentes, les plus nobles du monde. Il me reçut avec bon« té. Je l'aimais, non pas comme un docteur de vérité, je ne le cherchais pas

Digitized by Google

« à ce titre, mais comme un homme qui était bon avec moi. J'assistais à ces « instructions publiques fort assidûment, non avec l'intention requise, mais « pour juger si le fleuve de son éloquence répondait à la renommée, ou si elle « en avait arbitrairement resserré ou exagéré le cours. J'étais suspendu à sa « bouche; j'aimais la forme de ses paroles, insouciant du fond des choses, « car je n'avais pas l'espoir qu'on put trouver la vérité dans l'Église catho- « lique. Toutefois, les paroles que j'aimais amenaient jusqu'à mon esprit la « vérité dont je n'avais pas de souci, parce que ces choses sont inséparables, « et qu'on ne peut ouvrir son cœur à l'éloquence sans que les choses dites de « la vérité entrent dans l'esprit peu à peu. Cela se fit lentement; je commen- « çais d'abord par comprendre qu'à la rigueur, la foi catholique pouvait bien se « défendre; qu'on pouvait l'affirmer sans être ridicule, sans se donner un air « d'incertitude. Je fus surtout ébranlé par l'interprétation de quelques textes « de l'ancien testament qu'on m'avait toujours expliqués dans un sens littéral « qui donnait la mort à mon âme. Le catholicisme n'était plus vaincu à mes « yeux; toutefois il ne se levait pas victorieux encore. »

Voilà donc, Messieurs, un nouvel état dans l'âme d'Augustin; il a rejeté tout son ancien bagage d'erreurs, il n'est plus Manichéen sous aucun rapport. Il n'a plus cette persuasion d'autrefois, qu'il est impossible de trouver la vérité parmi les catholiques; mais il ne sait pas où est la vérité, son âme est vide de Dieu; en un mot, il doute.

Eh bien! le doute qui est dans les intelligences vulgaires, surtout quand elles manquent de sincérité, un malheur presque irrémédiable n'est pas toujours aussi fatal quand il s'attache à des intelligences élevées, droites, sincères, actives; mais si elles se trouvent engagées dans l'erreur, le doute ne leur laisse ni paix, ni trêve, ni repos, jusqu'à ce qu'elles aient enfin aperçu la lumière. Ce fut l'effet qu'il produisit dans l'âme d'Augustin; nous en avons la preuve dans son livre de l'*Utilité de la foi* où il décrit les luttes intérieures, les angoisses qu'il éprouvait alors; il était sans cesse à discuter, à consulter avec lui-même; tantôt il imaginait que la vérité n'était pas accessible aux mortels, et dans son découragement, inquiet, agité, il penchait vers le système et les maximes de l'Académie; puis, il venait à découvrir que l'esprit de l'homme si magnifique, si ardent, si vif, si pénétrant, si subtil, n'était pas fait pour les choses, mais pour la vérité bien connue. Dieu revenait à ses yeux, il trouvait alors le moyen de répondre; mais ce moyen il devait le saisir dans sa pensée, il ne pouvait y en avoir un autre que l'autorité de Dieu même; mais où la prendre cette autorité? tous les partis, tous les sectes l'invoquent. Voilà un labyrinthe où est entré de nouveau Augustin; il était prêt toutefois à tenter l'entreprise; pour s'y préparer, il versait continuellement devant Dieu des soupirs et des prières.

Messieurs, un doute pareil au sortir surtout d'une erreur si profonde que celle du panthéisme, un doute pareil honore singulièrement une intelligence; c'est un progrès magnifique; on peut même dire déjà que c'est un acte religieux.

Afin que cette tempête de son âme se calme, Augustin prend le parti d'atta-

Digitized by Google

cher sa nacelle provisoirement à l'Église catholique, sinon par un lien de foi, au moins par un lien de respect et d'amitié. Il ne sait pas encore si elle a reçu quelque privilége divin pour diriger l'humanité au travers de ce vaste océan; mais il ne voit rien à côté d'elle qui ait une majesté comparable; et puis, elle a servi de guide à d'autres passagers; c'est à elle que son père et sa mère ont confié leur barque; ils lui ont recommandé de voguer sous son influence; il se détermine donc à lui confier sa destinée, au moins provisoirement, et, dit-il, jusqu'à ce qu'un phare lumineux lui permette de diriger sa course avec certitude.

VARIÉTÉS.

Les membres des Comités pour la défense de la liberté religieuse et de secours pour l'Irlande, réunis à l'occasion de l'oraison funèbre de Daniel O'Connell, prononcée par le Révérend Père Lacordaire, ont offert au fils du libérateur, John O'Connell, un dîner auquel plusieurs membres des deux Chambres et d'autres amis de la liberté civile et religieuse ont bien voulu s'associer.

M. le prince Czartoryski a eu la bonté de permettre que la vaste galerie de l'hôtel Lambert servît à une solennité destinée à honorer une cause qui se rattache par tant de liens à celle de la Pologne.

Monseigneur l'archevêque de Paris, président du Comité de l'Irlande, avait bien voulu promettre de présider à cette réunion. M. le comte de Montalembert, atteint d'une grave indisposition qui le tiendra pendant quelque temps, sans doute, éloigné des travaux législatifs, n'a pu assister à l'oraison funèbre ni à la réunion de l'hôtel Lambert.

En l'absence de Monseigneur l'archevêque et de M. le comte de Montalembert, M. de Vatimesnil, vice-président du comité de la liberté religieuse, et M. le prince Czartoryski ont fait les honneurs de la réunion.

Les convives étaient réunis dans un salon d'attente lorsque M. John O'Connell est arrivé. Le fils du libérateur de l'Irlande a été reçu par M. de Vatimesnil, qui lui a adressé l'allocution suivante :

« Monsieur, des Français, sincères admirateurs de votre illustre père, se sont rendus ici pour offrir un juste hommage à sa mémoire et pour témoigner au digne héritier de son nom leurs vives sympathies. Les convives qui vont jouir de l'avantage de vous posséder au milieu d'eux sont séparés, sur quelques points, par des opinions également consciencieuses; mais il est une bannière autour de laquelle ils se rangent tous avec la même fermeté : cette bannière, c'est celle que la main puissante du libérateur éleva jadis dans sa chère Érin et soutint glorieusement jusqu'à sa dernière heure, aux acclamations de l'Europe entière et surtout de la France, c'est, en un mot, celle de la liberté de conscience. Unis par l'amour de cette liberté, que nous voulons pour tous et avec toutes les conséquences religieuses, sociales, législatives et morales, nous nous félicitons de recevoir et de saluer le fils de Daniel O'Connell dans la demeure d'un noble exilé, modèle aussi de l'esprit de dévouement, de sacrifice, d'indépendance religieuse et nationale. Je m'arrête, Monsieur : que

Digitized by Google

pourrait, en effet, ma faible voix au milieu des émotions produites par les magnifiques paroles qui, ce matin, sont descendues de la chaire de vérité, et qui vibrent encore dans tous les cœurs? Le nom que vous portez n'est-il pas d'ailleurs, à lui seul, un symbole mille fois plus significatif que ne le serait une profession de foi explicite en faveur de cette liberté qui est ici notre lien, et de la solidarité qui l'unit étroitement à toutes les autres libertés? Sans l'accident regrettable de deux maladies, qui heureusement ont maintenant perdu leur caractère de gravité, nos pensées communes vous auraient été exprimées, soit par le vénérable pontife qui gouverne ce diocèse, soit, à son défaut, par un orateur dont l'éloquence est l'une de nos gloires nationales. Elles l'auraient été infiniment mieux et avec plus d'autorité; mais elles n'auraient pu l'être avec un sentiment plus vrai et plus profond. »

M. John O'Connell a répondu avec une grâce parfaite et d'une voix émue :

« Monsieur le prince, Messieurs,

« J'éprouve pour vous répondre toute la difficulté qu'impose à un étranger son peu d'habitude de parler la belle langue française ; mais j'en ai une bien plus grande encore à vous exprimer la reconnaissance ardente et profonde que je ressens de toutes vos bontés. Mon cœur est trop rempli, messieurs; je crains de faillir, non dans ma gratitude, mais dans la manière de vous la témoigner. Je ne puis et je n'ose rien dire de plus : c'est du fond du cœur que je vous remercie.

« Monsieur de Vatimesnil, je déplore comme vous les motifs de l'absence de Mgr l'archevêque de Paris et de l'illustre comte de Montalembert, et je les déplore avec une douleur égale à la vénération qui est si éminemment due au premier, et à l'admiration que j'éprouve pour tous les deux. Qu'il me soit permis de dire que nous avons un digne remplaçant au fauteuil de la présidence dans la personne de M. de Vatimesnil. Qu'il me soit permis, messieurs, au nom de ma famille, au nom de cette pauvre Irlande, dont votre pays, la France, s'est montrée si souvent la généreuse amie, de vous assurer de l'éternelle reconnaissance avec laquelle nous conserverons le souvenir des événements si consolants de cette journée, et de vous rendre grâces bien humblement, mais du fond de mon âme, des honneurs dont vous m'avez personnellement accablé, et qui sont comblés par la présence de l'illustre prince chez qui nous sommes réunis. »

Après cette réunion noble et brillante, où s'étaient donné rendez-vous tous les genres d'illustration, membres du clergé, pairs de France, députés, hommes de lettres, on a été généralement surpris, on pourrait dire scandalisé, de voir une seconde réunion dans un lieu essentiellement profane, un lieu créé pour le plaisir.

Comment la voix du pieux et sévère Dominicain a-t-elle pu se faire entendre, là où la veille retentissaient les accents de la volupté? Comment a-t-il pu porter sa robe blanche, là où la veille flottaient les écharpes de gaze, là où retentissait encore le bruissement des robes voluptueuses d'un bal public?

Le Jardin-d'Hiver est à Bélial.—Prêtres de Jésus-Christ! votre place n'est pas là.

(La suite page 195, 5e *Conférence par l'abbé Plantier.*)


Digitized by Google

CONFÉRENCES A NOTRE-DAME,

par l'abbé PLANTIER.

5me CONFÉRENCE.

Que faut-il penser de l'inquisition d'Espagne? Ce fut une institution politique plutôt que religieuse, par son origine et sa destination principale ; une institution, je ne dirai pas justifiée, mais jusqu'à un certain point excusée par l'esprit, les mœurs, la constitution, les usages et l'ardente foi des temps qui la virent éclore ; une institution dont les rigueurs ont été, d'une part, exagérées par une foule d'historiens, et, de l'autre égalées, souvent même surpassées par les peuples mêmes qui l'ont flétrie avec plus de violences ; une institution enfin dont les torts peuvent bien atteindre quelques membres isolés de l'Église catholique, mais ne sauraient retomber sur l'Église elle-même, qu n'eût jamais avec eux aucun lien général de solidarité.

Tel est le résumé, telles ont été les conclusions de notre dernière conférence.

Aujourd'hui je viens aborder un sujet moins délicat et moins tragique, mais aussi grave et surtout aussi méconnu ; c'est celui-ci : *Hors de l'Église point de salut !* Quand nous nous contentons d'appliquer cette maxime à la vie sociale et politique des peuples, on ne la trouve ni odieuse ni trop déraisonnable ; mais, dès que nous l'étendons aux destinées futures de l'homme, on la repousse avec une sorte d'indignation comme impossible et cruelle. « Il s'agit, s'écrie-t-on, de ne pas exagérer la part de l'Église dans le monde. « Si, prenant un globe terrestre, on compare le sol qu'elle y occupe avec celui « qu'elle n'occupe pas, elle disparaît comme un atome devant l'infini. Que « signifient les quelques coins où sont disséminés ses catholiques, auprès de « l'espace habité par les sauvages encore fétichistes, ou bien par les sectateurs de Bouddha, les disciples de Mahomet, les restes de la synagogue, par « les milles nuances du schisme et de l'hérésie? Et s'il est vrai que la masse « des peuples répandus dans ces différentes régions n'est pas sur la voie du « ciel, mais sur celle de l'enfer, quel est donc ce Dieu de l'Évangile qu'on « appelle pourtant le Dieu de douceur et de bonté? Sauver quelques favoris « qui prendront peur un jour de leur solitude dans les déserts de sa gloire, « et puis jeter le reste comme un immense faisceau de bois mort dans un « brasier impitoyable, ce serait donc là le jeu de sa tendresse !

« Et pourquoi ce discernement? Parce qu'il nous aurait fait naître sur un « rocher de l'Australie plutôt qu'aux pieds des Appenins? Ainsi des caprices « de naissance et des hasards de latitude régleraient les opérations de sa « justice, et le sort éternel de ses créatures. Non, il n'en peut être ainsi : le

« genre humain forme comme un vaste cercle ; de tous les points de la cir-
« conférence il faut qu'on puisse arriver à Dieu, qui en est le centre, même
« sans avoir passé par le rayon de l'Église. »

Voilà des réclamations bien fréquentes dans le monde ; voilà surtout des réclamations bien pathétiques ; elles n'ont qu'un malheur, c'est de porter sur le vide, et de n'être inspirées que par une fausse interprétation de la doctrine catholique. Pour les trancher par la racine, il suffira, je ne dis pas de discuter, mais d'exposer, dans son véritable sens, la maxime qui les provoque. Pour cela, messieurs, nous l'étudierons tour à tour *dans ce qu'elle suppose, dans ce qu'elle embrasse, et dans ce qu'elle exclut.*

Dans ce qu'elle suppose, nous verrons que ses idées sont celles de la plus saine philosophie. Dans ce qu'elle embrasse, nous verrons qu'elle est la plus large qu'ordinairement on le présume. Enfin, dans ce qu'elle exclut, nous admirerons tout à la fois sa justice et sa modération.

Ce sujet ne présentera pas beaucoup de mouvement ; c'est le défaut inséparable de toute exposition ; mais en retour, il sera plein de lumière, et plus d'une fois, je ne crains pas de le dire, accompagné de surprise. Ce sera peut-être pour plusieurs d'entre vous toute une révélation.

Ainsi sera complété ce que nous avions à dire sur l'intolérance de l'Église ; il ne nous restera plus après cela, pour compléter le cadre que j'ai annoncé, que deux sujets à traiter : l'indépendance de l'Église et la question de la papauté, par laquelle nous terminerons cette station.

L'homme n'est pas un météore qui s'éteigne ici-bas ; sa destinée ne fait que commencer sur la terre, elle se poursuit et se complète au-delà du tombeau. Cette plénitude de bonheur dont il est avide, et que le temps lui refuse, elle lui est préparée dans un monde ultérieur, et quand nous dirons : *Hors de l'Église point de salut!* nous supposons, en principe général, que pour atteindre à ce terme lointain de notre existence, pour entrer en possession de cette félicité sans bornes dont nous sommes altérés, et que l'avenir seul nous réserve, Dieu peut nous marquer une route spéciale et unique, qu'il a droit d'en soumettre la conquête à un certain ensemble de conditions impérieusement obligatoires, et que si nous ne les accomplissons pas, si nous ne marchons pas dans la voie qu'il nous trace, il est maître de nous déshériter de ce trône dont elles doivent dans ses desseins nous frayer l'avenir.

— Et quoi de plus philosophique, je vous le demande ?

Soldats, voyez-vous ce fort ? demain, vous y monterez à l'assaut. — Par quel côté, capitaine ? — Par le Nord. — Il n'est pas accessible. — Par ailleurs, et après tout, je le veux. — C'est entendu !

Voilà, messieurs, le pouvoir d'un général, voilà l'obligation d'une armée. Il est facile de le comprendre : l'armée, c'est nous ; le fort, c'est la vie immortelle à laquelle nous tendons. Le général, permettez-moi de vous le dire, c'est Dieu ; il a évidemment sur nos destins un pouvoir absolu : libre de fixer nos joies, et nos gloires futures, il ne l'est pas moins de fixer le chemin qui doit nous y conduire. S'il lui plait de nous dire : Tu passeras par là, et rien que par là : dès que ses plans nous sont notifiés, il n'y a pas un mot à répondre ; on ne

Digitized by Google

peut pas répliquer : Je ne puis pas ; il n'ordonne pas l'impossible : Nous ne pouvons pas mieux ajouter : Cela ne me va pas ! Ce n'est point à lui d'écouter nos caprices, mais à nous de subir ses volontés.

Cette doctrine générale est évidente, je n'insiste pas davantage.

Autant l'Église est raisonnable dans ce qu'elle suppose, autant elle est large dans ce qu'elle embrasse. Il faut pour cela nous faire une exacte idée de sa nature et de son extension.

Qu'est-ce que l'Océan ? Cette question vous étonne sans doute, dans le sujet qui nous occupe, et pourtant, je la réitère : Qu'est-ce que l'Océan ? C'est bien cette immensité des eaux, suivant l'expression de l'Écriture, que le Créateur a jetées comme un manteau magnifique autour de notre globe, et dont la masse tumultueuse est retenue prisonnière dans les replis du grand abîme. Mais il n'est pas là tout entier, il pénètre au cœur même des plus vastes continents par tout un système d'artères invisibles ; et jusque dans les lieux les plus éloignés de ses bords, il est encore des sources, des fleuves dont il fait l'aliment : comme le disait les poètes anciens : C'est lui qui en est le père.

Voilà l'image de l'Église ! Il est en elle un mécanisme visible dont elle enveloppe l'univers comme un vaste réseau ; mais, outre cette portion d'elle-même, comme le disait le cardinal Bellarmin, les dons intérieurs de l'esprit divin dont elle est remplie, le trésor de graces, de vertus qui constitue le fond de ses sentiments et de sa vie, ce que la langue théologique appelle son âme, cette âme mystérieuse ne finit pas où s'arrête sa constitution extérieure ; elle s'étend bien au-delà de son empire public ; elle va par des veines secrètes circuler et agir jusque sur des pays habités par le schisme, l'hérésie, l'infidélité ; et là, sans qu'on s'en doute, peuvent se trouver des cœurs, et des cœurs nombreux, qui plongent en elle leurs racines, se nourrissent de sa sève, et soient destinés à recueillir les fruits d'immortalité qu'elle promet.

Ainsi au dix-septième siècle, on s'irritait déjà contre l'Église ; et du reste, tel fut toujours son bonheur ; on ne lui a presque jamais parlé que le sarcasme ou la colère à la bouche. Au dix-septième siècle, les protestants, Jurieu à leur tête, accusaient l'Église avec fureur, de damner universellement tout ce qui vivait en dehors de la communion ; et Arnauld, un des plus formidables controversistes de cette grande époque leur répondait avec le calme qui le distingue :

« Il y a une première exception à faire. Il est certain que l'Église reconnaissant comme valable le baptême administré suivant les formes prescrites par l'Évangile, par les communions séparées, elle regarde comme ses membres véritables tous les enfants baptisés par ces différentes sectes, quand ils n'ont pas adhéré avec volonté coupable au schisme et à l'hérésie. C'est elle qui les engendre quoique par le ministère de ces sociétés séparées ; celles-ci ne sont pour eux que des nourrices ; c'est elle la mère ; elle les regarde comme appartenant au véritable bercail de Jésus-Christ. Dès lors ils ont droit à ses promesses ; la béatitude éternelle est pour eux comme pour ceux que le catholicisme a renouvelés de ses propres mains. S'ils meurent avant d'avoir pris possession, ou plutôt avant d'avoir fait abus de leur liberté ; s'ils quit-

Digitized by Google

tent la terre ornes encore de leur première innocence, ils entreront infailliblement dans la gloire; ils verront Dieu face à face, comme le voient déjà les anges. »

Comme le nombre des enfants validement régénérés par le schisme et l'hérésie est encore considérable ; comme sur cette quantité le chiffre que ravit une mort prématurée est à son tour imposant ; comme presque la moitié disparaît avant qu'en eux l'intelligence soit ouverte, ni la grâce baptismale effacée, quelle magnifique moisson de bon grain le père de famille ne fera-t-il pas parmi l'ivraie ! quelle dîme opulente prélevée sur la masse de ces peuples égarés par de funestes erreurs ou séparés par de tristes dissidences ! que de fleurs, comme s'écriait saint François de Sales, appelées à s'épanouir au soleil de la Jérusalem bienheureuse.

Ce n'est pas tout. Avec ceux qui sont régénérés par le baptême sacramentel, il faut encore excepter ceux qui sont renouvelés par le baptême de désir, que peut-être quelques-uns d'entre vous n'ont jamais entendu nommer.

Cette exception se trouve indiquée avec autant d'onction que de fermeté par saint Ambroise dans l'éloge funèbre de Valentinien. Cet empereur avait demandé le baptême, mais avant de l'avoir reçu il fut étranglé à Vienne, je crois, par la cruelle perfidie d'Arbogaste. On en était inconsolable au-delà de toute mesure, et pour calmer cette douleur publique et profonde, saint Ambroise prononçait ces touchantes et remarquables paroles :

« Je vous vois presque au désespoir de ce que le baptême ne lui a pas été conféré ; mais, dites-moi, vouloir et demander, n'est-ce pas là tout et seulement ce qui dépend de nous ; et précisément depuis longtemps son désir était d'être initié à la grâce. Avant de rentrer des Gaules en Italie, il voulait recevoir le baptême ; naguère encore, il me pressait de me rendre auprès de lui pour lui administrer ce sacrement. N'aurait-il donc pas une régénération qu'il a si vivement désirée ? serait-il privé du bienfait qu'il a sollicité si instamment ? Ah ! n'en doutons pas, il a reçu cette faveur par cela même qu'il l'a invoquée ; et si vous me dites que les formes extérieures n'ont pas été remplies faudra-t-il que les martyrs ne soit pas couronnés quand ils ne sont que catéchumènes ? Non, certes ; ils sont purifiés par leur sang, et Valentinien l'est aussi par sa bonne volonté. »

Ce n'est pas l'expression seulement d'un espoir solitaire ; c'est parmi nous une doctrine officielle et publique. Remarquez-le bien : pour qu'un étranger appartienne à notre nation, ce n'est pas assez qu'il le désire ; s'il se borne à le souhaiter, il sera bien, comme nous le disons dans notre langage, Français de sentiment et par sympathie, mais non pas par privilége ; nous l'appellerons notre ami ; mais la patrie ne le regardera pas comme un de ses fils, de ses citoyens. La cité de Jésus-Christ est plus généreuse. Sans doute on ne peut entrer en elle que par le baptême ; mais si le baptême extérieur est impossible, si nous n'avons ni prêtre, ni ministre pour nous faire renaître par l'eau de l'Esprit-Saint, ni bourreau pour nous laver dans le martyre, nous portons en nous-mêmes une dernière et suprême ressource : la providence de Dieu suffit pour faire de nous des hommes nouveaux ; c'est comme un bain de feu

Digitized by Google

qui nous transfigure et nous divinise; il ne nous imprime pas, si vous le voulez, le caractère du chrétien, mais il nous en communique la justice et les droits, et quelle qu'ait été notre religion précédente, eussions-nous été Juifs, Mahométans ou Bouddhistes, nous voilà par l'étincelle de notre charité, par la pieuse énergie de nos désirs, naturalisés dans l'Eglise, cette terre promise des âmes saintes, la grande patrie de l'Espérance, comme l'appelait autrefois saint Augustin, dans la poétique hardiesse de son langage.

Mais je vois subsister encore une inquiétude dans vos âmes; elle va se dissiper.

Voici des adultes régénérés par l'Église: ils grandissent à l'ombre d'une entière candeur, au sein des communions dissidentes. Ils ont toujours regardé sans aucun mélange de doute et d'inquiétude la foi de leur berceau comme la plus pure, l'autorité de leurs pasteurs comme la seule légitime; le moindre soupçon ne leur est jamais venu qu'ils puissent être dans une religion fausse, au sein d'une société proscrite, sous le joug d'un pouvoir usurpé. En sorte que s'ils adhèrent au schisme, à l'hérésie, au sein de laquelle ils sont nés, c'est avec un aveuglement pour ainsi dire consciencieux, avec une plénitude de confiance jugée parfaitement raisonnable par leurs pasteurs, leurs parents, leurs maîtres, leur nation; ils n'ont pas pour eux l'insouciance ou la volonté perverse d'un esprit révolté.

Avec de semblable dispositions, l'Église les appelle encore ses enfants; elle les porte dans son cœur; ils paraissent marcher sous une autre bainnère que la sienne, mais ils ne sont à ses yeux que des soldats égarés et non pas des soldats ennemis. Et voilà encore des âmes replacées sur la route du ciel. Vous avez dit à l'Église: paix pour l'innocence! Elle vous a répondu: je la sauve! Vous dites encore: paix et grâce pour la bonne foi! Elle vous répond aussi: espérance! Ce n'est pas la paix de l'hérésie, mais bien le crime de l'hérésie, qui, dans ses principes, doit être une cause de réprobation. Son Dieu ne condamne pas ici des malheurs, il ne condamne que des fautes; il ne suffit pas pour être l'objet de ses anathèmes de n'avoir pas vu la lumière, il faut l'avoir méprisée ou lui avoir suscité d'illégitimes obstacles. Quiconque n'en est pas là, n'est pas coupable. Quiconque, grec ou protestant, en paraissant devant le tribunal suprême, aura le droit de dire avec l'apôtre saint Paul: Je me suis trompé, mais sans le savoir; j'ai vécu dans les ténèbres, mais je les ai toujours prises pour le jour pur; j'ai prêté l'oreille à des prophètes de mensonge, mais je les ai crus sincèrement des organes de vérité; celui-là, s'il est d'ailleurs immaculé de conduite, instruit de certains dogmes essentiels, et marqué du sceau baptismal, trouvera grâce auprès du souverain juge. Soyez du schisme grec de Saint-Pétersbourg, ou du schisme de Genève, n'importe; rien n'empêche de croire qu'il sera permis alors de serrer la main aux catholiques fidèles venus de Rome ou de Paris, et de leur dire en présence des peuples étonnés de cette parenté inattendue: Salut! nous voilà frères et nous le sommes pour l'éternité! Vive le Dieu qui daigne ainsi nous réunir!

Maintenant, ces hommes de bonne foi sont-ils en grand nombre? Les Églises réformées cachent-elles beaucoup de ces élus dans leur sein? Quand les

Digitized by Google

anges, chargés de mettre en gerbes à la fin des temps la mauvaise herbe fauchée dans ces différentes religions, viendront exercer leur ministère, trouveront-ils une riche quantité de froment à séparer pour les greniers célestes? Vous le comprenez, c'est chose impossible à dire. Dans l'état où en sont les lumières au sein des communions séparées, avec l'influence qu'elles peuvent exercer sur les chrétiens qu'elles embrassent, l'instruction qu'ils reçoivent, les exemples qui les entourent, les discours qu'ils entendent, cette foule de circonstances personnelles et locales dont ils sont enveloppés; enfin avec la mesure inégale de science et de sagacité qu'ils possèdent, nous ne pouvons pas, bornés comme nous le sommes dans nos vues, nous ne pouvons pas déterminer jusqu'à quel point doit être pour eux facile cette simplicité et cette droiture du cœur qui absorbe l'erreur, et qui l'empêche d'être un titre aux sévérités du grand juge. C'est un mystère que Dieu seul peut sonder.

Plusieurs docteurs de l'Église se sont bercés ici des plus larges espérances: Clément d'Alexandrie, Origène, saint Augustin, Salvien, se sont plu à penser, à dire que vraisemblablement il se formait beaucoup de ces diamants dans la poussière de l'hérésie ou dans les fanges de la gentilité. Ont-ils raison? J'aime à le penser; je ne puis toutefois le définir.

Mais ce que nous pouvons affirmer, ce que nous ne craignons pas de proclamer à haute voix, ce que nous serions heureux de faire retentir jusqu'aux extrémités de la terre: c'est que partout où cette bonne foi existe complète, irréprochable, elle sera plus tard un mérite autant qu'une excuse; tous ceux qui auront pleinement le droit de l'invoquer seront irresponsables de leurs illusions. Et si, par impossible, vous pouviez nous garantir qu'elle se trouve dans tous les schismatiques et dans tous les hérétiques du globe, nous répondrions avec assurance: Tous, au moins par ce côté, tous sont en voie de salut.

Il me semble qu'après ces réductions, notre maxime doit vous paraître singulièrement adoucie. Oh! si nous vous disions: Pas de salut en dehors de l'enceinte visible et des limites matérielles de l'Église, je concevrais des frémissements. Mais nous disons, au contraire: L'Église ne se termine pas où votre œil cesse de la voir; elle s'étend bien au-delà des barrières élevées entre elle et les communions étrangères; elle se prolonge et règne encore en tous ceux qui, là bas, à droite et à gauche, sont régénérés par le triple baptême de l'eau, du martyre et de la foi. Elle dit avec amour: Vous êtes mes fils, à tous ceux qui étant baptisés croissent à l'ombre d'erreurs innocentes et dans la bonne foi. Elle leur dit encore: Vous êtes mes enfants! mais, enfants qu'elle ne porte pas dans son sein, qu'elle fait élever et nourrir par des mains étrangères, dont elle ne connaît ni les prières ni les soupirs, mais, enfants dont la multitude peut être immense et qu'elle est loin de mépriser, malgré qu'ils lui soient inconnus. Marqués de son caractère, ou du moins vivant de son esprit, ils vivent aussi dans sa tendresse; c'est un complément de famille qu'elle chérit autant que le corps de la famille lui-même. Avec une maternité si puissante, avec une telle dilatation d'amour, vous voyez qu'elle ne fait pas à l'entrée du chemin qui mène au bonheur une garde trop sévère, et n'exerce pas un ministère d'excommunication trop impitoyable.

Digitized by Google

Mais vous me direz peut-être. Pourquoi, si l'on se sauve ainsi dans les sectes dissidentes, pourquoi donc poursuivre les hérétiques? pourquoi travailler avec tant d'importunité à ce que vous appelez les convertir ?

Pourquoi? Entre mille autres raisons, c'est qu'à nos yeux la possession de la vérité vaut encore mieux que l'innocence de l'erreur. C'est ensuite, que si la bonne foi peut exister, elle n'est, vous le comprenez, ni facile à supposer pour tous, ni par conséquent démontrée en particulier pour personne. Tant de choses lui ressemblent, et pourtant ne sont pas elle! Il est une insouciance frivole, une ignorance légère, une raison superficielle qui en reproduisent jusqu'à un certain point l'aspect sans en fournir les excuses. Tel qui paraît en avoir les caractères, risquerait, s'il venait à mourir, de ne pas en recueillir les bénéfices. Voilà ce que nous ne pouvons méconnaître; et dans l'impossibilité où nous sommes de démêler ici l'ombre de la réalité, la sécurité fausse de la sécurité légitime, sans accuser, sans soupçonner en détail aucun de nos frères égarés, nous préférons les convertir tous avec la même ardeur que s'ils étaient tous des aveugles idolâtres. Quelle charité, je vous le demande, peut être plus raisonnable ?

Mais peut-être direz-vous encore : Si l'on se sauve au sein des communions dissidentes, pourquoi les frapper de réprobation?

C'est que malgré les quelques exceptions que nous nous plaisons à faire, exceptions nombreuses si vous le voulez, les sectes dissidentes ne laissent pas d'être privées ou de l'intégrité de la foi, ou de la vérité, ou de l'autorité légitime; choses dont la connaissance leur serait cependant nécessaire pour être dans la voie du salut, et dont l'absence appelle sur elles et mérite l'anathème et la réprobation que leur lance l'Église.

Remarquez-le bien : il est des hommes qui se sauvent dans les communions dissidentes; mais pourquoi? Ce n'est pas parce qu'ils y sont, c'est que malgré qu'ils y soient, leur vie ne leur vient pas d'elles, elle leur vient tout entière de cette tige catholique à laquelle ils tiennent par des liens invisibles. Et puisqu'il en est ainsi, puisqu'ils ne sont sauvés que parce qu'ils appartiennent secrètement à l'Église, elle est donc admise à dire à l'ensemble des sectes, tout en laissant à Dieu le jugement des cœurs individuels, à leur dire sans inconséquence : Hors de moi, point de salut! Quoi de plus juste, quand on ne se sauve au sein de l'hérésie qu'avec elle et par elle?

Vous le voyez : l'Église est tout à fait logique dans son zèle, raisonnable dans son langage, maternelle dans sa largeur.

Je sais qu'au gré de certains esprits tolérants, tels que les a faits notre époque, elle n'est pas assez large encore; mais si par hasard ils venaient lui en faire un reproche, je retournerais contre eux le glaive de leur parole et je leur dirais : que non-seulement ils ne sont pas aussi larges qu'elle, mais qu'ils sont désespérants et impitoyables.

Par quelle doctrine, de nos jours, dans le monde rationnaliste, explique-t-on nos destinées futures? C'est par le panthéisme, qui, nous destinant à être absorbés dans le grand tout jusqu'à en perdre la conscience de nous-mêmes nous laisse ainsi la faculté de souffrir dans ce monde et nous arrache celle de

Digitized by Google

jouir dans l'autre. C'est le progrès indéfini, espèce de machine monstrueuse qui s'en allait broyant sans indemnité ultérieure toutes les générations présentes pour le problématique bonheur de générations incertaines. Ailleurs, c'est le scepticisme qui, après avoir brisé toutes les solutions données à l'existence par la religion positive, en maintient le problême et s'en moque avec une espèce de jeu cruel, au lieu de le définir. Voilà le résumé des enseignements les plus accrédités dans les écoles contemporaines; c'est-à-dire, qu'en dernière analyse, elles ne se bornent point à dire comme l'Église : Hors de moi, point de salut! Elles disent, en termes indirectes et effrayants : Point de salut, point de ciel, point d'immortalité certaine pour personne! Enveloppant l'humanité tout entière des replis de leurs systèmes comme d'une chaîne de bronze, elles l'emprisonnent ainsi garrottée dans cette misérable vie du temps comme dans un cachot qu'elles ont soin de murer de toutes parts. Par elles sont interceptés tous les rayons de la vie: avec elles l'espérance est anéantie, et dans notre condition devenue une espèce d'enfer moral, nous n'avons d'autre perspective que celle d'un vague sans issue, ou d'un martyre sans compensation. O philosophes! vous qu'on appelle quelquefois les réformateurs de notre époque, je n'ignore pas que ces théories, votre ouvrage, vous paraissent sublimes; mais je sais aussi comment, au siècle dernier, Rousseau qualifiait, en un jour de bon sens, celles qui leur ressemblaient : il les appelait désolantes et barbares.

Nous avons vu ce que l'Église embrasse; il faut voir ce qu'elle exclut.

Ce sont d'abord les hérétiques et les schismatiques de mauvaise foi; je n'insiste pas : leur mauvaise foi même évidemment les condamne; l'Église n'est pas injuste de céder à leurs désirs; elle n'est pas cruelle de leur refuser un salut dont ils ne veulent pas.

Maintenant, viennent après eux (question plus délicate) les enfants mourant sans baptême; et ici deux choses sont à examiner : le bonheur dont la privation du baptême les déshérite, et le sort auquel elle les condamne.

Et d'abord, tel est l'enseignement de la foi, que ces enfants mourant dans la faute originelle n'entreront pas dans le royaume éternel, dont le baptême est la porte nécessaire; ils ne posséderont pas Dieu face à face comme ceux de leurs frères qui à leur naissance auront été plongés dans les eaux de la régénération. Deux conciles généraux tenus à Lyon et à Florence l'ont prononcé; c'est ce que Benoit XIV déclare de la manière la plus expresse, ce que Bossuet rappelle avec vigueur dans une lettre écrite au pape Innocent XII contre le cardinal Spondra. C'est la doctrine universelle de l'Église; vouloir la déguiser ou l'affaiblir, ce serait un crime ou une lâcheté. Elle le proclame sans détour : le ciel n'est pas ouvert aux enfants morts sans baptême. Et de quel droit s'en révolterait-on? Dira-t-on que Dieu fait ici acception de personnes? Mais, s'écrie Bossuet sur cette même matière, commentant Saint-Augustin, l'acception de personnes a bien lieu quand il s'agit de ce qu'on doit par justice; elle n'a pas lieu quand il s'agit de choses qu'on ne doit que par pure grâce. Deux personnes nous doivent, poursuit le grand écrivain : soit que vous exigiez de l'une et de l'autre toute la dette, soit que vous vous en désistiez également

vis-à-vis de toutes les deux, soit que libérale envers l'une vous exigiez de l'autre tout ce qu'elle doit, il n'y a en vous, ni injustice, ni acception de personnes, mais une volontaire et libre disposition de vos grâces. C'est ainsi que fait Dieu lorsqu'il dispense les siennes : s'il punit l'un et s'il pardonne à l'autre, c'est toujours le souverain des souverains qu'il faut remercier lorsqu'il pardonne, mais il ne faut pas murmurer lorsqu'il frappe et punit.

Ainsi raisonnait l'illustre évêque d'Hippone, ainsi le commentait l'illustre évêque de Meaux, son interprète, j'ai presque dit son émule en fait de génie, de science; et c'est la sagesse même, c'est la raison qui s'exprimaient par leur bouche. En admettant quelques enfants au baptême et par le baptême au ciel, Dieu fait une faveur; il ne prétend pas acquitter une obligation; de même en permettant que des enfants soient privés du baptême et du ciel, ce n'est pas un droit qu'il méconnait, c'est tout simplemant une libéralité qu'il ne fait pas !

Voilà pour le bonheur dont ces enfants sont privés.

Maintenant, pour le sort auquel ils sont condamnés, c'est le côté le plus grand de la question.

Entre le séjour de la gloire et celui de la réprobation, il n'y a point de cercle intermédiaire : proscrits de l'un, ces enfants sont précipités dans l'autre; il m'est impossible de vous annoncer pour eux un autre avenir; la foi nous le défend. Messieurs, quel sort leur faire? ressemblera-t-il à celui des adultes qui se seront perdus par des fautes volontaires et réfléchies ? Dieu ne nous a rien révélé de précis sur ce mystère redoutable; l'Église n'a pas tranché l'opinion restée libre. Et quel que soit le sentiment vers lequel vous pencherez, vous aurez des autorités qui vous appuieront; vous n'aurez le droit d'être blâmés par personne. Vous sentez-vous le courage de supposer que ces enfants seront traités avec rigueur? Vous aurez pour vous saint Fulgence et saint Grégoire. Mais êtes-vous disposés à supposer, au contraire, qu'ils sont dans un état supportable et sans trop d'amertume? Bossuet ne vous le défend pas et saint Augustin vous y autorise. Un instant, ce saint docteur pencha vers le parti le plus sévère; mais, en examinant la question de plus près, il sentit naître en lui-même quelques répugnances, et, en discutant cet objet avec les Pélagianistes, il écrivit dans un de ses livres ces paroles remarquables toutes pleines de largeur dans l'heureuse perspective qu'elles embrassent :

« Pour les enfants qui n'ont pas reçu le baptême du Christ, s'écrie-t-il, je ne dis pas qu'ils seront frappés d'une peine si grande qu'il leur serait plus heureux de n'être pas.

« Dieu n'a prédit ce malheur qu'aux hommes les plus scélérats et les plus impies, et non pas aux pécheurs quels qu'ils soient; au jugement dernier, la sentence de l'un sera plus *tolérable* que celle de l'autre; et comment, ces enfants morts sans baptême, qui ne sont souillés que de la faute originelle, qui n'ont pas aggravé ce fardeau par des prévarications volontaires, comment douter que leur disgrâce soit de toutes la plus légère? Quelle est sa nature, son intensité? je ne peux le définir, mais je n'oserais dire qu'il serait préférable pour eux de ne pas exister que d'être où ils se trouvent. » Comme le disait

Digitized by Google

autrefois M. de Frayssinous. « Ces enfants sont des proscrits jetés loin de leur patrie, des rois détrônés errants loin d'un empire magnifique ; il doit y avoir en eux un fond de malaise et de mélancolie. Mais peut-être le séjour de leur exil n'est-il pas simplement un cachot ; peut-être flottent-ils comme nous dans une existence mélangée, également éloignée de la félicité complète et du malheur extrême, et tellement partagée que sans être pleinement affranchis de la douleur, ils ne soient pas non plus dépouillés de toute espèce d'agrément e qu'ils s'estiment heureux de vivre. »

Voilà ce que la foi a promis aux enfants, ô mères chrétiennes, à qui tant de fois on en appelle de notre prétendue rigueur. Cette espérance vous sourie-t-elle? la foi vous l'abandonne avec bonheur; votre cœur peut s'en emparer, tant il s'en faut qu'elle veuille déchirer votre tendresse ; tant nous sommes peu disposés à faire brûler de toutes nos forces, dans des brasiers éternels, ceux de vos enfants que le trépas ravit à leur régénération ; tant il est vrai que les reproches qui nous sont parfois adressés par la susceptibilité philosophique sous forme de lamentations, ne sont après tout, que des reproches qui poursuivent un fantôme et se perdent dans le vide.

Voilà, messieurs, pour les enfants morts sans baptême.

Restent encore les infidèles qui n'ont pas connu l'Évangile. Pour eux, l'Eglise fait aussi une double part ici-bas : espérance et équité dans l'avenir. Qu'ils aient une raison droite, une conscience honnête, qu'arrivera-t-il ?

« Je crois, dit Fénelon, qui se chargera de résoudre la question à peu près tout entière, je crois que Dieu dépose en eux un germe de grâce intime et secret, qui se mêle imperceptiblement à la raison et prépare l'homme à passer peu à peu de cette raison même à la foi. C'est ce que saint Augustin appelle admirablement une ébauche de la foi se cachant sous la forme d'une pensée. C'est un commencement très éloigné pour parvenir à la foi complète, c'est comme un germe très-informe et le commencement de l'arbre qui doit naître plus tard.»

« Il ne faut pas me demander, après cela, continue Fénelon, par quel chemin l'homme doit passer de ces premières dispositions de la foi, qui sont si im-imperceptibles et si éloignées, jusqu'à la foi parfaite. Il me suffit de connaître Dieu infiniment bon, infiniment sage, pour conclure, sans les concevoir, toutes les circonstances qu'il déterminera et chacun des moyens qu'il emploiera pour faire arriver l'homme de proche en proche à la lumière et au salut. Nous lui devons de croire cette vérité si digne de lui, sans pouvoir l'expliquer en détail ; sa miséricorde me fournit le premier anneau, je me repose tranquillement sur sa puissance du soin de compléter son œuvre ! »

Première espérance donnée aux infidèles.

Que si maintenant vous dites : d'après vos principes, pour être sauvé il faut croire, et pour croire, ces inspirations intérieures ne suffisent pas : « Je soutiens, continue Fénelon, que si les dispositions extérieures répondaient aux grâces reçues, Dieu achèverait au dehors, par sa Providence, ce qu'il aurait commencé au dedans par l'attrait de sa grâce ; il fera des miracles pour éclairer un homme et le mener comme par la main jusqu'à l'Évangile, plutôt que

Digitized by Google

de le priver d'une lumière dont il se serait rendu digne par ses dispositions.»

C'est là ce qu'on a vu dans le passé au berceau de l'Église; vous le savez : un centenier païen s'était recommandé devant Dieu par ses prières et ses aumônes, Corneille était son nom. Voilà que poussé par une vision miraculeuse, saint Pierre vient frapper à sa port et lui révéler Jésus-Christ !

Que lisons-nous encore? Il existait dans la Macédoine des âmes droites et ouvertes aux impressions précieuses de vertu divine. Un habitant de cette contrée apparaît à saint Paul dans un songe miraculeux, et lui demande communication de l'Evangile au nom de son pays. Quelque temps après, saint Paul y fait retentir la parole de vie.

Exemples décisifs, comme mille autres qui pourraient arriver infailliblement dans les mêmes circonstances. Du moment où des infidèles se prêteront avec docilité aux avances de la grâce, Dieu, nous ne pouvons en douter, leur fera parvenir, par un de ces mille moyens dont il a le secret, un rayon de vérité qui les instruise. Ils habitent des plages et des forêts inconnues; ils sont perdus dans des îles perdues elles-mêmes sur l'immensité de l'Océan; n'importe, les cieux et la terre, comme nous l'apprend l'Écriture, s'ébranleront pour les enfanter à la justice; et des apôtres leur arriveront, portés, s'il est besoin, sur les ailes des vents et des anges! Ainsi parlent saint Augustin et saint Thomas, c'est-à-dire le prince des docteurs et l'ange de l'école.

Seconde espérance laissée aux infidèles. Aux préparations intérieures, Dieu joindra, s'ils en sont dignes, des moyens extérieurs et miraculeux de communication.

Enfin, comme nous leur devons pour la terre l'espérance, nous leur donnons, nous leur assurons l'équité pour l'avenir. Les voilà qui meurent, je le suppose, sans avoir reçu la bonne nouvelle; ils vont comparaître devant le grand juge; et sur quoi, je vous le demande, porteront les interrogatoires auxquels il les soumettra; sur quelles bases fondera-t-il la sentence dont ils seront l'objet? C'est sur cette loi promulguée par la conscience humaine. On suppose parfois qu'il en est de Dieu comme des hommes; on condamne quelquefois dans le monde sur une loi qu'on ignore, et on suppose aussi que Dieu s'apprête à réprouver les gentils pour l'Évangile qu'ils n'auront pas connu. Mais c'est une erreur. Les catholiques, à la bonne heure, ils sont instruits des dogmes et des préceptes de Jésus-Christ, ou du moins ils pourraient et devraient l'être; c'est aussi sur ces dogmes et ces préceptes qu'ils seront jugés; la même parole qui les glorifierait, s'ils y étaient fidèles, les condamnera s'ils y sont trouvés infracteurs. Pour les Gentils, il n'en sera pas de même; la vérité catholique n'aura pas brillé pour eux; ils ne l'auront pas connue, ils n'auront pu la prendre pour règle de leur conduite; ils ont péché sans la loi, dit l'apôtre saint Paul, ils périront sans la loi. C'est ce que demande pour eux l'équité naturelle, et c'est aussi ce que fera l'équité suprême et divine.

Ainsi, Messieurs, en résumé, telle est la double idée à laquelle nous pouvons réduire notre jugement sur cette grande maxime : Hors de l'Église point de salut!

1° L'Église est beaucoup plus large qu'ordinairement on ne le suppose pour

Digitized by Google

ceux qui tiennent à elle par des liens extérieurs et visibles. Elle regarde encore comme lui appartenant les enfants baptisés validement par les communions étrangères; les adultes, qui, étant baptisés, croissent dans l'erreur, innocents et de bonne foi; et enfin les infidèles régénérés par le baptême de sang ou de desir.

2° Elle est tout à fait irréprochable vis-à-vis de ceux qu'elle exclut; ce sont les hérétiques, les schismatiques de mauvaise foi; leur mauvaise foi les condamne. Ce sont ensuite les enfants morts sans le baptême, et pour eux, deux choses : Dieu les prive d'une grâce qu'il ne leur doit point; ils sont ensuite établis dans un état qu'on peut supposer leur être plus cher que le néant. Enfin ce sont les infidèles qui n'auront pas connu l'Évangile; pour eux, deux maximes encore :

1° Dieu leur donnera des grâces dont l'enchaînement, s'ils savent y répondre, les conduira infailliblement à la foi;

2° S'ils meurent sans avoir connu l'Évangile, ce n'est pas sur l'Évangile qu'ils seront jugés, mais sur la loi naturelle.

Réduite à ces termes, combien cette maxime est judicieuse et modérée! Oh! comme les enseignements qu'elle contient sauvent du côté de Dieu, de l'homme, de l'Église, les droits les plus sacrés et les gloires les plus saintes! Oui, ils sauvent la justice et la bonté de Dieu qui ne réprouve que ceux qui le veulent, qui ne refuse rien de mérité à ceux qu'il déshérite, et, après tout, dispense à tous les hommes des grâces suffisantes pour arriver au salut. Ils sauvent les droits de l'homme que la bonne foi, l'ignorance invincible, la simplicité du cœur excusent, et qui, en définitive, n'est jamais privé des secours dont il est digne ni des récompenses auxquelles il peut prétendre. Ils sauvent enfin la tendresse de l'Église qui s'en va glanant partout, pour se les approprier, ce qu'il peut y avoir dans le monde d'âmes droites et pures, et qui n'exclut de son sein, comme de ses espérances, que ceux qui en sont bannis ou par des malheurs dont elle n'est pas responsable, ou bien par la dépravation de leur esprit et l'opiniâtre indépendance de leurs passions et de leur orgueil. Elle a toute la sévérité d'une société qui se respecte; elle ne veut pas être un indigne pêle-mêle; elle n'a pas le superbe égoïsme, l'intolérance d'une caste qui place sa gloire dans le petit nombre. Elle fait assez pour que son ciel ne risque pas d'être un jour un impur panthéon; elle ne fait pas assez pour le condamner au reproche de n'être qu'un temple désert.

Maintenant que nous sommes convaincus de cette vérité touchante, au lieu de calomnier l'amour d'une mère si charitable, songeons plutôt à en goûter les bienfaits, dissertons un peu moins sur ceux qui lui appartiennent ou ne lui appartiennent pas, et souvenons-nous un peu plus que nous en sommes les membres. Tâchons surtout de nous rappeler que nous devons en être les membres vivants, les fils dociles et respectueux; ne tenons pas seulement à sa communion extérieure; soyons surtout unis à son âme; inspirons-nous de ses sentiments, de son esprit; marchons constamment soumis aux décisions de sa parole, et n'allons pas, je vous en conjure, désoler la terre, les cieux et le bon sens, par des rêves insensés, des erreurs criminelles, et manquer le salut dans le chemin royal qui devrait nous y conduire.

Digitized by Google

JÉSUS-CHRIST

Considéré comme auteur et fondateur du royaume de Dieu.

PAR L'ABBÉ DEPLACE

> **Je vous donnerai toutes les nations pour héritage et toute puissance jusqu'aux limites du monde.**

Il n'appartient qu'à un petit nombre d'hommes de survivre à leur siècles, et de dominer de leurs actions l'avenir. Par cela même qu'un intérêt plus vif s'attache à ces exceptions de la nature humaine, on aime à étudier leur vie, leurs actions, le caractère de leur génie, et par quels moyens ils se mirent en possession de la postérité. Mais si l'un de ces grands hommes nous appartient par la communauté d'une même origine, d'une même patrie, alors l'intérêt grandit : on s'associe aux idées de cet homme, à son action, aux événements de sa vie ; c'est comme une illustration personnelle, ou du moins comme une gloire de famille. Si, de plus, cet homme a travaillé pour nous, s'il a immensément fait et souffert pour nous ; s'il reste de son œuvre de grands bienfaits pour la société, alors l'intérêt croît et grandit en proportion même de l'œuvre accomplie ; ce n'est plus l'histoire d'un seul homme, mais c'est en lui l'histoire même de nos droits, de notre bonheur, de notre avenir.

Tel nous apparaît Jésus-Christ !

D'abord, sans contredit, nul avant lui et nul depuis lui n'exerça une action plus puissante et sur le monde politique et sur le monde religieux ; c'est lui qui a reconstitué le premier ; le second l'adore comme son créateur. De plus, Jésus-Christ n'appartient pas à un siècle ni à un peuple ; par la nature de sa mission, il est pour tous, et dès lors il est à tous ; sa gloire est personnelle à chacun de nous ; c'est la gloire même de l'humanité. Enfin, nous jouissons tous du résultat de son œuvre : il n'est aucun bien intellectuel, social, religieux, qui ne vienne de lui, qui ne soit sa conquête, le prix de son travail, de son sang et de sa mort. Sous ce point de vue donc, le souvenir de Jésus-Christ, par ses bienfaits toujours subsistants, s'identifie en quelque sorte et se confond dans notre propre existence.

Tel est le personnage auguste dont je viens étudier quelques instants avec vous le caractère historique ; assurément nulle étude plus importante et plus sérieuse ne peut se présenter à l'observation humaine.

Je viens considérer Jésus-Christ comme l'auteur et le fondateur du royaume de Dieu, ce que nous verrons manifestement dans l'établissement de son église, où tout a été divin dans l'idée, divin dans l'exécution, divin dans le succès.

Tout a été divin dans l'idée ! Il n'appartient qu'à un petit nombre d'hommes supérieurs de remuer le monde, et l'on n'est un homme supérieur qu'à deux conditions : la hauteur de l'intelligence et la force de la volonté. Otez l'une de

Digitized by Google

ces conditions ; que la pensée soit élevée et la volonté faible, ou bien la volonté énergique et la pensée étroite, vous n'avez plus qu'une action vulgaire sans influence sur l'humanité, et sans résultat pour l'avenir.

Voyons donc si dans Jésus-Christ il y a une hauteur de pensée et une force de volonté surhumaines ; en un mot, si ce qu'il a conçu et voulu est marqué du sceau de la divinité.

Et d'abord, quel a été son but? Remontons par la pensée au jour de sa première apparition dans le monde. Qu'aperçoit Jésus-Christ? Partout le règne des sens et l'empire de la créature, et Jésus-Christ se dit : L'âme est opprimée ; on fait tout pour le corps, rien pour l'esprit. Le présent qui passe absorbe toutes les pensées, et personne n'a souci de l'avenir qui demeure ; pour les créatures, il y a des autels, et pour Dieu, il n'y a que l'oubli quand il n'y a pas le blasphème. Changeons tout ce qui est, renouvelons toutes choses ; que ce qui se passe ne soit plus rien ; que ce qui demeure absorbe toutes les pensées ; la servitude pour les sens, la liberté pour l'âme ; pour la créature rien, l'autel pour Dieu !

Voilà la pensée de Jésus-Christ, et assurément, il était impossible de concevoir un plan plus vaste, une idée plus grande. Sans doute, avant Jésus-Christ, de grands et généreux desseins avaient été conçus par les grands hommes ; quelques-uns même avaient été justifiés par le succès. Avant Jésus-Christ, des hommes d'un remarquable génie s'étaient dévoués à des œuvres imposantes suivant les vues humaines. Les uns avaient fondé des empires, les autres avaient constitué la société et jeté dans les institutions publiques le germe d'un fort et puissant avenir. D'autres avaient élargi les régions de la pensée et ouvert des routes nouvelles à la science. Telles sont les entreprises mémorables que nous raconte l'histoire ; elles n'appartiennent qu'à un petit nombre de génies créateurs.

Mais que la pensée de Jésus-Christ s'élève au-dessus de tous ces génies ! Les grands hommes de l'histoire n'ont aspiré qu'à dominer un siècle. Jésus-Christ veut tenir sous sa main toutes les générations. Eux, ils ont rêvé la domination de leur pays ; Jésus-Christ prétend à la domination du monde. Eux, du moins, ils n'ont saisi que ce qu'il y a de sensible, que ce qui est du domaine du temps, que ce qui finit et meurt avec lui ; Jésus-Christ a choisi le côté spirituel des choses, ce qui appartient à l'âme, ce qui survit à la tombe, ce qui dure autant que Dieu même. Ainsi, tout ce que les grands hommes avant lui ont conçu de grand, de noble, de fécond en résultats utiles, durables, Jésus-Christ l'a embrassé dans son œuvre, et dans des proportions bien autrement larges. Il a vouln tout ce qu'ils voulurent, mais pour une plus vaste durée ; il est le seul qui ait prétendu travailler pour l'humanité dans un monde à venir, meilleur et éternel. Lui seul a empreint sur son œuvre ce qui est le sceau et le caractère de l'œuvre de Dieu, c'est-à-dire l'humanité et la perpétuité.

Déjà l'œuvre est surhumaine, si on la considère en elle-même ; mais elle est plus surhumaine encore, si nous la considérons dans celui qui la conçoit.

D'abord, Jésus-Christ tire son idée de soi, de soi seul. Les hommes, si éminents qu'ils soient, ne naissent pas d'eux-mêmes ; car on ne se fait pas plus

soi-même dans l'ordre des idées, qu'on ne se fait soi-même dans l'ordre des corps. Tous ils doivent à d'autres hommes, qui ont mis en eux, avec leurs idées, le germe et les éléments des desseins suprêmes qu'ils conçoivent plus tard. Jésus-Christ ne doit rien qu'à lui-même ; aucune école ne peut revendiquer sa part dans ses idées ; aucun maître ne peut dire : Je suis avant vous ; c'est à moi que vous devez l'idée que vous apportez au monde. Personne avant lui n'avait, même de loin, entrevu le but qu'il médite ; personne n'avait la grande idée qu'il vient apporter au monde.

Regardez, en effet, avant lui ; qu'y a-t-il? Il y a l'empire de la politique qui est l'empire des législateurs et des conquérants ; l'empire de la science qui est l'empire des philosophes et des sages. Mais l'empire des âmes, où est-il? Mais le royaume de Dieu, qui en a entendu parler? Sans doute, il y avait les éléments préexistants d'intelligence dans chaque être humain ; mais qui avait pensé à organiser ces éléments ; qui s'était proposé de mettre la main à cette ébauche pour l'achever? Qui s'était dit à soi-même : faisons qu'il n'y ait qu'un seul peuple, que ce peuple n'ait qu'une foi, qu'un seul amour, et que j'en sois l'objet éternel ; jusqu'ici on n'a connu que la cité humaine du peuple et du temps ; faisons une cité de Dieu, et, pour la première fois, qu'on connaisse le peuple de l'éternité!

Si les sages, si les philosophes avaient surpris, dans leur intelligence, une idée semblable, ils s'en seraient effrayés, ils l'auraient rejetée loin d'eux-mêmes comme une extravagance, un délire, une folie.

Ainsi, les autres grands hommes de l'histoire, sont les produits de leur siècle ; c'est leur époque qui les a élevés en attendant qu'à leur tour ils élèvent leur époque. Mais Jésus-Christ n'est que le produit de lui-même ; il a tout donné, il n'a rien reçu ; bien loin d'avoir été élevé par l'humanité, c'est lui qui l'a trouvée dans la nuit, dans cet horizon du temps et de la terre ; c'est lui qui est venu, qui l'a saisie dans ses bras, qui l'a portée dans les régions de la lumière et qui l'a placée là haut, dans la sphère de l'éternel et de l'infini!

Mais ce n'est pas tout : non-seulement il ne doit rien à la nature, il tire tout de soi-même, mais cette pensée sublime et immense il la tire de soi et d'un seul coup.

Etudiez toutes les créations humaines, vous verrez que jamais la pensée n'est sortie du premier coup, d'un seul jet de l'intelligence de son auteur. Toujours le mouvement des choses, les obstacles imprévus, même le succès inespéré ont dérangé le plan primitif, et en le dérangeant l'ont développé et grandi. Oui, j'affirme qu'il n'est pas un monument remarquable du génie humain où l'auteur n'ait mis, dans la suite, une infinité de choses qu'il n'avait pas prévues lorsque la première fois il mit la main à son œuvre.

Ici, il en est autrement : le plan est conçu d'abord et d'une seule fois. Tout ce que l'avenir lui réserve d'obstacles, de ressources, la pensée de Jésus-Christ l'a vu. D'une première et pénétrante intuition, il a tout arrêté et pour toujours. Après Jésus-Christ, viendront les apôtres et les disciples ; le génie aura son tour ; il sera appelé à lui payer le tribut de ses efforts et de son travail. Eh bien, depuis les apôtres, ni le mouvement des siècles, ni des choses, ni du temps

Digitized by Google

n'ajoutera rien à cette œuvre de Jésus-Christ. Du premier coup elle a été ce qu'elle doit être ; elle restera immobile et jusqu'à la fin des temps. On pourra lui en faire un reproche ; mais nous dirons, nous, que c'est une gloire !

Voilà son triomphe ; c'est que du premier coup, d'un seul jet, elle a atteint l'infini !

Enfin, ce qui dit tout, c'est que cette idée si vaste et si sublime, en même temps que Jésus-Christ la conçoit il la révèle au monde, il en sait la destinée et l'annonce par avance.

Les grands hommes de l'histoire, si éminents qu'ils soient, peuvent sans doute espérer pour leur œuvre, mais ils peuvent craindre ; du moins ne peuvent-ils avoir la certitude de l'avenir. Tout au plus, s'ils ont reçu ce regard qui perce dans l'essence des choses, ils pourront saisir d'avance dans les causes des événements et deviner ce qui sera dans ce qui est. Ce sera la sagacité de la vue, mais ce ne sera pas la science de l'avenir, ce ne sera pas une prophétie.

Il en est autrement ici. D'avance, Jésus-Christ trace l'histoire de son œuvre, et il la trace d'une manière si souveraine, que l'on voit bien que le temps et notre liberté sont dans ses mains et qu'il en fera sortir tout ce qu'il voudra et quand il voudra. Les événements sont si inattendus qu'ils échappent aux conjectures. Qu'importe ! Jésus-Christ les raconte d'avance, malgré leur multiplicité, avec la même exactitude qu'on mettra un jour à les raconter quand ils seront accomplis. Il dit qu'il sera poursuivi, calomnié, mis à mort, et du haut de la croix, il attirera toutes choses à lui. Il dit les contradictions de sa doctrine, le supplice des apôtres et des martyrs, et par cela la conquête des âmes. Quel autre avant lui avait raconté tout ce qui sortirait de ses idées, de son œuvre ?

Maintenant une conclusion bien simple se présente :

Je suppose que l'histoire de Jésus-Christ vous soit inconnue, que pour la première fois on vous annonce qu'un Dieu fait homme vient remplir une mission suprême. Que pourriez-vous attendre de plus puissant et plus noble que ce que Jésus-Christ a conçu, fait et exécuté ? Je le demande, pourrait-il prendre sa mission de plus haut, d'une façon plus souveraine ? pourrait-il marquer son œuvre d'un caractère plus éclatant d'intelligence, de sagesse, de raison ? En un mot, l'intelligence de Dieu même pourrait-elle ajouter quelque chose à l'idée de Jésus-Christ ? Assurément non. Eh bien, que conclure, sinon que Jésus-Christ ne peut pas être un homme ; car enfin, le caractère de Dieu est un caractère inimitable ; on peut contrefaire l'idée de la créature, on ne contrefait pas l'idée du créateur. Jésus-Christ a pensé en Dieu, donc il est Dieu.

Ainsi tout est surhumain, d'abord dans l'intelligence qui conçoit.

Mais, peut-être que la volonté sera au dessous de la pensée ; non. Représentez-vous un artisan obscur, vivant dans cette classe laborieuse qui gagne son pain de chaque jour au prix des sueurs de son travail. Etranger à la science, il est en dehors de ces mouvements de la pensée qui préparent et amènent les grandes révolutions intellectuelles ou morales. Ignoré dans la poussière et dans l'obscurité d'un atelier, il n'est nullement en contact avec les puissances qui gouvernent le monde. Il est vrai que d'autres hommes sont partis des derniers rangs de la société pour arriver au sommet, et ça été le

Digitized by Google

prodige de notre siècle de voir un grand capitaine commencer d'en bas cette fortune qui a mis l'Europe à ses pieds. Mais les grands hommes dont parle l'histoire furent saisis par les circonstances, presque toujours contre leurs prévisions, très-souvent contre leur volonté; emportés tout d'un coup par les événements, ils perdirent terre, et se virent subitement portés sur les hauteurs.

Mais il en est autrement de Jésus-Christ; il ne prend sa mission que de sa volonté seule. L'époque à laquelle il paraît ne présente aucune de ces agitations sociales d'où sortent les hommes extraordinaires. Le peuple auquel il appartient par la nature de sa condition est immobile sur son sol; il vient de perdre sa nationalité par la conquête. Regardez de tous côtés, vous ne verrez l'annonce d'aucun de ces grands changements qui soulèvent les hommes extraordinaires. L'œil n'aperçoit qu'un monde aux pieds de ses idoles et sous le sceptre de César. Voilà cependant que l'artisan de Nazareth sort de son atelier ! Où va-t-il, et que veut-il ?

Il a vu la corruption, l'ignorance, la dégradation de l'humanité; il veut éclairer, purifier et réhabiliter l'humanité. Voilà son dessein; il va l'exécuter. Que de difficultés et d'obstacles ! Ce sont les passions à vaincre, tous les préjugés à combattre. C'est la raison, la conscience, tout en un mot, qu'il faut vaincre et subjuguer. N'importe ! sans détour, sans ménagements, il se propose d'aller haut le front, de saisir corps à corps tous les préjugés, toutes les erreurs, toutes les passions. Sans ménagements et sans transition, il a résolu de dire à tous son dernier mot : à ceux qui sont superbes, humiliez-vous; à ceux qui sont dans les plaisirs des sens, crucifiez-vous; aux riches, dépouillez-vous; aux savants, aveuglez-vous; à tous, souffrez !

Il est vrai qu'à ce langage toutes les passions vont se soulever, les sophistes avec leurs écoles, les prêtres habitués à adorer leurs passions dans leurs dieux. Toutes les résistances ont été prévues, elles seront vaincues.

Maintenant comprenez-vous la pensée et la volonté de Jésus-Christ : il ne s'agit rien moins que de changer tout, mœurs, lois, institutions, les intérêts, les idées. Ce n'est rien moins que de créer à neuf le monde religieux, et par contre-coup créer en même temps le monde moral et le monde politique; ce n'est rien moins que de reconstituer radicalement et universellement l'humanité ! Voilà ce que Jésus-Christ se propose; voilà ce qu'il fera ! On pourra le persécuter, le mettre à mort, mais on ne lui ôtera jamais cette volonté inflexible; ce qu'il a voulu aujourd'hui, il le voudra jusqu'à la mort, et s'il le faut, au-delà de la mort.

Cependant, quelle que soit la fermeté du vouloir dans un grand homme, il est deux choses dont les réformateurs et les conquérants sont obligés de tenir compte bon gré mal gré : je veux parler des circonstances et des hommes.

Sans les hommes, pas de successeurs, et votre œuvre meurt avec vous. Sans les circonstances, vous venez trop tôt ou trop tard ; ou l'humanité ne vous suit pas, ou bien l'humanité est trop en avant de vous ; c'est vous qui êtes en arrière.

Digitized by Google

Jésus-Christ ne tiendra compte ni des circonstances ni des hommes. A la bonne heure que dans les révolutions humaines on prépare de loin la transformation de la société; il n'en sera pas ainsi dans la révolution surhumaine qu'il médite. Non parce qu'il est sûr des hommes, mais parce qu'il est sûr de lui-même, brusquement et sans transition, il viendra jeter cette institution au milieu du monde, et ne se demandera pas si les hommes sont mûrs pour la comprendre et pour l'accepter. Est-ce donc qu'il n'est pas le maître des esprits et des volontés? Ainsi, il vient demander la foi à une époque où la raison est plus fière que jamais de ses conquêtes, où elle ne croit qu'à ses propres lumières. Il vient parler de détachement et de sacrifice dans un siècle ou l'humanité est arrivée au plus haut degré de sa force, et lorsque la corruption s'est enracinée dans toutes les âmes. Enfin, il vient prêcher et annoncer la loi de Dieu, et cela dans un temps et à une époque où les hommes sont leurs seules divinités. Il vient jeter brusquement dans le monde cette idée, en présence de toutes les forces humaines organisées pour la lutte, dans cette unité de l'Empire Romain, qui n'est pour lui que l'unité d'un champ de bataille; en présence de cent-vingt millions d'hommes qui ne le connaissent pas et qui le repoussent. Je demande si jamais on afficha un mépris plus souverain de la plus formidable puissance qui soit parmi les hommes, les circonstances?

Il ne méprisera pas moins les hommes eux-mêmes. Sans doute ils lui sont nécessaires, ou bien il faudrait se résigner a n'avoir pas de coopérateurs à l'idée de son œuvre. C'est la plus insurmontable des difficultés peut-être, ce qui arrête les grands hommes dès les premiers pas. On ne peut répondre des autres; on peut se promettre un courage inflexible; mais on ne peut pas attendre cela d'un étranger. C'est cette nécessité, cette dépendance d'un concours humain et d'une coopération étrangère qui ôte à la plupart des grands hommes jusqu'à la force même d'oser et de vouloir.

Jésus-Christ est sûr des hommes comme il l'est des circonstances et des événements, et cela, parce qu'il est sûr de soi. Il est le plus obscur des artisans; n'importe, il est assuré qu'on viendra à son obscurité. Il est assuré de faire partager à ses coopérateurs sa foi inébranlable à ses destinées. Il lui faut des apôtres qui le comprennent, qui lui apportent l'énergie d'un dévouement surhumain. Il saura bien les trouver, leur communiquer son âme, leur faire concevoir ce qu'il conçoit, vouloir ce qu'il veut. Mais ces apôtres où les choisir, où les prendre? Ces apôtres, il ne daignera pas même les chercher; il laissera en quelque sorte tomber ses regards sur la foule; il jettera sa parole aux premiers venus; il leur dira : venez, suivez-moi! on le suivra. Ce sont des paroles qui créeront son apostolat.

Résumez tous ces traits : à cette énergie de volonté, à cette sublimité de la vue et de la pensée, il est impossible de méconnaître la volonté et la pensée même de Dieu, et voilà ce qui doit attacher inébranlablement votre confiance en Jésus-Christ.

Dans ce temps-ci les ennemis de son œuvre prophétisent hautement la ruine de ce royaume qu'il est venu établir sur la terre. Déjà par avance ils voient son Eglise dans la tombe; il leur semble que la solitude et le silence se

Digitized by Google

sont faits sur son sépulcre. Qui sait si parmi vous il n'en est pas dont la piété timide ne se déconcerte et ne tremble que l'avenir ne donne tort à Jésus-Christ et raison à l'incrédulité.

Pourquoi trembler et pourquoi craindre? Est-ce que l'Eglise a de nos jours plus de chances de ruine qu'à son berceau? Est-ce qu'aujourd'hui Jésus-Christ est plus seul qu'autrefois et à l'origine? Mais alors on disait que l'humanité n'irait pas à lui; on dit aujourd'hui que l'humanité s'en détache. Aujourd'hui on proclame sa puissance déchue, alors on la proclamait impossible. Ce Christ qui ne pouvait pas arriver à l'empire y est arrivé si pleinement, si vite, avec tant de force qu'au bout de trois siècles il s'était emparé de la conscience humaine, que depuis dix-huit siècles la conscience humaine n'a pu se détacher de l'étreinte de cette main divine. Est-ce qu'il est plus difficile de continuer la vie que de la donner? Est-ce que celui qui a donné le triomphe n'est pas capable de donner la durée? Oui, mon Dieu, ce que vous avez fait me répond de ce que vous ferez un jour. Vous avez accompli assez fidèlement votre parole depuis dix-huit siècles, pour ne donner plus de prétexte à la défiance et à la crainte. Vous avez vaincu, vous vaincrez; vous avez régné, vous règnerez encore, et vous régnez!

J'ajoute que tout est divin dans l'exécution.

Dans toute révolution trois éléments sont nécessaires : Un chef, les instruments et les moyens.

Le chef! D'abord assurément, quand il s'agit d'une œuvre aussi vaste que celle de la régénération de l'humanité, il ne faut rien moins dans le chef qui l'entreprend qu'une immense valeur intellectuelle. Sous ce point de vue, Jésus-Christ est hors de ligne : la simple étude de son idée nous a révélé une hauteur d'intelligence et de volonté qui n'appartient qu'à un Dieu.

Mais le mérite personnel du chef ne suffit pas encore au succès de l'œuvre; il est deux choses dont un réformateur et un conquérant ne sauraient se passer; je veux dire le temps et la considération. Le temps sans quoi nulle action n'est possible, et la considération sans quoi il est impossible d'arriver au succès.

D'abord le temps. Jésus-Christ n'en tient nul compte. A la différence des grands hommes, il est maître du temps; ses miracles le prouvent, et assurément on peut retenir la vie pour soi-même quand on la rend aux autres jusque dans le tombeau. Mais à la différence encore des grands hommes, il dédaigne le temps, et quand il veut fonder le succès de son œuvre il le fonde sur sa mort. Que les autres, à la bonne heure, placent le succès avant la tombe; lui, il le placera au-delà. Il veut vaincre, sans doute, mais c'est son dessein de faire sortir sa victoire de ce qu'il y a de plus faible, de ce qu'il y a évidemment de plus misérable, de ce qui ressemble le plus au néant, en un mot, de le faire sortir de sa mort. Aussi, voyez-le; il ne gardera rigoureusement de la vie que ce qui lui est strictement nécessaire pour révéler sa doctrine, pour recruter ses apôtres, pour établir la hiérarchie de son royaume; et, cela fait, il hâtera de ses désirs le moment qui doit le débarrasser de la vie, comme on vous débarrasse d'un empêchement et d'un obstacle. Il dit hautement sa pen-

Digitized by Google

sée, il la dit sans cesse et à tous ; il dit à ses disciples : Quand je ne serai plus avec vous, je n'en serai que plus fort. Il dit à ses ennemis : Quand vous me tuerez, vous avancerez mon œuvre ; c'est en lui ôtant son auteur que vous lui donnerez sa plus grande puissance. Enfin, au peuple, il dit : Vous pouvez bien ne pas venir à moi pendant la vie ; mais quand je serai dans la tombe, c'est de là que je vous attirerai à moi ; je saurai bien vous amener au pied de mes autels.

Au moins s'il dédaigne la vie, si peu qu'il en garde, il l'environne de la gloire et de la considération. Ne le pensez pas.

Non-seulement Jésus-Christ ne cherche pas la considération, mais il s'étudie à l'éviter ; il la fuit. Non-seulement il n'accepte pas les hommages qui vont à lui, mais pendant toute sa vie il ne s'efforce que de conquérir en quelque sorte l'ignominie et l'opprobre. Oui, jamais les Alexandre et les César ne sont allés à la gloire avec autant d'ardeur que lui à l'ignominie ! La honte lui est venue de toutes parts, du dedans et du dehors, d'en haut et d'en bas, de l'amitié qui le trahit et de la haine qui le tient entre ses mains, des pouvoirs publics qui le flétrissent et de la populace qui l'insulte et le blasphème ; en un mot, jamais dans une vie d'homme on n'a vu une telle plénitude et une telle universalité d'opprobres ; sa doctrine, sa mission, sa parole, sa personne, rien en lui n'échappe à la flétrissure. On dirait que la haine l'a enveloppé dans le mépris comme dans un réseau. Ainsi le succès étrange qu'elle espérait, elle l'a obtenu. Nul n'est descendu aussi bas et aussi loin dans la honte. Sa mort répondra à sa vie : quand il sera sur la croix, à son heure suprême, il épuisera tout ce que la rage des hommes peut inventer ; du haut de cette croix, il pourra porter le défi à la haine d'ajouter une honte de plus !

Certes, s'il entrait dans ses desseins de se faire une situation désespérée, il ne pouvait pas mieux réussir ; il n'est pas une cause, si glorieuse qu'elle soit, qui puisse tenir devant tant d'outrages. Ainsi, c'en est fait, au sens humain, c'en est fait de l'Eglise et de l'Évangile, et nous pouvons dire : tout est perdu !

Qu'est-ce que vous dites que tout est perdu ? Dites donc plutôt que tout est gagné. Dites que jamais l'Église et l'Évangile n'ont eu plus de vie ; que jamais l'Évangile n'a été moins seul, plus près et plus voisin de la victoire et du triomphe. Attendez quelques jours encore ; ne jugez pas sur les apparences. Ce Christ si faible, si humilié, tellement dans l'opprobre et la honte, ce n'est rien moins que la sagesse et la vertu de Dieu même. Voilà ce qui est variment au-dessus de l'homme ; c'est de tirer sa gloire de sa bassesse et sa puissance de son infirmité Voilà ce qui est le comble et le dernier terme de la sagesse, c'est de se déshonorer soi-même et de se faire honorer ; de se mettre dans la poussière et de commander à l'amour ; de venir relever cette poussière, de la prendre dans ses mains et enfin de la porter sur un trône, sur un autel ! Voilà ce qui est véritablement divin. S'emparer du monde jusqu'à lui faire adorer sa honte ; mourir sur une croix, et du haut de cette croix saisir l'humanité, lui faire plier le front dans la poussière, et dix-huit siècles durant la tenir soumise, patiente, à deux genoux, devant la faiblesse, devant l'infirmité, l'abandon et le supplice d'un crucifié !

Digitized by Google

Nous avons vu le chef, quels seront maintenant les coopérateurs ?

Dans l'ordre humain, lorsqu'un homme médite une grande œuvre de réforme et de conquête spirituelle, son premier soin est de se choisir des coopérateurs, de les choisir dignes de l'œuvre qu'il médite. Il ne vient a l'esprit de personne que la grandeur de l'œuvre puisse couvrir la nullité de l'ouvrier ; personne ne se persuade que la majesté même de l'entreprise soit pour celui qui en est chargé, qui s'y dévoue, une dispense d'aptitude et de talent. Voilà pourquoi tous les grands hommes s'efforcent d'appeler les hommes éminents, de les gagner à leur œuvre ; c'est déjà pour eux la moitié du succès.

Certes, si jamais une œuvre demandait toutes les aptitudes, tous les talents, c'est sans doute l'œuvre que Jésus-Christ médite et le but qu'il se propose. Eh ! bien reconnaissez-vous tout cela dans les apôtres qu'il s'est choisis ? Non, assurément non. En effet, croit-il à la supériorité, lui qui pendant toute sa vie ne s'est étudié qu'à cacher, qu'à couvrir de tant d'ombres et de nuages la supériorité dans lui-même ? Non, non, il n'ira pas demander aux autres ce dont il a fait tant de dédain lorsqu'il le possédait en lui-même. C'est là son dessein; il l'a avoué hautement ; c'est que ce ne soient pas les grands hommes qui fassent son œuvre, mais son œuvre qui fasse les grands hommes. Donc il passera à côté des habiles, des sages, des puissants ; il dédaignera souverainement tout ce qui est crédit, autorité, puissance, sagesse, génie, sur la terre ; il descendra jusqu'aux derniers degrés de l'échelle sociale, et là, quand il trouvera des ignorants pour qui le monde et Dieu n'existent pas, des bateliers, des hommes qui ont borné toute leur ambition au succès d'une pêche, voilà ceux qu'il choisira pour ses coopérateurs et pour ses apôtres. Aussi qu'ils viennent avec leurs noms inconnus, leurs manières rudes, leur parole barbare, leur inexpérience profonde des hommes et des choses; qu'ils viennent : s'il n'y a pas de rapports entre eux et le monde qu'ils doivent conquérir, du moins y en a-t-il entre les filets qu'ils quittent et l'atelier d'où sort leur maître. Un jour il y aura des proportions entre les bateliers du lac de Genesareth et le crucifié du Calvaire. Que le grand œuvre de la régénération de l'humanité leur soit confié, ils n'ont pas besoin d'autre valeur, d'autre puissance que celle qu'ils vont recevoir de leur maître : il leur donnera tout en leur donnant la mission, il leur créera tout en leur créant l'apostolat. Le défaut d'instruction fera leur science, le défaut d'autorité fera leur crédit, leur puissance, leur force, leur courage, leur union et leur constance. Aussi que la tâche de conquérir le monde leur soit confiée, ils n'en seront pas effrayés ; ils comprennent leur impuissance ; ils mesurent l'étendue de la tâche ; ils l'acceptent. Quelque chose leur dit qu'ils vaincront. Ils savent qu'ils ne sont rien, que devant eux et contre eux ils ont tout, cependant ils ne désespèrent pas de venir à bout de tous. Leur maître leur a dit : Allez et enseignez ! Ils l'ont entendu ; voilà que tout à la fois ils se rassemblent, ils délibèrent; ils fixent leurs regards sur le globe comme l'aigle qui du haut des airs fixe le regard sur sa proie. Les voilà qui comptent les provincce, qui les partagent, comme après la victoire on partage les dépouilles. Chacun d'eux étend la main sur un peuple, sur un royaume ; l'un dit : à moi l'Orient ; et l'autre : à moi l'Occident. Chacun veut avoir sa

Digitized by Google

part dans cette distribution de provinces et d'empires ; les années succèdent aux années, les vicissitudes succèdent aux vicissitudes, les combats aux combats. Il se trouve qu'au terme de leur carrière aucun d'eux n'a trahi sa mission ; chacun a rempli son devoir, et chacun d'eux après sa mort se trouve législateur et conquérant !

Ici assurément le doigt de Dieu est visible. Que s'était proposé Jésus-Christ? C'était de se faire un royaume de l'Église, tellement en dehors et tellement au-dessus des puissances humaines, qu'aucune d'entre elles ne pût rien prétendre dans la gloire de la fondation, et surtout ne pût réclamer aucun droit dans le gouvernement.

Voilà pourquoi il laisse de côté les savants et les sages ; il les appellera un jour, cela est vrai, mais ce sera lorsqu'il sera évident qu'ils sont inutiles au triomphe. Alors Jésus-Christ viendra à eux et leur dira : Vous le voyez, je n'ai pas eu besoin de vous ; j'ai fait cela malgré vous, sans vous, sur vous. Maintenant, ô sages ! éclairez-vous, soyez illuminés. O rois de la sagesse humaine ! maintenant vous pouvez vaincre : les barrières vont tomber devant vous ; mais vous ne vaincrez qu'à la condition d'être des disciples et non des maîtres ; ne raisonnez pas sur ma foi, sur mon évangile : je n'ai pas voulu des penseurs pour apôtres, je n'en souffrirai pas pour disciples. Il n'y a rien en moi qui vienne de vous, qui appartienne à vous. Vous êtes dans le royaume des âmes, et ce royaume n'a qu'une loi : la souveraineté de Dieu sur tous, l'égalité de tous devant Dieu !

Enfin, les moyens :

Jusqu'ici Jésus-Christ a méconnu, violé toutes les lois du gouvernement de la société humaine. Les révolutions de la terre se préparent de loin ; elles se font dans les esprits d'abord ; elles éclatent ensuite dans les faits : l'opinion les prépare, les événements les consomment. Jésus-Christ ne prépare rien ; il s'attaque brusquement à toutes choses, et il veut réussir.

Les révolutions humaines commencent par en haut ; ce sont des hommes puissants qui impriment le mouvement aux choses et aux hommes, qui ont attiré à eux la foule et qui sont servis par les circonstances ; la masse vient ensuite, et l'idée populaire triomphe.

Jésus-Christ fait sa révolution de bas en haut, des ignorants aux savants, des pauvres aux riches, des peuples aux grands et aux rois.

Reste un troisième caractère qui sera méconnu et violé comme tous les autres : c'est que toute révolution humaine s'accomplit par la force et nécessairement par la violence, car il est dans la nature de toute puissance qui marche de briser tous les obstacles ; s'arrêter pour elle, ce serait mourir.

Eh bien ! ici ce sera toujours le même système de faiblesse et le même parti pris d'infirmité. On ne connaîtra qu'une loi contre la violence, la douceur jusqu'à la faiblesse extrême ; une seule ressource, la conviction intérieure, la foi ; et au-dehors, le sang versé à flots ; en un mot, qu'un seul moyen, le martyre !

Et ici, voyez : dès que l'idée de Jésus-Christ paraît dans le monde, le monde se soulève contre elle. Comment ses disciples et ses apôtres vont-ils la

Digitized by Google

défendre? Comment vont-ils s'attaquer à la puissance ennemie? En cédant et en mourant : si on les insulte, ils baissent la tête devant l'outrage; si on les met aux fers, ils ne brisent pas les chaînes; si on tire le glaive, ils présentent la poitrine; si on frappe, ils meurent; mais en mourant ils pardonnent et ils prient. Et puis, de faiblesse en faiblesse, d'infirmité en infirmité, cédant toujours, souffrant tout, et, à la fin, ce sont eux qui restent les maîtres du champ de bataille. Oui, la victoire est aux victimes, et en dernière analyse le monde est demeuré entre les mains des martyrs. Ainsi, en apprenant aux apôtres à sacrifier toutes choses pour la vérité, Jésus-Christ par cela seul a placé la vérité au-dessus de toutes choses, et il en a fait la première des puissances, la première des dignités de l'univers.

O faiblesse des apôtres! que vous avez donc été forte! O folie de la croix! que vous avez donc été sage! O Église de Jésus-Christ! que vous êtes donc posée sur des fondements inébranlables et que vous n'avez rien à craindre, ni du temps, ni des hommes. A la bonne heure! on peut craindre lorsque pour vivre on est obligé de vaincre, de faire des ruines et de donner la mort; mais on n'a pas à craindre lorsque pour vivre on n'a besoin que de céder, de souffrir et de mourir.

Tout est donc divin dans l'idée et dans l'exécution. Dans le succès, il est inutile de le prouver. Assurément les faits parlent assez haut et dispensent de tout discours. Quel succès a été plus rapide?

Descendez de dix-huit siècles dans le passé; devant un berceau, un enfant n'a que deux disciples : son auguste mère et l'auguste époux de sa mère, Joseph le Charpentier. Traversez trois siècles, cet enfant est devenu ce Dieu du monde; ses disciples sont maintenant partout : l'Empire même se tient debout devant ses évêques; Constantin leur dit : mes pères et mes frères. Quel succès plus universel? C'est lui qui a créé le monde religieux, qui a reconstitué le monde politique; il y a laissé des éléments qui n'en sortiront plus. Enfin, quelle société plus permanente et plus durable? Y a-t-il un seul peuple qui l'ait connue et qui l'ait oubliée? Son empire lui-même a-t-il perdu quelque chose de son étendue? Les sujets ont pu changer, l'empire est resté le même. L'empire de Jésus-Christ est comme ces grands arbres de nos montagnes qui peuvent laisser leurs feuilles à l'hiver, abandonner leurs rameaux à la violence de l'orage, mais qui savent retrouver, dans leur sève, ce qu'ils ont jeté aux frimas et ce qu'ils abandonnent à la tempête!

Ainsi, le succès est incontestable; il accuse donc un caractère divin.

Mais qui donc, avant l'événement accompli au début de l'empire, dès les premiers pas des apôtres marchant à la conquête, eût pu s'attendre à ce prodige de succès, à cette plénitude de triomphes?

Je suppose qu'à la quarante-deuxième année du règne d'Auguste, lorsque l'enfant de Bethléem était encore caché dans l'obscurité et le mystère de sa naissance, je suppose qu'un envoyé d'en haut se fût présenté devant le sénat, et que là, en présence d'Auguste et de ces descendants des Crassus, des Pompée, des Scipion, il eût tenu à tous ce langage :

César, et vous tous sénateurs, écoutez! Un enfant vient de naître dans une

Digitized by Google

ville obscure et presque inconnue de l'Orient ; son berceau n'a rien de ce qui donne la gloire et la force aux enfants des hommes ; sa vie ressemblera à sa naissance ignorée ; sa mort sera cruelle et pleine d'humiliation ; il mourra sur une croix ! eh bien ! cet enfant, c'est le maître du monde ; il est votre souverain, vous êtes ses sujets. Vous, César, un jour viendra qu'il vous prendra votre capitale ; il en fera le siége de son empire et le centre de son culte ; il forcera vos successeurs à se retirer devant ses pontifes. Et vous, sénateurs, il viendra dans cette enceinte ; il fera mettre sa propre image à la place de cette statue de la Victoire. Puis, il prendra vos enfants et vos femmes, il choisira parmi eux ses disciples, et quand il le voudra, ses apôtres. Vainement, dans vos successeurs, vous vous éleverez contre lui ; vainement vous multiplierez les victimes, un jour viendra qu'il forcera vos descendants à venir dans vos amphithéâtres ramasser pieusement les restes des victimes que vous aurez égorgées, à leur dresser des temples, des autels de leurs propres mains. Trois siècles s'écouleront, et ce que j'avance sera réalisé !

Certes, si un prophète, un envoyé d'en haut avait tenu ce langage à César et au sénat, Rome tout entière aurait ri de ses oracles ; la majesté de l'empire outragée n'eût pas manqué de demander sa mort. C'était une prédiction autrefois ; aujourd'hui ce n'est pas autre chose que de l'histoire !

Concluons donc : de toute nécessité il faut dire que toutes les lois qui régissent le monde sont renversées, ou bien que c'est Dieu qui se joue de ses créatures intelligentes : Ou il faut tourner éternellement dans ce cercle, ou il faut tomber à genoux et dire à Jésus-Christ : Vous êtes vraiment le Christ et vraiment le fils de Dieu ! — Il est Dieu ; mais s'il est Dieu, il lui faut un empire, et son premier empire n'est-ce pas la volonté de l'homme ? S'il est Dieu, quel est le premier de ses autels si ce n'est votre cœur ? S'il est Dieu, c'est lui qui est le bien suprême : sachons donc nous donner à lui, et si fortement, et si étroitement, que nous ne fassions qu'un avec lui pendant cette vie, et qu'un avec lui dans l'unité de sa gloire et de son bonheur !

ADHÉSIONS DES ÉVÊQUES

au Gouvernement de la République.

Circulaire de Monseigneur l'archevêque de Paris au clergé du diocèse.

Paris, le 24 février 1848.

Monsieur le Curé,

En présence du grand événement dont la capitale vient d'être le théâtre, notre premier mouvement a été de pleurer sur le sort des victimes que la mort a frappées d'une manière si imprévue ; nous les pleurons tous, parce qu'ils sont nos frères : nous les pleurons, parce que nous avons appris, une

fois de plus, tout ce qu'il y a dans le cœur du peuple de Paris de désintéressement, de respect pour la propriété et de sentiments généreux.

Nous ne devons pas nous borner à répandre des larmes : nous prierons pour tous ceux qui ont succombé dans la lutte; nous demanderons à Dieu qu'il leur ouvre le lieu de rafraîchissement, de lumière et de paix.

En conséquence, vous voudrez bien faire célébrer, le plus tôt possible, un service solennel auquel vous donnerez toute la pompe que permettront les ressources de la fabrique. La messe sera celle *In die obitûs*, avec l'oraison *Pro pluribus Defunctis*. Ce service devra avoir lieu aussitôt que vous aurez pu en prévenir les fidèles, fût-ce même un dimanche. Pendant la messe, une quête sera faite pour le soulagement des familles pauvres de ceux qui sont morts ou qui ont été blessés. Le produit de cette quête sera versé par MM. les Curés entre les mains du maire de leur arrondissement.

La présente lettre sera affichée partout où besoin sera.

Recevez, Monsieur le Curé, l'assurance de mon sincère attachement.

† DENIS, *archevêque de Paris*.

Nota. Dans le cas où il serait nécessaire ou utile d'établir des ambulances dans vos églises, vous n'hésiterez pas à les offrir, alors même que l'office du dimanche devrait être supprimé.

Si cet office peut avoir lieu, vous chanterez, après la messe de paroisse, le verset, *Domine salvum fac Francorum gentem*... et l'oraison : *Deus à quo sancta desideria*, *recta consilia*, etc.

Le soir même, le gouvernement provisoire rendait le décret suivant :

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Le gouvernement provisoire, fermement résolu à maintenir le libre exercice de tous les cultes, et voulant associer la consécration du sentiment religieux au grand acte de la liberté reconquise, invite les ministres de tous les cultes qui existent sur le territoire de la République à appeler la bénédiction divine sur l'œuvre du peuple, à invoquer à la fois sur lui l'esprit de fermeté et de règle qui fonde les institutions.

En conséquence, le gouvernement provisoire engage M. l'archevêque de Paris et tous les évêques de la République à substituer à l'ancienne formule de prière pour le gouvernement les mots : *Domine salvum fac Populum*.

Le ministre des cultes est chargé de l'exéeution du présent décret.

Monseigneur l'archevêque de Paris s'est empressé, dès les premiers moments, d'aller porter des consolations aux blessés de l'Hôtel-Dieu, de la Charité et de Beaujon. Plusieurs de ces blessés sont morts et ont tous réclamé et reçu les derniers secours de la religion.

Le cardinal de Bonald, archevêque de Lyon, au clergé de son diocèse :

« Lyon, le 27 février 1848.

« Mes chers coopérateurs,

« Les changements politiques survenus en France vous sont connus. Ce

Digitized by Google

n'est pas nous, toujours occupés des intérêts éternels, qui nous étonnerons d'entendre dire que la main de Dieu renverse les trônes dans sa justice, et brise les couronnes.

« Au milieu des émotions de ces premiers jours, conservez le calme, et mettez toute votre confiance en la divine Providence. Donnez aux fidèles l'exemple de l'obéissance et de la soumission à la République. Vous formiez souvent le vœu de jouir de cette liberté qui rend nos frères des États-Unis si heureux ; cette liberté, vous l'aurez. Si les autorités désirent arborer sur les édifices religieux le drapeau de la nation, prêtez-vous avec empressement au désir des magistrats. Le drapeau de la République sera toujours pour la religion un drapeau protecteur.

« Poursuivez avec zèle, mes chers coopérateurs, votre sainte mission, occupez-vous des pauvres, concourez à toutes les mesures qui pourront améliorer le sort des ouvriers. Il faut espérer qu'on montrera enfin un intérêt sincère et efficace à la classe laborieuse.

« Les citoyens qui ont succombé à Paris dans les journées de février sont tombés glorieusement en défendant les principes de liberté civile et religieuse, qui seront désormais en France *une vérité;* nous n'aurons plus rien à envier à l'Amérique septentrionale. La reconnaissance et une fraternité toute chrétienne nous convoquent au pied des autels, pour prier pour le repos de l'âme des Français que nous pleurons.

« Agréez, mes chers coopérateurs, l'assurance de mon sincère attachement.

« † L. J. M. Cardinal DE BONALD,
« *Archevêque de Lyon.* »

S. E. le cardinal-archevêque de Cambrai, au clergé de son diocèse.

« Cambrai, le 1er mars 1848.

« Monsieur et très-cher Curé,

« De grands événements viennent de s'accomplir dans notre patrie. L'Église les accepte des mains de la Providence. Supérieure aux vicissitudes d'un royaume qui n'est pas le sien, elle n'y intervient que pour prier et bénir, et par la persuasion de la parole et de l'exemple, inspirer à tous l'esprit de concorde et de paix. La première, elle a proclamé dans le monde les idées de liberté, de justice, d'humanité, de fraternité universelle. Elle les proclame de nouveau, en présence de tous les peuples, par la voix de son auguste chef. Elle ne peut donc qu'accueillir avec confiance des institutions qui ont pour but d'assurer le triomphe de ces saintes lois.

« Cependant, de nombreuses victimes ont succombé dans des luttes généreuses. Nous demanderons à Dieu de recevoir leurs âmes dans son éternel repos

« Les formes des gouvernements humains changent et se renouvellent ; mais le peuple reste. Nous prierons donc aussi pour le peuple, pour ce peuple

Digitized by Google

magnanime qui, par sa modération dans la force, s'est montré plus grand que la victoire elle-même.

« † Cardinal PIERRE GIRAUD,
archevêque de Cambrai. »

Evêché de Nancy.

« Monsieur le Curé,

« Dans les circonstances graves où nous sommes placés, c'est pour nous un besoin de communipuer avec nos chers coopérateurs. Le gouvernement de 1830 est tombé, et un gouvernement provisoire est établi, en attendant que le vœu national se prononce d'une manière définitive. Au milieu de toutes les révolutions qui agitent le monde, vous savez, monsieur le curé, que l'Église doit continuer son œuvre essentielle, qui est la sanctification des âmes. Sans faire dépendre ses destinées divines de telle ou telle forme de gouvernement, elle les a toutes adoptées et bénies lorsqu'elles ont réalisé les principes immortels de justice et de liberté qui sont la base de tout ordre social, lorsqu'elles ont garanti la sûreté des personnes et des propriétés, et particulièrement l'exercice du culte que nous rendons à Dieu.

« C'est d'après cette doctrine que nous vous exhortons de plus en plus à régler votre saint ministère. Prêchez à tous les devoirs de la morale chrétienne dont l'Évangile est l'éternel fondement. Exhortez tous nos frères en Jésus-Christ à la paix, à la concorde et à l'usage régulier de leurs droits de citoyens, pour que partout le bon ordre se maintienne, que la propriété soit respectée, que les églises et les autres monuments publics soient garantis de toute atteinte, et que la piété chrétienne puisse continuer de vivre en paix sous la protection des lois du pays.

« Dites à vos bien-aimés paroissiens, monsieur le curé, à quelque opinion politique qu'ils appartiennent, que nous les portons tous dans notre cœur; dites-leur que nos mains s'élèvent vers le ciel pour invoquer Dieu et pour les bénir; dites-leur que nous espérons voir notre beau diocèse traverser les jours de perturbation pur de tout excès, et n'avoir jamais à rougir devant les étrangers d'un seul acte commis dans cette partie de la France qui est confiée à notre sollicitude pastorale.

« Agréez, monsieur le curé, l'assurance de notre dévouement affectueux.

« ALEXIS évêque de Nancy et de Toul. »

Lettre pastorale de Mgr l'évêque de Périgueux au clergé et aux fidèles de son diocèse, à l'occasion des évènements de février 1848.

Lorsque le sang a coulé, nos très-chers frères, la religion pleure et prie. Or, vous le savez, dans la capitale de notre belle France, comme dans *Rama*, *des pleurs et des gémissements se sont fait entendre; c'est Rachel pleurant ses enfants, et ne voulant pas se consoler parce qu'ils ne sont plus.*

Fils dévoués de la sainte Église catholique, apostolique et romaine, venons

Digitized by Google

gémir avec notre Mère sur le tombeau de nos frères, dont le sang ne criera point haine et vengeance, mais : *Union et charité.*

Ce n'est point assez pour notre cœur.

Hâtons-nous aussi d'unir à nos larmes les prières sublimes et toutes-puissantes de notre liturgie sacrée, et groupés aux pieds de nos autels, supplions le Seigneur de donner à ces âmes *le lieu de lumière, de rafraîchissement et de paix.*

Ce premier tribut de deuil et de suffrages payé à la mémoire de nos frères, recueillons-nous, enfants bien-aimés, dans ce calme si providentiel que le Seigneur dans sa bonté nous accorde.

Après avoir adoré les desseins de la Providence, signalons le respect du peuple de Paris pour la religion et la propriété. Au milieu de sa victoire, il s'inclinait profondément devant le Christ, son maître, son Dieu, et punissait toute main qui se souillait du bien d'autrui.

Déjà deux voix augustes l'en ont félicité : celle de son premier pasteur, dont les nobles paroles ont retenti par toute la France; et celle du digne représentant de l'immortel Pie IX, qui exprime hautement la vive et profonde satisfaction que lui inspire le respect que ce peuple a témoigné à la Religion. Aussi demeure-t-il convaincu que le cœur paternel de Pie IX en sera profondément touché, et que le Père commun des fidèles appellera de tous ses vœux les bénédictions de Dieu sur la France.

Ainsi, peuple de nos cités et de nos campagnes, *notre joie, notre couronne et notre gloire,* enfants de l'Église immuable, ainsi respecterez-vous la religion et ses ministres, les propriétés et les personnes.

Et vous, prêtres de Jésus-Christ, collaborateurs chéris, comprenez et accomplissez votre mission. Elle est belle, elle est sublime! Dieu aidant, nous espérons pouvoir toujours, en marchant à votre tête, nous montrer digne de vous.

Retirés dans le sanctuaire, remplissons saintement tous les devoirs de notre ministère sacré; prions pour notre bien-aimée patrie, et prêchons toujours, de paroles et d'exemples, la paix et l'union, la soumission et la charité.

Peuples et prêtres de notre France, levons-nous donc comme un seul homme qui aspire, avec l'Église, à *cette sainte liberté des enfants de Dieu.* Que les partis divers oublient enfin les dissensions qui n'ont que trop souvent ensanglanté notre patrie; et qu'à l'exemple des premiers chrétiens, notre devise soit toujours : *Cor unum et anima una,* un seul cœur, une seule âme.

Ainsi, religieux et libres, chrétiens et Français, serons-nous, avec nos croyances et notre unité, grands, généreux et forts, au milieu des nations.

(La suite page 227, *Discours sur la Passion.*)

Digitized by Google

DISCOURS SUR LA PASSION.

PAR Mgr VEYSSIÈRES (1).

Omnis turba eorum qui aderant ad spectaculum istud, et videbant quæ fiebant, percutientes pectora sua revertebantur.

La foule qui était accourue à ce spectacle voyant ce qui s'était passé s'en retournait en se frappant la poitrine. (*Saint Luc.*)

Il y a dix-huit siècles à pareil jour et presque à la même heure, une ville dont le nom est marqué d'une tache de sang dans l'histoire, ébranlée par une commotion violente, s'agitait, se pressait en tumulte dans ses rues et sur ses places publiques ; un bruit sinistre et confus de voix innombrables avait succédé tout à coup à un silence de terreur et d'angoisse. C'était comme une vive et soudaine explosion de tous les sentiments contraires qu'une force surnaturelle avait tenus quelque temps comprimés dans les cœurs. Ici, des larmes, des sanglots, et toutes les marques extérieures d'une douleur inconsolable ; là des imprécations, des blasphèmes, et la joie mal assurée d'une vengeance pourtant satisfaite.

Quelle était donc la cause de cette universelle agitation? Quel événement si extraordinaire avait donc ainsi remué les entrailles de cette immense multitude?... Une exécution sanglante avait eu lieu aux portes de cette ville. Un homme, condamné par le conseil suprême de sa nation, venait d'expirer dans les tortures du dernier supplice. Mais des signes étranges avaient ébranlé toute la nature : la terre avait tremblé sous les pieds des bourreaux, les pierres des sépulcres s'étaient brisées, le jour avait pâli, et les ténèbres d'une nuit anticipée s'étaient abaissés comme un voile de sombre douleur sur cette scène lamentable, et la foule qui était accourue à ce triste spectacle, muette d'épouvante, saisie d'un tremblement religieux s'éloignait en se frappant la poitrine, comme si le courroux du ciel eût déjà grondé sur elle, comme si, des profondeurs du Calvaire une voix terrible eût déjà fait retentir dans tous les cœurs cette menace prophétique : Malheur ! malheur au Temple! malheur à Jérusalem ! *Omnis turba, etc.*

Depuis que le spectacle d'une pareille mort a été donné au monde, chaque génération qui passe sur la terre s'arrête aussi devant cette croix toujours immobile au milieu du mouvement universel qui emporte les hommes et les siècles. Les uns se prosternent, méditent, adorent et pleurent ; d'autres passent en courant, s'inclinent à peine et quelquefois blasphèment ce qu'ils ignorent, ce qu'ils n'ont jamais senti. Les Juifs ne trouvent dans cette croix qu'un objet

(1) Mgr Veyssières, Prélat Romain, est directeur propriétaire de l'*Ami de la Religion*. Nous devons à son obligeance la communication de ce discours remarquable.

Digitized by Google

de scandale : L'esprit frivole et superbe des grecs n'y voit qu'une folie ; mais la force et la sagesse de Dieu, dit saint Paul, s'y révèlent à ceux qui ont eu le bonheur d'être appelés soit d'entre les juifs, soit d'entre les nations païennes.

Ce qui est arrivé de nos jours, le retour bien marqué vers les idées catholiques, le besoin de vérité qui tourmente les plus belles intelligences, les graves préoccupations des esprits en apparence les plus frivoles, cette activité dévorante qui s'en va chercher des raisons de croire jusque dans les profondeurs des mystères chrétiens, tout, dans cette société qui s'agite fatiguée par le doute, ne montre-t-il pas que, si la foi de Jésus-Christ n'a pas reconquis sur tous les cœurs son antique et légitime empire, ils sont isolés et comme perdus au milieu de notre époque, ces restes de prétendus esprits forts qui osent encore secouer la tête en présence de la croix. Tout n'indique-il pas que si quelquefois encore de grands scandales accusent les lâches calculs d'une sagesse impie, ce n'est plus là que l'impuissant effort de l'incrédulité philosophique du dernier siècle, qui achève d'expirer parmi nous sous l'unanime réprobation d'une génération plus impartiale et plus éclairée.

Je n'ai donc pas à craindre de rencontrer ici ces préventions d'un philosophisme vulgaire, en fixant vos regards sur Jésus-Christ, victime et sauveur du monde. Quel plus noble, quel plus digne sujet de méditation pour des esprits sérieux, pour des âmes élevées ! Un philosophe, que l'antiquité avait appelé divin, regardait comme le type accompli du beau idéal l'homme vertueux précipité du rang suprême dans le malheur par l'injustice de ses concitoyens et supportant sans se plaindre toutes les rigueurs d'une grande infortune. C'était selon lui le plus haut degré de cette beauté morale dont l'image seule, sans la réalité, ravit le cœur, élève l'âme, et fait couler quelquefois des larmes d'attendrissement et d'enthousiasme. Or, mes frères, tous les caractères qui, par le contraste de deux extrêmes opposés, la grandeur et l'infortune, les supplices et la résignation, l'innocence et la mort, forment le beau idéal de la vertu, brillent de je ne sais quel éclat divin dans la personne de Jésus-Christ, victime et sauveur du monde ; ils dépassent de si loin tout ce que notre esprit peut rêver de beauté et de perfection morale que, pour expliquer cette réalité vivante, il nous faut monter jusqu'à la divinité même et reconnaître que tant de perfection n'a pu se montrer aux yeux des hommes que dans la personne d'un Dieu. C'est de ce point de vue, mes frères, que je me propose d'envisager le dernier acte de la vie de Jésus-Christ, de cette vie si belle, si glorieuse et si pure qui va se terminer à la grande catastrophe de la croix. Jésus-Christ, victime et sauveur du monde, nous offre le magnifique spectacle de la grandeur la plus haute, de la gloire la plus éclatante, subissant tous les excès du malheur avec une résignation divine et pour un motif d'une élévation infinie.

Puisse, à mesure que le tableau se déroulera sous nos regards, puisse la vertu de cette victime du monde briller d'elle-même par des traits si divins, que rien dans mes paroles, beaucoup trop faibles pout un sujet si grand, ne soit capable d'en affaiblir l'éclat immortel !

Demandons à la croix sa force qui ébranle, et son onction qui touche les cœurs : *O crux ave.*

Digitized by Google

L'historien le plus profond et le plus éloquent des temps modernes, domine toute l'histoire du genre humain, du point de vue le plus élevé où le génie de l'homme, soutenu par les révélations, puisse jamais atteindre. Assis au milieu des ruines des empires, tristes matériaux de l'histoire; méditant sur les débris confus de palais, de villes, de sceptres, de couronnes brisées ; en présence de ces vastes solitudes où dorment du même sommeil tant de peuples et tant de rois jadis célèbres, où de tant de grandeur il reste à peine sur quelques tombeaux un souvenir, un nom propre effacé, Bossuet ne trouvant sur les lèvres qu'une réponse de douleur et de mort, élève vers le ciel sa grande âme désolée; il ose interroger Dieu même, et Dieu semble lui révéler le sublime secret de ces ruines. Il lui montre dans les révolutions de l'univers, non plus un jeu cruel et fatal des passions humaines, mais une cause intelligente et divine qui, à travers quarante siècles, faisant concourir à ses desseins éternels et l'élévation et la chute des empires, et la marche des peuples et les projets de ceux qui les gouvernent, prépare, révèle et accomplit le grand œuvre de la rédemption des hommes.

Cette profonde conception du plus beau génie dont s'honore l'Église de France, n'est que le point de vue véritable d'où les livres sacrés nous avaient déjà montré de loin toutes les grandeurs de la victime qui est venue sauver la race humaine. Son nom brille, comme un rayon d'espérance, à la première page des annales du monde ; il se mêle comme une consolation céleste aux premières douleurs de l'homme dépouillé de son bonheur et de son innocence. Le Créateur, outragé par la révolte de son ingrate créature, laisse tomber le nom divin, comme une parole de grâce, parmi les éclats foudroyants de sa colère. Chaque peuple qui se forme des débris dispersés des premières familles emporte, avec le triste héritage de la douleur et du crime, l'espoir et la promesse de ce divin Rédempteur. Le genre humain, qui du paradis terrestre étend comme un grand fleuve ses milliers de bras sur l'univers, répand au loin par toute la terre la promesse de cette victime qui doit venir un jour sauver le monde. Il est vrai que cette promesse s'altère en passant d'une génération corrompue à des générations plus dépravées encore ; elle s'efface, elle va se perdre dans la nuit épaisse de l'idolâtrie. Mais Dieu suscite alors un peuple qui n'aura d'autre mission sur la terre, que de transmettre de siècle en siècle le nom de cette victime à l'univers. Ce peuple sera lui-même tout entier dans ses lois, dans son culte, dans ses sacrifices et jusques dans ses malheurs, une ombre, une figure au-dessus de laquelle s'élève la grande et majestueuse réalité de Jésus-Christ, victime et sauveur du monde. Moïse, le plus grand homme des temps antiques, l'annonce comme devant effacer l'éclat de son propre ministère. Les prophètes qui ont aperçu de loin ses diverses infortunes ont aussi salué sa gloire. Vainement ils empruntent au langage oriental, toute la pompe et la magnificence de ses plus riches images ils confessent leur impuissance à raconter l'illustration de son éternelle origine. Celui-ci l'a vu, dans les splendeurs des saints, avant l'œuvre des siècles, sortant du sein de son Père et lui disant. « Vous m'avez donné un corps pour être immolé, me voici. » Un autre marque le temps précis de sa venue, l'année, la

Digitized by Google

semaine, le jour où la grande victime immolée doit abolir tous les sacrifices de l'univers. Ce temps approche: les oracles se taisent, et voilà que le souvenir de l'antique promessese réveille parmi les nations. Les Juifs, dispersés dans l'Égypte, dans l'Asie, dans la Grèce, révèlent aux païens le nom du Sauveur attendu. Tous les peuples inquiets s'agitent, l'appellent de leurs voix ; la nature tout entière semble dans l'impatience d'enfanter le juste qui va sauver le monde. Qu'il paraisse; il est temps enfin! Quarante siècles de prédictions et de figures, l'attente de l'univers donnent assez d'éclat et de magnificence à son apparition. Qu'elle vienne enfin la grande victime du monde, qu'elle paraisse, et que les hommes et les anges tombent à ses pieds et l'adorent. *Dixit, et adorent eum omnes angeli ejus.*

L'ordre de Dieu s'exécute à la lettre : tout est prodige à la naissance du Sauveur du monde. la naissance elle-même est la plus étonnante de toutes les merveilles. Tandis que la nuit arrive au milieu de sa course, la terre s'éveille au bruit des harmonies célestes ; les anges racontent déjà la gloire et les bienfaits de son futur sacrifice. Celui qui a semé les étoiles comme une brillante poussière dans l'espace, fait notifier à des rois par une étoile nouvelle la naissance de cette illustre victime. Vienne le jour de sa manifestation solennelle, que d'éclat, que de grandeur, quel homme parut jamais sur la terre environné de tant de gloire, revêtu de tant de puissance ! L'Orient est rempli du bruit de son nom. Au récit de ses miracles, au retentissement de ses bienfaits, le prophète du désert qui précède ses pas reconnaît et désigne à l'admiration des peuples l'agneau de Dieu, la grande victime qui doit porter les péchés du monde. *Ecce agnus.* C'est bien, en effet, l'agneau de Dieu, l'agneau dominateur du monde *Agnum dominatorem terræ.* Avant lui des hommes extraordinaires avaient prouvé par l'éclat de leurs œuvres qu'ils étaient les envoyés du Ciel. Moïse, suivant la pensée de saint Paul, s'était montré au milieu d'Israël avec toute la puissance d'un ministre du Très-Haut ; mais, à son trouble, à ses défiances, à ses terreurs, on reconnaît aisément qu'il n'est après tout qu'un serviteur investi pour un jour de la puissance de son maître. *Moïses tanquàm famulus in totâ domo.....* Jésus-Christ, au contraire, agit, parle, commande avec l'autorité du fils dans la maison de son père. *Christus vero tanquàm filius in domo suâ.* Il fait des miracles comme des actions naturelles, il n'a qu'un seul mot à dire aux malades qui l'implorent. *Soyez guéris* ! Aveugles, ouvrez les yeux à la lumière; morts, levez-vous ! Calme-toi, dit-il à la tempête; et les flots, et la mort, et la nature entière obéissent à sa voix ! Non, non, tant de grandeur n'appartient pas à la terre. Je cherchais seulement une victime illustre et c'est un Dieu que je rencontre. O Christ, sauveur du monde, votre trône est dans les siècles des siècles au sein de l'éternité ; la verge de la justice souveraine est votre sceptre ; Dieu a répandu sur votre tête l'huile d'une immortelle consécration! Allez donc, allez prendre votre place à la droite du Seigneur; que la tête de vos ennemis vaincus vous serve de marche-pied pour monter sur votre trône ! Mais qu'ai-je dit? monter au trône de l'éternité !... Ah! plutôt il vous faut descendre de ces hauteurs inaccessibles, quitter les régions élevées où les puissances du ciel vous en-

Digitized by Google

vironnent de leur adoration. Voici que les passions humaines vous citent à leur tribunal. Juste par excellence, victime illustre, fils de Dieu, précipitez-vous des splendeurs de la gloire, allez vous asseoir sur les bancs du crime et de l'infamie ! Verbe éternel vous êtes accusé !...

Ici, mes frères, commence cette longue voie de douleurs et d'humiliations qui va conduire la grande victime du monde jusqu'au sommet du Calvaire; mais cette première insulte faite à sa grandeur, cette accusation, portée à la face de l'univers contre la vertu la plus pure, ne servira qu'à rehausser aux yeux de tous les siècles l'éclat divin de son innocence.

Depuis longtemps la mort du juste avait été jurée, en haine de la justice même. Ils avaient dit, les méchants, dans le délire de leurs passions : épuisons toutes les voluptés de la terre, environs-nous de fêtes, de festins, de plaisirs et de gloire : hâtons-nous, les fleurs se fanent vite, la vie nous échappe ; à tout ce qui brille, à tout ce qui respire, prenons en courant un plaisir dans sa première fleur : hâtons-nous ! Mais le juste était là, et son austère vertu les importune. Sa présence, qui les condamne, leur est odieuse. Otez-le, se sont-ils écriés ; qu'il périsse ! Il se vante d'être le fils de Dieu, eh bien, courons-en les risques, *Videamus;* mettons cette vertu si fière à l'épreuve de la honte et des tortures; qu'il meure de la mort la plus ignominieuse. *Morte turpissimâ condemnemus eum.*

Car il ne faut pas vous y tromper, mes frères, ce ne sont plus seulement quelques pontifes jaloux, quelques docteurs envieux, quelques pharisiens humiliés qui accusent Jésus-Christ de crimes imaginaires; toutes les puissances du mal, toutes les passions humaines se sont liguées ensemble et forment un vaste complot contre le Seigneur et contre son Christ; ce n'est plus la cause de Jésus-Christ seul, c'est celle du genre humain tout entier; c'est une lutte désespérée, une lutte à outrance, une lutte à mort entre le bien et le mal, entre le vice et la vertu. Cette grande cause ne doit pas être plaidée dans l'étroite enceinte d'un prétoire de proconsul; c'est au milieu de l'univers assemblé que devraient s'ouvrir ces débats solennels.

Oh ! si jamais vous avez senti votre sang bouillonner d'indignation à la vue de quelque grand homme de génie ou de vertu, traîné sur les bancs des criminels, voilez vos yeux, comprimez le feu qui s'allume dans vos veines ; voici un accusé plus illustre encore et plus indignement traité; le voici qui s'avance chargé de chaînes, couvert d'opprobres comme le plus misérable malfaiteur. Accusateurs du juste, levez-vous enfin, parlez, dites-nous donc quel est son crime. *Quam accusationem affertis adversus eum.*

Vous n'entendez d'abord que des murmures confus, puis des cris de haine, des paroles violentes, des emportements et des outrages. L'iniquité se trahit elle-même : les faux témoins qu'elle produit sont confondus par leur propre langage; alors l'injustice en fureur déchire de ses mains l'indigne trame qu'avec tant de peines et à si grands frais de mensonges et d'artifices elle a longuement préparé dans l'ombre. Le front dépouillé de ce masque qui la gêne, elle appelle toutes les passions à son aide, et les passions viennent tour-à-tour soutenir contre le juste des accusations d'une étrange nouveauté. Les voici.

Digitized by Google

Cet homme, depuis trois ans, parcourt la Judée. Il instruit la multitude; il entraîne par le charme de ses discours un peuple toujours avide de l'entendre. *Commovet populum, docens per universam Judeam.*

Vous l'entendez, mes frères; il instruit le peuple; il s'est fait le divin précepteur de cette multitude de pauvres et d'infirmes si méprisés jusque là par les sages. Il a révélé à ce peuple abandonné les glorieuses prérogatives de sa misère; il lui a montré le ciel et ses espérances immortelles. Va, lui a-t-il dit, tu n'es pas condamné à d'éternelles douleurs; tu souffres, mais tu seras consolé; tu souffres, mais tu seras heureux. Je veux moi-même relever à tes yeux la sainte dignité de ta pauvreté et de tes souffrances. Je serai pauvre et malheureux comme toi... Or, le faste superbe et la dureté des riches sans cœur, sans entrailles peuvent-ils tolérer ce langage? Encourager et consoler ceux qui souffrent, n'est-ce pas une bien coupable audace? *Commovet populum.*

Il a dit : Que sert à l'homme de faire la conquête de l'univers, si, à ce prix, il perd son âme? La gloire véritable, aussi bien que les solides trésors, ce n'est pas sur la terre, mais au ciel qu'il faut les chercher, et il a joint l'autorité de ses exemples à la sévérité de ses leçons. Pauvre et longtemps ignoré, il a vécu parmi les malheureux et les pauvres, essuyant leurs pleurs, guérissant leurs maladies; et lorsque l'éclat de ses miracles et de ses prédictions a trahi l'obscurité volontaire de cette vie, lorsque le peuple ravi d'admiration a voulu le proclamer son roi, il a dit à cette foule enthousiaste : « Mon royaume n'est pas de ce monde; je suis venu pour servir, et non pour être servi. » Et il s'est dérobé par la fuite à ces acclamations d'amour... Une telle conduite et de tels discours ne sont-ils pas un nouveau crime aux yeux de l'ambitieux. *Commovet populum docens.*

Ce n'est point assez de condamner les grossiers excès d'une licence sans pudeur : le regard, la pensée, le désir, un rêve de l'imagination, sa parole impitoyable, comme un glaive qui déchire, va les poursuivre dans les replis les plus intimes du cœur; il enseigne aux hommes comme il pourrait le faire à des anges, je ne sais quelle vertu nouvelle dont le nom virginal vient lui-même du Ciel. Or, ne voyez-vous pas qu'une pareille doctrine va troubler, sur son lit de fleurs, le sensualisme païen; ne voyez-vous pas qu'elle vient arracher la couronne, briser l'autel et fermer les temples de cette idole impure, qui règne en maîtresse absolue sur l'univers? *Commovet populum docens.*

Il a dit encore : Jérusalem ne sera plus la seule ville du monde où le vrai Dieu recevra des hommages dignes de la sainteté de son nom. L'égoïsme, jaloux de ce peuple longtemps privilégié, s'efforcera vainement de retenir et de cacher dans ses mains la seule étincelle du feu sacré qui s'était conservée dans son temple. Le soleil de la vérité se lève sur l'univers. Jésus-Christ a dit : « Je suis la lumière du monde, je veux que mon feu divin éclaire et féconde toute la terre. Au culte des cérémonies judaïques ou païennes vont succéder le culte de l'esprit et l'adoration du cœur : à la place de tous les sacrifices ou grossiers ou barbares, une victime sainte et sans tache va être immolée de l'aurore au couchant..... Or, le mensonge et le vil intérêt des faux pontifes peuvent-ils

entendre sans frémir des prédictions qui menacent de ruiner leur puissance? Au nom de toutes les erreurs, au nom de tous les faux dieux, qu'on se hâte de condamner le prophète et l'auteur de cette immense révolution; crucifiez-le! *Commovet populum, crucifigatur!* Oui, crucifiez-le; ennemis du juste! après avoir été ses accusateurs, soyez aussi ses juges et ses bourreaux. Nous le savions déjà, mais votre bouche vient aussi de nous l'apprendre, son innocence et sa vertu sont à vos yeux tout son crime. Eh bien! oui, encore une fois, condamnez-le, crucifiez-le! La victime ne fait que grandir à mesure qu'elle s'avance vers l'autel du sacrifice. Illustre et innocent, que lui manque-t-il encore, si ce n'est l'auguste consécration d'une infortune haute comme sa grandeur infinie, comme son innocence?

Mais avant d'aller plus loin, puisons de nouveau, au pied de la croix, la componction de cœur que réclament de si grandes infortunes. *O crux ave.*

Les annales de l'humanité renferment de tristes pages sur lesquelles chaque génération nouvelle vient déposer, comme sur un monument de deuil, un tribut sacré d'admiration, de regrets et de larmes. Mais ces grandes infortunes, dont l'histoire, même après des siècles écoulés, remue si profondément nos âmes, présentent souvent dans le même tableau, à côté de ces déchirantes images, des traits qui, par un heureux contraste, en adoucissent la douloureuse impression. Ainsi, que le génie pauvre et méconnu s'en aille errant comme un noble proscrit, sans trouver une patrie qui recueille sa vieillesse, nous le voyons appuyé sur sa lyre, glorieux soutien de son dur pélerinage, marcher à l'immortalité! Qu'il languisse, si vous voulez, dans les ténèbres d'un cachot, son front se relevera moins abattu sous une couronne de lauriers, et ses derniers regards pourront encore saluer le soleil de la gloire qui se lève enfin sur lui. Que le juste succombe sous le poids des calomnies et de la haine, le calme de son cœur et la fidélité de ses amis le vengent, et le consolent de l'injustice de sa mort. Qu'il tombe du premier trône de l'univers, qu'il soit traîné dans une boue sanglante, et qu'à travers les plus indignes outrages il arrive au pied d'un échafaud; ce n'est point là le comble de l'infortune, c'est le commencement de la gloire : en posant le pied sur le degré fatal, il entend une voix inspirée qui lui dit : « monte au ciel! »

Mais de quelque côté que j'envisage les malheurs de la grande victime du monde, mon cœur se trouble dans cette profonde nuit d'angoisse, de tristesse et de douleurs où je la vois plongée, mon âme éperdue ne découvre que de sombres abîmes sans fond et sans rivage.

Une fois Dieu l'a montrée, cette vision terrible, à l'un de ses prophètes, et le prophète, saisi d'épouvante, a dit à Dieu : J'ai vu votre ouvrage et j'ai frissonné d'horreur. *Vidi opus tuum, Domine, et expavi.* Qui me croira, si je soulève le voile de cet effroyable mystère! Ce n'est plus, ni ses traits, ni sa beauté divine. Je l'ai vu, et mes pleurs ont coulé sur lui. Insulté, outragé comme la plus vile des créatures, il était là, l'homme de douleurs, celui qui a connu tous les secrets de la souffrance; son visage était voilé par la douleur et les opprobres. Comment l'aurais-je reconnu, et qui pourrait, en effet, le reconnaître, mes frères? Est-ce bien Jésus-Christ, divine lumière du monde que des soldats

Digitized by Google

et des valets, dans une débauche de nuit, soumettent à l'humiliante épreuve de deviner, un bandeau sur les yeux, quelle est l'insolente et sacrilége main qui l'a frappé. *Prophetiza nobis quis est qui te percussit.* Est-ce bien Jésus-Christ, agneau sans tache, victime innocente et pure, qu'une clameur universelle déclare plus criminel et plus indigne de vivre que Barrabas! *Non hunc sed Barrabam.* Sous l'ignominie de ces lambeaux de pourpre, de ces épines qu'un raffinement de barbarie a tressées en couronne, de ce sceptre de roseau, sanglante dérision de son éternelle royauté, qui pourra dire : j'ai reconnu Jésus-Christ, roi et souverain dominateur du monde. *Ecce homo.* Enfin, dans ce criminel qui se traîne, qui succombe sous le poids des outrages publics, bien plus que sous le fardeau de l'instrument de son supplice, qui pourra dire : j'ai reconnu Jésus-Christ, bienfaiteur et consolateur des hommes. *Duxerunt eum ut crucifigerent.*

Et encore, mes frères, par quelles mains tant de grandeur et tant d'innocence ont-elles été flétries; d'où viennent, à cette victime si illustre et si pure, tant de douleurs et tant d'outrages; qui a conclu dans les ténèbres l'infâme marché par lequel le sang du juste a été vendu trente pièces de monnaie; d'où partent les clameurs qui arrachent à la faiblesse de son juge une sentence de mort; qui pousse ces cris de rage à la seule vue d'un vain simulacre de royauté? qui bat des mains lorsque la croix s'élève comme un sanglant trophée dans les airs? — C'est le même peuple qui naguère se précipitait avec amour sur les pas de Jésus-Christ; — c'est la foule dont il consolait les douleurs, dont il guérissait les maladies; — c'est le même peuple qui portait au loin le bruit et la gloire de ses miracles, qui, la veille encore, jetait sur son passage des fleurs, des palmes, ses vêtements les plus précieux, le portait plutôt qu'il ne le conduisait en triomphe jusque dans le temple, où il rendait à sa divinité un éclatant et solennel hommage! Ah! si l'oubli des bienfaits, si l'ingratitude des peuples, si l'amitié trahie, si les plus saintes affections du cœur cruellement blessées sont de toutes les douleurs la plus profonde et la plus amère, qui fut jamais plus malheureux que Jésus-Christ!

Trouvera-t-il du moins dans le sentiment de son innocence, cette noble et sublime fierté qui brave les tortures et met une sorte de gloire à défier les derniers excès de l'injustice? O mes frères, il faut vous le révéler tout entier, le secret de ces mystérieuses douleurs. Jésus-Christ, dont l'innocence brille à nos regards d'un éclat si pur, n'est à ses propres yeux que la hideuse réalité de cette victime de l'ancienne loi, qui, chargée de toutes les iniquités du peuple et des malédictions divines, s'en allait attendre dans le désert, loin des regards des hommes, une mort honteuse et misérable. Trahi et abandonné de tous, il ne peut pas même trouver un refuge dans son propre cœur. Son âme, ce sanctuaire inviolable où le juste se retire, où il trouve la paix, tandis que les passions des hommes grondent en dehors comme la tempête, l'âme de Jésus-Christ est inondée de toutes parts par les flots amers de la douleur, de la tristesse et de la honte. Sous le hideux amas de toutes les infamies de l'univers, il tremble comme un criminel dans l'agonie de son supplice. La douleur des tortures est si poignante, qu'une sueur étrange ruisselle en gouttes

Digitized by Google

de sang partout son corps, et c'est à peine si son noble front humilié jusqu'à terre, ose se relever vers le ciel, dernier refuge du juste malheureux.

Le ciel! oui il fut un temps où le ciel s'ouvrait pour révéler sa gloire! il fut un temps où des paroles d'amour descendaient d'en haut sur le Fils alors bien-aimé du Père. Mais le ciel, autrefois étincelant pour lui de gloire et de lumière, sombre aujourd'hui et chargé de noirs orages, roule d'effroyables tonnerres sur sa tête. Jésus-Christ victime du monde, s'est revêtu des crimes et des malédictions qui s'attachent au crime. Tout est changé : la face de Dieu flamboyante de colère, lance contre lui les éclairs et les foudres de sa justice. Dieu, selon l'énergique expression d'un prophète, Dieu a tendu son arc.

Sa main puissante désigne pour but à ses flèches, ivres de colère, ce maudit qui est pendu à la croix : un trait rapide est suivi d'un trait plus rapide; une blessure est suivie d'une blessure plus profonde; la douleur vole après la douleur; le corps de la victime n'est plus qu'une large plaie toute saignante : il n'y a plus de place dans ce cœur pour une seule de ces flèches divines... Mais attendez : les hommes sont impuissants, même pour la douleur; mais malheur à qui tombe entre les mains du Dieu vivant!

Voyez-vous cette femme debout au pied de la croix : c'est la mère de Jésus-Christ. Il n'y a plus de place pour la douleur dans le cœur du fils, Dieu en trouvera dans le cœur de la mère; Dieu saura le faire souffrir quand la souffrance est épuisée, il le fera mourrir deux fois! O mon Dieu! que faites-vous? grâce, grâce, pour elle! La loi n'est pas si impitoyable, elle défend de sacrifier la brebis avec l'agneau. Isaac vit le glaive briller dans les mains de son père, mais il ne vit pas sa mère se mourir de douleur près du bûcher fatal; il ne craignit pas que le sang de son fils unique rejaillît sur elle. Ah! mes frères, c'est qu'Isaac n'était qu'une figure imparfaite du sacrifice véritable. Il faut d'autres douleurs à cette victime divine; il faut qu'elle soit immolée par son Père, il faut que sa Mère soit immolée du même coup sous ses yeux.

Eh bien! mes frères; si vous voyez la tête de Jésus-Christ s'affaisser sous le poids de ses souffrances, ne croyez pas qu'il soit vaincu par la douleur; mais il s'incline, et sa tête courbée n'exprime que sa résignation.

Les malheurs qui pèsent sur Jésus-Christ, victime et sauveur du monde, ne sont pas venus le frapper, ainsi qu'ils fondent d'ordinaire sur les hommes, à l'improviste et comme des coups de foudre. L'avenir était pour lui sans ténèbres, il savait tout ce que la malice des hommes lui préparait de tourments et d'outrages. Plus d'une fois il fit pressentir à ses apôtres les ignominies de sa longue passion. Un jour, c'était aux approches de la solennité de Pâques, un jour, il les prend à l'écart, et là, loin de la foule, dans l'abandon d'un épanchement intime, il commence à les entretenir plus clairement des derniers apprêts de son supplice. « Il faut que j'aille à Jérusalem, leur dit-il, là j'aurai beaucoup à souffrir ; là seront accomplies toutes les prédictions des prophètes touchant le Fils de l'homme. Il endurera toutes sortes de tourments, d'injures et d'outrages ; il sera crucifié.» Et cependant les apôtres ne paraissent pas comprendre des paroles si claires; ils sentent bien qu'une grande catastrophe se prépare, mais l'inaltérable sérénité de leur divin Maître, la profonde tran-

Digitized by Google

quilité de son âme, le calme de san langage, tout éloigne de leur esprit la pensée que ces prédictions sinistres puissent s'accomplir dans celui qui les raconte avec cette tranquillité de langage.

Saisis de tristesse, ils n'osent cependant l'interroger ; ils craignent d'éclaircir cet affreux mystère, et ils le suivent dans un morne silence.

Mais voici que l'heure terrible s'avance. Jésus-Christ est seul encore avec ses disciples choisis; il va déchirer le voile qui cache encore à leurs yeux cet avenir si malheureux et si prochain. Quelle situation sublime de pathétique et de grandeur ! Jésus-Christ vient de donner aux hommes le gage suprême de l'amour infini dont il les a toujours aimés. L'ancienne Pâque n'existe plus, la Pâque nouvelle est établie. Jésus-Christ a tout fait pour les hommes; il ne lui reste qu'à mourir. Il se lève: la nuit vient ajouter la tristesse de son ombre à la lugubre majesté de cette scène déchirante. Debout au milieu de ses apôtres consternés, il attache sur eux des regards remplis d'une ineffable douceur ; ses mains s'étendent pour les bénir, et ses lèvres divines laissent échapper ces derniers adieux : « Mes amis (mais ce nom n'est pas assez doux pour son cœur) mes fils bien-aimés, *filioli*, je n'ai plus que quelques heures à rester parmi vous. Que cette parole ne trouble pas votre cœur, vous ne serez pas orphelins sur la terre. Je vous laisse un dernier précepte: aimez-vous mutuellement, comme vous savez que je vous aime. S'il est vrai que vous m'aimiez aussi, gardez fidèlement tout ce que ma tendre prédilection vous a confié. Je vous laisse la paix pour dernier bien, non pas cette paix trompeuse que donne le monde, mais ma paix, la paix qui remplit mon cœur dans cet affreux moment, la paix du ciel, une paix divine. *Pacem meam do vobis*. Encore une fois, que votre cœur ne se trouble point, ô mes disciples bien-aimés, si le monde vous déteste; souvenez-vous qu'il m'a poursuivi le premier de toute sa haine, et cependant nul n'a fait pour les hommes tout ce que j'ai fait pour eux. Ils ont été témoins des marques de mon amour, et ils me haïssent. *Viderunt et oderunt me*. Et cette affreuse pensée de l'ingratitude des hommes ne lui arrache pas une seule parole d'amertume: il ne songe qu'à la douleur de ses apôtres; il ne s'attendrit que sur les maux qui les attendent eux-mêmes; il ne s'occupe qu'à les consoler. Puis, avec l'accent d'une force toute divine: « Levez-vous, leur dit-il, levez-vous et marchons! » C'est au Calvaire qu'il marchait. *Surgite, eamus*.

Est-ce un homme qui s'entretient ainsi avec ses amis en pleurs, au moment fatal où il va mourir déshonoré à la face de son pays? Non, mes frères, un noble cœur peut bien ne pas défaillir quand la mort se présente glorieuse quoique terrible, mais une tranquillité d'âme si profonde lorsque l'ignominie se joint à la cruauté du supplice, une sérénité si douce sur un front qui se sent, pour ainsi dire, cloué à la croix, il faut bien le reconnaître, la force d'âme dans un homme ne va pas jusque là, c'est la sérénité du ciel, cela ne peut être que l'immuable tranquillité de Dieu même.

Viennent maintenant le traître qui doit le livrer à ses persécuteurs, l'apôtre qui le renie par trois fois, les pontifes et les rois qui l'accablent de leur superbe mépris, le peuple qui demande son sang, les soldats qui l'outragent, les bourreaux qui déchirent son corps, cette force divine ne se démentira pas; sa ré-

Digitized by Google

signation est toujours la même, d'un calme inaltérable qui déchire le cœur. Sur le misérable qui a trafiqué de son sang, ce n'est pas son indignation qui éclate, il ne laisse tomber sur lui que cette parole pleine de tendresse : « Mon ami, que faites-vous? vous me trahissez par un baiser ! *Osculo tradis*. Un regard plein de douceur autant que de tristesse est le seul reproche qui rappelle au premier des apôtres ses protestations d'amour sitôt oubliées. Aux moqueries outrageantes d'Hérode et de son armée, il oppose le silence d'une résignation tellement au dessus des pensées humaines qu'ils l'appellent folie. Soldats, et vous, ministres des princes des prêtres, rassurez-vous, celui qui vous a renversés deux fois du seul souffle de sa parole divine, se livre maintenant à vous : présentez lui des chaînes, il vous tendra les mains; commandez lui d'être au milieu de vous comme un roi de théâtre, il sera jusqu'au bout le docile jouet de votre insolente audace; osez frapper sa tête meurtrie, plein de résignation, il la courbera sans répondre sous vos coups ; allez plus loin, dites-lui de présenter sa joue à la flétrissure de vos lâches soufflets, il vous obéira : *genas dedit percutientibus ;* portez l'opprobre jusqu'à son dernier excès, dites-lui de relever son front et puis... ô mon Dieu ! ma bouche se refuse à dire le reste ; mais non, je dirai toute l'infamie de l'outrage pour exalter l'héroïque résignation de la victime ; oui, dites-lui de relever son front, et puis, couvrez-le de vos crachats, il ne se détournera point : *Faciem non avertit a conspuentibus*.

Après de telles ignominies, endurées sans qu'il profère une parole, une plainte, un murmure, est-il besoin de vous rappeler la résignation de Jésus-Christ dans les tortures qui déchirent son corps? Oui, sans doute, sa douleur est inexprimable; un prophète la compare à l'immensité de la mer. *Magna sicut mare contritio tua*. Comme la mer, la douleur gronde sourdement; elle se gonfle, elle bouillonne, elle écume, elle s'irrite ; la bride une fois lâchée à la tempête, elle s'élève furieuse jusqu'au ciel, elle entr'ouvre ses vastes abîmes. Mais Jésus-Christ, calme au plus fort de la douleur, comme il l'a été au milieu des flots et des vents déchaînés, laisse mugir les vagues impuissantes. A le voir si résigné, si tranquille, étendu sur la croix, tandis que les bourreaux disloquent violemment tous ses membres, tandis que la foule pousse au loin des cris de mort, vous diriez qu'il dort au milieu de cette tempête nouvelle de clameurs et de souffrances. *Motus magnus factus est, ipse verò dormiebat*. Mais je ne sais plus quel nom donner à tant de calme et de résignation. Le langage des hommes est borné comme leur vertu ; il n'a pas d'expression qui puisse rendre le sublime effort de cette vertu divine qui grandit à chaque torture nouvelle, qui s'élève d'autant plus haut que la malice et la cruauté des hommes s'épuisent à la pousser à bout. Vous avez brisé ses os, vous avez déchiré ses pieds et ses mains, et il n'est pas sorti de sa bouche un soupir ; votre fer s'enivre de la dernière goutte de son sang, et le dernier battement de son cœur n'en est pas moins tranquille, et ses yeux près de se fermer se tournent encore une fois pour vous, vers le ciel, et sa dernière prière, c'est pour vous qu'elle tombe de ses lèvres décolorées. Sa tête défaillante s'incline vers vous pour vous dire encore une dernière fois : Mal-

Digitized by Google

heureux, je vous pardonne; vous pouvez me faire mourir, vous ne ferez pas que je cesse de vous aimer. *In finem dilexit eos.*

Jésus-Christ, victime et sauveur du monde, réunit donc en sa personne tous les caractères, non plus seulement de cette beauté idéale que notre raison aime à se créer dans ses plus nobles conceptions, mais encore ces caractères irrécusables d'une vertu divine, une grandeur, une innocence, des malheurs et une résignation infinis et surnaturels.

Je n'ai plus qu'un dernier trait de ce tableau à vous tracer pour montrer le sublime motif de ce grand sacrifice.

On a vu d'illustres personnages se dévouer au salut de la patrie ; on a vu d'intrépides guerriers marquer à leurs soldats, par la trace de leur sang, une glorieuse route à la victoire; d'autres victimes héroïques, les mains tendues tour à tour vers le ciel et vers leurs familles qu'ils cherchaient à consoler, se sont précipitées avec un noble courage dans des gouffres où leur pays était menacé de s'engloutir.

L'histoire a consacré ces dévouements sublimes par un souvenir immortel, et je m'en réjouis, car ces images imparfaites du dévouement tout divin du Calvaire peuvent servir à rehausser à nos yeux la grandeur du sacrifice de la victime la plus illustre, la plus sainte, la plus malheureuse et la plus résignée. Mourir pour sa patrie a été jusqu'ici la plus belle gloire à laquelle les hommes aient pu parvenir ; mais donner sa vie pour le genre humain tout entier, mourir pour sauver les générations qui doivent naître, comme pour celles qui sont déjà couchées dans la tombe, oh ! c'est là une œuvre si grande qu'il était digne de Dieu de s'en réserver toute la gloire ! Et ne vous étonnez pas, mes frères, de la hardiesse de cette parole. Lorsque la puissance infinie sortit de son éternel repos, elle plaça sur la terre, parmi tant d'autres merveilles, une créature intelligente, libre immortelle, heureuse et pure. Telle fut la magnificence de ce chef-d'œuvre que Dieu lui-même, infinie perfection, se complut dans son ouvrage. *Et vidit quod esset bonum.* Or, je le demande à la raison la plus sévère, si la création de l'homme n'a été ni audessous de la grandeur infinie de Dieu, ni indigne de sa sagesse éternelle; si, façonner un corps d'un peu de boue et l'animer d'un souffle immortel nous paraît l'inimitable ouvrage d'une puissance souveraine, relever l'honneur déchu de sa dignité première, rendre la vie, l'innocence et le bonheur perdus à cette noble créature tombée de si haut dans le crime et dans la misère, n'est-ce pas un ouvrage aussi noble, aussi beau, aussi digne de Dieu que la création elle-même ? Or, tel est le grand objet du sacrifice et des souffrances de Jésus-Christ ; voilà tout le mystère de ses douleurs : voilà le sublime motif pour lequel il s'est immolé : le salut du monde !

Un mal profond travaillait le genre humain. Mélange indéfinissable de grandeur et de bassesse, dévoré de la soif d'un bonheur infini, et cependant toujours en lutte avec la douleur, avide de connaître et de toutes parts enveloppé de ténèbres, esclave du mal et passionné cependant pour les nobles et saintes choses, l'homme, ce roi tombé, qui se souvient des cieux, selon la belle image d'un poète chrétien, l'homme, sans qu'il fût besoin de la révélation

Digitized by Google

divine, aurait trouvé dans son propre cœur la triste certitude qu'une grande catastrophe avait dû troubler dans leur source son innocence et sa félicité. De toutes les parties de l'univers s'élève un long cri de détresse. En vain, pendant quatre mille ans, l'homme se débat sous la destinée qui l'écrase; en vain, pour éteindre les foudres célestes, le sang des victimes coule à grands flots; vainement encore, dans le désespoir de son impuissance à conjurer l'inexorable malheur qui le poursuit, l'homme fait tomber d'autres hommes sous le couteau d'un sacrificateur impie. Le ciel ne voit qu'avec horreur ces barbares sacrifices. Les victimes légales du peuple juif, Dieu n'en veut plus : il est rassasié; il a dégoût du vil sang des animaux. Au milieu des nations idolâtres, la voix d'un philosophe païen fait entendre cette parole étonnante: «Un Dieu, oui, un Dieu descendu sur la terre peut seul la réconcilier avec le Ciel.» C'est alors, mes frères, que Jésus-Christ se présente pour être le sauveur et la victime du monde. L'heure si longtemps attendue de cette grande réparation est enfin arrivée. Peuples, nations de toutes les parties de l'univers, accourez à ce grand sacrifice qui doit abolir tous les autres! Laissez là vos feux sacrés, vos autels, vos victimes; venez! Une croix, voilà l'autel étrange sur lequel va s'immoler une victime plus extraordinaire encore. «Cet autel nouveau, dit saint Jean Chrisostome, s'élève dans les airs, parce qu'il faut que la nature entière soit purifiée : l'air où rejaillira le sang de la victime, la terre qui le boira.» Le temple de Jérusalem n'est pas assez vaste pour un pareil sacrifice; les voûtes du ciel, voilà le seul temple qui convienne à l'immolation de la victime universelle! Hâtez-vous de porter sur sa tête innocente les iniquités de tous les siècles. *Nous avons tous erré comme des brebis sans pasteur : chacun s'est égaré dans sa route.* Jésus-Christ, victime innocente, se fait responsable de toutes nos erreurs; lui, qui seul n'a pas connu le péché, il veut rendre compte à Dieu des péchés de tous; seul juste parmi les hommes, il veut être chargé de tous les crimes de la terre. Hâtez-vous donc, encore une fois; ajoutez au fardeau de ces malédictions; portez sur lui les iniquités les plus grandes, les crimes les plus honteux, les actions les plus abominables! Est-ce assez? N'avez-vous plus rien à ramasser dans cette arène où les passions se sont fait, depuis le commencement du monde, une si longue guerre? Voici le moment solennel du sacrifice. Ce n'est plus Moïse, ce n'est plus un pontife mortel qui prend dans ses mains le sang des boucs et des taureaux, et le répand sur les livres sacrés, sur les vases du temple, sur l'assemblée du peuple; cette fois, c'est le pontife des biens éternels, c'est Jésus-Christ! Du haut de sa croix; il étend ses bras sur l'univers il offre solennellement à Dieu, pour la dernière fois le sacrifice de sa vie; puis, par une force toute divine, faisant refluer son sang vers les générations passées, il en pousse d'autres flots jusque dans les siècles à venir, et d'une voix puissante, solennelle et divine il s'écrie: «Peuples, voilà le sang de la véritable allliance que le Seigneur a faite avec vous.» *Hic est sanguis fœderis quod pepigit Dominus vobiscum.*

A cette parole puissante, Jésus-Christ, victime et sauveur du monde, reconcilie la terre avec le ciel. Où voulez-vous que tombent désormais les foudres

Digitized by Google

de la colère de Dieu ? Tous les hommes sont couverts du sang de son fils. Qui oserait réclamer encore l'exécution du terrible arrêt qui nous avait frappés ? Jésus-Christ s'en empare, il le met en pièces, il en attache les lambeaux à sa croix. La justice divine est satisfaite ; les portes de l'éternelle prison sont brisées, les puissances du mal sont enchaînées à la croix, la tête du serpent est écrasée sous son pied formidable, l'enfer est vaincu. Tout est consommé, Jésus-Christ expire, le monde est sauvé !... *Occisus es Domine, et redemisti nos.* Vous vous êtes immolé, Seigneur, et votre sang a racheté tous les hommes, à quelque langue, à quelque nation, à quelque tribu qu'ils appartiennent. *Et redemisti nos in sanguine tuo ex omni tribu et linguâ et populo et natione.* Trois ans de votre vie, remplis de bienfaits et de miracles, étaient des titres assez brillants, assez certains de votre céleste origine, vous avez voulu qu'un dernier prodige d'amour et de vertu imprimât plus profondément dans nos cœurs la preuve de votre divinité ; vous avez voulu mourir dans les tortures et dans la honte du dernier supplice ; vous avez voulu mourir pour le genre humain, et votre mort nous a sauvés. *Occisus es, Domine, et redemisti nos.* Ce titre glorieux de votre divinité, l'univers l'a reconnu, l'univers pourra le lire jusqu'au dernier des jours, car il est écrit avec du sang sur la croix, et le sang ne s'efface pas, et pour une croix qui tombe, il en est mille qui se redressent. Honneur donc, honneur divin à l'Agneau qui s'est immolé pour le salut du monde. *Dignus est agnus, accipere divinitatem.* Mais, dans ce jour qui nous rappelle l'impérissable souvenir du sacrifice qui nous a sauvés, ne recevrez-vous, Seigneur, que l'hommage stérile d'une froide admiration ou d'une émotion passagère ? Dans cette grande assemblée où sont représentés tous les rangs, tous les âges, que votre sang a rachetés ; parmi toutes ces âmes qui s'ouvrent à toutes les nobles pensées, à tous les sentiments généreux, n'y aura-t-il pas une âme, une seule âme qui sente de quel prix vous avez payé sa rançon ! Votre parole ne serait-elle donc plus dans notre bouche qu'une parole profane ? Serait-elle sans force et sans vie pour avoir passé sur mes lèvres ! Ah ! du moins, votre sang n'est pas sans vertu, une pensée d'espérance me saisit le cœur et me fait tressaillir. Oui, du haut de votre croix, il coule encore du sang pour quelqu'une de ces âmes que votre œil démêle dans cette immense multitude. Allez vous-même, Seigneur, allez les prendre, allez les remuer dans le silence de leurs pensées ; faites-leur sentir qu'elles vous ont coûté assez de sang et de larmes. Peut-être n'attendent-elles qu'un dernier rayon de votre grâce. Allez les reprendre, victime du monde. Soyez aujourd'hui notre sauveur à tous !

SERMON

POUR LE SAINT JOUR DE PAQUES,

PAR L'ABBÉ COEUR.

Surrexit, non est hic!
Il est ressuscité, il n'est pas en ce lieu!

Ne cherchez pas Jésus-Christ parmi les morts, il est ressuscité; regardez le bien plutôt donnent des lois au monde.

Comme le lion qui brise avec indignation ses chaînes, comme l'aigle qui rompt ses liens pour voler dans les airs, comme le héros qui s'élance brusquement du cachot au sein de la victoire, ainsi Jésus-Christ a brisé sa tombe; il a rompu le sceau de l'empereur; il s'est joué des sentinelles du grand-prêtre et du proconsul, et puis, prenant sa course comme un magnifique géant, il est allé s'asseoir couronné, et on l'y trouve encore, sur l'autel des nations!

Telle est la force de Jésus-Christ, telle est l'insurmontable énergie de sa puissance! Tel est le suprême ascendant de son empire, que seul il a pu vaincre toutes les résistances, triompher de la fortune et rester dans le monde comme l'astre dominant, comme ces pyramides de la vieille Egypte, solides et durables, qui semblent faites pour insulter au temps : le reste, à l'entour, s'évanouit et s'efface; les hommes, les sociétés disparaissent comme des vapeurs nuageuses sous le vent des tempêtes, mais les pyramides surnagent dans ce gouffre et demeurent immobiles comme la majesté des siècles!

Ainsi Jésus-Christ, debout au sein de l'univers qui chancelle, lui donne des lois, et il est obéi! Tel sera le divin spectacle qui fixera aujourd'hui nos regards. Le nom de Jésus-Christ vient d'être profané par les synagogues, le Ciel aujourd'hui va lui rendre gloire; il aura une double couronne : une couronne qui sera mise par les mains de la Divinité, une couronne aussi que le monde attachera sur son front et qui sera le sceau de notre triomphe!

Si Jésus-Christ est véritablement ressuscité, s'il a eu réellement tous les caractères que lui attribue la foi du genre humain, il est manifeste que le Ciel a voulu son triomphe et qu'il s'est plu à marquer son front du propre sceau de la divinité. Sans doute, Jésus-Christ à eu véritablement les caractères que lui attribue la foi du genre humain. Rien de si auguste jamais ne parut dans ce bas univers; toutes les merveilles de la pensée divine, tous les prodiges de la souveraine puissance étincellent dans son regard; tout est divin dans sa personne, tout, jusqu'aux infirmités et aux faiblesses; jusqu'au berceau, jusqu'à la tombe même! Des voix d'anges viennent en chœur chanter sur son berceau, Dieu qui recouvre sa gloire et l'homme à qui on rend la paix! Un globe lumineux s'en va, messager du Ciel, lui chercher des adorateurs au fond de l'Orient.

Bouche du Créateur, voix du Père, bientôt vous parlerez vous-même; vous

Digitized by Google

déclarerez votre fils bien-aimé en présence de tous les peuples assemblés aux bords du Jourdain ! Sa doctrine est ravissante, ineffable, pure, mystérieuse, sublime comme la propre langue des cieux. Son âme est ferme, noble, compatissante, insensible à la peur, mille fois plus intrépide au milieu des orages, comme la majesté naturelle et immuable de l'Éternel ! Toute la nature s'émeut à son approche ; toutes les misères, tous les crimes fuient devant sa face ; tous les infirmes, tous les calamiteux sont guéris s'ils ont pu toucher seulement les franges de sa robe ; il pénètre dans le secret des cœurs et lit dans l'avenir ; il découvre la pensée qui se cache et les siècles qui ne sont pas encore ! Jérusalem, les Juifs, ses apôtres et le monde ont appris de sa bouche les secrets de leur destinée. Rien ne résiste à son invincible ascendant ; toutes les fureurs de la tempête écoutent son commandement et se calment ; la mer se laisse fouler sous les pieds de son roi ; sa parole nourrit la multitude, multiplie les pains ; fait ruisseler la vie ; la mort elle-même n'est plus inexorable ni sourde : la cruelle, à son ordre, est contrainte de lâcher sa proie ; les cadavres se raniment et sortent de la tombe ! Lui-même, à la fin, s'en va chercher la mort jusque dans son empire ; il en brise les verroux et les portes, les met sur son épaule, et puis va s'asseoir couronné sur l'autel des nations !

Voilà quel est Jésus-Christ selon la foi du genre humain, et si de tels caractères ne sont pas imaginaires et chimériques, il faut bien avouer que le Ciel a voulu son triomphe, qu'il s'est plu à le marquer au front du sceau de la divinité !

Eh bien ! qui pourrait mettre en doute la réalité des caractères attribués à Jésus-Christ ?

Comme les simples individus, les siècles, avant de mourir, sont aussi dans l'habitude de faire un testament. Ils consignent là-dedans les trésors de leur expérience et les faits de leur vie ; ils racontent ce qu'ils ont vu, les spectacles dont ils furent les témoins ; ils confient ces documents sublimes à la mémoire des amis ou des fils, ou ils les écrivent sur le papier et dans les livres ; d'autres fois, volontairement ou à leur insu, ils les gravent à la surface du globe où ils ont vécu, dans les mœurs, dans les croyances, dans la constitution du monde ; ils s'endorment ensuite en paix dans la poussière, laissant aller leur souvenir sur le fleuve des générations qui les emporte dans son cours ! Et c'est ainsi que se forment la chaîne et les liens des âges ; c'est par là que s'agrandit et s'augmente la vie de l'humanité, que les ancêtres vivent par la postérité et les fils par l'âme des pères, que nous pouvons toujours ressusciter les morts, assister à chacun de ces drames dont l'ensemble forme l'histoire du monde, et en un mot, reconstruire les siècles !

Transportons-nous donc en esprit au milieu de ce siècle solennel entre tous, le siècle qui eut l'honneur d'entendre et de contempler Jésus-Christ. Demandons aux contemporains s'il a eu véritablement tous les caractères que le genre humain lui suppose. Interrogeons les apôtres, les Hébreux et les polythéistes ; de toutes parts, et invinciblement va sortir un éclatant témoignage de la vérité des faits de Jésus-Christ.

Et d'abord, les apôtres ont rendu un témoignage que nous avons dans le

Digitized by Google

Nouveau-Testament, où se trouvent racontés en détail les faits de Jésus-Christ. Or, ce témoignage des apôtres, à lui tout seul, est une autorité décisive; car, c'est la foi de huit contemporains spectateurs, d'accord sans s'être consultés, et qui ne pouvaient attendre d'autre récompense de leur déposition que le martyre et la mort. Eh bien, il n'y a pas une vie d'homme, il n'y en a pas une qui repose sur un témoignage aussi ferme. La mort de Socrate n'est racontée que par Platon et Xénophon, ses disciples; la plupart des faits que nous croyons avec le plus de certitude, n'ont pas une source aussi claire, et chaque jour, devant les tribunaux, on décide sur des preuves qui sont bien moins complètes, sur des témoignages qui sont moins nombreux et moins graves, on décide de la liberté, de l'honneur, de la vie des hommes!

Mais ne nous arrêtons pas; continuons d'interroger les contemporains, et, pour mieux apprécier la valeur de leur témoignage, rappelons-nous quel était alors l'état du monde.

On n'était pas à une heure de ténèbres ou de crépuscule, on était au siècle d'Auguste, et Rome venait de paraître aux yeux de l'univers dans tout l'éclat des plus beaux siècles de la Grèce. Elle comptait dans ses murs des jurisconsultes profonds, des savants renommés; elle les comptait par légions; elle avait des poètes sublimes, des orateurs dont le nom est devenu celui de l'éloquence même! Et cette lumière ne jetait pas ses rayons seulement sur l'Italie; elle était répandue partout, par l'unité du gouvernement et de l'exercice du pouvoir; toutes les villes des provinces étaient devenues comme de petites images de Rome, pareilles à ces images du soleil que reflète en un jour serein la surface des eaux!

Tel était donc l'état du monde: il n'était pas aveugle; il avait l'œil ouvert pour voir et pour juger. Eh bien! je prends à la fois tous les contemporains seulement, et de tous ensemble je fais deux parts distinctes. Je mets d'un côté les Hébreux et les polythéistes qui crurent devoir donner leur nom à Jésus-Christ; je mets d'un autre côté les Hébreux et les polythéistes qui demeurèrent fidèles à l'ancien culte.

Eh bien! les uns et les autres ont rendu à la vérité des faits de Jésus-Christ un témoignage aussi invincible que celui des apôtres.

Et d'abord, c'est une frappante preuve de la vérité des faits de Jésus-Christ que cette rapide conversion des intelligences à sa parole. Vous diriez que la créature, dans un instinct mystérieux, a reconnu son maître. Le siècle où on l'a vu expirer sur la croix n'est pas encore fini et déjà le monde le relève, non pas seulement pour le justifier, mais pour l'adorer, pour le mettre dans le saint des saints. Cinquante jours après sa mort, les Hébreux qui avaient été les témoins oculaires de ses humiliations, de son jugement, de son agonie et de sa mort, cinquante jours après, les Hébreux se donnent à lui par milliers: six mille en un seul jour, et dans cette foule brillent des noms illustres, des docteurs de la loi, un chef de la synagogue, le préposé général au recouvrement de l'impôt, Joseph d'Arimatie, noble décurion; enfin plusieurs femmes de marque! Les nations viennent bientôt à leur tour; elles viennent en flots, elles déposent aux pieds de Jésus-Christ l'hommage de toutes les notabilités et

Digitized by Google

de toutes les fortunes. Le proconsul Sergius-Paulus, le centurion Corneille, Epaphrodite, affranchi de Néron; puis des philosophes tels qu'Aristide d'Athènes, Justin de Rome, Ammonius, Clément d'Alexandrie; voilà d'abord quels hommes, Hébreux et polythéistes, j'appelle en témoignage de la vérité des faits de Jésus-Christ.

Ils les ont crus, c'est évident; le seul fait de leur changement, les ouvrages qu'ils ont écrits le démontrent. Ils les ont crus de bonne foi; j'imagine qu'il serait trop extravagant de contester cela; il n'y a pas d'apparence qu'on aille changer toutes ses habitudes, renoncer à de vieilles croyances pour la seule joie de mentir, et pour avoir menti, d'être assommé, déchiré, brûlé vif. Ils les ont donc crus de bonne foi, et par conséquent si leur bonne foi n'a pas pu être surprise, leur témoignage est une autorité aussi certaine que celle des apôtres.

Eh bien! il en est ainsi, et leur bonne foi n'a pas pu être surprise.

Eh quoi! on donne les miracles de Jésus-Christ pour des faits patents, publics, notoires, qui se seraient opérés sous les yeux des prêtres, devant la multitude; on désigne les lieux et les personnes; on dit le nom des malades qu'il a guéris, des morts qu'il a ressuscités, de quelques-uns qui vivent encore, et vous voulez qu'un seul contemporain puisse s'abuser là-dessus. Allons donc! Est-ce que les Hébreux n'avaient pas des yeux, une mémoire et une langue pour parler? Est-ce qu'ils ne pouvaient pas interroger leurs souvenirs, regarder à l'entour, consulter les pontifes, les docteurs, les vieillards? Le polythéisme n'avait-il pas aussi mille moyens d'intruire le procès? Est-ce que Rome n'était pas maîtresse de la Judée? n'avait-elle pas en main par conséquent tous les moyens matériels d'examen, d'enquête que donne le pouvoir? Je le dis avec assurance, si toutes les lois qui régissent le monde moral ne furent pas violées, si une démence universelle ne triompha pas des esprits, il est impossible qu'un seul contemporain de bonne foi ait pu s'abuser sur la réalité des faits de Jésus-Christ. Et si ces faits étaient faux, je le dis, l'adhésion d'un seul contemporain à la religion de Jésus-Christ serait une énigme effrayante, serait un monstrueux miracle, mille fois plus incroyable que toutes les merveilles attribuées à Jésus-Christ.

Et toutefois, parce que la Providence savait qu'il se trouverait des hommes assez déraisonnables pour contester à ces Hébreux, à ces polythéistes convertis, l'autorité de leur conviction, précisément parce qu'elle avait été assez forte pour les élever au-dessus de leurs préjugés, et même de la mort, il était digne de la Providence de forcer d'autres Hébreux, d'autres polythéistes, à rendre aussi hommage à la vérité des faits de Jésus-Christ, attestant ainsi de leur propre main, dans un témoignage non suspect, la gloire du Pontife-Dieu, et leur propre misère!

Aussi voyez tous les Hébreux les plus fidèles à l'ancien culte; je ne veux pas ici me prévaloir du fameux passage de l'historien Flavius Josèphe, où il expose les miracles de Jésus-Christ et sa résurrection, quoique l'authenticité de ce texte soit, à mes yeux, au-dessus de toute espèce de soupçon. Mais parlons seulement de ce que nul ne conteste. Jamais les Israélites n'ont essayé de mettre en doute la réalité des faits de Jésus-Christ; ils sont allés, au contraire,

Digitized by Google

jusqu'à les reconnaître par des aveux formels, et pour en éluder la force, ils les ont attribués, tantôt à je ne sais quel charme de magie, à un certain secret ineffable de prononcer le nom de Dieu, que le Christ avait dérobé dans le Temple; d'autres fois, avec les plus savants de leurs rabbins, ils se sont retranchés à soutenir que les miracles de Jésus-Christ étaient complètement en dehors de la question, parce que les caractères assignés au Messie n'étaient pas, disaient-ils, des caractères miraculeux. Ainsi ce pauvre peuple est toujours un aveugle, mais il est toujours fidèle gardien. Frappante marque de la Providence, il est pour les miracles comme pour les prophéties, il les transmet sans les comprendre, il les publie sans en avoir le sens; témoin opiniâtre et sourd, travaillé de je ne sais quoi qui n'est pas humain, il ne cessera jusqu'à la fin de proclamer la gloire du Pontife-Dieu et sa propre misère.

Mais les Israélites ne sont pas les seuls; des polythéistes aussi se sont vus contraints d'envoyer un hymne à la vérité des faits de Jésus-Christ.

Chose étrange! ces terribles adversaires du christianisme qui menaçaient de l'étouffer au berceau, Celse, Porphyre, Julien, ils n'ont pas nié la réalité des faits de Jésus-Christ; ils les ont reconnus comme les Juifs, par des aveux formels. Celse l'épicurien, oubliant tout-à-coup son athéisme, cherche à les expliquer par la magie. Porphyre fait de même. Hiéroclès et Julien cherchent à se dédommager de leurs aveux forcés par des rires, des moqueries. Ce n'est pas mon projet de rapporter ici toutes les paroles échappées à des bouches païennes qui tendraient à prouver la réalité des faits de Jésus-Christ. Qu'il nous suffise de dire que dès la fin du second siècle, sa gloire était déjà si ferme et si bien dessinée, que Tibère parla de le mettre au nombre des dieux; qu'Adrien et Alexandre-Sévère eurent un instant la pensée de lui élever des autels!

Voilà la vie de Jésus-Christ; elle est appuyée sur les témoignages de ses amis comme de ses ennemis; il n'y a pas sur la terre un fait, un seul fait qui repose sur un si ferme appui. On ne peut donc pas mettre en doute les caractères attribués à Jésus-Christ par la foi du genre humain, et il faut reconnaître que le Ciel a voulu son triomphe.

Le monde aussi a voulu son triomphe et lui a mis sur la tête une magnifique couronne.

Avez-vous pris garde à la fortune de Rome, qui est devenue la capitale de l'empire du Christ? Eh bien! en lui préparant ce trône, le monde a mis le sceau à son triomphe. Quelque temps avant Jésus-Christ, vous le savez, une ville fut fondée, qui, faible et pauvre d'abord, avait toutefois de grandes et nobles destinées; on la vit s'élancer sur le monde, le terrasser et en faire sa proie; elle finit par engloutir toutes les monarchies, toutes les nations, à peu près comme l'Océan absorbe dans son sein les fleuves de la terre, et les reçoit dans ses eaux sans honneur et sans nom. Or, on ne peut pas douter que Dieu ne fût dans ce travail prodigieux de la grandeur romaine.

Est-ce donc qu'une fortune aussi étonnante aurait pu poursuivre un cours aussi majestueux, aussi long, aussi régulier, sans l'ordonnance de celui qui préside à tous les développements des choses d'ici-bas? N'y a-t-il pas là des signes manifestes de son intervention? N'est-ce pas Dieu qui donne aux Ro-

Digitized by Google

mains des premiers temps la religion, la frugalité, la tempérance, le respect des lois et de la discipline, enfin toutes ces austères vertus qui ont commencé leur grandeur? N'est-ce pas Dieu qui suscite à propos les grands hommes, tels qu'il les faut aux instants les plus critiques et les plus difficiles de cet héroïque et long enfantement? N'est-ce pas Dieu qui leur donne toutes les qualités nécessaires selon le temps et le moment; ce coup-d'œil à qui rien n'échappe, la force à qui rien ne résiste, l'audace qui déconcerte l'insurmontable énergie qui soumet tout à son ascendant? N'est-ce pas Dieu qui donne au sénat, ce formidable chef de la nation qui ne vieillit et ne meurt pas, la sagesse qui le caractérise, le bon sens, le courage, l'impartialité; qui fait habiter dans son sein l'expérience, les hautes lumières; qui lui inspire ces vastes conseils si bien formés, si bien suivis, cette invincible constance qui ne se déconcerte jamais, qui ne consent jamais à la paix tant que l'ennemi demeure sous les armes, qui ne conçoit pas un seul instant de désespoir, même dans les périls les plus grands de la république?

Oh! oui, Dieu est là-dessous; mais en travaillant à ce prodigieux ouvrage de la grandeur romaine, quel était donc le dessein de Dieu? Se proposait-il uniquement de mettre à ses pieds le monde? — Et qui pourrait le croire? Est-ce une fin digne de Dieu? Est-ce un beau résultat pour cette œuvre des siècles préparée avec tant d'efforts, tant de sang et tant de sacrifices?

Montesquieu, dans un de ses ouvrages, paraît n'avoir pas entrevu d'autre secret à cette création de la grandeur romaine, et le chagrin qu'il en éprouve aurait dû l'avertir qu'il fallait chercher ailleurs et pénétrer plus loin. « C'est « ici, s'écrie-t-il, qu'il faut se donner le spectacle des choses humaines! Le « projet de tout envahir, si bien formé, si bien suivi, si bien fini, à quoi abou- « tit-il, qu'à assouvir la fureur de cinq ou six monstres? On n'élève donc sa « fortune que pour la voir plus complétement renversée?

Le noble esprit de Montesquieu n'aurait pas exprimé ces plaintes s'il avait cherché la solution des destinées de Rome dans le christianisme, auquel son génie a rendu tant de fois hommage. Il nous faut comprendre que, comme le corps n'est qu'un moyen, un instrument pour l'âme, comme la vie terrestre n'est qu'une image, un essai de la vie immortelle, comme le monde qui passe n'est que la figure d'un autre qui ne doit pas finir, ainsi la domination temporelle de Rome n'était qu'un instrument, un essai, une image, une figure d'une autre domination supérieure, qui devait, non pas opprimer les hommes, mais les agrandir et les sanctifier.

La domination temporelle de Rome préludait à Rome chrétienne; elle préparait l'unité morale des esprits par l'unité matérielle du pouvoir et de la contrainte. Ce sont là les deux âges de Rome; il a suffi de les rapprocher pour avoir aussitôt le secret entier de son histoire.

Telles étaient donc les destinées de Rome: elle devait être la capitale du Christ, le trône de tous ses triomphes; il en prend possession par un triomphe de force; il y exerce le pouvoir par un triomphe de gloire et de sagesse; il y demeure par un triomphe de son éternité.

Il y entre par un triomphe de force, car il fut obligé de conquérir sa capitale.

Digitized by Google

Au premier bruit d'une société chrétienne, Rome s'émeut et s'alarme, comme par un secret sentiment qu'il y a là quelque chose de plus vivant et de plus fort qu'elle, qui doit un jour assister à ses funéraillles et dominer sur ses ruines ! C'est alors qu'une guerre, mais une guerre de mort, est déclarée à Jésus-Christ. Les pontifes, les empereurs, les sophistes s'élançent dans l'arène ; on voit alors à certaines époques s'asseoir sur le trône du monde des monstres à figure humaine, ennemis du Ciel et des hommes autant que du bon sens, vrais prodiges d'orgueil et dégoûtants de cruauté, despotes imbéciles qui semblaient des dieux accoutumés à disposer au gré de leurs caprices de la conscience et de la vie de deux cents millions d'hommes ; et voilà qu'ils proclament un décret portant qu'à l'avenir et dans tous leurs états, Jésus-Christ ne sera pas Dieu !

Jésus-Christ, pour leur répondre, enfante des héros ; les martyrs vont paraître ! Les tyrans indignés s'agitent sur leur trône ; ils prennent tour à tour et le glaive et les flammes ; ils vomissent la mort sous des formes horribles et inconnues. Vous les auriez crus tourmentés de toutes les fureurs de l'enfer ! Ils imaginent que de saisir une conscience entre le fer, le marteau et le tenailles c'est l'infaillible moyen de la briser, de la déchirer ; que l'on peut tuer la foi, comme on assomme, comme on casse une tête, qu'on peut ébranler, forcer une conviction, comme on brûle, comme on force une ville ! Pendant qu'ils s'acharnent après les martyrs, ceux-ci prennent par leur âme une attitude souveraine, et quelquefois dans les amphithéâtres ils parurent avec une si noble contenance que des infidèles s'avisèrent de trembler qu'on ne les prît pour des dieux, et si, dans une scène de sang, quelque chose pouvait être risible, c'eût été le contraste de ces puissants empereurs se remuant sans mesure jusqu'à se lasser, jusqu'à user leurs instruments de mort, honteux et pourtant vaincus par ces martyrs toujours majestueux, toujours impassibles, se jouant invinciblement de leurs efforts !

Ne semble-t-il pas que l'on voit un capitaine arrêté sous les murs d'une ville ennemie, qui secoue la tête de colère et s'emporte en de folles menaces, et dans son délire, essaie de démolir avec ses mains les remparts jusqu'à ce qu'il ait usé ses doigts ; il aurait bien plutôt démoli ce rempart que la conscience et la foi des chrétiens ! Ah ! la conscience, c'est une place forte qu'on ne peut pas prendre quand celui qui la tient refuse de la rendre, on la défend tout seul ; la fortune et ses caprices n'exerçent là aucune influence; on se défend soi-même, avec l'énergie, avec la force souveraine de sa volonté ; la volonté, c'est une chose que l'on ne peut pas prendre, que l'on ne peut pas emprisonner, que l'on ne peut pas tuer ; elle ne meurt jamais. Vous avez bien pu abattre les portes du temple, vous avez bien pu briser les murailles, faire voler en éclats l'extérieur du tabernacle, mais quand vous arrivez là, dans le moment où vous croyez la saisir, elle n'est plus là, elle est partie, elle s'est envolée, elle montée au ciel !

Ah ! c'est bien quelque chose de beau qu'un martyré ! S'il est beau de n'opposer à toutes les violences qu'une sagesse calme et impassible ; s'il est beau d'obéir à Dieu plutôt qu'à la force, à la raison plutôt qu'à des êtres dégradés

Digitized by Google

et mauvais ; s'il est beau de défendre sa conscience et la sainte liberté de sa foi contre des tyrannies insolentes, se conçoit-il que, dix-huit siècles après, des hommes parmi nous, qui se flattaient d'avoir l'instinct des belles choses, aient assayé de flétrir ces grands hommes en les présentant comme des fanatiques. — Ah ! des fanatiques ! Etrange aveu de la passion ! Allez donc vous faire tuer précisément pour un mot insignifiant, pour une parole dite en l'air ; allez vous faire tuer pour cela ! Vous seriez un homme d'honneur, brave et loyal; allié aux intérêts les plus chers de l'humanité, à la vérité, à la justice, à la dignité humaine; vous courriez quelque danger pour cela, vous seriez un fanatique ! Allons donc ! c'est un étrange abus de mots ; l'on a fait déjà justice de ces petits esprits. Les martyrs sont restés grands, ils sont encore debout dans nos temples pour recevoir les honneurs de l'humanité !

Quand la hache est tombée de lassitude des mains des empereurs, voilà que les sophistes s'élançent dans l'arène. Tout ce que la ruse et le talent peuvent faire jouer de ressorts contre Jésus-Christ, ils le tentent. Celse, Porphyre, remuent d'importantes questions et appellent à leur secours l'espoir des sophismes ; ils font la guerre avec tant de génie, que l'incrédulité moderne s'est vue réduite à une pâle imitation de leur tactique. Pour donner plus de poids et d'éclat au talent, la royauté s'en mêle ; un sophiste couronné invente aussi des livres. Julien demande à la discussion une force que n'ont pas les bourreaux ; il appelle le mépris au secours de la force impuissante ; il verse à pleines mains le sarcasme sur les enfants du Christ ; il essaie de les tuer à force d'ignorance ; par un indigne et sacrilége abus, l'accès des écoles publiques leur est interdit. Mais Jésus-Christ n'a pas de peine à vaincre ; voilà que des rangs des chrétiens s'avançent de robustes athlètes, qui, sans se laisser intimider par tous ces airs de hauteur et cette folle jactance, les prennent corps à corps, les terrassent, les étouffent dans leurs bras nerveux. C'étaient les Origène, les Justin, les Tertullien, les Clément, les Grégoire de Nazianze, les Augustin, Jean à la bouche d'or; c'étaient, en un mot, les pères de l'Église, vrais prodiges dans l'ordre moral, unissant à la fois toutes les grâces de l'esprit à la gravité du christianisme, toute la science des plus illustres philosophes à la plus grande simplicité de la foi. Puissants génies qui planaient au-dessus des préjugés de leur siècle, dont la seule vue quelquefois put faire pâlir des sophistes dans leurs chaires, et dignes enfin, par la sublimité de leurs doctrines, l'immensité de leurs connaissances et la sainteté de leur vie, de former une école à part qui ne ressemble à rien du passé ni du présent !

Les philosophes sont vaincus au tribunal de l'opinion : Jésus-Christ s'avance rapidement à la conquête des intelligences. La dernière digue de l'ancien monde est emportée ; Julien est frappé de mort ! La croix victorieuse, se balançant avec noblesse sur les ruines de ses ennemis abattus, autrefois objet d'ignominie, dorénavant signe d'honneur, est allée paisiblement s'asseoir sur le front des empereurs, sur le faîte des temples. L'Église, sortie des catacombes, comme le Christ était autrefois sorti du rocher du Calvaire, l'Église vient de se révéler à Nicée dans un vif éclat de magnificence divine ! Plus de quatre cents évêques réunis, accompagnés de prêtres, de diacres, l'Esprit-Saint à leur tête,

viennent proclamer comme dans un chant solennel la divinité de Jésus-Christ, Dieu de Dieu, lumière des lumières ! Ces pontifes encore tout mutilés lèvent leurs mains tremblantes afin de le bénir : ces voix encore toutes fatiguées par les persécutions se forment en concert pour proclamer cet oracle divin ! Ce magnifique spectacle a saisi les païens et révélé toute la puissance du Christ ! Rome rappelle en pleurant les dieux amis de sa jeunesse ; les idolâtres à leur tour descendent pour n'en plus sortir au plus profond des catacombes ; les descendants des anciennes familles des Fabius, des Scipion, des Gracchus se pressent à grands flots sous l'étendard de Jésus-Christ. C'en était fait ! l'Univers moral était à lui ; l'intelligence était vaincue ; il était déjà maître de Rome, il y avait un droit ! Seulement il n'a jamais voulu des choses temporelles que ce que les hommes librement ont voulu lui donner ; il a remis son pouvoir au Pape. Il reste donc maître de Rome quelque temps par la seule autorité morale ; il s'efforce de conserver le domaine matériel aux empereurs ; les empereurs s'efforcent de n'en pas vouloir ; ils vont à Constantinople, à Milan, à Pavie, à Ravenne ; l'Esprit-Saint les force à s'éloigner de l'héritage du domaine du Christ ! Enfin, Jésus-Christ accorde à un prince français la gloire d'intervenir dans son triomphe, et, par le droit de la conquête, il ajoute au pays du Christ une terre dont il était déjà le maître par la suite de ses longs triomphes !

Il en a pris possession par un triomphe de force ; il y exerce le pouvoir par un triomphe de gloire et de sagesse. Car il ne faut pas croire que ce nouvel empire efface en rien la fortune de Rome ; au contraire, il l'achève et la complète ; il lui donne son véritable sens et sa forme suprême. On n'en doutera pas, si, jugeant d'un peu haut, on veut considérer dans cet empire, ou son organisation, ou son étendue et ses limites, ou la nature de son influence, ou son immortelle destinée.

La Rome temporelle avait un empereur qui était comme la tête de ce grand corps ; les proconsuls en étaient les yeux pour voir au loin et surveiller les provinces ; le sénat en était l'âme, l'armée en était le bras.

La nouvelle Rome développe tous ces éléments d'organisation de l'ancienne, seulement le nouvel empire les transforme et les divinise pour les mettre en harmonie avec une destination mille fois supérieure ! Elle a toujours son chef suprême ; mais ce n'est pas un empereur, c'est un pontife, un vicaire du Christ ; un chef suprême qui n'est pas l'expression de la force, mais qui est l'expression de la justice et de la vérité ; qui ne règne pas sur le monde des corps, mais qui règne dans le monde des esprits pour enseigner ce qu'il faut croire, et décider comment il faut agir ; qui n'est pas défendu par des remparts et des gardes, mais qui est protégé par la sainteté de son droit, par un reflet de majesté divine qui luit sur son front !

Jamais l'ancien gouvernement romain, soit consulat ou sénat, n'a eu rien d'égal avec cette constante dignité du pontife romain, vicaire de Jésus-Christ, âme de l'univers moral, colonne de la vérité, défenseur intrépide de tout ce qui est vrai, de tout ce qui est beau, de tout ce qui est juste. Ils ont soutenu l'ordre toujours contre toutes les passions, contre tous les intérêts, contre tou-

Digitized by Google

tes les puissances; leur bouche a dit sans varier la même chose, et ils ont donné de cruels déplaisirs, tantôt à des souverains trop enivrés de leur pouvoir, tantôt à des peuples épris de la licence. Ils ont eu ce courage particulier qui ne le cède en rien au courage militaire et qui est peut-être au-dessus, ce courage tranquille, désarmé, pacifique, ce courage de représenter toujours dans le monde, sans nul souci des passions humaines, la vérité, la justice, la puissance de Dieu; ce courage qui va toujours d'un pas égal entre tous les excès, sans redouter le courroux populaire, sans redouter non plus la popularité quand elle vient en son temps, à son heure. Ah! que je suis heureux de prononcer ce mot, aujourd'hui que la Providence a mis sur le siége du Christ un de ses plus nobles vicaires; je m'exprime mal, aujourd'hui que tout un peuple s'émeut de bonheur à la vue de son souverain pour lui dire de prendre courage dans ses résolutions vertueuses, qu'il a derrière lui pour le soutenir, le cœur et l'amour de tout un peuple! Telle est la tête du nouvel empire!

Il n'a pas des proconsuls pour gouverner les provinces, il a des évêques institués de Dieu, qui, avec la direction du premier pontife, exercent partout une influence plus heureuse, plus utile et plus salutaire. Son sénat, ce sont les conciles; vous n'y trouverez pas les vices de l'ancien sénat romain, sa politique égoïste, sa perfidie savante; mais tout ce qu'il y a eu de grandeur dans cette compagnie, ses lumières, son expérience, sa sagesse, ses conseils si bien formés, si bien suivis, toutes ces choses, et à un degré éminent, vous les retrouverez au sein des conciles. Les conciles! où viennent se réunir tous les illustres personnages d'un temps, tous les hommes les plus révérés, les plus consommés dans l'art de gouverner les âmes. Les conciles! où tout ce qu'il y a de plus grand dans la sagesse de la terre vient se mêler à la sagesse de l'Esprit-Saint, qui l'éclaire, la dirige, la conseille. Les conciles! où sont proscrites les erreurs, réformés les abus, et tracées les voies de l'avenir!

L'ancienne Rome avait ses légions; la nouvelle a aussi les siennes. Elle a des soldats du Christ répandus dans le monde pour maintenir ses propriétés, ses titres, son domaine; des soldats d'un esprit généreux, émus à la vue des souffrances morales de leurs frères; des soldats que l'erreur importune, et qui lui ont juré sur l'autel du Dieu vivant une guerre éternelle. Mais ils ne sont pas armés comme les anciens soldats des légions romaines; ils savent que rien n'est plus insaisissable à la force que la foi humaine; qu'inutilement pour la contraindre on ferait marcher des bataillons; qu'inutilement on déploierait contre elle tout le luxe de la violence, parce que, retranchée dans une sphère inaccessible aux forces matérielles, elle en braverait les efforts! Ils ont d'autres armes que les soldats romains, ils ont la croix, l'Évangile, la persuasion; mais ils ne le cèdent aux anciens soldats de Rome ni en activité, ni en courage, ni en discipline, ni en longs et austères travaux, ni en sacrifices héroïques. On les trouve partout dans le monde; il n'y a pas un navire prêt à mettre à la voile qui n'en cache quelques-uns dans ses flancs; il n'y a pas sur l'Océan un rocher qui n'en ait vu périr plusieurs; il n'est pas une plage déserte qui n'ait été fécondée par leurs sueurs, arrosée par leur sang. L'ancienne armée de Rome avait ses héros dont elle était fière, la nouvelle a aussi les siens

Digitized by Google

qu'elle peut produire avec orgueil. L'une a Jules-César, l'autre a François-Xavier; l'un et l'autre généreux, ardents, infatigables; l'un et l'autre dévorés d'une insatiable ambition; mais l'un ambitieux de tout mettre à ses pieds pour en être le maître, afin d'avoir ensuite le droit d'être cruel ou clément à son gré; l'autre, ambitieux de tout mettre aux pieds de Dieu, d'établir sur toutes les âmes le règne de Dieu, qui est un règne de paix, de noblesse, de justice et d'honneur; tous les deux remuants et infatigables; mais l'un a passé dix ans à soumettre les Gaules, et ce même temps suffit à l'autre pour conquérir à Dieu seul des peuplades barbares, triompher du Japon, et venir mourir d'espérance aux portes de la Chine!

Si la supériorité de Rome moderne se manifeste dans la forme de son organisation, son privilége ne paraît pas moins dans l'étendue de ses domaines. Est-ce qu'il est un des lieux où régna la Rome temporelle que la Rome nouvelle n'ait soumis à sa domination? Rome antique s'étendait de l'Euphrate et du Tanaïs jusqu'aux colonnes d'Hercule et à la mer Atlantique; eh bien! dans cet espace y a-t-il une seule contrée qui ne soit pas soumise à l'influence de la Rome nouvelle? Mais elle est allée bien plus loin; elle est allée porter son drapeau en des régions que le vol des aigles romaines, si audacieux qu'il pût être, n'avait pas abordées. Elle est allée planter la croix dans l'Inde et jusque dans la Chine; elle est allée plus loin encore; il n'y a plus de bornes à cet empire qui est la consommation de tous les hommes et le dernier mot de l'humanité! Toutes les barrières des peuples doivent tomber devant ses pasteurs; tous ces effroyables remparts de neige, de glace, derrière lesquels le ciel avait abrité le nouveau monde, tous ces remparts s'ébranlent à la voix du pontife de Rome. L'heure est venue, l'heure sainte; les grands navigateurs ont attendu que l'unité religieuse fût fondée en Europe; alors ils vont au loin lui chercher des frères, et bientôt les Moluques, le Pérou, toutes les contrées de l'Amérique, toutes les îles de l'Océanie adorent Dieu dans la communion du pontife de Rome et par l'invocation du Christ.

Oh! si Rome s'est arrêtée là jusqu'à présent, du moins ce n'est pas sa force qui a manqué au monde, le monde a manqué à sa force; elle ne s'est arrêtée qu'avec lui. Oh! si Dieu lui a donné un si vaste domaine, c'est qu'il l'a destinée à exercer une influence mille fois plus noble, plus heureuse et plus salutaire que celle de l'ancienne Rome!

Que pouvait Rome temporelle, que pouvait-elle en faveur des peuples conquis? Ne pas les opprimer, les maintenir dans la possession de leurs droits et de leurs coutumes. Qu'est-ce qu'une influence qui se borne à ne pas faire de mal? Quel bien, je vous prie, alors pouvait-elle assurer? — Un seul! une part de cette civilisation imparfaite qui croissait sur un sol abusé par le polythéisme; une langue plus savante et mieux formée; une organisation plus riche; quelques beaux éléments des lettres et des arts; une agriculture mieux entendue, un commerce beaucoup plus florissant; en un mot, ce qui peut relever l'existence terrestre et orner le monde des corps. Mais ce qui élève l'âme, ce qui apprend à être juste, à triompher du mal, à se conserver toujours dans la pureté, l'honneur et la droiture des saints, ce qui donne un sens et du prix

Digitized by Google

à la vie, ce qui la rattache aux destinées immortelles, Rome temporelle pouvait-elle donner cela à ses provinces? l'avait-elle seulement elle-même avant de le donner? Où donc, et quand lui serait venu ce trésor?

Mais Rome spirituelle; partout où elle triomphe, elle verse des flots de vérité, de lumière et de vie; elle se montre, et Dieu paraît dans sa majesté, sa providence, sa touchante beauté; elle parle, et l'humanité comprend tous ses droits, tous ses devoirs et toutes ses destinées. Elle touche de son sceptre des races barbares, et ces races se transforment, se divinisent; elle reçoit l'homme sauvage, elle lui donne la dignité, le bonheur, l'espérance; elle crée la famille et jette à son front comme un reflet de Dieu; elle pénètre dans les mœurs, et les vertus se multiplient, les institutions s'élèvent; elle bénit le monde, et ce n'est plus un sépulcre où on meurt, c'est un champ de bataille où on gagne l'immortalité; elle embrasse l'univers, et dans cet embrassement, les peuples deviennent frères par dessus tous les intérêts, tous les préjugés et toutes les distances! Rome spirituelle unit tous les peuples sur un terrain neutre et élevé; elle les unit tous dans la même espérance, sous le même gouvernement de Dieu! Cette unité religieuse donne à la terre comme une image du ciel, et même elle devient une source inépuisable de prospérité temporelle, car c'est à l'ombre de cette unité religieuse, quoique incomplète encore, que s'est formé le droit des gens, que les rapports entre les peuples sont devenus plus fréquents en devenant plus sûrs, qu'ils ont pu échanger toutes les richesses de l'esprit et de la terre. La fortune intellectuelle de l'homme et sa fortune matérielle doivent à Rome spirituelle des avantages que jamais elles n'auraient obtenus de la Rome païenne!

Voilà par quelles traces de sagesse Jésus-Christ exerce sa puissance! Il y ajoute un dernier triomphe, c'est le triomphe de son éternité!

Oui, on avait eu raison de dire que Rome c'était la ville éternelle; mais ce pressentiment prophétique ne devait aboutir qu'au Christ. La Rome des Césars, la ville éternelle, elle a vaincu mille ans, c'est vrai, mais ensuite elle avait succombé à une secrète et suprême défaillance; affaiblie et ruinée par les vices, elle croulait d'elle-même déjà quand les barbares vinrent la forcer de jeter au vent ses débris, et c'en était fait de sa fortune, à toujours, il n'y avait plus de ville éternelle, si le Christ n'en avait pas ramassé la poussière!

Eh bien! Rome, rassure-toi; oui, tu seras éternelle; oui, ton poëte a eu raison de dire: « D'autres peuples s'ébranleront; mais toi, Rome, souviens-« toi seulement de commander au monde! » Le Christ accomplira cette prophétie qui n'avait pas été faite pour lui. Chose admirable! rien ne s'arrête, tout passe; il semble que chaque chose est pressée de mourir, plus mobile que les ondes agitées par le vent, plus fugitive que les nuages en un jour de tempête. Tout disparaît et succombe. Rome n'est que d'un jour; tout ce qui l'environne se ressent de ses destinées passagères, de son naturel voyageur. Tant de personnages avaient essayé de fonder des religions, d'élever des écoles, et il n'en reste que le nom; Rome ne conserve un reste de vie qu'en ployant les genoux et en demandant grâce; mais enfin, après les plus violentes persécutions, l'Église du Christ, toujours sans défense, toujours li-

Digitized by Google

vrant ses mains aux fers et sa tête au bourreau, a vaincu et vit encore! Il y a de hautes montagnes dont les fondements vont toucher le centre de la terre et qui, de leur front embrassent les nues; on essaierait en vain de les démolir, on aurait plutôt déraciné le monde! Que des insectes viennent les ronger ces montagnes, que des bêtes méchantes y viennent établir leur repaire, que leur importe, elles sont assez grandes pour servir de berceau aux premiers, elles serviront encore de tombe aux derniers.

C'est ainsi que la religion de Jésus-Christ s'élève sur le monde; on l'a jugée perdue, et tout-à-coup elle est sortie du fond des eaux où on avait cru la noyer; plus tard elle a brisé le sépulcre où on avait cru l'ensevelir! Oui, la religion de Jésus-Christ est divine! C'est avec raison que le ciel et la terre ont proclamé son triomphe; prêtons-nous à son empire, car c'est le pilote souverain qui doit nous aider à passer dans les régions de la vie, afin d'aborder sûrement à l'empire éternel.

VARIÉTÉS.

L'abbé Châtel se resacrant primat.

Pour peu que vos souvenirs remontent à une dizaine d'années, vous devez vous rappeler les cérémonies gauloises de l'Église française.

Cette fameuse religion eût une foule de temples.

D'abord, elle fut installée dans une maison du quartier Saint-Honoré, au quatrième au-dessus de l'entresol, puis de là elle fut transférée boulevard Saint-Martin, dans un local qui avait primitivement servi de domicile à trois ours et deux crodociles.

En dernier lieu, la religion gauloise n'avait plus trouvé d'asile qu'à Clichy-la-Garenne, et encore, ô douleur! Clichy-la-Garenne était schismatique! — Le sous-primat de l'Église française avait eu, un beau matin, l'idée de se poser en réformateur encore plus hardi que le primat en chef. — Le premier acte de son autorité avait été de réformer l'abbé Châtel lui-même.

Une fois excommunié par son sous-primat, M. l'abbé Châtel se voua exclusivement à l'épicerie. Pendant huit années entières, cet ancien pontife se consacra au culte de la vertu et des pruneaux de *Tours*.

Jugez de la joie universelle lorsqu'une affiche jaune nous a annoncé que le citoyen Châtel avait jeté sa casquette de loutre et son tablier d'épicier, pour se recoiffer du bonnet épiscocal.

Dans cette proclamation adressée à tous les Parisiens et Parisiennes, l'abbé Châtel nous fait d'abord connaître qu'il se resacre primat. Désormais

Digitized by Google

il ne fait plus concurrence au père Aymès, cet autre illustre épicier. — Le primat Châtel nous annonce qu'il supprime tout; la superstition, la confession, tous les saints et la vierge Marie. — Il conserve le bon Dieu. — C'est encore heureux! — Ensuite le primat Châtel nous donne la recette pour faire des évêques français. Il ne suffit que de leur imposer les mains. C'est tout ce qu'il y a de plus simple au monde. — Vous voulez un primat, aussitôt vous choisissez parmi vous un homme de bonne volonté, vous lui imposez les mains, et vous avez votre primat.

Deux minutes après, il vous donne sa bénédiction et vous vous dites : « Comme il bénit bien ce gaillard-là! »

Au frontispice de son temple français, le primat Châtel inscrit : *Aux grands hommes!* ce qui serait une contrefaçon du Panthéon, s'il n'avait eu soin d'ajouter, et *aux grandes femmes!*

Le temple néo-chrétien est établi rue de Fleurus, au-delà du jardin du Luxembourg. Il est vrai que le local n'est que provisoire d'après l'affiche jaune. — Dès qu'il le pourra, le primat Châtel se fera une autre cathédrale. — Mais, par malheur, on ne se procure pas une cathédrale comme un primat; il ne suffit pas d'imposer la main sur un moëllon.

Quelles armes peut-on employer contre un homme tombé si profondément sous le mépris public, sinon les armes du ridicule? — Descendre à une discussion sérieuse, ce serait lui faire trop d'honneur; il est un cynisme que l'on flétrit et avec lequel on ne discute pas.

Nous ne ferons pas davantage à M. Châtel l'honneur de le comparer, comme on l'a fait, à Luther. — Qu'est-ce que ce pygmée du schisme près du gigantesque sectaire qui remua l'Europe au seizième siècle?

Quand le lion, sur le soir, sort de son antre et rugit et déchire sa proie, il y a des animaux lâches qui le suivent de loin pour lécher à terre les gouttes de sang tombées çà et là sur ses traces.

(La suite page 259, 6e *Conférence par l'abbé Plantier.*)



CONFÉRENCES DE NOTRE DAME,

Par l'abbé PLANTIER.

6me CONFÉRENCE.

Hors de l'Église, point de salut! Telle est la maxime que nous nous sommes appliqués, dans notre dernière conférence, à faire entendre avec justice, et accepter sans préjugés et avec amour. Pour cela, nous l'avons envisagée tour à tour dans ce qu'elle suppose, dans ce qu'elle embrasse et dans ce qu'elle exclut. Dans ce qu'elle suppose, nous avons vu que ses idées sont celles de la plus saine philosophie; dans ce qu'elle embrasse, nous l'avons trouvée plus large qu'ordinairement on ne le suppose; dans ce qu'elle exclut, nous avons vu et admiré tout ensemble sa justice et sa modération.

Deux sujets nous restent maintenant à traiter: l'indépendance dogmatique de l'Église, et la question de la papauté.

Telle est la nature de l'Église, telle est la flexibilité de son organisation qu'elle peut s'enclaver avec bonheur dans toutes les formes sociales. Ce qui se passe dans le monde nous le démontre avec éclat. Sur les divers points qu'elle occupe en Europe, en Asie, dans les deux Amériques, en Océanie, il existe mille nuances de constitutions, de gouvernements. Elle mêle à toutes le ressort de sa propre hiérarchie, et tant qu'elles veulent être raisonnables et régulières, on n'en citerait aucune dont elle entrave les moyens par ses opérations. Compatible avec tous les genres de pouvoir par son mécanisme matériel, elle ne l'est pas moins par ses sentiments. autant que le prescrit et que peut le souffrir la conscience. Elle les accepte, elle les honore, elle leur obéit; elle cherche par tous les moyens et tous les sacrifices à vivre en bonne intelligence avec eux, et son bonheur est au comble quand elle voit les deux autorités qui régissent l'univers, mutuellement unies et respectueuses pour leurs droits, marcher comme deux coursiers amis sur des lignes parallèles, et emporter, sous l'impulsion de leur harmonie, le char de l'humanité vers l terme où Dieu l'attend.

Mais il est un point de doctrine qu'elle place au-dessus de toute controverse: c'est que ces pouvoirs ont des domaines à part, domaines réciproquement inviolables, domaines au sein desquels chacun d'eux est maître, et maître indépendant. Au pouvoir du temps, les choses temporelles; à l'Église, je ne dirai pas les choses invisibles comme l'éternité, impalpables comme la conscience, mais les choses spirituelles. L'Église avoue qu'elle ne doit pas prétendre à dominer sur les premières; mais elle ne reconnaît pas au pouvoir du temps le droit de s'immiscer dans les secondes. Le jour où, quelque part que ce fût, il tendrait à les envahir, elle aurait le courage de lui dire en lui

Digitized by Google

montrant le seuil du sanctuaire : c'est ici la limite marquée par le doigt de Dieu même ; vous ne devez pas aller plus loin ! Voilà son devoir.

Tel est le fond sur lequel portera cette conférence. Ce sujet, vous le comprenez, est complexe : il embrasse, d'une part, la question de doctrine, de foi ; de l'autre, ce qui se rattache à la discipline générale de l'Église et à ces matières mixtes qui forment pour ainsi dire la lisière des attributions propres à chaque pouvoir. Nous ne dirons rien de ces deux derniers objets qui ne rentrent pas dans le cadre que nous nous sommes proposé ; nous nous placerons pour ainsi dire au cœur, au centre de l'autorité doctrinale. Sur ce terrain, nous verrons que l'Église prétend jouir d'une souveraineté sans contrôle, d'une indépendance sans restriction, et, pour fixer avec précision ce que nous devons penser de ce privilége, nous verrons deux choses :

1° Nous en constaterons l'existence en vérifiant les titres qui l'assurent.

2° Nous en tracerons pour ainsi dire la marche, en définissant les droits principaux dont il se compose.

Que Jésus-Christ ait doté son Église de l'indépendance dogmatique ; que, dans sa mission d'enseigner la foi, il l'ait investie d'une royauté qui l'autorise ou plutôt qui l'oblige à ne relever que d'elle-même, c'est, messieurs, un fait trop décisif pour ne pas l'indiquer, mais trop connu pour y insister longtemps. Nous savons que c'est sur Pierre et les apôtres qu'il a fondé la colonne et le soutien de la vérité dans le monde ; nous savons encore qu'après avoir dit aux siens qu'il les envoyait comme des agneaux au milieu des loups, après leur avoir annoncé que la synagogue, les tribunaux et en général tous les pouvoirs terrestres s'armeront pour leur imposer silence, il leur commande, non pas de céder à ces menaces, non pas de se taire devant l'orage, non pas de se courber devant ceux qui ne peuvent perdre que le corps, mais de craindre uniquement devant celui qui peut perdre le corps et l'âme et devant lequel ils auront à rendre compte de la liberté de leur apostolat, si par malheur ils venaient à l'abdiquer.

Nous savons, enfin, quel avenir il marque à la société qu'il établit. Il est aujourd'hui plus que jamais, dit-on, dans l'humanité des instincts de fraternité qui la travaillent ; je ne sais quelle attraction mystérieuse semble appeler les diverses branches à se rapprocher par des nœuds plus intimes. Voilà précisément que, dans les intentions de son auteur, l'Église a pour but d'opérer cette fusion magnifique. Le temps et l'espace lui ont été donnés pour domaine ; par la double immensité de sa durée et de son étendue, elle doit remplir tous les lieux et tous les siècles, et cela pour réunir toutes les générations dans une vaste unité de croyance et d'amour. Mais, chose évidente, cette catholicité touchante ne se réalisera pas si vous la mettez en tutelle ; qu'elle dépende des nations et de leur puissance, elle se morcellera comme leur nationalité, elle se divisera comme leurs intérêts et leurs jalousies, elle se découpera comme leurs territoires, elle s'éteindra par fragments comme leur fugitive grandeur. Ce ne sera plus qu'un aigle entre les mains de chasseurs ennemis ; tous voudront l'avoir entier, et en se disputant

Digitized by Google

ils le mettront en pièce, et chacun n'en gardera qu'un lambeau qui ne tardera pas à périr par cela qu'on l'aura détaché.

Ah! plutôt que d'adandonner ainsi cette institution sainte aux déchirements des empires et des rivalités humaines, laissez-la monter et se développer pour ainsi dire dans l'infini, laissez-la planer au-dessus de tous les trônes et de toutes les frontières; elle en a besoin: ce n'est que par là qu'elle pourra répondre à sa destinée, et couvrir, comme elle le doit, d'une ombre éternelle et protectrice la grande famille des peuples.

Consacrée par l'Évangile, cette indépendance dogmatique l'est encore, je ne crains pas de le dire, par les idées publiques.

Au sein du paganisme, la séparation du sacerdoce et de l'empire était à peine soupçonnée, tant il s'en fallait qu'elle fût admise. C'était pour ainsi dire un dogme public, que la tiare devait accompagner nécessairement le diadème, que la main destinée à porter le glaive de la force était pour ainsi dire consacrée par là même à porter le glaive de l'esprit; qu'enfin, la religion du peuple ne pouvait sans une espèce de sacrilége ne pas regarder le souverain successeur de César, comme indissolublement identifié au pontife de Dieu. Mais un jour l'Église se prit à vouloir briser ce faisceau formé par l'antique despotisme, noué par les siècles et l'erreur et adoré par la servitude. Elle proclama que le chef de la société civile, empereur, roi ou consul, n'était pas essentiellement et indivisiblement grand-prêtre; que le sceptre des doctrines pouvait se détacher de celui de l'État; que le corps et l'âme, l'homme intérieur et l'homme extérieur, étaient appelés à relever de deux autorités à part; que pour son compte elle travaillerait, s'il le fallait, jusqu'à répandre son sang, soit à établir, soit au moins à faire reconnaître cette économie trop longtemps ignorée.

On s'étonna d'abord de ce langage, on s'en irrita ensuite, et plus tard on finit par le goûter, et la doctrine qu'il exprimait est devenue maintenant générale. Il n'est personne aujourd'hui qui ne professe la distinction des deux autorités, et ne regarde comme un caprice rétrograde la prétention de quiconque voudrait, je ne dis pas les rapprocher, mais les confondre comme au temps de l'antique polythéisme.

C'est ce que disait un jour le vainqueur de Marengo lui-même, lorsqu'à force de gloire il prit à la tête de la France la place que lui marquaient et les desseins de la Providence et son propre génie. Il trouva la société en poussière et les autels en ruines. Il réorganisa la première et voulut relever les seconds. Mais quels autels redresser? quelles croyances et quel sacerdoce chargera-t-il d'animer ce colosse qu'il s'apprête à reconstruire? Soit patriotisme inintelligent, soit peut être adulation, quelques-uns le poussèrent à fonder une religion nationale, et lui, répondit avec une vigueur qui ne manquait pas d'une certaine indignation. « Moi, homme de guerre, moi portant l'épée et les éperons, li-« vrant des batailles; moi, me faire chef d'église, espèce de pape qui réglerait « le dogme! « Mais on veut me rendre odieux comme Robespierre, l'inven-« teur du culte de l'Être suprême, ou ridicule comme La Reveillère Lepeaux, « l'inventeur de la théo-philantropie! »



Il avait raison; c'était reconnaître un élément déposé comme maxime par le catholicisme dans l'esprit des temps modernes, comme l'a dit l'illustre historien de la civilisation en Europe et en France. Certes, après avoir planté cet arbre dans le monde, après l'avoir arrosé de ses sueurs et fécondé par son martyr, l'Église, je pense, en recueillera bien des fruits. C'est par elle, et elle seule que l'indépendance mutuelle des puissances et surtout celle de la puissance dogmatique est devenue un principe. Ne serait-il pas étrange qu'on lui défendît d'en jouir ?

Non seulement c'est justice qu'elle en use, mais encore c'est le bonheur de notre dignité. Qui ne connaît la magnaminité de saint Ambroise? Un effroyable massacre avait ensanglanté Thessalonique. L'empereur Théodose, par cette atrocité sans motif comme sans exemple, s'était excommunié lui-même; l'entrée au temple lui devenait interdite, tant qu'il n'aurait pas fait publiquement pénitence et que l'Église en effaçant sa faute n'aurait pas levé l'anathème. Saint Ambroise le lui déclare avec énergie. Malgré cet avertissement, Théodose se présente à la porte du saint lieu. Le saint évêque se jette à sa rencontre et l'arrête; plus tard, sans avoir fait encore la pénitence canonique, l'empereur veut de nouveau pénétrer dans la maison de Dieu. Ruffin, maître des offices, vient demander pour lui cette grâce; saint Ambroise lui répond avec une fermeté respectueuse mais héroïque: « Je vous annonce, Ruffin, que je ne lui « permettrai pas d'entrer même dans le vestibule sacré. S'il veut changer sa « puissance, que d'ailleurs je vénère, en tyrannie, je suis prêt à me laisser « égorger avec joie. »

Telle est l'indépendance de l'Église pour le droit qu'elle a fait elle-même. Telle et plus courageuse encore, si j'ose le dire, est aussi son indépendance pour les révélations dont elle est simplement l'interprète et la tutrice. Ce qu'elle a fait ici par saint Ambroise, pour des questions de discipline, elle l'a fait en d'autres occasions pour des questions de foi par Saint-Athanase, par saint Hilaire et mille autres héros dont les noms sont gravés en lettres d'or dans nos saintes annales. C'est-à-dire qu'elle élève le caractère de ceux qui la représentent au-dessus des faiblesses et des servilités de la peur; par elle, ils portent l'infaillibilité de la doctrine si haut que nul ne pourrait l'atteindre de la pointe de son épée. Enfin, en face de toutes les usurpations dogmatiques, vous les trouvez toujours respectueux mais inébranlables. Incorruptibles dépositaires, plutôt que de laisser toucher au dépôt confié à leur vigilance, ils se laisseront égorger, cherchant ainsi dans le martyre un double et suprême asile pour l'intégrité de leurs convictions comme pour celle de leur fidélité.

Certes, c'est bien là, si je ne me trompe, le gage d'une générosité sublime; c'est bien un trait de magnifique grandeur imprimé à la nature humaine.

Et non-seulement c'est un bonheur pour notre dignité, mais c'est encore un bonheur pour le plus précieux de tous les biens, celui de la liberté et de foi.

« Un premier consul, disait encore Bonaparte, qui, à son pouvoir temporel déjà immense, ajouterait le pouvoir spirituel, serait. à mon avis, le plus re-

« doutable des tyrans ; il ne serait pas moins que le sultan de Constantinople ! »

Parole profonde et vraie, quand on l'examine aux lueurs du passé. Au sein de Rome chrétienne, lorsqu'un évêque est élu pape et roi, le pontife, en lui, transfigure le prince, et dans cette transfiguration merveilleuse, bien loin que le sceptre du monarque temporel apprenne à devenir oppresseur ; sous sa domination les hommes restent libres, et les cœurs sont heureux. Mais partout ailleurs, dans le passé, que voit-on ? C'est que, du moment où une main profane pénètre dans les choses sacrées, le pontife est absorbé par le prince. Les croyances ne deviennent à ses yeux qu'une institution de l'État, et, comme l'a dit quelqu'un : une sorte d'objet de police. Les idées de son chef s'identifient complètement avec elles ; par là même qu'on y touche, c'est pour ainsi dire sa personne qu'on attaque ; au lieu de rester spirituel, le crime devient alors politique ; c'est par le châtiment politique d'une part, et de l'autre par l'impitoyable raison d'État qu'on le fait expier. On l'a bien vu sous les empereurs païens ; ils n'égorgèrent tant de fidèles, ils ne firent couler tant de sang chrétien depuis le fond de l'Orient jusqu'aux extrémités des Gaules, que parce que l'Évangile prêché par les apôtres outrageait, comme ils le disaient eux-mêmes, la majesté de Dieu et celle de l'empire.

Le même ordre de choses a fait éclater quelque chose d'analogue, ou plutôt des barbaries plus atroces encore au sein du mahométisme. Telle est enfin l'histoire de tous les schismes, de toutes les hérésies, de toutes les religions d'État, de la sanglante domination de la réforme en Allemagne, en Angleterre et en Suisse. Il en sera, on peut le prédire sur la foi du passé, toujours de même lorsqu'une autorité profane et séculière tiendra entre ses mains le domaine des âmes. S'il était encore des rois, comme disait Bonaparte, qui voulussent trancher en souverains les questions dogmatiques, s'ils tenaient à régner dans le sanctuaire comme ils commandent dans les camps, sous leur gant de fer, la conscience opprimée n'aurait plus le droit de prier, de croire, suivant ses lumières et la vérité ; il faudrait, pour ainsi dire, qu'elle abdiquât, pour battre servilement des mêmes pulsations que la main qui l'enchaînerait. Et si on tentait de faire quelque acte d'indépendance, l'Europe même civilisée à quelque degré qu'elle le fût, l'Europe, malgré les maximes de tolérance devenues plus générales encore qu'elles ne le sont, l'Europe risquerait de servir de théâtre à des persécutions plus ou moins terribles, elle aurait à gémir sur des scènes sanglantes, sur des martyrs dont on eût présumé ne devoir plus trouver des exemples que chez les nations naissantes de la Cochinchine et de l'Océanie, ou chez des nations éteintes comme les Arabes ou les Vandales.

Voilà précisément ce dont l'Église nous garde dans un certain degré en défendant, dans tout l'univers, sa liberté dogmatique avec une inflexibilité que rien ne peut rompre ; par là, elle apporte, autant qu'elle le peut, et sa propre conscience et la conscience des peuples contre les asservissements et les brutalités de la force. Par là enfin, comme on le disait dans les premiers siècles de l'Église, elle empêche que le dogme n'aille s'altérer, ou dans le palais de Néron, ou dans les camps de Maximien, et ne cherche ensuite la démons-

Digitized by Google

tration de sa divinité dans le faisceau des licteurs, ou la formidable épée du légionnaire ! On ne saurait rendre à l'humanité un service plus digne de reconnaissance !

L'Église mérite ici d'autant mieux notre gratitude, qu'elle protége ainsi, dans les limites de la convenance et du respect, le sanctuaire de l'âme contre les envahissements et les persécutions du glaive extérieur. Les hérétiques et les philosophes se sont plaints mille fois qu'elle opprimait les esprits, et qu'elle les captivait sous une injuste tyrannie ; ils ont prétendu les affranchir, et qu'ont-ils fait? Ils les ont bien dégagés d'un côté, mais à l'instant même ils les ont assujétis de l'autre ; ils n'ont pas anéanti l'autorité doctrinale, ils l'ont tout simplement déplacée ; ils en ont dépouillé la douceur, et ils en ont pris la violence. Au pape ecclésiastique, comme l'a dit Bossuet, ils ont substitué un pape laïque, et remplacé l'épiscopat romain par je ne sais quel épiscopat civil ou soldatesque. Voilà ce que fit Luther en Saxe. Seize ans après sa fondation, comme dit encore Bossuet, la réforme avait besoin d'être réformée elle-même, et ce fut au prince alors régnant que Luther demanda les pouvoirs nécessaires pour accomplir cette grande politique.

Voilà aussi, messieurs, ce qu'ont fait parmi nous, au siècle dernier, ceux qu'on appelait les émancipateurs de la religion générale ; ils l'arrachèrent du despotisme prétendu de Rome pour la placer sous l'autorité si paternelle de Robespierre et sous la clémente tutelle de ses bourreaux !

L'Église parle moins d'indépendance et elle en fait avec plus de noblesse ; elle en défend le principe avec plus de sagesse, et en même temps avec plus d'énergie, et en cela nous devons la remercier de son courage : ce n'est pas seulement un devoir qu'elle remplit avec générosité, c'est encore un service qu'elle rend au bonheur du monde moral.

Ainsi, messieurs, l'Évangile, les idées publiques, la dignité de notre nature, le bonheur de l'humanité, voilà les titres sous lesquels s'abrite l'indépendance de l'Église.

Et maintenant, quels sont les droits principaux dont ce privilége se compose?

Voici, messieurs, comment le droit d'évangéliser se délègue au sein de telle ou telle communion schismatique : Un jour, je le suppose, vous conversez avec l'un de ses pasteurs ; il s'épuise à vous démontrer que Rome, cette grande Babylone de l'Apocalypse, cette métropole de l'erreur, se trompe sur divers passages de l'Écriture, qu'il est, hélas ! bien loin de comprendre lui-même. Tout d'un coup, un message lui arrive, et bientôt il s'écrie : Gloire à l'Esprit saint ! je suis envoyé pour prêcher la foi dans un archipel de l'Océanie ou de quelque autre mer. C'est, il est vrai, à quelques mille lieues d'ici, mais j'aurai de beaux appointements ; en même temps je serai chargé d'un consulat ; et le drapeau de la nation sera là pour abriter ma personne, ma famille. On peut se résigner à cet avenir ; mais quand, après tout, ces avantages seraient mêlés de quelques inconvénients, ne faut-il pas se dévouer au martyre pour la cause de Dieu ? — C'est vrai ; et ce mandat, de quelle source émane-t-il ? — C'est notre pape à nous qui me le confie. — Et quel est ce pon-

tife? — Lisez plutôt! — Vous prenez cette feuille, vous la parcourez, et qu'apercevez-vous lorsque vous êtes au bas de la page : ce n'est pas le sceau de Pie, de Grégoire ou de Léon, c'est le timbre d'une femme portant la tiare?

Voilà un ordre de choses que l'Église ne reconnaîtra jamais pour elle-même. Reine ou empereur, peu importe! Par des concordats généraux ou des stipulations particulières, elle peut s'entendre, et souvent elle le fait, avec les pouvoirs temporels pour préparer l'élection de ses ministres et en asseoir la position sociale; mais, comme Jésus-Christ l'a ordonné, elle se réserve tout entière et sans partage la dispensation de l'Évangile : à ceux-là des missions commerciales et diplomatiques; à ceux-là le droit de faire des ambassadeurs; à l'Église seule le souffle divin qui doit faire les apôtres.

Premier élément de l'indépendance de l'Église, le droit de déléguer pour enseigner et prêcher la doctrine.

Transportez-vous maintenant de l'Europe, où nous étions tout à l'heure, sur un autre point du monde, par exemple, en Corée. J'aperçois par des sentiers solitaires un voyageur qui chemine sous des habits de deuil, comme on en porte dans cette contrée. Un voile épais lui couvre le visage; un immense chapeau descend jusqu'au dessous de ses épaules; on dirait qu'il s'efforce d'échapper aux regards et que les hommes lui paraissent suspects. — O vous qui marchez là-bas avec tristesse ou avec prudence, vous n'êtes pas né dans ces provinces? — Ne craignez pas, je ne suis pas un ennemi. — Mais ignorez-vous donc que des lois sévères défendent l'entrée de ce royaume, surtout à certains Européens, et il me semble que vous êtes du nombre? — Vous avez raison; mais, sans être indigène, je ne me regarde pas comme étranger. — Si encore vous étiez seul; mais peut-être avez-vous des objets interdits? — Sans doute, j'ai un trésor; trésor spirituel dont la taxe eût été mon sang s'il avait été surpris. Il est vrai que j'aurais payé cet impôt avec bonheur; mais je suis encore le maître de n'en pas faire la déclaration. — Qui êtes-vous donc, inexplicable inconnu? D'où viennent ces immunités dont vous vous croyez en possession? — Voici tout le mystère : L'opinion peut être le tyran du monde, mais la vérité en est la reine; elle ne connaît, ni le bureau de douanes, ni le cordon des frontières; tous les lieux sont exempts et libres pour elle. Évêque et missionnaire catholique, elle m'a fait son représentant, son apôtre; je participe à ses droits pour prêcher l'Évangile; grâce aux lettres de franchise qui m'ont été délivrées par la main de l'Église, que Dieu lui-même a signées, il n'est pas de pays où je ne me considère comme roi; je ne pénètre nulle part sans précaution, mais je pénètre aussi partout sans scrupule; partout aussi je suis sur mes terres!

Second élément de l'indépendance dogmatique de l'Église : le droit de s'étendre et de conquérir.

Il est des églises schismatiques qui, en se séparant de Rome, ont retenu l'usage de nos conciles : à certains jours de l'année, elles les réunissent, et si vous vous rencontrez par hasard dans quelque rue de la cité patriarchale ou métropolitaine, vous verrez passer les pères du synode se rendant au palais, où l'Esprit saint les attend pour délibérer. Ce sont des amiraux, des officiers

Digitized by Google

de toutes armes, des professeurs de littérature ou de beaux-arts, mais ne vous effrayez pas de leur condition, ils trancheront quand même des questions d'orthodoxie. Telle est au moins leur confiance qu'ils le feront avec bonheur.

Confiance que l'Église ne partage pas ; ordre de choses, économie qu'elle n'introduira jamais. Elle peut bien permettre aux puissances de la terre, comme elle l'a fait autrefois dans la personne de Constantin, d'assister à ses réunions dogmatiques ; mais ce n'était pas comme juge, mais simplement comme témoin et comme spectateur. A elle seule le droit de prêcher ; à elle seule aussi le droit de juger et de définir. Troisième élément de l'indépendance de l'Église.

Quatrième droit, celui de se plaindre et de protester.

Admettons que, dans deux ou trois siècles, par une supposition purement chimérique, les violences du passé se renouvellent ; admettons qu'un pouvoir impérial, consulaire ou monarchique dise à l'Église, comme autrefois les pouvoirs usurpateurs de Jérusalem, de Rome ou de Constantinople : N'annoncez plus l'Évangile ; taisez-vous au moins sur quelques-uns de ses dogmes ; signez et sanctionnez tels et tels formulaires de foi qui ne se rapportent pas, il est vrai, aux enseignements du pape, mais qui vont parfaitemont à nos idées. — L'Église répondra comme le premier apôtre : impossible ! *non possumus !* — Mais nous avons la puissance dans les mains. — Mieux vaut obéir à Dieu qu'aux hommes. — Mais prenez-y garde, l'exil est là. — Vous me renverrez par le nord, je rentrerai par le couchant ; et après tout que gagnerez-vous à me proscrire ? avec moi j'emporterai mon soleil ; comme tant d'autres régions qui m'ont banni, vous tomberez dans des ténèbres qui ne tarderont pas peut-être à devenir les ténèbres de la mort. — Mais nous pouvons vous jeter dans les cachots. — Au fond de vos cachots, sachez-le bien, la foi n'est pas éteinte, la parole de Dieu n'est pas liée ; je convertirai mes geôliers et mes gardes, comme le firent autrefois Pierre et Paul dans la prison Mamertine. — Mais enfin nous avons le glaive, et nous pouvons vous exterminer. — Vous ne me détruirez jamais tout entier ; je me cacherai, mutilé peut-être, mais toujours plein de vie, dans les catacombes ! Les catacombes ne me font pas peur ; je les aime comme on aime son berceau ! Et là, quand j'entendrai sur ma tête bondir les chevaux et résonner les armes de vos satellites qui me chercheront, je prierai pour vous, aux lueurs de ma lampe sépulcrale. Mais, quand ils seront passés, quand la nuit sera venue, j'irai jusque dans vos palais prêcher encore cette foi que vous aurez bannie ; et si quelques-uns de mes enfants sont alors surpris, si vous les égorgez, je recueillerai précieusement leurs dépouilles, je les ensevelirai dans ma demeure souterraine, et auprès de leur tombeau je méditerai plus fortement que jamais sur la nécessité d'être martyr plutôt que d'être esclave !

Oui, telle sera toujours l'indépendance de l'Église ; elle est, permettez-moi de le dire, une illustre et royale abandonnée ; vous n'en tirerez jamais rien, et chercher à lui surprendre quelque concession à sa pureté dogmatique, ce serait tenter l'impossible. *Non possumus !*

Ah ! c'est qu'il existe une différence infinie entre ses attributions essen-

Digitized by Google

tielles et les privilèges qu'elle peut tenir des fidèles ou des princes. Les privilèges, elle peut en faire le sacrifice; mais ses attributions essentielles, elle ne peut même partiellement les abandonner. Néron et Dioclétien ont essayé de les lui arracher; elle les a sauvées par le martyre. Constance a voulu les usurper, elle a résisté par ses conciles. Et telle elle fut dans le passé, telle elle sera inévitablement dans l'avenir. Ne lui donnons pas des préférences et des dignités dans l'empire, mais ne lui défendons pas non plus de dogmatiser dans le sanctuaire. Libre d'exister sans faveurs, elle ne l'est pas de partager ou de supprimer son enseignement; son sceptre, si nous y tenons, ne sera qu'un roseau, mais un roseau qu'elle ne doit permettre à personne de s'approprier ni de mettre en éclat.

Dernier élément de l'indépendance de l'Église : le droit de soutenir et de persister.

Et n'allons pas nous alarmer pour la majesté des pouvoirs et pour le respect qui leur est dû. L'Église ne les oubliera pas ; ses protestations, si elle en élève. ne seront pas de l'insulte ; ses refus, si elle en fait, ne seront pas de la révolte. Il y aura de la vigueur dans son langage, mais vous y trouverez en même temps de la modestie et de la vénération; il y aura de la fermeté dans ses refus, mais c'est la fermeté de la patience et de l'inertie : c'est ce que Bossuet explique admirablemsnt dans son panégyrique de saint Thomas de Cantorbéry ; Selon le langage du monde, dit Bossuet, la force s'étend jusqu à tout entreprendre; selon le langage de l'Église, la force ne s'étend qu'à tout souffrir.

Et ne disons pas non plus : si l'indépendance de l'Église n'outrage pas les pouvoirs, au moins elle les rabaisse. N'est-ce pas les humilier que de les subordonner à la puissance spirituelle?

Eh! messieurs, comment les choses se passent-elles? Il y a ici compensation : dans l'ordre spirituel, il est vrai, la puissance terrestre est soumise a l'Église; mais dans l'ordre temporel elle lui commande. Là, comme dit Bossuet citant un roi de France, là elle ne veut que seconder et servir; mais partout ailleurs elle donne la loi, elle marche la première et en souveraine. Je ne vois rien de si régulier pour l'une et pour l'autre. Il n'y a pas de honte pour des pouvoirs distincts, qui se limitent entre eux, à agir dans le cercle de leurs attributions. L'Église ne s'estime pas déshonorée par sa dépendance dans les choses temporelles ; pourquoi les pouvoirs terrestres se jugeraient-ils avilis par leur dépendance dans les choses religieuses?

Aussi que voit-on dans l'histoire? Ce sont les plus grands princes, se plaisant à honorer, à vénérer la suprématie de l'Église dans les questions de foi. C'est Constantin s'indignant contre les donatistes, de ce qu'ils en appelaient du jugement des évêques à son propre jugement, comme s'il était question d'une matière profane. C'est Honorius, fils de Théodose, écrivant à son frère Arcadius : « Aux évêques appartient l'interprétation des choses divines. » — C'est enfin notre Charlemagne envoyant un jour à des novateurs des décrets émanés de l'autorité de l'Église et les exhortant à faire comme lui, c'est-à-dire à s'y soumettre et à ne s'estimer pas plus savants que l'Église univer-

Digitized by Google

selle. Tous ces princes illustres, religieux, ne regardaient pas comme un déshonneur la prééminence de l'Église et leur propre soumission dans les choses spirituelles.

Enfin, dira-t-on peut-être encore, mais si l'Église veut enseigner des doctrines contraires aux principes politiques de l'Etat, et que le gouvernement, en matière de doctrine, soit condamné à se taire, vous le condamnez donc à périr ; vous le forcez, comme on dit de nos jours, au suicide.

Messieurs, de trois choses l'une : ou bien ce qu'on appelle des doctrines générales, nationales, sont fausses, ou elles sont problématiques et contestables, ou elles sont vraies. Sont-elles fausses ? évidemment l'Église qui est en possession de la vérité absolue, doit avoir le droit de les combattre. Ce n'est pas elle qui sera répréhensible de les poursuivre ; mais ce sera la nation qui sera coupable de les enseigner.

Sont-elles problématiques et contestables ! l'Église, n'ayez pas peur, ne les frappera pas d'anathème ; ici, comme sur toutes les questions douteuses, elle suivra sa grande maxime : *In dubiis libertas*.

Enfin, les doctrines qu'on appelle politiques sont-elles vraies nécessairement, d'accord avec la vérité catholique, alors que fera l'Église ? Trois choses : au lieu de les condamner, elles les bénira plutôt ; elle en assurera la stabilité par l'influence éminemment tutélaire et conservatrice de ses enseignements et de son autorité. Et enfin, remarquez cette dernière idée, elle consacrera ces principes dans les pouvoirs qui les personnifient. « Elle leur « a fait, comme dit Bossuet, un trône dans la conscience, en présence et « sous les yeux de Dieu même ; elle a fait un des articles de sa foi de la sû« reté de leur personne sacrée, et une partie de sa religion de l'obéissance « qui leur est due ; elle va étouffer au fond des cœurs non seulement les pre« mières pensées de rébellion, mais encore jusqu'au moindre murmure, et « pour ôter tout prétexte de soulèvement contre les puissances légitimes, elle « a constamment enseigné, par ses doctrines et ses exemples, de tout souf« frir, même jusqu'à l'injustice par laquelle s'exerce secrètement la justice « de Dieu. »

Voila, certes, un gage assez rassurant de concorde.

Mais, enfin, des contestations doctrinales peuvent s'élever entre l'Église et l'État, et alors pour qui faut-il donc incliner ? S'il ne s'agit ici que de questions dogmatiques et religieuses, il faut pencher vers l'Église ; les prérogatives et les présomptions de son histoire le commandent. Ses prérogatives, elles sont inviolables dans les questions dogmatiques, et le pouvoir terrestre n'en a pas reçu la promesse. Les présomptions de son histoire ! Plusieurs fois dans le trajet qu'elle a fait à travers le monde, il s'est élevé des contestations contre elle. Dieu s'est mêlé, si je puis le dire, du débat ; il l'a tranché par deux glaives magnifiques qui lui appartiennent : le temps et ses catastrophes, le miracle et ses splendeurs ! Au berceau de l'Eglise, on douta qui devait avoir raison de Jésus-Christ ou de la synagogue. Maintenant Dieu s'est exprimé, et nous savons qui eût tort ou raison de Jésus-Christ ressuscité de la tombe, ou de la synagogue ensevelie sous les ruines de Jérusalem.

Digitized by Google

Un peu plus tard on se demanda qui devait l'emporter de Pierre ou de Néron. Maintenant le Seigneur a parlé : personne d'entre nous n'ignore quel fut le plus sage ou de ce fils d'Agrippine dont le nom n'est cité qu'avec horreur dans tout l'univers, ou de ce pêcheur galiléen dont la dépouille repose, sous la grade de Constantin et de Charlemagne, dans le magnifique mausolée du Vatican.

C'est ainsi que, justifiée par les titres les plus authentiques, l'indépendance dogmatique de l'Église est encore exempte de toute espèce d'inconvénients sérieux. Il n'appartiendrait pour aucun motif à personne de la lui contester ; il ne nous appartiendrait pas surtout de le faire, à nous qui vivons sous l'empire de la grande maxime proclamée par les temps modernes : Liberté de culte, liberté de conscience. Voilà des droits consacrés par l'opinion publique et par le pacte fondamental de plusieurs nations à qui nous avons donné l'exemple. L'Église doit y avoir sa part. Ah ! laissons-la pleinement en jouir ! Entre des mains passionnées ou sans expérience, ce privilége pourrait être dangereux ; mais, entre les mains de l'épouse de Jésus-Christ, elle qui possède la sagesse et la sainteté de son auteur, au lieu d'être redoutable, il ne peut être que salutaire. Elle n'en a usé jusqu'à ce jour que pour l'ordre et le bonheur public ; à l'avenir elle n'en usera encore que pour procurer au monde moral les mêmes avantages. Il se rencontre parfois des hommes qui n'aspirent à être libres que pour le désordre ; l'Église ne peut l'être que pour le bien des sociétés. A mesure qu'elle sera plus indépendante, d'une part elle enfermera mieux l'autorité des souverains dans la conscience des peuples, et d'autre part, elle assurerera plus de vraie liberté aux peuples eux-mêmes ; soit en inspirant la justice, la clémence à ceux qui gouvernent, soit comme l'a dit en un mot profond l'auguste prélat qui nous préside, soit, en dérobant les peuples à la tyrannie de ses passions qui préparent et qui façonnent par avance les nations à tous les genres de servitude.

CONFÉRENCES A NOTRE-DAME,

par l'abbé LACORDAIRE.

1re CONFÉRENCE.

Nous avons doublement prouvé la doctrine catholique, car nous avons établi qu'elle venait du Fils de Dieu lui-même : son fondateur étant divin, la doctrine est évidemment divine. De plus, nous avons montré que la doctrine catholique produisait, par une efficacité souveraine, cette merveille de la société ou de l'Église catholique, qui dépasse toutes les forces humaines. Puis donc que la doctrine catholique a une efficacité surhumaine, elle est manifestement

divine. Elle est divine dans sa source, elle est divine dans ses résultats, et il semble que nous pourrions nous arrêter là, et que, appuyés sur ces deux phénomènes qui établissent la divinité de la doctrine, nous devrions n'avoir plus rien à dire. Cependant l'esprit humain est fait de telle sorte, il a été tellement créé pour la lumière, que, vît-il même de ses propres yeux la main de Dieu lui apportant la doctrine, il ne serait pas encore content, et il aurait raison de ne pas l'être. Car, bien que la voix de l'autorité soit une voix juste, naturelle, nécessaire à notre état présent, toutefois il y a en nous des besoins qui ne peuvent être rassasiés que par la lumière même de la doctrine vue en Dieu dans son essence. Ne souhaitons pas, messieurs, dès aujourd'hui de voir cette lumière dans sa plénitude infinie. Nous concevons que notre raison est bornée; mais cependant, dans cet horizon étroit où nous sommes, c'est encore la lumière que nous habitons; nous en sommes les fils, nous en sommes les pères, et nous voulons sonder une doctrine dans sa nudité intime, afin de voir si véritablement elle a des signes de la divinité, indépendamment de l'autorité extérieure qui l'établit. Il faut donc, avant d'entrer dans cet examen de la doctrine elle-même, il faut vous l'exposer, non pas d'une manière nue, mais vous l'exposer en vous en faisant comprendre la vérité intime, vous faire voir qu'elle est supérieure à toute autre doctrine, et que, lorsqu'on la compare à tous les enseignements humains, sa supériorité intérieure, sa supériorité intellectuelle est d'une évidence frappante. Je ne vous promets donc pas de vous la faire voir dans sa supériorité absolue, mais je puis très-bien, la comparant à toute autre doctrine qui a cherché à expliquer le monde et l'humanité, vous faire voir que sa supériorité est manifeste, et même, indépendamment de cette supériorité relative, vous faire entrevoir une supériorité quasi-absolue. Mais sur quoi s'appuyer pour faire une semblable opération? Comment, pour des choses cachées, pour des choses que la doctrine elle-même appelle des mystères, comment, et sur quelles bases, appuyer leur lucidité? C'est, messieurs, que nous avons ici-bas quatre moyens de vérification de doctrine : la nature, l'intelligence, la conscience et la société. Nous vivons dans la nature, nous vivons dans l'intelligence, nous vivons dans la conscience et nous vivons dans la société. C'est là notre quadruple milieu, et nous sommes à tout moment dans un point ou dans un autre de cette magnifique habitation. Mais nous sommes tout entiers à la fois, comme Dieu est partout d'une manière une et complète; nous sommes tout entiers à la fois et dans la nature, et dans l'intelligence, et dans la conscience, et dans la société, et nous ne pouvons jamais sortir ni trouver une issue pour échapper à ces quatre horizons où nous sommes placés, et par conséquent nous pouvons très-bien voir si une doctrine qu'on nous apporte est conforme à la nature, à l'intelligence, à la conscience, à la société, attendu que ces choses étant notre vie, et que notre vie étant de ait et de droit, tout ce qui contrarie cette vie, dont nous ne pouvons pas nous dépouiller, cette quadruple existence, est évidemment faux ; or, j'ai établi que la doctrine catholique est conforme, avant tout, à la nature, à l'intelligence, à la conscience et à la société humaine.

La doctrine est la science des destinées. Nous vivons, mais comment vivons-

Digitized by Google

nous? Nous-mêmes et tout ce qui est hors de nous est en mouvement; le ciel marche, la terre est emportée dans son orbite; les corps sont agités; tout le monde est dans un mouvemeut qu'on ne voit ni commencer ni finir, et pourtant tout mouvement suppose un principe, un point de départ; il suppose une fin où l'on va, et un chemin par où l'on marche de ce principe à cette fin. Quelle est la loi du mouvement, quel est le principe, la fin, le moyen de ce mouvement qui n'est autre chose que notre destinée et qui renferme dans ces trois termes le secret de notre destinée. Nous nous le demandons tous : D'où est-ce que je viens, où est-ce que je vas, et par quel chemin? Quelle est, en un mot, ma destinée? Eh bien! la doctrine est la science qui doit me faire connaître le mystère de la destinée, et toutes les autres sciences ne sont rien en comparaison, parce que toutes les autres sciences ne nous apprennent que la loi des mouvements secondaires; elles vous disent pourquoi l'astre est mobile, quel est le point d'où il part, quel est le point où il revient, et ainsi du reste. Mais ce sont là des destinées partielles qui ne sont pas celles de l'ensemble et surtout celle de l'homme; nous sommes avant tout des êtres intelligents, ayant conscience de nous-mêmes; nous voulons savoir quel est notre destinée, c'est-à-dire quel est notre principe, quelle est notre fin, et le moyen d'arriver à cette fin. Il n'y a pas de doctrine qui ne soit l'explication de ces trois termes. Or, messieurs, il est manifeste que la première partie de toute doctrine est celle qui nous exposera quel est le principe. Car, au fond, nous concevons que du principe dépend la fin, et que du principe et de la fin dépend le moyen. Le principe renferme la raison de la fin, le principe et la fin renferment la raison du moyen qu'on emploie pour arriver à cette fin.

Quel est donc le principe de notre être? La doctrine catholique nous l'a exposé dans ces trois paroles : *Credo in Deum patrem omnipotentem*. Je crois en Dieu le père tout puissant. La doctrine catholique nous apprend qu'il est un être principe; que, par cela seul qu'il est principe éternel, la première condition de sa conception, c'est de le concevoir comme n'ayant pas lui-même de principe. Car, s'il avait un principe, il ne serait pas le principe, donc ce qui est le principe est à lui-même son principe; il est premier principe et éternel, et encore que nous ne puissions pas nous figurer par aucune image l'éternité, rien au monde ne nous est mieux démontré, que, comme il y a un premier principe, il y a quelque chose d'éternel. Il y a donc, dans la doctrine catholique que je ne fais qu'exposer dans ce moment, il y a véritablement un être principe et éternel, et par cela seul que cet être est principe et qu'il est éternel, rien ne peut le limiter, il est donc infini. Il existe donc un être éternel et infini; mais, par cela seul qu'il est infini, il est parfait, il est à l'état que nous concevons comme étant celui de la perfection, et l'état de la perfection est celui de la personnalité. La personne est un être qui a conscience de lui, qui a l'intelligence de lui, qui distingue ce qui n'est pas lui dans lui-même, qui se rend compte de soi, et de tout ce qui n'est pas soi, et qui par conséquent est dans la liberté, dans la souveraineté, dans une indépendance plus ou moins complète selon sa perfection. Mais il est impossible de concevoir un être parfait qui ne soit pas à l'état de personnalité; donc cet être principe éternel, infini, est à l'état

personnel, et comme l'état personnel implique une intelligence qui se connaît, cet être éternel et infini, nous pouvons le définir d'une manière finale : un esprit infini à l'état personnel. La doctrine catholique nous apprend donc que le principe des choses est *un esprit infini à l'état personnel*.

Voilà le principe de la doctrine catholique.

Mais à côté de celui-là il s'en pose un autre ; car, s'il ne s'en posait pas d'autre, il s'ensuivrait que la doctrine catholique, sur la question du principe, serait acceptée de tout le monde ; et aucune doctrine, même la plus manifeste, n'est acceptée de tout le monde. On a donc cherché à opposer à cette doctrine, qui nous paraît si simple, une autre doctrine, et cette doctrine est exprimée par la formule que je vais énoncer : *Credimus in naturam matrem omnipotentem*. Je crois en la nature, mère toute-puissante. Cette doctrine opposée pense qu'il existe, en effet, un être éternel, puisqu'il faut admettre un être principe, mais que cet être éternel est la nature entière que nous voyons et dont nous faisons partie, et comme il est manifeste que cette nature est à l'état impersonnel, puisque tout ce qui nous entoure, excepté nous, est à l'état impersonnel, cette doctrine est obligée d'admettre que l'être principe est un être qui est à l'état impersonnel, quoiqu'il soit infini, et alors elle définit ce principe : *une force infinie à l'état impersonnel*. Elle ne dit pas un esprit ; car, si c'était un esprit, il aurait la personnalité ; ne disant pas un esprit, elle ne peut concevoir la nature que comme une force infinie : il y a donc dans cette doctrine une force éternelle et infinie à l'état impersonnel qui est le principe de tout.

Voilà donc les deux doctrines sur le principe des choses ; et remarquez ce qui est bien frappant, c'est qu'il ne peut pas y en avoir une troisième. Il est impossible à l'esprit humain de concevoir un milieu entre l'idée d'un être éternel et infini à l'état personnel, et l'idée d'une force infinie à l'état impersonnel. En effet, si ce n'est pas la nature qui est le principe, c'est un être au-dessus de la nature, au-dessus de toute nature existante et de toute nature possible ; car, s'il n'est pas au-dessus de toute nature existante et de toute nature possible, ce ne serait donc qu'une nature analogue à la nôtre, et nous ferions par rapport à lui le même raisonnement que nous faisons par rapport à notre nature à nous ; il faut donc, si nous n'admettons pas que la nature est principe, qu'il y ait quelque chose au-dessus de toute nature qui soit principe. Si nous admettons que la nature est principe, il n'y a rien à chercher C'est donc ou la nature qui est le principe, ou c'est quelque chose de supérieur à la nature ; donc la définition logique nous conduira à affirmer que le principe est un esprit infini à l'état personnel.

Nous aurons souvent désormais des discussions métaphysiques, il faut y habituer nos esprits. Il est de la dernière importance de bien comprendre quant à la question de destinée, quant à la question de principe, que l'esprit humain est fatalement forcé, métaphysiquement forcé de dire : *Credo in Deum*, ou bien *credo in naturam*. Il y a impossibilité logique de concevoir un troisième système. Il y a des nuances, mais il n'y a que deux système. Il s'en suit que, dans le monde entier, il n'y a que deux doctrines fondamentales,

Digitized by Google

quant à cette question du premier principe; l'une qui est le *théisme*, la doctrine catholique; l'autre qui est le *panthéisme*; l'une qu'on peut appeler le *surnaturalisme*, et l'autre le *naturalisme;* et quiconque n'est pas théiste est fatalement panthéiste; et c'est pourquoi nous ne devons pas nous étonner que ces deux écoles se repoduisent toujours. Ainsi quand on vient nous présenter dans les chaires du moment l'un de ces systèmes comme une imagination merveilleuse du siècle, comme un trésor que l'on a découvert à force de recherches patientes, que les sages ont accumulées d'âge en âge, on se rit de nous. Toujours on a cru ou à Dieu ou à la nature, on a été théiste ou panthéiste. Il faut croire à l'un ou à l'autre. Si ce n'est pas la nature qui est le principe, c'est un être surnaturel dont la définition tombera dans celle que j'ai donnée déjà deux ou trois fois : un esprit infini à l'état personnel. C'est une grâce de Dieu qui ne permet pas que vous ayez à choisir entre trois ou quatre doctrines, mais qu'il vous faille de toute nécessité être théiste ou panthéiste. Cela vous épargne bien du chemin. Dieu ou plutôt la nature des choses ne vous laisse pas d'autre choix qu'entre ces deux systèmes.

Considérant la doctrine catholique dans cette question de la destinée au point de vue du principe uniquement, vous pensez peut-être que je vais vous démontrer l'existence de Dieu. Mais je ne voudrais pas pour tout au monde vous la démontrer. Remarquez-le bien; la doctrine que je vous apporte, elle est assise, c'est une doctrine appuyée sur l'autorité de Jésus-Christ qui est Dieu, et de l'Église qui est divine; seulement vous me demandez de vous l'expliquer un peu, de la rendre plausible. Mais quand j'écarterais tous les arguments que nous avons fournis, je n'aurais pas même à démontrer l'existence de Dieu; j'aurais seulement à choisir entre Dieu et la nature; à voir quelle est celle de ces explications qui est la plus plausible, la plus naturelle, la plus assurée; et quand même il se pourrait que le *théisme* ne fût pas plus démontré que le *panthéisme*, encore qu'il n'y aurait pas de démonstration de l'un ni de l'autre système, il faudrait toujours être ou panthéiste ou théiste.

C'est là ma thèse, et avant d'y entrer je ferai d'abord une remarque, c'est que Dieu est populaire, le plus populaire de tous les êtres, tandis que le panthéisme, en lui donnant le nom le plus doux, est une chose scientifique.

Je dis que Dieu est le plus populaire de tous les êtres et de tous les noms; cela est si clair que c'est presque faire de la rhétorique que de vous le démontrer. Mais, Messieurs, il est bon de temps en temps de faire de la rhétorique sur de très-saintes choses et sur la plus sainte de toutes comme celle-là. Il est bon que nous descendions quelquefois au dedans de nos cœurs et que nous voyions à quel dégré, malgré tout ce qui nous éloigne de Dieu, malgré nos penchants mauvais et corrompus, à quel degré cependant Dieu est populaire. Si vous allez trouver le premier homme du peuple venu, et si vous vous promenez avec lui, car j'imagine bien que vous vous promenez quelquefois avec un homme du peuple; eh bien! si, un soir, par une de ces belles lumières dont le ciel n'est pas toujours avare, vous regardez au-dessus de vos têtes, et si, serrant la main de cet homme du peuple qui est votre frère, vous lui dites: Ah! que Dieu est bon! vous sentirez au mouvement de sa main et de ses yeux qu'il vous a com-

pris, qu'il a compris la grandeur et la bonté de Dieu. Si un grand scélérat expire, l'ouvrier s'approchera de lui, et en face il lui dira ces paroles d'une vengeance tout-à-fait légitime. « Oui, il y a un Dieu. » Et l'homme que son intérêt le plus puissant sollicite au parjure, si on le met en présence du nom de Dieu, si on lui demande d'affirmer par ce nom sacré, ce qui peut lui assurer peut-être ou la fortune ou la vie, souvent il résistera à la tentation du parjure ; et celui-là même qui aura la faiblesse d'y consentir ne le fera pas sans un tremblement intérieur, sentant bien qu'il fait à la fois l'action la plus lâche et la plus forcénée; et cependant il ne s'agit que de dire un mot : Je le jure, c'est-à-dire j'appelle Dieu à témoin.

Enfin les peuples n'ont jamais pu se passer d'avoir des images de Dieu, des receptacles de Dieu, de lui bâtir des temples de lui consacrer des sacerdoces, de lui adresser des prières dans toutes les circonstances heureuses ou malheureures de la vie, en sorte que le nom le plus souvent prononcé, le plus invoqué, le plus efficace, celui qui agit le plus puissamment sur le cœur et l'intelligence de l'homme, c'est toujours ce saint et adorable nom de Dieu.

Maintenant, si nous regardons le panthéisme, où est-ce que nous le trouverons, et à qui nous adresserons-nous pour nous expliquer ce que c'est que le panthéisme. Est-ce dans le peuple? Je vais frapper à la porte d'un homme en renom, et je lui dis avec humilité qu'ayant été amené par la grandeur de sa réputation, je le prie de m'expliquer ce qu'il pense de la destinée et du principe des choses en particulier. Cet homme, s'il daigne me consacrer quelques moments, me dira : Il n'y a qu'une substance ! — Mais, d'abord, qu'est-ce qu'une substance? — C'est ce qui subsiste par soi ! — Mon Dieu ! cela n'est pas très-clair, car cette expression de subsister par soi, veut dire deux choses ! Ou bien que la substance est quelque chose qui existe par sa propre force, de toute éternité, en lui-même, indépendamment de rien, et alors je suis bien forcé de croire que la définition de la substance n'est pas ce que vous dites. Car je crois être une substance, et je ne pense pas exister par moi-même, par mes propres forces, et ni vous non plus.

Si vous entendez que la substance est quelque chose qui subsiste par soi, en ce sens que c'est quelque chose de complet qui n'a pas besoin de support, qui n'a pas besoin d'être porté par un autre être qui la soutienne, qui la porte, qu'est-ce que cela prouve, et pourquoi n'y a-t-il pas plusieurs substances complètes comme vous et moi? — Mais, me dit-il, il ne peut pas y avoir deux substances, même dans le sens où vous venez de le prendre; il ne peut pas y avoir deux substances d'un même attribut. — Et pourquoi cela? supposé que j'entende ce que cela veut dire, pourquoi cela? — C'est qu'elles seraient l'une et l'autre la même chose, et, si c'est la même chose, elles ne font qu'une; par conséquent, toute substance étant ce qui subsiste par soi, il ne peut y avoir qu'une substance avec ses attributs, ou les mêmes substances sont identiques. — Je comprends à peu près ce que vous voulez dire; vous confondez l'identité avec la similitude. Mais quand cela serait vrai au fond, qu'est-ce qui peut entendre un tel jargon métaphysique? Y a-t-il rien de plus impopulaire? Quant à moi, en toute chose, je préfère être pour l'humanité

Digitized by Google

que contre l'humanité. Il est constant que l'humanité est pour Dieu, qu'aucun autre nom n'est populaire comme celui-là, ceci est assez pour moi : et quand l'orgueil le plus effréné me porterait à m'égarer, comme ce Lucifer dont il est parlé dans les traditions, je n'oserais jamais m'élever assez haut pour mépriser ce que l'humanité adore, ce qu'elle respecte dans ses temples, ce qu'elle vénère dans ses serments, ce qui la fait trembler. Non, je suis homme, je crois en Dieu, parce que je suis homme. *Credo in Deum patrem omnipotentem.*

Aussi, je l'avouerai, depuis que Dieu m'a honoré du ministère sacerdotal, depuis qu'il a daigné associer ma pauvre fragilité à quelque chose de ses dons les plus élevés, c'est la première fois que j'aborde cette question de l'existence de Dieu. Jusqu'à présent, je l'ai profondément dédaignée, et j'ai cru qu'un homme à qui il était besoin de démontrer l'existence de Dieu, autrement que comme un exercice spirituel et philosophique, cet homme-là ne valait pas la peine qu'on s'en occupât ; c'est comme s'il fallait démontrer à un fils quel est son père ! Mais la suite de ces conférences m'a conduit à traiter aujourd'hui cette question ; et, tout en la traitant, j'ai voulu le faire d'une manière qui protestât que ce n'était pas pour satisfaire à un besoin de vos âmes, ni de la société dans laquelle nous vivons. Si je voulais vous la démontrer comme un besoin, vous me repousseriez du milieu de vous en me disant que je vous accuse de sacrilége. Les portes de ce temple s'ouvriraient pour me laisser voir ce peuple si grand dans sa colère, qui ces jours encore, a porté dans ses mains puissantes, par les rues de la capitale, ce Dieu reconnu, respecté et triomphant. (1) (*Applaudissements.*) N'applaudissons pas la parole de Dieu, croyons-la, pratiquons-la, c'est la seule acclamation qui aille au cœur de notre père.

Maintenant, pourquoi Dieu est-il populaire, et pourquoi *panthée* ne sera-t-il jamais qu'impopulaire ? C'est l'objet de la seconde partie.

Nous avons dit que nous avions quatre moyens de vérification d'une doctrine : la nature, l'intelligence, la conscience et la société. Par conséquent, si Dieu est populaire, s'il frappe tous les esprits, s'il emporte leur affirmation et leur assentiment, c'est qu'il y a dans cette quadruple lumière de la nature, de l'intelligence, de la conscience et de la société, quelque chose qui réprouve le panthéisme et qui conclut à l'affirmation de l'existence d'un esprit éternel et infini à l'état personnel. En effet, quand nous examinons la nature, qu'y voyons-nous qui nous indique un principe premier sans autre cause, une force infinie, puisque c'est ainsi que le panthéisme définit la nature ? Partout, dans la nature, nous ne découvrons que des mouvements finis, et des repos finis. Toute la nature est condamnée à tout jamais à ne faire que ces deux choses-là : Elle se meut et elle se repose ; elle parle et elle se tait. Il n'y a pas un de ses mouvements qui ne soit fini, il n'y a pas un de ses repos qui ne soit balancé par une force finie et qui ne nous montre que ce repos ou ce mouvement n'est pas de son fond, et ne lui appartient pas comme l'immutabilité appartient à la force in-

(1) Allusion à ce trait éminemment religieux du peuple, qui le 24 février, portait en triomphe l'image de Jésus-Christ, de la chapelle des Tuileries à l'église de Saint-Roch.

finie. Eh bien! de tant de mouvements finis, comment conclure à une force infinie; qui peut conclure à une force infinie dans la nature? Il y a en elle de la liberté, de la spontanéité, puisque nous, qui ne sommes que des êtres finis, nous avons notre part de la liberté et de la spontanéité. Eh bien! la nature prise dans son ensemble, arrachée de ces bornes étroites où elle est contrainte dans nos cœurs et dans nos âmes, la nature hors de nous est sans souveraineté, sans liberté, sans spontanéité; ce soleil qui m'éclaire, tout grand qu'il est, est-ce que je n'ai pas calculé ses lois, est-ce que dès mon enfance on ne m'a pas appris à le tenir avec un compas et à le faire obéir à la carrière que je lui traçais sur une feuille de papier; et tout, ici-bas, est dans cette servitude; la nature est captive, elle est serve, elle n'a jamais, depuis qu'elle existe, fait un signe qui indiquât qu'une majesté réelle et infinie habite en elle. C'est pourquoi cet ensemble est si éloquent; il est éloquent, non pas pour lui, non pas pour la nature elle-même, il est éloquent pour nous faire passer outre, et l'humanité, en le regardant, aperçoit, à travers toute cette magnificence, l'infériorité et la faiblesse. Ainsi les astres chantent les louanges de Dieu; s'ils disent quelque chose, ils disent éternellement ce cantique : *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam.* La gloire n'en est pas à nous, Seigneur, la gloire en est à votre nom.

Voilà le cantique de toute la nature, parce qu'elle est finie, parce qu'elle est esclave, parce que rien n'indique là une force infinie et subsistante en elle-même et par elle-même; comment voulez-vous que de ce spectacle nous concluions à un principe éternel et tout-puissant? Quoi! de ce que je vois un esclave dans les fers, en concluerai-je qu'il est libre! et quand je vois un enfant qui s'agite dans un berceau, ne suis-je pas forcé de reconnaître qu'il a un père. Ainsi en est-il du monde; le monde est un berceau où nous voyons Dieu par sa main paternelle.

Et remarquez que, dans le système du panthéisme, on est obligé de dire que la nature est à l'état impersonnel. Pourquoi? C'est que si la nature était une seule substance et qu'elle soit à l'état personnel, nous autres inclus dans la nature, faisant partie de son unité substantielle et de son unité personnelle, nous aurions le sentiment de notre vie totale dans la nature; sa personnalité n'existerait pas indépendamment de la nature tout entière; nous souffririons et nous respirerions en elle, et nous aurions le sentiment de cette respiration. Mais quand le ciel se trouble, quand la mer agite ses flots, est-ce que vous vous êtes aperçu de cette personnalité? est-ce que le mouvement du monde tout entier ne vous avertit pas que vous lui êtes étranger, que c'est une autre nature que la vôtre? On est donc obligé forcément de conclure que la nature est à l'état impersonnel. Or, comment d'un principe qui est impersonnel peut-il sortir des personnes comme vous et moi? Comment un être impersonnel peut-il produire cette personnalité qui compose l'humanité? Vous le voyez, cela est impossible. Aussi en regardant la nature, le pauvre comme le profond philosophe, dira toujours la même chose : Je crois en Dieu. Mais cela devient encore plus manifeste, si de la nature qui ne nous donne qu'un spectacle inerte et mort, nous passons à l'intelligence. L'intelligence est un monde in-

Digitized by Google

fini où nous apercevons des choses qui n'ont pas de corps, où nous apercevons la vérité qui est la vie de notre intelligence. Qu'est-ce que la vérité? C'est quelque chose d'immatériel qui se présente à notre esprit comme étant une loi absolue. Ce n'est pas tel ou tel objet particulier, c'est un ensemble de lois générales que nous ne déduisons pas, mais d'où nous déduisons tout; c'est quelque chose qui n'est pas conséquence, mais qui est principe.

Il est clair qu'ici-bas la vérité se contredit elle-même dans les esprits, parce qu'elle n'habite que des esprits finis qui sont en contradiction les uns avec les autres; la vérité n'est donc qu'un mot; il n'y a pas de vérité. La vérité n'est que le nom abstrait de Dieu. Qui dit la vérité, qui voit dans son intelligence la vérité, y voit l'être concret qui est la vérité vivante, substantielle, dont nous voyons en nous une certaine image, une certaine ombre, un certain écoulement, peu importe le nom dont les Pères se soient servis, noms impuissants, j'en conviens, mais qui signifient qu'il y a en nous une répercussion de la vérité. Ainsi, en détruisant Dieu, nous détruisons notre intelligence qui ne vit que par des actes de vérité, qui même, quand elle nie la vérité, lui rend hommage, car c'est en s'appuyant sur des vérités qu'il commet des erreurs; il est impossible à notre intelligence de faire des vides au-dedans d'elle-même; il lui est impossible d'affirmer des erreurs totales qui seraient des vides; il lui est impossible de détruire Dieu : ce serait détruire la notion même de la vérité.

De plus, sous le rapport de la conscience, nous sentons la justice, nous croyons qu'il y a une règle des droits et des devoirs. Et ici le raisonnement est encore plus facile que pour la vérité, quoiqu'il soit d'une égale force; cependant par une certaine disposition de notre âme, il vous sera plus facile de comprendre ce que je disais tout à l'heure pour la vérité, en l'appliquant à la justice. Quel est celui de nous qui, sans raisonnement, ne voit pas que s'il n'y a pas de Dieu, s'il n'y a pas de règle éternelle du juste, s'il n'y a qu'une nature impersonnelle, les rapports moraux des êtres intelligents entre eux sont une chimère? Pourquoi? Parce que le juste n'ayant pas la règle en lui, nous ne sommes pas d'accord sur les droits et sur les devoirs, nous luttons tous les jours sur les droits et sur les devoirs, nous pensons qu'il y a une règle plus élevée d'où nous les déduisons, et, si cette règle nous est ôtée, la notion de la justice est détruite. Aussi, à mesure que la notion de Dieu s'affaiblit dans les cœurs, la notion et la pratique de la justice s'attiédit dans l'humanité.

Il y a, ici-bas, des hommes qui, dans la solitude orgueilleuse de leurs conceptions, ne veulent pas de justice ni de vérité, qui s'en font un jeu philosophique sur lequel ils bâtissent je ne sais quel échafaudage qu'ils appellent la gloire. Mais l'humanité qui travaille, le peuple qui souffre, a sans cesse à la bouche et dans le cœur les mots de vérité et de justice; et ce n'est pas aux hommes qu'il demande la vérité, c'est à Dieu; ce n'est pas aux hommes qu'il demande la justice, c'est à Dieu; et toutes les fois que la justice et la vérité sont évidemment violées, il en appelle à Dieu; et, comme ce templier injustement condamné par son souverain, il dit avec une autorité suprême : « Je te cite au tribunal de Dieu. » C'est notre dernière ressource, et si nous n'a-

vions pas celle-là, nous n'en aurions point contre l'oppression. La justice et a vérité, la base de la justice et l'essence de la vérité n'ont qu'un nom sur la erre, et ce nom : c'est Dieu. Voilà pourquoi dans la société humaine nous ne pouvons pas nous passer de Dieu, et voilà pourquoi tous les empyriques sociaux, quand ils ont voulu bâtir une société, n'ont jamais été assez insensés pour ne pas appeler ce nom magique à leur secours. On les voit toujours prendre, dans les temps calamiteux, l'appui de ce nom qn'ils ont méconnu et profané, et les plus ennemis, dans ces moments, s'empressent de rendre hommage à la vérité.

Ainsi, Messieurs, nous pouvons conclure, sans trop de hardiesse, que la solution catholique de la question de principe est lumineuse, ne fût-elle pas même démontrée comme elle l'est par des raisonnements que je ne veux pas reproduire, parce que je trouve que c'est mettrc Dieu trop bas que de le démontrer. Pourquoi? c'est que nous le voyons par une triple intuition ; nous avons l'intuition négative dans la nature, puisque la nature nous apparaît comme ne devant pas être infinie et éternelle, comme ne devant pas être premier principe; nous avons l'intuition positive de Dieu dans l'idée de vérité et de justice; nous avons l'intuition pratique de Dieu dans la société hnmaine, qui ne peut pas s'en passer un seul jour. Ainsi, ne démontrons pas Dieu par voie d'argument, nous le voyons négativement, positivement et pratiquement, comme je viens de le dire; et puis, indépendamment de cette triple intuition, il y a des moments fastiques où Dieu apparaît par un mouvement qui se fait sentir au monde; et, vous venez de le voir, il y a deux jours, Dieu a passé au milieu de nous, et nous pouvons dire comme les enfants d'Israël, raffermis dans leur croyance par un de ces coups du ciel : *Vidimus Deum et credimus in eum.* Et je ne finirai pas au milieu de ces préoccupations qui, cependant, nous ont permis de revenir pacifiquement dans cette enceinte, je ne finirai pas sans adresser une prière à l'arbitre des peuples du monde : « Mon Dieu ! que ce peuple a respecté dans la tourmente, qui venez de signer une nouvelle alliance entre le vieux peuple franc et votre sacrée majesté; Dieu ! dont le peuple a reconnu et salué l'image au milieu du combat; Dieu ! dont ce peuple a senti la justice et la vérité se renouveler au milieu de ces événements dont personne ne se sentait le maître; Dieu ! aimé des Francs; Dieu ! qu'ils ont porté dans tous leurs combats, comme dans la paix, à toute époque de leur histoire; bénissez encore une fois ce grand peuple franc, et prouvez une fois de plus au monde cette vérité qui est écrite à toutes les pages de vos écritures, qu'un peuple qui vous respecte est un peuple déjà sauvé! »



Digitized by Google

DISCOURS SUR LA SAINTE VIERGE

Benedictus Dominus qui exaltavit eam!
Béni soit le Seigneur qui lui a donné tant de gloire

Il est, mes frères, il est dans le christianisme un nom qui ne cède qu'à Dieu ; plus aimé, plus béni, plus grand que tout le reste; un nom sacré comme la foi, doux comme l'espérance, lumineux à l'esprit comme la révélation des plus augustes secrets de l'univers moral; consolant au cœur comme le souvenir d'une mère. Il eut, à toutes les époques, avec le nom de Dieu, le privilége de consoler, de ravir et d'émouvoir le monde, et, depuis le premier malheur jusqu'à la dernière infortune, c'est toujours lui qui verse l'espérance. A l'orient des choses et à la chute du premier homme, il se laissa voir comme un gage de paix et de régénération; jusqu'à nos jours, il se trouve sur les lèvres de ses tristes enfants qui souffrent et l'invoquent. Ce nom fut toujours le salut et la vie des générations : il animait les anciens justes; il soutenait la foi des patriarches; il inspirait aux prophètes des visions magnifiques, d'impétueux élans; il fut la puissance des apôtres, le courage des martyrs, le triomphe des vierges, le génie des docteurs l'enthousiasme des forts, le refuge des faibles. Ce nom a tout remué, tout ébranlé sur la terre et dans l'humanité, et sa gloire n'est pas évanouie! On le trouve écrit encore sur le globe en divins caractères; partout, des temples magnifiques lui forment une couronne; partout, les nobles cœurs lui font un sanctuaire de toutes les angoisses, lui envoient une prière, un soupir, un hommage. Jamais un nom mortel ne reçut tant d'honneur! Jamais il n'excita ni cette confiance invincible, ni ce concert de louanges, ni cet empressement de foi, ni ces transports universels. Il n'appartenait qu'à Marie d'être exaltée moins que Dieu, mais beaucoup au dessus de toute créature. Voilà ce que réclamaient ses qualités augustes, sa noblesse divine, l'immense majesté qui lui fut confiée dans l'univers moral. Aussi, le culte de Marie dut être grand comme le culte de Dieu et de l'humanité. Tel est, en effet, tel est le propre caractère de cette vierge, mère de Jésus-Christ, qu'elle enferme en elle je ne sais quoi de mystérieux, d'infini et d'immense, parce qu'établie entre Dieu et l'homme, pour ménager les rapports qui doivent les unir, elle forme comme le point central où l'un et l'autre se rencontrent; elle résume en soi l'humanité, sa grandeur, son espérance; elle concentre en sa personne tous les plus doux rayons de la miséricorde et de la clémence divine; elle relève, jusqu'à Dieu, l'humanité du monde; elle incline, jusqu'au monde, la majesté de Dieu. Marie, c'est la plus haute et la plus complète expression de la valeur humaine ; Marie, c'est la plus douce manifestation de la bonté de Dieu, et, par quelque côté qu'on l'envisage, on est contraint de s'écrier, dans un transport de reconnaissance et d'amour : Béni soit le Seigneur qui lui a donné tant de gloire! *Benedictus Dominus qui exaltavit eam!* Tel sera donc, mes frères, le point de vue sous lequel nous présenterons à votre admiration Marie, comme relevant jusqu'à Dieu l'humanité du monde; sujet d'un premier point : Comme inclinant, jusqu'au monde, la majesté de Dieu.

Digitized by Google

O Marie ! votre nom est toujours le premier sur nos lèvres, quand elles doivent s'ouvrir pour la sainte parole ! Il y sera aussi le dernier comme le plus haut mot, le plus sublime sceau de notre ministère. C'est à votre nom que sont venus se réunir avec empressement tant de pieux fidèles pour écouter la parole évangélique ; que votre nom encore en conserve les fruits dans leurs âmes ! C'est la grâce que nous attendons aujourd'hui de vous : *Ave Maria !*

Il sied certes bien à l'homme, mes frères, il sied à l'homme d'être modeste ; et quand on porte ses regards à l'entour, on éprouve je ne sais quelle invincible défiance de soi-même et des autres, on est tourmenté d'un invincible doute sur la valeur humaine, et on n'ose plus, que tout bas et en murmurant, parler de grandeur et de gloire. Ces flots impétueux d'erreurs qui passent au travers de son intelligence ; ces illusions infinies qui le jouent, ce doute de ses destinées qui l'assiége, cette lutte intérieure qui le déchire, où se débat sans relâche son âme devenue le théâtre où se disputent mille forces contraires ; la vérité vaincue par le mensonge ; la raison enchaînée par les sens ; les passions triomphant du devoir ; les douleurs, les maladies, la mort qui le dévorent, et cette longue trace de larmes et de sueurs qui marquent son passage du berceau à la tombe : ce spectacle de l'homme vous émeut, vous déconcerte, vous inquiète, et si, tourmenté d'un insurmontable besoin, vous l'entendez parler encore d'élévation et de noblesse, vous êtes tenté d'avoir pour lui beaucoup de compassion, comme pour un misérable qui, dans les égarements du délire, se bercerait d'une royauté fantastique. Que faire donc ? Faut-il étouffer ce sentiment dans le cœur? Faut-ll briser le plus puissant ressort du bien moral et des vertus ? Non certes, car ce serait appauvrir, étouffer la nature humaine, et la religion n'est faite que pour l'agrandir et la perfectionner.

Arrêtons-nous donc, chrétiens, arrêtons-nous dans ce juste dédain de nous-mêmes, et craignons d'insulter au malheur de la nature humaine. Respectons les débris et les ruines ; elles sont immenses, il est vrai, mais fécondes et éloquentes. Souvenons-nous que nous avons à faire la description d'une épouvantable catastrophe, mais où l'homme n'a perdu ni tous ses droits, ni tous ses souvenirs, ni toutes ses espérances ; et voyons plutôt, en regardant Marie, ce qu'était l'homme avant cela, ce qu'il peut devenir encore; la grandeur qu'il avait dans les droits de son origine ; la grandeur qu'il peut obtenir sous la loi de la régénération. Or, voilà ce qui paraît admirable dans Marie : elle se lève sur le monde comme la plus complète expression de la valeur humaine ; car, en elle se montre premièrement un vivant souvenir de sa grandeur éteinte, monument immortel, et après, on trouve encore en elle le principe, la mesure de la grandeur qu'elle peut obtenir de nouveau comme modèle de réhabilitation pour tous les enfants d'Adam. Telle est Marie, et c'est par là qu'elle se trouve relever à la hauteur de Dieu l'humanité du monde. Et, d'abord, ce n'est pas la moindre gloire de Marie, d'apparaître dans la religion comme un vivant souvenir de la grandeur éteinte de l'humanité, comme le mémorial de ce qu'elle était avant sa chute, dans le plan de la création primitive ; comme ces antiques monuments solitaires, au milieu des ruines, immobile au sein des vicissitudes

Digitized by Google

qui emportent le reste, puissamment assise sur la terre comme la mémoire d'un monde décédé, et le testament d'un peuple illustre qui s'est évanoui. Quand on veut connaître le caractère, la force, les fortunes diverses de ce peuple, on vient les étudier dans une attention curieuse. Ainsi, Marie, debout sur les débris de l'univers moral, seule conservée dans les désastres du naufrage, apparaît, comme quand la tempête a perdu à ses côtés tous les enfants d'Adam, qui nagent désespérés dans un océan d'erreurs et de misères; Marie, au contraire, demeure immobile comme le mémorial de l'homme primitif : le souvenir de sa grandeur éteinte, comme le monument de la création primitive. Préservée, dès l'instant de sa conception, de cette contagion brûlante qui coule dans le sang et dévore toute notre race: en elle respire toute dignité de l'homme, tel que le vit Eden avec admiration sortant des mains de Dieu. Sur ce front auguste, où n'est écrite aucune tache, se révèle toute la noblesse d'une âme, sanctuaire éternel de justice. Ses yeux si purs sont tout brillants de visions divines; ils ne passent sur la terre que comme un rayon égaré du soleil qui remonte; sur sa bouche le mensonge jamais ne vint établir son domicile, ni tenter par son souffle d'en ternir la candeur; son cœur, trop vaste et trop noble pour s'attacher aux choses qui passent, et trop étroit pour contenir les flots d'amour divin qui l'inondent de toutes parts, fut toujours pur comme l'azur des cieux, n'eut jamais d'alliage. Jamais une affection terrestre n'y a mêlé sa poussière, son ombre; jamais cette intelligence quoique mortelle ne fut caduque ni fragile: elle vit d'en haut, elle vit sans déchoir tout ce labyrinthe d'erreurs où s'enfoncent les noms des mortels. Jamais le sombre nuage de l'erreur et du péché ne vint de son crêpe lugubre obscurcir cette gloire. De ce front couronné partit toujours un mystérieux éclat de vertus et de grâces; et Marie, dont les facultés morales n'ont jamais fléchi, pareille à l'oiseau roi qui d'un vol sublime et hardi s'élève pour fixer le soleil, Marie s'élance bien au-dessus de ces régions empoisonnées du mal; sans tache et sans faiblesse. Comme l'étoile du matin, Marie achève sa destinée sur la terre; ou bien elle se présente aux hommes comme un auguste sanctuaire consacré au souverain des mondes. On a pu lire sur son front, comme sur le portique du temple: *Dieu et la vérité*. Là ne retentissent jamais de profanes accents; on n'y parle que d'inneffables mystères d'espérance et d'amour. Ainsi, Marie toujours pure, s'élève sur le monde comme le mémorial de l'homme dans le plan primitif. Mais là, mes frères, là où se révèle dans Marie, avec une surprenante énergie, toute la dignité de l'homme primitif, c'est à cet instant solennel où l'âme, brisant les organes et les liens du corps, se précipite au sein de l'empire de Dieu dans les espaces éternels. Elle est humiliante, dans toute l'histoire de l'homme déchu, cette page du tombeau; et toutefois elle est inévitable: il faut qu'elle empoisonne tout le reste, qu'elle vienne gâter et flétrir l'histoire des héros, qu'elle embarrasse les histoires, déconcerte les panégyristes. Quand ils se sont bien épuisés à enfler la nature humaine, à en faire comme un brillant colosse, bien admiré, bien admirable, tout à coup le fantôme leur glisse dans les mains, s'évanouit, s'enfonce dans la terre, et c'est alors pitié de voir l'embarras qu'ils se donnent pour dissimuler cet endroit;

Digitized by Google

ils cherchent à le couvrir de fleurs, ou bien ils portent ailleurs leurs regards; mais, à travers de grands prestiges, il ne reste toujours qu'un squelette : on ne voit qu'un tombeau et un amas de cendres. O homme ! que cette humiliation pourtant ne t'afflige pas trop ; ce n'était pas à ta nature, mais seulement au péché qu'elle fut attachée. Regarde plutôt, regarde, en considérant Marie, comment aurait fini l'homme innocent du crime originel dans le plan primitif! Dans l'état présent, la mort n'est que le dernier acte de tyrannie et le plus violent de tous, exercé par les sens contre l'homme avili sous leur joug, devenu leur esclave. Ces maîtres superbes le frappent dans son corps, et ce corps miné et calciné par leurs feux s'évanouit en poussière. Le domicile de l'âme vient d'être ouvert et profané par une faute, alors les décombres s'amoncèlent à ses côtés comme les restes d'un palais en ruines, et il n'est permis de les fouler aux pieds qu'en répandant des larmes. Si donc, dans l'état présent, la mort est une peine, dans l'état premier, il n'en a pas été de la sorte. Alors la mort n'eût été que la suite et le dernier résultat de cette loi générale, qui, dans une affinité merveilleuse ramène les esprits à leur monarque. La mort n'aurait pu avoir qu'une cause, l'*amour*; elle n'aurait pas été un acte de violence, mais un acte d'amour, et Adam, s'il fût demeuré pur, au lieu de voir son âme lui échapper, comme un cri de douleur, triste, brisée, plaignante; lui-même l'eût élancée, plein de joie, jusqu'au trône de Dieu; comme un feu d'adoration sublime qui brise son indigne obstacle, et s'élève, sans regret, libre d'angoisses, sans avoir à passer sur les décombres de son sanctuaire détruit. Pareil aux sons affaiblis d'un concert, dont la mourante harmonie expire en doux murmures, aux chants des chœurs célestes; comme un ange qui revient prompt et joyeux vers le ciel, après avoir acquitté un message : ainsi serait venu l'homme dans le plan primitif, et voilà comme s'est envolée Marie. Ce ne sont pas les organes qui lui ont signifié la nécessité du départ ; c'est elle qui a commandé aux organes de ne plus comprimer son âme et de ne plus gêner son élan. Cette flamme qui la dévorait a fait effort pour remonter à son principe ; l'âme a vaincu le corps ; la mort a brisé le dernier lien qui la retenait loin de la vie; et, comme involontairement charmée par un rêve des cieux, elle est remontée doucement jusqu'à Dieu, avec son corps d'ange, comme une perle de rosée qu'absorbe la lumière. Sa mort est donc encore un triomphe pour Marie. Plutôt de la dissimuler, de la couronner de fleurs, il faut la laisser voir comme un beau titre de gloire, comme la dernière et solennelle consécration de la dignité de l'homme dans le plan primitif. C'est ainsi que Marie apparaissait à la terre comme le mémorial de l'homme dans l'état primitif. Mais, qu'ai-je dit, et dans la physionomie de cette mère de Jésus-Christ, ne vois-je pas gravés profondément des traits, qui semblent donner un démenti superbe à mes paroles? Le malheur de son aile sinistre venant s'abattre sur Marie, une longue suite de calamités, d'humiliations, de mortelles alarmes; sa race rejetée des hauteurs du trône jusqu'à l'obscurité des artisans ; la pauvreté, la douleur, le travail ; son âme de vierge fermée aux délices et aux affections de la terre, un profond martyre des sens ; un luxe vraiment royal d'austérités, de privations, de sacrifices, son cœur maternel en proie aux plus ru-

Digitized by Google

des tourments, tantôt inondé de joie, tantôt enseveli dans un océan d'amertumes; toujours tremblant pour l'enfant Dieu, souffrant de toutes ses douleurs, de toutes ses tribulations, de toutes ses injures; enfin, muette de stupeur au pied de la croix, tressaillant à chaque retentissement des marteaux, et sa force maternelle épuisée, s'en allant goutte à goutte avec le divin sang : telle est Marie, tels sont les divers caractères dont elle est revêtue. Sont-ils une fidèle image de la création primitive; et qui donc en la voyant ne serait contraint de s'écrier: voilà bien la nature humaine dégradée, mais elle dut être formée meilleure des mains d'un Dieu puissant et bon ! Eh bien ! non, certes non. Sous ce rapport, Marie n'est plus le monument de la création primitive: en revêtant les traits nouveaux, elle revêt aussi d'autres fonctions, une autre magistrature; elle n'est plus ici l'image du passé, mais le principe de l'avenir, et ce n'est que sous cette nouvelle forme qu'elle peut relever jusqu'à Dieu l'humilité du monde. Ce n'était pas assez de lui remettre sous les yeux un vivant souvenir de sa grandeur éteinte, il fallait surtout condescendre jusqu'à lui dans l'abîme où il gissait déchu, et lui manifester des lois de régénération. Or, voilà précisément la raison pourquoi Marie porte au front ces divers caractères dont la plupart sans cela pourraient à bon droit nous surprendre. Ils sont là comme un secret donné au monde pour grandir, comme le principe et la mesure de sa réhabilitation. En effet, dans l'état où l'homme est tombé, quand on a médité sa régénération, tout ce qu'on peut lui souhaiter de plus beau, c'est de monter successivement trois degrés divers : La vie propre de l'âme, la vie d'un ange, la vie même de Dieu, et de se reposer venu à ces hauteurs. Or, voilà précisément un secret de grandeur que révèle Marie; voilà ce que prophétisent les traits divers qui ont sillonné de douleur sa physionomie sainte; voilà ce qui annonce au monde sa future magnificence de force et de gloire. Et d'abord, ô homme! ce qui vous importe davantage, c'est d'obtenir dans sa plénitude la vie propre de l'âme. Nulle considération possible, nulle valeur morale pour vous, autrement qu'à ce prix. C'est la vie de l'âme qui donne à la pensée ses intuitions les plus mystérieuses, ses mouvements les plus rapides et ses plus magnifiques éclats, c'est la vie de l'âme qui fait adorer le droit éternel au-dessus des caprices et des passions d'un jour, qui fait l'homme religieux et moral, forme les nœuds de l'amitié, lie ensemble les sociétés, les familles, crée le dévouement; c'est la vie de l'âme qui inspire l'amour du sacrifice, qui élève l'homme au-dessus des intérêts matériels jusqu'à cette hauteur où l'on ne craint personne, où l'on est pret à confesser l'ordre, la vérité, la règle en face des préjugés, sous le tranchant des haches; c'est elle enfin qui ouvre à l'homme toute l'immensité de son horizon naturel, qui l'emporte d'une aile rapide au travers de ce milieu du temps jusqu'à l'éternité, dernier et sublime besoin du monde des esprits; elle est, en un mot, tout l'homme, l'homme complet, juste, religieux, immortel. Or, il ne faut pas se le dissimuler, dans l'état présent, cette vie est prodigieusement combattue. Une puissance est venue se glisser dans l'empire de l'âme par la brèche que le péché a faite; une puissance fatale et maudite qui cherche à l'enchaîner, à l'appesantir, à la tuer, en obscurcissant son intelligence. Elle se revêt des plus

Digitized by Google

sinistres visions; elle sollicite des penchants odieux. Si elle vient à prévaloir, elle dépouille l'âme de ses prérogatives, l'enferme comme une esclave dans un étroit cachot où ne pénètrent qu'à peine de pâles rayons de lumière, où les ordres du véritable maître sont méconnus, sa majesté violée; l'âme y perd jusqu au soupçon de ses destinées immortelles, et elle finit, elle expire enfin, triste, gemissante, malheureuse, sans avoir rempli sa mission!... Or, si vous voulez, ô hommes! si vous voulez garder la vie propre de l'âme contre cet ennemi acharné qui s'obstine à vous la ravir, il faut combattre et enchaîner votre ennemi, il ne faut pas lâcher imprudemment le frein à vos penchants; il faut, au contraire, les vaincre et les assujétir; il faut, en un mot, lutter et vaincre contre les sens, dans l'intérêt de la raison et de la liberté de l'âme. Or, voilà un secret, qu'avant l'apparition de la mère de Dieu et de son Fils, le monde ne savait pas, car il suppose le fait d'une dégradation primitive qui a rompu l'harmonie dans la nature humaine, et donné aux sens le goût et le pouvoir du crime, et c'est à peine si quelques génies plus heureux et plus élevés en eurent le soupçon. Marie, au contraire, l'a enseigné à la terre. Cette lutte en faveur de l'âme contre les sens, c'est là le véritable secret, le dernier mot de ses souffrances; elle les a prises sur elle comme un puissant mobile de régénération et de vie à donner à l'humanité déchue. Ce n'est pas tout, et sur les traces de Marie, l'homme peut aller plus haut encore; il peut arriver à la hauteur des anges. Quelle est excellente et privilégiée, la nature des anges! Jamais on n'en parle qu'avec délices, avec enthousiasme. Les anges que nous citons ici bas avec une admiration respectueuse comme des êtres de beaucoup supérieurs à l'homme, dont toutes les langues ont fait le synonyme et du bon et du beau, que toutes les religions nous présentent couronnés de splendeur et de gloire! qu'est-ce donc enfin, qu'est-ce qu'un ange? Son propre caractère, la chose qui véritablement le distingue, c'est que le regard de son intelligence, l'élan de son amour n'est pas asservi au jeu de la matière et des organes; c'est qu'il se promène dans l'espace, heureux et libre, affranchi de toutes nos entraves; c'est que, n'étant pas emprisonné dans un corps, ne tenant par aucun fil à la terre, il ne saurait en prendre la boue, en recevoir la souillure. Eh bien! si vous êtes pris d'admiration pour cette pure nature des anges, Marie, en sa personne, vous en a donné le secret. Ce fut un ange, la Vierge, mère de J. C. Oh! la Vierge est un ange, elle court aussi dans l'espace, brillante et radieuse, l'âme des vierges; elle contemple Dieu sans voile; elle vit dans un profond et continuel mystère, dans un ravissement sacré; elle se montre dans l'espace éthéré comme est suspendue une apparition céleste qui s'évanouit et remonte; elle ne touche plus la terre, ou, si son pied l'effleure encore, c'est comme l'ange qui l'approche, comme le bon génie qui la garde. Là où brille une larme, resplendit aussitôt la compassion des vierges; les souffrants forment leur famille; leurs misères, leurs maux, tout fuit à leur approche. La Vierge est venue, c'est un ange!...

Il ne reste plus enfin qu'un degré; il faut nous élever à la hauteur de Dieu, et Marie encore nous en a donné le secret. Je vais dire une chose qui semblera étrange: je vais assigner à cette prodigieuse grandeur une cause que

Digitized by Google

le monde en général ne comprend pas, dont il n'a jamais soupçonné l'énergie, qu'il regarde bien plutôt comme le principe de toute lâcheté. Cette différence tient aux notions diverses qu'on se forme de la grandeur et de la gloire, et pour lors ma proposition semblera un paradoxe. Je suis contraint d'abord de flétrir, au nom de Dieu, et de casser ici les jugements du monde. Et véritablement on ne peut se défendre d'un mouvement involontaire de pitié quand on voit les étranges idées qu'il se fait de la gloire. A ce mot, on voit que son cœur palpite, sa poitrine se soulève, son regard s'anime, toute sa physionomie s'empreint d'un ton de majesté ! C'est fort bien ; jusque-là on ne saurait blâmer le monde ; mais après ce solennel élan quelle n'est pas votre surprise quand vous apercevez le sens qu'il attache à ce mot, les bornes étroites où il l'enferme ? La gloire, à ses yeux, c'est tout ce qui étonne, aveugle, brille, éblouit les regards ; la gloire, c'est de ravager les terres, c'est de tuer bravement, c'est d'aller prendre la place des autres : de déplacer les pierres que les peuples avaient mises entr'eux pour séparer leur héritage ; c'est d'arranger avec une certaine mesure, une certaine harmonie, les faits d'un siècle, ou les mots d'une langue : c'est d'avoir un luxe fastueux, des flatteurs, de l'or dans les habits : voilà ce que le monde appelle la gloire. Oh ! cela n'est pas de la gloire, pas plus que le vent qui renverse n'est de la gloire, que la tempête qui ravage n'est de la gloire. Ce qui brille n'est pas plus la gloire que le son qui s'ébranle, que la poussière qui reluit au soleil...

La véritable grandeur est tout intérieure ; c'est la sublimité morale : voilà ce que veut dire, s'il a encore un sens, voilà ce que veut dire ce mot grandeur et gloire. Et maintenant, je puis sans hésiter, je puis dire le moyen qui doit élever l'homme au comble de la gloire, en l'unissant à Dieu, en le faisant participer à la nature même et à la vie de Dieu ; ce moyen, dont l'histoire de Marie n'est qu'un long enchaînement et un perpétuel exemple, c'est l'humilité. Et, en effet, qu'est-ce donc que cette humilité si peu comprise et si généralement décriée par le monde? Qu'est-ce donc autre chose qu'un jugement élevé par lequel, venant à reconnaître (ce qui, du reste est bien évident aux regards d'un esprit sérieux) la faiblesse irremédiable de notre nature, ses ignorances et ses erreurs, une âme se dépouille de ce qui est humain comme d'un manteau désormais sans valeur pour se revêtir de ce qui est divin ; elle se défait de la force, des pensées, des amours et des désirs de l'homme, mais pour se revêtir de la force, des pensées, des amours et des désirs de Dieu. Et voilà ce qui l'élève au comble de la gloire ; aussi, l'âme n'était tombée que pour avoir perdu l'humilité ; c'était l'orgueil qui avait causé sa dégradation et creusé le premier abîme. Au lieu d'être membre de Dieu, l'homme avait voulu être *lui* ; et, en effet, il avait été *lui*, et par la solitude orgueilleuse de son *moi*, il avait donné le spectacle de plus d'erreurs, de lâchetés et d'ignominies qu'on ne saurait le dire. S'il veut donc sortir de l'abîme, la route est toute tracée, il faut qu'il abandonne son *moi* pour retourner à Dieu ; il faut cesser de se prétendre le rival de la divinité pour devenir son reflet et son ombre ; en un mot, c'est l'enseignement que Marie a donné à la terre lorsque, dans les transports de sa reconnaissance, elle laisse échapper ce mot : Il a fait descendre les superbes,

Digitized by Google

aussi il a fait monter les humbles; ô mon âme, magnifie donc le Seigneur : *Deposuit potentes de sede et exaltavit humiles*. Et, toutefois, dans la vie même de Dieu, il est un degré où saura nous élever Marie. Pour compléter notre grandeur, il ne faut plus que nous unir à la famille de Dieu, et nous élever par les liens mêmes du sang. Voilà une merveille que saura réaliser Marie. Écoute donc, ô homme ! et songe bien jusqu'où peut monter la noblesse de ta race ! Quel est, à Nazareth, dans la maison de l'artisan, près de la jeune Vierge, cet enfant, ce jeune homme, dont le visage est si auguste, dont la contenance noble est toute souveraine? Sa majesté est si digne dans ses moindres actions, si grande dans ses contours, qu'on dirait une divinité cachée sous des enveloppes mortelles! Oh ! laissez le croître, et bientôt, ses miraculeux bienfaits, confirmant vos soupçons, vous apprendront qu'en effet c'est un Dieu. Non, jamais dans ses rêves les plus audacieux, dans la plus forte ivresse de l'orgueil, l'esprit humain n'aurait osé s'élever jusque là ; il aurait eu peur de tant de gloire ; il aurait démenti par un vil dédain l'honneur de devenir la Mère de son Dieu. Car ici, l'ordre fondamental est interverti : celui qui parlait au néant, qui commande à la tempête, dont la foudre écoute la voix, celui-là même, le Dieu très-haut, donne droit à l'homme sur son être souverain ; il vient obéir aux lois d'une simple mortelle, contracter à son égard des devoirs véritables et la nommer sa Mère. Une fille d'Adam parler au Verbe éternel avec l'autorité du père, et par elle, comme par droit d'alliance, tout le reste de sa race, tous les enfants d'Adam ne sont plus étrangers à la famille de Dieu ; ils peuvent traiter avec lui sur le pied d'une douce amitié, d'une fraternité auguste. O Marie ! tu honores le genre humain plus que tous les génies ! Ton nom devrait être écrit en lettres d'or sur tous les monuments ; toutes les langues devraient se délier pour chanter tes louanges ; au lieu le plus éminent de la terre, on devrait te consacrer une statue avec cette inscription : *A l'honneur de notre race !*

Quel honneur pour un siècle d'avoir été contemporain de cette gloire ! Mais celui de Marie ne sut pas la comprendre ; la véritable grandeur était vivante autour de lui, mais il ne la vit pas. Qui aurait dit à ce puissant César assis sur le trône du monde ; à tous ces graves sénateurs romains qui, dans leurs délibérations, se flattèrent de mener les destins, la fortune de la terre ; à tous ces capitaines illustrés par tant de triomphes ; qui leur aurait dit qu'ils n'entendaient rien à la véritable grandeur ; qu'ils s'amusaient presque à des jeux d'enfants ; que le monde lui-même était un enfant bien simple ; qu'il y avait à Nazareth, dans une province obscure, une jeune Vierge qui avait mieux compris l'humanité, qui s'élevait au dessus d'eux de toute la hauteur qui sépare un grain de sable d'une montagne? A qui leur eût dit cela, ils n'auraient pas eu assez de pitié pour répondre à d'aussi impertinents discours, ni de sourire assez amer pour les repousser, et pourtant, on aurait dit l'exacte vérité. On les aurait bien étonnés davantage, si on avait pu leur dire que, dans leurs conquêtes, dans leurs travaux, dans leurs savantes veilles, dans les conceptions de leur politique profonde, ils ne parviendraient jamais à exercer une influence aussi élevée, aussi heureuse, aussi étendue, aussi durable que cette pauvre,

Digitized by Google

que cette obscure Vierge de Nazareth devait exercer jusqu'à la fin des temps! Et certes, on peut le dire sans crainte d'être démenti par l'histoire, le modèle présenté au monde n'a pas été stérile : il a reformé les mœurs là dessus dans tous les âges : toutes les conditions, tous les siècles en ont plus ou moins vivement ressenti l'énergie. Avec le respect et l'amour de Marie, on a vu se répandre ces vertus qui relèvent l'homme à la hauteur de Dieu. La mortification des sens et surtout la douce humilité n'y ont pas été rares. Le monde là-dessus, a réformé ses mœurs ; et si l'on veut une idée saillante et distinctive de cette révolution opérée dans les mœurs, on la trouvera dans Marie; c'est à elle que finit le principe et l'histoire des humiliations de la mère de l'homme; c'est en Marie que commence le principe et l'histoire de son éternelle dignité. Marie, c'est la forme exemplaire de la femme ennoblie, sanctifiée par le christianisme ; son influence lui a restitué un sceptre mille fois plus durable que les avantages du corps. Sous le patronage de Marie, on a vu devenir très-commun ce que le paganisme autrefois, à force de récompenses et d'honneurs, n'obtenait qu'à grand'peine d'un petit nombre de vestales; on a vu des milliers de vierges, âmes d'anges qui passent ici-bas, comme un soupir de céleste amour, levant leurs blanches mains au ciel, et invoquant Marie, Mère du Créateur, vierge prudente, reposoir de sagesse, rose mystérieuse, forteresse d'ivoire, arche de l'éternelle alliance, porte du ciel. L'amour de la mère de l'homme est devenu plus chaste, plus respectable, plus sacré. Radieux et pur, il s'est élevé dans le cœur de l'homme comme l'étoile du matin, comme l'arc de son alliance ; c'est ainsi, chrétiens, que Marie rappelle l'homme régénéré à la grandeur de l'homme primitif dont elle offre le modèle ; c'est ainsi, qu'elle relève, jusqu'à Dieu l'humiliation du monde. J'ajoute qu'elle incline jusqu'au monde la majesté de Dieu.

Ce fut, mes frères, ce fut un auguste ministère confié à Marie, dans le christianisme, d'incliner jusqu'au monde la majesté de Dieu. Etablie entre ces deux natures, afin de les unir, elle a dû ménager les distances, et, dans le même temps qu'elle relève l'homme pour l'approcher de Dieu, elle a dû diminuer l'éclat de la Divinité pour l'approcher de l'homme. Ainsi, ce n'est pas au respect, à la crainte, à l'adoration des mortels qu'elle présente Dieu ; sa mission dans le christianisme est autrement touchante : elle est là, seulement, pour encourager l'amour, pour étayer l'espérance des créatures faibles dans le monarque fort. Et, d'abord, la présence de Marie dans le christianisme, est faite pour encourager, dans la créature, un vif et profond amour pour son Dieu. Dieu, mes frères, Dieu a voulu s'attacher les hommes par chacune des facultés diverses qu'il leur a départies ; les uns par l'intelligence qui se laisse ravir à la magnificence du vrai, qui cède à l'entraînement des motifs, à l'ordonnance des idées, qui se plaît à la majestueuse harmonie des croyances, et qui arrive à Dieu par la démonstration ; d'autres sont charmés par le cœur qui goûte ce qui est bon, qui s'attache à ce qui est noble et aimable, qui répond aux bienfaits par la reconnaissance, qui arrive à Dieu par l'amour. Et,

Digitized by Google

certes, il est incontestable que, dans les pensées humaines, la faculté la plus énergique, la plus profonde en héroïsme, ne pouvait avoir qu'en Dieu seul son but légitime Elle serait donc incomplète et fausse une religion qui ne se développerait pas au divin amour, à la céleste piété. Les payens avaient compris cela; seulement, par suite des préjugés dont ils étaient imbus et des doctrines matérialistes de la religion publique, ils se trompèrent sur la nature du sentiment, et, au lieu de cette flamme éthérée, qui retourne au céleste foyer de l'essence divine, dont elle était partie, ils inondèrent leurs temples de fêtes voluptueuses, de cérémonies impures et brillantes; et pourtant, jusque dans cet abîme où ils s'étaient égarés, se trouve un fond de vérité céleste. Chose incroyable! au seizième siècle, des chrétiens furent moins clairvoyants, lorsque, dans un esprit mal entendu de réforme, le protestantisme voulut supprimer dans la religion ces choses qui allaient au cœur pour y éveiller le sentiment. Il ne sut pas comprendre qu'il allait mutiler le christianisme, préparer sa décadence et amener sa ruine, si elle était possible. Et, en effet, dès lors, la religion devenue aride et désséchée, partagea la fortune de toutes les théories stériles. Privée d'œuvres qui fécondent, elle entra dans la discussion, s'éloigna dans la conduite, et sortant peu à peu des vœux, des mœurs et des affections populaires, prépara ainsi le règne de l'indifférence absolue qui devait bientôt s'établir. Oh! c'est ici, c'est ici que se révèle, dans son incontestable supériorité, la pensée catholique! Seule expression véritable et complète des rapports de l'homme avec son Dieu, non seulement le catholicisme a son tabernacle, sanctuaire de grâces divines, où, sans relâche et à longs flots, l'âme arrive pour puiser l'amour; mais si, jusque dans ces prodiges de miséricorde, il vous semble apercevoir encore quelque chose de terrible; si, jusque dans l'eucharistie vous redoutez le doux mais formidable juge des vivants et des morts; si, pour arriver jusqu'à Dieu il vous faut un médiateur qui, par aucun endroit ne puisse inspirer de la crainte, vos vœux sont satisfaits. Voici que Marie est formée : c'est une Vierge douce, timide et modeste; une simple mortelle, une fille d'Adam comme vous et votre sœur aînée, douce, indulgente, bonne comme une mère; sa présence a jeté sur l'ensemble du christianisme un vaste charme de paix et d'assurance qui adoucit les vérités terribles, qui diminue le magnifique et trop austère éclat de la grandeur de Dieu. Il semble à ses côtés moins terrible; d'une main elle retient la foudre, de l'autre elle nous appelle au salut. Jamais ses bras n'ont lancé le tonnerre; ils ne savent que se lever suppliants pour la vie des mortels. Cette bouche n'a jamais prononcé un arrêt d'inflexible justice; elle est seulement l'interprète des grâces. Sur ce front se montre une vaste expression de bonté qui bannit toutes les inquiétudes, et de ses yeux rayonne un feu doux et divin qui verse au cœur une invincible confiance. Oh! certes, quand l'âme est oppressée sous le poids des mystères et des secrets de Dieu; quand elle tremble au son de cette voix qui ébranle les fondements du monde; quand elle imagine le voir tout prêt à lancer sa foudre; lorsqu'un éclair brille dans ses yeux; alors, dans la frayeur involontaire qui la brise, elle repose doucement ses regards sur la Vierge assise à ses côtés. Tel, le voyageur au pied d'une haute montagne dont le

Digitized by Google

sommet offusque sa vue, dont la sévère harmonie inspire la tristesse, aime à reposer délicieusement ses regards sur le moindre ruisseau de la plaine, sur le moindre lys des vallons ; comme dans les grandes scènes de la nature, quand les vents déchaînés soulèvent l'Océan de ses gouffres, quand la tempête mugit, que l'éclair de sa sombre lueur sillonne les nuages, l'âme brisée cherche partout quelque signe avant-coureur du calme. Ainsi, l'âme accablée de tout ce poids de la grandeur de Dieu, se repose et respire en regardant *Marie*. Tel est l'insurmontable ascendant de cette noble figure de Marie, qu'elle a forcé l'admiration de tous les plus rebelles esprits, qu'elle a surpris l'hommage de ceux-là même qui ont le malheur de ne pas partager nos croyances. Le protestantisme éclairé, regrette de ne l'avoir plus dans son culte; il se plaint qu'on lui ait ôté cette fleur de la religion, cette rose sans épines, cette perle du christianisme, et, voici en quels termes un de ses membres, ces dernières années, exhalait ses soupirs : « Laisse-toi fléchir, ô ma douce Mère, « donne-moi un signe de clémence; tout mon être t'aspire; toi seule peux « être le sanctuaire et le reposoir de ma vie ! Reine trois fois sainte, reine « trois fois bénie, prends dans mon cœur prends ma vie ! Marie ! je l'ai « vue dans un songe douce et compatissante, tenant au bras un jeune enfant « qui semblait me sourire. Je l'avais vue dans mille tableaux, mais nul ne « la peint si douce et si bonne; tout ce que je sais, c'est que le bruit du monde « est passé autour de moi comme un songe, et le ciel est descendu dans mon « cœur. »

Tel est, en dépit des préjugés, tel est l'ascendant de ce noble cœur de Marie. Cette Vierge si douce a dissipé toutes les haines; elle a gagné à Dieu plus d'âmes que les apôtres et tous les docteurs. Par son influence la religion a pris, j'allais presque dire un autre caractère : non seulement l'homme l'a aimée davantage parce qu'elle était la vérité, mais parce qu'elle est devenue un sentiment du cœur; non seulement il a cru en Dieu, mais il s'est attaché à lui dans les nœuds d'une affection douce autant que sacrée; et la *dévotion* est née avec Marie. La dévotion, ce mot est beau. Je l'appelle à dessein d'autant plus beau qu'il est devenu populaire. Car c'est là précisément le triomphe du catholicisme, d'avoir pu rendre populaire le plus noble, le plus fécond de tous les sentiments, le plus honorable pour la nature humaine; celui qui rattache le serviteur au maître, la créature à Dieu, par les nœuds de l'amour. Et certes c'est un grand malheur qu'on ait perdu le respect pour ce mot dans nos temps modernes; car en méprisant le nom, on arrive au mépris de la chose. Car dévotion, ce mot n'exprime pas autre chose que la force de la religion. C'est une religion qui ne croit pas seulement, mais qui aime jusqu'au dévouement, et c'est pourquoi on a dit : *dévotion.*

Mais Marie n'est pas faite seulement pour encourager la piété céleste, elle l'est encore pour encourager l'espérance. Au lieu le plus élevé du ciel, où repose le souverain architecte du monde, à côté de l'humanité sacrée du Seigneur, il est un sanctuaire auguste où Marie est assise couronnée de puissance, de gloire, de splendeur ! A la fois fille, épouse et mère, ses demandes sont des lois, ses prières sont sacrées. Or de ce trône suprême, au pied duquel se

Digitized by Google

prosternent les anges, où quoique resserrée par les liens du corps notre âme la découvre, Marie, en vertu de l'ordre établi par Dieu lui-même, voit se dérouler à ses pieds l'univers; elle nous regarde dans nos sueurs, dans nos agitations et nos larmes; elle s'intéresse au monde comme la protectrice née de l'humanité, et tous nos soupirs vont frapper ses oreilles. A ne consulter que sa puissance, nul doute que si elle intercède pour nous, nos vœux ne soient exaucés dans toute leur immensité; mais si l'on remarque sa bonté, le cœur tourne dans un élan d'espoir et va tomber à ses pieds avec une invincible espérance. En effet, mes frères, Marie n'a pas seulement une volonté générale de vous être utile, mais elle le désire et l'ambitionne; en un mot elle est mère. Qu'ai-je dit? chrétiens, et avons-nous bien senti la force, l'étendue de ce mot? Marie *mère!* qu'on se représente tout ce qui se peut imaginer de bon, de tendre, d'indulgent, de facile, de faible même; et on n'aurait pas encore une idée juste de ce qu'est une mère. Quelle affaire dans ses mains serait désespérée? Oh! portez-lui bien la cause que vous voudrez. Fussiez-vous mille fois plus coupable; vous êtes malheureux: il suffit. Elle va vous défendre, pleurer avec vous, vous absoudre: vos intérêts lui sont sacrés; ce sang est à elle, vous êtes tout à elle; elle n'a qu'un désir, c'est de vous excuser pour vous aimer encore! Telles sont les mères de la terre. Eh! que serait-ce donc de cette Mère que le ciel à agrandie, perfectionnée, de cette Mère qui eut assez d'amour pour compter un Dieu dans sa famille. Oh! vous qui souffrez, allez donc, allez à elle dans une immense confiance. Là vos besoins, vos fautes, vos douleurs trouveront un remède; son sourire vous guérira et versera un baume sur vos plaies! Vous qui souffrez, allez donc à Marie! Allez-y vous aussi, qui vous débattez péniblement dans les maux du remords? vous qu'un chagrin cuisant dévore; invoquez donc Marie! Ne voyez vous pas autour de vous mille monuments qui attestent sa bonté, sa puissance? Parcourez donc ces religieux souvenirs appendus aux murailles des temples! Ici le navigateur l'implore, et le calme renaît au sein de la tempête; ailleurs elle dissipe des maladies, elle chasse des fléaux, protége et sauve des empires. Toute la terre est pleine des bontés de Marie, tout dans le monde retentit de la confiance qu'elle inspire.

Grâces éternelles vous soient donc rendues, ô Marie! En vous toute la hauteur du ciel s'est inclinée aux plus profonds abîmes de la terre. Jamais je ne songerai à vous sans m'écrier: Voilà celle qui consacre en sa personne la dignité de la terre; elle a incliné jusqu'au monde la majesté de Dieu! Jamais je ne regarderai vos statues, jamais je ne franchirai le seuil de vos temples sans qu'un vif et profond amour se remue dans mon cœur, que des larmes de joie ne coulent de mes yeux, qu'une vaste espérance ne naisse dans mon sein, comme un jeune enfant égaré dans le désert, s'il vient à rencontrer sa mère!

O Marie! nous sommes tes enfants, nous marchons ici-bas dans une vallée ténébreuse et mauvaise, on y verse des larmes. Oh! regarde nos souffrances, console notre exil par la douce vision de la patrie! Hélas! nous marchons à grands pas à l'éternité, rends-nous le dernier pas favorable. Quand la suprême vague nous aura jetés dans le port, accueille-nous dans tes bras, car nous

Digitized by Google

soupirons après le bonheur de vivre auprès de toi! La terre est petite à notre âme; il nous faut d'autres plaisirs, d'autres demeures, d'autres joies. Eh bien! donc, tu nous accueilleras dans ton sein et nous verrons ce divin Fils dont la gloire fait le bonheur des siècles éternels. Ainsi soit-il.

Paraphrase de la Salutation angélique,

PAR S. E. LE CARDINAL-ARCHEVÊQUE DE CAMBRAI.

Ce n'est pas, nos très-chers frères, que nous nous proposions, dans ce simple entretien, de vous donner un panégyrique complet de la Très-Sainte Vierge. En eussions-nous le talent, le temps nous manque pour célébrer dignement les grandeurs de celle dont l'éloge est resté intarissable dans la bouche même des Saints. Nous voulons bégayer bien plus que chanter ses louanges. De grands orateurs n'ont pas cru ravaler la majesté de la Parole Sainte en paraphrasant dans le langage le plus familier l'*Oraison Dominicale*. Nous nous ferons plus humble encore, comme il convient à notre médiocrité. C'est la *Salutation Angélique* que nous essaierons de paraphraser, et nous retrouverons encore ici un de nos plus doux souvenirs de Rome, où, chez les grands comme chez le peuple, l'usage a prévalu de marquer par le *Salut de l'Ange* les principales divisions du jour, où l'on ne dit pas, comme parmi nous, le matin, le midi et le soir, mais l'heure de l'*Ave Maria*. Heureux si l'explication de cette suave prière instruit nos lèvres à la reciter avec foi et amour, nos lèvres hélas ! si froides à la prononcer, et trop souvent dédaigneuses d'une formule où l'indifférence ne voit qu'une fastidieuse et monotone répétition de paroles, mais où une piété tendre et éclairée sait découvrir un fond inépuisable de sentiments et de lumières!

La *Salutation Angélique*, nos très-chers frères, comprend deux parties bien distinctes : la première, composée des paroles mêmes de l'Evangile, la seconde, d'une prière que l'Eglise y a ajoutée. Ces deux parties embrassent dans leur ensemble le double culte que nous devons à Marie. Par la première, nous lui rendons un culte d'honneur; par la seconde, un culte d'invocation : en sorte que, sous une seule et même formule, admirable abrégé de nos devoirs envers elle, nous la glorifions à la fois comme notre reine, et nous l'inplorons comme notre avocate et notre médiatrice. Méditons l'une après l'autre chacune de ces paroles inspirées, et tâchons de goûter par le cœur et par l'esprit la manne cachée sous l'écorce de la lettre.

Ave, je vous salue ! c'est la première parole de cette douce prière, parole venue du Ciel et recueillie au pied du trône du Tout-Puissant, par un mes-

sager céleste pour la porter à la plus humble et à la plus sainte des créatures.

C'est un ange qui la prononce, nous devrions être des anges d'innocence et de pureté pour la redire. Mais puisque, malgré notre corruption et nos souillures, l'Église, dans son indulgence, nous la met à la bouche, qui pourrait se refuser à la répéter avec l'envoyé du Très-Haut, que dis-je? avec Jésus-Christ lui-même : car il est permis de croire qu'il n'employait pas d'autre salutation, quand il rendait à Marie l'honneur qu'un fils doit à sa mère? Et nos frères séparés, qui n'admettent, disent-ils, pour règle de leur culte comme de leur foi que la pure parole de Dieu consignée dans les Ecritures, sont-ils excusables de protester contre une invocation écrite mot pour mot dans nos Evangiles? Ont-ils bonne grâce de nous reprocher cet *Ave* sorti une première fois d'une bouche angélique, et répété mille fois par une bouche divine? Oublient-ils que cet *Ave* annonça le salut au monde et, en le supposant privé de toute autre vertu, n'a-t-il pas du moins à leurs yeux le mérite de nous rappeler la mémoire du plus grand de nos mystères? O douceur ineffable de notre foi! Etre admis à l'honneur de saluer une reine, c'est une faveur enviée par tout ce qu'il y a de plus haut placé dans un royaume. Et à chaque jour, et à chaque heure une humble femme, un pauvre vieillard, le plus petit enfant, le dernier des hommes, et, chose plus étonnante encore! le pécheur lui-même, peuvent se présenter devant la Reine des Cieux et lui dire : je vous salue, avec la confiance que leur hommage sera accueilli avec bonté et payé par une grâce!

Mais apprenez-nous, ô divin messager, le nom de celle que vous saluez avec tant de respect! C'est le nom de la fille des rois et des plus anciens patriarches, issue du sang d'Abraham, de la tribu de Juda, de la racine de David, nom glorieux que les plus grandes reines s'honoreront de porter dans la suite des siècles! *Marie! Ave, Maria.* Marie, nom si doux qu'on ne se lasse point de le redire, tant il est à la bouche d'une incomparable suavité. Marie! nom au-dessus de tout nom, après celui du Sauveur, la joie des anges, la terreur des démons, l'espoir de l'humanité gémissante ; devant lequel tout front s'incline au Ciel, sur la terre et dans les enfers ; dont on peut dire ce que saint Bernard a dit de celui de Jésus, qu'il est *un rayon de miel à nos lèvres, une mélodie à notre oreille, une réjouissance pour notre cœur* (1)! Marie! qui, dans l'idiôme sacré, signifie *Souveraine* et que le peuple, dans la naïveté et la vérité de son langage traduit par *Notre Dame*, comme s'il sentait que la puissance qui lui est donnée nous appartient plus qu'à elle-même ; Marie, qui s'interprète aussi par le mot de *Mère*, mot le plus tendre et le plus aimable dans toutes les langues que parlent les hommes, et *mère remplie d'amertumes*, pour nous rappeler sans doute qu'elle nous a enfantés dans la douleur!

Marie, pleine de grâces, *gratiâ plena*. Les prophètes se sont plu à célébrer sa ravissante beauté. *Vous êtes toute belle, ma bien-aimée*, lui dit le Seigneur, *et aucune tache n'altère la perfection de vos traits* (2). Salomon l'a vue se lever, *pareille à l'aurore naissante, belle comme la lune,*

(1) *Mel in ore, in aure melos, corde jubilus.* S. Bern.

(2) *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te.* Cant. 4. 7.

Digitized by Google

brillante comme le soleil (1). L'Église, dans ses offices, compare *sa blancheur aux lys de la vallée, sa taille élancée au palmier de Cadès, et l'éclat de son teint à la rose de Jéricho.* Les peintres ont épuisé toutes les couleurs de leur palette pour représenter ces purs attraits, cette candeur virginale dont l'idéal ne se trouve que dans les cieux. Mais ces grâces extérieures ne sont que le reflet de la beauté de son âme. *Toute la gloire de la fille du roi est au-dedans* (2). Pour nous, nos très-chers frères, la grâce ne nous est versée qu'avec mesure, et en quelque sorte goutte à goutte. *Mais le Seigneur a sanctifié son tabernacle, et la grâce y est entrée comme un fleuve abondant et impétueux* (3). Les saints même les plus parfaits ont vu, sans doute, leur justice s'élever, et la grâce s'accroître en eux, dans la proportion de leur fidélité, mais jamais à un tel degré qu'il ne fût plus possible d'y ajouter encore. Marie en possède la plénitude et la possède sous toutes ses formes, et comme vierge, et comme épouse, et comme mère, et dans sa conception, et dans sa naissance, et dans sa sainte vie, et dans sa bienheureuse mort. Plénitude de grâces dont saint Augustin la voit couverte comme d'un bouclier qui repousse le péché de tous les points où il pourrait porter ses coups. Aussi ce grand docteur ne veut-il point, à cause de l'honneur de Dieu, qu'il soit en aucun sens question de Marie, lorsqu'il s'agit du péché (4). O Marie! nous pouvons donc le dire avec la confiance de la piété, et puissions-nous bientôt l'affirmer avec la certitude de la foi, vous êtes vraiment toute belle et toute pure, et la tache commune à tous les enfants des hommes n'a point souillé la source de votre origine! Le déluge, il est vrai, a couvert la terre, mais l'Arche sainte était portée sur les eaux. *Ave, Maria, graciâ plena.*

Le Seigneur est avec vous, *Dominus tecum.* C'est une conséquence nécessaire de la présence de la grâce dans le cœur du juste. *Nous viendrons en lui,* dit le Seigneur, et *nous ferons en lui notre demeure* (5). Mais Dieu est avec Marie d'une manière bien plus admirable qu'il ne l'a été avec aucun de ses Saints admis le plus avant dans sa familiarité qu'il ne l'est même avec les intelligences les plus élevées dans la hiérarchie céleste. Ne parlons pas de l'union de Marie avec le Père qui lui donne pour fils celui qu'il engendre de toute éternité dans les splendeurs des saints, de son union avec le Saint-Esprit, qui survient en elle et la couvre de son ombre pour opérer le mystère de l'Homme-Dieu. Ne le considérons que dans son union avec le Verbe incarné. Elle le conçoit par son humilité, elle le porte dans son chaste sein, elle le nourrit de son lait, elle le voit croître en âge et en sagesse, elle le suit dans ses courses évangéliques, elle est témoin de ses œuvres et de ses miracles,

(1) *Sicut aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol* CANT. 6-9.

(2) *Omnis gloria filiæ regis ab intus.* Ps. 44-14.

(3) *Fluminis impectus lætificat civitatem Dei: sanctificavit tabernaculnm suum Altissimus.* Ps. 45-5.

(4) *Exceptâ Sanctâ Virgine Mariâ de quâ propter honorem Domini, nullam prorsùs, cum de peccatis agitur. haberi volo quæstionem. Scimus quod ei plùs gratiæ collatum fuerit ad vincendum ex omni parte peccatum.* S. AUG.

(5) *Ad eum veniemus, et apud eum mansionem faciemus.* JOANN. 15-23.

Digitized by Google

elle est debout au pied de sa croix, elle est assise à sa droite dans la gloire. Hélas, nos très-chers frères, le Seigneur aussi serait avec nous, si nous savions être avec lui. Il nous est présent par toutes les merveilles de la création exposées à nos regards : c'est en lui que *nous avons l'être, le mouvement et la vie* (1). Nous respirons par son souffle. *Ses délices les plus chères sont d'être avec les enfants des hommes* (2). *Son royaume est au dedans de nous* (3). *Il est constamment à la porte de notre cœur et il frappe* (4). *Non, il n'est pas loin de chacun de nous* (5), dit l'Apôtre. Si nous voulions prendre la peine de le chercher, nous le trouverions dans le fond de notre cœur, dans le secret de notre oratoire, à l'ombre du tabernacle où son amour pour nous l'emprisonne. Mais le charme des sens est plus fort que toutes ces aimables prévenances de notre Dieu. Il est avec nous sans nous, nous sommes en lui sans vivre et converser avec lui. La curiosité de l'esprit nous emporte ; les distractions des objets sensibles nous entraînent, et, quand nous ne forçons pas par nos crimes cet hôte divin d'abandonner sa demeure, nous nous privons des douceurs de sa société par notre tiédeur et notre indifférence.

Mais reprenons, nos très-chers frères, la suite de notre texte. *Benedicta tu in mulieribus.* Vous êtes bénie entre toutes les femmes. C'est ce que le sage avait prédit presque dans les mêmes termes, en la saluant de loin par cette belle louange : « *Plusieurs filles d'Israël ont amassé des trésors de mérites et de gloire, mais vous les avez toutes surpassées* (6). » Les pages des livres saints sont pleines, en effet, de noms illustres portés par de saintes héroïnes ; mais il est aisé de voir que leur gloire n'est qu'empruntée, qu'elles ne brillent que comme reflet d'une grande lumière, qu'elles sont à l'égard de Marie ce qu'une ébauche est au chef-d'œuvre, une ombre à la vérité ; qu'elles ne sont enfin qu'une simple figure des grandes choses que Marie devait réaliser. Ainsi Débora sut vaincre l'ennemi de son peuple et chanter sa victoire. Marie a triomphé de l'ennemi du genre humain, et l'hymne de sa reconnaissance est répété par toutes les générations. Judith sauva Béthulie, et ses faibles mains abattirent la tête du conquérant farouche. Marie a donné un Sauveur à la terre ; elle a écrasé de son pied la tête du serpent infernal. Esther trouva grâce aux yeux du grand roi qui lui accorda la vie et la liberté d'une race proscrite. Marie a su plaire au Très-Haut ; elle a détourné de nos fronts coupables les traits de sa justice. Exempte de la malédiction qui pèse sur toutes les femmes, elle a conçu vierge, elle a enfanté sans douleur, elle a goûté les joies d'une mère en conservant intact l'honneur de la virginité ; elle a réparé par son obéissance tous les maux que la révolte de la première femme avait

(1) *In ipso vivimus, movemur et sumus.* Act. 17-28.
(2) *Delicæ meæ, esse cum filiis hominum.* Proverb. 8-31.
(3) *Rrgnum Dei intrà vos est.* Luc. 17-21.
(4) *Ecce sto ad ostium et pulso.* Apocal.
(5) *Cùm non longè sit ab unoquoquee nostrum.* Act. 17-27.
(6) *Multæ filiæ congregaverunt divitias, tu supergressa es universas.* Proverb. 31-29.

Digitized by Google

introduits dans le monde. Nouvelle Ève, elle nous a donné la vie, comme la première nous avait donné la mort; et nous pouvons appliquer aux deux Ève ce que l'apôtre dit des deux Adam, que la première était terrestre, étant sortie de la terre, et que la seconde est céleste, parce qu'elle vient des Cieux (1).

Mais si Marie a reçu une bénédiction unique et prévilégiée entre toutes les femmes, il est vrai de dire aussi que toutes les femmes ont été bénies en elle, de même que toutes les nations ont été bénies dans son Fils. Oui, c'est de cette ère à jamais glorieuse, nos très-chères sœurs, que date votre affranchissement d'une tyrannie brutale, d'un égoïsme jaloux, de préjugés et de coutume barbares C'est Marie qui vous a réhabilitées, élevées, honorées, bien mieux que ne peuvent le faire nos modernes organisateurs de je ne sais quel ordre social nouveau, où vous seriez, disent-ils, émancipées, c'est-à dire, où par l'extinction de toute foi et la ruine de toute piété, vous retomberiez dans un état de dégradation pire que le premier; car il ne s'agit de rien moins pour vous que d'aliéner la propriété de votre âme et la liberté de votre conscience, pour les mettre à la discrétion de l'homme qui deviendrait ainsi tout à la fois votre époux, votre prêtre et votre Dieu. Jusqu'à l'avènement de Marie, on connaît la destinée de la femme, comptée à peine au nombre des créatures humaines, sujette d'un maître dur plus que compagne d'un époux généreux, prise puis délaissée par le caprice, servante de ses fils devenus adultes, repoussée comme impure du temple même où elle aurait pu du moins pleurer en liberté sa honte et son malheur. Au sein même de la nation juive, si vous exceptez quelques vocations extraordinaires, la condition de la mère et de l'épouse ne différait guère de celle des esclaves qui partageaient avec elles les soins domestiques. En dehors du christianisme et des régions éclairées de sa lumière, voyez encore aujourd'hui à quel degré d'humiliation et d'ignominie est abaissée la moitié du genre humain! Là entassée dans un harem comme un vil troupeau pour servir d'instrument à des voluptés sans amour; ailleurs condamnée à un veuvage éternel après la mort d'un premier époux, ou forcée par un fanatisme aussi impie qu'inhumain à se laisser brûler vive avec son cadavre sur le bûcher funéraire. État d'abjection si extrême qu'il n'est plus même senti par la victime qui le subit, et qui ne lui reste plus même assez de sens et d'instinct moral pour regretter sa dignité avilie, ou souhaiter qu'elle lui soit rendue. Mais Marie a paru, et, de même que la faiblesse de l'âge est devenue l'objet d'un culte de respect, depuis qu'un Dieu s'est fait enfant; de même que la faiblesse de la condition a été affranchie, assistée, considérée, depuis qu'un Dieu s'est fait pauvre et a pris la forme de l'esclave, ainsi la faiblesse du sexe s'est relevée de son abaissement, depuis qu'une Vierge a été saluée comme Mère de Dieu, et des trésors d'amour, de sainte pudeur, de sensibilité, de dévouement ont été versés dans le cœur de la femme, en même temps que l'homme l'a entourée de protection, de soins délicats et d'égards respectueux.

(1) *Primus homo de terrâ terrenus, secundus homo de cœlo cœlestis.* 1 Cor. 15-47.

Digitized by Google

Bénie soit donc la femme chrétienne qui a été glorifiée en Marie ! Mais que par un juste retour, toutes les femmes la bénissent et la proclament leur libératrice ; car c'est encore dans ce sens que se peut entendre le texte sacré : *Benedicta tu in mulieribus* ou *inter mulieres*. Maudit soit l'ingrate qui, oublieuse du bienfait, dédaignerait celle qui l'a tirée de l'opprobre et de la servitude, qui se permettrait des railleries sur ses mystères, et par une ridicule affectation de supériorité d'esprit, tournerait en dérision les pratiques de son culte ! Ces monstres sont rares, il faut l'avouer, et leur rencontre est réputée mauvais présage. Marie, gloire et modèle de son sexe, en est généralement honorée avec une dévotion plus tendre. La jeune fille aime à prier devant l'autel où brille son image ; la mère, voyant un enfant dans ses bras, presse le sien sur son cœur avec plus d'amour ; l'épouse méprisée se console à ses pieds de l'abandon d'un époux infidèle, et des troupes innombrables de vierges, comme l'avait prédit le prophète, disant un éternel adieu au monde et à ses vanités, s'honorent de marcher sous sa blanche bannière pour être présentées par elle au Roi de gloire (1).

Nos hommages ne sauraient être agréables à Marie, si nous n'y joignions une louange pour son divin Fils. Voilà pourquoi, après l'avoir proclamée bienheureuse entre toutes les femmes, nous bénissons aussi Jésus, le fruit de son sein : *Et benedictus fructus ventris tui, Jesus!* Jésus et Marie, deux noms inséparables qui s'appellent réciproquement, qui se complètent l'un par l'autre, qui s'unissent et se confondent par un charme ineffable, comme l'amour qu'ils inspirent s'identifie dans une âme chrétienne! Mais ce souvenir du Sauveur dont se couronne la première moitié de la Salutation Angélique consacrée à la vénération, a pour motif notre instruction autant que notre piété. Il nous apprend que Jésus-Christ est le terme des honneurs que nous rendons à Marie, comme il en est le principe ; qu'à lui seul se rapporte tout culte, toute louange, toute gloire décernée à ses saints et même à la reine de tous les saints ; que toute dévotion qui ne reposerait pas sur ce fondement, serait vaine, illusoire, impie, et qu'en vain nous prétendrions servir la Mère si nous outragions le Fils par l'inobservation ou le mépris de sa loi.

Après avoir payé avec l'ange un tribut d'honneur à Marie, nous lui rendons avec l'Église un culte d'invocation. *Sancta Maria, Mater Dei.* Sainte Marie, Mère de Dieu ! Voilà son plus beau titre, titre unique, incommunicable comme le nom de Dieu même, et qui ne peut être partagé par aucune créature, titre qui fait sa grandeur, comme il autorise et justifie notre confiance. Il y a eu dans l'ancienne comme dans la nouvelle loi des serviteurs, des amis de Dieu, des élus, des hommes de Dieu ; il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais qu'une Mère de Dieu. Marie, Mère de Dieu, c'est la foi de tous les âges, la foi de l'orient et de l'occident, la foi de tous les pères et de tous les docteurs ; depuis Ambroise jusqu'à Bernard, l'écho religieux des siècles répète leurs hymnes et leurs cantiques en l'honneur de la maternité divine. Un seul homme, l'impie Nestorius, vient troubler ce concert universel. Il ose contester à Marie

(1) *Adducentur Regi virgines post eam.* Ps. 44-18.

Digitized by Google

le plus glorieux de ses priviléges. L'Église entière frémit d'horreur à ce blasphème. Un concile est convoqué à Éphèse. L'ennemi aux portes de la ville y eût jeté moins d'alarmes que le péril d'une croyance si chère. Le peuple consterné attend dans le silence la décision de l'auguste assemblée. Seulement on entend par intervalle ce cri de détresse : Conservez-nous Marie, Marie, Mère de Dieu. Bientôt le blasphémateur est confondu. Mille cris de joie frappent l'air. Chaque famille croit avoir retrouvé sa mère, en retrouvant celle de son Dieu. On dirait à leurs transports que Marie leur est donnée pour la première fois. Ce n'est plus cette Éphèse idolâtre qui se soulevait naguère en poussant des clameurs pour défendre le *Temple de sa grande Diane* (1). Le culte de l'innocence triomphe là où avaient régné les dissolutions du paganisme, et une vierge céleste est assise sur les autels que souillait une impure idole.

Marie, Mère de Dieu, c'est le premier motif sur lequel s'appuie notre confiance. Elle a donc la puissance, elle peut donc nous aider efficacement : car un fils peut-il refuser une grâce à sa mère qui le supplie? Mais il est un second motif qui élève ce sentiment à un plus haut degré de fermeté et d'assurance. Marie, Mère de Dieu est aussi la nôtre. Jésus-Christ nous l'a donnée pour mère au calvaire en même temps qu'il nous léguait comme des fils d'adoption à sa charité maternelle. Quelle scène touchante! Le Sauveur est sur la croix. Il voit au pied de cette croix les deux objets les plus chers à son cœur, sa tendre mère et son disciple bien-aimé. *Femme*, dit-il, *voici votre Fils;* puis, s'adressant à saint Jean qui représentait en ce moment toute la société des fidèles, et lui montrant Marie : *voici*, lui dit-il, *votre Mère. O échange!* s'écrie ici saint Bernard, *Jean pour Jésus, le serviteur, le disciple pour le maître, le fils de Zébédée pour le fils de Dieu, un pur homme pour le Dieu vivant et véritable!* O COMMUTATIONEM! N'importe, Marie l'accepte, bien qu'il lui en coûte la mort de son fils; elle s'arrache l'âme pour nous adopter. Elle laisse entr'ouvrir et déchirer son cœur pour y greffer cet amour maternel qu'elle doit porter à des enfants qui lui étaient étrangers. Dès ce moment elle devient l'asile des pecheurs, la dispensatrice des grâces, la providence du malheur, de la vertu, de la faiblesse. Tout ce qui souffre, tout ce qui pleure ici-bas peut lui adresser des veux qui seront entendus. Elle ignore les justices du Seigneur, Marie est toute miséricorde. Elle n'a reçu de son Fils que le droit de faire grâce, que la toute-puissance de pardonner et de bénir, toute-puissance non de commandement, mais de supplication et de prière. *Omnipotentia supplex.* Divine religion qui donne une mère à l'orphelin, une consolatrice aux affligés et l'innocence pour refuge au repentir!

Et que nos frères séparés ne nous disent pas que nous portons atteinte à la gloire de Jésus-Christ en admettant une seconde médiatrice. Sans doute, nous n'admettons avec l'apôtre qu'un seul médiateur de rédemption, mais nous reconnaissons avec l'Église des médiateurs d'intercession, et, à leur tête, nous plaçons Marie. On arrive aux rois par leurs ministres. Pourquoi ne prierions-

(1) ACTES.

Digitized by Google

nous pas une mère de parler pour nous au cœur de son fils? Je dis plus, il manquerait quelque chose à notre religion sans cette bienheureuse entremise. En voulez-vous savoir la raison? Écoutons saint Bernard : « Représentez-« vous, dit-il, notre grand Dieu retiré en lui-même dans les profondeurs de « sa gloire inaccessible. Faibles et petits comme nous sommes, comment fran-« chirons-nous cet intervalle immense qui nous sépare d'une si haute ma-« jesté? — Mais si vous craignez d'approcher du Père, il vous a donné Jésus-« Christ pour médiateur. Celui-là sera exaucé à cause de la dignité de sa « personne, car le Père aime le Fils. Craindriez-vous aussi de vous appro-« cher de Jésus-Christ? Ah! peut-être que vous ne contemplez pas sans « frayeur la majesté divine qui réside en lui. S'il est homme comme vous, « il est Dieu comme son Père; s'il touche à la terre par l'une de ses natures, « par l'autre il est plus élevé que les cieux. » O Jésus! Votre bonté me touche; mais votre grandeur m'effraie. Votre main qui absout est la même qui foudroie. Ah! pardonnez à ma faiblesse, je vous aime, mais je vous crains; je veux avoir une médiatrice auprès de vous. Dieu est mon père, vous êtes mon frère; mais mon cœur a besoin d'une mère. Cette mère, chrétiens, nous est donnée. Elle aussi sera exaucée à cause de la dignité de sa personne. Le Fils exaucera la Mère, le Père exaucera le Fils, c'est l'économie du salut, c'est la doctrine de tous les Saints. Otez Marie à la religion : vous lui laissez toutes ses pompes, mais vous lui ôtez tous ses charmes, et, de tous les ouvrages du Créateur, le christianisme serait le seul où la grâce ne fût pas unie à la majesté, et la tendresse à la grandeur.

Mais hélas! nos très-chers frères, nous n'avons plus seulement à défendre Marie contre les préjugés de l'hérésie; l'impiété, cette grande hérésie des temps modernes qui s'attaque à la fois à toutes les croyances, a osé toucher cette fleur de ses mains impures. Hommes méchants, vous n'avez donc point d'entrailles. Que dans vos paroles ou dans vos écrits vous respectiez la décence et la pudeur, ce serait trop vous demander; mais du moins ne faites pas injure à votre cœur. Eh! quel mal voyez-vous à ce que l'innocence s'interpose entre notre malice et la justice d'un Dieu? Si ce dogme ravissant vous trouve insensibles, pourquoi nous enlever à nous ce charme consolateur? Vous semble-t-il qu'il y a trop de joies sur la terre, que la mesure des biens surpasse trop celle des misères, qu'il n'y a pas assez d'amertumes au fond du calice de la vie. Ah! gardez votre philosophie froide comme les tombeaux et votre triste raison qui ne sécha jamais une larme, et laissez-nous notre mère, ne fût-ce que pour nous consoler de tous les maux que vous nous avez faits. Si le culte de Marie est la dévotion des âmes faibles, vous qui êtes forts, ayez quelque pitié de notre faiblesse! Toutefois nous n'avons pas ouï dire qu'il fût un esprit faible, ce vieux connétable de Montmorency qui récitait son chapelet au milieu des camps. Il avait bien quelque force d'âme et il était pourtant dévot serviteur de Marie, ce Louis, surnommé le Grand par ses ennemis eux-mêmes; et, s'il nous était permis de citer des hommes de ce siècle dont le nom est une gloire, on avouerait peut-être que la piété est sœur du génie,

Digitized by Google

et que rien n'est si naturel à un esprit vraiment élevé que la candeur et la simplicité de la foi.

Donc, puisque vous êtes toute puissante et toute bonne, et comme Mère de Dieu et comme notre Mère, donc, ô Marie, priez pour nous? *Ora pro nobis!* A qui douterait encore de l'efficacité de votre protection et de votre crédit auprès de Dieu, nous dirions : Demandez à ces pauvres qu'elle a nourris, à ces malades qu'elle a visités, à ces captifs dont elle a fait tomber les chaînes, à ces vieux guerriers qu'elle a arrachés à la mort dans le feu des batailles, à ces femmes dont elle a calmé les douleurs, à ces matelots échappés au naufrage, car ils ont vu, sous les coups de la tempête, l'Etoile des mers apaiser les flots par la sérénité de son visage; demandez aux vainqueurs de Lépante par quel secours ils ont fait pâlir le croissant et reculer l'infidèle ; allez de ville en ville, de maison en maison, du palais dans la chaumière : là, c'est un retour inespéré de fortune ; ici, une providence singulière dans un danger où il y allait de la vie; demandez à ces justes autrefois pécheurs et ramenés à la vertu, uniquement peut-être parce que Marie leur fut connue dès l'enfance, et qu'au milieu même de leurs égarements, ils furent fidèles à la servir : ou plutôt, entrez dans ces sanctuaires de Bon Secours, de Notre-Dame-de-Liesse, de La Garde, de Fourvières, où brillent suspendus aux murs de l'édifice sacré ces *ex voto*, témoins muets, mais éloquents de son assistance miraculeuse ; interrogez les monuments de la reconnaissance des peuples qu'elle a sauvés d'un fléau destructeur : le ciel, la terre et les flots, tout parle de sa bonté et de sa puissance. Oui, j'aime à croire, avec saint Bernard, que tous les biens nous arrivent par l'entremise de Marie, miracles de protection, grâces de perfection, grâces de conversion, de vocation, grâces de salut et de prédestination. Un prince idolâtre résiste à toutes les instances d'un zélé missionnaire. L'apôtre découragé désespère de conquérir à son Dieu cette âme rebelle. Mais il lui reste une ressource. Il porte sur sa poitrine une image de Marie; il l'expose aux yeux du barbare. A cette vue, le roi s'attendrit; il ne comprend pas encore le Dieu du Ciel, mais il comprend déjà cette divine Mère qui sourit à son enfant. Il reconnaît dans la religion qu'on lui annonce une loi d'amour et de clémence : il tombe à genoux devant cette image, et se relève chrétien.

Priez pour nous, pauvres pécheurs : *Ora pro nobis peccatoribus*. Ce mot de *pauvres* ne se lit pas dans le texte : c'est le peuple qui, dans sa philosophie simple, mais profonde, a cru devoir associer comme conséquence logique l'idée de pauvreté à l'idée de péché. Qu'y a-t-il en effet de plus pauvre et de plus misérable que l'homme pécheur, fût-il opulent, fût-il savant, fût-il roi, qui joint à la misère de son néant originel le crime de sa révolte contre Dieu? Eh! que sommes-nous tous, s'écrie énergiquement saint Augustin, sinon les pauvres de Dieu, tranchons le mot, quoiqu'il soit dur à notre oreille superbe, les *mendiants de Dieu? Mendici Dei sumus*. Eh! que lui demandons-nous? Le pain? et quel pain? Lui-même : car il a dit : je suis le pain vivant descendu du ciel; qui mange de ce pain aura la vie éternelle.

Priez pour nous pécheurs! Craindrions-nous d'en faire l'humble aveu? Pé-

Digitized by Google

cheurs, nous le sommes tous, et *celui qui oserait dire qu'il est sans péché se séduit lui-même et la vérité n'est point en lui* (1). Nous avons tous été conçus dans l'iniquité. Le *Juste lui-même*, dit le sage, *pèche sept fois le jour*. Le coupable réconcilié par la pénitence ne doit pas même être exempt de crainte sur un péché pardonné (2). Dans cette triste égalité de notre condition, il n'y a entre nous de différence que dans le degré de malice, dans l'abus plus ou moins fréquent, plus ou moins criminel de la grâce. Ah! loin d'en rougir, couvrons-nous, qui que nous soyons, comme d'une protection, de ce titre de pécheurs, puisque c'est lui qui nous donne des droits à la clémence de celle qui aime à s'en proclamer le refuge et l'avocate. Reconnaissons toutefois que Marie a pour les plaies les plus désespérées des faveurs privilégiées, et que c'est surtout par la conversion des grands pécheurs qu'elle se plait à signaler sa puissance et sa miséricorde! Nous avons prié à Rome sur la dalle sanctifiée où, terrassé par la grâce, un nouveau Saul, ne respirant que haine et mépris pour Jésus-Christ et son Eglise, se sentit tout-à-coup transformé en un nouvel être sous le regard de Marie, et Notre-Dame-des Victoires remplit l'univers catholique du bruit des triomphes qu'elle remporte chaque jour sur les cœurs les plus obstinés et les plus rebelles.

Priez pour nous, *maintenant : Ora pro nobis.... nunc*. Ce *nunc*, ce maintenant pour lequel nous implorons l'intercession de Marie, nos très-chers frères, c'est le cours entier de la vie : le passé n'est plus à nous, l'avenir ne nous appartient pas encore, peut-être ne nous appartiendra-t-il jamais. O fragile durée de l'existence humaine! Du berceau à la tombe, toute sa trame se réduit donc à cette parole si courte et si fugitive elle-même : *nunc*, maintenant, c'est-à-dire à ce moment rapide où je vous adresse ce discours et où vous en percevez les sons. Mais ce moment, si précipité dans son vol qu'il n'est déjà plus quand on l'a nommé, ce moment c'est le temps des périls, c'est le temps des épreuves, c'est le temps des combats : c'est l'arène où nous avons à lutter contre trois redoutables ennemis acharnés à notre perte, le monde, l'enfer, les passions : c'est la mer orageuse, fréquente en naufrages, la mer semée d'écueils où notre frêle nacelle peut mille fois se briser avant de toucher le port : c'est la vallée des larmes toute remplie d'afflictions et de misères, infirmités du corps, souffrances de l'âme, tourments de l'esprit, peines du cœur. Or, nous sommes bien faibles pour soutenir ces combats, pour vaincre ces périls, pour porter ce poids de tribulations et de douleurs. Donc, ô Marie! priez pour nous maintenant, *Ora pro nobis nunc*. Priez pour nous maintenant, car si vous ne nous tendez une main secourable, nous allons périr : priez pour nous maintenant, car le jour baisse, et les ombres de la nuit commencent à s'étendre. Priez pour nous maintenant, car de ce moment dépend notre éternité.

Mais il est une heure plus critique et plus décisive encore, c'est l'heure su-

(1) *Si dixerimus quoniam peccatum non habemus, ipsi nos seducimus et veritas in nobis non est* 1 Joan, 1-8.

(2) *De propitiato peccato noli esse sine metu.* Eccles, 5-5

prême, l'heure du dernier combat, l'heure qui doit fixer notre sort éternel : heure de ténèbres et d'angoisses, heure de trouble et d'effroi même pour l'âme la plus sainte, où peuvent se réparer tous les égarements d'une longue vie, où peuvent aussi se perdre tous les mérites amassés par un constant exercice de la vertu. Oh ! c'est alors surtout, à la vue du passé qui s'enfuit, du présent qui nous échappe, du jugement qui s'avance, c'est alors que nous avons besoin d'un secours d'autant plus puissant que nos ennemis nous livreront des assauts plus terribles pour nous prendre notre âme. Et à qui aurons-nous recours dans cette extrémité désolante ? A vous, ô Marie ! N'êtes-vous pas Notre-Dame de bonne mort ? *Et in horâ mortis nostræ*. Heureux celui qui vous invoque au chevet de son agonie ; heureux celui que vous assistez à son dernier passage ! Heureux celui qui expire dans vos bras maternels, les yeux attachés sur votre image, et votre nom béni sur les lèvres ! Ce n'est pas la mort, mais un sommeil ; il se réveillera dans les Cieux.

Amen ! Ainsi soit-il ! C'est par ce vœu que l'Église couronne toutes ses prières et les marque comme d'un dernier sceau et d'une suprême consécration. Telle est aussi la dernière parole de la *Salutation Angélique*. — *Amen !* C'est la formule abrégée de toute adoration et de toute action de grâces. — *Amen !* C'est le vœu de l'espérance, nous le formulons ici-bas dans les amertumes de l'exil. — *Amen !* C'est le vœu de la possession et de la jouissance elle-même ; les saints le répètent devant le trône de l'Agneau, dans le rassasiement de la joie et l'extase du bonheur. — *Amen !* Acte de foi, c'est l'adhésion de l'esprit à toutes les vérités renfermées dans la prière. — *Amen !* Acte d'amour, c'est la sympathie du cœur à tous les sentiments, à toutes les affections qu'elle exprime. — *Amen !* Acte d'obéissance, c'est l'acceptation par la volonté de tous les devoirs qu'elle nous rappelle. — *Amen !* Qu'il en soit donc ainsi à l'égard du culte que nous devons à Marie ! Honorez-la pour ses glorieuses prérogatives et les grandes choses que Dieu a opérées en elle. Bénissez son nom, vénérez ses images, parez ses autels, célébrez ses mystères, chantez ses louanges, faites-vous gloire d'appartenir aux pieuses associations vouées à son aimable et doux service. — *Amen !* Qu'il en soit ainsi ! Invoquez Marie ; recourez à sa protection aussi puissante que généreuse dans vos tentations, dans vos afflictions, dans les travaux et les périls de la vertu ; priez-la fidèlement tous les jours de votre vie, afin qu'elle vous soit propice à l'heure de votre mort. — *Amen !* Qu'il en soit ainsi ! Imitez Marie dans la pratique des vertus qui lui furent les plus chères et qui sont plus à la portée de votre faiblesse, vous surtout, femmes chrétiennes, imitez celle qui est à la fois votre sœur, votre reine et votre modèle, sa douceur, son humilité, sa patience, son dévouement, sa sainte horreur pour tout ce qui peut ternir la beauté de l'âme. *Chacun de nous*, dit excellemment saint Grégoire de Nysse, *est le peintre de sa vie :* formez la vôtre sur celle de cette Vierge admirable, et ajoutez-y chaque jour un trait de plus de ressemblance avec un si parfait exemplaire. *Amen !*

Et vous, ô Vierge céleste, du haut de ce trône où vous êtes assise, où vous régnez à la droite de votre Fils, considérez avec des yeux de miséri-

corde cette Eglise, cette cité de Cambrai dont le nom est pour toujours uni au vôtre par un lien éternel de reconnaissance et d'amour, ce diocèse qui vous est spécialement consacré, tout ce vaste territoire que couvre un peuple innombrable. De quelque côté que se portent vos regards, ils ne se reposeront désormais que sur des enfants tendres et dévoués. Tous viennent à vous, oui, tous tant que nous sommes, Pasteurs et Fidèles, vierges et épouses, jeunes hommes et vieillards, et ceux mêmes qui jusqu'à ce jour ne vous avaient pas connue. Nous crions vers vous, infortunés enfants d'Ève ; nous soupirons après vous, du fond de cette vallée de misère que nous remplissons de nos gémissements, que nous arrosons de nos pleurs, et Jésus, le fruit béni de votre sein, ah ! puissions-nous un jour et sous vos auspices le posséder éternellement avec vous, ô notre douceur, ô notre espérance, ô le charme de notre exil, ô la consolatrice de nos peines, ô la Mère des miséricordes ! *Amen.* Ainsi soit-il !

INSTRUCTION SUR LE SALUT.

Porrò unum est necessarium.
Une seule chose est nécessaire.

Si l'on demande à l'enfant chrétien pourquoi il a été créé et mis au monde, ce qu'il a à faire ici-bas, quelle est, en un mot, sa destinée suprême, il répond sans hésiter et avec une merveilleuse assurance que Dieu nous a donné l'existence pour le connaître, l'aimer, le servir, et gagner ainsi l'éternel bonheur. Vérité sublime, mes frères, que la sagesse antique, malgré le génie de ses plus illustres représentants n'avait pu même soupçonner, et que le christianisme, lui, a vulgarisée, a rendue populaire, au point de la mettre à la portée des intelligences les plus simples, les plus bornées, les plus humbles, aussi bien que des plus puissantes et des plus élevées. Je ne viens donc rien vous annoncer de nouveau en vous répétant ces enseignements de la foi, en vous rappelant qu'une seule chose est nécessaire : je ne fais que redire ce que vous apprîtes tous à balbutier sur les genoux d'une bonne et pieuse mère, aux jours dorés de votre enfance. Mais, chrétiens, peut-être que jusqu'ici vous n'avez pas tiré de cette grande et féconde vérité tout le fruit qu'il fallait en attendre; peut-être que, croyants en spéculation, plusieurs d'entre vous se sont peu souciés de mettre leur conduite et leurs mœurs en harmonie avec leurs sentiments; peut-être que de l'unique chose nécessaire, essentielle, indispensable, ils en ont fait une affaire de médiocre importance, n'y donnant que rarement et à la dérobée quelques minutes d'une attention peu sérieuse. Aujourd'hui, du moins, en ces temps que l'Écriture appelle les temps favorables et les jours de la grâce, essayons de méditer quelques instants ensemble sur la grande affaire du sa-



lui. Je vous en montrerai l'importance et la nécessité ; et, comme les exemples parlent toujours plus vivement aux yeux de l'âme que les préceptes, vous souffrirez, je pense, qu'abandonnant, pour une fois, le langage positif de l'enseignement religieux, je cherche surtout dans les faits, la confirmation et la preuve de l'importante vérité que je veux établir devant vous.

Le salut nécessaire, si on l'envisage du côté de Dieu ; le salut nécessaire, si on l'enseigne par rapport à l'homme : telles sont les deux réflexions bien simples, bien familières sur lesquelles j'appelle, en ce moment, votre pieuse et bienveillante attention.

I. Si Dieu les avait laissés maîtres d'estimer au gré de leurs caprices la grâce du salut, les hommes, mauvais appréciateurs des choses spirituelles, n'auraient pas manqué de lui donner beaucoup moins d'importance qu'elle ne mérite. Mais il n'en a pas été ainsi : il a voulu nous donner lui-même la mesure de l'estime que nous devons faire de cette grâce inappréciable ; et il nous a envoyé son propre Fils, son unique bien-aimé, qui a donné sa vie sur les cîmes ensanglantées du Calvaire pour racheter le monde, pour sauver nos âmes. Voilà donc le prix, la valeur du salut : le sang d'un Dieu !

Et quand ce ne serait que le sang d'un homme, le sang d'un de nos semblables, ne devrions-nous pas déjà l'estimer bien haut et nous garder avec le plus grand soin de le profaner ? David était en guerre avec ses voisins les Philistins. Les deux armées campaient en présence l'une de l'autre. Le soleil était au milieu de sa course, et il répandait des torrents de chaleur sur une terre déjà aride et desséchée. Le roi, dévoré d'une soif brûlante et le front tout ruisselant de sueur, laisse, sans y trop réfléchir, échapper ce souhait : « Oh ! qui me donnera de boire de l'eau de la citerne de Bethléem ! » Trois d'entre ses guerriers, d'entre les forts de son armée, ont entendu ces imprudentes paroles. La citerne de Bethléem était assez éloignée du camp de David, et il fallait, pour y parvenir, traverser les retranchements ennemis. Qu'importe ! ces valeureux soldats s'élancent aussitôt ; ils bravent le péril, surmontent tous les obstacles, et rapportent à leur maître, dans leurs casques, l'eau qu'il avait si ardemment désiré de boire. David alors se recueille ; il est attendri par tant de dévouement ; il comprend les dangers auxquels son imprudence a exposé ces braves, et il s'écrie, dans un mouvement de générosité qui l'honorera toujours : « Non, je ne boirai point le sang de ces hommes ni le péril de leurs âmes ! » Mais il prit l'eau qu'on lui avait rapportée au prix de tant de fatigues et de dangers, et il la répandit en oblation au Seigneur. Voilà, mes frères, comment David savait apprécier le sang de ses guerriers, de ses fidèles serviteurs ; et nous, chrétiens, enfants du Calvaire, n'apprécierons-nous pas du moins autant le sang d'un Dieu ? Or, ce sang précieux, le plus illustre qui ait jamais coulé dans les veines de l'homme, ce sang a été versé pour nous, pour notre salut : combien donc ne devons-nous pas estimer une telle grâce, et que nous serions coupables si nous dépensions misérablement ce qui nous a été acquis à si haut prix !

Telle est l'importance du salut, si on l'envisage par rapport à Jésus-Christ, le Fils de Dieu et notre divin Sauveur ; mais cette importance n'apparaît pas

Digitized by Google

avec une moindre évidence, quand on la compare relativement à Dieu le Père.

Le salut de ses élus, telle est la fin des pensées éternelles de Dieu ; il a tout fait pour la consommation des saints : *omnia propter electos.* S'il a donné aux créatures tant de grâces et de beauté, s'il a donné sa voix et sa parure à l'oiseau de l'aurore, au lys de la vallée sa belle robe blanche, ses parfums et ses fraîches couleurs à la fleur de nos parterres, à la nuit sa tristesse et ses mystérieuses rêveries, au jour son éclat et son activité, à l'hiver son linceuil de neige et à l'été les feux de son soleil, au ruisseau des champs son doux murmure et sa limpidité, et au torrent son bruit solennel et terrible, à la mer ses vagues écumantes et son horizon qui plonge l'âme dans les splendeurs de l'infini, à la terre ses fruits abondants et ses moissons jaunissantes, au lion du désert son épaisse crinière et ses rugissements sonores, et à l'insecte qui bruit sous l'herbe ses ailes de gaze et son corps d'une admirable symétrie : tout cela, dans la pensée de Dieu, se rapporte à ses élus ; il n'a créé tout cela que pour nous faire parvenir plus facilement à lui. Ainsi la création entière est comme un chemin royal qui doit conduire l'homme à Dieu par le spectacle de ses œuvres et l'admiration de ses beautés. C'est pour ses élus aussi que Dieu permet les divers événements qui bouleversent le monde, les révolutions qui font crouler les trônes et qui brisent les sceptres et les couronnes, les guerres qui déciment les peuples, les fléaux qui les abattent et les dévorent. Le Seigneur met ainsi à l'épreuve la fidélité des siens. Dieu a donc tout fait pour ses élus, et en même temps il a tout fait pour sa gloire, car il n'a créé ses élus eux-mêmes que pour en être connu, aimé et servi, c'est-à-dire pour en être glorifié. Voilà notre fin, notre dignité, notre excellence ; c'est aussi notre bonheur véritable. En vain l'homme distrait veut-il se faire illusion ; en vain, pour être heureux, s'adresse-t-il aux créatures ; il se place hors de son centre ; il cherche le bonheur où il n'est pas, et où par conséquent il ne pourra jamais le trouver. C'est ce qui faisait dire à saint Augustin : « Vous nous avez faits pour vous, ô mon Dieu, et notre cœur sera dans le trouble, l'agitation, l'inquiétude, jusqu'à ce qu'il repose en vous : *Fecisti nos ad te, Deus, et inquietum erit cor nostrum, donec requiescat in te.* » Par là même donc que tout est fait pour l'homme et l'homme pour Dieu, par là même qu'il ne peut trouver le bonheur que dans son union avec son Créateur et son Père, il s'ensuit que le salut, qui le conduira à Dieu et le mettra en possession de ce bonheur, doit être son premier soin, sa première affaire, sa plus constante sollicitude.

II. Je dis, en second lieu, que le salut n'est pas moins nécessaire ni important, si on l'envisage par rapport à l'homme lui-même.

Allez visiter les champs de la mort, parcourez surtout les cimetières de nos grandes villes où l'on semble prendre à tâche d'éterniser, comme disait Bossuet, le magnifique néant des choses humaines ; approchez-vous d'un de ces mausolées superbes surchargés de titres et d'inscriptions afin d'attester à la plus lointaine postérité, les honneurs, les dignités, les charges auxquelles avait été élevée, au jour de sa vie mortelle, cette cendre froide, ces ossements glacés et insensibles qui reposent sous le marbre funéraire ; interrogez, du fond

de son tombeau, cet homme que le monde avait entouré de tant d'estime et de distinction ; demandez-lui ce qu'il pense maintenant de ces titres fastueux, de ces brillantes décorations, de ce luxe inouï de bagatelles sonores qui avaient amusé sa vie, et écoutez ce qu'il vous répondra, écoutez bien, car elle est éloquente la voix de la tombe : *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas, præter amare Deum et illi soli servire :* Vanité des vanités, et tout est vanité hormis de servir Dieu et de ne servir que lui ! C'est le cri de tous les hommes après qu'ils ont seulement fait quelques pas dans la vie et qu'ils ont trempé leurs lèvres à l'amertume de son calice. C'est la plus effrayante expression du désenchantement et du malaise qui sont comme le fond de toute existence humaine. Celui qui le premier proféra ces paroles avait été, lui aussi, grand selon le monde ; il portait au front l'une des plus belles couronnes de l'univers ; tous ses ordres étaient obéis, tous ses caprices écoutés, tous ses désirs prévenus ; il avait fait une longue et amère expérience de la vie : plaisirs, richesses, honneurs, gloire, il avait goûté de tout, il avait tout essayé, jusqu'aux satisfactions criminelles du vice ; et après n'avoir rencontré partout que misère, que vide et affliction d'esprit, il s'écriait un jour, touché par un rayon de la sagesse véritable : Vanité des vanités, et tout n'est que vanité, excepté d'aimer Dieu et de le servir !

Et, en effet, mes frères, un peu plus tôt ou un peu plus tard, on finit toujours par comprendre que c'est là la grande, la principale affaire. Heureuses les âmes pures et fidèles que les séductions de la vie n'ont jamais détournées de leur dernière fin ! Mais heureux aussi les pauvres cœurs qui, après s'être longtemps fourvoyés dans les grands chemins du monde, le temps des illusions une fois passé et l'heure du désenchantement arrivée, reviennent à Dieu qu'ils n'auraient jamais dû quitter, et expient ensuite, par une vie désormais chaste et pieuse, leurs égarements, leurs faiblesses et cette funeste fascination qui les avait aveuglés !

Il y a trois siècles environ, un jeune homme étudiait à l'Université de Paris, qui était alors comme le centre de toutes les lumières européennes et à laquelle on accourait des quatre coins du monde. Son infatigable ardeur pour le travail, jointe à l'étonnante portée de son esprit et aux talents magnifiques qu'il avait reçus de la nature, tout cela lui avait conquis, quoique fort jeune encore, une honorable réputation près de ses maîtres et de ses condisciples. Ses succès faisaient la joie et l'orgueil des premiers, en même temps qu'ils servaient comme d'un éternel objet à l'émulation des seconds. Mais sa science était une science tout humaine, qui n'avait pas le Ciel pour objet, et qui rampait dans les étroites limites de la terre. Dédaigneux des immortelles espérances et du solide bonheur, il ne rêvait qu'à la gloire du siècle et aux applaudissements des hommes. Un jour que, dans une causerie intime avec un de ses amis du cœur comme il y en a trop peu, il lui exposait ses brillants projets d'avenir avec tout l'entraînement et l'imagination d'une jeune âme qui s'abuse elle-même ; cet ami, plus avancé que lui dans les voies de la piété chrétienne, lui demande pour quel motif donc il a résolu de dévouer ainsi sa vie à tant de fatigues, de labeurs et de veilles. — Mais, lui répond le jeune homme, c'est

pour devenir un homme instruit, acquérir une science immense, et me faire par là un nom célèbre parmi les noms les plus glorieux. — Et après? repartit son ami. — Après! quand ma réputation sera assurée, je me mettrai sur les rangs pour obtenir une chaire dans une Université fameuse, la première du monde; et si les plus énergiques, les plus persévérants efforts peuvent réaliser mes vœux, tu comprends que mon orgueil et ma gloire seront de voir se presser à mes côtés et accourir à ma parole tout ce que l'Europe compte d'esprits les plus brillants et les plus distingués. — Et après? demanda encore l'interlocuteur. — Après! pour ne pas laisser se perdre ma parole une fois tombée de ma chaire, je publierai mon enseignement, afin qu'il devienne comme un monument vivant et éternel qui transmettra aux âges les plus reculés le souvenir de mon nom et l'éclat de mes talents. — Et après? — Après! je n'aurai plus qu'à faire comme ce vaillant athlète de Crotone, je dormirai à l'ombre de mes lauriers, je jouirai enfin de mes longues fatigues, je me reposerai avec délices dans le calme majestueux d'une vieillesse sereine, le front paré de la couronne de gloire que j'aurai passé toute ma vie à me former. — Et après? continua toujours son ami; et après, et au moment de la mort, sur le bord de la tombe, sur le seuil de l'éternité?... O Xavier, Xavier, que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme! Ces paroles furent pour le jeune homme comme un coup de foudre; elles lui révélaient tout un nouveau monde d'idées. Celui qui les faisait entendre, le célèbre Ignace de Loyola, avait été, lui aussi, ramené de bien loin dans les chemins mystérieux de la vertu et de la perfection. Le bon Dieu voulut ainsi se servir de son expérience pour convertir son ami, François Xavier. Dès ce moment, celui-ci abandonna ses rêves brillants d'avenir; il échangea les espérances de la terre contre les espérances du ciel; il passa dans les Indes pour convertir au christianisme ces pays infidèles, et François Xavier devint un apôtre, un héros, un grand saint!

Au même temps que saint François Xavier, vivait Thomas Morus, l'illustre chancelier d'Angleterre. Henri VIII l'avait employé avec succès à des négociations importantes; et sa probité, son désintéressement, son mérite lui avaient gagné l'estime et l'affection générale. Mais le monarque ayant fait schisme avec l'Église romaine pour suivre les emportements d'une passion criminelle et insensée, Morus, resté fidèle aux principes catholiques, se démit de sa charge de chancelier, et se retira dans sa maison, pour y vivre dans une tranquille obscurité. Il y fut arrêté, et mis en prison. Le roi signa contre lui la sentence de mort. Les amis et la famille du noble prisonnier tâchèrent de le gagner. Sa femme surtout, indigne d'un tel époux, le pressait avec larmes de céder à la volonté du prince, lui représentant qu'un mot, un seul mot de sa bouche suffirait pour l'arracher à la mort, le remettre en faveur et lui rendre, avec les bonnes grâces de son souverain, ses anciens honneurs. — Et pendant combien de temps, lui demande Thomas Morus, pensez-vous que je jouirai de ces dignités, de cette destinée brillante dont vous semblez faire tant de cas? — Pendant combien de temps, réplique son épouse? Mais vous êtes encore jeune, vous n'avez pas soixante ans, et vous pouvez en passer vingt,

Digitized by Google

et trente peut-être encore avec nous. — Marchande, répond le généreux chrétien en souriant et en s'agitant sur la paille de son cachot; marchande, qu'est-ce que trente années de vie, qu'est-ce même que la perspective du plus long du et plus brillant avenir, en comparaison de l'éternité! Et pour conserver pendant un temps si court ses honneurs et ses biens, pensez-vous que Morus consente jamais à se déshonorer par une lâche complaisance et à sacrifier son salut et son Dieu? Et le noble chancelier, resté inflexible, paya de sa tête son attachement à son devoir et à sa foi.

La fille de son bourreau monta sur le trône, pour devenir à son tour le bourreau de cette jeune et infortunée Marie Stuart, qui conserva toujours pour la France, sa patrie, une si vive et si profonde affection. On raconte qu'au commencement de son règne, dans un enivrement de plaisir et de gloire, Elisabeth s'écria un jour, — mes frères pardonnez-moi le blasphème, mais c'est de l'histoire; elle s'écria donc : Mon Dieu! donnez-moi quarante années de règne, et je jure de renoncer au ciel!... Cet exécrable vœu fut exaucé, et au-delà. Pendant quarante-quatre ans, elle tint le sceptre en Angleterre; pendant quarante-quatre ans, elle régna avec une gloire que nul de ses successeurs n'a depuis égalée, elle fit fleurir le commerce, elle promena le pavillon de sa patrie sur toutes les mers du monde, elle triompha de tous ses ennemis, n'ayant pas même besoin de repousser toujours leurs attaques par la force, quand les vents et les tempêtes se chargeaient eux-mêmes de détruire la flotte; pendant quarante-quatre ans, elle se vit respectée et redoutée au dehors, et au dedans entourée des flatteurs et coupables hommages de ses sujets qui brûlaient à ses pieds un encens idolâtre. Voilà deux siècles et demi qu'elle a disparu de la terre; où est-elle aujourd'hui? Son corps repose dans la royale abbaye de Westminster, couché le long de ses ancêtres. Mais son âme, où est-elle aujourd'hui? Interrogez-la maintenant, et demandez-lui à quoi lui a servi tant d'éclat et de réputation; demandez-lui quel compte le souverain juge lui a tenu de ses richesses et de son bonheur, de sa beauté dont elle était si fière et dont elle a fait un si criminel usage, de sa gloire à laquelle elle avait sacrifié son avenir éternel; demandez-lui à quoi lui a servi ce sang d'une noble reine que son bras a lâchement versé. Mais

Dieu l'a jugée! Silence!... (1)

Mes frères, quel profit tirerons-nous de ces terribles et solennels enseignements de l'histoire? Un bien grand, si nous le voulons. Songeons donc à l'éternité quand il en est temps encore, occupons-nous sérieusement de la grande affaire de notre salut. Un jour viendra que nous aussi peut-être nous regretterons notre conduite passée, et nos regrets seront superflus! Oh! faisons donc maintenant ce que nous voudrions avoir fait à ce moment suprême. Profitons des instants. Retrempons-nous dans l'esprit du Christianisme, l'esprit intérieur, l'esprit de ferveur et de piété : *renovamini spiritu mentis vestræ;* revêtons le nouvel homme qui a été créé selon Dieu, dans la justice et la sainteté de la vérité : *induite novum hominem qui secundum Deum*

(1) Lamartine.

creatus est in justitiâ et sanctitate veritatis; et sachons mettre à profit les grâces que le bon Dieu, dans sa miséricorde, veut bien encore nous envoyer. Ainsi soit-il!

L'abbé BRETON.

DISCOURS SUR L'ÉDUCATION,

PRONONCÉ A SAINT-THOMAS-D'AQUIN, LE 6 AVRIL 1848, PAR M. L'ABBÉ COSSIGNY, VICAIRE GÉNÉRAL DE NEVERS.

> *Sinite parvulos venire ad me et ne prohibueritis eos.*
> Laissez approcher de moi tous ces petits enfants, et gardez-vous bien de les en empêcher.
> (SAINT MARC, ch. X, v. 14.)

Mes frères, c'est une chose bien rassurante et tout à la fois bien glorieuse pour le prêtre de rencontrer toujours, dans l'exercice de ses fonctions, une parole ou une action du Sauveur qui puisse lui servir tout à la fois de règle et de modèle! Dans ces paroles si simples, mais si touchantes, nous avons à recueillir une bien grande leçon. Au moment où ces enfants parurent auprès de Jésus-Christ, il discutait avec les pharisiens sur une question de la plus haute importance, d'une importance tout à la fois religieuse et sociale; je veux dire sur l'indissolubilité du mariage, et toutefois à l'aspect de ces innocentes créatures suspendant l'action de cette sagesse divine qui s'occupait dans ce moment de tracer au monde les nouvelles lois qui devaient le régir, il les appelle, il les bénit, voulant nous apprendre par là que, s'il est une chose importante au bonheur des nations, une chose à laquelle se lient d'une manière intime ses destinées, une chose de laquelle dépende ou sa fortune ou sa ruine, c'est, sans contredit, avant tout, l'éeucation des enfants.

L'éducation des enfants, tel est le sujet important dont je vais vous entretenir aujourd'hui. Rester indifférent à de si hauts intérêts, ce serait un crime, et ce crime, nous ne le commettrons jamais. Je vais donc consacrer ce discours à vous démontrer:

1° Que rien n'exerce une influence plus directe sur la fortune des peuples que l'éducation des enfants;

2° Que cette éducation, pour être bonne, doit être religieuse; et, par une conséquence bien naturelle à déduire de ces deux principes, nous dirons que, pour être religieuse, il est indispensable qu'elle soit confiée à des maîtres religieux.

Et d'abord, rien n'exerce sur les destinées d'un peuple une influence plus directe et plus puissante que l'éducation des enfants. Sans doute, je me plais à vous rendre cette justice, il n'est aucun de vous qui ne soit affamé en quelque sorte, du bonheur de sa patrie, et qui ne veuille concourir pour sa part

à sa prospérité. La patrie! ah! quel est celui d'entre vous dont le cœur, à ce seul mot, ne se sente remué par les plus douces émotions. La patrie! mais, aussitôt que l'on prononce son nom, l'homme se rappelle ces lieux chéris où son berceau fut placé, où il fit la première expérience de son intelligence et de son cœur; cet amour résume pour lui ses autres affections que la nature et la religion ont à l'envi consacrées au fond de son cœur; c'est tout à la fois l'amour filial, l'amour conjugal, l'amour paternel, l'amitié, le respect pour la cendre des morts. Cette terre bénie où dorment ses aïeux, où il espère mourir un jour et mêler sa cendre avec leur cendre; eh bien! il l'aime sans pouvoir quelquefois se rendre, d'une manière bien nette, raison de cet amour; mais ce sentiment profond, s'il ne peut le définir, il l'exprime, et voilà pourquoi il éprouve des tressaillements de bonheur, lorsque après une longue absence il revient à ces lieux qui le virent naître; voilà pourquoi, lorsqu'une difficulté invincible s'oppose à ce retour, il est quelquefois atteint de cette maladie de langueur qu'une expression vulgaire désigne sous le nom de mal du pays, mal quelquefois assez profond pour le faire mourir.

Cette patrie, en effet, est le sentiment le plus généreux qui excite en lui toutes les grandes émotions; car c'est cet amour qui soutient le législateur et le magistrat dans leurs veilles pénibles, qui enflamme le guerrier sur le champ de bataille; en un mot, la patrie, tout le monde l'aime. Voilà pourquoi, à la nouvelle d'un désastre, un deuil général couvre le sol de la patrie; voilà pourquoi, à la nouvelle d'une conquête, tout le monde tressaille de bonheur et d'allégresse. Voilà ce que la patrie vous inspire à tous, et certes, je me plais à le croire, il ne serait pas Français, celui qui, en écoutant ces paroles. n'aurait senti dans son cœur s'émouvoir aucune fibre.

Vous voulez donc tous concourir pour votre part au bonheur de votre patrie, et ceux même qui adoptent des maximes d'éducation complétement différentes des nôtres, ne veulent pas sa ruine, je me plais à le reconnaître; seulement ils se font à eux-mêmes et font souvent à beaucoup d'autres une déplorable illusion. En quoi donc consistera le moyen le plus efficace de procurer ce bonheur? Ecoutez-les d'abord, et voyez comme ils s'entendent:

Une nation, disent les uns, sera grande et heureuse lorsqu'elle portera au milieu de tous les peuples circonvoisins le sceptre de l'intelligence, et que, leur imposant son langage, ses mœurs, ses habitudes, ses sciences et ses arts, elle verra accourir tous les ans dans sa capitale cette foule innombrable d'étrangers qui s'extasieront devant les merveilles, partout étalées sous leurs regards.

Les autres diront: Bien plus heureuse est cette nation, dont les goûts sont simples et modestes; mais qui, par une savante agriculture, vient à bout de féconder les sols les plus ingrats, de s'assurer des ressources contre la disette et de préserver une population immense des inquiétudes poignantes qui obligent tant d'autres à demander aux nations voisines des ressources pour vivre.

Mais, disent les autres, qu'est-ce que l'agriculture, qu'est-ce que la gloire de la science, sans le commerce et l'industrie? Bien plus heureuse est une

Digitized by Google

nation qui, étendant ses pavillons jusque sur les mers les plus lointaines, va leur demander ces richesses inconnues qui excitent la jalousie de toutes les nations voisines. Bienheureuse est la nation au sein de laquelle l'industrie a déployé sa puissance et produit toutes ces merveilles. Voyez-la donc aujourd'hui avec les miracles qu'elle ne cesse de produire, voyez-la sur ces voies nouvelles dont elle sillonne le sol de l'Europe. Quelle marche rapide! elle a comblé les vallées, elle a applani les collines, elle perce les montagnes, elle s'enfonce dans leurs flancs, elle en sort un instant après, bruyante comme un torrent; aussi rapide que l'éclair, elle vole en quelques heures du centre de ses états aux frontières; elle revient des frontières à sa capitale, fière en quelque sorte comme une reine orgueilleuse qui serait montée sur un coursier aux pieds de fer et aux ailes de feu. L'industrie, voilà la première condition du bonheur d'un peuple.

Mais, dira quelqu'autre, qu'est-ce donc que l'industrie et tous ses autres avantages s'il n'y a point, avant toute chose, la gloire des armes, la gloire d'une savante politique? Oh! bienheureuse par dessus toutes les autres, la nation qui est assez privilégiée pour voir marcher à la tête de ses armées un de ces enfants chéris par la victoire, et qui, promenant sur tous les continents ses étendards victorieux, est parvenu à les soumettre; qui, puissante au dehors, forte au dedans, sait comprimer l'anarchie, et par une juste pondération des pouvoirs, réalise le problème si difficile de la liberté avec la tranquillité de tous. Oh! si ce problème est résolu, ce peuple pourra se dire véritablement grand, véritablement heureux.

Et nous, mes frères, que dirons-nous? Voici ce que nous dirons : Bienheureux le peuple qui, à ces prospérités matérielles, que nous ne dédaignons pas, croyez-le bien, que nous apprécions peut-être mieux que beaucoup d'autres, que nous aimons sincèrement, sait ajouter cette autre source seule réelle, seule intarissable d'une prospérité vraiment solide et durable; c'est-à-dire, bienheureux le peuple au sein duquel une éducation bonne, je veux dire bonne pour toutes les classes sans exception, assure le respect aux lois, la probité dans les transactions commerciales, la vénération des pères et des mères, la fidélité conjugale; bienheureux, en un mot, car ce mot remue tout, le peuple chez qui le Seigneur est le premier de tous les maîtres! *Beatus populus cujus Dominus Deus ejus!*

Que d'un bout à l'autre de notre belle France, l'éducation des enfants des deux sexes soit confiée à des mains parfaitement pures et irréprochables. Oh! quel magnifique spectacle ce vaste état ne va-t-il pas déployer sous nos yeux; que dans la famille l'enfant ne voie jamais dans son père et dans sa mère que l'exemple de toutes les vertus; qu'une fois livré aux mains étrangères, entrant dans les écoles, il ne rencontre que des maîtres attentifs à soutenir, par leurs exemples, les leçons qu'ils leur distribuent chaque jour, nous pourrions être assurés bientôt de recueillir une abondante moisson de vertus, de mérites dans ces cœurs encore vierges de tout mélange impur. Que si, plus tard, dans l'âge si dangereux des passions, voulant faire choix d'un état, le jeune homme est assez heureux pour ne trouver dans les ateliers que des chefs parfaitement

Digitized by Google

irréprochables, qui honorent la volonté du Seigneur en respectant le jour qu'il s'est réservé; si dans les écoles publiques il rencontre des hommes qui, en lui enseignant par exemple les lois humaines, sont les premiers à respecter parfaitement les lois divines; si, en les formant à la science si difficile de la guérison des corps, ils lui inspirent mille fois plus d'effroi encore des maladies de l'âme; si, entré dans la glorieuse, mais périlleuse carrière des armes, le jeune militaire rencontre toujours dans ses chefs ces hommes dont les mœurs graves suffisent à elles seules pour contenir la licence du soldat, et qui, peu soucieux de leur intérêt personnel, se font gloire de servir la patrie sans autre récompense, quelquefois, que celle de l'honneur. Oh! si cette merveille était réalisée, qui de nous pourrait dire à quel degré de prospérité n'atteindrait pas notre heureuse patrie?

On dit quelquefois, chose étrange, qu'il est bon d'abandonner l'enfance à ses instincts naturels, et qu'on craint de les fausser en essayant de les étouffer. Eh! quoi, mes frères, est-ce donc qu'un jardinier habile gâte le feuillage et nuit aux fruits de ces arbres dont il dirige la tige, dont il retranche quelques branches inutiles? Ses instincts! Mais s'il y en a quelques uns de bons, il y en a bien plus encore de mauvais. Les instincts! mais les sauvages n'ont pas d'autre règle de conduite, et depuis le commencement du monde, ce principe les a-t-il pu acheminer vers un commencement grossier de civilisation quelconque? Non, non; laissons la vérité éternelle et l'expérience nous donner ces grandes leçons; donnons à nos enfants une éducation bonne, et alors, soyez-en bien assurés, une étonnante prospérité renaîtra, et, à la place de ces inquiétudes qui parfois viennent bouleverser la société, dans le moment où elle se croyait la plus sûre de son bonheur, la plus certaine d'un brillant avenir, nous verrons des jours de bonheur se réaliser parmi nous.

Mais, pour que cette éducation soit bonne, j'ai ajouté qu'il était indispensable qu'elle fût religieuse. C'est une tâche bien plus difficile à remplir qu'on ne le pense, que celle de donner à l'enfance une éducation parfaitement bonne, parfaitement irréprochable. Hélas! tant d'obstacles viennent à la rencontre et risquent tous les jours d'en compromettre le succès! Aussi, lorsqu'un nouveau citoyen vient dans le monde pour y demander une place, il me semble, mes frères, que la société, la religion, fixant sur cet enfant un œil inquiet, se demandent l'une et l'autre: que pensez-vous de cet homme qui vient de naître? Sera-ce un chrétien fidèle qui honorera la religion par la pratique de toutes les vertus qu'elle commande, ou un libertin qui la déshonorera? Sera-ce un sujet docile aux lois de la patrie, ou un homme orgueilleux, ambitieux, qui la troublera par des conspirations? Pères et mères, c'est à vous de répondre, car de vous seuls dépend l'avenir de cet enfant. Oui, si vous lui donnez une éducation religieuse, il sera heureux, et il pourra faire le bonheur de sa patrie; si cette éducation est mauvaise, c'est-à-dire, si elle n'est pas religieuse, sa naissance sera un malheur pour lui, pour vous-mêmes, et peut-être pour son pays. Oui, la religion seule possède le secret d'une éducation parfaitement bonne. C'est elle, en effet, qui, plaçant les enfants et les maîtres sous l'œil de Dieu, leur inspire à tous des sentiments honorables; c'est elle

Digitized by Google

qui enflamme le zèle des uns, qui les soutient dans les fatigues si laborieuses de l'éducation. C'est la religion qui, relevant singulièrement aux yeux de l'élève la dignité du maître, et aux yeux du maître la dignité de l'enfance qui, selon le langage des anciens, est souverainement digne de respect, assure à cette éducation un succès que les maximes de la philosophie n'ont jamais pu lui donner.

Bienheureux donc est le peuple au sein duquel une éducation véritablement religieuse se chargera d'élever les enfants; alors l'enfant, semblable, dit le prophète, à cet arbre qui est planté auprès d'une eau vive dont le courant rafraîchit incessamment les racines, cet enfant ne verra jamais le souffle brûlant des passions flétrir son feuillage et faire prématurément mourir tous ses fruits.

Suivez-le dans le courant de sa carrière; fils respectueux et tendre, il est, comme le jeune Tobie, la joie et l'honneur de son père.

Devenu père lui-même, il fait le bonheur de son épouse et la gloire de sa famille. Ami sûr et desintéressé, jamais il ne trahit la confiance qu'on a placée en lui. S'il est riche, il use de sa fortune sans orgueil; il devient, par sa générosité, une seconde Providence pour les pauvres. S'il est dépourvu des faveurs de la fortune, eh bien! il se grandit aux yeux de tous par la patience avec laquelle il sait supporter sa misère. Est-il élevé à des emplois éminents, il rehausse la dignité dont il est revêtu beaucoup plus encore par son mérite personnel que par l'importance des fonctions qui lui sont confiées. Est-il déchu, par l'intrigue et la calomnie, de ces postes éminents, il en descend avec honneur, parce qu'il peut tout perdre excepté le sentiment de sa dignité. Enfin, arrivant à une longue carrière, il ne meurt pas tout entier : des générations fidèles, formées par ses heureux exemples, vont perpétuer sa mémoire, dans une société qui se plaît à le vénérer et à répéter son nom avec respect, parce que, si l'on n'a pas eu le courage d'imiter ses exemples, on n'a jamais l'injustice de lui refuser l'estime qu'il a conquise par tant de vertus.

Mais enlevez de l'éducation le frein religieux, quel désordre dans la famille, quel désordre bien souvent dans la société! Que d'instruments toujours prêts de perturbation ne trouve pas l'esprit d'anarchie dans ces jeunes enfants qui n'ont jamais entendu parler de Dieu, et avec quelle facilité la société s'ébranle, les commotions les plus funestes éclatent! Voilà la suite la moins déplorable de ces mauvaises éducations dont la religion est bannie.

Pères et mères infortunés, vous déplorez peut-être, comme Rébecca, le malheur d'avoir enfanté. Mais ne serions-nous pas en droit de vous reprocher vos malheurs? Oui, les calamités qui sont tombées sur la tête de vos enfants, sur votre tête, sur la société tout entière, ces calamités sont votre crime, et faut-il donc s'en étonner? Ce jeune homme, comment l'avez-vous élevé; a-t-il jamais entendu prononcer par vous le nom de Dieu, si ce n'est peut-être pour le blasphémer? Et lorsqu'il s'est lancé dans cette carrière si périlleuse du monde, faut-il donc s'étonner qu'ayant toujours été témoin, si ce n'est de votre impiété, au moins de votre indifférence, il se soit accoutumé bientôt à vivre sans Dieu, à repousser dédaigneusement de lui votre joug paternel, puisqu'il

Digitized by Google

méprise l'autorité de Dieu même, et que, dans deux ou trois ans, car bien souvent ce peu de temps suffit, il ait ruiné sa santé par la débauche, sa fortune par le jeu et l'inconduite, peut-être même flétri votre nom par des bassesses !

Mères infortunées, je vous vois couvertes d'humiliation, et surtout accablées de la plus inconsolable tristesse parce que cette fille, objet de votre amour a déjà compromis sa réputation peut-être d'une manière irremédiable ; mais faut-il donc s'en étonner encore ? Instruite comme vous l'avez instruite, avec tant d'imprudence, laissant toujours entre ses mains ces détestables feuilletons, ces livres plus détestables encore, ces affreux romans, dans lesquels elle s'est instruite à l'art si dangereux de plaire ; art auquel vous l'avez peut-être formée vous-mêmes, faut-il alors tant s'étonner, qu'emportée par le tourbillon de ce monde, elle ait péri. Ah ! pleurez, oui, pleurez sur elle, ou plutôt, mères coupables, ne cessez de pleurer sur vous-mêmes !

Oui, c'est au défaut de religion dans l'éducation qu'il faut attribuer cette masse effroyable de corruption, ce déluge d'iniquités sous lequel la société tout entière est ensevelie et menace d'être étouffée sans retour. Vainement essaierait-on de remplacer ce secours de la religion par d'autres moyens. On parlera par exemple, de morale ; on dira qu'il suffit d'en entretenir souvent le peuple dans les écoles. Mais quoi ! ces maximes de morale tout humaine, dépourvues de la sanction des peines divines, de la sanction religieuse, ces lois humaines ont-elles quelque vigueur pour contenir les passions et les empêcher de faire de déplorables explosions ? L'expérience est là pour prouver le contraire.

Lorsque, dans les siècles de la décadence romaine, une apparente prospérité matérielle éblouissait le monde entier, les moralistes ne manquaient certes pas à ce peuple corrompu. Et si les pricipes religieux, au temps des Fabius, des Scipion, des Paul-Émile, enfantèrent tant de merveilles, c'est qu'ils étaient la base de l'éducation nationale. Plus tard, l'éducation fut basée sur des maximes bien différentes, et le peuple tomba dans un état de corruption que nous ne voudrions pas croire, si les fouilles d'Herculanum et de Pompéi ne venaient tous les jours mettre à la lumière la preuve irréfragable d'une dégradation dont Sodome et Gomore elles-mêmes auraient peut-être rougi !

L'expérience faite par les peuples anciens a été souvent renouvelée par les peuples modernes, et chez nous, lorsqu'après dix ans passés sans religion, après dix ans de perturbations, de guerres et de troubles inouis, un homme de génie apparut enfin, et résolut de reconstituer la société sur son véritable et unique fondement, lorsqu'il réorganisa ces fameux lycées, que dit le grand Napoléon ? Il dit ces paroles : « La religion est la base de l'éducation nationale. » C'est qu'il avait compris, ce grand homme, que sans ce frein religieux les passions déborderaient bientôt son pouvoir, et que ce bras qui avait été assez puissant pour foudroyer l'Europe et la contenir pendant de nombreuses années, n'était cependant pas assez fort pour maîtriser un peuple au sein duquel toute croyance religieuse aurait définitivement péri.

Au surplus, chrétiens, les philosophes eux-mêmes se sont plu à reconnaître

cette vérité, et l'un des plus fameux disait un jour : « J'avais cru pendant « longtemps qu'il était possible de donner aux enfants une bonne éducation « sans religion, et d'être vertueux sans elle, mais depuis longtemps je suis « bien revenu de cette grande erreur. (J.-J. Rousseau.)

Et maintenant, si vous me demandez de faire quelque application de ces grands principes à l'état actuel dans lequel nous trouvons la société, qu'aurons-nous à découvrir et qu'aurai-je à vous dire? Laissez-moi la liberté bien entière de mon ministère auprès de vous. J'oserai donc, avec une sainte indépendance, vous dire que des symptômes singulièrement fâcheux ne cessent de nous révéler tous les jours les vices radicaux qui existent dans l'éducation généralement adoptée dans les nations, et sans me perdre ici dans les innombrables preuves que je pourrais citer pour justifier mes plaintes, je me bornerai à vous signaler l'affaiblissement de l'autorité paternelle. Oui, malheureusement, ce n'est que trop vrai, l'enfant du dix-neuvième siècle n'a plus pour son père et sa mère, ce respect et cet amour qui faisaient jadis le bonheur et la gloire de nos aïeux, et cependant, y a-t-il sous le soleil une autorité plus respectable et plus douce que celle du père? Le père! mais n'est-il pas le prêtre de la famille, n'est-il pas le pontife du sanctuaire domestique, et ne doit-il pas se confondre dans la pensée de l'enfant avec ce Père des cieux, de qui tout amour et toute paternité découlent. O temps antiques! ô jours heureux de l'autorité paternelle dans les premiers siècles du monde et dans les premiers siècles de l'Église, qu'êtes-vous devenus? Lorsqu'autrefois, autour d'un autel de gazon, entouré de ses enfants, ce père vénérable élevait sa voix vers le Ciel et l'y faisait monter avec la fumée des holocaustes; lorsque plus tard, dans les siècles chrétiens, il était, le soir, entouré de sa famille agenouillée près de l'image de son Rédempteur, et là, priant en commun, il semblait à ces enfants heureux voir briller sur son front blanchi par les années un reflet éclatant de la divinité même, et leur amour pour lui se confondait avec l'amour de ce Dieu dont il venait d'attirer sur eux les plus douces bénédictions! Mais ils sont passés, ces jours de douce et belle mémoire, et l'enfant qui, dans nos familles, n'entend presque jamais parler de Dieu, s'est accoutumé aussi à considérer l'autorité de son père comme à peu près illusoire, et je n'en veux pour preuve que cette coutume contre laquelle, je le sais bien, je vais m'élever vainement, mais aussi, que je dois vous signaler parce que c'est le cri de ma conscience sacerdotale, je veux parler de cette coutume détestable de tutoyer son père et sa mère. Parents pleins d'illusion, ils se sont figuré trouver par ce moyen, l'amour le plus sûr de leurs enfants, la certitude d'en être aimés et de les aimer plus vivement qu'on n'avait jamais fait avant eux, et ils n'ont pas vu, les insensés, qu'en admettant l'égalité des droits; qu'en souffrant cette familiarité, ils s'exposaient tôt ou tard au mépris. Voyez-les, ces enfants profondément gâtés, qui, bientôt s'accoutumant à dédaigner l'autorité de leur père, en rejettent le joug avec insolence, en sorte que cette coutume anti-chrétienne est devenue la perte de ce respect et de cet amour dont le tutoiement était le signe trompeur et semblait devoir être le conservateur le plus assuré.

C'est aussi à ces vices radicaux dans l'éducation des filles que l'on doit attribuer cette étrangeté de manières qui tous les jours se manifeste dans la société des femmes. Objet, dès leur plus tendre enfance, d'un amour passionné, je pourrais presque dire idolâtre, ces jeunes mères, à force de s'extasier sur les charmes de leurs filles les ont profondément gâtées dans la rectitude naturelle de leur esprit et de leur jugement, et, lorsque déjà abusées par mille et mille préjugés, on se décide à les confier à des mains étrangères pour achever leur éducation, la préférence est constamment donnée à ces maisons dans lesquelles les arts d'agrément sont beaucoup plus appréciés que les parties sérieuses de l'instruction, dans lesquelles on fait beaucoup moins de cas de la piété que du dessin et de la musique, dans lesquelles on apprécie beaucoup moins ce qui pourrait former le cœur et l'esprit, que des leçons de danse et de gymnastique. Aussi, lorsque, à l'issue de ces pensionnats à la mode, la jeune fille rentre dans sa famille, y apporte-t-elle cette angélique modestie qui devrait être toujours sa plus belle parure? Lorsqu'elle s'établit dans le monde, apporte-t-elle dans la famille qui l'adopte cette dot de vertus douces, aimables et tranquilles qui seraient son bonheur en même temps que sa gloire. Hélas! bientôt dégoûtée des jouissances pures et tranquilles du toit conjugal, nous la voyons se livrer à la dissipation du monde; elle partage sa vie entre une paresse inouïe et un mouvement excessif. Voyez-la, cette femme qui se dit si délicate, véritablement on serait tenté de croire qu'elle s'est faite homme; elle a, en effet, presqu'abdiqué les habits de son sexe; on la voit souvent, intrépide comme une amazone, courant sur un fougueux coursier, épuisant en quelques heures son ardeur, et au retour de ces courses tumultueuses, vous la voyez encore redevenue nonchalante, mais sans cesser d'être fière, aspirant tour à tour ou rejetant de sa bouche des vapeurs brûlantes, des tourbillons de fumée, image trop fidèle du vide de son âme. Mais aussi, quelle gloire! D'autres, par la beauté exquise de leurs manières, le charme de leurs vertus, ont été proclamées les reines du bon ton; mais elle, le cercle d'étourdis qui l'entoure lui a déjà donné par acclamation le titre magnifique de la reine des forêts! Extravagance dont je vous permettrais de rire si elle n'était pas scandaleuse; car une triste expérience ne cesse de le démontrer, le sceptre de la vertu ne demeure jamais bien longtemps dans de pareilles mains!

Mais, pour obtenir les bons résultats et éviter les inconvénients que je vous signalais, qui ne conviendra que l'éducation doit être confiée à des mains religieuses? Ce n'est pas tout de savoir une chose: pour la bien enseigner et la faire goûter, il faut avant tout la pratiquer soi-même; et qui de vous ignore que l'enfant est le surveillant le plus malin et le plus clairvoyant que puisse avoir un homme pour épier ses défauts? Si l'enfant a le malhenr d'être confié à un maître qui ne traite la religion que comme un accessoire, qui n'accorde à quelques instants d'instruction que cette attention qu'un reste de bienséance lui ordonne, bientôt cet enfant se dira qne son maître est dépourvu de conviction religieuse; il lui suffira quelquefois d'un mot à double entente, il lui suffira d'un geste, d'un regard, que sais-je? d'une réticence même, pour faire cette triste découverte, et alors quel en sera le résultat? C'est qu'accoutumé à

voir des maîtres dont on lui ordonne de respecter le caractère et des maîtres qui ne respectent pas eux-mêmes les leçons qu'ils débitent, l'enfant ne tardera pas à rejeter un joug religieux qui ne sera plus pour lui que ridicule et odieux. Mais qu'au contraire l'enfant soit assez heureux pour avoir toujours de bons exemples, il aimera les leçons que lui donnent ses maîtres ; que dans la famille ou dans la maison d'éducation, la religion soit toujours traitée avec respect, que ses ministres, son culte et ses autels soient l'objet d'une vénération sincère, d'une vénération qui parte du fond du cœur, oh ! alors inévitablement il respectera, il aimera cette religion, inévitablement il deviendra vertueux; en sorte que cette éducation qui peut-être avait rencontré dans tel enfant des obstacles effroyables, triomphant de ces obstacles, assurera le bonheur de leur famille, assurera à la patrie des sujets qui lui donneront un surcroît de gloire et de bonheur.

Et maintenant je crois avoir suffisamment rempli le but de la réunion à laquelle vous avez été convoqués, puisqu'il s'agit d'obtenir de vous quelques pieuses largesses en faveur des écoles chrétiennes, conduites par des maîtres et des maîtresses qui font de la religion le premier fondement, la base inébranlable de leur enseignement. Maintenant, vous serez disposés, je n'en doute pas, à veuir en aide à cette pieuse entreprise. Eh ! quoi, il est facile d'émouvoir vos cœurs lorsqu'on vous montre la détresse de quelques pauvres orphelins manquant de pain et d'asile ; mais qu'est-ce donc que cette détresse à côté de la détresse morale de tant d'autres enfants qui ne pourraient pas trouver dans leur famille le pain de l'intelligence que je viens aujourd'hui vous demander pour eux ? Eh bien ! donnez et donnez beaucoup, car plus les temps sont malheureux, plus c'est une obligation pour vous de faire des miracles de charité; car enfin pour qui si ce n'est pour les plus pauvres cette difficulté des temps est-elle plus lourde à supporter ? O pères et mères, ô maîtres et maîtresses, ô vous à qui le Seigneur a confié ce précieux dépôt de l'enfance, une bien grande mission vous est confiée, et si vous la remplissez convenablement, une bien grande gloire vous est assurée ! Pauvres et innocentes créatures exposées bien souvent, comme Moïse, sur un fleuve dont les flots impétueux menacent à chaque instant de les engloutir ! Vous le savez, la religion s'en est déjà chargée, et en vous les remettant au sortir des fonts du baptême, comme autrefois la fille de Pharaon remit Moïse sauvé des eaux à une femme israélite elle vous dit à son tour : Elevez ces enfants, soutenez les maîtres qui les élèvent, et à cette condition je vous donnerai une magnifique couronne ?

O Jésus ! tendre ami des enfants, ne cessez de bénir les maîtres qui les instruisent, parce qu'ils se rappellent avant tout qu'ils sont vos serviteurs, ou plutôt, ô mon Dieu ! soyez vous-même leur maître immédiat. Hélas ! les temps malheureux ont passé, où, égarée par des doctrines perverses, une génération réprouvée avait presque lassé votre patience ; eh bien ! que la génération qui lui succède ne soit pas semblable à celle qui lui a donné le jour. Le temps coule, et bientôt tous ces flots corrompus, en achevant leur cours, iront s'engloutir dans les abîmes de l'éternité. Que la source désormais pure qui va cou-

Digitized by Google

ler ne fasse jaillir de son sein que des eaux parfaitement limpides ! Oui, mon Dieu, que nos enfants soient purs, qu'ils fassent refleurir dans la société la foi, la religion, la probité et l'honneur, gages certains de ce bonheur éternel auquel nous arriverons et que je vous souhaite. Amen !

VARIÉTÉS.

BREF DE SA SAINTETÉ LE PAPE PIE IX,

A son Excellence Mgr le Nonce apostolique, au sujet des affaires ecclésiastiques de France.

Vénérable frère, salut et bénédiction apostolique,

Ce n'a pas été pour nous une médiocre consolation d'apprendre par vos lettres au cardinal notre secrétaire d'Etat, que le fidèle peuple de France, dans les événements de la dernière révolution, a généralement donné des témoignages de vénération et de dévouement envers notre très-sainte religion et le clergé. La joie de notre cœur n'a pas été moins grande, quand nous avons su que le clergé, se souvenant de sa vocation et de son ministère, s'était appliqué de toutes ses forces à concourir au maintien de la tranquillité publique et empêcher l'effusion du sang. Dès que nous avons reçu ces nouvelles, nous nous sommes empressé de rendre à Dieu, dans l'humilité de notre cœur, les plus vives actions de grâces. Il nous a été très-agréable aussi, vénérable frère, d'apprendre par ces mêmes lettres avec quelle prudence et quelle sagesse vous avez répondu à ces écrivains qui, voulant défendre la liberté de l'Église sous le régime nouveau de la France, auraient désiré discuter dans les feuilles publiques de très-graves questions qui appartiennent uniquement à notre suprême autorité et au jugement de ce siége apostolique. Les souverains pontifes, à qui ont été divinement commis le soin et la sollicitude de toutes les églises, n'ont jamais négligé de se montrer, selon les besoins des temps, les constants appui de la liberté de l'Église en France, et de lutter contre les efforts de ceux qui l'y menaçaient de quelque atteinte. C'est ainsi que notre prédécesseur, Pie VII d'heureuse mémoire, aussitôt que les articles organiques eurent été promulgués, les condamna vaillamment avec la liberté et le courage apostolique dans tout ce qu'ils contenaient de contraire à la doctrine et aux lois de l'Église : c'est ainsi que ce même pontife et nos autres prédécesseurs employèrent tout leur zèle et tous leurs efforts à assurer la liberté de l'Église et le bien spirituel de la France.

Du reste, la discipline canonique, qui est actuellement en vigueur dans les églises de la France, ainsi que l'organisation des choses ecclésiastiques dans ce pays, ne peuvent être changées par quelque personne que ce soit, si ce n'est par le souverain pontife, car nul autre que lui n'a une autorité universelle sur toutes les églises épiscopales et métropolitaines de cette nation française ; à nul autre qu'à lui il ne peut être permis de statuer sur les choses qui tiennent à la discipline générale de l'Église, ou de déroger à ce qui a été confirmé par ce siége apostolique. Quant à ce qui regarde les revenus destinés au culte divin et aux ministres sacrés, personne n'ignore que cette espèce de dotation n'est qu'une compensation bien faible des immenses biens de l'Église qui furent aliénés dans ce pays au temps malheureux de l'ancienne révolution. Renoncer

Digitized by Google

à cette dotation, ce serait jeter la religion elle-même dans un grand danger, car ce serait enlever au clergé les ressources qui lui sont indispensables pour exister et se nourrir, attendu que dans plusieurs villes et dans la plupart des petites localités de France, la pauvreté des populations est telle, qu'il leur serait à peu près impossible de venir au secours de l'Église et de ses ministres. C'est pour cela que plusieurs évêques ont déjà tant de peine à conserver leurs petits séminaires, ou qu'ils se trouvent dans l'impuissance d'en fonder de nouveaux, malgré le désir et l'extrême besoin qu'ils en auraient pour étendre l'éducation de leur jeune clergé et augmenter le nombre de leurs prêtres. Il serait donc extrêmement à craindre que la pauvreté du clergé, dont les églises de France ont déjà trop à souffrir, ne fît encore que s'accroître au grand détriment de la religion et des âmes. Quoique dans les États-Unis d'Amérique la foi catholique, avec l'aide de Dieu, fasse chaque jour de nouveaux progrès, elle y eût toutefois produit des fruits bien plus abondants, s'il avait existé dans ces contrées un clergé indigène en rapport avec la multitude des populations et leurs besoins spirituels : or, ce qui empêche le clergé d'y être aussi nombreux qu'il le faudrait encore, c'est précisément le manque de ressources opportunes et suffisantes.

Voilà ce que nous avons cru devoir vous écrire, vénérable frère ; vous en pourrez donner communication, selon que dans votre prudence et devant le Seigneur vous le jugerez opportun. En vous adressant les éloges si bien mérités par la manière distinguée dont vous remplissez vos éminentes fonctions, nous avons la confiance que vous continuerez avec la même prudence, le même zèle et la même sagesse à avertir et à exhorter particulièrement les ecclésiastiques, pour qu'ils considèrent sérieusement que l'Église, ainsi que le disait très-sagement notre prédécesseur saint Innocent Ier, ne change pas *selon la mobilité des choses humaines*, et en conséquence, pour qu'ils prennent bien garde qu'un zèle trop ardent ne les entraîne à des démarches précipitées qui pourraient être un malheur pour l'Église, et pour nous un sujet d'affliction. Fidèle aux illustres exemples de nos prédécesseurs et aux devoirs de notre suprême apostolat, nous ne manquerons point, selon le temps et l'état des choses, de prendre toutes les mesures que nous reconnaîtrons devant Dieu devoir être les plus utiles à la sûreté de l'Église et au salut spirituel de cette nation. Nous ne doutons nullement que nos vénérable frères les évêques de France, de qui nous avons reçu tant et de si éclatants témoignages de vénération et d'attachement envers nous et envers cette chaire de saint Pierre ; que l'illustre clergé de cette nation, que ce peuple fidèle qui s'est toujours montré animé d'un amour particulier pour la religion catholique, ne veuillent tous avec un nouveau zèle, concourir par leur conduite à faire briller de plus en plus le culte et la splendeur de cette très-sainte religion. Recevez enfin comme gage de notre bienveillance toute particulière envers vous, vénérable frère, la bénédiction apostolique qui vient du fond de notre cœur, et que nous vous donnons avec la plus tendre affection.

Donné à Rome, près de Sainte-Marie-Majeure, le 8 mars 1848, la seconde année de notre pontificat. **PIE IX, *Pape*.**

Digitized by Google

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME,

Par l'abbé PLANTIER.

7me ET DERNIÈRE CONFÉRENCE.

Il est dans le monde une royauté qui surpasse toutes les autres, je ne crains pas de le dire, par l'élévation de sa grandeur, et les sublimes phénomènes de son histoire. La royauté temporelle ne règne que sur l'homme extérieur; plus puissante et plus heureuse, la royauté spirituelle domine sur les âmes; elle en porte non seulement le sceptre, mais encore les destinées dans ses mains; leur vie morale tout entière est pour ainsi dire attachée à deux secrets mystérieux dont elle est dépositaire : par l'un, elle leur ouvre dans le temps les trésors spirituels de la vérité qui éclaire et de la grâce qui sanctifie, et par l'autre, elle les introduit du seuil de la tombe et de l'espérance dans les régions de la gloire et de l'immortalité. Royauté sans bornes : les empires même les plus vastes ont leur limite; il est un rocher, une colonne, un fleuve, au-delà duquel le bras de leur chef, fût-il un Alexandre, un César, n'a pas le droit de s'étendre, ni sa voix celui de se faire écouter. Mais elle, commande partout; son domaine embrasse tous les temps, et la ligne de ses frontières se confond avec celle même des régions connues. Royauté immuable : immuable dans sa forme qui demeure invariablement identique avec elle-même, et toutefois merveilleusement accommodée à toutes les époques. Immuable dans ses doctrines et dans ses traditions, toujours ancienne et toujours nouvelle comme la vérité dont elle émane; déjà dix-huit fois séculaire, elle tient encore aujourd'hui par des racines peut-être plus vivaces que jamais aux entrailles de l'humanité. Royauté exemplaire : sur un espace de plusieurs siècles, vingt autres dynasties vous montreront tout au plus trois ou quatre princes immaculés; presque tous fléchissent sous le poids des séductions inséparables de la puissance. Elle, au contraire, elle est debout depuis deux mille ans; plus de deux cent cinquante fois sa couronne a changé de front, et, chose admirable autant que certaine, parmi ceux qui l'ont ainsi représentée, le niveau de la vertu plane habituellement au-dessus de tous les trônes qui les entourent. Très-souvent ils la font monter jusqu'à l'héroïsme de la sainteté, et c'est à peine si à travers cette continuité de splendeurs, vous surprendrez trois ou quatre noms dont on puisse ne pas vénérer la mémoire.

Enfin, royauté bienfaisante et saintement libérale. Que de pouvoirs oppresseurs ou stériles dans le passé; pour elle, ce n'est pas sur la force qu'elle fut établie, c'est sur l'amour, et ce sentiment l'a toujours uniquement inspirée

pour le bonheur du monde. Dissiper partout l'erreur et la barbarie; prévenir ou soulager les désastres publics; prêcher l'affranchissement ou défendre la sainte liberté des peuples; conjurer les périls; soutenir les droits légitimes a aux; protester contre certains excès de la puissance; sauver la civilisation moderne des ennemis, des naufrages qui l'ont menacée le plus solennellement dans sa marche laborieuse; révéler, encourager, féconder les sciences, la poésie et les arts, et faire éclore par son sourire les plus brillantes merveilles; enfin s'associer et souvent donner le branle aux plus grandes réformes sociales, voilà ce qu'elle a fait dans tous les temps, voilà ce qu'elle fait encore. A l'heure même où nous sommes, elle vient d'ouvrir toute une nouvelle ère politique par l'ange béni qui porte son diadème seul; un faible coin de l'Italie en goûte les bienfaits, mais tout l'univers en tressaille d'envie ou d'admiration, et depuis Rome jusqu'à Antioche, de Constantinople à Washington, chaque vent des cieux, chaque flot des mers est chargé d'apporter des applaudissements et des vœux à l'auteur vénéré de cette régénération salutaire.

Vous le comprenez, cette royauté unique, cette royauté incomparable, c'est celle dont l'auguste Pie IX est couronné, c'est la royauté du pape.

Tel est aussi le sujet dont je vais vous entretenir; mais que de choses à développer entre les mille aspects sous lesquels la papauté se présente. Pour ne pas sortir du cadre que je me suis tracé dès le commencement de cette station, nous nous bornerons à la considérer dans son autorité dogmatique, dans sa mission patriarchale, et ce ne sera pas précisément pour en constater les droits, ce sera pour en faire ressortir les grandeurs.

Grandeur dans son objet, et, comme le dirait notre siècle, dans son idée. Grandeur dans la manière dont la papauté y a répondu. Grandeur dans les coups d'éclat par où Dieu s'est plu cent fois à l'entourer. Grandeur dans le sentiment de respect et j'ai presque dit de terreur involontaire dont elle pénètre ceux mêmes qui la méprisent et la combattent. Grandeur enfin dans l'abaissement dogmatique et moral où ne manquent jamais de tomber ceux qui se dérobent à son influence.

Nous ne ferons pas de la discussion, ce sera tout simplement de l'histoire. Après six semaines de controverse, vous nous permettrez bien, au bout de la course, de prendre une heure pour nous reposer dans un sentiment de calme et filiale admiration.

Un homme d'état illustre disait, au commencement de notre siècle, que la plus admirable des institutions, c'était sans contredit la papauté, et l'on ne peut se défendre de tenir le même langage, quand on examine dans son objet et dans son idée l'autorité dogmatique et la mission patriarchale du pontife de Rome. Il y a dix-huit cents ans un fait extraordinaire s'accomplit dans le monde. Un pêcheur de la Galilée raccommodait ses filets; il s'appelait d'un nom vulgaire, celui de Simon, et voilà qu'un nommé Jésus passe et lui dit: *Suis-moi, je te ferai devenir pêcheur d'hommes.* Et le pêcheur de le suivre. Quelque temps plus tard, Jésus dit encore, mais d'un ton plus solennel: *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon église, et les portes de l'enfer*

ne prévaudront pas contre elle. Et quand le maître qui lui confiait ce grand mystère fut parti pour le ciel, le batelier galiléen s'en alla par l'univers remplir ses instructions, répandre la vérité, soutenir l'indépendance de la vérité. Voilà ce qu'il doit faire et ce qu'il fait à Jérusalem. De Jérusalem le voilà qui court à Antioche ; mais ce n'est pas encore le lieu de son repos. Comme l'œuvre qu'il médite doit être universelle, comme son influence doit envelopper toutes les régions et tous les siècles, il choisit pour l'asseoir un sol plus ferme que la mobilité de l'Orient et plus haut qu'une cité subalterne.

Au sein du Latium, aux pieds de quelques monticules qui semblent peser sur son front comme une chaîne de murailles crénelées, une ville repose dans la force et la gloire, et sur l'une des colonnes qu'elle embrasse, un palais s'élève avec un rude orgueil. Cette ville, c'est Rome, qui par sept cents ans de sage politique et de colossales conquêtes est devenue la dominatrice de l'univers. Ce palais est celui de ses consuls, depuis quelque temps transformés en empereurs; ils y ont fait leur séjour. C'est de là qu'ils ont promené en tous sens l'avidité de leur regard ; partout où ils ont aperçu un coin de terre libre, ils se sont dit : *Tu seras ma proie* ; et leurs aigles dévorantes se sont précipitées comme la foudre dont on les disait messagères ; elles ont apporté des chaînes et des erreurs à tous les peuples, et à leur retour, dans les plis des drapeaux qu'elles avaient arrachés à leurs nouveaux esclaves, elles ont rapporté aux Césars qui les avaient envoyées, autant de faux dieux pour leur Panthéon que de dépouilles et de trophées pour leur Capitole.

Voilà précisément où Pierre vole s'établir : c'est au cœur de cette autre Babylone qu'il place le centre de cette autre Jérusalem, dont il doit être la pierre fondamentale ; là où le despotisme et le mensonge règnent unis par des nœuds séculaires, il dresse un trône dont la vérité partagera l'usage et la gloire avec la charité ; enfin, sur les mêmes hauteurs d'où les conquérants romains n'ont entrevu les nations que pour leur envoyer la servitude, et en aggraver les ténèbres, lui vient fonder une éternelle dynastie de pontifes qui, se disant à son exemple serviteurs de tous les hommes, débiteurs et appuis de toutes les âmes, s'occupent sans cesse et à tout prix de leur faire arriver et de leur garantir la plus riche de toutes les lumières, la plus précieuse de toutes les libertés ; la lumière et la liberté des enfants de Dieu. Voilà l'origine et le plan de la papauté. En voilà le type immuable et suprême, en voilà l'idée et la mission.

Ainsi un homme qui garde au sommet de l'Église catholique le trésor général des oracles célestes dont elle est dépositaire ; un homme qui en soit gardien, non pas pour en jouir seul, comme un sage égoïste, non pas simplement pour le communiquer à quelques rares adeptes, comme un chef d'école, mais pour en jeter les enseignements aussi loin que le jour lance ses feux, c'est-à-dire jusqu'aux extrémités du monde; un homme qui pour cela, sentinelle perpétuellement attentive, cherche sans cesse à découvrir, dans le plus profond des espaces et sous les vapeurs les plus lointaines de l'océan, les peuples égarés qui s'y cachent; un homme qui, du moment où il en aperçoit, se hâte de leur faire porter la bonne nouvelle par des anges de lumière; un homme

Digitized by Google

enfin qui non-seulement s'applique à doter de la science divine les nations qui ne l'ont pas, mais encore après cela veille à en maintenir l'unité sans division, l'intégrité sans tache, l'indépendance sans entraves; c'est là le Pape. Et quelle institution sublime! quelle magnifique sollicitude que celle qui lui est imposée! Qu'il sera beau sur la montagne sainte, avec son oreille toujours penchée sur l'abîme des siècles, épiant toutes les aspirations à la vérité pour y satisfaire, tous les bruits d'erreur pour les confondre, tous les soupirs de servitude religieuse pour affranchir ou consoler les âmes qui les exhaleront.

Admirable dans son idée, la mission des pontifes romains n'est pas moins admirable par la manière dont ils y répondent.

Qu'est-ce que l'Évangile? C'est en matière de vérité religieuse, une doctrine complète. Il ne contient pas seulement dans ce qu'ils ont de raisonnable ces dogmes d'égalité et de fraternité, il renferme encore d'un côté toutes les notions dont nous avons individuellement besoin pour être éclairés sur nos destinées et nos devoirs, et d'un autre côté toutes les connaissances qui sont nécessaires à la société pour lui découvrir la source de l'ordre et du bonheur. Avec ce trésor, l'humanité possède tout ce qu'il lui importe de savoir, seulement il faut qu'il soit communiqué. C'est ce que font les pontifes romains avec une activité magnifique. Il n'y a pas longtemps encore l'auguste pontife qui nous gouverne disait en appelant l'intérêt des catholiques sur la malheureuse Irlande, que la gloire du règne de ses prédécesseurs, fut toujours d'envoyer autant qu'ils le purent le pain de l'aumône aux peuples en détresse.

Un autre fait n'est pas moins certain, c'est qu'ils comprirent toujours cette parole: l'homme ne vit pas seulement de pain matériel, mais de toute parole qui procède de la bouche de Dieu. Et cette parole dont ils sont dépositaires, ils l'ont toujours dispensée aux peuples avec une libéralité magnifique et vraiment royale.

A leur tête, voyez comment saint Pierre s'en va promenant l'Évangile, c'est-à-dire la vérité complète, à travers la Galicie, la Cappadoce, le Pont, la Thrace et l'Italie, et par les coopérateurs de son apostolat, dans la Perse, les Indes, dans l'Egypte et dans l'Ethiopie. Et quelle ardeur ceux qui lui succèdent ne mettent-ils pas à imiter son zèle pour la diffusion des lumières; comme partout où pèse la nuit, ils s'empressent de faire éclater un rayon de l'astre évangélique! Le polythéisme de Rome forme sur la Gaule des ténèbres épaisses; à la voix du pontife suprême, toute une légion d'apôtres s'avance: ils l'envahissent par le nord, le midi, l'ouest, et devant eux l'obscurité disparaît. N'est-ce pas à la voix de d'Eleuthère et plus tard de saint Grégoire le Grand que le jour de Dieu si brillant s'est levé deux fois sur la Grande-Bretagne. Et la vieille Germanie dont les croyances nous épouvantent ou nous font sourire, elle aussi a été évangélisée par les missionnaires de Rome, et elle garde ancore dans les annales de sa foi le souvenir de Boniface, envoyé par le pape Grégoire II.

Les siècles se précipitent; un monde jusqu'alors inconnu éclot, pour ainsi dire des entrailles de l'Atlantique; le vicaire de Jésus-Christ y fait retentir la

Digitized by Google

parole de vie, en même temps que l'Espagne y plante le drapeau de la conquête. Maintenant, si la vérité a pénétré dans le grand empire de la Chine, si elle multiplie ses martyrs dans ces lointaines contrées, si elle cherche une issue pour entrer au Japon, si elle a des interprètes auprès des sauvages de l'Océanie, n'est-ce pas Rome qui donne la main à cet immense apostolat ; n'est-ce pas sa voix qui le provoque, qui le soutient ; n'est-ce pas sa bénédiction qui l'encourage ?

Oui, telle est la gloire de la cité pontificale ; telle est sa différence avec cent autres capitales de l'univers, qu'elle peut s'appeler la ville universelle. A Londres, à Copenhague, à Saint-Pétersbourg, il faut le dire, on apprend bien à parler toutes les langues, mais c'est dans un intérêt national. A Rome, s'il est un collége sublime où l'on enseigne tous les idiômes, c'est dans un intérêt religieux. Ailleurs, c'est pour former des ambassadeurs et des consuls ; ici, c'est avant tout pour former des apôtres. Ailleurs, je vois bien aussi des pontifes qui jettent leurs émissaires à tous les vents, mais des pontifes calculateurs et lâches ; de leurs missionnaires ils font avant tout des agents politiques; ils leur commandent de parler et d'agir sous la tutelle du canon et d'exploiter le sol sans trop s'occuper des hommes. Mais ici c'est un pontife qui, à la place du glaive, symbole trop souvent d'égoïsme et d'erreur, porte une croix, symbole de la lumière et du désintéressement ; il la donne à quelques-uns des siens et leur dit dans un langage que la foi seule inspire et que la foi seule peut comprendre : Voici l'arbre de la science du salut ! Allez le planter sur les plages les plus lointaines et les plus différentes; dans ce travail ne songez ni à mon intérêt ni à votre propre vie. La seule chose que je demande à votre courage, c'est que le vaisseau qui doit vous emporter aujourd'hui comme prédicateurs de la vérité, demain vous ramène à moi comme des martyrs !

Propagateurs infatigables de la vérité, les souverains pontifes sont encore les tuteurs de son intégrité.

Voici un contraste merveilleusement étrange. Au sein des écoles antiques on vit bien des sages, Pythagore, Socrate, Platon, objets d'une certaine vénération intellectuelle, consultés par des philosophes, des monarques, pour résoudre des problèmes plus ou moins formidables ; mais ils n'étaient pas officiellement établis pour trancher les difficultés; mais ceux qui appellent leurs décisions sont après tout assez rares, si nombreux qu'on les suppose ; mais enfin, les réponses qu'ils font, trop souvent, on ne peut en disconvenir, sont ou insoutenables dans leurs détails ou disparates dans leur ensemble. Tel est le sort d'Athènes et de ses sophistes ; tel fut aussi celui de Rome et de ses sages.

Ce que je dis des rois de la pensée on peut l'étendre aux rois de la puissance et aux trônes sur lesquels l'erreur s'est assise. Sous une couronne de fer ou de diamants que de mains portant le septre, qui se sont servies de leur autorité pour répandre le mensonge ou l'accréditer parmi les nations.

Mais voici une chose étonnante. Au sein de Rome chrétienne, un homme résidera pour être l'oracle universel ; ce sera là sa destination durant tous les

Digitized by Google

siècles. Aujourd'hui, comme il y a dix-huit cents ans, de tous les points de la terre, de Paris, de Varsovie, de Moscou, de Pékin, peu importe, on aura le droit de le consulter, et on le fera. Un doute s'élève sur la tradition, on le lui soumettra ; une hérésie éclate, elle lui sera portée ; dans une contestation religieuse on en appellera à son tribunal. Des conciles s'assemblent ; ils ne feront rien que sous sa présidence et comme par son inspiration. Des questions aussi diverses qu'innombrables lui seront adressées ; questions parfois exclusivement dogmatiques et morales, mais aussi questions parfois liées de plus ou moins près, de plus ou moins loin, avec les bases de la politique, avec celles de la philosophie, avec l'expérience et le bon sens aussi bien qu'avec la foi. Tel sera le manichéisme, par exemple, qui détruit l'unité divine et la sainteté du mariage ; tel sera le luthéranisme qui renverse la liberté de l'homme ; tel sera le calvinisme qui anéantit la responsabilité morale par le rêve d'une impeccabilité chimérique ; telle enfin, dans ces derniers temps, cette ère messianique qui exagère la raison et lui suppose la force de créer tout, de ruiner tout, même la révélation chrétienne.

A tout cela les papes répondront ; les incertitudes, ils les fixeront, les difficultés, ils les trancheront ; les différends ils les termineront ; ce qui semblera des principes ils le dégageront, et dans tous les jugements qu'ils porteront sur tant d'objets variés, et pendant dix-huit siècles, il y aura une telle continuité, un tel ensemble, une telle précision, qu'on ne pourra pas dire si elle fut même une seule fois troublée par un nuage. Près de trois cents pontifes se succèderont dans ce grand ministère ; tous auront la même justice et le même enseignement ; il y aura parmi eux des Alexandre VI dont la sainteté pourra subir l'influence de la faiblesse humaine, mais la doctrine ne fléchira point ; le niveau des lumières restera le même. En vain on essaiera de les surprendre ou de les contraindre, on ne pourra affirmer authentiquement et incontestablement si une seule fois on a pu troubler leur coup d'œil et égarer leurs anathèmes. Rome a prononcé, la cause est finie.

Aussi, comme le disait Bossuet, en 1682, l'Église romaine restera-t-elle éternellement vierge et immaculée ; elle ne connaîtra ni hérésie, ni faux systèmes ; directement ou par contrecoups elle frappera tous les genres d'erreur sans en enseigner aucune, et, par une gloire au-dessus de toutes les autres, elle n'en sera pas moins la colonne et l'appui de la raison que le fondement de l'orthodoxie.

Trouvez, si vous le pouvez, un seul démenti sérieux ou un seul exemple dans l'histoire.

Propagateurs de la vérité, tuteurs incorruptibles de son intégrité, les souverains pontifes ont encore été les défenseurs inflexibles de son indépendance.

Attila, c'est-à-dire le fléau de Dieu, s'est abattu sur l'Italie ; Pavie et Milan sont en armes ; déjà le vainqueur pousse sur Rome ce formidable cheval dont le pied foule si bien l'herbe des champs et la gloire des cités qu'elles ne savent plus renaître. Saint Léon s'avance, et le barbare recule !

Messieurs, d'autres Attila se sont montrés dans l'histoire ; celui-ci s'élançait

contre les villes, ceux-là s'attaquaient aux croyances; celui-ci prétendait seulement mettre des monuments en ruines; les autres aspiraient à réduire la vérité divine en servitude; mais aux derniers comme au premier, le Saint-Siége a toujours eu des Léon pour leur opposer une digue.

A l'origine, vous voyez d'un côté Néron et tous ces tyrans qu'à défaut de grands princes Rome impériale produisit dans sa féroce décrépitude. D'un autre côté, vous voyez les chefs, les premiers nés de la papauté, saint Pierre mourant crucifié sur le Janicule, comme son maître sur le Golgotha. Viennent ensuite les princes hérétiques de Ravenne et de Constantinople; ils luttent de despotisme, de rage, d'atrocité, avec les persécuteurs païens; mais, fureurs inutiles! le Saint-Siége continuera toujours cette sainte, cette héroïque résistance.

Vers le moyen âge, les empereurs d'Allemagne veulent, comme les Musulmans, se mêler de trancher les questions de théologie, pour usurper ensuite des droits de juridiction; ils maltraitent ceux des évêques qui sont assez courageux pour refuser de puiser leurs pouvoirs à la source de ce pontificat laïque et sacrilége. Alexandre III, Grégoire IX, Innocent IV, seront là pour protester au nom du sanctuaire contre ces envahissements de la violence et d'une autocratie que l'orgueil égare.

Enfin, si, franchissant tous les intermédiaires, nous en venons à notre époque, s'il est permis de croire ce que les feuilles publiques nous ont donné par la transpiration d'un entretien mystérieux, d'une scène magnifique que le monde n'ignore pas, dont Dieu a été le témoin et le Vatican le théâtre : deux souverains s'y sont rencontrés, l'un chef d'un empire gigantesque et d'une des armées les plus nombreuses dont le fardeau pèse maintenant sur le globe; l'autre, roi d'un état modeste, à peine gardé par quelques rares légions, mais en même temps père d'une famille spirituelle, prince de tous les enfants des cieux. Celui-là appuyant un sceptre d'airain sur les âmes jusqu'à y étouffer les libres palpitations de croyance catholique; celui-ci chargé par le Dieu dont il est le représentant de protéger l'indépendance de la vérité et de la conscience qui l'abrite; et dans cette entrevue solennelle, le vieillard du Vatican aurait tiré de son cœur octogénaire une parole sublime, il aurait adressé ce mémorable mot à l'hôte couronné qui le visitait dans cette cité même où quelques-unes de ses victimes étaient venues chercher un refuge : « Tous deux, sire, « nous paraîtrons devant le Juge suprême; tous deux nous aurons à rendre « compte de notre gouvernement. Cette pensée m'impose le devoir de défen- « dre ceux de mes fidèles enfants qui vivent dans les états de Votre Ma- « jesté! » Tant il est vrai que l'esprit de Pierre vit encore dans la papauté et se révèle dans ce noble langage du dernier pontife que la mort nous ait ravi; ce langage nous rappelle celui du prince des apôtres soutenant les mêmes droits et proclamant la même liberté avec la même modération et cependant la même noblesse, devant les juges de la Palestine et les empereurs de la vieille Rome.

Ainsi, sublime par son objet, la mission des souverains pontifes est encore sublime par la manière dont ils l'ont remplie en propageant les bienfaits de la

Digitized by Google

vérité avec un zèle infatigable, en en maintenant l'intégrité avec une irréprochable sagesse, en en soutenant l'indépendance avec une noble et incorruptible fermeté.

Je pourrais vous dire qu'à cette gloire Dieu en ajoute une autre, gloire lugubre il est vrai, mais qui pourtant est majestueuse : c'est qu'il appuie de temps en temps par des coups d'éclat magnifiques et terribles l'autorité et la mission patriarchale des souverains pontifes ; c'est qu'il punit par des châtiments formidables, ou bien leur autorité méconnue, ou leur autorité mise aux chaînes ; c'est enfin qu'on pourrait faire sur la mort des persécuteurs des souverains pontifes un livre qui donnât à penser, comme celui que Lactance a composé sur la mort des persécuteurs de l'Église. Mais j'abandonne cette idée.

Je pourrais dire encore que Dieu ajoute une autre gloire : c'est que, les bienfaits ou les coups des souverains pontifes ne sont jamais insensibles, indifférents, dis-je, à ceux qui ne croient même pas à leur autorité doctrinale ; mais je laisse encore cette idée.

J'arrive à la troisième, par laquelle nous finirons. C'est que, frappé des coups de Rome, on s'attriste ou on s'irrite ; séparé de son enseignement dogmatique et de sa vie, on se dessèche parfois comme individu et comme chef d'école. On pourrait en citer plus d'un qui, du moment où les foudres de Rome sont tombées sur sa tête, s'est vu condamné à une sorte de solitude, à une sorte de paralysie mortelle.

Mais on se dessèche encore comme peuple. C'est une grande époque de l'histoire ecclésiastique que celle où le schisme grec se prépare et se consomme, d'une part sous Photius, de l'autre sous Michel Cérulaire. Deux pontifes également remarquables et comme science et comme vertu occupent alors le siége de Pierre ; et quand ils voient Constantinople et tout ce qui s'y rattache sur le point de briser avec Rome, ils prédisent à celle-là (je ne rappelle pas les mots, mais c'est l'idée) qu'elle ne manquera pas de passer par la pourriture pour tomber enfin en poussière. La prophétie s'est littéralement justifiée. Qu'est devenue cette Église d'Orient qui produisit autrefois tant d'évêques aussi nobles de caractère qu'ils étaient sublimes d'intelligence? Qu'a-t-elle fait du sang et des souvenirs des Athanase, des Grégoire, des Chrysostôme? Ah ! quelle horrible déchéance a daté pour elle de sa rupture avec le centre de la vérité catholique ! A la place du pape elle a bien mis un patriarche, mais ce n'est qu'un fantôme ; ses vrais chefs ont été les souverains du Bas-Empire, si dignes de son nom, misérables despotes dont l'esprit et la vie présentèrent le hideux mélange d'un mysticisme ridicule et d'une bizarrerie parfois bouffonne, presque toujours licencieuse et cruelle. L'épiscopat grec s'est fait alors esclave par complaisance pour les empereurs, et dans cette servitude il a perdu toute espèce de noblesse. Il n'y a plus d'indépendance dans la foi ; il ne peut annoncer que ce que veut le prince ; il n'y a plus de dignité dans la controverse ; comme ses maîtres, il ne vit plus que d'erreurs et d'équivoques ; enfin, il n'y a plus d'humanité dans les cœurs, et personne d'entre vous n'ignore que si tant de fois les catholiques d'Orient ont été persécutés par les empereurs de Constan-

Digitized by Google

tinople, les évêques grecs schismatiques ont été pour beaucoup dans les outrages; que s'ils ne les ont pas toujours provoqués par de perfides manœuvres, presque toujours ils les ont vus avec une joie barbare.

Tel fut le schisme grec à l'installation définitive de l'islamisme dans la cité de Constantin; tel il est encore, je ne dirai pas par ses procédés, parce qu'il n'a plus le même avenir, mais par le fond de son caractère.

Pour les autres Églises schismatiques, il en est presque toujours de même.

Voyez dans la Grande-Bretagne : l'Église établie d'une part n'est qu'une vassale, et de l'autre n'est qu'une rentière, si je puis ainsi dire, oisive et opulente, qui se plaint de sa peine quand elle a un psaume à chanter, et de son indigence quand elle n'a que deux cent mille livres de revenus!

Voyez en Suède : dans cette partie de la Pologne qui vient si tristement d'apostasier; en un mot, partout vous verrez un abaissement moral plus profond, à mesure qu'on aura rompu depuis plus longtemps avec l'Église de Rome.

Mais il en est tout autrement quand on tient par des nœuds plus étroits à cette tige sacrée. Tant que nous autres catholiques et enfants de ce royaume spirituel nous serons énergiquement affectionnés à Rome, nous garderons nos croyances toujours pures, dans une conscience toujours haute, dans une âme toujours indépendante et noble. Mais du moment où nous briserions avec elle, l'abaissement de toutes les Églises et de tous les États schismatiques deviendrait infailliblement le nôtre; en nous révoltant comme chrétienté, nous nous appauvririons comme valeur morale; astres imprudents, ayant abandonné notre centre, nous ne tarderions pas à descendre plus ou moins dans la nuit, c'est-à-dire dans la honte d'un peuple dégénéré.

Et qu'on ne dise pas. le joug de Rome est un joug étranger, et chaque nation doit à sa dignité et à son indépendance de s'en affranchir.

Un joug étranger! Vous savez ce que répondait autrefois Bonaparte? Un joug étranger! « Mais le pape, disait-il, c'est la meilleure de toutes les institutions; on ne peut pas s'en passer; et puisqu'il en est ainsi, au lieu de se plaindre de ce qu'il est un chef étranger, on doit en remercier le Ciel. »

« Comment, poursuit-il, se figure-t-on une autorité pareille à côté du gouvernement de l'État, dans le même pays, lié au gouvernement; on aurait des rivalités à craindre; le pape est hors de Paris, c'est bien! D'un autre côté, il n'est ni à Madrid, ni à Vienne, c'est bien encore. Pour cela, nous pouvons supporter son autorité spirituelle; à Madrid, à Vienne, on est fondé à en dire autant. Croit-on que, s'il était à Paris, un Viennois ou un Espagnol consentirait à recevoir ses décisions? On est donc heureux qu'il existe, qu'il reste hors de chez soi, et qu'en restant hors de chez soi, il ne reste pas chez des rivaux, mais dans cette vieille Rome, loin de la main des empereurs d'Allemagne, loin de celle des rois de France ou d'Espagne, tenant la balance entre les souverains catholiques, et toujours prêt à protester contre le plus fort s'il devient oppresseur.»

Paroles qu'on dirait prophétiques! Voilà ce que répondait la politique de l'empereur. Mais que répond la foi?


Digitized by Google

Un joug étranger! Mais, messieurs, l'Église est universelle; c'est un bercail qui doit embrasser tous les peuples; puisque le pape est le pasteur souverain, comment serait-il étranger quelque part? N'est-il pas chez lui partout où il compte des ouailles?

Un joug étranger! Mais le pape, c'est le dépositaire de la vérité catholique; il en est le dispensateur; et comme la vérité n'est étrangère à personne, celui qui en est l'organe principal ne peut pas être tenu pour étranger! Et à quel dommage, je vous le demande, et à quel inconvénient penserait-on se soustraire en repoussant l'autorité de Rome comme un joug étranger? Il y a deux hommes dans le pape, on le sait bien : le prince temporel et le chef de l'Église. Si le prince temporel s'arrogeait quelque empire au dehors, je concevrais qu'on protestât; mais non, comme roi, il se renferme dans ses états sans toucher en rien aux institutions des autres peuples; il ne porte pas atteinte à l'indépendance légitime des gouvernements quels que soient les actes qui en émanent, ni à la mesure de respect et d'obéissance à laquelle ils ont des droits, ni à la paix, ni à la prospérité des nations; au contraire, et moins on l'entrave et plus ces intérêts sont assurés. Quand Rome est plus libre, quand les pouvoirs lui font une plus large part de confiance et d'amour, elle n'use de cette latitude que pour donner plus d'essor au véritable esprit du christianisme, et plus cet esprit salutaire se développe sous son influence, et mieux aussi vont les choses, soit du côté des puissances, soit du côté des peuples.

Ainsi, rois et nations, soyons tranquilles, nous n'avons rien à craindre et tout à gagner en restant sous l'étendard de Pierre, malgré que celui qui le porte ne soit pas le chef de la patrie.

Et qu'on n'aille pas non plus rappeler ce moyen-âge où l'on dit que les papes faisaient irruption dans le temporel. Ce serait jeter un épouvantail inutile. Les papes savent comprendre et discerner les époques. Au moyen-âge, l'opinion générale, le droit public leur reconnaissaient dans certaines conditions la faculté d'intervenir entre les princes et les peuples; ils en usèrent, et tout le monde, aujourd'hui, convient que ce fut pour le bonheur de l'Europe et de la liberté. Mais maintenant, il semble que d'autres idées ont prévalu; on leur conteste ce privilége; vous le voyez, ils se renferment sévèrement dans les limites de leur puissance spirituelle. Ainsi, comme ils étaient autrefois de leur temps, ils en sont encore aujourd'hui, et peut-être plus que personne; ils en seront toujours, et quand on voit des hommes raisonnables partir de ce motif pour porter à s'en détacher, on se demande, vraiment, si cet argument n'est pas de la plaisanterie. Non, les souverains pontifes n'aspirent pas à troubler la tranquillité des puissances et des nations, à se mêler indiscrètement de leurs affaires; ce qu'ils veulent, c'est de maintenir leur religion sans oppression comme sans faiblesse, leur foi sans absurdité, sans abaissement; ce qu'ils veulent, c'est que nul malheur, nul désastre public ne leur soit étranger, et que de leurs cœurs, comme d'un vaste foyer de lumière et d'amour, déborde sans cesse un intarissable océan de vérité, de miséricorde qui s'en aille inonder et vivifier tous les coins de l'univers; ce qu'ils veulent, surtout, c'est que, si les diverses branches de la famille humaine, di-

Digitized by Google

visées de croyances et de communions, refusent de leur décerner le titre d'oracles et de pères, toutes, au moins, soient forcées de reconnaître qu'ils possèdent toutefois la sagesse et la bonté.

Heureuses les nations si elles savaient enfin rendre hommage à cette paternité si légitime, si éclairée et si bienveillante; heureuses si elles voulaient s'abriter toutes sous sa main; l'humanité jouirait alors du bonheur qu'elle poursuit à notre époque de ses rêves les plus ardents.

Ainsi que nous le disions l'autre jour, à croire ce que chacun répète, les peuples aspireraient à se fondre dans une vaste et plus intime unité de sentiments. De l'orient à l'occident, du pôle à l'équateur, on se dit que les cœurs s'appellent et se répondent, impatients de voir tomber les barrières qui les divisent et de substituer à leur vie morcelée, à leurs battements solitaires, une vie commune et de communes palpitations. Mais qui réalisera ce vœu sublime? La philosophie! Mais telle qu'on l'a faite en dehors de la foi, vous le savez, ce n'est pas la calomnier que de dire qu'elle ne fait que de désunir les intelligences et mettre le monde moral en poussière.

Les religions nationales! Mais elles n'apportent dans l'univers que des fractionnements, que des rivalités, comme elles n'engendrent que des malheurs et surtout la tyrannie pour les sociétés particulières qu'elles dominent.

Il n'est que le catholicisme et le pape qui puissent, ainsi que nous le désirons, lier en un seul et même faisceau les portions maintenant éparses du genre humain. Le pape seul représente des croyances dignes et capables de réunir tous les esprits; le pape seul exerce une puissance assez douce pour captiver tous les cœurs, assez haute pour que tous les hommes puissent la subir sans abaissement, assez indépendante pour que nulle jalousie n'ait le droit de la repousser, assez souple, enfin, pour s'étendre à volonté et créer sous ses ailes un abri à toutes les sociétés qui demanderont à y prendre place. Si elle devient générale, sans détruire les nationalités, elle peut effacer les divisions; avec elle, la patrie subsisterait, la forme des gouvernements demeurerait, et l'égoïsme serait détruit; les hostilités qu'il enfante se seront évanouies; d'un bout du monde à l'autre, par dessus les frontières, je ne dis pas anéanties, mais du moins abaissées, on se pressera la main, et après s'être retourné vers le pontife suprême pour lui dire dans un amour commun : Père! On se tournera les uns vers les autres pour se dire avec une mutuelle affection : Frère!

Puisse cet âge d'or, que rêvait autrefois Liebnitz, se lever un jour sur le monde, et s'il doit être à jamais inconnu, si les autres peuples refusent de revenir ou de rester unis à celui qui peut seul nous en procurer les bienfaits, du moins, soyons-lui toujours fidèles. La France fut toujours honorée par le Saint-Siége d'une affection spéciale; de nos jours encore, comme tous le racontent, il l'honore et la considère d'un œil de particulière tendresse. De son côté, l'Église gallicane se distingua toujours par sa soumission filiale envers les successeurs de Pierre. Evêques, rois et peuples lui en donnèrent de tout temps les marques les plus éclatantes. Ah! conservons à jamais intact ce dépôt que nous ont transmis nos pères. Comme eux, tenons toujours à passer pour

Digitized by Google

les fils les plus dociles, les plus respectueux de l'Église romaine. C'est, soyez-en sûrs, une gloire qui vaut bien celle des armes et de la civilisation ; plus nous serons appuyés sur cette auguste pierre qui sert de fondement à l'Église universelle, et plus aussi nous participerons à la sublime sollicitude et à l'impérissable existence de l'Église elle-même.

CONFÉRENCES A NOTRE-DAME,

par l'abbé LACORDAIRE.

2e CONFÉRENCE.

La doctrine, avons-nous dit, est la science des destinées, et la destinée se compose de trois termes : le principe, la fin et les moyens. La question de principe étant la première, c'est celle sur laquelle la doctrine doit nous édifier d'abord, et la doctrine catholique nous rend compte de sa pensée sur ce point en nous disant qu'il existe un esprit éternel et infini à l'état personnel, tandis que la doctrine opposée nous dit : que le principe de toutes choses est la nature, c'est-à-dire une force éternelle et finie à l'état impersonnel.

Nous avons combattu ce système ; nous avons fait voir que la nature, l'intelligence, la conscience et la société le réprouvaient également, et que l'homme, l'humanité tout entière avait une intuition de cet esprit infini et éternel que nous appelons Dieu, intuition négative, parce que tout ce qui est dans la nature repose sur l'idée d'un premier principe ; une intuition positive dans l'idée de la vérité qui fait le fond de l'intelligence, et dans l'idée de justice qui fait le fond de la conscience, et enfin une intuition pratique, parce que jamais l'homme n'a pu vivre en société sans l'idée et le culte de Dieu.

Mais quelle est la vie de Dieu ? C'est là, messieurs, la question qui se présente incontinent ; car, dès qu'un être existe, dès que nous avons signalé son existence, nous nous demandons : Mais que fait-il ? Comment vit-il ? Quelle est son action ? Et si nous le demandons de tous les êtres, nous le demandons à bien plus forte raison de Dieu qui est le principe des êtres. Nous avons un intérêt souverain à savoir ce que Dieu fait dans son éternité, ce qu'il fait dans son infinité, ce qu'il fait dans sa personnalité. Car, ce qu'il fait, c'est le type de tout ce que nous devons faire, c'est l'archétype de toute vie, de toute action, de toute constitution, quelle qu'elle soit, et des individus et des sociétés. Quelle est donc la vie de Dieu ; quelle est sa vie intime ? Je sais ce que je fais, je vis en moi et autour de moi ; je me rends compte de ma vie et de la vie de tous les êtres qui tombent sous mes sens ou sous la spéculation de mon esprit. Mais Dieu, comment pénétrerai-je dans son essence pour l'y voir agir ? Comment, à travers le cristal des idées et des choses, pourrai-je entrevoir l'horloge immobile de l'éternité et son incompréhensible mouvement ? Il faut pour-

Digitized by Google

tant que je la voie, car, si je ne la vois pas, Dieu est pour ainsi dire un vain mot, en ce sens qu'on ne peut en rendre aucune espèce de compte.

Trois systèmes se présentent à nous pour nous expliquer la vie de Dieu. Le premier nous dit que Dieu est un être solitaire, que, condamné par sa majesté même à une effroyable solitude, il se regarde éternellement d'un regard solitaire et d'un amour solitaire, en sorte que sa vie ne serait en quelque sorte qu'un abîme infini d'égoïsme.

D'autres nous disent qu'il n'en est pas de la sorte, mais que la vie de Dieu est dans l'univers, et qu'on ne peut pas concevoir Dieu sans l'univers qui est sa conscience nécessaire. En sorte qu'il y aurait dans la vie de Dieu deux termes : un terme intérieur qui serait son essence, et un terme extérieur qui sortirait de lui par je ne sais quelle émanation.

La doctrine catholique condamne ces deux systèmes ; elle dit que Dieu n'est pas un être solitaire, et elle dit en même temps que la vie de l'univers n'est pas la vie divine, mais une vie créée par Dieu, étrangère à Dieu, ou du moins non pas étrangère à sa providence et à son gouvernement, mais étrangère à sa vie propre et personnelle. Et la doctrine catholique affirme que la vie de Dieu consiste dans une communion substantielle de trois personnes qui se connaissent et qui s'aiment éternellement d'une connaissance et d'un amour infinis, et que ce va et vient de l'unité dans la pluralité, et de la pluralité dans l'unité, que ce regard du Père sur le Fils et l'Esprit-Saint, du Fils et de l'Esprit-Saint sur le Père, cet océan d'amour qui jaillit et rejaillit de l'un et de l'autre, ce retour éternel et infini de lumière et de sympathie, c'est là la vie de Dieu sur laquelle tout le reste a été modelé. En un mot, j'ai, pour vous faire entendre ce que c'est que la vie divine et vous l'expliquer, cette parole de l'apôtre saint Jean : « Il y en a trois qui rendent témoignage de moi dans « le ciel, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et ces trois ne sont qu'une chose. »

Et ici, il semble que, pour faire ce second pas dans la doctrine, je démens toutes les promesses que j'ai faites ; je vous ai annoncé la lumière, et il semble que vous voilà plongés dans les ténèbres les plus profondes ; je vous ai annoncé qu'à un certain degré, du moins, vous verriez, vous toucheriez, et que rien ne vous serait relativement plus clair dans la doctrine humaine que dans la doctrine divine. Et maintenant je pose devant vous, pour expliquer la vie de Dieu, des termes qui semblent se repousser ; mais n'en croyez rien ; il est écrit : « Celui qui me suit ne marche point dans les ténèbres, et il aura « la lumière de la vie. » Rassurez-vous donc, esprits vivants que Dieu a faits, rassurez-vous et comptez sur vous-mêmes et sur lui ; ne craignez pas d'aborder ces mystères inaccessibles dans un sens, mais tangibles dans un autre ; prenez vos ailes comme le papillon du ciel et de l'éternité où vous êtes conviés et attendus ; montez avec moi, passons le Bosphore, allons jusqu'aux régions transatlantiques de la lumière.

Avant de nous occuper de la vie de Dieu, la première question, c'est de savoir ce que c'est que la vie, car, si nous ne le savons pas, il est parfaitement clair que nous ne nous rendrons pas compte de la vie de Dieu.

Qu'est-ce donc que la vie ? La vie est la floraison de l'être. Mais je conviens

Digitized by Google

que ce que je dis là n'est pas clair, et, pour que cela soit clair, il faut que je sache ce que c'est que l'être, puisque la vie n'est que la floraison de l'être.

L'être, c'est l'activité; partout où il y a un être, le plus inerte du monde, un atôme de poussière, il a une activité, c'est-à-dire qu'il a une force de cohésion, une force d'affinité, une force d'attraction, une force de résistance; il agit jusque dans cette inertie apparente où nous le croyons abandonné. Il nous est impossible de découvrir un seul être qui ne soit pas une activité; par conséquent, comme nous ne connaissons les choses que parce qu'elles nous manifestent d'elles, tout être étant une activité par ses phénomènes constants, nous déclarons que l'idée de l'être et l'idée de l'activité sont une seule et même chose. C'est pourquoi saint Thomas, définissant Dieu, dit : *Dieu est une activité pure.*

Mais, puisque l'être est une activité, la définition de la vie s'en déduit naturellement : La vie, c'est l'action; car l'activité ne peut fleurir que dans l'action, ne peut produire qu'une action; par conséquent l'action, c'est la vie; la vie est à l'être ce que l'action est à l'activité.

Maintenant que je sais ce que c'est que la vie, reste un second pas à faire pour l'appliquer à Dieu : c'est d'en connaître les lois générales. Quelles sont ces lois générales? La première se formule ainsi : L'action de tout être est égale à son activité. Et en effet, quel le raison, je vous prie, aurait un être de limiter le ressort de son activité, s'il n'agit pas, et que voulez-vous qu'il fasse du restant de son activité, s'il ne l'emploie pas tout entière? Aussi, l'effort de tous les êtres, sans exception, c'est de créer autour d'eux une atmosphère où ils agissent; c'est d'étendre cette ligne, ce cycle, jusqu'où ils peuvent l'étendre. L'action de tous les êtres, c'est le rayonnement de leurs forces; ce que nous appelons l'action n'est pas autre chose que le signe de leur activité. Quand vous voyez un homme tranquille dans sa chambre, qui peut passer des heures entières à tailler sa plume, vous concevez qu'il a très-peu d'activité d'esprit, cette occupation lui suffit pour remplir cette existence que Dieu lui a faite.

Aussi, tout être agit au degré où il est actif, et il ne s'arrête jamais dans son action que quand il y est forcé et que quand il rencontre une limite qu'il lui est impossible de franchir, c'est-à-dire quand il a épuisé toute son action. Ainsi, que voulons-nous tous en ce moment? Si nous pouvions, si nous n'avions pas de limite à notre activité, nous passerions dans ce moment-ci d'un seul bond de notre volonté toutes les sphères connues, et nous nagerions dans cet espace indéterminé que nous appelons la sphère céleste ou éthérée, et, arrivés là, parce que c'est le plus élevé, selon que nous apercevrions de nouveaux mondes, nous passerions encore, et ainsi à jamais, jusqu'à ce que nous soyions arrêtés par je ne sais quelle parole qui nous dirait : « C'est assez de « mondes parcourus, c'est assez de cieux franchis, arrête-toi où finissent le « monde et ta force. »

L'action de tous les êtres est égale à leur activité, première loi de la vie; et par conséquent, Dieu étant une activité pure et infinie, il a de toute nécessité une action infinie. Je n'en demande pas davantage pour le moment; si vous croyez que c'est peu, j'espère vous faire voir tout à l'heure que vous vous trompez beaucoup.

Digitized by Google

Dieu a donc une action infinie, mais ce n'est que le commencement, il faut que je pénètre jusqu'au bout des lois générales de la vie, que je me demande ce que c'est qu'une action. Qu'est-ce donc qu'une action? Nous en faisons tous les jours, et je crois qu'il y en a beaucoup dans cet auditoire qui ne se sont pas préoccupés de savoir ce que c'était que ce mot suprême une *action*. Nous ne faisons que cela, et nos actions c'est la vie ou la mort pour toute l'éternité. Qu'est-ce donc qu'une action qui peut produire des choses si graves? C'est évidemment un mouvement, mouvement de l'esprit, mouvement du cœur, de la main, du corps; mais nous ne comprenons une action que comme un mouvement. Mais s'il y a un mouvement, où va-t-il ce mouvement? Est-ce un mouvement stérile? Quoi! je m'agite, je tressaille, j'expose ma vie, mais pourquoi? Qu'est-ce que je veux? Apparemment quelque chose qui me manque, car, si j'avais tout ce qu'il faut, je serais au repos et dans l'immobilité. Je m'agite, je me remue, je fais mille efforts parce que je cherche quelque chose. Ainsi le terme du mouvement, c'est quelque chose que l'on cherche; ce quelque chose n'est pas rien; donc tout ce mouvement, de sa nature, est un mouvement fécond, producteur, et l'action que je voulais définir, l'action est un mouvement producteur.

Je vous prie de me suivre un peu comme les passagers du vaisseau qui portait Colomb le suivaient; vous crierez tout à l'heure: Terre! Terre! du moins j'en ai la confiance; mais il faut aussi que vous me pardonniez d'aller d'écueil en écueil, et que vous ayez sur le point de vue du navigateur quelque confiance qui repose votre esprit et ne lui permette pas d'anticiper sur ses déductions, je vous conjure de le suivre avec une profonde attention. — Donc, puisque l'action est un mouvement producteur, que d'une autre part la première loi générale de la vie est celle-ci: *Tout être agit proportionnellement à son activité*, il s'ensuit que toute action vitale a pour terme final de production quelque chose d'égal à l'être qui agit. Il ne peut pas produire ce qui est supérieur à lui, car la force lui manque; faire quelque chose au-dessous de lui, c'est trop peu pour le contenter; il est donc obligé de mettre le terme productif de son activité en équation avec cette activité ou avec sa force; donc, toute action tend à en produire une égale à soi.

Et ainsi, quand le peintre saisit son pinceau, qu'il a dans son imagination ardente je ne sais quelle idéalité qui l'a tourmenté nuit et jour, tout son effort, c'est de pouvoir exprimer sa pensée avec un peu de couleur sur un morceau de toile. S'il rend cette pensée vivante, si elle est égale à lui, si elle est ce qu'il peut faire, il regarde avec amour son œuvre et il sent qu'il a fait quelque chose qui reproduira devant toute la postérité ce qu'il a été dans la plénitude de cette puissance qui est en lui.

Ainsi, quand l'homme parle, il sent s'il rend sa pensée; quelque chose l'avertit s'il est au-dessus ou au-dessous de lui. Mais s'il a la plénitude de cette faculté, si sa parole exprime bien ce qu'il veut et ce qu'il sent, il est à son aise; il sent que son rayonnement est égal à lui; il ne peut rien demander à Dieu que de rayonner dans la plénitude de son activité intellectuelle et oratoire.

Ainsi l'action des êtres étant égale à leur activité, et toute action étant un

mouvement producteur de ce qui est égal à soi ou à l'être qui agit, il s'ensuit que la production des semblables ou la production de son semblable est le terme final de l'activité, ou en d'autres termes, et c'est la seconde formule des lois générales de la vie: *Le terme final de l'activité est la fécondité.*

Et en effet, si nous regardons autour de nous, que trouverons-nous qui soit infécond ? L'animal produit son semblable ; le végétal pareillement ; la matière inerte a une force d'attraction ou d'affinité pour s'assimiler tous les êtres, toutes les portions d'être qui lui sont analogues et ne faire avec son être antécédent qu'une seule et même existence. Et l'homme, ce n'est pas seulement par ses sens, comme annimal qu'il est fécond ; il est fécond par son esprit qui ne fait rien que pour répandre cette fécondité. Et quand nous voulons exprimer notre pensée, quand nous nous indignons des limites trop étroites où elle est enfermée, nous ne faisons pas autre chose que de proclamer la seconde condition de la vie qui fait de la fécondité le terme final de la vie. Nous ne voulons pas que notre pensée soit un terme : Nous disons comme Gédéon : « *Bri-*
« *sez ces vases* qui renferment la flamme, que tout le monde voie la lu-
« mière, et l'ennemi s'enfuira devant vous. »

Voilà comment la fécondité est le terme de l'activité, et par conséquent Dieu étant un être vivant, ayant une activité et une action infinie, Dieu est infiniment fécond. Il est fécond ou il n'a pas d'action ; car sans cela il aurait une action improductrice, ou bien vous le condamneriez, comme dans ces systèmes que je combats, vous le condamneriez pour terme de sa fécondité à produire l'univers. Ne vous étonnez pas de ces systèmes où l'on prétend faire de l'univers une chose nécessaire à Dieu. Quiconque n'admet pas la doctrine catholique y est invinciblement condamné. Car, quel est l'homme de sens qui admettra que Dieu soit vivant sans action, qu'ayant une action cette action soit stérile, qu'il est fécond d'une manière finie ? Comment voulez-vous qu'on dise autre chose sinon que l'univers est le témoignage et en même temps l'exercice de sa fécondité infinie ; il faut choisir : ou l'univers est le terme de l'activité divine, et alors au fond, c'est le panthéisme, ce que j'ai détruit dans la première conférence ; ou bien il est fécond, il a au-dedans de lui une fécondité finie, comme s'il était un atôme fécond, ayant la faculté de reproduire son semblable. Vous condamnez Dieu, le principe de toutes les activités, vous le condamnez à une majesté solitaire, stérile, implacablement borné au-dedans de lui-même et s'agitant dans des bornes, enfermé dans son éternité comme une machine pneumatique et ne pouvant pas y laisser passer une goutte d'air sans être anéanti. Cela n'est pas possible.

Donc Dieu est infiniment fécond ; parce que son action productrice est égale à son activité qui est infinie.

Mais ce n'est pas encore tout. Pourquoi l'être est-il fécond ? Quelle est cette fureur que nous avons de produire nos semblables, de produire une action égale à nous-même ? C'est que la vie étant un action, l'action étant un mouvement, on ne peut concevoir un mouvement sans un point de départ et un terme. Or, un point de départ et un terme constituent ce que nous appelons une relation. Donc il n'y a pas de vie sans action, il n'y pas d'action

Digitized by Google

sans mouvement, pas de mouvement sans un terme, pas de terme sans une relation, car qui dit point de départ, vie et terme, implique une relation. La vie consiste donc dans la relation; il est impossible de concevoir une autre idée de la vie que celle-là : un mouvement qui produit des relations, qui est même une relation perpétuelle. Ainsi, relation avec Dieu, relation avec les hommes, relation avec la nature, relation avec tout; nous ne faisons pas un acte sans poser une relation. Ainsi qu'est-ce qu'une relation ? C'est poser l'unité dans la pluralité; car, pourquoi est-ce que nous voulons établir des relations? Est-ce pour perdre notre unité, pour devenir plusieurs? Au contraire, c'est pour enchaîner plusieurs dans une même unité; la relation n'a pour but que d'établir l'unité dans la pluralité. Ainsi l'Église vous a convoqués dans cette assemblée pour vous adresser sa parole. Quel est son but? c'est d'établir des relations avec vous; qu'est-ce à dire ? c'est de vous faire un avec elle; c'est qu'étant plusieurs elle vous coordonne dans sa sphère d'action, dans sa vie propre, qu'elle fasse de votre vie une dépendance de la sienne, non pas en l'altérant, car ce serait une égoïste, mais en l'agrandissant de manière qu'elle vous agrandisse, que votre vie agrandisse la sienne, qu'il n'y ait rien de perdu. En un mot, le but de la fécondité c'est de produire des relations, l'unité dans la pluralité.

Mais nous produisons des relations, pourquoi? Pourquoi est-ce le but de la vie; pourquoi le terme de toute activité est-il dans la production de ces relations?

Il est simple de le dire, et nous terminerons par là les lois générales de la vie dont la troisième se formule ainsi : Le but de la fécondité c'est de produire des relations, c'est-à-dire l'unité dans la pluralité.

Maintenant, je demande en quatrième lieu : Mais pourquoi produire des relations ou l'unité dans la pluralité ? Pourquoi ? Parce qu'il n'y a rien de beau et de bon sans l'unité dans la pluralité ou sans les relations, et que le terme de la vie, de l'action, du mouvement, de la fécondité, des relations, c'est de produire le beau et le bon : c'est de réaliser, d'étendre, de populariser le beau. Qu'est-ce que le beau? C'est l'ordre Y a-t-il de l'ordre sans pluralité? Non. Le beau, c'est l'ordre; l'ordre, c'est l'unité dans la pluralité.

Quant au bon, c'est l'affection, c'est l'amour; c'est de se donner et de recevoir; c'est d'agrandir autrui et d'être agrandi par lui. Pour cela, il faut établir des relations, être plusieurs, pour aimer, pour se donner, pour recevoir les autres, et ainsi aller par les mouvements sympathiques l'un à l'autre. Par conséquent, le bon, comme le beau, est fondé sur l'unité dans la pluralité ou les relations; ce qui constitue cette quatrième et dernière loi générale de la vie : le but de l'unité dans la pluralité, c'est de produire le beau et le bon.

Ainsi, quatre lois générales de la vie : 1° L'action d'un être est égale à son activité; 2° Le but de l'activité est la fécondité; 3° Le but de la fécondité est l'unité dans la pluralité; 4° Le but de l'unité dans la pluralité, c'est la production du beau et du bon. — Voilà la vie avec toutes ses lois. Et ainsi, puisqu'Dieu est vivant, puisqu'il a une action infinie, une fécondité infinie, il est de toute nécessité qu'il y ait en lui le terme naturel et nécessaire de tout cela qui

est l'unité dans la pluralité. Dire qu'il n'y a pas d'unité dans la pluralité, c'est dire qu'il n'y a ni beauté, ni bonté, ni fécondité, ni activité en Dieu ; par conséquent aucune espèce de bien, que c'est un nom qui ne signifie rien dans l'ordre des existences positives.

Mais cela posé, les lois générales de la vie étant mathématiquement déterminées, tout n'est pas fait. Il reste à concevoir comment Dieu pourra réaliser au dedans de lui l'unité dans la pluralité, car ces deux termes paraissent s'exclure parfaitement bien.

Et en effet, si Dieu est un, et est un selon la doctrine chrétienne, absolument un par sa substance, comment peut-il être plusieurs par un procédé quelconque? Il est vrai, la substance de Dieu est indivisible, immultiple; quiconque dirait que Dieu est multiple dans sa substance, serait, dans ce que nous appelons les termes de l'Eglise un hérétique. De plus, il manquerait de bon sens ou de solidité philosophique. Nous ne sommes pas dans la nécessité de multiplier l'essence de Dieu. Que faut-il à Dieu? Il lui faut des relations, il lui faut des termes de relation, comme nous autres, nous avons entre nous dans la nature des termes de relation ; nous n'en avons pas besoin, nos substances sont multiples et nos être finis ; mais enfin, en soi il n'est pas le moins du monde nécessaire que Dieu multiplie sa substance, il lui suffit de multiplier ses relations et de produire en lui des relations multiples. Je pose donc ceci : que la substance de Dieu est une, indivisible, absolue, c'est le dogme; mais je pose en second lieu, que, pour accomplir tous les mystères de la vie, il suffit que Dieu produise au dedans de lui, sans diviser son essence indivisible, des termes de relation. Maintenant, je vais vous faire voir, que rien n'est moins incompatible que ceci : unité de substance comportant multiplicité de relations.

Où sommes-nous ? Nous sommes plongés dans l'espace. Or, l'espace, qu'est-ce que c'est? L'espace c'est évidemment une unité; c'est ce qu'il y a dans le monde, avec l'esprit, de plus indivisible ; jusque-là qu'il y a des philosophes qui croient que l'espace n'est pas une substance, que c'est une idéalité, une possibilité de collection des êtres; mais enfin, nous concevons, quoi qu'il en soit, l'espace comme une parfaite unité, comme ce qu'il y a de plus un sous nos yeux. Eh bien ! concevriez-vous l'espace sans ces trois termes de relations : la longueur, la largeur et la hauteur? vous ne le pouvez pas; partout où vous trouverez de l'espace vous concevrez la longueur, la largeur et la hauteur; vous retournerez l'espace, vous mettrez les dimensions sens dessus dessous, il y aura toujours que l'espace est quelque chose constitué dans son unité parfaite par trois termes de relation que j'appelle hauteur, largeur et longueur. Cependant cela constitue une seule chose indivisible que nous appelons l'espace.

Ce n'est pas tout : prenez un corps quelconque ; tout corps a longueur, largeur et hauteur; que ce soit de l'or ou du diamant, que la substance varie tant qu'elle voudra, la longueur, la largeur et la hauteur s'y trouveront toujours. En sorte que tout corps ou une substance de nature quelconque comporte invariablement trois termes de relation : largeur, longueur, hauteur. Et

remarquez, ces trois termes de relation ne sont pas distincts de la substance; vous ne pouvez pas dépouiller la substance de ces relations de longueur, largeur et hauteur, et vous ne pouvez séparer la longueur, la largeur ou la hauteur des corps que par une abstraction de votre esprit. En sorte que tous les êtres dans la nature, tous sans en excepter un seul, comportent l'unité de substance dans la multiplicité des termes de relation, et même dans la triplicité des termes de relation, et ces relations sont égales entre elles; car en prenant l'espace, la longueur est égale à la largeur et à la hauteur; ni plus, ni moins; elles sont plus ou moins dans les corps, mais dans l'espace les trois dimensions sont égales; et cependant chaque dimension est distincte de l'autre : la largeur n'est pas la hauteur, la hauteur n'est pas la longueur; prises séparément, elles ne sont pas l'espace chacune en particulier; elles ne sont l'espace que quand vous les réunissez toutes ensemble d'une manière indivisible. Par conséquent je prouve par la nature que cette expression-ci : l'unité de substance dans la multiplicité des termes de relation n'est pas une expression absurde, mais une expression de l'ordre même naturel, accessible, tangible, démontrée par l'espace, par tous les corps.

Il suffit maintenant de voir comment Dieu réalise en lui ces trois relations.

Tout ce qui est en Dieu étant parfait, chaque terme de relation doit être à l'état parfait. Or, l'état parfait, c'est l'état personnel; par conséquent les relations sont toutes à l'état personnel.

Tout ce qui est en Dieu est donc à l'état personnel, c'est-à-dire que chacune des relations a la conscience, l'intelligence d'être un terme relatif de Dieu; elle se connaît, elle connaît la substance à laquelle elle est attachée indivisiblement; elle sait que, comme relation, elle est distincte de la substance divine, elle a conscience de son unité substantielle avec Dieu. Cela est clair comme le jour, non pas dans l'ordre des réalités, car nous n'avons pas achevé le mystère, mais cela est clair dans l'ordre des mystères. Prenez garde, c'est de l'algèbre théologique : nous ne savons pas encore comment cette algèbre va se poser dans la réalité, mais en somme les termes sont en proportions justes, en équation. Il n'y a rien à dire quand il y a équation, quand les termes sont posés en équilibre avec leur force respective, l'algèbre ou les termes sont exacts.

Eh bien! je dis que l'algèbre de la vie divine qui est dans le mystère de la Sainte-Trinité, cette algèbre est hors de toute discussion; il est manifeste qu'elle n'emporte pas de contradiction, mais qu'elle est en harmonie avec les choses de la nature.

Combien y a-t-il en Dieu de personnes? Comment y sont-elles? Comment se produisent-elles en Dieu? C'est ce que nous devons voir pour aborder maintenant la réalité non plus des termes extérieurs, mais la réalité de la vie divine.

Pour entendre le mystère de la vie divine, je n'ai considéré jusqu'à présent que la nature extérieure. J'ai cherché dans la nature, telle que nous la connaissons, les lois de la vie, et de ces lois de la vie j'en ai conclu quelque chose d'analogue avec ce que la doctrine catholique nous affirme de la vie

Digitized by Google

divine. Mais la nature extérieure n'est pas tout ce que nous connaissons, nous nous connaissons bien davantage et bien mieux ; car nous ne sommes pas seulement des corps, nous sommes des esprits. Un esprit est en moi ; une lampe a été allumée dans ce sanctuaire ou dans ce sépulcre, comme vous voudrez l'appeler, je vous laisse le choix ; je puis voir le corps, mais je vois bien mieux la lumière qui l'éclaire. Le corps, après tout, je sens bien qu'il ne nous est pas étranger ; c'est comme un homme, comme un compagnon ; mais il reçoit la vie, il n'est pas véritablement la vie, il est subordonné, il est le serviteur, il vient après, il attend les ordres ; il peut se révolter contre les ordres qui lui sont donnés ; mais en se révoltant, il ne fait que descendre, car il n'établit pas sa supériorité : la révolte ne fait pas la souveraineté. Pour arriver à la souveraineté, il faut arriver à un commandement de l'esprit, à une domination ordonnée, calme, qui soit maîtresse d'elle-même ; et c'est ce qui distingue les révoltes des révolutions d'empire. La révolte passe comme un torrent ; ce n'est qu'un corps qui s'est insurgé et qui est descendu sur un champ de bataille. Mais ces commotions qui subsistent, qui marchent, qui se pacifient, qui donnent et qui reçoivent des ordres, qui en imposent à l'univers, celles-là, ce n'est plus le corps qui les produit, c'est l'esprit, et l'esprit a la souveraineté, la lumière, l'ordre, la puissance et le véritable empire qui commande et qui obtient le respect.

Ainsi en est-il de l'esprit ! Je le regarde ; et avec lui les mesures disparaissent. Que parlais-je de la longueur, de la largeur et de la hauteur ? Qu'est-ce que ces viles comparaisons quand je posséde un esprit et que je parle de l'esprit de Dieu. Ah ! ne sentiez-vous pas tout à l'heure que ma parole était esclave dans ces inanités de la nature ; ne voyez-vous pas que je touchais des ombres, que je ne suscitais que des semblants ; que votre esprit se révoltait en quelque sorte, était impatient et me demandait de sortir de l'algèbre extérieure et d'arriver à quelque chose de vraiment idéal et spirituel. Je sens que j'y suis.

Et, en effet, avec mon esprit je vois ce qui ne se voit pas, j'entends ce qui ne s'entend pas ; je suis hors du visible et tangible, et cependant je vois quelque chose de bien réel, puisque cet objet si haut placé, cet objet sans mesure, c'est lui véritablement qui me posséde et fait ma vie. Je dédaigne tout le reste. Non seulement je vois, mais j'aime ce qui n'a pas d'yeux, d'oreilles, de figure ; ce n'est pas cette beauté sensible qui captive une jeunesse qui n'a pas vieilli dans la méditation des choses de Dieu ; pour moi, ce n'est plus rien. Arrière les beautés sensibles ; arrière les corps et les sens ; je vois l'infini, l'immuable, par quelque chose qui est en moi ; je fais plus que le voir, je sens que je communique avec lui, qu'il me parle, qu'il y a des effusions du ciel et de l'éternité dans mon âme. Je tiens Dieu, je le vois, je le saisis, j'entre dans l'extase ; il me semble, oubliant le reste, qu'il n'y a plus que Dieu et mon âme qui subsistent et se parlent.

Eh bien, qu'est-ce que me dira mon esprit du mystère de la vie ? Qu'est-ce que me dira mon esprit en ne s'arrêtant plus à ces morts apparentes qui constituent la nature ? Mon esprit vit, et apparemment puisqu'il vit, puisqu'il vit

Digitized by Google

d'un être immatériel, puisqu'il vit d'un être invisible, il me dira quelque chose de la vie, de l'immatériel pur, de l'immatériel infini et éternel; Qu'est-ce donc que fait mon esprit quand renfermé au-dedans de lui, faisant faire silence à tout le reste, il vit de sa propre vie? Ce qu'il fait? Il ne fait que deux choses : il en fait une première que nous appelons la pensée; il regarde l'infini, l'immuable, le combine dans certaines proportions qui produisent un ensemble d'idées. Eh bien, ma pensée se produit dans mon activité interne; la pensée, cette action de mon esprit qui en fait la vie, cette action qui est égale à moi-même parce que toute action est égale à l'activité qui la produit, cette pensée, je vous le demande, est-elle mon esprit même? Quoi! je produis une pensée que je n'avais pas et qui s'évanouit une heure après! Est-ce que mon intelligence n'est pas restée la même? Est-ce qu'il n'y a pas paternité et filiation? Est-ce qu'il n'y a pas distinction entre la paternité de mon esprit et la filiation de ma pensée! Est-ce que je ne suis pas double? Est-ce que dans mes entretiens que j'appelle chimériquement des entretiens solitaires, est-ce que, selon l'expression la plus commune, je ne parle pas à moi-même? Est-ce que je ne convoque pas ma pensée à mon foyer domestique? Est-ce que je n'ai pas un colloque? Et plus je suis fécond et plus mon intelligence a reçu des ailes étendues et fortes. Je ne suis pas un; je suis un substantiellement dans mon esprit. Cependant, comme mon esprit est actif, il ne peut pas ne rien produire, il produit des pensées. Mais quelle différence de similitude y a-t-il entre la pensée et l'esprit; est-ce que la pensée n'est pas l'image de l'esprit? Est-ce que nous ne disons pas tous que le style est l'expression, la peinture de l'âme d'où il est sorti.

Ainsi il y a fécondité dans notre nature spirituelle, et vous voudriez que la nature intime et spirituelle de Dieu fût inféconde? Non, Dieu est un esprit; il pense aussi. Dieu, seulement, n'a pas comme nous, êtres bornés, des pensées finies et par conséquent multiples. Son action étant infinie parce que son activité est infinie, il produit d'un seul coup, il produit une pensée égale à lui, une pensée qui le représente tout entier, une pensée qui n'a pas besoin de seconde; car si Dieu avait besoin d'une seconde pensée pour exprimer tout son esprit, il s'ensuivrait que l'action par laquelle il aurait produit la première pensée ne serait pas une action infinie égale à son activité. Donc, son action étant égale à son activité, il a une pensée unique qui lui représente ce qu'il est, une pensée qui est l'image de lui-même.

Et, Messieurs, de même que vous ne faites que penser et produire des pensées multiples, Dieu, de toute éternité ne fait que cela; il pense; et comme pour donner le nom de pensée à votre parole intérieure, Dieu aussi dans son Ecriture appelle sa pensée du nom de *verbe*. Il parle par son verbe comme vous parlez par votre verbe intérieur: ***In principio erat verbum.*** Au commencement était le verbe.

Mais, Messieurs, est-ce là le terme de notre activité intérieure; est-ce que quand nous avons pensé nous avons tout fait? Non, il reste autre chose. Quand nous avons pensé, nous aimons notre pensée; car ce n'est pas autre chose que vous aimez avant tout. Ainsi, par exemple, quand vous croyez ai-

Digitized by Google

mer quelqu'un qui est loin de vous, un objet que vous appelez extérieur, croyez-vous que c'est cet objet extérieur que vous aimez ? Non ; vous investissez de votre pensée l'objet que vous regardez. Ce qui fait la sympathie, on en cherche bien loin le mystère. La sympathie, c'est un être que notre pensée peut envelopper, qui le rend l'image de nous-mêmes ; nous sommes sympathiques à qui nous ressemble; à tout être qui lorsque nous le regardons revêt notre propre forme, notre propre manière d'être et nous renvoie un reflet de nous-mêmes. En sorte qu'au fond nous n'aimons et nous ne pouvons aimer que notre pensée.

Voilà pourquoi l'union de pensée nous est si chère; pourquoi nous repoussons avec une sorte de fureur ces pensées qui se font nos ennemies ; c'est là la véritable inimitié. L'inimitié n'est pas dans les épées tirées; l'inimitié est dans les pensées qui combattent la nôtre; en la combattant elles se déclarent antipathiques avec la nôtre, et alors nous ne pouvons pas les aimer. Eh bien! nous voulons aimer tout et dans nous-mêmes parce que nous y ramenons tout. Nous voulons tout aimer, et nous ne serons en effet rassasiés que quand nous aurons vu, si Dieu nous l'accorde, ce mystère de l'amour où toute pensée sera notre pensée, et où par conséquent tout amour sera notre amour. Jusque-là nous sommes dans le pays des passions, des haines, des troubles, des divisions, parce que nous sommes dans le pays où il n'y a pas d'unité de pensée, et que c'est l'unité de pensée qui nous rendant nous-mêmes à nous-mêmes, fait que nous nous aimons dans les autres et que les autres s'aiment aussi en nous. En sorte, que quand Dieu nous enveloppera un jour de sa pensée, l'amour nous deviendra facile comme quand nous rencontrons quelqu'un d'entre nous autour duquel nous pouvons mettre notre propre image, nous allons nous jeter dans ses bras.

Ce second acte, Dieu le fait. Il aime sa pensée; et du résultat de sa pensée, et de son esprit, et de la paternité, et de la filiation, par un seul mouvement naît ce que nous appelons l'Esprit-Saint, c'est-à-dire ce souffle d'amour qui va du Fils au Père, et du Père au Fils, qui fait de leur triple personnalité un seul et même amour.

Maintenant vous concevez les termes et les relations de Dieu : la paternité qui est l'Esprit, le Verbe qui est le premier acte de l'Esprit, le saint amour qui est le second acte de l'Esprit, qui, avec l'Esprit, fait le Père, le Fils, et ce que nous appelons l'Esprit-Saint.

Et maintenant vous me demanderez, pourquoi n'y a-t-il pas une quatrième personne? Il n'y en a pas une quatrième, parce qu'il n'y a plus rien à faire; mais qu'est-ce que vous voulez que Dieu fasse? Il pense, il aime; il a une pensée, un amour égal à lui; que voulez-vous de plus? Quand vous pensez et quand vous aimez, qu'est-ce que vous faites? Vous pensez de nouveau et vous aimez de nouveau; vous vous couchez sur votre pensée et sur votre amour de la veille; vous vous levez avec une autre pensée et un autre amour. Quant à Dieu, qui ne se couche et ne s'éveille jamais, il reste selon son premier amour et sa première pensée; son premier amour et sa première pensée sont infinis et éternels comme lui. Nous nous arrêtons parce que l'univers et nous s'arrêtent là, et parce qu'il n'y a plus rien à produire au-delà.

Digitized by Google

Voilà le mystère de la vie divine que nous appelons le mystère de la très-Sainte-Trinité. C'est le mystère de la nature même où Dieu est activité, où Dieu est fécondité. Dieu est unité dans la pluralité. Tout est pour le beau et pour le bon, quand l'homme ne contrarie pas les desseins de Dieu ; c'est le mystère de l'intelligence, je viens de vous l'exposer ; c'est le mystère de la conscience puisque c'est le mystère de l'amour, ainsi que je vous l'ai montré encore ; enfin c'est le mystère de la société humaine, car la société humaine n'est pas autre chose que l'unité dans la pluralité, que l'égalité dans l'ordre, et l'ordre dans l'égalité. Eh bien, c'est la Trinité même ; dans la Trinité il y a unité, et sans unité il n'y a pas de société : il y a pluralité, et sans pluralité il n'y a pas de société. Il y a égalité de nature entre les personnes divines comme dans la société humaine il y a égalité de nature : et cependant il y a ordre, car nous ne disons pas : le Saint-Esprit, le Fils et le Père ; nous sommes obligés par la loi de la doctrine de dire : Gloire au Père, au Fils, au Saint-Esprit ; c'est la seule manière juste de prier, parce que c'est la seule manière juste de croire. Il n'y a donc ordre dans l'égalité de la nature ; il y a pluralité mais il y a ordre ; et ainsi dans la société même où nous retrouvons ces éléments, nous y voyons le mystère de la Sainte-Trinité. Toutes les révolutions humaines n'ont pas d'autre but que d'accomplir et de réaliser ici-bas, dans la plus haute perfection, le mystère même de la Sainte-Trinité. La nature n'est occupée qu'à cela ; notre intelligence et celle de tous les êtres n'est occupée qu'à cela, la conscience, le cœur où est le siége des affections n'est occupé qu'à cela ; et quand les empires s'agitent, c'est que, ou bien l'unité leur manque parce qu'il y a anarchie, ou bien la pluralité leur manque parce qu'il y a despotisme, ou bien l'égalité leur manque parce qu'il y a oubli des lois fraternelles de la nature, ou bien c'est l'ordre qui leur manque parce que l'orgueil a prévalu contre l'ordre.

Les voilà maintenant ces téméraires blasphémateurs de nos dogmes fondamentaux, les voilà qui cherchent ce qui est en Dieu ; ils parlent d'égalité et ils la proclament, ne sachant pas qu'en proclamant l'égalité de nature, ils proclament une des lois des trois personnes. Ils parlent de l'unité des empires ; ils ne savent pas que l'unité vient de cette unité substantielle et absolue qui, en Dieu, va saisir son modèle. Et l'homme même qui aime, l'insensé qui donne son cœur et sa foi, condamne Dieu à la solitude, et pourtant il cherche un objet égal à lui, à qui il fait des serments éternels, sentant bien qu'en effet la véritable loi de l'amour est une loi qni n'a pas de fin, qui est mesurée par l'éternité.

Je dis donc que la vie divine est un mystère de l'unité dans la pluralité ; une chose substantielle en trois personnes réellement distinctes les unes des autres. Et ainsi sachons donc au moins, hommes d'intelligence, hommes d'amour, hommes de société, hommes jetés ici-bas pour reproduire ce grand mystère d'en haut qui est notre but, sachons du moins où est le type, où est la vérité qu'il faut regarder ; ayons dans nos cœurs, pour nous, pour Dieu, pour nous tous, la foi de l'unité, c'est-à-dire de l'ordre fondamental qui est la base de la pluralité, de l'uniformité, de l'égalité de nature, mais aussi la base de l'ordre. Ne séparons jamais ces choses ; c'est le grand spectacle que nous présentons en ce moment au monde. Chrétiens, qui entendons ces choses.

Digitized by Google

sortons d'ici avec un désir sincère d'aider, dans la patrie, l'accomplissement des mystères de Dieu, et de son éternité dans le ciel !

3e CONFÉRENCE.

Nous avons pénétré dans la vie intérieure de Dieu ; nous avons vu que sa vie n'était pas un acte solitaire, mais une communion de trois personnes dans une même substance; nous avons rattaché ce phénomène, extraordinaire au premier coup d'œil, aux lois mêmes de la vie, et nous avons constaté que dans la nature et dans les intelligences, la vie était la même qu'en Dieu, avec la seule différence de ce qui est fini à ce qui est infini. Nous connaissons donc l'existence d'un principe premier, et nous connaissons le mode de sa vie. Il nous resterait à rechercher quel est son caractère ; car une fois l'existence d'un être connue, le mode de sa vie exploré, on se demande naturellement quel est son caractère. Mais, nous nous bornerons à dire en deux mots que le caractère de Dieu c'est la perfection, et que par conséquent ce qui est renfermé dans l'idée de la perfection, est renfermé dans le caractère divin; et comme à mesure que nous avancerons nous retrouverons le caractère métaphysique et moral de la divinité, pour aujourd'hui nous ne nous en inquiéterons pas davantage, et nous poserons cette question qui suit immédiatement, à savoir comment les choses sont sorties de leur principe? Et ici, Messieurs, nous approchons de nous. Nous avons constaté que nous étions un effet, que Dieu était la cause. Mais comment l'effet est-il sorti de la cause? Par quel procédé, et surtout par quel motif? Car le secret de notre destinée dépend évidemment du procédé par lequel nous avons fait notre sortie du sein de notre cause, et encore bien plus du motif qui a porté cet être infini, éternel, et n'ayant besoin de rien, à faire quelque autre chose qui sortît de lui et ne fût pas lui.

Telle est, Messieurs, la question qui sera l'objet de votre attention. Et remarquez-le bien, la question n'est pas de savoir si le monde est un ouvrage ; la question est jugée. Quiconque n'est pas panthéiste est forcé d'admettre que le monde est produit, que le monde est une œuvre, que le monde a une cause. Nous avons exclu le panthéisme, et par conséquent il est constant que le monde est un ouvrage et que quiconque admet Dieu ne peut pas dire autrement que le poète,

L'Éternel est son nom, le monde est son ouvrage.

Et ceux-là même qui, dans l'antiquité ont admis l'éternité de la matière, tels qu'Aristote, ceux-là même convenaient que le monde était un ouvrage, et ils appelaient Dieu l'architecte de l'Univers.

Et en effet, Messieurs, si le monde n'est pas un ouvrage, il existe donc par lui-même. Mais s'il existe par lui-même, il n'a pas besoin de principe, et s'il n'a pas besoin de principe, comment aurions-nous trouvé l'existence d'un principe en dehors de lui?

Ainsi, que le monde soit une production, c'est une chose plus évidente que l'existence de Dieu ; car, nous ne disons pas : Dieu existe, donc le monde est

Digitized by Google

produit ; nous disons : Le monde est un ouvrage; donc Dieu est. Par conséquent la production du monde est la première révélation de Dieu, et rien n'est plus vrai que cette parole de David : *Cæli enarrant gloriam Dei.* « Les « cieux racontent la gloire de Dieu et le firmament proclame qu'il est l'œuvre « de ses mains. »

Les anciens qui n'avaient pas l'idée de la création, admettaient l'éternité de la matière : Aristote admet l'éternité de ce qu'il appelle la matière première, et en même temps il démontre l'existence d'un principe éternel. Comment cela? Parce que cette matière première n'a pas tout ce qu'il lui faut pour exister comme elle existe. Aristote remarque, en elle, par exemple, le mouvement, et il se dit que le mouvement n'a pas en lui-même sa cause; que le mouvement étant partout engendré et générateur, et n'étant générateur qu'après avoir été engendré, il faut qu'il y ait un principe immobile d'où parte le mouvement, et il pose cet axiôme métaphysique d'une partie et d'une profondeur remarquables : *Immobile est causa motus :* « L'immobile est la cause du mouvement. »

En constatant qu'il y a du mouvement dans le monde et que le monde n'a pas pu se le donner à lui-même, puisque le mouvement ne peut pas être la cause du mouvement, il constate ainsi l'existence d'un être éternel supérieur à cette matière première, dont il admet la co-éternité avec Dieu, et ainsi il part de cette idée que le monde est un ouvrage, encore qu'il y ait quelque chose de positif qui ne serait pas produit dans ce que nous appelons le monde ou la substance du monde.

Ainsi donc nous n'avons pas à établir que le monde est produit; quiconque nomme Dieu affirme par cela même la production du monde. Mais la question est celle-ci : Le monde ayant une cause, comment est-il sorti de sa cause; par quel procédé.

En dehors de la doctrine catholique, le premier système affirme que le monde est sorti de Dieu par voie de concours, c'est-à-dire qu'il existait bien une certaine matière première, pour me servir de ce nom ancien, mais que cette matière première était dans un état qui ne lui permettait pas le développement qu'elle avait aujourd'hui et qu'il était nécessaire que Dieu l'aidât à se produire, lui donnât le mouvement, lui donnât en un mot tout ce qu'elle possède à présent.

La doctrine catholique rejette ce procédé, et elle le rejette par une simple vue de bon sens. Comment voulez-vous, qu'à un être quelconque qui a la force d'exister par soi, une substance éternelle, il manque quelque chose. Mais si elle existe par soi, elle est son principe; si elle est son principe, comment voulez-vous qu'elle ne se donne pas son mouvement et sa forme? Cela est contradictoire dans les termes, et comme dit un homme d'esprit : « Il n'y « a rien (pardonnenez-moi l'expression) il n'y a rien de plus comique que « cette substance éternelle à qui il ne manquait qu'une chiquenaude pour être « monde et qui était dans l'impossibilité éternelle de se la donner. »

Énoncer ce système, c'est en avoir fait justice; vous comprenez sans peine que la doctrine catholique le repousse. Cependant, c'était le système des

Digitized by Google

esprits les plus ingénieux de l'antiquité. Chose étonnante! ils voyaient deux vérités : ils voyaient que le monde est un ouvrage, ils voyaient qu'il y avai un principe en dehors du monde; ils n'ont jamais eu, je ne sais pourquoi, mais le fait est qu'ils n'ont jamais eu l'énergie d'esprit nécessaire pour lier ces deux idées et affirmer le dogme catholique qui leur avait donné l'intelligence des premiers mots de nos divines écritures. Ils ne l'ont pas fait; ils ont rodé — passez-moi encore l'expression, car quand on parle des idées humaines, il faut de temps en temps avoir des expressions qui excitent le sou rire, — ils ont rodé autour de ces deux idées capitales sans apercevoir le point de jonction.

A côté de ce système de production par voie de concours, il s'en est produit un autre qui est le système de l'émancipation.

On a dit que le monde était sorti de Dieu par voie d'émanation, comme un corps sort d'un autre corps. La doctrine catholique repousse ce second système.

Et en effet, si Dieu existe, c'est une substance absolue, indivisible. Admettre qu'il s'émane quelque chose de lui, cela ne peut être qu'en deux manières : ou bien en tant que ce quelque chose émané de lui restera lui-même, ce qui est le panthéisme pur, et ce qui est absurde ; car, qu'est-ce que cela veut dire qu'une chose émane d'une autre chose et qui reste la même chose que cette autre chose dont elle émane? Pourquoi émane-t-elle si elle reste ce qu'elle était auparavant? — Ou bien cela peut s'entendre en ce sens que ce qui est émané cesse d'être un, cesse d'être une même chose avec ce dont elle émane; et alors vous admettez que comme les choses finies et divisibles, Dieu se partage. Or, l'idée du partage, de la division d'une substance éternelle et absolue étant absurde, dans l'un et l'autre cas la doctrine catholique a eu raison de rejeter le système d'émanation qui est un panthéisme pur, un panthéisme mitigé, c'est-à-dire qui, au fond, nie la différence réelle et intrinsèque du monde avec Dieu que l'on suppose en être le principe.

Quelle est donc la doctrine catholique? comment explique-t-elle ou unit-elle ces deux termes de sa doctrine, à savoir : qu'il existe un principe premier, éternel et absolu et que le monde est un ouvrage produit?

Elle l'explique par ce premier mot qui ouvre la Genèse : *In principio creavit Deus cœlum et terram*, « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. » — Le monde a été un ouvrage, une production par voie de création. Dieu a dit : *fiat !* Le monde qui n'était pas, a été. Il est sorti d'un simple acte de sa volonté. Créer, c'est faire de l'être par un simple acte de volonté, et voilà cette idée du premier verset de la Bible ; cette idée, jamais la raison humaine n'a pu y arriver, et encore aujourd'hui elle la repousse ; elle repousse l'idée que l'être puisse être fait par un simple acte de volonté. Et pourquoi la repousse-t-elle? Elle la repousse parce qu'elle ne se rend pas compte de cette opération. Elle n'a jamais fait de l'être, la raison ; et elle n'admet pas par conséquent, qu'on en puisse faire : c'est absolument comme un homme qui n'a jamais fait de poésie et qui en nie l'existence ; car la poésie est, après la création, ce qu'il y a de plus sublime et de plus difficile à produire quand

Digitized by Google

on n'est pas poète. Aussi, Pascal, qui ne l'était pas, disait plaisamment, croyait-il, mais plutôt ingénuement que plaisamment : Les poètes se sont imaginés de dire : *Laurier fatal ! Astre merveilleux !* et ils ont cru que çà n'était pas de la prose. Pascal s'est seulement convaincu par là qu'il ne savait pas ce que c'était que la poésie ; et il ne le savait pas, parce qu'il n'en avait jamais fait, et que, quand on n'a pas fait une chose, il faut y croire. Le monde n'a jamais fait de l'être ; il faut qu'il l'admette, qu'il y croie, et il est contraint d'y croire parce que Dieu l'a réduit à l'absurde s'il n'a pas cette foi ; il lui a montré évidemment que le monde est une production ; il lui a fait sentir que cette production ne peut pas avoir lieu par voie de concours ni par voie d'émanation. Il ne reste à l'esprit humain qu'une seule chance et un seul mot : c'est d'admettre que le monde a été fait dans la plénitude de ce mot *faire*, créer, produire par un acte de volonté. Mais, n'aurions-nous aucune lumière directe sur la création, serait-il bien vrai que nous n'entendions aucunement comment la volonté peut dire *fiat ?* Je ne le pense pas ; car si nous avons trouvé dans notre intelligence et dans la nature des images de la vie divine, si la production de notre pensée au dedans de nous a pu nous faire entendre, quoique non pas comprendre, mais nous faire entrevoir comment Dieu produit son Verbe coéternel à lui, et ne faisant qu'un avec sa divine substance, je m'étonnerais qu'il n'y eût pas aussi dans le monde et dans notre volonté quelque chose qui nous initiât au mystère du *fiat créateur*.

Et en effet, qu'est-ce que de l'être ? Nous l'avons dit : l'être et l'activité, c'est une seule et même chose. Quiconque produit de l'activité qui est la source de l'action, au fond il produit un véritable *fiat*.

La volonté est le siége de la puissance ; ce n'est pas l'esprit qui est le siége de la puissance, ce n'est pas le cœur qui est le siége de la puissance; le siége de la puissance dans tout être intelligent, c'est la volonté et ce que nous appelons le caractère. Et de là vient que tant d'hommes d'esprit passent ici-bas sans rien faire, espèces de météores dont on n'aperçoit que la lumière, mais qui une fois passés ne laissent d'eux aucune trace subsistante. Ce qui leur a manqué, c'est la véritable puissance qui est dans le caractère et dans la volonté, qui est dans ce mot : Je veux ! Il y a bien des gens qui croient dire : je veux ; il y en a très-peu qui le disent. Il y a bien des gens qui disent : *fiat* ; il y a très-peu de gens qui le disent avec l'efficacité qui correspond à leur intention et qui donne à cette parole de la réalité. Je veux, c'est le mot le plus commun, et c'est le mot le plus rare.

L'homme va et vient, mais il ne veut pas. Quand il se rencontre ici-bas quelqu'un de ces êtres, fût-il un, fût-il sans famille, fût-il sans fortune, fût-il le plus abandonné de tous les êtres, s'il y a en lui la capacité de dire : je veux, ne soyez pas inquiets de sa destinée, vous gens d'esprit, gens de la fortune et du hasard de la naissance, un jour il sera à votre tête, et sans épée dans la main, par la seule force de son regard qui sera le témoignage de sa volonté, il marchera devant vous, vous conduira et vous arrêtera là où il lui plaira de vous conduire et de vous arrêter. Ainsi furent César, Alexandre, et dans les temps modernes un homme que j'ai trop de fois nommé pour le nommer une fois de plus.

Digitized by Google

Et bien ! quel est le charme de la volonté ? Où est donc sa puissance ; d'où vient, pardonnez-moi de passer aux sciences occultes après avoir parlé des faits publics, d'où vient que dans les sciences occultes telles que le magnétisme, la volonté joue un rôle si profond que nul ne peut en subjuguer un autre sous son fluide impératif que par l'énergie de sa volonté ? D'où vient que la femme ; — qu'elle me le pardonne ; — est plus facilement subjuguée par cette force occulte que je viens de nommer et qui est véritablement énergique ? D'où vient partout cette accentuation, cette vibration, cette force de la volonté à quoi rien ne résiste ? C'est qu'elle est le siége de la puissance ; que le monde est sorti d'un acte de volonté ; que notre volonté est faite à l'image de Dieu ; que, proportionnellement, de même que Dieu produit de l'être, c'est-à-dire de l'activité, il nous a été donné par un simple acte intérieur de volonté, de produire aussi non pas de l'action, mais plus que de l'action, de l'activité.

Et en effet, je suis immobile et je me meux absolument comme je veux, je tend mon bras avec l'énergie qui me convient sans que j'ai pesé d'avance, sans que j'ai pris des machines ; mais par un simple acte de ma volonté, j'émets au bout de mon bras la quantité de force qui me convient jusqu'à ce que je l'aie épuisée totalement si je veux arriver au bout de cette force, et je soulèverai des fardeaux proportionnellement au degré d'activité qui par un simple acte intérieur se sera communiqué à l'extrémité de mes membres. D'où vient cela ? Est-ce simplement un mouvement préexistant que j'accomplis ? Non ; le mouvement n'est pas, rappelez-vous l'axiôme d'Aristote : *Immobile est causa motûs*. Quand je produis du mouvement, ce n'est pas une chose déjà en mouvement que j'accélère. Non ; je suis au repos, je suis à l'état d'immobilité, et de cette immobilité même qui selon le prince de la philosophie antique, de la philosophie du moins péripatéticienne, de cette immobilité qui est le principe du mouvement par un simple commandement, je produis de l'activité qui est la source de mon mouvement. Je produis, je crée par un *fiat*, je produis de l'activité, avec cette différence que de même qu'intérieurement ma pensée fille de mon intelligence n'est pas une personne subsistante, l'activité fille de ma volonté n'est pas non plus quelque chose ou une activité subsistante. Mais j'ai dans ma volonté le phénomène de la filiation du verbe reproduit ; il n'y a pas de différence dans l'un et dans l'autre cas, que la différence de la subsistance qui manque dans l'un et dans l'autre cas. Parce que je suis fini, je ne peux créer que d'une manière finie ; mais j'engendre d'une manière finie et je crée d'une manière finie ; je suis générateur et créateur parce que je suis fait à l'image de Dieu, qui est infiniment générateur et infiniment créateur.

Cela posé, votre sort est connu, vous êtes non pas des souverains, vous êtes des créatures ; la souveraineté, c'est l'existence par soi, et l'existence par soi ne vous appartient à aucun degré, ni parce que la dernière poudre qui soit en vous existe, comme le voulait Aristote, de toute éternité ; non, elle est créée ; ni parce que la forme ou toute autre chose qui soit en vous vient d'ailleurs que de votre principe qui subsiste par soi, tout le corps, l'esprit, la volonté, tout en vous est créé ; et comme la souveraineté n'est que l'existence

Digitized by Google

par soi, il n'y a rien en vous de souverain, vous n'êtes que des créatures et, tout au plus, ce que je ne sais pas encore, ce que je verrai plus tard si la doctrine des catholiques me l'apprend, tout au plus pouvez-vous aspirer à être des enfants de Dieu; mais ce sera le terme de votre ambition. N'espérez pas davantage ; si vous êtes faits à l'image de Dieu, si vous êtes faits comme un père a fait ses enfants, vous serez des enfants de Dieu; mais ce sera le terme de votre gloire et de vos prétentions, vous n'irez pas plus loin. Vous ne venez pas de vous, vous ne vous appartenez pas à vous-mêmes.

Eh bien! créature de Dieu, êtres faits jusque dans la dernière fibre et dans la dernière moëlle de vos os, simple créatures que je n'appellerai pas viles puisque c'est Dieu qui vous a faits, mais non pas à cause de vous, mais à cause de lui, y avez-vous pensé, n'aspirez-vous pas tous à la souveraineté de ces vains systèmes d'un rationalisme enfant et corrupteur, qui à la fois trouble tout et par son impuissance et par son ambition? Le rationalisme que cherche-t-il autre chose dans ces systèmes d'éternité du monde, que cherche-t-il sinon de vous donner, de se donner à lui-même la souveraineté? Car, remarquez-le bien, toute métaphysique conclut à une morale. Et que nous importe la métaphysique, que nous importe que nous existions par nous-mêmes ou que nous ayons été faits, sinon parce qu'il y a une question de conduite, sinon parce qu'il y a une question de direction, sinon parce qu'il y a une question de devoir, sinon parce qu'il y a une question d'avenir? Voilà tout; du problème que nous agitons résulte la dépendance ou l'indépendance de l'homme, et comme il n'y a que Dieu qui peut dire : *Ego sum qui sum,* tout homme doit s'écrier avec Bossuet : Celui qui est au haut des cieux, à qui seul appartient la gloire, la majesté, l'indépendance, est aussi le maître des rois à qui il donne, quand il lui plaît, de grandes et de terribles leçons!

Oui, vous êtes des créatures; quand je vous regarde, je vois bien en vous de grandes choses qui me portent à vous élever au delà même de ce je voudrais. Oui, en vous disant ces choses, je ne vous abaisse pas : l'homme, je vois bien sa grandeur, je la salue; sa puissance, je la révère; mais que sa majesté me pardonne, sous cette pourpre j'aperçois aussi le serviteur, le vaincu; comme ces rois d'autrefois montant au Capitole à la suite des consuls, la pourpre même qui les revêtait encore n'était qu'un signe de plus de leur abaissement. Montez donc, si vous le voulez, au Capitole, mais vous êtes à la suite d'une force qui est plus grande que la vôtre, et qui vous tient captifs dans vos honneurs. En vain le matérialisme, pour vous donner l'indépendance, cherche-t-il à vous abaisser; vous êtes grands malgré lui; en vain le panthéisme, pour vons donner l'indépendance sous une autre forme, cherche-t-il à vous élever; vous êtes petits malgré vous. Ni si haut, ni si bas: le dogme du catholicisme qui explique à la fois et notre misère et notre dignité est celui-ci : Vous êtes des créatures, mais les créatures de Dieu; vous portez en vous l'infirmité de ce qui n'est pas éternel; mais vous portez en vous la splendeur de ce qui est sorti d'un être éternel, et qui a voulu faire des choses dignes de lui. Voilà toute la doctrine catholique renfermée dans ce mot : ***In principio Deus creavit cœlum et terram.***



Mais pourquoi cet Être éternel, qui n'avait besoin de rien, nous a-t-il faits? Pourquoi a-t-il prononcé ce sublime *fiat?* C'est l'objet de ma seconde partie.

Pourquoi Dieu nous a-t-il faits? Ici nous touchons de plus près encore au mystère de nos destinées, car il est évident que le motif pour lequel nous avons été faits, joue un rôle considérable dans toute la suite de notre destinée. Y a-t-il d'abord un motif pourquoi nous avons été faits? Il doit y en avoir un, car nul être raisonnable n'agit sans motif; l'action est un mouvement vers un but. Or, on ne va vers un but que quand ce but existe, et en outre ce but même suppose la raison pourquoi nous nous mettons en mouvement vers lui, et c'est pourquoi saint Thomas d'Aquin, examinant cette question du motif de la création, commence par poser dans cette fameuse question de sa première partie, et qui renferme comme toute la clef du christianisme, par poser cet axiôme: « *Omne agens agit propter finem.* Tout être agit à cause de la fin qu'il se propose. » Et de là, les anciens appelaient la fin, *la cause finale.* Ils disaient: Dieu est la cause efficiente ou productrice, ce qui est la même chose, la cause productrice des êtres; et ils ajoutaient que le motif qu'il avait eu de créer, le but était la cause finale du monde; c'est-à-dire que la fin était tellement nécessaire pour agir, que les anciens lui donnaient le nom d'une cause, entre les cinq ou six causes auxquelles ils avaient donné des noms. La fin est donc nécessairement le motif pour lequel un être agit. Eh bien! quelle est la fin, le but, le motif que Dieu s'est proposé dans notre création? A en juger par nous, le premier motif qui nous guide dans nos actions, ou du moins l'un de ceux, si vous ne voulez pas qu'il soit le premier, c'est l'utilité. Nous agissons parce qu'il nous est utile d'agir; nous manquons de beaucoup de choses, et nous les cherchons autour de nous par nos actions. Mais Dieu n'a besoin de rien et par conséquent il lui est impossible d'agir par utilité; il est pleinement ce qu'il est, souverainement heureux; indépendant de tout; et s'il avait besoin de quelque chose, son indépendance cesserait, et avec son indépendance sa béatitude, et avec sa béatitude toutes les conditions de son être.

Dieu n'agit donc jamais par utilité. Voilà un motif d'exclu. Ainsi, quand vous entendez dire que Dieu a fait le monde pour sa gloire, on dit vrai; je ne blâme pas la phrase, mais je dis néanmoins qu'elle est amphibologique, et que vous devez prendre garde de l'entendre comme je l'expliquerai tout à l'heure, dans un sens égoïste, comme si cela voulait dire, que Dieu avait eu besoin du monde pour manifester sa gloire. Ce n'est pas par utilité très-positivement qu'il a fait ce monde.

Le second motif de nos actions, c'est le devoir. Nous agissons quelque fois même contre l'utilité propre, par l'idée d'une utilité générale et suprême que nous appelons le devoir. Or, Dieu n'a pas de devoir, Dieu est la loi, il est la règle de tous, mais cette règle ne l'oblige à rien envers ce qui n'est pas. Comment voulez-vous qu'on ait des rapports nécessaires et de justice avec quelque chose qui n'est pas encore et qui peut, par conséquent, n'être jamais. Dieu ne nous devait pas l'existence, il ne la devait pas au nomde, il était parfaitement le maître de nous céer ou de ne pas nous créer.

Digitized by Google

Par conséquent le second motif de nos actions, qui est le devoir, n'existe pas pour Dieu. En voilà déjà deux d'exclus, l'utilité et le devoir.

Mais n'y en a-t-il pas un troisième? Est-ce que nous n'agissons pas quelquefois par un autre motif que l'utilité et que le devoir? Est-ce qu'il n'y a pas en nous une racine plus noble de nos actions : je nommerai l'amour, ou si vous aimez mieux, pour me servir d'une expression plus générale et peut-être plus élevée, l'affection. Mais l'affection est causée en nous par la beauté des êtres qui sont autour de nous. Nous agissons parce que ces êtres nous commandent, parce qu'avec leurs charmes ils disent un *fiat* qui nous entraîne à eux et qui nous oblige d'agir en leur faveur. Or, Dieu n'a pas autour de lui des beautés qui puissent le captiver, il est, comme a dit saint Augustin dans une phrase fameuse : *La beauté toujours ancienne et toujours nouvelle;* il se voit sans même avoir besoin de se regarder, et en se voyant il est éternellement captivé, séduit, ravi en extase devant sa propre beauté : il ne peut, par conséquent, être attiré, enchaîné par des beautés qui n'existent pas, ou même par des beautés possibles.

Ainsi, ce troisième motif de nos actions, l'affection, n'existe pas pour Dieu. En voilà trois qui sont écartés, l'utilité, le devoir, l'affection.

Mais que reste-t-il pour agir en dehors de ces trois motifs? Il nous reste quelque chose de plus noble que l'utilité, de plus grand que le devoir, de plus beau que l'affection elle-même! Il reste ce que Bossuet, un de nos anciens maîtres, qui en valait bien un autre, ce que Bossuet a dit quelque part lorsque, étudiant la constitution de l'homme, il disait : quand Dieu fit le cœur de l'homme il y mit premièrement la bonté, la bonté qui n'agit pas par utilité, qui n'agit pas par devoir, qui n'agit pas même par affection, qui agit sans tout cela, qui, plus ce qui est au-dessous d'elle est misérable, abject, et plus elle se sent attirée vers lui. Ainsi, dans cette vallée des Alpes on nous a raconté souvent que s'il naît dans une famille un vil crétin, c'est-à-dire un être qui n'a ni la forme de l'intelligence, ni la forme extérieure de l'homme, c'est celui là qui devient le plus cher à la famille et comme le dieu domestique de ses foyers; c'est celui là qui arrache de la mère ce cri sublime : Comment voulez-vous que je ne l'aime pas! si je ne l'aimais pas, qui l'aimerait? C'est la bonté qui ne se cherche pas, la bonté qui n'est pas obligée, la bonté qui n'est pas sollicitée par la beauté, la bonté qui fait absolument tout pour autrui et qui, plus cet autrui est bas, plus il est enfoui et inaccessible à tout ce qui peut mouvoir la volonté, plus sa bonté est excitée. Dieu, par delà son être, si on peut se servir de cette chétive comparaison, Dieu a découvert de loin ce que nous appelons le néant, il a vu cet être sans être, sans forme, sans beauté, sans rien qui le recommandât à lui, Dieu a compris qu'il pouvait lui communiquer quelque chose de sa souveraine perfection, il l'a aimé, il a voulu le tirer de cet abîme, l'élever jusqu'à lui, l'approcher de lui, et il a dit *Fiat lux*, que la lumière se fasse dans les ténèbres. C'est cet acte de bonté qui a été l'acte générateur, l'acte créateur des mondes. Et c'est ce que saint Thomas-d'Aquin a dit à la fin de la 44e question, que je vous recommande; il dit : « *Deus est solus maxime liberalis, quia agit propter bonitatem, non*

propter utilitatem. Dieu est le seul vraiment libre, puisqu'il n'agit pas pour son utilité, mais pour sa bonté. » Et il conclut : « Donc la bonté de Dieu est la cause finale de tous les êtres, et la bonté de Dieu est la fin, le motif pour lequel Dieu a créé tous les êtres. » Et ainsi, la formule de notre production, de notre création n'est pas celle-ci : Dieu a fait le monde pour manifester sa perfection ; il a fait le monde, c'est la propre expression de saint Thomas-d'Aquin, il a fait le monde pour communiquer sa perfection.

Il y a dans ces deux expressions deux théologies, qui n'ont, pour ainsi dire, absolument rien de commun. Cependant, cela est si grave, la question du motif de Dieu est tellement importante, que je dois examiner des objections prises soit au point de vue théologique, soit au point de vue philosophique.

Au point de vue théologique on nous oppose cette parole d'un livre de l'Écriture-Sainte. *Omnia propter semetipdum operatus est dominus*. Dieu a tout fait pour lui-même. saint Thomas-d'Aquin répond : Oui Dieu a tout fait pour lui-même, car sa bonté est lui-même, et en ayant tout fait pour sa bonté et en admettant que sa bonté n'est pas distincte de lui, il a tout fait pour lui-même, en tant qu'il est bon, et que sa bonté c'est lui.

Ainsi, quand vous rencontrez dans Fénélon, par exemple, cette expression répétée à satiété, je vous la recommande dans ses écrits, *que Dieu a tout fait pour lui ; qu'il était indigne de Dieu, de faire quelque chose qui ne fut pas pour lui ;* encore une fois évitez le sens égoïste de cette question, car elle bouleverse dans ce sens là toute la théologie chrétienne. Dieu a tout fait pour lui, car avant que rien n'existât, où voulez-vous qu'il prit son motif, si ce n'est en lui-même ? Mais il y a en lui bien des choses, sa puissance, sa justice, sa bonté et tout ses attributs au fond ne font qu'un seul et même être. Par conséquent quand Fénélon ou d'autres disent que Dieu a tout fait pour lui, cela veut dire qu'il a tout fait pour lui en tant qu'il est bon. Et de même, quand on dit que Dieu a tout fait pour sa gloire, qu'est-ce que cela veut dire ? Il a tout fait pour manifester sa perfection. Mais pourquoi aurait-il voulu manifester sa perfection ? Est-ce pour son utilité ou pour l'utilité des autres ? Si c'est pour son utilité toute la théologie par saint Thomas-d'Aquin est renversée, et nous concevons Dieu comme ayant fait le monde par égoïsme. Si c'est pour sa bonté, il voulait faire le monde pour sa gloire, c'est-à-dire pour sa plus grande gloire : *Misericordia domine super omnia opera ejus*. La miséricorde ou la bonté de Dieu couvre toutes ses œuvres. Mais lès plus sérieuses objections ne sont pas prises au point de vue de la théologie. Ce n'est plus seulement une métaphysique plus ou moins abstruse que le rationalisme invoque, il invoque les sentiments du cœur ; il en appelle au spectacle le nos maux pour demander si c'est bien par bonté que Dieu a fait le monde, et même avant tout, il soutient qu'il n'y a pas eu justice à ce que Dieu produisît ce monde bien loin qu'il y eut bonté. Et, en effet, s'il m'est permis d'usurper un moment son rôle, est-ce que l'on peut disposer du sort d'autrui sans la participation d'autrui, est-ce que quand Dieu a fait le monde, des êtres sensibles, des êtres intelligents, des êtres capables de juger si la vie était un bienfait ou était un malheur, est-ce que Dieu avait le droit d'agir sans leur

Digitized by Google

consentement, est-ce que le droit romain, que nous appelons souvent et à juste titre la raison écrite, n'a pas dit avec éloquence et avec justice : « *Nemini invito beneficium confertur.* »

A personne qui ne le veut on ne confère un bienfait. C'est ce qu'a exprimé le poète dans un langage encore plus énergique, le mettant à la bouche de l'humanité tout entière : « L'insensible néant a-t-il demandé l'être » ou l'a-t-il accepté? De quel droit nous a-t-on fait sans nous? De quel droit nous a-t-on tirés du néant, comme on l'appelle, pour nous jeter au milieu de cet abîme de maux. Quoi ! nous dormions, nous étions du moins tranquilles dans l'éternité de notre sommeil, et tout à coup une main invisible, une main plus forte que nous, nous a saisi et nous a dit : Viens, vas, vis, sens, pense. Il nous l'a dit sans demander notre consentement, et après le cours d'une vie que nous avons passée palpitant entre l'espérance ou le désespoir, je ne sais combien d'années, cette même main sans notre consentement, sans nous prévenir, elle nous ressaisit une seconde fois et elle nous dit : C'est assez, clos tes yeux, arrête ta vie, sort d'ici, va-t-en, je n'ai plus besoin de toi.

Mais si nous avions été faits pour nous, ne devait-on pas nous consulter pour savoir quand, comment et à quelles conditions on nous donnerait l'existence ? Que la théologie dise ce qu'elle voudra, ce n'est pas ici de la métaphysique, c'est du cœur, c'est de l'équité, c'est le sentiment de l'humanité tout entière qui souffre, qui est haletante, qui demande compte du mystère impénétrable ou on l'a plongée. Que la théologie nous laisse, pleurons, pleurons sur nous et n'ajoutons pas à notre destinée cet autre malheur de vouloir la comprendre.

Voilà des plaintes que vous entendez et dont je dois me faire l'organe comme vous, avec vous, au nom de l'humanité, au nom de la raison, au nom de tant de cœurs qui sont brisés ici-bas et qui seront brisés tant que cet ordre de choses persévèrera.

Nous demandons compte à Dieu de ce motif qu'on prétend être sa bonté.

Oui, je me tairais si je prenais pour point de départ celui que vous prenez; oui, s'il n'y avait que cette vie, si cette vie était la vie, si cette vie était autre chose qu'une ombre et non pas de la lumière, si c'était, je ne dis pas même l'ombre du bonheur, mais une préparation lointaine au bonheur, je ne ferais aucune reponse à ce que vous avez dit, et quiconque ne connait pas ce mystère de la vie, ne connaît pas a quoi nous avons ete appelés. Oui, je puis résoudre d'une manière satisfaisante cette question. Il n'y a qu'une difficulté dans votre objection, c'est que cette vie dont vous parlez, ces maux dont vous objectez, tout cela ce n'est pas la vie. La vie que Dieu vous a donnée, et à quoi il vous appelle, c'est sa propre vie. Il n'a pas jugé qu'à tout être intelligent il dût donner une autre vie que sa propre vie; que nous appelons et qu'il appelle la vie éternelle; il a cherché jusqu'où il pouvait aller dans son bienfait, il n'a pas jugé qu'il dût s'arrêter jusqu'à ce qu'il vous transportât jusqu'à vivre comme il vit. Voilà la vie à laquelle vous êtes appelés, voilà celle qui vous est destinée. Eh bien ! le voyageur qui est attendu, à qui on a préparé les joies de la famille, le repos, la lumière, la chaleur, les étreintes

Digitized by Google

qui ne doivent pas finir, le voyageur à qui on a promis ce que Dieu lui-même possède, bien plus que la vie dans laquelle il est, l'éternité de la vie, l'immortalité, celui-là peut-il se plaindre parce qu'il rencontre sur son chemin quelques peines, parce qu'il est armé d'un bâton qui tombe quelquefois de ses mains et qui lui donne la peine de se courber pour le ramasser. Pour moi je n'ai pas cette lâcheté, pour moi j'estime la vie, je l'accepte, je comprends que Dieu n'a pas même dû consulter : car, quand un être infini donne l'éternité, quand il ne pose pas d'autre mesure que celle que renferme son existence divine, quand il y a égalité (si on peut se permettre de parler ainsi, et on peut se le permettre après le mot des écritures saintes), que Dieu nous a faits participants de sa propre substance, ce que nous répétons tous les jours avant de consacrer le corps et le sang de Notre Seigneur Jésus-Christ, quand il a dit que tel est le terme de la vie, on ne peut plus dire :

Nemini invito beneficium confertur...

L'ingratitude à ce degré ne peut pas être supposée, et par conséquent Dieu, pour nous donner cette vie, Dieu pour vouloir nous aimer éternellement, Dieu pour nous attendre en un mot, dans sa propre félicité, n'a pas dû supposer qu'il fallait notre consentement, et que nous puissions le lui refuser; et quiconque l'attaque sur ce point est à la fois lâche et ingrate, parce qu'il veut l'amour sans le donner, parce qu'il ne veut pas de réciprocité dans le dévouement, parce que ayant été fait pour être bon par bonté, il ne veut pas être bon.

Oui, Dieu vous a fait grands, c'est vous qui vous faites petits; oui Dieu vous a fait heureux, c'est vous qui vous faites à plaindre; oui Dieu vous a fait bons, c'est vous qui vous faites méchants.

Les maux, même passagers qui sont ici-bas, ne sont pas l'ouvrage de Dieu; mais fussent-ils l'ouvrage de Dieu, vous ne pourriez encore vous en plaindre que par lâcheté et ingratitude, comme le soldat qui se plaindrait de son général, allant au combat sûr de la victoire, sûr d'assurer à la patrie l'empire de tout le monde.

Je vais toucher une objection qui m'a tellement remué dans mon enfance, qu'elle a été pour ainsi dire en moi, le premier germe de l'incrédulité que j'ai retrouvé sans cesse sur mon chemin, que je n'ai jamais vu résoudre comme il me semble que je la résous pour moi. Par conséquent je dois vous la dire et vous donner la solution telle que je la comprends. C'est celle-ci. C'est que vraiment si la vie éternelle nous était assurée à tous, l'objection que j'ai posée, n'aurait en effet pas de sens; mais la doctrine catholique ne nous apprend-elle pas qu'une part des intelligences est exclue de la vie éternelle? ne nous apprend-elle pas qu'il y a des êtres qui se perdent. On répond que c'est volontairement; oui volontairement, mais Dieu le savait, et vous dites qu'il vous a créés par bonté! S'il l'avait fait par souveraineté, par acte de puissance, on pouvait concevoir que ceux-là qui se perdent par leur volonté, c'est leur faute et que Dieu n'était pas tenu de se dépouiller de sa souveraineté, parce qu'il plaisait à quelques êtres intelligents d'abuser des facultés même qu'ils tien-

draient de leur créateur. Mais vous avez dit que Dieu avait agi par bonté, qu'il avait agi en créant et communiquant ses perfections. Or, ici on ne peut plus, pour résoudre l'objection de ceux qui se perdent éternellement au vu et au su de Dieu, avec la prévision que Dieu avait au moment où il les créait, on ne peut plus se couvrir par l'idée de la souveraineté de Dieu. Dieu n'a pas fait par le motif de sa puissance; mais il a exercé cette puissance par le motif de sa bonté; et par conséquent on ne comprendrait pas comment un père, connaissant l'issue fatale d'un fils qu'il a créé par amour, en poussant un peu la question, puisque cela lui était inutile, comment, dis-je, il a le courage de le mettre au monde.

Voilà l'objection finale et celle qui semble avoir en cette matière de la création le plus de force au point de vue de la révélation. Or, remarquez que, encore que Dieu ait agi par bonté, du moment qu'il agit, tous ses attributs sont en cause, il ne peut pas les séparer. — Ainsi, bien que Dieu soit déterminé à agir par sa bonté, comme il n'agit jamais que dans la totalité de son être, il agit avec sa justice comme avec sa puissance. Nul être, ici-bas, ne peut dépouiller Dieu de ses attributs et le condamner à l'impuissance, parce qu'il userait mal de ses dons. Je vous fais par bonté, c'est mon motif, mais de ce que je prévois que vous abuserez de mes dons, ma puissance, ma souveraineté, ma justice et ma bonté ne me seront pas retirés. L'être fini, méchant, ne peut pas ôter à l'être infini, agissant par bonté, la toute puissance de l'exercice de ses facultés. Dieu a la possibilité d'être créateur, il peut créer par bonté avec sa justice et sa sagesse, tous ses attributs sont entrelacés; et par conséquent, nous tomberons et la création tout entière avec nous, sous le triple empire de la bonté de Dieu, de la justice de Dieu et de la puissance de Dieu, encore que le motif déterminant de son action ait été la bonté; car Dieu ne peut pas se scinder, du moment qu'il agit, il est comme un être qui agit avec toutes ses facultés et qui ne peut pas séparer de son action une partie de ses facultés en faveur de l'autre.

Mais ce n'est pas tout, Dieu n'a pas fait des individus, il a fait un monde et un seul monde; tous les individus se lient, il y a des pères et il y a une postérité; il y a d'Adam à la fin du monde des êtres enchaînés dans des séries ininterrompues. Dieu ne peut toucher à un seul être de ces séries sans toucher et anéantir toute sa postérité. Eh bien! parce que mon père, parce que un de mes aïeux, car mon père est trop près de moi pour que je le nomme dans de semblables suppositions, mais parce que l'un de mes aïeux éloignés aurait été mauvais, parce qu'il aurait pu abuser des dons de Dieu, est-ce que sa postérité à cause de sa faute devait être anéantie, est-ce que toute sa série devait être arrêtée par sa faute, par son ingratitude, est-ce que moi, son descendant illuminé, je l'espère par la grâce de Dieu, me confiant dans sa miséricorde, attendant de sa bonté mon salut, est-ce que je ne bénis pas la vie, est-ce que je n'aurais pas eu le droit de maudire à la fois, et l'aïeul qui me l'aurait ôtée par sa faute, et Dieu qui pour la faute de cet aïeul m'aurait condamné au néant, moi et tous ceux qui auraient pu venir après moi si je fusse resté dans l'ordre de la série génératrice. Donc il faudrait dans ce cas-là que

Digitized by Google

Dieu sacrifiât le mauvais au bon; il faudrait que dans une série qui contient un million de personnes pour un certain nombre qui serait mauvaise, il sacrifiât toutes les autres; car Dieu ne peut pas toucher au père sans toucher à l'enfant, Dieu ne pouvait pas anéantir Adam sans anéantir toute sa postérité, il ne pouvait pas anéantir un être sans anéantir toute sa descendance; et ainsi il n'avait pas à choisir entre un être qui pouvait méconnaître ses dons et se perdre, et entre des séries tout entières mêlées de bons et de mauvais, de manière qu'en anéantissant ce qui aurait été mauvais il aurait anéanti à la fois ce qui aurait été bon. Dieu a préféré les bons; il avait raison de préférer les bons. Il a préféré le tout qui est bon au petit nombre ou à la particularité qui est mauvaise; et cette espèce d'égoïsme avec lequel nous nous plaçons en dehors des mondes et des êtres, posant notre existence sur un piédestal solitaire, en demandant compte à Dieu de ce qu'il a fait comme si seuls au monde nous n'avions pas d'ancètres avant nous et de postérité après nous, ce n'est pas seulement de l'injustice, ce n'est pas seulement une absurde métaphysique, mais c'est en même temps méconnaître le tout pour la partie, c'est un grain de poussière qui s'élève contre Dieu pendant que tous les mondes chantent le cantique de David : *Cantavi cantitum novum quia in æternum misericordia ejus*. Chantez éternellement le cantique de Dieu, parce que sa miséricorde est éternelle.

Voilà comment j'ai résolu pour moi cette objection, comment en définitive je comprends que la bonté aussi bien que tous ses attributs sont justifiés dans le motif de la création. Entrez donc dans la véritable position qui vous est faite. Vous êtes des créatures, vous avez été faits par bonté, vous êtes dépendants, mais vous êtes dépendants de quelqu'un qui vous a mis au monde parce qu'il vous a aimés le premier; cherchez à lui rendre amour pour amour, et continuez à venir avec nous étudier cette matière de votre destinée dont nous venons de poser les premiers linéaments, et que nous poursuivrons en vous montrant bientôt tous les points généraux de la création, qui achèveront de vous expliquer les anomalies apparentes qui peuvent encore chagriner vos esprits.

Digitized by Google

DISCOURS
POUR LE JOUR DE L'ASCENSION,

PAR L'ABBÉ DEPLACE.

Jésus était hier, il est aujourd'hui, il sera dans les siècles des siècles!
(St. Paul aux Hébreux.)

C'est la grandeur de Dieu d'être partout et de remplir le monde entier de sa présence et de son action! C'est la grandeur de Jésus-Christ Homme-Dieu, de n'être absent et par conséquent de n'être étranger à aucune des époques de la vie de l'humanité. Il était hier, dit l'apôtre, il est aujourd'hui, il sera dans les siècles des siècles. Il était hier! le passé lui appartient, et personne ne saurait le lui disputer. Quand il est encore au sein de son Père, toutes les traditions le proclament d'avance; les raisons les plus hautes l'appellent nécessaire; les prophètes se succèdent sans interruption pour parler de lui au monde; un peuple, l'aîné de la race humaine ne vit que de son attente; et jusque parmi les ténèbres de l'idolâtrie, la foi universelle croit à sa venue; comme vers le soir, lorsque la nuit est au firmament, vous croyez au jour et au soleil du lendemain!

Quand il paraît dans le monde, sa figure s'élève si haut à l'horizon du monde moral, elle resplendit d'un tel éclat de sagesse, de sainteté et de puissance, qu'elle laisse dans l'ombre toutes les figures des sages, des législateurs, des héros. Quand il meurt! il n'en a que plus de vie et d'influence; le monde reste soumis et tributaire de sa puissance! Les autres grands hommes qui ont paru dans l'univers n'ont occupé qu'un moment dans le passé, dans ce jour d'hier de la race humaine. Jésus-Christ occupe tous les instants, toutes les heures, les jours tout entiers; il vit avec tous, au-dessus de tous, plus glorieusement que tous.

Il est aujourd'hui! ce n'est pas seulement un souvenir, ce n'est pas un nom le plus illustre et le plus grand de tous; c'est une réalité contemporaine, et la plus glorieuse sans comparaison. On le prie, c'est comme quelqu'un qui écoute; il entend les prières qui s'adressent à lui. On s'occupe de lui, c'est comme d'une puissance du présent avec laquelle il faut compter. On le hait et on le combat; c'est comme un ennemi qui est debout, qui se défend, qui attaque, qui triomphe et qui règne. On lutte avec lui; c'est comme avec un chef qui envoie ses soldats, qui marche devant eux, qui tient entre ses mains la victoire, qui, quand il lui plaît, sait l'enchaîner à sa cause.

Enfin, de tous les grands hommes qui ont paru, on parle d'eux au passé; on dit, des sages: Platon a écrit ce livre! des législateurs: Charlemagne a

fondé cette institution! des conquérants : Napoléon a gagné cette victoire! — On ne parle pas de Jésus-Christ au passé ; il parle aujourd'hui, il gouverne aujourd'hui ; il remue le monde aujourd'hui ; il est ! c'est toujours aujourd'hui. Il a été, il est surtout, il sera !

Et c'est là l'ambition suprême des grands hommes : être après soi et se survivre au-delà de la tombe ! Dieu a mis cet instinct dans tout ce qui vit, depuis le chêne qui renaît par son gland dans un chêne nouveau jusqu'à l'homme qui a reçu la puissance de continuer sa vie dans une postérité qui le reproduit. Les grands hommes aspirent à se survivre en laissant après eux la meilleure portion d'eux-mêmes. Les sages veulent briller après la mort et faire penser le genre humain d'après eux : les conquérants jusqu'au bord de la tombe rêvent l'empire, si ce n'est pour eux-mêmes, du moins pour les peuples auxquels ils ont reçu la mission de donner la gloire ; les législateurs prétendent encore du fond de la tombe gouverner les hommes par leurs institutions. Ce n'est qu'un rêve et qu'une chimère pour les grands hommes ; mais c'est une réalité pour Jésus-Christ. L'avenir lui appartient comme le présent et le passé ; et sa gloire dans ce qui n'est plus lui garantit encore sa gloire future dans tout ce qui sera. C'est ce que je me propose de vous montrer dans ce discours.

Que voyons-nous dans ce roi vainqueur dont nous célébrons aujourd'hui le triomphe? Quitte-t-il pour jamais le peuple qu'il a sauvé sur le calvaire. Avec lui, la vérité religieuse va-t-elle remonter aux cieux, et ce divin soleil de nos âmes ne se lèvera-t-il plus sur le monde? Non, celui dont nous célébrons l'ascension glorieuse, c'est le docteur de la vérité, le souverain des cœurs, et ce docteur maintiendra invinciblement pendant dix-huit siècles l'intégrité toujours subsistante de sa doctrine ; ce prêtre exercera toujours son sacerdoce dans la succession non interrompue de ses prêtres, et, pendant dix-huit siècles, ce législateur Dieu continuera indéfectiblement sa souveraineté dans un pontife, dans un vicaire visible. En trois mots : survivance de Jésus-Christ dans sa doctrine, survivance de Jésus-Christ dans son sacerdoce, survivance de Jésus-Christ dans un pontificat suprême. Voilà quel sera l'objet de ce discours.

Il semble qu'il a été facile à Jésus-Christ de se survivre dans sa doctrine, et toutefois il n'en est pas ainsi. Si nous voulons réfléchir, nous verrons que cette survivance était impossible à moins d'un miracle qui demande toute la puissance de la divinité.

D'abord, qu'est-ce que l'Évangile? Ce n'est pas comme toutes les doctrines, une pure théorie morale, c'est encore une loi qui s'impose souverainement. Que Jésus-Christ se fût présenté aux hommes comme le plus grand des sages, certes les admirateurs n'auraient pas manqué à ses leçons ; des hommages qui n'eussent coûté aucun sacrifice eussent été si peu de chose, que vraiment l'humanité l'eût proclamé le premier de ses sages. Mais il se présente d'une autre façon ; il ne vient pas demander de l'admirer, mais d'obéir. Peu lui importe qu'on dise en l'entendant, que son Évangile est une doctrine sublime et surhumaine, si on n'ajoute en même temps que c'est la vérité. En un mot,

Digitized by Google

Jésus-Christ vient s'ériger à lui-même une chaire au milieu du monde, et il s'agit d'apporter au pied de cette chaire, non pas des admirations stériles, mais la meilleure portion de sa liberté pour ne la reprendre jamais.

Certes, ou l'homme aurait changé de nature, ou il va se révolter avec tous ses penchants contre une telle loi; plus cette doctrine est belle, surhumaine, divine, plus la répulsion sera violente; car chaque beauté, chaque trait de divinité emporte quelque chose de la liberté humaine. Je le répète, ou l'homme cessera d'être l'homme, ou il se soulèvera avec toutes ses inclinations, pour étouffer, s'il se peut, cet Évangile au berceau.

Ce n'est pas tout, l'Évangile n'est pas seulement la plus sévère des doctrines, c'en est encore la plus exclusive. Au fond, voyez les doctrines humaines, celles que les hommes ont créées dans leurs écoles ou dans leurs livres; ces doctrines ne sont pas intraitables. Pour si absolues qu'elles se donnent, elles savent au besoin se sauver d'une répulsion universelle par des concessions faites à propos. Mais il n'en est pas ainsi de l'Évangile. A la bonne heure, que l'homme qui a besoin d'indulgence accorde à autrui ce que demain il réclamera lui-même; qu'il cède pour qu'on lui fasse grâce; mais l'Évangile ne demande pas de grâce, il n'en accorde pas. L'Évangile veut la foi tout entière, la foi seule. L'Évangile, c'est comme Dieu; il dit: Je suis! il n'y a que moi! Comprenez-vous maintenant les obstacles que devait rencontrer la perpétuité de cet enseignement divin? Ne voyez-vous pas que c'était s'attaquer à toutes les doctrines, à toutes les écoles, à tous les maîtres; leur dire à tous : taisez-vous, retirez-vous, on ne vous doit rien. Irez-vous vous imaginer que l'orgueil humain se résignera à un tel mépris? C'est impossible. L'orgueil de l'homme pardonnera à tout, paradoxe, rêve, folie, immoralité, s'il le faut; à l'Évangile, jamais! Si une main divine ne le soutient, seul, sans appui, face à face avec toutes les haines, l'Evangile est perdu.

Mais voici qui met le comble à tout. Cet Evangile, la plus sévère des doctrines, est en même temps ce qu'il y a de plus dominateur dans le monde. Il ne ressemble pas à ces religions faites de main d'homme, qui s'enferment dans un sanctuaire, dans un livre, qui attendent l'humanité, mais qui ne savent pas aller à elle pour s'en emparer, pour s'en saisir. Non, pour l'Évangile, vivre, c'est agiter le monde, c'est parler à tous, toujours, de toutes les manières; c'est se placer sur toutes les voies de l'homme, se placer dans l'intelligence, dans la conscience, tendant tous ses ressorts afin d'y entrer, de s'en emparer et d'y établir son empire. Aussi, nulle ambition plus active et plus envahissante que la sienne. Vous avez beau vous tenir à l'écart, il ira jusqu'à vous; vous avez beau fuir, on vous poursuivra; vous avez beau élever mille et mille barrières, il passera par dessus et il entrera.

Il est vrai que vous resterez toujours libre d'accepter ou de n'accepter pas; si vous ne voulez pas dire : je crois, on n'emportera pas votre conscience; vous êtes même libre de le blasphémer et de le persécuter; mais que vous le vouliez ou que vous ne le vouliez pas, on vous forcera à voir, à entendre, à vous occuper de cette doctrine, ne fût-ce que pour la maudire. Oui, bon gré, mal gré, résignez-vous à la voir toujours, partout, à vous entendre appeler

Digitized by Google

par elle. Toujours le trouble; le repos, jamais! jusqu'à ce que l'Evangile s'empare de la conscience, qu'il soit maître et triomphe.

Or, je dis que tous les instincts de la liberté de l'homme vont se soulever; je prétends que toutes les passions non-seulement vont se défendre, mais s'attaquer à l'Évangile avec une sorte de rage, parce qu'il y va pour elles, non de l'empire, mais de la liberté et de la vie.

Certes, les haines et les injures ne lui ont pas manqué. On a commencé d'abord contre lui par la violence. Pour empêcher l'Évangile d'aller aux hommes, la haine a mis entre les hommes et l'Évangile les glaives, les boucliers, les échafauds; rien de cela n'a réussi; l'Évangile a fait son chemin à travers les échafauds et les glaives. Alors, la haine s'est dit à elle-même : Nous ne pouvons empêcher l'Évangile de venir aux hommes, eh bien! empêchons les hommes d'aller à l'Évangile. Parce que l'homme est jaloux de sa raison, on a prêté à l'Évangile la contradiction et l'absurdité; parce que l'homme est jaloux de sa liberté, on en a fait une doctrine de servitude; parce que l'homme tient à une société par toutes ses fibres, on en a fait une doctrine anti-sociale, une doctrine contre-nature; parce que l'homme veut la perfection de son être et de sa vie, on en a fait une doctrine d'immobilité et de mort. La calomnie n'a pas été plus heureuse que la violence. L'Évangile s'est fait jour par sa seule lumière, et le flot du genre humain, un instant suspendu et arrêté, ne s'est précipité vers lui que plus impétueux et avec plus de force.

Restait une troisième ressource, la haine l'a saisie. On ne pouvait la détruire, on a essayé de l'altérer. Depuis dix-huit siècles, il n'est pas une seule secte, un seul maître d'erreur qui n'ait prétendu altérer l Evangile, qui n'ait prétendu en être venu à bout. Vains efforts, et vaines prétentions! Si vous aviez altéré l'Évangile, vous seriez vainqueurs, et si vous étiez vainqueurs contre un ennemi qui est à terre, vous ne recommenceriez pas une guerre aussi acharnée. Si l'Évangile avait subi de votre main une seule altération, une seule! il serait mort comme doctrine religieuse; on ne se bat pas contre les morts, on les oublie.

Mais non, l'histoire à la main, je trouve que, depuis dix-huit siècles, vous ne cessez de le poursuivre, et que vous vous attaquez aux mêmes dogmes, à la même institution. Oui, vous venez de tous les pays, de toutes les écoles, chacun avec vos erreurs, et tous vous vous en prenez à la même doctrine; vous pouvez différer d'opinion, de siècle, de nation, mais tous vous avez toujours devant vous quelque chose de toujours un, de toujours immuable qui vous unit, malgré tout ce qui vous sépare, dans un but commun et de lutte et de haine. Et comment l'Évangile aurait-il pu varier, puisque vos accusations ne varient pas; comment de Jésus-Christ jusqu'à nous, ne serait-ce pas la même doctrine, puisque de votre part c'est toujours la même haine, la même matière de combat?

Désespérée, la haine a imaginé de nous faire de cette immutabilité même de l'Évangile un sujet d'accusation. Maintenant, elle ne nous dit plus : Vous avez changé; elle nous dit : Vous ne changez pas, tout se transforme autour de

Digitized by Google

vous, tout marche, et vous êtes toujours immobile, vous êtes toujours le même Evangile, la même doctrine.

Nous sommes toujours le même Évangile ! Ah ! nous vous rendons grâce, ô vous nos ennemis; nous avions besoin d'une preuve et vous nous la donnez; notre parole aurait pu paraître suspecte, mais on ne peut récuser la vôtre. C'est toujours le même Évangile ! Que diriez-vous si l'Évangile avait changé? Que diriez-vous si, pour s'accommoder au siècle, Jésus-Christ s'était fait une doctrine mobile qui reflétât la mobilité de vos systèmes? Trouverait-il grâce devant vous? Soyez francs et sincères dans la haine. Je me trompe, ou à l'instant vous poseriez vos armes, vous n'auriez plus devant vous un Dieu à combattre, vous n'auriez plus qu'un homme de plus à mépriser.

C'est toujours le même Évangile ! Ah ! je comprends que cela arrête et désespère votre haine ; car enfin, il est dur de combattre depuis dix-huit siècles et d'en rester toujours au même point. Tant de frais de science, de génie, si vous le voulez, tant de combats, de luttes, et être obligé de se dire que celui que l'on attaque a triomphé, que pour être vainqueur il faut être plus fort que le génie, le talent, la science, plus fort que toutes les forces de l'humanité toutes ensemble.

C'est toujours le même Évangile ! Et pourquoi pas le même, puisque de la part de l'humanité ce sont toujours les mêmes maladies morales et par conséquent les mêmes nécessités.

Toujours le même Évangile! Et pour qui donc, et pour quel siècle l'Évangile de l'humilité, si ce n'est pour le siècle de l'orgueil; pour quel siècle l'Évangile du détachement, si ce n'est pour le siècle de la cupidité; pour quel siècle l'Évangile de la pénitence, si ce n'est pour le siècle du plaisir ; pour quel siècle l'Évangile de toutes les vertus et de la vérité, si ce n'est pour le siècle de toutes les passions et de toutes les erreurs?

Enfin, toujours le même Évangile! Jusques à quand, ô hommes, vous ferez-vous à vous-mêmes des ténèbres volontaires? Comprenez donc qu'autre chose est ne changer pas, et autre chose est se mouvoir. Ce chêne qui croît au soleil de nos montagnes, il se meut de lui-même, et toutefois, il ne change pas, c'est toujours la même sève, la même vie, le même arbre roi des forêts ! Cet enfant qui cesse de grandir avec les années, c'est toujours une seule et même personne identique à elle-même, qui ne cesse de dilater sa vie, d'étendre son être. Il en est de même de l'Évangile; c'est toujours la même doctrine, mais qui marche encore par les conquêtes de ses apôtres, mais qui ne cesse de se développer avec la gloire de ses docteurs. C'est toujours le même évangile, immuable, mais qui, dans son immutabilité, ne cesse de se transformer en laissant entrevoir des traits toujours nouveaux de la vérité, qui garde son unité impérissable; c'est ce qu'il y a de plus ancien et de plus nouveau, ce qui est immuable, et cependant ce qui, dans un sens, change toujours. Car quoi de plus ancien et de plus nouveau que ce qui ne cesse de se manifester à nous par des communications toujours renaissantes, et nous ouvre sans cesse une source intarissable de vérité, de puissance et de dignité.

Digitized by Google

Ainsi, en premier lieu, Jésus-Christ se survit dans sa doctrine. Je dis, en second lieu, qu'il se survit dans la perpétuité de son sacerdoce.

L'Évangile a beau être un livre divin, s'il est seul et séparé du prêtre, il est condamné fatalement à ne pouvoir s'étendre. Ecoutez la sagesse antique :

« L'écriture, a dit Platon, peut garder un silence plein de majesté ; mais elle garde le silence ; elle ne sait pas ce qu'il faut dire à un homme et ce qu'il faut dire à un autre homme. Si on vient à l'attaquer et à l'insulter sans raison, elle ne peut pas se défendre, car son auteur n'est pas là pour la soutenir. Aussi, celui qui prétend conserver une doctrine immuable dans le monde par la seule écriture est un insensé. S'il possédait en soi les premiers principes de la vérité, il ne s'imaginerait pas qu'avec un peu de liqueur noire et une plume, on puisse la défendre contre l'inclémence des temps, et lui communiquer la puissance. »

Ce sont là les paroles de Platon.

Ainsi, au témoignage de cette raison supérieure, un livre seul, c'est-à-dire une doctrine fixée sur le papier par l'écriture ne peut se dilater, se mouvoir et se répandre dans le monde. Et voilà pourquoi Jésus Christ a suscité à son Évangile des protecteurs, pourquoi il a fait des apôtres qui lui prêtent leur voix pour parler et leurs mouvements pour agir, qui soient son bouclier pour la défendre et en même temps son glaive pour attaquer. C'est ainsi qu'il se survit et se survivra jusqu'à la fin des siècles.

Mais, comme l'Evangile, le sacerdoce éprouvait aussi à sa perpétuité de nombreux obstacles. D'abord, il faut que les protecteurs de l'Évangile se donnent corps et âme à la doctrine qu'ils prêchent ; il ne s'agit pas seulement d'accepter la vérité, il faut la personnifier en soi, il faut se transformer tout entier en elle, de telle sorte que la vie propre s'efface, que la vérité seule vive en nous.

Certes, il n'en est pas ainsi des autres doctrines. Lorsque les maîtres de la terre ont des initiés dont ils veulent faire des apôtres, pourvu que leur gloire de fondateurs reste inviolable, que leur nom soit inscrit sur le drapeau, que les conquêtes se fassent sous leurs auspices, ils sont contents. Ils souffrent sans trop de peine que leurs disciples mêlent leur esprit propre à leur esprit, leurs idées aux idées du maître, leur doctrine à sa doctrine.

Jésus-Christ ne souffre pas de tels apôtres. Il faut que le prêtre accepte l'Évangile dans toute sa pureté et sans y mêler rien de soi-même. Ne retranchez rien, ou vous êtes un barbare ; n'ajoutez rien, ou vous êtes un usurpateur ; n'y touchez pas, si ce n'est pour donner aux hommes ce que vous avez reçu du Ciel, ou vous êtes un sacrilége. En un mot, il faut que la doctrine reste tout entière en nous ; que nous nous effacions de telle sorte, que nous disparaissions devant cette puissance toujours et uniquement visible de l'Évangile.

Et croyez-vous qu'il soit facile de faire accepter une condition semblable à la liberté humaine ! Comprenez-vous maintenant ce que c'est que de créer un seul prêtre, un seul protecteur de l'Évangile ? Qu'est-ce donc que de lui en créer mille, cent mille ; que sera-ce de lui créer une suite non interrompue

Digitized by Google

de prêtres protecteurs et d'apôtres? Que sera-ce que de s'être promis à soi-même cette perfectibilité indéfectible du sacerdoce et de s'être tenu parole depuis dix-huit siècles?

Mais voici un obstacle nouveau. Non-seulement il faut que le prêtre ne mêle rien de soi à l'Évangile; mais il faut qu'il s'applique cet Évangile à lui-même, et avec une rigueur qui n'existe que pour lui.

A la bonne heure que d'autres doctrines permettent à leurs membres de mettre la sévérité dans les paroles sans être obligés de la mettre dans les actions. L'Évangile n'est pas un jeu de la pensée, c'est une conviction forte de l'âme; il veut les paroles, mais il veut les actions; il faut que qui le prêche le prouve. Le prêtre prêchera le sacrifice, l'Église ne lui épargnera pas les immolations; il prêchera le détachement du monde, l'Église lui dira : Renoncez-vous? On le forcera à s'abstenir de ce qui est innocent, afin de le détacher de ce qui est criminel. Il dira : Mourez aux sens! on l'obligera d'abdiquer les sens en soi-même. Il dira : Le corps n'est rien, l'âme est tout; on lui imposera de ne plus vivre ici-bas, si ce n'est pour les âmes.

Certes, s'il en coûte tant pour être disciple, qu'est-ce donc pour être apôtre? S'il en coûte tant pour être chrétien, que sera-ce donc pour être plus que chrétien? Quelle puissance ne faudra-t-il pas pour obtenir de tant d'êtres humains, dans tous les climats, dans tous les âges, jusqu'à la consommation des temps, qu'ils prennent cet engagement, qu'ils s'en fassent une loi inviolable, et d'avoir le droit de leur dire, s'ils ont failli une seule fois : Vous êtes un parjure.

Mais ce qui rendait plus difficile encore et éminemment impossible cette perpétuité du sacerdoce, c'est la condition même que Jésus-Christ fait à ses prêtres dans le combat et dans la lutte pour l'Évangile. Les autres doctrines associent leurs apôtres à leurs destinées; ils combattent pour leur propre triomphe, pour eux-mêmes; si la doctrine reçoit le culte de la postérité on reste immortel.

Jésus-Christ ne fait pas de conditions semblables à la liberté humaine. Il s'adresse à son apôtre et lui dit : Prêtre! mon Évangile aura des destinées diverses; une seule chose restera invariable, ton dévouement; il y aura des luttes, tu seras au premier rang, tu offriras ta poitrine aux premiers coups. Du triomphe, tu n'en prendras rien, tu renverras la gloire à Dieu seul. Prêtre! l'Évangile aura des jours d'immolation et d'opprobre; tu les subiras; c'est à toi de le confesser devant la science qui blasphème, devant la foule qui insulte, devant le pouvoir qui menace et qui frappe. Mais l'Évangile aura aussi ses grandeurs; on le portera sur le trône, on lui élèvera des autels. Prêtre! tu ne prendras jamais de sa gloire aucun de ses rayons pour t'en couronner toi-même, tu te tiendras à l'écart, tu t'abaisseras devant ses triomphes et tu te souviendras que tu es l'ouvrier de la vérité, son soldat, son martyr. Combats, souffre, meurs, s'il le faut, mais ne demande rien, rien si ce n'est le ciel et l'éternité.

Voilà quelles conditions Jésus-Christ a faites à son prêtre. Je vous demande si humainement et sans miracle, la liberté humaine pouvait les accepter? Eh

Digitized by Google

bien! oui elle les a acceptées : aucun siècle n'a été sourd à la voix de Jésus-Christ. Tous les âges et tous les peuples lui ont donné des protecteurs et des apôtres. Et cependant Jésus-Christ n'a pas ménagé à son sacerdoce les épreuves; aucune autre condition n'a connu plus de vicissitudes. D'où vient donc que le prêtre n'a jamais manqué ni à Jésus-Christ ni à l'Évangile? C'est que toutes les grandes idées ont leur racine dans la nature humaine, source d'immortels dévouements; c'est que la cause de la justice est la cause de la conscience; c'est que Dieu a mis au fond de tout cœur d'homme, l'amour du bien, et jusqu'à la fin des siècles il se trouvera des hommes qui seront heureux de donner le tribut de la vie et du sang pour la cause sacrée de la patrie! Voilà ce qui explique le dévouement éternel des apôtres à Jésus-Christ. Il n'y a rien de plus souverain que le cœur de l'homme, que la vérité et l'Évangile, c'est la vérité; il n'y a rien qui parle plus fortement à l'homme que le nom d'un Dieu, de Jésus-Christ; il n'y a rien qui remue plus énergiquement notre être, qui nous entraîne plus à l'héroïsme que les exemples de dévouement qu'a donnés Jésus-Christ, qui souffre et qui meurt en Dieu, pour la vérité et pour les hommes!

O Dieu! parlez au monde, et votre voix sera entendue de tous les siècles; aucune contrée ne vous sera stérile, aucune génération ne vous sera rebelle; vos prêtres vous viendront des quatre vents, du nord, du midi, de l'orient et de l'occident; toutes les nations et toutes les tribus s'uniront pour vous donner une recrue toujours renaissante de protecteurs et d'apôtres. L'hérésie qui ne veut pas vous connaître, l'idolâtrie qui ne vous connaît pas encore, vous garderont des apôtres et des élus pour votre sacerdoce. L'humanité aura beau perdre le meilleur de sa vie et de son sang parmi les luttes de la nuit, toujours elle conservera assez de sève, elle gardera assez de jeunesse pour produire vos prêtres. Vous serez vainqueur, ô Christ! votre espérance sera justifiée, et jusqu'à la consommation des siècles vous aurez des hommes pour vivre en eux, pour parler par eux, pour prêcher par eux la vérité jusqu'à la fin des temps!

Et c'est ce qui est arrivé. Jésus-Christ se l'était promis à lui-même; l'avenir a accompli sa promesse. Regardez le présent; est-ce que la figure du prêtre y est étrangère. Regardez le passé; où ne trouvez-vous pas le prêtre? Vous estimez qu'il y paraît trop et vous voudriez le voir plus à l'écart et dans l'ombre. Il est vrai que vous dites tous les jours que l'avenir ne ressemblera pas au présent ni au passé, qu'il garde à Jésus-Christ l'abandon définitif de la race humaine. Voilà dix-huit siècles que vous dites cela; toujours les siècles vous ont donné tort. Mettons de côté la parole de notre maître, ne tenons plus compte de sa divinité, laissons la certitude de son avenir, qui de vous ou de nous a droit de compter sur cet avenir, ou de vous à qui il a toujours donné tort, ou de nous à qui il a toujours donné raison? Pour que vous triomphiez, il faut des miracles; pour que nous triomphions, il suffit du cours naturel des choses: il faut pour vous que le monde soit bouleversé, qu'il voie ce qu'il n'a pas encore vu depuis dix-huit siècles. Vous êtes vaincus! Il suffit

Digitized by Google

que le monde reste ce qu'il est, que l'humanité voie ce qu'elle ne cesse de voir depuis dix-huit siècles, et nous sommes vainqueurs!

Survivance de Jésus-Christ dans sa doctrine et dans son sacerdoce. Survivance encore de Jésus-Christ dans la souveraineté spirituelle d'un pontife suprême.

L'Évangile ne pouvait se passer du prêtre; le prêtre à son tour porte en soi une infirmité; une seule doctrine et plusieurs protecteurs, l'unité de l'Évangile est évidemment en péril, si une puissance supérieure ne vient réagir sur le sacerdoce pour le surveiller, l'unir, l'enchaîner à cet Évangile qui est toujours un. Aussi écoutez le Maître : « Voici que je vous envoie prêcher à toutes les créatures! » Voilà bien le sacerdoce avec sa multiplicité. Et puis encore : « Voici que moi, le Christ, je dis à toi Simon fils de Jean, tu es pierre et sur cette pierre je bâtirai mon église! » Entendez-vous, chrétiens? Voici l'Évangile confié à plusieurs : je vous envoie prêcher! Et voici l'Évangile et le sacerdoce tout ensemble réunis dans les mains d'un seul : *Tu es pierre*. Voici le grand mystère accompli; en unissant toutes choses dans un seul, il est tout dans tous, il fait toutes choses pour tous. C'est ainsi que Jésus-Christ se survit à lui-même d'une troisième façon, et la plus auguste de toutes, dans la souveraineté indéfectible du pontife romain.

Mais certes, si l'Évangile et la perpétuité du sacerdoce présentaient tant d'obstacles, que devait-il en être de l'établissement de la souveraineté spirituelle et indéfectible? Au fond, qu'y a-t-il qui soit l'objet de haines aussi décidées que l'autorité souveraine tout entière se résumant en un seul? Voyez les luttes de la liberté humaine contre la souveraineté, et cependant, qu'est-ce qu'un pouvoir humain si absolu qu'on le suppose? Quand il frappe! mais son sceptre, comme le bâton de Tarquin, ne peut atteindre que quelques têtes plus hautes qui dominent les autres; il oublie le vulgaire : tout se réduit pour le peuple à ne figurer que dans une portion plus ou moins étroite de ce cercle où se meut la liberté humaine, voilà tout.

Mais que l'autorité spirituelle suprême est saisissante, absolue! Elle en e dans l'intelligence et elle dit : Vous penserez de cette façon et pas d'une autre, ou vous seriez anathèmes. Elle se fait ouvrir les consciences et elle dit : Ne faites pas ceci, je le défends; faites cela, je l'ordonne; elle cite devant soi les actions, elle en demande compte à la volonté humaine : Pourquoi avez-vous fait ceci, pourquoi avez-vous omis cela? Et vous croiriez qu'une telle puissance va s'établir pacifiquement dans le monde? vous mourriez mille fois plutôt que de le souffrir, non pas dans le foyer domestique, mais dans la société. Vous vous imaginez qu'on va lui ouvrir tranquillement les portes de la conscience, lui remettre sans résistance les rênes de l'autorité spirituelle; prendre en soi-même tout ce qui pense, agit, tout ce qui est capable de bien et de mal et lui dire : Cela est à vous, gouvernez tout, dirigez tout! Cela ne se peut pas; il est nécessaire que l'homme lutte en désespéré contre une autorité en apparence si menaçante et si oppressive.

Et aussi les luttes n'ont pas manqué. Deux puissances mènent ici bas le

Digitized by Google

monde: la force et les idées ; l'autorité spirituelle les a eues toutes deux contre elle.

Elle a été aux prises avec la force. Quand des princes qui s'égaraient ont voulu en finir avec Jésus-Christ, avec l'Eglise, ils se sont attaqués au chef de l'Église, au vicaire de Jésus-Christ. Les pontifes ont connu l'exil, les fers, les échafauds; ils ont tenu la force en échec. Et, en effet, qu'y a-t-il de plus inviolable que l'âme; n'est-il pas vrai que, si elle ne se livre elle-même, nulle violence ne saurait la saisir; elle se rit des tourments; elle reste maîtresse d'elle-même. Eh bien! nos pontifes souverains des âmes ont participé à cette liberté et à cette inviolabilité de l'âme où ils ont leur trône. Vainement les bourreaux se sont attaqués à eux; ils ont pu tuer un homme, mais ils n'ont pas tué le vicaire de Jésus-Christ. L'Église leur a abandonné sur un échafaud sanglant, un cadavre de martyr, et à l'instant même elle a recommencé la représentation visible de Jésus-Christ dans un nouveau successeur de Pierre. Les persécuteurs sont morts à la peine; il n'y a eu qu'un saint de plus sur l'autel; il n'y a pas eu un pontife de moins sur la chaire suprême. Jésus-Christ a vaincu, sa parole a été accomplie: Tu es pierre, etc.

Les idées n'ont pas été plus heureuses que la force. Pas un peuple qui n'ait eu son hérésie, pas un siècle qui n'ait vu son sectaire s'attaquer à la chaire romaine. A côté de la génération de nos pontifes s'est élevée une génération de sages selon le monde, pour leur disputer la puissance. Il n'est pas une erreur qui, en tombant, ne laissât dans cette arène une étincelle pour rallumer l'incendie; pas un chef de secte qui n'appelât un successeur, et ne s'écriât comme cet ennemi de Carthage:

« *Delenda est Carthago.* »

Et tous, dans leurs temples, entendaient l'avenir répondre à leur appel; tous les éléments de succès étaient entre leurs mains, le talent, le génie souvent, plus souvent encore la force et le pouvoir, l'opinion égarée quelquefois, les passions toujours. Enfin, ils ont passé, et les pontifes suprêmes sont restés debout, comme la vérité qu'ils représentent. Comme on voit une colonne s'élever aux rives d'un grand fleuve; chaque flot se heurte à sa base et s'y brise; chaque vague vient tour à tour jeter son écume, et chaque vague se perd sous la violence même de ses efforts: Ainsi s'élève, au milieu du monde, la colonne immortelle de la chaire suprême; chaque erreur vient mugir à ses pieds et retombe dans le silence; chaque système vient se heurter à cette pierre posée de la main de Dieu, chaque système s'y brise. Le monument séculaire n'en est pas même ébranlé; il reste sur sa base, immobile, portant toujours le phare divin qui s'allume dans les cieux, et qui éclaire ici bas l'humanité!

Mais si l'établissement de la souveraineté spirituelle a trouvé tant d'obstacles dans sa nature, elle n'en a pas trouvé moins dans le mode même de sa transmission. L'Évangile, le sacerdoce, l'Église, tout repose sur un seul homme institué divinement sans doute, mais qui est un homme, qui reste exposé à toutes les infirmités de l'homme. Toute violence peut trancher cette vie, qui d'ailleurs doit finir inévitablement un jour. A chaque pontife mort

Digitized by Google

voilà la représentation de Jésus-Christ évanouie; à chaque successeur de Pierre, qui descend au tombeau, il faut que le Christ se ressuscite lui-même dans une autre image de sa puissance, dans une personnification nouvelle de son autorité. Mais au moins si, en perpétuant ses vicaires sur leur trône, il cherchait, pour leur confier son autorité visible, le génie et la sainteté solennellement reconnus par l'opinion publique; puisqu'il doit intervenir dans l'institution par un miracle, que lui en coûterait-il d'aller à la vertu, au talent, à toute la supériorité morale et intellectuelle, de prendre dans l'humanité ce qu'il y a de plus grand, de plus glorieux, de plus vénéré, et de le porter de ses mains sur les hauteurs du Vatican.

Ce miracle, il ne l'a pas fait, ou plutôt il le fera, mais d'une autre façon. Jésus-Christ laissera à la liberté humaine qu'il assiste sans doute, mais qu'il ne violente jamais, la mission de désigner par son choix le dépositaire de sa puissance suprême. Le pouvoir, le plus haut qui soit sous le soleil, il le transmettra par l'élection, c'est-à-dire par celui des modes de transmission le plus orageux de tous, celui qui remet le plus souvent l'autorité en question, qui offre le plus de chances aux passions humaines, qui a perdu le plus de peuples, celui qui ne donne à des élus aucune de ces forces du temps et dont il n'y a jamais eu que trois exemples depuis que les siècles existent: Alexandre, César et Napoléon. Chacun des successeurs de Pierre sortira du choix libre; entre ses représentants, il n'y aura aucune communauté de sang et de parenté humaine; ce n'en sera qu'une gloire de plus; dans cette dynastie sans égale, ils seront tous des souverains spirituels du sacerdoce. Melchisedech nouveaux, on ne demandera pas leur empire à leur mort; on se souviendra de cette généalogie surnaturelle de la grâce; on se souviendra qu'ils sont du sang du pêcheur de Galilée qui s'attacha au Christ, et il n'y aura que plus de gloire pour l'unité de la représentation de Jésus-Christ.

Mais plus la dignité est haute, plus l'homme est exposé à succomber. Il faut donc que Jésus-Christ accomplisse des prodiges; il faut que de cette faiblesse de l'homme il fasse sortir la puissance de l'Église; qu'il tire sans cesse de lui-même une mesure renaissante de sagesse, qu'il supplée ce qui manque à l'homme pour les besoins de l'Église. Qu'est-ce que cela, si ce n'est le miracle de la prééminence, si ce n'est se créer à soi-même l'obligation d'une intervention surnaturelle, et cela jusqu'à la fin des siècles?

Jésus-Christ fera ce prodige; il perpétuera et il a perpétué l'autorité dans les successeurs de Pierre, sans que, depuis dix-huit siècles, ils aient perdu une seule de leurs forces, un seul de leurs droits et de leurs pouvoirs; cela ne s'est vu nulle part, ni dans l'ordre temporel, ni dans l'ordre spirituel. Dans l'ordre spirituel, il n'y a que Rome qui ait gardé, de Jésus-Christ à nos jours, une suite indéfectible de pontifes. Si quelques sectes plus heureuses ont résisté aux coups du temps, elles ont toujours vu devant elles Pierre ou ses successeurs; sans eux non-seulement elles n'auraient pas eu de postérité, mais elles n'auraient pas même connu l'existence.

Dans l'ordre humain, aucune dynastie ne s'est éternisée sur un trône; le pouvoir n'a cessé de courir de race en race; tantôt c'est le temps qui a épuisé

Digitized by Google

la sève des races royales, tantôt ce sont les révolutions qui ont ouvert les abîmes où elles ont disparu; toutes ont passé.

Les nations n'ont pas été plus heureuses que les dynasties; combien de grands peuples qui sont restés sur le chemin du passé, qui ne sont pas venus jusqu'à nous; combien d'illustres nations ont perdu jusqu'à leur nom dans les transformations de la conquête.

La souveraineté spirituelle du vicaire de Jésus-Christ n'a ressenti aucune de ces secousses qui ont ébranlé le monde autour de lui. Du haut de son trône immuable, il a vu naître, renaître et mourir les dynasties, les peuples et les empires; il s'est trouvé devant tous les berceaux pour les bénir; il s'est trouvé auprès de toutes les tombes pour y prier. Étranger aux agitations du temps, placé en quelque sorte déjà dans cette éternité où il guide les hommes, il ignore les vicissitudes de l'un et semble partager l'immutabilité de l'autre.

Et qu'on ne dise pas que son empire, lui aussi, a connu les révolutions. Il a pu y avoir des changements dans les sujets de la puissance, il n'y en a pas eu dans la puissance elle-même. Vainement vous me nommerez des peuples qui lui disaient autrefois : mon père! qui l'appellent aujourd'hui un étranger. Pauvres peuples qui se sont égarés, combien d'autres ne les ont pas remplacés? Son empire est comme un grand fleuve; il a pu quitter le lit ancien, mais pour se faire un lit nouveau, pour agrandir son cours, dilater ses rives et se jeter sur des plages nouvelles.

Cesse donc la haine de nous dire que l'auréole vieillit au front de nos pontifes, que leur influence s'en va, que leur autorité décline.

Leur autorité décline! Certes le moment est bien choisi pour une telle injure, alors que son pouvoir temporel, symbole de son pouvoir spirituel et condition de son indépendance, resplendit d'un incomparable éclat; alors que toute bouche salue le pontife de Rome du nom de grand, que sa gloire a rempli les deux mondes et est devenue catholique comme sa souveraineté.

Son autorité décline! Mais qu'a-t-il perdu que vous lui ayez enlevé; quel est le pouvoir qu'il possédait à l'origine, qu'il n'exerce plus aujourd'hui? Quel est le droit des successeurs de Pierre qu'il ait reçu de ses devanciers qu'il ne puisse se promettre même humainement de transmettre à ses successeurs? Qu'est-ce donc qui ne se rallie pas aujourd'hui à son autorité par une vertu qui sort de lui, comme à l'autorité de Dieu même? Le fait peut lui manquer; mais le droit lui reste à jamais inviolable.

Enfin, son autorité décline! Mais regardez donc à l'orient, à l'occident, sous les glaces des pôles, sous les feux des tropiques, est-ce que partout il n'y a pas des peuples qui sont à lui? Est-ce que tous les royaumes ne lui demandent pas ou n'acceptent pas de lui leurs pasteurs? Est-ce que quand il envoie ses évêques aux fidèles dispersés aux quatre vents, est-ce qu'ils ne viennent pas remettre leurs âmes entre les mains de ceux qu'il a consacrés? Est-ce que, quand il a écrit sur un morceau de papier : Pie IX, pape! est-ce que du couchant à l'aurore, du midi au septentrion, les peuples ne disent pas à ses envoyés : nous sommes votre peuple ou vos enfants? Est-ce qu'il y a une puissance qui reçoive des hommages comme cette puissance? Est-ce que

Digitized by Google

la souveraineté de la gloire ou du génie s'empare de la foi de l'homme comme cette puissance que vous prétendez qui s'en va ?

Ah! déclinez de la sorte, déclinez toujours, puissance infinie de notre chef, de notre père! oui! déclinez de la sorte, quand tout le reste tombe; en vous emparant de la foi et de l'amour, quand autour de vous l'humanité ne croit rien, n'aime rien. Voilà, ô père! le vœu le plus cher de vos enfants; puissiez-vous ne connaître jamais d'autre épreuve qu'un déclin aussi glorieux et qu'une chute qui ressemble si fort à un triomphe!

Jésus-Christ se survit dans sa doctrine, dans son sacerdoce, dans l'autorité spirituelle de son représentant visible ici bas, le pontife romain. Voilà, chrétiens, les traits de sa puissance et de sa gloire.

Sans doute la révolte et la haine ne cesseront de faire entendre jusqu'à la fin des temps la voix du doute et du blasphème; mais qu'importent ces cris du doute et de l'incrédulité auprès des adorations, des hommages, de la foi de dix-huit siècles? Lorsque, autrefois, ces vainqueurs de l'antique Rome montaient au Capitole traînant à leur suite et enchaînés à leur char les rois et les soldats captifs, ces ennemis vaincus, et toutefois non-soumis, avaient encore dans le cœur et sur les lèvres des cris d'imprécation contre leur vainqueur; mais la grande et solennelle voix du peuple romain couvrait ces cris d'une haine impuissante; le triomphateur ne les traînait pas moins à sa suite jusqu'aux autels du Capitole!

Voilà dix-huit siècles que Jésus-Christ s'avance de victoires en victoires sur cette grande route des siècles, qu'il marche de conquêtes en conquêtes jusqu'à son éternité; autour de lui sont les peuples innombrables que des conquêtes de sa croix conduisent à sa suite! Il entraîne, lui aussi, à son char les générations de ses ennemis vaincus et toutefois non-soumis. Les cris du blasphème et de la haine veulent aussi se faire entendre au milieu du triomphe du Fils de Dieu; mais la grande et solennelle voix du monde catholique étouffe ces cris de blasphème solitaires, et les adorations de dix-huit siècles couvrent les cris du doute et de l'incrédulité! Unissons-nous à cette pompe triomphale; mêlons aussi notre chant de reconnaissance au chant de triomphe qui retentit dans les cieux, et disons tous ensemble au Dieu vainqueur dont nous célébrons la victoire, au Dieu immortel, maître, prêtre et souverain de l'humanité : A lui la gloire, la vénération et les hommages de l'humanité dans tous les siècles des siècles! Ainsi soit-il!

Discours pour le jour de la Pentecôte.

JÉSUS-CHRIST BIENFAITEUR DE L'HUMANITÉ.

Répandre la vie sur le monde, toujours croître et ne jamais mourir, passer impérissable au travers des âges qui s'enfuient; les inonder de force et de lumière, faire éclore sous ses pas toutes les grandeurs et toutes les vertus; emporter l'humanité dans sa course puissante; telles sont les destinées promises à Jésus-Christ. Dieu lui a dit de marcher et il marche, et il pousse en avant le monde, et jusqu'à la fin il fera comme l'astre dominant autour duquel devront graviter les hommes et les peuples.

Jamais, chrétiens, jamais peut-être, ce beau caractère d'immortalité ne parut si visiblement qu'à cette époque de la durée où nous est échue l'existence. Jamais, peut-être, la religion de Jésus-Christ ne parut si voisine d'une ruine complète; jamais, peut-être, jamais elle ne fût si rapprochée d'un complet, d'un absolu triomphe. Et en effet, au premier coup-d'œil qu'on jette autour de soi, il semble que presque à coup sur on pourrait prophétiser la ruine de l'ancienne foi : le respect de toutes les lois divines affaibli, l'autorité des traditions méconnues; plus de liens pour les esprits, plus de croyances communes pour coordonner les éléments épars de l'humanité, et le transformer en un tout régulier et harmonique. De là, une vaste défaillance qui se manifeste de toutes parts dans les pensées, dans la conduite, dans les mœurs; voilà en général le spectacle que présente le monde; et à voir les convulsions où il s'agite, on se croirait presque le témoin d'une horrible scène d'agonie; et de plus, lorsque méditant les chances de salut, on regarde en avant, l'épouvante, l'effroi redoublent à quelques égards. La Providence aujourd'hui ne parle plus avec cette voix tonnante des miracles. Le soleil demeure immobile à sa place, et les cadavres dorment de leur profond sommeil sous la pierre tumulaire; et quand toutes ces merveilles se lèveraient ensemble, je ne sais si elles triompheraient de cette insouciance morne qui semble avoir pétrifié le monde: l'âme qui a vieilli est muette à tous les spectacles; elle a trop vu, trop entendu, trop abusé; ce qui transporterait une nation jeune et vierge, ce qui la brûlerait d'amour et d'enthousiasme, cela tombe sur elle comme une eau froide sur un marbre glacé, et enveloppée sous cette indifférence comme sous un manteau d'airain, elle demeure à l'abri contre Dieu.

Et toutefois, il reste encore une vaste espérance de salut, de régénération, de la part du Christ; c'est lui qui règle tous les âges, parce que c'est lui qui les a faits; celui-là a préparé, même aux siècles expirants, des moyens de

Digitized by Google

retour, et comme une future source de vie, quand la pensée de Dieu et de l'avenir éternel s'est envolée des esprits; quand il ne leur reste plus rien de surnaturel, de divin, on les voit se prendre alors d'un amour dévorant des choses de la terre; les ténèbres les dominent, l'humanité gagne en importance tout ce que la divinité a perdu; l'homme devient une idole pour l'homme, et s'il est indifférent au besoin du ciel et de l'éternité, il ne l'est pas du moins au besoin de la vie et du temps. — Aussi remarquez ce siècle si froid aux idées religieuses, il tressaille, palpitant au nom de l'humanité : il se tourne, il se retourne dans tous les sens, pour améliorer la condition de l'homme; il appelle de ses soupirs et de ses vœux un bras qui le console, qui puisse endormir les souffrances de l'âme et soulager toutes les douleurs physiques; eh bien! C'est par-là que ce siècle retournera à Jésus-Christ, car Jésus-Christ tout seul peut satisfaire au désir qu'il émet; et on en sera bien convaincu lorsque mille tentatives vaines, mille essais infructueux auront rendu à cet égard le doute même impossible. Alors ce sera l'époque du triomphe où Jésus-Christ règnera sur l'univers heureux et consolé. C'est afin de hâter, autant qu'il est en nous, ce pacifique triomphe de Dieu, que nous fixerons aujourd'hui nos regards sur ce noble sujet. Nous montrerons Jésus-Christ régénérant le monde dans son amour et dans l'immensité de ses bienfaits.

Tel sera donc bien précisément le sujet de ce discours. Jésus-Christ va relever son empire sur le monde; car 1° Jésus-Christ tout seul peut satisfaire un légitime vœu qui tourmente le monde pour améliorer les souffrances morales de l'humanité, sujet d'un premier point. 2° Jésus-Christ tout seul peut satisfaire au légitime vœu du monde pour améliorer l'état physique, l'état matériel de l'humanité. Sujet d'un deuxième point (Ave maria).

Elle est étrange, mes frères, la destinée de l'homme; il est enveloppé de misères autant que de grandeur, et s'il est le roi de la nature, il est aussi le roi des misérables. Cette portion de nous-mêmes, la plus noble et la plus inviolable ce semble, notre âme, n'est pas à l'abri des attaques du malheur; il vient aussi fondre sur elle avec furie, la dévaste, la dépouille de ses richesses, de ses trésors, de sa vie; lui arrache la vérité, l'espérance, l'amour, puis la laisse dans une affreuse indigence, sous les haillons hideux de l'ignorance, du désespoir de l'égoïsme : et certes, elle serait bien lamentable la destinée humaine, s'il n'y avait pas quelque moyen de guérir ces maladies si terribles de l'âme; aussi nos cœurs brisés appellent-ils un grand consolateur; mais il n'en est pas d'autre que Jésus-Christ, à lui seul appartient le privilége de soulager l'indigence morale; de donner à l'ignorance une aumône de vérité, au désespoir une aumône d'espérance, à l'égoïsme une aumôme d'amour, et d'abord il n'appartient qu'à Jésus-Christ de donner à l'ignorance une aumône de vérité. A la vue du mal et des ravages que cause l'ignorance, ce siècle, il faut le dire, s'est ému de pitié : travaillé par tout ce qui lui reste de sang et d'instinct chrétien, il s'est montré noblement ambitieux d'instruire et d'éclairer les hommes. Une voix infatigable qui tonne par mille bouches, et que nulle enceinte ne mesure, lui a servi d'instrument pour parler à l'Europe qui est

devenue pour le monde comme une tribune retentissante; et toutefois, non content des aumônes qu'il a faites à la pensée, de hautes et brillantes spéculations, des découvertes scientifiques de tout genre sont venues ouvrir un nouveau monde aux aises de la vie, un nouveau but à l'industrie.

De grand cœur nous applaudissons à ces nobles efforts, mais nous n'avons qu'un mot à dire, c'est peut-être un luxe de raison, mais à notre avis c'est une richesse superflue, cela est bon et excellent pour celui qui possède le nécessaire des vérités morales, mais ce n'est pas l'aumône de la faim.

Je regarde aux confins extrêmes de la raison des hommes, et c'est là que je vois gissant dans les ténèbres, les véritables mendiants de l'intelligence. A l'Orient, l'islamiste avec une civilisation décrépite et bâtarde, le sauvage enfoncé dans sa brute ignorance, puis de là ramenant mes regards jusqu'au centre des plus brillantes terres, j'y trouve encore des misérables de la pensée; des pauvres, des enfants et des hommes dispersés sous le chaume en de vastes campagnes. Voilà surtout qui a besoin d'aumône : voilà qui réclame le nécessaire de la pensée. Or, mes frères, que leur a donné le siècle? que leur peut-il donner? que donnera celui qui ne sait pas s'il existe, qui a perdu le sens même de la vérité morale; qui nage dans un océan de scepticisme? que pourra-t-il donner, qu'un vaste et ridicule doute? et pour gratifier les âmes de ce présent cruel et dérisoire, s'il faut vaincre de terribles hasards, vivre de privations, braver la mort enfin; espère-t-on qu'il en trouvera la puissance?... non, il ne tentera même pas de faire cette aumône, il faudrait pour cela une conviction élevée qu'il n'a pas, lui qui suspecte ses propres opinions, et qui nage dans un océan de doute et d'incertitude. Ainsi doit-il être, ainsi fut-il toujours : jamais hors de Jésus-Christ on eut seulement l'idée d'un prosélytisme ardent, universel et généreux. Chez les anciens, les philosophes réservaient fièrement pour quelques personnes de choix, ce qu'ils appelaient la sagesse, et quand on voulait imposer à un peuple une religion, des mœurs ou des usages, on ne cherchait pas à le convaincre : on lui montrait le glaive. Non, il n'appartient qu'à Jésus-Christ de faire l'aumône à la pensée, lui seul possède pour cela un immense fond dans le trésor de ses pensées divines, lui seul aussi peut imprimer aux âmes une conviction généreuse qui les entraine et les oblige à déborder sur le monde; aussi, sous son influence a-t-on vu surgir et se produire une race de conquérants inconnus à toute l'antiquité, des hommes que l'erreur fatigue, qui s'émeuvent d'une grande compassion à la vue des maux de l'ignorance, et qui vont lui jurer sur l'autel du Dieu vivant, une éternelle guerre. Mais parce qu'ils savent que rien n'est plus insaisissable à la force, que la pensée humaine; que vainement pour la combattre on ferait marcher des légions; qu'inutilement on déploierait contre elle avec l'appareil de la tyrannie, les plus riches ressources de la violence : parce que retranchée dans une sphère inaccessible aux forces matérielles, elle en braverait les efforts, ils n'opposent à un esprit que la puissance d'un autre esprit, et sans armes, que l'Évangile, sans moyen que la persuasion; pauvres et voyageurs, ils s'en vont, une croix à la main, à la rencontre des intelligences les plus tristes et les plus délaissées. Qui donc, mes frères, qui de vous n'a jamais

Digitized by Google

rencontré dans son chemin quelques-uns de ces nobles distributeurs de l'aumône que Jésus-Christ envoie à la pensée? Ici, sous le nom doux et modeste de frères de la charité, ils s'en vont murmurer à l'oreille de l'enfant pauvre, certains secrets de vérité morale, qui ne lui inspirera pas un vain orgueil, poison si brûlant dans une vie obscure; mais qui lui donneront la force de porter le fardeau de l'humiliation, qui lui feront trouver dans sa conscience et dans sa vertu une source féconde de noblesse, une force qui le rassure contre l'avilissement et le mépris. Ailleurs, sous le nom de pasteurs, ils vont isoler leur existence dans une humble campagne et se dévouer à l'homme des chaumières. D'autres fois, transportés d'une résolution magnanime, à la vue de tous ces pauvres ignorants qui sont encore idolâtres ou sauvages, les voilà qui se font missionnaires, et s'élancent comme un trait de feu pour conquérir le monde à Jésus-Christ. Depuis que l'âme de Paul et des premiers disciples se répandit dans l'univers à la suite des apôtres que Jésus-Christ envoya à l'ignorance, où est l'île lointaine qui n'ait pas vu de ces héros? Vaisseaux, dites nous donc, dites nous les noms de tous ceux que vos flancs ont porté? Rochers de l'Océan, les ombres de tous ceux que vous avez brisés? Plages désertes, forêts du Nouveau-Monde, le sang de tous ceux dont vous avez regardé le martyr? Ainsi Jésus-Christ seul envoie l'aumône aux misérables de la pensée; ainsi donne-t-il à l'ignorance une aumône de vérité. Jésus-Christ seul peut encore donner au désespoir l'aumône de l'espérance. Je remarque surtout ici-bas trois théâtres où le désespoir déchire sa victime: *la prison*, *l'échafaud et le lit du moribond*. De toutes parts on appelle dans ces lieux l'espérance· mais elle n'y peut venir qu'au nom et sous la protection de Jésus-Christ.

Et d'abord, il est sur cette terre, il est un certain nombre d'hommes qui semblent excommuniés de la société des vivants; on dirait que le génie humain s'est épuisé à leur inventer des tortures; la lumière du soleil, l'air et le pain leur sont mesurés d'une main avare; ils ne respirent qu'à travers des barreaux, où demeure comme emprisonnée la contagion de leur souffle; des larmes sont à leurs yeux; leur corps porte la marque des coups; leurs bras tombent sous le poids des fers; le retentissement des chaînes et le bruit des imprécations sont toute l'harmonie de ces lieux. Sur la porte des prisons on pourrait écrire comme le Dante sur la porte de l'enfer : *Laisse au seuil toutes les espérances*. Ombres d'hommes, vil rebut de leur espèce, le malheur appesantit sur eux son invincible spectre; l'esclavage et la tombe, voilà le cercle fatal où roule invariablement leur destin.

Tant criminel qu'on peut être, on est cependant encore homme; une désolation si extrême a tiré de tous les cœurs un soupir douloureux; tout ce qu'il y a d'honorable a demandé hautement en leur faveur des adoucissements, des améliorations.

Je suppose que tout cela est fait; mais les prisonniers sont encore au cachot, et au lieu du sourire de leurs enfants, c'est toujours le sinistre cri des verroux. Vous me dites, je vous entends bien, vous me dites : Mais leur peine est juste. Oh! la consolation magnifique! et qu'importe donc pour soulager le cœur, qu'importe la justice de la peine à celui qui en est accablé. O raison

Digitized by Google

humaine! il faut le confesser, tu ne peux rien ici. Bienfaisance féconde, expédients généreux et fertiles, vous êtes à bout; vous n'avez plus rien à dire à votre frère pour adoucir son infortune, pour pleurer avec lui. Eh bien! donc, ô charité de Jésus-Christ, toi qui portes une croix à la main, viens à ton tour pour faire voir ton front à l'antre du malheur! Je t'ai suivie de l'œil; tu es déjà, tu es auprès de ce frère sur qui pèse le double malheur du crime et de la souffrance; tu as déjà pressé sur ton cœur palpitant le sien gros de soupirs; puis, avec un regard céleste, Être immortel, lui as-tu dit:

Mon frère, tu pleures! et de quoi? tu souffres, mais regarde : Vois-tu ce crucifix, l'image de ton Dieu, notre Seigneur! Tu es bien heureux, le Maître l'a dit, le Maître dont les paroles passeront moins que les siècles, moins que la terre, moins que les âges; tu souffres, mais le désordre moral ne s'acquitte que par la souffrance. Dieu te fait grâce quand il exige ici-bas son paiement; car après la mort doivent s'ouvrir aussi d'éternelles colères. Ah! ne laisse pas flétrir ton âme au souffle du mépris! Vois-tu, il n'y a jamais eu de honte qu'une fois, de la honte à faire le mal; mais l'expiation, l'expiation, c'est une grande et auguste chose! J'en atteste la noble victime du Calvaire, j'en atteste ces générations de chrétiens qui sont allés au désert oublier les délices de Rome. »

Ainsi parle de sa douce voix, la charité de Jésus-Christ, et la résignation tombe au cœur de notre frère; il a recouvré l'honneur et l'espérance, il peut maintenant bénir sa prison et baiser avec amour ses fers.

Mais quel autre spectacle nous appelle! Où va cette âme qu'on emmène enchaînée? Que veut cette multitude ardente dont les regards cherchent du sang? Que signifie cet échafaud qui se dresse, pareil à un monstre impatient d'une proie? Une sentence, une terrible sentence vient d'être prononcée; un homme est là qui regarde sa mort, sa mort, encore plein de vie! Spectateur désespéré de ses affreuses funérailles, ô abîme de douleur! ô âme plus agitée que l'Océan dans ses plus violentes furies! ô horrible mystère de désespoir qui se remue dans les plis du cœur! Si la face humaine ne ment pas, il est affreux! Cette contenance quelquefois stupide et morne, d'autrefois brutalement audacieuse; cette extase muette du délire, ces accès de la rage comprimée : tels sont les derniers battements d'un cœur qui succombe sous un effroyable malheur. Oh! ici encore le monde a la pitié; un cri s'est élevé dans l'assemblée des représentants du beau pays de France, qui lui fera un grand honneur dans la postérité. C'est le cri de l'humanité franche qui supplie contre la mort pour la vie. Ce souhait est si noble et si pur, que sans calculer les inconvénients, les difficultés, les obstacles, on est pour lui parce qu'il est beau! En attendant, la sentence fatale s'exécute; on vient annoncer à cet homme que le sang qui bouillonne plein de vie dans ses veines, à l'instant même va couler. Eh bien! que lui direz-vous? Oh! c'est le cas de vous voiler la tête; car si vous parliez, il faudrait dire : « C'est avec justice que la société te repousse de son sein, car « tu es un scélérat, un coupable; montre-nous que tu n'es pas dépourvu de « courage; et, puisque tu es criminel, meurs, et tais-toi!... »

Voilà tout ce que vous pourriez dire à un homme innocent peut-être, et

dans tous les cas, votre frère sensible et tendre comme vous. Eh bien! donc, laissez venir la charité de Jésus-Christ avec cette croix divine qu'elle ne quitte pas; elle fait des miracles; elle s'empare de cet homme comme une suave harmonie; elle embrasse, elle embrasse encore celui que l'univers repousse. S'il est innocent, elle soulève son âme flétrie par l'injustice, et de sa grande voix, cassant au nom de Dieu les sentences humaines, elle dit: « Va, monte au ciel!... » Et s'il est coupable, elle transforme le châtiment en expiation, l'échafaud en calvaire, le criminel en martyr; elle dit encore, elle peut dire toujours: « Monte au ciel!... »

Mais j'aperçois le moribond qui m'attend sur le lit de ses larmes. A cet instant terrible, toutes les âmes ont besoin des consolations de Jésus-Christ, parce qu'il n'y a pas ailleurs de pouvoir qui délie, de tribunal qui réconcilie; mais je veux surtout parler ici du pauvre, du pauvre, lorsque dans les salles funèbres de ces hospices où la charité le reçoit, il se regarde étendu sur sa couche, prêt à exhaler son dernier soupir; il souffre sans doute, mais il souffre beaucoup moins des douleurs physiques de son corps que de la violence des affections morales. Ce monde où il fut pauvre, il ne le quitte pas sans regret; il a eu aussi, lui, il a eu de tendres amis, des proches qui lui étaient chers; il se regarde, loin de leurs bras, mourant et solitaire; et puis le souvenir de ses douleurs, de son indigence, de ses courtes joies, de ses longues souffrances; tout cela vient à la fois peser sur son cœur, étouffer son âme; tout cela l'accable; vous diriez que ses lèvres vont se former comme pour essayer une malédiction; et encore près de sa couche funèbre, le remords se lève bien souvent et lui fait voir, après tant de maux sur la terre, des craintes encore dans l'avenir; et voilà une plaie que nulle aumône d'argent ne peut guérir!...

Oh! que les hôpitaux seraient froids et glacés sans une croix et sans l'eucharistie! Oh! qu'ils y demeurent toujours ces consolateurs chrétiens! Il y a toute une puissance de consolation céleste dans la vue d'une croix; elle rappelle aux mourants les temps de son enfance, les vertus d'une mère; elle remet dans son esprit des idées qui lui furent toujours chères; elle annonce le calme et la fin du remords; et dans l'anéantissement de toute chose, l'eucharistie donne Dieu à son cœur, un ami à son âme abandonnée de tous. Oui, tu es belle, ô charité de Jésus-Christ; tu es belle dans tous les aspects du malheur; toi seule peux verser l'espérance dans les cachots et sur la tombe. Mais, ô charité de Jésus-Christ, tous les cœurs souffrants ne sont pas là. Écoute, écoute encore tous les soupirs du monde; regarde-le tout entier qui se retourne comme sur la couche de ses larmes; et lui aussi, il est abattu; et lui aussi, il appelle le repos dans son mal!...

C'est le propre caractère des époques de transition dans les âges de sociétés de créer des douleurs: alors, de toutes parts l'existence est froissée; tous les événements vous brisent; toutes les affections sont déracinées une à une; le repos n'est pas dans les nations; une fièvre ardente les consume; un mouvement inconnu les emporte, la paix n'est pas dans les familles: il en est que le présent déchire, d'autres que l'avenir épouvante; alors un profond et inex-

Digitized by Google

primable malaise pénètre l'âme du monde et le domine ; sa physionomie s'éprend d'un caractère sérieux et lugubre; sa parole est triste et grave; son sourire même est solennel, comme un rayon de soleil qui court fugitif sur le flanc décharné d'un volcan. Ce spectacle s'était déjà vu à la décadence de Rome, lorsque dans les premiers siècles du christianisme, l'empire tout entier succombant, les populations voulurent se transporter dans les déserts pour y cacher leurs débris et les soupirs des âmes plaignantes et fatiguées. La société de nos jours est arrivée, disait-on, jusqu'à un état pareil, elle est environnée de douleur comme d'un crêpe funèbre, tout en elle respire une profonde tristesse; elle est gravée sur les visages ; elle se reproduit dans les conversations; on la retrouve jusqu'au fond du plaisir, et la littérature semble être devenue le grand art de gémir, et pourtant un pareil état ne saurait être durable; le monde qui le porte avec impatience cherche la paix et le repos ; il cherche, il aspire au doux calme banni loin de son cœur. Mais, ô charité de Jésus-Christ! s'il ne t'est pas donné de guérir toujours, appartient-il à d'autres de fermer toutes les blessures, de cicatriser toutes les plaies, de créer l'ordre et la puissance, de détacher nos vœux de cette terre de souffrance pour ne laisser paraître que la splendeur des cieux !... O charité de Jésus-Christ! vous avez fait ce miracle une fois lorsque le monde en travail d'une civilisation nouvelle n'était pourtant qu'un vaste champ d'infortune. Vous le ferez de nos jours encore ; vous endormirez nos douleurs et le monde tombera à vos pieds pour vous bénir de cette aumône ; enfin, il n'appartient qu'à Jésus-Christ de faire à l'égoïsme une aumône d'amour.

En considérant autour de soi, le monde, il est facile de comprendre qu'il éprouve le besoin d'un plus grand développement du principe d'amour : il a renié l'esprit de guerre et le goût des conquêtes pour se revêtir d'habitudes et de mœurs pacifiques. D'un bout du monde à l'autre tous les peuples réclament les droits d'une fraternité auguste. Or, ce besoin d'un amour plus général, ce besoin ne peut obtenir son complet développement que par Jésus-Christ et sous son influence. En effet, un amour universel qui embrasse dans sa bienfaisance, et sans nulle exception, toutes les créatures humaines, cet amour ne peut avoir, que dans la société de Jésus-Christ, son principe rigoureux et rationel, c'est la seule société qui n'admette ni limites ni bornes; elle n'exclut ni les gouvernements despotiques, ni les gouvernements tempérés, ni les peuples civilisés, ni les hordes sauvages. Par dessus tous les préjugés, les intérêts, les distances ; elle va les chercher pour les unir dans une même voie, un même esprit, sous un même monarque. Tout le reste est local. La religion de la famille expire dans l'enceinte du sanctuaire domestique, la religion nationale vient mourir aux frontières; elle laisse en dehors d'autres hommes qui ne sont pas des frères, avec lesquels on n'est plus en communion de croyance et d'amour, et si elle ne persuade pas de haïr, au moins elle brise au cœur toute force d'expansion, elle ne persuade pas d'aimer. Le disciple de Jésus-Christ seul est en société avec tout homme, par cela seul qu'il est homme. Le disciple catholique de Jésus-Christ tout seul, et son nom l'indique, c'est le véritable citoyen de l'univers, et pour mériter son amour il

Digitized by Google

suffit de lui présenter une figure humaine. Tel est le principe d'amour universel que Jésus-Christ a donné au monde en créant, pour tous les peuples, la société catholique. Sous l'influence de ce principe d'amour universel, le monde avait grandi ; le droit des gens avait pu naître ; les relations entre les peuples étaient devenues plus fréquentes en devenant plus sûres, la fortune intellectuelle de l'homme avait prospéré rapidement comme sa fortune matérielle, par cet échange de choses et d'idées. Le monde allait magnifiquement à ce terme d'unité prédit par Jésus-Christ, et où il doit enfin obtenir le repos. Par malheur, les dissensions, les discussions stériles, les hérésies enfin, arrivèrent pour briser en parcelles ce beau tout d'unité catholique, et depuis lors, la marche du monde est restée suspendue. Il est encore entre la vie et la mort, jusqu'à ce que, préparée à recevoir la magnificence de la vie, allant toujours se développant dans un principe d'amour universel, il recueille enfin cette puissante unité où il doit se reposer sous l'empire du Christ, et c'est là le commencement de cette unité que nous voyons fermenter dans les âmes, par ce besoin d'un amour plus universel. Puisse-t-il donc avoir lieu ce triomphe ! le salut de l'univers y est attaché.

Nous avons vu, mes frères, que Jésus-Christ tout seul peut faire à l'ignorance une aumône de vérité, au désespoir une aumône d'espérance, à l'égoïsme une aumône d'amour, et par conséquent, tout seul, il peut répondre au légitime besoin de toutes les souffrances morales de l'humanité. J'ajoute que lui seul peut encore répondre pour le soulagement des souffrances matérielles de l'humanité.

DEUXIÈME POINT.

Si l'homme, mes frères, si l'homme, dans la partie sublime de son être, n'est pas à l'abri du malheur, il ne saurait être plus inviolable dans son corps ; la faim, les maladies, la douleur, s'en viennent lutter contre sa frêle organisation, et l'entraînent par pièces au sépulcre. Or, ici encore, il n'y a, que par Jésus-Christ, de secours puissant et réglé ; c'est une des plus funestes erreurs de nos temps modernes, de considérer la religion de Jésus-Christ comme une sorte d'institution parasite, sans rapport avec les véritables besoins de l'homme, isolée des intérêts généraux de la société. Nous souhaitons, pour le bien du monde, que jamais une doctrine si pernicieuse ne vienne à prévaloir, car alors nous serions arrivés de nouveau à cet âge d'or tant vanté de la Grèce et de Rome, où l'on ne connaissait pas la religion de Jésus-Christ, et aussi où les nations se plurent à étaler un luxe de miséricorde tel, qu'on jetait aux murènes des étangs des victimes humaines ! Même dans l'ordre matériel, la charité n'a qu'en Jésus-Christ son principe, elle s'étend, se resserre, ne vit et meurt qu'avec lui, comme ces terribles rochers avec leurs formes arides et sauvages qui effrayent l'imagination ; ils recèlent pourtant dans leur sein les eaux fécondes qui plus tard, transformées en fleuves, doivent porter en tous lieux la prospérité, l'abondance. De même Jésus-Christ sous ses dogmes et ses devoirs sérieux, sous sa croix de bois, sous son influence divine, entretient et féconde les eaux salutaires de charité qui doivent répandre partout l'abondance pour le bonheur du monde. Lui seul peut répondre, sans

Digitized by Google

pâlir, à l'indigence matérielle, lui seul peut faire avec puissance l'aumône à la faim, ou, en d'autres termes, les rapports du riche avec le pauvre : c'est une des plus grandes questions qu'on puisse soulever ; et tant qu'elle n'est pas résolue, le monde lui-même est en suspend et comme en un terrible doute ; le genre humain flotte indécis entre la vie et la mort.

Tel est donc le problème si fondamental à résoudre : Cette terre étant donnée avec des conditions inégales, par où empêcher que cette inégalité ne brise l'harmonie ? Or voici, voici toutes les réponses imaginées par les âges. On gardera l'harmonie, ont dit les uns, au moyen de l'oppression, les autres au moyen de l'égalité. Ceux-là ont dit, humanité ! Jésus-Christ a dit charité ! et il a seul résolu le problème : et d'abord ce fut une résolution bien expéditive que celle des anciens ; ils jettèrent les regards sur le prolétaire affamé et dirent : Tu ne possèdes rien, tu as faim, il pourrait se faire que tu vinsses à t'élancer sur nous, donc nous allons t'enchaîner ; tu perdras le nom d'homme pour recevoir celui d'esclave, nous aurons soin de bien river tes fers, et alors nous pourrons à l'aise étaler un luxe insolent que tu ne pourras que dévorer des yeux. Mais l'esclavage a disparu devant le génie chrétien, c'est à toujours, il ne saurait se relever. Alors sont venus d'autres hommes qui ont parlé d'égalité, ils ont voulu rétablir l'harmonie en partageant les biens, c'est-à-dire que d'un principe d'ordre, ils ont rétabli le principe même de tous les crimes, de tous les désordres ; car le partage des biens c'est une injustice, une spoliation des droits acquis ; car partager les biens, c'est déclarer l'homme incapable radicalement du droit de propriété, c'est le transformer en esclave ; ôter à la société son principe de vie le plus mouvant, le plus actif ; encourager la paresse contre l'industrie ; briser l'homme dans ses affections de famille et lui ôter le plus grand mobile de ses œuvres, l'avenir et l'honneur des enfants, puisque l'oppression, grâce aux idées chrétiennes, est impossible désormais, puisque l'égalité ne saurait être qu'une sanglante absurdité ; pour résoudre la question du pauvre, et donner l'aumône à la faim, il ne reste plus que l'humanité philosophique avec la charité de Jésus-Christ. Or, toutes les deux se rencontrent en quelques points ; car l'une et l'autre veulent soulager le pauvre sans nuire à l'ordre ; maintenir inviolable le principe de propriété, et ensuite l'une et l'autre reconnaissent pour moyen général de soulagement, le secours volontaire, l'aumône ; mais ici une différence énorme les sépare : car Jésus-Christ est puissant, il conserve au pauvre la vie avec l'honneur, et l'humanité philosophique, proprement impuissante à lui conserver la vie, ne peut seulement pas la sauver de la honte. Ce n'est pas tout, en effet, de prononcer de beaux discours d'humanité, il ne suffit même pas d'inventer des projets d'amélioration, nous les adopterons toujours avec reconnaissance au nom de Jésus-Christ ; mais pour les réaliser il faut surtout, il faut d'abord trouver le secret de faire sortir d'abondantes aumônes qui soient en proportion avec le nombre presque infini des malheureux. Or, l'humanité philosophique a-t-elle cette puissance ? peut-elle frapper sur l'âme du riche avec un instrument assez énergique pour en faire sortir beaucoup d'or ? dans l'incertitude où elle laisse les croyances, va t-elle au cœur tuer cet orgueil qui fait

Digitized by Google

du pauvre un objet de dégoût? écrase-t-elle cette avarice qui dans le naufrage se prend à la matière, aussi opiniâtrement que le naufragé qui saisit un débris de navire? où sont ces motifs assez pressants qui donnent un besoin de charité et de pitié? quelques raisons de sûreté personnelle assez faibles pour chacun? ce sont là des forces insuffisantes pour faire tomber les murailles qui gardent un trésor, pour soulever une âme, et surtout une âme enracinée dans l'or. Oh! que Jésus-Christ a donc une toute autre puissance pour tuer l'orgueil; souvent, il pousse le pauvre et le riche à la rencontre l'un de l'autre, et les force à s'embrasser au pied des mêmes tabernacles, en présence de leur père commun. De toute la fermeté de ses enseignements divins il frappe l'avarice, il fait presque oublier la terre avec son séduisant prestige de bonheur. La richesse est bien à ses yeux quelque chose, parce que comme l'argent donne du pain aux pauvres, elle peut donner le pain du ciel, parce qu'elle confère à l'homme bienfaisant le noble titre de ministre de Dieu, de dispensateur, d'aumônier du bien des pauvres, mais en tout autre sens il les méprise à l'égal de la boue, et même c'est alors qu'il prononce le foudroyant oracle : *Malheur aux riches !...* Par tant de si graves motifs Jésus-Christ allant sur l'âme du riche, la pénètre, la déchire comme un céleste agriculteur, et la transforme en une plaine fertile qui produit au dehors d'abondantes moissons, tandis qu'au contraire, sous le souffle brûlant de l'égoïsme philosophique, l'âme du riche devient pareille à ces montagnes qui recèlent bien de l'or dans leurs entrailles, mais qui sont recouvertes d'une dure écorce de terre et de sable desséchée, et de pierres sauvages, ou encore comme ces énormes glaciers qui amassent et retiennent pour eux la liqueur qui devrait abreuver les animaux et fertiliser les campagnes.

Mais, non seulement Jésus-Christ fait sortir d'abondantes aumônes, il couvre encore d'honneur l'indigence du pauvre, et cela n'est possible qu'à lui. En effet, qu'est actuellement le pauvre dans toute cette partie du monde qui a rompu avec Jésus-Christ? Un misérable sans dignité, véritablement séparé de la boue que parce qu'il est, lui, une sorte de particulière boue organisée qui se meut et qui parle, sorte de machine montée pour avoir faim; à qui chachun a le droit de prodiguer l'injure d'une insultante compassion. Oh Dieu! plutôt la mort que cette humiliante aumône! Aux yeux du disciple de Jésus-Christ, au contraire, le pauvre est un objet sacré, c'est en quelque sorte un ange que purifie du terreste alliage des maux de l'exil, c'est un membre de Jésus-Christ, sa bouche a déclaré qu'il est heureux, qu'il est presque Dieu : puisque Jésus-Christ a déclaré tenir pour fait à sa personne, ce qui aurait été fait au moindre des indigents ; et puis un disciple de Jésus-Christ ne se regarde pas comme un maître qui donne, mais seulement comme un administrateur qui distribue aux pauvres le bien de Dieu ; il sait que le pauvre comme le riche avait droit à la terre; que si, dans une idée de providence élevé, il a plu à Dieu de faire ce monde de manière à ce qu'il ne put vivre sans l'inégalité des conditions, nul indigent, toutefois, nul indigent n'a perdu ses droits à l'existence, et, par conséquent, il les respecte tous comme ses créanciers : dès lors il bannit de la bienfaisance une ostentation qui ne serait plus que ri-

Digitized by Google

dicule et cruelle, il s'épuise en expédients pour dissimuler une aumône.

Quelquefois il la revêt des apparences d'un salaire, quelquefois il la cache sous la forme d'un don affectueux; et s'il est contraint de donner à son aumône sa couleur spéciale, c'est avec des ménagements, et si vrais et si purs, que le pauvre en reçoit un immense honneur.

Le disciple de Jésus-Christ, saint Louis, de ses royales mains, servait le repas des jours de fête qu'il donnait aux pauvres. Le prêtre Vincent de Paule découvrait, pour parler aux pauvres, sa tête vénérable; dans plusieurs familles, c'est la portion la plus honorable du festin qu'on réserve aux pauvres, et dans plusieurs communautés religieuses, longtemps on gardait pour eux un pain si pur et si beau, que, dans la maison, nul n'osait y toucher, même dans les jours de fête, et c'est ainsi que Jésus-Christ fait sortir d'abondantes aumônes et qu'il couvre d'honneur l'indigence du pauvre. Ainsi résout-il la question de la faim. Il donne encore, et lui seul peut donner puissamment l'aumône de la douleur. L'aumône de la douleur est plus diverse que l'aumône de la faim; car aux pauvres on ne donne que de l'or, mais aux malades quelquefois il faut se donner soi même. Souvent on ne peut la donner efficacement qu'en hasardant ses jours et même sa vie. Or, il est évident que sans quelques rares exceptions, la force de dévouement ne peut être puisée que dans la religion de Jésus-Christ. Les effets ne se développent que selon la mesure de leur cause : en physique, le résultat n'excède pas la quantité des forces; en morale, les vertus ne dépassent pas la puissance et l'activité des motifs : le dévouement est donc le triomphe, l'héroïsme de la raison, et non pas le résultat de l'imbécillité. Or, il n'y a que Jésus-Christ qui puise offrir des motifs capables de soutenir le cœur et la raison dans le sacrifice de soi, car, non seulement il renferme le précepte de dévouement, mais de plus le faisant voir en action dans tout ce que le ciel a de plus auguste, il se montre lui-même Dieu de Dieu, lumière de lumière, Fils égal à son Père; se livrant pour l'homme, et faisant deux fois à l'humanité le don de sa personne. Là se trouvent l'ordre et la raison de tous les sacrifices. Car comme le dit un illustre écrivain, de même que la création, magnifique aumône de l'être au néant, enfermait le précepte et le modèle de toutes les aumônes; ainsi la rédemption où Dieu se donne et se dévoue à l'homme, enferme le précepte et le modèle de tous les sacrifices.

Aussi remarquez bien que l'esprit de sacrifice n'a été ordinaire que chez les chrétiens : autrefois, dans ces grandes crises de la nature, quand la mort avec ses lugubres ailes vint planer sur le monde, quand le souffle des mourants se répandait partout comme un poison qui brûle, chacun songeait à soi, on livrait à toutes les horreurs d'une solitaire agonie les vieillards, les enfants, les malades, mais les chrétiens étonnèrent l'univers par un autre spectacle, et depuis, tous les genres de dévouement sont devenus si ordinaires qu'ils attirent à peine l'attention.

Dès le troisième siècle, une horrible peste vient ravager l'empire; et les chrétiens, encore tout mutilés des bûchers et des haches, volent au secours des payens mêmes, délaissés par les leurs. Au seizième siècles, le fléau se lève sur l'Europe, mais incontinent se lève aussi *Borommé*. Et dans un temps plus

Digitized by Google

rapproché, lorsqu'un peuple voisin va être livré à la contagion, la charité de Jésus-Christ ne fut pas muette en France. Autrefois *Hypocrate* avait refusé de passer en Asie : « Dites à votre maître que je n'irai pas servir les ennemis « de la Grèce. » Le Français ne s'informa pas si l'Espagne était au dehors des frontières !... Et au milieu de ce drame qui naguères se déroulait sous nos yeux, pendant que le souffle de la mort tourbillonait dans nos cités, quand les cadavres allaient s'amoncelant dans nos rues aussi bien que sur le sol où croissent les forêts, au sein des désastres, au plus fort des dangers : où est le genre d'héroïsme que n'a pas créé la charité de Jésus-Christ. Ne parlons pas des chrétiens les plus pieux, ils ont au ciel une belle couronne, et Dieu, dans son cœur, sait leur nom. Mais, eux-mêmes, ils ont été bien admirables, ces hommes instruits par la Providence dans les secrets de la nature pour guérir nos douleurs, et nous osons réclamer leur intrépidité au nom de Jésus-Christ. Car ce qui les a soutenus, ce ne sont pas les doctrines du matérialisme, ce qui les a soutenus, c'était la voix de la conscience et de l'honneur, c'est la voix même de Jésus-Christ. Car c'est Jésus-Christ qui a fait l'éducation de l'Europe, et qui a mis dans ces grandes âmes les idées qui les ennoblissent et par conséquent dans la voie de l'honneur. Tout ce qui est généreux, immuable, tout ce qu'on ne peut nier sans être blâmé par les sages, tout cela n'est qu'une autre promulgation de la loi de Jésus-Christ. Et ce n'est pas tout, pour donner l'aumône à la douleur, il ne suffit pas de hasarder ses jours, il faut encore quelquefois consacrer aux malades sa vie ; et cela est bien plus difficile encore que de mourir ; aussi pour mourir il a suffi de cet héroïsme que s'impose l'honneur, et qui n'est jamais complétement anéanti au sein même de la plus profonde indifférence : mais pour consacrer sa vie au service des souffrants il a fallu des âmes saturées à fond de toutes les croyances de Jésus-Christ, et de toutes les vertus qui en découlent. Aussi remarquez bien que les véritables héros de la charité n'ont pas paru ailleurs que dans les rangs catholiques.

Vincent de Paule, cet homme prodigieux, dont un jour peut être, la postérité croira difficilement la vie ; cet homme qui nourrissait des provinces entières, qui couvrait de vêtements des multitudes, immenses qui longtemps, à Paris, fit tomber de sa main le pain quotiden de quinze cents pauvres ; qui créait par enchantement des institutions bienfaisantes ; où avait échoué le génie de Henri IV, de Sully, de Richelieu ; qui avait toujours un œil pour épier le malheur, une main pour l'atteindre, qui pénétrait jusque dans les antres d'Alger pour en arracher les esclaves, jusque dans les îles lointaines pour y faire couler la vérité, la civilisation, la lumière ; cet homme prodigieux dont les œuvres déconcertent l'imagination et fatiguent le panégyriste, ce n'était rien qu'un timide, un simple, un humble disciple de Jésus-Christ. Et les filles de la charité, et sous ce nom, je comprends toutes celles qui, par religion, se dévouent au service des pauvres, ces filles de la charité, dont la vie toute entière n'est qu'un long et sublime sacrifice, qui sont par état les mères, les servantes des malheureux, prêtes à voler au moindre cri de détresse comme l'ange au premier signe de l'éternel, qui ont pour voile la modestie, pour co-

Digitized by Google

cupation tous les besoins, pour grandeur tout l'univers, qu'on trouve partout où le malheur est connu, au milieu de la peste et des bataillons, debout ou penchées sur le lit d'un malade : ici, réchauffant le soupir glacé du vieillard; là, souriant à des petits enfants qui croient avoir retrouvé leur mère ; ailleurs, distribuant des secours à domicile ; d'autrefois, au bruit du canon, arrêtant des flots de sang qui coulent de la blessure du guerrier. Oh ! vraiment ces ministres de Dieu pour le bien, ces temples visibles de Jésus-Christ, méritent bien le beau nom qu'on leur donne de *Filles de Charité*.

Pour se faire tuer sur le champ de bataille, il suffit d'un moment d'enthousiasme et de vertu, mais se condamner à la plus misérable existence, s'enfermer avec des cadavres, ne marcher qu'au milieu des sépulcres ; c'est une force surnaturelle, et voilà ce que sous l'influence de Jésus-Christ ont pu faire les filles de la charité. Ainsi donc, mes frères, Jésus-Christ tout seul peut faire l'aumône à la douleur, comme l'aumône à la faim ; par conséquent, tout seul, il peut répondre au légitime vœu du monde pour le soulagement des souffrances matérielles, comme pour le soulagement des souffrances morales de l'humanité. Il est donc nécessaire au monde, pour satisfaire ses désirs, et on peut l'affirmer, il se relèvera. Je le dis comme je le pense ; il semble que chaque chose est pressée de mourrir ; ce qui me frappe davantage sur la terre, c'est l'éternité, la force, l'immobilité de l'empire de Jésus-Christ. Chose admirable ! ici-bas rien ne s'arrête, tout passe plus rapide que les vagues emportées par les vents, plus fugitives que les nuages en un jour de tempête. Tout arrive et tout disparait, l'homme lui-même ne dure qu'un jour, et tout ce qui l'environne se ressent de la destinée passagère de son naturel voyageur. Tant de personnages ont essayé d'élever des religions, de fonder des écoles, et il n'en reste que le nom, ou elles ne conservent un peu de vie qu'en priant de les laisser et en demandent grâce. Ce qui paraît le plus solide, ces empires si forts qui embrassaient l'univers, ils ont disparu, mais l'empire du Christ toujours faible et désarmé, toujours prêtant sa main aux chaînes et sa tête au bourreau, a vécu et vit encore, il a vu la civilisation s'évanouir en Orient, il a vu l'Occident se renouveller dans une révolution immense, tout cela a passé à ses pieds uniquement pour le servir, et toutes ces révolutions, en expirant, ont rendu elles-mêmes hommage à son éternité. Il est des montagnes si hautes que leurs fondements touchent le centre de la terre; et que leurs fronts disparaissent dans les nues : on essayerait vainement de les démolir, on aurait plutôt déraciné le monde : si des insectes rongeurs les percent, si des bêtes féroces y viennent établir leur repaire, que leur importe! elles ont servi de berceau aux premiers et en serviront encore, elles seront aussi le tombeau des derniers. Ainsi va l'empire du Christ ; quelquefois on le croyait perdu : et tout à coup sorti du fond des eaux où l'on avait cru le noyer, des terres sauvages où l'on avait cru l'égarer, des sépulcres où l'on avait imaginé le réduire, précédé de ce charme que donne toujours la gloire et le sentiment d'un triomphe, il montre encore une fois sa tête majestueuse, et sourit à l'univers consolé. Je l'affirme donc : du sein profond de cette indifférence, où de nos jours il semble englouti, il se relèvera ; j'ose prédire à l'humanité des destinés magnifiques : l'univers sera beau, il se

Digitized by Google

reposera dans la force et la puissance d'unité promise à l'empire de Jésus-Christ.

Alors, nous ne serons plus de la terre, mais nous apprécierons d'en haut la puissante sagesse de Dieu, la félicité des hommes, nous contemplerons cet édifice, où nos faibles mains auront eu l'honneur de poser quelques pierres ; et ce spectacle doublera les jouissances dont Dieu nourrit les saints. Je vous les souhaite, Ainsi soit-il.

VARIÉTÉS.

QUELQUES MOTS DE CIRCONSTANCE, PAR L'ABBÉ GABRIEL.

« Avant de traiter le sujet qui m'amène au milieu de vous, j'ai besoin d'épancher mon âme dans la vôtre. J'ai beaucoup souffert des inégalités entre le riche et le pauvre dans l'église du Dieu des pauvres. Toutes ne peuvent pas être abolies ; vous devriez même demander qu'elles fussent augmentées, car je vous promets en face de cet autel qu'elles serviront à ceux qui manquent de pain.

« Mais, ce qui dépend de nous est aboli dès ce moment même. Dès ce matin l'enfant de l'ouvrier, dont la dépouille mortelle était portée dans ce temple, a trouvé la pompe religieuse que l'église doit surtout à celui qui a souffert. Il en sera toujours ainsi à l'avenir, et croyez que nous ne nous reposerons que lorsque vos légitimes exigences seront parfaitement satisfaites; mais ne brusquons rien.

« Voici le sujet de l'entretien. Je vous dirai vos droits, comme citoyens, je vous dirai aussi vos devoirs, car ceux qui ne vous parlent que de vos droits veulent vous faire esclaves. Le premier de vos droits, c'est d'être libres ; Dieu lui-même respecte la liberté de l'homme. Il est écrit dans les livres divins : *Vous nous traiterez avec une grande révérence.* Quand le Christ est venu dans le monde, il aurait pu, lui qui commande à la nature, faire courber les intelligences sous le souffle de sa parole; il ne l'a pas voulu. L'un de ses apôtres veut le défendre les armes à la main. « Remettez, lui dit-il, votre épée dans le fourreau; celui qui frappe du glaive périra par le glaive. » Plus tard, il disait au gouverneur de la Judée : « J'aurais pu me faire protéger par des légions d'anges; je ne l'ai point fait. » Il voulait régner par l'amour, et l'amour, c'est la liberté.

« Votre second droit, c'est l'égalité. Point d'autre distinction que celle des services rendus. Dieu a dit : « Le plus grand d'entre vous sera celui qui se fera le dernier. » Voilà pourquoi je veux être le serviteur de tous. « Les rois, dit l'apôtre, sont les chargés d'affaires de la Providence pour le bien des peuples ; » vous savez ce qu'ils ont été.

« Le dévoûment, voilà donc la vraie grandeur. Il n'y a que celle-là que les révolutions respectent.

« Le travail dans le monde ancien était le partage des esclaves, le travail aujourd'hui c'est la vraie noblesse, je n'en connais point d'autre. Plus d'oisifs, celui qui ne travaille pas n'est pas un homme. Mais prenez-y garde, tout le

Digitized by Google

monde n'est pas appelé à travailler le bois et le fer, à labourer la terre. Il est des travailleurs de l'intelligence, des travailleurs qui cultivent les lettres et les arts, qui animent le marbre et la toile du feu de leur génie, qui font d'utiles découvertes dont vous profitez. Et vous-mêmes, il ne faut pas que vous ayez toujours la tête courbée vers la terre; uniquement occupés de votre travail matériel, il vous faut des moments pour vous élever dans la pensée, pour développer dans votre âme le sentiment de la dignité humaine.

« Vos devoirs. — On vous a dit que vous étiez souverains. Eh bien! vos devoirs comme tels sont les mêmes que ceux que les rois auraient dû accomplir. Ils se sont dit : A qui penserons-nous? à nous; à qui encore? à nous; à qui enfin? à nous. Ils n'ont pas voulu écouter nos persévérantes réclamations; ils n'ont pas voulu de Dieu dans leurs conseils. La loi, disait-on, est athée et elle doit l'être. Dieu s'est retiré, vous savez où ils sont allés!

« Vous êtes tous frères! Ce mot est vivant de la vie même du Christ; il doit faire le tour du monde, et je ne désespère pas de voir d'ici à quelques années tous les hommes à genoux au pied de la croix, cette charte immortelle de l'humanité, s'écrier : « Notre Père qui êtes aux cieux! oui, nous sommes tous frères! »

« Voulez-vous conserver tous vos droits, ne faites point comme les rois. Si vous ne pensez qu'à vous, si vous voulez être seuls libres, si vous ne respectez pas le droit de tous, demain vous perdrez votre souveraineté. Il n'en sera pas ainsi : Vous continuerez à endurcir vos corps à la noble gymnastique du travail. Il faut à l'homme le grand soleil, la rosée du matin, le déploiement de toute sa force physique pour donner à l'intelligence son activité, au cœur toute sa puissance de sacrifice. N'allez pas à la barrière, elle tue l'homme moral.

« Lorsque les Césars de Rome voulurent rendre le peuple esclave, ils ouvrirent des lieux publics de débauche, ils l'appelèrent à toute sorte de plaisirs, et tout cela gratis. Ainsi, ils délayèrent leurs cœurs, ils abaissèrent leurs pensées, et un jour le peuple romain s'éveilla dans les chaînes. C'est dans les plaisirs énervants, dans les orgies de l'intempérance que le citoyen perd sa dignité et son cœur d'homme.

« Le travailleur de la société moderne réalisera la famille de Nazareth. Il viendra le soir demander à la famille les joies chastes et pures, et, en pressant sur sa poitrine fatiguée l'enfant que le ciel lui a confié, il oubliera les travaux du jour.

« Résistez donc à tous ceux qui voudraient vous corrompre, et vous garderez les droits que vous avez conquis.

« La République, savez-vous ce que c'est? C'est la chose de tous; c'est le dévoûment de chacun à tous, et de tous à chacun. Arrière qui ne veut pas s'immoler au bonheur de la patrie! Arrière les égoïstes!

« Tenez à vos amis le langage que moi, votre ami, je viens de vous tenir. Dites-leur de s'aimer tous en frères, de respecter les droits de tous, la liberté de tous, de respecter la propriété. Alors, si quelqu'un voulait attaquer vos droits, je m'offre comme votre tribun; ou plutôt c'est Dieu qui vous défendra et vous protégera. »

UNE VOIX : Vive la République!

L'ORATEUR : Je pouvais, après l'émotion générale qui s'est manifestée en vous pendant cet entretien, je pouvais crier : Vive la Religion! Je ne l'ai point fait, parce que, dans cette enceinte sacrée, on ne doit entendre d'autre cri que celui de la prière.

Digitized by Google

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME,

par l'abbé LACORDAIRE.

4e CONFÉRENCE.

Nous avons recherché, dans notre dernière conférence, par quel procédé et par quel motif le monde était sorti des mains de Dieu. Nous avons dit que le monde était sorti des mains de Dieu, non par voie de concours, ni par voie d'émanation, mais par voie de création. Et quant aux motifs, passant en revue ceux qui peuvent conduire un être raisonnable à agir, nou avons écarté, en Dieu, le motif de l'utilité, le motif du devoir, et le motif de l'affection. Nous avons établi que Dieu avait créé par un acte de bonté; que la bonté était le seul motif assignable de l'acte par lequel Dieu, qui n'avait besoin de rien, a voulu faire quelque chose qui n'était pas lui. Nous avons expliqué les quelques phrases, plus ou moins usitées dans le langage, qui sembleraient contredire cette assertion, et nous nous sommes enfin arrêté avec saint Thomas d'Aquin, interprète de la doctrine catholique, à cette pensée: Dieu seul est vraiment libéral, parce que, seul, il n'agit par aucune utilité propre, mais par pure bonté. Or, la bonté est aussi le mode sous lequel le genre humain a toujours conçu Dieu, de préférence à toute autre notion, et c'est pourquoi, au frontispice des temples anciens, on lisait cette inscription: *Deo optimo*, *maximo*, au Dieu très-bon et très-grand; mettant ainsi la bonté avant la grandeur, parce que, en effet, la bonté est le signe le plus manifeste de la grandeur, et même parmi nous, Messsieurs, ce n'est ni le talent, ni le génie, ni la fortune, ni la naissance, ni le pouvoir qui font les grands hommes, et quiconque, dans sa vie, n'a pas été marqué, comme Titus, Marc-Aurèle, et tant d'autres, du signe de la bonté, celui-là, dans l'opinion du genre humain, n'a jamais été grand.

Se donner, se donner pour rien, se donner sans aucune utilité propre, c'est-là la définition même de la magnanimité, et la magnanimité n'a pas d'autre définition finale que celle de bonté. Et aussi, nous ne devons pas nous étonner que Dieu, puisqu'il a fait quelque chose, l'ait fait par bonté. Mais la bonté, à quoi nous porte-t-elle? Elle nous porte à communiquer notre bien gratuitement; donner son bien, le donner pour rien, voilà la bonté. Aussi, Dieu, ayant fait le monde par bonté, a voulu évidemment, dans la création du monde, donner son bien, et le donner pour rien, le donner gratuitement.

Aussi maintenant que nous avons à rechercher le plan général de la création, ce n'est pas autre chose que de rechercher l'ordre par lequel Dieu nous a donné son bien, et nous l'a donné gratuitement, dans le plus ample développement qui se puisse concevoir. Or, Messieurs, il n'y a en Dieu que deux

Digitized by Google

biens : le premier, c'est sa perfection ; le second, c'est sa béatitude. Être souverainement parfait, être souverainement heureux, il est impossible à la raison comme à la foi de concevoir en Dieu d'autres biens que ces deux là, et par conséquent, Dieu, dans la création, a dû vouloir communiquer aux êtres sa perfection et sa béatitude. Comment l'a-t-il fait? quel est le plan qu'il a embrassé pour arriver à ce but? C'est l'objet de cette instruction ; et comme dans toutes choses que l'on opère, il y a deux élémens : les matériaux que l'on emploie, et l'ordonnance que l'on donne à ces matériaux, nous avons, par conséquent, à rechercher quels sont les matériaux que Dieu a employés dans la création, et qu'elle est l'ordonnance générale selon laquelle il les a disposés dans cette magnifique et divine architecture. C'est le partage de ce discours.

Il semble que Dieu aurait bien pu n'employer, dans son œuvre, qu'une seule espèce de matériaux, et cependant la doctrine catholique nous enseigne qu'il en a employé deux, qui n'ont absolument rien de semblable, la matière et l'esprit, selon la définition du quatrième concile de Latran, qui, interprète de la tradition et des saintes écritures, a décidé que Dieu avait créé ensemble, d'un même coup, la nature spirituelle et la nature matérielle ; en sorte que c'est un article de la foi catholique qu'il y a dans le monde deux matériaux, l'esprit et la matière.

La matière, vous vous attendez bien qu'elle est difficile à connaître dans son fond. Vous dirai-je que c'est quelque chose de pesant ? vous m'opposerez les fluides impondérables. Vous dirai-je que c'est quelque chose d'étendu ? vous me direz que, selon les philosophes, l'étendue n'est pas de l'essence de la matière, et qu'on peut la réduire à des atômes, c'est-à-dire, à des points qui ne sont plus susceptibles de division. Vous dirai-je qu'elle est colorée ? vous me répondrez qu'il est parfaitement aisé de la concevoir sans couleur. Mais il me semble qu'il y a deux choses que nous ne pouvons pas retrancher de la matière : c'est la susceptibilité de recevoir des formes, et la susceptibilité de recevoir de mouvements. Mouvement et forme, ou figure, si vous aimez mieux, quoique le mot forme soit plus général et plus profond, nous voyons toujours la matière nous apparaître sous ces deux points de vue. Quelque chose qui a des formes, quelque chose qui a du mouvement, quelque chose qui change perpétuellement de mouvement et de forme, mais à tout le moins, et d'une manière certaine, nous la concevons comme quelque chose qui n'a point de pensée, qui n'a point de spontanéité, qui n'a point de liberté, nous l'appelons quelque chose d'inerte ; non pas que nous voulions dire que jamais la matière soit à l'état d'inactivité, mais en ce sens qu'elle n'a pas d'activité personnelle, qu'elle ne se meut pas avec spontanéité, qu'il n'y a en elle aucune trace de pensée et de liberté.

Et au contraire, lorsque nous, qui faisons partie du monde, nous nous considérons nous-mêmes, nous sentons bien, nous voyons bien, nous touchons bien que nous avons de la matière, que nous avons un corps, mais au dedans de ce corps, ou plutôt, ni au dedans, ni au dehors, mais uni à ce corps, nous sentons vivre un esprit, c'est-à-dire une autre substance qui est douée de la

Digitized by Google

faculté de penser et de vouloir, qui est douée de spontanéité et de liberté. Nous concevons que nous donnons des ordres à la matière, et que notre esprit n'en reçoit que quand il veut en recevoir; nous ne respectons que quand nous voulons respecter; nous n'obéissons que quand nous voulons obéir; nous ne nous arrêtons que quand nous voulons nous arrêter, et tout ce que l'on peut faire de plus contre nous, quand il ne nous plaît pas de respecter, d'obéir et de consentir, c'est de nous tuer; mais, comme l'a dit l'Écriture, on tue le corps, mais on ne tue pas l'âme; et de manière que, si le corps périt en moi, l'âme vit en d'autres; et l'âme qui les anime, survivant à la mienne, supposé qu'elle ne soit plus active ici-bas, cette âme hérite de ma pensée, de ma volonté, de mes droits, qu'on ne tuera jamais. Et ainsi, en voulant tuer un homme, on n'a rien fait, parce que l'homme qui est mort vit dans l'homme qui est vivant et qui lui survit. Ainsi la mort ne peut rien contre l'âme. Les tyrans ont pu tuer des hommes, mais, malgré les excès de Néron, l'humanité, si facile qu'elle soit, l'humanité n'a pas encore eu une tête assez docile pour périr d'un seul et même coup. Ainsi, l'âme, en nous, est immortelle, même ici-bas, parce qu'elle vit en nous tous, et qu'en nous tous elle est solidaire, active et concitoyenne et, quoique nous fassions, quoique nous voulions, si nous avons raison, nous sommes sûrs que la raison ne peut pas périr avec notre cadavre.

Voilà, mes frères, les deux matériaux du monde que Dieu a employés: la matière et l'esprit. Je n'en trouve pas un troisième, et personne n'en a jamais indiqué un troisième. Je parle, remarquez-le bien, de matériaux subsistants; je ne parle pas de tous les effets de l'action de Dieu, d'une foule de choses qui entrent dans le monde. Mais, toutes ces créations particulières à part, ce qui appartient à Dieu et à l'action divine a son point de départ dans la matière et dans l'esprit.

Or, le rationalisme a attaqué sur ce point comme sur tous les autres la doctrine catholique.

Jamais la doctrine catholique n'a fait un pas sans que le rationalisme ne lui oppose des négations. Il n'y a pas un seul dogme, une seule assertion catholique où l'esprit humain n'ait trouvé des négations, ou, si vous aimez mieux, des contradictions. Que nous oppose-t-il ici? Certes, s'il y a quelque chose de manifeste, c'est qu'il y a ici-bas de la matière et de l'esprit; et qu'il n'y a qu'esprit et matière. On ne voit pas ce que le rationalisme peut nous opposer. Cependant il nous oppose deux autres doctrines : la première, c'est qu'il n'y a pas de matière, c'est l'idéalisme. L'idéalisme affirme, croit qu'il n'y a pas ici-bas de matière; que la matière est une pure illusion; que nous ne voyons pas ce que nous voyons; que nous ne touchons pas ce que nous touchons; que nous ne sentons pas ce que nous sentons. C'est cependant une très-belle, et aussi on peut le dire, une très simple pensée que celle de l'idéalisme; c'est la seule erreur qui soit véritablement noble, qu'on pourrait presque appeler sainte, si jamais l'erreur pouvait mériter ces noms-là.

Quelle est, en effet, la raison pourquoi l'idéalisme nie la matière? et pour quoi Mallebranche, ce grand philosophe chrétien (je l'appelle grand, je pour-

Digitized by Google

rais l'appeler petit; mais enfin on est convenu de l'appeler grand, parce qu'à tout prendre il avait infiniment d'esprit), pourquoi Mallebranche disait-il que sans la doctrine catholique il ne croirait pas à la matière? C'est, Messieurs, qu'au premier abord la pensée ne peut se rendre aucune espèce de compte de l'utilité de la matière. Nous avons établi que Dieu avait fait le monde par bonté; eh bien! je vous le demande, comment voulez-vous que Dieu communique à la matière sa perfection et sa béatitude, puisque c'est-là ce qu'il a voulu communiquer aux êtres, sa perfection et sa béatitude? La matière, à ce qu'il paraît, n'est pas susceptible de la perfection divine; elle n'est pas susceptible de la béatitude divine; par conséquent il est impossible, dit-on, qu'elle soit entrée dans le plan et dans la pensée de Dieu. Il n'y a donc pas de matière.

On a fait effort pour comprendre le rôle de la matière. On a répondu dans d'autres temps que la matière était une limite nécessaire; que les esprits de leur nature étaient illimités, et que si Dieu n'avait pas imaginé la matière pour mettre une borne aux esprits, tous les esprits auraient été, comme le sien, infini.

La saine théologie comme la saine philosophie repousse cette raison. Les esprits créés sont bornés parce qu'ils sont des esprits créés, indépendamment de toute espèce de matière; et, bien loin que Dieu ait la peur que les esprits soient infinis, si Dieu avait pu faire des esprits infinis, vous pouvez être certains qu'il les aurait faits et qu'il n'en aurait eu aucune espèce de peur. Il n'a pás fait d'esprits infinis parce qu'il n'a pas pu, et jamais il ne lui serait tombé dans la pensée, s'il avait pu faire des esprits infinis, de ne pas les faire; c'était justement son but, c'était de donner sa perfection, sa béatitude pour ainsi dire le plus possible; par conséquent s'il avait été dans sa puissance de faire des esprits infinis, on peut croire qu'il aurait été tenté à tout le moins de les produire. La matière n'a donc pas ce rôle-là.

Mais alors, dit-on, quel rôle lui assignez-vous? Le rôle de l'esprit, le rôle de recevoir une perfection divine et une béatitude divine? précisément, plus la matière en paraît incapable, plus Dieu a voulu se jouer devant cette difficulté, indépendamment des autres raisons que je vous donnerai tout à l'heure, quand je parlerai de l'ordonnance du monde, qui vous feront concevoir pourquoi Dieu a voulu que la matière fût une substance sans spontanéité, sans liberté, susceptible seulement de forme et de mouvement.

Et déjà nous pouvons entrevoir la pensée de Dieu dans ces paroles de l'apôtre Saint Paul: « Il y a un corps animal, mais il y a aussi un corps spirituel; on sème un corps animal, mais c'est un corps spirituel qui ressuscitera! On a semé le corps dans la corruption, mais on le recueillera, si on l'a mérité, dans l'incorruptibilité. » — Et ailleurs, prophétisant l'avenir de la matière, il disait: « Nous savons que toute nature gémit et enfante pis qu'aujourd'hui; elle ne fait pas seulement que gémir et enfanter, elle souffre; elle a une souffrance qui lui a été donnée contre la vanité. » Et « toute nature, toute créature, quelle qu'elle soit, un jour sera délivrée de la servitude et de la corruption pour servir à la liberté et à la gloire des enfants de Dieu. »

Digitized by Google

Voilà des promesses et des expériences qui nous apprendront déjà, avant d'aller plus loin, à ne pas mépriser la matière; et comme Alexandre disait en parlant de Diogène : « Si je n'étais Alexandre, je voudrais être Diogène, » disons aussi, et je le dis bien volontiers : Si je n'étais de l'esprit, je voudrais être de la matière, ou plutôt je veux être à la fois l'un et l'autre, tout ce que Dieu m'a donné. Si j'estime l'esprit, j'estime aussi la matière qui est en moi; je suis à la fois non pas Diogène et Alexandre, mais dans des symboles et des substances différentes, partant de ces deux points de vue, je suis digne de voir Dieu, et si j'en approche davantage, c'est peut-être à cause du point matériel auquel je suis enchaîné et qui ne m'empêche pas de prendre mon vol vers l'éternité, cité de mon esprit qui emporte avec lui cette vile glèbe que nous appelons la matière périssable et corruptible.

D'autres ont nié l'existence de l'esprit. Ils affirment qu'il n'y a point d'esprit, qu'il n'y a que de la matière. Et ici, vous le voyez, la doctrine est bien différente; l'une tendait à l'élévation de l'homme, l'autre tend à son abaissement; l'une tendait à mépriser la matière comme indigne de nous et de Dieu, et l'autre, au contraire, veut nous dépouiller de notre esprit. Pourquoi cela? quelle peut être la raison qui a porté des sages, comme on les appelle, à déclarer qu'il n'y avait ici-bas que de la matière? Comment, tandis que tout être cherche à s'élever contre le témoignage de nos propres opérations intérieures, s'est-il rencontré et se rencontre-t-il encore à présent tant d'hommes qui affirment qu'il n'y a que de la matière? Je ne pénètre pas le secret des cœurs, et s'il y a ici des matérialistes, ils sont assez à plaindre pour que je ne les attaque pas personnellement; mais néanmoins qu'il y en ait ou qu'il n'y en ait pas dans cette assemblée, ils ne m'empêcheront pas de dire que la doctrine du matérialisme est une doctrine abjecte, une doctrine qui ne peut partir que d'un fond qui est corrompu; car il n'y a pas assez de raisons, il n'y a pas assez d'évidence pour condamner l'esprit si les passions ne se révoltaient pas contre l'idée de l'esprit qui implique l'idée de vérité, l'idée de justice, l'idée d'ordre, l'idée de responsabilité, l'idée de remords, toutes idées qui livrent l'assaut aux âmes corrompues et qui n'ont pas assez de force pour accepter avec le vice la responsabilité du vice, mais qui voulant satisfaire leurs sens croient utile à leur repos et à cette satisfaction de troubler et d'anéantir jusqu'à la dignité de leur être. Et quand on pense qu'il y a, comme dit Saint Paul, des hommes animaux, ceux-là ont besoin de chercher plus ou moins dans le matérialisme ces viles et infâmes satisfactions par lesquelles on s'ôte le remords qui est la couronne divine de l'homme corrompu. Le remords! qui consent à l'accepter, qui le porte avec lui comme un hôte qui lui parle de sa dignité, comme ses véritables dieux domestiques, comme le beau génie de la république qui apparaissait encore à Brutus jusque dans les champs de Pharsale, la veille du jour où Rome devait tomber? Quiconque daigne accepter le remords et lui permet d'habiter avec lui, quiconque ne se fait pas d'odieux systèmes pour le chasser, celui-là est encore grand, il est encore plein d'espérances, il est digne de sa céleste origine, et tôt ou tard il pacifiera son âme, et en chassant le vice, ce iour-là il aura aussi le droit

Digitized by Google

de chasser le remords ; mais avant ce jour là il le respectera pour se respecter lui-même.

Eh bien ! le matérialisme est l'expulsion du remords ; ce n'est pas autre chose. Voilà pourquoi je dis que de toutes les doctrines, sans en excepter aucune, on peut dire que c'est la seule abjecte. Et comment n'aurais-je pas le droit de le dire ? Quoi ! vous voulez protester contre ma spiritualité, vous dites que je suis un animal, vous me traitez à l'égal du chien, vous faites plus, vous osez imprimer cette phrase que vous avez prononcée : L'homme est un tube digestif percé aux deux bouts !... Ne riez pas, Messieurs, je m'en voudrais mortellement si j'excitais votre sourire ; écoutez ces choses avec le silence de l'exécration..... L'homme est un tube digestif percé aux deux bouts ! et moi à qui l'on dit cela, je n'aurais pas le droit de me retourner, puisqu'on fait de moi un chien, et de fouler aux pieds cette abjecte doctrine ? C'est ce que je fais et je devrais m'arrêter là ; je devrais n'en pas dire davantage et m'en rapporter au témoignage de toute conscience qui m'écoute. Mais enfin que disent-ils donc ces savants illustres qui peuplent leur livre de médecine de ces sanglantes et abominables décapitations de la dignité humaine ? Quels sont leurs arguments ? Nient-ils la pensée ; nient-ils la volonté ! Quoi ! je ne pense pas ; quoi ! je ne veux pas ; quoi ! je ne sens pas en moi autre chose que le mouvement de ma main, de mon pied ; quoi ! il n'y a aucune distinction entre la matière et l'esprit dans mon unité personnelle ? Vous dites que la matière est capable d'arriver à ce dernier degré de perfection de secréter la pensée ; je me sers de vos expressions quelque horreur qu'elles m'inspirent, de secréter la pensée comme le corps secrète de viles matières.

Mais pour que la matière arrive à produire la pensée par la perfection de l'organisation, il faut qu'elle ait le germe de cette pensée, de cette volonté. Je veux bien que la matière devienne un végétal, un animal, sauf l'instinct encore, sauf les particules spirituelles qui se trouvent jusque dans l'animal ; mais enfin je veux bien une progression dans la matière ; mais cette progression est toute matérielle, et, mathématiquement, on a beau élever à la 2e, 3e, 4e puissance, selon l'expression des mathématiciens, une force quelconque, jamais on ne trouve dans la force décuplée, centuplée, que l'élément primitif qui s'y trouvait. Pour donc que la matière avec une certaine organisation pût produire de la pensée, de la volonté, il faudrait que partout où il y a de la matière, dans l'élément le plus infime de la matière, dans le grain de poussière, il y eût l'élément de la pensée, de la volonté, de la spontanéité, de la liberté, seulement il serait développé à la 2e, 3e, 4e puissance, jusqu'à l'idéal.

J'en appelle au sens commun. Est-ce que dans le grain de poussière, dans ces colosses de matériaux qui composent l'architecture du monde extérieur et physique, est-ce qu'il y a le moindre élément de pensée, de volonté. Par conséquent, à 2e, la 3e, la 4e, la millième puissance à qui vous voulez les élever par l'organisation, ne produira jamais que ce qu'ils ont de formes plus parfaites, de mouvements plus compliqués, plus puissants, plus actifs ; c'est-à-dire des formes et des mouvements, mais pas autre chose, à quelque degré de puissance que vous éleviez un élément qui par lui-même n'a pas la pensée et n'a pas la volonté.

Digitized by Google

Et puis, que dit-on encore? On nous objecte que l'homme est le seul être où l'on voit ce qu'on appelle l'esprit, où l'on puisse soupçonner qu'il existe de l'esprit; mais qu'à mesure que son corps se détériore aussi. Mais cela ne peut pas prouver le néant de l'esprit; et ainsi quand on allègue cette science fastueuse du phrénologiste, où l'on prétend que tout mouvement de l'âme est déterminé par une certaine action du cerveau qui se produit même extérieurement sur l'enveloppe extérieure, je dis qu'en admettant tous ces faits, il s'agit de savoir qu'est-ce qui produit à l'extérieur de l'enveloppe du cerveau ces mouvements, ces protubérances, pour me servir de leurs expressions, auxquelles on donne de la signification. A supposer qu'elles existent, qu'est-ce qui les fait? Est-ce la matière? est-ce l'esprit? Si c'est l'esprit, cela prouve que l'esprit ayant action sur la matière, à force de répéter dans de bonnes habitudes certains mouvements, il se produit dans le cerveau et son enveloppe certains phénomènes qui sont décrits par une science plus ou moins vraie, plus ou moins fausse (peu importe qu'elle soit vraie ou fausse). Est-ce que nous ne disons pas tous les jours, nous, chrétiens, que l'âme agit sur le corps, que le corps ensuite réagit sur l'âme? Est-ce que nous n'expliquons pas ainsi ces habitudes invétérées qui nous dominent? Est-ce que l'ascétisme chrétien ne nous apprend pas qu'il faut châtier le corps pour délivrer l'âme verser la pureté dans le corps pour retrouver la pureté dans l'âme? Est-ce que ce ne sont pas les choses les plus vulgaires? En effet, quel est celui qui étudiant sa propre physionomie et celle de ses semblables, n'a pas vu l'action du vice se peindre de minute en minute sur ces êtres qui n'en écoutent que l'inspiration, et qui n'a pas vu sur tant d'autres figures cet air pur qui vient du ciel et qui semble transformer dans je ne sais quel rayonnement les êtres où cela nous apparaît, les transformer, dis-je, en créatures sublimes et plus spirituelles? Qui ne comprend cela? qui n'en fait au lieu d'un argument matérialiste, un argument spiritualiste?

Et enfin pour terminer l'exposé : — Je ne prétends pas prouver qu'il y a de la matière et de l'esprit ici-bas; je vous ai avertis dès le commencement que mon but n'était pas démonstratif, que je partais de la foi, de l'autorité du dogme, mais que seulement je prétendais que jamais le rationalisme n'opposerait à un seul dogme catholique des négations plus vraisemblables que les affirmations de la foi. Je vous le demande, dans cette question particulière, entre la foi qui affirme que dans les matériaux du monde il y a matière et esprit, et le rationalisme qui le nie, lequel est le plus vraisemblable, le plus probable; moi qui parle, n'est-ce pas de l'esprit? Quoi! cela n'est pas plus vraisemblable que de nier la matière qui nous enveloppe ou l'esprit qui nous anime? Non; il est évident que la lumière, la clarté, la sincérité, la dignité, la vérité, la justice, la bonté, tout cela est pour le dogme catholique. Il ne reste au rationalisme que d'impures chimères, ou d'illustres comme dans l'idéalisme; mais idéalisme ou matérialisme, ces deux négations sont aussi peu capables de soutenir l'examen du sens commun que l'examen des esprits philosophiques pourvu qu'ils ne soient pas prévenus.

Je m'arrête là : il y a de la matière et de l'esprit. Pourquoi y a-t-il de la

Digitized by Google

matière et de l'esprit? Comment Dieu les a-t-il coordonnés? C'est-là, qu'après avoir jeté par terre ces vains échaffaudages d'objections, nous allons nous jouer dans le resplendissement de cette création où Dieu lui-même, comme le dit l'Esprit-Saint, s'est joué avant nous.

Dieu avait donc deux choses à communiquer aux êtres qu'il lui plaisait de tirer du néant : sa perfection et sa béatitude. Or, sa perfection est triple : perfection métaphysique, perfection intellectuelle, perfection morale. Dieu devait donc communiquer au monde sa triple perfection métaphysique, intellectuelle et morale; mais sa perfection métaphysique résulte de trois termes : l'infini, il est infini; l'unité, il est parfaitement un; la pluralité, il est trois dans l'unité.

Ainsi, dans la perfection métaphysique de Dieu, il entre comme matériaux, ou plutôt comme élément, l'infini, l'unité et la pluralité. Mais, dès le premier abord, par ce seul mot de l'infini, Dieu se trouvait arrêté; car comment communiquer l'infini? L'infini est incommuniquable. Dieu peut tout, excepté ce qui est contradictoire dans les termes. Or, il est contradictoire dans les termes de créer de l'infini; car par cela seul qu'une chose est créée, il est évident qu'elle n'existe pas par elle-même, et par cela seul qu'elle n'a pas la force d'exister par elle-même, elle n'a pas le don de l'infini.

Ainsi Dieu, dès le premier moment, voulant se communiquer, trouvait un obstacle radical, l'obstacle de l'infinité même, de sa perfection métaphysique. Créer le fini ne pouvait le contenter, parce que le fini ne peut pas contenter l'infini, ne peut pas être l'expression des communications de l'infini, du moins d'une manière satisfaisante.

Dieu donc avisa, s'il m'est permis de me servir de semblables expressions, mais qui aident à animer le discours, et à entrer dans cette manière de procéder de Dieu, Dieu avisa, entre le fini et l'infini, quelque chose du mitoyen, l'indéfini.

Définissons les termes. Le fini, c'est ce qui a un commencement et une fin; l'infini, c'est ce qui n'a ni commencement ni fin; l'indéfini, c'est ce qui s'étend entre deux termes infiniment distants en s'en rapprochant toujours, et tout le monde dans la science connaît les trois termes, le fini, l'infini et l'indéfini. Eh bien! Dieu ne pouvant pas communiquer l'infini à sa créature, résolut de jeter le monde sur le plan de l'indéfini. Telle fut la base de projection de l'univers, et Dieu le pouvait, puisqu'il voyait parfaitement aux deux extrémités des choses, deux pôles éloignés l'un de l'autre, d'une distance infinie, savoir le néant d'un côté, et lui-même de l'autre, le néant qui n'est rien, et lui, Dieu, qui est tout. Ainsi le monde devait s'étendre sur une base, sur une ligne indéfinie entre le pôle du néant et le pôle de l'infini ou de Dieu lui-même. Mais, pour cela, il est manifeste qu'il fallait deux espèces de matériaux. Il fallait un matériel (je ne sais si c'est français, peu importe); il fallait un *matériel* quelconque, une substance qui pût descendre indéfiniment, et il fallait une autre substance qui pût monter indéfiniment; une substance descendante, ou susceptible de descendre, ayant pour but de prolonger la création jusqu'aux limites du néant, et une substance capable de monter toujours, devant porter jusqu'à Dieu, de proche en proche la création.

Digitized by Google

Et ainsi le vide indéfini, compris entre le néant et Dieu, serait comblé par deux séries d'êtres, la série indéfiniment descendante, et la série indéfiniment ascendante. C'est pour cela que Dieu a pris deux matériaux : la matière, qui est le principe de l'infiniment petit, et l'esprit, qui est le principe de l'infiniment grand, selon cette pensée de saint Augustin, qui est ici mon père.

Remarquez, il n'y a pas un mot qui n'ait de la valeur. *Duo fecisti, Domine. Unum prope nihilo scilicet materiam primam, unum prope Deo, scilicet angelum.* « Vous n'avez fait que deux choses, l'une proche du néant, qui est la matière première; l'autre proche de vous, qui êtes esprit pur. »

Ainsi donc, Dieu créa dans la série descendante du côté du néant, une multitude d'êtres que nous constatons avec nos instruments de science. Nous prenons une goutte d'eau, nous voyons dans cette goutte d'eau des mondes tout entiers, comme en regardant avec nos yeux, nous voyons un monde, comme en regardant avec d'autres instruments, nous voyons des mondes infiniment plus considérables, dont nous ne pouvons pas sonder les limites, quoiqu'ils n'appartiennent qu'à l'ordre purement matériel; et dans l'autre sens il créa les esprits montant sans cesse, les anges, les archanges, les trônes, les dominations, les vertus, les puissances, les chérubins, les séraphins; et ainsi tous les noms des esprits purs dont la hiérarchie et l'ordre nous sont désignés par l'Écriture-Sainte.

Voilà donc les deux séries des êtres, et vous concevez pourquoi il y a de la matière et de l'esprit.

Voyez la petitesse de l'idéalisme et du matérialisme. L'idéalisme ne veut pas de la matière, parce qu'il ne sait pas à quoi elle sert : eh bien! elle sert tout simplement à donner à la création le caractère de l'indéfini. S'il n'y avait pas une matière indéfiniment divisible, comment Dieu pourrait-il faire des êtres de plus en plus petits? Cependant, le monde ainsi jeté sur cette magnifique projection, n'a pas d'unité. Il y a deux mondes : le monde d'en bas et le monde d'en haut; la série descendante et la série ascendante. Il est évident que le caractère de l'unité qui fait partie de la perfection métaphysique de Dieu n'existe pas, car il y a pluralité, il y a indéfini, il y a communication de la perfection divine à une pluralité indéfinie; mais il n'y a pas d'unité. Que fallait-il? C'est ici que Dieu prononça ses souveraines paroles : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram.* « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » Et à l'instant, par ce dernier *fiat*, il se trouva un être participant de la matière qui le joignait à la ligne inférieure des êtres, participant de l'esprit qui le joignait à la partie supérieure des êtres, tout à la fois corps et âme; non pas corps et âme juxta-posés, mais corps et âme intrinsèquement unis, corps et âme ne faisant qu'un, qu'une seule personnalité, un corps agissant avec l'esprit, l'esprit agissant avec le corps. Et ainsi la création fut achevée dans son ensemble, parce que la série des êtres ascendants et la série des êtres descendants, eût un centre, un milieu où elles se réunissent dans un seul et même point. La création eût un centre d'unité qui lui communiqua la perfection métaphysique de Dieu, et c'est la dignité de l'homme; c'est pourquoi tous les grands mystères du monde se passent au

Digitized by Google

milieu de nous; c'est pourquoi le fils de Dieu a pris notre chair; c'est pourquoi le sacrifice de la rédemption s'est accompli sur l'autel de cette terre; c'est pourquoi, en un mot, tout se fait ici-bas, parce que, comme l'a dit l'antiquité elle-même : L'homme est le petit et le grand monde; par l'esprit vous touchez à ce qui est au-dessus, par la matière vous touchez à ce qui est au-dessous. Et comme l'a dit un auteur : *Quel être que celui qui engendre comme un cheval et qui pense comme un ange!*

Voilà l'homme! voilà votre puissance, et quand une science sotte vient nous objecter que nous avons une bien grande prétention pour des êtres qui habitent une petite planète perdue dans le sein illimité des mondes, nous rions d'un rire inextinguible, comme s'il s'agissait de la matière, comme si les choses étaient grandes par le développement matériel et mécanique d'une masse de chair ou de terre. Nous disons que le monde, et non pas la terre, est le centre de la création; il ne s'agit pas de centre astronomique; il s'agit de centre métaphysique, de centre intellectuel, de centre moral, et quand on veut combattre les gens, il serait nécessaire, avant toute chose, de les entendre, de ne leur pas prêter ses propres aberrations, pour ne pas me servir d'un mot qui soit moins honnête.

Mais le monde ayant aussi reçu communication de la perfection métaphysique de Dieu, il fallait encore qu'il reçût communication de sa perfection intellectuelle. Pour les esprits, la chose allait de soi, puisque les esprits pensent à l'image de Dieu; mais il fallait que la matière elle-même fût spiritualisée, non pas en sortant de son essence, mais spiritualisée par son union avec l'âme humaine, de manière que les opérations de l'esprit ne pussent avoir lieu qu'au moyen des sens, et tel est le véritable sens de cette doctrine d'Aristote, purifiée par saint Thomas d'Aquin qui dit : *Nihil est in intellectu quodnon prius fuerit in sensu.* Il n'est rien dans l'intelligence qui n'ait été auparavant dans les sens! Doctrine que l'on a pu exagérer, sans en excepter peut-être saint Thomas d'Aquin, mais qui a ceci de vrai : que sans la matière qui nous est incorporée, les fonctions purement spirituelles de l'homme ne peuvent pas s'accomplir. Il le fallait, afin que le degré de spiritualisation au moins par voie indirecte, fût communiqué à la matière, et que la matière en s'associant perpétuellement à l'âme par la nutrition, et le phénomène de la respiration, fût incessamment spiritualisée selon le mot de saint Paul : *Si est corpus animale, est et corpus spirituale.* Oui, cette terre que vous foulez aux pieds, cette terre que vous blasphémiez tout à l'heure dans les ténèbres de l'idéalisme, cette terre devient du blé, ce blé devient votre chair, et votre chair passant jusqu'aux parties les plus délicates et les plus spirituelles de votre être corporel, devient le cerveau, et sans le cerveau comme l'antiquité l'a dit, et comme la médecine a raison de l'affirmer, comme la philosophie et la théologie le disent et le répètent sans cesse, sans le cerveau le phénomène de la pensée ne s'accomplit pas.

Ainsi la matière est fraternelle avec l'esprit; l'esprit ne peut pas repousser la matière comme une chose ayant des fonctions inférieures. Il lui faut de la matière pour penser conjointement avec elle, non pas que la matière jamais

devienne pensante; mais en ce sens que par les liens profonds et subtils où Dieu les a enchaînés l'un à l'autre, ils sont nécessaires; le corps est nécessaire à l'esprit pour ses conceptions les plus pures, pour avoir des idées claires. Nous n'arrivons à l'idée intégrale que quand l'image n'a pas été transformée au fond de notre esprit, nous n'y arrivons que quand la nature, quand les sens, comme disent Aristote et saint Thomas d'Aquin, nous ont fournis l'image presque entièrement pure; qu'avec le concours des sens et du cerveau, elle est devenue ce que nous appelons l'idée pure qui part de l'infini, de l'absolu, de l'éternel.

Ainsi la matière s'anime en nous; elle prend elle-même la vitalité spirituelle; elle pense, elle connaît indirectement elle-même; elle a été associée à tous les mystères de notre rédemption, de notre foi. Quand nous recevons Dieu dans notre poitrine, (Ceux qui n'ont jamais pensé à ces choses peuvent blasphémer cet auguste sacrement, le plus illustre de tous). — Quand nous recevons Dieu dans notre poitrine, cela ne fait que nous révéler cette transformation de la matière que Dieu lui-même a accomplie, qu'il a réalisée pour nous nourrir d'une manière plus digne que cette nourriture inférieure que nous prenons chaque jour. Ainsi, nous, nous allons avec la matière jusqu'à la spiritualisation; par la communion avec Jésus-Christ, nous allons jusqu'à la personnification éternelle. Tout gravite vers Dieu jusqu'à ce grain de sable que vous foulez aux pieds en vous promenant sur les bords charmants et solitaires des mers.

Pour achever, il restait que Dieu nous communiquât sa perfection morale, et, ici, vous allez achever d'entendre le mystère de la vérité, le mystère du christianisme et de la foi; il fallait que la perfection morale de Dieu nous fût donnée. Quelle est-elle? Elle est en deux mots · la bonté et la justice. La justice qui accomplit loi; la bonté qui donne son bien gratuitement. Il fallait donc, pour que le monde reçût la perfection morale de Dieu, qu'il fût bon et qu'il fût juste; mais pour qu'il fût bon et qu'il fût juste, il fallait qu'il fût libre; car, dites-moi, en laissant de côté la justice pour un moment, parce que la chose est plus obscure peut-être, comment donnerez-vous, si vous n'êtes pas libres de refuser? comment donnerez-vous gratuitement, si vous êtes contraints de donner en échange de ce qui vous est donné à vous-mêmes? Ainsi la liberté, cette liberté que Dieu avait lui-même pour créer le monde ou ne pas le créer, cette liberté qui est dans nos actes, ce choix souverain, il fallait qu'il nous fût donnée afin que nous puissions être bons et être justes, afin que nous puissions donner à Dieu gratuitement comme il nous a donné gratuitement. Voilà comment la liberté morale, comment le libre arbitre a été nécessairement introdu.. dans le monde afin, de nous communiquer la perfection morale de Dieu.

Ainsi, perfection métaphysique, perfection intellectuelle, perfection morale voilà les ressorts et l'ordonnance par où Dieu nous les a communiquées.

Restait la béatitude divine; Dieu nous l'a promise. Mais remarquez, il nous l'a promise si nous acquérons d'abord la perfection divine, et pourquoi: C'est que Dieu ayant voulu nous communiquer ses biens, ses biens étant au

Digitized by Google

nombre de deux, la perfection et la béatitude, il fallait bien que nous eussions à la fois, et la perfection, et la béatitude. Si Dieu nous avait donné de prime abord la béatitude, nous n'aurions pas eu la perfection, parce que nous n'aurions pas été libres, pourquoi? Parce que nous n'aurions pas pu avoir les qualités morales qui sont en Dieu. Et enfin, en Dieu lui-même, quelle est la cause de la béatitude? C'est la perfection; Dieu n'est souverainement heureux que parce qu'il est souverainement parfait. Eh bien! il ne peut pas vouloir nous communiquer ces biens, nous les donner dans un autre ordre que celui où il les possède; il possède la perfection comme cause de la béatitude, comme effet sans doute joints ensemble éternellement, mais enfin voilà l'ordre logique; par conséquent il faut, pour arriver à la béatitude qui est la fin de l'homme, il faut que l'homme arrive à la perfection, et pour qu'il arrive à la perfection, il faut qu'il la conquière librement, qu'elle ne lui soit pas imposée, mais qu'il l'acquière comme une chose qui soit en lui spontanément, qui soit en lui spontanément, qui soit sa propre conquête. Voilà pourquoi la béatitude, quoiqu'étant la fin du monde comme la perfection, ne nous a été donnée qu'à la condition que nous acquérions d'abord le premier bien de Dieu, la perfection, laquelle nous a été donnée; nous n'avons qu'à y marcher.

Ainsi, nous avons découvert notre fin : Dieu est notre principe et Dieu est notre fin. Il est notre fin, car voyez le monde, pour lui communiquer sa perfection et sa béatitude, il faut que nous acquérions comme notre fin notre but suprême, la perfection divine et la béatitude divine. D'abord, la perfection divine, c'est la perfection qui est la cause de la béatitude. Et ainsi vous voyez disparaître, par ce simple exposé de l'ordonnance du monde, vous voyez disparaître ce puéril antagonisme entre la justice et la bonté auquel nous avons fait allusion à la fin de notre dernière conférence. Sans doute les hommes qui ne veulent pas être parfaits, trouvent trop dure cette parole de l'Évangile : *Estote perfecti, sicut pater vester est perfectus.* « Soyez parfaits comme votre père céleste est parfait. » Ils trouvent trop dure cette parole; ils ne voudraient entendre que celle-ci : « Venez les bénis de mon père au royaume qui vous a été préparé dès le commencement! » —Ceux-là en appellent à la bonté, au préjudice de la justice; ils disent que Dieu est bon, que par conséquent il oubliera sa justice. Non, il n'oubliera pas sa justice, non pas seulement parce qu'il ne doit rien oublier et méconnaître de ce qui est de lui, mais parce que l'ordre en vertu duquel la béatitude n'est donnée qu'après la perfection, l'ordre, c'est celui de la bonté; la bonté consiste à donner gratuitement son bien; le bien de Dieu, c'est sa perfection et la béatitude; il faut donc, pour qu'il soit bon, qu'il donne sa perfection et sa béatitude; mais la perfection précède la béatitude; car on ne peut être heureux qu'en étant parfait; Dieu lui-même n'est heureux que parce qu'il est parfait. Il faut donc qu'avant de nous donner sa béatitude, il soit condamné par sa bonté même, indépendamment de sa justice, à nous donner sa perfection qu'il nous a primitivement donnée, qu'il nous donne à notre baptême; et il nous a demandé que nous y coopérions afin que cette perfection ne soit pas la sienne; mais qu'elle soit véritablement en nous.

Digitized by Google

Ainsi la justice n'est pas la contradiction de la bonté; la justice c'est la promulgation de la bonté, c'est la sanction de la bonté; la bonté nous donne, la justice seulement nous commande d'accepter. Oui, pour finir par une parole sévère, au jour du jugement Dieu ne nous demandera pas autre chose, au nom de sa justice, que d'avoir accepté ses dons, d'avoir consenti à sa bonté, et quiconque n'aura pas accepté ses dons et consenti à sa bonté, c'est en vain qu'il en appellera à cette bonté puisque ce n'est pas la bonté qui le condamnera, c'est la justice même de Dieu. Ainsi, si vous voulez être sauvés, si vous voulez que le mystère des êtres qui est la gravitation des êtres du néant jusqu'à lui s'accomplisse, ne gravez pas seulement au front des temples cette inscription antique : *Deo optimo maximo*, gravez-la dans votre cœur, mettez-y la bonté, car c'est ce que Dieu a voulu : c'est que nous fussions tous des temples qui portassent par une perfection propre à eux et imitative de la perfection divine : *Deo optimo maximo.*

5e CONFÉRENCE.

Nous connaissons déjà deux termes du mystère des destinées; nous savons dès maintenant quel est notre principe et quelle est notre fin : notre principe, c'est Dieu, c'est-à-dire un esprit infini à l'état personnel; il est notre principe jusque-là qu'il nous a faits par un simple acte de sa volonté et que nous sommes ses créatures; mais comme il nous a faits par bonté, nous et l'univers sans exception, il a voulu nous communiquer ses biens et nous les a communiqués gratuitement ces biens, c'est-à-dire sa perfection et sa béatitude. La perfection d'abord, parce qu'elle est en lui-même le principe de la béatitude, et sa béatitude lorsque nous serons arrivés à la perfection.

Mais ce n'est pas tout encore de connaître son point de départ et son terme d'arrivée; il faut savoir aussi par quels moyens on peut arriver à sa fin; car si nous ne les connaissions pas, nous courrions grand risque de nous égarer et de nous perdre dans les défilés de cette route.

Quel est donc notre moyen pour atteindre notre fin? C'est là, messieurs, ce qui nous reste à exposer, et ici, nous quitterons l'univers pour nous attacher à nous, hommes mortels, car ce que nous dirons de nous, nous pourrons le dire du reste de l'univers. Mais l'homme est tellement complexe, c'est un être qui a tant de choses, qu'il nous est impossible en une seule fois d'arriver à vous exposer ce que nous devons vous dire au sujet des moyens d'arriver à notre fin. Nous devons considérer l'homme comme un être intelligent, comme un être moral, comme un être social, comme un être religieux, car l'homme est tout cela, et il a des moyens pour arriver à sa fin en tant qu'il est un être intelligent, en tant qu'il est un être moral, en tant qu'il est un être social, en tant qu'il est un être religieux.

Je commencerai aujourd'hui par examiner l'homme en sa qualité d'être intelligent.

Digitized by Google

L'intelligence est la faculté de connaître. Connaître, c'est voir ce qui est, et voir ce qui est, c'est posséder la vérité, car la vérité n'est pas autre chose que ce qui est, en tant qu'il est vu de l'esprit. Par conséquent, la vérité est l'objet de l'intelligence, l'objet de l'esprit, l'objet de l'homme, en tant qu'il est un être doué d'intelligence. Et la vérité, c'est la perfection de l'intelligence d'abord; et, en effet, si l'homme ne la connaît pas, il est à l'état d'ignorance; il regarde et il ne voit rien. Or, regarder sans voir, ce n'est pas là un état de perfection; ou bien il regarde et il voit, mais il voit mal, il voit faux, il voit ce qui n'est pas, ou il voit sous un jour qui n'est pas son véritable jour; par conséquent ce n'est pas encore là un état de perfection, car regarder pour voir ce qui n'est pas, c'est être certainement plus malheureux que de regarder sans voir; après tout, les ténèbres sont préférables à une fausse lumière; les ténèbres nous arrêtent, nous tiennent dans l'immobilité, tandis que, guidés par une fausse lumière, nous pouvons marcher et nous perdre dans des abîmes en suivant une direction qui est mal éclairée.

Donc la perfection de l'esprit c'est la vérité, c'est de voir ce qui est, et c'en est aussi la béatitude. Il n'existe pas pour l'intelligence d'autre satisfaction que de voir ce qui est véritablement. Je ne m'occupe pas de savoir qu'est-ce qui peut produire cette béatitude; je ne me demande pas pourquoi quand l'homme par son esprit voit ce qui est, il entre dans une exaltation qui le remplit de joie; je ne me le demande pas, parce que peut-être ne m'en rendrais-je pas compte, ou peut-être m'en rendrais-je compte très-facilement; puisque quand un être ou une faculté accomplit sa mission et trouve son objet, il est naturel que l'accomplissement de sa fonction, que l'accomplissement de son véritable acte lui donne une félicité, puisque la félicité est le terme de tout; et par conséquent arriver au vrai, c'est arriver à un objet qui doit finalement se terminer, puisque c'est une chose vraie, par un sentiment de bien-être. Et nous l'éprouvons tous; nous sommes tous comme Colomb quand il découvrit le nouveau monde après l'avoir pressenti. Il n'y a pas dans les régions les plus infimes des êtres, il n'y a pas une chose, pas un rapport, le plus délicat, le plus imperceptible, peut-être le plus indifférent, qui, lorsque nous l'avons découvert, ne nous plonge dans le ravissement.

Vous savez tous l'histoire de ce fameux géomètre qui ayant été chargé de résoudre un problème, le découvrit tout à coup après de longues journées pendant qu'il était au bain, et se levant tout transporté dans l'ardeur d'un homme qui s'était toute sa vie occupé du vrai, qui était digne de le sentir et d'en connaître toute la félicité, il se leva, et se précipitant dans les rues de Syracuse sans avoir le temps de couvrir sa nudité magnanime, il s'écria: εὕρηκα! Je l'ai trouvé! je l'ai trouvé!

Voilà le ravissement de la vérité connue.

Mais c'est à mesure que nous avançons dans les choses qui ont vraiment de l'importance, que la découverte de la vérité nous attache, nous enivre, nous rassasie. Vous avez même pu rencontrer autour de vous, dans ces âges de doute, de ces esprits qui portent avec eux dans toute leur physionomie une marque de tristesse et d'abattement. Qu'est-ce qui les rend ainsi courbés?

Digitized by Google

qu'est-ce qui au milieu des charmes de la vie les rend insensibles ? Hélas c'est qu'ils ne connaissent pas la vérité et qu'ils se rendent parfaitement compte que, après de longues études, illustres peut-être dans quelque coin de la science, ils sont environnés de mystères infinis dont ils n'ont pas pénétré la nature et sur lesquels ils n'ont aucune certitude. Ils nient, ils affirment; ils doutent, ils sont comme un vaisseau qui n'a plus d'étoile et plus de boussole, et, sur cette mer indéfinie de la vérité, le port ne leur apparaît pas. Après cinquante ans, après soixante ans, ils sont encore comme des enfants, entraînés à tout vent de doctrine, et, soit qu'ils aient perdu ou qu'ils n'aient pas perdu l'espérance d'atteindre la vérité, ils ont du moins l'insigne honneur d'être malheureux de ne la pas connaître.

Voilà l'état de l'homme à qui le vrai est inconnu. Le véritable bonheur, c'est de se trouver tout à coup transporté dans ces navigations à long cours où tout disparaît, où tout ce qui est fini n'est plus éclairé que par un horizon qui est la lumière, et par une lumière qui est tout le jour de la lumière.

Et voilà pourquoi, parmi tant de vices que nous détestons, il en est un qui attire particulièrement le mépris, c'est le vice du mensonge. Eh bien, nous connaissons peu, je le veux, mais du moins nous devons dire ce que nous connaissons et ce que nous pensons, et toutes les fois que nous trahissons la vérité que nous connaissons devant nos amis, nos concitoyens, peu à peu nous passons pour des caractères lâches, pour des traîtres, incapables de dire la vérité, même sur des choses qui ne tiennent qu'aux affaires de la vie présente. Le mensonge, c'est une des choses les plus viles, parce qu'il attaque la vérité jusque dans les choses les plus petites, et que jusque dans les choses les plus petites la vérité est un bien sacré.

Et aussi de là vient qu'un des plus grands crimes de l'homme c'est de travailler contre la vérité, c'est de haïr la vérité, car c'est haïr le bien de l'intelligence, comme le disait divinement le Dante dans sa divine comédie : c'est haïr le bien suprême, c'est haïr le bien, qui est le point de départ des êtres, car comment aimerez-vous si vous ne connaissez pas, comment agirez-vous si vous ne connaissez pas ? haïr la vérité c'est donc haïr tous les biens, c'est haïr la dignité de l'homme, c'est haïr son intelligence, c'est haïr ses affections et quand on la combat non-seulement par erreur mais par violence; quand, dépositaire ici-bas des destinées d'un peuple, on passe sa vie à conspirer contre la vérité, à tout protéger, tout mal, toute erreur, toute injustice, tout blasphème, toute abomination, et qu'il n'y a qu'une seule chose à qui l'on met des chaînes, que l'on cadenasse avec les fers du despotisme, quand ces choses apparaissent dans le gouvernement des hommes, de temps en temps comme aux jours de Balthazar, Dieu déchaîne les orages et sape ces trônes qui ont conspiré contre la vérité. Le monde s'étonne et se demande d'où vient que les soldats n'ont plus d'épées, de vigueur, de fidélité, que tout les entraîne, les trahit? Il ne sait pas que c'est la justice de Dieu qui passe contre les calomniateurs et les oppresseurs de la vérité !

C'est ce que vous voyez; c'est, pardonnez-moi de vous le dire, en nous écartant de notre pays pour nous jeter plus loin, c'est ce que nous voyons;


Digitized by Google

nous sommes aujourd'hui à Babylone et nous assistons au festin de Balthazar.

Et pour terminer là-dessus, je trouve dans les premiers mots de l'épître de saint Paul aux Romains, quelque chose qui explique les accents qui viennent de sortir de mon cœur, mais où je ne reviendrai plus; j'y trouve ces paroles: *Revelatur ira Dei super omnem impietatem et injustitiam hominum eorum qui veritatem Dei in injustitiâ detinent.* La colère de Dieu se révèle contre l'injustice et l'impiété de ces hommes qui retiennent la vérité de Dieu captive dans l'injustice!

Aimez donc la vérité, c'est la perfection et la béatitude de l'intelligence.

Mais qu'est-ce que la vérité? J'ai dit tout à l'heure que la vérité c'est ce qui est en tant que ce qui est, est entrevu de l'esprit. C'est vrai, mais tout en étant vrai, cela n'est pas complet. Car qu'est-ce qui est? Est-ce que nous sommes? Est-ce que le monde est? Est-ce que les êtres flottants qui passent devant nous comme des nuages, et dont nous faisons partie, est-ce que c'est bien là ce qui est? Les profanes comme les écrivains sacrés ont dit que non; ils se sont répandus en phrases métaphysiques pour nous faire sentir la vanité des êtres qui tombent sous nos sens. Ce qui est vraiment, ce qui est uniquement, ce qui est le port de l'être, ce qui en est l'océan avec le port, ce qui en est la solitude avec la cité, ce qui est l'être sans rivages, ce qui est l'être avec tous les rivages, ce qui est l'être avec l'ombre et sans ombre, ce qui est le soleil et ce qui est plus que le soleil, ce qui est tout et hors de quoi il n'y a rien, c'est Dieu! Dieu! l'être infini, l'être absolu! l'être immuable! l'être personnel, l'être principe et d'où les êtres découlent. Par conséquent, si Dieu est le seul être qui soit, s'il a donné de lui cette définition à Moïse au pied de l'Horeb: *Ego sum qui sum*, je suis celui qui suis! si tel est Dieu, il s'ensuit que la vérité c'est Dieu, et il l'a dit lui-même: *Ego sum veritas.* Je suis la vérité! Par conséquent Dieu étant la vérité, il n'a pas la vérité comme si la vérité était autre que lui; il est la vérité parce qu'il est l'être, et que l'être c'est la vérité en tant qu'elle est vue de l'esprit. Il est le vu et le voyant; se voir et être vu, c'est pour lui un seul et même acte. Il est la perfection, la béatitude de notre intelligence; ne pas le connaître c'est ne rien connaître, c'est ne pas connaître la vérité. Oui, vous connaîtrez des vérités de détail, mais des vérités ne sont pas la vérité; vous saurez ce que c'est que de l'hydrogène, de l'oxigène, de l'azote, de la poussière, et encore je me trompe, vous ne le savez même pas, car il faudrait connaître le principe et la fin de ces choses; ce n'est qu'en Dieu que vous connaissez le principe et la fin des choses; par conséquent vous ne pouvez pas connaître le monde si vous ne connaissez pas Dieu. Toute la philosophie est là, et, au fond, nous ne faisons tous que répéter sur tous les tons et sur tous les hymnes, que sans Dieu nous ne connaissons véritablement rien.

Voilà comment Dieu étant la vérité, il faut le connaître pour connaître quelque chose.

Il faut donc que nous connaissions Dieu. Et en effet, puisque Dieu est notre prnicipe, il a dû se faire connaître à nous. C'est la foi catholique, sur le point qui nous occupe, que Dieu s'est fait connaître à nous, que Dieu nous a

Digitized by Google

communiqué la vérité, par conséquent qu'il nous a communiqué la connaissance de lui-même. S'il y a un Dieu, son premier acte pour nous qui sommes des esprits, c'est de nous donner la vérité, et il ne peut nous la donner, comme le dit admirablement l'apôtre saint Jean, qu'en nous illuminant dès que nous venons en ce monde. Dieu donc nous a fait connaître ce qu'il est, sa nature, ses actes, ceux de ces actes qui ont du rapport à nous principalement. Et ainsi, la doctrine catholique nous affirme que nous connaissons la vérité, que la vérité a été donnée à l'intelligence de l'homme. Et peut-être me demanderez-vous si cette fois les hommes ont fait quelque chose contre ce dogme-là. Il semble que c'est demander bien peu de chose à la raison de l'homme, et que du moins pour aujourd'hui nous ne rencontrerons pas sur nos pas quelque nouvelle doctrine opposée à la nôtre. Vous vous trompez; vous ne connaissez pas l'homme.

Il y a dix-huit siècles, un proconsul romain fit comparaître devant lui un accusé, et après l'avoir considéré attentivement, comme un homme qui avait en lui quelque signe remarquable, il lui adressa ces brèves paroles : « *Undè es-tu?* D'où es-tu? » — L'accusé répondit : « *Ego in hunc mundum veni ut testimonium peribeam veritati.* — Je suis venu en ce monde pour rendre témoignage à la vérité. » Le Romain hocha de la tête et lui dit : « *Quid est veritas?* Qu'est-ce que la vérité? — C'était un grand politique et un grand philosophe de ce temps-là. Eh bien! ils n'ont cessé de nous le redire avec une certaine expression de bienveillance supérieure : Vous dites que vous rendez témoignage à la vérité, mais qu'est-ce que la vérité? Si la raison concédait qu'il y a ici-bas la vérité, que Dieu a donné la vérité à l'homme, elle concéderait la base tout entière sur laquelle nous édifions, et la raison, le rationalisme ne veut pas que Dieu édifie ici-bas; et comme la vérité est la base de l'édifice, il faut qu'à la première pierre, quand toutes les générations créées sont assemblées pour bénir Dieu qui vient de les mettre au monde, la voix de tous les philosophes passés, présents et futurs s'écrie : *Quid est veritas?* Qu'est-ce que la vérité?

Aussi la négation de la vérité, même en tant que vérité; non pas de la vérité chrétienne, non pas de la vérité crucifiée au calvaire; non, la négation de la vérité en soi, de la vérité abstraite, de la vérité rationnelle, la raison ne peut pas vous le passer, il faut qu'elle la combatte; c'est une des choses contre quoi elle a combattu à la fois avec le plus de hardiesse, de sagacité et de profondeur.

Mais qu'oppose-t-on à l'idée même de la vérité communiquée par Dieu lui-même, et même à la vérité en soi? On y oppose cette doctrine du scepticisme, c'est-à-dire le doute systématique, et le monde est plein de livres faits pour établir le doute systématique. Il a deux états, le doute absolu et le doute imparfait. Je commencerai par le doute absolu, car il faut qu'à chaque pas nous voyions ce qu'on a fait contre nous et contre Dieu, car j'espère que Dieu et nous c'est la même chose.

Le scepticisme absolu se réduit à ces propositions-ci :

L'homme, il est vrai, voit dans son esprit quelque chose; il a l'idée de

Digitized by Google

l'être, l'idée de l'absolu, de l'infini, de l'immuable, de la vérité, de la justice, du nombre, de la mesure, de la force; il a une multitude d'idées au-dessus même des choses sensibles et tout à fait plus grandes que les choses sensibles. C'est vrai, c'est un fait. Mais l'homme, ou l'œil qui voit cela, comment voulez-vous qu'il le voie en lui-même, puisque cet œil est fini? Il faut donc qu'il le voit en dehors de lui avec cet instrument fini que nous appelons l'intelligence. Qu'est-ce qui vous répond que ce que vous voyez dans votre esprit a au dehors quelqu'objet réel qui lui correspond? Vous avez l'idée de l'infini, de l'absolu; qu'est-ce que ça prouve? Ça prouve que vous les avez si nous voulons accorder le fait; mais y a-t-il un objet correspondant à ce que vous voyez au dedans de vous? Le rationalisme dit que vous n'en avez aucune espèce de preuve; que vous y croyez parce que vous voulez bien y croire, mais qu'il vous est impossible d'en avoir une démonstration. Car comment le démontrerez-vous? Avec ce que vous voyez dans votre esprit? Mais ce que vous voyez dans votre esprit qui sera le principe de votre démonstration, c'est précisément ce qui est à démontrer. Comment donc, puisque ce sont précisément les idées primordiales et fondamentales de votre esprit que vous devez démontrer, comment vous accorderais-je que vous puissiez vous en servir pour démontrer la vérité objective, comme disent les Allemands, pour démontrer la vérité au dehors de vous?

Voilà ce que vous trouverez dans des volumes excessivement épais qui se réduisent à cela.

Il est très-vrai que nous ne pouvons pas démontrer l'infini; prétendre qu'on peut démontrer l'infini, c'est une absurdité; car si on n'a pas une base palpable, vous voyez bien qu'il est impossible d'arriver jamais à fin de compte. Mais il y a nécessairement dans l'esprit de l'homme quelque chose de primitif. Eh bien! on nous nie ce primitif, sa valeur; on nous dit que ce que nous appelons la vérité première, fondamentale, absolue, c'est ce qui est à démontrer. Or, messieurs, c'est vrai, nous ne pouvons pas le démontrer; nous disons seulement que l'homme par la volonté de Dieu, a une adhésion nécessitée, sauf le cas de folie, une adhésion nécessitée à ces premières vues de son esprit; qu'il n'est pas libre, que Dieu lui a ôté la liberté de les nier; qu'il a permis le doute systématique, mais qu'il n'a pas permis le doute pratique; que par conséquent pour s'élever contre ces idées primordiales qui nous aident à démontrer tout le reste, qui sont la base de la vérité en nous, il faut nier sa nature, il faut poser des actes dans son esprit contre nature; il faut, en un mot, arriver à nier et ce que l'on fait soi-même et tout ce que fait le genre humain; en définitive, à protester contre sa propre nature, à protester contre une évidence tellement majeure qu'elle nous subjugue malgré nous Ainsi le pyrronisme comme dit Pascal, vient échouer contre un fait premier et invincible qui est la croyance illuminée de notre esprit, non pas une croyance fatale, non pas une croyance sur autorité, mais sur évidence, sur persuasion nécessitante. Et comment voudriez-vous qu'il en fût autrement? Dieu seul est à la fois sujet et objet; en Dieu seul l'objet et la vision se confondent; mais pour nous qui ne sommes pas Dieu, jamais la vérité ne peut-

Digitized by Google

être nous-mêmes comme pour Dieu. En un mot, nous n'avons rien à répondre et nous ne répondrons rien, sinon que l'humanité croit à l'idée de justice, de vérité absolue, d'immuable, d'éternel, et, dans notre mesure, à toutes les idées *suprà* sensibles qui composent notre capital intellectuel. Et bien, maintenant, le genre humain, cela suffit à Dieu. Quant aux savants qui protestent contre leur nature même, Dieu peut s'en passer; ce qu'il lui faut, c'est tout le monde. Mais qu'un homme mieux doué que les autres de la fortune et de l'esprit s'enferme dans sa chambre pendant ciquante ans pour en sortir avec une démonstration par laquelle il conclut contre tout le genre humain, il y a deux rires qui s'élèvent contre lui: le rire de Dieu, d'abord, et le rire de l'humanité ensuite. Cela suffit à Dieu, cela suffit au monde, cela me suffit à moi-même.

Ainsi je ne m'occuperai pas davantage du scepticisme absolu.

Je m'occuperai du scepticisme imparfait, de celui qui reconnaît certaines vérités dans notre esprit, qui se range avec la plèbe humaine pour reconnaître ces vérités solennelles. Mais il y a des sceptiques qui, en admettant cela, croient que nous ne connaissons pas Dieu certainement; que nous doutons s'il est notre principe. J'en conviens ici sans folie, sans orgueil extravagant, en restant dans la simple humanité, l'humanité est partagée entre elle-même; je ne puis plus unir l'homme et Dieu; l'humanité est scindée; il y en a qui croient connaître Dieu; il y en a qui croient ne pas le connaître. Je suis obligé de reconnaître qu'il y a un scepticisme imparfait au sein de l'humanité; par conséquent, comme j'ai annoncé que Dieu nous avait donné la vérité, il s'agit de savoir si c'est Dieu qui a tort ou si c'est l'homme; si c'est Dieu qui n'a pas donné la vérité ou si c'est l'homme qui se l'est retirée.

(Suite à la prochaine livraison.)

SERMON

SUR LES CAUSES DE L'INDIFFÉRENCE RELIGIEUSE,

PAR L'ABBÉ COEUR.

Vani autem sunt omnes homines, in quibus non subest scientia Dei. sagesse, (C. 13, v. 1.)

Ils sont bien bien légers tous ces hommes en qui ne réside pas la science de Dieu.

L'univers, mes frères, l'univers a salué avec enthousiasme l'apparition de son Pontife; de longs siècles avaient coulé paisiblement sous l'empire de Jésus-Christ; devions-nous être les témoins d'une grande et funeste révolution dans les croyances? Des hommes se sont élevés contre le Pontife Dieu de l'univers moral; les indifférents se sont multipliés sous nos yeux; ils abondent au sein des cités, on les trouve jusque dans les campagnes, ils sont dans nos maisons; ce sont quelquefois nos proches, nos amis. Il n'est pas une fa-

Digitized by Google

mille peut-être, si forte et si bien conservée, qui ne puisse compter parmi ses membres quelques victimes de l'erreur ; et ce qu'on voit de toutes parts, ce sont des enfants de l'Église séparés de leur mère ; des hommes nés chrétiens qui proclament la révolte contre Jésus-Christ et ses lois. En face d'une si vaste indifférence, peut-être qu'une âme timide s'est émue ; peut-être qu'effrayée de la solitude qui se faisait à l'entour, elle a senti faiblir son espérance et chanceler sa foi ; peut-être que cette âme éprouvant intérieurement comme une grande angoisse, s'est demandée avec inquiétude, où suis-je donc? Où vais-je, où porterais-je mon cœur et mes pensées? Eh bien donc, nous disons à l'homme, il est des cas où, pour être sage, l'on peut et l'on doit faire autrement que la multitude. Toujours humblement soumis à l'autorité de Dieu, le chrétien jamais ne courbe le front devant les hommes. Un siècle n'est pas infaillible, surtout quand sa voix est étouffée par le cri de tous les autres siècles. Son autorité n'est nullement de nature à nous interdire l'examen. Nous le citerons au tribunal de la raison, nous lui demanderons ses titres, et s'ils ne nous semblent pas bons, nous élèverons par-dessus une figure libre : cela est raisonnable, cela est juste, cela est digne de tout homme consciencieux et vrai. Voilà donc, chrétiens, ce que je me propose, en cherchant aujourd'hui de bonne foi les causes qui ont, autour de nous, multiplié les indifférents religieux. Si de telles causes sont légitimes et saintes, le siècle a raison; de même, si de telles causes sont dépravées et mauvaises, nous avons raison contre le siècle. Or, je n'hésite pas à dire que ces causes, par leur nature, même, condamnent l'indifférence religieuse et lui enlèvent toute l'autorité qu'elle semble d'abord emprunter du nombre. De ces causes d'indifférence, il en est qui supposent une grande faiblesse d'âme : nous en parlerons d'abord. Il en est d'autres qui sont compatibles avec un noble caractère, un cœur pur et une âme élevée : nous en parlerons dans une seconde partie.

Nous serons forcés quelquefois de toucher des points délicats : nous supplions qu'on reçoive nos paroles avec la même bienveillance que nous les donnons. En mettant la main sur notre cœur, nous y sentons un vaste amour, et pas un mouvement de haine. Nous venons dire aux chrétiens : Soyez sans inquiétudes, et que le nombre des indifférents ne vous allarme pas ; nous venons dire aux indifférents : de vos croyances religieuses dépend votre sort éternel, prenez garde au fondement où vous les asseyez, car de ce fondement dépend aussi votre avenir... *Avē Maria.*

Des hommes qui ne seraient indifférents que par faiblesse d'âme, qui ne seraient à l'égard du catholicisme, hostiles et dédaigneux, que parce qu'ils n'auraient pas eu la puissance de vaincre les préjugés, les passions ; de tels hommes, quel que pût être leur nombre, sans nul doute ne formeraient pas une autorité contre la religion. Or, je n'hésite pas à dire qu'il est plusieurs indifférents qui ne le sont que par faiblesse d'âme, que parce qu'ils sont impuissants à vaincre les préjugés et les passions, et je crois qu'on peut dire cela sans offenser personne. Toutes les fois qu'une doctrine, une opinion, est devenue assez générale, surtout si elle emporte quelque barrière ; si elle brise quelque frein, il faut bien s'attendre que dans le nombre de ceux qui l'auront

Digitized by Google

proclamée, il se trouvera, non-seulement des âmes droites, des esprits généreux, mais encore des hommes à préjugés et à passions, qui auront choisi ce drapeau, non par aucun instinct de vérité, mais par séduction et par entraînement; voilà ce que je prétends signaler d'abord, faisant une réserve bien expresse en faveur de tous ceux que leur conscience absout de nos paroles et auxquels nous nous adresserons plus tard. Je dis donc d'abord que les passions du cœur sont une source féconde d'indifférence religieuse. Comme ces terribles montagnes qui nourrissent dans leur sein des volcans, et de leurs flancs entr'ouverts vomissent la mort: ainsi, l'homme, au fond de ses entrailles, recèle des feux terribles, violents et sombres qui travaillent à user sa vigueur, à ronger ses croyances; ce sont les passions du cœur. Il importe de comprendre premièrement qu'il existe un combat naturel entre le christianisme qui appelle l'homme à tout ce qui est grand, généreux, parfait, et les passions qui, depuis la chute originelle, se disputent l'empire de son cœur et tendent à étouffer en lui le germe de toutes les vertus. Comme s'il avait oublié qu'il doit s'en servir comme d'une aile pour voler à l'essence divine; elles l'entraînent au contraire et le sollicitent à tout ce qui est matériel, physique, impur. Aussi, depuis le premier réveil de la raison, il s'établit une lutte entre ces deux puissances, et cette lutte n'cst pas un frivole jeu, ni un vain amusement de quelques jours, c'est une guerre de mort et d'extermination qui ne doit finir que par la ruine des combattants. Il faut, ou que la religion triomphe et mette les passions à la chaîne, ou que les passions, devenues les maîtresses, chassent la religion et se dérobent à ses poursuites éternellement; car de se figurer qu'on puisse garder un certain milieu, en sorte qu'on retienne sa religion jusqu'à la fin, tout en faisant les choses qu'elle condamne, ce serait mal connaître la nature de l'esprit humain. Il a une horreur invincible pour toute exigence. En vertu même des lois qui le régissent il ne peut supporter la contrainte, mais il tend persévéremment, et même sans y prendre garde, à réaliser l'harmonie entre ses croyances et ses mœurs. Il répugne trop au bon sens et même à la droiture de suivre toujours une religion qui condamne nos pensées les plus habituelles et les plus chères, de servir toujours un maître de qui on ne peut attendre que des paroles sévères ou de châtiments. Il faut lonc, il faut que l'événement éclate : il faut, ou renoncer à ses passions, et l'on reste religieux, ou renoncer à sa religion et l'on devient indifférent; et voilà comment souvent les passions du cœur ont précipité les hommes dans l'abîme de l'indifférence religieuse! Aussi le désordre des mœurs et celui des croyances sont enchaînés l'un à l'autre, par des nœuds si étroits, que certains hommes comme certains peuples commencent par être corrompus avant d'être indifférents; restent corrompus tant qu'ils sont indifférents, et recouvrent leur foi sitôt qu'ils ont recouvré leur vertu.

Ici, que n'ai-je devant moi un de ces indifférents auxquels maintenant s'adressent mes paroles! J'en appellerais à sa conscience, je lui ferais convenir que rien n'est honorable et beau comme la vérité; qu'il ne sert pas de se flatter; je le prierais de mettre la main sur sa conscience et de nous dire comment et depuis quand il est tombé dans l'indifférence? Car on ne le vit pas tou-

Digitized by Google

jours s'élever contre la religion de ses pères ; je me souviens encore de ces temps de bonheur, où il faisait les délices d'une famille charmée ; je le vois encore dans ma mémoire à l'époque de son entrée dans le monde. Alors, les enseignements religieux lui paraissaient éclatants d'évidence ; il ne pouvait imaginer quel vertige portait à les repousser, et sa raison n'était pas moins grande ni moins forte : mais son cœur alors était pur... Oh ! votre âme aujourd'hui s'emporte contre Jésus-Christ et sa règle ; aussi vous avez bien changé ! On chercherait en vain cette élévation si pure de pensées, cette délicatesse de sentiments, cette générosité si complète, si touchante que nourrisait en vous alors la noble candeur de la foi : votre front moins ouvert paraît obscurci de quelque impur nuage ; vos yeux inquiets et errants semblent tachés d'une souillure ; votre cœur s'est ouvert à quelque chose qui dessèche, peut-être au vent brûlant de la cupidité, dont les funestes ardeurs étouffent et dévorent tout ce qui était la justice et la vérité ; voilà ce qui vous a ravi votre foi ! N'est-il pas vrai que vos croyances ont perdu leur énergie à mesure que le vice a ramolli votre âme ? N'est-il pas vrai que vous avez quelque temps combattu ? Vous auriez bien souhaité conserver la foi, et cette religion qui vous imprimait un involontaire respect et ces penchants où vous aimiez à vous laisser aller ; oui, mais enfin, fatigué de la voix du remords, vous avez prétendu lui imposer silence ; vous avez cherché à vous rassurer par l'exemple et le nombre ; vous avez bu évidemment tous les breuvages qui pouvaient assoupir votre foi. Vous avez tressailli de plaisir à chaque mot irreligieux échappé d'une plume célèbre ou tombé d'une bouche éloquente ; vous avez voulu anéantir le Dieu qui vous importunait ; ce sont vos passions qui ont enfanté vos doctrines et c'est ainsi que dans certains hommes comme dans certains peuples, le désordre des mœurs prépare et amène le désordre des croyances. Tant que Rome païenne resta fidèle à la simplicité des mœurs antiques, aussi longtemps que la tempérance et la frugalité furent honorés dans ces murs, ces dogmes vitaux de Dieu, de sa providence, de la vie future, demeurèrent forts et respectés, et alors la rencontre d'un indifférent aurait effrayé comme celle d'un sinistre présage, ces grands triomphateurs du monde. Mais sitôt que Rome vieillie et dépravée eut reçu dans son sein le luxe et la corruption qui venaient y déborder de toutes parts avec les richesses de l'univers ; que les plaisirs eurent amolli les courages et énervé la vigueur des sages même, aussitôt l'on vit des athées surgir de cette pourriture, pénétrer dans toutes les parties de ce vaste empire, et se glisser partout, jusqu'au sénat et dans les temples. Mais observez encore que là où le désordre des mœurs précède l'indifférence religieuse, ce même désordre la suit et l'accompagne.

Où l'indifférence religieuse règne-t-elle avec le plus d'empire ? Où compte-t-elle un nombre plus grand de sectateurs et d'amis ? Est-ce dans ces campagnes obscures où les mœurs, les temples, l'autorité de la famille sont encore respectés ; où le plus beau des spectacles est un beau ciel et une belle nuit ? Eh non ! ces hommes simples rejettent ce que nous appelons des lumières ; ils seraient bien fâchés qu'on leur enlevât le Dieu de la crèche, l'espérance de

Digitized by Google

la vie immortelle, le temple qui les réunit aux jours de fête; il n'y a guère là, d'indifférens religieux. Pour les trouver en grand nombre, il est de fait qu'il faut venir dans les villes; encore, parmi les villes, faut-il choisir les moins pures. car c'est là que les indifférents seront plus nombreux et plus forts. Parcourez une ville, et si vous y trouvez quelque indice d'immoralité ou d'improbité, affirmez à coup sûr, à proportion du nombre de ces indices, qu'il y a là un nombre égal d'indifférents religieux : et si vous parcourez une autre ville, et que dans la même étendue ces choses soient plus rares, affirmez encore qu'il y a un moins grand nombre d'indifférents : affirmez cela, vous verrez que ce n'était pas une erreur ; mais, faites mieux encore, partagez le genre humain en deux grandes masses, mettez d'une part tout ce qui fait profession ouverte du christianisme, tout cela, sauf quelques hypocrites qui ne sont, après tout, que des indifférents timides, tout cela se trouvera probe, vertueux, charitable : mettez d'une autre part ce qui fait profession ouverte d'indifférence religieuse, vous y trouverez, sans doute, beaucoup d'hommes honorables, mais aussi, et dans les mêmes rangs, tout ce qu'il a d'infâme, de cruel, d'injuste, tout ce que la société repousse ; car, il ne faut pas se faire illusion, les faits parlent plus haut que les paroles.

Jetez les yeux sur les indifférents religieux, voyez d'abord ceux qui se remuent dans les plus humbles replis de la société : cette épouse infidèle et brutale, ce maître avare et dur, ce jeune homme emporté, querelleur, ce sont des indifférents religieux : les prisons, les bagnes regorgent d'indifférent religieux. Ces hommes qui frémissent sous le joug des institutions sociales, qui porte la pauvreté comme les tigres leurs chaînes, qui réjouissent leurs songes par des méditations de pillage et de sang, ce sont des indifférents religieux. Sortez de là, que trouvez-vous dans les plus hautes conditions? Des indifférents riches, savants et polis sont-ils donc tous maîtres de leurs passions? pourraient-ils sous ce rapport soutenir la comparaison avec les chrétiens véritables? Je le dis avec une conviction profonde, affirmer cela ce serait abuser du langage, violenter le sens des mots. Je veux bien convenir qu'ils savent donner au vice plus d'attraits et de grâces, mais l'élégance du dehors couvre et ne détruit pas une hideuse nature. Il est une passion surtout, de toutes la plus douce et la plus séduisante, à qui le paganisme éleva des autels et qui reçoit, qui a toujours reçu les hommages d'un grand nombre d'indifférents, je ne parle pas de tous, il est des exceptions ; je parle seulement de plusieurs, que ne disent-ils pas? Que ne voit-on pas dans leurs actes? Prennent-ils soin de dissimuler? Ne font-ils pas vanité de tous les sens qui les dévorent? N'est-ce pas ce qui sert d'aliment à leurs discours? Ils ne le nieront pas, cela sert leur jactance ; mais s'ils venaient à le nier, leurs ouvrages ne sont-ils pas là pour les démentir? Qu'il y a-t-il au fond de mille de leurs productions? Une soif insatiable d'or et de plaisirs. N'ont-ils pas souvent versé des flots de paroles également impies et licencieuses ? Ne se sont-ils pas servi de cela comme d'une arme favorite pour attaquer la religion? *Rousseau* a dit de lui : « Nul homme n'est meilleur que moi. » Et véritablement il était meilleur que beaucoup d'autres, et pourtant la Providence l'a forcé de consigner

Digitized by Google

de ses mains dans un monument authentique le détail de bien des turpitudes ! Il est donc des hommes et des peuples chez qui le désordre des mœurs précède et accompagne l'indifférence religieuse, et chez qui la foi reparaît aussitôt que le désordre moral a disparu. En effet, il est des hommes chez qui ces influences n'ont qu'un temps : l'âge les calme ; un établissement les change, la vieillesse, les remords les ramènent au pied de la croix de Jésus-Christ, bien heureux alors s'il leur reste assez d'énergie pour embrasser une foi puissante et neuve, bien à plaindre si leurs forces morales trop usées les trahissent dans cette circonstance décisive ; car alors, chrétiens par le cœur, chrétiens par le désir, ils meurent pourtant enveloppés dans les liens d'une indifférence que le temps a rendu pour ainsi dire invincible : pour ces hommes donc et pour ces peuples, nous sommes en droit d'affirmer que le soleil est cause de la lumière, parce que nous voyons qu'elle commence, continue et disparaît avec lui ; mais comme la faiblesse du cœur a suscité des adversaires au christianisme, la faiblesse de l'esprit lui en a fait éclore aussi par milliers dans les régions communes de l'intelligence ; surtout aux époques d'un affaiblissement devenu assez général dans les croyances, il se trouve encore certains nombre d'hommes qui se persuadent avec une sorte de bonne foi que le christianisme est une erreur, mais sans en être convaincu du tout, comme un sourd est convaincu par les oreilles de l'harmonie d'un concert, comme un aveugle est convaincu par ses yeux de l'éclat du soleil. Point de conviction sans un jugement éclairé : or, ces hommes-là ne sont pas seulement tentés de juger la religion, ils ont l'esprit trop faible pour une telle entreprise. En effet, il est un certain nombre d'esprits resserrés dans une étroite sphère et bornés par la nature ou par leur faute à de courtes limites qu'ils ne dépassent jamais ; souples et rampants, incapables de consistance, d'énergie et d'élévation, ils ne savent ni vouloir, ni connaître par eux-mêmes, ils semblent destinés à recevoir d'un autre leur pensée toute faite, ils subissent passivement l'influence de ce qui les environne. De tels hommes forment dans chaque siècle une portion quelconque du genre humain. On les voit graviter autour d'un maître comme des satellites autour d'une planète ; ils s'informent de ce qu'on dit, ils copient tout ; selon que l'on approuve ou que l'on condamne, ils suivent la vérité ou le mensonge. A Rome, ils seraient catholiques ; à Genève, ils seraient protestants ; ailleurs et au besoin ils sont indifférents. Il fut une longue suite de siècles où parmi nous cette faiblesse n'était dangereuse à personne : dans ces temps plus heureux, alors que la religion jetait un si prodigieux éclat dans nos contrées, qu'elle régnait en souveraine sur les intelligences ; que le savant, le riche, le guerrier, formaient un rempart imposant autour du sanctuaire ; que l'Église, forte de ses institutions, de ses lumières, de ses grands hommes, de la confiance et de l'amour des peuples, s'élevait comme une magnifique et solennelle expression de la pensée dominante ; alors aussi elle attirait à elle avec les plus hautes capacités tous les esprits vulgaires que l'exemple subjugue, que l'autorité détermine ; mais depuis qu'elle est devenue presque étrangère parmi les siens, depuis qu'on la rebutte, qu'on la dédaigne comme une fâcheuse conseillère à la porte du riche et du savant, depuis qu'elle n'a

Digitized by Google

plus pour asile que le cœur d'un petit nombre de sages, auguste sanctuaire où elle a réfugié sa noblesse; depuis qu'elle n'a plus la majesté de son vieux sacerdoce, qu'elle n'en garde plus qu'un souvenir, rare débris des naufrages; depuis qu'elle est demeurée telle, sa grâce vivifiante est finie pour les esprits faibles; depuis qu'elle a perdu son antique éclat extérieur, les esprits vulgaires ont aussi perdu une grâce puissante de salut; car dès lors qu'ils sont venus se heurter à la faiblesse de l'homme, sans plus voir Dieu qu'il représente, ils ont cessé de comprendre la religion; et c'est alors qu'on a vu surgir des milliers d'indifférents, esprits confiants et légers, qui repoussent comme une erreur tout ce qui n'est pas reconnu, approuvé, sanctionné par la société qu'ils voient. Certes, de tels hommes ne peuvent pas être réputés pour des indifférents dogmatiques; ils ne croient rien, n'affirment rien, ils ne font que répéter ce que d'autres affirment. S'ils veulent être de bonne foi, ils avoueront que jamais ils n'ont rien compris à la religion, et qu'ils ne font que répéter aveuglément ce que d'autres leur disent. C'est une chose qui mérite une grande pitié, que des hommes qui ne manquent pas d'une sorte d'esprit s'en aillent révéler toutes les frivolités, toutes les impostures qu'on leur jette, et tomber sous la main du premier trompeur; qu'avec une bonne foi si incurable et si profonde, ils se laissent prendre à je ne sais quel air d'autorité, à je ne sais quel éclat, quel retentissement de phrases: et si l'on prétend leur insinuer que cela ne démontre pas qu'il ne pourrait pas, après tout, se trouver là-dessous de l'erreur et du vide; ils ne vous répondent qu'avec cette suffisance infinie et cette morgue confiante qui est le propre caractère des esprits étroits et bornés. Tous les mots de quelques écrivains sont pour eux un oracle; tout incrédule par cela seul est un grand homme.

Aussi, voyez comme on profite de leur simplicité pour leur faire entrer dans la tête les visions les plus extravagantes. Quand on voit à découvert le fond de leur pensée, quand on arrive au fondement ultérieur, au dernier mot de leur indifférence, on trouve des préventions si ridicules, des imaginations si grotesques que la parole, manque pour les répéter; on n'aurait jamais osé les prévoir, et l'on oserait encore moins les redire. Les sylphes, les vampires, tous les fantômes de gothique mémoire paraîtrait peut-être à côté des êtres raisonnables, et l'on se rappelle ces temps où les philosophes de Rome persuadaient à une multitude ignorante que les chrétiens n'étaient que des enchanteurs, que des meurtriers qui faisaient tout le mal qui pouvait se faire sur la terre: et si le Tibre inondait les campagnes, c'était d'eux qu'il en avait eu l'ordre.

La misère de l'esprit humain fut sans doute la même dans tous les temps; mais puisqu'on a horreur de la mauvaise foi qui sème des préventions absurdes, on ne peut se défendre d'un grand sentiment de pitié pour la simplicité et l'ignorance de ceux qui en sont les jouets. On s'imagine voir un enfant qui pleure de frayeur devant les contes qu'on lui fait au berceau. C'est ainsi que la faiblesse du cœur et de l'esprit ont été chez plusieurs les causes de l'indifférence religieuse. C'est donc là la première classe des indifférents; ceux qui n'ont pu vaincre des passions ou des préjugés. Or, sans nul doute, quel que

Digitized by Google

soit leur nombre, on ne prétendra pas qu'ils fassent autorité contre la religion. Les indifférents eux-mêmes l'avouent, et un écrivain irreligieux du dernier siecle, dans son *Essai sur les préjugés*, a prononcé leur sentence en des termes si durs que nous n'oserions les redire. « La philosophie, dit-il, la philosophie « serait-elle bien flattée d'avoir pour ses partisans des hommes qui méprisent « la religion sur parole? Serait-elle donc bien flattée des hommages intéressés, « des applaudissements suspects d'une foule d'hommes qui se croient forts, « parce que souvent en tremblant et avec remords, ils foulent aux pieds ce « qui les forçait encore un peu à respecter la décence et les mœurs. »

Passons maintenant aux causes d'indifférences religieuses compatibles avec un noble caractère et une âme élevée.

Nous l'avions déclaré dès l'abord, nous sommes loin de penser qu'il n'y ait parmi les indifférents religieux que de faibles âmes incapables de vaincre des préjugés ou des passions, nous aimons au contraire à le dire, il se trouve dans leurs rangs des âmes élevées, des cœurs purs, de nobles caractères, pour lesquels nous sentons un respect véritable, auxquels nous abandonnerions sans défiance tous nos intérêts les plus chers, et dont le jugement en toute autre matière serait à nos yeux d'un immense poids ; mais si l'on veut réfléchir, on trouvera qu'en religion, peut-être, leur autorité ne doit pas être aussi grave; car il faut savoir que certaines âmes, à raison même de leur élévation et par un excès de confiance presque excusable à la faiblesse humaine, sont dans leur force même plus exposés que d'autres à porter contre le catholicisme un jugement prématuré qui les égare, et ensuite que plusieurs n'ont jamais sérieusement usé de toutes les forces de leur esprit pour faire du catholicisme un suffisant examen.

Je dis donc, d'abord, que certaines âmes à raison même de leur élévation, sont plus exposées que d'autres à porter contre le christianisme un jugement prématuré qui les égare (qu'on me permette de donner aux choses leur véritable nom).

Ennemi de l'ordre et de toute raison, l'orgueil partout où il a pu se développer a causé des maux affreux; d'un archange il fit un réprouvé; il perdit le premier homme et sa race avec lui; il souleva des Pharisiens contre le fils de Dieu, et même, après cette grande victoire sur la mort, il arrache encore aux peuples les fruits de la rédemption, en éblouissant de leur propre gloire les hardies génies qui deviennent ensuite pour les autres un instrument de séduction.

Or, jamais, peut-être jamais, ce funeste artisan des malheureux n'exerce un empire si universel que dans nos temps modernes; jamais peut-être, à aucune époque, l'homme ne fut si fort ébloui de sa gloire, si enorgueilli de sa propre excellence; et si le crime du paganisme fut d'adorer des idoles, le crime de notre temps ne serait-il pas d'adorer la raison?

Voyez comme on se prosterne devant elle, comme on s'enthousiasme avec son époque! Ecoutez; ne vous dit-on pas que le règne de la religion expire

Digitized by Google

devant le règne plus étendu de la raison? Symbole impuissant des nations au berceau, langage imparfait que bégayaient les peuples enfants... leurs croyances, les religions enfin doivent s'évanouir devant la raison plus amplement développée. Un jour l'homme songea qu'il était Dieu; dès lors il prit en pitié tous les siècles, il cita toutes les religions à son tribunal, et la religion du Christ surtout ne fut pas oubliée; toute vérité tomba sous sa juridiction; ce fut à lui de déterminer les croyances, de refaire la morale; tout cela lui paraissait naturel, car à l'en croire il était Dieu! Mais le même jour il délaissa son idole et tomba dans l'indifférence religieuse. Alors, et seulement alors, il fut aisé à tout homme sensé de déplorer l'orgueil de ses semblables et de reconnaître que l'orgueil tout seul avait réduit leur croyance au tombeau.

Ce n'est pas certes que nous prétendions ravir à l'homme sa légitime gloire, car jusque dans ses erreurs je trouve un fonds de vérité que je suis loin de bannir, parce que le christianisme l'approuve, ou plutôt parce qu'il découle du christianisme comme une conséquence naturelle; nous croyons aussi à la dignité de l'homme, payée du sang d'un Dieu; aux lumières de l'homme instruit et éclairé par Dieu; à la grandeur de l'homme, futur citoyen du ciel; nous avouons qu'il est permis à l'homme d'en tirer une légitime gloire: mais si l'on veut qu'il s'attribue à lui seul tout le principe de son excellence, si l'on prétend en faire comme un rival de la divinité; si l'on veut livrer toutes les vérités au gré de sa raison capricieuse, tous les devoirs au gré de ses passions, dès lors, il nous est impossible de voir là dedans qu'un sacrilége orgueil, source éternelle de révolte contre Dieu, et qui rend impossible à jamais sur la terre l'existence quelconque d'une religion vraie. Car, mes frères, une religion vraie, il lui faut essentiellement trois choses: des dogmes de pénitence et d'humilité, des mystères, un tribunal infaillible pour régler la croyance. Il lui faut des dogmes de pénitence et d'humilité parce que si elle est vraie, elle ne dira pas à l'homme qu'il ne fut jamais coupable et imparfait: il lui faut des mystères, parce que si elle est vraie elle doit parler juste de Dieu et de l'être infini; or, on ne le peut faire sans énoncer des mystères. Les mystères dans la nature vous débordent de toutes parts; nous ne disons pas deux mots sans énoncer un mystère, et ce mot seul *j'existe* renferme à lui seul un profond et rigoureux mystère. Il lui faut un tribunal infaillible pour régler les croyances; car si elle est vraie, elle est une comme la vérité; si elle est une, elle doit avoir une règle commune à laquelle tous doivent se conformer, et parce qu'il serait absurde que l'on dût se conformer à une règle qui pourrait n'être pas droite, il faut absolument qu'elle soit infaillible.

Telles sont les conditions premières et indispensables d'une religion véritable; aussi le christianisme, parce qu'il est vrai, a-t-il des dogmes de pénitence et d'humilité, des mystères, un tribunal infaillible pour fixer les croyances, et voilà pourquoi d'habiles hommes de nos jours la repoussent, la répudient; ils ne veulent pas de ses dogmes de pénitence et d'humilité, parce que l'homme sans doute est assez innocent, assez riche par lui-même. Il ne

Digitized by Google

lui reste plus qu'à se complaire dans ses perfections et à jouir de tous les biens; ils ne veulent pas de ses mystères, parce qu'alors il y aurait des choses qu'on devrait croire sans les comprendre nettement; ils ne veulent pas de son tribunal infaillible, parce que les intelligences ont proclamé leur émancipation; et, désormais sans culte et sans prêtres, elles doivent marcher à la solution du grand problème : *Dieu*, *la Nature*, *l'Homme;* et parce que la raison humaine avait été assez heureuse pour obtenir d'immenses développements, parce que l'œil du génie avait ravi à la nature quelques secrets dans ses mystérieuses opérations; parce que l'esprit mortel avait mesuré les astres et calculé leur mouvement; l'homme ébloui de sa gloire a osé déclarer qu'il pouvait tout comprendre, se suffire et se passer de Dieu. O nobles âmes! vous profanez; oui, vous profanez une passion sublime. L'auguste ardeur qui vous dévore vous appelait à Dieu, pourquoi faut-il que nous soyons réduits à pleurer vos écarts. O raison humaine! te croirais-tu donc humiliée de te courber devant la raison de Dieu, source et modèle de toutes les idées, de toutes les intelligences? Et pourquoi donc t'obstines-tu à prendre pour une bouche humaine celle que les oracles divins désignent à la terre comme l'interprète de Dieu. On peut donc, mes frères, regarder camme une source féconde d'indifférence religieuse dans les plus hautes âmes, leur élévation même qui les porte assez naturellement à concevoir trop de confiance en leur force.

Aussi à ce moment terrible où la nature dépouillée de toute sa parure se voit déjà presque réduite aux indicibles humiliations du sépulcre; à l'instant de la mort, on a vu de beaux génies appeler à leur secours la foi de Jésus-Christ.... Illustres et profonds écrivains, qui avez révélé au monde l'esprit des lois qui le régissent, venus au lit de mort, vous courbâtes devant Jésus-Christ, cette haute intelligence, et dans une tendre effusion vos lèvres embrassèrent sa croix. Et vous aussi, peintres éloquents, historiens majestueux de la nature, vous fîtes alors le désaveu de quelques opinions trop légères, et pour bien mourir, vous reposâtes, comme le vulgaire, votre savante tête sur le paisible oreiller de la foi. Et toi aussi dont l'éclatante et brusque apparition avai ébloui l'univers, géant des temps modernes, toi qui marchais sur des têtes de rois, sur des têtes de peuple; qui de ton souffle faisais tomber les bataillons; qui de ton ombre épouvantas les Pyramides; instrument prodigieux de la Providence; enfin tu t'es brisé, tu as fait ce que nul autre auparavant ne t'avait vu faire, tu as voulu un maître, et ce maître était *Jésus-Christ*.

Mais voici, mes frères, une cause plus générale de l'indifférence religieuse dans les nobles caractères et les âmes élevées; c'est l'ignorance de la religion.

Toute brillante de grâces ineffables que peuvent donner la vertu et la vérité, la religion jamais ne se dévoile aux yeux de l'homme sans ravir son cœur comme par un enchantement divin. Aussi, parmi ceux qui l'ont bien connue, quelques-uns ont mieux aimé mourir que de se séparer d'elle; d'autres ont cherché la solitude afin d'oublier au désert ce qui n'était pas elle. Dans tout le cours des âges, les génies les plus éclairés n'ont pu la contempler

sans tomber à ses pieds, et c'est une observation singulièrement remarquable que tous les siècles où l'étude de la religion a été en honneur se sont distingués par une science plus grande. Jamais, à toutes les époques, un homme, quelque purent être ses préventions religieuses, jamais un homme n'a fait sérieusement l'examen du christianisme sans se rapprocher de lui, du moins en désir, si ce n'est complétement et en réalité. Nous savons tous ce mot d'un littérateur fameux du dernier siècle, qui abjura dans une conversion éclatante les écarts de sa jeunesse : « J'ai cru, dit-il, parce que j'ai examiné ; examinez « à votre tour, vous croirez comme moi. » Les paroles plus récentes d'un écrivain illustre dont tout l'univers a pu admirer le génie si fort, si terrible, sont encore plus frappantes, il disait : « Je ne suis pas ennemi de la religion, « au contraire, à mesure que j'étudie davantage, je penche chaque jour de « plus en plus vers les doctrines catholiques. »

Un homme encore dont les talents ont honoré la France, et pour lequel, depuis peu d'années, s'est ouvert une tombe, contraint, pour achever un travail commencé, d'examiner sérieusement la religion, parlait en ces termes : « Je ne suis plus ce philosophe intrépide, sûr qu'il n'y a plus rien après la « vie ; je suis une vivante preuve de ce que dit *Bacon* : qu'un peu de philo- « sophie éloigne de la religion, qu'une philosophie plus complète y ramène ; « c'est positivement en approfondissant les faits, en heurtant contre les diffi- « cultés sans nombre qu'ils offrent à l'incrédulité que je me suis vu contraint « de reculer dans le terrain des idées religieuses ; je l'ai fait de bonne foi, sans « nul doute, car chaque pas rétrograde m'a coûté, et aujourd'hui encore je « défends pied à pied tout ce que la loi reconquiert sur mon incrédulité. »

Voilà ce que produit l'examen !... Aussi la religion ne demande-t-elle qu'à se faire connaître aux hommes, il lui faut la lumière ; elle se plaît au grand jour et elle déteste l'ignorance, parce que l'ignorance a causé tous ses maux. Ce fut elle qui arma contre les martyrs ses premiers persécuteurs ; c'est elle encore qui dévaste ses rangs ; et ce fait, si malheureusement incontestable d'une indifférence devenue aussi générale, ne s'expliquera jamais autrement d'une manière satisfaisante et complète. Aussi, est-il vrai que jamais, à aucune époque peut-être, on ne parla de religion davantage, et jamais on ne la connut moins. En religion comme en philosophie, l'homme n'invente pas ; il apprend : il ne connaît que ce qu'il a étudié, il ne sait que ce dont on l'instruit ; or, c'est un fait visible autant que le soleil ; il existe, sous ce rapport, dans l'impulsion de l'esprit humain, une immense lacune ; il est de fait que le malheur des hommes de ce temps est de rester presque entièrement étrangers à l'instruction religieuse dans le monde. Le temps le plus favorable à l'étude de la religion est celui de l'adolescence, parce qu'alors le cœur désintéressé se laisse facilement charmer à la vertu ; parce que, tout fort encore de sa puissante et neuve énergie, il saisit vivement les grandes choses, les pénètre, se les assimile comme une seconde nature et en fait le fonds de sa vie. Or, cette première éducation religieuse, si importante et si féconde, les hommes de ce temps ont eu presque tous le malheur de ne pas la connaître : les uns, nés dans les orages et bercés au bruit du tonnerre, au lieu de recueillir à leur en-

Digitized by Google

trée dans le monde les inspirations religieuses, n'y purent entendre que le bruit des combattants, le son des trompettes, le hennissement des chevaux; les autres, et ce sont les enfants qui croissent sous nos yeux, ils s'élèvent au milieu d'une génération indifférente et distraite; en apprendront-ils à connaître ce qu'elle ignore elle-même? les formera-t-elle à respecter tout ce qu'elle-même méprise? de quel ton leur enseignera-t-elle des doctrines qui la font sourire, des préceptes qu'elle viole et n'observe jamais? On n'abuse pas longtemps un enfant : l'air, le ton, le geste, et surtout la conduite, tout l'éclaire; il regardera autour de lui, et voyant partout violer cette religion qu'on lui présente à lui comme sacrée; partout avilies ces lois qu'on lui présente à lui comme divines, il soupçonnera bien que c'est là un des nombreux jouets dont on amuse son enfance, et l'acceptera seulement à titre de jouet en se réservant le droit de le briser quand il en sera las. Ce vice des premières années ne sera pas effacé dans le reste de la vie; les souvenirs de l'enfance nous dominent jusqu'à la fin, et nous revenons difficilement de nos premières assertions. Or, de bonne foi, est-il bien des indifférents qui aient songé sérieusement à faire du christianisme un suffisant examen? car il faut bien comprendre ce que veut dire examiner, connaître, savoir la religion. On ne sait pas la religion pour avoir su autrefois quelques mots du cathéchisme, pas plus qu'on ne sait le droit pour avoir su dans l'enfance quelques articles e quelques mots du code civil; on ne sait pas la religion quand on n'a lu que des ouvrages qui la combattent, des libelles qui la calomnient; pas plus qu'un juge ne connaît un procès quand il a entendu seulement les plaintes d'une des parties; on ne sait pas la religion quand on ne sait que les abus qu'en ont fait les méchants ; pas plus qu'on ne connaît une ville quand on n'a visité que ses prisons; pas plus qu'on ne connaît la médecine quand on sait qu'un docteur a empoisonné son malade. On sait la religion quand on a réfléchi profondément sur les lois de sa nature; quand on a étudié nos livres sacrés, les ouvrages immortels de la foi. Voilà ce qu'il faut faire pour savoir la religion, et il est visible à tous que très-peu d'indifférents religieux ont voulu tenter cette entreprise. Aussi ils ignorent le christianisme, et cette ignorance perce dans tous leurs écrits et leurs discours. On s'extasie, on demeure immobile devant certaines assertions risibles, extravagantes, qui fourmillent dans leurs déclamations. Le dogme, la morale, se travestissent dans leurs mains, si bien que les plus habiles ne peuvent les reconnaître; ils parlent de notre culte, de nos usages, comme un homme passablement ignorant pourrait parler du culte, des usages, des dogmes, des Romains anciens; ils connaissent peut-être mieux les mœurs des peuples sauvages que les mœurs des chrétiens qui vivent au milieu d'eux; souvent vous les entendez se plaindre que tout se rétrécit dans les mains des croyants; ils se représentent un chrétien comme un homme petit, ami des ténèbres, incapable de supporter l'éclat de la lumière et de la vérité. Or, il arrive que saint Paul, qui devait connaître les choses un peu mieux, saint Paul dit, au contraire : « Que tout ce qui est aimable, de bonne réputa-« tion, tout ce qui est généreux, l'homme doit en faire ses délices. » D'autrefois, ils se plaignent que le christianisme est incapable de tout

perfectionnement quelconque, moral et matériel; et, certes, il serait étrange au premier coup d'œil, en effet, qu'une religion, sous l'influence de laquelle se sont développées toutes les forces de l'esprit humain, avec une majesté auparavant inconnue, fût devenue stérile tout à coup et incapable de se tenir en harmonie avec un perfectionnement quelconque. L'intelligence et le cœur, voilà tout l'homme; c'est de là que, comme d'une source sacrée, doit jaillir et couler à grands flots la vérité, la lumière, les vertus et le dévouement, et par conséquent tous les progrès imaginables; or donc, tout ce qui constituera la force de cette intelligence, tout ce qui imprimera au cœur le principe d'un grand dévouement, sera précisément ce qui contiendra en soi le germe de tous les progrès. Hé bien! qui osera contester au christianisme cette double action de science et de vertu, de générosité et de puissance sur le cœur? est-il une haute vérité de droit et de haute morale qui ne soit dans ses doctrines? est-il une vertu, un acte de générosité ou de compassion qu'il n'ait encouragé par son enseignement? ne s'empare-t-il pas de l'homme tout entier, soulevant avec une incroyable puissance et la force de l'intelligence et l'énergie du cœur. Certes, s'il y a quelque chose d'incompatible avec un perfectionnement séculaire, nous ne savons plus ce que perfectionnement veut dire. Si l'on peut imaginer ailleurs un levier de progrès plus puissant et plus énergique, c'est que nous avons perdu le sens du mot de progrès; et si l'on veut regarder toutes les doctrines les plus absurdes, toutes les aberrations les plus complètes, les plus mystérieuses de l'intelligence humaine, on verra que s'il se trouve là encore quelques germes d'une grande vérité, cela existait déjà dans le catholicisme; que tous y vont puiser pour y prendre ce qu'il a de généreux, de vrai, et pour le confondre avec leur théorie absurde ou immorale. Et voilà ce que peut produire l'ignorance de la religion.

Chrétiens! donc, nous avons rempli notre tâche en face des indifférents; nous n'avons pas compté leur nombre; mais seulement nous avons regardé leur force et leur autorité morale; nous sommes en droit de leur dire : Fûtes-vous plus nombreux encore, votre opinion n'est rien. Un témoin qui dépose sans connaître, on ne l'écoute pas. Or, parmi vous, plusieurs ne connaissent pas la religion que leur parole attaque. Un témoin qui dépose sur de vagues rumeurs, on ne l'écoute pas; or, parmi vous, plusieurs ne font que répéter aveuglément ce que d'autres leur disent. Un témoin qui n'est pas désintéressé dans une affaire, on le recuse; or, parmi vous plusieurs ne sont pas désintéressés contre la religion; ils ont des passions et des préjugés à défendre contre elle, vous devriez produire des témoins nombreux, éclairés, désintéressés, vous ne le faites pas. La plupart même de vos grands génies, de vos hommes illustres, n'ont pas examiné suffisamment la question religieuse, et si, par hasard, vous nous en citez quelques-uns qui aient fait sérieusement cet examen avec quelque avantage, ne pouvons-nous pas opposer à ce petit nombre le grand nombre de ces illustres génies, qui, depuis l'origine du christianisme, après un complet examen, après l'oubli des passions et de l'orgueil, soient tombés au pied de la croix de Jésus-Christ, en ont proclamé la gloire! Aussi votre nombre ne nous effraie pas. Hélas! pourquoi faut-il qu'il vienne

Digitized by Google

en confirmation de quelqu'une de nos croyances? car c'est un de nos dogmes; que l'homme vient au monde affaibli dans ses forces morales. Votre obstination à ne vouloir pas examiner cela vous emporte davantage; votre persévérance dans certaines erreurs, dans certaines faiblesses, tout cela ne vient que trop à l'appui de ce dogme. Ah! si tous vous pouvez donner une pensée plus consolante, prouvez, par le retour de votre esprit et de votre cœur, la puissance du pontife Dieu, auteur de la régénération dans la nature humaine. Et vous, chrétiens, demeurez toujours la tête haute dans cette voie du christianisme, la seule qui puisse conduire au ciel... Ainsi-soit-il!

DISCOURS

POUR LA PREMIÈRE MESSE D'UN JEUNE PRÊTRE.

SUR LES GRANDEURS DU SACERDOCE CATHOLIQUE.

Introibo ad altare Dei
Je monterai à l'autel du Seigneur. Ps. 42.

Qu'elle est grande, qu'elle est auguste, qu'elle est touchante, chrétiens, mes frères, la cérémonie qui nous réunit ici au pied des autels! Un jeune prêtre, les mains encore tout humides de l'onction sacerdotale, associé depuis peu de jours à la tribune sainte, et qui vient pour la première fois remplir, au milieu de ses concitoyens et de ses amis, les sublimes fonctions de son ministère. Un vénérable pasteur qui recueille aujourd'hui le fruit de ses fatigues, de ses travaux, de ses bons enseignements, toujours soutenus de la vie la plus pure et la plus irréprochable. Une honnête et pieuse famille transportée d'une sainte allégresse à la vue des miséricordes que le Seigneur a fait éclater en son serviteur. Enfin toute une paroisse heureuse et fière de compter parmi ses enfants un prêtre de plus, et qui vient ici lui témoigner par sa présence, la part qu'elle prend à son bonheur et les respectueuses sympathies dont elle est animée à son égard. Voilà le spectacle sur lequel mes yeux tombent en ce moment, et qui réjouit mon cœur.

Ah! c'est qu'il y a dans les choses religieuses, dans les pensées de la foi, mille fois plus de bonheur, de suave contentement, de douces émotions que dans les fêtes du monde et dans ses frivoles plaisirs.

Pour moi, appelé en ce beau jour par une longue et vieille amitié, par une amitié qui m'honore, appelé, dis-je, par ces liens d'attachement qui m'ont toujours uni à notre nouveau prêtre, à vous adresser aujourd'hui quelques mots d'édification, quel autre sujet pouvais-je choisir, mes frères, que de vous parler de la haute dignité à laquelle vient d'être élevé celui qui fait l'objet de cette fête? Je vous dirai donc un mot des grandeurs du sacerdoce catholique. Le prêtre est l'homme de Dieu, voilà son excellence; et à ce titre nous devons

Digitized by Google

le respecter : ce sera ma première réflexion. Le prêtre est l'homme du peuple, voilà son utilité; et à ce titre nous devons l'aimer : ce sera ma seconde réflexion.

Et ne pensez pas mes frères, qu'en venant vous parler de la grandeur du prêtre, je m'abaisse à mendier pour nous-mêmes de misérables suffrages. J'ai l'honneur de m'adresser à des chrétiens, à des enfants de la foi, et je veux leur dire, sans aucune arrière-pensée de vanité ou d'amour-propre, ce que c'est qu'un prêtre aux yeux de la foi.

Daigne le Dieu du Ciel bénir cette instruction, et vous, pieuse assemblée, veuillez l'écouter avec bienveillance.

I. Qu'est-ce donc que le prêtre? C'est d'abord l'homme de Dieu. Il est comme la chaîne mystérieuse qui relie la terre au ciel ; il est comme le canal qui répand sur le monde les grâces et les bénédictions d'en haut. Sans le prêtre, les hommes déshérités des célestes espérances, errants, fugitifs et exilés sur la terre de ce monde, sans nouvelles de leur père qui est dans les cieux, ne traîneraient qu'une existence déshonorée et flétrie. C'est lui qui leur parle de Dieu, qui leur annonce ses miséricordes, leur promet des récompenses s'ils sont fidèles, ou les menace de ses châtiments s'ils avaient le malheur d'être prévaricateurs et coupables. Le prêtre est l'ambassadeur de Jésus-Christ, son lieutenant sur la terre, ou plutôt il est lui-même un autre Jésus-Christ, selon la parole profonde du père de l'Église, *sacerdos alter Christus*. Car il a puissance sur le propre corps du Sauveur ; et quand il monte au saint autel pour célébrer les sacrés mystères, il représente notre Seigneur Jésus-Christ lui-même, qui parle par sa bouche, qui agit par ses mains, qui opère par son ministère. Voulez-vous donc comprendre la haute dignité du prêtre, la haute dignité de l'homme de Dieu? Voyez-le au saint sacrifice. Au milieu d'une assemblée pieuse et recueillie, réunie dans le temple pour rendre hommage et gloire au Dieu de l'univers, le prêtre s'avance comme le médiateur qui va porter au ciel les vœux et les prières de la terre. Nouveau Moïse, il est sur l'autel comme sur une montagne mystérieuse, et il vient prier Dieu de bénir son peuple, d'écarter de ses champs les foudres et la grêle, de faire jaunir ses moissons, de faire croître ses troupeaux ; mais surtout, et par-dessus tout, de sauver les âmes. Bientôt le moment auguste approche : le prêtre qui, jusque-là, avait prié au nom de l'Église, prie maintenant avec les propres paroles du Seigneur Jésus même ; ce n'est plus lui qui parle, c'est le grand Dieu dont il tient la place. Il prend du pain, il prend du vin ; il prononce dessus les paroles de la consécration ; il appelle Jésus-Christ à l'autel, et le divin Sauveur, fidèle et soumis à la parole du prêtre, ouvre le ciel comme d'un coup de flamboyante épée ; il vient en quelque sorte s'incarner entre les mains de son ministre, y recevoir une nouvelle naissance ; et quand le peuple prosterné dans la plus profonde adoration se relève, il n'y a plus de pain sur l'autel, il n'y a plus de vin : c'est le corps et le sang du Sauveur qui s'y trouvent réellement et substantiellemeut présents. Le prêtre éternel a obéi au prêtre du temps, le Créateur s'est incliné devant la créature, l'homme-Dieu a obéi à un faible mortel. Quel prodige! quelle glorieuse destinée! quelle sublime

Digitized by Google

dignité pour celui qui en est revêtu! C'est que, mes frères, les paroles du Sauveur n'ont pas été vaines. Il a dit à ses apôtres, qui ont été après lui les premiers prêtres, et qui représentaient tous ceux qui devaient se succéder dans la chaîne des siècles, il leur a dit : « Toute puissance vous est donnée au ciel et sur la terre. Comme mon père m'a envoyé, ainsi je vous envoie. Comme mon père et moi nous ne sommes qu'un, de même je ne veux faire qu'un avec vous. »

Ainsi, mes frères, aux termes mêmes de l'institution du sacerdoce, le prêtre est le vrai représentant de Jésus-Christ, le successeur de sa mission divine, le continuateur de son œuvre sainte, qui est le salut des hommes. Et voilà le secret de sa dignité, voilà la raison du profond respect, de la haute estime que de tout temps on a eu pour les ministres du Très-Haut. Car, chrétiens, sachez-le bien, alors même qu'ils ne seraient pas toujours ce qu'ils doivent être, alors même que l'humaine faiblesse se décélerait quelquefois dans leur conduite, vous leur devez néanmoins le respect, car vous devez toujours honorer sinon l'homme, du moins son caractère. Ils sont toujours les oints du Seigneur, ses vicaires sur la terre, ses ambassadeurs auprès des peuples; et un grand roi fût-il représenté par un ambassadeur indigne, on n'en respecte pas moins cet ambassadeur, non pas sans doute pour lui-même, mais pour la majesté dont il tient la place.

Vous comprenez donc maintenant, mes frères, comment le prêtre est l'homme de Dieu, et comment, à ce titre, nous lui devons tous le respect. Il est l'homme de Dieu par la nature de ses fonctions qui sont toutes célestes, et si l'on a dit des rois, par une sacrilége adulation, qu'ils ne relevaient que de Dieu et de leur épée, on peut dire, dans toute la sincérité de la chose et sans exagération, que le prêtre relève de Dieu seul dans son sublime ministère. Il est l'homme de Dieu encore par l'origine et le principe de son pouvoir du Seigneur Jésus lui-même, et qu'il ne pourrait s'arroger sans crime, s'il n'y était appelé par une vocation d'en haut : *Non vos me elegistis, sed ego elegi vos.*

II. Homme de Dieu, le prêtre est encore homme du peuple. Sa vie tout entière est une vie de sacrifices, de dévouement à ses frères, et dans l'ordre spirituel et dans l'ordre temporel. C'est lui qui, accueillant l'enfant à son entrée dans la vie, verse sur sa tête l'eau sainte du baptême qui le délivre de la tache originelle, l'arrache à l'empire du démon et en fait l'enfant et l'héritier de Dieu. C'est lui qui, se faisant petit avec les enfants, leur apprend à balbutier le nom du bon Dieu, ouvre leurs jeunes intelligences à la connaissance des vérités de la foi, prépare leurs cœurs à la pratique du bien et sème dans leur âme, avec les vertus qui font le chrétien, les principes qui font l'honnête homme et le bon citoyen. C'est lui, c'est le prêtre qui reçoit au pied des autels les serments des jeunes époux et leur confère le sacrement qui perpétue les générations en les rendant fortes et honorables. C'est lui qui est le dispensateur du mystère eucharistique et qui distribue le pain de vie à tant de pauvres âmes fatiguées du monde, ennuyées de la terre, et qui n'ont de bonheur et de repos que sur le cœur de Jésus. C'est lui qui reçoit au saint

tribunal les confidences de ceux que bourrèle le remords; il les accueille avec bonté, les décharge du fardeau qui les écrasait et les renvoie consolés et guéris. C'est lui qui soutient le moribond contre les horreurs du trépas, le fortifie par les onctions saintes et ouve le ciel au-dessus de sa tête. A quelque heure qu'on vienne l'appeler, le jour ou la nuit, par quelque temps qu'il fasse, par la pluie, par les neiges, par la glace, le prêtre est toujours là, prêt à voler à celui qui le demande ou que le danger menace. Et quand l'homme a rendu le dernier soupir, il le conduit encore à sa dernière demeure, il l'accompagne au champ du repos, implorant pour lui la miséricorde du Seigneur et le lieu du rafraîchissement et de la paix.

Ces bienfaits du prêtre, dans l'ordre religieux, sont les plus précieux; surtout pour des âmes fidèles et chrétiennes; mais le prêtre a encore dans la société une autre influence bienfaisante qui, s'adressant à tous, croyants ou incroyants, force même le respect et l'admiration de ses ennemis.

Par exemple, qui a civilisé le monde barbare, enchaîné les mœurs féroces de nos pères pour les faire plier sous le joug de l'Évangile? Le prêtre.

A travers les ténèbres du moyen âge, qui a conservé les sciences et les lettres? Qui les a recueillies quand elles fuyaient éplorées devant la hache des barbares? Le prêtre.

Dans les temps d'épidémie, quand le fléau ravage tout sur son passage, quand la désolation est au fond de tous les cœurs, et que chacun se sauve du lieu du désastre, qui reste là pour soigner les victimes, les consoler, leur prodiguer tous les secours de l'humanité et de la religion? Le prêtre.

Quand la guerre dévaste les provinces, qui va implorer la clémence du vainqueur en faveur des vaincus, qui s'efforce de sauvegarder les droits de la pudeur de la femme, les droits de l'innocence de la jeune fille? Le prêtre.

Au milieu de la misère publique, quand les petits enfants meurent de faim, quand les pauvres mères sèches et affamées manquent de travail, quand les pères de famille sont réduits au désespoir, à la porte de qui vont-ils frapper de préférence? A la porte du prêtre. Qui les accueille le mieux, qui aime le plus de partager avec eux son dernier morceau de pain? Le prêtre, toujours le prêtre.

Et dans les pays lointains, sur des plages inhospitalières et barbares, quels sont ces hommes qui meurent au milieu des supplices? Ce sont des prêtres. Et quel est leur crime? Ils ont quitté leur patrie, leur famille pour porter la connaissance du vrai Dieu dans les contrées infidèles, et ils payent de leur tête leur dévouement et leur zèle!

Mes frères, je vous le disais, ces bienfaits incessants du sacerdoce catholique ont forcé même ses ennemis à les reconnaître et à les proclamer hautement. En vain quelques hommes égarés par la passion ont voulu séduire l'opinion des peuples; en vain dans leurs livres, dans leurs journaux, dans leurs conversations de tous les instants, ils n'ont cessé de déclamer contre le prêtre, de le montrer comme l'ennemi de la société, l'ennemi de la liberté, l'ennemi des institutions du pays, le bon sens des peuples a fait justice de ces calomnies; et quand, en ces derniers jours, le peuple héroïque de Paris s'est

Digitized by Google

levé dans sa sublime colère contre la royauté, dans cette révolution inouïe qui a fait en quelques heures l'ouvrage d'un siècle tout entier, croyez-vous que la religion, que le Christ, que ses ministres aient été l'objet d'insultes de la part du peuple victorieux? Non, pas une seule insulte n'est sortie d'aucune bouche. Le peuple a compris que la religion n'est pas l'ennemie de la liberté, mais sa fidèle alliée, sa plus nécessaire compagne; et au milieu de la mitraille qui balayait les rues, à travers les morts et les mourants, sur le sommet des barricades, on entendait crier: « Vive la religion! vive les prêtres! il nous les faut pour nous, il nous les faut pour nos femmes, pour nos enfants! » Et le dimanche qui a suivi ces mémorables journées, on a vu dans les églises de Paris bon nombre de combattants qui, le visage encore tout noirci de la poudre et le fusil en bandoulière, venaient s'agenouiller au pied de l'autel et recevoir, avec la plus édifiante piété, dans la sainte communion, le Dieu des batailles qui sauve et protége les peuples.

Ainsi, malgré les clameurs insensées de ses ennemis, le prêtre demeure toujours, même au milieu des révolutions, entouré de l'estime et de la confiance générales. C'est que l'on croit toujours à sa vertu, toujours à ses bienfaits, toujours à son dévouement. Mais il faut mettre fin à ce discours.

Mon bien-aimé frère, il y a longtemps que dans vos veilles solitaires vous avez réfléchi à la grandeur du sacerdoce catholique. Vous avez pesé dans les balances du sanctuaire la sublimité de l'état où vous ne vous êtes engagé que par une vocation de Dieu. Allez donc maintenant avec confiance remplir cette nouvelle carrière où vous voici désormais entré. Quoi qu'on fasse et quoi qu'on soit, on est toujours mille fois indigne du sacerdoce; c'est un poids d'honneur trop écrasant pour des épaules d'homme. Mais si l'innocence de la vie, si la pureté des mœurs, si l'amour du travail, joint à des connaissances exactes et un zèle ardent, si tout cela peut rassurer, vous avez le droit d'avoir confiance, car vous possédez, par la grâce de Dieu, toutes ces bonnes qualités. Jouissez donc, en ce jour, de votre bonheur; jouissez-en avec votre pieuse famille; jouissez-en avec vos concitoyens et vos amis; montez au saint autel pour offrir la victime de propitiation; et quand vous tiendrez dans vos mains le calice du salut, suppliez le divin Sauveur qu'il laisse tomber sur ce peuple, qui doit vous être si cher, quelques gouttes de son sang précieux qui purifie et qui sanctifie les âmes. Ainsi soit-il!

L'abbé Ch. Breton,
du clergé de Nancy.



SERMON

POUR

LA FÊTE DU SAINT-SACREMENT.

Accipite et manducate : hoc est corpus meum quod pro vobis tradetur ; hoc facite in meam commemorationem.

Prenez et mangez, c'est mon corps qui sera livré pour vous : faites ceci en mémoire de moi. (1 *Cor.* II, 24.)

Mes frères, tout dans le monde se rapporte à la Religion, tout dans la Religion se rapporte à Jésus-Christ, tout en Jésus-Christ se rapporte à l'Eucharistie. La sainte Eucharistie, voilà donc le mystère par excellence, le sacrement qui a toujours fait l'objet des pensées, des soins, des préoccupations du Sauveur du monde, et qui, depuis dix-huit cents ans, continue son incarnation à travers les siècles. C'est le mémorial de ses merveilles, le gage suprême de son amour et le divin abrégé de ses bienfaits. Tous les autres sacrements aboutissent à celui là comme à leur centre et à leur terme. Aussi les peuples chrétiens, ayant l'Église à leur tête pour conserver le souvenir de cet adorarable et consolant mystère, ont-ils institué une fête solennelle que, dans leur langage énergique et si vivement empreint de la ferveur de leur foi, ils ont appelée d'un mot sublime, la Fête-Dieu, parce que l'Eucharistie c'est Dieu lui-même, c'est le Verbe éternel qui est descendu parmi les hommes, s'est chargé de leurs infirmités, s'est fait voyageur avec eux, est devenu leur ami, s'est nommé leur frère. Je viens donc tout naturellement vous parler aujourd'hui des grands mystères que cette fête nous rappelle.

Mais au milieu des richesses infinies de mon sujet, et parmi tous les points de vue sous lesquels on peut l'envisager, il en est surtout qui ont frappés mon attention : ce sont les rapports du mystère eucharistique avec notre intelligence et avec notre cœur. Ainsi, je vous montrerai, dans une première réflexion, que le mystère eucharistique, loin d'être contraire à la raison, se justifie bien plutôt par les plus pures données de la raison éclairée de la foi, et qu'en conséquence nous devons y croire avec la plus respectueuse soumission ; je vous montrerai, dans une seconde réflexion, que le mystère eucharistique est le sacrement par excellence de l'amour de Jésus-Christ pour nous, et qu'ainsi nous devons y recourir pour raviver nos âmes trop souvent flétries par le vent brûlant des passions ou par le souffle glacial de l'indifférence.

Qui suis-je, ô mon Dieu, pour raconter vos merveilles et les sublimes abaissements de votre amour ? Purifiez mes lèvres, comme vous purifiâtes autrefois celles d'Isaïe, avec un charbon ardent. Il faudrait ici la harpe du prophète pour célébrer dignement ces sacrés mystères, et je n'ai qu'une parole qui tremble et vacille comme la feuille d'automne agitée par les vents ; il faudrait les séraphiques transports de vos plus saints serviteurs, et je suis le dernier et le moindre d'entre vos enfants ! Venez donc en aide à ma faiblesse.

Digitized by Google

I. Communiquer l'existence à qui ne l'avait pas, donner la vie à ce qui était auparavant dans le néant, ce n'est là que le premier degré de la puissance et de l'amour ; cela ne suffit pas encore. Il faut en outre conserver la vie après l'avoir donnée, il faut l'entretenir et la fortifier. Jetons les yeux autour de nous, et partout nous trouverons la Providence divine attentive, dans sa vigilante bonté, à ne rien abandonner de ce qu'elle a une fois créé. Grand Dieu ! toute la nature vous regarde comme son père nourricier ; toutes les créatures qui ont vie jettent les yeux sur vous ; c'est de vous qu'elles attendent leur nourriture, et vous donnez à chacune celle qui lui est propre : *Oculi omnium in te sperant, Domine, et tu das escam illorum in tempore opportuno.* (Ps. 144, 15.) Vous donc qui avez soin de toutes les créatures, vous qui donnez aux petits oiseaux leur pâture et leur nid, et qui envoyez au lis de la vallée et à la fleur des champs ses couleurs et ses parfums, n'aurez-vous pas soin de l'homme pour qui vous avez fait tout le reste, n'aurez-vous pas pourvu à sa subsistance et à lui donner la nourriture qui lui convient ?

Or, mes frères, l'homme est composé de deux substances qui, bien qu'unies par un lien mystérieux, n'en sont pas moins distinctes par leur nature et réclament, en conséquence, une alimentation distincte aussi. Le corps tiré de la matière trouve sa subsistance dans la matière. A peine l'enfant a-t-il ouvert les yeux à la lumière qu'il s'abreuve à long traits à la coupe mystérieuse que la nature a préparée pour lui longtemps à l'avance. Plus tard, quand le lait maternel ne lui peut plus suffire, le monde, selon la pensée de saint Ambroise, est alors pour lui comme une grande table où les créatures se présentent à ses yeux et à sa bouche pour qu'il puisse en user selon sa nécessité : les fruits pendent de toute part aux arbres qui ploient sous le faix, et il n'a qu'à tendre la main pour les détacher ; les guérêts se couvrent de riches moissons, et il n'a qu'à se baisser pour les recueillir ; les animaux eux-mêmes, dociles encore sous le couteau qui les égorge, lui apportent à leur tour une nourriture forte et succulente.

Mais l'homme, le chrétien surtout, ne vit pas seulement de pain, parce que son existence n'est pas, comme celle des animaux, uniquement bornée aux sens. Outre cette existence sensible, il a une âme immortelle et libre, et qui de plus est destinée à vivre d'une vie toute surnaturelle, de la vie de Dieu même, de la vie de la grâce. Oui, son âme est vraiment de race illustre, de lignée divine. Il lui faut donc une nourriture propre à entretenir sa vie, il lui faut une viande spirituelle, et comme elle doit vivre d'une vie divine, il s'en suit que Dieu lui-même, et Dieu seul, peut et doit être son aliment ordinaire, nulle créature n'étant capable de donner ce qu'elle n'a pas.

Or, comment le chrétien se nourrira-t-il de Dieu ? Sera-ce en le possédant dans l'éclat de sa gloire, en vivant de lui dans sa propre essence, comme les anges et les saints du ciel ? Mais cette majesté redoutable l'anéantirait ; tant qu'il est voyageur sur cette terre, il ne saurait soutenir ce poids immense de gloire, et il pourrait bien répéter avec vérité ce que les israélites disaient à Moïse : Allez vous-même parler au Seigneur de peur que sa majesté ne nous écrase. — Le chrétien, pour trouver la vie divine qui lui est nécessaire, sera-t-il réduit à

Digitized by Google

manger et boire le sang de l'homme-Dieu dans leur propre forme? Mais cela lui ferait horreur, et il aurait bien le droit de se révolter comme ces grossiers capharnaïtes qui supposaient que Jésus-Christ est dans le sacrement d'une manière charnelle selon la condition naturelle et ordinaire des corps. Que fera donc la Providence divine? Elle se servira dans la sainte Eucharistie de la même adresse qu'elle avait déjà fait paraître dans l'Incarnation, dont l'Eucharistie est, comme je l'ai dit, l'achèvement et la continuation. Et de même que Dieu s'était fait homme afin de mourir pour nous, et en même temps de satisfaire pour nos péchés, il se fera pain de vie pour devenir notre aliment spirituel et nous faire participer à son sacrifice. La Crèche, la Croix, la Cène, forment ainsi les trois degrés des abaissements de la divinité, et le dernier est réel et véritable au même titre que les deux autres.

Ecoutez, mes frères, saint Augustin nous expliquer ces adorables secrets par une comparaison aussi familière que belle et profonde. « Représentez-vous, dit cet illustre docteur, une mère qui est assise à une table délicieuse et qui tient son petit enfant entre ses bras. Elle voit passer et repasser sous ses yeux beaucoup de mets excellents qu'elle voudrait bien faire goûter à son cher nourrisson; mais il n'a pas encore les dents assez fortes, l'estomac assez vigoureux pour une nourriture trop substantielle. Que fait alors sa mère? Elle prend pour elle la nourriture, elle se l'incarne en quelque manière, la change en sa substance, en son propre sang. Mais comme l'enfant aurait horreur de boire ce sang dans sa forme naturelle et propre, la nature qui est sage en toutes ses œuvres, en déguise la couleur, elle lui fait subir une nouvelle transformation, elle le change en un lait pur qui devient, pour cet enfant, une nourriture agréable et facile.»

Ainsi arrive-t-il, mes frères, à la table de Dieu où les saints sont assis. Dans ce banquet céleste, il y a un mets bien délicat, une nourriture capable de rassasier toutes les âmes des élus. Quelle est-elle? Ecoutez saint Jean : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu.» Voilà, certes, un merveilleux manger; c'est une viande trop substantielle, c'est la nourriture des forts, c'est le pain des anges. Nous, comme des enfants à la mamelle, nous n'y pouvons prétendre; car, quel moyen a un homme environné de chair et de sang, et tout enveloppé des ombres grossières de la mortalité, quel moyen pour lui de s'élever jusqu'à la vue de Dieu et de vivre de lui? Qu'a donc fait ce grand Dieu pour suppléer à notre faiblesse? Il a voulu se revêtir lui-même de chair et de sang, afin de pouvoir être la nourriture de l'homme. Et de peur encore que les hommes n'eussent horreur de le recevoir dans sa propre figure, ce divin Sauveur, agissant envers nous comme une bonne mère et une sage nourrice, a tempéré cette nourriture pour nous la rendre propice; il a institué le sacrement de l'auguste Eucharistie dans lequel, par un merveilleux déguisement de la grâce, il nous donne son corps et son sang sous les apparences ou espèces du pain et du vin. O merveille digne des étonnements du ciel et de la terre! Cette table d'en haut est descendue ici-bas. Le pain des anges, qui semblait n'être propre qu'à ces esprits célestes, devient le pain et la nourriture des hommes : *Panis angelicus fit panis homi-*

Digitized by Google

num : et un pauvre et chétif serviteur a non-seulement le droit de s'asseoir à la table de son maître, mais il le peut manger, il se nourrit de sa substance : *Manducat Dominum pauper servus et humilis*. Dieu s'est transfiguré, comme parle saint Ambroise, au sacrement de l'autel; et dès lors, l'homme s'approchera sans crainte, il ne tremblera plus devant cette majesté voilée et obscurcie; il deviendra ainsi le commensal de Dieu, il sera en communication avec lui, il participera à sa vie et à sa félicité.

Mais pour comprendre ces merveilles et se rendre digne de les sentir de tout près, il ne faut pas s'arrêter à l'extérieur du sacrement; l'esprit de foi est nécessaire, il nous fera souvenir que sous la simplicité de ses voiles, l'Eucharistie renferme le roi des rois. C'est pour cela que l'Eglise, avant de commencer les prières de la consécration, engage les fidèles à tenir leurs cœurs en haut : *Sursùm corda*. La foi est donc notre premier devoir et le fondement de tous les autres envers cet auguste sacrement. Ainsi, quand nous approchons de l'autel, recevons avec foi la chair de l'agneau céleste, nous rappelant que les israélites tenaient dans leurs mains un bâton en mangeant l'agneau pascal, figure admirable qui nous apprend que la foi est le bâton sur lequel nous devons être appuyés en mangeant l'agneau dans notre Pâque, sans douter de la vérité de sa chair, et sans rougir de sa passion. Quand nous assistons au redoutable mystère où la victime sacrée s'offre encore pour nous, que la foi nous remplisse de respect et de crainte, considérant que dans ce moment l'Eglise est comme un ciel où descend le roi de gloire accompagné de tous ses anges. Enfin, quand nos misères et nos besoins nous amènent au pied des tabernacles pour y prier comme devant l'arche véritable des chrétiens, que la foi nous introduise et nous fasse demander sans hésiter, puisque l'Eucharistie est un trône de grâce où nous pouvons trouver tous les secours qui nous sont nécessaires.

C'est à ces marques, chrétiens, mes frères, qu'on reconnaîtra que la foi est dans nos cœurs. Ce sont là ses effets naturels. Heureux l'âme en qui la grâce les produit! Elle comprendra toujours la dignité de cet auguste sacrement; et après avoir admiré les rapports du mystère ecclésiastique avec notre intelligence, elle admirera les rapports non moins merveilleux de ce grand mystère avec notre cœur. C'est le sujet de ma seconde partie. Encore un petit moment d'attention.

II. Tous les autres sacrements donnent la grâce et sont des dérivations de cette vie divine incarnée en Jésus-Christ, et qui s'est épanchée sur l'humanité par sa mort. Le sacrement de l'Eucharistie va plus loin : il donne non-seulement la grâce, mais l'auteur même de la grâce, non-seulement le don; mais le donateur, non-seulement l'écoulement, mais la plénitude et la source; c'est à-dire qu'il donne tout, qu'il épuise la libéralité et l'amour de Dieu lui-même, et qu'il est par excellence et sans réserve le sacrement de l'amour.

Dès lors, la profondeur du mystère ne m'étonne plus; elle s'explique par la profondeur que l'amour de Dieu nous y témoigne. Ma raison n'est plus effrayée, parce que mon cœur est gagné. Dieu a tant aimé le monde! Tout est là; cela me suffit, et il ne me reste plus qu'à dire avec le disciple bien-aimé : Nous avons cru à l'amour que Dieu a eu pour nous!

Digitized by Google

Le vrai amour, en effet, l'amour chaste, sincère, désintéressé, veut cesser de s'appartenir à soi-même pour ne dépendre que de l'objet aimé, expirer, en quelque sorte, à sa propre existence pour ne respirer plus que dans celle d'autrui; toutes ses démarches, tous ses témoignages aspirent à cela; c'est son dernier période. Oui, il faut que les deux cœurs soient collés ensemble, qu'ils ne fassent plus qu'un seul et même cœur, comme ceux de Jonathas et de David. L'amour pousse même plus loin sa sublime et sainte folie : ce n'est pas encore assez pour lui que l'union des cœurs. Voyez la jeune mère qui tient sur ses genoux son petit enfant : elle voudrait s'incorporer à ce fruit de son sein, elle voudrait le manger, comme on le dit vulgairement; et les baisers brûlants qu'elle dépose sur ce front pur et candide, et ses embrassements, et les étreintes de son ardent amour maternel, sont-ils autre chose que des mouvements de cet instinct naturel qui voudrait rompre le paroi des sens pour passer à l'identification des âmes, qui voudrait posséder ce qu'on aime pour s'en nourrir, pour s'y unir, pour en vivre, pour se le *transubstantier!* Et quel est l'amour parfait qui ne ferait le miracle de la transubstantiation, s'il était en son pouvoir, et qui ne dirait aussi et dirait avec délices à l'objet aimé : Prenez, mangez, ceci est mon corps.

Eh bien! Dieu qui est l'amour même, dont tous les amours ne sont que des dérivations ou des détournements, Dieu a fait ce miracle parce qu'il le pouvait, et que c'est le propre de l'amour d'aller jusqu'aux dernières limites du possible. S'étant fait homme, s'étant fait victime pour l'homme, il ne devait pas s'arrêter là, et la loi de l'amour devait le porter à vouloir être la nourriture de l'homme, et à le devenir en effet, puisqu'il le pouvait. Il a donc pris une forme adaptée à notre infirmité; et voilà pourquoi, dans les saints frémissements de l'amour et l'ardente impatience qu'il avait de se donner à nous, il disait : J'ai désiré d'un grand désir de manger cette dernière Pâque avec vous. En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne manger la chair du fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous; car ma chair est véritablement viande, et mon sang est vraiment breuvage. — Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang, demeure en moi, et je demeure en lui. — Je suis le pain vivant descendu du ciel; si quelqu'un mange de ce pain, il vivra; et ce pain que je donnerai, c'est ma chair.

Mais ne le savez-vous pas, chrétiens, l'amour appelle l'amour, le sacrifice demande le sacrifice, le sang veut le sang; et la même loi en vertu de laquelle le Seigneur Jésus meurt en quelque sorte à lui-même pour vivre en nous, nous oblige aussi à mourir à nous-mêmes pour vivre en lui. Il faut que nous en venions à dire avec saint Paul : Je désire me dissoudre pour n'être qu'un avec le Christ, *cupio dissolvi et esse cum Christo;* il faut que cette dissolution se consomme, en effet, autant que possible, jusqu'à pouvoir dire encore avec le même apôtre : Ce n'est plus moi qui vit, c'est Jésus-Christ qui vit en moi; *vivo jam non ego, vivit verò in me Christus.* Et comment se fera ce prodige? comment se consommera entre le Sauveur et nous cette merveilleuse unité qu'il souhaitait si vivement de voir régner, quand sur le point de mourir il la demandait à son père comme un dernier bienfait et le gage su-

Digitized by Google

prême de sa tendresse : *Ut omnes unum sint, sicut tu Pater in me et ego in te, ut et ipsi in nobis unum sint.. Ego in eis, et tu in me : ut sint consummati in unum.* Ces merveilles s'opèreront par la réception fréquente, mais sérieuse, mais digne, mais réfléchie de la sainte Eucharistie.

Allez donc souvent, chrétiens qui m'écoutez, allez puiser à ces sources d'eaux vives qui jaillissent jusqu'à la vie éternelle. Allez confondre et perdre votre volonté et votre amour dans la volonté souveraine et dans l'immense amour de Dieu. Approchez-vous de la table eucharistique, âmes pures et ferventes qui aimez tant à reposer sur la poitrine sacrée de Jésus; vous y trouverez vos délices et votre bonheur; vous y puiserez une pureté plus grande encore et une plus grande ferveur : *Qui justus est justificetur adhuc.*— Approchez-vous de la table eucharistique, âmes inquiètes et désolées, que la dévorante activité du monde et les fades plaisirs des passions ne sauraient remplir, vous qui gémissez sous le poids de la vie comme le géant de la Fable sous le fardeau de l'Etna, et qui, pareille à la colombe de l'arche, allez chercher partout sur les grandes eaux du monde, sans le trouver jamais, le rameau du bonheur, de la paix, de la joie. La sainte Eucharistie fixera vos incertitudes, calmera votre inquiète ardeur et deviendra le principe de votre félicité.—Mais surtout, approchez-vous souvent de la table eucharistique, pauvres âmes coupables, qui gisez à terre, la gorge environnée des mille poignards du vice et des passions. Vous êtes comme des pavots dont les orages ont courbé la tête. Venez demander à la sainte communion la force qui vous est nécessaire pour sortir de l'état malheureux où vous languissez, pour vous arracher aux étreintes de cette coupable habitude qui vous plaît tant et vous retient captives. Là, dans la coupe mystérieuse à laquelle vous tremperez vos lèvres, vous puiserez la douce rosée qui vous rafraîchira l'âme et y fera encore refleurir, après les brûlantes ardeurs de la concupiscence, un peu d'honneur et de vertu. Et ne dites pas que vous êtes faibles, indignes d'un si grand sacrement. Sans doute, ce n'est que trop vrai; mais c'est précisément parce que vous êtes faibles, qu'il faut devenir fortes, c'est parce que vous êtes malades, qu'il faut recourir au céleste médecin, c'est parce que vous êtes brisées et épuisées par la douleur et la souffrance morale, qu'il faut chercher un peu de vigueur et d'énergie. — Approchons-nous tous, mes frères, de la table sainte; et la foi pratique dissipera tous nos doutes. Car il y a une démonstration du mystère eucharistique au-dessus de tous les sophismes de la raison, une démonstration à laquelle l'incrédulité elle-même ne pourrait résister, s'il lui était donné d'en faire l'essai : c'est de goûter par soi-même combien le Seigneur est doux. *Gustate et videte.* C'est la démonstration du cœur, et le cœur ne trompe pas ! Oui, on sent dans une bonne communion que Dieu est vraiment là ; on le remercie de la grâce de nous avoir fait catholique, on jouit en paix de sa présence, on est heureux, on est content. C'est toujours l'un des beaux jours de notre vie. Puissiez-vous tous et toutes qui m'entendez, goûter et goûter souvent, par vous-mêmes, ce suprême bonheur ! Amen.

L'abbé CH. BRETON.

Digitized by Google

L'AUMONE.

Date, et dabitur vobis.
Donnez, et il vous sera donné
(S. Luc, ch. vi, v. 38.)

Mes frères,

Il connaissait bien le cœur de l'homme, celui qui le premier osa prononcer cette consolante parole. Bornés comme nous le sommes dans nos conceptions, et attachés du fond de nos entrailles aux biens de ce monde, nous regardons comme perdu sans retour et sans compensation le peu que nous donnons à nos frères. Tous les arguments de la philosophie, en lutte avec l'égoïsme, ne sauraient détruire ce préjugé, cette erreur née avec nous et avec notre cupidité. Il a donc fallu que l'auteur et le conservateur de tous les biens créés, pliât notre cœur à une loi nouvelle pour le monde, par la promesse d'une récompense qui égalât le bienfait échappé de nos mains; il nous a dit en termes clairs et précis : Donnez, et il vous sera donné : *Date, et dabitur vobis*. Douce pensée, puissant encouragement pour nous, mes frères, puisqu'en donnant d'une main au pauvre, nous recevons de l'autre le prix de notre libéralité. Car, Dieu aime l'ami du pauvre, l'homme compatissant qui assiste l'infortune et soulage le malheureux qui souffre. Sans doute, sa divine Providence fait lever le soleil sur tous, mais tous n'ont pas un champ que ce soleil puisse féconder. Sans doute, une religion consolante promet à l'avenir un contre-poids à son infortune; mais cette espérance lointaine n'est pas toujours assez forte pour consoler la douleur du moment; et les biens que l'on attend dans l'autre monde n'épuisent pas la faim qui dévore; le père commun a donc confié aux riches le soin de le représenter auprès de ses enfants pauvres, en recommandant à chacun de veiller sur son prochain : *Mandavit unicuique de proximo suo*. (Eccli. ch. xvii, v. 12.) Nous sommes donc tous, mes frères, en vertu de cette disposition de la Providence, solidaires les uns des autres. Appartenant tous en Notre Seigneur Jésus-Christ à une seule et même famille, nous devons partager les mêmes biens et confondre ici-bas nos destinées, comme elles seront confondues dans la patrie meilleure qui nous attend. Je vais m'entretenir avec vous quelques instans, mes frères, de ces pensées qui ne sont guère connues et goûtées dans le monde, mais qui sont consacrées depuis dix-huit siècles par la loi d'amour que nous avons le bonheur de pratiquer. Je viens, dans des circonstances aussi critiques que douloureuses pour le cœur sensible, dans un temps où la misère est si commune et si profonde, je viens, dis-je, réclamer avec une sainte liberté les droits sacrés de l'indigence, plaider auprès de vous la cause des pauvres; non point, à Dieu ne plaise! pour accuser votre charité, mais plutôt pour vous exhorter à la continuer et à l'augmenter, s'il est possible, envers ceux que vous avez secourus mille fois, mais qui souffrent toujours.

Daigne le seigneur bénir ce discours, afin qu'il opère quelque bien dans vos âmes, et afin que les pauvres soient soulagés et consolés. *Ave, Maria.*

Celui qui n'a jamais rien donné, et dont le cœur d'airain est incapable de s'attendrir au spectacle de l'indigence ou de la douleur, est également inca-

Digitized by Google

pable de goûter et de comprendre les joies inhérentes à la charité. Il se prive par sa dureté envers le pauvre d'un des plaisirs les plus doux et des plus purs qu'il soit donné à l'homme d'éprouver ici-bas ; à part même les sentiments de la foi, et à ne considérer les choses que d'une manière toute humaine, je le dirai sans crainte d'être démenti et avec l'assurance d'être compris par tous ceux qui en ont fait l'expérience, je le dirai tout haut : Oui, il y a du bonheur à donner, il y a du bonheur à secourir son semblable, à soulager son frère, à calmer des douleurs, à sécher des larmes. Faire tout cela, c'est imiter la conduite du Sauveur des hommes, qui passa sur la terre en faisant le bien ; juste appréciateur de la grandeur et de la gloire, ce divin Sauveur les place, moins dans l'éclat que dans l'utilité des prodiges, et s'il déploie sa puissance, c'est pour faire briller sa miséricorde. Elie fait descendre le feu du ciel, Josué arrête le soleil dans sa course ; pour Jésus, chaque action est une preuve de sa tendresse, chaque prodige un bienfait, il console toutes les infortunes, il guérit toutes les infirmités, il s'attendrit sur le sort à venir de la coupable Jérusalem, il pleure avec Marthe et Marie sur la mort de Lazare. O! bonté touchante! il s'était refusé lui-même après un jeûne de quarante jours, de changer des pierres en pain ; mais quand il a sous les yeux une multitude affamée, il s'écrie : J'ai compassion de cette foule, *Misereor super turbam.* (SAINT MARC, ch. VIII, v. 2.) et opère à l'instant le miracle de la multiplication des pains : c'est un père tendre, un bon pasteur, un ami ; il ne respire il n'est puissant qu'en faveur des malheureux, et l'on dirait, en quelque sorte, que plus il se voit Dieu, plus aussi il veut être humain.

Semblable à son divin auteur, la religion n'est qu'amour et charité, elle est descendue du ciel pour faire le bonheur de la terre ; elle nous enseigne que l'amour de nos frères est le premier et le plus doux des préceptes, que la miséricorde est plus agréable à Dieu que le sacrifice, et qu'on ne l'honore jamais davantage qu'en soulageant les malheureux. Mais, ô sublime prérogative de l'aumône! elle fait le bonheur, non-seulement de celui qui la reçoit, mais encore de celui qui la fait. Outre la joie toute chrétienne qui est accordée comme encouragement et comme récompense à ceux qui, imitant ce *père* par excellence *qui est dans les cieux, qui n'ouvre sa main que pour laisser découler ses bénédictions sur toute créature*, et qui n'a envoyé son fils dans le monde que pour le sauver, il y a encore une autre joie toute naturelle, résultant pour le cœur, de toute aumône et de toute libéralité. Quoi de plus doux, en effet, pour le cœur que d'entendre des paroles de bénédiction de la bouche de l'infortuné dont on a rassasié la faim, étanché la soif ou couvert la nudité? Quoi de plus consolant que d'entendre le pauvre dont les accents déchirants vous navraient le cœur, vous dire après avoir reçu vos pieuses largesses : « Je n'ai plus faim, je ne souffre plus ; grâce à votre charité, j'ai de quoi atteindre la fin de la journée. » Il se retire content, la sérénité a repris sur son front la place de ces sombres traits inspirés par la douleur ou le désespoir, il ne murmure plus, il répète votre nom avec reconnaissance, son cœur vous paye abondamment tout ce que votre main lui a donné ; il ne songe plus à la mort, son sommeil sera tranquille, et tout cela, c'est vous qui en serez l'heureux au-

Digitized by Google

teur par votre générosité. Ah! c'est qu'avec l'aumône vous distribuez en même temps, sans y penser, l'allégresse, la patience, la résignation, et, ce qui est plus précieux encore, la confiance dans la Providence. Que de merveilles donc opérées par l'âme charitable qui sait se dépouiller du superflu de ses biens en faveur de celui qui manque du nécessaire!

Je comprends maintenant cette parole du sage : Il vaut mieux aller à la maison du deuil, qu'à la maison de la joie, *melius est ire ad domum luctûs, quàm ad domum convivii.* (Eccle. ch. vii, v. 3.) C'est dans le séjour des larmes qu'on peut goûter le vrai bonheur ; ce seul instant consacré aux œuvres de miséricorde offre à l'âme plus de joie et de véritable contentement que toutes les fades délices du libertin et du voluptueux; bien différents des plaisirs d'une âme corrompue, ceux d'un cœur charitable sont aussi vifs par le souvenir que par la jouissance. Insensés que nous sommes! nous regardons le bonheur comme un vaste édifice qu'il faut élever à grands frais, nous le demandons avec inquiétude à tous les objets qui nous environnent, et nous ne sentons pas que nous l'avons sous la main, et que pour être heureux nous-mêmes, nous n'avons qu'à porter le bonheur chez nos frères malheureux.

Vous qui êtes riches ou aisés, mes frères, vous ne savez pas ce que c'est que souffrir la faim, le froid, la nudité et la honte ; vous êtes étrangers à tous ces sentiments pénibles qui sont le partage ordinaire de l'indigent. Eh bien ! je vous dirai, dans vos propres intérêts : Si vous ne voulez pas que le pauvre qui manque de tout à côté de vous, qui ne manquez de rien, si vous ne voulez pas qu'il soit jaloux de votre fortune; si vous ne voulez pas qu'il convoite injustement vos possessions ; si vous ne voulez pas qu'il maudisse en secret le luxe insultant que vous étalez, peut-être, avec ostentation dans vos maisons, dans vos équipages, dans vos toilettes et sur vos tables ; si vous ne voulez pas l'exposer à vous souhaiter des revers ou même la mort; si, au contraire, étant heureux, vous tenez à faire approuver votre bonheur par le pauvre, faites lui du bien, versez dans sa main tremblante ou glacée un peu de cet or ou de cet argent que vous destiniez, peut-être, à des dépenses scandaleuses, faites lui comprendre par des paroles, non pas hypocrites, mais sincères et amicales, et par des effets et des bonnes œuvres, plutôt que par des promesses et des regrets ou des excuses stériles, que vous l'estimez, que vous l'aimez, malgré son infériorité, que vous compatissez à son état. Alors, le pauvre vous chérira, il vous bénira; ses murmures se convertiront en prières qu'il adressera pour vous au ciel, afin qu'il vous laisse longtemps jouir d'une fortune dont vous faites un si noble et si saint usage. Il sera content que vous soyez riche, et s'il vous regarde comme son bienfaiteur, son protecteur et son ami, il se fera un devoir, si l'occasion échoit, de vous garder et de vous défendre contre d'injustes agresseurs.

Que serait-ce, si vous pénétriez au sein de cette famille assistée par vous? Tous les cœurs, serrés auparavant par la misère et le désespoir, se dilatent d'allégresse; la mère presse sur son sein des enfants dont elle était forcée de repousser les caresses ; les enfants sourient à leur mère, le père se retrouve avec joie au milieu des siens; il ne fuit plus son foyer, parce que le pain ne

Digitized by Google

manque plus sous son toit de chaume. Des larmes de joie se mêlent aux accents de la reconnaissance et aux effusions de la prière. Malheur à l'âme assez froide pour n'être pas émue par un aussi touchant tableau! car il n'y a point sur la terre de spectacle plus beau et plus digne de l'homme.

Si vous pouviez, riches, vous suffire à vous-mêmes, sans implorer le secours du pauvre, sans emprunter la puissance de ses bras créés pour le travail et pour la peine, je vous dirais alors, en changeant de langage : Méprisez le pauvre, dédaignez ses larmes, fermez l'oreille aux accents de sa plainte. Mais le pauvre, tout pauvre qu'il est, vous est indispensable; vous n'êtes riches que parce qu'il y a des pauvres; sans les pauvres, vous ne seriez ni riches, ni heureux. Ce sont les pauvres qui vous servent; ce sont les pauvres qui bâtissent, ornent et entretiennent vos maisons; ce sont les pauvres qui travaillent pour vous, pendant que vous, qui êtes cependant faits de chair et d'os comme eux, vous vous livrez au sommeil, à l'indolence, au repos, aux inutilités de mille conversations frivoles ou à des divertissements quelquefois dangereux. Ce sont les pauvres qui arrangent et balaient vos rues, vos places et vos promenades, pour augmenter et embellir vos nombreux plaisirs. Ce sont les pauvres qui cultivent vos terres; ce sont eux qui vous nourrissent d'un pain délicat, pendant qu'ils n'auront eux-mêmes, pour réparer leur forces ou soutenir leur membres exténués, qu'un pain noir et grossier, que vos animaux domestiques, façonnés à votre sensualité, refuseraient peut-être. Ce sont les enfants du pauvre qui font l'honneur et la gloire de la patrie, et, pendant que leur sang versé sur les champs de bataille, va décorer d'autres poitrines, leurs pères mendient un pain qu'ils n'obtiennent pas toujours. Si donc les pauvres ne peuvent rien sans vous, que pouvez-vous sans eux? Si vous êtes tout pour eux, ils sont tout pour vous; s'ils ont besoin de vous, vous avez encore plus besoin d'eux; car, pour eux, ils sauront rester pauvres et vivre misérablement; tandis qu'à vous il vous serait bien dur de renoncer à des habitudes commodes ponr embrasser un genre de vie plus austère. Ah! vous avez bien la force de cueillir les fleurs qu'une main mercenaire a fait croître dans vos jardins! mais s'il vous fallait seulement les planter ou les arroser, le courage vous manquerait peut-être.

Vous avez donc besoin du pauvre. Tout vous rappelle cette vérité, humiliante, il est vrai, pour la vanité humaine, mais incontestable. Ces vêtements qui vous parent, mais qui ont été faits par d'autres que par vous, tous ces mille objets, qui sont à votre usage, mais qui sont l'œuvre d'autrui, tout vous dit autour de vous que chacun dans ce monde a besoin de son semblable. Dieu, sans doute, pouvait pourvoir au besoin de tous les malheureux; celui qui nourrit les petits oiseaux des champs, celui qui donne la parure aux lis de la vallée, pouvait donner à l'homme, la plus noble des créatures, le pain de chaque jour; mais tels n'ont pas été les desseins du Très-Haut dans le partage des richesses. Il a voulu que l'homme fût utile à l'homme, que le pauvre et le riche se rencontrassent, que le plus opulent fût le plus miséricordieux, qu'il fût le représentant de la Providence; qu'il y eût parmi les hommes un commerce de bienfaisance qui fît germer les plus nobles vertus; qui produisît dans

les uns la générosité, dans les autres la reconnaissance; dans les uns une tendre compassion, dans les autres la confiance, dans tous le respect et l'amour de leur père commun; et en associant ainsi à ses opérations les riches de la terre, il a rendu et sa providence plus visible, et sa sagesse plus palpable.

Il faut, j'en conviens, que le pauvre demande, mais il faut aussi que le riche donne. Le pauvre accepte son sort, il s'y soumet; quand il s'y soumet, quand il abaisse sa dignité d'homme jusqu'à vous avouer sa détresse et vous révéler ses besoins, il respecte votre bien, il n'attend rien que de votre libre générosité, il se reconnaît à vos yeux pauvre, nécessiteux, inférieur; et s'il faut essuyer un refus de votre part, il ne s'en vengera ni par la force ni par la violence, parce qu'il sait bien qu'il n'a d'autre droit que celui de pouvoir demander en exposant sa misère. Le pauvre fait ce qu'il doit et ce qu'il peut faire, il demande; à votre tour, ô riches, ne trahissez pas les lois de cette même Providence qui vous a établis plutôt les économes que les maîtres de vos biens, et ne détournez pas la tête du pauvre qui vous tend la main. C'est un devoir pour vous de donner, quand le superflu accompagne chez vous le nécessaire.

Ah! savez-vous bien à quoi vous vous exposez quand vous refusez, sans motif, une aumône qui coûterait quelquefois si peu à votre opulence? Imprudents! vous n'y songez pas! Je ne parle pas de ces blasphèmes, de ces jurements affreux qui font trembler l'âme tant soit peu chrétienne; car ce sont vos refus injustes, votre avarice et votre insensibilité qui provoquent ces blasphèmes : *Nomen Dei per vos blasphematur.* (Rom. ch. II, v. 24.) Ces considérations touchent peu celui qui n'a d'autre dieu que son or et son argent. Mais entendez-vous ces murmures partis de ce réduit obscur où se réfugie l'indigence affamée? Les entendez-vous gronder dans l'ombre, comme le tonnerre avant-coureur de l'orage? Ah! très bien! vos refus dédaigneux irritent les pauvres; l'abus criant que vous faites de vos biens les indigne. Malheureux déshérités du genre humain, ils ne rencontrent que des cœurs impitoyables. Traités comme des esclaves, ils n'ont pas le sentiment de la patrie; leur cœur est ulcéré de haine contre la société qui les repousse; ils se voient isolés et comme étrangers dans toute la nature; ils sont de trop partout; ils n'ont de commerce avec leurs semblables que par le mépris qu'ils en reçoivent, et ne rencontrent autour d'eux que l'orgueil ou l'indifférence qui ne les regardent pas, la dureté qui les repousse, et la pitié qui les insulte. Ils avaient cependant fondé sur vous leur dernière espérance; vous étiez leur dernière ressource; mais vous leur manquez, il ne leur reste plus rien, pas même le charme de l'illusion. Que feront-ils donc? Il faut bien qu'ils mangent. Mais du pain, qui leur en donnera? A qui en demanderont-ils désormais, puisque leurs cris de détresse ne trouvent d'écho dans le cœur de personne? Je n'ose achever.... Voyez-vous ces bras décharnés et crispés par la faim; à la première occasion, ils serviront au crime; ils avaient voulu être probes et honnêtes jusqu'à leur dernier soupir; mais poussés à bout par la faim et votre avarice, ils prennent un parti. Vous me comprenez, mes frères, cette main suppliante qu'ils vous tendaient naguère, ils la lèveront audacieusement sur vous, et se

Digitized by Google

vengeront par un seul attentat de vos mille dédains et de vos mille refus insultants. Entre la faim, la souffrance ou la mort, leur désespoir ne calcule pas, ils ne risquent rien; mourir pour mourir, ils préfèrent tenter les chances d'un crime heureux et impuni, plutôt que de se voir, eux et leurs enfants, réduits aux tourments et aux horreurs d'une faim dévorante. Que leur importe, d'ailleurs, une vie sans charme que la faim dispute à chaque heure? Qui pourrait donc les retenir? De mendiants ils deviendront homicides, et chercheront l'oubli de leurs angoisses dans le crime et le sang.

Prenez donc garde : si vous êtes sourds à la prière, redoutez la menace, la vengeance et les attentats ; tremblez pour vos biens, tremblez pour vos personnes ; il n'y a point de sécurité ici-bas pour l'ennemi du pauvre et du malheureux.

Vous vous rassurez peut-être, ô riches, en pensant que le pauvre sera trop résigné ou trop impuissant pour pouvoir vous nuire ; s'il en est ainsi, je m'en réjouis avec vous ; je n'excuse pas plus que vous sa révolte et ses agressions, parce que le ciel n'abandonne jamais entièrement le pauvre qui s'aide lui-même, et qui prie au lieu de blasphémer et de menacer. Mais, même dans ce cas, je crains encore pour vous. On l'a dit depuis longtemps : « *Un cri de faim maudit tous ceux qu'il n'émeut pas.* » Tôt ou tard vous sentirez peser sur vous cette malédiction accablante. Méconnaissez si vous voulez la grandeur ou l'existence de l'Être suprême; le spectacle des cieux le venge assez hautement, et il cherche moins à vous perdre dans sa colère qu'à vous opprimer de sa gloire. Mais les outrages qui percent le cœur et déchirent les entrailles de notre Père qui est dans les cieux, ce sont les plaintes et les murmures qu'arrache aux malheureux une barbare insensibilité. A chaque instant, dit le Seigneur, les cris des pauvres montent jusqu'à mon trône, arment mon bras et précipitent ma vengeance ; je compte leurs soupirs et leurs larmes; j'exauce contre vous leurs imprécations, et j'accumule sur vos têtes autant d'anathèmes qu'ils poussent de gémissements. Je me lèverai pour les venger : *Propter miseriam inopum et gemitum pauperum, nunc exurgam, dicit Dominus.* (Psal. xi, v. 6.)

Ah! vous ne voulez pas donner ! redoutez le désespoir du pauvre et la vengeance divine, et tremblez encore. Rien ne vous sera donné, car il est écrit qu'il sera donné à celui qui donne; on peut dire aussi qu'il sera refusé à celui qui refuse. Riche et heureux du monde, la Providence vous avait institués plutôt les économes que les propriétaires de vos biens ; elle vous les avait prêtés plutôt qu'abandonnés ; et si vous n'en usez pas conformément à ses fins, elle saura vous les ravir, ces biens qui sont votre idole, pour les faire passer à des mains plus libérales; elle saura vous envoyer, à la place de la faim et de la soif, les maladies, les revers, les accidents imprévus; si vous n'aimez pas le pauvre, elle ne vous aimera vous non plus et ne vous protégera pas ; et vous devez craindre que ces biens, amassés avec tant de peine et conservés avec tant de sollicitude, ne profitent point à vos enfants, et que vous n'ayez la douleur de les voir dissiper sous vos yeux par des héritiers prodigues qui se riront de votre parcimonie. Donnez-donc, si vous voulez recevoir et conserver : *D ateet dabitur vobis.*

Digitized by Google

Je crois donc l'avoir démontré : il y va de notre intérêt temporel sous tous les points de vue, à faire l'aumône. Élevons maintenant un peu nos pensées, mes frères, et voyons ensemble comment le chrétien, en participant ici-bas aux dons de Dieu par sa libéralité, acquiert encore un droit aux biens d'un ordre supérieur, je veux dire de l'ordre spirituel ; ce sera le sujet d'une seconde réflexion.

Nous venons de voir que Dieu s'est engagé par une promesse formelle à ne jamais laisser sans récompense l'aumône faite à l'indigent. L'aumône n'a jamais appauvri personne ; c'est une semence confiée à une terre fertile ; elle rapporte au centuple à celui qui la jette. Voyez le laboureur : la semence tombe de sa main dans le sillon qu'il a creusé pour la recevoir. C'est lui qui sème ; mais c'est un autre que lui qui fera fructifier la semence ; il le sait, aussi ne s'inquiète-t-il pas. Dieu fera le reste avec le temps, le soleil et la rosée du ciel ; et quand la moisson aura mûri sans le concours de son travail, il le coupera et l'emportera en remerciant l'auteur de la nature qui aura veillé sur son champ. Il en est ainsi de l'aumône, elle fructifie pour le riche pendant son sommeil et d'une manière invisible. Le Seigneur trouve toujours dans les trésors de sa Providence quelques moyens secrets ou apparents de le dédommager des sacrifices qu'il s'est imposés en faveur du pauvre. J'en ai pour garant et pour preuve sa parole elle-même : Donnez et il vous sera donné : *Date et dabitur vobis.*

Les biens temporels sont donc promis et assurés à celui qui, pouvant faire l'aumône, la fait généreusement et selon ses moyens. L'homme sensuel et charnel se contenterait peut-être de cette récompense ; mais serait-elle encore plus recherchée et plus enviée, cette récompense ne satisferait pas pleinement, si elle n'était accompagnée d'autres avantages plus précieux. Elle serait même, j'ose le dire, indigne de Dieu, qui tiendrait en réserve ses trésors les plus divins pour ne distribuer que des biens matériels et périssables. Or, des biens de cette nature sont trop fragiles pour borner la libéralité du maître du monde, trop passagers pour combler les vœux du chrétien qui aspire à des jouissances éternelles. Quand Dieu fait tant que de s'engager par une promesse solennelle, il promet tout ce qu'un Dieu peut promettre, ce qui est sur la terre et ce qui est dans le ciel, les fruits de la terre et les biens du ciel. Il était d'ailleurs superflu de promettre des biens temporels au riche opulent, qui en regorge et qui n'en demande pas ; et nous tous, qui que nous soyons, nous avons bien plus besoin des biens spirituels que des biens temporels, et il convenait que Dieu, auteur de tout notre être, pourvût aux nécessités de notre âme en même temps qu'à celles de nos sens.

Quels sont donc les biens spirituels au moyen desquels Dieu récompense l'aumône ? J'en distingue trois principaux : le premier, c'est la joie de la conscience applaudissant à une bonne action, la satisfaction intime attachée à une bonne œuvre. Que d'autres cherchent la gloire dans des actions éclatantes, qu'ils rendent leur nom immortel par les chefs-d'œuvre de l'art, qu'ils dominent sur leurs semblables par la supériorité du rang, du génie ou de la fortune, qu'ils fassent trembler le monde au seul bruit de leur pensée, tout

cela ne vaut pas un verre d'eau froide donné à un pauvre au nom de Dieu. Le conquérant qui impose des lois à la terre, n'est pas aussi heureux que cet humble chrétien qui va visiter l'indigent dans sa chaumière pour le soulager et le consoler. Faites des heureux, et vous serez heureux vous-mêmes. Un des plus beaux attributs de la divinité, c'est de faire du bien; et quand nous le faisons nous-mêmes, nous participons en quelque sorte à la félicité de notre souverain maître, en retraçant ici-bas sa bonté.

Le second avantage spirituel auquel nous devons tous aspirer, c'est la rémission des péchés; non pas, sans doute, que l'aumône soit par elle-même et de sa nature rémissive de nos fautes; mais elle nous obtient de Dieu, à l'instar de la prière, la grâce du repentir et de la pénitence, qui nous fait rechercher, goûter et aimer la confession. C'est le Seigneur lui-même qui inspira à son prophète ce moyen salutaire, quand il lui faisait dire à Nabuchodonosor coupable: Rachetez vos péchés par des aumônes et vos iniquités par les œuvres de miséricorde envers les pauvres: *Peccata tua eleemosynis redime, et iniquitates tuas misericordiis pauperum.* (DAN. ch. IV, v. 24.) Pécheurs, qui n'avez pas la force de renoncer à vos passions, vous que la confession rebute, parce qu'elle exigerait de vous des sacrifices, vous trouverez sans doute moins pénible de faire l'aumône. Eh bien! donnez, donnez toujours, et j'espère pour vous. Si vous êtes bons envers les pauvres, Dieu le sera envers vous. Et vous, justes, qui craignez toujours que vos fautes ne soient pas assez expiées, je vous dirai à votre tour: Donnez et ne tremblez plus; donnez, et les peines qui vous attendaient peut-être dans le purgatoire vous seront pardonnées.

Le troisième et dernier avantage, promis à l'aumône, le connaissez-vous, chrétiens? Écoutez, vous allez le comprendre; il est écrit: Heureux celui qui comprend les besoins du pauvre, le Seigneur le délivrera dans les jours mauvais, *beatus qui intellegit super egenum et pauperem; in die mala liberabit eum Dominus.* (P. XL, v. 2.) Les pauvres appelleront sur sa tête les bénédictions du ciel, et le ciel écoutera leurs prières, lorsque assis, non loin de sa demeure, ils mangeront le pain de la charité; et quand viendra le jour du jugement, ce jour que la sainte Église appelle terrible et amer, *dies magna et amara valdè,* les supplications du pauvre sauveront celui qui l'aura assisté. Vérité bien douce et bien consolante, que Notre Seigneur plaça au nombre des béatitudes, quand il s'écrie du haut d'une montagne et en face de tout un peuple assemblé: Bienheureux ceux qui auront exercé la miséricorde sur cette terre, parce qu'ils obtiendront eux-mêmes miséricorde dans les cieux. *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur* (MATT. ch. V, v. 7). Ce n'est pas sans dessein de la divine Providence qu'il y a des pauvres parmi nous; s'ils ont été confiés à nos soins, si l'orphelin doit trouver en nous un protecteur et un père, c'est afin que nous méritions les biens éternels en échange des biens de la terre. Après de telles promesses, si les entrailles d'un chrétien s'endurcissaient en présence de l'infortuné, que pourrait-il attendre pour lui-même, à son entrée dans l'éternité, qu'un jugement sans miséricorde?

Si les espérances du chrétien charitable sont douces et précieuses pour son

cœur ici-bas, il lui est réservé dans l'autre monde une consolation encore plus ineffable; quand les temps seront accomplis, quand tout aura disparu de la scène du monde, et que le monde lui-même sera prêt à rentrer dans le néant d'où il est sorti, le fils de l'homme viendra dans sa majesté, accompagné de tous ses anges, et montera sur le trône de sa gloire. Et toutes les nations étant assemblées devant lui, il séparera les uns d'avec les autres, comme un berger sépare les brebis d'avec les boucs, et il mettra les uns à sa droite et les autres à sa gauche. Alors, il dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, les bénis de mon père, entrez en possession du royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez désaltéré; j'ai eu besoin de logement, et vous m'avez logé; j'ai été nu, et vous m'avez revêtu; j'ai été malade, et vous m'avez visité; j'ai été en prison, et vous êtes venu me voir. Alors, les justes lui répondront : Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim, et que nous vous avons donné à manger; ou avoir soif, et que nous vous avons donné à boire? Quand est-ce que nous vous avons vu sans logement, et que nous vous avons logé; ou, sans habits, et que nous vous avons revêtu? Et quand est-ce que nous vous avons vu malade ou en prison, et que nous vous sommes venus visiter? Et Jésus leur répondra : Je vous le dis, en vérité autant de fois que vous l'avez fait à un des moindres de mes frères que voici, c'est à moi-même que vous l'avez fait. *Quamdiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis.* (MATT. ch. XXV, v. 40.) Il dira ensuite à ceux qui seront à sa gauche : Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel qui a été préparé pour le démon et pour ses anges. Car, j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire; j'ai eu besoin de logement, et vous ne m'avez pas logé; j'ai été sans habits, et vous ne m'avez point revêtu; j'ai été malade ou en prison, et vous ne m'avez point visité. Alors, ils lui répondront aussi : Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim ou soif, ou être sans logement ou sans habits, ou malade, ou en prison, et que nous avons manqué à vous assister? Mais il leur répondra : Je vous le dis, en vérité, autant de fois que vous avez manqué de le faire à un de ces plus petits, vous avez manqué de le faire à moi-même. *Quamdiu non fecistis uni de minoribus his, nec mihi fecistis.* (MATT. ch. XXV, v. 46.) Et alors, ceux-ci iront dans le supplice éternel, et les justes dans la vie éternelle.

Vous devez le comprendre maintenant, mes frères, si le riche représente auprès du pauvre la divine Providence, comme nous l'avons prouvé, le pauvre, à son tour, représente auprès du riche la personne de Notre Seigneur qui voulut naître, vivre et mourir pauvre. Aussi, l'aumône coule-t-elle de cette considération, sans efforts et comme de source. Guidée par la foi qui lui montre Jésus-Christ lui-même, sous les haillons de l'indigence, elle porte des soulagements affectueux. C'est bien alors, et sous l'empire de ces religieuses pensées, que l'infortune concilie une sorte de respect à celui qu'elle frappe, et que le malheureux devient une chose sacrée : *Res sacra miser!* Voyez donc dans le pauvre mes frères, plus qu'un pauvre; distinguez en lui quelque

chose d'auguste et de saint, un membre souffrant de Jésus-Christ lui-même. Respectez-le donc, inclinez-vous devant ses douleurs, et que votre aumône ne le fasse jamais rougir.

Mais, dites-vous, il est indigne de la charité publique ; indigne autant que vous le voudrez ; mais, s'il joint au malheur d'être pauvre celui d'être criminel, ne devez-vous pas avoir pour lui une double pitié ? Pitié pour sa misère, pitié pour ses fautes ! S'il affecte des besoins qu'il n'a pas, si vos secours doivent lui servir à outrager le Dieu au nom duquel il vous demande et auquel il ne croit peut-être pas, si, en un mot, il est indigne de vos largesses, non-seulement devant les hommes, mais encore devant Dieu, réservez à d'autres, qui les mériteront mieux, votre sollicitude et votre charité. Mais, de grâce, ne condamnez pas trop vite l'infortuné. Vous le savez, les malheureux ont toujours des crimes aux yeux de leurs semblables. Peut-être, tel pauvre n'est-il méchant et vicieux que parce qu'il est pauvre ; et que ses fautes cesseront avec ses besoins. Croyez-vous bien qu'on s'expose sans nécessité à la honte de tendre la main, et qu'on s'abaisse de gaieté de cœur jusqu'à jouer un rôle si triste et si humiliant ? La honte ! Il faut l'endurer pour la comprendre ; et je ne m'étonne pas que certaines natures lui préfèrent le crime ou la mort. Pardonnez beaucoup au pauvre et traitez-le comme vous voudriez être traité à sa place. Combien s'en trouve-t-il, d'ailleurs, de respectables par leurs vertus ! Combien dont l'âme élevée n'était pas faite pour l'abjection et l'indigence ! Combien occuperont, dans le ciel, un rang plus éminent que certains riches qui les méprisent ?

D'un côté donc, nous sommes loin de vouloir plaider ici la cause de ces mendiants pervers qui prostituent à la dissolution ce qui n'est donné qu'à la misère, et d'excuser ces fléaux de la société qui se font un art de leur bassesse et un métier de leur oisiveté, et tous ces fainéants errants, couverts de lambeaux et d'opprobre. Mais, d'un autre côté, ne poussez pas au delà de justes bornes la prudence et la défiance ; car ce pauvre, qui se présente à vous sans autre recommandation que sa misère, est peut-être un vrai chrétien que le ciel contemple avec amour. Dès lors, l'idée seule de mépriser ce qu'il y a de plus grand et de plus divin sur la terre, la vertu malheureuse, ne doit-elle pas vous faire trembler ? Et ne vaut-il pas mieux s'exposer à secourir parfois une pauvreté hypocrite ou indigne de compassion, qu'à délaisser une détresse réelle.

On dit aussi quelquefois, pour se soustraire au devoir de l'aumône : Je n'ai pas de superflu. Vous n'avez pas de superflu ! Vous voulez dire, sans doute, que les dépenses inséparables de votre rang et de votre naissance vous rendent nécessaire tout ce que vous possédez. Je veux bien le croire ; mais aussi ne confondez point les exigences de votre position avec les somptueux caprices de la vanité. Vous n'avez pas de superflu ! Eh bien ! je ne vous demande rien pour les malheureux. Daignez seulement fixer un regard sur ces êtres dégradés par la misère, pensez un instant qu'ils sont les membres de Jésus-Christ souffrant, qu'ils ont été rachetés comme vous au prix du sang de Dieu, et que, sous ces haillons, ils sont vos frères ; contemplez, sur leurs membres dessé-

Digitized by Google

chés, les ravages de la faim, ces yeux qui ne peuvent plus pleurer, cet air sombre et abattu sous lequel se déguise à peine le désespoir ; prêtez l'oreille à ces cris lamentables, et dites alors, dites, si vous en avez le triste courage, que vous n'avez pas de superflu. Ah ! ne vous faites pas illusion ; il vous importe, si vous ne voulez pas encourir l'anathème lancé contre les riches avares. Si vous êtes pauvres vous mêmes je vous dirai, avec Notre Seigneur : bienheureux, vous qui êtes pauvres, parce que le royaume de Dieu est à vous : *Beati pauperes, quia vestrum est regnum Dei.* (LUC. ch. VI, v. 30.) Mais si vous êtes dans l'abondance ou dans l'aisance, que vos bonnes œuvres vous garantissent à jamais contre la colère du Tout-Puissant. Le divin Sauveur, jaloux du bonheur de ses frères selon la chair, bénit tout ceux qui leur font du bien, et s'écrie avec complaisance : Bienheureux les pauvres, bienheureux ceux qui sont miséricordieux, *beati pauperes, beati misericordes.* Mais ce même Sauveur qui s'était offert à nous comme un modèle de douceur, maudit le riche insensible et avare par ces effrayantes paroles : Malheur à vous, riches, parce que vous avez votre consolation dans ce monde : *Væ vobis divitibus, quia habetis consolationes vestram!* (LUC. ch. VI, v. 24.) Malheur à vous, qui êtes rassasiés en cette vie, parce que vous aurez faim dans l'autre : *Væ vobis, qui saturati estis, quia esurietis!* (IBID. v. 25.) Malheur à vous, qui riez maintenant et qui vivez dans les délices, parce que vous serez un jour condamnés aux pleurs et aux larmes : *Væ vobis, qui redetis nunc, quia lugebitis et flebitis!* (IBID.)

Vous voulez sans doute, mes frères, ne jamais mériter de pareilles menaces, et éviter à jamais des châtiments qui seraient sans remise et sans consolation, parce qu'ils seraient éternels. Vous voulez aimer tous vos semblables, mais surtout le pauvre, parce qu'il ressemble plus que tout autre à notre Seigneur Jésus-Christ, qui a sanctifié l'indigence en l'adoptant le premier. Vous aimez votre prochain comme vous-même ; car la perfection de la foi, c'est la charité, et celui qui n'aime pas, demeure dans la mort. *Diliges proximum tuum sicut teipsum... plenitudo legis est dilectio.* (ROM. c. III, v. 9 et 10.) *Qui non diligit, manet in morte.* (1 JOAN. c. III, v. 14.) Mais comment l'amour de Dieu habiterait-il en vous, si, possédant les biens de ce monde, et voyant votre frère dans la nécessité, vous lui fermiez votre cœur et vos entrailles? *Qui habuerit substantiam hujus mundi, et viderit fratrem suam necessitatem habere, et clauserit viscera sua ab eo, quomodò charitas Dei manet in eo?* (IBID. v. 17.) Ah ! votre charité ne sera donc pas stérile, vous n'aimererez donc pas seulement de parole et de bouche, mais aussi par des œuvres, et en vérité : *Non diligamus verbo, neque linguâ, sed opere et veritate.* (IBID. v. 18.).

Vous donnerez donc, chrétiens, vous donnerez beaucoup, si vous possédez beaucoup ; et si vous avez peu, vous donnerez encore ; car c'est le cœur qui fait tout, et le denier de la veuve sera compté là-haut comme un trésor. Donnez vous-mêmes, et que vos enfants donnent aussi, afin d'être tous aimés de Dieu qui se fit enfant d'une mère pauvre ; donnez avec prudence, mais avec largesse ; donnez, donnez toujours ; la fortune ici-bas n'est qu'une épreuve,

Digitized by Google

et elle devient un malheur quand on en abuse. Donnez, afin que vous ayez dans le ciel des protecteurs et des amis puissants, afin qu'un jour, à votre dernière heure, vous puissiez sans soupirer regarder en arrière, et qu'en paraissant devant Dieu vous ne maudissiez pas vos jours. Donnez, donnez ; la mort vous détacherait malgré vous des biens que la charité n'aurait pu vous ravir. Tout passe, fortune, plaisirs, jouissance, et on n'emporte au delà de la tombe que des crimes ou des vertus, des fautes ou des bonnes œuvres. Donnez, mais sans éclat et presque avec mystère. Il vous suffit d'avoir Dieu pour témoin. C'est à lui que vous prêtez quand vous donnez au pauvre ; ah ! il saura bien vous rendre au centuple le bien que vous aurez fait à vos frères. Vos frères ! oui, ils sont vos frères, car nous n'avons tous qu'un *père dans les cieux*. Mais si ces malheureux qui souffrent et qui pleurent sont vos frères, pourriez-vous, spectateurs tranquilles de leur désolation, ne pas compatir à leur sort ! Ah ! vous qui pleurez sur un héros de roman ou de théâtre, et qui n'entendez jamais sans émotion le récit d'infortunes mensongères, vous aurez le cœur trop bon et trop chrétien pour ne pas partager les peines malheureusement réelles qui sont sous vos yeux.

Mais, que dis-je ? les peines et les douleurs publiques qui attristent nos regards méritent bien, il est vrai, notre commisération. Mais il y en a d'autres, mes frères, qui sont encore plus dignes de nos larmes ; et celles-là sont d'autant plus cruelles qu'elles se dérobent volontairement à toute consolation. Car l'indigence se cache souvent, aussi bien que le crime, pour ne pas rougir. Ah ! si nous pouvions, bien-aimés frères, pénétrer ensemble dans ces tristes demeures frappées par la misère, voir ces foyers éteints, ces tables désertes, et ce dénument universel qui révèle tant de besoins ! que de larmes, que de sanglots, que de cris arrachés par le désespoir, que de plaintes déchirantes ! Ici c'est une mère désolée, entourée d'une foule de petits enfants qui lèvent vers elle leurs mains innocentes. L'un lui demande du pain, et lui dit en pleurant : Ma mère, j'ai faim ; pourquoi ne voulez-vous donc pas aujourd'hui me donner à manger ? Sa mère détourne ses regards pleins de larmes ; le courage lui manque pour répondre à son fils ; et quand son fils, étonné de ce qu'on lui refuse du pain, s'écrie encore : Ma mère, j'ai faim. La pauvre mère lui répond enfin en l'embrassant : Et moi aussi, mon fils, j'ai faim, et je ne mange pas ; un autre, encore au berceau, et encore plus innocent, lui demande par ses cris.

La pauvre mère ! elle ne peut désormais abreuver son enfant que de ses larmes. Mais les larmes ne nourissent pas ; pauvre mère ! elle pleure, elle jette autour d'elle ses yeux égarés et semble demander du secours à tous les objets qui l'environnent. Enfin, elle donne un libre cours à ses plaintes et s'écrie avec l'accent du désespoir : Faut-il donc avoir mis au monde des enfants pour les voir souffrir ! faut-il qu'ils apprennent à connaître la souffrance et la faim plutôt que la vie ! Ils sont innocents, ô mon Dieu ! c'est moi sans doute qui suis coupable ; punissez-moi, frappez-moi ; mais mes enfants, ô ciel ! ils n'ont rien fait ; mes enfants, ô mon Dieu ! donnez à chacun ce qui lui manque ; qu'aucun ne souffre ; c'est vous, mon Dieu ! qui me les avez donnés ; aidez-moi à les nourrir. Ah ! je ne veux plus être mère, si je dois les voir souffrir ! Puis elle les embrasse, les inonde de pleurs, et essaie inutilement de les consoler ; car la faim ne se console pas. — Là c'est un vieillard vénérable par ses années, ses cheveux blancs, sa misère et sa vertu ; ses membres étaient autrefois sa ressource, aujourd'hui ils sont usés ; ses mains suffisent à peine à porter ou traîner le bâton qui le soutient ; son front se courbe vers la terre comme pour lui demander une dernière demeure ; il veut mourir cet infortuné qui ne possède plus de la vie que la souffrance et la douleur. Un soupir s'échappe mêlé de pleurs : Quand j'étais jeune j'aimais la vie ; ah ! pour-

Digitized by Google

quoi ne suis-je pas mort jeune! Mon Dieu! envoyez-moi du pain ou la mort. Ah! je préfère la mort à la faim. Quoi! je n'ai donc atteint de vieux jours que pour apprendre à connaître la faim et à maudire mon existence! qu'elle destinée! — Plus loin, c'est une jeune fille luttant sans cesse contre les horreurs de la misère et les piéges de la séduction, placée dans la triste alternative de succomber aux rigueurs du besoin ou aux perfides douceurs des ennemis qui l'assiégent. Que fera-t-elle? elle a faim, elle souffre. Mourra-t-elle victime de la faim et martyre de son innocence; ou bien fera-t-elle fléchir à la honte et au crime une âme jusqu'alors sans tache?

Mon Dieu! que ces pensées sont amères et effrayantes! Mon Dieu! ne permettez pas que d'aussi grands malheurs tombent jamais sur nous! Écartez loin de nous, ô mon Dieu! la faim et la souffrance, ces fléaux destructeurs qui précipitent dans la tombe l'enfant et le vieillard, l'innocent et le coupable. Vous êtes un Dieu bon et clément, vous nous avez dit que vous étiez *notre père dans les cieux.* Du haut des cieux, ô mon Dieu! veillez sur chacun de vos enfants. Nous ne demandons pour nous ni fortune, ni joie, ni plaisir; tout cela, c'est l'apanage du riche et nous ne l'envions pas. Nous ne demandons que du pain, du pain pour chaque jour: *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie.* (Luc. ch. XI, v. 3.) nous vous le demandons, ô notre père, nous qui sommes vos enfants, nous vous le demandons *aujourd'hui*, parce que c'est *aujourd'hui* que nous avons faim et que nous souffrons. Du pain, ô mon Dieu, pour nous à la fin de notre pénible journée! Du pain pour le mendiant et le pauvre dont l'existence est toujours si précieuse et si incertaine! du pain pour l'infirme enchaîné par la maladie sur un lit de douleur! du pain pour le vieillard qui a usé sa vie et ses forces au travail et à la peine! du pain pour l'ouvrier dont le salaire ne peut nourrir tous ses enfants! Ce pain, ô mon Dieu! ce pain, notre unique ressource, nous vous le demandons avec des cris et des larmes, et s'il le faut au prix de notre sang. Donnez au pauvre, ô mon Dieu, la patience et la résignation, mais mettez dans le cœur du riche la compassion et la tendresse pour ses frères indigents!

Et vous riches, sauveur du monde, soyez toujours heureux; le ciel bénira vos largesses et multipliera vos trésors. Vous distribuerez aux pauvres non seulement les miettes tombées de vos tables, mais encore le superflu de vos biens. Vous donnerez sur cette terre, et le ciel vous rendra en centuple vos nombreuses aumônes, non seulement dans ce monde, mais encore dans l'autre; c'est la grâce que je vous souhaite, ainsi-soit-il.

L'abbé PARDIAC.

DISCOURS
sur la Liberté, l'Égalité et la Fraternité,

PRONONCÉ PAR JOSEPH GUASCO, CURÉ DE SAINTE-MARIE, A BASTIA.
Traduit librement de l'italien
Par l'abbé de SAVIGNY.

Liberté! Égalité! Fraternité! mots sublimes révélés à la terre pour le bonheur du monde: et cependant au nom de liberté, d'égalité et de fraternité, des esprits s'épouvantent, des hommes tremblent, comme autrefois l'impie Balthazar, à la vue de la main mystérieuse qui traçait des caractères sinistres sur la muraille, et venait troubler ses royales orgies.

Mais ceux-là ne connaissent point la République, qui tremblent devant elle; souvent même, elle est mal appréciée par ses plus ardents défenseurs. Les uns ont horreur de la république, parce qu'ils la croient ennemie de l'ordre,

d'autres crient : vive la république! parce qu'ils la regardent comme le règne des passions déchaînées. Erreur profonde! erreur fatale, car ici la peur est un crime comme la calomnie.

Gardons-nous de confondre la liberté avec la licence, l'égalité avec le désordre, et la fraternité avec ce vague sentiment que repoussent à la fois la religion et la patrie. Non, la république n'est pas ce spectre sanglant évoqué par la peur, elle n'est pas non plus cette liberté qui pousse à la licence.

Avant de juger la république, il faut la connaître. Lorsqu'un homme veut devenir populaire, il jette parmi ses semblables une profession de foi. La république, elle aussi, a son symbole. Pour l'exprimer elle n'a besoin que de trois mots : liberté, égalité, fraternité. Dans ces trois mots, se résume la plus sublime des morales, la morale même de l'évangile : morale qui n'aura jamais de rivale, car la république est l'ouvrage des hommes, et l'évangile est l'ouvrage de Dieu.

Ainsi donc, la liberté, l'égalité, la fraternité de la république, perfectionnées par la liberté, l'égalité et la fraternité de l'évangile, voilà le sujet de ce discours.

Dissiper les vaines terreurs de quelques-uns de nos frères, modérer ce trop ardent amour de la liberté qui enfante la licence, tel est notre dessein.

LIBERTÉ! A ce mot enchanteur, tous les cœurs palpitent de joie; Liberté! à ce nom la jeunesse s'élance vers son brillant avenir; le vieillard oublie le poids des ans; le soldat, en chantant, vole aux chants de bataille; des peuples entiers se lèvent en poussant ce cri sublime : *Vive la Liberté!* Soyons heureux, soyons fiers de vivre sous le règne de la Liberté! Soyons libres, mais libres de la vraie liberté. Pour être libre, il ne suffit pas de dire : Je ne suis pas esclave de la loi, il faut pouvoir dire encore : Je suis maître, je suis roi de moi-même.

Les tyrans ne sont pas les seuls ennemis de la liberté; les passions sont aussi les tyrans de l'homme. Or, la liberté politique ne suffit pas à l'homme, si elle n'est perfectionnée par la liberté de l'Évangile. Là où les passions règnent en souveraines, l'intelligence et la raison sont esclaves, le sceptre de la liberté est tombé des mains légitimes, la liberté n'est plus. La tyrannie des rois est moins forte que la tyrannie des passions. Joseph, au fond de son cachot, est plus libre que l'orgueilleux Pharaon sur son trône. Jean-Baptiste, dans les fers, est moins esclave qu'Hérode dans le triomphe de sa volupté. Pierre, pendu à la croix sur le chemin d'Ostie, est plus libre que Néron le sanguinaire. La première et la plus noble des libertés, c'est le triomphe de soi-même; comme l'esclavage le plus dégradant, c'est de nous laisser conduire par des passions brutales, semblables à la bête qu'entraînent les penchants grossiers de sa nature.

Quelque cruel que soit un tyran, sa cruauté s'arrête devant la liberté. Rappelez-vous ces intrépides confesseurs de la foi qui jetèrent un si brillant éclat sur le berceau du christianisme. Une persécution barbare peut les bannir de leur patrie, les ensevelir vivants dans des cachots infects, elle peut les faire expirer sous les fouets des bourreaux, enfoncer le glaive dans leurs poitrines sans défense, elle peut les clouer à la croix, les précipiter dans les flots, les jeter par milliers dans les flammes des buchers : au milieu des supplices et des tortures, on entend toujours ce cri sublime : *Je suis chrétien!*

Que sont devenus ces infâmes tyrans qui assassinaient du même coup la religion et la patrie? Les siècles épouvantés ont répété leurs noms, mais ces noms étaient marqués d'une tache de sang. — Et vous, illustres martyrs, recevez en ce jour nos hommages, l'univers vous a placés sur des autels.

Gardons-nous, mes frères, de confondre les nobles attributs de la liberté avec les plus brillants succès de la fortune. —Appelez puissant, si vous le voulez, ce géant de la conquête qui fit trembler la terre au bruit des phalanges

Digitized by Google

macédoniennes; mais il n'était pas libre, celui que son ambition effrénée jetait par-de là les limites du monde. — Appelez grand, ce Pompée dont le nom seul gagnait des batailles et mettait en fuite des légions de barbares, mais il n'était pas libre le Romain qui pleurait d'envie à la vue des lauriers de son rival. — Appelez heureux un Antoine qui commande dans la cité reine du monde; mais il n'était pas libre ce vainqueur devenu l'esclave d'une femme.

Est-il libre l'avare qui tremble pour son trésor, et que chaque jour rend plus esclave de sa passion insatiable? Est-il libre l'ambitieux forcé de mendier une protection qu'il méprise, de se dégrader pour un peu d'honneur, et d'acheter une gloire passagère par des hontes qui restent toujours? Est-il libre le voluptueux qui, pour plaire à l'orgueilleuse beauté qu'il adore, accepte d'un caprice la joie ou la tristesse; esclave hypocrite dont le corps et l'âme sont vendus d'avance pour un instant de sale volupté? Hélas! mes frères, vous vous croiriez esclaves si vous obéissiez à un tyran, et l'homme entraîné par la passion de la gloire, par la hideuse fureur de l'envie, par le démon de la volupté, ou le génie infernal de la vengeance, cet homme serait libre? Le joug le plus honteux n'est pas celui qui meurtrit le corps de l'esclave, mais les passions qui pèsent sur le cœur de l'homme. Voulez-vous être libres? n'aimez pas seulement la liberté politique, mais aussi la liberté de l'Évangile. — Avec cette liberté vous triompherez de vos passions, et votre intelligence se trouvera en harmonie avec l'intelligence suprême. — Là réside la véritable liberté, la véritable grandeur, devant laquelle s'effacent toutes les grandeurs de la terre.

ÉGALITÉ! Tel est le second bienfait de la république. Parvenir à tous les emplois sans autre distinction que le mérite, voilà sans doute un droit précieux; mais ce droit sera bien limité, s'il ne repose sur l'égalité évangélique. La république proclame le droit de chacun devant la loi, l'Évangile consacre l'égalité devant Dieu et devant la loi. — L'orgueil humain dans son délire avait imaginé autant de dieux que de conditions humaines. Il y avait le dieu des rois et le dieu des peuples; le dieu des savants et le dieu des ignorants; le dieu des forts et le dieu des faibles. Le souverain réformateur des droits de l'homme est venu confondre l'orgueil du monde en proclamant l'égalité universelle. — Les révolutions de ce monde ne sont le plus souvent que des révolutions de personnes, le Sauveur des nations est venu opérer une révolution complète des idées. — Il a respecté l'inégalité des conditions, laissant à la Providence le soin d'y faire régner l'harmonie; mais il a détruit les priviléges qui brisaient les rapports de la grande famille; c'était son devoir de père. — Il a appelé à lui les riches et les pauvres, les savants et les ignorants, les peuples et les rois, et leur a dit : Vous êtes tous égaux devant moi, car je suis le Dieu de tous.

A peine la naissance du divin réparateur fut elle connue, que les peuples se précipitèrent vers ce berceau, objet de si longues espérances; mais les peuples ne rencontrèrent pas leur Dieu, car ils le cherchèrent là où il n'était pas. — Les regards se portèrent sur les trônes, à la tête des armées, et parmi les grandeurs de la terre, mais là ne se trouvait pas le roi des rois. — Loin des pompes du monde, il menait une vie obscure dans la boutique d'un artisan. — Les voix prophétiques l'avaient appelé le Sage, le Fort, le Tout-Puissant, l'Éternel; à ces titres pompeux l'homme-Dieu voulut ajouter le nom d'ouvrier, pour faire comprendre toute la dignité de l'homme, quelle que soit sa condition sur cette terre. — Enfants du même père, nous avons tous une âme immortelle, et le ciel est notre commune patrie. Soyons donc frères, et que l'orgueil, cette source de tant de calamités, ne règne plus parmi nous; il doit être banni de la république, et surtout d'une république chrétienne. — Sachons

Digitized by Google

respecter dans l'homme notre frère, la dignité que Dieu lui-même y a placée. N'oublions pas que les haillons du pauvre sont aussi précieux que la pourpre des rois, et que les deniers du mendiant ne pèsent pas moins que l'or du riche dans la balance de l'éternité. — Malheur donc aux puissants de la terre qui ne regardent qu'avec mépris ceux que la Providence a placés à leurs pieds. Malheur à ceux qui abusent de l'autorité pour opprimer le faible; ils sont les ennemis de Dieu et des hommes, car ils détruisent la sainte égalité que Jésus-Christ est venu apporter à la terre.

FRATERNITÉ! si le peuple est souverain, le plus bel ornement de sa souveraineté, c'est la fraternité. Heureuse la nation qui se composerait d'un peuple de frères. Ce serait l'âge d'or rêvé par les poëtes.

Fraternité! l'harmonie la plus parfaite va donc régner sur la terre! Nous ne verrons plus l'affreuse discorde diviser les peuples et déchirer les familles! fraternité! dès lors plus de fraude, plus de marchés usuraires, plus de haine de parti, plus de parjures dans le temple de la justice, plus d'assassins dans l'ombre, et le brigandage ne cherchera plus une retraite dans les sombres forêts.

Fraternité! voici donc le règne de la vertu. La vierge timide n'aura plus à redouter les pièges tendus à son innocence; l'époux ne jetera plus un soupçon injurieux sur la compagnie de sa vie, il n'aura plus à rougir d'une épouse adultère. Riches, dormez d'un sommeil paisible au milieu de vos domaines, un lâche ravisseur, s'enveloppant de la nuit sombre, ne viendra pas enlever vos trésors.

La fraternité veillera sur vous, et sous son règne, se trouverait-il un être assez dénaturé pour enlever à son frère, la fortune, la réputation ou la vie?

Elle est belle sans doute la fraternité de la république, mais est-elle comparable à la fraternité de l'évangile? L'une vous enseigne à respecter les droits de votre frères, l'autre vous commande le sacrifice de vos propres intérêts. L'une nous défend de nuire, l'autre nous commande d'aimer. A l'évangile seul il appartenait de faire un précepte de l'amour des ennemis. Tel est l'exemple donné à la terre, par le rédempteur du monde. C'était l'heure du grand sacrifice; avant de retourner à son Père, il réunit ses disciples chéris, et jetant sur eux un regard d'amoureuse tendresse, il leur dit: Mes amis! écoutez les dernières paroles de votre maître; l'heure du sacrifice approche, je ne veux pas vous quitter sans vous exprimer le vœu le plus cher de mon cœur. Vous savez combien je vous ai aimés, et quoique vous ne m'ayez pas toujours rendu amour pour amour, ma vie n'a été qu'un amour continuel. Mes amis! imitez mon amour, aimez vos frères comme je vous ai toujours aimés. L'amour, voilà le plus cher de mes préceptes, gardez le comme un gage de ma tendresse, et comme le plus tendre souvenir que puisse laisser à ses enfants, un père qui va mourir. » Telle est, mes frères, la fraternité évangélique, telle est la charité chrétienne. Charité! divine vertu! oh! que ne puis-je raconter vos innombrables bienfaits, mais pour vous louer dignement, il faudrait parler le langage des anges. La charité! voyez-là étendant ses ailes sur le monde, comme pour abriter toutes les infortunes et consoler toutes les misères de la vie. Où vont ces messagers divins, ces anges de la charité? je les vois gravir les montagnes, s'élancer sur les mers, aux rivages inconnus ou sauvages. Que vont-ils chercher dans les glaces du Nord, et sous les feux du midi? Catholiques ou sectaires, hommes éclairés par la lumière évangélique, ou vivant dans les ténèbres de l'idolâtrie, partout où ils rencontrent des hommes, ils ne voient que des frères.

La charité ne distingue ni juif, ni gentil, ni Romain, ni barbare. Pour elle, il n'y a ni distinction de lieux, ni de langue, ni de culte, ni d'opinion; la terre est une vaste patrie, habitée par un peuple de frères. O divine charité, reine

des vertus; ô vous qui inspirez tant de nobles et généreux dévouements, vous qui fûtes la vertu privilégiée de notre divin législateur, régnez parmi nous en souveraine, protégez la République, et qu'elle grandisse sous l'empire de vos bienfaits.

D'après ce simple exposé, il est évident que la République ne doit pas être un objet de vaines craintes, pas plus qu'un motif de coupables espérances. La République ne peut convenir qu'à des hommes vertueux.

Nous pouvons conclure que les plus larges institutions républicaines sont inférieures aux institutions de l'Évangile. Les intérets de la République sont d'un ordre purement matériel, les intérêts de l'Évangile se rapportent à un ordre surnaturel et divin. La République fait de bons citoyens, l'Évangile forme des chrétiens parfaits.

Aimez donc la liberté, l'égalité et la fraternité de l'Évangile. Ainsi, vous verrez dans cette vallée de larmes, naître et grandir une ère de bonheur que vous irez continuer dans la céleste patrie.

DEUXIÈME PARTIE.

A la vue de cet irrésistible mouvement qui entraîne le monde, lorsque les événements les plus inattendus se succèdent avec la rapidité de la pensée, lorsqu'un seul jour peut peser comme un siècle dans les destinées du monde, à la vue de l'Europe remué dans ses fondements par l'esprit démocratique, à la vue d'une société qui se bouleverse, on se demande si quelque chose restera debout. Oui, messieurs, il est quelque chose qui résistera à toutes les vicissitudes de la terre; c'est la religion. Pendant que le peuple, reprenant sa souveraineté profanée, détruit les prérogatives des rois et brise leurs trônes, au milieu de ce bouleversement général, un seul trône reste debout, un seul roi porte encore le sceptre et la couronne. Regardez la croix: elle s'élève majestueuse au-dessus de tant de ruines. Regardez le divin crucifié: depuis dix-huit siècles, il règne et il règnera. Une révolution sans exemple dans les annales de l'histoire s'accomplit presque en un jour; le flot révolutionnaire parcourt le monde, et les peuples sont dans la stupeur. Semblable au lion qui rompt sa chaîne, une grande nation se lève et triomphe sans combat; d'un regard elle renverse le trône qu'elle avait élevé. Au milieu de tous ces bouleversements, une seule chose demeure inébranlable; la foi, le dogme catholique. Je vois les emblèmes de la royauté brisées, mais je vois le peuple protégeant de son respect et de son amour les temples du vrai Dieu. Je vois flotter les drapeaux de la victoire; mais, parmi ces drapeaux, je découvre le signe de la rédemption. De toute part retentissent les chants de la liberté; mais j'entends aussi les hymnes religieuses, et je vois la religion qui consacre le triomphe du peuple, et pendant que les rois prennent le chemin de l'exil, sans emporter une larme, un regret, l'image vénérée du Christ est portée en triomphe par la foule qui répète cette parole profonde: *Voilà notre maître à tous*. Vous le voyez, messieurs, la religion et la liberté ne sont point deux rivales, mais deux sœurs amis. Ne dites donc plus que l'Église est ennemie de la liberté. La liberté! Tournez vos regards vers Rome: c'est du Vatican qu'est parti le premier cri de liberté, et ce cri a trouvé de l'écho dans le monde. L'auguste pontife, si justement surnommé le Grand, et par l'éclat de son trône, et par les vertus qu'il y fait briller, a enlevé à la liberté tout ce qu'elle pouvait avoir de sauvage; il l'a consacrée à son berceau, et lui donnant la religion pour compagne, il leur a dit: « Allez, soyez unies, et je vous promets la conquête de l'univers. »

Aux premiers jours du monde, Dieu appela la lumière, et la lumière parut. Pie IX aussi, a prononcé le *fiat* créateur et une lumière vive s'est répandue sur le monde. Je ne m'arrête plus, saisi d'admiration devant la grandeur de

Digitized by Google

Rome antique, je ne vois plus que les grandeurs de la Rome moderne; la Rome des César est éclipsée par la Rome de Pie IX. O Rome! ô Rome! je préfère tes conquêtes pacifiques à tes sanglants triomphes! O Rome! soit fière, la domination et l'amour de ton nouveau monarque, sont allées plus loin que le vol de tes aigles orgueilleuses. Tu as subjugué le monde par la force des armes; aujourd'hui, il est conquis par le seul ascendant des vertus qui brillent au Vatican. Autrefois tu règnais par la crainte, aujourd'hui tu règnes par l'amour. Autrefois, reine des nations, tu es devenue reine des cœurs. Si tu étais appelée grande quand tu traînais à ton char des nations d'esclaves, qu'elle n'est pas ta grandeur lorsque, sous ta bannière les peuples marchent à la liberté!

Aimons la liberté, messieurs, mais avant tout cette liberté qui brise l'esclavage des passions. Voilà la liberté qui élève l'homme, la liberté qui le fait roi. Aimons la liberté, et pour nous affermir dans l'amour de la patrie, réunissons-nous autour de ce magnanime Albert, que le ciel a envoyé à l'Italie pour la délivrer de la mort et de l'esclavage. Républicains! souvenez-vous que la République a été enfantée sur le Calvaire : c'est sur un rocher que naquit cette race de héros qui, enflammés de l'amour de Dieu et de l'amour de leurs frères, s'élancèrent par le monde pour y proclamer la dignité sublime de l'homme et les espérances de l'immortalité. Souvenez-vous que l'arbre de la liberté, symbole de l'arbre du Calvaire, ne doit porter que des fruits de fraternité et de vertu.

Mais il est temps, messieurs, de nous prosterner devant le Seigneur, et de le prier de répandre sur nous ses bénédictions célestes. Protégez, ô mon Dieu! le pontife-roi, le pontife la gloire du monde; protégez le trône devant lequel s'inclinent tous les trônes de l'univers. Conservez longtemps encore à l'affection de ses sujets un roi qui a assez vécu pour la gloire de son règne, mais pas assez pour l'amour des peuples. Conservez longtemps encore au Vatican son oracle, à l'Église son époux; que Rome possède longtemps encore ce roi plein de douceur, l'ange tutélaire de l'Italie, le libérateur de l'Europe, le docteur, le guide, le père de la grande famille chrétienne. Écoutez, ô mon Dieu! les vœux ardents de votre représentant sur la terre. Peu lui importerait l'amour et l'admiration du monde, si cet amour n'était l'amour de la céleste patrie. Ne rejetez pas la prière d'un cœur si noble et si pur. Que les enfants du christianisme se multiplient comme le sable du rivage, et que nous ne soyons qu'une famille de frères. Bénissez, ô mon Dieu! le pontife de ce diocèse, et fécondez le zèle qu'il déploie chaque jour pour le salut des âmes confiées à son amour. Bénissez tous les membres de la milice sacrée, afin que les nouveaux conducteurs du peuple d'Israël soient dignes de leur vocation sublime. Bénissez la France qui tient aujourd'hui dans ses mains les destinées de sa grandeur future. Que la religion, source de toute véritable grandeur, fleurisse toujours dans ce généreux pays. Que la fraternité règne parmi les peuples, la concorde entre les rois; sauvez, Seigneur, la République; qu'elle poursuive sa marche majestueuse, et que de sa naissance date pour le monde un siècle de gloire et de prospérité. Préservez-la de la fureur des partis, préservez-la surtout des traîtres qui chercheraient à l'étouffer dans leurs embrassements hypocrites; bénissez ce peuple héroïque qui s'était endormi esclave et qui s'est réveillé souverain : ce peuple, ô mon Dieu, qui élève ou brise les trônes, qui fait les rois ou les dépose à son gré, ne permettez pas qu'il abuse de sa force et qu'il succombe sous le poids de sa souveraineté. Répandez sur lui cet esprit d'ordre et de modération qui est le plus bel ornement de la victoire, et le plus noble triomphe du vainqueur.

Digitized by Google

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME,

par l'abbé LACORDAIRE.

5e CONFÉRENCE. (SUITE.)

Pour que nous concevions comment Dieu, selon la foi catholique, ayant donné la vérité aux hommes, c'est-à-dire la connaissance de lui même et de ce qui vient de lui, comme une partie des hommes ne possèdent pas la vérité, ce que nous sommes obligés d'accorder puisque c'est le fait, il faut, dis-je, que nous cherchions comment, dans quelle mesure, la vérité a été donnée par Dieu aux hommes, et quel est le moyen que Dieu a préparé à tous les hommes de bonne volonté pour retenir ce don de la verité et ne pas le perdre avec tant d'autres qui ne le possèdent pas.

Dieu pouvait en nous montrant son essence nous faire voir la vérité face à face; de manière à ce qu'aucun d'entre nous ne l'aurait jamais perdue. Evidemment il ne l'a pas fait; évidemment nous ne voyons pas Dieu dans son essence. Mais pourquoi Dieu, dont le dessein était de nous communiquer sa perfection et sa béatitude, pourquoi lui, pouvant nous mettre tout de suite en face de cette vérité sans voile et sans moyen d'y échapper, pourquoi ne l'a-t-il pas fait?

C'est que Dieu menait de front un seul et même dessein, mais sur deux lignes parallèles que vous ne devez pas perdre de vue: il voulait nous communiquer tout ensemble, la perfection et la béatitude. Eh bien! s'il nous avait mis en face de son essence, comme nous le verrons un jour, ainsi que cela nous est promis par la foi chrétienne, si, dis-je, il nous avait mis en face de son essence, notre perfection était perdue de ce coup; nous avions la béatitude de l'esprit avec toutes les autres, mais notre perfection était perdue, parce que notre liberté n'existait pas; parce que, n'ayant pas de liberté, nous n'avions pas d'état personnel, d'état qui fût le nôtre; nous n'étions qu'un reflet de Dieu comme le miroir est le reflet de l'être qui y présente son corps: nous étions les automates de la béatitude, mais non pas les possesseurs libres et parfaits de la béatitude.

Eh bien! Dieu ne le voulait pas; il voulait des êtres libres, capables de l'aimer comme il aimait, des êtres parfaits à son image, par conséquent capables d'avoir une perfection, fruit de leur conquête, de leurs épreuves ici-bas. Mais comment Dieu, ne pouvant pas se faire voir dans son essence, pouvait-il se faire voir autrement que dans son essence? Il le pouvait, parce que, d'après sa propre nature, Dieu pouvait se faire voir autrement. Croyez-vous que Dieu voit ces objets terrestres qui nous entourent? Croyez-vous, dis-je, qu'il les

Digitized by Google

voit dans son essence? Croyez-vous que Dieu voit de la pierre, du marbre, de l'or dans son essence? Non, c'est impossible. Comment donc voyait-il ces choses avant qu'elles fussent, et comment les voit-il maintenant qu'elles sont? Il les voyait dans son essence sous forme d'idées. Ainsi je ferme mes yeux, je vois un arbre qui n'est pas sous mes sens, je le vois par son idée. Ainsi tout peut être vu par image; non-seulement l'être sensible, mais l'être qui n'est pas sensible, comme la vérité, la justice, l'éternel, l'infini. Je ne sais pas par quel procédé cela se fait; je ne vois pas ces choses dans leur essence, mais je les vois très-clairement dans leur idée.

Eh bien! Dieu s'est fait voir par des idées; il s'est fait voir par l'idée qui constitue sa nature et son essence, et il nous a donné ces illuminations intérieures que nous appelons des idées, et en cela nous sommes d'accord avec le rationalisme. Ainsi, quand le rationalisme nous dit que l'homme voit en lui-même la vérité, nous le lui accordons; c'est pour cela que je ne puis comprendre le reproche qu'il nous adresse tous les jours. Oui, l'homme voit la vérité dans les idées qu'il reçoit en naissant. Tout homme reçoit cette semence de la vérité, qui ne fait que se développer avec nous, car la raison n'est que le développement progressif de ce germe primitif de la vérité qui est en nous.

Voilà le premier moyen que Dieu nous a donné de le connaître.

Ensuite, il nous a donné une seconde illumination, qui est l'illumination sensible; il nous a fait connaître le monde directement par nos sens. En sorte qu'il n'y a rien dans la nature qui n'ait eu pour but de nous faire connaître quelques parcelles de la beauté, de la bonté divine. Cette illumination sensible se joignant alors aux illuminations intérieures des idées, nous donne de Dieu déjà une connaissance très-grande, et cependant c'est déjà dès ce commencement que nous pouvons nous séparer de la vérité. Comment cela? En faisant prévaloir l'illumination sensible sur l'illumination intérieure. Ainsi, le premier moyen par lequel l'homme s'éloigne de la vue de Dieu qui est la vérité, c'est en s'attachant à la lumière sensible pour la faire prévaloir dans son entendement sur la lumière intangible, sur la lumière intérieure des idées; non pas qu'il y ait plus de ténèbres dans les idées que dans les choses sensibles; car, au contraire, ce qu'il y a d'obscur ce sont les choses extérieures, et ce avec quoi nous les illuminons, ce sont les idées.

Ainsi, par exemple, comment connaissons-nous le monde, sinon parce que nous lui appliquons les idées mathématiques de nombre, d'étendue, de force ou de pesanteur, et que nous calculons ainsi tous ces mondes qui ne seraient pour nous qu'un spectacle sans unité et sans harmonie, si nous ne pouvions pas par les idées les ramener à des lois. Ainsi ce sont les idées qui illuminent le monde; voilà la vérité. Il n'y a pas d'homme qui, avec un instant de réflexion, ne soit capable d'apercevoir que c'est d'en haut que vient la lumière, qu'elle tombe sur les choses d'en bas.

Cependant l'homme charnel, l'homme à passions, l'homme qui ne sait pas se renfermer en lui-même pour voir Dieu dans les idées pures, l'homme s'attache à ce monde de la matière, à ce qu'il appelle le positif. Et les grands de

Digitized by Google

la terre, les puissants de la science, les organisateurs de société, que disent-ils et que font-ils tous les jours, sinon de nous éloigner de ce qu'ils osent bien appeler des abstractions pour nous jeter dans ce qu'ils appellent la véritable réalité des choses. Eh bien! c'est jeter l'anathème et le mépris sur la raison humaine; la raison humaine n'est rien sans les idées. L'animal voit le monde comme vous; il l'entend comme vous; il le sent mieux que vous, car Dieu lui a donné un instinct supérieur au vôtre, car, ayant des idées vous n'aviez pas besoin d'avoir pour guide l'instinct animal. Ainsi, quand on nous parle du positivisme de la matière, on ne nous traite pas en être intellectuels, on nous traite en viles brutes. Ainsi si vous voulez vous rendre compte de ce que tant d'hommes ne croient pas en Dieu, c'est qu'ils croient à la matière et ne croient pas aux idées. De même, quand un peuple abandonne le culte des idées, quand un peuple n'est pas philosophique, c'est un très-petit peuple; quand un peuple n'est pas théologien, c'est un très-petit peuple. Il y a eu un grand peuple dans le monde, le peuple romain. Cicéron cherchant les causes de sa grandeur et de sa puissance dit : Ce n'était pas le courage, puisque les Gaulois étaient plus courageux. Ce n'était pas les arts, puisque tous les jours Rome faisait venir des artistes du bout du monde. Mais il y avait un point par où Rome l'emportait sur tous les autres peuples du monde, c'était la théologie positive; elle était assise au Capitole. Jupiter étant au Capitole, la théologie et la citadelle étaient en face; mais entre deux il n'y avait qu'un court espace, l'une étant le bras droit, l'autre étant le bras gauche de Rome; l'un étendu sur le ciel et l'autre sur la terre, car quand on tient le ciel d'une main on est sûr de dominer la terre de l'autre main.

Repoussons donc ces misérables systèmes d'éducation personnelle par lesquels on veut limiter l'intelligence du peuple français à la culture des basses lettres. Et sous-prétexte que la philosophie, la littérature, la théologie, l'histoire, sont des choses inutiles au culte et au développement de la vie, borner la plupart des citoyens français, même ceux qui sont nés dans des conditions capables d'un véritable développement d'esprit, à la spéculation de la quantité de végétaux nécessaires pour manger ou du certain nombre d'écus nécessaires depuis le jour où l'on naît jusqu'au jour où l'on meurt. Voilà ce qui est renfermé dans ces idées. Il n'y a que quatre grandes sciences, je les ai nommées; le reste peut convenir à des esclaves qui font le négoce, qui bornent là leur vie comme les anciens l'avaient fait. Ils avaient tort, car le christianisme a exalté, sanctifié l'industrie, mais non pas aux dépens des idées, aux dépens de la partie noble de nous. Il faut que chaque chose soit à sa place; il faut que la matière ne s'élève à la première place que par conjonction avec l'esprit; mais quand on veut précipiter la matière du rang où Dieu l'a associée, on ne fait que dégrader la seconde moitié de l'homme et dégrader même la première.

Mais ce n'est pas la seule cause pourquoi le scepticisme imparfait nous fait oublier et méconnaître Dieu.

A la fin du dernier siècle, un prêtre fut frappé de la déplorable situation de cette classe d'hommes qui naît privée de la parole parce qu'elle est privée

Digitized by Google

de l'ouïe. Cet homme, en cherchant le moyen de communiquer la vérité morale et religieuse à ces pauvres êtres disgrâciés, parvint un iour à trouver une issue par où la vérité abstraite, métaphysique, pouvait se glisser dans ces esprits, et, malgré l'anathème de la nature, faire parler des hommes condamnés cependant à se taire toujours. Il inventa l'éducation des sourds-muets, et une fois qu'il put parler avec des sourds-muets, il arracha d'eux un secret plus grand que la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, plus grand que la découverte de l'imprimerie; ces deux grandes choses qui ont changé la face du monde; il découvrit que ces pauvres êtres, avant le jour où il leur avait parlé, n'avaient aucune idée religieuse, aucune idée morale, aucune idée métaphysique, qu'elles étaient à l'état instinctif pur, et cela a été depuis constaté par toutes les recherches qu'on en a faites. Aussi, il arriva à cette vérité colossale que la révélation du monde sensible ne suffit pas sans la parole, sans l'illumination traditionnelle de la parole pour arriver à avoir des idées religieuses, morales, métaphysiques. Et par là fut constatée cette vérité dogmatique, c'est que Dieu dans nos livres saints non-seulement avait donné des idées à l'homme, mais qu'il lui avait parlé, entendez-bien, *qu'il lui avait parlé;* qu'il avait été comme le père et la mère qui parlent à leurs enfants; que cette première parole, père, mère, fils, que vous dites à vos enfants et qui est si ravissante, qui les initie à tout, aux sentiments, à la foi, à Dieu, à la vérité, cette première parole avait été dite par Dieu dans les temps primitifs de notre création. Et qu'ainsi transmise de race en race toutes les fois que l'homme est illuminé, qu'il naît à la raison, que la semence de Dieu se développe, elle se développe par le même procédé qui développa Adam dans le paradis; c'est-à-dire par une parole qui n'est au fond qu'une tradition de Dieu. En sorte que, ce que nous appelons le miracle du verbe, ce miracle d'idées qui sort de nos lèvres, de nos poitrines, c'est toujours Dieu: nous faussons la parole de Dieu, mais le jet primitif, ce jet d'eau qui s'est élancé de l'éternité, dont les eaux peuvent se souiller, mais non jamais jusqu'à leur racine, c'est Dieu qui l'a ouvert. Partout où arrive la parole humaine, cette parole inclut encore la parole de Dieu, par conséquent le verbe nécessaire.

Il y a donc trois choses sans lesquelles on ne peut pas connaître Dieu: l'illumination des idées, l'illumination des phénomènes sensibles et l'illumination du verbe ou de la parole. Eh bien! ce que le rationalisme a constamment rejeté, ce qui a été constaté par l'éducation des sourds-muets, c'est cette idée que Dieu s'est fait connaître de lui-même par la révélation de la parole; qu'encore aujourd'hui, pour conserver la trace de ce grand acte, Dieu a voulu que nous ne puissions réellement arriver aux idées que quand elles auraient été réellement échauffées, animées en nous par la force, la vitalité de la parole humaine qui inclut à un certain degré la parole divine primitive.

Ainsi, vous ne devez pas être étonnés qu'on ne connaisse pas Dieu quand on rejette la tradition. Tout homme qui se renferme en lui-même, affirmera, niera, démontrera, composera; il arrivera toujours, sinon au doute, du moins à une affirmation stérile, sans portée; il n'y a d'hommes ici-bas qui

Digitized by Google

connaissent Dieu et qui le prouvent par leurs actes, que ceux qui admettent la tradition de Dieu, et c'est la faute des hommes si une partie ne connaît pas la divinité. Quand on veut écarter la tradition, il est très-simple qu'on n'arrive pas à un but complet, puisque, pour arriver à ce but, Dieu nous a donné trois moyens, et que nous n'en employons que deux ou souvent qu'un seul.

Tel est l'explication du scepticisme imparfait. Quiconque n'est pas instruit de Dieu ne connaîtra jamais Dieu, et comment! moi, chrétien, moi le fils du Christ, le fils de la parole apparue sur la terre, ne vous dirais-je pas cela, lorsque Platon dans ses écrits dit en propres termes : « Nous ne connaîtrons jamais Dieu, dit-il à Alcibiade par la bouche de Socrate, que si un maître vient pour nous en instruire. » — Ce que Platon disait à son siècle, le christianisme le répète à tous les hommes : « Quiconque ne veut pas connaître Dieu, c'est sa faute; Dieu parle, sa tradition est authentique; elle subsiste dans le monde depuis le commencement du monde. » Donc si vous voulez arriver à la perfection et à la béatitude de votre intelligence, écoutez la parole de Dieu, ouvrez votre âme à la parole de Dieu. C'est le vœu que je forme du fond de mon âme en terminant cette conférence, où je vous ai donné un bien grand nombre d'idées sous une forme bien ramassée; mais j'espère en cette triple lumière qui est en vous, en cette double lumière de Dieu et des phénomènes du monde entier, à laquelle je viens d'ajouter, par la grâce de mon maître, la force de sa divine parole.

6e CONFÉRENCE.

Nous avons considéré la création de l'homme en tant qu'être intelligent : nous avons vu que la vérité était la perfection et la béatitude de notre intelligence, que la vérité n'était pas autre chose que Dieu, et que, par conséquent, la connaissance de la vérité, c'est-à-dire la perfection et la béatitude de l'homme, en tant qu'être intelligent, se réduisaient à la connaissance de Dieu.

Mais l'homme n'est pas seulement une intelligence; il n'est pas un être purement contemplatif : si Dieu ne lui avait donné que l'activité de la contemplation, tous les actes de sa vie se fussent passés dans un simple et perpétuel regard ; mais l'homme est aussi un être affectif et un être opératif; il est doué d'une autre faculté que l'intelligence, faculté que nous appelons la volonté, et la volonté a deux actes dont le premier s'exprime par ce mot : j'*aime*, et le second par cet autre mot : j'*ordonne*. Il nous faut donc voir ce que Dieu a fait de l'homme en tant qu'être affectif et opératif; comment l'homme exerce cette faculté; comment il arrive, par elle, à sa fin, qui est la perfection et la béatitude de sa volonté. Tel sera l'objet de cette conférence.

Mais avant de la commencer, messieurs, j'ai deux prières à vous adresser : je vous prierai d'abord, quoique je dise, quel que soit le sentiment qui puisse remuer votre cœur, de n'applaudir jamais. Ce n'est pas que, même dans l'é-

Digitized by Google

glise et au pied des autels, je ne conçoive cette éruption des sentiments de l'homme, surtout en certaines occasions solennelles où Dieu lui apparaît si visiblement, qu'il est comme transporté, et que cette apparition divine, pour peu qu'on y fasse allusion, produise sur notre âme l'effet d'une pression violente qui aurait lieu sur les brises et les vagues de l'Océan.

Mais bien qu'en certaines rencontres ces acclamations puissent être excusables, vous devez, messieurs, vous conformer à une tradition unanime et constante, qui est d'applaudir par le silence, par le respect, parce qu'en définitive, le sentiment le plus excellent que nous puissions rendre à Dieu et à tout ce qui vient de Dieu, comme sa parole, c'est une vénération et un amour respectueux. Je vous conjure donc de ne pas me tenter moi-même non plus; l'homme est faible, et, bien qu'il me semble que jamais ces applaudissements n'aient provoqué mon amour-propre trop violemment, nul n'est sûr de soi dans le quart-d'heure qui peut suivre ; et si je vous apporte ici, au nom de Dieu, la vérité, vous ne devez pas, à votre apôtre, apporter des tentations : et encore même qu'il ne fût pas tenté, on peut croire qu'il l'est, on peut supposer qu'au lieu de vous apporter gratuitement le fruit de ses veilles, il vient chercher près de vous une misérable popularité ; je l'appelle misérable, parce que la popularité, bien que quand elle est méritée soit une noble chose, cependant ici, dans cette chaire, devant Dieu, quand on parle au nom de Dieu, c'est une chose indigne et de celui qui écoute, de celui qui parle, et de celui qui envoie et l'auditeur et le prédicateur.

J'ai, messieurs, une seconde prière à vous adresser, d'une toute autre nature.

Hier, il s'est présenté à moi trois nobles enfants de la Pologne. Ils m'ont dit que quatre mille de leurs compatriotes, après seize années d'exil, allaient quitter notre capitale et se rapprocher de leurs frontières, la France leur ouvrant ses portes, et l'Allemagne leur accordant le passage. Ils ont réclamé de moi, après en avoir obtenu la permission du chef du diocèse ici présent, ils ont réclamé de moi que je vous parlasse d'eux, que je vous demandasse, en sortant d'ici, de leur donner une dernière marque de votre sympathie, de votre fraternité, en un mot, de contribuer, après tant de calamités qui ont épuisé leur bourse, mais non pas leur cœur, de contribuer à ce voyage pour lequel leur âme est suffisante, mais le reste ne l'est pas. Je me suis chargé de vous transmettre ce désir qu'ils m'ont exprimé. Nous ne leur ferons pas l'aumône, car bien que ce mot soit illustre dans notre tradition chrétienne, cependant, il est des cas où il semble que, par respect pour la dignité du malheur, nous devions en chercher un plus grand encore que celui-là. Je ne l'appellerai pas non plus un tribut, bien que ce mot suppose davantage une dette, et une dette considérable, mais, empruntant un mot célèbre du moyen-âge, je vous demanderai pour eux un viatique ; c'était ce qu'à cette époque-là on donnait au soldat, au religieux, à l'homme qui allait dans le lointain, en Orient, combattre pour la cause de l'affranchissement de la chrétienté dans ces lieux témoins de notre rédemption. Donc, nous accorderons à ces exilés, à ces enfants de la

Digitized by Google

Pologne, en sortant d'ici, notre viatique, le triple viatique de l'infortune, de la gloire et de l'espérance. Je m'en rapporte à vous.

Quand l'homme regarde la vérité, bien qu'il y ait dans ce regard une satisfaction que je vous ai dépeinte dans ma dernière conférence, et qui est une vraie félicité, cependant il ne s'arrête pas à ce premier acte. Il rencontre dans la vérité ou au-delà de la vérité quelque chose qui l'attire, qui le presse de sortir de lui par un autre mouvement que le mouvement du regard, et de s'attacher à cet objet qu'il voit. C'est, messieurs, qu'il y a dans la vérité, après la joie de la découverte, il y a en elle quelque chose que nous appelons le bien, et le bien n'est pas autre chose que l'ordre, d'où résultent la beauté et la bonté. En sorte que dans la vérité, quand nous passons à travers sa surface, nous arrivons à contempler ce que nous appelons beauté et bonté, et dans un mot générique qui comprend tout le reste, le bien; et ce bien, en vertu de la force même des choses telles qu'elles sont, nous entraîne. Le mouvement du regard est calme, il est paisible ; il n'y a rien de plus froid que l'esprit, et si nous n'avions que l'esprit, nous serions toujours à l'état le plus calme et le plus insensible. Mais une autre faculté nous a été donnée pour correspondre au bien, pour correspondre au beau, pour correspondre au bon ; et cette faculté je l'ai appelée tout à l'heure avec tout le monde, la volonté. L'amour du bien, ce mouvement par lequel nous allons vers lui et nous nous attachons à lui, c'est, messieurs, la perfection de la volonté ; car si la volonté, si la faculté d'aimer n'aime pas le bien, n'aime pas l'ordre, n'aime pas la beauté, n'aime pas la bonté, qu'aimera-t-elle donc ? Ce pourra être, ou bien qu'elle n'aimera rien, ou bien qu'elle aimera le laid, le méchant, le désordre; et ainsi dans l'un ou l'autre cas, loin d'être à l'état de perfection, elle sera évidemment à l'état d'imperfection.

Aimer le bien, c'est donc la perfection de notre volonté.

C'en est aussi la béatitude ; et ici il me semble que je n'aurai pas un grand effort de démonstration à faire, car, messieurs, à quoi passons-nous notre vie, sinon à chercher le bonheur dans ce que nous appelons l'amour, dans l'homme qui est ici-bas le plus parfait des êtres, où le bien, la beauté et la bonté reluisent le plus ? Cette satisfaction d'aimer le bien, qui est dans l'homme, quand nous ne savons pas la chercher plus haut, nous apparaît comme le bien suprême, et le visage de l'homme étant de tout son être l'expression la plus vive, la plus radieuse, la plus expressive, celle qui rend sa beauté intérieure avec le plus d'empire, la figure de l'homme produit ici-bas incessamment une effusion d'amour qui ne se tarit jamais. Nous ne pouvons voir passer cette noble physionomie de l'homme, enfant, jeune, adolescent, vieillard même, quand le vieillard a su, par la vertu, donner à sa physionomie un éclat et une beauté que Dieu a préparé pour tous les temps et qui appartient à la vieillesse encore plus peut-être qu'à tous les autres âges, sans être saisis : de sorte que, regarder la physionomie de l'homme à tous les états divers où le bien, où le beau, où le bon, est empreint et manifesté, c'est de tous les plaisirs, quand on s'arrête-là, le plus chaste, le plus pur, le plus spéculatif, le plus profond, le plus digne. Si nous n'étions pas enfants de Dieu et qu'il n'y eût pas une

autre figure plus belle que la nôtre, ce serait, dis-je, le spectacle de l'enchantement véritable à quoi nous devrions nous borner, et à quoi trop d'hommes se bornent en effet.

Il y a donc une magie dans le bien, puisque quelques traits animés du feu de l'âme suffisent pour produire toute cette tragédie des affections dont l'histoire de l'humanité est remplie. Et, en effet, c'est que la béatitude, la béatitude de la volonté ne peut pas consister en autre chose qu'à aimer le bien ; que partout où est le bien à sa plus haute expression telle que nous pouvons la saisir, nous nous y attachons et nous y trouvons une extrême facilité. Eh! messieurs, quand nous en sommes privés, quand par quelque catastrophe comme il en arrive, nous ne pouvons pas donner notre cœur à quelque chose même que nous en estimons digne, nous cherchons, comme le pauvre, tout à fait au-dessous de nous, une âme, une physionomie où nous puissions attacher notre amour. Et de là vient dans le pauvre cet attachement, pardonnez-moi l'expression, cet attachement pour le chien qui a fait qu'on a dit qu'il y avait une espèce particulière de chien qui était le chien du pauvre. Quand le pauvre sans jenuesse, sans fortune, sans moyen de toucher ses frères, a désespéré d'aimer et d'être aimé par eux, il va mendier près d'un vil animal, un regard de compassion, d'attachement, et il passera dix années au coin de son feu à réchauffer cette bête et à lui donner, par amour, ce misérable morceau de pain qui ne lui suffit pas toujours, mais qui lui paraît plus grand quand il le donne à quelqu'un qu'il aime !

Si comme Pellisson prisonnier, nous ne pouvions pas trouver comme consolation et comme rafraîchissement de notre cœur un chien, nous tâcherions de saisir dans les ténèbres de notre cachot quelqu'animal obscur, dédaigné, et nous tâcherions d'associer sa destinée à la nôtre; nous tâcherions de le charmer par notre parole, nous tâcherions de faire qu'il la reconnaisse, qu'il vienne partager notre repas; et si quelqu'un nous ôte cet enivrement et cette satisfaction dernière au milieu de toute notre ruine, il n'y a pas d'expression dans l'humanité pour peindre le sentiment qu'inspirera ce barbare sentiment qui a été exprimé par ce vers :

« L'insecte était sensible et l'homme fut barbare ! »

C'est donc l'amour du bien qui est la perfection et la béatitude de notre volonté.

Mais aimer n'est pas encore tout. Nous voulons faire, nous voulons produire, nous voulons créer comme Dieu ou à l'image de Dieu; et ainsi au-delà de l'amour lui-même gît l'opération, et il est manifeste que la perfection de notre volonté consiste à faire le bien ; car que voulez-vous que nous fassions sinon ce qui est conforme à l'ordre, ce qui est conforme au bien ? et si nous faisons autrement, n'est-il pas vrai que notre volonté est en un état faux et mauvais. Ainsi faire le bien, comme aimer le bien, est la perfection de notre volonté, c'en est aussi la béatitude. Faire le bien, voilà finalement le dernier acte de la béatitude de l'homme.

Oui, voir la vérité, c'est le commencement, car il faut bien commencer

Digitized by Google

par voir. Aimer le bien qui est dans la vérité, c'est le second acte; mais enfin comme nous sommes doués de la faculté opérative, que nous sommes essentiellement actifs et créateurs, il faut bien finir par faire, et faire le bien après l'avoir aimé et en l'aimant, c'est là ce qui consomme ici bas, quelque difficulté qu'il puisse y avoir, ce qui consomme notre béatitude.

Et aussi l'apôtre saint Jean, dans sa révélation finale des choses, dit-il qu'il entendu ces paroles : *Beati mortui qui in Domino moriuntur*. Bienheureux les morts qui meurent dans le Seigneur. — Et il ajoute immédiatement pour expliquer cette proclamation qu'il a entendu dans le ciel : *Opera enim illorum sequuntur illos*. « Bienheureux les morts qui meurent dans le Seigneur, car leurs œuvres les suivent ! » — Leurs œuvres les suivent parce qu'elles ont été faites dans le bien, parce qu'elles ont l'immortalité du bien, parce qu'elles auront la mémoire du bien, parce que plus elles auront coûté, plus elles seront précieuses devant nous et devant ceux qui en seront éternellement les témoins. Mais quand personne ne les verrait, quand nous serions seuls au monde avec le bien, seuls avec la vérité, la contemplation de la vérité, l'amour solitaire du bien, l'impression invincible du bien, serait encore le seul charme véritable de la vie.

Vous voilà tous ici, messieurs, à des âges différents de la vie, et tous vous ne vous doutez pas qu'à chaque mouvement de votre être, à chaque pensée, à chaque geste, vous faites quelque chose de divin. Faire, n'être pas inactif, n'être pas stérile; faire, créer, non pas substantiellement si vous voulez, mais cependant créer, établir une œuvre, une œuvre qui subsiste sinon dans son état substantiel, mais qui subsiste dans ses conséquences, qui subsiste dans votre pensée, dans votre souvenir, qui se lie à tous ces autres faits dont se compose l'histoire de l'humanité. Faire ! c'est une grande tragédie, c'est une grande utilité. Vous êtes-vous jamais demandé compte depuis que vous êtes au monde de ce que vous avez fait? Avez-vous fait le mal ou le bien; et si vous avez fait le mal, j'en appelle à vous? Avez-vous été contents de vous quand vous avez fait le mal; avez-vous été heureux quand vous avez fait le mal; et si vous l'avez été dans la minute où vous l'opériez, je somme la minute qui l'a suivie de me répondre, de vous répondre à vous-mêmes ! Que vous a dit la minute d'après, le jour d'après, l'année qui a suivi? Que vous a dit votre âge à mesure qu'il grandissait devant vous, qu'il s'approchait de l'éternité, qu'il établissait un colloque plus profond et plus puissant avec vous, qu'il vous interrogeait sur vos actions passées; qu'il vous demandait ce que vous aviez fait dans le monde depuis que vous y étiez? Ah ! tout le bien, toutes les bonnes paroles et tout ce qui a été dans l'ordre, dans le bien, cela vous le comptez chaque jour, vous le ramenez comme une procession sublime à passer devant vous. Vous vous dites : voilà mes œuvres, voilà ma vie, voilà ce qui me reste, ce qui entrera avec moi dans la tombe; ce qui en sortira, ce qui ressuscitera, ce qui montera avec moi, car quand je monterai, il est écrit que mes œuvres me suivront d'un pas agile et léger.

Ainsi aimer le bien, faire le bien, voilà évidemment la perfection et la

Digitized by Google

béatitude de notre volonté. Mais qu'est-ce que le bien? qu'est-ce finalement que le bien?

Le bien n'est pas quelque chose d'abstrait; il n'y a rien d'abstrait : l'abstraction est un jeu de l'esprit, mais ce n'est point une réalité; l'abstraction n'est quelque chose que par la réalité qui est oubliée; il n'y a donc rien de réellement abstrait; il y a malgré toute spéculation quelque chose de subsistant. Eh bien donc, qu'est-ce que le bien en soi? Le bien comme la vérité c'est Dieu; il n'y a pas d'autre vérité que Dieu, d'autre bien que Dieu. Sans doute, il y a des vérités particulières, je l'ai dit; il y a des biens particuliers, j'y consens; mais tel bien particulier que vous fassiez, ce n'est jamais le bien substantiel, le bien total, le bien premier, le bien principe, le bien universel, éternel, immuable, absolu; il n'y a que Dieu qui est le bien, comme il n'y a que Dieu qui est la vérité. Et de même que la connaissance de Dieu est la perfection et la béatitude de notre intelligence, l'amour de Dieu est la perfection et la béatitude de notre volonté. En sorte que, celui-là qui ne connaît pas Dieu, ainsi que je l'affirmais, ne connaît rien, et celui qui n'aime pas Dieu n'aime véritablement rien. Il aime tel bien en particulier; il aimera sa famille, il aimera sa patrie; mais en définitive il n'aimera pas le bien dans sa totalité, dans sa substantialité.

Dieu étant seul le vrai bien; le bien, l'amour du bien étant la perfection et la béatitude de notre volonté, il s'ensuit que l'amour de Dieu est la perfection et la béatitude de notre volonté. Et de plus, comme nous devons faire le bien et qu'il n'y a pas d'autre bien que Dieu, il s'ensuit que le résultat final de nos actions, c'est de *faire Dieu*; c'est-à-dire de produire l'ordre partout où nous sommes, c'est-à-dire dans notre cœur de produire la présence de Dieu, l'ordre voulu de Dieu, l'ordre imitatif de Dieu, l'ordre qui est une émanation et une image de Dieu, dans la société, autour de nous, dans nos moindres actes, d'établir cet ordre, ce bien, cette bonté et cette beauté qui sont Dieu lui-même. En sorte que, Dieu qui aime l'homme, l'homme par réciprocité doit aimer Dieu; et de même que Dieu a fait l'homme, l'homme par réciprocité doit faire Dieu dans le sens très-véritable et très-catégorique où je viens de le dire.

Voilà la grandeur de notre destinée, voilà comment nous devons arriver à notre fin qui est Dieu. Nous arrivons à notre fin qui est Dieu par la connaissance de Dieu, par l'amour de Dieu et par la reproduction en nous, autour de nous et en toute chose, de l'ordre qui est Dieu dans son principe et dans son essence. Voilà notre terme, le but de nos actions, voilà comment notre volonté doit être réglée.

Mais nous sommes bien loin de compte encore, car voilà un tissu d'idées dans lequel il est évident que l'amour entre pour presque tout. Il est clair que quand nous disons que nous devons aimer Dieu, que nous devons agir pour Dieu, il est clair que nous entendons à un certain degré ces paroles-là. Mais, comme ces paroles sont le fond de tout, comme là se termine tout, il faut bien que nous cherchions ensemble quelle est cette nature véritable de l'amour; car c'est cette véritable nature de l'amour qui nous révélera ce qui

est nécessaire pour aimer Dieu, et qui nous révèlera par conséquent des mystères dont plusieurs fois déjà vous m'avez demandé l'explication au fond de votre esprit, auxquels j'ai cherché à satisfaire, mais je ne le pouvais pas complétement tant que je n'étais pas arrivé à l'acte final de l'amour et de l'opération dans l'amour, qui exige absolument que je vous définisse ce que c'est que l'amour. Qu'est-ce donc que ce charme tout-puissant qui s'exerce sur nous et qui fait le fond de notre vie?

Il y a trois actes dans l'amour. Le premier, c'est un acte de préférence. Ainsi quand vous aimez, vous choisissez, et c'est là un de ces premiers charmes de l'affection; c'est que nous préférons et que nous sommes préférés; c'est que, entre tous ces biens qui existent sur la terre et dans notre esprit, préférablement à tous, sans en excepter un seul, nous en choisissons un auquel nous rapportons toutes nos pensées, tous nos mouvements, toutes nos satisfactions, et auquel nous sommes prêts, si nous aimons véritablement, à sacrifier tous les autres biens que nous possédons, les biens de la fortune, les biens de la vie, l'honneur, l'orgueil, et, en un mot, tout ce qui séduit le plus. Et quiconque a aimé sait que cette préférence exerce un si magique empire, que l'on a vu des hommes se précipiter, par cette espèce de folie, à abandonner aux yeux d'un public attentif et qui les écrasait de son mépris, à abandonner pour quelque chose que d'autres estimaient parfaitement indigne, à abandonner tout, leur famille, leur patrie, leurs biens, leur dignité, et à partir seuls avec l'objet qu'ils avaient préféré, l'emportant au bout du monde, au fond de la solitude, et voulant briser avec tout le reste, parce que, selon la parole de l'Evangile, ils avaient trouvé la perle à laquelle, quand une fois on l'a trouvée (ils estimaient du moins l'avoir trouvée), à laquelle on doit tout sacrifier.

Voilà la véritable nature du premier acte qui constitue l'amour, c'est un acte de préférence.

Mais vous me direz, que s'ensuit-il? Il s'ensuit que pour choisir il faut faire le choix; il s'ensuit que pour choisir il faut être libre, il faut pouvoir prendre à droite ou à gauche, et que par conséquent il n'y a pas de véritable acte d'amour qui n'a pas le choix, et il n'y a pas de choix dans un être qui n'est véritablement pas libre, et qui ne peut à tout instant changer son choix et préférer tel objet à tel autre objet qu'il avait choisi auparavant. Ainsi la liberté morale, le libre arbitre est inclus dans l'idée de la préférence, laquelle préférence est indispensable à la constitution, à la réalisation de l'amour. Par conséquent, si nous devons aimer Dieu, il faut évidemment que nous soyons libres de ne pas l'aimer, car si nous ne sommes pas libres de ne pas l'aimer, il n'y a pas de préférence, il n'y a pas de choix dans notre amour, et là où il n'y pas de choix et de préférence, il n'y a pas un véritable amour.

Mais le second acte de l'amour qui est issu du premier, enferme un acte, une idée de dévouement. On peut préférer sans se dévouer encore. Tous les jours il y a des hommes qui en préfèrent d'autres, mais qui ne se dévouent pas à eux. Tous les jours nous disons : Je préfère tel homme à tel autre homme; mais, s'il s'agit, même cette préférence étant accomplie, s'il s'agit de faire

Digitized by Google

quelque chose, de sacrifier quelque chose comme je le disais tout à l'heure, là nous nous apercevons si notre préférence va jusqu'au second acte de l'amour, c'est-à-dire jusqu'à nous dévouer ; car nous ne devons pas seulement préférer tel autre à tel autre, il faut le préférer à nous-mêmes, et tant que nous n'avons pas préféré un autre à nous-mêmes, nous n'aimons pas. C'est ce qui fait qu'il y a tant d'amours qui ne sont que de l'égoïsme ; il y a une effroyable multitude d'amours qui ne sont que de l'égoïsme. Parce que nous ressentons la préférence, nous ressentons bien que nous avons plus de plaisir avec telle personne qu'avec telle autre ; mais au fond que faisons-nous pour cette personne ? Quel jour, quelle heure de notre temps lui avons nous sacrifiés ? Quelle démarche avons-nous faite qui nous coutât ? En un mot, quand est-ce que nous nous sommes sacrifiés nous-mêmes à elle ? La préférence d'un autre à un autre c'est bien le premier acte de l'amour, mais le second c'est la préférence d'un autre à soi-même ; il faut aimer plus que soi-même pour qu'il y ait un amour consommé ; autrement il n'y a qu'un commencement d'affection, mais ce n'est pas une véritable affection, cela est manifeste.

Or, pour se dévouer, il faut être libre ; car où est le mérite du dévouement, sinon parce que je peux me sacrifier ou ne pas me sacrifier ; mais si je suis forcé de me sacrifier, il est bien évident qu'il n'y a pas de dévouement. Le dévouement est un acte essentiellement volontaire, essentiellement libre, et par conséquent dans le second acte de l'amour qui est le dévouement, comme dans le premier qui est la préférence, il y a inclusion du libre arbitre, il y a inclusion du choix, inclusion de la possibilité de se dévouer ou de ne pas se dévouer. Donc, puis que nous devons aimer Dieu, c'est-à-dire non-seulement le préférer à tout le reste, mais à nous-mêmes et nous dévouer à lui, il s'ensuit qu'il a dû nous créer dans l'état de libre arbitre ou de liberté morale, afin de ne pas nous dévouer à lui, de ne pas le préférer à nous, si cela ne nous convenait pas.

Enfin le troisième acte de l'amour, c'est un acte d'union. On éprouve le besoin de fondre toutes ses pensées dans la pensée que l'on aime, toutes ses joies dans les joies de ceux que l'on aime, tous ses désirs, toutes ses démarches, tous ses projets, tout son mouvement, tout son être dans les desseins, dans les désirs, dans la pensée de l'être que l'on préfère, et auquel on s'est dévoué. C'est cette union qui achève de constituer le mystère de l'amour. Par conséquent il faut encore ici le libre arbitre ; car pour s'unir il faut être deux. Or, lorsqu'un homme n'est pas libre, mais qu'il est entraîné fatalement vers un autre, il n'y a pas union ; il y a l'être dominateur, l'être qui vous ôte votre libre arbitre, qui ne laisse pas agir, l'être qui vous absorbe ; mais l'union n'est pas l'absorption, n'est pas la destruction des deux êtres qui s'unissent ; il faut qu'ils restent chacun dans leur personnalité, dans leur activité, afin qu'il y ait dualité ; car s'il n'y a pas dualité, encore une fois il y a absorption, mais il n'y a pas union. Donc le troisième acte de l'amour, qui est l'acte d'union, inclut encore la liberté morale, le libre arbitre, la faculté de repousser ou

Digitized by Google

d'accepter, de s'unir ou de ne pas s'unir, afin qu'on soit deux, car pour s'aimer il faut être deux.

Ainsi, dans la constitution de l'amour comme acte de préférence, de dévouement et d'union, est impliqué nécessairement le libre arbitre. Et telle est la raison pour quoi Dieu nous l'a donné; telle est la réponse à tous ceux qui nous demandent sans cesse pourquoi l'homme n'a-t-il pas été attaché par Dieu involontairement au bien? Pourquoi ne fait-il pas le bien malgré lui? pourquoi est-il libre de se perdre? pourquoi les conséquences de cette perdition volontaire? Parce qu'il faillait que vous aimiez le bien, c'est-à-dire Dieu; parce qu'il fallait que vous fussiez libres pour préférer, pour vous dévouer, pour vous unir; il fallait qu'entre vous et Dieu il y eût toujours deux êtres s'unissant volontairement et librement et non pas l'un par sa toute puissance et son infinité absorbant l'autre. Il fallait que nous fussions libres pour accomplir le bien, cet acte de notre perfection et de notre béatitude. Mais par cela seul que nous étions libres, nous pouvions ne pas l'accomplir; par cela seul que nous ne l'accomplissions pas, nous étions en désaccord avec Dieu, nous étions dans le désordre, dans le mauvais vouloir, dans la séparation d'avec notre principe et notre fin, et par conséquent sujet à toutes les conséquences nécessaires qui suivent de là et que nous verrons plus tard.

Je sais que vous me proposerez une objection. C'est que, direz-vous, après tout, quand le mystère présent sera conclu, quand nous serons dans le ciel, dans l'essence de la perfection et de la béatitude, eh bien, alors, serons-nous libres de préférer Dieu ou de ne pas le préférer? Serons-nous libres de nous dévouer à Dieu ou de ne das nous dévouer? Serons-nous libres de nous unir a Dieu ou de ne pas nous unir?

C'est vrai, nous ne serons plus libres dans ce sens. Mais croyez-vous donc que l'amour que vous aurez dans le ciel sera l'amour qui naîtra en vous en présence de Dieu? Eh! non, messieurs, vous apporterez dans le ciel l'amour que vous aurez conquis, établi dans votre cœur sur la terre; comme une plante qui naît sur la terre et qui s'épanouirait dans le ciel; ainsi en est-il de notre amour. Vous aimerez Dieu dans le ciel, de l'amour que vous aurez créé ici-bas avec votre libre arbitre; vous n'êtes ici-bas que pour faire cet amour, et en vous le faisant vous apporterez le degré de votre béatitude, car ne savez-vous qu'il est écrit qu'il y a des béatitudes diverses, c'est-à-dire des amours et des béatitudes différentes en Dieu: notre béatitude sera mesurée par le degré d'amour que nous aurons établi ici-bas parmi nous. Ainsi, l'amour des saints, l'amour de saint François d'Assise pour Dieu, c'est l'amour qu'il avait dans les cavernes de l'Ombrie; Dieu ne lui ravit pas son cœur; saint François d'Assise le lui avait donné dans ses forêts quand il était transporté du feu céleste; il le lui apporte tout à fait, Dieu le prend, Dieu le récompense, Dieu et Jésus-Christ lui montrent ce qu'il a cru; mais ce qu'il croit n'est pas autre chose que ce qu'il croyait; ce qu'il adore n'est pas autre chose que ce qu'il adorait; ce qu'il aime n'est pas autre chose que ce qu'il aimait; et par conséquent saint François d'Assise aujourd'hui tient les pieds du Sauveur dans ses propres mains ensanglantées par lui dans les mystères de ses stig-

Digitized by Google

mates, et il dit à Jésus-Christ : Mon Dieu, ces pieds que je baise je les avais tant baisés autrefois ; ces mains que je touche je les avais tant touchées autrefois qu'il n'y a rien ici de nouveau ; ni le ciel, ni ses pavillons, ni la face de Dieu ; il y a de nouveau la vue, mais quand au cœur il est le même qu'il était, il n'a pas changé ; vous ne voudriez pas, mon Dieu, qu'il changeât d'un seul instant et d'une seule manière.

Voilà comment l'amour que nous aurons dans le ciel, n'est que l'amour que nous formons ici-bas.

Il résulte de là que l'homme étant libre d'aimer ou de ne pas aimer ; que ces deux termes d'amour de Dieu ou de charité, car c'est le mot chrétien par lequel nous exprimons l'amour de Dieu, les mots de charité et de liberté morale sont deux mots et deux idées qui sont unis ensemble. Or, là où il y a liberté, il y a lutte ; par conséquent ici-bas la charité nous coûte ; l'amour de Dieu est une vertu et la source de toutes les vertus. Ainsi aimer le bien, c'est-à-dire Dieu ; faire le bien, c'est-à-dire imiter et reproduire Dieu, c'est un acte de vertu. Et ainsi la vertu est ici-bas le moyen par lequel nécessairement nous devons aller à Dieu qui est notre principe et notre fin. Nous ne pouvons pas, sans le combat, nous ne pouvons pas, sans difficultés, choisir Dieu, nous dévouer à Dieu, nous unir à Dieu. Et ainsi la vertu est notre état présent sur la terre et le moyen par lequel nous devons finalement arriver à la perfection et à la béatitude.

Mais il nous faut voir ce qu'à cette doctrine, qui est la doctrine morale de l'Évangile, il nous faut voir ce que le rationalisme oppose. Car, ainsi que je vous l'ai dit bien des fois, le rationalisme nous suit pas à pas. Nous venons d'établir tout le système moral de l'Évangile ou du christianisme, nous allons voir maintenant quel est le système moral du rationalisme.

Messieurs, quand je dis le rationalisme, je ne veux pas dire que tout rationaliste soit comptable de la doctrine que je vais vous exposer. Non, il y a des degrés dans l'erreur comme il y en a dans le bien et dans le vrai ; mais nous sommes toujours obligés, sur chaque point, d'aller à l'extrémité de l'erreur le plus possible, car si nous n'allions pas à l'extrémité de l'erreur, nous ne vous la montrerions pas tout entière, nous vous arrêterions à des degrés inférieurs. Qu'elle est donc, sur le point de nos affections, de nos actions, sur le point de notre volonté, sur le point moral, en un mot, puisque nous avons quitté le règne de l'esprit pour arriver au règne des faits, au règne des mouvements de notre être intérieur et extérieur, quelle est l'extrémité de l'erreur ou du rationalisme? Elle gît en ceci : le rationalisme final, arrivé à son terme, nous nie la différence du bien et du mal. Je viens, ingénu que j'étais, vous parler du bien, vous parler du mal, vous dire qu'il faut aimer le bien, fuir le mal ; que le bien c'est Dieu, que le mal c'est la négation de Dieu ou le néant. Eh bien ! la doctrine opposée à la mienne se rit de tous ces mots que je viens d'employer, et que j'ai tâché de vous expliquer dans leur principe, dans leur signification chrétienne. Ils disent : Il n'y a ni bien ni mal ; le terme de toutes nos fonctions c'est nous-mêmes, et quiconque ne part pas de soi pour arriver à soi, c'est un fou, c'est un idiot, c'est un homme qui se paie

Digitized by Google

de mots, qui cherche à se tromper lui-même; mais en définitive, il n'y a ici-bas, dans les êtres humains, quoiqu'on fasse, quoiqu'on veuille dire, malgré tous les traités de philosophie et de théologie, malgré tous les cultes, malgré tous les autels, quelque invocation que l'on fasse du nom de Dieu, il n'y a ici-bas d'autre principe de nos actions et d'autre terme que l'égoisme. Nous faisons tout pour nous; nous nous aimons nous-mêmes quand nous croyons ne pas nous aimer, et la charité, la vertu, tout cela sont des noms pompeux par lesquels nous cherchons à déguiser notre misère, comme un pauvre qui a honte de sa nudité. Nous ramassons, je ne sais où, un lambeau de pourpre, nous le jetons sur nos épaules, et nous nous drapons fièrement dans cette morale que nous nous faisons; mais quand on arrive aux faits et aux actes, quand on analyse ces actes, quand on descend sérieusement en soi-même, on y trouve soi, encore soi, aujourd'hui soi, demain soi, toujours soi-même.

Voilà la doctrine pure et simple du rationalisme extrême; voilà la morale contre laquelle le catholicisme a posé les bases que je disais tout à l'heure. Et comment l'établit-on cette doctrine?

On peut sans doute l'établir en niant Dieu, car une fois qu'on a nié Dieu, une fois que vous êtes panthéiste, je vous demande ce qui restera à dire de vous? Quand vous avez ôté Dieu du monde par le panthéisme ou le matérialisme, quand vous avez dit que l'homme et que l'humanité existaient de toute éternité, ou n'étaient qu'une poussière passée de transformation en transformation, je vous demande où vous prendrez le principe d'une morale qui ne soit pas égoïste? A qui, à quoi rapporterez-vouz vos actions? En dehors de vous, qu'y a-t-il? En dehors de vous il y a un monde qui est éternel, composé de molécules assemblées qui se désagrègent et se rengrènent de moment en moment. Quoi! c'est là le terme que vous prendrez, et vous voulez de la morale pure! Le monde, mais vous vous êtes compris de toute éternité dans ce monde total, et par conséquent vous devriez régler vos actions par rapport à l'univers; l'univers et vous ne sont point séparables, et par conséquent l'égoïsme est la conclusion du panthéisme, du matérialisme. Mais n'allons pas jusque-là pour nous rendre compte de la doctrine de l'égoïsme. Supposons qu'il existe un Dieu possible; voici comment on nous attaque, nous chrétiens, qui avons la simplicité de prétendre mieux agir pour le bien.

On nous dit: Voyons, vous tous, les bons, vous qui vous posez comme les hommes de la charité, vous qui dites que vous êtes chrétiens, de bonne foi, quel est le principe de vos actions, pour quoi agissez-vous? N'est-ce pas par crainte de l'enfer et par amour du paradis? vous fuyez l'enfer, et vous cherchez le paradis. Vous fuyez l'enfer, mais de quoi s'agit-il au fond? Il s'agit de vous, il s'agit de ne pas vous condamner à des supplices éternels. Et quand vous cherchez le paradis, il s'agit encore de vous; il s'agit d'arriver à des jouissances qui sont éternelles. Et ainsi on oserait dire même que le dogme des peines et des récompenses est un dogme égoïste, car c'est un dogme qui fait que vous songez à vous quand vous faites le bien, qui fait que vous voulez arriver à une récompense qui soit en vous-mêmes, qui vous touche vous-mêmes.

Digitized by Google

Voilà, en laissant de côté la question de l'existence de Dieu, voilà, dans le but de nos actes chrétiens ou non chrétiens, qu'il y ait un Dieu ou qu'il n'y en ait pas, comment on prétend trouver l'égoïsme, et comment on prétend qu'il n'existe nulle part plus ancré, plus profond, plus indestructible que dans une âme formée par cette vile crainte de l'enfer, et ce personnel désir de l'éternité bienheureuse.

Mais commençons par reconnaître, ce qui est vrai, que jamais aucun être intelligent, aucun être doué d'esprit et de volonté ne peut faire abstraction de lui-même d'une manière totale. En effet, je suis un être actif, c'est moi qui pense, c'est moi qui veux, c'est moi qui agis; dès l'instant où vous êtes le moi, la substance pensante, voulant, agissant, je disparais, il ne reste plus rien. Par cela seul donc que je veux, que j'aime, que j'agis, que je pense, que je fais tel autre acte émané de moi, il est clair que je m'y trouve. Mais cependant, n'y a-t-il aucune différence entre un soldat qui meurt à la frontière pour sa patrie, et l'enfant dénaturé qui ôte la vie à celui qui la lui a donné; car remarquez, si la distinction du bien et du mal n'existe pas, tous les actes ont la même valeur morale; ils sont tous des actes égoïstes. Eh bien! nous en appelons d'abord au bon sens, n'y a-t-il aucune différence entre le soldat qui meurt à la frontière, quel que soit son amour de la gloire, si tant est qu'un soldat, un simple soldat puisse s'élever jusqu'à l'idée d'arriver à la gloire, si dans ce moment où il expose sa poitrine aux coups de l'ennemi, il songe à la gloire ou au devoir: mais en laissant cette question de côté, n'y a-t-il aucune différence entre ce soldat et l'enfant dénaturé qui ôte la vie à son père? Je crois que nous répondrions tous, sans en chercher d'abord la cause, métaphysique qu'il y a une différence entre ces deux actes. Et d'où vient cette différence? Elle vient de l'analyse même que je vous ai donnée de l'amour.

Ainsi dans l'amour il y a trois actes; le second est l'acte de dévouement, par lequel on préfère autrui à soi; je demande d'abord en fait, si cet acte existe; je demande si jamais, vous qui êtes ici, je ne dis pas toujours, mais enfin si jamais dans un seul moment de votre vie, vous n'avez préféré quelqu'un à vous-mêmes, à votre fortune, à votre vie, à votre honneur, à vous-même? Je demande si jamais vous n'avez fait cet acte? Si vous ne l'avez pas fait vous n'avez jamais aimé; mais si vous avez aimé, il y a eu des moments où vous avez préféré un autre à vous. Quand la mère est penchée sur le berceau de son fils, qu'elle se lève vingt fois dans une nuit pour lui porter secours et consolation; qu'elle interrompt pendant des mois entiers un sommeil qui souvent la met en péril de sa propre vie, je dis qu'elle préfère son enfant à elle-même; oui, elle y trouve du charme; pourquoi? Parce que le propre de l'amour, c'est comme l'a dit Leibnitz. — C'est la plus belle définition de l'amour qu'on ait jamais donnée, c'est Leibnitz qui l'a donnée, — il a dit: « L'amour consiste à mettre sa félicité dans la félicité des autres. » Eh bien! oui, vous jouissez; oui la mère jouit des peines et des soins qu'elle donne à son fils; mais sa félicité vient de ce qu'elle met son bonheur dans le bonheur d'un autre. Or, je vous demande si l'acte par lequel nous mettons notre bonheur dans le bonheur des autres est le même que l'acte par leque

Digitized by Google

nous mettons notre bonheur dans le malheur des autres? Je demande si les deux actes sont les mêmes? Oui, dans les deux cas je me trouve; mais dans un cas je sacrifie un autre à moi, dans l'autre cas je me sacrifie moi; je cherche le bonheur, mais je cherche le bonheur dans un cas en m'immolant, et dans l'autre en immolant autrui. Or, il me semble que ces deux cas sont en contradiction aussi grande que possible. Il y a donc véritablement des cas où l'homme tout en se trouvant, trouve autrui plus qu'il ne se trouve lui-même. Et quand Dieu, dans l'Évangile, nous a demandé de l'aimer de tout notre cœur, de tout notre esprit, de toutes nos forces, de toute notre âme, il a demandé à l'humanité un acte qui lui est possible, il a demandé à l'humanité un acte qui s'accomplit tous les jours.

On dit en réponse que nous avons peur de l'enfer; c'est là le commencement. Oui, Dieu commence par ébranler notre égoïsme; il frappe, il nous fait peur; mais jamais le christianisme n'a dit que c'était là l'acte final. Les motifs de la crainte de l'enfer, les motifs de l'amour de la béatitude éternelle sont des motifs bons dans la doctrine chrétienne, bons parce qu'en eux-mêmes on n'y voit rien de mauvais; mais ils sont surtout bons parce qu'ils nous conduisent plus loin, c'est-à-dire à la charité, à l'amour de Dieu en lui-même et pour lui-même.

Je comprends parfaitement que celui qui n'a jamais aimé Dieu, réfute mon argumentation parce qu'il n'a pas éprouvé cet amour, et aussi je n'invoque l'amour de Dieu que pour ceux qui le comprennent. Mais j'invoque l'amour humain pour les autres. Tout homme a éprouvé au moins l'un de ces deux amours, ou l'amour divin ou l'amour humain. Celui qui n'a pas éprouvé l'amour divin, ce que j'invoque ici, le témoignage d'un cœur chrétien, sans doute cela ne peut pas lui faire une démonstration; seulement, je crois que même l'homme qui n'a pas ressenti une chose, peut croire au témoignage de celui qui l'a ressentie. Et pour ma part, et sur l'honneur, je vous déclare que depuis que je suis chrétien et homme, je n'ai jamais, une fois de ma vie, agi par crainte de l'enfer, ni par amour du paradis. Quand j'ai mal fait, je l'ai fait par faiblesse; quand j'ai bien fait, je l'ai fait par amour du bien en lui-même, et jamais il ne m'arrive de méditer ni sur l'enfer ni sur le paradis, non pas que je méprise ces méditations, mais parce qu'elles sont le principe élémentaire, le point de départ; et quiconque est arrivé une fois à la charité et à l'amour de Dieu pour lui-même, ne descend pas volontiers de cette région pour retrouver les motifs inférieurs de la crainte et de l'espérance. Quand on a médité le ciel de la charité, on ne revient pas volontairement dans le ciel de l'espérance. Le premier ciel, c'est le ciel de la foi; le second, c'est celui de l'espérance; le troisième, c'est le ciel désintérressé de l'amour de Dieu par dessus toute chose, par lui-même et en lui-même. Quiconque n'en est pas arrivé là, n'entend pas la parole de l'Évangile qui lui dit qu'il faut faire abnégation de soi-même, qu'il faut perdre son âme pour la sauver. Voyez si Jésus-Christ n'a pas répondu d'avance à ces blasphèmes; quand Jésus-Christ nous disait: « Celui qui cherche son âme la perdra; celui qui la perd la trouvera, » que voulait-il dire, sinon qu'il faut arriver à tant d'abnégation de

Digitized by Google

soi-même, que l'on perde même son âme, que l'on ne s'en occupe pas, que l'on ne se demande pas ce qu'elle deviendra, mais qu'on la livre à Dieu, qu'on l'abandonne à sa justice et à sa miséricorde. Voilà le vrai christianisme; voilà ce que les saints ont senti; voilà ce que sentent les âmes qui ont franchi le premier degré du catéchumenat, et il n'y a pas d'enfant s'approchant avec la robe nuptiale de sa première communion, qui communiant substantiellement avec Dieu pour la première fois, n'ait senti dans son cœur d'enfant, dans sa simplicité primitive, enfantine, qui n'ait senti qu'on peut aimer Dieu par dessus toute chose, et fouler aux pieds tout le reste de ce qui est présent et avenir.

Voilà comment le christianisme est égoïste; comment, à cause des motifs inférieurs de l'espérance et de la crainte qui sont, il est vrai, des marchepieds dans la doctrine, mais qui n'en sont pas le but, voilà comment la charité, la définition de la charité, la pratique de la charité, le sentiment de la charité, le témoignage de tous les vrais chrétiens, répondent à ses misérables objections qui ne sont que des défaites.

Qu'est-ce que cela me fait à moi, que vous vous cherchiez vous-mêmes, que vous appeliez en témoignage l'égoïsme que vous ressentez? Est-ce que vous pouvez répondre d'un autre que de vous? Vous en appelez à la non distinction du bien et du mal, parce que vous ne le sentez pas, parce que vous n'avez jamais aimé, parce que vous vous êtes cherchés toujours; cela prouve que vous êtes dans la région de l'égoïsme; mais qu'est-ce que cela prouve contre moi? Êtes-vous dans mon cœur; votre cœur est-il dans le mien? Qu'est-ce que peut prouver l'attestation d'un écrivain qui dit qu'il n'agit que par égoïsme? Moi j'affirme que je n'agis pas par égoïsme. S'il a le droit d'invoquer la folie, la honte de l'égoïsme, est-ce que moi, est-ce que tout autre homme comme moi ne peut pas répondre qu'il sent le contraire, qu'il se dévoue, qu'il préfère un autre à soi? Qui ne s'écrie avec Vauvenargues: Oui, je l'atteste, il y a sur la terre des âmes désintéressées. Je n'accorderai même pas que dans l'ordre humain il n'y ait pas désintéressement. Oui, nous vivons dans le désintéressement; oui l'égoïsme tient une grande place; mais j'affirme qu'il n'y a pas d'homme si pauvre, si dénué, si mal élevé, passant dans la rue, au milieu du mépris ou de l'oubli général, qui vingt fois dans une année n'ait fait des actes qui, s'ils étaient connus, seraient capables de faire tressaillir tous les hommes qui en auraient été témoins. L'égoïsme est partout parce que nous sommes des hommes faibles; mais en même temps le désintéressement est partout; partout l'égoïsme rend témoignage, mais partout aussi le désintéressement rend témoignage; il n'est personne de nous qui ne puisse en raconter des traits, qui dans sa famille, qui dans son propre cœur, n'ait senti et n'ait été témoin, au nom de Dieu et de l'humanité, qu'on pouvait agir d'une manière désintéressée, d'une manière qui n'attend ni honneur ni gloire, ni récompense. Et, ce que le ciel manifestera, c'est la gloire des actions cachées, c'est ce que l'homme ne voit pas. Quand il n'y aurait pas même d'hist ire, quand on pourrait falsifier tous les faits de l'histoire, je dis qu'il y a une histoire cachée, obscure des mouvements de l'homme, qui fait

Digitized by Google

que Dieu aime l'homme, respecte l'homme; c'est Dieu, pendant que nous nous calomnions, que nous nous avilissons nous-mêmes, c'est Dieu heureusement qui écrit notre histoire, qui nous la fera lire un jour, qui nous prouvera malgré nous, contre nos propres affirmations, que nous avons des cœurs véritablement désintéressés.

Aussi, mes frères, quittant le champ de l'expérience, on en appelle, — car c'est une des questions à laquelle le rationalisme tient le plus fermement, — quittant le champ de l'expérience, on en appelle à la métaphysique. On nous dit que le dévouement, l'amour désintéressé suppose la liberté, le libre arbitre, et c'est vrai, je l'ai établi moi-même.

Mais pour nous disputer les motifs de nos actions et la félicité de nos actions dans la charité désintéressée, que fait-on? On nous dit que, puisque le libre arbitre en est une condition, le libre arbitre n'existe pas; qu'ainsi nous sommes tous soumis à la loi de la fatalité; l'homme agit sans aucune espèce de liberté. Voilà la doctrine métaphysique par laquelle on appuie la doctrine de l'égoïsme, la doctrine morale de l'égoïsme.

Messieurs, quant à la question de notre libre arbitre, c'est ici, quoiqu'on en veuille penser ou dire, une question de fait; nous devons tous savoir si nous sommes libres, si nous sentons au dedans de nous le jeu d'un être vraiment maître de ses actions, ou bien si cet être est serf et esclave. Plus nous sommes enchaînés par notre mauvaise nature, plus les triomphes que nous remportons sur cette mauvaise nature sont une preuve de notre libre arbitre. Eh bien! c'est ce qui arrive; nous disons nous-mêmes, chrétiens, que nous portons un joug très-dur, mais nous disons aussi que nous pouvons le surmonter; nous disons que tous les jours le monde passe du bien au mal et du mal au bien; que celui qui se croit le plus fixé dans le bien arrive au mal, et que celui qui se croit le plus fixé dans le mal arrive au bien; s'il avait été esclave véritablement, il resterait donc perpétuellement dans le bien ou perpétuellement dans le mal; mais il sent dans le bien la possibilité du mal, et dans le mal la possibilité du bien, et il passe sans cesse de l'un à l'autre par ses actes, jusqu'à ce que, par une habitude prise et conquise, il ait acquis vraiment une pleine possession de soi, qui est le résultat de la lutte et de nos triomphes. L'empire que nous conquérons sur nous-mêmes témoigne donc de la réalité de notre libre arbitre.

Aussi veut-on le détruire autrement que par le témoignage intérieur, et on invoque (je terminerai par cette objection), l'on invoque la prescience de Dieu pour combattre notre libre arbitre. Je serai court à examiner cette objection qui est si vulgaire, parce que l'heure me presse. J'ai regret de la traiter ainsi en passant; vous concevez la difficulté de ma situation : il faut que sur des questions très-compliquées, très-étendues, je vous donne en une heure, une heure et quart, quelque chose de complet. Ainsi la question seule de l'accord de notre liberté, avec la prescience de Dieu, est une question capitale qui exigerait une conférence à elle toute seule; mais je ne puis pas vous donner une conférence pour ce seul point. Je vais donc en très-peu de mots, mais

Digitized by Google

d'une manière qui sera simple, logique et concluante, vous résoudre cette objection.

C'est vrai, Dieu connaît tout, il sait comment nous userons de notre liberté; il voit nos actes et il ne se trompe pas dans la vue qu'il a de nos actes. On en tire cette conclusion que puisqu'il ne se trompe pas dans la vue qu'il a de nos actes, il faut qu'ils arrivent nécessairement; car, dit-on, si nos actes n'arrivaient pas nécessairement, il s'ensuit que Dieu pourrait être trompé; que quand Dieu voit un acte libre que nous ferons, si nous avions la possibilité réelle d'en poser un autre, nous aurions la capacité de faire mentir Dieu. C'est ce que les Grecs ont exprimé dans un apologue assez curieux que vous vous rappellerez peut-être en repassant vos souvenirs d'enfance : ils disent qu'un Grec se présenta un jour devant l'oracle de Delphes en tenant sa main fermée; qu'il dit à l'oracle : Quest-ce que je tiens dans la main? — L'oracle répondit : Tu tiens un oiseau. — C'est bien, répondit-il; mais quest-ce que j'en ferai de l'oiseau? Si tu dis que je le lâcherai, je le tue; si tu dis que je le tuerai, je le lâche; tire-toi de là. — Je ne sais pas ce que répondit l'oracle; mais si j'avais été à sa place voici ce que j'aurais répondu; je lui aurais dit : Si tu lâches l'oiseau tu auras dix mille écus; si tu le tues tu auras cent coups de bâton; tire-toi de là! — Et où est la force de cette réponse, elle est en ceci : C'est que jamais l'homme n'agit sans un motif; il a toujours un motif d'agir. Tout être raisonnable agissant sous l'empire de sa liberté agit sous l'empire d'un motif. Or, Dieu connaît tous les motifs intérieurs et extérieurs de nos actions qui sont enchaînés les uns dans les autres, et pour vous faire comprendre comment cette question de la prescience est étrangère à celle du libre arbitre, vous n'avez qu'à vous considérer vous-mêmes.

L'homme possède la science de la prévision, car l'homme possède tout ce que Dieu possède à un degré inférieur. Eh bien! nous prévoyons, nous prévoyons des actes libres, des actes libres très-compliqués, et nous nous trompons quelquefois, mais pas toujours; nous avons une infaillibilité finie dans certaines de nos prévisions. Ainsi vous avez un ami que vous connaissez depuis long-temps; vous connaissez tous les motifs qui agissent sur lui; car, pour connaître un homme, il faut connaître l'état de sa volonté; c'est l'état de la volonté d'un homme qui fait qu'on le connaît, et l'état de la volonté d'un homme dépend des motifs qui peuvent faire agir sa volonté. Ainsi vous pouvez être certains qu'il y a tels motifs qui n'agiront jamais sur le cœur d'un homme que vous connaissez bien. Par exemple, vous êtes sûrs que si on vient lui proposer la somme la plus considérable du monde pour faire une action basse, il ne la fera jamais, parce que vous êtes sûrs, connaissant l'état de sa volonté, qu'un motif bas n'agira pas sur lui, et vous lui confieriez sur sa parole, c'est ce qui fait la foi humaine, vous lui confieriez une somme considérable, vous lui confieriez votre secret, vous lui confieriez les choses les plus précieuses de votre âme, parce que vous savez qu'aucun motif vil n'agit sur l'état de sa volonté.

Eh bien! lorsque vous prévoyez ainsi, détruisez-vous la liberté de l'homme dont vous prévoyez l'action? Il n'y a aucune espèce de connexion, vous voyez

Digitized by Google

son action; vous savez qu'elle sera, parce que vous connaissez l'état de sa volonté et à quelles épreuves cette volonté peut être mise. Mais en définitive, votre prévision est tout à fait isolée de son acte. L'acte que vous avez prévu et l'acte par lequel vous prévoyez sont deux actes qui n'ont rien de commun absolument; l'un est un acte de science et l'autre est un acte de volonté. Cet acte de science est indépendant de l'acte de volonté; seulement c'est une connaissance de l'état de la volonté de quelqu'un, de l'épreuve à laquelle vous l'avez soumis et des motifs qui peuvent agir sur lui; ainsi du reste.

Quand donc Dieu prévoit une action, il connaît d'une manière infinie l'état de la volonté d'un homme; il sait tous les motifs qui peuvent agir; il sait que tel motif étant présenté à cet homme, il le repoussera ou il ne le repoussera pas, et alors il prévoit; comme cela est fondé sur une connaissance infinie, il a une connaissance infiniment infaillible de ce que vous ferez; tandis que l'homme n'ayant qu'une prévision finie, n'a qu'une infaillibilité finie de ce que fera tel ou tel homme.

Je vais sortir d'ici, je rencontrerai une voiture à la porte; je suis sûr qu'en donnant vingt francs au cocher pour me conduire dans tel lieu, il ira s'il est vivant. Mais quest-ce qui peut me tromper là-dedans? C'est que cet homme peut avoir un certain motif dans l'esprit qui ne m'est pas connu; il peut lui venir, dans le moment où je lui ferai cette offre, un motif inconnu que je n'ai pas pu prévoir qui le détermine à me refuser. Mais si j'étais Dieu, je connaîtrais tous les motifs qui, au même moment, agiraient sur lui, et alors je saurais d'une manière certaine, positive, qu'il acceptera mon offre et qu'il me conduira où je veux aller. En quoi la prévision que j'ai dans ce moment nuit-elle à la liberté de cet acte qu'il va poser tout à l'heure? En rien.

Ainsi Dieu connaît tous les actes de notre volonté parce qu'il connaît l'état de notre volonté; il connaît tous les motifs qui agissent sur notre volonté; il voit d'un bout du monde à l'autre la série des volontés, des circonstances intérieures et extérieures qui agissent sur les volontés. Mais cette science infinie n'a rien de commun avec la liberté de nos actes.

La conclusion morale de toute la doctrine chrétienne, c'est la charité et la liberté morale; c'est la vertu. La conclusion de toute doctrine opposée à la doctrine catholique, c'est l'égoïsme et la fatalité. Il n'y a pas plus de deux doctrines en matière spéculative. Quand je commençais ces conférences je vous ai dit que spéculativement vous trouveriez toujours deux doctrines en présence; nous les avons toujours suivies jusqu'à présent. Maintenant vous êtes arrivés à leur consommation. La doctrine catholique conclut à la liberté morale de l'homme, à sa charité désintéressée, à son opération du bien libre et méritoire, à sa vertu. La doctrine rationaliste, panthéiste, matérialiste, idéaliste, tout ce que vous voudrez, sous quelque nom que vous vouliez qu'on la désigne, conclut à la fatalité, à l'égoïsme; conclut, en un mot, à ce que l'homme n'a pas de moralité. Et de là vient qu'au fond, comme il n'y a que deux doctrines, il n'y a sur la terre que deux conduites, une conduite morale, désintéressée, vertueuse, méritoire et une conduite égoïste, intéressée, vicieuse et qui est méritoire aussi, mais méritoire du mépris. C'est l'une ou

l'autre de ces deux choses que vous embrassez en embrassant ou la doctrine chrétienne ou la doctrine rationaliste. Tant que vous n'êtes que dans la spéculation, peut-être on peut hésiter; je dis peut-être pour être aussi large que vous voulez que je le sois; je dis peut-être parce que je connais les bornes de l'esprit humain et que je sais à quel point il est difficile de discerner la vérité spéculative dans les splendeurs de son existence. Mais quand de main en main, d'acte en acte, de théorie en théorie, on est arrivé à la question morale du bien et du mal, là le doute n'est plus permis. Je dis que quand on est arrivé à entendre qu'une doctrine enferme l'égoïsme, qu'elle conduit à l'immoralité, à nier, non-seulement la pratique de la vertu, mais à ne plus croire même à la vertu; je dis qu'il n'y a plus d'illusion. Et c'est pourquoi nul au monde, au fond, ne sera excusable d'avoir été dans l'erreur, parce que s'il a pu se tromper plus ou moins sur la route à suivre, le terme de la route était visible à tous, c'était le bien ou le mal; c'était le sacrifice de soi aux autres ou des autres à soi. Là il n'y a plus de doute; on sait très-bien si une doctrine pousse dans cet abîme ou dans un autre. L'abîme appelle l'abîme; l'abîme de la vérité appelle l'abîme de la charité désintéressée; l'abîme de l'erreur appelle l'abîme de l'immoralité. C'est l'un ou l'autre qu'il faut choisir.

Vous rencontrerez pour votre malheur, ceux surtout d'entre vous qui sont jeunes, à mesure qu'ils arriveront à l'expérience, ils rencontreront de grands esprits, ce qu'on appelle de grands esprits, qui sont arrivés à mépriser les hommes. Vous avez ouï dire çà et là de quelque conquérant, de quelque législateur, de quelque ministre, qu'il était arrivé à mépriser les hommes. Eh bien! quand un homme fait cette confession-là, qu'il méprise les hommes, il dit contre lui tout ce qu'il est possible de pouvoir dire; car il y a deux degrés dans l'immoralité, le premier degré c'est de ne pas pratiquer la vertu mais d'y croire encore; le second degré de l'immoralité c'est de ne pas pratiquer la vertu et de ne plus y croire; c'est quand on ne croit plus à la vertu qu'on méprise les hommes; car si on peut croire que d'un homme, dans toute sa vie, il sort un acte de vertu, il n'est plus possible de le mépriser, puisqu'il n'y a rien qui excite plus l'enthousiasme qu'un être fragile comme nous d'où sort un acte de dévoûment et de désintéressement.

Et maintenant, pour passer de la spéculation à la pratique, en commençant je vous convoquais à faire un acte d'hospitalité final envers la Pologne. Eh bien! ici, aux portes de cette métropole qui ont si souvent abrité leurs prières en faveur de leur patrie, la Pologne va vous tendre sa main magnanime et mutilée par l'injustice et le despotisme. Regardez cette main, lisez-y qu'on peut fuir sa patrie par amour de la patrie; qu'on peut fuir et les honneurs et les commodités par amour de la vérité, de la justice, de la sainte et patriotique liberté que Jésus-Christ a donnée aux nations; lisez cela, ce spectacle qui vous sera donné vaut bien l'acte généreux par lequel vous lui témoignerez votre gratitude.

Digitized by Google

DE L'INFLUENCE DE JÉSUS-CHRIST

DANS L'ANCIEN MONDE.

PAR L'ABBÉ CŒUR.

In principio erat verbum et verbum erat apud Deum, et Deus erat verbum omnia per ipsum facta sunt et sine ipso factum est nihil quod factum est. (SAINT JEAN, chap. 1er, v. 1er.)

Au commencement était le verbe et le verbe était en Dieu et le verbe était Dieu. Par lui furent faites toutes choses, et il est la vrai lumière éclairant tout homme venant au monde, etc.

Non, mes frères, il n'est pas permis à l'homme de rester indifférent aux religions diverses qui se disputent le monde; non, elles ne sont pas toutes égales; il en est une qui s'élève sur les autres de toute la hauteur de Dieu, qui se présente naturellement aux hommages, aux adorations des mortels. J'ai nommé Jésus-Christ..... Jésus-Christ, en effet, voilà pour les hommes le nom de la Providence et de la vérité : Jésus-Christ, voilà le nom qui était présent aux idées éternelles, quand le monde fut lancé dans l'espace; voilà sous quel charme d'évocation s'anima le néant. Jésus-Christ! c'est à ce nom sacré que l'homme, à toutes les époques, put espérer et croire; ce fut l'unique gage de salut et de miséricorde; Jesus-Christ! c'est à cette source sacrée que l'univers moral puisa, dans tous les temps, ce qu'il eut de vérité, de grandeur, de justice; ce sont ces principes qui circulent à travers le monde à toutes les époques, portant avec eux des germes de devoir, d'espérance. C'est au nom de Jésus-Christ qu'il fut accordé tous ces éclairs de lumière qui, par intervale, sillonnèrent l'épaisse nuit du paganisme; c'était des rayons échappés à la gloire de Jésus-Christ. Tout ce vif éclat de sagesse que jeta au loin, dans l'ancien monde, la révélation mosaïtique, n'était qu'une imparfaite manifestation de Jésus-Christ. Vient ensuite le siècle d'Auguste, et la révolution prodigieuse qui s'accomplit alors dans les croyances et les mœurs du genre humain comme une création nouvelle de l'univers moral ne se fit qu'au nom de Jésus-Christ : ces terres neuves qui se découvrent, ces autres cieux qui resplandissent, ces peuples nouveaux qui paraissent avec des croyances, un culte, des mœurs perfectionnées; c'est Jésus-Christ qui les a faites. Jésus-Christ est partout dans l'univers moral, il pose la loi de son progrès ou de sa chute, de son élévation ou de sa décadence; on n'a de vérités que ce qu'il en donne, de justice que ce qui en émane. Il crée la puissance des caractères, de la force, de la raison; il donne aux arts leur plus vif éclat; il préside à la destinée des nations. Les cieux lui obéissent comme la terre, et la mort lui rend hommage; c'est le nom le plus grand qu'ait jamais prononcé une langue mortelle, et du

Digitized by Google

couchant à l'aurore, depuis le commencement jusqu'à la fin des siècles, toute bouche a confessé sa gloire.

Tout s'écoule ici bas; tout vieillit et disparaît, mais Jésus-Christ demeure, et comme il a béni le réveil du premier des humains, il attend pour le bénir encore le dernier soupir du dernier des humains..... Voilà quel est Jésus-Christ, mes frères, voilà quel est celui dont je voudrais vous raconter la gloire: telle est la majesté sur laquelle je désire appeler vos regards, afin que tous puissent y reconnaître le véritable pontife, le pontife Dieu de l'univers moral. Mais, je dois l'avouer, qu'elle immense tâche; par quel côté que je l'envisage, la grandeur du sujet m'accable, je succombe au poids des merveilles, je ploie sous le fardeau des âges, je m'embarrasse dans le nombre des idées et des faits, et ce qui me reste de plus convenable à dire, c'est que je n'ai aucunement la prétention de traiter un si vaste sujet; je ne puis que présenter une sorte de cadre, où les tableaux ne seront qu'exquisés, les preuves indiquées, mais où chacun pourra placer, avec plus ou moins de bonheur, ses souvenirs avec ses connaissances.

Aujourd'hui donc, nous constaterons d'abord l'action de Jésus-Christ au sein de l'ancien monde; et, à cette époque, nous le verrons source de toute vie morale dans l'ancien monde; le développement de cette idée unique fera tout le sujet de ce discours. (*Ave Maria.*)

Quand je prêche Jésus-Christ, source de toute vie morale et pontife Dieu de l'univers dès le commencement, que cette parole ne vous surprenne pas..... Du coin resserré de l'Asie, où parût Jésus-Christ dans le temps, sachons nous élever jusqu'à l'immensité des espaces et de l'éternité. Là, affranchi de toutes les lois des distances et des âges, arrivons jusqu'au commencement et demandons à la création le nom de son monarque, de son pontife, de son père..... Nous voici dans l'éternité!... Rien n'existe que Dieu; mais il a résolu de créer, et cependant un affreux tableau se déroule à sa vue et vient se refléchir dans l'essence divine, miroir immense de toute vérité; il a vu la création troublée, le désordre et le mal, la funeste ruine qui doit entraîner une postérité tout entière: à se spectacle, il s'arrête: fécondera-t-il le néant? Ne serait-ce pas appeler le crime et le malheur? Serait-il convenable à sa bonté, peut-être même à sa sagesse, de créer une longue suite d'êtres misérables et indignes de lui, sans justice, sans avenir, ennemis de sa gloire?... Création, tu es un mystère, tu es en suspend: si Dieu ne se fixe pas dans la résolution de te donner un réparateur, tu n'auras pas la vie; mais il a résolu la rédemption de la nature humaine, l'incarnation de Jésus-Christ... Sortez maintenant, sortez du sein de Dieu, parole créatrice! Néant, anime toi! innombrables mondes, venez vous balancer soumis aux plus immuables lois! et toi, homme, viens à ton tour jouir de ces merveilles! Jésus-Christ a déterminé la création de l'univers; philosophiquement, du moins, elle ne peut être expliquée que de la sorte; Jésus-Christ, donc, a déterminé la création du monde. Comment n'en serait-il pas le pontife? L'univers est son temple, les hommes sont ses disciples nécessaires, sa conquête: aussi, bientôt, Dieu l'annonce au premier homme comme le fils de

Digitized by Google

la femme qui doit écraser la tête du serpent; c'est sous le sceau de son nom qu'il fait alliance avec l'homme, qu'il donne la révélation primitive, et cette révélation c'est le premier acte du pontificat de Jésus-Christ, l'exercice le plus ancien de son ministère près de l'humanité, la source de vie morale la plus pure, ouverte au monde sous les auspices de Jésus Christ. Tous les principes sacrés qui circulent à travers le monde comme le sang dans les veines du corps, qui portent en tout lieu la vérité, l'espérance, la justice, faisant connaître Dieu et l'homme, liant la créature à son auteur, le présent à l'avenir, le temps à l'éternité, formant comme le fond de la raison humaine, unissant entre eux les esprits, présidant à l'ensemble des destinées humaines et réglant les mœurs : ces principes qui se trouvent dans le monde à toutes les époques et sous tous les climats, que l'Europe moderne redit en concert avec les anciens âges, qui peuvent avoir des époques, des alternatives de grandeur et de décadence; puis, tantôt brillent purs et lumineux comme l'astre du jour, tantôt languissent pâles, troublés et bornés; ces principes que Dieu fit si purs, mais que l'homme à le terrible pouvoir de souiller, qu'il peut en partie méconnaître, oublier, altérer, mais qui ne sauraient complétement défaillir sans entraîner la perte de l'univers moral, la mort des intelligences du monde : ces principes, sacrées dans tout ce qu'ils ont d'essentiel, de conservateur, de vital, ne sont qu'un écoulement de la révélation primitive, c'est la doctrine de Jésus-Christ à son moindre et premier élément. Aussi Jésus-Christ est-il constitué dès le commencement pontife-Dieu de l'univers moral. Mais, qu'ai-je dit, chrétiens, et en supposant que le genre humain demeure fidèle à la foi de Jésus-Christ jusqu'à la dispersion des peuples, nous voyons les nations lui échapper alors à ce point de la durée. Si nous portons nos regards sur l'immensité des pays et des âges, que verrons-nous? L'ancien monde idolâtre, vicieux, corrompu, les nations égarées. A peine si, dans un coin resserré de l'Asie, se montre un peuple dépositaire du nom et de l'alliance du pontife-Dieu, et ce même conservateur de ce qu'il y a de plus vital dans les croyances de son époque se montre encore bien faible, bien chancelant dans sa marche. Si je porte mes regards en avant, si j'aperçois de nouveaux peuples chez qui la vie morale à grandi au nom et sous l'influence du Christ, quel sinistre nuage vient encore obscurcir le tableau! Combien de vices au sein des nations chrétiennes!..... combien de tentatives contre les principes conservateurs de la vrai morale! Et, à côté, quelle vaste étendue de terres assises encore dans les ténèbres! L'ignominie, le mensonge, l'ignorance, ont régi le monde! Comment donc peut-on dire que Jésus-Christ est la source de la vie morale au sein de l'univers? Ce tableau, mes frères, qui est bien affligeant, n'a rien pourtant qui doive trop nous surprendre, et surtout rien qui doive porter atteinte au souverain pontificat de Jésus-Christ, à la majesté par laquelle il distribue au sein du monde les principes de la vie morale. Certainement, si Jésus-Christ n'était gêné par aucun obstacle, s'il pouvait exercer son ministère sans autre mesure et sans autre condition que sa propre énergie, sa puissance et sa volonté, s'il ne trouvait autour ni résistance ni limites, son action dans le monde paraîtrait plus complète, et l'univers se déroulerait à

nos yeux sans ombres, sans mensonges et sans malheur; il serait à la fois perdu dans un océan de repos, de vertus, de bonheur; il n'y aurait plus de vices ni d'erreurs, il n'y aurait même pas d'imperfection; nul âge ne serait meilleur et plus parfait que l'autre; le monde serait arrivé tout à coup sans résistance et sans progrès à la perfection de l'ordre, au terme de la réhabilitation..... Mais, telle ne fut pas la loi suivant laquelle Jésus-Christ fut sacré souverain pontife de l'univers. En l'établissant ministre de la Providence près de l'éternité, Dieu voulut restreindre son action dans les limites du plan que lui-même avait conçu pour créer et réhabiliter le monde. Dans le plan de la création, l'homme avait été fait libre; dans le plan de la réhabilitation il dut être progressif, c'est-à-dire qu'il dut remonter lentement du crime à la sainteté, de la dégradation à la noblesse, de l'abîme au ciel. Tel fut le plan avec lequel dut se combiner l'action de Jésus-Christ..... Il fut créé souverain pontife du monde, mais sous la condition de ne détruire ni la liberté de mal faire, ni la nécessité d'une lente ascension vers le bien. Telle est la loi donnée à Jésus-Christ comme l'histoire et les faits nous l'imposent, et déjà elle nous explique le secret de cet affligeant tableau que nous regardions tout à l'heure. L'idolâtrie n'est rien autre chose qu'une création de liberté de mal faire, et si dans les temps primitifs nous voyons les hommes moins parfaits et des taches jusques sur les plus saints, c'est que d'en haut il était imposé à Jésus-Christ de laisser subir à l'humanité la nécessité d'une lente réhabilitation, c'est que les âges primitifs, plus voisins de l'anathème, durent en porter plus vivement la marque et garder sur le front les cicatrices de la foudre. Mais, toutefois, au sein de ce désordre, et jusque dans ces imperfections apparentes, on n'en voyait pas moins, debout sur l'univers, la figure sacrée de Jésus-Christ; il n'en est pas moins la source de toute vie morale; c'est de là qu'elle coule sur toutes les nations avec plus ou moins d'abondance, et suivant qu'on resserre ou qu'on relâche les liens de son alliance avec Jésus-Christ, la vie morale devient ou plus belle ou plus terne, ou plus forte ou plus faible, et telle est, en un mot, la loi de l'univers, le résumé de son histoire.

Voyons-le exerçant son action dans le sein de l'ancien monde, et dans toute cette espace de temps qui sépare la dispersion des peuples, de la promulgation de l'Evangile faite au monde par le verbe fait homme, et rendue visible sous le nom sacrée de Jésus-Christ. Au premier coup d'œil, mes frères, qu'on jette sur l'ancien monde dans l'ordre des idées religieuses, on voit une seule nation qui tranche sur les autres : nous mettrons les Hébreux d'un côté et les Gentils de l'autre. Les uns et les autres avaient avec Jésus-Christ une alliance : les Gentils par une révélation primitive, les Hébreux par la révélation primitive et la loi mosaïque; mais les Gentils avaient renié leur alliance, les Hébreux ont resserré la leur. Les Gentils ont gardé un vain souvenir de faute et de réhabilitation; les Hébreux, au contraire, pleins de Jésus-Christ, animés de sa foi, le reconnaissent tel qu'il était annoncé par leurs nombreux oracles et figuré par leurs grands hommes. Tel est donc le rapport de l'univers avec le pontife-Dieu, tel est le contraste des Hébreux avec les nations.

Si la loi que nous avons annoncée tout à l'heure est exacte, la vie morale

Digitized by Google

a dû baisser chez les Gentils, et dans une proportion égale grandir chez les Hébreux. Or, c'est là un fait que proclame l'histoire.

La vie morale, disons-nous, c'est la justice et la vérité. La justice qui détermine les rapports qui doivent unir Dieu et l'homme; la vérité qui éclaire dignement la justice, qui détermine la morale. Donc, considérons à la fois les Hébreux avec les Gentils sous le double rapport de la justice et de la vérité, partout nous verrons l'infériorité de ceux chez qui s'est relâchée l'alliance avec le pontife-Dieu de l'univers. Et, d'abord, je demande aux nations ce qu'elles ont fait de Dieu, ce qu'elles ont fait des traditions religieuses depuis qu'elles ont ont oublié Jésus-Christ. J'interroge à la fois tous les âges, depuis la dispersion des peuples jusqu'au siècle d'Auguste, tous les pays, depuis la Chine jusqu'à Rome, des bords du Gange aux rives de la Seine je tiens dans cette espace *Zoroastre, Confucius, les Brachmanes et les Druides, les Gaulois et les Grecs*. Je répète ma demande, je donne le défi aux génies, aux générations et aux siècles. Dites, si vous le savez, dites ce que c'est que Dieu, ce que c'est que l'homme et le monde; et je vois tous ces grands hommes, ces peuples, ces générations, ne pouvant donner le mot de l'énigme, résoudre le problème, et je les vois qui se troublent eux-mêmes, car ils ne le savent pas. Egarés dans leur route, ils sont venus se perdre dans les profondeurs de l'infini : misérables aveugles, dignes d'une grande compassion, fatigués par mes questions, éprouvant le besoin de trouver un Dieu qu'on leur réclame, les voilà qui se remuent pour le ressaisir; mais dans l'obscurité venant à se méprendre, ils s'emparent des premiers objets qui tombent sous leur main, puis, fléchissant le genou, ils sécrient, dans une joie stupide, ils s'écrient : *Je l'ai trouvé*, voilà Dieu!.. Quel cri s'élève des bords du Gange : Dieu, c'est tout! et la voix des druides à répondu à ce cri des brachmanes; les Gaules se sont mêlées avec l'Inde, et tout l'Orient a applaudi quand il a vu la Divinité recevoir les honneurs de la vie. Regardez les disciples de *Confucius* qui sacrifient aux masses, qui adorent les génies des eaux, des fleuves, des montagnes; écoutez les prières que font au soleil les fils de *Zoroastre* : que trouvez-vous au fond de ce symbolisme, sinon un vaste panthéisme : la créature à la place de Dieu, la vie future un vain nom, tout sorti de la matière et retournant à la matière; la liberté humaine ensevelie avec la puissance de Dieu dans un vaste naufrage. Mais avançons, voici les Egyptiens proclamés par un fameux oracle, le plus sage des peuples.

L'Egypte renommée par ses connaissances dans les secrets de la nature, L'Egypte, où des contrées lointaines venaient des hommes avides de savoir : après la docte Egypte voici la Grèce, la Grèce brillante et polie, héritière de ses traditions, de sa gloire; la Grèce féconde en génies, illustrée par le grand nom de ses poëtes, la puissance de ses orateurs, le vif éclat des arts, la haute renommée de sa philosophie! Puis voici les Romains, peuple grave, peuple sévère, peuple roi, peuple dominateur, aussi éclairés et moins frivoles que les Grecs, plus riches de leurs travaux, plus avancés de leur expérience. Eh bien! pénétrons jusqu'au sein de ces terres fameuses, répétons encore une fois la question : Qu'est-ce que Dieu? qu'est-ce que l'homme et le

Digitized by Google

monde? O ciel! où en est venu la raison en ces terres sacrées! ô prodigieuse humiliation de l'entendement humain! ô faiblesse de l'homme, quand la lumière de Jésus-Christ a cessé de lui envoyer ses rayons! ô nations, quand je vois quels sont vos dieux! à qui donc consacrez-vous des temples, érigez-vous des statues? Et! quoi donc? tout est-il devenu Dieu pour l'homme dégradé? est-ce que tout depuis sa chute a des droits à ses adorations? Des hommes si infimes, que pas un homme sur la terre les voudrait pour amis; que les tribunaux humains enverraient au supplice, des scélérats, des pervers, des noms qui inspirent le dégoût, voilà vos dieux: voilà les dieux de l'Egypte, de la Grèce, de Rome! Est-ce assez de turpitudes?... non, il devait encore rester un degré à descendre; ô nations, je vois vos temples; ils sont consacrés à la fièvre, à la peur, aux plus vils animaux, à l'herbe des jardins! Telle est l'étrangeté de ce spectacle, qu'on voudrait en douter; qu'on se demande si on n'est pas le jouet d'une illusion, d'un rêve. Mais non, cela s'est vu à la face du soleil, et pendant deux mille ans c'était la religion des peuples les plus éclairés de la terre, de leurs princes, de leurs magistrats, des savants. Eh! quoi donc, le genre humain est-il en délire?... et n'y a-t-il pas un moyen de sauver d'un tel excès de crédulité nos misérables ancêtres par les secours des allégories et des mithes? Mais non; pour la multitude le polythéisme n'était pas une allégorie; chacun de ces dieux était un être bien réel, présent et enfermé dans la statue près de laquelle s'agenouille le polythéiste dévot. Et si l'on voulait admettre une allégorie, si l'on essayait d'en pénétrer le sens : Dieu quel horrible voile! quels affreux secrets le paganisme avait choisis dans le brutal symbolisme de tant de dieux ignorants et pervers! Quel pouvait enfin en être le dernier sens, sinon cette même erreur que nous avons déjà signalée dans les croyances de l'Asie : c'est ainsi que partout on profanait la majesté de Dieu; on en avait gardé le nom, mais on avait oublié sa nature; et pour le polythéiste Dieu n'était pas un, mais multiple; il n'était pas saint, mais vicieux et corrompue; il n'était pas le monarque, le père, la Providence du monde; ce n'était qu'un créateur oisif, indifférent au choses d'ici-bas; le monde lui-même était Dieu. Puis comme l'homme était cru indépendant et éternel, on fit pour lui ce qu'on avait fait pour Dieu. On parla pompeusement de sa noblesse, de la liberté sous le dogme puissant du fatalisme; on ruina la vie future sous un amas de fables puériles, de misérables contes.

Telle est l'écorce du polythéisme; sa doctrine patente et littérale. Qu'on n'appele donc pas au secours du paganisme ses initiations et ses mystères! Grand Dieu! si la vérité s'était réfugiée dans les mystères, avec quelle indignation ne devrait-on pas flétrir l'orgueil des initiés, qui avaient gardé pour eux seuls la lumière! mais il n'en est rien, et c'est une chose parfaitement démontrée que l'erreur dans les mystères était seulement plus complète et plus formulée; on y condamnait les supertitions populaires, mais pour élever l'athéisme à leur place, et l'essence de tous les mystères n'était qu'une plus éclatente profanation de l'âme, une plus hautaine dégradation du cœur. Voilà où en était la divinité chez les peuples qui avaient rompu leur alliance avec le pontife Dieu. — Mettez présentement les *hébreux* en présence de Dieu!

Digitized by Google

que de lumières et quelle majesté. Au sein de cette profonde nuit qui couvre l'univers, quelle subite illumination a pu tout à coup partir d'un rocher de l'Asie? qu'il est beau le ministère de cet homme privilégié dont la tête rayonne de lumière! Ce que le monde à cherché depuis deux mille ans sans succès, se trouve confié aux hébreux sous le nom mystérieux de Jésus-Christ pontife Dieu de l'Univers. « Dieu, c'est celui qui est; l'éternel, le puissant « et le juste; il est indépendant et unique; rien n'existait avant lui; toute « existence relève de la sienne; il est puissant et libre; rien ne limite son « action. Il veut que la lumière soit, et la lumière fut; il est le père, le monar- « que du monde; c'est lui dont la providence dirige les événements, punit « les crimes et récompense les vertus. »

Ce dogme est fortement imprimé sur la face des temps primitifs et des cadavres humains roulés par les vagues avec les débris du monde: il a été conservé dans l'arche qui se jouait avec puissance au sein des flots... Moïse nous montre encore l'homme ouvrage des mains de Dieu, immortel comme le souffle du Très-Haut; une route lui est tracée; il est immortel et libre, mais il devient faible... alors Dieu est bon, et pour mettre au dernier dégré la gloire de l'homme, Moïse nous le montre capable, non seulement de servir mais encore d'aimer Dieu qui, en retour de sa providence et de ses bienfaits veut être aimé de tout le cœur, de toute l'âme, de toutes les forces de l'homme. Admirable doctrine où se déroule en quelques mots ce vaste problême, inconnu des anciens: *Dieu, l'homme et le monde*! et c'est ainsi que la vérité s'était manifestée au sein de la Judée, dans cette terre choisie par Jésus-Christ, pour être son sanctuaire dans les temps primitifs, et l'arche de son alliance.

Non seulement la Judée à connu seule la vérité qui fait connaître les êtres, mais encore la justice, qui exprime les rapports qui les doivent unir.

Il est, mes frères, il est des rappports qui unissent les hommes avec Dieu; et c'est le culte. Il en est d'autres qui lient les hommes entre eux, et c'est le *droit* et la *morale*. Nous considérerons les nations sous ces divers rapports; nous leur demanderons ce qu'elles ont connu de culte, de devoirs, de morale, et nous verrons encore ici l'infériorité de ceux qui ont rompu leur alliance avec Jésus-Christ pontife Dieu de l'Univers.

D'abord, chrétiens, le culte parmi les hébreux fut convenable et solennel; il fut tout ce qu'il devait être; il exprima noblement la vérité, les rapports de Dieu avec la créature; il enferma la prière, l'adoration, la reconnaissance envers le Dieu suprême; il proclama aussi le nouveau besoin de l'humanité préchant l'expiation du crime et la pénitence; partout il est empreint de la foi d'un médiateur, mais nulle part si énergiquement que dans les sacrifices. Un temple magnifique en harmonie avec sa sublime destination; des fêtes pompeuses, solennelles; des sites graves et majestueux; un sacerdoce plus noble, plus savant que la majorité de ses contemporains, et toutefois sans prétentions exagérées, sans ambition de cette puissance de gouvernement qu'avait usurpé le sacerdoce des Egyptiens. Tel était le culte des hébreux, et si vous y surprenez quelques cérémonies qui vous paraissent frivoles et minu-

Digitized by Google

tieuses, n'oubliez pas que toutes avaient une raison, ou de salubrité, ou de religion. Il fallait défendre les juifs contre les dangers du climat et de l'erreur ; il fallait les enchaîner à Jésus-Christ pour les repousser loin de l'idolatrie, et c'est en ce sens que saint Paul à pu dire : *La loi a été faite pour empêcher les transgressions.* Tel fut donc, chez les hébreux, le culte raisonnable et significatif, noble expression d'une pensée divine. Tel fut le culte des nations ; la profondeur de l'ignorance où elles étaient descendues avant Jésus-Chrit se révélait dans toutes leurs idées religieuses ; elles avaient trop oublié Dieu et l'homme pourqu'il fût possible d'en saisir les rapports. Tout fut brouillé dans les esprits où on ne pût être juste ni envers Dieu ni envers les hommes. Qu'était-ce que le culte des nations ? C'était un amas bizarre de puérilités ridicules, d'infamies et quelque fois de cruelle rage ; avec de tels éléments, le culte aurait-il pu être raisonnable. Aussi, entendez les idolâtres chanter dans leurs temples, vous diriez que l'homme, sage partout ailleurs, est atteint d'un délire dans l'exercice de sa religion. Voyez le cérémonial *chinois*, si ridicule, qu'il impose son nom même au ridicule.

Voyez l'*Asie* avec ses ablutions éternelles et ses évocations sans fin : partout les absurdités des augures, de la magie, des songes. Les peuples les plus savants n'en furent pas à l'abri ; et qui ne sait que l'Egypte, que la Grèce, que Rome attribuèrent aux animaux, je ne sais quel génie de divination mystérieuse, interrogèrent sérieusement le vol des oiseaux, l'appétit des poulets sacrés ? — Mais ce n'est rien que le ridicule auprès de l'infamie : O nations, souffrez que je jette un voile sur vos temples ! quoi donc, est-ce que le génie de l'enfer a formé vos statues ? que veulent dire ces tableaux figurant des dieux avilis par la faiblesse humaine ? est-ce donc que vous avez résolu au nom du ciel d'empoisonner la terre ? Adorations obscènes de l'Égypte et de la Grèce, souffrez que je me taise ! et pourtant j'ai vu l'inspiration d'*Apis !* j'ai vu *Babylone, Chipre, Byblos*, l'infamie transformée en culte ! J'ai vu aux jeux floraux *Caton* même, j'ai vu tous les excès du cynisme.... J'en ai assez dit ; et trop peut-être, et je dois me souvenir de la sainteté de ce temple, de la gravité des oreilles qui m'écoutent. Par-dessus ces infamies, il y avait encore du sang : l'homme en était venu à cette rage de se déchirer, de s'exterminer dans les temples. Il crut que les dieux avaient soif, et le sang coula sur leurs autels ; on vit des insensés se flatter d'honorer le ciel par des courses fanatiques ; on vit des peuples furieux égorger en chantant des victimes humaines, et des mères offrir au ciel le fruit de leurs entrailles ! L'Asie sacrifiait des hommes et des esclaves ; Sparte jettait ses enfants à dévorer à Diane Taurique ; les peuples du Nord immolaient les hommes à leurs divinités par troupeaux, et si les historiens n'ont pas exagéré, la population dut en ressentir les atteintes : les villes mêmes les plus polies pratiquèrent ce culte exécrable.

Laissons quelques faits isolés ; il n'en est pas besoin !...

Que veulent dire ces dévouements si fameux dans l'histoire, où on livrait la vie des hommes en échange de celle d'un prince et d'une armée ? Quels étaient ces jeux sanglants pour honorer les funérailles ? qu'était cette lutte des athlètes qui faisait une partie des fêtes ? on armait des gladiateurs, et pendant

Digitized by Google

qu'ils se dévoraient, ces pieux idolâtres venaient s'édifier un instant à les voir, et savourer à l'aise les délices du spectacle. Oh! en présence de ce drame frénétique, combien on bénit le christianisme primitif, qui tout imparfait qu'il était encore, a pu cependant empêcher les hommes de toucher aux victimes et de goûter le sang! oh! combien on bénit Moïse d'avoir toujours interdit à son peuple de toucher au sang, non seulement au sang de l'homme, mais au sang même des animaux et au sang des victimes. C'est ainsi que la vérité dans ses rapports avec le culte ne se trouve que parmi les Hébreux.

Il est d'autres rapports qui lient entre eux les hommes dans la famille, dans la société, dans le monde. Ces rapports furent souvent méconnus et troublés chez les nations idolâtres. Qu'était-ce chez les anciens que la famille? Le père y était un bourreau, un tyran; l'épouse une esclave; les enfants une propriété, une chose.... trompant les desseins de la providence, l'homme voulut asservir celle qui lui fut donnée pour être sa compagne : c'est un singulier caractère de l'ancien monde que cette humiliation de la mère de l'homme! Les peuples policés ne réservèrent que pour elle les plus rudes travaux ; les peuples moins policés la reléguaient dans un esclavage réel, et partout la législation la poursuivait de ses plus injurieuses défiances: comme on vend une chose, le père vendait son fils, il pouvait lui donner la mort et toutes les avenues de ces villes païennes étaient garnies chaque jour d'infortunées créatures qu'on refusait de nourrir, et qu'on exposait au hasard après leur avoir donné le jour. A l'intérieur des nations, la justice était bannie et son oubli consacré par la loi. Qui ne sait les énormes usures consacrées par la législation? *Caton* même, le sage *Caton*, sans nuire à sa réputation, sans honte et sans remord, pût s'engraisser des sueurs et des larmes du pauvre! Qui n'a jamais entendu parler de ces lois romaines, émanées de la Grèce, qui, en certain cas, permettaient au créancier de saisir son débiteur, de le vendre, ou de le hacher en lambeaux? Qui ne sait cette autre loi de la Grèce, marquée du double caractère de frivolité et de cruauté qui caractérise si bien ce peuple ; cette loi, qui condamnait à mort quiconque aurait proposé de faire un autre emploi de l'argent destiné aux spectacles?.... avec ces traits consacrés par la législation, il est facile de pressentir l'ensemble des mœurs et des habitudes nationales.

Que dirais-je des gouvernements? C'était le despotisme le plus capricieux, le plus sain; c'était le brigandage déifié; c'était l'honneur des citoyens aux mains de quelques monstres. Et ne vous laissez pas tromper à ce cri de liberté que poussent en courant les républicains de *Rome* et de la *Grèce*! La liberté, ce n'était rien qu'un despotisme plus violent, plus hardi, plus pesant; la liberté de ces temps, ce n'était rien que la domination d'une centaine de farouches despotes sur des milliers d'esclaves. Oh, des esclaves! des esclaves! quel mot je viens de dire, et qui pourrait aujourd'hui le comprendre? Les esclaves, ces hommes qu'on attachait la nuit en de souterraines prisons, surentassés comme un hideux bétail, qu'on tirait le jour pour les conduire enchaînés aux travaux des champs; qu'on mettait dans le commerce, dont on faisait trafic, dont on outrageait la pudeur pour les vendre, qu'on enivrait pour donner des leçons de tempérance; qu'on massacrait par milliers pour

Digitized by Google

récompenser d'une victoire; qu'on faisait mourir quand on voulait jouer, qu'on donnait pour but à ses flèches quand on voulait se divertir; qu'on jettait vifs aux murènes des étangs pour les mieux engraisser; qu'on faisait battre s'ils n'avaient fait fléchir à la toilette la rébellion d'un cheveu.... On les trouvait partout; ils inondaient le monde: *Athènes* comptait quatre cents esclaves pour un citoyen libre. A *Rome* un citoyen pouvait en avoir plus de cinq cents à son service; ils encombraient les palais de l'Asie. O honte! ô nature! ô raison! ô dignité de l'homme!... Les rapports des nations entre elles n'étaient pas moins troublés: haletantes, l'œil étincelant, elles ne se regardaient que pour se dévorer, et le monde entier n'était plus qu'un vaste champ de bataille; ajoutez à ce tableau les atroces guerres qui enlevaient aux vaincus tous les biens; la liberté, l'honneur et la vie: des triomphes, des triomphes atroces, ou des capitaines inhumains, sans respect pour le malheur des vaincus, les promenaient par le monde enchaînés à la suite de leur char de triomphe. Voilà quels étaient devenus, au sein des nations qui avaient oublié Jésus-Christ, les rapports qui devaient unir les hommes entre eux. Portez maintenant les regards sur les *Hébreux*: quelle énorme différence! et comme vous reconnaîtrez aussitôt l'influence sacrée de Jésus-Christ. Il faut bien en convenir pourtant; ce n'est pas la plus belle face sous laquelle on puisse considérer les enfants de *Moïse*.

Moïse avait à lutter contre un double obstacle: le caractère opiniâtre de ceux pour lesquels il faisait des lois; et ensuite cette terrible nécessité que nous avons signalée au commencement, cette nécessité de l'humanité déchue qui ne peut que remonter graduellement, et qui doit, dans les âges primitifs, porter dans sa démarche quelque chose de plus imparfait, de plus faible. Tels étaient les obstacles contre lesquels dut lutter Moïse. Voilà pourquoi, sans jamais rien consacrer dans ses lois qui soit contraire à la morale, toutefois bien souvent à cause de la dureté des cœurs, il se borne a empêcher le mal d'être plus grand et ne pose pas des principes qui le tuent, qui le déracinent tout-à-fait: cependant il établit le principe du respect pour la vie des enfants, en faisant voir Dieu seul auteur de la vie du monde; sans guérir tout-à-fait les maux de la mère de l'homme, obligé de ne pas s'opposer absolument au divorce, il stipule les droits de la femme et la rend à son état naturel. Le despotisme ne fut pas possible chez les Juifs, avec des tribunaux réguliers, un corps de lois, des chefs pour les expliquer; un conseil formé des principaux de la nation, qui devait veiller à leur exécution; l'esclavage n'y existait que de nom, puisqu'à la septième année, l'année sabatique, chacun redevenait libre de plein droit; il n'y avait pas même des indigents, puisqu'à la cinquantième année, l'année jubilaire, chacun devait rentrer dans ses propriétés; et je ne regarde ici que le moindre côté de la législation des Hébreux, je ne vois que le côté presque uniquement politique. Or, la politique et le législateur furent obligés de céder à la difficulté des temps. Que si je voulais vous montrer la législation hébraïque dans son lustre, et vous faire admirer la splendeur de sa morale, je n'aurais qu'à rappeler cette admirable loi du décalogue; toujours pure, toujours vivante et toujours immortelle depuis; le monde a bien mar-

Digitized by Google

ché, il a bien perfectionné les institutions; les lois se sont épurées en devenant plus douces et plus humaines; mais chez les Hébreux, les principes de la morale sociale et divine sont restés purs et intacts dans le code sacré du *Décalogue;* et c'est ainsi, chrétiens, que sous le rapport de la morale et de la justice comme sous le rapport de la vérité, il existe une haute différence entre les Hébreux et les Gentils, et par là se trouve justifiée la loi que nous avons annoncée dès le commencement : Jésus-Christ est le véritable pontife de l'univers moral, la source de toute vie au milieu des nations, et suivant qui on resserre ou qu'on relâche son alliance avec lui, cette loi de vérité et de justice grandit ou s'abaisse dans une égale proportion.

Nous avons vu, chrétiens, que dès le commencement, Jésus-Christ a été le souverain pontife du monde; c'est à son nom que se rattachent les traditions religieuses les plus puissantes et les plus reculées. Ou il n'y aurait pas eu de religion véritable au sein de l'ancien monde, ou cette religion vient se résumer au nom sacré de Jésus-Christ. — Or, cette observation toute seule est décisive, car la religion, pour être claire, doit être aussi ancienne que le monde. Dieu n'a pas varié; l'homme change, parce qu'il se trompe, et puis qu'il se ravise; mais Dieu est immuable, et il ne se trompe pas. Quand il jeta un monde dans l'espace, il lui traça un cercle, et ce cercle sera suivi jusqu'à la fin; il lui traça également un cercle dans l'ordre intellectuel, et ce cercle sera aussi suivi jusqu'à la fin. Une religion qui ne commence pas au berceau du monde, n'est pas l'expression de la pensée providentielle, parce que la pensée providentielle a commencé avec le monde. Une religion qui finirait avant la fin du monde, ne serait pas non plus l'expression de la pensée providentielle, parce que cette pensée qui a commencé avec les âges, ne doit finir que dans l'éternité.

Telle est l'importante conclusion que nous devons tirer de ce discours : et puis, ne soyons jamais tentés de rougir de notre foi; ce n'est pas au chrétien, certes, qu'il appartient de rougir; il lui conviendrait mieux sans doute de lever la tête; et s'il a plu à quelques esprits de défigurer les choses les plus saintes, devons-nous à cause de cela douter de notre foi? Si l'on fait un peu de bruit à nos oreilles, devons-nous nous en occuper au point de perdre de vue l'enseignement du passé et celui de notre raison? Oh! les esprits étroits peuvent se laisser étourdir par tout ce bruit discord qu'on fait à leurs oreilles; mais une âme un peu méditative et grande écoute aussi dans le lointain l'harmonie des générations. Tout ce que les chrétiens ont cru dans dans les siècles les plus reculés, nous le croyons; tout ce qu'ils pensaient, nous le pensons : nous avons compris le cercle providentiel tel qu'il se montre sur le berceau du monde, par conséquent, la vérité est à nous. Relevons la tête, et revenons par la vérité à Jésus-Christ, le seul qui puisse nous unir à Dieu.... Ainsi soit-il.

Digitized by Google

SERMON

POUR

LE JOUR DE L'ASSOMPTION,

SUR LA DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE.

Fili, honorem habebis matri tuæ.
Mon fils, souvenez-vous d'honorer votre mère. (*Tob.* 4, 3.)

Mes frères,

Deux figures ravissantes et sublimes dominent le monde chrétien, c'est Jésus et Marie. Partout où la Foi catholique a planté son drapeau, dans les pays où la civilisation s'est bâti des palais magnifiques comme sur les plages lointaines et perdues où le pauvre sauvage demande à sa hutte, à sa cabane, secours et protection contre les éléments déchaînés, dans les cathédrales de l'Europe chrétienne et policée comme dans les temples de chaume, où le missionnaire, en tremblant, célèbre sur un autel, sans cesse menacé par le glaive de la persécution, le sacrifice de l'agneau sans tache, et offre à Dieu, dans l'effusion sainte du sang de Jésus-Christ, le gage immortel de la réconciliation du ciel et de la terre; partout enfin, à côté de l'autel élevé à Jésus on retrouve un autel érigé en l'honneur de Marie, à côté de l'image du fils on vénère l'image de la mère. Symbole mystérieux et profond, alliance, union merveilleuse de la faiblesse et de la force, de la grandeur et de la toute-puissance divine avec la misère de l'homme dans ce qu'elle a de plus auguste, de plus sacré et de plus touchant dans la femme. Une pauvre fille d'Eve, une humble vierge élevée à l'insigne honneur de la maternité divine, associée dans nos hommages et nos vénérations à Jésus lui-même, assise dans nos temples, sur nos autels, à côté d'un Dieu, quel spectacle ! quel suprême honneur !

Mais ce qui frappe encore davantage, c'est le caractère d'amour, de naïf abandon, de dévote confiance qui accompagne toujours et partout ce culte de la sainte Vierge et qui en fait un culte à part, un culte merveilleusement populaire, un culte qui pour chaque âme correspond à quelque besoin particulier. Or, mes frères, ces traits distinctifs de la dévotion à la Vierge sacrée, ce respect mêlé d'un immense amour que partout on lui porte, ces hommages qu'on lui adresse et qui partent avant tout du cœur, tout cela s'explique par deux mots : Marie peut nous secourir, Marie veut nous secourir. Telle est, chrétiens auditeurs, la douce et consolante vérité que je vais développer aujourd'hui avec l'aide de votre pieuse et bienveillante attention.

Vierge sainte, royale mère de mon Dieu, un archange seul a pu vous saluer dignement. Comment ferais-je donc pour redire vos grandeurs ? Oh !

Digitized by Google

venez au secours de ma faiblesse : il s'agit de votre culte ; donnez-moi des paroles d'amour pour vous faire connaître et pour amener tous les hommes au pied de vos autels.

I. J'ai dit que le premier motif de notre confiance envers Marie, et par conséquent le premier motif de la dévotion que nous devons avoir pour elle, c'est qu'elle peut nous secourir.

Tous les jours, dans le monde, on s'honore de compter parmi ses amis des hommes riches et puissants. Les courtisans des rois de la terre font sonner bien haut l'intimité dont ils jouissent auprès du monarque ; ils n'échangeraient pas, pour tout l'or du monde, cette familiarité glorieuse qui fait leur orgueil et leur joie. Or, nous aussi, mes frères, nous comptons de hautes et honorables amitiés, des amitiés qui ne passent pas comme celles de la terre avec le caprice d'un jour, mais des amitiés durables et éternelles ; nous avons au ciel une protection puissante à laquelle il nous est toujours libre d'avoir recours. Marie peut nous secourir. Par ses rapports avec les trois personnes de l'adorable Trinité, elle jouit, dans les splendeurs de l'éternité bienheureuse, d'un pouvoir souverain et qui n'a de supérieur que celui de Dieu lui-même.

Elle est d'abord la fille du Père. Mais un père pourrait-il refuser quelque chose à un enfant chéri, à une fille adorée? Qu'elle se présente devant lui cette enfant de bénédiction dans laquelle il aime à se complaire, et il lui accordera sur-le-champ l'objet de ses demandes. Son ingénuité, sa candeur, son obéissance, son attention à prévenir ses moindres désirs, à aller au devant de chacune de ses volontés, tout cela a depuis longtemps gagné le cœur de ce bon père. Sa fille, c'est son trésor, sa vie, la joie de ses cheveux blancs ; comment voulez-vous qu'il ait le barbare courage de lui rien refuser, quand elle ne demande que des choses justes et bonnes? Mes frères, voilà comme vous agissez tous les jours à l'égard de vos enfants. Dieu, qui est encore meilleur que le plus excellent père, Dieu qui résume en lui toute paternité, se conduirait-il autrement envers sa fille bien-aimée, la plus soumise de toutes, la plus dévouée, la plus parfaite ? Il ne sait donc plus rien refuser à cette enfant de prédilection qui ne s'approche jamais de son trône que pour implorer sa clémence en faveur des hommes, et chaque fois que Marie élèvera la voix, elle sera bien sûre d'être exaucée.

En second lieu, Marie est l'épouse du Saint-Esprit, et à ce titre encore sa puissance ne saurait être contestée. Car un époux ne repousse jamais une épouse bien aimée. Tout entre eux est commun, les joies, les peines, les douleurs. Ce que l'un veut, l'autre le veut; ce que l'un demande, l'autre l'accorde. C'est comme une lyre mystérieuse dont on ne peut toucher une corde sans que toutes les autres ne frémissent en même temps. Ainsi l'Esprit saint ce chaste et divin époux de la royale vierge de Juda, dont l'innocence et la grâce ont séduit son cœur, l'Esprit saint ne pourra rien refuser à Marie ; mais il accueillera avec bonté tous les désirs, tous les vœux de sa noble et céleste fiancée.

Mais ce n'est pas encore assez pour Marie que d'être la fille du Père et l'épouse du Saint-Esprit. Tous les fidèles sont les enfants de Dieu le père, et toutes

Digitized by Google

les âmes saintes les épouses du Saint-Esprit. Marie est de plus la mère du Fils: et ce titre de mère est de plus incommunicable, c'est le plus glorieux de ses priviléges : nulle créature ne peut partager avec elle sa maternité divine; or, à ce titre surtout, Marie a sur le cœur de son divin Fils les droits les plus incontestables et l'autorité la plus absolue. Un enfant pourrait-il ne pas écouter sa mère?

Un jeune et vaillant capitaine romain, l'illustre Coriolan, mécontent de son ingrate patrie avait abandonné son service et porté ailleurs son courage et son épée. Devenu l'ennemi de Rome, il lui faisait sentir par d'accablantes défaites tout le poids de ses vengeances. Un jour que, les cernant de toutes parts, il les menaçait d'une entière destruction, les Romains aux abois se réunissent sur le Forum pour délibérer en commun sur le salut de la République en péril. On décide que, pour fléchir le vainqueur, la ville entière ira se prosterner à ses pieds dans son camp. Voilà donc que Rome s'ébranle à la fois sur ses sept collines. Les prêtres et les sacrificateurs ouvraient la marche, revêtus de leurs ornements sacrés et portant dans leurs bras les statues de leurs dieux. Le sénat venait ensuite avec ses longues robes flottantes et la majesté de ses vieillards. Ils étaient suivis d'une foule immense de citoyens de tout ordre et de tout âge. Tous ensemble ils pénètrent dans le camp ennemi, se jettent aux genoux de Coriolan, et le conjurent avec larmes d'épargner Rome, Rome qui l'a vu naître et que lui-même avait d'abord défendu de sa vaillante épée. Mais inutiles efforts ! peine superflue ! Le jeune vainqueur reste inflexible. Il a juré sur l'autel de son orgueil, il a juré de se venger, et il saura tenir sa parole. Ainsi donc, pas de paix, pas de trêve; mais guerre sanglante, haine à mort!.. Cependant, au dernier rang du cortége, se tenait une députation des plus nobles dames romaines, et parmi elles on voyait la mère de Coriolan. Son fils l'a reconnue, il fend aussitôt la foule, il court vers sa mère, il saute à son cou, l'embrasse en pleurant, et lui accorde le salut de la ville. Ainsi, ce que n'avaient pu faire la crainte des dieux, et le respect de la plus haute magistrature de Rome, l'amour filial l'avait fait. Coriolan est resté désarmé par les pleurs de sa mère.

Eh bien ! mes frères, si un païen a pu pousser à ce sublime degré l'amour d'une mère, croyez-vous que Jésus-Christ, le fils le plus tendre, n'agira pas de la même manière envers sa sainte et divine mère? Comment donc pourrait-il ne pas l'écouter, quand elle intercède en notre faveur? Elle est là dans le ciel à ses côtés, le suppliant pour nous; elle lui montre le sein qui l'a porté, les mamelles qui l'ont allaité, et à ces touchants souvenirs de l'amour d'une mère, Jésus-Christ brise ses foudres, et laisse dormir ses vengeances. Oserions-nous donc encore douter de la puissance de Marie? Cette puissance est si grande que les Pères de l'Église n'ont pas craint de dire de la Vierge sainte qu'elle jouit au ciel d'une toute-puissance qui supplie. *Omnipotentiâ supplex.*

Mais, chrétiens, à quoi nous servirait-il que Marie eût la puissance entre ses mains, si elle ne veut pas s'en servir, si son autorité est pour elle comme ces vieilles armures que l'on suspend à la muraille, et que le bras du guerrier

Digitized by Google

ne détache jamais pour s'en couvrir au jour de la bataille? Marie peut nous secourir, mais le veut-elle, est-elle résolue à ne pas laisser inutile la puissance dont elle est résolue; c'est l'objet de ma seconde réflexion.

II. J'ai dit que Marie veut aussi nous secourir, et la raison en est bien simple, c'est qu'elle est notre mère. Elle est notre mère, car elle a mis au monde Jésus-Christ notre frère. Elle est notre mère, car son divin fils nous a légués à elle comme ses enfants par son testament de mort. Or, une mère peut-elle ne pas secourir son enfant en danger? Une en mère! ah! qui me donnera d'en parler dignement; rien de pur, de saint, de suave comme le doux nom de mère. Une mère, vous le savez tous, c'est un trésor, c'est notre meilleure amie, c'est un ange visible que la Providence de Dieu a placé à nos côtés pour nous consoler dans nos peines, nous soutenir dans nos combats et partager nos joies. L'amour de notre mère, c'est avant même l'amour de Dieu le premier sentiment qui vient éclore dans notre cœur, et c'est celui qui s'en va le dernier. Voyez l'exilé qui meurt bien loin des champs aimés de sa patrie. Après s'être préparé à paraître devant son créateur et son juge, sa dernière pensée est pour sa mère, sa dernière prière a pour objet sa mère, le dernier mot que murmurent ses lèvres défaillantes, c'est le nom de sa mère. Et il est bien juste qu'il en soit ainsi; le cœur d'une mère est un abîme de tendresse et d'amour, c'est un sanctuaire où brûle sans cesse la flamme sacrée du dévouement. Une mère, voyez-vous, elle est là toujours prête à chaque quart d'heure à se sacrifier et à donner sa vie pour son enfant. Eh bien! Marie est notre mère; pourrait-elle donc nous refuser son assistance et sa protection, pourrait-elle nous abandonner dans le péril? Ah! je vous en adjure, mères chrétiennes qui m'écoutez, quand après beaucoup de souffrances, au milieu des larmes et des angoisses, vous avez mis au monde un enfant, la perle de vos yeux, votre plus douce gloire, votre plus belle couronne, je vous le demande, laissez-vous sans secours cette pauvre petite créature, allez-vous l'exposer sur la pierre froide et nue du grand chemin, à l'intempérie des saisons, à la pluie, à la gelée, à la neige, ou à l'ardente chaleur du soleil? Oh! non! tant de barbarie révolterait votre sensibilité.

Mais vous prenez cet enfant, le fruit de vos larmes et de votre amour, vous le réchauffez sur votre sein, vous le couvrez de vos baisers, vous le nourrissez vous-même de votre propre substance; et cet enfant, il devient la joie de votre maison, l'honneur de votre foyer, et si pauvre que vous soyez, il n'est jamais de trop chez vous, il y a toujours une place pour lui au berceau, toujours une goutte de lait pour soutenir sa chétive existence. Puis, quand dans le silence des nuits, le cher petit souffre et pleure, son premier soupir, son premier cri vous éveille aussitôt; vous voilà tout alarmé, vous courez pour lui porter secours; et si un jour la main de Dieu qui éprouve quelquefois bien cruellement, si la main de Dieu s'apesantit sur ce fruit de vos entrailles, si vous voyez votre pauvre enfant entre la vie et la mort, si vous sentez qu'il va vous échapper, briser du même coup votre existence avec la sienne et vous plonger en d'inguérissables douleurs, alors par un suprême effort vous accourez dans le temple saint, vous venez vous prosterner au pied de cet au-

tel où une mère aussi tient un petit enfant dans ses bras, et vous lui dites : O Marie ! ô ma mère ! pitié pour moi ! pitié pour mon enfant ! ô mon Dieu ! s'il vous faut une victime, eh bien ! me voici, prenez-moi, frappez, mais sauvez mon enfant ! Mes très-chers frères, voilà jusqu'où va tous les jours le dévouement, l'amour, le sacrifice de la mère chrétienne. Croyez-vous donc que Marie, si élevé au-dessus des autres créatures ne porte pas dans son cœur des sentiments au moins aussi nobles, aussi généreux ! Croyez-vous que quand nous l'invoquons avec larmes dans un pressant besoin, elle ne nous exaucera pas ! Oh ! loin de nous cette pensée injurieuse à notre mère ! Marie sera au moins pour nous aussi bonne, aussi dévouée que nos mères selon la chair et le sang. Elle voudra nous secourir, et comme elle le peut, elle le fera.

Recourons donc à Marie avec confiance. Quand les eaux de la tribulation nous enveloppent, quand le vent de la tentation vient à souffler, quand il fait nuit et froid dans notre âme et que la vie nous est à charge, crions vers Marie, invoquons Marie. Errant sur la terre de ce monde, si les flots menacent d'engloutir notre faible esquif, cherchons au ciel notre boussole et notre pilote, regardons Marie. Elle est l'étoile de la mer, *Maris Stella;* elle est aussi notre force et notre bouclier, notre secours et notre défense, *auxilium christianorum;* elle est le refuge des pauvres pécheurs, *refugium peccatorum.* Demandons-lui surtout qu'elle soit pour nous, à notre heure dernière, la porte du ciel, *janua cœli. Amen.*

L'abbé CH. BRETON.

SERMON

SUR LA PRÉSENCE RÉELLE,

PAR L'ABBÉ DEPLACE.

> *Et ecce ego vobis cum sum omnibus diebus usque ad consummationem seculi.*
>
> Voici que moi je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles.
>
> SAINT MATHIEU, chap. 28.

C'est la gloire de l'Église catholique d'avoir reçu cette promesse et d'en voir l'accomplissement depuis dix-huit siècles : lorsque son divin fondateur est monté au ciel, il lui a promis, dans la personne de ses apôtres, de ne point la laisser veuve et orpheline ici-bas. Jésus-Christ n'a point failli à sa

parole; dix-huit siècles ont passé, quel jour, quelle heure l'a vu déserter son église de sa présence divine? Il est avec elle par son esprit qui l'inspire, et qui par elle rend ses oracles; l'Eglise enseigne, c'est Jésus-Christ qui enseigne. Toutes les chaires ont connu l'erreur; toutes les écoles l'ont professée; l'Eglise ne l'a connue que pour la combattre; en se mettant en elle, Jésus-Christ y a mis son infaillible autorité. Jésus-Christ est avec elle par ses pouvoirs qu'il lui confie et qu'elle exerce; l'Église commande, c'est Jésus-Christ qui commande; ses lois n'ont d'humain que l'organe qui les proclame, mais la puissance qui les inspire est divine; leur obéir, c'est obéir au ciel; leur résister, c'est résister à Dieu-même; en se mettant en elles, Jésus-Christ y a mis sa souveraine autorité.

Jésus-Christ est en elle par son action. Dépositaire des sacrements qu'il a institués, c'est l'Église qui dispense la vie divine dont ils sont les canaux, ou plutôt c'est Jésus-Christ qui, par elle, applique à la terre les mérites de sa mort; l'Eglise baptise, c'est Jésus-Christ qui baptise; l'Eglise bénit et consacre, c'est Jésus-Christ qui bénit et consacre. L'Église chrétienne, en recevant en elle la vie de Dieu, a reçu toute la puissance de sa grâce et de sa sainteté.

Mais, est-ce là, chrétiens, toute la présence et toute la vie de Dieu dans l'Église catholique? Ne le pensez point.

Jésus-Christ y est encore d'une autre manière, mais bien plus élevée, bien plus parfaite; il y est spécialement dans la vérité de sa personne et de sa double nature. Nos temples, — et c'est leur gloire, — nos temples le possèdent comme le ciel le possède, sous d'autres formes, il est vrai; avec moins d'éclat, sans doute; mais avec non moins de vérité; il y est, il y meurt, il y renaît sans cesse pour recommencer sa vie et reproduire sa mort. On dirait que dans sa charité son époux n'a point su attendre la consommation des choses; il a voulu dès cette vie lui donner ce qui n'appartient qu'à la patrie; il s'est donné lui-même tout entier. Maintenant que les nuages se dissipent, que le voile se déchire, maintenant que la face du Seigneur Jésus se découvre, l'Église ne possédera rien dans le ciel que déjà elle n'ait adoré sur ses autels.

C'est ce mystère de la présence réelle de Jésus-Christ dans le temple que je me propose de vous développer aujourd'hui. Essayons donc de méditer ensemble comment la charité appelle et retient Jésus-Christ, d'abord pour reproduire et continuer tous les jours sa mort sur l'autel, et ensuite pour recommencer sa vie dans le tabernacle. Ce sera le sujet de ce discours.

Méditons d'abord comment le Fils de Dieu reproduit tous les jours sa mort sur l'autel.

Il l'a dit aux jours de sa vie mortelle : « Nul ne saurait donner une plus grande marque de charité qu'en mourant pour ce qu'il aime. » Il l'a dit, et il l'a fait; il s'est immolé pour nous sur la croix, et il a environné cette immolation de tant de sacrifices, il a résumé dans une seule épreuve tant d'épreuves et de douleurs qu'il a trouvé le secret de se donner à l'infini dans un seul don, et dans une seule mort de mourir mille fois.

Digitized by Google

Il semblerait, chrétiens, que l'amour du Fils de Dieu dût être content. Il n'en est pas ainsi. C'est l'infirmité des amours humaines de s'épuiser par leurs excès mêmes; quand on se découvre sans mesure, on s'ôte la faculté de se dévouer; quand on aime jusqu'à mourir on perd la puissance d'aimer encore. Le Fils de Dieu saura bien trouver le secret de se soustraire à cette mesure de l'amour humain. Voici qu'il va appeler sa sagesse et sa toute-puissance en aide à sa charité; voici que dans les inventions de cette sagesse il va trouver le secret de se faire à lui-même une vie nouvelle, une vie qui n'ait pas moins de réalité que celle qu'il a laissée sur la croix, et toutefois une vie soumise à d'autres lois et à une autre condition, une vie qu'il puisse tout ensemble donner et retenir, prendre et reprendre, immoler et reproduire par une immolation nouvelle, par une immolation de tous les jours, de toutes les heures, en sorte que toujours immolé, jamais anéanti, toujours mourant, il revive toujours pour mourir encore!

Prodige des prodiges, et mystère des mystères! Et toutefois ce prodige n'a rien que de naturel; et toutefois ce mystère est croyable. Oui, lorsque Dieu agit, il est nécessaire qu'il marque son action de son sceau, c'est-à-dire du sceau de l'infini. Oui, mon Dieu! lorsque vous agissez, il faut que votre action soit si grande que nulle créature ne puisse mesurer avec elle son action; lorsque vous aimez, il faut que votre amour soi si puissant que nulle créature ne puisse comparer avec vous son amour; et puisqu'ici-bas l'amour inspire à l'homme des excès, il est nécessaire que l'amour commande à Dieu des miracles, mais des miracles à nous étourdir, à nous confondre; des miracles à nous anéantir de surprise et de ravissement! Et voilà comment Jésus-Christ a aimé dans l'Eucharistie!

Transportez-vous par la pensée, fidèles, à cette heure solennelle qui vit l'institution du sacrement de l'Eucharistie. C'était la veille de sa passion ignominieuse. Le Sauveur du monde célébrait sa dernière pâque avec les siens sur la terre. Les douze apôtres sont debout autour d'une table commune, symbole de l'unité de l'Eglise et de la fraternité rétablie de la race humaine. Dans eux, tous les siècles sont présents pour assister au dernier adieu du maître et recueillir ses paroles suprêmes. Je ne sais quelle attente surnaturelle tient tous les esprits en suspens; tous les yeux sont fixés sur le fils de Marie; tous les cœurs sont émus par le pressentiment d'un grand mystère qui va s'accomplir. Et voici que lui, il lève en haut ses regards pleins du ciel; il se recueille comme pour un acte souverain; on dirait qu'il va tirer du plus intime de son être tout ce qu'il a de puissance et de sagesse pour une création singulière et inouïe. Puis il prend le pain, il le bénit, il le rompt, il le donne à ses apôtres, disant: « Ceci est mon corps, prenez et mangez! » — Semblablement, il prend la coupe, la bénit, la donne à ses apôtres, disant: « Prenez et buvez, ceci est mon sang; le sang du testament nouveau qui sera donné en rémission pour plusieurs! »

O parole bienfaisante, parole créatrice et plus que créatrice! Voici que les substances sont changées; il n'y a plus de pain, il n'y a plus de vin; les apparences restées les mêmes portent, il est vrai, aux sens trompés la même im-

pression, mais les réalités anciennes ont disparu et ont fait place à des réalités nouvelles. C'est le Verbe incarné, le Fils de Marie; c'est Jésus-Christ dans toute la réalité de sa personne et de ses deux natures. Et voici qu'aux yeux des apôtres ravis, deux Jésus apparaissent, divers par la forme extérieure qui les manifeste, et toutefois identiques par l'unité de la même personne, l'un qui cache la divinité sous la forme de l'homme; l'autre qui cache l'humanité et la divinité tout ensemble sous la forme de la matière; l'un qui, comme les pontifes, bénit, consacre et immole; l'autre qui, comme leur victime, est immolé, s'incorpore en eux pour se faire l'aliment de leur corps et de leur âme tout ensemble. Mais dans tous les deux, c'est une seule et même personne, un seul et même Dieu, un seul et même Jésus-Christ.

C'en est fait maintenant, il peut aller à son sacrifice et monter au Calvaire, maintenant il peut livrer sa vie à la haine; l'Eucharistie saura bien lui rendre ce qu'il aura perdu sur la croix, car après lui il laisse des apôtres, et dans ses apôtres son sacerdoce et la puissance de sa parole.

Il leur a dit: Toutes les fois que vous ferez ceci, vous le ferez en commémoraison de moi; il le leur a dit, et il accomplira en eux tout ce qu'il a dit, et sa parole n'est pas moins puissante sur leurs lèvres, et les éléments ne sont pas moins soumis entre leurs mains; à leur tour ses apôtres prendront le pain et le vin, le béniront et diront: Ceci est mon corps, ceci est mon sang! Et ce sera son corps, son sang; ils auront changé la nature et transformé les substances. Et sur l'autel dressé de leurs mains, le ciel obéissant à la voix de l'homme, ils auront reproduit la vie, et ils auront de nouveau renouvelé la mort de leur maître. Et puis, les héritiers de leur sacerdoce pourront en leur absence, dans tous les temps, sur tous les points du globe, les prêtres catholiques recevront et réaliseront cette suprême puissance de reproduire et d'immoler un Dieu sur l'autel. Ah! vraiment, l'amour de Jésus-Christ a atteint les limites de l'infini! Ah! son dévouement est sans bornes comme son amour; son amour est vraiment immense comme le monde, et perpétuel comme les siècles, ou plutôt il est immense, il est perpétuel comme l'humanité!

Mais quel est donc le but que s'est proposé Jésus-Christ en reproduisant ainsi sans fin sa mort sur l'autel, et par la main de ses prêtres? Ne pensez pas qu'il en soit de son amour comme des amours humains; ceux-ci ils passent à travers les âmes comme une tempête qui dévaste tout, ou comme ces vents brûlants de l'été, qui ne fécondent rien. Mais il en est autrement de l'amour de Jésus-Christ; s'il se donne aux hommes, c'est pour venir au devant des besoins de l'âme, et comme pour répondre aux besoins de l'humanité. Il s'est créé dans son sang une Église qu'il a faite la triple dépositaire de sa mission auprès de l'humanité; de sa mission de prière, de sa mission d'enseignement et de sa mission d'expiation. Voilà le grand but qu'il se propose par son sacrifice: c'est de féconder cette mission de l'Église chrétienne et de lui assurer un empire irrésistible par la puissance même du sacrifice eucharistique.

Et d'abord, pour parler de cette mission de prière, qui ne sait que nous

Digitized by Google

avons tous un besoin infini de Dieu? Dieu, c'est le soleil de l'âme. Otez le soleil du monde des corps, il n'y a plus de couleurs, de formes, de végétations, la nature se meurt. Otez Dieu du monde des âmes, il n'y a plus de vertus, de mérites, d'onction, plus de vie spirituelle; l'humanité se meurt. Le travail de l'Église, ici-bas, c'est donc d'attirer en quelque sorte Dieu, de s'emparer de Dieu, de s'approprier, de s'assimiler cette vie de Dieu, pour ensuite la répandre sans mesure sur l'humanité. Et comme Dieu ne s'attire que par la prière, la mission de l'Église est donc de prier toujours, de ne cesser jamais de prier.

Mais où donc l'Église trouvera-t-elle cette prière qui a des ailes pour s'élever jusqu'au ciel? Où trouvera-t-elle cette prière assez puissante pour se faire ouvrir les portes éternelles, digne de paraître devant Dieu, de s'en faire écouter et d'en être exaucée?

Mes frères, l'Église sait qu'elle a un pontife qui est à la fois homme et Dieu, et que c'est Jésus-Christ. Elle a appris de l'apôtre saint Paul, qu'au jour de sa carrière et sur l'arbre de la croix, ce pontife a élevé vers son père ses gémissements et ses supplications, qu'il a été écouté, qu'il le sera toujours à cause du respect qui lui est dû. Elle le sait, et voici qu'elle va unir ses larmes à ces larmes toutes puissantes, associer sa voix à cette voix divine; elle a appris de son divin maître, qu'il serait donné à celui qui donne, que le cœur de Dieu ne saurait résister au sacrifice, qu'il se sent pressé de donner beaucoup à qui donne beaucoup, de donner tout à qui donne tout.

Et alors que fera-t-elle? Comme d'elle-même elle n'a pas de titres et de droits, elle s'emparera, sur son autel, de Jésus-Christ qui est sa victime, et de son sacrifice qui est le sien; de ses mérites elle fera ses mérites, de ses droits elle fera ses droits, et alors elle se présentera avec confiance devant le trône de sa majesté suprême, alors elle demandera avec autorité; elle priera, mais avec empire, car si elle demande infiniment, elle donne l'infini, elle donne Jésus-Christ; car si elle demande un Dieu, elle ne donne pas moins qu'un Dieu même, car sur son autel, elle donne Jésus-Christ!

Et voilà le trésor que la Providence vous a donné dans l'Eucharistie! Ah! sachez estimer le don de Dieu, et surtout sachez en user. N'est-il pas vrai que s'il vous avait été donné d'assister au sacrifice du Calvaire, de recueillir ce sang, disons mieux, s'il vous avait été donné de pouvoir vous emparer de la victime, de vous approprier ce sang et cette mort, vous vous seriez cru tout-puissants; vous auriez dit en vous-mêmes: Non, ici-bas on ne résiste pas à un grand amour, à un grand dévouement, comment Dieu résisterait-il à l'amour et au dévouement de son fils immolé pour sa gloire? qu'y a-t-il donc au-dessus des mérites d'une telle victime?

Ranimez votre foi, chrétiens, il vous est donné d'assister au sacrifice adorable; oui, vous dirai-je avec Bossuet, le grand évêque de Meaux, le Calvaire n'est pas à Jérusalem, il est ici; la croix c'est l'autel, chaque jour c'est le vendredi saint; chaque heure un Dieu s'immole, meurt sur l'autel. Sachez donc vous emparer du pontife et de la victime. Vraiment pourriez-vous demander quelque chose de trop élevé avec un si riche présent dans les mains.

Digitized by Google

Non, il ne saurait y avoir de témérité dans le désir, de présomption dans la demande; celui-là a le droit de demander tout qui donne tout; celui-là a le droit de demander l'infini qui donne l'infini, et celui-là a le droit d'espérer Dieu qui donne Dieu même.

Mais si par son sacrifice l'Église a le droit de demander tout à Dieu, elle n'en a pas moins le droit de demander tout à l'homme, et c'est là la puissance de son enseignement. Quelle est la doctrine de l'Église, et en quel précepte se résume-t-elle? En un seul, le sacrifice.

Oui, approfondissez ses préceptes, creusez sa morale, toujours, partout, en toutes manières, sous toutes les formes, vous trouverez le sacrifice. Et comment faire accepter aux hommes une doctrine semblable? Ah! l'Église ne sera pas obéie; ou l'homme va renier sa propre nature, ou il va se soulever avec tous ses penchants, contre de si austères raisons.

Et cependant l'Église commande et elle est écoutée; l'Église commande et elle est obéie. Depuis dix-huit siècles, quels sacrifices n'a-t-elle pas demandé de l'homme, et depuis dix-huit siècles quels sacrifices n'a-t-elle pas obtenu et n'obtient-elle pas encore tous les jours de l'homme? N'en doutez pas, chrétiens, ce qui fait la puissance de sa prédication, c'est son autel. Ce qui donne de l'empire à sa parole, ce n'est pas précisément l'autorité de Dieu au nom duquel elle parle, car d'autre religions invoquent ce grand nom, et il reste stérile; ce n'est pas précisément la grâce que Jésus-Christ attache à sa parole, car la grâce ne subjugue pas les cœurs, on ne le sait que trop. C'est avec cela, sans doute; mais par-dessus tout cela, le miracle de la grande immolation tous les jours accomplie sur son autel. Saint Augustin a dit admirablement que, pour expier nos péchés, c'était assez d'une larme de Jésus-Christ; mais que pour obtenir de nous le sacrifice, il ne fallait rien moins que sa mort. Non, dit ce père, c'est en vain que Dieu m'eût demandé une immolation, j'aurais bien pu en comprendre la nécessité, en sentir l'héroïsme et le mérite, mais jamais je n'en eusse trouvé en moi le courage; il fallait pour me décider à me renoncer moi-même, le spectacle d'un Dieu se renonçant pour moi. Oui, il était besoin de son amour pour m'attirer à l'amour; il fallait son dévouement pour me pousser et m'entraîner au dévouement. Eh bien! nous irons plus loin que le docteur de la grâce, et sans trahir ni l'esprit ni la lettre de l'Évangile, nous dirons que ce n'est point encore assez de la croix, mais qu'il faut l'autel; nous dirons : Cette immolation du Calvaire est quelque chose de trop reculé dans le lointain des âges; cela ne suffirait pas pour décider l'homme à mourir en soi-même; il lui faut quelque chose de plus, il lui faut la présence d'un grand amour, l'actualité d'un grand dévouement. Non, non, un Dieu mort depuis dix-huit siècles ne parlerait point assez énergiquement à nos cœurs; il nous faut le langage d'un amour vivant, l'éloquence irrésistible d'un héroïsme qui s'accomplit à toutes heures et tous les jours, et sous nos yeux, et pour nous!

Et voilà la puissance de l'Église; elle a le droit de demander tout et à tous, parce qu'elle leur offre sur son autel celui qui a tout donné et à tous. Elle a le droit de tout espérer, parce qu'en montrant son tabernacle, elle a le droit de

dire à tous : Vous avez été aimés infiniment ; aimez comme on vous aime ; on se dévoue, dévouez-vous ; on s'immole, immolez-vous ; on meurt, mourez !

Il me resterait à dire quelques mots de l'expiation de Jésus-Christ ; mais je craindrais d'abuser de votre attention. Je m'arrête à ces pensées, et après avoir médité quelques instants cette première partie du mystère eucharistique : un Dieu reproduisant sa mort sur l'autel, nous allons méditer encore un Dieu recommençant tous les jours et perpétuant sa vie dans le tabernacle. — Ce sera le sujet de la seconde partie de ce discours.

Lorsqu'on étudie la foi divine dans les saintes Écritures, on remarque qu'il y a dans Dieu comme un besoin de s'approcher de l'homme, et d'entrer, dès cette vie, en société avec sa créature intelligente. Il y a, dit excellemment Tertullien, une inclination de ce grand Être pour nous, qui l'entraîne vers nous. Aussi l'homme est à peine sorti des mains divines, que déjà Dieu ne peut plus se détacher de son image, et qu'il vient converser avec lui dans le jardin des délices. L'homme pèche ; Dieu se retire. Mais bientôt l'amour l'emporte sur la justice ; Dieu revient à l'homme par le pardon, et il lui promet de se faire un jour le compagnon de son exil et de partager ici-bas avec lui le travail du pèlerinage. Mais ce jour arrive trop lentement au gré de son amour ; dans son impatience, il nous visite par ses anges ; il se met sous les emblèmes du culte qu'il nous révèle ; car ne semblerait-il pas que, par ces apparitions du Seigneur au sein de la loi ancienne, que par ces symboles de la synagogue, Dieu se soit plu en quelque sorte à devancer les siècles et à faire comme un essai de sa future incarnation ? Enfin, la mesure des jours est remplie ; le Verbe, qui est dans la Trinité la révélation que Dieu se fait à lui-même de lui-même, veut être sur la terre la révélation de Dieu à l'homme. Il s'incarne dans les entrailles virginales de Marie ; il se fait homme, l'un d'entre nous, et la génération qui a vécu avec lui peut dire avec l'apôtre saint Jean : Nous l'avons entendu et vu ; nos yeux l'ont contemplé, et nos mains ont touché le verbe de vie. Mais, par la nature même de sa mission, le Fils de Dieu ne peut rester éternellement sur la terre, et c'est l'excès même de son amour qui va le séparer sans retour de l'humanité. Eh quoi donc, chrétiens, est-ce que le mystère des communications divines va s'arrêter tout d'un coup, ou bien le fils de Dieu n'aura-t-il paru sur la terre que pour importer avec soi toutes nos joies dans les cieux, et ne laisser ici-bas qu'un regret plus inconsolable de son absence ? Ne le pensez pas. Il a dit que ses délices étaient d'être avec les enfants des hommes ; il l'a dit, et c'est par l'effet qu'il va prouver la vérité de sa parole. Il institue le sacrement eucharistique, et, grâce à cette divine institution, maintenant il peut remonter dans les cieux, il peut aller s'asseoir à la droite de son Père, et faire la béatitude des anges qui l'appellent. Il saura bien faire des heureux dans le ciel, sans pour cela se condamner à faire des orphelins sur la terre. C'est qu'il a trouvé dans ce sacrement, le secret de se multiplier lui-même sans rien perdre jamais de son indivisible unité. A la voix et par la puissance de ses prêtres, il recommence son existence ; que dis-je ? il reproduit indéfiniment son existence ; il se donne ici-bas autant d'existences qu'il y a de tabernacles et de créatures humaines auxquelles il

est impatient de se donner et de s'unir. Ce ne sont plus maintenant des signes des symboles, symboles sacrés, mais vides comme ceux des synagogues: ce n'est plus seulement une image froide du lui-même, comme ces portraits inanimés que la tendresse d'un père laisse à ses enfants pour se rappeler à leur mémoire: non; c'est Jésus-Christ lui-même présent, Jésus-Christ vivant; il est là, il est sur cet autel, présent à l'homme, comme ici-bas un être humain est présent à un autre être humain, quoiqu'un voile les sépare et les cache l'un à l'autre, ou, si vous le voulez, comme une âme est présente à une autre âme, quoiqu'il y ait entre elles l'enveloppe grossière des organes corporels. Et, en effet, il a dit qu'il serait avec nous jusqu'à la consommation des siècles, et il n'a pas failli à sa parole, et l'Eucharistie a accompli sa promesse en la dépassant. Aussi, dans son amour, a-t-il trouvé le secret de réaliser le grand but qu'il s'était proposé, celui d'étendre, de dilater sans mesure les grands bienfaits de son incarnation.

Par l'incarnation, en effet, Jésus-Christ était dans le monde, mais il n'appartenait qu'à une seule contrée; il vivait parmi les hommes, mais il ne se communiquait qu'à une seule génération et à un seul peuple. Par l'Eucharistie, il reçoit l'immensité et l'immortalité sur la terre. Heureuse sans doute la contrée qui garde l'empreinte divine de ses pas; heureux le siècle qui l'a donné au monde; heureux le peuple qui fut le contemporain de son avènement, le spectateur de ses œuvres et de sa vie: mais nous, chrétiens, nous n'avons rien à envier ni à la Judée, saintement fière d'être la patrie d'un Dieu, ni au peuple évangélisé de ses lèvres, ni à ses apôtres nourris de ses pensées, de ses confidences intimes. Jésus-Christ est avec nous comme il était avec eux, et sa vie est devenu le bien propre, le patrimoine universel de l'humanité, et chaque temple n'est-il pas un autre Bethléem, chaque autel une autre crèche où chaque jour Jésus-Christ renouvelle le mystère de sa naissance, et chaque tabernacle n'est-il donc pas un autre Nazareth, une autre Judée, un autre Calvaire, où se renouvelle tous les jours aussi sa triple vie: la vie cachée de sa jeunesse, la vie publique de son enseignement et la vie souffrante de son martyre? Grâce à l'Eucharistie, les mystères de l'Homme-Dieu se trouvent résumés dans un seul mystère qui se perpétue, qui s'accomplit dans chaque génération; il est donné à chaque être humain de le contempler et d'en jouir comme s'il n'appartenait qu'à lui seul; et, chose admirable! le chrétien retrouve dans son tabernacle tout ce qu'il a lu dans l'Evangile, ou plutôt, pour lui le tabernacle n'est autre chose que l'Evangile, mais l'Evangile animé, l'Evangile vivant, l'Evangile en action. Mais l'Eucharistie n'est pas seulement la consolation des fidèles, c'est encore la gloire, c'est la grandeur, c'est la dignité de la religion. Et ici relevez votre esprit, ranimez votre foi. Un Dieu présent dans le tabernacle, de là la gloire des temples catoliques. Le passé n'a rien vu de plus grand que les temples de la synagogue, et cependant quelle distance, du sanctuaire de Salomon au sanctuaire catholique. Il est vrai que la majesté du Seigneur paraissait dans son enceinte, mais c'était à de rares intervalles et de loin. Mais ici ce ne sont plus des symboles et des emblêmes; ce temple, c'est l'habitation de Jésus-Christ; c'est à la

Digitized by Google

lettre, et dans toute la rigueur du terme, la maison de Dieu : *domus Dei*

Rapprochez maintenant des temples catholiques les temples des communions séparées et qui renient la foi aux sacrements et aux mystères de l'Eucharistie. Qu'y a-t-il là de divin, qu'y a-t-il au moins de sacré, qui sanctifie l'âme et qui porte jusqu'au fond du cœur une émotion religieuse et une impression de divinité? Aussi dirons-nous à nos frères séparés : Voilà l'infirmité de votre religion Votre temple, il reçoit tout de vous et il ne vous donne rien; c'est vous qui faites sa grandeur et sa majesté, mais grandeur mobile et fugitive, majesté d'emprunt et de passage. Quand vous entrez dans son enceinte, c'est vous qui l'apportez avec vous; en sortant, vous l'emportez; présents, vous consacrez l'édifice par vos réunions et par la prière; absents, vous le laissez à sa nullité religieuse; il ne reste plus qu'un édifice vide, ou rien de surnaturel n'habite, qui peut bien témoigner de vos arts et de votre génie, de votre foi, si vous le voulez, mais si ces pierres sont encore le monument le plus grand de vos idées, ce n'est point le palais du Dieu résidant au sein des sociétés humaines; avec le tabernacle votre Dieu a disparu. Eh bien, il en est autrement du temple catholique, grâce à cette présence de Jésus-Christ sous le voile sacramentel, nous possédons la réalité de sa personne aussi complétement, quoique sous une forme diverse, que les élus la possèdent là haut dans la gloire. Et de là cette vénération qui s'empare des âmes au seuil de cette enceinte : on sent qu'ici un nouveau monde commence, et avec lui tout un ordre nouveau de sentiments et d'idées. Quelque chose nous dit au fond du cœur que ce n'est plus ici l'empire des idées terrestres, et la conscience condamne inexorablement tout sentiment ou toute pensée qui ne serait que profane. Aussi, quiconque n'a pas fait mourir en soi jusqu'à la dernière étincelle de la foi, ne peut échapper à je ne sais quelle impression de respect surnaturel; ici il n'y a plus qu'un besoin de l'âme, adorer; plus qu'un élan du cœur, prier; et à ce qui se remue au-dedans de soi-même, tout chrétien s'écrie infailliblement : Oui, ce lieu est saint, ce n'est pas autre chose que le tabernacle de Dieu pour les hommes.

Un Dieu vivant dans le tabernacle! De là la grandeur du sacerdoce catholique; car enfin qui donne au temple ce que le temple possède? n'est-ce pas le sacerdoce? et voilà ce qui met hors de ligne le sacerdoce de l'Eglise. Par là, son ministère n'est pas seulement le plus auguste des ministères, n'est pas seulement le plus utile : c'est un ministère indispensable; c'est plus qu'une gloire pour l'humanité; c'est, à la lettre, une nécessité.

Voyez, au contraire, les ministres des communions qui ne croient pas au Dieu de l'Eucharistie; on peut se passer d'eux dans la religion; on ne peut se passer de prêtres catholiques. Otez les premiers; en se retirant quel vide laissent-ils dans le culte, quel abîme dans la religion? Avec eux, Dieu n'est pas plus présent; sans eux, Dieu n'est pas plus éloigné : ils sont si peu nécessaires, qu'ils peuvent se retirer sans que le temple s'aperçoive de ce que leur présence apporte et de ce que leur absence lui enlève. Mais le prêtre catholique a ses racines dans le cœur même de la religion; il est un besoin essentiel de l'édifice divin. O grandeur incomparable! ce n'est qu'un homme; la

Digitized by Google

religion est divine, et, si l'homme manque, l'édifice divin s'ébranle et chancelle. Que ce prêtre se retire et fasse défaut, il ne laisse plus derrière lui qu'un abîme que rien ne saurait combler. Nul désir qui puisse faire descendre d'en haut ce qui s'est en allé; nul don qui puisse compenser ce bien perdu; nulle promesse et nulle espérance, même divine, qui puissent consoler de cette béatitude évanouie. Oui, le prêtre est si nécessaire, qu'il ne peut vous manquer sans laisser en même temps une religion amoindrie et diminuée à l'infini. Bénissez donc le sacerdoce, âmes chrétiennes; bénissez-le, âmes saintes, âmes à qui le monde ne peut suffire, mais qui avez faim et soif de l'infini; âmes qui devancez par le désir l'éternité, et à qui il faut dès cette vie la possession d'un Dieu même; oui, bénissez le sacerdoce, parce que c'est lui qui a mis sur cet autel ce que dans ce temple vient chercher et demander votre foi. Lorsque vous entrez dans cette enceinte sacrée; lorsque, aux pieds de celui qui est l'ami éternel du cœur de l'homme, lorsque dans la prière, dans l'amour, vous épanchez votre cœur dans son cœur; ou bien aux degrés de ce sanctuaire, dans le plus auguste des sacrements, vous venez prendre votre vie dans la vie, votre être dans l'être de votre Créateur; alors, oui, alors, n'oubliez pas à qui vous devez le bienfait de sa présence et de cette familiarité divine qui l'accompagne; que le premier de vos hommages soit pour Jésus-Christ; mais que le second soit pour le sacerdoce qui vous donne Jésus-Christ même; car le jour où le dernier des prêtres quitterait votre sol, ce jour là Dieu cesserait d'habiter ce monde et de vivre avec vous; ce jour-là votre temple et votre tabernacle ne seraient plus pour vous qu'un souvenir, et la réalité serait remontée et pour jamais dans les cieux.

Jésus-Christ vivant dans le tabernacle, voilà la prééminence de l'Église catholique. Mes frères, quel est le but de la religion? C'est de donner les hommes à Dieu, et en retour de donner Dieu aux hommes; et, par conséquent, la religion la plus parfaite, c'est celle qui donne Dieu à l'homme d'une manière plus complète et plus intime, et telle est la religion catholique par l'institution eucharistique et en vertu du dogme de la présence réelle.

Je ne veux pas vous embarrasser de longs raisonnements ni vous fatiguer par de longues discussions. Je saisis un fait vivant qui s'accomplit sous vos yeux, et je le livre à l'appréciation de votre foi. Voici des églises diverses qui se disputent la mission divine: l'Eglise catholique et les églises de la réforme. Qui a reçu la mission et qui l'usurpe? qui vient de soi-même, qui vient de par Dieu et en son nom? Toutes également prétendent nous donner Dieu en Jésus-Christ; mais qu'elles nous le donnent d'une façon bien différente! Dans toutes les deux, dans toutes, si vous voulez, Jésus-Christ est présent; mais qu'il l'est dans l'Eglise catholique d'une manière admirable! qu'il l'est dans les églises étrangères d'une manière grossière et imparfaite! Le Christ de la réforme, c'est un souvenir qui n'a plus vie sur la terre; le Christ de l'Eglise catholique, c'est quelque chose d'actuel qui n'est pas plus vivant dans le ciel que sur nos autels. Le Christ de la réforme c'est le christ de l'histoire, une simple vision du passé : le christ de l'Eglise catholique, c'est le Christ d'hier sans doute, mais le Christ d'aujourd'hui comme de demain et de tous les siè-

Digitized by Google

cles. Le Christ de la réforme, ah! il est placé si loin dans le passé, il est élevé si haut dans la gloire, que je ne puis le saisir que par la mémoire ou par la foi: le Christ de l'Eglise catholique, il est près de vous, et si près de vous, qu'il est contemporain de votre âge, habitant de votre sol, mêlé à tous les accidents et à toutes les situations de votre existence sur la terre. L'un et l'autre est remonté aux cieux et assis à la droite du Père; mais le Christ de la réforme nous abandonne dans ses grandeurs; aussitôt qu'il est loin de nous, il ne se souvient plus de nous, comme ces faux amis qui ne savent pas résister à une absence: Le Christ de l'Eglise catholique conserve toutes ses inclinations et garde tout son amour dans la gloire, en même temps qu'il se communique à ses élus dans la patrie; il ne sait pas se refuser à ses frères et à ses amis voyageurs encore sur la terre et dans l'exil.

Maintenant, je vous le demande, prononcez: lequel des deux répond le mieux à vos besoins? lequel des deux parle plus irrésistiblement à votre cœur et à votre foi? lequel des deux est plus ami, plus père, par conséquent plus Dieu? Mais aussi de quel côté la mission divine, de quel côté l'Eglise véritable et visiblement envoyée du ciel.

O Eglise catholique! c'est bien vous qui êtes cette société sainte que l'apôtre voyait descendre du séjour et des mains de Dieu même, parée comme l'épouse pour la noce de l'époux céleste, alors que du trône sortait une voix qui disait: Voici le tabernacle de Dieu pour les hommes; ils seront mon peuple et moi je serai leur Dieu, et comme leur Dieu, j'habiterai au milieu d'eux!

Et n'est-ce pas vous, ô Eglise, qui tous les jours faites descendre Jésus-Christ sur vos autels par la voix de vos prêtres? n'est-ce pas vous qui, plus jalouse mille fois de nos consolations que de nos souffrances, multipliez indéfiniment votre Seigneur et maître, afin que devenu le contemporain de tous les âges, devenu le patrimoine et l'héritage de tous les siècles et de tous les peuples, il vienne recommencer, continuer, accomplir sa vie dans chaque génération et jusqu'à la consommation des siècles. Oui, Eglise catholique, vainement on vous dispute vos droits; vous avez trop reçu et vous donnez trop pour n'être qu'une étrangère; vainement on vous conteste votre mission divine; vos titres, c'est votre puissance; vos droits, c'est votre amour; oui, ô Eglise, vous êtes trop aimée pour n'être pas l'épouse, et vous aimez trop pour n'être pas notre mère!

C'est ce mystère de Jésus-Christ reproduisant sa mort et continant sa vie dans l'Eucharistie, qui fait ici-bas, mes frères, toute la consolation de l'Eglise. Souvenez-vous d'Israël au désert: lorsque l'arche du Seigneur l'accompagnait dans sa marche vers la terre promise et partageait ici-bas sa condition et ses destinées, le peuple se consolait auprès d'elle des lenteurs du voyage, et il se faisait de l'arche sainte comme une seconde patrie; prier devant elle c'était toute sa force; offrir devant elle ses holocaustes, c'étaient toutes ses fêtes; la posséder, c'était toute sa joie et tout son bonheur!

Le tabernacle est l'arche de l'Eglise voyageuse dans le désert de ce monde et marchant à travers le temps vers l'éternité. Pour elle aussi, le tabernacle est ici-bas toute la patrie; prier devant l'autel, voilà sa force; y offrir la vic-

Digitized by Google

time qui s'y immole, voilà ses fêtes; posséder son Dieu vivant dans ce tabernacle, voilà son bonheur et toute sa béatitude ici-bas ! Sachons, chrétiens, nous inspirer de ces sentiments de l'Eglise notre mère.

Aussi bien, que cherchons-nous à travers les solitudes de ce monde et sur ces grandes routes qui conduisent à l'éternité ? Hélas! nous cherchons ce qui repose, et nous ne trouvons que ce qui agite; nous cherchons ce qui rassasie le cœur et nous ne trouvons que ce qui irrite le desir. La paix, le rassasiement, la plénitude du cœur ne se trouvent que dans Dieu, et Dieu est près de vous, et, si vous le voulez, en vous. Ah! sachez le reconnaître, et sachez venir vivre près de lui, dans son temple aux pieds de son tabernacle, et alors saintement ravis et saintement transportés à la vue de Jésus-Christ, reproduisant sa mort et continuant sa vie sur l'autel, vous emprunterez au prophète ses paroles et vous vous écrierez comme lui : Oh! qu'ils sont aimés vos tabernacles, ô Seigneur, dieu des vertus ! Mon Dieu, mon âme soupire parce qu'elle est loin de ce qui est son repos et sa vie! Ah! le passereau cherche un abri pour se reposer, et la colombe cherche un nid où déposer sa jeune famille, et mon âme, Seigneur, elle est étrangère ici-bas comme le passereau, errante comme la colombe; quel sera son asile sinon votre temple; son abri, sinon votre autel! Ah! bienheureux, mille fois bienheureux ceux qui habitent dans votre maison, car un jour passé en votre présence vaut mieux que mille jours et mille années écoulées loin de vous ! Que d'êtres, ô mon Dieu, se disputent la gloire et les pompes de ce monde; pour moi, je préfére l'obscurité, l'humilité de votre tabernacle à toutes les jouissances du palais des pécheurs, car c'est dans ce temple que règne le seigneur qui est infaillible dans sa parole et infini dans ses miséricordes ! C'est ici que son amour me donnera tout ce qu'il m'a mérité; c'est ici que sa miséricorde me donnera ce que sa parole a promis; il me donnera sa grâce dans ce monde et pour le temps, et encore sa gloire pour l'éternité!

VARIÉTÉS.

RÉCIT

DES CIRCONSTANCES QUI ONT PRÉCÉDÉ ET ACCOMPAGNÉ LA MORT DE MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE DE PARIS.

Mgr l'archevêque, cerné le vendredi matin par l'émeute dans le quartier de Saint-Étienne-du-Mont, où il était allé administrer le sacrement de confirmation aux jeunes enfants, avait été éloigné pendant deux jours de sa demeure ordinaire, dans l'île Saint-Louis. Il était rentré le samedi soir, 24 juin. Il souffrait cruellement de la continuation de cette lutte sanglante et conjurait

Dieu d'y mettre un terme. Il prit la résolution de tenter les derniers efforts pour parvenir jusqu'aux insurgés et pour les décider à déposer les armes. Il espérait qu'après avoir repoussé toutes les tentatives faites jusqu'à ce moment, ils ne résisteraient peut-être pas à la voix de la religion, dont il était le ministre, à la voix de la croix, pour laquelle le peuple de Paris avait naguère montré tant de vénération. Il ne se dissimulait pas les dangers de son entreprise, soit qu'il fût frappé d'une balle, soit qu'il fût retenu au milieu des insurgés. Il calculait paisiblement ces chances diverses, et disait avec une simplicité touchante : « Ma vie est bien peu de chose! »

Sa plus grande préoccupation était la difficulté d'arriver jusqu'aux barricades, c'est-à-dire d'obtenir le passage et de franchir l'espace qui séparait l'armée des défenseurs de l'ordre, des rangs des insurgés. Il pensa que le chef du pouvoir exécutif ne refuserait pas de lui faciliter ce passage, et, accompagné de deux de ses vicaires-généraux, les seuls que l'émeute ne tînt pas forcément séparés de lui, et qui sollicitèrent la grâce de le suivre dans cette belle mission, il se rendit à pied auprès du général Cavaignac, à l'hôtel de la présidence, le dimanche 25, sur les quatre heures du soir. Son passage à travers les rues et les quais de la grande ville, devenue méconnaissable et transformée en une sorte de camp militaire, fut marqué par mille bénédictions, par mille scènes de touchant attendrissement. Cette population devinait sa pensée et comprenait, avec cet instinct admirable qui la caractérise, qu'avec lui passait un gage de paix, un symbole d'espérance. Les mères osaient franchir le seuil de leurs demeures pour se jeter à ses pieds avec leurs enfants. Sans avertissement préalable, les tambours battaient aux champs, les officiers et soldats rendaient les honneurs militaires, et de bien des rangs partaient ces cris : Vive la Religion! vive la République! vive l'Archevêque de Paris!

Le général Cavaignac ne se borna pas à donner son assentiment aux désirs de l'archevêque; il bénit sa pensée et exprima avec attendrissement l'espérance que cette belle et religieuse démarche serait couronnée de succès. L'archevêque, quoique excédé de fatigue et souffrant depuis plusieurs mois, comme le savent ses amis, prit à peine un instant de repos. Il repartit pour la Bastille. Dans toutes les rues qu'il avait à traverser, et qui venaient d'avoir tant à souffrir, les marques de vénération et de reconnaissance s'augmentaient de tout ce que venaient y ajouter l'horreur de la situation, le péril encore si menaçant, le bruit de la fusillade et du canon qui tonnait à nos oreilles. De jeunes officiers, des gardes mobiles, ces héroïques enfants qui revenaient à l'instant du combat, tout noirs de poudre, couraient à nous et lui pressaient les mains, plusieurs en rappelant que c'était *lui* qui les avait *confirmés* et en le conjurant de ne pas s'exposer davantage; d'autres, lui disant : « Bénissez nos fusils, nous serons invincibles. » Des femmes lui apportaient avec une naïve simplicité du linge et de la charpie, lui demandant que puisqu'il allait au milieu des blessés et des mourants, il voulût bien s'en charger. « Sans doute, leur répondait-il, je vais voir, en passant dans les ambulances, nos pauvres blessés. Mais je me hâte d'arriver aux barricades pour essayer de faire cesser le feu et empêcher qu'il n'y ait de nouvelles victimes. » A mesure

Digitized by Google

que nous avancions dans les rangs de l'armée et que nous touchions au lieu du combat, les officiers, émus jusqu'aux larmes, conjuraient l'archevêque de ne pas poursuivre une tentative périlleuse et probablement sans succès. Ils racontaient de récents malheurs, la mort du général Négrier et de tant d'autres, de plusieurs parlementaires, du général de Bréa et de son aide-de-camp, et les autres catastrophes que nous voudrions ensevelir dans l'oubli. Il répondait avec calme et un sourire de bonté que, tant qu'il lui resterait une lueur d'espérance, il voulait s'efforcer d'arrêter l'effusion du sang. Il avançait donc toujours, visitant en passant les ambulances, bénissant et absolvant avec ses grands-vicaires les mourants, et disant une parole de tendresse et de piété à chaque blessé. Arrivé à l'officier supérieur qui commandait l'attaque, il lui fit connaître l'assentiment donné par le général Cavaignac à sa démarche, et lui demanda en grâce de suspendre un moment le feu de son artillerie et de la fusillade. « Je m'avancerai seul avec mes prêtres, ajouta-t-il, vers ce peuple qu'on a trompé. J'espère qu'ils reconnaîtront ma soutane violette et la croix que je porte sur la poitrine. » Cette prière fut accueillie, et malgré la gravité de la situation, l'ordre fut donné de suspendre le feu. Plusieurs gardes nationaux conjuraient l'archevêque de leur permettre de le suivre, et, s'il le fallait, de mourir avec lui. Il ne le permit pas. Un brave ouvrier obtint seul la permission de marcher devant lui en portant la grande palme verte qu'il avait choisie pour symbole de ses intentions pacifiques. Quelques autres s'attachèrent à ses pas et le suivirent en trompant sa vigilance.

Nos espérances étaient dépassées. La barricade avait cessé son feu et ses défenseurs paraissaient montrer des dispositions moins hostiles. A cette bonne nouvelle, l'archevêque traverse la place de la Bastille, court avec ses grands-vicaires vers l'entrée du faubourg Saint-Antoine, et en un moment se trouve au milieu des insurgés descendus sur la place, auxquels se mêlent plusieurs soldats, empressés sans doute de fraterniser. Mais en un clin d'œil quelques collisions éclatent; le cri : « Aux armes! à nos barricades! » retentit; un coup de fusil part accidentellement, nous le pensons, et aussitôt la terrible fusillade recommence avec énergie. Il était huit heures et demie du soir. L'archevêque avait tourné la barricade, il était entré dans le faubourg par le passage étroit d'une maison à double issue, et s'efforçait d'apaiser du geste et de la voix, la multitude qui semblait vouloir l'entendre et applaudissait à sa démarche, quand une balle l'atteignit dans les reins. « Je suis frappé, mon ami, » dit il en tombant. à l'ouvrier qui portait la palme verte. Les insurgés s'empressent autour de lui, le relèvent dans leurs bras et l'emportent, par des issues qui leur sont connues, chez le curé de Saint-Antoine; la plupart en lui donnant des marques de vénération et d'amour, et en répétant : « Quel malheur! il est blessé, notre bon père, notre bon pasteur, qui était venu pour nous sauver. » Dans ce court trajet, une balle frappe aussi, mais d'un blessure moins grave, un fidèle domestique qui avait réussi à suivre son maître.

Des deux grands-vicaires, séparés un instant de leur archevêque par la confusion d'un pareil moment, l'un erra une partie de la nuit sans pouvoir pénétrer auprès du prélat, qu'il ne rejoignit que le matin; l'autre, jeté auprès de

Digitized by Google

la colonne de juillet, y resta quelque temps exposé au feu de la barricade, puis traversa en courant la place de la Bastille, au milieu du croisement des balles, qui n'atteignirent que son chapeau. Il apprit bientôt la blessure de l'archevêque, le lieu de sa retraite, et put s'y faire conduire en obtenant le libre passage par quelques maisons du faubourg. Il trouva le vénérable prélat entouré, au presbytère de Saint-Antoine, des soins les plus affectueux et les plus dévoués. Il était couché par terre, sur un matelas, comme un de ces blessés qu'il venait de visiter. La paix et la sérénité étaient sur son front. Son grand-vicaire, qui venait d'apprendre toute la gravité de sa blessure, se jette à genoux à côté de lui en lui baisant les mains et en lui redisant les paroles si souvent répétées dans les heures précédentes : *Bonus Pastor animam suam dat pro ovibus suis. — Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis.* L'archevêque lui dit aussitôt : « Grâces à Dieu, vous n'êtes pas blessé. Je suis heureux de vous avoir auprès de moi, et tous les bons prêtres qui m'environnent. Je ne manquerai pas de secours spirituels. » Dans la première heure, la douleur ne fut pas fort vive et n'annonçait pas au blessé l'extrême gravité de sa situation. Toutefois, les médecins, sans avoir perdu tout espoir, craignaient qu'il ne passât pas la nuit, et il devenait nécessaire de lui faire connaître la vérité. Cette douloureuse démarche fut rendue facile par le pieux pontife. Dès qu'il se trouva seul avec son grand-vicaire : « Vous avez un devoir d'ami fidèle à remplir, lui dit-il; vous devez m'avertir de ma situation ; ma blessure est-elle grave ? — Oui, monseigneur, très-grave ; mais nous ne sommes pas sans espoir, et nous prierons tant pour vous ! — Il est probable que j'en mourrai, n'est-ce pas? — Oui, monseigneur, humainement, il est probable que vous en mourrez. » Il se recueillit sans rien perdre de son calme, et levant les yeux vers le ciel : « Mon Dieu, je vous offre ma vie, acceptez-la en expiation de mes péchés et pour arrêter l'effusion du sang qui coule. Ma vie est bien peu de chose; mais prenez-la. Je mourrais content, si je pouvais espérer la fin de cette horrible guerre civile, si mon sacrifice terminait tant de malheurs. » Il répétait souvent : « Mon Dieu , mon Dieu, je remets mon âme entre vos mains. — *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.* — Je vous ai offensé, je ne vous ai pas assez aimé! Ayez pitié de moi, selon votre grande miséricorde. » Il goûtait ce mot de *miséricorde* et disait : « Les souffrances mêmes que vous m'envoyez sont un gage de votre miséricorde, puisqu'elles m'aident à purifier mon âme et à faire pénitence. » Puis revenant vers la pensée de son cher troupeau, si cruellement frappé : « Dites-leur bien, dites aux ouvriers que je les conjure de déposer les armes, de cesser cette lutte atroce, de se soumettre aux dépositaires du pouvoir; certainement le gouvernement ne les abandonnera pas. Si l'on ne peut leur procurer du travail à Paris, on leur en donnera ailleurs. Dites-leur, pour leur plus grand bien, qu'ils se décident à partir. »

On lui faisait remarquer que le feu avait cessé peu après sa démarche et qu'on était plein d'espérance qu'il ne recommencerait pas le lendemain. Cette pensée semblait apporter du baume sur sa terrible blessure.

Une inquiétude paraissait altérer la sérénité de son âme et la joie de son

Digitized by Google

dévouement; il la communiqua avec l'expression d'un vrai chagrin au confident intime de ses pensées; c'était la crainte que son héroïque démarche ne fût trop exalté par les hommes. « Après ma mort, disait-il en soupirant, on va me donner des éloges que j'ai peu mérités. » Les âmes chrétiennes apprécieront l'héroïsme de son humilité presqu-à l'égal de l'héroïsme de sa charité. Il appelait à son secours Marie, à laquelle il donnait le nom de Mère. Il récitait alternativement le *Sub tuum præsidium*, la prière de saint Bernard : « Souvenez-vous, ô très-pieuse vierge Marie, etc., » et ces paroles : « Priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. » Il invoquait les anges, et, parmi les saints, surtout saint Denis, son patron et celui de l'église de Paris, qui avait le premier versé son sang pour son Église.

Il demanda bientôt au grand-vicaire de recevoir sa confession. Peu après il lui demanda le Viatique. Il était près de minuit. Pendant les préparatifs de cette pieuse cérémonie, il se plaignait que les douleurs, devenues plus vives, l'empêchassent de se préparer suffisamment à la communion qu'il allait faire. « Aidez-moi, disait-il, parlez-moi du Saint-Sacrement; » et il entrait avec recueillement dans les pensées de foi et de piété qui lui étaient suggérées.

Son secrétaire particulier, averti par un prêtre dévoué qui avait franchi, sans craindre le danger, l'espace qui nous séparait de l'Archevêché, était arrivé avec un second domestique. M. le curé de Sainte-Marguerite était aussi accouru à la triste nouvelle. Le bon prélat disait à tous de bonnes et suaves paroles avec une parfaite liberté d'esprit. Il bénissait ses domestiques, et spécialement ce fidèle serviteur blessé à côté de son maître, qui s'était traîné de son matelas auprès de lui pour lui baiser encore une fois la main. Ils sanglotaient en l'entendant leur demander pardon des impatiences qui avaient pu lui échapper avec eux.

Cependant tout était prêt pour la réception des derniers sacrements. Les prières ayant commencé, il y répondait avec calme au milieu de l'émotion des prêtres qui l'entouraient. Après avoir reçu l'Extrême-Onction, il renouvela avec fermeté la profession de sa foi, et spécialement de sa foi à la présence réelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le sacrement adorable de l'Eucharistie qu'on venait d'apporter. Le prêtre lui ayant dit que Jésus-Christ, qui avait souffert et qui était mort pour le salut du monde, venait le visiter et descendre dans son âme pour être sa force, pour l'aider à souffrir et à mourir aussi pour le salut de son troupeau, il se recueillit, goûta cette pensée, et reçut, avec une sainte émotion, le Viatique des mourants.

Tout le reste de la nuit fut accompagné de souffrances cruelles. Les plaintes qu'elles lui arrachaient étaient accompagnées de nouveaux élans de piété : « Mon Dieu, que je souffre! — *Non est dolor sicut dolor meus.* Je vous offre mes souffrances; que ma volonté ne s'accomplisse pas, mais la vôtre. Mon Dieu, je vous aime; vous êtes mon père, le meilleur et le plus tendre des pères. » Puis, revenant encore à son cher troupeau : « Mon Dieu, si je souffre, je l'ai bien mérité, moi; mais votre peuple, votre pauvre peuple, faites-lui miséricorde. — *Parce, Domine, parce populo tuo, ne in æternum irascaris nobis.* »

Digitized by Google

Le matin, le docteur Cayol, son médecin et son ami, était enfin parvenu à le rejoindre, ainsi que le grand-vicaire qui en avait été violemment séparé la veille. On chercha les moyens de transporter l'auguste blessé à l'Archevêché. Le maintien des barricades rendait ce projet presque impossible. Les insurgés, qui avaient veillé en silence pendant toute la nuit autour de l'asile qui avait reçu le bon pasteur, venaient avec anxiété chercher de ses nouvelles. Les hommes, les femmes, les enfants montraient la plus vive émotion et laissaient couler des larmes en apprenant la triste réalité. Les grands-vicaires, M. le curé de Saint-Antoine, les autres prêtres présents, y ajoutaient le récit des paroles admirables par lesquelles le bon pasteur les conjurait de déposer les armes et de profiter du délai qui venait de leur être accordé pour faire leur soumission ; on leur répétait surtout le vœu si ardent du pontife blessé à mort : « Que mon sang soit le dernier versé. » Ils baissaient la tête avec une vive douleur, et nous ne doutons pas que l'impression profonde produite dans l'immense faubourg par le dévouement pastoral n'ait contribué pour beaucoup à rendre la dernière résistance peu longue et à hâter la pacification générale.

Vers une heure, dès que le chemin fut ouvert, l'archevêque fut placé sur un brancard fabriqué à la hâte ; des ouvriers du faubourg, des soldats, des gardes nationaux, réunis par une affection et des regrets communs, ne se disputaient plus que l'honneur de porter ce précieux fardeau. Un cortége formé à la hâte, de soldats et d'officiers des différents corps se mit en marche avec les prêtres, les médecins, les serviteurs du prélat : une longue haie de peuple pénétré de respect, de douleur, d'admiration, la garde nationale et les troupes pleines des mêmes sentiments, et rendant les honneurs militaires, l'accueillaient sur son passage. On se jetait à genoux et l'on faisait le signe de la croix comme devant les reliques d'un martyr. Des prêtres accourus de tous les points de Paris le reçurent à l'Archevêché tout baignés de larmes, mais aussi tout fiers de la gloire si sainte de leur pontife. Paris tout entier partageait ce double sentiment, et au milieu de si grands malheurs, ce malheur semblait dominer tous les autres. La paix, la sérénité, la piété de l'archevêque étaient toujours les mêmes, à mesure que le mal faisait de plus profonds ravages. Il bénissait les soldats de son escorte, tombés à genoux autour de son lit ; il répondit à ses grands-vicaires et aux membres de son chapitre, de son clergé, de ses séminaires, se pressant autour de lui, « que ce n'était pas pour sa guérison qu'il fallait prier, mais pour que sa mort fût sainte. » Il baisait souvent avec piété un crucifix qu'on lui présentait, en lui rappelant que c'était le souverain pontife qui le lui avait envoyé comme un gage de sa tendresse paternelle, et qui y avait attaché des indulgences pour l'article de la mort.

Les plus illustres médecins et chirurgiens de la capitale avaient inutilement été appelés : tout espoir était perdu. Son agonie commença le mardi vers midi. Depuis ce moment jusqu'à quatre heures et demie, heure de sa mort, les prières de la recommandation de l'âme furent récitées à travers les sanglots d'une nombreuse assistance de prêtres, de gardes nationaux, d'hommes

Digitized by Google

de toutes les conditions. Quand enfin le saint archevêque eut rendu le dernier soupir, un des grands-vicaires ayant rappelé aux prêtres présents, et tout baignés de larmes, quelques-unes des plus touchantes paroles du martyr de la charité, tous étendirent la main sur son corps et jurèrent de consacrer, à son exemple, leur vie et jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour la gloire de Dieu et le salut de leurs frères.

Ce serment, tout le clergé de Paris et de la France le répète, et il le tiendra.

ÉLOGE FUNÈBRE DE M. CHATEAUBRIAND

PAR M. L'ABBÉ H. DUCLOS, VICAIRE DES MISSIONS ÉTRANGÈRES (1).

Il n'entre pas dans notre dessein, dit l'orateur, de retracer même à grands traits, cette vie qui fut si agitée, si remplie, si militante ; suivez-moi, Messieurs, dans l'exposition de ces deux idées : d'abord comment Chateaubriand a servi la cause catholique ; en second lieu, comment la Religion a servi Chateaubriand ; noble échange de services entre un fils illustre et une mère plus illustre encore, beau cercle d'amour, d'où s'échappent des rayons lumineux pour nos esprits, et des traits brûlants pour nos âmes.

Chateaubriand, Messieurs, a exercé sur son siècle une action visible, incontestable ; il n'enseigna pas sans doute le christianisme avec une puissance de conception et d'ordonnance métaphysique : il n'eut pas de vastes formules dogmatiques ; il ne procéda pas par ces larges argumentations qui saisissent, subjuguent, terrassent l'âme en peine de la vérité. Non. — Mais il a parlé de la Religion chrétienne, que la veille encore l'impiété du dix-huitième siècle outrageait au nom de la philosophie et des arts, il en a parlé dans une langue qu'on ne connaissait pas ; il l'a montrée grande, sérieuse, poétique, éminemment favorable aux beaux-arts, au bon goût et au génie ; il a offert aux âmes inquiètes une direction nouvelle ; il a pris dans ses mains le flambeau de la foi, et il a prouvé que cette foi, antique héritage de nos pères, ne saurait périr, parce qu'il en jaillit d'éternelles étincelles.

Voilà ce que Chateaubriand a fait ; il a enseigné, dans la mesure de sa position laïque, le christianisme que tant d'hommes avaient oublié, ou qu'ils n'avaient appris que pour le blasphémer ; et la France, l'oreille pieusement tournée vers son poète catholique, l'a écouté longtemps. Sa mission maintenant est remplie ; d'autres sont venus, et viendront après lui, et feront retentir le tonnerre de la vérité religieuse dans l'éclat d'une démonstration directe, et avec l'autorité d'une logique triomphante !... Pour lui, il a assez combattu ; son nom est inscrit parmi tous ces laïques des premiers siècles de l'Église, les Justin, les Athénagore, les Lactance, apologistes séculiers qui fleurirent dans ces grandes époques de controverse ardente. Que le poète breton dépose sa

(1) Nous regrettons vivement que cet éloge nous soit parvenu après la composition du *numéro*. Nous ne pouvons en donner que des extraits, mais ils suffiront pour démontrer que le jeune orateur a loué dignement celui que pleurent la Religion et les lettres.

Digitized by Google

cuirasse de combat et sa plume infatigable! qu'il se repose maintenant dans l'hospitalité éternelle!...

Chateaubriand n'agit pas seulement par ses écrits sur les contemporains; il rayonna autour de lui par le seul pouvoir de sa personnalité et de son exemple; il était chrétien en spéculation et en pratique; et on se disait, en voyant ce grand esprit croire et pratiquer : « Donc il y dans cette religion, suivie avec amour par un tel homme, de la force attractive; un génie si indépendant ne resterait pas une heure dans un culte agonisant ou mort. « Il n'était pas de ces êtres follement présomptueux, qui prétendent s'approcher de Dieu sans médiateur, qui se font leur propre révélateur, leur propre messie; il n'imitait pas une si calamiteuse confiance; il ne pensait pas pouvoir s'élever jusqu'au ciel par le seul effort de ses propres mérites; le Christ, voilà la colonne sur laquelle il appuya toujours son pélerinage, ses labeurs, son espoir! Il croyait comme le plus humble des chrétiens.

Chateaubriand croyait, et ce fait vivant de sa croyance était saintement contagieux; il donnait à réfléchir à ses adversaires; il fixait les natures flottantes; il troublait ceux qui étaient assis à l'ombre de quelque négation.

Voilà, messieurs, comment se pose la personnalité de Chateaubriand dans la défense de la cause catholique; il a servi la Religion par ses écrits et par l'éloquence vivante de ses exemples; il est le Christophe Colomb du catholicisme; car il eût foi, malgré les tempêtes qui grondèrent autour des vieux autels, à la grande *inconnue* du temps, à la Religion; il est le Hildebrand du dix-neuvième siècle; il régénéra la Religion, non en elle-même, mais dans l'estime des âmes; ou plutôt, il n'y eut que deux hommes, deux puissances organisatrices à l'entrée de ce siècle, comme deux géants à l'entrée d'un nouvel univers; Napoléon et vous, Chateaubriand! L'un avec l'épée, l'autre avec la parole! La poudre à canon, la boussole, l'imprimerie, furent pour le seizième siècle une incalculable puissance d'avenir; le *Génie du Christianisme* ouvrit pour le dix-neuvième siècle un monde nouveau, en ralliant les intelligences errantes et démoralisées. Oh! que c'était un combat saintement beau à voir pour les anges et pour les hommes, que celui de notre illustre mort avec les puissances de l'impiété et du doute! Il n'y avait que deux choses alors : la parole et des armées; il n'y avait que deux conquérants; l'un dans les régions de la pensée, l'autre sur le champ de bataille. Et, tandis que Napoléon soulève des masses de populations énormes, écrase l'ennemi de sa promptitude et de ses forces gigantesques, précipite des torrents de soldats avec la rapidité de la foudre, notre conquérant pacifique ébranlait des masses de sainte harmonie dans sa prose inimitée, faisait crouler des montagnes de préjugés devant la mélodie de ses accents religieux, et prenait un superbe plaisir à passer le char de sa poésie, aux roues brûlantes, sur la morgue de ce dix-huitième siècle si calomniateur. Non, messieurs, on ne peut voir au commencement de ce siècle que deux hommes, le premier consul, dont l'épée rouvrait les églises; Chateaubriand, dont la parole y appelait les nouvelles générations.

Levez-vous maintenant autour de votre père, noble essaim de défenseurs

Digitized by Google

du christianisme, que nos cinquante dernières années ont vu éclore . levez-vous! *Votre maître* a donné le signal! Levez-vous, vous tous ses enfants intellectuels, génération spiritualiste, née de l'impulsion que donna le grand homme! Vous, calme auteur des *Recherches philosophiques*, venez avec l'étincelant auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg!!...* Que *l'Essai sur l'Indifférence* manifeste au monde une éloquence dominatrice! Voilà la vieille église de Notre-Dame, dont les voûtes résonnent d'accents inaccoutumés; Frayssinous y installe hardiment la controverse chrétienne, qui y sera reprise vingt ans plus tard, et continuée avec une parole de feu.....

Après avoir démontré comment Chateaubriand a servi la cause catholique, l'orateur examine en second lieu comment la Religion a servi Chateaubriand.

II. Messieurs, pour être juste envers les hommes et les choses nous devons reconnaître que, si Chateaubriand est la clef du mouvement religieux de notre siècle, la Religion à son tour est une des clefs du talent et de l'unité puissante de la vie de Chateaubriand.

On ne peut remonter en effet le noble sentier de cette vie, si longue et si courte à la fois, sans retrouver la trace de cette énergie interne qui a fécondé saintement ses travaux; nous avons toujours admiré *cette foi forte et antique* qui anima les actions comme les écrits du premier écrivain de ce siècle..., foi, hélas! qui a manqué à tant d'écrivains de notre temps. Chateaubriand, dès son début, eut le bonheur de rencontrer le roc inébranlable des vraies croyances; il découvrit dans l'héritage de sa mère, dans le Catéchisme, cette chaîne mystérieuse qui unit cette vie si courte, à la vie qui se prolonge sans fin; et voilà pourquoi, selon une expression heureuse, immobile dans la mobilité de ses situations diverses, il nous épargna le scandale de cette perpétuelle rotation d'opinions et de sentiments en matières religieuse et philosophique, à laquelle nous avons été contraints d'assister de nos jours. Oui, c'est sa foi qui écarta de sa vie de penseur ce vent délétère des variations. Il croyait; il se reposait calme dans la tranquille possession du vrai.

Messieurs, Chateaubriand s'avisa bien vite d'une chose; il se dit qu'il y avait nécessairement un plan de Dieu sur ce monde. Cela étant, il faut invinciblement en venir à croire, à s'incliner devant une religion traditionnelle; car nos intelligences n'ont pu être faites pour le doute, et nos cœurs pour le désespoir.

Il est de toute évidence pour le croyant, que Dieu étant antérieur à l'homme, a dû pourvoir aux besoins de sa nature élevée; donc, avant la naissance de l'homme, il a préparé son berceau; celui-ci a dû trouver la Religion toute faite. Quelle absurdité qu'un enfant venant à la vie eût à composer lui-même son lait, à connaître son hygiène, à forger le système de sa nourriture! Non, non, le christianisme tout fait, voilà le soin maternel d'une Providence, qui n'est pas un vain mot, envers l'éternelle enfance de l'esprit humain.

Hélas! pourquoi de cruels déchirements étaient-ils réservés à ses vieilles années? Ils avaient long-temps marché dans la même foi, ils étaient nés sous le même ciel, le poète et le prêtre éloquent (1) qui fit croire d'abord à la

(1) L'abbé de Lammennais.

Digitized by Google

renaissance de Bossuet parmi nous. O mon Dieu, pourquoi cette noble intelligence est-elle tombée de son trône d'or? Pourquoi le prêtre a-t-il erré d'erreur en erreur, comme de rivage en rivage? On dit que le Rhin, en certains lieux de son cours, disparaît subitement au milieu des sables, sans qu'on sache où il a fui. Mais enfin le fleuve s'en va rejoindre l'Océan..... Oh! si le compatriote illustre de celui qui est mort à la vie naturelle renaissait à la vie de la foi! Oh! si l'intelligence qui a disparu dans des sables arides retournait à l'océan de toute vérité et de tout amour! Mais revenons à Chateaubriand, Messieurs. Je disais que la Religion fonda cette unité doctrinale, cette suite pleine d'homogénéité que nous aimons à rencontrer: toutes les défections ont passé devant notre héros, comme des coups de vent à travers les arbres; elles n'ont rien emporté de lui; il crut toujours complètement; cela est beau! Autour de lui, la mobilité fut érigée en système, lui ne vacilla pas plus que le rocher de Saint-Malo, qui gardera sa cendre solitaire.

J'ai hâte d'arriver au troisième grand service que la foi rendit à celui qui, en nous quittant, s'est endormi dans les bras de la mort. Ne nous y trompons pas, c'est la religion qui soutint la fierté de Chateaubriand; il aimait passionnément la liberté; la liberté, l'honneur, étaient ses deux idoles; on lui a rendu la justice de reconnaître qu'il travailla constamment à une réconciliation entre la liberté moderne et la légitimité royale; nous parlons beaucoup de liberté, mot sonore qui tombe trop souvent incompris de nos lèvres. Chateaubriand, chrétien de cœur et d'âme, pouvait en parler légitimement; nous oublions trop que la liberté véritable et l'esprit chrétien sont inséparables; la liberté, c'est avant tout le sentiment de notre dignité, de notre liberté d'homme. Or, c'est le Christ Jésus qui a dit: « On peut enchaîner votre corps, mais votre âme est libre; vous êtes le temple de l'Esprit saint. Comprenez-vous vous-même, respectez-vous tout le premier, alors vous pourrez rire de tous vos oppresseurs. » — Messieurs, les hommes qui ont pu suivre le mouvement des choses depuis cinquante ans, qui ont pu admirer l'âme inflexible de notre écrivain, restant toujours debout devant nos oppressions politiques, ne se demandèrent peut-être jamais à quelle racine tenait cette dignité toujours soutenue, ce je ne sais quoi de fier et d'incorruptible qui l'arracha à tout tyrannique ascendant.... — Croyez-m'en, Messieurs, Chateaubriand, à la noblesse de sa nature personnelle joignait un christianisme profond. Il avait fait alliance avec l'autre vie, il avait entrevu les splendeurs de l'âme humaine, de cette partie de nous-même qu'il appelait *la plus riche moitie de notre être;* et voilà pourquoi toute servitude, d'où qu'elle vînt, provoquait ses frémissements. O grand homme, au milieu de l'affaissement des caractères que nous ont offert nos tempêtes sociales, au milieu de tant de natures incohérentes que nous avons vu s'allanguir dans mille circonvolutions, et se souiller à toutes les infidélités, vous reposez doucement notre regard! La postérité ne se lassera pas d'admirer votre fidélité à d'augustes infortunes! Cela est donc vrai, les natures fières sont les plus fidèles. Toute infidélité du cœur est avant tout une bassesse de l'âme! Cela est donc vrai, il se passe des choses sublimes dans l'âme de l'homme, quand le christianisme élève ses sentiments et ses idées, quand il établit dans notre cœur une échelle d'ascension mystérieuse et tous

Digitized by Google

les degrés du ciel. Le chrétien, voilà donc le seul *roi qu'on n'attelle à aucun char de triomphe!!..-*

Enfin, Messieurs, la suprême chose dans laquelle la religion a servi Chateaubriand, c'est à l'heure de sa mort. C'est un point immense d'avoir le respect des hommes durant sa vie, et nul ne l'eut plus que Chateaubriand, et d'une manière si continue. Mais il reste une question plus immense encore : après avoir joui du respect public dans cette vie, il s'agit de s'assurer l'estime de Dieu dans l'autre. Chateaubriand est mort comme il avait désiré mourir, en bon chrétien (1). Un prêtre était aux côtés de Chateaubriand, il lui a conféré ce touchant sacrement des malades qui nous soulage dans l'enfantement laborieux de notre immortalité. Ah! Messieurs, on a beau être un génie, avoir prêté à la philosophie une langue éloquente, avoir écrit des phrases ravissantes... franchir la mort est terrible pour tout le monde, ponr un écrivain surtout! Tout homme doit rendre à Dieu un compte sévère de l'exercice de ses facultés, le génie plus que les autres, à proportion de ce qu'il a reçu. La vie et nos facultés brillantes ne nous appartiennent pas, elles nous sont *prêtées*. Malheur donc au génie qui abusa des dons de Dieu pour tromper ou pour pervertir son siècle; sa responsabilité est épouvantable, elle est plus infinie que l'univers, plus pesante que les montagnes, plus longue presque que l'éternité!

Mais Chateaubriand a pu se dire, quand il était à demi-penché sur les gouffres de l'Eternité : « Je meurs content; ce que Dieu m'avait concédé de plus qu'aux foules, je le lui ai dédié, rendu, consacré; si mes œuvres survivent sur la terre au naufrage de moi-même, je ne porterai pas éternellement le remords de me dire : — J'ai tourné contre Dieu ses propres dons! Je sais combien les masses sont des logiciennes terribles; les penseurs ne peuvent pas énoncer un plan, écrire une ligne, que les foules ne soient impatientes de les appliquer, de les convertir en action sur-le-champ; mais je n'ai jamais conseillé à personne que l'honneur, la fidélité à la vertu, à la Religion, à la justice, à la patrie; je meurs content! »

Ainsi la Religion a servi Chateaubriand jusqu'au moment où s'est achevé le dernier battement de son cœur; elle est venue à son lit d'agonie consacrer, par une dernière bénédiction, la transition de son âme au monde futur. Heureux ceux dont la Religion adoucit par la prière, par le pardon et par l'espoir, les derniers instants sur les chemins de cette vallée, à qui le Seigneur dit : « Je te donnerai le repos, car tu as trouvé grâce devant moi! »

Et nous, messieurs, instruisons-nous devant cette illustre vie que nous avons perdue : nous avons payé la dette de la religion envers cette plume chrétienne qui lui consacra la plus grande partie de ses veilles; mais nous, qu'au sortir de cette cérémonie religieuse, et en présence d'une telle mort, nous emportions de saintes pensées. Répétons-nous à nous-mêmes ce que disait un membre de l'Université de Paris, il y a trois cents ans, alors que soudainement arraché par la grâce à ses rêves d'ambition, il sentit la palpable évidence

(1) « Je me prépare à mourir citoyen libre, royaliste fidèle et chrétien persuadé. » Extrait d'une lettre de Chateaubriand.


Digitized by Google

de cette maxime évangélique: « Que sert à l'homme de gagner le monde en tier, s'il vient à perdre son âme! »

Ah! Messieurs, un de vous, je ne sais qui, a dit dans ses ferventes et lucides heures, ces bonnes paroles: « Quelle vanité de consumer ses jours pour apprendre à la postérité des deux ou trois syllabes muettes qui composent notre nom! » Eclatant aveu qui partait d'une âme naturellement chrétienne! Non, les carresses de nos contemporains ne franchissent pas la tombe avec nous; les seules actions, faites au nom de Dieu, nous accompagnent dans le monde éternel!

Vous tous hommes d'élite, qui entourez ce cercueil illustre, vous dont la France connaît et aime la gloire, il vous convient, selon le langage du grand apôtre, de marcher dans la vérité et de faire la vérité; de déserter les autels de ces religions vagues, impalpables, tout individuelles, que nous nous sommes criminellement forgées nous-mêmes, et de nous attacher à la seule religion positive qui soit au monde, et que nous tenons de Dieu, à cette religion chrétienne qu'Augustin, Pascal, Bossuet, trouvèrent *assez divine,* pour s'y abreuver de lumière et d'amour. Vous ouvrirez dignement ainsi, messieurs, cette ère nouvelle, inconnue, dans laquelle nous entrons.

Et vous, grand homme, dont l'absence nous réunit ici devant Dieu, vous, dont la mort est si instructive, homme de bien, noble intelligence qui auriez pu vous familiariser aux bruits des applaudissements, et vous ennuyer de l'éclat des lauriers, si le cœur humain pouvait cesser d'être avide..... il nous est doux de penser que vous n'êtes pas perdu tout entier pour nous, que nous pouvons jeter un pont sur l'abîme de la mort, le franchir sur l'aile puissante de la prière chrétienne, et vous atteindre au haut de votre sérénité; nous tous catholiques, qui avons trouvé des traces lumineuses dans vos écrits et des encouragements dans vos exemples, nous vous apporterons le faible mais collectif hommage de nos humbles prières; et le sang du Christ Jésus qui va couler sur l'autel de l'auguste sacrifice, suppléera nos supplifications imparfaites.

Avant de redire notre suprême adieu, je rappellerai un de ces éclairs prophétiques qui travesèrent votre génie; vous avez dit: « Un avenir sera, un avenir puissant, libre, dans toute la plénitude de l'égalité évangélique. » Puisse-t-il ce dernier oracle de votre génie se réaliser! Puisse chacun de nous apporter sa pierre pour l'édifice de l'avenir, y coopérer par la pratique sincère de la prière et des sacrements! Puissions-nous tous être des croyants humbles et fermes, des citoyens libres dans la sainte acceptation du mot, des chrétiens pratiques et conséquents, afin que, lorsque nous quitterons les pâles lueurs de cette terre, il nous soit donné, comme à nos frères qui vécurent avant nous, d'aller contempler la lumière dans la lumière.

Marie-Dominique-Auguste Sibour, évêque de Digne, est nommé archevêque de Paris. Cette nomination sera accueillie avec joie dans toute la France, et le diocèse de Paris se félicite d'avance d'avoir pour modèle, pour guide, l'illustre auteur des *Institutions diocésaines.*

Digitized by Google

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME,

par l'abbé LACORDAIRE.

7e CONFÉRENCE.

Le résultat de nos conférences antérieures, c'est que Dieu est non-seulement le principe et la fin de l'homme, mais qu'il est aussi le moyen de l'homme, c'est-à-dire le moyen par lequel l'homme arrive à sa fin qui est Dieu, et Dieu est le moyen de l'homme en ce sens, que la connaissance de Dieu est la perfection et la béatitude de son intelligence, et que l'amour de Dieu est la perfection et la béatitude de sa volonté. Ainsi, connaître Dieu, aimer Dieu, voilà la fonction de l'homme; il s'en suit de là, sans avoir besoin d'aucune autre démonstration, que l'homme est un être religieux, car la religion n'est pas autre chose que le commerce de l'homme avec Dieu; et puisque la perfection et la béatitude de l'homme ainsi que je l'ai établie, consiste à connaître Dieu, à aimer Dieu, Dieu qui est la vérité et qui est le bien, il s'en suit qu'il existe entre Dieu et l'homme, un véritable et perpétuel commerce, ce qui constitue la religion.

Ainsi, sans autre développement, et en m'arrêtant à ce point de nos déductions antérieures, sans parler de ce que je serai obligé de vous dire d'autres années sur la religion, j'ai le droit de conclure que la fonction de l'homme est une fonction religieuse, que sa destinée est une destinée religieuse, que sa vocation est une vocation religieuse.

Mais l'homme n'a-t-il que cela à faire? De ce que Dieu est son principe, sa fin et son moyen, en résulte-t-il qu'il a accompli toute sa destinée, quand il a commercé avec Dieu, quand il a connu Dieu et aimé Dieu? Non, très-certainement. Car, ainsi que nous l'avons vu, l'homme n'est point seulement en rapport avec le monde supérieur dont Dieu est le point suprême; l'homme est au centre de la création, il a des rapports avec le monde inférieur à lui qui est la nature, et avec le monde intermédiaire qui est lui-même et l'humanité. Par conséquent, après l'avoir considéré par rapport à Dieu, c'est-à-dire dans ses fonctions relatives au monde supérieur, il faut le considérer dans ses fonctions relatives au monde intermédiaire et au monde inférieur, au monde de l'humanité et au monde de la nature. C'est par où nous terminerons nos conférences, non pas aujourd'hui, mais dimanche prochain.

Je dois donc aujourd'hui rechercher quelle est la fonction humanitaire de l'homme, après avoir recherché quelle est sa fonction divine; c'est ce qui nous conduira naturellement à savoir ce que c'est que l'humanité, car, si nous

ne le savons pas, il est impossible que nous comprenions quelle est la fonction de l'homme dans ce monde intermédiaire qui est l'humanité.

Peut-être, sans le chercher, je vais toucher à des objets qui sont proches de nous; je l'ai fait quelquefois et je n'ai jamais hésité à le faire quand il y a eu nécessité; mais en abordant de plus près des questions qui s'agitent plus particulièrement aujourd'hui, et en y étant conduit par la force même et l'enchaînement de la doctrine, je resterai toujours assez haut pour que vous compreniez que ma parole n'est pas une parole de la terre, une parole qui convoque des passions ou qui répond à leurs instincts. J'espère en disant des vérités qui vous feront plaisir, vous dire des vérités qui seront assez puissantes pour ébranler en vous d'autres sentiments que ce sentiment fragile du plaisir.

Quand Dieu eût fait l'homme, quand, suivant l'expression des écritures, il eût pris un peu de limon et qu'il l'eût animé d'un souffle supérieur, en voyant son ouvrage le regarder et lui répondre, en voyant ses yeux s'ouvrir, ses oreilles écouter, ses lèvres trembler du premier frémissement de la parole, en voyant cette idole qui de terre, était devenue une âme vivante, Dieu s'arrêta et regardant un moment son œuvre il n'en fut pas content, et il prononça cette parole : *Non est bonum hominem esse solum,* il n'est pas bon que l'homme soit seul !

Il n'est pas bon que l'homme soit seul, pourquoi? parce que l'isolement, la solitude est une faiblesse; elle est une faiblesse pour tous les êtres, pour Dieu lui-même qui est un, qui n'est pas seul; et comme Dieu voulait nous communiquer sous tous les points de vue sa perfection et sa béatitude, comme il avait semé dans les espaces des mondes inférieurs sans nombre, dans cette effroyable variété de formes il ne pouvait pas lui convenir que la créature centrale, que la créature du milieu, que la créature qui devait être l'abrégé du monde, n'eût pas la force qui est inhérente à la pluralité, et par conséquent Dieu disait avec raison : *Non est bonum hominem esse solum.*

Mais, en outre, la solitude est un désordre, car là où l'être est seul il n'a pas de rapports, là où il n'a pas de rapports avec des êtres analogues ou semblables à lui il n'y a pas d'ordre, d'harmonie, il n'y a pas d'échange et d'exercice pour l'intelligence, pour la volonté ou pour le cœur. Il n'y aurait eu au centre, par suite de la solitude, que désordre, désharmonie; il n'y aurait pas eu de beauté, de communications, rien de ce qui était en haut et en bas. Il fallait donc, pour qu'il y eût de l'ordre et de la beauté, que l'homme, que le monde intermédiaire ne fût pas voué à la solitude et à l'isolement.

De plus, la solitude est un état d'égoïsme, car encore que l'homme eût eu le monde supérieur pour aimer, et le monde inférieur pour aimer encore en une certaine sorte, cependant à son rang, à sa place, à son niveau, en regardant autour de lui, il n'eût pu trouver que lui-même, et, par conséquent, n'échangeant pas les sentiments de préférence, de dévouement, d'abnégation, il n'eût pas pu exercer dans l'ordre où il était placé dans son monde à lui, les facultés de son intelligence, de sa volonté. Il fallait donc que l'homme cessât d'être seul, et par conséquent que Dieu créât une multitude d'hommes,

Digitized by Google

comme il avait créé une multitude d'êtres dans toutes les autres branches de la création.

Mais créer la pluralité, ce n'était pas encore sortir l'homme de la solitude, car on peut être plusieurs et être seul; pour que la pluralité détruise la solitude, il est nécessaire qu'il y ait unité dans la pluralité, qu'il y ait société. Dieu, donc, voulant détruire la solitude du premier homme, devait le mettre en société; il devait créer la société, et le dogme catholique est ici, au point où nous en sommes arrivés, que la société humaine est une institution divine.

C'est une institution divine, ce n'est pas l'homme qui a fait la société, pas plus qu'il ne s'est fait lui-même; c'est une institution divine, et là encore, comme partout, nous rencontrons la négation des doctrines opposées que j'ai combattues sous ce nom général de rationalisme. Que nous dit ici le rationalisme? Il nous dit que la société est une invention humaine; il nous dit, bien mieux, que la société est un état contre nature, que le véritable état de l'homme, c'est l'état de dispersion et d'indépendance sauvage. De très-grands esprits du siècle passé et du siècle présent ont soutenu cette doctrine, et il n'est pas un de nous, dans sa jeunesse, qui n'ait fait ce rêve de l'état sauvage; qui ne se soit représenté qu'il errait à son gré dans les vastes forêts du nouveau monde, et que là, endormi sous un arbre, se levant pour chercher sa proie, se reposant quand il l'avait rencontrée, jouissant de l'air du ciel et de la magnificence des étoiles, il ne répondait de lui qu'à lui-même, indépendant, souverain, maître de toutes ses actions et jouissant dans cette solitude absolue de la domination du monde entier. Tous nous avons frémi autrefois quand nous lisions ces paroles d'un écrivain célèbre faisant dire à un sauvage qui se présentait à un de ses hôtes avec son arc et son carquois pour prendre la fuite: « Chactas, retourne dans tes forêts; reprends cette sainte indépen-
« dance de la nature que Lopez ne veut pae te ravir, et pourtant, souviens-
« toi de ce vieil Espagnol qui t'avait donné l'hospitalité, et que la première ex-
« périence que tu as faite du cœur humain a été tout en sa faveur. » — Voilà ce qui réjouissait nos jeunes années, ce qui nous exaltait de toutes sortes de passions vagues, indéterminées, dont nous ne pouvions pas nous rendre compte à nous-mêmes, quand, emportés par le torrent dévastateur de notre imagination, nous nous promenions dans la solitude des grandes villes, pleins d'une vie surabondante, oppressés par ce poids d'une civilisation qui gênait tous nos mouvements, et aspirant à ce que nous appelions la magnétique indépendance de l'homme primitif.

Mais ces mouvements étaient-ils vrais? Etait-ce des mouvements généreux? Etait-ce l'éloquence de la vérité ou l'éloquence d'une passion corrompue?

Aspirions-nous bien réellement à un état saint, vrai, primordial; ou, gênés par tous les liens et toutes les vertus de l'ordre social où nous étions nés, n'aspirions-nous pas comme des esclaves? Esclaves de nos mauvais penchants, n'aspirions-nous pas à briser des liens, bien plus qu'à constituer dans notre cœur de nouvelles vertus? Je crois que nous étions près d'une pensée fausse; je crois, qu'au fond, nous étoins près d'une des plus fortes haines qui

soient ici-bas, d'une haine qui a produit la ruine des peuples qui s'avançent vers leur fin, la haine profonde de la société. Et pourquoi la haïssions-nous la société ? Ah ! c'est que la société est un état de dépendance, un état de travail et de vertu. Nous avons horreur du travail, de la dépendance de la vertu. Nous avons horreur du travail ; nous ne cherchons tous qu'à le diminuer ; nous faisons du but de notre existence ici-bas, nous lui donnons pour but le jour où nous nous reposerons, le jour où nous quitterons, l'un son magasin, l'autre le barreau où il a épuisé sa voix pour les intérêts d'autrui et pour les siens, et et ainsi du reste. Nous aspirons à nous reposer, insensés qui ne savons pas que vivre c'est agir, que vivre c'est combattre, que vivre c'est souffrir, et que dans la souffrance qui agit, il y a mille fois plus de bonheur déposé par la Providence, que dans l'incurie et l'inertie d'un être qui n'a plus rien à faire qu'à se regarder, et à regarder ce qui se passe autour de lui, sans se donner de peine.

Je dis que la société se compose de dépendance, et je n'ai pas besoin de le prouver ; nous n'avons qu'à nous regarder, qu'à regarder le monde et toutes ses histoires. Je dis qu'elle se compose de travail ; l'homme depuis qu'il y a des sociétés est courbé dans un labeur qui amène un pain rare et difficile. Tout ce que nous avons fait jusqu'à présent pour résoudre ces grands problèmes ont laissé les enfants d'Adam attachés à la glèbe de la dépendance, à la glèbe du travail et cette autre glèbe sacrée et sublime de la vertu qui est la consépuence du travail et la conséquence de l'obéissance.

Voilà les causes pourquoi nous haïssons la société, et nous nous formons un état chimérique où nous n'aurions plus que du repos interrompu par les mouvements nécessaires à conquérir les premiers objets de la vie. Mais, les causes trouvées et quelles qu'elles soient d'ailleurs, la doctrine rationaliste est-elle dans le vrai ? la société est-elle un état faux, un état contre nature, un état humain ?

Je dis qu'elle n'est pas contre nature par cela seul que nous y vivons, et je ne crois pas que quand une classe d'êtres a vécu depuis qu'on la connaît, depuis six mille ans, dans un état de choses, on puisse prononcer que cet état de choses est contraire à la nature ; la nature c'est ce qui est ordinaire : comme nous n'avons jamais pu vivre en dehors de la société, il paraît qu'il est inutile de prouver que c'est là notre nature, car si ce n'est pas notre nature, nous qui nous donnons tant de peines pour ruiner et transformer la société, nous n'aurions pas vécu un seul jour dans cet ordre de choses et dans cet état. Ainsi la société n'est pas contraire à la nature ; mais est-elle d'institution divine ? Je dis que tout en étant naturelle, elle est cependant d'institution divine. Et en effet, historiquement, on ne trouve jamais l'homme passant de l'état sauvage à l'état social ; il passe d'un état de société imparfait à un état de société plus parfait, mais il ne passe jamais de l'état sauvage absolu à l'état social. C'est un des caractères les plus importants de cette ruine extrême de l'homme que nous appelons l'état sauvage, à savoir · qu'il a été impossible à tous ceux, de quelque manière qu'ils s'y soient pris, qui ont voulu amener des sauvages à l'état de civilisation de pouvoir y réussir, non pas pour des peuplades, mais

Digitized by Google

même pour des individus. Nous connnaissons tous l'histoire de ce sauvage qui, amené à la cour d'Angleterre, reçu dans le palais des rois, visité par les souverains, entouré de délices, finit par mourir de consomption en demandànt comme une grâce qu'on le reconduisît dans la solitude où il avait été élevé.

On a vu, il est vrai, dans un coin de l'Amérique méridionale, nom qui est resté célèbre, dans le Paraguay, on a vu des missionnaires réunir quelques peuplades sous des lois religieuses et sous une espèce de communauté, telle que Platon avait pu la rêver et la définir; mais au fond c'était un état de choses dû à une action religieuse très-puissante, et qui s'est dissipé comme un vain songe dès que cette action religieuse a disparu par les circonstances que l'histoire vous a fait connaître. Ainsi, historiquement, l'homme a toujours été en société; s'il n'avait pas été en société, il n'aurait pas même eu la parole, et s'il n'avait pas eu la parole, jamais il n'aurait pu passer les contrats que l'on suppose nécessaires pour vivre en société. Oui, vous vivez en société parce que Dieu le veut et non parce que vous le voulez. Vous vivez en société parce que Dieu a mis la main droite d'un homme dans la main droite d'un autre homme, et ce premier contrat, dans lequel Dieu est intervenu, où il a été comme le notaire de l'humanité, vous n'avez jamais pu le briser; la main de l'homme a été soudée à la main de l'homme; le cœur de l'homme a été appliqué au cœur de l'homme, tous les membres de l'homme ont été posés sur les membres de l'homme, et le schisme, le divorce, nous n'avons jamais pu l'accomplir; c'est que Dieu, en effet, avait consacré cette économie primitive. Par conséquent, vous pouvez troubler le monde social, le perfectionner, à l'aide de Dieu, du moins, mais vous ne pouvez pas le détruire; jamais vous ne le détruirez. parce que ce n'est pas vous qui l'avez fait; vous êtes condamnés aux galères de l'ordre social, parce que ce sont des galères illustres qui ont été faites pour votre bien, pour votre dignité. Vous pouvez bien déshonorer un individu, mais Dieu vous a interdit de frapper sur la statue vivante de l'humanité et de la faire descendre de son piédestal; elle y est assise, elle n'en descendra point.

Je crois donc inutile de m'étendre davantage sur ce point de doctrine catholique qui rejette comme chimérique toute espèce d'invention de la société par l'ordre purement de la volonté humaine.

Mais il nous faut voir comment Dieu a constitué cette société, sur quelle base forte et première il l'a établie; car telle qu'il l'a posée, telle elle ira toujours. Considérons l'action de Dieu.

Quand Dieu eût prononcé cette belle parole : *Non est bonum hominem esse solum*, il se prit à réfléchir comment il ferait pour donner la pluralité à l'homme en lui donnant en même temps l'unité, ou plutôt comment l'unité préexistant dans le premier homme, il lui donnerait la pluralité sans détruire l'unité. Et afin que l'homme ne se troublât point dans cette action mystérieuse qui était l'acte suprême de la création de l'homme, et en fait de création la plus grande même que Dieu eût faite et qui n'avait pas de semblable dans ses actes antérieurs, il plongea l'homme dans le sommeil, dit l'Ecriture, ne vou-

Digitized by Google

lait pas qu'une pensée étrangère à la sienne pût intervenir pendant qu'il allait faire passer l'homme de l'unité à la pluralité, sans détruire l'unité. L'homme endormi, Dieu ne toucha point son front : le front de l'homme est le dépositaire de sa pensée, il est beau, il est grand ; mais la pensée était une chose trop-froide pour que l'enveloppe qui la contient et qui la serre pût être le point où Dieu susciterait la pluralité sans détruire l'unité. Dieu posa la main au centre de l'homme même, là où battait son cœur, là où les pulsations de son sang donnaient son cours à sa vie, à sa vie matérielle et en même temps à sa vie spirituelle, par le rejaillissement sur le cerveau, là où battait le germe de toutes ses affections, et arrachant une partie de cette cuirasse naturelle qui couvre le cœur de l'homme et qui le protége, — car le cœur, dans ses mouvements, a besoin d'être mis en garde, non contre l'épée, mais contre ses propres bonds et ses propres efforts pour sortir de lui-même et aller vers ce qu'il aime ; Dieu donc arracha une partie de cette cuirasse naturelle, et il en fit un autre être semblable avec des dissemblances, et éveillant Adam après cette première opération, l'homme qui n'avait vu que la nature vit l'homme ; il se vit un et double, il se reconnut deux, double, sans cesser d'être un, et il prononça l'hymne de l'union première : « C'est l'os de « mes os ; celle-ci a été tirée de l'homme ; c'est pourquoi l'homme quittera « son père et sa mère et s'attachera à son épouse. Ils seront deux dans une « seule et unique chair. » — Voilà le mariage, voilà la pluralité sortie de l'unité sans que l'unité fût violée ; voilà la société humaine telle que Dieu l'a conçue et telle qu'il l'a produite.

Qu'est-ce donc à dire qu'il y a dans l'humanité identité d'origine, unité de race, égalité de nature, fraternité de sang? Il n'y a qu'un sang dans l'humanité ; tous les sangs sont frères et sœurs. Dieu n'a pas même voulu qu'il y eût un homme et une femme primitive ; il a voulu, comme dit saint Paul, que la femme sortît de l'homme, afin que tout sortît de l'unité, et qu'il fût constant qu'il n'y avait pas même mélange de deux sangs, qu'il n'y avait qu'un seul sang qui est le sang humain, qui appartient à tous, qui fait que nous sommes tous solidaires au fond, que l'humanité est une ; que vous avez mon sang et que j'ai le vôtre ; ce que vous faites de mon sang, c'est de moi que vous le faites ; les outrages que vous lui portez, c'est à moi-même que vous les faites ; le bien que vous lui faites, c'est à moi-même que vous le faites ; il n'y a qu'un seul cœur, un seul corps, un seul mouvement, une seule action, une seule humanité. Eh bien ! vous trouvez encore ici ce vil et abject rationalisme : mais que dit-il contre l'unité des races, contre l'identité d'origine? Il a été creuser, fouiller la surface de la terre, sous les tropiques, le plus loin qu'il a pu, dans des îles perdues, chercher des races, se complaire à calculer les dépressions des fronts de telle partie de l'humanité ; à voir si les cheveux n'étaient pas différents des cheveux, si les yeux n'étaient pas plus ou moins enfoncés. Il en a conclu qu'il y avait une, deux, trois, quatre, cinq races ; la race des Malais, la race des Mongols, la race des nègres ? De nos jours, à la face de ce dix-neuvième siècle, si imbu des mots de fraternité et d'égalité, il a osé dire qu'il y avait plusieurs sangs humains, plusieurs races, qu'il y avait

Digitized by Google

des races naturellement supérieures et des races naturellement inférieures. Il l'a dit, je vous dit qu'il l'a dit.

Faut-il répondre? faut-il sortir de l'idée morale, de l'idée philosophique; faut-il entrer dans la physiologie; faut-il, en un mot, que nous soyions ici comme des païens, comme Aristote qui disait qu'il y avait de petits et de grands dieux, les dieux des petites nations et les dieux des grandes nations? Est-ce là que nous en sommes, et ces flots séculaires des révolutions qui ont passé sur nous n'ont-ils pas enseveli assez bas ces ignominieuses doctrines pour que je prouve encore à cette chaire la fraternité du sang et du cœur de l'homme contre les infâmes physiologistes qui ont osé l'attaquer? Je le ferai pourtant; je ne citerai que le grand Cuvier! Je suis bien aise, pour la première fois de ma vie, de rencontrer ce nom sur mes lèvres : M. Cuvier, dans un siècle encore plein des traditions rationalistes les plus ennemies de l'Écriture-Sainte et du catholicisme, osa un grand nombre de fois dans ses ouvrages prêter une main secourable aux divines Écritures et attester, en particulier, parmi tant d'autres bienfaits que nous lui devons, l'unité physiologique des races humaines constatée en vertu de cette loi dont il a été l'un des grands promulgateurs : que tous les êtres qui s'unissent entre eux, qui en s'unissant entre eux peuvent produire indéfiniment leurs semblables dans toute la série des générations appartiennent nécessairement à une souche primitive et unique, parce qu'il n'y a pas dans les êtres vivants un seul exemple de deux êtres appartenant à des souches différentes qui, en s'unissant entre eux, pussent produire indéfiniment dans la série des générations des êtres analogues, semblables, mais à la seconde et souvent même à la première génération ils sont frappés d'une invincible stérilité qui constate qu'ils n'appartenaient pas à la même souche, et que Dieu n'a pas permis que des bizarreries puissent produire, en ne partant pas d'une souche commune, des êtres semblables; il a voulu que la similitude partît de l'unité et qu'une loi constante dans la physiologie établît l'unité de la race humaine, parce que la race humaine reproduit son semblable en s'unissant sous tous les climats, sous tous les tropiques. Oui, saluons d'ici et le teint et le front cuivrés de l'Américain, et surtout cette peau noire et sacrée du nègre, frappé, par son soleil, ou par des châtiments qui nous sont inconnus, d'une certaine affliction; et nous, les hommes de la race blanche par excellence, les Français, les hommes qui ont le plus conservé dans leur type l'incarnat primitif de la création; nous qui venons de prononcer l'affranchissement de cette race après tant d'actes accomplis par nos pères, saluons de loin cette unité de la race humaine; donnons-nous la joie de le proclamer; prenons la main du nègre, du Malais et du Mongol, et montons tous ensemble vers Dieu, qui est notre premier père, et qui, même ici-bas, n'a voulu nous donner qu'un seul père et qu'une seule mère, Adam et Ève!

Voilà comment la société a été fondée et comment il y a unité, égalité, fraternité de nature et d'origine.

Mais maintenant l'humanité étant fondée, la société humaine divinement instituée étant sous nos regards et sous notre main, quelles sont par rapport à elle nos fonctions?

Digitized by Google

La première de ces fonctions, c'est de connaître l'homme, car toutes les fois qu'un ordre d'action existe, l'homme étant avant tout une intelligence, la première application de ses forces c'est une application d'entendement, c'est un acte de connaître, et puisque l'humanité existe, puisqu'elle forme le monde intermédiaire dont nous faisons partie; il s'ensuit que notre première fonction, notre premier devoir, c'est de connaître l'homme.

Vous direz que c'est une fonction bien facile à remplir. Vous vous trompez.

Dieu est la première vérité et l'homme est la seconde vérité. Dieu est la vérité parce qu'il est infini, et l'homme est la seconde vérité parce qu'il est l'abrégé du monde, de tous les mondes, du monde qui le contient, du monde inférieur, du monde supérieur et du monde du milieu; que c'est en lui par conséquent, comme les païens l'avaient avoué, qu'il y a le plus d'être après Dieu, d'où il s'ensuit que le connaître, c'est connaître la seconde vérité. Si la première est difficile à atteindre, ne vous figurez pas que se soit aisément qu'on traverse et qu'on navigue en cet océan de l'humanité.

Les anciens avaient mis au fronton du temple de Delphes, afin que ceux qui venaient le consulter apprissent par un avertissement quelle est la science la plus difficile après celle de Dieu, ils avaient inscrit au fronton de Delphes : *Connais-toi toi-même!* c'est-à-dire, connais en toi, toi-même et tes semblables. Qu'est-ce qui connaît l'homme; combien de savants autour de nous n'y voient qu'un corps organisé, et quand ils ont décrit ses muscles, ses nerfs, l'agencement de ses muscles et de ses nerfs, leur fixation aux os, la matière qui coule comme un fleuve au travers de cette structure solide qui croient avoir étudié l'homme et le connaître. Eh! dans ce sens là et par son corps, l'homme n'est qu'une charogne illustre. Je me sers de cette expression après un très-grand écrivain, et quand il n'y en aurait pas d'exemple je m'en servirais encore.

Oui, celui qui ne voit dans l'homme que son corps, non-seulement ne le connaît pas, mais il outrage l'homme, il le méprise, il en fait un être qui une fois mort est jeté comme une matière impure sous une pierre que la piété filiale environne de quelques emblèmes qui tâchent de faire survivre cette organisation, mais qui est bien mort. Ce n'est pas là connaître l'homme, ce n'est pas connaître la tombe, ce n'est pas même connaître les vers du sépulcre, qui détruisent notre poussière, parce qu'ils ne la détruisent qu'en apparence. Je ne vous dis pas encore ce que c'est que l'homme, mais j'affirme que ce n'est pas là connaître l'homme.

L'homme n'est pas seulement un corps; il est un esprit dont le corps n'est que le temple extérieur, et, bien que ce temple soit grand, celui-là serait insensé apparemment qui croirait que ce qu'il y a ici de plus grand ce sont les piliers et les voûtes, qui ne penserait pas qu'il y a une majesté invisible qui remplit cet ensemble et qui se manifeste par cette autre majesté, la parole que vous entendez, qui est à la fois son organe sensible et son organe insensible. L'homme est un esprit; mais connaître son esprit, avoir fait de la logique, avoir construit toutes les facultés de l'entendement humain, ce n'est pas encore connaître l'homme L'homme n'est pas seulement un esprit; cet esprit

Digitized by Google

pourrait finir, il pourrait être condamné au néant, tandis que nous savons par celui qui nous a révélé la science de l'homme que cet esprit est immortel, qu'il n'est pas comme un éclair qui passe dans un orage, mais qu'il est un ciel serein qui ne se tarira et ne se fermera jamais. L'homme, on ne le connaît que quand on connaît Dieu; car c'est en Dieu que l'homme se ramifie; c'est Dieu qui est le fond de son architecture, Dieu qui est dans son intelligence, dans ses facultés, dans son corps, dans son sang, Dieu qui de l'extrémité de ses cheveux à la plante de ses pieds l'anime, lui parle, le meut, lui donne la pensée, le sentiment, la volonté, Dieu, c'est le trône de l'homme, Dieu c'est la majesté de l'homme. L'homme n'est autre chose que Dieu qui nous apparaît dans son image la plus parfaite, la moins méconnaissable. Voilà connaître l'homme.

Quand nous mourons, quand on nous traîne au sépulcre, ce n'est pas un cadavre qu'on y traîne. La doctrine catholique nous dit que ce sont des reliques, non pas même inanimées, mais pleines de l'Esprit-Saint, qui peuvent être vénérés dans certain cas sur les autels, des reliques qui se mouvront un jour, qui ébranleront les pierres du sépulcre, qui ressuscitant dans la plénitude de leur unité ancienne monteront vers Dieu, leur principe, leur fin; se reconnaîtront dans l'héritage paternel, et enfin dégagées de toutes les incertitudes et de toutes les vicissitudes transitoires auxquelles elles auront été condamnées, vivront de Dieu, en Dieu, par Dieu, aujourd'hui, demain, à jamais dans les siècles des siècles.

Voilà l'homme!

Eh bien! il faut le connaître, et quiconque ne le connaît pas l'outrage; quiconque ne le connaît pas, lui fait du mal, le torture. Ah! vous voulez toucher les destinés de cet être délicat et sublime, vous voulez les toucher avec les mains grossières du rationalisme! Vous vous imaginez que, par exemple, en pétrissant du pain pour son corps vous allez faire le bien de l'homme! C'est vrai, l'homme a faim, mais il a plus faim du cœur que du corps, il a faim de l'âme bien plus que du cœur lui-même, il a faim de l'infini. Ouvrez, ouvrez toutes les barrières, non pas pour que l'homme soit rassasié de ce pain mortel, mais afin qu'il soit rassasié de la parole de l'infini et de ses vraies destinées.

Voilà comment vouz travaillerez pour l'homme; mais vous travaillerez pour lui si vous le connaissez. Si vous ne connaissez pas l'homme vous ne lui préparerez que des maux, des désordres; vous le pousserez de l'orient du malheur à l'occident du malheur, de l'orient du désordre à l'occident du désordre; vous le pousserez d'un pôle à l'autre, mais sans jamais changer sa situation déplorable, parce que vous n'aurez pas frappé au centre, au véritable pôle; ce centre c'est Dieu, ce pôle c'est Dieu; touchez là, agissez là, et vous faites du bien à l'homme.

Mais ce n'est pas tout de connaître l'homme qui est la seconde vérité, il faut l'aimer, car la charité est la loi de tous les rapports. Quiconque n'aime pas, n'a pas de vrais rapports, ou il a de faux rapports ou des rapports égoïstes: il faut aimer l'homme. Et ici la difficulté est bien autrement grande,

Digitized by Google

car l'homme qui est la seconde vérité n'est pas la seconde beauté; toujours l'homme est misérable, il est un, il est insensé, il est digne de mépris ; souvent l'homme hait ceux-là même qui lui font du bien, et pourtant il faut l'aimer, lui faire du bien, quand il nous hait, nous méprise, nous persécute ; quand il nous crucifie, il faut comme Jésus-Christ crucifié dire au Père : *Pardonnez-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font*, et étendant ces mains sanglantes que l'homme a ensanglantées, il faut que ce sang même, dans notre cœur, devienne une bénédiction et un appel de félicité sur ceux qui l'ont répandu. Voilà comment il faut aimer l'homme. Et pourquoi faut-il l'aimer, quoique cela soit si difficile et si impossible? Parce qu'il est l'ouvrage de Dieu, l'enfant de Dieu, la famille de Dieu, et qu'ayant de si belles destinées en lui-même, il faut sans cesse l'y ramener, sans cesse l'y conjurer, l'y entraîner, ne pas voir ses misères extérieures, voir toujours Dieu en lui, parce que, jusqu'au dernier moment, c'est Dieu qui y habite ; il faut tâcher seulement que ce sépulcre s'ouvre, que la lumière en jaillisse, que Dieu y paraisse et revêtisse l'humanité. Voilà comment il faut aimer l'homme.

Mais on n'aime que quand on sert, et, par conséquent, notre première fonction ici-bas dans l'humanité, c'est de servir l'humanité. Servir, voilà notre fonction. Nous ne sommes pas ici-bas pour gagner notre fortune et pour devenir puissants ; nous sommes pour servir, selon que disait Jésus-Christ : *Je ne suis pas venu pour être servi, mais pour servir*. Il faut servir ; nous n'avons pas d'autres fonctions que de servir. Notre fonction, ce n'est pas la liberté, c'est un droit que la liberté ; jouir d'un droit, ce n'est pas servir. Notre fonction n'est pas l'égalité, l'égalité c'est un droit ; jouir d'un droit ce n'est pas servir. La fraternité, quand elle est en notre faveur, c'est aussi un droit, et par conséquent ce n'est pas servir, c'est encore être servi. Par conséquent, pour servir l'homme, il faut autre chose qu'user de son droit de liberté, autre chose qu'user de son droit d'égalité, de son droit de fraternité, quoique ces droits soient réels, légitimes, soient consacrés par la doctrine catholique et au fond créés par elle ; parce qu'elle a révélé l'homme à l'homme, et que l'homme ne connaissait pas l'homme ; mais il faut ajouter à la liberté ce qui lui correspond nécessairement, le service de l'obéissance ; car il n'y a pas de droit où il n'y a pas de devoir ; servir le devoir c'est obéir, aussi, il faut sous ce mot de liberté, inscrire celui d'obéissance.

De même, il ne suffit pas de réclamer son droit d'égalité, il faut accepter la subordination des services ; car les besoins ont une hiérarchie, ils sont subordonnés ; il y a des besoins inférieurs et des besoins supérieurs ; le besoin supérieur est plus grand, plus digne dans un certain sens que le besoin inférieur ; et comme tous les besoins doivent être satisfaits, il faut des fonctions et des services pour tous les besoins ; dans toute la série de l'échelle des besoins, il faut qu'il y ait une subordination, une hiérarchie de fonctions, et, sous ce mot d'*égalité*, il faut inscrire subordination des fonctions.

Et, de même que tous nous sommes frères par le sang, et que nous devons l'être par le cœur, néanmoins nous devons vénérer le mérite et nous devons vénérer l'autorité, parce que le mérite n'exclut pas la fraternité, et la frater-

Digitized by Google

nité doit précisément engendrer ce mérite, et partout où il règne nous devons le reconnaître, le saluer, le vénérer comme l'effort suprême du service et du dévouement. Nous devons vénérer aussi l'autorité, parce que celui qui est plus élevé sert d'une manière plus puissante, plus générale, plus compliquée, plus difficile; tout le monde peut faire une chaussure, tout le monde ne peut pas gouverner un empire; par conséquent, il y a une hiérarchie dans celui qui commande un empire, qui obéit à la nécessité des choses. Celui qui fait une chaussure peut être plus grand par le cœur, parce qu'il sera plus petit par le service; c'est à lui de se dévouer, de s'abandonner à sa subordonnée fonction, de s'approprier par la vertu ce qu'il perd dans l'échelle des besoins et des satisfactions des besoins; c'est à la vertu dans toute la série de l'échelle des besoins à établir l'égalité, qui fait cette supériorité, cette vénération qui engendre l'obéissance et fonde finalement les sociétés humaines.

Ainsi, le grand mot de l'humanité, c'est le mot de service, c'est le mot de dévouement, c'est le mot d'abnégation, et quiconque demande à la société sans vouloir lui rendre, quiconque ne comprend pas qu'il est le serviteur de tous, afin que tous soient aussi en revanche, ses serviteurs à lui, celui-là n'entend rien; c'est un égoïste paré d'un nom sublime, c'est l'hypocrisie du droit, ce n'en est pas la réalité. Tout droit renferme le devoir; toute égalité renferme la subordination, la supériorité; toute fraternité renferme la vénération qui lui est due, et quiconque ne sait pas ces choses ou ne les sous-entend pas, écrit des noms qui sont impuissants, qui sont vains. Sur les tables du Sinaï, ces mots d'égalité, de fraternité et de liberté avaient été gravés par une main plus puissante que la vôtre, c'était celle de Dieu! Et pourtant ces tables du Sinaï sont tombées des mains qui les portaient et se sont brisées au pied de la montagne, car elles étaient écrites sur la pierre et non dans le cœur de l'humanité.

N'inscrivez donc pas sur les murs seulement ces mots, mais écrivez dans le cœur et dans la raison le dévouement, l'obéissance, la fidélité, le service. Aussi vous fonderez la République sur cet antique royaume de quatorze siècles qui a été créé pour l'histoire et pour la mémoire éternelle de tous les âges; vous fonderez l'édifice nouveau en élevant sur le pavois ce que vos ancêtres, sous d'autres formes, y ont élevé : l'abnégation d'un cœur vraiment français! voilà ce qu'il faut faire; voilà ce que le monde attend de vous; voilà, concitoyens et frères, ce que vous lui montrerez.

L'ÉGLISE

CONSIDÉRÉE COMME TRIBUNAL INFAILLIBLE.

Jesus-Christus heri et hodie, ipse et in secula.

Jésus-Christ était hier, il est encore aujourd'hui, et il ne cessera d'être le même dans tous les siècles.

SAINT PAUL aux Hébreux, 13, 8.

Tel est, mes frères, tel est le caractère d'élévation des croyances chrétiennes ; telle est la puissance de grandeur et de vie qu'elles recèlent dans leur sein, que l'un des plus difficiles problèmes qu'on ait à résoudre, c'est de savoir comment elles ne triomphent pas de toutes les répugnances; comment elles ne subjuguent par tous les hommes; comment, d'un bout de l'univers à l'autre, tout ne tombe pas à leurs pieds. Quand on regarde en ce temps l'état moral du monde, l'étonnement redouble, car les esprits ont soif du christianisme; il est, à leur insu, dans tous leurs vœux, dans leurs instincts les plus profonds et les plus invincibles. Si l'on excepte quelques hommes, débris d'un temps qui ne reviendra plus, les intelligences se trouvent de nos jours mal à l'aise dans leur scepticisme ; elles ont pris en dégoût les jouissances matérielles; elles aspirent à une pâture plus noble ; elles ont besoin de croire à quelque chose de sérieux, de grand, d'élevé, qui honore l'intelligence, qui assure leurs destinées au présent comme à l'avenir : et cependant elles passent à côté du christianisme d'un air oublieux et distrait. Le catholicisme, pourtant, leur offrait tout cela; mais le catholicisme n'a pas été compris, et c'est là le malheur des temps d'indifférence religieuse, où la langue qui exprime les pensées divines semble avoir perdu sa valeur, et les mots qu'elle emploie leur signification naturelle. Il est un dogme surtout qui soulève bien des répugnances, révolte bien des esprits; c'est la foi d'un tribunal infaillible divinement institué pour fixer les croyances. Ils ont cru voir là probablement la honte de l'intelligence, l'esclavage de l'homme. S'il en était ainsi, si ce tribunal était avilissant, il cesserait d'être divin : parce que Dieu ne peut se contredire, il a fait l'homme pour l'honneur et la force, il en a mis sur son front les sacrés caractères, il en a déposé dans son cœur l'amour et le besoin, et tout ce qui avilit ne saurait être d'origine céleste ; mais il n'est pas ainsi : ce dogme, loin d'être avilissant, il élève, il honore l'humanité; il est le complément de ce beau travail de Jésus-Christ qui, au sein du monde moderne, a fait monter plus haut les intelligences : le tribunal infaillible des catholiques en est le complément; et voilà ce que nous tenterons de voir dans ce discours dont voici tout le plan : La foi d'un tribunal infaillible pour fixer les croyances, c'est le principe de tout l'honneur de l'intelligence, sujet d'un premier point; c'est le principe de toute force dans le caractère, sujet d'un deuxième point.

Digitized by Google

L'honneur de l'intelligence, c'est de vivre affranchie de l'autorité mensongère de l'homme, et d'être protégée contre l'humiliation du scepticisme. Destinée au commerce des esprits, à la claire institution de l'ordre des vérités divines, on l'avilit quand on la force à se nourrir d'erreurs et de mensonges; faite pour voir la lumière, née avec des yeux qui peuvent contempler le soleil, on la profane, on l'insulte, quand on l'emprisonne dans les cachots du doute: donc, ce que veut l'honneur de l'intelligence, c'est de vivre affranchie de l'autorité mensongère de l'homme loin de la misère, des humiliations du scepticisme. Or, il n'y a que le tribunal infaillible des catholiques d'où puissent émaner ces nobles résultats. Je ne parle pas ici de ces vérités d'un ordre secondaire qui président à la vie matérielle des peuples; le doute et l'erreur ayant à cet égard de légères conséquences, nul n'a prétendu jamais que Dieu dût établir un infaillible tribunal pour déterminer ces croyances, et le chrétien, comme tout le monde, examine hardiment cela; il se précipite sans contrainte dans l'océan immense des opinions changeantes et variables au milieu de la carrière sans bornes des recherches et des discussions. Il sait fort bien que Dieu nous a livré tous les secrets de la nature et du monde comme un amusement pour exercer les esprits; et, là-dessus, plutôt que de recevoir des leçons de personne, il pourrait, au besoin, en donner à plusieurs. Les plus illustres philosophes, ceux qui furent l'honneur de la raison humaine, ils ont été chrétiens, et s'ils ont élevé si haut leur gloire, ils en sont redevables à l'Évangile, parce que de là il sort une lumière qui éclaire les objets qu'il importe à l'homme de connaître. Mais je ne parle pas ici de cette dernière classe de vérités plus secondaires et plus indifférentes, je parle de ces vérités morales qui sont nécessaires, indispensables à la vie du genre humain; sur lesquelles, de nécessité il faut prendre parti; qui se mêlent à toutes les pensées, à tous les actes et à tous les devoirs, et je dis que partout, ailleurs que chez les catholiques, ces croyances sont imposées par une autorité humaine. Cette proposition en implique deux:

1° Que chez les catholiques ces croyances ne sont pas imposées par une autorité humaine; et ensuite que partout ailleurs elles sont imposées par une autorité humaine; et d'abord je dis que sous l'influence du tribunal divinement établi pour régler les croyances chez les catholiques, ces vérités ne sont pas imposées par une autorité humaine. Ecoutez donc ce que fait un catholique: il mesure de l'œil l'espace immense des régions intellectuelles, et voyant qu'à chaque pas le pied du voyageur va frapper contre des ruines et des débris, il cherche d'abord à se ménager un guide pour éclairer sa marche, et qui trouve une colonne placée aux confins du désert pour l'avertir du chemin qui conduit à la mort. Mais n'est-ce donc pas ici qu'il se dégrade? tout homme n'est-il pas faible, variable et trompeur? Lier invisiblement son âme à une autorité, n'est-ce pas s'avilir? Oh! sans doute, jamais nous n'accepterons le mot des disciples de Pythagore, jamais nous ne dirons de nul homme, quelle que soit son élévation, son génie: *Le maître l'a dit*; ce mot est ignoble et dégoûtant d'idolâtrie. Mais si c'est s'avilir que d'assujettir son intelligence à une autorité humaine c'est l'agrandir, c'est l'honorer

Digitized by Google

que de la soumettre à la raison de Dieu. Ainsi, c'est au ciel seulement que le catholique va chercher une personne qu'il appelle Dieu pour lui montrer sa route, et Dieu, qui est toute la vérité, Dieu vient au secours de cette intelligence; alors le fidèle catholique déroule les pages sacrées où Dieu a confié le dépôt de ses enseignements, il écoute ensuite les âges qui redisent en concert les paroles prononcées par le *Dieu-Homme* quand il était en terre.

Mais si tout à coup survient une grave difficulté sur le sens des divines écritures, sur l'humanité, alors au lieu de s'établir juge de ces questions, toujours voisines du mystère parce qu'elles sont pleines d'infini, il appelle encore *Dieu* pour lui montrer sa route, pour résoudre les difficultés et les doutes. Ce n'est pas toutefois qu'il y ait un génie accessible, familier, comme autrefois le *démon de Socrate;* ce n'est pas que Dieu parle en des conversations intimes et immédiates : non, ce genre d'instruction et d'enseignement ne peut être admis par la providence de Dieu; il eut été trop fécond en fanatisme, en extravagances, en folles illusions. Partout où il a été mis en principe que Dieu se révélait aux hommes par des illuminations intérieures, l'on a vu sur le champ les plus extravagantes visions prêchées comme des dogmes, et l'unité des croyances se briser en éclat. Donc Dieu ne parle pas à l'homme en immédiate conversation; mais il se pourrait faire qu'il se servit d'organes extérieurs et visibles, comme il fit au commencement pour parler au premier homme ; que cet organe soit un tonnerre, un homme ou un roseau, peu nous importe; pourvu qu'il transmette fidèlement les messages de Dieu. C'est ainsi que croit un catholique, et à ses yeux, les successeurs des apôtres parlant en certaines circonstances avec de certaines formes en union avec les successeurs de Pierre, sont des organes de Dieu. Et en effet, que dans toutes les questions de la foi, ces hommes-là représentent le ciel, qu'ils soient les organes de Dieu, que sous ce rapport ils soient élevés de terre et consacrés par une divine influence, c'est de quoi aucun catholique ne doute. C'est à eux qu'il fut dit : « Allez enseigner toutes les nations; et voilà que moi, moi « auquel toute puissance appartient au ciel et sur la terre, je suis avec vous « enseignant tous les jours, jusqu'à la fin des temps. »

Ce sont eux que l'esprit saint appelle les colonnes, les fermes soutiens de la vérité en terre et de la tradition ; la tradition qui n'est que le retentissement solennel au travers des âges, des paroles dites à l'origine par le Dieu homme, fondateur de la société chrétienne, la tradition toujours les a reconnus pour de divins organes, et s'est inclinée devant eux comme devant la parole du ciel. De même qu'on a reconnu le soleil pour être le ministre de Dieu, et le dispensateur de la lumière dans l'ordre matériel, de même on a reconnu les successeurs des apôtres pour être les ministres de Dieu et les dispensateurs de la lumière dans l'ordre moral, le monde des esprits : comme on a reconnu le Vésuve et l'Etna pour être des bouches de volcans ; ainsi on a reconnu la bouche des apôtres pour être la bouche même de Dieu : comme le tonnerre peut être la voix des tempêtes, de même leur bouche peut être la voix même de Dieu, inébranlable ainsi dans la vérité, toujours enseignant les peuples, toujours combattant les doctrines funestes; on n'a pu encore les convaincre

d'une erreur. Pendant que les opinions des hommes passent comme des ombres, volent comme des nuages poussés par les vents des tempêtes ; tandis que les systèmes fameux des plus illustres savants et philosophes croulent de toutes parts, quand tout chancelle dans l'esprit humain, ces hommes parlent encore aujourd'hui comme ils firent il y a déja deux mille ans; c'est le même langage parce que c'est la même vérité; c'est la même immobilité parce que c'est la même puissance divine.

Ainsi, dans la foi du catholique, le tribunal infaillible où parlent les successeurs des apôtres n'est pas un tribunal humain; mais au contraire un tribunal simple, organe de la pensée divine; et par conséquent, ceux-la se trompent prodigieusement qui attribuent aux catholiques la pensée d'enchaîner leurs croyances sous l'autorité humaine : cela est faux, ils ont dans leur foi, la pensée d'enchaîner leur intelligence à la pensée de Dieu, nullement à la pensée de l'homme. Nous sommes profondément catholique sans doute; mais le jour où il nous faudrait signer ce dogme de l'obéissance de l'asservissement de la pensée à une intelligence humaine, ce jour-la, nos mains s'y refuseraient! Et certes, qui n'a jamais entendu parler de la docilité catholique d'un illustre prélat qui florissait en France dans les dernières années du dix-septième siècle? Beau génie, hardi, puissant et vaste! l'excès de son amour pour Dieu l'emporte à de certaines opinions que condamne l'Église. Aussitôt il s'arrête : le géant s'humilie devant sa décision; il publie sa rétractation, il en laisse un long et magnifique monument qui doit la transmettre à tous les âges de l'Église! Qui voudra croire que dans le sanctuaire intime de sa conscience, ce pontife illustre ait voulu céder à une autorité humaine? Lui que n'avait pu éblouir toute la majesté du grand roi, lui qui n'avait pas été renversé par l'ascendant de *Bossuet* : lui qui avait osé lutter contre le plus ferme génie qui put tenir le sceptre de la pensée, de l'éloquence, qui voudra croire qu'il ait eu une seule fois l'intention de se rendre à une pensée d'homme, si haut que fut placé cet homme! mais il avait entendu le ciel qui parlait par sa bouche, et c'est à Dieu qu'il avait rendu les armes. Ainsi selon la foi catholique, dans la croyance d'un tribunal infaillible, divinement établi pour fixer les croyances, l'intelligence est affranchie de toute autorité humaine.

Regardez maintenant au dehors, et vous allez voir ceux qui ne sont pas catholiques, admettre leurs croyances, toujours, presque toujours, sur une autorité humaine. Donc, voici ce qu'ils sont, ceux qui ne sont pas catholiques : ils mesurent de l'œil l'espace immense de la région intellectuelle et ils brûlent de la parcourir; vainement on leur montre dans le lointain, de terribles enseignes et des ruines, effrayants témoins de la chute originelle et de la mort de ceux qui les ont devancés, n'importe, il veulent partir seuls; dans leur confiance malencontreuse, ils repoussent le guide qui leur tendait la main, ils veulent être libres, disent-ils, qu'il y ait heur ou malheur à cela. Ils veulent courrir toutes les chances de l'émancipation. Les voilà donc libres et lancés dans la carrière; bientôt ils se trouvent en présence d'une multitude de jugements divers, soutenus et attaqués à peu près avec une égale puissance, en face d'une multitude effroyable d'opinions contradictoires qui se heurtent,

se brisent, se repoussent. Les voilà aussitôt travaillés de mille doutes; ils n'osent plus rien affirmer, leur intelligence leur échappe. Que feront-ils alors? S'ils adoptent encore quelques croyances, il faut, ou qu'ils se les créent à eux seuls, ou que, renonçant à l'honneur de leur intelligence, ils l'humilient devant l'autorité d'un homme. D'abord, peuvent-ils se faire à eux-mêmes leurs croyances? Mais, observez bien, mes frères, qu'il ne s'agit pas ici d'examiner seulement les preuves de la religion. Cet examen est facile et tous les hommes en sont capables; parce qu'il n'a pour objet que des faits visibles comme le soleil. Il s'agit de faire ses croyances, de faire sa religion ; or, la religion c'est l'expression des rapports qui doivent unir entre eux les êtres. Mais des rapports étant établis, ils doivent être l'expression même de leur nature, de leur intime essence, et, par conséquent, quant on veut faire sa religion, il faut auparavant qu'on s'explique Dieu, le monde et l'homme, c'est-à-dire, qu'il faut premièrement descendre, un bandeau sur les yeux, dans les vastes profondeurs d'un abîme où de terribles mystères débordent et vous effrayent de toutes parts. Cela avait tellement épouvanté le sublime esprit de *Platon*, qu'il ne voyait pas de remède à l'ignorance religieuse de l'homme, si un homme ne venait sur la terre pour servir de conducteur et de maître, et, certainement, une pareille entreprise déconcerte les forces humaines, et dépasse la puissance des plus grands génies : Aussi, ne l'ont-ils jamais tentée, sans mêler à des vérités des erreurs monstrueuses, ridicules et souvent effrayantes, mais encore ce triste pouvoir de faire une religion, ce pouvoir est loin d'appartenir à tous : C'est, dans chaque siècle, le privilége d'un certain nombre d'esprits qui peuvent distribuer aux autres des opinions toutes faites ; mais pour la grande majorité des hommes, je le dis hardiment, ils sont incapables de créer en religion, de créer même des erreurs; car pour les faire, pour les revêtir d'une apparence d'ordre, il faut encore de longs et terribles efforts qu'un esprit souple et exercé peut seul tenter; il faut se plonger dans les plus hautes, les plus éblouissantes spéculations !...

Où sont pour cela leurs études, leurs travaux, leurs connaissances ; qu'on nous montre les livres qu'ils ont parcourus, les systèmes qu'ils ont comparé, le temps qu'ils ont choisi pour la méditation !... Non, ce n'est pas dans une vie toute de plaisirs et d'affaires qu'on trouve des forces pour une telle entreprise. La religion, c'est l'histoire de Dieu et du monde, cela renferme les plus hauts secrets de la métaphysique et de toutes les sciences, et l'on peut affirmer à coup sûr, qu'en ce point la majorité des hommes est incapable de créer quelque chose, fut-ce même une erreur religieuse. Donc, chrétiens, relevez ici votre attention, voilà cette intelligence si hardie tout à l'heure et si fière qui se trouble et se déconcerte, la voilà qui va s'avilir sous les plus honteuses chaînes. En effet, cet homme qui n'est pas catholique, il a des croyances encore, c'est un fait, et le doute absolu est impossible à l'homme; de qui donc les tient-il? de Dieu? il a repoussé sa parole et ses enseignements. De lui-même? nous avons prouvé que la plupart des hommes en étaient incapables. De qui donc enfin ? de quelque autorité misérable, à laquelle, dans l'impuissance de se conduire lui-même il est allé asservir sa pensée.

Digitized by Google

Les plus habiles, parmi ces sortes d'hommes, s'en rapportent presque aveuglément à la parole de ceux qu'on est convenu d'appeler savants et philosophes, et qui font, ouvertement, profession de penser pour le genre humain; voulez-vous tirer la conséquence de leurs principes ? c'est la servitude : le maître parle et la chose est jugée, la contestation serait maintenant ridicule; qu'on le nie ou qu'on l'avoue, c'est ainsi que le monde marche; il est fait pour l'autorité, et s'il ne tient pas à la véritable, qui est divine, il se laisse emporter à celle de l'homme. La plupart même de ceux qui se croient les plus forts, les plus indépendants, les plus maîtres de leurs pensées subissent, presque sans le savoir, l'influence des hommes qui les entourent. Mais il n'est pas donné à tous de s'élever si haut pour suivre les philosophes; mais dans leurs écarts même, il faut encore une certaine force, un exercice de l'esprit et de la raison, et le plus grand nombre ne peut arriver là; donc, il se trouve une multitude de docteurs populaires qui savent descendre à la portée de toutes les intelligences; chaque jour, des milliers de livres de toutes formes, de toutes couleurs, se répandent dans l'univers et vont porter jusqu'au sein des chaumières une religion toute faite. Le jeune homme en les lisant, encore dans l'âge des illusions, imagine sortir pour la première fois des ténèbres, il admire cette révélation nouvelle, et dans sa bonne foi il ne peut s'empêcher de sourire quand il songe à la simplicité de ses pères qui ne furent que de pauvres chrétiens. Il est beau aussi de voir l'homme à demi lettré, qui ouvre le livre où il doit puiser une religion toute faite! Il serait beau qu'on vînt en sa présence contredire quelques-uns de ses dogmes imprimés, il serait beau qu'on vînt soutenir contre toute l'autorité de de son livre, qu'à toute force Jésus-Christ pourrait bien être Dieu et la religion qu'il s'est faite une misérable imposture! Observez donc cet homme jusqu'au soir; il affirme, il nie avec son livre; il se moque, il approuve, il applaudit avec son livre, et bien cordialement, il tient pour ignorant quiconque n'est pas de l'avis de son livre, et voilà, sans nul doute, ce qui forme l'opinion de la majorité de ceux qui ne reconnaissent aucun tribunal infaillible pour la règle des croyances. Quand on en est là, on devrait moins vanter son amour pour l'intelligence et l'honneur.

Qu'on ne vante pas si fort aussi l'autorité des livres, moyen si faible et si pauvre, tous n'y peuvent atteindre, et je ne comprendrai jamais que tout ce que l'homme est obligé de savoir soit enseigné dans des livres : des livres, toujours des livres, quelle manie! parce que l'Europe est inondée de livres, les européens s'imaginent qu'ils sont indispensables!... Ainsi donc, pour les trois quarts des hommes, si Dieu lui-même n'a pas soin de venir au secours des intelligences par un tribunal divinement institué, les esprits abandonnés se verront sans ressources livrés à la merci du tribunal souverain de la société qui les entoure. C'est-à-dire, à l'erreur et au vice si le hasard de leur naissance les a jetés au milieu de l'erreur et du vice. Voilà donc où viennent aboutir les esprits quand ils ont rejetté l'autorité divine dans l'enseignement des croyances; ils quittent l'enseignement de Dieu, mais ils ne peuvent échapper à l'autorité humaine; ils ont laissé Dieu, mais il tombent aux pieds de

Digitized by Google

l'homme, et par conséquent le catholique tout seul, dans le dogme divin d'un infaillible tribunal, affranchit l'intelligence de toute autorité mensongère de l'homme.

Il la préserve encore de l'humiliation du scepticisme; cela se comprend et découle comme une nécessaire conséquence de ce que nous avons dit; car, si l'homme est impuissant par lui-même à se créer des doctrines, si le doute qui l'assaillit sur les grands objets de Dieu, de l'homme et de ses devoirs est un état pénible qui le tourmente et le tue, il faut nécessairement ou que le ciel intervienne pour fixer ses irrésolutions, ou que bientôt il se plonge dans un abîme profond de scepticisme. Aussi, est-ce là le point extrême où, en dehors du catholicisme, sont déjà venues beaucoup d'intelligences.

Trouverait-on facilement, trouverait-on en dehors de nos rangs un homme, un seul homme qui pût articuler bien nettement un symbole de foi qui ne s'embarrassât pas lui-même dans ses propres principes? qui, en vertu d'une première inspiration, ne fût pas obligé d'abandonner toutes les autres! Quand on a mis en principe que cela seul doit être cru qui a reçu l'assentiment intime, immédiat de la raison, en sorte qu'avant d'admettre une proposition on doive la pénétrer avec évidence dans sa plus intime nature, dès qu'on a posé ce principe, un argument plus logique renverse tout l'édifice entier de vos connaissances; vous ne comprenez pas les mystères, il faut nier les mystères; vous ne concevez pas la divinité de Jésus-Christ, il vous faut nier la divinité de Jésus-Christ; vous ne concevez pas Dieu davantage parce que Dieu c'est l'immense, l'infini, l'absolu, vous ne le concevez pas, il faut nier Dieu; vous ne concevez pas maintenant la création, la création, le plus grand des mystères, le passage du néant à l'être, il faut nier la création; vous ne concevez pas davantage, vous concevez moins encore l'éternité de la matière, il faut nier la matière; vous avez déjà nié la création, eh bien alors, il faut nier l'existence du monde; enfin, vous ne vous concevez pas vous-mêmes, ô hommes, singulier assemblage de natures diverses et contradictoires! Il faut donc nier l'homme, il faut rigoureusement vous placer au plus profond du scepticisme. C'est à ce terme extrême que sont venues déjà aboutir grand nombre d'intelligences.

Lasses de chercher vainement la vérité, elles ont fini par imaginer qu'il pourrait bien n'y avoir partout que mensonge; les prêtres et les philosophes, tous ceux qui parlent encore d'intelligence, de devoirs, leur sont devenus également suspects; pour n'avoir pas trouvé la vérité, ils nient son existence; pour n'avoir pu entrer dans les profondeurs de l'esprit, ils le déclarent chimérique comme l'aveugle qui refuserait de croire à la clarté du soleil. Chacun borne son être et ses désirs au monde qu'il habite, et dans sa profonde sagesse il se rend grâce de la prudence qui l'a désabusé des communes erreurs; il s'amuse de ces fous qui cherchent encore l'héroïsme des vertus et des croyances; pour lui, bien autrement éclairé, il s'arrête bien plus sûr, à ce qui ne peut manquer, et voilà que profanant le plus sublime ouvrage de la création, il emploie tout à fait son âme à la matière et à la boue; écoutez bien, il ne parle que d'argent, de terres, d'industrie. Voulez-vous rendre les peuples

Digitized by Google

heureux, dira-t-il, apprenez leur cela; voilà ce qui leur faut et non pas de vaines leçons de morale. Qu'est-ce, après tout, que ces choses qu'on ne peut voir et toucher? Qu'est-ce qu'un ciel, une récompense de chrétiens que nul encore n'a pu voir; donnez aux hommes, donnez-leur de l'or et des plaisirs, voilà le ciel qu'ils réclament, pauvres esclaves, qui avez pensé qu'à toute force l'homme aurait pu être destiné à de plus grandes choses.

Amis de l'émancipation de l'esprit, voilà ce qu'ont pu dire les adeptes de vos doctrines, voilà leurs efforts pour confondre notre fin dernière avec les plus vils animaux; oui, chrétiens, voilà où vient enfin se perdre une intelligence égarée loin de sa route. Là-dedans elle roule d'erreurs en erreurs, de précipice en précipice; toujours gravitant vers le faux comme vers son centre jusqu'à ce que, fatiguée d'elle-même, elle aille s'endormir au sein de la matière.

Ainsi, nous avons eu raison d'affirmer que la foi d'un tribunal infaillible préservait seule l'intelligence des misères du sceptisme et de l'esclavage de l'autorité humaine. Ainsi, la foi d'un tribunal infaillible est le principe de tout honneur, de toute intelligence. J'ajoute que cette foi est aussi le principe de toute force pour le catholique. Sujet d'un second point.

Les plus nobles caractères d'homme et les plus beaux caractères de civilisation sont ceux que la foi d'un tribunal infaillible a fait naître, a élevé, a agrandi! Et d'abord la foi d'un tribunal infaillible, pour régler les croyances, agrandit et élève le caractère de l'homme. Sous l'influence de ce tribunal, avons-nous dit, l'intelligence honorée de ses croyances demeure ferme et vigoureuse, et l'homme reste un être religieux; loin de cette influence l'intelligence s'éteint, ses croyances expirent, l'homme devient irreligieux; or, le caractère suit exactement les progrès des croyances; il reste fort avec des croyances vigoureuses; il succombe avec des croyances qui meurent: en un mot, l'homme religieux, c'est toute la force; l'homme sans religion, c'est toute la faiblesse, et ce qui constitue le plus beau caractère de l'homme, c'est une puissance de résolution qui le fixe invariablement dans le bien, un invincible ressort d'énergie qui, sans lui faire jamais dépasser la mesure de ses droits, le repousse intérieurement contre de coupables tentatives; une résolution indomptable de mourir plutôt que de consentir à un acte de lâcheté et d'injustice. Or, voilà un chef-d'œuvre de magnanimité que ne peut atteindre l'homme sans religion.

L'homme est né raisonnable, et il est conséquent avec sa nature jusques dans les moindres choses, à plus forte raison lorsqu'il s'agit du sacrifice le plus auguste qu'il soit en son pouvoir de consommer, le sacrifice de sa vie. Il n'est pas à présumer que sans but, sans motif, il aille, dans un imbécile dévouement étouffer le sentiment de conservation que Dieu avait allumé dans son âme; il ne peut s'élever à cet héroïsme que, lorsque pressé entre deux intérêts devenus incompatibles, pour sauver le plus grand, il doit abandonner le moindre. Lorsque forcé de choisir entre le ciel et la terre, il pousse du pied la terre et s'envole au ciel, voilà toujours de la magnanimité. Or, on ne saurait l'attendre de l'homme sans religion. Où est à ses yeux l'intérêt qui puisse

l'emporter sur l'intérêt de vivre? Que lui parlez-vous de justice, de vérité, de devoir, d'avenir, ces mots ont-ils encore un sens? Depuis longtemps, ils s'agitent dans sa pensée comme des flots en tumulte, mais ce ne sont plus que des rêves brillants qui se jouent quelques minutes dans le lointain de la pensée et le pressent tout seul, il est admis comme une réalité. Il est certes, assez évident que là, toutes les croyances ont disparu et que tous les liens moraux se sont relâchés. Dans ce vaste naufrage de toutes les vérités, de toutes les vertus, dans cette ruine absolue de l'être intelligent, une chose seule demeure et se manifeste en tout sens dans le langage. L'*intérêt matériel!* toute main tyrannique et coupable l'exploitera, s'en servira comme d'un levier puissant pour dominer les consciences et imposer toutes les injustices. Aussi, voyons-nous que, depuis le commencement, tous les hommes sans religion se sont concertés pour donner le même spectacle au monde. Toujours on les a vus se mettre sous l'alliance du plus fort et recevoir avec humilité les fers qu'on voulait imposer à leurs âmes. On montre à un de ces hommes le glaive, on lui dit : Marche, brise et renverse! et il marche, brise et renverse, murmurant peut-être au fond de l'âme, mais composant assez bien son visage pour ne pas déplaire à son maître, moins heureux que ce grossier bétail qu'un pâtre pousse dans une étable, parce que les animaux ignorent où on les mène.

Regardez au sein du paganisme, à cette époque où s'était relâché plus complètement le lien religieux, regardez les hommes de ce temps; on demeure pétrifié d'étonnement quant on voit avec quelle incompréhensible bassesse ils applaudissent à tous les caprices, à toutes les folies les plus ridicules, les plus sanglantes du plus fort monarque : Le peuple, la multitude, a voulu le meurtre de *Socrate*, les juges le condamnent. On se lasse d'Aristide parce qu'*Aristide* est juste, des sages aideront à bannir Aristide et ne refuseront pas de tremper dans l'ignominie de l'ostracisme qui le condamne. Il plaît à d'imbéciles despotes de se déclarer fils de Jupiter , de graves sénateurs les adorent. Ils ne craignent pas d'établir le plus insolent despotisme sur les consciences; ils forgent des divinités, puis peu après ils décident avec arrogance que Dieu sera traité comme un séditieux, et toutes ces sacriléges inepties ne trouvent pas un seul contradicteur sous le soleil. Je me trompe, la conscience des chrétiens réclame contre ces infamies. Alors et toujours elle proteste contre l'esclavage et la honte au nom de la dignité humaine. Mais les païens se plaignent et élèvent la voix contre ces audacieux assez mal avisés pour vouloir obéir à Dieu plutôt que de se prêter aux caprices d'un monstre; ils crient: *les chrétiens aux lions!...* car c'est aussi le caractère de ceux qui n'ont pas de religion de chercher à écraser le faible lorsqu'il ne peut rien sur le plus fort. Mais regardez un véritable chrétien, et que votre âme se repose enfin dans ce noble spectacle. Vigoureux et ferme dans ses croyances, il les préfère à tout; il vit dans la justice, et toute sa vie n'est qu'un chemin qui tôt ou tard conduit à l'éternité. Son intérêt à lui n'est pas de végéter comme les plantes sur cette terre; son intérêt c'est de la traverser à la hâte, noblement en faisant du bien comme l'image de Dieu, le roi de la création à qui rien ne

Digitized by Google

saurait faire courber le front devant aucune idole. Quand on le menace il ne s'inquiète pas, et quand on ose attenter aux droits de sa conscience, il est bien sûr de la sauver et de vaincre, parce que pour vaincre il suffit de mourir, et la mort il ne la craint pas!... Aussi passe-t-il ici-bas comme une ombre de Dieu! indépendant de tout ce qui n'est pas l'ordre, la justice, la vérité; n'aimant que le beau, ne réalisant que le bien, ne louant que le juste, sachant défendre sa conscience de toutes les cruelles exigences de la force, libre et grand en un mot autant que pourrait être grande et libre une pure intelligence, et pourtant il est quelques esprits superficiels, audacieux et hardis accoutumés à effleurer toutes choses, à folâtrer sur toutes les questions, lesquels au front de l'homme véritablement religieux ont cru voir imprimées des marques de faiblesse, des marques de servitude d'esclavage; eh bien, disons-leur franchement qu'ils ont bien mal compris la religion chrétienne. Rappelons-leur qu'il s'est présenté des époques où l'on a donné aux chrétiens l'occasion de se faire bien connaître à l'univers, et qu'ils ne l'ont pas manquée. La terre put s'étonner en effet qu'il y eut encore des hommes si hardis et si libres, lorsqu'aux premiers siècles de l'Église, d'imbéciles tyrans voulurent étouffer la conscience des chrétiens et bannir Jésus-Christ du monde! il n'y eut qu'une pensée, qu'une foi dans l'Église : les serviteurs de Dieu, par la bouche *des Tertulliens* de l'époque, disaient aux empereurs: « Nous reconnaissons votre autorité quand elle n'est pas contre l'autorité de celui dont vous exercez la puissance; du reste, nous sommes libres, nous n'avons qu'un maître, c'est Dieu qui est aussi le maître de César. » Alors s'engage à la face du monde une lutte éternellement mémorable de la violence contre le droit, de la force contre la conscience. J'ose dire que jamais on ne vit mieux ce que peut faire sur l'esprit humain le sentiment de ses droits, jamais spectacle si auguste ne fut donné au monde, et si on ne connaît pas mieux la force des hommes religieux, c'est qu'il y a dans la vérité une force invisible qui soutient, anime, affermit le courage : c'est que le corps d'un chrétien est comme un sanctuaire invincible qu'on ne forcera jamais; on aurait plutôt envahi l'univers: c'est une place forte qu'on défend tout seul, où l'on ne craint pas de revers, où l'on ne redoute pas de traîtres, où la fortune et la gloire, la multitude et ses caprices n'exercent aucune influence, on s'y défend tout seul par sa propre force et par la persévérance de sa volonté. C'est en effet une chose que la persévérance qui se dérobe à toutes les contraintes; on ne la peut saisir et on ne la peut tuer, elle n'a pas de bien propre. Les tyrans ont passé, les chrétiens sont demeurés, ils sont restés là comme le monument éternel élevé à la honte des faibles, la honte des hommes irreligieux et la gloire des martyrs. Ainsi, pendant que dans l'univers tout passe et tombe en ruines, quand des peuples entiers sont enfin subjugués, quand de florissants empires se perdent et s'en vont dans l'oubli, le chrétien seul demeure toujours grand, toujours libre, immobile comme sa religion, il s'avance d'un pas que rien ne peut troubler jusqu'à la dernière perfection de sa grandeur, et au terme de ses travaux, il s'envole dans le sein de Dieu. Or, il a puisé cette énergie dans la force même de ses croyances; et la force de ses croyances il l'a puisée dans la

Digitized by Google

foi d'un tribunal infaillible qui lui a conservé tout entier l'édifice de son intelligence, et c'est ainsi que cette foi honore et élève le caractère des individus. Si je ne craignais pas d'être long, je ferais voir aussi comment cette croyance d'un tribunal infaillible donne à la civilisation son plus beau caractère, le principe de l'ordre ; car l'ordre dans sa notion abstraite, c'est la conformité des actes à la loi de justice éternelle ; mais cette loi étant invariable essentiellement et la même partout, nul ordre ne se peut concevoir sans des croyances communes d'où résultent aussi des devoirs communs et pareils : or, des croyances communes ne se peuvent concevoir que sous l'influence d'une religion commune qui se présente simultanément aux esprits et en tous les lieux leur donne le même dogme et leur imprime une marche pareille. Otez en effet cette règle, ou supposez qu'elle soit une invention humaine et capricieuse, aussitôt la raison devient seule maîtresse des croyances, et la raison n'ayant pas toujours le même coup d'œil, les croyances varient, elles peuvent faillir avec les hommes, avec les individus, et les croyances étant la mesure des devoirs, il résulte que les devoirs deviennent aussi variables et changent avec les individus. C'est-à-dire que chacun aura pour soi un devoir particulier et individuel, et ce devoir, au gré fantastique des mœurs ou du caprice, ce sera peut-être de troubler le monde, de nuire aux intérêts de tous; donc, nul ordre possible en dehors de ce tribunal sacré divinement établi pour régler les croyances : si donc une puissance aveugle n'a pas tout envahi ; s'il reste dans le monde une étincelle d'honneur, un caractère d'ordre imprimé au mouvement de l'humanité, nous en sommes redevables au catholicisme ou à ses doctrines. Toujours parlant au nom de Dieu, toujours faisant voir au-dessus des volontés humaines la volonté immuable du Monarque de la création ; au-dessus de toutes les lois humaines, la loi souveraine de Dieu qui leur imprime une sanction, leur fait une mystérieuse racine. Ces deux choses partout ne peuvent échapper à l'observation. C'est le catholicisme qui à répandu la noblesse, le principe de l'orde dans les mœurs ; il sera toujours une école de justice et de vérité : quand tout s'avilirait à ses côtés, l'Église immortelle, éternelle héritière de la foi qui ne saurait finir, reformerait une autre fois le monde réveillé par ses cris généreux de noblesse, d'ordre et de vérité. Telle est donc, mes frères, la religion de Jésus-Christ, toujours bonne et consolante, toujours sainte et honorable à l'homme.

Pourquoi donc se fait-il que tant de préventions demeurent dans les esprits enracinées contre elle ? O Religion qui réponds au besoin de toutes les intelligences, toi qui enchaînas le monde par les charmes de tes doctrines, de ta morale dans ce siècle si fameux d'*Auguste*, toi qui dans la suite de ton cours as vu tomber à tes pieds les plus nobles génies ! Comment donc se fait-il que des hommes, d'ailleurs bien estimables, aient résolu pour leur malheur de t'abandonner à toujours.

O Religion sainte, ce n'est pas sur toi que nous aurons des larmes à répandre, car l'éternité t'appartient, mais nous verserons des pleurs amers sur ceux de nos contemporains qui en t'oubliant compromettent toute leur espérance pour le temps et pour l'avenir. Mais non, il n'en sera pas de la

Digitized by Google

sorte, la croix une autre fois subjuguera le monde. Heureuse victoire qui ne coûtera de sang ni de larmes à personne. Heureuse victoire qui n'aura pour fin que d'unir les hommes par les nœuds d'une même croyance, d'un même ordre, d'un même bonheur, dans le temps et dans l'éternité. Ainsi soit-il.

ÉLOGE FUNÈBRE

DE MONSEIGNEUR L'ARCHEVEQUE DE PARIS,

PRONONCÉ LE 7 AOUT 1848, A NOTRE-DAME

PAR M. L'ABBÉ CŒUR.

Fecit mihi magna qui potens est.
Celui qui est puissant a fait en moi de grandes choses.

Monseigneur et Messieurs,

Il y a huit ans aujourd'hui, l'archevêque de Paris recevait l'onction sainte; nous étions dans ces mêmes lieux, sous les voûtes de cette basilique qui lui sert maintenant de tombeau.

L'éminent cardinal qui est venu offrir pour le repos de son âme la divine victime, lui imprimait alors la consécration et faisait descendre sur sa tête la grâce que le ciel réservait à son pontife; mais elle a fui cette joie qui pénétrait nos cœurs. oh! magnifiques espérances! Oh! église de Paris! comme tout est changé! que nos émotions étaient douces, et qu'elles sont amères, quelle pompe nous vîmes alors, et quelle pompe nous voyons aujourd'hui!

Il n'est plus avec nous; sa place est restée vide, sa mémoire seulement nous protége, et son cœur, son noble cœur, enfermé dans cette urne, vient nous animer une dernière fois, et bénir sa famille assemblée pour lui rendre hommage. Oh! nous avions bien cru pouvoir fêter autrement cet anniversaire sacré, et je m'apprêtais à des discours bien différents de celui que vous allez entendre.

Ce n'est pas sans une profonde émotion que je viens accomplir ce pieux ministère. Toutefois, chrétiens, ne cédons pas tant à notre douleur, et reprenons de haut ces événements qui se trouvent mêlés aux destinées de la patrie; ne nous plaignons pas trop si nos cœurs ont ressenti une atteinte cruelle, pourvu que le même coup qui les a déchirés, ait servi efficacement la religion, les intérêts de l'Eglise et du monde.

C'est là le point de vue où je me placerai, et je l'avoue, chrétiens, de cette élévation que mes regards embrassent, tout est si beau que je n'éprouve rien de cet embarras qui fait qu'on cherche à retenir sa parole, crainte qu'elle ne

Digitized by Google

s'emporte trop avant dans l'éloge. La voix publique a devancé la mienne, quoi que je puisse dire, je serai encore au-dessous de ce qu'on attend, on ne m'accusera pas d'avoir exagéré, mais on m'accusera plutôt de ne pas avoir exprimé le sentiment universel, les regrets, l'amour et l'admiration de la France. Et, en effet, Messieurs, celui qui est puissant vient montrer à nos yeux de grandes choses. Nous avions un pontife savant et magnanime; il semblait presque nécessaire à l'Eglise de France qu'il soutenait de ses conseils, de sa fermeté, de son expérience, et dont il était dans cette cité souveraine le maître éclairé et le défenseur infatigable. On aurait pu croire qu'il avait été formé tout exprès pour assurer dans les travaux de nouvelle organisation ses rapports avec les temps modernes; on se plaisait à le voir au milieu des tempêtes comme une solide colonne, inébranlable soutien de l'édifice.

Et voilà que tout à coup il est emporté lui-même dans l'orage. Est-ce donc, Messieurs, que son ministère est fini? Est-ce que nos espérances étaient vaines? Gardez-vous de le croire : il devient plus puissant par la mort; il achève en une heure le travail de toute une vie; il accomplit en un moment cette immense tâche pour laquelle on lui promettait des années. Il meurt; mais, à l'exemple du divin maître, sa mort est un triomphe; et on voit aussitôt la religion et la patrie qui viennent s'embrasser sur sa tombe. Il a été, Messieurs, utile et grand dans sa vie; il a été encore plus utile et plus grand dans sa mort. Dans sa vie, il avait assuré l'alliance de la patrie et de la religion; dans sa mort, il a consommé l'alliance de la patrie et de la religion. C'est ce que nous verrons dans ce discours, consacré à la mémoire de monseigneur Denis-Auguste Affre, archevêque de Paris.

Qui ne sait, Messieurs, que la France fut toujours religieusement soumise à l'empire du Christ, et que tel a été son caractère depuis le commencement, par-dessus toutes les autres nations du monde? Ce fut aussi la cause de sa gloire, et cependant, tout à coup cette alliance, naguère si étroite, paraît se relâcher; il s'élève des hommes qui, sans vouloir reconnaître ce que peuvent faire le temps, les lieux et les choses, ne sachant pas distinguer entre ces formes extérieures d'organisation qui vieillissent et meurent suivant l'âge du monde, et ces principes sacrés dont la jeunesse est éternelle, qui sont comme le cœur de l'humanité et l'âme de la vie, dénoncèrent la religion comme l'ennemi implacable du progrès, qu'elle avait opéré, et des temps modernes, qu'elle avait préparés. Ils firent accepter leurs défiances par de faibles esprits, et il y eut en France une heure d'angoisse où on se prenait à douter des choses les plus sacrées. On avait commencé par rejeter l'autorité de l'Eglise catholique; puis on rejetait la divinité de Jésus-Christ; puis, d'autres plus audacieux dérobaient à Dieu son nom pour le donner à la nature dans le panthéisme, et l'on entendait à l'horizon la tempête qui s'élevait contre le droit de la propriété, de la famille et de la civilisation tout entière, tant l'abîme est glissant, tant il est difficile de se retenir sur la pente de l'erreur, une fois qu'on a rompu avec la religion. Toutefois, Dieu, qui voulait y mettre un terme, a rétabli cette al-

Digitized by Google

liance, dont la rupture avait été si facile. De toutes parts on voyait éclater des signes de la Providence; il avait inspiré aux hommes élevés une certaine grâce qui les inclinait au respect et à l'amour du Christ; il suscitait de grands écrivains, qui venaient éclairer les profondeurs où le doute avait pris ses racines; il mettait dans la bouche de ses ministres un langage d'une haute sagesse; et, pour dissiper tous les nuages, il prenait un pape dans le trésor le plus saint de sa miséricorde; et, sous le nom sacré de Pie IX, nom désormais immortel, il l'envoyait sur la terre pour achever l'édifice des temps nouveaux, le consacrer de son autorité, et l'asseoir sur les fondements sacrés du christianisme.

Tel était donc le conseil de la Providence pour rétablir dans le monde, et surtout dans notre patrie, l'alliance des hommes avec la religion. Ce fut la gloire de l'archevêque de Paris d'avoir été choisi pour contribuer à ce magnifique travail. Le siége de Paris donne à celui qui l'occupe une merveilleuse puissance pour le bien de la religion. Il gouverne une église fameuse entre toutes, qui recrute ses fidèles partout, et qui présente comme un abrégé de l'illustration de la France. Il commande à un clergé où le mérite, où les hommes éminents abondent; où l'on est exercé aux grandes choses par les travaux du moindre ministère autant qu'on le serait ailleurs par les plus éclatantes fonctions. Elle a cet avantage de juger les événements, de juger les choses de la vie sur le théâtre même où ils s'accomplissent, de pouvoir éclairer ses conseils aux plus brillantes lumières de la nation qui sont réunies dans la cité-reine. Aussi, c'est de son côté que se tournent naturellement les regards du chrétien. Son trône souverain ne dépasse pas la limite de son diocèse, mais, par la libre disposition des hommes, sa parole retentit avec autorité jusqu'aux extrémités de l'Europe, et il se communique à lui quelque chose de la souveraineté de cette capitale. Aussi, Messieurs, la Providence veille sur cette grande race de pontifes; quelquefois elle va les chercher dans les plus humbles rangs du peuple comme elle fit pour ce célèbre Maurice de Sully, venu à Paris, pauvre, à pied, un bâton à la main, et dont la mémoire vivra aussi longtemps que cette magnifique cathédrale dont il a été le premier fondateur. D'autres fois elle s'adresse à d'anciennes familles et leur demande pour le sanctuaire un peu de ce noble sang dont vous avez ici un admirable échantillon, le sang de Latour-d'Auvergne, le sang de Turenne, un peu de ce noble sang qu'elle prodigue toujours si volontiers sur les champs de bataille, et on voit alors paraître les Noailles, les Juignié, les Beaumont, les Périgord et les Quélen de si noble et de si douce mémoire, et, quelle que soit la situation où Dieu va les choisir, il veut qu'on les reconnaisse tous à un caractère élevé de vertu, qui constitue une noblesse personnelle, selon l'expression de saint Grégoire de Nazianze, et il leur distribue des mérites divers dans la mesure où ils en ont besoin pour accomplir ses desseins.

On en vit, Messieurs, une éclatante preuve quand, après la mort de monseigneur du Quélen, il fallut remplacer sur le siége de Paris cet illustre et vénéré pontife. Il y avait dans l'église de France et parmi les membres de ce chapitre métropolitain de Paris, qu'il ne me convient pas de louer, mais qu'il ne m'est pas permis de nommer sans respect, il y avait un homme dont la

Digitized by Google

renommée était aussi grande que sa vie était simple et modeste ; il était né dans ce pays de l'Aveyron où tout est vigoureux, le soleil, la nature et les hommes, où l'énergie de caractère atteste une rare puissance. Il était sorti de l'une de ces familles simples et respectées où des traditions immémoriales d'honneur et de vertu, une suite patriarchale d'anctêres, une longue influence, toujours bien exercée ont établi une véritable noblesse. Il avait grandi à côté des gloires les plus brillantes et les plus pures de l'Église de France, je vous nommerai le saint et vénérable évêque d'Hermopolis, nom à jamais béni parmi nous, qui avait laissé dans les chaires de la capitale, dans le conseil des rois, dans l'assemblée des peuples de si admirables souvenirs de sagesse, de modération et d'éloquence.

O mon Dieu ! vous avez voulu qu'il vînt la première fois à la rencontre de l'église qui lui était destinée, accompagné de ce prélat. Le vieux défenseur de la foi présentait à Notre-Dame le futur archevêque, il l'introduisit par la main dans cette cathédrale où il devait avoir un jour le nom de pontife, et où il devait avoir aussi l'honneur du martyre. Voilà donc, Messieurs, sous quels auspices il s'était présenté à Paris ; mais bientôt on pût le juger par lui-même ; pendant la longue suite d'années consacrées à l'étude ou à l'enseignement dans le silence du séminaire, il avait amassé des trésors de savoir, et déployait des facultés puissantes dans cette merveilleuse science de la théologie, science pleine d'élévation et de simplicité, qui donne à l'esprit humain des lumières supérieures et la ferme assiette de jugement et de bons sens, de sagesse et de parfaite exactitude en tout, mais que l'on ne pouvait encore bien apprécier dans ce siècle où l'imagination seule voulait demeurer maîtresse de la vie.

La haute idée qu'on avait de lui dans les écoles l'avait depuis longtemps désigné au respect, à l'admiration du clergé ; de savants écrits étaient venus consacrer sa renommée, et l'avaient répandue dans le monde. Il avait été désigné pour le conseil d'État ; mais il préféra consacrer ses soins à l'église. On le trouve toujours prêt à servir la vérité, sans nul souci de ses intérêts propres. Son livre sur la propriété des biens ecclésiastiques n'avait pas été seulement un chef-d'œuvre de discussion et de savoir ; mais, ce qui est mieux encore, un grand chef-d'œuvre de courage. Son nom était de toutes parts répété comme une gloire et invoqué comme une autorité. On s'étonnait que celui qui honorait tant l'église par ses vertus et sa doctrine, qui avait exposé avec tant de profondeur les règles de son gouvernement, qui les avait appliquées déjà avec tant de sagesse ; on s'étonnait, dis-je, qu'il ne fût pas assis au rang de ses pontifes. Des évêques avaient solicité vainement le bonheur de partager avec lui leurs charges pastorales ; enfin, sur les vives instances d'un prélat qui était bien capable de sentir les mérites de celui que Dieu lui-même avait jugé digne de lui succéder avec gloire sur le même siége, on avait enfin consenti à l'accorder aux vœux du vénérable évêque de Strasbourg. Mais toutes ces qualités qui le distinguent, et que les chrétiens des premiers siècles seraient allés chercher au bout du monde pour les poser à leur tête, ne pouvaient, dans les circonstances où on était alors, ne pouvaient, ne devaient pas le tenir écarté

du siége de Paris. On aurait dû, Messieurs, ne pas manquer de quelques raisons pour empêcher tant de vertu de s'éloigner; mais, quand la Providence le veut, il n'y a point d'obstacles qui tiennent. Il se trouva qu'il y eut un jour des ministres qui ne pensèrent pas qu'un aussi grand caractère dût rester sans profit pour la France; ils eurent le courage de vouloir, et le coadjuteur de Strasbourg fut nommé à l'Archevêché de Paris.

Oh! Messieurs, ce moment fut bien heureux pour nous! Lui, cependant, vrai comme toujours, accepta noblement ce fardeau, tout prêt à le quitter quand l'occasion serait venue, à le quitter plus noblement encore. Oh! vivez dans une éternelle mémoire, jour mille fois pénible! O mort! tu ne nous briseras pas, tu n'a pas triomphé de nous par ce lugubre anniversaire!... Mais ne perdons pas l'ordre de nos pensées, et continuons à étudier, dans cette oraison funèbre, les conseils de la Providence.

Nous avons dit, Messieurs, que l'archevêque de Paris avait été choisi pour contribuer à ce magnifique travail qui devait resserrer parmi nous l'alliance de la patrie et de la religion; il fut fidèle à sa tâche. Que s'est-il passé en France, Messieurs? quels nuages avaient obscurci l'éclat du christianisme? quels moyens pouvaient les dissiper? Il fallait se fixer sur cela, et voilà le jugement de l'archevêque de Paris : il en est plusieurs qui ne voient plus dans le christianisme qu'une forme arbitraire de la pensée humaine; à ceux-là il faut leur démontrer le droit qui le constitue, loi souveraine de l'univers moral, il faut les éclairer sur la vérité de ce titre; il en est d'autres qui se plaignent de ne pas reconnaître, dans l'application du christianisme, dans son action de tous les jours, ce grand caractère qui doit appartenir à la loi souveraine de l'univers moral, d'être liée aux intérêts généraux de l'humanité, séparée de la politique et élevée au-dessus des partis. Eh bien! pour ceux-là, il résolut de leur montrer le christianisme dans toute la réalité de son grand caractère. Ce fut la préoccupation de sa vie, et l'âme de tous les travaux de son épiscopat.

D'abord, Messieurs, les titres qui constituent le christianisme, la souveraine loi de l'univers moral, ces titres sont imprimés partout sur la face du monde, ils resplendissent partout, sur tous les fronts et sur toutes les œuvres des hommes, et alors on reconnaît la souveraineté du christianisme dans l'univers moral aussi naturellement que l'on reconnaît la souveraineté du soleil dans le monde physique.

Mais, dans les jours d'indifférence, il s'est fait comme un nuage autour du christianisme pour en voiler l'éclat. La science reste muette à ses gloires, et quelquefois même leur est hostile; il y a des doutes partout, un peu dans la philosophie, dans la littérature, dans les entretiens, dans l'air qu'on respire : partout il y a deux enseignements qui ne se touchent plus, l'un dans le temple et l'autre dans le monde, et alors les titres du christianisme restent scellés au fond du tabernacle. En ce temps de péril, il faut encourager les disciples chrétiens de la science, il faut qu'ils embrassent la nature, il faut qu'ils se lèvent, qu'ils interrogent le ciel, la terre, qu'ils scrutent les annales des peuples, qu'ils se hâtent partout de recueillir les rayons oubliés de la gloire du

Digitized by Google

christianisme, et rendent manifeste le droit qui lui appartient comme loi souveraine de l'univers moral.

Certes, Messieurs, l'archevêque de Paris était capable de sentir la nécessité de ce travail, il était digne d'y concourir, il était digne d'en préparer le succès, car lui-même il était savant. La théologie, Messieurs, dans cette haute intelligence, avait pris ces grandes proportions que lui avaient données les pères de l'Eglise, et qui en avaient porté si haut le génie. Il ne l'isolait pas comme une formule stérile, il l'élevait, il l'établissait au centre et dans les lieux les plus élevés du monde savant; toutes les sciences lui apportaient leur tribut et la servaient comme une reine. Elles versaient dans son sein et elles y puisaient tour à tour la lumière. C'est de cette hauteur qu'il embrasse la philosophie, qu'il fouille la législation, qu'il étudie la nature de l'homme, les ressorts secrets des sociétés, de l'ordre des empires, et voilà pourquoi dans ses œuvres, l'orthodoxie de la plus sévère doctrine s'allie toujours avec l'élévation de ia pensée et la richesse du savoir. Quand il veut être apologiste, il établit sur des fondements inattaquables les preuves de la foi, et ses écrits, même les plus courts, ont un remarquable cachet d'ampleur et de solidité; les plus simples de ces instructions pastorales ont tout le poids, prenez-y garde, et toute la substance d'un livre. Qui donc aurait été plus capable d'encourager les disciples chrétiens de la science? Comme ils savait deviner toutes les circonstances qui pouvaient servir le plus utilement au triomphe de la religion! Comme il se plaisait à recueillir, sous les voûtes de cette cathédrale, tout ce que Paris comptait d'esprits les plus cultivés pour les instruire par des voix éloquentes! avec quelle reconnaissance il applaudissait au succès de tous les chrétiens qui s'étaient honorés par le respect de la religion! avec quel bonheur il voyait se répandre, se développer au sein de son clergé le goût des savantes études! Comme il se plaisait à les favoriser! Ces graves travaux de la pensée étaient à ses yeux l'un des premiers titres de recommandation. On n'était pour lui au-dessous de rien, au-dessous d'aucun respect, d'aucune dignité et d'aucune fonction, quand on n'était pas au-dessous du talent et de la science. Il regarde ces graves et austères labeurs comme une preuve de vertu, comme un signe de force, et rien n'est négligé par lui pour propager les saintes vérités. Les conférences ecclésiastiques sont établies dans les paroisses. Quoique absent, c'est lui qui en est l'âme, et il en dirige les travaux. Qui ne s'est véritablement senti fortifié par la lecture de ces deux admirables instructions pastorales sur les études et la composition des livres? Ses œuvres sont un monument qui servirait à lui tout seul pour la gloire d'un épiscopat. Il instruira longtemps encore les ministres de Dieu, et cette voix, partie du fond de la tombe, prendra quelque chose des solennités du martyre.

Et toute fois, Messieurs, il méditait une œuvre plus admirable encore et plus belle, il avait trouvé dans sa famille de précieux débris des splendeurs de notre ancienne Église. Il avait connu des vieillards qui représentaient noblement son passé. Il se rappelait cette ancienne Sorbonne, où tant de savants docteurs formaient dans notre patrie comme un concile permanent préparé sur toutes les questions et dans sa conscience de pontife il cherche où existe

Digitized by Google

ce qu'il lui serait possible de reconstruire de gloire et de vertu. Oh! sainte maison des Carmes, consacrée par le sang des martyrs, vous lui étiez apparue comme réservée à des destinées glorieuses; il vous avait choisie pour devenir le berceau d'un nouveau collége de docteurs. Il vous voyait déjà dans sa pensée comme vous deviez être un jour; de jeunes hommes, l'élite du clergé, accouraient à vous de toutes les parties de la France, ils se recueillaient quelque temps sous le silence religieux de vos voûtes, et puis tout à coup il se passait un prodige qui faisait souvenir du cénacle: de vos flancs entr'ouverts sortaient des torrents de lumière qui allaient illuminer le monde; des légions d'apôtres s'échappaient partout de vos saintes retraites. Les uns s'en allaient au loin soutenir le poids et la sollitude du gouvernement de l'Église, les autres faisaient de savants écrits qui portaient jusqu'aux extrémités de l'Europe la majesté du Christ; les autres montaient dans les chaires sacrées, et continuaient parmi vous cette noble et magnifique race des Massillon, des Bourdaloue, des Fénelon... Je ne nomme pas Bossuet, parce qu'il a prononcé dans cette Église une oraison funèbre, et j'ai peur, si je cite son nom, que les ombres qu'il a pleurées, ne viennent ici confondre ma témérité, et m'épouvanter d'un hommage à sa gloire.

Voilà l'avenir que méditait l'archevêque de Paris pour la maison des Carmes. C'est vers elle qu'il tournait sans cesse son cœur, c'est pour elle qu'il réservait avec prédilection tout ce qu'il lui était possible de dérober à sa charge de soins, de temps et de sollicitude. O saint prélat! vous n'avez pas vu se développer votre œuvre, et c'est en recueillant dans mes souvenirs ce que j'ai pu suivre de vos plans qu'il m'a été possible d'en décrire quelques grandes lignes. O saint prélat! votre mémoire achèvera le reste, votre cœur caché sous les fondements animera l'édifice dans toutes ses parties, et lui communiquera une force éternelle de vigueur, d'élévation et de sollicitude.

Voilà, Messieurs, voilà ce que l'archevêque avait fait pour démontrer le droit qui appartient au christianisme comme loi souveraine de l'univers moral; mais il est une autre marque à laquelle on peut reconnaître la majesté de sa nature, c'est quand il se montre dans son application avec le privilège qui doit appartenir à une loi universelle du monde, avec ce privilège de demeurer toujours inséparablement lié aux intérêts généraux de l'humanité.

L'archevêque de Paris, Messieurs, mit tout son cœur, toute son âme et tout son courage à garder au christianisme son grand et beau caractère. Je vois, Messieurs, de saints religieux qui font de glorieux efforts, des hommes généreux qui embrassent les plus austères sacrifices avec un admirable courage. Ils enveloppent leur poitrines d'un triple airain afin d'y conserver pour ceux qui souffrent le trésor tout entier des tendresses du cœur, ils n'ont pas de racine ici-bas, afin de se porter plus aisément partout où l'exigent le salut et les besoins de leurs frères; l'archevêque de Paris avait eu ce bonheur de trouver ici une incomparable milice. Jusque dans les bras de la mort il nous en faisait encore l'éloge avec la vive effusion d'un paternel amour. Chaque jour il travaillait à la recruter par d'aussi vaillants auxiliaires et pour la perpétuer dans l'esprit de vie, par la perfection, à force de soins et de dépenses, il

Digitized by Google

avait élevé ces vastes bâtiments du petit séminaire où dans l'abondance d'air, d'espace et de lumière, il nourrissait dans de jeunes hommes l'amour de la prière, et cet esprit d'épreuves si nécessaire aux combats du Seigneur.

Que si vous me demandez, Messieurs, à quoi donc peuvent servir toutes ces forces et ces prodigieuses colonnes qui semblent prêtes à s'ébranler au moindre signal, écoutez, je vais vous le dire : voyez devant vous l'humanité vers laquelle s'avance un pontife du Christ. Eh bien ! elles vont la soumettre au bonheur et à la vérité, elles vont en un mot proclamer, soutenir, défendre à tout prix dans ses rangs une loi supérieure, une loi d'immortalité, une loi de salut éternel, c'est-à-dire la loi essentielle et constitutive de l'homme, la loi qu'il ne peut observer sans se déployer aussitôt dans toute la grandeur permise à sa nature, dont il ne peut sortir sans se briser lui-même tant elle a pris exactement sa mesure.

Regardez, Messieurs, regardez l'homme, il y a en lui, en effet, des facultés qui n'ont pas leur emploi ici-bas. Est-ce que son intelligence est épuisée par la connaissance de ce monde fugitif ? Est-ce qu'elle n'en conçoit pas un autre qui est immense, immuable, sans rien qui périsse, sans aucune forme qui change? Est-ce que son cœur est comblé par aucune des choses qui lui sont offertes sous le soleil? Est-ce donc que ce qui est ici-bas serait à sa mesure? Elle est trop à l'étroit, elle tonne et s'irrite contre ses entraves. Voilà donc, voilà donc l'humanité! Eh bien ! maintenant, voyez à ses côtés, voyez assis le génie du mal et de l'erreur. Il se lève, il parcourt ses rangs, il sème à droite et à gauche le dégoût de l'immortalité, il soulève les hommes contre la loi du salut éternel, et alors, Messieurs, malheur sur l'humanité! Ah! ah! vous voulez refuser à vos facultés l'objet pour lequel elles avaient été faites! ah! il vous plaît de tenir renfermé dans ces étroits cachots du temps ce qui avait été fait infini, ce qui avait été calculé sur la mesure de Dieu même ; ah! vous voulez cela ! Eh bien! cette force divine ainsi comprimée, elle s'égare, se déprave, elle devient fatale, elle se retourne avec une énergie désespérée sur les jouissances qu'on lui laisse. Elle a soif de tout sur la terre. Quand elle a, elle veut avoir, quand elle n'a pas, elle se sèche et meurt d'envie devant celui qui a, ses désirs sont immenses et ils ne sont pas satisfaits; ses désirs sont impétueux et il n'ont pas de durée. Et alors concevez-vous ce que peut devenir le monde? Ah! on veut renoncer au ciel, afin de jouir plus commodément du bonheur sur la terre. On a oublié le ciel, c'est vrai, mais on reste en face des calamités avec la mort pour consolation, et pour unique espérance le repos glacé de la tombe. Oh! pitié, pitié, sur tant de douleurs, venez ô pontife du Christ, venez donc à la tête des armées de Dieu, venez au secours de l'humanité, venez vaincre le génie du mal, venez abattre sa domination et sa puissance, venez proclamer la loi du salut éternel. Ouvrez aux regards de cette âme le royaume immense de l'immortalité, qu'elle y monte avec vous sur l'aile de la foi, qu'elle y trouve là un objet égal à ses désirs, qu'elle épuise sur cet objet infini, pour lequel elle a été faite, toute son énergie, et qu'elle descende de là comme Moïse du Sinaï portant les tables de la loi, le devoir dicté par Dieu même. Alors aussitôt elle éprouvera que Dieu est bien en elle,

Digitized by Google

elle achèvera le reste de sa vie dans l'obscurité, dans la sagesse, dans la modération : elle sera douce pour chacun de ses frères, qu'il soit riche ou bien qu'il soit pauvre, et jusque dans la mort elle-même, elle attendra Dieu avec un admirable sourire. Voilà ce que font à la tête de leurs armées les pontifes de Dieu. Eh bien ! c'est le sentiment de cette magnifique mission qui enflammait le cœur de l'archevêque de Paris. Il parut admirable à la tête de la troupe sainte, et il ne fut inférieur à aucun des élus pontifes de Dieu dans la science du commandement.

Nul ne savait mieux que lui la valeur des hommes, nul n'aurait pu dire mieux le poste qu'il fallait assigner à chacun ; il était toujours le premier dans les travaux, qui furent chez lui continuels. Dans les fatigues et dans les dangers, il indiquait de la main les lieux où il fallait porter l'assaut, et, pour soutenir, pour diriger l'attaque, il avait des moyens infinis dans la connaissance profonde des âmes, de leur caractère, de leurs dispositions. Il disait par quelles armes on pouvait les vaincre, comme il fallait user tantôt de la prière, tantôt des raisonnements, quelquefois des solennelles terreurs de l'avenir, toujours des tendresses infinies du cœur et de la grâce de la charité. Il n'engageait que le combat dont une âme pouvait être le prix. C'était son principe que tout ce qu'on pouvait dépenser de valeur en d'autres luttes, était plutôt nuisible qu'utile à l'Église ; il faisait voir la route à suivre pour éviter ces fâcheuses rencontres, et dans les marches qu'il entreprenait, il avait une si profonde connaissance du temps, des hommes et des lieux, qu'il pouvait passer partout sans donner à personne le droit de pousser un seul cri d'alarme ou autoriser un seul bruit de discorde. Nul n'avait le jugement plus sûr ni les ressources plus fécondes, plus actives, plus vigilantes. Agissant avec prudence, il allait toujours au but qu'il s'était proposé, d'autant plus certain de l'atteindre qu'il n'était pas pressé d'arriver. Organisateur puissant et infatigable, il créait des associations et des établissements qui servaient à le fortifier et lui donnaient des auxiliaires précieux. On aurait bien pu l'attaquer, on n'aurait pas pu le surprendre : on était sûr, à tous les moments de le trouver sur un terrain si ferme, si bien choisi, calculé avec tant de sagesse, qu'il était invincible : car il était toujours retranché derrière la loi ecclésiastique et civile, toujours protégé par l'humanité, dont il défendait les plus grands intérêts. Calme et appuyé sur la croix, il restait là, comme on le vit, devant la mort, tranquille et ferme, sans reculer d'un pas, lui, si modeste et si humble dans sa vie privée. Il sentait alors passer en lui toute la grandeur de sa mission. On se souvenait, en le voyant, de tout ce qu'avait produit de plus beau l'antiquité chrétienne. L'univers tout entier n'aurait pas pu le vaincre ; il aurait pu l'accabler, mais le vaincre, c'est-à-dire l'affaiblir dans son devoir, triompher de lui dans la résolution qu'il avait prise, l'univers ne l'aurait pas pu. *Occidi potuit, sed vinci non potuit.*

C'est ainsi, Messieurs, que l'archevêque de Paris se rendait digne d'être à la tête de l'armée du Seigneur. Il maintenait dans son sein toute la vigueur de l'esprit de Dieu si nécessaire pour assurer son triomphe. Il aurait craint de l'énerver en y laissant pénétrer quelque chose de l'esprit du monde et des in-

Digitized by Google

fluences des cours. Il ne fit jamais un pas dans le domaine de la politique; il ne se laissa jamais non plus dominer par elle. Il eut ce beau caractère d'être soumis aux lois, mais de ne servir ici-bas que Dieu et l'humanité.

L'Église, Messieurs, l'Église n'a le but complet de son institution que dans l'humanité tout entière; les gouvernements ont le leur dans l'intérêt d'un peuple. L'Église, c'est l'âme du siècle, c'est la vie de l'humanité; le gouvernement, c'est la Providence qui veille sur le repos et sur l'organisation d'un peuple. Les gouvernements sont obligés de faire jouer mille ressorts, et il est, selon le temps, une part des faiblesses humaines qui occupe quelque place dans les moyens employés pour accomplir leurs desseins.

L'Église, au contraire, ne peut jamais se déployer que dans la vérité, dans le désintéressement, le sacrifice et l'humilité. Les gouvernements sont nécessairement obligés de s'appuyer sur la force; et l'Église serait vaincue le jour où on lui verrait d'autres armes que la justice, la vérité et la persuasion. Il y a donc, Messieurs, pour chacun d'eux un esprit qui n'est pas contraire, mais qui est différent; ils ne peuvent se pénétrer de trop près sans se nuire, sans que l'un embarrasse l'autre. Il faut qu'ils restent confondus seulement dans le respect des lois. Hors des lois, que chacun marche dans son indépendance au secours du monde comme Dieu l'a voulu.

Ah! Messieurs, un esprit complaisant serait beaucoup plus agréable à ceux que la religion voudrait pouvoir servir. Hélas! ces faibles caractères, on les flatte, on les loue de leur faiblesse même; on leur compose je ne sais quel fantôme de grandeur, avec les débris de celle qu'ils ont laissé échapper de leurs mains; on les exalte, on les présente comme des esprits supérieurs à proportion qu'ils se sont abaissés davantage; mais ce ne sont plus déjà que de vaines idoles, des sanctuaires déserts.

L'archevêque de Paris conserva, dans le sacerdoce, toute la pureté de cet *esprit principal* dont parle l'Ecriture. Quand il parut à la cour, chez les hommes puissants, ce fut toujours en évêque, il exprimait les vœux, les besoins de l'Église. Il refusa quelquefois de seprêter à ces projets que l'on avait à cœur, et qui semblaient promettre des bienfaits pour la religion. Chacun juge avec sa conscience, mais chacun forme sa conscience avec ses lumières propres. L'archevêque de Paris démêlait de secrets périls là où d'autres ne voyaient que des avantages. Il redoutait pour le siége sacerdotal des dangers lointains, de sourdes menées et des influences mondaines. On aurait tort si on avait pu croire qu'il manquait de reconnaissance pour la monarchie qui l'avait élevé; mais il jugeait que, pour la dignité des deux, il n'y avait aucun moyen convenable de la témoigner qu'en s'acquittant noblement des fonctions de sa charge, et en la faisant servir aux intérêts généraux de l'humanité, c'est-à-dire du salut des hommes.

Mais il y a aussi, Messieurs, dans la vie de l'humanité, des besoins variables, l'archevêque sut les comprendre et les servir, comme il avait su comprendre et servir des besoins permanents. L'humanité, Messieurs, parcourt ici des âges divers; de la jeunesse à l'âge mûr, à mesure qu'elle monte, elle se dégage des formes d'une organisation vieillie pour se revêtir de quelques autres

Digitized by Google

formes qui sont en proportion avec les temps nouveaux, et par conséquent, pour servir ces besoins variables, il faut l'aider avec sagesse dans ses transformations; mais ne pas vouloir la diriger dans toutes ses révolutions par une seule règle si parfaite, qu'on ait cru la comprendre, ne pas la contraindre à reculer dans le passé, qui est devenu, à cause de sa taille, beaucoup trop étroit pour elle; ne pas l'exciter davantage à s'envoler vers l'avenir avant que Dieu ne lui ait donné des ailes. Or, Messieurs, le christianisme n'a jamais eu la prétention de diriger la marche politique des peuples; mais dans cette longue suite de siècles qu'il a passés après Dieu, dans tous les pays et sous tous les climats, on a pu voir en lui se manifester ce caractère d'une grande loi qui n'est pas celle d'un pays ou d'un siècle, mais celle de l'univers et de l'humanité. Le christianisme établit dans ses lois quelques principes sacrés qui assurent les fondements éternels des sociétés de la terre; mais en dehors de la loi, il reste un espace immense qu'il abandonne à la libre sagesse des peuples. Ah! l'on étonnerait bien l'esprit de nos contemporains, si on leur faisait connaître la pensée de nos plus anciens docteurs et des plus révérés sur l'origine de la souveraineté et sur la limite où doit être contenue la puissance. Il n'est pas plus dans l'esprit du christianisme d'immobiliser la forme que dans celui de l'humanité qui croît et qui monte toujours; il a plus que d'autres le sentiment du progrès social, parce qu'il en est l'idée la plus puissante, parce que chacun de nos pas les plus avancés dans la civilisation sont faits sous son influence, parce que chacune de nos grandeurs morales n'est qu'un produit sacré de la victime du Christ. Il ne repousse pas le mouvement, mais il ne le prend que dans son ordre, à son heure, à sa place; il féconde toujours les formes définies, mais il ne les bénit et ne les consacre que quand elles ont fini d'éclore. Aux seizième et dix-septième siècles, il n'aurait pas proclamé la liberté de la démocratie, crainte de perdre le monde en remettant le pouvoir aux mains des multitudes qui n'étaient pas encore préparées à ce bonheur par une assez longue culture Au dix-neuvième siècle, il reconnaît la nouvelle aptitude des peuples à grandir l'œuvre peu à peu, assez haut pour jouer sans péril avec la liberté. Il consacre les lieux quand il le faut; il bénit, quand l'heure est venue, l'avènement des peuples. Il ne fait pas cela par hasard, ni par entraînement ni par peur, mais pour suivre le développement d'une pensée toujours la même, pour ne pas se séparer de la vie de l'humanité, pour ne pas se détacher d'elle en parties, en fractions, pour obéir, en un mot, à cette loi souveraine qui oblige une société à passer par des âges divers.

Tel est, Messieurs, l'esprit essentiel de l'Église, et par cela seulement elle se trouve nécessairement au-dessus des partis, car les partis ne sont rien qu'un fragment détaché du grand corps de l'humanité, un fragment qui a perdu le mouvement ou qui a perdu l'heure, semblable à ces astres sortis de leur orbite, qui flottent dans le vide et qui tendent aux abîmes.

L'archevêque de Paris, Messieurs, fut toujours pénétré de l'esprit éternel de l'Église. On ne peut dire que jamais il ait été subjugué par aucun individu. Dans ces grands moments de réforme sociale, il peut y avoir un moment d'hésitation dans les meilleurs esprits; mais lui n'hésita pas un instant.

Digitized by Google

Il accepta ce changement; il en aura la modération, la bonne foi et l'amour. Il avait entendu sonner l'heure à l'horloge de la Providence; il comprenait les temps nouveaux; il aurait voulu élargir la charité pour leur donner une base plus ferme; il s'élevait dans une de ses instructions pastorales jusqu'au ton du prophète, lorsqu'après avoir mis à nu les plaies vives de notre société moderne, il annonçait à cette ville de Paris qu'elle serait fortifiée dans ses destinées, affermie, épargnée quelques jours à cause de sa bienfaisance. O Paris! ô Paris! tu seras sauvé, parce que tu as beaucoup aimé les malheureux!

O liberté! non pas cette liberté qui opprime, mais qui laisse le champ libre aux hommes, tu trouveras en lui un glorieux apôtre.

Vous vous rappelez, Messieurs, cette grande controverse sur la liberté d'enseignement, qui fera dans la postérité un éternel honneur à l'épiscopat français. Que fit alors l'archevêque? Ne croyez pas qu'il sortit de sa bouche le moindre cri contre l'Université de France; il rendait justice à cette grande institution; il honorait le savoir de ses membres; il l'a déclaré maintes fois par des témoignages authentiques. Il se contriste des moindres paroles trop vives ou trop amères qui échappent à des esprits ardents; il s'efforce de les rappeler aux principes de la vérité et de la modération; il ne songe pas non plus à demander une liberté sans règle qui puisse amoindrir, abaisser le droit ou plutôt le devoir de l'État. Non, il a trop le sentiment du devoir, de la justice, il est trop pénétré du véritable esprit de notre ancien clergé; non, l'Université restera, elle continuera d'être une de nos belles gloires nationales; l'État continuera d'exercer sa mission; tout ce qu'il faut à l'archevêque de Paris, c'est que ce droit de l'État trouve pour s'exercer, des moyens qui ne rendent pas illusoires dans l'application, le principe et les garanties des libertés consacrées dans la loi. Ce fut avec cet esprit qu'il salue les temps nouveaux et donne le premier le signal de les bénir en les présentant à Dieu dans l'assemblée religieuse des peuples; c'est ainsi que, faisant éclater de toutes parts la majesté du christianisme, il travaillait à resserrer l'alliance de la patrie et de la religion; et en lui tout ce qu'il y avait de plus grand semblait avoir été préparé pour cette fin auguste. Nul homme, peut-être, ne fut jamais plus simple. Il était de l'ancienne marque, c'est le langage de Bossuet, de l'ancienne simplicité, de l'ancienne probité; on lui en fit quelquefois un reproche. Pour moi, je suis tenté de croire que ces traits de son caractère avaient été prémédités dans le conseil de Dieu, et qu'il faut les considérer comme une part de sa grandeur.

Il y a, Messieurs, une sorte de faiblesse qui sied bien dans l'épiscopat; on aime à voir dans un évêque, ministre des biens futurs, ce rayonnement d'un mérite modeste, ce parfait bonheur d'humilité qui lui fait porter sa dignité selon les préceptes du Christ, comme le signe et la déclaration d'un service public auquel il est soumis; plus de recherche et de raffinement siérait assez mal à l'air de cette noble vie, et aurait mal préparé l'héroïsme de cette mort. Tout devait être antique dans cette âme. Il semblerait qu'ont l'eût détachée comme une figure des premiers siècles chrétiens pour en décorer nos temps modernes et nous faire souvenir des Pères de l'Église. Il était sérieux et pres-

Digitized by Google

que austère comme tout ce qui est grand et recueilli. Mais il y a de l'or sous les rochers ; mais il y a des sources d'eau vive dans le flanc des montagnes. Allez plonger sous cette enveloppe, et vous y trouverez tous les trésors de l'âme : La noblesse, la modération, la vertu, et quoi qu'on en puisse penser, une tendresse mille fois plus douce qu'on n'aurait pu l'imaginer. Il avait eu toujours jusqu'à la perfection cette grâce choisie du cœur qui fait de l'homme, selon la parole de l'apôtre saint Paul, une sainte et vivante hostie, et l'ange qui ne fut jamais lié à des organes, qui vole dans l'espace aussi pur qu'un rayon de lumière, ne tint jamais son aile d'or plus pure de poussière que l'archevêque de Paris sa robe de pontife. S'il avait eu moins de franchise, il aurait tourné plus d'obstacles ; mais il parlait selon le principe de la vérité, à la manière antique : *Est*, *est*, *non*, *non*, et cela valait un serment. Le commandement fut toujours dans sa bouche l'expression de la règle, ni plus sévère ni plus relâché qu'elle ; mais elle se tempérait par de paternelles indulgences, mais elle se justifiait par le droit dont elle fut constamment l'expression. Il porte un peu haut le devoir, peut être, Messieurs ; c'est qu'il portait haut son clergé et qu'il savait bien qu'il était capable de toutes les vertus et à la hauteur de tous les sacrifices. Mais pourquoi vais-je le ranimer avec ces traits chéris? faut-il rendre encore plus cruel le coup qui nous l'a enlevé? N'ayons pas de ces vaines terreurs, Messieurs, il ne faut pas pleurer ce qui a été le plus digne sujet de notre admiration. L'archevêque de Paris a été beau dans sa vie, car il a resserré l'alliance de la patrie et de la religion ; il a été encore plus beau dans sa mort, car il a consommé l'alliance de la patrie et de la religion.

Avez-vous réfléchi, Messieurs, sur ce magnifique spectacle de terreur dont nos yeux viennent d'être témoins. N'y a-t-il pas, à votre jugement, quelque chose d'éminemment inexplicable dans le prodigieux éclat qu'a jeté cette mort? Le dévouement de l'archevêque de Paris fut beau ; mais d'autres victimes ont succombé dans un dévouement aussi beau, et ni leur rang dans le monde n'était moins élevé, ni leur regret n'a été moins grand, ni leurs douleurs n'ont été moins cruelles, et cependant la France a distingué l'une de ces victimes. Elle les a toutes honorées de ses larmes et de son respect, elle leur accorde à toutes des bénédictions infinies dans une éternelle mémoire ; mais pourtant, dans les regrets qu'elle a donnés à ces morts, elle a donné une première place à l'archevêque de Paris ; cette grande victime a eu une place de prédilection dans le témoignage de l'estime de la génération présente.

Ah! Messieurs, ne cherchons pas le secret de cela dans la loi ordinaire des choses de la vie. Il venait de faire l'acte le plus sublime de son épiscopat, il venait de faire le sacrifice qui devait achever l'alliance de la patrie et de la religion, et voilà ce que Dieu a voulu par des honneurs nouveaux signaler aux méditations de la France ; et c'est en effet là, Messieurs, le motif secret de cette mort qui fera la gloire de notre immortel pontife. La religion et la patrie se sont embrassées dans ce sacrifice, et Dieu en avait tellement ménagé l'ordonnance, que la patrie a pu y reconnaître la grandeur de la religion, et que la

Digitized by Google

religion s'y est associée intimement aux destinées et aux grandeurs de la patrie. On dit, Messieurs, que rien n'est plus naturellement chrétien que ce pays de France ; pourquoi faut-il donc qu'il y ait tant de facilité à voiler à ses yeux la vérité qu'il aime.

Oh! quelle indigne image on se plaisait à lui présenter de la religion et du sacerdoce! De quelle utilité pouvait-elle être? à quoi servait-elle? Qu'à retarder la marche de l'humanité. Amour de la patrie! ah! Messieurs, ce n'est pas le sacerdoce qui étouffera cette flamme sacrée; toutes les institutions qu'il a créées, et auxquelles il préside, en sont le foyer le plus puissant. Tout cela serait facile à démontrer; combien de livres on pourrait faire dans ce but! combien ont été faits déjà! mais quel serait de nos jours l'effet des livres? Que ferez-vous de la force du raisonnement, de la majesté de la pensée, contre des hommes qui répondent à tout par un sourire? Et puis, je le répète, quel est l'effet des livres de nos jours! Est-ce qu'il n'y en a pas pour soutenir les choses les plus contradictoires? est-ce que l'esprit humain n'est pas trop énervé, de nos jours, par cette malheureuse habitude de lectures faciles qui empêchent tout travail sérieux de la pensée? Non, je vous le dis, ce n'est pas avec des livres qu'on pourrait réhabiliter, de nos jours, le sacerdoce et le christianisme. Le martyre, oui, le martyre, voilà le langage qu'il fallait parler à ces temps. Ah! le martyre, c'est un grand moyen de persuasion; il ne raisonne pas, il ne discute pas, il fait voir. Il ne démontre pas la loi du mouvement, il marche droit au but; il est au-dessus de tous les doutes et de toutes les suspicions, il est déjà plongé dans cette éclatante lumière où tout est transparent, où l'on ne peut plus avoir d'autre intérêt que celui de la conscience et de la vérité. Le martyre ne répond pas aux contes, aux fables, il se pose à côté seulement, et sa majesté les écrase; il ne se borne pas à subjuguer la raison, il saisit l'imagination tout entière; il l'absorbe dans sa contemplation, dans l'admiration de tout ce qui fût jamais de plus beau, de plus sublime dans la nature humaine, et si les fables mensongères osaient se permettre à l'entour de tortueuses railleries, on ne les verrait pas plus qu'on ne voit ces figures capricieuses tracées à ses pieds sur la boue, quand on a les yeux éblouis par le plus beau rayon du soleil.

Il y a eu des martyrs à l'origine pour établir la vérité des faits divins du christianisme, il dût y en avoir de nos jours pour attester la supériorité de caractère qu'il imprime aux hommes.

L'archevêque de Paris excellait dans la controverse, c'était un grand apologiste : il a fait de beaux livres, mais il aurait vécu cent ans, qu'il n'aurait pas composé une apologie comparable à celle qu'il a écrite avec son sang sur les pavés du faubourg Saint-Antoine. La magnanimité de l'archevêque de Paris n'est pas au-dessous des grandeurs de l'histoire, il est dans sa destinée de grossir d'autant plus qu'on la regardera dans le lointain des âges, et les générations futures l'admireront plus que nous-mêmes, peut-être. Sache donc la postérité, que cette mort fut une apologie, et que voyant la foi attachée partout à ce monument, la foi qui en soutient, en développe et en fait les proportions sublimes, elle reconnaisse les desseins de Dieu, qui a voulu manifester d'un

Digitized by Google

seul coup au cœur tout entier du sacerdoce et des chrétiens la magnificence de la foi et celle de la charité. Car, Messieurs, les grandes actions ne sont jamais seules dans la vie : elles se tiennent à tout ce qui les précède; elles se préparent par une multitude de causes amassées depuis longtemps, et l'héroïsme de la mort en est la manifestation sublime.

Ne cherchez pas, Messieurs, l'explication de cette magnanimité de l'archevêque de Paris dans rien qui ressemble à un entraînement de caractère ou de tempérament; non. Quand on avait bien connu cet homme, si modeste et si retenu, si naturellement ennemi de tout ce qui pourrait avoir l'air de produire de l'ostentation, si peu disposé à rechercher, soit une entreprise quelconque, soit un péril en dehors de son ministère, toujours alarmé de ce qui pourrait ressembler à une prétention soit d'influence, soit de gloire, on aurait pu dire qu'il ne mourrait pas de la sorte. Sans doute il était incapable de manquer à l'honneur; mais selon l'opinion la plus sévère, la plus délicate et la plus exigeante du monde, il pouvait s'abstenir. Il n'aurait pas eu en s'abstenant la gloire du martyre, mais il n'aurait pas été flétri non plus de l'infamie du lâche. Non, il n'y avait pour l'archevêque de Paris qu'une cause assez puissante de détermination, c'était la foi, la foi toujours vive, toujours si vive chez lui dès sa première enfance, la foi dont il avait ressenti toutes les mystérieuses influences, la foi qui lui avait appris que le sacrifice est un moyen général offert à tous les hommes de ressembler à la Divinité, mais qu'il est des circonstances où il devient un devoir pour le pontife de celui qui a aimé le monde jusqu'à mourir pour lui.

Voilà, Messieurs, où l'archevêque de Paris a pris son héroïsme; pénétrez dans son cœur de pontife, et tâchez d'en saisir toutes les émanations dans ce jour de funeste mémoire où cette capitale était réduite à l'humiliation de se voiler pour pleurer ses douleurs. Hélas! il voyait dans les habitants de cette capitale des brebis immortelles de ce troupeau que Dieu lui avait données pour en être pasteur; il recueillait avec attendrissement dans sa mémoire toutes les preuves de respect religieux qui, au plus fort de nos orages, avait tant consolé son cœur. Est-ce que la religion avait été profanée aux jours les plus terribles de nos luttes? Est-ce qu'on n'avait pas rencontré partout la paix assise à l'entour de la demeure des ministres de Dieu? Est-ce que l'ardeur et la violence du combat n'étaient pas venues s'arrêter à la porte des temples? N'avait-on pas vu des hommes qui frémissaient encore dans les premiers emportements de la victoire, s'incliner avec adoration devant une image du Christ et la ramener en triomphe jusqu'en son sanctuaire? Il y avait donc encore, par-dessus le désordre, un nom toujours béni! Il restait donc encore dans la cité une autorité de paix, objet de la vénération de tous! Il restait donc au cœur du Christ un sublime refuge de paix et de concorde! Oh! ne serait-ce pas un crime que de voiler cette suprême espérance? Si le pasteur peut être utile au troupeau, s'il peut servir le troupeau, pourquoi donc s'en abstiendrait-il? Est-ce que ce sang ne coule pas sacré pour nous, de quelque côté que ce soit? Il y a bien deux camps, il y a bien deux bannières, mais de quelque côté qu'il tourne les regards, il ne trouve, lui, que des visages connus qu'il a

Digitized by Google

bénis, des mains qui ont touché les siennes, des âmes qui lui sont confiées par Dieu même et rachetées par le Christ.

Voilà, Messieurs, voilà le sang qui coule, et il n'aurait pas fait d'efforts pour l'arrêter, et il serait encore pontife? et il oserait élever la tête en présence de l'Église qui lui a mis entre les mains la houlette? et il oserait se présenter devant Dieu? Ah! sous l'empire de la foi, il ne le pouvait pas; il sentait sa crosse qui tressaillait dans sa main; il sentait son cœur qui se brisait dans sa poitrine, son siége qui tremblait, et il est parti où était le devoir.

Ne croyez pas, Messieurs, qu'il se soit fait illusion; la foi peut bien l'élever au-dessus du danger, mais il le connaît tout entier. Depuis longtemps (pourquoi ne continuerai-je pas à révéler ici le mystère de cette âme sublime?), depuis longtemps il avait l'inspiration d'une responsabilité terrible et le pressentiment d'un sacrifice. Quand il parlait des destinées de la patrie, c'était avec un ton de confiance si ferme et si tranquille, que ses amis en étaient étonnés. On peut dire de lui, à la lettre, qu'il a vu avec un grand esprit les choses futures, et qu'il a consolé ceux qui étaient affligés dans Sion. Il rapprochait le passé du présent, et il trouvait dans cette comparaison des signes certains, des gages assurés d'espérance. « Le vaisseau de l'État pouvait bien être un jour battu par la tempête, mais il se relèverait le lendemain vainqueur de l'Océan. » Tels étaient ses jugements sur les destins de la patrie. Pour sa personne, il ne se plaignait pas et ne redoutait rien; mais il avait ce sentiment, il s'en est ouvert plusieurs fois, je le sais, et je puis le dire, il avait ce sentiment qu'il pouvait être mené loin par quelque devoir imprévu de sa charge, et qu'il serait emporté dans une route difficile.

Le danger, Messieurs, qu'il avait vu de loin avec tant de courage, ne pouvait le faire reculer, quand il s'est dressé devant lui menaçant: il était, vous le savez, en présence de réalités formidables, de scènes horribles, dont on voudrait pouvoir anéantir la mémoire, et qui longtemps encore consterneront Paris. On était effrayé de la résolution de l'archevêque, on s'empressait pour l'arrêter; les alarmes des plus nobles cœurs lui envoyaient de toutes parts un présage de mort. Jusque dans les démonstrations des respects que prodigue sur son passage la reconnaissance publique, il peut apercevoir les dangers où il se précipite.

Après sa fameuse entrevue avec l'illustre général qui fut en ces jours néfastes le salut de la France, dans cette marche triomphale qu'il faisait à pied d'un bout à l'autre de Paris, quand les tambours battaient aux champs, quand on lui rendait spontanément les honneurs militaires, quand toutes les femmes se pressaient pour le voir, pour baiser ces nobles mains qui avaient déjà tant béni; à cet étonnant spectacle, à ces marques inusitées, il pouvait juger aisément, s'il ne l'avait pas fait encore, aussi bien le péril que la grandeur de sa résolution. Déjà il pouvait entrevoir cette autre marche du lendemain, triomphale aussi, mais avec un autre appareil, quand on le ramenait mourant sur un brancard fabriqué à la hâte, accompagné de ses amis en pleurs et environné des flots d'un peuple consterné qui s'agenouillait à son passage comme on fait devant un martyr.

Digitized by Google

Hélas! le Christ aussi avait eu à Jérusalem un dernier triomphe, peu avant le jour où l'on devait recueillir son corps attaché sur la croix; mais le Christ ne recula pas devant le Calvaire, et l'archevêque ne recula pas plus que son maître divin.

Il allait au devant du danger, il le savait bien grand; mais il sentait sa foi plus grande encore. Il parut alors, il parut comme ravi par elle; elle remplissait son âme, elle débordait au dehors, elle rayonnait lumineuse jusque dans son visage : il semblait au-dessus de l'homme.

Ceux qui l'ont vu à l'Arsenal rendent ce témoignage, que ses traits prirent alors l'expression d'une beauté inaccoutumée, quelque chose d'une beauté divine : on aurait dit que le premier apôtre de Paris, saint Denis, son patron et son prédécesseur, avait détaché son auréole de martyre pour la mettre sur son front afin qu'elle lui servit de couronne à ses derniers moments.

Il s'élevait en ce moment auguste, il s'élevait de toute la puissance des plus grands hommes du christianisme. Vous auriez cru voir en lui ce Judas Machabée, quand il s'écriait : Eh bien! à Dieu ne plaise que je prenne la fuite, et si notre heure est venue, eh bien! sachons mourir avec courage pour le bien de mes frères! » Vous auriez cru entendre saint Paul : « Ah! je ne redoute rien, grâce au ciel, je n'attache pas tant de prix à ma vie; tout ce qu'il me faut, c'est que je puisse consommer le ministère qui me fut imposé par le seigneur Jésus. » Il s'était élevé presque à la majesté du Christ, car le Christ l'avait pénétré, le Christ était en lui-même, le Christ était son âme, sa pensée, sa parole; car le Christ était tout entier dans ces mots qu'il avait au fond du cœur et qu'on lui surprenait quelquefois dans la bouche : *Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. Bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis.*

Ainsi, Messieurs, c'est la foi qui le détermine; c'est la foi qui le mène, il est sur le chemin qui mène au sacrifice, il s'avance armé seulement de la croix, de bienfaits et de prières, ces beaux signes de la foi chrétienne.

Il console en passant ceux qui pleurent, comme faisait le Christ pour la ville de Jérusalem. Il reçoit les moindres secours qu'on le charge de porter aux blessés, il absout ceux qui vont mourir. Jamais on ne vit exercer si noblement la charge de pontife; et quelle que soit la pompe des cérémonies religieuses, l'archevêque, dans la splendeur de sa cathédrale, n'avait jamais offert un sacrifice dont l'ordonnance fût plus belle, et où sa contenance fût plus digne d'être contemplée : quelle simplicité majestueuse dans ses derniers moments! On croyait le voir à l'autel, lorsqu'à la fin il se retournait du côté de son peuple pour lui souhaiter la paix. Il envoie porter aux combattants de sublimes paroles d'exhortations et d'espérance, il bénit avec effusion les amis qui l'avaient aidé dans les travaux de sa vie, et qui ne l'ont pas abandonné jusqu'au moment de la mort. Il console par de tendres paroles le serviteur fidèle blessé à ses côtés; il envoie s'informer à deux reprises des représentants courageux qui l'avaient si noblement conjuré de se laisser accompagner, et qui sont retenus captifs. Enfin, il s'occupe aussi de lui-même; mais, Messieurs, quel soin, croyez-vous, va l'occuper? Témoignera-t-il peut-

Digitized by Google

être le regret de quitter si tôt une vie qui était assez utile et assez honorée? Non, tout ce qu'il veut, et je vous cite ses paroles, c'est qu'on prie pour lui, pour que sa mort soit sainte. Cherchera-t-il une consolation dans l'héroïsme qui vient de couronner ses derniers jours? du bord du sépulcre, va-t-il se retourner pour entrevoir sur la terre le droit d'une mémoire? Ah! non, il n'a fait que son devoir, il n'est pas juste qu'on l'exalte : « Après ma mort, dit-il, on me donnera des éloges que j'ai peu mérités. » Admirables paroles, saintes comme sa vie, sublimes comme sa mort. Mais que veut-il donc faire pour lui-même? Chrétien, il s'accuse de ses péchés à un prêtre, il reçoit dans l'eucharistie, le modèle des bons pasteurs, celui qui a le premier donné sa vie pour ses brebis; et puis, se trouvant de plus en plus sanctifié, dans l'adorable état de son impuissance, il prie avec plus d'ardeur pour le salut public. « Recevez tout mon sang, ô mon Dieu! ayez pitié de votre peuple; que mon sang soit le dernier versé! »

Enfin, tout est consommé. Le calme va renaître sur la terre. Le pontife remonte au ciel pour rendre compte à Dieu de sa mission. Cette mort dans son auguste appareil, pour me servir d'un mot de saint Grégoire de Nazianze, cette mort avait l'air d'une cérémonie sacrée; on se prosternait au pied du lit avec un sentiment profond de vénération. On s'adressait un secret reproche de plaindre une si belle fin, et le clergé de Paris, debout auprès des restes sacrés et la main étendue, jurait de continuer son amour et de mourir comme lui, s'il le fallait, en se dévouant pour ses frères.

Voilà, Messieurs, comment s'accomplissait le sacrifice de l'archevêque; voilà sous quelle image la religion et le sacerdoce se présentaient à la France; et maintenant, au nom du ciel et sur ces restes sacrés, je vous adjure, est-ce donc que le sacerdoce catholique est ennemi des temps nouveaux, de leur progrès légitime et de leur liberté? Mais, dites-moi, que peut-il faire de plus pour contribuer à ce qu'ils se développent dans la jouissance de la liberté, de l'ordre et de la paix? Que peut-il faire de plus que de donner sa vie? Est-ce que son cœur est trop isolé de la patrie? est-ce qu'il ne la place pas assez près de son cœur? est-ce qu'il n'est pas assez touché de ses calamités? Dites se qu'il peut faire de mieux pour lui empêcher une heure de douleur; dites ce qu'il peut faire de mieux, il est prêt à le faire. Est-ceque vous trouvez que le sacerdoce est trop jaloux de ses prérogatives? Ah, je vous prie, ne vous plaignez pas, regardez l'usage qu'il veut faire de cette influence, permettez lui de vous servir toujours au prix de mille morts. Est-ce que vous lui adressez quelques reproches dans son passé de dix-huit siècles? Est-ce qu'en ce moment vous lui trouvez quelque tort? Nous en avons; nous n'avons pas assez aimé, nos dévouements n'ont pas été assez généreux, nous ne sommes pas entrés dans tous les légitimes désirs de votre vie. Eh bien! ne discutons pas. Que ce sang soit entre vous et nous : suffira-t-il pour l'expiation du passé! Eh bien! si vous le voulez ainsi par la vertu du sang, nous serons meilleurs et plus saints, nous ranimerons l'esprit et la grâce sainte de notre ordination pour adresser des vœux pour vous seuls, pour Dieu, pour vous à qui Dieu seul nous a donnés. Plus que jamais nous serons fidèles à ce serment; et puisse

Digitized by Google

éternellement la patrie reconnaître le sacerdoce et ses grandeurs, qui se sont manifestés dans le sacrifice de l'archevêque de Paris.

Chrétiens, si la patrie a reconnu dans ce sacrifice la grandeur de la religion, la religion, de son côté, dans ce sacrifice, s'est associée plus étroitement aux destinées et aux grandeurs de la patrie.

Messieurs, comme les sacrifices furent à la source du christianisme, ils se trouvent également à la naissance de toutes les grandes choses de l'humanité; toutes les créations nées du génie de l'homme, toutes les institutions qui sont restées avec quelque puissance, tous les empires qui ont occupé une place dans l'espace et la durée, toutes ces grandeurs ont été au prix du sang à leur racine, toutes elles se sont élevées sur un sol fécondé par les sacrifices. Décius, Brutus,... seront éternellement confondus avec les destinées de Rome. Les temps nouveaux qui s'élèvent pour l'Europe devaient avoir aussi leur victimes; mais par-dessus toutes les autres, le sacrifice de l'archevêque de Paris avait une signification particulière et providentielle; cet homme désarmé qui, dans un acte de charité sublime, ce pontife de Dieu qui meurt enseveli dans le triomphe de la foi, cette grande figure qui exprime le sacrifice passif de l'homme, cette grande figure semble placée à l'entrée des temps modernes tout exprès pour en établir le caractère, et pour leur donner la force dont il ont besoin pour durer.

Quel est, en effet, Messieurs, le sens des temps nouveaux? La société du paganisme avait pour but la domination, elle était formée pour la terre; ses moyens, c'était le fer; tout ce qu'il lui fallait, c'était d'élever les hommes pour le combat. Le Christ a fait entrer la société dans une voie nouvelle; il a ouvert devant elle les magnificences de l'âme. Il a dit au peuple de marcher toujours devant lui, d'aller sans fin dans la voie de la sagesse, de la paix, de l'amour et de la vérité. Les temps nouveaux, Messieurs, ne peuvent pas être la destruction du passé, ils n'en peuvent être que la continuation, et par conséquent l'esprit, qui se lève sous nos yeux; s'il veut être fidèle à sa destinée, s'il veut croître dans la paix de Dieu et le respect du monde, s'il veut vivre, en un mot, du passé, il ne peut être autre chose qu'un développement harmonieux du monde dans la dignité, la paix, l'amour universel.

Mais, chrétiens, vous avez bien entendu : l'esprit qui doit animer le monde, s'il veut se déployer à l'aise dans cette magnifique ordonnance de rivalité, dans sa physionomie, son caractère de noblesse et de beauté, regardez la grande figure de cet homme désarmé qui tombe à l'entrée des temps modernes dans un acte de charité sublime, que vous annonce-t-il? le sacrifice passif de soi-même aux intérêts de tous, la souveraineté de l'âme toujours maîtresse d'elle-même, quand il s'agit d'accomplir un devoir. Eh bien! Messieurs, le sacrifice passif par la vertu, voilà le caractère indispensable et la condition nécessaire de cet ordre nouveau; il doit s'achever dans dans la liberté; mais la liberté, ce n'est pas la licence, la liberté ce n'est rien autre chose pour les peuples modernes, que le droit de sacrifices volontaires. Voilà la liberté, ou bien ce n'est plus la liberté, mais la licence.

Digitized by Google

L'ordre nouveau, Messieurs, doit s'achever dans l'égalité. L'égalité, c'est le droit de gouverner le monde quand on est le plus sage, c'est un devoir de s'abstenir quand on est impuissant, c'est un devoir de servir son pays dans la mesure constatée de ses forces, c'est un devoir de ne pas le troubler par des prétentions ignorantes; voilà l'égalité. Elle trouve donc sa règle et son tempérament dans une juste appréciation, dans un juste jugement de soi-même et des autres, et elle doit avoir puissamment la vertu, je dirai ce mot bien haut, elle doit avoir puissamment la vertu de l'humilité, l'humilité qui n'est pas apparente dans la société que nous ne voyons pas, mais qui semble comme son fondement, voilà donc ce que doit être l'égalité tempérée par la justice, juge de soi et des autres.

L'ordre nouveau doit s'achever dans la fraternité. Ce n'est pas le rêve de quelques extravagants, ce n'est pas le renversement de ces lois essentielles de l'humanité, qui ont présidé depuis six mille ans aux sociétés de la terre, ce n'est pas la barbarie. Il y a un mot du Christ où elle est très-bien définie : Ce que vous voulez qui vous soit fait par les autres, faites-le vous-même pour eux : voilà la fraternité.

Ainsi la fraternité, c'est le devoir de vaincre son égoïsme, de sortir de son point de vue personnel, de son intérêt propre, pour se mettre au point de vue général, pour entrer dans les intérêts de ses frères, qu'ils soient riches ou pauvres. Ainsi la fraternité, c'est, d'un côté, le devoir de soulager ceux qui souffrent, de les soulager autant qu'on le peut, puissamment, efficacement; de ne pas s'approprier pour soi, de se retrancher beaucoup pour leur faire une part convenable; de rechercher, avec une ardente sollicitude, tous les moyens nécessaires pour rendre d'une manière durable leur état plus doux et plus heureux; en un mot, c'est le devoir de faire pour eux tout ce que, si nous étions à leur place, nous voudrions que les autres fissent pour nous-mêmes. D'un autre côté, c'est le devoir de s'imposer des privations, plutôt que de violer des droits, c'est le devoir de modérer ses désirs dans les limites du possible et de la justice, c'est le devoir d'apaiser dans son âme toutes les rancunes d'inimitié, toutes ces ardeurs exagérées qui, dans toutes les situations, ne servent pas au respect de l'homme, ni à son bonheur, ni à sa dignité, c'est le devoir de se souvenir que le ciel est là-haut.

Voilà la fraternité : ennemie implacable de l'égoïsme, elle porte par conséquent sur le sacrifice; ainsi le sacrifice est la racine des temps modernes, et voilà pourquoi Dieu a mis là, dans les bases de cet édifice, non pas le symbole de la force brutale, mais y a mis au contraire un homme désarmé, qui tombe dans un acte de charité, sublime symbole de la force morale. Mais, chrétiens, cet homme qui tombe, c'est encore un pontife qui meurt dans le triomphe de sa foi, et quand je vois sa gloire qui monte plus grande et plus belle, je comprends les desseins de la Providence qui a voulu envoyer aux sources des temps modernes la religion qui, seule, peut donner la force du sacrifice, cette force qui fonde les empires. La société moderne avait-elle cette force qui était indispensable pour sa transformation?

Ne craignons pas de dire la vérité, il en coûte peu de confesser toutes ses

Digitized by Google

infirmités quand on a toutes les ressources de générosité qui ne peuvent tout au plus que grandir dans le cœur de la France. Qui soutenait la société dans l'impuissance des dernières années? Où était la force, où était l'énergie? Où s'était réfugiée la mâle force du sacrifice? Qui ne s'est senti affaibli? Pauvres et riches, tous étaient atteints. L'indifférence gagnait d'un même pas tous les rangs. Si beaucoup de riches étaient trop occupés de jouir, beaucoup de pauvres étaient trop désireux de la jouissance. On aurait cru voir se produire au milieu des rangs comme une apparition de ces Romains dégénérés que saint Augustin a dénoncés à la postérité par ce langage qu'il leur met à la bouche : « Et que nous importe ce qu'on appelle la corruption, la honte de l'empire; ce qu'il nous faut, c'est que chacun puisse augmenter ses richesses. »

Grâce à Dieu, nous n'en étions pas venus à cet abîme. La Providence ne voulait pas que cette ruine s'achevât. Elle veillait sur les traces du passé, elle avait encore de grandes choses à opérer par ses mains dans le monde. Alors, ces hommes qui fermaient les yeux sur leur décadence, sont un jour réveillés par le bruit d'une tempête soudaine.

Rome venait à peine d'être prise par les Barbares, et les fils des anciens dominateurs du monde, amollis et tout meurtris encore, s'en allaient scandaliser Carthage du spectacle de leur dissolution. « La prospérité, leur disait l'évêque d'Hyppone, vous avait gâtés, et l'adversité vous trouve incurables ; vous avez perdu tout l'avantage de vos calamités, vous êtes devenus plus humbles, mais vous n'êtes pas devenus meilleurs. »

Les douleurs sont bonnes pour réveiller les hommes; mais, pour que les effets soient durables, il faut que la religion vienne de sa main puissante les aider et les soutenir, et elle en puisera la force dans de saints sacrifices. Voilà ce que veut dire cette grande figure d'un pontife de Dieu tombé dans l'acte de son mystère.

Voilà donc ce que veut dire le sacrifice de l'archevêque de Paris, c'est ainsi que ressort le lien qui unissait la patrie et la religion. Faut-il s'étonner que tous l'aient accueilli avec des témoignages d'amour et de respect. Dans toutes les églises de France, la religion a compris qu'il venait d'être fait un pas dans le respect du passé. Partout les évêques du haut de leurs siéges se sont abaissés et ont publié cette nouvelle ligne d'instruction pour la postérité. Quelques-uns, suivant les usages primitifs des chrétiens, ont interrompu la célébration des mystères pour réciter les actes de ce nouveau martyr. Au premier bruit de cette nouvelle, la reine du monde chrétien s'est émue, et le vicaire du Christ a voulu bénir d'un bel hommage cette noble mort. Toute la patrie s'est émue; nous ne saurions assez exprimer les sentiments qui ont alors inondé nos cœurs. Une circonstance publique lui a donné tous les honneurs tels que n'ont jamais reçu les fondateurs d'empire, car c'était l'hommage spontané, l'expression libre du cœur de tout un peuple. On courait à la chapelle ardente pour voir le martyr qui, dans ses vêtements de pontife, ayant auprès de lui sa croix, semblait encore occupé du sacrifice, et l'on venait à l'église de douleur s'animer au pardon, auprès de celui qui reposait comme Dieu même dans la majesté de l'éternel silence.

Digitized by Google

Maintenant il tombe en ruine, ce corps où avait séjourné l'esprit de Dieu, et qui avait possédé une grande âme. Ce corps devait exhaler une vertu secrète capable de guérir les plaies du cœur. Chacun se pressait pour la recueillir; on en voulait pour soi, pour ses amis, pour sa famille. Le convoi ressemblait à une marche triomphale. L'Église célébrait ce jour-là la fête de saint Thomas, cet autre martyr du devoir. Cet archevêque de Cantorbéry, et saint Denis, patron de l'archevêque de Paris, étaient venus à la porte de Notre-Dame pour recevoir le martyr. Il a, de son côté, la mitre en tête : paré comme pour la plus belle des solennités, il s'avantçait vers sa cathédrale, et venait en prendre possession une dernière fois. On aurait cru assiter à l'une de ces grandes translations de reliques qui remplissaient d'une sainte vénération le monde au cinquième siècle, et qui le transportaient au moyen âge.

Les officiers de la garde nationale, jaloux de lui donner jusqu'à la fin une preuve de respect, avaient exigé l'honneur de le porter sur leurs épaules ; la garde nationale, la garde mobile, la magistrature, l'industrie, tous par de nombreux représentants, composaient son cortége. Il avait l'air d'étendre la main pour bénir son pays et les temps nouveaux. Ses paroles sublimes, portées sur des bannières, s'élevaient au-dessus de la foule attendrie et déployaient quelques pages de cet immortel dévouement, et plût à Dieu que mon discours tout entier eût la moindre part de ce qu'elles avaient d'éloquence. Chacun s'approchait pour toucher une dernière fois cet ami de Dieu, pour conserver un souvenir. Les militaires de toutes armes et de tous grades se montraient les plus empressés. Ces hommes intrépides et généreux étaient émus de son héroïsme, ces hommes dévoués au devoir saluaient dans le ministre de Dieu le représentant de la loi du devoir, tous les drapeaux s'inclinaient sur le front du martyr, toutes les épées se baissaient sur la poitrine sainte. Oh! ces drapeaux porteront partout la victoire; ces épées, elles seront invincibles. Oh! France, gloire à tes destinées que garantissent de si beaux sentiments, que protégent des armes si bien trempées dans la vertu et la grâce d'un martyr.

La France connaît tout le pouvoir des hommes saints ; elle vous reconnaît à vous, ô père bien aimé, une grâce supérieure parce que vous avez eu la triple couronne de la science, du martyre et de la charité. Vous serez donc toujours son pontife. Déjà une première fois elle s'était mise solennellement sous votre protection en se glorifiant à la face du monde de votre saint dévouement; mais pour assurer le même avantage aux générations les plus reculées, pour leur rappeler à toutes qu'elles ont le patronage d'un nouveau Denis, elle a voulu qu'elles pussent vous voir revivre dans le marbre, et que vos dernières paroles pussent retentir éternellement sous les voûtes de votre cathédrale. O père bien-aimé ! vous vivrez dans ce marbre que la France et ses enfants vous décernent, pour consacrer l'image de celui qu'ils ont tant vénéré, mais vous vivrez surtout... mais vous vivrez dans nos cœurs, vous vivrez dans les bénédictions des hommes, dans le bien que vous avez fait, dans le bonheur public, dans la paix et la liberté de ces temps nouveaux, à l'établissement desquels vous avez consacré votre vie.

O père bien-aimé ! quand nous verrons la France puissante, la concorde

Digitized by Google

régner parmi ses enfants, nous dirons : C'est lui qui la féconde, c'est son sang qui est en nous. Nous sentirons quelque chose de votre souffle dans chacune des respirations de la France, quelque chose de votre vie dans chacun des battements de son cœur. O cœur bien-aimé ! ranimez-vous pour nous bénir une dernière fois. Oh ! nous vous aimerons toujours, nous prierons pour vous, nous offrirons le divin sacrifice ; mais dans notre conviction déjà vous n'en avez plus besoin, nous vous voyons là-haut assis au milieu des martyrs, au milieu des docteurs, vous contemplez face à face cette éternelle vérité de Dieu, qui dans le cours de votre vie vous a toujours inspiré tant d'amour ; c'est à vous de prier pour nous.

DOMINICALE.

DOUZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

LE SAMARITAIN.

« Jésus dit à ses disciples : Bienheureux sont les yeux qui voient ce que vous voyez. Car je vous dis que plusieurs prophètes et plusieurs rois ont désiré voir les choses que vous voyez, et ils ne les ont point vues ; et entendre les choses que vous entendez, et ils ne les ont point entendues. Et voilà qu'un docteur de la loi se leva pour le tenter, disant : Maître, que dois-je faire pour posséder la vie éternelle ? Jésus dit : Qui y a-t-il d'écrit en la loi ? qu'y lisez-vous ? Celui-ci répondit : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, et de toute ton âme, et de toute ta force, et de tout ton esprit, et ton prochain comme toi-même. Alors il lui dit : Vous avez bien répondu ; faites cela et vous vivrez. Mais celui-ci, voulant passer pour juste, dit à Jésus : Et qui est mon prochain ? Jésus répondit : Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho, et il tomba entre les mains des voleurs, qui le dépouillèrent ; et après qu'ils l'eurent couvert de plaies, ils s'en allèrent le laissant à demi-mort. Or, il arriva qu'un prêtre descendait par le même chemin ; et quand il l'eût vu, il passa outre. Un lévite qui était près de là, le voyant, passa de même. Mais un Samaritain, qui voyageait, vint vers cet endroit, et, le voyant, fut ému de compassion ; et, s'approchant, il banda ses plaies et y répandit de l'huile et du vin ; puis, le mettant sur son cheval, le conduisit dans une hôtellerie, et en prit soin. Le lendemain, il tira deux deniers et les donna à l'hôte, et dit : Aie soin de lui ; et tout ce que tu dépenseras de plus, je te le rendrai à mon retour. Lequel des trois vous semble le prochain de celui qui tomba entre les mains des voleurs ? Le docteur de la loi dit : Celui qui a usé de miséricorde envers lui. Jésus lui dit : Allez, et vous aussi, faites de même. » (En s. LUC, ch, 10, v. 23-38.)

Le Fils de Dieu venait d'apprendre à ses disciples les vérités éternelles, il avait ouvert devant leurs yeux étonnés des horizons tout nouveaux, et il les avait proclamés bienheureux d'entendre ce qu'ils entendaient et de voir ce qu'ils voyaient, lorsqu'un docteur de la loi s'approcha de lui pour savoir le moyen infaillible de posséder l'éternelle vie. Et Jésus lui ayant répondu qu'il fallait pour cela aimer Dieu de toute son âme, et son prochain comme soi-même, ce docteur orgueilleux lui demanda fièrement quel était ce prochain. Car les Scribes et les Pharisiens, jaloux d'afficher au dehors une

Digitized by Google

apparence de justice et de sainteté, quand il ne possédaient dans la réalité ni l'une ni l'autre, ne voulaient pas reconnaître les pécheurs et les gentils pour leurs frères, et ils faisaient gloire de les abandonner au jour de la détresse. Jésus pénétra les sentiments de ce docteur, et il le confondit par la parabole d'un homme juif qu'un Samaritain trouva sur sa route, tout couvert de plaies, abandonné de tout le monde, et qu'il soulagea et consola de son mieux, quoiqu'il fût lui-même ennemi de tous ceux de cette nation. Le Sauveur voulait lui faire entendre par là que la véritable charité doit embrasser tous les hommes, même nos plus grands ennemis, à peu près comme le soleil qui se lève pour tout le monde et qui jette indifféremment ses feux, et à ceux qui sont bons et qui en profiteront pour faire le bien, et à ceux qui sont méchants et qui ne feront qu'en abuser.

Or, mes frères, la parabole de notre Évangile renferme deux grandes instructions pour deux sortes de personnes :

Pour ceux qui voient leur prochain dans la misère, et pour ceux que Dieu lui-même éprouve par la rude main du malheur et de l'affliction. Les premiers trouveront dans le Samaritain de quoi s'instruire ; et les seconds trouveront en cet homme blessé par les voleurs de quoi se consoler. Apprenons donc aux uns leur devoir, et donnons aux autres une véritable et solide consolation.

I. Puisque Jésus-Christ nous propose le Samaritain comme un exemple de la parfaite charité, considérons, dans toutes ses circonstances, la conduite qu'il tint à l'égard de cet homme qu'il trouva en son chemin, tout saignant de plaies. D'abord il fut touché, en le voyant, d'une extrême compassion : *misericordiâ motus est*. C'est ainsi que nous aussi nous devons sentir notre cœur ému à la première vue des misères de nos frères. La nature elle-même nous inspire ce sentiment par ce grand principe, et comme dit saint Augustin, par cette grande règle d'amour : qu'il faut faire à autrui ce que nous voudrions qu'il nous fît, qu'il faut rendre à autrui les mêmes secours que nous voudrions qu'il nous rendît : en sorte que comme nous sommes bien aises de voir les autres compatir à nos misères, soulager nos douleurs, consoler nos infortunes, nous devons également avoir pour eux ces mêmes sentiments et leur rendre tous les services qui dépendent de nous. Ainsi en avez-vous disposé, ô mon Dieu, pour mettre en toutes choses l'ordre et l'harmonie, je veux dire pour punir le péché par les misères temporelles, et pour faire germer du sein même de ces misères, plusieurs vertus qui demeureraient inconnus et resteraient sans but, s'il n'y avait pas de misérables.

Mes frères, entre toutes les vertus chrétiennes, il n'y en a point qui soit si facile à pratiquer ni si conforme aux besoins de notre cœur que la miséricorde et la compassion ; car comme rien n'est plus naturel à l'homme que la misère, il fallait aussi que rien ne lui fût plus naturel que la miséricorde. Remarquez, en effet, que toutes les autres vertus contrarient toujours plus ou moins notre nature par quelque endroit. La foi plonge notre raison dans un abîme de mystères et d'obscurités ; l'obéissance brise notre volonté ; l'humilité cache notre mérite sous un voile impénétrable ; la mortification et la pénitence usent notre corps ; enfin il n'y a point de vertu qui n'ôte à l'homme quelque chose de l'homme même. Seule, la compassion est conforme à nos inclinations et au penchant le plus indestructible de notre nature. Il fait si bon de pleurer avec ceux qui pleurent et verser le baume de la consolation sur les plaies ulcérées du malheureux ! C'est ce qui faisait dire au saint homme de Job, que comme il était né avec la misère, il était né aussi avec la miséricorde ; *mecum crevit miseratio, et ex utero matris meæ egressa est mecum.*

Toutefois, chrétiens, quelque conformité qu'ait cette vertu avec les sentiments les plus naturels et les plus généreux de notre cœur, il n'en est pas moins vrai qu'elle se rencontre rarement dans le monde. On voit assez de

Digitized by Google

compassions feintes, on en voit de dangereuses, on en voit de stériles et d'infructueuses; mais on en voit très-peu de chrétiennes et de salutaires. J'appelle compassions feintes celles qui ne sont qu'extérieures et qui partent d'un cœur ravi intérieurement de la misère d'autrui. Telle fut la compassion que les enfants de Jacob marquèrent à leur père. Ils s'assemblèrent tous, dit l'Écriture, pour adoucir la tristesse mortelle que lui causait la perte de son cher Joseph; et ses frères barbares l'avaient eux-mêmes jeté dans une citerne et vendu aux Ismaélites. Telle est la fausse et cruelle pitié de ces hommes du siècle, de ces prétendus sages de la terre, de ces habiles politiques des nations, qui témoignent être affligés d'un mal dont ils sont souvent les premiers auteurs. Il y a une autre compassion qui me paraît encore plus dangereuse. Ce fut celle de la femme de Job. Au lieu de lui dire, comme une femme remplie de l'esprit de Dieu dirait à un mari affligé : Prenez patience, baisez la main qui vous frappe, soumettez-vous à la volonté du Seigneur et adorez les ordres de sa suprême sagesse, elle ne songe qu'à envenimer ses plaies, qu'à aigrir ses douleurs, et, attribuant à sa simplicité la cause de tous ses maux, elle le porte au blasphème et au désespoir : *Et quid permanes in simplicitate tuâ? benedic Deo, et morere*. C'est là souvent la faute de ceux qui veulent consoler les autres. Bien loin de découvrir les moyens de se rendre utiles les afflictions qu'ils endurent et de sanctifier leur peine, on inspire à celui-ci des sentiments de vengeance contre son ennemi, à celui-là le murmure contre Dieu, à cet autre la violence et l'injustice. Enfin il y a des compassions inutiles qui servent plus à affliger qu'à consoler. Telle fut la compasssion des amis de Job. Ils lui donnèrent d'abord toutes les marques d'une parfaite amitié; ils s'assirent auprès de lui, ils poussèrent de grands cris vers le ciel, ils déchirèrent leurs habits; mais toute cette vaine pitié n'aboutit qu'à l'attrister davantage et à le plonger dans une douleur encore plus profonde.

Le miséricordiaux Samaritain ne s'en tint pas à la compassion, il en vint aux effets; il descendit de cheval, accourut vers le blessé, pansa ses plaies, le fit porter dans une hôtellerie, et donna libéralement tout ce qui était nécessaire pour lui procurer un parfait soulagement. Saint Augustin et plusieurs pères avec lui nous apprennent que ce charitable Samaritain était la figure de Jésus-Christ, le Fils de Dieu qui, se trouvant à une distance infinie de l'homme, et touché de compassion pour lui, a abaissé les hauteurs des cieux, est venu revêtir notre humanité, prendre sur lui nos misères et nos faiblesses, afin de sauver le genre humain, ce grand blessé que le démon avait frappé à mort et qui gisait à terre, dans le sang et les ruines, la gorge environnée de mille poignards. Or, ce divin Sauveur, en guérissant nos plaies, nous a appris par son exemple à soulager aussi nos frères lorsqu'ils sont tombés dans la nécessité. Je le sais, il y a assez de gens dans le monde qui se piquent de charité envers le prochain, et qui s'en font même un honneur; mais c'est à la condition qu'il ne leur en coûte rien : ils ne veulent pas descendre de cheval, c'est-à-dire ils ne veulent pas s'abaisser et quitter leur rang pour visiter l'indigent sur son pauvre grabat, comme si la qualité de chrétien n'égalait pas toutes les conditions aux yeux de la foi. Ils ne veulent pas donner de l'huile et du vin aux blessés, c'est-à-dire qu'ils ne veulent s'imposer aucune privation pour assister leurs frères. Leur zèle ira peut-être jusqu'à leur faire donner les miettes qui tombent de leurs tables somptueuses; mais s'il faut du vin et de l'huile; je veux dire, s'il faut quelque chose qui coûte, alors la charité est refroidie. Enfin, ces faux miséricordieux se résoudront quelquefois, par calcul humain, à visiter les affligés; mais s'agit-il de voir les plaies d'un malade, de les panser, de les guérir, c'est une chose que l'on trouve indigne de soi. Ah! si Jésus-Christ avait eu horreur de tes plaies, pécheur, où en serais-tu? quelque énorme que soient les plaies d'un malade, elles n'approchent pas des blessures du genre humain que le Sauveur est venu guérir.

Digitized by Google

II. Si le Samaritain est un exemple de charité pour les fidèles, de son côté cet homme que des voleurs avaient laissé baignant dans son sang est un grand exemple de consolation pour tous ceux qui sont affligés. Examinez, en effet, la conduite de ce pauvre blessé. Il ne s'emporte point contre ceux qui l'on réduit à un si pitoyable état, il ne demande point vengeance au Samaritain, il ne murmure pas contre le ciel, et, Dieu sans doute récompensait sa patience, en répandant dans son âme une consolation intérieure qui l'empêchait de sentir la rigueur de son mal. Le même Dieu de consolation vous soutiendra dans vos disgrâces, si vous savez les prendre de sa main, et les souffrir pour l'amour de lui. Notre Dieu, dit saint Chrysostôme, ne nous afflige que comme un bon père et un bon maître, qui ne nous châtie que pour nous faire du bien, et qui nous console en même temps qu'il nous éprouve. Il en est des souffrances comme des médecins, dit saint Bernard : la seule pensée que nous avons qu'elles doivent servir à notre salut fait que nous les recevons avec joie, quelle que puisse être leur amertume.

Outre cette consolation intérieure, cet homme blessé trouva tout le soulagement extérieur qu'il pouvait souhaiter ; et il semble que Dieu ne l'avait laissé tomber dans le péril que pour mieux lui témoigner sa miséricorde en l'en retirant. De même, mes frères, si abandonnés que vous soyez des hommes, vous ne le serez jamais de Dieu; tôt ou tard il saura vous retirer du danger; et, alors même que vous vous croirez dans le dernier accablement, sa miséricordieuse bonté vous procurera des secours que vous n'eussiez jamais osé espérer.

C'est donc à deux sortes de personnes que j'adresse ces paroles de Jésus-Christ : *Vade, et tu fac simililer*. Vous qui voyez votre prochain dans le besoin, faites comme le Samaritain, soyez touché de sa misère, et procurez-lui tous les secours que la religion et la nature vous ordonnent : et vous sur qui s'apesantit la main de la Providence, imitez cette homme blessé, souffrez avec soumission, et ne doutez pas que votre patience ne soit récompensée en ce monde pour l'être éternellement dans l'autre. Ainsi soit-il !

DISCOURS

POUR

la fête de la Nativité de la Sainte Vierge,

SUR LA RÉHABILITATION DE LA FEMME PAR LE CULTE DE MARIE.

> *Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol, terribilis ut castrorum acies ordinata.*
>
> Quelle est celle-ci qui s'avance pareille à l'aurore naissante ? Elle est belle comme la lune, brillante comme le soleil, terrible comme une armée rangée en bataille. (Cant. 6.)

Mes frères,

Depuis quarante siècles, la race malheureuse d'Adam gémissait courbée sous le joug du pire des esclavages, l'esclavage du démon. Par suite du péché d'origine, l'homme avait été frappé de mort jusque dans les dernières profondeurs de son être. Son intelligence, sillonnée en tous sens par les foudres de la vengeance céleste, avait vu se changer en de pâles et incertaines lueurs les

Digitized by Google

brillantes clartés qui l'inondaient dans l'état de justice originelle. Sa volonté, qui lui avait été donnée pour s'unir à Dieu, et pour trouver dans cette ineffable communication le bonheur véritable et parfait, sa volonté, détournée de sa fin, s'était reportée sur les créatures, et en punition de ce sacrilège adultère, ballottée par les vagues mugissantes des passions, elle était devenue comme une mer en furie qui redemande inutilement à ses bases ébranlées le repos et le calme. L'homme, dans les desseins de Dieu, devait porter en son âme les joies pures du ciel et les saintes harmonies d'une conscience tranquille ; mais il ne trouvait plus, en s'interrogeant lui-même et en posant la main sur son cœur, que le trouble, le remords, l'amertume, toutes les cruelles angoisses de l'enfer. Son noble regard, qui aurait dû toujours s'élever vers le ciel, s'abaissait tristement sur la terre ; et au lieu de contempler les merveilleuses beautés du Créateur écrites au front des astres comme dans la bruyère des montagnes ou sur le lis de la vallée, il se laissait arrêter et fasciner par des objets séducteurs et par des charmes meurtriers à l'étreinte desquels il avait perdu le secret de résister. C'est ainsi que l'humanité s'avançait dans la voie de ses douloureuses destinées ; haletante, épuisée de fatigues et de crimes, cette reine, tombée par sa faute de son trône et déchue de son empire, ne traînait plus après elle pour cortége, que les malédictions de Dieu et les révoltes de toute la nature.

Cependant la miséricorde divine ne s'était pas pour toujours couchée sur le monde. L'homme avait péché, il avait souillé dans la fange la robe de son innocence ; il avait consenti au rapt de ses honneurs et de sa royauté native. L'homme méritait, certes, de porter éternellement le poids de son crime, et Dieu n'était pas le moins du monde tenu de le relever après sa chute. La justice divine s'opposait même et devait s'opposer à toute réparation. Mais Dieu, qui est encore plus bonté que justice, se sentit ému dans son cœur à la vue des ruines que le péché avait faites en sa créature privilégiée, et imposant silence à sa justice pour n'écouter que sa miséricorde, il résolut de sauver l'homme et de lui rendre les titres de gloire dont il l'avait orné au jour de sa création. Sur les lieux mêmes, témoins de la chute de nos premiers parents, des paroles mystérieuses et une promesse solennelle étaient tombées des lèvres divines ; Dieu avait dit au serpent : « Je mettrai des inimitiés entre toi et la femme, entre sa race et ta race, et un jour elle t'écrasera la tête. » L'homme avait accueilli avec bonheur cette promesse de la puissance future de la femme, et Adam s'était endormi dans la tombe, en saluant par avance le Messie qui devait sauver sa race, et la Vierge bénie qui devait être sa mère. Les patriarches se transmirent avec soin les uns aux autres et conservèrent comme un dépôt sacré le souvenir des paroles divines ; c'était leur seul espoir et leur unique consolation à travers les maux et les tristesses de leur pèlerinage. Plus tard, à mesure que s'approche le jour des grandes miséricordes, nous voyons les prophètes rappeler dans les termes les plus positifs la femme qui devait venir, et le Sauveur qui en devait naître. Isaïe et les autres voyants de Dieu ne trouvent pas de couleurs assez brillantes, d'expressions assez magnifiques pour peindre la Vierge qui sortira de Judée, la tige qui s'élèvera de Jessé, et sur laquelle fleurira un rejeton divin.

Enfin, elle vient au monde, cette femme qui, depuis quatre mille ans faisait l'attente des générations et des siècles. Aurore heureuse et brillante, elle nous annonce le soleil de la justice éternelle. La terre bondit d'allégresse à la vue de celle qui doit être la libératrice du genre humain. Les anges la contemplent dans le ravissement de l'extase. Les hommes, à son approche, sentent leur poitrine soulagée de l'oppression qui pesait sur eux. En un mot, une acclamation générale reçoit Marie à son entrée dans la vie ; et, de tous côtés, des entrailles et du sein des mers, de la bouche des hommes et du milieu des chœurs des célestes milices, une voix unanime s'élève et s'écrie : *Quæ est ista*, etc, Quelle est celle qui s'avance avec la majesté de l'aurore, belle comme la lune,

radieuse comme un soleil d'été, terrible comme une armée toute prête pour le combat?

Et nous aussi, chrétiens, prenons part à cette allégresse universelle, et ne craignons pas, avant de méditer ses grandeurs, de saluer déjà du nom de reine des anges et des hommes cette enfant aujourd'hui couchée dans un berceaux; mais qui, un peu plus tard, méritera l'insigne honneur de porter dans ses flancs immaculés le Fils de Dieu fait homme. *Ave Maria*.

Marie, en venant dans ce monde, ne devait pas se présenter aux hommes les mains vides. Elle leur a apporté le bonheur et le salut. Je voudrais en ce beau jour vous parler des bienfaits dont elle a été la source. Je m'attacherai de préférence, chrétienne assemblée, à vous retracer les heureuses et puissantes influences que la Vierge sacrée a exercées sur la société, et plus particulièrement encore sur les femmes. En deux mots : Marie régénérant son sexe. — Voilà tout le sujet de ce discours. Et comme toute régénération suppose une dégénération, comme toute réparation suppose une chute, je vous ferai voir dans une première réflexion quel était l'état d'abaissement où gémissait la femme avant la venue de la sainte Vierge; dans une deuxième réflexion, je vous montrerai comment le christianisme, en popularisant le dogme de la maternité divine de Marie, a changé de fond en comble la position de la femme antique; et, enfin, dans une dernière réflexion, je tirerai quelques conséquences morales. Ces considérations, je crois, se recommandent d'elles-mêmes à votre sérieuse attention; et si faible que soit l'organe dont la vérité veut bien aujourd'hui se servir à votre égard, ne l'oubliez jamais, mes frères, la vérité est le premier bien de l'homme, et elle a toujours à votre respect des droits sacrés et imprescriptibles.

Ce qui frappe quand on se penche vers le monde païen pour en étudier la civilisation, c'est l'oppression qu'y subit la femme.

Dans toute l'antiquité, elle est l'objet d'un ressentiment ou d'une défiance. Les législations de ces temps prennent contre elle d'odieuses précautions; toutes la traitent en ennemie et semblent s'entendre avec les institutions religieuses pour la rabaisser d'une manière permanente aux mesquines proportions de l'esclave, c'est-à-dire pour l'avilir, en lui refusant même jusqu'à la qualité de personne.

Chez les peuples anciens, ce sentiment exquis, qui occupe une si grande place dans la société chrétienne, et y unit si admirablement l'homme et la femme, comme Jésus-Christ lui-même est uni à son Eglise, selon ces paroles de saint Paul : *Viri diligite uxores vestras, sicut Christus ecclesiam;* ce sentiment, il n'existait nulle part. Quand nous lisons les littérateurs païens, les tragiques grecs, par exemple, nous y trouvons un vide complet, un silence absolu à cet égard. L'homme marche à côté de l'homme; il marche à côté de sa compagne, et jamais un seul vers, un seul mot, un seul accent sorti du cœur ne révèle à ceux qui lisent ou à ceux qui entendent, la moindre trace de l'influence de la femme dans la société, la moindre marque de la protection et du respect de l'homme pour la faiblesse de sa compagne.

Ainsi, il était inouï alors que la femme intervînt dans le gouvernement de la famille ou dans les entreprises industrielles et commerciales; on la tenait soigneusement à l'écart du mouvement des affaires publiques et privées. Elle passait sa vie dans une tutelle éternelle, sans pouvoir jamais être elle-même tutrice de ses enfants, ou disposer à son gré de sa personne et de ses biens. C'était un meuble, et comme un ornement gracieux que chacun voulait avoir dans sa maison; mais ce n'était rien de plus. Renfermée dans ses appartements secrets, et dont elles ne sortait qu'à de rares intervalles, jamais une chaste et sainte pensée ne descendait la visiter. La religion était pour elle comme pour les peuples païens un grossier mélange d'idolâtrie et de superstition; et elle ne pouvait trouver là aucuns secours contre sa propre faiblesse, aucun appui,

Digitized by Google

aucune protection contre l'oppression qu'on lui faisait subir. Pour mieux l'enchaîner dans sa dégradation, on la laissait croupir toute sa vie dans la plus grossière ignorance. Vous pensez bien qu'une pareille éducation devait amener à sa suite un effroyable débordement de licence et de corruption. Le vide de cette existence à laquelle elles se trouvaient condamnées, forçait les femmes à chercher un aliment à leur activité dans le luxe, dans de vaines parures, dans les festins et les plaisirs. Elles semblaient n'avoir été placées sur la terre que pour y servir d'instruments et de jouets à d'affreuses passions, et déshonorées, avilies en ce monde, elles descendaient dans la tombe avec la plus stupide insouciance!

Mais à quoi bon ces détails? La misère morale des femmes de ce temps-là, ne nous est que trop attestée par deux institutions odieuses, le divorce et la polygamie, qui tuent la pudeur au cœur de la femme, qui lui ravissent toute sa dignité et ne tendent qu'à l'inférioriser sous le joug des plus vils instincts. Et cependant ces deux coupables excès étaient le fait à peu près universel du monde ancien; souvent même on les voyait régner à la fois dans le même pays et marquer en même temps leurs victimes d'un double stigmate d'infamie et d'opprobre.

Pour quelques peuples, ce n'était pas encore assez que cet avilissement intellectuel et cette dégradation morale de la femme. Ils en voulaient à sa vie même, et nous trouvons, chez eux, les pères et les maris en possession de tuer leurs filles ou leurs épouses.

Ainsi, partout les rapports primitivement établis de Dieu entre les deux sexes avaient été entièrement bouleversés. L'homme, au lieu de regarder la femme comme son aide et son égal, n'a plus vu en elle la chair et le sang, il l'a assimilée à ses richesses matérielles, il ne l'a guère mise au-dessus de ces êtres dénués de raison qu'il employait à son service. Ah! c'était bien en vain qu'elle avait reçu de son Créateur une âme qui était, comme celle de l'homme, un souffle ineffable de la divinité. C'était bien en vain qu'elle avait été douée, elle aussi, des plus touchantes vertus du cœur et des dons précieux de l'intelligence. Tant de grâces et d'attraits ne devaient servir qu'à la rendre plus malheureuse, et l'homme, son oppresseur, plus coupable. Seule et sans défense contre la brutalité maîtresse, la faiblesse fut immolée à la force, et nous ne voyons nulle part qu'en succombant elle ait même poussé un soupir digne d'être recueilli!

Mes frères, vous venez d'entendre la triste et lamentable histoire de la femme avant la bienfaisante apparition du christianisme, Je n'ai pas tout dit, car il y a des détails qui auraient souillé la sainteté de ce temple et forcé les anges de Dieu à se voiler la face. Mais j'en ai dit assez, je crois, pour vous faire comprendre le profond asservissement où était descendue la moitié du genre humain. Soyons juste, pourtant. La femme était esclave, mais elle l'avait bien un peu mérité. C'était elle qui, dans les premiers jours du monde, sous les frais ombrages de l'Eden, au pied de l'arbre fatal, s'était laissé séduire la première par le serpent; c'était elle qui avait été le principe du péché d'Adam; c'était par elle que la mort était entrée dans le monde avec le lugubre cortége des douleurs qui, depuis plus de soixante siècles, pèsent si lourdement sur toute l'humanité. Sans le péché, la femme eût été l'heureuse compagne de l'homme qui ne lui eût fait sentir sa supériorité naturelle que par plus de raison, de sagesse et d'amour. Mais parce que pour avoir suivi les suggestions de l'esprit de ténèbres, elle avait entraîné l'homme dans sa prévarication, celui-ci ne devait plus être pour elle qu'un maître sévère, un tyran sans pitié; et il ne fallut pas longtemps à sa main tremblante d'iniquité pour effacer du front de la femme tout ce que Dieu y avait gravé de saint et de vénérable. Ce fut à peine si dans sa dégradation elle conserva encore quelques vestiges de la noblesse de sa première origine L'homme se vengeait ainsi sur

Digitized by Google

la femme des calamités sans nombre qu'elle lui avait méritées. En étendant sur elle un sceptre de fer, ce n'était pas la faiblesse qu'il voulait opprimer; non: c'était son sexe qu'il voulait humilier, c'était la misère dont elle avait été l'occasion qu'il voulait lui rappeler par un asservissement continuel, un asservissement de toute la vie.

Cependant le monde qui avait été perdu par une femme devait être sauvé par une autre femme. Selon la belle pensée de saint Irénée, la vierge Marie devient l'avocate de la vierge Ève; et par un retour admirable de la divine miséricorde, l'ordre de notre réparation est tracé dans celui de notre chûte. Au pied de l'arbre de la science du bien et du mal une femme avait trouvé la mort et l'avait inoculée avec la vie à tous ses descendants. Au pied de l'arbre de la croix, sur les cimes ensanglantées du Calvaire, une autre femme puise à longs traits, dans les larges blessures de son divin Fils, la vie et le salut qu'elle communique au monde. Eve était accusée justement d'avoir suggéré le péché; Marie, qui la remplace, devient le premier instrument de notre rédemption, et par le plus grand des bienfaits répare la plus grande des infortunes. Le péché d'Eve avait été comme un sceau ignoble toujours gravé sur le front de la femme; Marie brisera ce sceau, elle livrera l'anathème qui pesait sur son sexe, elle replacera les femmes à la hauteur d'où elles étaient tombées. L'eau sainte coulera sur leurs fronts, elles seront régénérées dans le baptême chrétien, elles deviendront aussi grandes, aussi nobles aux yeux de Dieu que ceux qui jusque-là avaient été leurs oppresseurs, mais qui désormais, rougissant de leurs excès, ne seront plus pour elles que des égaux et des frères.

Le christianisme, mes frères, a donc délivré la femme de l'état d'abjection dans lequel elle avait été si longtemps plongée. Au lieu que l'antiquité l'avait condamnée à gémir sous un poids écrasant de mépris, les sociétés modernes l'ont entourée d'une auréole de respect et d'amour. On sait qu'il a fallu, pour un si grand changement, qu'une révolution puissante passât sur le monde. Et pourtant cette révolution s'est faite sans que pas une goutte de sang ne fût versée, sans que deux glaives ennemis se heurtassent sur un champ de bataille. Elle a été pacifique comme toutes les autres conquêtes du christianisme. La réhabilitation de la femme est sortie tout naturellement du dogme chrétien, comme le fruit sort de la fleur; et il était impossible qu'elle n'en sortit pas. Comment, en effet, le christianisme aurait-il laissé subsister contre la femme l'anathème qui lui avait été jeté à l'origine du monde et que toutes les institutions religieuses de l'antiquité avaient si sévèrement conservé, lorsque lui-même proclamait dans son symbole la divine maternité de la bienheureuse vierge Marie, et qu'il défendait dans ses conciles, par la voix de ses plus saints pontifes et de ses plus éloquents docteurs, cette glorieuse maternité, base et fondement de toutes les autres vérités de la foi catholique? Comment à leur tour les sociétés modernes auraient-elles maintenu la femme dans l'état d'infériorité auquel elle avait été condamnée jusque-là? Ces sociétés avaient reçu le baptême chrétien, elles avaient été initiées aux merveilleux enseignements de la foi, on leur avait appris à placer sur les autels et à honorer d'un culte supérieur à celui de tous les saints, l'humble fille de Juda, à qui il fut donné de devenir la mère d'un Dieu, sans cesser d'être la plus pure des vierges : Comment après cela auraient-elles pu encore laisser les femmes dans l'abjection et le mépris? Comment honorer Marie et mépriser son sexe? comment faire toujours peser sur la tête des Eves régénérées le châtiment qui n'était dû qu'à Ève coupable? Une femme avait réparé la faute qui nous avait tous perdus; il était donc bien juste que l'on vit disparaître les terribles conséquences de cette faute, il était bien juste que l'opprobre du châtiment fut changé pour les femmes en immortelle gloire, et son amertume en infefable joie.

Aussi, voyez la magnifique position que le christianisme a faite à la femme

Digitized by Google

dans les sociétés modernes. Il l'avait trouvée humiliée sur les chemins du monde; il la prit par la main, la purifia et la fit remonter sur le trône d'honneur qu'elle était destinée à occuper. Il a illuminé son front de l'auréole de la sainteté : au lieu de la montrer toujours souillée comme dans le paganisme, il l'a montrée toute rayonnante de pureté dans cette foule innombrable de saintes qui se sont couvertes de mérites devant Dieu, dans toutes les positions de la vie, sur les degrés du trône comme sous les toits de chaume. Il lui a rendu sa dignité en ôtant à l'époux le droit de vie et de mort que lui donnaient les lois antiques, en abolissant le divorce et la polygamie, en prescrivant à la femme la plus sévère chasteté, non seulement dans ses actes, mais même dans ses désirs, dans ses pensées, en l'appelant comme l'homme aux bienfaits de l'instruction chrétienne, en l'admettant aux mêmes assemblées, aux mêmes autels et aux mêmes sacrements, en lui donnant la plus large part dans l'éducation de sa jeune famille, en lui conférant devant la loi le caractère de personne civile et tous les avantages attachés à ce titre, en affranchissant, en conséquence, sa majorité de toute tutelle légale et en lui confiant au contraire celles de ses enfants. La femme, dans les desseins du christianisme, a une mission à remplir; elle doit travailler comme l'homme pour le service du Seigneur, puisqu'elle a la même dignité morale, la même nature, la même valeur intrinsèque, car elle a été rachetée dans le sang du même Dieu. Elle sortira donc de cette inutilité frivole et criminelle à laquelle l'antiquité l'avait réduite. Elle agira, elle exhortera, elle usera de son ascendant communicatif; elle se défendra, elle si faible et si timide, elle se défendra avec une pudique hardiesse et une sainte fierté au tribunal des préteurs et des proconsuls, elle bravera le glaive de la justice païenne, elle partagera les combats des martyrs, elle montera intrépide comme eux sur le bûcher; et, sous le fer du bourreau, en versant son sang en témoignage de sa virginité et en preuve de son amour, fort comme la mort, pour son divin fiancé qui règne dans les cieux, elle chantera un hymne d'ineffable allégresse, dont aucune bouche humaine ne saurait redire les merveilleuses paroles. Jetée désormais dans la vie militante, elle s'y tiendra avec le courage des héros, avec la ferveur des missionnaires. Esclave, on la verra forte contre le maître qui voudrait l'avilir; épouse, elle sera l'interprète de la foi auprès de son mari, elle obtiendra son adhésion ou saura résister à ses ressentiments ; mère, veuve, vierge, dans toutes les positions elle a des devoirs nouveaux à remplir. Elle apparaît comme une douce manifestation de sagesse et de miséricorde ; elle conserve les mœurs et la piété dans la famille; c'est un ange de douceur, elle sera aussi un ange de compassion. La charité deviendra son partage; elle intercédera pour le coupable, elle suppliera pour le pauvre, elle prendra sous son patronage toutes les infortunes. Vous le voyez, mes frères, il y a loin de cette glorification de la femme chrétienne à l'avilissement de la femme païenne. Celle-ci n'avait aucune liberté, aucune sécurité, point de grandeur morale; le mariage ne la faisait pas la compagne d'honneur de son mari, mais son esclave, sa propriété, sa chose. La femme chrétienne, elle porte dans tout son extérieur un caractère auguste de dignité qui commande le respect; sa vertu lui sert comme d'une garde d'honneur. Bien différente de la femme antique que l'on tenait presque toujours renfermée, elle traversera seule, et cent fois le jour, les rues populeuses de nos cités, et jamais la moindre insulte ne forcera sa pudeur à rougir; au contraire, elle recueillera sur son passage des marques nombreuses d'estime et de vénération. Enfin, par le mariage que le christianisme a réhabilité en l'élevant à la dignité de sacrement, elle deviendra l'égale de son époux, qui lui doit dès ce moment, un amour sans partage et une protection constante. Voilà, en abrégé, ce que la religion sainte de Jésus-Christ a fait pour la femme, voilà les merveilles dues au culte sacré de Marie.

Digitized by Google

Je le sais, mes frères, il ne manque pas de gens dans le monde, — grands philosophes qui croient savoir le bout de tout, parce qu'ils ont lu Voltaire ou quelques autres, — ces gens-là disent donc que si la femme jouit dans nos sociétés modernes de la considération qui lui était refusée dans les sociétés antiques, c'est là l'effet de la loi du progrès, la suite de la marche ascendante de la civilisation, enfin, le résultat de ce qu'on est convenu d'appeler la force des choses. Jeux de mots, en vérité, que tout cela! Car, s'il en était ainsi, si la réhabilitation de la femme moderne devait être attribuée, non pas au christianisme, mais au mouvement nécessaire de la civilisation, comment donc cette réhabilitation n'aurait-elle pas commencée bien avant Jésus-Christ, puisque, quand le Fils de Dieu est venu dans la chair pour sauver le monde, l'humanité était déjà vieille de quatre mille ans? Comment les temps qui ont immédiatement précédé l'incarnation du Verbe éternel dans le sein de Marie, bien loin de nous montrer comme une ébauche du profond changement qui allait s'opérer dans les destinées de la femme, nous offrent-ils, au contraire, le hideux spectacle de sa dégradation et de son avilissement chaque jour plus profonds? Comment cette dégradation et cet avilissement se retrouvent-ils surtout, avec tous leurs excès, chez les peuples les plus policés d'alors, chez les Grecs et les Romains? Comment, enfin, l'émancipation chrétienne de la femme, de même que tous les autres prodiges opérés par le christianisme, prodiges qui ne nous surprennent plus aujourd'hui, habitués que nous sommes à les trouver autour de nous, mais qui n'en ont pas moins dû surprendre le soleil qui les éclaira pour la première fois; comment, dis-je, cet immense mouvement de liberté, d'affranchissement et de gloire, date-t-il précisément de l'établissement de la religion chrétienne, et ne date-t-il que de ce point, et ne se fait-il sentir que chez les peuples qui ont accepté nos saintes croyances, tandis que partout où n'a pas brillé l'étoile de la foi, partout où la croix n'est pas arborée, la femme est toujours esclave, et l'homme exerce toujours sur elle le despotisme le plus ignoble et le plus abrutissant? Voyez plutôt ce qui se passe encore aujourd'hui, à cette heure même, dans tous les pays qui n'ont pas eu jusqu'alors le bonheur de connaître le christianisme ou qui l'ont repoussé : Dans les grandes Indes, par exemple, où l'on brûle les femmes sur le bûcher de l'époux; à la Chine, où la polygamie règne avec tous ses excès; chez les tribus sauvages de l'Amérique, où la femme traîne elle-même la charrue, tandis qu'à ses côtés son mari fume tranquillement le calumet; par toute la Négritie, où, tandis que son époux dort nonchalamment, l'épouse doit le préserver avec respect de la piqûre des mouches; sur les côtes de l'Australie, où, chargée de pourvoir seule à la nourriture de son oisif seigneur, la femme plonge à cet effet parmi les récifs pour chercher des coquillages, malgré la fureur des vagues et au risque d'être dévorée par les requins; enfin, dans les nombreuses îles de la Polynésie, où jamais elle ne peut obtenir l'honneur de s'asseoir à la même table que son mari, et où la loi va même jusqu'à lui interdire absolument certains mets, certains aliments qu'elle déclare *tapou*, c'est-à-dire sacrés et réservés seulement pour les hommes.

Mais, le plus illustre exemple que je puisse vous citer de la dégradation toujours persistante de la femme au sein des nations qui n'ont pas le bonheur d'être chrétiennes, c'est l'exemple du mahométisme, et j'en parle d'autant plus volontiers, que de toutes les fausses religions, le mahométisme est celle qui a produit une civilisation assez brillante pour que nos ennemis aient pu, avec une certaine apparence de raison, la comparer et même l'opposer à la civilisation chrétienne.

Le mahométisme, mes frères, a rejeté la divinité de Jésus-Christ; pour être conséquent avec lui-même, il devait donc rejeter aussi la divine maternité de Marie, et c'est ce qu'il a fait. Mais, savez-vous ce qui est résulté de cette double négation? Mahomet n'accepta, ne choisit pour lui-même et

Digitized by Google

n'offrit aux autres pour espérances et pour bonheur que la fange des voluptés sensuelles : il s'y plongea avec la plus brutale incontinence. N'ayant pas voulu du joug salutaire de la foi catholique, la seule qui puisse donner à l'homme des mœurs pures et guérir la turpitude de ses mauvais penchants, il se livra à tous les instincts de sa nature perverse avec la rage et le fanatisme d'une imagination qui ne se laisse arrêter par rien, et qui aimait à exalter encore ses coupables délices aux brûlantes ardeurs d'un ciel oriental. Alors, ce qui arriva, vous le pensez bien : c'était six siècles après que le christianisme eut régénéré le monde. La femme fut replacée dans une dégradation pire que la dégradation païenne. Et, depuis ce temps, des populations nombreuses sont restées courbées sous le joug d'un infâme sensualisme. Et aujourd'hui que notre civilisation européenne et chrétienne veut aller saisir dans son nid impur le cadavre pourri du musulmanisme, pour le rappeler à la vie et à la dignité morale qui fait la force des nations, le plus invincible obstacle que rencontrent nos diplomates et nos pieux missionnaires, c'est cette corruption des mœurs orientales, c'est cette lèpre dégoûtante de la volupté. Il y a à verser des larmes de sang quand on sait l'immense ennui et le profond désespoir qui pèsent sur tant de malheureuses chez qui le sentiment moral n'a pu être entièrement étouffé par l'atmosphère impur qu'elles respirent, celles surtout qui ont vécu de la vie libre des femmes de notre Europe. En présence de cette épouvantable dégradation de l'espèce humaine en Orient, concluons donc, et sans crainte d'être démenti, que si nos yeux peuvent heureusement se reposer sur un autre spectacle, si la femme, dans nos sociétés européennes, porte toujours sur son front, à moins qu'elle ne l'efface de ses propres mains, une auréole de sainte pudeur et de dignité noble, c'est au christianisme qu'elle en est redevable, c'est à l'influence salutaire du culte de la sainte Vierge qu'elle doit attribuer son affranchissement.

Et, mes frères, ces peuples abrutis de l'Orient dont je viens de parler, se chargent tous les jours de nous donner eux-mêmes une nouvelle preuve de cette merveilleuse action de Marie sur la réhabilitation de son sexe. Je vous ai dépeint te triste état où ils ont réduit la femme. Eh bien ! à Constantinoples, à Smyrne et dans les villes de notre Algérie, ces mêmes hommes, qui en vertu de leurs croyances religieuses, affichent pour la femme un si souverain mépris, ils honorent d'un respect tout spécial nos sœurs de charité qui, ont osé porter le dévouement jusqu'à partager, sur ces plages lointaines, les fatigues et l'apostolat de nos missionnaires. Le voilà donc cet homme de l'Orient, tyran sanguinaire et cruel au fond de son sérail ; le voilà en présence de la femme chrétienne; subitement désarmé, il oublie tous ses prejugés, et pour la première fois de sa vie, il sent plier dans sa main le sceptre qui commande : il l'incline devant la faiblesse couronnée par la vertu de la religion ; il trouve dans son cœur un sentiment de vénération qui lui avait été inconnu jusque-là. Hommage involontaire, mais frappant, de sensualisme fanatique à la sainte virginité de Marie ! Car remarquez-le bien, c'est Marie que l'Arabe ou le Turc honorent en honorant la sœur de saint Vincent de Paule, qui n'est si grande et si digne d'estime que parce qu'elle est une plus fidèle imitatrice des vertus de la sainte Vierge.

Mais qu'ai-je besoin de citer ici les sauvages de l'Océanie et les peuples de l'Orient ? Au sein même du christianisme nous trouvons un dernier et éclatant exemple de la connexion intime et nécessaire qui existe entre le culte de Marie et la condition des femmes. Voyez ce qui se passe dans le protestantisme. Cette grande hérésie qui a brisé, au seizième siècle, d'une si déplorable façon, la magnifique unité de l'Église catholique, cette hérésie a repoussé le culte de la Vierge sacrée qui est devenue mère de Dieu ; elle a prétendu qu'honorer la Mère, c'était faire injure au Fils, et elle a chassé ignominieusement Marie des temples que lui avait partout élevés la foi catholique

Digitized by Google

de nos ancêtres. Or, que s'est-il suivi de ce sacrilége? Demandez-le à l'Angleterre et à l'Allemagne. Le protestantisme a remplacé la femme sous l'asservissement de l'homme; il a ramené le divorce, cette institution si contraire au bonheur et à la dignité de l'épouse, et Luther a même été jusqu'à autoriser la polygamie pour les princes. Aujourd'hui, la femme en Angleterre, ne jouit guère d'une position meilleure que celle qu'on faisait à son sexe dans les sociétés antiques. Elle est redevenue l'esclave de l'homme, elle a perdu toute influence au sein de la famille. On la vend même, on en trafique, comme d'un vil bétail, sur les marchés des cités populeuses d'Angleterre. Et c'est ainsi, mes frères, que la Providence de Dieu a vengé Marie des dédains de l'hérésie, en montrant que la grandeur morale de la femme chrétienne est intimement liée au culte de la sainte Vierge, et qu'il est impossible d'ébranler le respect des peuples, pour la divine Mère de Jésus, sans que, dans la même mesure, on ne fasse perdre à la femme quelque chose de sa dignité, et qu'on ne la replace dans la condition malheureuse qu'elle occupait au temps du paganisme.

Reconnaissons-le donc, chrétiens auditeurs, et proclamons-le bien haut avec amour et joie : la glorification de la femme moderne, sa réhabilitation sociale est le résultat immédiat et nécessaire du catholicisme. Oui, c'est là le fruit naturel de cette religion sainte pour laquelle, cependant, on n'a trop souvent de nos jours que des paroles d'insultant mépris et de grossière calomnie. Oui, seul, le chistianisme a vraiment pris en main les intérêts de la femme; seul, il a trouvé le secret de la relever de sa dégradation et de la rappeler à sa primitive noblesse; seul, il a défendu les droits de la femme contre la barbarie musulmane; seul, il a maintenu et maintient encore la dignité intégrale de l'épouse, contre les coupables entreprises du protestantisme. Oui, enfin, la grandeur, l'émancipation de la femme, sa haute position dans les sociétés modernes, ce sont là des fleurs toutes chrétiennes qui ne pouvaient éclore qu'en Terre-Sainte, au soleil de la foi, et sous les bénignes influences de la sainte Vierge Marie.

Il est temps maintenant de tirer quelques conclusions pratiques de ces graves enseignements de l'histoire; je serai court, car je n'ai déja que trop abusé de votre longue patience à m'entendre; et je dirai aux femmes chrétiennes qui m'écoutent : Vous le voyez, c'est par Marie que vous avez été régénérées, et si vous n'êtes plus aujourd'hui comme la femme antique, assises dans l'opprobre et la servitude, c'est à Marie que vous en êtes redevables, c'est elle qui vous a conquis votre liberté et votre dignité. Aimez donc Marie et surtout imitez-la. Elle est le type admirable de la femme. Attachez-vous à reproduire en vous les vertus dont elle vous offre un si touchant exemple. Car, sachez-le bien, à mesure que la femme s'éloignera dans sa conduite de l'imitation de la Vierge sacrée qui lui a été donnée pour modèle, dans la même proportion elle verra diminuer la considération que le christianisme lui avait rendue. Gardez-vous donc de jamais abandonner le culte pieux de Marie. Là, et là seulement, est l'ancre impérissable qui assurera votre honneur contre les assauts d'un monde corrupteur et corrompu.

Vous avez bien compris, Mesdemoiselles (1), cette merveilleuse puissance de la dévotion à la sainte Vierge, et c'est pour cela que vous vous êtes enrôlées sous ses étendards. Ah! soyez toujours fidèles à un si glorieux drapeau. Henri IV excitait la valeur de ses soldats en leur montrant son panache blanc qui les conduisait toujours dans les chemins de l'honneur et de la victoire. Qu'il en soit ainsi pour vous de la bannière sainte de Marie. Serrez vous autour d'elle, gardez-là bien, tenez-là haut et ferme. Dites à ce siècle et aux femmes de ce siècle, qui ne connaissent pas la glorieuse mère de Dieu, dites-leur bien que vous sentez, vous du moins, tout ce que vous devez de recon-

(1) Aux demoiselles congréganistes, qui célèbrent ordinairement leur fête le jour de la Nativité.

Digitized by Google

naissance et d'amour à cette incomparable Vierge, et que c'est pour cela que vous êtes fières de porter ses livrées, d'être comptées parmi ses enfants. Ayez confiance, votre piété portera ses fruits, et je vous le répète après les plus grands saints de l'Église de Dieu : vous ne périrez jamais sous l'égide salutaire de Marie.

Femmes chrétiennes, rassemblées ici dans ce saint temple, puissiez-vous ne jamais oublier ceci, que la femme vertueuse est un ange sur la terre; mais la femme qui n'est pas vertueuse, qui ne croit pas d'une foi pratique au christianisme, qui ne comprend pas combien les exercices de piété sont, de sa part, un légitime tribut de reconnaissance envers la bonté de Dieu, cette femme-là elle est bien coupable et bien à plaindre! La religion! ah! qu'elle soit votre plus précieux trésor, votre plus magnifique joyau, le fleuron le plus beau de votre couronne. Car il n'y a pas de milieu : où vous serez des Èves qui perdront la société, ou vous serez des Maries qui la sauveront. Quelle alternative, mon Dieu! et que grande sera votre responsabilité au jour de l'éternelle justice! C'est qu'en effet la femme est l'origine du bien comme du mal, elle porte vraiment dans ses mains les destinées du monde. Si elle est bonne, chaste, vertueuse, le monde est sauvé. Si elle n'est pas cela, si elle efface de sa propre main l'auréole de gloire que le christianisme avait posée sur son front, si elle se plaît à déchirer elle-même sa robe d'innocence, si par une légèreté coupable elle expose à tous les vents ses trésors de pudeur et d'amour, alors c'en est fait du monde, et il faudra nous attendre à retourner à la barbarie dont le christianisme nous avait fait sortir. Hélas! il y a encore tous les jours bien des Èves qui continuent avec une rage et une persévérence satanique l'œuvre de perdition de la première femme; mais grâce au ciel, — et ce pieux auditoire en est la preuve la plus incontestable, — grâce au ciel, il y a aussi bien des Maries qui font toujours l'honneur du monde et la gloire de la religion. Ah! pour le bien de ma patrie, pour le salut de la France, je demande à Dieu, par l'intercession de la sainte Vierge, que chaque jour le nombre s'en accroisse encore. *Amen!*

L'abbé CH. BRETON

VARIÉTÉS.

LES SAINTS ANGES.

Entre Dieu et l'homme, entre le ciel et la terre, la distance, la séparation eût été trop grande; il fallait, dans cet espace, des êtres intermédiaires, inférieurs à Dieu, mais supérieurs aux fils d'Adam. Ces êtres, ce sont LES ANGES, serviteurs et messagers du Très-Haut.

Ces êtres célestes, d'une nature supérieure à la nôtre, devaient cependant prouver que toute créature est imparfaite, et que Dieu s'est réservé la perfection; eux ont péché avant l'homme; admis tout près du Créateur, chargés de l'exécution de ses volontés, porteurs de ses ordres, ils se sont trop enorgueillis de leur origine; et, dans le délire de leur superbe, aux instigations de Lucifer, le plus beau, le premier des anges, ils se sont révoltés.

C'est de leur désobéissance que date l'enfer; avant elle, il n'existait pas de lieu de punition et de tourments, pas de région de larmes et de désespoir. C'est la colère du Tout-Puissant contre les anges rebelles qui a creusé l'abîme, et qui y a allumé le feu inextinguible.

Si le ciel avait été sans rébellion, la terre eût été sans péché : car c'est un ange tombé qui est venu tenter Eve... Eve et Adam, innocents et purs, parés de leur beauté primitive, conversaient avec les messagers de Dieu. Et rien

Digitized by Google

ne nous défend de croire que ces esprits qui approchaient du Créateur, qui en connaissaient la puissance, la bonté et la gloire, n'aient les premiers enseigné à l'homme l'excellence de Dieu.

« On dispute, dit don Calmet, sur le temps de la création des anges; les uns croient qu'ils ont été créés en même temps que le ciel, et que Moïse les a compris sous le nom du ciel, en disant : *Au commencement Dieu créa le ciel;* d'autres ont conjecturé qu'il avait voulu les exprimer sous le nom de *la lumière*, que Dieu créa le premier jour; d'autres, enfin, ont prétendu qu'ils avaient été créés avant le monde sensible, et Job semble favoriser cette opinion en disant :

« *Où étiez-vous quand je posai les fondements de la terre...., et que tous les enfants de Dieu étaient dans des transports de joie?*

« Les Hébreux croient que Dieu créa ces esprits le second jour, et que ce sont les anges qu'il consulta quand il dit : *Faisons l'homme à notre image et ressemblance.*

Nous ne voyons que deux noms d'ange rapportés dans la sainte Bible : *Raphaël*, dont parle Tobie, et *Gabriel*, cité par Daniel.

Ce prophète a aussi mentionné *Michel*; et dans le quatrième livre d'Esdras, on trouve *Uriel* et *Jérémiel*.

Dans le *Nouveau Testament*, nous ne lisons que deux noms d'archanges : *Gabriel* et *Michel*; GABRIEL qui salue Marie pleine de grâce, et MICHEL qui terrasse Lucifer, et qui referme sur lui le puits de l'abîme.

Saint Jean a vu des millions et des milliers de milliers d'esprits célestes chantant et adorant Dieu, prosternés autour de l'Agneau.

Le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, a choisi dans ces milices du ciel des protecteurs pour chaque empire et pour chaque royaume de la terre. Et, chose admirable! le petit enfant qui naît a son ange gardien, comme le puissant monarque; tout ce qui a une âme rachetée par le sang de Jésus-Christ a droit à être gardé par un de ces esprits ailés. Le Créateur leur a dit : Vous veillerez sur les jours de l'homme qui espère en moi, vous le défendrez des flèches de l'ennemi, et vous détournerez les fléaux de sa demeure.

Dans les chemins mauvais de la vie, vous le porterez dans vos mains, pour que son pied ne heurte pas contre la pierre.

Les anges sont employés là-haut à chanter les louanges de Jéhovah ; ici-bas à garder, à conduire les hommes.

Au ciel, couronnés de fleurs immortelles, vêtus de splendeur, rayonnant de gloire, ils tiennent leurs harpes d'or dans d'harmonieux concerts ; dans la vallée de larmes, amis invisibles, mais vigilants, ils sont sans cesse près de nous, et, par des paroles, que la conscience seule entend, nous détournent des mauvais sentiers que Satan voudrait nous faire suivre.

Au ciel, ils sont à côté du trône du Tout-Puissant; sur la terre, à côté du berceau d'un nouveau-né, ou près du lit d'un chrétien qui meurt : car Dieu, qui leur a commandé de veiller sur l'enfant qui entre dans la vie, leur a aussi ordonné de lui ramener l'âme chrétienne qui part à la voix du prêtre.

Ces princes du céleste royaume ne sont pas seulement occupés à conduire chacun de nous à travers les mille écueils du monde ; mais encore, comme je l'écrivais tout à l'heure, il y a parmi eux de grands gardiens des empires, des archanges placés près des trônes par le Roi des rois, puissantes sentinelles qui veillent à la garde des États. Ainsi nous voyons dans l'Écriture sainte, que Michel était le gardien d'Israël; dans notre propre histoire, nous apprenons que la foi et la piété de nos devanciers ont mis la France sous la protection de l'archange vainqueur de Lucifer.

Quand Dieu a des joies ou des calamités à annoncer aux hommes, ce sont les anges qui deviennent ses messagers. Et quand de grands repentirs crient vers le Seigneur, les anges deviennent aussi messagers des hommes, et ce

Digitized by Google

sont eux qui portent nos prières et nos larmes aux pieds du Seigneur courroucé.

La mystérieuse échelle que Jacob a vue alors qu'il était endormi sur la pierre de Béthel n'a point été brisée ; elle existe toujours avec ses milliers d'anges qui montent et qui descendent ; ce chemin qui unit la terre au ciel, ce chemin de la prière n'est pas devenu infréquenté, et les yeux de la foi y voient toujours les envoyés de Dieu et les gardiens des hommes.

L'Église a fixé la fête de l'archange Michel et de tous les saints anges au 29 septembre. Voici ce que nous lisons dans un vieux livre sur cette solennité :

« Daniel, le prophète aimé de Dieu, est le premier qui ait vu le puissant chef des milices du ciel, arrivant à son secours pour combattre contre le prince des Perses.

« Saint Jude l'appelle *archange*.

« Saint Jean l'évangéliste décrit un combat entre Michel et le démon, et nous fait voir Satan terrassé par le céleste soldat du Seigneur.

« Le nom de Michel signifie *qui est comme Dieu*.

« A l'égard de Gabriel, le même prophète Daniel nous apprend que cet ange vint à lui dans le temps qu'il cherchait l'intelligence d'une vision. Gabriel le toucha de sa main, et lui fit comprendre ce qu'il avait vu.

« Quatorze ans après le même archange vola vers lui et lui expliqua les soixante-dix semaines d'années (qui faisaient 490 ans), au bout desquelles devait paraître le Messie.

« Quelque temps avant la naissance de saint Jean-Baptiste, Gabriel apparut au prêtre Zacharie et lui prédit que sa femme Élisabeth, quoique stérile, aurait un fils nommé Jean. Et il ajouta ces paroles : *Je suis Gabriel, toujours présent devant Dieu.*

« Sept mois plus tard, le même envoyé de Dieu apparut à la vierge Marie, pour lui annoncer le grand mystère de l'incarnation.

« Quant à Raphaël, on lit dans le livre de Tobie que cet ange fut le conducteur de ce saint jeune homme dans le voyage qu'il avait entrepris par l'ordre de son père ; il le garantit, dans le trajet, d'un monstrueux poisson, et lui fit épouser Sara ; il lui enseigna les moyens de se préserver du démon, qui avait tué les premiers maris de Sara. De retour sous le toit du père de Tobie, il rendit la vue au vieillard, et, prêt à remonter au ciel, il dit à ses hôtes : *Je suis Raphaël, un des sept qui veillent sans cesse devant le trône de l'éternel Seigneur.*

« Comme l'Écriture sainte nous fait comprendre qu'il y a des milliers d'anges, sans en nommer d'autres que Michel, Gabriel et Raphaël, l'Église a cru pouvoir distribuer par classes cette milice d'en haut, et elle en a fait neuf chœurs ou neuf ordres hiérarchiques, selon la dénomination qu'ils ont dans la Bible. »

Les chérubins sont les premiers dont il est parlé ; on voit, dans le livre de la *Genèse*, que Dieu mit des *chérubins* armés d'une épée flamboyante, à l'entrée du Paradis terrestre, pour empêcher les fils d'Adam d'y rentrer.

Dans le livre de l'*Exode*, le Seigneur fait mettre deux figures de chérubins sur l'arche d'alliance.

Les séraphins sont nommés dans les visions d'Isaïe. C'est un de ces esprits qui vint toucher et purifier ses lèvres avec un charbon ardent.

« Les *trônes*, les *dominations*, les *puissances*, les *vertus*, sont les divers noms de dignité dont l'apôtre saint Paul a caractérisé les esprits célestes, à raison de leurs différents ministères, et c'est particulièrement lorsqu'il dit que Dieu, ressuscitant Jésus-Christ d'entre les morts, l'a fait asseoir à sa droite dans les cieux, bien au-dessus de toutes les *puissances*, de toutes les *vertus* et de toutes les *dominations*.


Digitized by Google

« Les archanges sont le huitième ordre. Saint Paul, parlant du jugement dernier, dit que « le signal de résurrection sera donné par la voix et par la « trompette de l'archange qui volera au-dessus de tous les tombeaux. »

« Les anges composent la neuvième classe. Selon le sentiment commun, on croit que c'est de cet ordre que Dieu tire ceux qu'il commet à la garde de chacun de nous.

« Sur plusieurs points du monde, les hommes ont conservé le souvenir d'apparition de l'archange Michel, et deux grands monuments, subsistants encore aujourd'hui, attestent les miraculeuses visions que les peuples ont eues de ce chef des cohortes du ciel. »

Le *château Saint-Ange* à Rome, bâti vers l'an 610 par le pape Boniface IV, sur le *môle Adrien*, à l'endroit même où l'archange avait apparu, et l'abbaye du mont Saint-Michel, élevée sur un rocher qui sort des flots, près des côtes de *Bretagne* et de *Normandie*.

Saint Aubert, évêque d'Avranches, homme d'une haute vertu, obtint une vision du grand archange, sur le rocher dont la tête s'élève au-dessus des vagues comme la tombe d'un géant, à l'endroit que de nombreux naufrages avaient fait nommer le *Péril des mers*. Michel lui apparut, et désigna ce lieu comme lui étant agréable pour être vénéré. L'idolâtrie avait souillé ce roc : les druides y avaient fait couler le sang humain, et Jupiter y avait eu un temple; il fallait que ce lieu fut purifié par la religion du Christ.

Sigebert rapporte cette apparition à l'an 709.

Saint Aubert, qui avait une dévotion particulière à l'archange vainqueur de Satan, se hâta de planter une croix de bois sur le rocher..... Bientôt une chapelle remplaça le simple signe du salut, et une magnifique abbaye succéda au modeste oratoire; de sorte qu'après quelques années, des voix de religieux mêlaient le chant des hymnes au bruit constant des flots qui frappaient la roche solitaire, et sur le faîte de l'édifice, bâti par des saints et gardé par des chevaliers, s'est vue pendant bien des siècles une colossale statue dorée de l'archange, avec ses ailes déployées, avec sa lance flamboyante, touchant du bout du pied le pinacle le plus élevé du monastère. La grande figure avait l'air de planer dans le ciel, et de bien loin les vaisseaux qui passaient dans ces parages, saluaient *saint Michel du péril de la mer*.

Richard Ier, duc de Normandie, remplaça par des chanoines les ermites que saint Aubert avait fait venir prier sur le rocher; puis, après ces chanoines, des moines de Saint-Benoît habitèrent la belle abbaye, merveille d'architecture, magnifique et sauvage retraite que les âmes élevées devaient aimer quand la religion et la chevalerie en avaient la garde..... Aujourd'hui la grande maison de méditation et de prière est devenue une prison d'État!

Ce sont là des œuvres de l'époque actuelle : où Dieu avait rendu la pensée libre et saintement indépendante, on emprisonne les corps, et là où l'on avait prié et espéré, on gémit dans ces geôles!

Le mont Saint-Michel a été longtemps le but de nombreux et illustres pèlerinages; plusieurs de nos rois y sont venus.

Louis XI porta la dévotion plus loin que ses prédécesseurs, et y institua, en 1469, *l'ordre de Saint-Michel*, qui fut respecté en France comme le premier des ordres militaires jusqu'à l'institution de celui du Saint-Esprit, créé par le roi Henri III.

Les Grecs et les Orientaux font une fête particulière de *saint Gabriel*.

Saint *Raphaël* est particulièrement honoré en Espagne.

En France, les trois grands archanges ont leur fête confondue avec celle des autres esprits célestes. L'Eglise la célèbre le 29 septembre.

Digitized by Google

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME,

par l'abbé LACORDAIRE.

8e ET DERNIÈRE CONFÉRENCE.

L'homme, nous l'avons déjà dit bien des fois, appartient ou correspond à trois régions, la région supérieure ou divine, la région intermédiaire ou humaine, et la région inférieure ou la nature. Nous avons examiné quelle était sa fonction par rapport au monde divin et par rapport au monde humanitaire. Nous avons dit que, par rapport au monde divin, la fonction de l'homme était de connaître et d'aimer Dieu, et que, par rapport à l'humanité dont il fait partie, sa fonction était de connaître l'homme, de l'aimer et de le servir. Nous avons ajouté *de le servir*, tandis que quand il s'agissait de Dieu nous ne nous sommes pas servis de cette expression. C'est qu'en effet l'homme ne peut pas servir Dieu à propremement parler; il pent le connaître, il peut l'aimer, et comme Dieu n'a besoin de rien, l'homme, à proprement parler, ne peut pas le servir; mais comme l'homme a des besoins, comme l'homme est faible, comme l'homme à tout moment demande quelque chose à autrui, l'homme peut servir l'homme. Et c'est en servant l'homme qu'il peut servir Dieu, car Dieu a substitué l'homme à lui-même, et il a dit: Quand vous aurez fait ce qui vous a été commandé, dites: Nous sommes des serviteurs inutiles, inutiles par rapport à Dieu, mais non pas inutiles par rapport à l'humanité. Et c'est pourquoi nous avons ajouté que la fonction de l'homme par rapport à l'homme était de le connaître, de l'aimer et de le servir, et que l'idée de servir était l'idée fondamentale de l'humanité; que l'idée de droit n'était pas l'idée première, parce que l'idée de droit est une idée qui se rapporte à soi, tandis que l'idée de servir est une idée qui se rapporte à autrui, et que soi on n'est qu'un, que autrui on n'est pas seulement mille hommes, cent mille hommes, un milliard d'hommes, mais toutes les générations présentes, toutes les générations passées et toutes les générations futures. Par conséquent, il est naturel qu'on sacrifie un seul à tous, et que le premier devoir de l'homme et sa première fonction soit, non pas de commander, mais de servir.

Maintenant, il s'agit de connaître qu'elle est la fonction de l'homme par rapport au monde inférieur, c'est-à-dire par rapport à la nature, c'est ce que nous allons faire aujourd'hui. Mais avant de commencer, je ne puis pas m'empêcher de penser que c'est la dernière fois dans cette année que je vous parle de la vérité. J'ai commencé à vous en parler cette année, deux jours après la révolution qui a changé le monde, et maintenant que je vais finir, je ne sais

pas ce qui nous attend, vous et moi. Ce que je sais, c'est que quoi qu'il vous arrive et quoi qu'il m'arrive, ma vocation, mes pensées, mon goût, c'est la vie religieuse et la vie évangélique. Vous me verrez peut-être, quoique je n'en aie pas la certitude, dans d'autres lieux que ceux-ci, avec une autre parole que celle-ci, avec d'autres devoirs et d'autres destinées; mais dans ces moments-là même, souvenez-vous bien si Dieu permet que ce soit ce qu'il veuille de moi, souvenez-vous bien que ma volonté est la volonté d'un chrétien, que ma volonté est la volonté d'un prêtre, que ma volonté est la volonté d'un religieux; souvenez-vous bien, quoiqu'il arrive, quoique je fasse autre chose, ce n'est pour moi, non pas un plaisir, mais un dévouement.

Mais après cela, et quelque soit ce qui arrive dans l'intervalle, ayez la confiance que nous nous reverrons ici. Dieu veillera sur nous tous, il veillera sur la chose commune, il veillera sur vos âmes et sur vos corps; il vous ramènera pleins d'espérance, pleins de la réalisation, et de ce que nous voulons et de ce que nous aimons, sous ces voûtes, au pied de ces autels, et alors la parole de Dieu, grande dans tous les temps, sera plus grande alors au bout d'un an qu'elle n'a jamais été.

Je vous donne donc avec une imperturbable sécurité rendez-vous au pied de cette chaire; je vous y appelle, je vous y attends, je vous y convie. Aucun événement humain ne détruira la parole de Dieu; elle a tout précédé, elle survivra à tout; nous sommes non les hommes du temps, mais de l'éternité, et c'est au nom de l'éternité que je parle, que je vous attends, au nom de l'éternité infaillible que je vous donne ici un rendez-vous qui, certainement, ne manquera pas.

Je me demande qu'elle est, par rapport à la nature, la fonction de l'homme. La nature est par rapport au corps de l'homme ce que Dieu est par rapport à son âme. Pour notre âme Dieu est notre objet, Dieu et le foyer de notre vie, et la nature, en tant que nous avons un corps, est notre objet et le foyer de notre vie. Il s'ensuit par conséquent que si nous tenons à Dieu en tant que nous avons une âme; nous tenons à la nature en tant que nous avons un corps; que de même que Dieu est le foyer de la vie de notre âme, la nature est le foyer de la vie de notre corps; de même que Dieu nourrit notre âme, la nature nourrit notre corps; de même que Dieu est le but où tend notre âme, la nature est le but où tend notre corps. C'est vous dire assez que la nature est l'instrument, le foyer, le but de notre existence corporelle, qu'elle renferme notre vie; car, soit que nous regardions en haut, soit que nous regardions en bas, nous ne vivons pas par nous-même, nous ne vivons pas un jour par la force que nous avons en nous; nous ne vivons que par la force que nous puisons en dehors de nous; et quand on vous dit d'appliquer votre âme à Dieu, de chercher Dieu, on vous dit la même chose que quand on vous dit d'abaisser vos yeux vers la terre et d'y chercher la vie de votre corps, car votre corps étant la partie inférieure de vous-mêmes, il a sa vie en bas, et votre âme étant la partie supérieure de vous-mêmes, elle a sa vie en haut. Les deux modes sont semblables; il n'y a pas de différence entre la vie du corps et la vie de l'âme; tous les deux la puisent, à leur foyer naturel, Dieu d'un côté et la nature de l'autre. Et c'est

Digitized by Google

pourquoi l'Écriture sainte dit : Je vous donne toute herbe qui a sa semence sur la terre et tous les arbres qui portent leur semence en eux-mêmes, afin qu'ils soient votre aliment, l'aliment de votre vie terrestre.

Mais, Messieurs, la nature nous donnera-t-elle la vie sans que nous fassions rien de notre côté ? Non, assurément non. De même que nous sommes obligés de travailler Dieu pour nous nourrir de Dieu, il faut que nous travaillons la nature pour nous nourrir de la nature, attendu que si le travail ne nous avait pas été imposé nous aurions été en haut comme en bas, en bas comme en haut, des êtres inertes, des êtres incapables, des êtres sans fonction, et que Dieu qui a bien voulu nous donner la vie, soit par le côté supérieur, soit par le côté inférieur, nous a imposé cette obligation de chercher notre vie en haut, de la chercher en bas et de la conquérir ; il n'a pas voulu que nous soyions les parasites de la vie, mais que nous en soyions les maîtres et les conquérants, attendu qu'un parasite est un être abject et qu'un conquérant, comme il a exposé sa vie, comme il a donné ses sueurs et son sang, il a des droits, des droits qui font à la fois et sa possession et sa propriété et sa dignité. Ainsi nous devons travailler la nature comme nous devons travailler Dieu. Le travail est la condition pour laquelle la nature nous donnera la vie comme le travail est la condition pour laquelle Dieu de son côté nous la donnera.

Le travail même temporel, si inférieur qu'il soit, comparé au travail spirituel, est cependant un travail digne, un travail honorable. Dieu a voulu poser comme sa première condition la dignité. Et, en effet, il a dit cette parole dans son écriture : « Dieu prit l'homme et il le posa dans le paradis des voluptés, « afin qu'il le travaillât et le gardât. »

Ainsi, bien que l'homme eût été créé dans un état heureux, dans un état de satisfaction de ses besoins, Dieu cependant voulut qu'il travaillât, qu'il travaillât le paradis de la volupté, pour me servir de ces singulières expressions de l'Écriture, et qu'il le gardât. Ainsi le travail temporel, la première qualité que Dieu lui eût donnée, c'est la dignité. Et, en effet, il n'y a qu'une chose indigne ; il n'y a qu'une chose au-dessous de nous, c'est de ne rien faire. L'homme qui ne fait rien n'est rien puisqu'il ne développe aucune puissance ; mais si peu que l'homme fasse et à quelque degré qu'il fasse, il est créateur comme Dieu et par conséquent il s'élève, et ne cultivât il qu'une fleur, ne plantât-il qu'un épi de blé, n'habitât il qu'une cabane, après tout, il fait quelque chose comme Dieu ; il fait quelque chose et par conséquent il développe sa puissance, au lieu que l'oisiveté ne développe rien que l'égoïsme de celui qui consommé et qui ne produit rien. Le ver de terre lui même a son œuvre, il travaille, il appartient à la milice sacrée des créateurs utiles, et l'homme qui ne fait rien est au-dessous même du ver de terre. Quand les rois de ce monde convoqués avec les vers de la terre paraîtront devant Dieu, si le roi de ce monde n'a rien fait, le ver de terre sera couronné parce qu'il aura accompli quelque chose et que le roi fainéant n'aura rien accompli que l'égoïsme, c'est à dire rien.

Ainsi la première loi du travail c'est la dignité. Un cordonnier est un grand homme s'il accomplit sa tâche, s'il sait qu'il travaille, qu'il fait, qu'il crée,

Digitized by Google

qu'il correspond à un ensemble qui a pour principe et pour foi l'éternité. Un cordonnier est un grand homme! mais le roi vêtu de sa pourpre, promenant ses loisirs ignobles et voluptueux au milieu d'un tas de courtisans fainéants comme lui, dévorateurs comme lui, celui-là je ne dis pas que c'est un grand homme, car ce n'est pas même un homme.

La dignité du travail, voilà sa pemière qualité et le premier don que Dieu lui a fait.

La seconde, c'est la liberté.

Dieu ne nous a pas imposé le travail temporel sous la condition du maître; il ne nous a pas dit: vous travaillerez parceque vous y serez forcés; il nous a dit: vous travaillerez parce que vous le voudrez; vous n'avez besoin de rien dans le Paradis de la volupté tout vous est acquis, vous êtes possesseurs de tout, mais je m'en rapporte à votre sentiment intime, à votre volonté; vous travaillerez parce qu'il est digne de travailler. Et c'est pourquoi, encore que plus tard la misère, le besoin nous oblige au travail, ce qui est une interversion de toutes les choses primitives, de toutes les conditions primitives ainsi que nous le verrons plus tard, cependant, même aujourd'hui, le travail a conservé de son origine antérieure, sa liberté.

Toutes les fois que vous ôtez au travail sa liberté, toutes les fois qu'un homme est détourné du travail par un autre acte que l'acte de sa liberté propre, ce n'est pas un homme libre, c'est un esclave. Il n'y a pas d'autre différence entre l'esclave et l'homme libre que l'homme libre travaille quand il le veut et parce qu'il le veut, tandis que l'esclave travaille quand il ne le veut pas, et encore qu'il ne le veuille pas.

C'est vrai, aujourd'hui, dans notre état présent, la misère est un poignant aiguillon; mais encore la misère nous laisse notre libre arbitre; la misère, si grande qu'elle soit, ne nous met pas sous le coup absolu de la volonté des autres; nous sommes possesseurs de nous; nous-mêmes nous pouvons offrir nos services, nous devons les offrir, mais nous n'y sommes pas contraints, si ce n'est par cette nécessité supérieure qui vient d'en haut. La misère est la main de Dieu; c'est la main de Dieu qui nous pousse et nous dit: travaille, mais ce n'est pas la main de l'homme; la main de l'homme n'est pas digne, la main de l'homme n'a pas reçu de mission pour appliquer le corps d'un homme au travail; c'est à lui de juger comme le lazzaroni, de voir s'il préfère vivre à quatre sous par jour où s'il préfère avancer vers l'ampleur des choses, vers la puissance et vers la dignité d'un homme qui a plus d'aisance; il est son juge, il peut périr, il peut se condamner à périr de faim, mais la faim qui le dévore c'est encore sa volonté, et la volonté d'un homme est toujours digne de lui commander, mais non pas la volonté d'un autre indépendamment de la sienne. C'est pourquoi la liberté du travail après sa dignité est la seconde condition, la seconde qualité que Dieu dès l'origine a communiquée au travail temporel.

Il en est une troisième, c'est l'association.

Quand Dieu eût placé l'homme dans le paradis de la volupté (j'aime à répéter ces expressions bibliques), quand il l'eût placé là, il s'aperçut, ainsi que

je le disais dans ma dernière conférence, qu'il n'avait point d'aide, de compagnon semblable à lui; il comprit que pour travailler il avait besoin d'aide, il avait besoin de s'associer, et c'est pour cela qu'il créa la femme, qu'il créa la société humaine et il indiqua par là que l'homme était trop faible tout seul contre la nature, mais qu'il lui fallait un aide semblable à lui et que cet aide était l'homme sous sa forme la plus pure, la plus noble, la plus aimable, la plus dévouée et la moins dominante, la moins dominante dans un sens, quoiqu'en abusant de ses forces elle puisse le devenir, la femme!

Ainsi Dieu créa l'être semblable à l'homme. L'association est donc la loi du travail. Oui, nous devons nous associer librement; personne dans le monde, à moins de contrevenir à la loi primordiale, naturelle, n'a le droit d'empêcher des hommes de s'associer pour vivre. La première condition, c'est de s'associer pour vivre, pour travailler, pour lutter contre les effroyables résistances qui sont dans la nature physique, et quand il se trouve des pouvoirs qui s'opposent à l'association volontaire et libre des hommes pour vivre, pour travailler, ce sont des pouvoirs que les événements du monde condamneront tôt ou tard, qui rencontreront des résistances et des révolutions que le succès couronnera; car il y a une révolte qui ne peut jamais prévaloir, c'est la révolte contre la nature des choses et la volonté de Dieu. Dieu ayant vu que l'homme était trop faible, lui donna la société pour vivre, pour travailler; quiconque s'oppose à l'association est un sacrilége, un destructeur de la nature; mais on ne détruit pas la nature; tôt ou tard elle reprend le dessus et elle foule aux pieds ces impertinents maîtres qui croient être plus forts qu'elle n'est.

Voilà les trois conditions du travail de la natre ou du travail temporel: la dignité, la liberté et l'association volontaire.

Mais l'homme qui doit trouver par ces trois choses, par le travail ainsi combiné et organisé, l'homme qui doit trouver la vie de son corps, n'a-t-il rien à donner à la nature? Est-ce qu'il ne fera que demander sans rien donner à son auteur? Cela n'est pas possible. L'homme est au centre de la création; il est placé entre Dieu et la nature comme un médiateur, et par conséquent, s'il reçoit quelque chose de la nature, il doit donner quelque chose à la nature; car autrement il n'accomplirait pas ses fonctions de médiateur. Or, il est médiateur; Dieu l'a placé au centre, et le but primitif de Dieu étant d'appeler tous les êtres à la perfection et à la béatitude divines, il s'ensuit que l'homme, qui est au centre des choses, a dû recevoir la mission de communiquer au monde inférieur ce qu'il reçoit du monde supérieur; en sorte que, recevant la vie de son corps, il doit communiquer à la nature la vie de son âme. Il est le pontife, le christ, il est le rédempteur de la nature; il a été chargé de lui donner ce que la nature ne peut pas avoir par elle-même. Car, qu'est-ce que la nature? de la lumière, de la chaleur, des éléments de différente nature, mais vils, mais bornés, mais restreints à une existence tout à fait inférieure, tandis que l'homme est appelé à l'existence même de Dieu. Il faut donc d'abord que l'homme élève la nature à son propre degré, car la nature est plus bas que lui; comme un être qui en aime un autre, il doit élever cet être inférieur à tout le moins à son propre niveau. C'est là, Messieurs, le penchant de notre cœur;

Digitized by Google

quand nous aimons, nous voulons élever jusqu'à nous, et même, si nous le pouvions, nous élèverions au-dessus de nous. Par conséquent, puisque nous avons des devoirs à remplir envers la nature et tous les hommes, ces devoirs se réduisent ou doivent tendre à élever la nature jusqu'à nous.

Et en effet, notre seconde fonction par rapport à la nature, après y avoir puisé la vie au moyen du travail, c'est de lui communiquer la forme humaine, la dignité humaine, l'activité humaine.

Ainsi cette lumière qui nous éclaire et qui est si fort au-dessous de nous, elle doit entrer en nous, elle doit devenir partie de nous-mêmes, elle doit nous éclairer, non pas en tant qu'elle est une lumière physique seulement, mais elle doit devenir une idée; la lumière qui n'est que la lumière physique, doit devenir une idée de la lumière; elle doit devenir plus que cela, car tous les êtres inférieurs se transubstantient dans notre être humain; le blé, le vin, tous les éléments, quels qu'ils soient, arrivent par l'absortion que nous faisons d'eux pour notre nourriture à devenir nous-mêmes, à devenir notre être humain, à devenir notre propre corps et notre propre sang; en sorte que ce qui n'était pas nous, ce qui était infiniment au-dessous de nous, devient nous-mêmes, devient l'être humain. Ce blé, c'est vous; ce vin, c'est vous; c'est vous; cette lumière, c'est vous; cette chaleur, c'est vous; et en sorte qu'il y a une élévation perpétuelle de la nature inférieure à la dignité, à l'activité et à la puissance de la nature humaine.

Voilà comment nous remplissons en premier lieu la fonction de médiateur. Mais ce n'est pas tout. L'élévation que nous faisons de la nature, en l'élevant jusqu'à nous, s'arrêtera-t-elle là? Non, car nous-mêmes nous ne nous arrêtons pas à notre humanité, nous montons plus haut; nos destinées vont jusqu'à Dieu, elles sont en Dieu; nous sommes appelés à la perfection divine et à la béatitude divine, et par conséquent une fois que la nature est devenue humaine, une fois qu'elle est notre corps, notre sang, qu'elle concourt à toutes nos fonctions les plus intellectuelles, une fois qu'elle a été capable d'être l'homme, de connaître l'homme et d'aimer l'homme, elle devient capable aussi de connaître Dieu, d'aimer Dieu, d'arriver à la perfection divine et à la béatitude divine. Et aussi, ce qu'il y a de plus vil au monde, un atôme de poussière, une fois uni à nous, il connaît Dieu avec nous. Il est vrai qu'il n'est que notre corps, mais notre corps est uni hypostatiquement, c'est-à-dire, dans une unité personnelle; il est uni à notre âme, et chaque mouvement de notre âme vers Dieu est un mouvement en même temps de notre corps. En sorte que ce qui n'était que du blé est devenu capable de connaître Dieu, de le louer, de l'aimer, de le servir et c'est pourquoi toutes les Écritures sont pleines de ces paroles : Astres du jour, louez Dieu! Soleil étincelant qui illumines la voûte du firmament, louez Dieu! Nuages qui passez sur la tête des hommes pour les couvrir et les inonder d'une pluie féconde, louez Dieu! Nuages qui descendez pour refroidir et féconder la terre en la refroidissant en apparence, louez Dieu! Mers sans rivages, fleuves, îles, continents, tout ce qui est sur la terre, louez Dieu; non pas par vous, non pas en tant que vous êtes vous soleil, pluie, nuages, rivages, fleuves, mais en tant que l'humanité maîtresse entre vous et Dieu, vous

absorbe sans cesse et vous transubstantie dans sa propre nature et vous élève jusques, au moyen de la parole animée de l'esprit, à pouvoir aimer Dieu, lui dire : nous vous connaissons, nous vous aimons, nous vous rendons grâce, nous vous reconnaissons pour notre principe et pour notre fin.

Voilà comment nous associons la nature entière à la dignité, à l'activité, à la perfection et à la béatitude divine de notre propre être.

Aussi rien n'est plus misérable que la pensée, je ne dirai pas de tant de rationalistes, mais de tant de chrétiens qui s'imaginent que le christianisme est un spiritualisme abstrait ; qui s'imaginent que le corps n'est rien dans le christianisme, et qui, quand on leur ordonne, comme aujourd'hui, de s'abstenir de certains mets, de jeûner, de mortifier, de crucifier leur corps, s'imaginent que ce sont des puérilités d'un autre âge. Insensés et inconséquents qui ne savent pas que le corps, et la nature dans leur corps est associée à leur vertus ; que la nature par leur corps associé à leur âme devient capable de vertus, capable de mérite, et que c'est un fondement dogmatique, un fondement inébranlable de la doctrine catholique, que le corps mérite avec l'âme et démérite avec l'âme, que le corps est récompensé avec l'âme, que le corps est puni avec l'âme, parce qu'en effet faisant, partie de l'unité unique qui est l'homme, le corps et l'âme ne font qu'un et par conséquent sont associés ensemble à tout ce que fait l'homme,

Ainsi nous purifions la nature, nous l'exaltons jusqu'à la dignité de la nature humaine, nous la portons jusque dans nos destinées divines. Vous serez ressuscités ; mais croyez-vous donc que Dieu eût fait quelque chose pour n'être pas éternel? Non, tout est tiré de Dieu, tout vient de Dieu, tout retournera à Dieu, le corps, l'âme, la nature : et cette terre que nous foulons elle n'est pas inanimée, ce n'est pas simplement une terre terrestre ; elle a bu nos sueurs, elle a bu le sang des martyrs, elle a bu tous les actes de charité et de dévouement qui se sont accomplis ; nous ne pouvons pas fouler un pied de terre que nous ne foulions une cendre qui ne nous soit chère à tous, la cendre qui a été celle de nos aïeux, la cendre qui a été celle de leurs vertus, de leurs mérites, une cendre qui est des sueurs, une cendre qui est du sang, et c'est pourquoi, chaque fois que nous enfonçons la pioche dans un coin de terre, nous ne devons l'enfoncer, comme nous le faisons, qu'avec des bénédictions préalables qu'en prononçant le nom de Dieu, qu'en signant notre front avec le signe de la croix ; car cette terre c'est une terre qui a été nourrie de notre propre corps, qui est devenue notre corps pour retourner en elle ; c'est une terre qui, purifiée, sanctifiée et divine, est promise à l'éternité. Et quand un jour tout sera convoqué devant Dieu, et l'atôme qui paraîtra sensible et l'homme qui a été animé de cette force et de cette lumière surnaturelles, tout cela rendra compte à Dieu, tout cela sera pesant et rien ne sera trouvé léger qu'au poids de nos vices et de nos mérites, rien ne sera trouvé méritant qu'au prix de nos propres vertus et de nos propres mérites.

Voilà notre double fonction par rapport à la nature. Il s'ensuit, en résumé, que l'homme a deux travaux ici-bas : un travail spirituel qui le mène à Dieu directement, et un travail temporel par lequel il use des choses de la terre en les transformant pour ses besoins.

Digitized by Google

Mais ce double travail a nécessairement besoin d'une loi ; tous les deux sont grands, le travail temporel comme le travail spirituel ; tous les deux sont voulus de Dieu, tous les deux font portion ou partie de notre vie. Quelle est la loi qui les rassemble? quelle est la loi qui les coordonne? l'homme, à la fois corps et esprit, appartenant au monde divin et au monde naturel, ne fait que travailler Dieu et travailler la nature Quelle est la mesure dans laquelle il doit travailler Dieu? qu'elle est la mesure dans laquelle il doit travailler la nature? quel est le rapport qui unit ce double travail dont se compose tout notre être? c'est ce qui nous reste à examiner pour terminer nos conférences de cette année.

Le matérialiste ne s'occupe que du travail inférieur ; il croit que la solution de toutes les questions est là ; mais le chrétien s'occupe à la fois et du travail inférieur et du travail supérieur, et du travail temporel et du travail spirituel, et c'est de leur lien, c'est de leurs excellents rapports et harmonie que doit résulter le véritable état parfait de l'homme ici-bas. Il nous importe donc, surtout dans un temps où on parle aussi souvent de l'organisation du travail, de voir comment Dieu a organisé à la fois le travail spirituel et le travail temporel ; quels sont leurs rapports, leurs proportions, comment l'un influe sur l'autre, comment le sort du travail spirituel dépend du travail temporel, comment le sort du travail temporel dépend du travail spirituel. C'est ce que nous allons voir dans la seconde partie.

L'homme doit travailler ; il ne peut pas même faire autre chose que de travailler, et l'homme qui ne travaille absolument pas est un être chimérique. Il y a des travaux plus ou moins pesants, plus ou moins difficiles ; mais dire qu'il y a un homme qui ne travaille pas, qui ne fait rien, qui n'est pas actif, c'est dire un non-sens. Même lorsqu'on dort on travaille encore, et s'il y avait un homme qui pût dormir toujours, on pourrait affirmer qu'il n'aurait pas vécu un instant de sa prétendue vie. Ainsi le travail est le fond de notre vie.

Mais il y a deux travaux ; un travail purement spirituel qui nous conduit à connaître Dieu, à l'aimer, à connaître l'homme, à aimer l'homme et même à connaître la nature. Mais cependant, ce que nous appelons un travail proprement spirituel dans la langue du christianisme, c'est le travail qui nous fait connaître et aimer Dieu, et nous estimons que tous les autres travaux sont des travaux temporels parce que directement ils ont pour but la connaissance, l'amour de la nature, la connaissance, l'amour, et le service de l'humanité.

Donc le travail étant là loi de l'homme et l'homme ayant deux travaux, le travail spirituel et le travail temporel, il est évident que le rapport de l'un à l'autre de ces deux travaux est la grande loi du monde, la grande loi des êtres humains.

En effet, si nous sacrifions le travail temporel au travail spirituel, nous détruisons notre vie inférieure ; si nous sacrifions au contraire le travail supérieur au travail inférieur, nous détruisons notre vie supérieure ou notre vie divine. Et comme l'homme n'est qu'un, comme il ne peut rien faire qui ne donne un contre-coup à tout son être, il s'ensuit que nous ne pouvons pas nous tromper sur le rapport des deux genres de travail sans renverser de

Digitized by Google

fond en comble toute notre existence, c'est-à-dire la loi du travail, l'organisation du travail. Et j'ai raison de le dire, car ce en quoi on se trompe ce n'est pas de parler de l'organisation; en quoi on se trompe, c'est de donner une organisation du travail qui n'a pas le sens commun. Voilà en quoi on se trompe; car du reste, on a parfaitement raison de s'en occuper puisqu'en définitive nous ne fesons que cela. Il s'agit de savoir si nous travaillons sans savoir ce que nous faisons, ou en sachant ce que nous faisons. Nous ne pouvons pas travailler sans savoir ce que nous faisons. Depuis Adam, il n'y a jamais eu d'autre question dans le monde que celle de l'organisation du travail, et je ne dis cela que pour diminuer l'orgueil de ceux qui prétendent qu'il y a vingt ans seulement qu'on s'occupe de l'organisation du travail. Je vais montrer que le bon Dieu s'en est occupé avant nous et surtout avant 1848.

En effet, Dieu a tellement compris que le travail était tout, que la loi du travail était tout, puisque des êtres actifs ne sont que des travailleurs, que lui-même a voulu travailler; il l'a voulu quoiqu'il n'en eût pas besoin, afin de nous donner la loi du travail dans son propre exemple, et lui qui pouvait d'un mot tirer du néant tous les êtres, les unir ensemble, jeter avec une seule parole tous les mondes ensemble, dans leur forme et le jeu de leur activité, il ne la pas voulu. On a ri beaucoup, dans un siècle où l'on riait de tout, parce qu'alors il y avait un moment de repos, un moment de jouissance, et que l'homme n'est sérieux que dans le moment où il a peur et où il cherche avec difficulté son pain de chaque jour, le pain de l'esprit et le pain du corps. A une époque donc où on riait (nous ne rions plus aujourd'hui, c'est un commencement de perfectionnement); à une époque où on riait, on a beaucoup ri de Dieu qui s'était donné la peine de travailler pendant six jours pour faire le monde. M. de Voltaire, car il s'appelait comme cela; — M. de Voltaire était très-inquiet de savoir quelles étaient les raisons qui avaient pu déterminer le Dieu tout puissant à travailler en six portions. Il disait :

« Mais moi, à Ferney, je plante aujourd'hui cinquante pieds d'arbres, demain j'en plante cinquante autres pieds : Pourquoi cela? C'est parce que moi, M. de Voltaire, je ne peux pas en planter cent par jour. Mais il est évident que si j' avais pu en planter cent, je ne me serais pas donné la peine de m'y prendre à deux fois, d'autant plus qu'il y aurait eu une petite économie sur la plantation. »

Comment se peut-il donc faire que Dieu ait partagé son travail en six jours? C'est que quand Dieu se donne la peine de faire quelque chose, comme ce n'est pas pour lui, attendu qu'il n'a besoin de rien, il le fait pour ceux pour lesquels il travaille, c'est-à-dire pour nous, et, comme la première loi du monde, comme le salut du monde était dans l'organisation du travail, il a plu à Dieu en opérant lui-mème, de nous donner dans sa propre action, lui qui n'était tenu a aucune limite, de nous donner, dis-je, dans sa propre action la loi de l'organisation du travail.

Il a donc, dit-il dans ses Écritures, travaillé pendant six jours, et il s'est reposé le septième. Il a daigné travailller et il a daigné se reposer, parce qu'il

Digitized by Google

savait que nous aurions besoin de travail, et que nous aurions besoin de repos. Et alors il a dit que l'homme travaillerait temporellement pendant six jours et que l'homme se reposerait un jour sur sept; que ce septième jour serait consacré au travail spirituel, et qu'ainsi un jour sur sept serait donné au travail spirituel, une année sur sept, un siècle sur sept et mille ans sur sept mille ans; en sorte que quelque long espace de temps que parcourussent les créatures intelligentes, le septième de leur durée, le septième de leurs opérations, le septième de leur activité serait consarée au travail spirituel et les six autres parts au travail temporel. Dieu n'avait pas pensé au système décimal. Mais ce qu'il y a de singulier, c'est que dans aucune de ses opérations le bon Dieu n'a été décimal et que quand nous calculons le cours de tous les astres et toutes les opérations de la nature, loin d'arriver à des divisions qui nous paraissent des divisions mathématiques, c'est-à-dire à des divisions *adéquates*, nous arrivons toujours à d'épouvantables fractions que nous ne pouvons ramener à aucune espèce de lois et que, dans mon ignorance, je crois qu'on appelle *irrationnelles*. Il a plu à Dieu, toutes les fois qu'il a fait des mathématiques, d'être dans l'irrationnel; je n'en sais véritablement pas la raison; mais quoiqu'il en soit, Dieu a voulu que le travail temporel fut de six jours et que le travail spirituel fut d'un seul jour.

Et déjà nous pourrions nous étonner sous un autre point de vue et demander comment il se fait que le travail spirituel qui mène à Dieu étant évidemment plus important que le travail temporel qui conduit simplement à notre vie matérielle et transitoire, comment il se fait que Dieu lui a accordé un temps de beaucoup inférieur à celui qu'il a accordé au travail temporel. C'est que Dieu, encore une fois, n'a pas songé à lui, mais il a songé à nous. Or, comme dans le temps nous avons besoin particulièrement de la vie inférieure, il a voulu que les six septièmes de notre vie transitoire fussent consacrés à la vie temporelle, et il s'est réservé l'éternité pour compenser le déficit qu'il y avait dans la part qui le concernait. Il a fait comme celui qu'on appelait au dix-septième siècle le grand Arnauld. Je vous avoue franchement que je ne sais pas pourquoi on l'appelait le grand Arnauld; j'en ai lu quelques pages, mais quand je suis arrivé à la dixième il m'a été imposible de passer à la onzième. Cependant le dix-septième siècle s'y connaissait; il l'appelait le grand Arnauld, et Boileau-Despréaux, disait :

« Après le grand Arnauld, ce fut l'illustre en France que j'admirai le plus et qui m'aima le mieux. »

Un jour, Nicole et le grand Arnauld, c'est bien vieux cela, un jour Nicole disait au grand Arnauld : Mon ami, nous avons tous les deux un peu plus de soixante-dix ans, je pense qu'il serait temps de nous reposer. — Arnauld prit avec une main vigoureuse encore la main de son ami et lui dit : nous reposer mon ami, nous reposer! mais nous aurons l'éternité pour nous reposer! Eh bien, cette seule réponse fait que jamais je ne parle d'Arnauld sans l'appeler le grand Arnauld. Je lui demaude pardon de l'espèce d'irrévérence avec laquelle je parlais de lui tout à l'heure : quand un homme est capable à soixante-dix ans de dire cette parole là et quand le grand siècle de Louis XIV n'est

pas répondu davantage et mieux, cela me suffit; c'est véritablement un grand homme! il calculait avec le temps; il savait que le temps est le temps du travail, de l'agitation, des sacrifices et qu'après tout on avait devant soi l'éternité pour en recevoir la récompense. J'estime d'autant plus cette réponse que je vois aujourd'hui autour de moi une foule de chrétiens tout tremblants après des révolutions. Insensés et médiocres esprits qui ne savent pas que les révolutions sont faites par Dieu; que jamais Dieu n'arrête le cours des choses humaines que pour troubler la fausse paix de ceux qui se reposent et comptent sur la matière; afin de leur révéler de temps en temps par des coups héroïques que la matière ne suffit pas, et que Dieu est nécessaire à quelque chose.

Donc, messieurs, par les raisons que je viens de vous exposer, Dieu s'est contenté ici-bas de la septième partie de notre temps pour le travail spirituel; il a voulu que nous consacrions à notre âme, à lui, la septième partie de notre temps. Ça ne veut même pas dire la septième partie rigoureuse, mais un jour où tout travail temporel fut clos, où le travail spirituel eût quelque moyen de se produire avec efficacité.

Et tout peuple qui n'accepte pas cette loi qui est la première charte du genre humain, la première organisation et la première loi du travail, est un peuple fou, un peuple qui n'a pas la première idée de ce que c'est que la société, de ce que c'est que la vie; c'est un peuple qui est conduit inévitablement aux abîmes du matérialisme. Ce peuple-là fera des fabriques, il filera du coton, il calculera combien il faut d'hommes et le moins possible pour gagner en dix ans ou en vingt ans une fortune de cinquante mille livres de rentes. Il sera admirable dans ces choses-là; mais dans les choses de l'âme, du sentiment, de Dieu, ce sera un peuple inepte, privé de toute espèce d'entendement, et lorsque Dieu, de temps en temps, par la ruine de ses fabriques, de ses fortunes, viendra lui apprendre ce qu'il ne sait pas, on verra ces hommes d'esprit, ces grands calculateurs, ces producteurs majestueux qui se drapaient dans leur science et dans la sécurité de l'avenir social, on les verra tout éperdus se demander : mais comment cela est-il arrivé? comment est-il possible que nous n'ayions plus d'écus, plus de fabriques, que nous ne puissions plus payer les ouvriers? qu'est-il donc arrivé? — Qu'une chose : c'est qu'après tout, dans vos calculs mathématiques, vos usines et votre commerce vous avez oublié que la signature de Dieu est nécessaire au bas même des actes de commerce, pour que le commerce puisse réussir toujours.

Mais ce n'est pas la seule raison pourquoi Dieu a béni le septième jour, la consécration du septième jour, pourquoi à la seconde page de la Bible il a écrit : *Benedixit Deus die septimo et sanctificavit eum.* Dieu a béni le septième jour et l'a sanctifié; il y a une seconde raison : le travail ne devait pas rester toujours ce qu'il était. Le travail qui n'était pas pénible et douloureux devait devenir pénible et douloureux par suite de la chute et de la transgression des hommes (matière que nous traiterons plus tard), et alors Dieu indépendamment de lui, indépendamment même de la question de notre âme, a voulu prévoir le besoin que nous aurions de repos. Ainsi, il a voulu que l'homme put se reposer au moins un jour sur sept, et il a exprimé cette intention sur le mont

Digitized by Google

Sinaï, à Moïse de la manière la plus expresse, car il a dit à Moïse : « Tu travail« leras pendant six jours et tu te reposeras le septième ; tu ne feras pas d'ou« vrage, toi, ton serviteur, ta servante, ton bœuf, ton âne et les autres instru« ments de travail, afin... » Écoutez, Messieurs, voyez que Dieu n'est pas mis dans ces choses... « afin que ton serviteur et ta servante se reposent aussi bien « que toi. » Dieu est allé plus loin dans ces prévisions, et comme il ne s'occupe pas seulement de l'humanité mais qu'il s'occupe de la nature entière, il a ajouté dans un autre lieu des saintes Écritures : « Tu ne travailleras pas le septième jour « afin que ton bœuf et ton âne se reposent aussi bien que toi. » Dieu n'a pas dédaigné de stipuler pour nos animaux domestiques, pour ceux qu'il a associés à nos travaux et à nos destinées, et comme un fameux roi de Syracuse traitant avec Carthage stipula autrefois pour les esclaves et les orphelins, il a plu à Dieu de stipuler pour votre bœuf et votre âne. Et quiconque nierait cela, je ne dis pas qu'il porterait un cœur humain, car il ne porterait pas même le cœur d'un homme. Le repos du septième jour a été destiné non seulement à l'humanité mais à la nature elle-même, au bœuf, pour me servir de l'expression de l'Écriture ; il a été destiné à l'âne, et malheur à celui qui méprise l'âne jusqu'à lui refuser le repos qu'il a mérité en travaillant avec lui.

Ainsi le repos du septième jour consacré au travail spirituel, c'est un repos voulu par nous, par nos forces, par les misères de nos forces, et là où il n'y a pas ce repos, l'homme est esclave de l'homme.

Oui, vous vous imaginez vous autres, permettez-moi cette expression un peu familière, vous vous imaginez vous autres Français que vous êtes libres. Vous avez été bien souvent guéris de cette prétention d'être libres. Il y a bien des pauvres parmi nous ; nous ne sommes pas assez malheureux pour qu'il n'y ait pas de pauvres dans cette assemblée. Eh bien, s'il y a ici des pauvres, des commis, des hommes attachés à la glèbe d'un maître, je leur demande s'ils sont libres le dimanche de se reposer ; s'ils sont libres d'aller entendre la parole de Dieu le dimanche ? Je leur demande s'ils sont libres d'aller se confesser le dimanche, d'épanouir leur conscience, la chose la plus précieuse à l'homme ? Je leur demande s'ils sont libres, s'ils ne sont pas libres qu'à deux heures, si on ne les attache pas en vertu de la loi, de la loi de la force, en vertu de la supériorité du maître sur le serviteur, en vertu de la misère, si on ne les attache pas à la glèbe du travail et de la boutique ? je demande à ce citoyen français-là s'il est libre de son âme ; je le demande non seulement à tout homme qui a subi ce joug, mais à tout homme qui l'a fait subir ?

« Mouvement marqué dans l'auditoire. Quelques paroles sont prononcées. Il a été démontré depuis que ce n'était pas un reproche qui avait été adressé à l'orateur. La personne qui a prononcé ces mots, profitant de l'impression générale que causaient ces paroles éloquentes, a fait allusion à un mouvement qui, au même moment, se manifestait dans Paris. »

Je ne prétends pas que tout maître agît ainsi ; je ne prétends pas que dans toute la France il n'y ait pas des exceptions à cette règle. Je dirai même bien mieux, car je ne touche jamais les plaies de la patrie qu'avec une main tendre

Digitized by Google

et repectueuse, je dirai même bien mieux, je suis persuadé que la plupart des hommes et des maîtres qui font travailler leurs serviteurs le dimanche le font par une contrainte morale, c'est-à-dire parce que ceux ou quelques-uns de ceux qui sont à côté d'eux faisant travailler, ils ont la crainte naturelle et plus ou moins légitime que cette concurrence ne nuise à leur propre travail et à leur propre industrie. Ainsi le reproche ne s'adresse à personne en particulier.

J'ai rencontré partout où je suis allé en France un très grand nombre de négociants, un très grand nombre d'hommes laborieux qui ne demandaient pas mieux que d'assurer à leurs inférieurs le repos du septième jour, qui se désolaient devant moi, qui me disaient qu'ils n'étaient pas libres, que la concurrence les forçait à tenir leurs magasins ouverts.

Il s'est formé dans des villes telles que Bordeaux, à une époque où j'avais l'honneur d'y porter la parole de Dieu, il s'est formé des associations de négociants, d'industriels, qui voulaient forcer de s'entendre pour détruire cette obligation, cette contrainte, qui les forçait d'ouvrir le dimanche leurs magasins. Nous avons vu en Angleterre, dans un pays de protestants, au sein d'une aristocratie très célèbre par la dûreté de son orgueil, nous avons vu les grandes dames anglaises s'entendre entr'elles, avec un accord unanime, pour déclarer que passé sept heures du soir personne d'entr'elles n'achèterait à aucun magasin afin que tous les magasins de Londres et de l'Angleterre fussent fermés à sept heures du soir.

Voilà ce qu'on a vu au sein d'un pays qui n'est pas catholique, mais qui, à un certain degré est encore évangélique.

Ainsi le reproche que j'ai cru qui m'était adressé...

Quelques voix dans l'auditoire. Non! non! ce n'est pas un reproche.

Si bien réellement c'est cela qu'on voulait m'adresser, j'allais le prévenir. Je ne sais pas ce qu'on a voulu me dire, mais je vais au devant de l'objection autant qu'il m'est possible, en déclarant que je ne fais injure à aucun négociant, à aucun maître en particulier. Je suis convaincu que si on rassemblait tous les industriels de Paris dans un grand conseil pour leur demander s'ils veulent le repos du septième jour, la presque unanimité accéderaient à cela. Que voulez-vous que je dise de plus pour l'honneur de tout le monde, pour la justification de toutes les consciences et de tous les amours-propres.

J'aime ce cri qui a été poussé, je suis content de l'avoir entendu; je serais mécontent si, faisant ce reproche à la nation française parce que c'est la seule nation qui n'ait pas le repos du septième jour, il ne s'était pas élevé un cri de réprobation; c'est la conscience du peuple français qui vient de parler, c'est la conscience des maîtres, c'est la conscience universelle. En ce sens, je l'accepte content et glorieux.

Mais il ne suffit pas à l'homme d'un jour de sanctification et d'un jour de repos, il lui faut aussi bien plus qu'un jour de sanctification, bien plus qu'un jour de repos, il lui faut un jour de fête et un jour de fête périodique, constant.

La fête! qu'est-ce que la fête, vous me demandez? On entend le repos, on entend la sanctification d'un jour, mais qu'est-ce que cela un jour de fête? La

Digitized by Google

fête, c'est un repos grand et joyeux; c'est un repos qui exalte toute la partie supérieure de l'âme et même sa partie inférieure dans ce qu'elle a de légitime. Il n'y a rien parmi le peuple de plus glorieux qu'un jour de fête. Quelquefois il appartient à l'humanité en tant qu'humanité de donner un jour de fête. Ainsi, qu'un peuple soit en guerre avec un autre peuple; que tout à coup la nouvelle d'une victoire décisive remportée aux frontières arrive dans cette nation. Eh bien, à l'instant une exaltation de l'esprit, une fièvre de bonheur de joie, d'orgueil se manifestera dans ce peuple. On se précipitera sur la place publique, on s'embrassera sans se connaître; une fraternité inouïe rapprochera tous les cœurs. On ne se sera jamais vu et il semblera qu'on est père, fils, époux, épouse; on se serrera la main dans une espèce d'enivrement incompréhensible. On dira: eh bien, la bataille? avez-vous entendu parler de la bataille? qu'est-ce qui s'est fait? tel général a gagné la bataille. Tant de drapeaux ont été pris. Il arrive des prisonniers! — On crie, on illumine! c'est la fête, c'est la fête du peuple!

Ce peuple, ce n'est pas dans une occasion rare qu'il a besoin de fête. Il en a besoin d'une manière constante, périodique. Dieu a voulu que tous les sept jours, le peuple eût une fête qui ne lui coutât rien, absolument rien; que tout le monde se parât, sortît dans la voie publique, que tout le monde eût un air de satisfaction de joie; que tout le monde eût un sentiment d'élévation. Il a réuni, en un mot, une fois tous les sept jours, il a réuni toutes les populations du monde entier convoquées pour se saluer, se voir, s'aimer, se reconnaître; c'est le repos du septième jour. Et encore aujourd'hui, même dans notre pays, qu'est-ce qui peut empêcher l'efficacité du dimanche; qui peut empêcher que dans nos rues ou le long de nos quais, nous ne voyions au moins les trois quarts de la population arriver à cette convocation que Dieu leur a donnée?

Voilà la fête! personne au monde, aucun pouvoir n'est assez grand, à part des circonstances extraordinaires pour créer une fête et surtout pour créer une fête qui ne coûte rien au peuple.

Dieu donc a eu trois buts: le but de la sanctificaton de nos âmes et de leur élévation, le but du repos de nos corps, le but d'une fête donnée à la fois et à nos corps et à nos âmes dans la consécration du septième jour. Et encore une fois tout peuple qui ne reconnaît pas cette institution est un peuple qui manque à la première loi de l'organisation du travail. Tous, messieurs, nous avons travaillé dans nos pères. Qui que vous soyiez, vous appelleriez-vous Montmorency, vos aïeux ont travaillé; ils ont travaillé de leurs mains pour gagner la terre; par conséquent, dans le calcul de cette grande chose du travail, vous ne devez pas vous considérer vous-mêmes au point où vous êtes parvenus d'aisance et d'indépendance; vous devez considérer à la fois et vos aïeux et votre postérité. Vos aïeux ont travaillé de leurs mains et votre postérité travaillera de ses mains. Les vicissitudes humaines de plus en plus changent toutes les conditions; regardez dans vos mains, vous y verrez la trace de la terre; vous venez de la terre et vous allez à la terre. Par conséquent, toute pression que vous exercez contre le repos de vos semblables, contre la fête de vos semblables, c'est un acte de tyrannie que vous exercez et contre vos aïeux et contre

Digitized by Google

vos descendants. C'est pourquoi Dieu disait au peuple juif par Moïse : Souviens-toi que toi-même tu as été le serviteur de l'Égypte. Souviens-toi que tu as servi toi-même en Égypte et que Dieu t'a tiré de là avec une main puissante. C'est pourquoi souviens-toi d'observer le septième jour de repos.

Vous tous, si grands que vous soyiez, vous avez servi en Égypte; vous avez servi avec vos mains, vous avez eu besoin de repos. Un jour, dans votre personne ou dans vos descendants, vous aurez besoin du travail manuel; par conséquent obéissez et faites respecter la loi du repos, la loi de la sanctification, la loi de l'élévation de l'âme, la loi de la fête populaire de l'humanité. Et d'autant plus que ce n'est pas le seul mystère que ces choses renferment.

L'économie politique ou sociale se résume en deux principes : Augmenter volontairement le travail et diminuer volontairement les besoins. Tandis que le principe égoïste et matérialiste dit : diminuer le travail et augmenter les besoins. Entre ces deux économies politiques il y a l'infini de distance. Eh bien ! il n'y a que ces deux économies politiques : l'une qui dit : augmenter volontairement le travail et diminuer volontairement les besoins; l'autre qui dit : diminuer le travail et augmenter les besoins. L'économie sociale chrétienne est la seule praticable, la seule qui ait eu dans le passé, de l'existence, et la seule qui ait de l'avenir. Eh bien ! elle ne peut exister que par le travail spirituel. C'est en s'appliquant à Dieu qu'on apprend à diminuer ses besoins; tandis qu'en s'éloignant de Dieu on n'apprend qu'à augmenter ses besoins, ce qui est un abîme sans fond ni rives ! en sorte que la distribution du double travail spirituel et temporel est la solution de tout ce que nous ajoutons aujourd'hui; c'est de savoir que par le travail spirituel nous augmentons notre travail et nous diminuons nos besoins en même temps; que par le travail contraire, le matérialisme, nous diminuons sans cesse notre travail et nous augmentons sans cesse nos besoins.

Il faut choisir, c'est l'une ou l'autre de ces deux maximes. Pour moi, je suis chrétien, je suis de l'économie sociale chrétienne, j'en suis par ma foi; mais quand je n'en serais pas par ma foi, j'en suis par ma raison.

Toute société où l'on tend à diminuer sans mesure le travail et à augmenter sans mesure les besoins, est une société qui va à des abîmes. Il n'y a de société que là où le travail tend à augmenter et les besoins à diminuer.

Voilà la conclusion pratique, positive, certaine, catholique, inébranlable, de nos conférences de cette année par lesquelles nous avons cherché la première loi de la création de l'homme.

Après cela, que ces idées trouvent aujourd'hui, comme elles ont trouvé dans tous les temps des obstacles, qu'elles en trouvent sous le point de vue pratique comme sous le point de vue général de la spiritualisation des idées, peu m'importe, la vérité, tôt ou tard, sera maîtresse du monde; il n'y a pas de puissance, il n'y a pas de bras qui puisse condamner la vérité.

Emportez donc, messieurs, vous qui m'avez écouté depuis deux mois, le lendemain de cette révolution qui a éclaté au milieu de nous et qui a constitué un ordre social tout nouveau, ces vérités dans vos cœurs, au milieu de vos concitoyens; cherchez à les faire pénétrer dans la multitude, éclairez les es-

Digitized by Google

prits, enfin évangélisez-les assez pour y planter le dévouement. Ce faisant, vous travaillerez vraiment pour la république chrétienne en même temps que pour la république française. Dieu bénira l'une et l'autre ; vous nous préparerez les jours que je consacre à l'une et à l'autre, c'est-à-dire tous les instants de ma vie, toutes mes pensées. Et en finissant, élevant mon cœur vers Dieu, je lui dirai : Tous les maux de cette terre viennent de ce qu'on ne vous connaît pas. Faites que nous vous connaissions ; faites qu'après tant de vicissitudes, de souffrances, nous vous connaissions ; faites que nous vous aimions, parce que, selon votre parole, rien ne se manifestera que cette vérité : cherchez d'abord la loi de Dieu et sa justice ; le reste vous sera donné par surcroît.

C'est ma conviction, c'est ma foi, je souhaite de vous l'avoir laissée.

PREMIÈRE DOMINICALE.

SEIZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

FRATERNITÉ, HUMILITÉ.

« Et, il arriva qu'un jour de sabbat, Jésus entra dans la maison d'un des principaux pharisiens pour y prendre son repas, et ceux qui étaient là l'observaient. Et voilà qu'un homme hydropique était devant lui. Et Jésus parla aux docteurs de la loi, disant : Est-il permis de guérir le jour du sabbat ? Et ils ne répondirent pas ; or, lui, prenant cet homme par la main, le guérit et le renvoya. Il leur dit ensuite : Qui d'entre vous, voyant son âne ou son bœuf tombé dans un puits, ne l'en retire pas aussitôt, le jour même du sabbat ? Et ils ne pouvaient rien répondre à cela. Et, considérant comment les conviés choisissaient les premières places, il proposa cette parabole, et leur dit : Quand vous serez invité à des noces ne prenez pas la première place, de peur qu'il ne se trouve parmi les conviés quelqu'un de plus considérable que vous, et que celui qui aura invité l'un et l'autre ne vous dise : Donnez votre place à celui-ci ; et qu'alors vous ne soyez, à votre grande confusion, mis au dernier rang. Mais, quand vous aurez été invité, allez vous mettre à la dernière place, afin que celui qui vous a invité vous dise, quand il viendra : Ami, montez plus haut. Et alors vous serez honoré devant tous les convives. Car, quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé. » (Ev. s Luc, ch. 14, v. 1. 12.)

Si le fils de Dieu entre aujourd'hui dans la maison d'un des principaux pharisiens, ce n'est pas tant, vous le pensez bien, mes frères, pour y prendre son repas que pour instruire ceux qui avaient été conviés avec lui : et l'occasion ne tarda pas à s'en présenter. Il trouva là de scrupuleux observateurs de la loi mosaïque qui s'indignaient bien fort de ce qu'il guérît les malades le jour du sabbat. Il leur fit connaître leur erreur et leur aveuglement, en leur

Digitized by Google

rappelant que leur principal devoir était d'être charitables les uns à l'égard des autres. Quoi! leur dit-il, si votre bœuf ou votre âne venait à tomber dans le précipice le jour du sabbat, ne vous empresseriez-vous pas de l'en retirer? Combien donc, à plus forte raison, ne devez-vous point faire difficulté de secourir vos frères dans leurs pressants besoins!

Il aperçut ensuite des gens superbes qui affectaient de prendre les premières places. Ce fut une occasion pour lui de les exhorter à l'humilité, et de leur persuader que l'unique moyen pour arriver à la grandeur véritable, c'est de s'humilier soi-même.

Ainsi, Jésus-Christ, dans l'Évangile de ce jour, nous donne deux instructions bien précieuses : l'une relative à la charité que nous devons avoir pour notre prochain, et l'autre relative à l'humilité qui doit accompagner toutes nos actions.

Mes frères, jamais les grands mots de charité, de fraternité, d'amour du prochain, n'ont été plus à la mode, plus répétés, plus vantés, qu'au temps où nous vivons; et cependant, je n'hésite pas à le dire, jamais ils n'ont été si peu compris, si peu réalisés dans la pratique, si audacieusement mensongers! N'est-ce pas au nom de la fraternité que nous avons vu naguère la capitale de notre belle France changée en une sanglante arène, et devenir le tombeau de plusieurs milliers de victimes? N'est-ce pas sous les balles de la fraternité que sont tombés nos plus vaillants, nos plus habiles généraux, alors que la France en deuil a pu constater ce fait tout à la fois incroyable et épouvantable : que dans un pays civilisé et au milieu d'un peuple d'hommes qui s'appelaient frères, qui avaient été élevés au même soleil, qui couchaient sous le même ciel, qui mangeaient le même pain et buvaient à la même coupe, nous avons perdu en quelques heures, dans nos luttes fratricides, plus d'illustres capitaines qu'il n'en était resté sur les champs de bataille, marqués dans les pages de notre histoire, par les plus grands et les plus désastreux revers. Ah! mes frères, c'est qu'il ne suffit pas d'écrire *Liberté*, *Égalité*, *Fraternité*, sur un chiffon de papier qu'on appelle une charte, une constitution, ou sur un morceau d'étoffe qu'on appelle un drapeau, ou sur le front d'un édifice qu'on appelle propriété nationale : c'est dans les cœurs, c'est dans les mœurs qu'il faudrait avant tout inscrire ces grands principes de charité. Le canon, la force armée peuvent bien soumettre les corps, mais si le cœur reste indompté, bouillonnant de vengeance et plein de sinistres desseins, on n'a rien obtenu, et on n'a pas avancé d'un pas. Tâchons donc de réaliser d'abord dans notre conduite de chaque jour, le grand précepte de l'amour de nos frères, et puis nous le ferons passer dans la société où il deviendra dès lors une vérité, et non plus un mensonge.

Chrétiens, sans doute la fraternité est une chose noble et sacrée; mais ce serait une singulière erreur de croire qu'elle a seulement fait pour la première fois son apparition dans le monde, le 24 février de l'an de grâce 1848. L'amour du prochain est un commandement qui est aussi vieux que le monde, et Dieu l'avait déjà donné à l'homme, quand il lui fit connaître sa volonté, aux jours heureux du paradis de délices. Plus tard, la loi écrite avait dit

aussi en termes exprès : Vous aimerez votre prochain comme vous-même. Mais l'homme avait défiguré cette grande vérité, comme toutes les autres, lorsque le fils de Dieu vint s'incarner dans l'humanité pour établir définitivement sur la terre le règne de la charité. Et, par ses préceptes et par ses exemples, il rappelle les hommes à l'étroite obligation de s'aimer les uns les autres. Ecoutons d'abord le précepte qu'il nous en donne. Quand un docteur de la loi s'approche de lui pour le tenter, en demandant : Maître, quel est le plus grand commandement ? Que répond le divin Maître : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de toute votre âme, de tout votre esprit et de toutes vos forces. C'est là le premier et le plus grand commandement. Puis, il ajoute aussitôt : il y en a un autre qui est en tout semblable au premier : Vous aimerez votre prochain comme vous-même. —Voyez encore, lorsque le divin Sauveur est sur le point de consommer sur la croix son douloureux et sanglant sacrifice, la charité, la dilection mutuelle est l'héritage qu'il nous laisse par son testament de mort : *Mandatum novum do vobis, ut diligatis invicem, sicut dilixi vos, ut et vos diligatis invicem.* Je vous donne un commandement nouveau, de vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimés, c'est-à-dire, de vous faire les uns aux autres les mêmes biens que je vous ai faits. » Il veut que ce soit à cette marque qu'on reconnaisse ses disciples : *In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem.* Et peu après, pour nous montrer la grande importance qu'il y attachait, et, afin que nous en soyons si parfaitement instruits que nous ne l'oublions jamais, il réitère le même commandement en ces termes : *Hoc est præceptum meum ut diligatis invicem sicut dilixi vos.* « Voici mon commandement, le seul que je vous donne, c'est de vous aimer les uns les autres, comme je vous ai aimés. » Comme s'il disait : Tous les autres commandements que je vous ai faits jusqu'ici, ne sont pas proprement de moi, mais plutôt de mon Père, et si je vous les ai donnés, ça été de sa part ; mais celui-ci est le mien propre. Vous n'avez pas sujet de vous plaindre de ma loi, qu'elle soit trop onéreuse et trop difficile, car, tout ce que je demande de vous, c'est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés, et que vous vous rendiez les mêmes services que je vous ai rendus — Mes frères, ce sont là les paroles qui ont fondé dans le monde la fraternité, et qui l'ont établie sur des bases mille fois plus inébranlables que les efforts des politiques ou que la lettre des constitutions. Dès ce jour, les hommes ennemis et divisés par le péché, se sont rapprochés, la religion est devenue le moyen et le centre de leur réconciliation.

Aussi bien, ils y étaient excités non seulement par les enseignements du divin Maître, mais aussi et surtout par son exemple. Jésus n'avait pas deux règles de conduite : comme il disait, il faisait ; comme il pensait, il agissait, et jamais chez lui les actes ne démentirent les sentiments. Il avait dit à ses disciples : Personne ne peut avoir un plus grand amour que de donner sa vie pour ses frères ; *majorem hâc dilectionem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis.* Et il avait eu le suprême courage de pousser jusque là le dévouement et le sacrifice. Non content de s'être fait homme

pour nous, il a voulu encore prendre sur lui nos péchés, nos misères, les clouer avec lui sur la croix, les effacer dans son sang généreux, et sceller ainsi par le plus héroïque exemple, les plus sublimes préceptes. Mieux que toutes les paroles, que tous les enseignements, cette mort illustre produisit ses effets. Rachetés par le même Dieu et tout baignés de son sang, les hommes qui s'étaient donné rendez-vous aux pieds du calvaire, l'esclave et le maître, le pauvre et le riche se reconnurent pour frères. Jésus-Christ était mort pour eux; il avait arrosé de ses larmes et de sa vie le drapeau de la fraternité; du haut du Golgotha il le tenait élevé comme un signe d'universel ralliement; l'humanité en foule vint se ranger sous ce drapeau sacré, et l'on vit bientôt ce spectacle inouï, parce qu'il succédait à des temps du plus effroyable égoïsme, on vit des hommes qui, mettant en commun leurs richesses, leurs talents et leurs bras, ne firent plus qu'une immense société de frères, dominée par un seul principe, la dilection mutuelle; et à l'aspect de cette intime union, de cette fraternelle tendresse, qui formaient entre tous les premiers chrétiens un indissoluble lien fortifié par l'unité de la foi et de l'espérance, les païens ne pouvaient s'empêcher de s'écrier avec une sorte de stupeur: Voyez comme ils s'aiment!

À côté de la fraternité, le divin Sauveur a placé une autre vertu, vertu modeste, qui se cache et fleurit loin des bruits de la terre, comme ces fleurs dont les parfums nous annoncent la présence : cette vertu, c'est l'humilité. De même que l'orgueil est la source de tous les vices, de même l'humilité est la mère des vertus chrétiennes; elle leur sert de base, comme les pierres fondamentales supportent ces superbes édifices qui s'élèvent fièrement dans les airs. — Voulons-nous être grands, mais de cette véritable grandeur qui s'élève jusque dans l'éternité? Soyons humbles: Voulons-nous monter chaque jour plus haut dans la pratique de la vertu? comme il est dit dans l'Évangile, prenons la dernière place; et un jour, le divin rémunérateur, nous prenant par la main, nous dira : « Montez plus haut · *Ascende superius*.

Mais l'humilité, dira-t-on, c'est là une vertu du cloître; que les âmes fatiguées du monde, s'enfoncent dans la retraite, qu'elles y vivent ignorées. qu'elles demandent même le mépris et l'humiliation; qu'en face de l'éternité elles descendent, cadavres vivants, dans la tombe qui doit les recevoir bientôt, qu'elles s'humilient jusqu'à la poudre des morts, je le conçois. Il est des âmes atteintes d'une sainte folie, et à ces âmes d'un autre monde, il faut l'*humilité*.

Mais l'homme: il doit traverser fièrement le monde; roi de la création, il doit porter pompeusement le sceptre et la couronne. La noblesse, voilà sa vertu; l'humilité irait mal, à celui dont le front sublime respire la royauté, et dont le regard semble commander aux astres eux-mêmes.

Hélas! mes frères, oui, l'homme est grand; il était grand surtout lorsqu'il sortit des mains du créateur; mais depuis sa chute, quelle dégradation, quelle misère profonde! Depuis le jour où il lui fut dit : « Puisque tu as écouté la voix de l'orgueil, tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. » Depuis ce jour, quelle longue chaîne de calamités pèse sur la pauvre race d'Adam!

Digitized by Google

Comme l'humilité sied bien à cet être faible, meurtri, que l'on rencontre sur le chemin de la vie; oui, comme l'humilité sied bien à celui qui montre tant de misères, à celui qui ne cesse de demander l'aumône à Dieu et aux hommes, a celui qui n'a pas même le pain de chaque jour, sans l'avoir obtenu par une prière.

L'homme orgueilleux! mais de quoi s'enorgueillirait-il? de sa naissance? Sa naissance est belle, il est vrai, l'homme vient de Dieu, et il retourne à Dieu. Mais qu'a-t-il fallu pour lui donner l'être? un souffle, un peu de boue, de la poussière qui retourne à la poussière en passant par les horreurs du sépulcre; voilà l'homme.

Qu'il étale tant qu'il voudra les titres de sa noblesse acquise, qu'il cite une longue génération d'illustres aïeux, il faudra bien qu'il remonte à la source commune, et qu'il aille se perdre, en traversant des siècles de gloire, dans un peu de boue. Oui un peu de boue, voilà le berceau de l'humanité. Homme! sois orgueilleux, si tu en as le courage, mais pense à ton berceau et à ton tombeau.

L'homme orgueilleux! serait-ce de sa vertu? Mais la vertu ne vient pas de l'homme; abandonné à lui-même, chaque pas sera une chute; s'il marche un peu dans le chemin du ciel, ce ne sera qu'appuyé sur le bras du Tout-Puissant, comme un enfant sur le bras de sa mère.

L'homme orgueilleux! serait-ce de sa fortune? Mais est-il rien de périssable comme les biens de la terre? Il ne faut pas toujours la tempête des révolutions pour renverser les fortunes qui paraissent le plus solidement établies. Un jour il se fait un mouvement dans la société, et celui qui dormait la veille au milieu de l'or et de l'argent se trouve pauvre; la terre semble avoir fui sous ses pas; vous le dîtes tous les jours, vous-mêmes, en montrant ceux de vos frères qui furent dans l'opulence : Ils sont devenus semblables à nous-mêmes; ils sont pauvres comme nous.

Sous quelque rapport que nous envisagions l'homme, son orgueil est une folie, et l'humilité doit être en lui une vertu native, tant il est environné de faiblesse et de misère. Nous sommes tellement convaincus de cette vérité que nous nous élevons de toute notre âme contre celui qui passe en insultant ses frères, et nous croyons l'avoir assez flétri par ces mots : C'est un orgueilleux.

Chrétiens! mes frères, puisque rien n'est stable sous le soleil, au milieu de tant d'événements si divers, lorsque l'on voit les grands devenir petits, les riches pauvres, les monarques perdre leurs trônes et devenir de simples sujets, serait-ce la peine d'attacher un si grand prix aux grandeurs humaines, et n'y a-t-il pas là de quoi briser l'orgueil et de nous faire embrasser l'humilité?

Chrétiens, mes bien-aimés frères, soyons donc fidèles à ces grands principes du christianisme, soyons humbles, et faisons revivre parmi nous la charité des premiers temps, bannissons les querelles, les divisions, pardonnons-nous mutuellement nos torts réciproques; car qui est-ce qui n'a rien à se reprocher? Nous avons tous nos défauts; pardonnons aux autres les leurs, si nous voulons qu'ils nous pardonnent les nôtres. Vivons en paix dans la

Digitized by Google

dilection fraternelle. Et après avoir déjà goûté ici-bas par anticipation les joies pures de la patrie où il n'y a ni trouble, ni dissension, nous mériterons d'y être introduits réellement un jour, et d'en baiser les sacrés parvis. Amen!

DEUXIÈME DOMINICALE.

DIX-SEPTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

L'Aumône par l'Association.

Diliges proximum sicut te ipsum.
Vous aimerez votre prochain comme vous même. St-MATH. Chap. 22, v. 39.

Après la promulgation de ce sublime précepte que recommandent à la fois la religion et l'humanité, d'où vient donc que tant d'infortunés manquent de secours, ou n'en reçoivent que d'insuffisants? D'où vient que tant de souffrances restent sans soulagement, que tant de pauvres étalent le déchirant spectacle de leur indigence dans nos rues et sur nos places publiques, et assiégent, de leurs lamentations suppliantes, la porte de nos maisons et de nos églises? Nous ne tairons pas la vérité, puisque cette vérité peut être utile. Le mal, le grand mal, c'est que notre Charité individualisée, fractionnée et amoindrie par ces maigres proportions, opère isolément, au lieu d'agir avec cette force, cet ensemble, cette intelligence que lui donnerait le concours des volontés et de la centralisation des ressources. Déjà des voix amies du pauvre ont fait entendre à ce sujet des paroles généreuses. Quand l'humanité met en lumière des idées sages et élevées, c'est un devoir pour la Religion de lui prêter son appui, et nous remplirons ce devoir d'autant plus volontiers, que le vœu de l'humanité est ici detout point conforme à l'esprit de l'Évangile.

N'en doutez point, nos très-chers frères, le moyen le plus efficace, nous ne disons pas d'éteindre la mendicité, question d'économie politique dont nous n'avons point à nous occuper, nous ne disons pas de n'avoir plus de pauvres, car, selon la parole du Sauveur, qui n'est que l'expression d'une nécessité sociale, *il y aura toujours des pauvres au milieu de nous. Semper pauperes habetis vobiscum* (MATH. XXVI. 11.), malgré tous nos progrès et nos perfectionnements; mais le moyen le plus efficace de faire que les pauvres soient secourus avec discernement et dans la mesure de leurs besoins, c'est de former dans chaque localité un fonds commun administré par des mains dévouées et intelligentes, où viennent se verser toutes les libéralités privées. La puissance du nombre, jointe à l'unité de vues et d'action, à tel objet qu'elle s'applique, est la première des puissances et ne connaît de limites que celles du possible. On s'associe dans un intérêt d'industrie, et les marais se dessèchent, et les champs, jusqu'alors infertiles, se couvrent de moissons et de troupeaux,

Digitized by Google

les routes s'alignent, les canaux se creusent, les vallées sont comblées, les montagnes s'aplanissent, de nombreux débouchés s'ouvrent à la circulation des produits, et la terre, déchirée dans ses plus profondes entrailles, se laisse arracher à regret des trésors qu'elle avait voulu soustraire à notre avidité. On s'associe pour l'extension du commerce, et les capitaux s'agglomérant appellent la confiance et centuplent le crédit. Les continents, les îles les plus éloignées se rapprochent par les barrières mêmes qui semblaient les séparer, les vaisseaux sillonnent dans tous les sens les vastes mers, et nous apportent, en échange de notre or et de nos marchandises, les richesses de toutes les nations. Le dirai-je? on s'associe pour le triomphe, pour la propagation d'une idée, d'un principe, d'un système, et cette idée, ce principe, ce système, souvent aussi faux en lui-même que désastreux dans ses résultats, marche, vole, s'étend avec la rapidité de la flamme, au risque d'ébranler le monde et de couvrir la terre de deuil et de ruines.

Pourquoi ne s'associerait-on pas pour la bienfaisance, pour la Charité, dont le propre caractère est de relier et d'assimiler les hommes, comme on s'associe pour le mal, ou du moins pour des avantages, qui, tout appréciables qu'ils peuvent être, ne valent certes pas le bonheur de sauver, d'adoucir la vie de ses semblables, d'apaiser la faim, d'étancher la soif, de vêtir la nudité, de sécher les larmes de cette multitude d'infortunés qui languissent de souffrances et de dénûment? Parce que les enfants du siècle ont exploité avec une sorte de fureur l'idée de l'association, qu'ils en ont quelquefois abusé, et qu'elle peut devenir une arme terrible dans des mains qui la feraient servir au triomphe des mauvaises passions, il ne faut pas que les enfants de lumière la tiennent pour suspecte et la repoussent comme n'étant bonne qu'à brouiller et à détruire. En s'emparant de cette idée féconde, la religion ne fait que reprendre un bien qui lui appartient en propre. C'est en vain que le siècle prétendrait la revendiquer comme une de ses plus heureuses conceptions et compter au nombre de ses plus brillantes conquêtes un emprunt visiblement fait à nos doctrines. Le principe de l'association est tout évangélique. Le Sauveur du monde insiste sans cesse, dans ses instructions, sur la nécessité de l'union entre les frères, et, dans les derniers adieux qu'il adresse à ses disciples, au moment de les quitter, son souhait le plus ardent est qu'ils soient consommés dans l'unité, comme il est un lui-même avec son Père et avec son Esprit. Il recommande la prière, mais il reconnaît plus de mérite et promet plus de faveurs à celle qui sera faite en commun par plusieurs fidèles assemblés. Toujours, parce que l'union fait la force, il envoie ses disciples deux à deux pour évangéliser les peuples de la Judée; et quand il établit son Église, il a soin de lier toutes les parties de ce grand édifice, en les faisant reposer sur la même pierre.

L'Eglise s'est montrée fidèle au principe qui l'a fondée. Que sont les premiers chrétiens réunis à Jérusalem? Qu'une association d'hommes saints, où *tout est mis en commun, non seulement les biens de la fortune, mais les cœurs et les âmes. Multitudinis credentium erat cor unum et anima una... Erant illis omnia communia.* (ACT. IV. 32.) Sont elles autre chose que des

Digitized by Google

résultats de l'association, ces grandes œuvres, ces immenses bienfaits du génie catholique, qui commandent l'admiration de ses ennemis eux-mêmes? Des hommes amis de la règle et de la solitude se placent sous la conduite d'un chef; ils livrent à sa discrétion leurs forces, leurs volontés, leur intelligence, et le sol se couvre de monastères, asiles du pauvre, hôtelleries du voyageur et de l'étranger, et les forêts sont défrichées, et des landes stériles sont conquises à la culture, et détrempé par ces sueurs généreuses, *le désert fleurit* et se revêt de fécondité. D'autres, rangés sous la même discipline, partagent leurs heures entre la prière et les travaux de l'esprit, et tous les trésors de l'antiquité profane et sacrée sont tirés de la poussière; et, du concours de ces facultés conspirant au même but, on voit sortir ces éditions savantes, prodiges de patience et d'érudition, qui étonnent notre médiocrité, par les recherches et les longues veilles qu'elles supposent, entreprises colossales qu'auraient vainement tentées, pris un à un, tous les hommes de la science, eussent-ils été doués, au même degré, de courage et de sagacité. Une même pensée anime, au moyen-âge, les populations chrétiennes. Il s'agit d'élever au Très-Haut des temples dignes de sa majesté. Les uns offrent leurs bras, d'autres leur or, ceux-là leur génie; et, à l'aide de ces éléments combinés, la religion, à une époque qu'il nous plaît d'appeler barbare, fait jaillir de la terre ces superbes basiliques, masses énormes et pourtant légères, et jette dans les cieux ces coupoles hardies, ces flèches élancées, ces tours aériennes, ces dômes majestueux qui bravent l'action des siècles, comme ils défient tous les procédés de nos arts et tous les moyens d'exécution dont peut disposer la civilisation moderne.

Telle est donc la grandeur de votre religion, ô mon Dieu! que tous les éléments de puissance, de force, de gloire et de prospérité émanant de son sein comme de leur source; que toute idée bonne, généreuse et vraiment utile à l'humanité, lui doit être rapportée comme à sa cause première, et que, quand l'orgueil humain s'applaudit d'avoir découvert quelque principe nouveau, fécond en larges applications, et s'extasie devant cette création de son génie, il se trouve, dès qu'on la considère de près, que cette découverte si vantée n'est qu'un faible reflet, une pâle copie, et quelquefois une misérable contrefaçon de la pensée chrétienne!

Appliqué à la dispensation des aumônes, il est aisé de voir combien le principe de l'Association serait fertile en résultats favorables à l'humanité souffrante, soit par la répartition mieux étendue des secours, soit par l'augmentation des moyens de l'accroissement des ressources. Tous les deniers que vous destinez au soulagement du malheur, versés dans un trésor commun qui serait le patrimoine du pauvre; tous ces ruisseaux formant par leur jonction un fleuve de bienfaisance, un océan d'amour où viendraient se désaltérer toutes les indigences de la terre, rappelleraient ces heureux temps de la primitive Église où un fonds unique et central, grossi de tous les tributs recueillis dans les diverses églises de l'Asie et de la Grèce, pourvoyait aux besoins des pauvres, ou, pour parler le langage admirable de saint Paul, des *Saints de Jérusalem*. *Viscera sanctorum requieverunt per te, Frater*. (PHILEM. 7.) Les aumônes privées soulagent tout au plus des misères privées. Une charité

Digitized by Google

commune couvrirait l'universalité des misères. Un examen comparé des deux procédés vous fera sentir, nos très-chers frères, toute la supériorité de celui pour lequel nous sollicitons vos préférences.

— Vous avez des jours réglés où vous distribuez à votre porte à tous ceux qui viennent y tendre la main, la part que vous avez assignée à l'assistance du pauvre. Cette prévoyance est louable sans doute; elle devrait entrer dans les habitudes de toutes les familles chrétiennes à qui la divine Provideuce à donné la richesse.. Nous ne prétendons pas dire non plus que ces distributions partielles soient sans mérite; nous les estimons au contraire agéables à Dieu qui ne les laissera pas sans récompense. Mais le pauvre a faim tous les jours, et vos facultés ne vous permettent pas de l'assister tous les jours. —Vous lui donnez du pain.... Mais le pauvre *ne vit pas seulement de pain;* vous connaissez tous les autres besoins qui l'assiègent, le froid, la nudité, le manque d'un abri pour reposer sa tête. — Vous lui donnez une pièce de monnaie... C'est beaucoup sans doute; mais que peut-il faire avec cette obole pour sa propre subsistance, pour celle de sa femme et de ses enfants? Qu'est-elle trop souvent pour lui qu'une tentation de l'échanger contre cette liqueur abrutissante qui le dégarde corps et âme. — Vous donnez sans exception à toutes les mains qui s'ouvrent pour recevoir... Mais tous les malheureux ne sont point à votre porte. Il en est qui ne peuvent y venir, parce que la fièvre, la langueur, les infirmités les retiennent sur leur couche de paille; il en est d'autres qui ne l'osent, résignés qu'ils sont à tout supporter, hormis la honte d'avouer leur détresse. L'aumône sera donc le prix du plus hardi et du plus agile? Les uns donc *souffriront la faim*, quand les autres seront comblés, disons le mot de saint Paul, *quand les autres seront ivres. Alius quidem esurit, alius autem ebrius est.* (I COR. XI. 21.) L'expression n'est pas trop forte, si l'on veut se représenter le spectacle repoussant que chaque soir ramène sous nos yeux sur la voie publique ou à la porte de nos cités. — Vous donnez... Mais permettez-nous de vous le dire en toute sincérite, puisque aussi bien nous sommes tous, à cet égard, plus ou moins coupables de précipitation ou d'imprévoyance, ne donnez-vous pas quelquefois sans discernement, versant à tous indistinctement l'huile de vos charités dans une mesure égale, sans tenir compte de la différence des âges, des situations, des souffrances, et plus peut être pour vous débarrasser de sollicitations qui vous importunent que pour remplir avec sagesse et discrétion un devoir de conscience, une œuvre de religion et de miséricorde? — Vous donnez indifféremment... Mais au préjudice du vrai pauvre dont la part est nécessairement réduite par la foule toujours croissante qu'attirent vos indiscrètes libéralités, et au préjudice même de ceux qui les partagent sans y avoir des droits, par l'habitude qu'ils contractent, souvent dès l'âge le plus tendre, d'une vie désordonnée et vagabonde, et par suite, des mauvaises mœurs qu'engendre l'oisiveté! Qu'on ne se méprenne pas ici sur la portée de nos paroles. Nous défendons la cause des vrais pauvres, des pauvres de Jésus-Christ. Nous n'avons l'intention à Dieu ne plaise, ni de contrister ces amis de Dieu, ni de réfroidir le zèle des âmes charitables : nous ne voulons que décourager le vice et éclairer la bienfaisance. — Vous donnez

Digitized by Google

enfin... Mais ce n'est pas du travail à ces bras robustes qui ne demanderaient qu'à s'employer à assainir vos villes, à nettoyer vos pavés, à aplanir vos chemins, à vous rendre une infinité de services publics ou privés. Ne craignons pas de descendre à des détails qui cessent d'être vulgaires, dès qu'ils intéressent la charité. — Vous donnez .. Mais ce n'est pas un bouillon fortifiant à ce vieillard dont les organes usés ne peuvent plus supporter de nourriture solide... Ce n'est pas du lait à cet enfant qui n'en trouve plus au sein desséché de sa mère... Ce n'est pas un appareil à cette plaie qui menace de dévorer toutes les chairs de la victime, une potion salutaire à ce malade qui mourra faute de ce secours, une condition sûre et honnête à cette jeune personne exposée à perdre plus que la vie, si on ne la sauve des piéges du séducteur. — Vous donnez... Mais ce n'est pas le bois, le sel, le linge, le loyer, les médicaments, toutes choses de première nécessité dont le pauvre ne peut pas plus se passer que le riche. — Vous donnez une pièce d'argent, un fragment de pain... Mais les conseils, les consolations, les paroles du Ciel, qui les donnera à ces créatures infortunées chez qui les angoisses du corps n'égalent pas les souffrances de l'âme, et qui n'ont pas moins besoin des témoignages de la douce compassion, de l'expression d'un bienveillant intérêt que du pain matériel, pour porter le poids d'une existence doublement malheureuse?

Supposez, au contraire, que toutes ces libéralités particulières, gouttes d'eau précieuses , si l'on veut, mais qui rafraîchissent à peine la langue brûlante de l'indigent, supposons, disons-nous, qu'elles soient toutes reccueillies dans un réservoir commun, d'où elles s'épanchent, distribuées avec intelligence, en canaux fertilisants, sur tous les aspects arides et désolés de l'humanité. S'il est des riches au cœur dur qui ne donnent pas, ou qui donnent peu, eu égard à leur fortune, le mouvement unanime de leurs frères forcerait leurs mains avares de s'ouvrir, et le sentiment de leur propre considération, à défaut d'un motif plus élevé, contribuerait à grossir la mense du pauvre. Pour vous, familles bénies de Dieu *devant qui montent vos aumônes*, hommes miséricordieux, femmes charitables, nous ne vous demandons pas de vous imposer de nouvelles charges: sans ajouter à vos sacrifices, il dépend de vous de les rendre plus profitables. Versez seulement en souscriptions ce que vous distribuez en secours partiels, et ces pieuses libéralités qui, divisées et isolées, se dissipent comme des grains de poussière, réunies, se multiplieront et fructifieront au centuple. C'est le miracle de l'association de féconder tout ce qu'elle touche: Qu'ajouterons-nous encore pour vous persuader? Un seul mot, mais ce mot est tout pour les âmes telles que les vôtres. Vous ferez plus de bien: ce n'est pas assez dire, vous ferez plus de bien et vous le ferez mieux. Vous n'aurez pas le tourment de vous demander, comme il vous arrive souvent, après avoir fait une aumône: « Ai-je fait réellement une bonne œuvre? Ai-je donné dans la proportion des besoins? Ne me suis-je pas laissé surprendre par une pauvreté feinte, croyant subvenir à une pauvreté véritable? » Car, dans cette œuvre d'association charitable, telle que nous la comprenons, ces erreurs ne seraient plus possibles. Là, seraient *explorées* avec un soin religieux *toutes les parties faibles et souffrantes de*

Digitized by Google

de cette terre de misères et de larmes; là, tous les besoins seraient connus, toutes les détresses comptées, chaque famille indigente inscrite avec un état des membres qui la composent et de ses moyens de subsistance. Là, viendraient chaque jour ceux qui peuvent venir, recevoir, et mieux encore consommer sur le lieu même, la part de comestibles qui leur serait assignée. De là partiraient des secours de toute nature pour les malades, les infirmes, les pauvres honteux. Là des ateliers seraient ouverts pour les indigents valides qu'un salaire assuré encouragerait au travail, et qui finiraient par trouver un goût plus savoureux au pain qu'ils auraient gagné à la sueur de leur visages. Là encore, dans la saison rigoureuse, des chauffoirs publics recevraient, par sections, les pauvres de la cité, et tandis que leurs membres engourdis se ranimeraient au foyer commun, des sages conseils, de chrétiennes instructions, de pieuses lectures éclaireraient, consoleraient, échaufferaient leurs âmes, les formeraient à des habitudes d'ordre, d'économie, de tempérance, et, l'aumône spirituelle se joignant ainsi à l'aumône corporelle, ils apprendraient du moins à porter plus légèrement leurs maux, si l'on ne pouvait entièrement les guérir.

Nous n'ignorons pas, nos très-chers frères, que plus d'une objection s'élève contre le projet d'association que nous venons de vous proposer: mais après les avoir mûrement pesées, vous jugerez comme nous peut-être qu'il n'en est aucune qui puisse balancer les avantages qu'il présente.

— Et d'abord, vous seriez privés de la consolation de distribuer vous-mêmes vos charités, et vous avez à cœur de remplir personnellement un devoir si doux pour toute âme compatissante et sensible!... Ce sentiment est touchant et respectable. Mais que devez-vous considérer avant tout, en exerçant la miséricorde?... Le soulagement du nécessiteux... Et s'il vous est démontré que vous atteignez plus sûrement ce but, en lui faisant passer vos secours par l'association, n'est-il pas digne de votre charité même de renoncer à une satisfaction qui, toute légitime peut être, n'est pas toujours exempte de ces imperfections que l'amour-propre mêle à nos œuvres les plus saintes? Dieu saura bien discerner votre aumône de la masse de celles de vos frères, et vous n'en observerez que mieux ce conseil de l'Evangile qui veut *que votre main gauche ignore ce que donne votre droite. Nesciat sinistra tua quid faciat dextera tua* (MATTH. VI. 3.)

— Mais l'usage est tel; de père en fils la charité s'est ainsi pratiquée dans nos familles par une tradition héréditaire... Nous le savons, et nous aimons à reconnaître que vos pieux ancêtres ne pouvaient vous laisser un plus noble héritage. Mais si cet usage, louable en lui-même, dégénère en abus, à raison de circonstances nouvelles, s'il est évidemment contraire aux intérêts bien entendus de la charité, devez-vous le laisser subsister, uniquement par le motif que vous le trouvez établi? Ce qui est bon dans un temps peut ne plus l'être dans un autre. Autrefois peut-être la charité individuelle suffisait à des besoins plus rares, plus aisés à connaître et à soulager. Aujourd'hui, c'est en vain que notre orgueil voudrait se dissimuler cette triste vérité, le paupérisme fait des progrès effrayants. Il y a plus de pauvres, parce que la population

Digitized by Google

s'est accrue, et que le nombre des pauvres augmente à raison de cet accroissement général, et même dans une plus forte proportion. Il y a plus de pauvres, parce qu'il y a plus d'irréligion, plus de mauvaises mœurs, moins de nerf dans l'autorité paternelle, sceptre avili dont les enfants se font un jouet. Il y a plus de pauvres, parce que chaque jour voit s'ouvrir à l'oisiveté, à la dissipation, au jeu, à la débauche, un plus grand nombre de ces maisons de scandale où, pour ne parler que des classes moins aisées, l'ouvrier, l'artisan, le laboureur viennent perdre leur âme, leur temps, leur santé, et dévorer en quelques heures dans de brutales orgies le fruit des travaux de la semaine, tandis qu'une mère éplorée, des enfants manquant de pain sont condamnés à se nourrir de leurs larmes. Il y a plus de pauvres pour bien d'autres raisons encore que nous n'avons pas le loisir de développer et qui tiennent à notre luxe, à nos raffinements, à ce qu'on est convenu d'appeler *l'état avancé de notre civilisation!* Or, faut-il s'étonner que des situations nouvelles et extraordinaires commandent l'emploi de moyens nouveaux et extraordinaires?

— Mais nous avons nos pauvres, nos pauvres d'adoption, accoutumés a se réchauffer dans notre sein, et à manger, pour ainsi dire, dans notre main les restes de nos tables!... Vos pauvres! et tous les malheureux ne sont-ils pas vos pauvres? Tous ne sont-ils pas vos frères, les membres de Jésus-Christ, les enfants du Père que vous avez au ciel? La divine Providence n'a-t-elle pas confié à tous le soin de tous? *Mandavit unicuique de proximo suo.* (ECCLI. XVII. 12.) La charité fait-elle acception des personnes? S'il en est cependant qui vous soient plus chers par la connaissance plus intime que vous avez de leurs malheurs, de leur dénuement, de leur conduite, ne pourrez-vous les recommander à la sollicitude des personnes dévouées qui veilleront pour vous et en votre nom, à la dispensation des aumônes, et, si vos ressources vous permettent d'obéir aux inspirations de votre cœur, qui vous empêchera d'ajouter des subsides particuliers à ceux qu'ils recevront de la charité publique? — Mais ces pauvres que nous aurons secourus par un ministère étranger, n'en viendront pas moins tendre la main à nos portes, et nous obséder de leurs prières importunes?... Vous seriez en droit de leur répondre que vous les avez assistés en versant pour eux votre offrande au trésor des souscriptions, mais vous n'avez pas à redouter de leur part ces demandes indiscrètes.

— Mais, ajoutez-vous, il est bon, il est moral, de ne pas éloigner le pauvre, de ne point écarter de nos yeux le spectacle de la misère, ne fût-ce que pour verser quelques gouttes d'amertume dans cette coupe de félicités où s'enivrent les favoris de la fortune... Ah! nos très-chers frères, loin de nous cette fausse sensibilité qui voudrait séquestrer l'indigent de la société des hommes, comme une plaie hideuse qu'il faut cacher, lui ravir la liberté, l'air, le soleil, la vue du Ciel, seuls biens qui lui restent, et l'enfermer tristement dans une double enceinte de murs épais et élevés, pour que ses cris ne puissent troubler la quiétude de l'heureux du siècle endormi dans la mollesse, ni l'aspect de sa souffrance blesser ces yeux délicats qui n'aiment à se reposer que sur des scènes animées par le plaisir! Nous estimons au contraire qu'on ne saurait trop présenter aux regards de ceux à qui tout rit le tableau des douleurs hu-

Digitized by Google

maines, tableau si propre à éveiller en nous ces sympathies généreuses, à développer cette sensibilité vraie, vive, profonde, qui perfectionne et honore le plus notre nature. Mais dans l'œuvre qu'on vous propose rien ne tend à vous priver de ces douces émotions et de ces hauts enseignements. Les pauvres restent au milieu de vous; seulement vous aurez la satisfaction de les voir mieux secourus et plus consolés.

— A la bonne heure, direz-vous enfin; notre concours serait acquis à un projet dont nous ne pouvons contester les avantages, si ce projet pouvait réunir tous les suffrages; mais il est aisé de prévoir que tous ne le goûteront pas, que plusieurs se maintiendront dans l'usage des aumônes privées, et nous ne voulons pas prendre l'initiative de nouveaux errements, parce que nous n'aimons pos à nous mettre en évidence.... Et pourquoi, si la mesure vous paraît utile, lui refuseriez-vous l'autorité et la persuasion de votre exemple? Toutes les familles charitables ne pouvant s'assembler à la fois pour en délibérer et la voter d'enthousiasme, ne faut-il pas d'abord que son exécution commence par le dévouement de quelques-uns?

Quelle autre objection pourrait-on raisonnablement élever contre un plan d'association qui satisfait ainsi à tous les vœux comme à tous les besoins? Je cherche à les prévoir toutes pour n'en laisser aucune sans réponse. — Des dissidences d'opinion peut-être? Il vous en coûte d'établir des rapports quelconques avec des hommes qui ne partagent pas vos affections politiques?... Mais la charité tient-elle compte des opinions, elle qui ne regarde pas même à la diversité des croyances, quand il s'agit de porter secours à l'infortune? Les premiers chrétiens nourrissaient non-seulement leurs pauvres, mais encore ceux des infidèles, selon la remarque que ces derniers en faisaient eux-mêmes, et ce n'était pas un des moindres attraits qui les portât à embrasser une doctrine si supérieure au patriotisme étroit et aux sympathies exclusives des sociétés païennes! Et, je vous le demande, ne serait-il pas heureux que, sur cette scène agitée du monde, où tant d'erreurs et de passions, tant de ressentiments et de rivalités se heurtent, se croisent, se combattent, on reconnût d'un commun accord un terrain neutre où les enfants d'une même patrie pussent se rencontrer sans se haïr? Ce terrain neutre, c'est la charité. Nous vous y appelons tous, nos très-chers frères, au nom du Dieu *qui nous a porté du Ciel cette flamme sacrée pour en embraser la terre. Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur.* Luc, XII, 49.

— Mais (et nous touchons ici au point de la question le plus vif et le plus délicat) nous ne voulons pas que nos charités tombent sous le contrôle de l'administration et soient soumises à la rigidité des formes légales. La charité est libre par son essence; elle n'obéit qu'à ses propres inspirations. Imposez-lui des lois, elle se refroidit. Surveillez-la de trop près, elle se retire, comme cette plante sensible qui se replie souffrante et craintive sous la main qui la touche. Elle ressemble à ces eaux qui fertilisent un héritage tant que leur source reste inconnue, et qui cessent de couler dès qu'un œil curieux a voulu interroger de trop près le réservoir d'où elles émanent, et surprendre le secret de leur inépuisable abondance..... Nous ne contestons pas, nos très-chers

Digitized by Google

frères, ce qu'il y a de force et de vérité dans ces observations. Aussi, avons-nous toujours supposé, dans les propositions que nous venons de vous soumettre, que les souscripteurs à la caisse des pauvres auraient, de droit, une influence, une action déterminée dans la gestion des deniers, comme dans le choix des personnes chargées de leur emploi, action qu'ils exerceraient, soit par eux-mêmes, soit par des délégués pris dans le sein même de l'association. S'il s'agissait ici d'une charité purement légale, d'une *taxe des pauvres*, telle qu'elle est établie chez un peuple voisin, qui donne au monde le double scandale de l'excessive richesse et de l'extrême misère, reconnaissant nous-même notre incompétence, nous nous abstiendrions prudemment d'intervenir dans une question qui nous serait étrangère.

Et qu'on ne dise pas enfin que ce projet de pourvoir à toutes les nécessités du pauvre, au moyen d'une caisse unique et centrale, et par la voie de l'association, excellent peut-être pour les villes et les grands foyers de population, où, comme les misères abondent, abonde aussi la charité, est impraticable, du moins dans nos communes et nos modestes paroisses de campagne dont les ressources comme les besoins sont restreints dans des limites plus étroites! Et pourquoi ne l'appliquerait-on pas indifféremment à tous les lieux où se trouvent, d'une part, des êtres malheureux, et de l'autre des âmes miséricordieuses! Il ne s'agirait que de l'établir sur une échelle proportionnée à l'importance de chaque localité. Qu'est une paroisse, je vous le demande, qu'une agrégation de familles liées par une communauté d'intérêts, comme la famille est une agrégation d'individus liés par la communauté du sang, et de même que chaque famille nourrit ses membres, ne serait-ce pas une chose juste, digne, touchante, que chaque paroisse nourrît ses pauvres, sauf les cas de nécessités extraordinaires, où des fléaux destructeurs, s'abattant sur une des portions du territoire, appellent l'intérêt et les sympathies de la société tout entière? Ne fait-on pas l'aumône dans les villages comme dans les villes, et souvent même avec plus de zèle et de générosité? Et, si les fortunes y sont généralement plus médiocres, ne sont-ce pas les pauvres, ô mon Dieu, qui donnent le plus libéralement pour tous les genres de bonnes œuvres? Et, riches et pauvres, en quittant la vie, ne comptent-ils pas là, comme ailleurs, le Lazare au nombre de leurs héritiers? Ne laissent-ils pas un souvenir, dans leur dernières volontés, à ces bénis de Dieu, *pour s'en faire des amis qui les reçoivent dans les tabernacles éternels? Facite vobis amicos de mammonâ iniquitatis; ut, cùm defeceritis, recipiant vos in æterna tabernacula.* LUC. XVI. 9. Eh bien! ces aumônes, ces legs charitables seraient recueillis par l'Association qui en ferait, nous osons l'assurer, le plus sage et le plus équitable emploi. Manque-t-il, dans chaque chef-lieu de commune ou de paroisse, d'hommes intelligents, dévoués et qui méritent la confiance de leurs concitoyens? La loi, il est vrai, a prévenu ce vœu, du moins en partie, par l'établissement des comités de bienfaisance. Mais, si le législateur peut, en cette matière, formuler un corps de règlements, il n'appartient qu'à la religion de faire descendre du ciel le feu qui doit l'animer. Que la religion donc, que la charité interviennent pour sanctifier ces intitutions! Qu'elles les réchauffent

Digitized by Google

sous leurs ailes, qu'elles les pénètrent de leurs célestes influences, et que, les couvrant de leur vertu puissante, elles leur soufflent l'âme, le mouvement et la vie.

Avons-nous trop présumé de votre charité, nos très-chers frères, en espérant que ce projet ne sera pas un vain rêve, et que, grâce au concours de tous les pieux fidèles et de tous les hommes de bien, nous pourrons le voir se réaliser pour la plus grande gloire de notre sainte foi et pour la plus grande consolation de l'humanité? Non! nous avons été téméraire en formant cet espoir, nous avons déjà tant obtenu de votre confiance, que nous avons cru pouvoir tout nous en promettre. Mais si le Dieu du pauvre, le père de la veuve et de l'orphelin, qui nous a inspiré de plaider auprès de vous une si sainte cause, a donné quelque persuasion à nos paroles, si le cri de notre cœur a eu quelque retentissement dans les vôtres, avec quelle joie et quelles actions de grâces nous verrons se former et s'étendre ces charitables associations, véritables *sociétés d'assurance pour la vie* de tant d'infortunés, nos frères selon la nature et selon l'Évangile, la chair de notre chair et le sang de notre sang! Croire que tous leurs maux peuvent être soulagés sans augmentation de sacrifices de votre part, et toutefois ne pouvoir ignorer qu'un grand nombre de ces maux restent sans adoucissement, faute d'une charité mieux entendue et plus prévoyante, cette douloureuse conviction pèse sur notre âme comme le poids d'un remords. Il nous semble entendre les gémissements plaintifs de cette multitude de malheureux sans pain, sans vêtements, sans asile, auxquels il serait facile de porter des secours efficaces, si, au lieu de se perdre en se divisant, vos aumônes se multipliaient en affluant dans un même trésor. Sans doute, nous ne nous attendons pas qu'une mesure si salutaire s'improvise à la fois et comme par enchantement sur tous les points d'une vaste région. Nous sentons que le temps et la réflexion sont nécessaires pour la faire pénétrer dans tous les esprits; mais un exemple avancerait plus cette grande œuvre que le temps et la réflexion, et cet exemple, pourquoi le dissimuler? Nous serions heureux et fier de le voir donner par cette paroisse, où tant de vœux l'appellent, où tant de suffrages s'empresseront de l'accueillir. Les fruits admirables qu'on ne tarderait pas à recueillir de ce premier essai, détermineraient bientôt les autres à se régler sur ce modèle; et ainsi, de proche en proche, les associations de charité descendraient jusqu'à nos bourgs et à nos humbles campagnes.

Eh! que faut-il, nos très-chers frères, pour que cet exemple soit donné? Des préliminaires bien simples. Qu'une commission s'organise; que quelques hommes de zèle et d'expérience, mettent en commun leur crédit et leur influence, que des listes de souscription soient ouvertes sous leur honorable patronage, et le succès de l'association est infaillible, et la *liste civile* du pauvre est votée. Pour nous, nos très-chers frères, qu'on ne nous suppose ici d'autre ambition que celle de faire prévaloir une idée que nous jugeons utile. Nous ne voulons être, dans cette sainte entreprise, que la voix qui prêche, que la main qui bénit, et nous ne demandons d'autre honneur que d'inscrire notre nom avec les vôtres sur cet autre *livre de vie*, où tout ce qui

Digitized by Google

souffre et qui gémit puisera une existence moins amère. Nous nous sentons soulagé d'avoir déposé notre pensée toute entière, dans le sein de votre charité. Quel que soit le sort qu'il plaise à la bonté divine de lui réserver, nous ne croirons pas avoir tout-à-fait manqué notre but, si l'instruction que vous venez d'entendre a incliné de plus en plus vos cœurs vers la miséricorde, et et si le pauvre s'aperçoit, par l'effusion plus abondante de vos aumônes, que ce n'est pas en vain qu'un appel a été fait à votre religion, à votre humanité en faveur de la misère!

TROISIÈME DOMINICALE.

DIX-HUITIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

LE TRIBUNAL DE LA PÉNITENCE IMAGE DU JUGEMENT UNIVERSEL.

Quid est facilius, dicere: Dimittuntur tibi peccata; an dicere; surge, et ambula?

Quel est le plus facile de dire: Vos péchés vous sont remis; ou de dire: levez-vous et marchez.

St. MATH. chap. 9. v. 5.

Jésus-Christ, dans l'évangile de ce jour, fait reposer sur un miracle le dogme de la confession. Il dit au paralytique: Mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis: et pour imposer silence aux scribes de ce temps, qui niaient le pouvoir de remettre les péchés, il va leur faire entendre la grande voix du miracle, cette voix qui n'appartient qu'à Dieu seul.

Lequel est le plus aisé de dire: vos péchés vous sont remis, ou de dire: Levez-vous et marchez? Or, pour que vous sachiez que le fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés; il dit au paralytique: Levez-vous, emportez votre lit, et retournez dans votre maison.

La confession est divine: dix-huit siècles sont là pour prouver cette divinité, car les inventions humaines, alors surtout qu'elles s'exercent dans le domaine de la conscience, ne résistent pas aux épreuves du temps.

La confession est divine: Jésus-Christ prouve cette divinité par un miracle, et à moins de vouloir nier les faits évangéliques, faits que nous appelons *miracles* parce qu'ils sont travaillés par la main toute puissante de Dieu, à moins de nier ce fait dont parle l'évangile de ce jour, la guérison miraculeuse du paralytique, il faut en conclure que le pouvoir de remettre les péchés existe, que la confession est divine.

Nous n'exposerons pas aujourd'hui à vos regards un genre de preuves que nous avons développées tant de fois: laissant donc les arguments qui établissent la divinité de la confession, et admettant ce dogme comme un fait divin, un fait reposant sur notre foi, nous établirons un parallèle, entre le tribunal de la pénitence, et le tribunal du jugement universel.

Digitized by Google

Il est un devoir religieux qui résume en soi tous les autres, et dont l'accomplissement fidèle ou la violation continue, constituent la religion ou l'irreligion pratique au sein du christianisme. Il est une institution catholique qui donne la force et la vie à toutes les autres, le secret de l'influence surhumaine de l'Église et l'instrument de sa puissance organisatrice au sein de l'humanité, le moyen aussi de la réforme intérieure, le principe de la force dans le combat de l'homme contre lui-même, la plus haute, et, disons mieux, la seule garantie solide de toute vertu vraiment digne de Dieu, c'est l'institution du tribunal réconciliateur, le devoir de la confession sacramentelle.

La raison dit : A toute faute sa peine; mais la peine suppose un jugement où le criminel est convaincu d'abord, condamné ensuite ; et de là pour nous tous, pécheurs que nous sommes, la nécessité de subir un jugement où tous nous devions apporter l'aveu et tous entendre la condamnation de nos iniquités, si Dieu nous traitait suivant les droits d'une inflexible rigueur. Mais s'il est de la justice de Dieu de ne pas laisser le péché sans châtiment, il est digne de sa miséricorde de ne pas abandonner sans ressource le repentir du pécheur, et de trouver dans sa miséricorde une invention, laquelle accordant tout ensemble sa sainteté et sa clémence, condamne le péché et cependant sauve le pécheur.

Cette invention c'est le tribunal réconciliateur que je viens vous présenter aujourd'hui sous son point de vue ce me semble le plus auguste et le plus consolant tout ensemble, c'est-à-dire comme l'image sublime du jugement universel. Car voilà notre situation à tous tant que nous sommes; nous sommes placés entre deux tribunaux, l'un dans l'éternité, et c'est le tribunal d'une justice inexorable où tout péché qui n'aura pas été remis sur la terre sera jugé et condamné avec une inflexible rigueur : et l'autre dans le temps; c'est le tribunal de l'inépuisable miséricorde qui promet et assure le pardon à tout pécheur et sous la condition d'un seul repentir et d'un seul aveu. De ces deux tribunaux, libre à nous sans doute de choisir celui auquel nous voudrons porter notre conscience; mais s'il nous est donné d'échapper à l'un ou à l'autre, il nous est impossible de les décliner tous les deux ensemble. Il faut ou volontairement subir le tribunal de la miséricorde de Dieu, ou forcément subir le tribunal de la justice dans l'éternité.

Que je serais heureux si ce tableau du tribunal de la miséricorde dans le temps que je vais opposer au tableau du tribunal de la justice dans l'éternité, pouvait dans les uns détruire les préjugés, dans les autres calmer les vaines terreurs, et dans tous, triompher des obstacles qui les éloignent du sacrement auquel sont attachés toutefois leur destinée et leur salut.

Le jugement d'un criminel suppose trois choses : le tribunal où il est cité, le jugement qui manifeste son crime, la sentence qui décide son sort. Et ce seront les trois points de notre parallèle entre le tribunal de la miséricorde dans le temps, et le tribunal de la justice dans l'éternité.

Le tribunal d'abord ; et qu'y découvrons-nous? L'accusé qui comparaît, les témoins qui déposent, le juge qui prononce. Au tribunal de la justice dans l'éternité, l'accusé, c'est le pécheur, mais le pécheur dans quelle effrayante

situation! Le pécheur retiré de l'économie du temps et appartenant sans retour à l'économie de l'éternité; le pécheur qui a abusé du temps et de la liberté, et qui a perdu sans retour la liberté et le temps. Le pécheur que tout accable et que tout désespère; au dedans de lui une conscience irrévocablement fixée dans le mal; autour de lui le genre humain qui ne semble réuni que pour insulter à sa honte, et devant lui un Dieu qui n'a pas encore prononcé un arrêt, mais qui déjà l'a condamné de son regard. Quelle horrible situation! et cependant il faut en faire un acte de foi.

Mais qu'il en est autrement, fidèles, de l'accusé au tribunal de la miséricorde dans le temps. Cet accusé c'est nous, coupables encore de bien des fautes, sans doute; et cependant tout ce qui nous entoure est bien fait pour consoler nos cœurs et rassurer toutes nos craintes. Considérons-nous notre condition, nous appartenons encore à l'empire du temps; nous avons encore la liberté et la grâce; nous pouvons donc en un instant, par la toute-puissance du repentir, passer du péché à l'innocence, de l'enfer au ciel même.

Considérons-nous notre conscience? Le péché y habite encore, je l'avoue, mais non pas comme dans le cœur du réprouvé, ainsi qu'un vainqueur et un maître assuré de sa conquête. Il n'y est plus que comme un ennemi vaincu et qui n'attend pour être exterminé qu'une dernière défaite, c'est-à-dire la grâce du sacrement.

Si vous considérez le ministre qui vous conduit aux pieds de votre juge, ici comme aux tribunaux de la justice humaine, comme au tribunal de la justice divine dans l'éternité, pas de ministre armé d'un glaive qui entraîne de vive force un coupable qui résiste; le juge ne connaît d'autre ministre que ses inspirations intérieures qui nous invitent à la pénitence.

Si vous considérez le lieu où est dressé le tribunal, ne craignez pas: l'ange qui veille dans le sanctuaire n'est pas comme l'ange qui entraîne à la mort, au jugement dernier, un ministre de colère et de vengeance. Non, non; ange du Dieu de paix et de charité, il ne vous dira pas : Hors d'ici, pécheur, car ce lieu est terrible, c'est la maison de Dieu! Non; mais il vous dira : C'est ici qu'est l'agneau qui efface les péchés du monde!

Et enfin, si vous considérez le Dieu lui-même devant lequel il faut paraître, c'est un Dieu qui vous attend depuis de si longues années, qui vous appelle avec des invitations si pressantes, un Dieu qui est mort pour vous, et qui semble vous dire : Je vous conduirai à votre rédempteur, mon fils, par sa table sacrée à laquelle il lui tarde de s'unir à vous dans la communion eucharistique!

Considérez et considérez encore. Je cherche l'appareil terrible qui doit me révéler un vengeur et un juge, et je ne sais trouver que le consolant appareil qui me montre un ami et un père. Je cherche le tribunal d'une justice vengeresse et je ne sais trouver que ce qui peut calmer toutes les craintes. Venez donc, ô morts d'Israël, ô vous en qui les péchés ont fait mourir le fils de l'homme; venez, car il vous appelle dans son temple pour être votre père et votre rédempteur!

Ainsi, première circonstance où se révèle la miséricorde de Dieu, l'accusé

Digitized by Google

La seconde, les témoins qui déposent

Au tribunal de la justice dans l'éternité, les témoins ce seront les anges du Dieu vivant qui ouvriront ce livre où sont inscrites toutes les actions des pécheurs et qui raconteront à haute voix l'histoire fidèle de leur vie. Les témoins, ce sont, dit saint Augustin, Satan et ses anges qui se lèveront et diront : Seigneur, voilà les maximes de l'Évangile, il les a toutes violées ; les serments de son baptême, il les a tous foulés aux pieds. Les témoins, ce seront les complices, les victimes du péché qui, alors, prendront une voix et crieront vengeance contre le pécheur. Les témoins, ce sera le juge lui-même qui dira alors au coupable : Lorsque tu cachais ton crime dans la nuit, j'étais dans ces ténèbres et je te voyais ; lorsque tu cherchais d'autres ténèbres que tu croyais plus épaisses et que tu cachais ton crime dans les profondeurs de la conscience, j'y étais encore, et je l'écrivais sur l'airain, afin que le souvenir en fût immortel. Où trouver, je le demande, de plus accablants témoignages, et que deviendra le pécheur.

Mais qu'il en est autrement, fidèles, du pénitent au saint tribunal. Voyez-vous cet humble tribunal caché à l'ombre de l'autel, que le silence environne comme une barrière inviolable? C'est là que sont reçus les témoignages qui vous accusent. Mais les témoins où sont-ils? Les témoins, ne les cherchez pas parmi les anges du Dieu vivant; ils ne paraissent ici que comme des amis et des frères pour vous encourager dans votre repentir. Les témoins, ne les cherchez pas même parmi les anges de Satan; sans doute ils connaissent tous les secrets de l'âme; toutes nos iniquités ne sont autre chose que leurs tentations. Cependant ici, loin d'être accusateurs, ils sont accusés; ils ne sont près de vous que pour entendre une sentence qui va briser votre servitude et consommer leur honte.

Les témoins, ne les cherchez même pas parmi les hommes. A ce tribunal d'une clémence unique, nul témoignage étranger n'est admis. Spectateur, complice, victime, personne n'est admis si ce n'est dans sa cause; nul n'est reçu si ce n'est contre soi; si un témoignage étranger osait se lever contre vous, à l'instant la voix du juge commun imposerait silence à cette voix de l'indiscrétion et de la malignité. Admirable clémence de Jésus-Christ! Il laisse à la justice des hommes le soin d'appeler les témoins, de recueillir péniblement les témoignages, et non contente des aveux volontaires, de surprendre la vérité par le piége des questions. Ici, il n'y a qu'un seul témoin; un témoin qui rassemble en soi tout ce que vous pourriez désirer dans un témoin de votre choix; car que demanderiez-vous de ce témoin? la prudence, la discrétion, la charité? Qu'y a-t-il de plus discret, de plus véridique, de plus charitable qu'un témoin qui n'a qu'un seul et même intérêt avec vous, qui ne peut vous charger sans se charger lui-même; ne craignez rien de ce que les hommes peuvent employer dans leurs jugements; ici pas de mauvaise foi qui vous tende des piéges, pas de calomnies qui vous noircissent; le témoin, c'est vous, vous-même, vous seul, c'est votre mémoire qui dira tout ce qu'il y a de coupable dans ses souvenirs, votre cœur qui racontera le désordre de ses affections, votre conscience qui produira ses œuvres; c'est vous qui porterez re-

Digitized by Google

mède à vos crimes, et par cela même que vous vous accusez, vous vous justifiez en même temps. Que pouvez-vous imaginer de plus doux qu'un pareil témoignage, qui fasse éclater plus paisiblement la miséricorde de votre Dieu? puisqu'il faut que toute faute soit soumise à un tribunal, quel accusateur pouvez-vous moins redouter que vous même, et où trouver des témoins plus favorables que vos propres lèvres et votre propre cœur.

Enfin la troisième circonstance, c'est le juge qui prononce.

Au tribunal de la justice dans l'éternité, le juge c'est Jésus-Christ; mais Jésus-Christ qui rassemble en soi toutes les qualités qui peuvent porter l'effroi dans le cœur et jusque dans les os même du coupable. Ici-bas un coupable redoute dans son juge une haute vertu, et le juge qui nous attend dans l'éternité c'est celui duquel il est dit : Vous êtes saint, mon Dieu, et vos regards ne sauraient s'arrêter sur l'iniquité. Un criminel redoute dans son juge sa pénétration ; le juge qui nous attend dans l'éternité, c'est celui qui a dit : C'est moi qui sonde les cœurs et l'airain! Enfin, le criminel redoute dans son juge sa sévérité et sa puissance, et le juge qui nous attend dans l'éternité est si sévère qu'il est dit dans l'Écriture : Malheur à vous quand je viendrai! Et il est si puissant qu'il est dit de lui : Mon Dieu, où me cacher devant votre face; si je prends des ailes et que je m'envole dans les cieux, vous y êtes; si je descends dans les dernières profondeurs de la terre, vous y êtes encore; si je fuis aux extrémités du monde, je me trouve encore sous la puissance inévitable de votre main. Le seul aspect de son juge suffira donc pour glacer d'effroi le réprouvé.

Maintenant, reportez vos regards sur l'humble pénitent au tribunal de la miséricorde. Quel est le juge qui va porter la sentence et décider de sa desti née. Chrétiens, réveillez ici votre foi; vous reconnaissez Jésus-Christ dans ce pauvre qui vous tend la main et qui demande votre aumône; vous reconnaissez Jésus-Christ dans ces apparences du pain qui cachent au tabernacle la réalité vivante de son humanité et de sa divinité; sachez donc reconnaître Jésus-Christ dans l'homme qui vous représente sa justice au sacré tribunal, car ce juge de votre conscience, c'est un homme ; oui, un homme! et si ce mot est dur pour l'orgueil, qu'il est touchant, qu'il est consolant pour l'humble simplicité de la foi. Oui, un homme et non pas un ange du Dieu vivant. Dieu a fait l'ange si pur! et comment se présenterait devant lui cet homme sensuel dont le cœur n'est que souillure et dont la corruption est tout l'être? L'ange aussi brillant que les feux du soleil! comment se présenterait devant lui cet homme de scandale, avec ses mains toutes rouges du sang de son frère qu'il a tué par sa parole ou par ses exemples. Non, ce n'est pas un ange, mais un homme qui rassemble en soi tout ce que vous pourriez désirer dans un ami; qui n'a rien en soi de ce que vous pourriez redouter dans un juge; c'est un prêtre, c'est-à-dire l'homme de Dieu; c'est pour vous, pour en faire un confident moins indigne de votre confiance que Jésus-Christ l'a tiré du milieu du monde par une vocation surhumaine; c'est pour vous qu'il s'est arraché aux douceurs de la famille, aux espérances du siècle; c'est pour vous qu'il s'est consacré

un mot, c'est un homme qui n'a fait à Dieu de grands sacrifices que pour vous seul. Voilà votre juge au tribunal de la miséricorde.

Ce prêtre, c'est l'homme de l'Église; un homme auquel elle impose tous les jours l'obligation d'une longue prière, afin que de ce commerce avec Dieu il retire l'esprit de ses discours pour opérer la conversion des pécheurs; un homme qu'elle a isolé à jamais du monde, afin de ne lui faire qu'une famille, les fidèles; qu'une seule affection, les hommes! Voilà l'homme qui sera votre juge!

Est-ce tout? Non; ce prêtre, c'est l'homme de votre choix; car voilà un nouveau trait de la miséricorde de Jésus-Christ. Qu'ici-bas un souverain laisse à des criminels le choix des juges qui doivent prononcer sur leur sort, ce sera une clémence admirable! et voici que la pensée et la parole humaines vont défaillir pour l'exalter! Singulière clémence, en effet, que celle qui laisse à des accusés le choix du juge qui les vouera à l'échafaud.

Eh bien, ce que les souverains ne font pas, ce que l'intérêt public leur défend, Jésus-Christ le fait tous les jours, pour tous; le choix de votre juge est laissé à votre libre disposition; choisissez celui que l'esprit saint vous a désigné; son tribunal, c'est le tribunal de Jésus-Christ. Voilà votre juge au tribunal de la miséricorde!

Or, je vous demande, dans ce juge, que pourriez-vous craindre, je vous le demande, mon cher auditeur? Craindriez-vous sa science? Mais il n'en a pas d'autre que celle qu'il a reçu de vous-même; il ne connaît de vous que ce que vous lui révélez. Au médecin, malade que vous êtes, découvrez votre plaie et gardez le mystère de votre nom et de votre famille; il ne veut connaître de vous que deux choses : vos souillures pour les effacer, vos plaies pour les guérir.

Craindriez-vous sa puissance? Mais bien différent en cela des ministres de la justice temporelle, il a de leur puissance ce qui est consolant, et rien de ce qui est terrible; plus qu'eux, il peut faire grâce à un criminel qui se repent; comme son maître, il n'a de pouvoir que pour deux choses : pour bénir et pour sauver.

Craindriez-vous la sainteté de son ministère? Ah! sa fonction est sainte sans doute, et d'une sainteté qui effraie les anges; mais pour être le ministre de Jésus-Christ, il n'en est pas moins un homme comme vous; dès lors, comme vous blessé par le péché d'origine, portant en soi cette éternelle et implacable lutte de l'homme ancien contre l'homme nouveau; et par conséquent plein d'indulgence pour nos faiblesses, parce qu'il en trouve dans sa propre nature tous les germes; plein de bonté pour vos chutes, parce qu'il apprend par ces fautes de chaque jour à s'attendrir sur ces fautes étrangères.

Craindriez-vous de lui un accueil peu favorable? Vous vous trompez; il se dira en lui-même : Mon Dieu! daignez donc me confier le salut de cette âme; et il vous recevra avec joie, car il se dira à lui-même : Je vais donc représenter sur cette terre le plus bel attribut de mon Dieu, la miséricorde, exercer sur cette âme la plus belle action de sa puissance, pardonner. Venez, il vous recevra avec reconnaissance; car il se dira à lui-même : en accueillant cette

Digitized by Google

âme je peux me faire des titres à la clémence de Dieu, mériter mon pardon en lui pardonnant, obtenir miséricorde en faisant miséricorde.

O vous tous donc qui jusqu'ici avez repoussé ou méconnu la miséricorde de Dieu, qui a fait pour vous un sacrement si précieux et si utile, ouvrez vos yeux à la lumière ; oui, c'est trop longtemps être rebelle ou du moins trop longtemps être ingrat. Reconnaissez toute la miséricorde de votre Sauveur, et sachez lui prouver votre reconnaissance en faisant usage de ses dons et en vous servant de ses bienfaits.

Ainsi premier point de notre parallèle entre le tribunal de la justice dans l'éternité, et le tribunal de la miséricorde dans le temps, le tribunal lui-même.

Il nous reste dans une seconde réflexion à examiner la manifestation et la sentence.

D'abord la manifestation.

Manifestation désespérante pour le réprouvé, parce qu'elle est éclatante et publique ; pour le pénitent, elle est secrète et cachée. Représentez-vous, chrétiens, ces grandes assises du genre humain rassemblées devant le tribunal de Dieu. Quelle confusion pour le réprouvé lorsqu'il verra l'histoire de toute sa vie révélée à la face du genre humain ; quelle confusion lorsque des iniquités qu'il croyait secrètes, qu'il avait enveloppées de ténèbres qu'il pensait impénétrables seront tout à coup dévoilées, non en présence d'une famille, non en présence d'une société, d'une province, mais en face de toute la suite des générations humaines ; quelle confusion lorsque à cette lumière de l'éternité tous les préjugés se dissipant et le péché paraissant dans sa difformité et dans sa malice, de toute cette assemblée du genre humain, il s'élèvera un cri de ré probation contre le pécheur, qui n'aura d'autre ressource dans son désespoir que de crier aux montagnes : Tombez sur nous ! et aux collines : Écrasez-nous !

Manifestation éclatante et publique du réprouvé, et ici-bas manifestation secrète et cachée du pénitent. Tout reste un mystère à jamais inviolable entre le pénitent et son juge. Cependant, peut-être que les scandales de cet homme avaient été publics ; peut-être que ses désordres, comme ceux de Madeleine, avaient eu pour théâtre une cité entière ; peut-être que son incrédulité, comme celle d'Augustin, avait été fameuse dans tout l'empire ; n'importe, le crime aura été public, la manifestation restera secrète. Secret de votre confession, secret tellement inviolable et tellement sacré que le plus rigoureux des préceptes l'enchaîne dans le cœur et sur les lèvres du prêtre ; secret tellement inviolable et sacré, que nulle raison au monde ne saurait, je ne dis pas commander, mais excuser la révélation. S'agit-il des destinées de la société et de l'humanité, périsse s'il le faut la société, périsse l'humanité ; le secret du prêtre, jamais !

Secret de votre confession, secret tellement inviolable et sacré, que l'Église ne s'est pas contentée d'y mettre le sceau de son autorité, elle a voulu encore le consacrer par le sceau de son culte et placer sur ses autels un Jean Népomucène qui aima mieux subir les tortures et la mort que de révéler les confidences de ce tribunal.

Digitized by Google

Que dirai-je? Secret de votre confession, secret tellement inviolable et sacré que Dieu l'a placé en quelque sorte sous la sauvegarde d'une providence spéciale, et s'est plu à le protéger visiblement contre le scandale du schisme et du parjure. Oui, depuis trois siècles, les malheurs de l'Église ont fait des persécuteurs, ils n'ont pas fait de révélateurs! Oui, il s'est rencontré comme aux confins de l'humanité et de l'enfer des hommes qui ont porté l'intrépidité dans le crime et le courage dans l'infamie jusqu'à se faire les persécuteurs du sang d'un Dieu qui les avait consacrés, et comme si c'eût été plus qu'un crime, ces hommes se sont arrêtés devant la révélation du tribunal. Oui, Dieu a été trahi; l'homme a été respecté; on a violé le serment divin; on a été fidèle à une confidence humaine. Dieu a laissé la liberté du parjure; il semble qu'il ait voulu ôter la liberté à l'indiscrétion, et, dans ces saturnales du sacrilége, je trouve partout la profanation de l'autel; je cherche la révélation du tribunal, je ne l'ai pas trouvée. Voilà sous quel secret votre juge reçoit vos aveux et votre confidence au tribunal réconciliateur!

Mais, me dira peut-être quelqu'un : Ces aveux ont beau être secrets et cachés, ils ne m'en feront pas moins perdre l'estime de mon juge.

Je pourrais répondre, après tout, qui a ravi à Dieu son honneur doit se résigner à perdre quelque chose du sien devant un homme, et que, si sévère qu'elle puisse être, c'est bien peu de chose que l'opinion d'un être mortel devant cette immortelle flétrissure du jugement universel.

Je pourrais dire en second lieu que vous vous faites illusion, vous qui tenez ce langage, et qu'avant votre bouche, la publicité de votre indifférence pratique, le scandale éclatant de vos passions et de votre incrédulité ont déjà révélé à votre juge que depuis longtemps votre cœur n'est plus à Dieu ni au devoir. Je laisse ces réflexions de côté, et je dis :

Vous croyez que vos révélations vous feront perdre l'estime de votre juge, vous vous trompez. Ce qui vous enlèverait l'estime de vos semblables, ce n'est pas de vous approcher, mais c'est de vous éloigner du tribunal réconciliateur. Soyez vrais, soyez sincères devant la conscience et devant Dieu. Que pensez-vous de ceux qui ne paraissent jamais à nos saints tribunaux? Lorsque les uns vous disent pour excuser leur éloignement qu'ils ne croient pas à l'institution divine du tribunal réconciliateur, croyez-vous à leur incrédulité? Ne dites-vous pas tout haut que c'est le cœur et non l'intelligence qui les éloigne du sacrement; que bientôt on les verrait recourir à sa vertu, s'ils avaient besoin d'y avoir recours? Lorsque les autres vous disent, au contraire, que descendant en eux-mêmes, ils ne trouvent rien de coupable dans leur vie, et qu'ils ne voient pas ce qu'ils iraient soumettre à l'absolution du sacerdoce, leur prétendue innocence vous séduit-elle? ne vous dites-vous pas que c'est l'art de feindre et de savoir dire; qu'on a beau blanchir un sépulcre, on n'en est pas moins convaincu qu'au fond il ne recèle que des ténèbres et la mort? A votre propre jugement, pour l'homme le plus jaloux de l'estime de ses semblables, ce n'est pas l'éloignement, c'est au contraire la fréquentation du tribunal réconciliateur qui peut la lui faire obtenir.

Ah! ne craignez pas de perdre l'estime de votre juge!

Digitized by Google

Je vous en citerai des exemples assez éclatants dans notre propre religion. Y a-t-il quelqu'un d'entre vous qui ignore que David fut homicide? que Paul persécuta l'Église? que saint Augustin perdit les plus belles années de sa vie parmi les plaisirs et les passions du monde? Les faiblesses de ces grands hommes ne sont un mystère pour aucun être humain; l'Église prend plaisir, ce semble, à immortaliser la mémoire de ces illustres coupables; mais, avouez-le, ont-ils perdu quelque chose dans votre opinion et dans votre estime? Pourquoi n'ont-ils rien perdu? Parce que la grâce de Jésus-Christ, en eux, a tout effacé et tout séparé. Eh bien, cette grâce qui a renouvelé les David, les Paul, les Augustin, c'est cette grâce que dispense le ministre réconciliateur au saint tribunal. Que dis-je? c'est cette grâce qui agit en vous, qui vous remue et vous travaille lorsque vous vous sentez pressés d'aller porter votre conscience et vos aveux aux pieds du sacerdoce. Ah! ne craignez pas de perdre l'estime de votre juge. Lorsque vous serez à ses pieds, voilà ce que votre juge dira de vous en se rappelant ces grands exemples de la religion : Voilà un nouvel Augustin, un nouveau Paul, un nouveau David; ah! ne craignez pas de perdre l'estime de votre juge, car il vous compare plutôt aux héros de la religion.

Vous craignez de perdre l'estime de votre juge! vous vous trompez : il est vrai que vos confidences pourront lui apprendre peut-être des fautes qu'il ignorait, mais la générosité même de vos aveux lui fera connaître un héroïsme qu'il ne soupçonnait pas; plus vos confidences seront pénibles, plus vous grandirez dans son estime; sa foi et sa charité l'aveugleront sur les fautes du cœur et ne lui laisseront des yeux que pour voir et pour admirer la générosité du pénitent. En vous, à cette lumière de la foi et de la charité, il verra, non plus ce que vous étiez, mais ce que vous êtes; non plus le passé, mais le présent; non pas l'ennemi de Dieu et la victime du péché, mais l'homme qui va immoler le péché sur l'autel de la pénitence, En un mot, ses sentiments seront ceux de saint Augustin; comme lui votre juge se dira que pour avoir été coupable, il ne fallait que de la faiblesse, mais que pour vous relever, il vous fallait le courage et la force de l'âme; en un mot que, pour faillir, il suffisait d'être un homme, mais que, pour le repentir, il fallait mille fois plus qu'un homme, il fallait un héros.

Vous craignez que vos aveux ne vous enlèvent l'estime de votre juge! Je ne dis qu'un mot, il est décisif. Lorsque le ministre aura reçu vos confidences au saint tribunal, que fera-t-il? Après ces aveux accompagnés d'un repentir sincère, de résolutions fortes, il prononcera sur vous la sentence qui absout. Après l'absolution, que fera-t-il encore? Il vous commandera, au nom du Ciel, d'aller vous asseoir à cette table qui effraie la sainteté même des anges. Oui, il vous jugera digne d'être si intimement uni avec Jésus-Christ, que désormais vous ne fassiez plus ensemble qu'une seule et même chose, en sorte qu'il lui soit impossible de vous mépriser sans mépriser un Dieu!

Voilà comment vos aveux vous raviraient l'estime de votre juge!

Je dis en second lieu : manifestation désespérante dans l'éternité pour le pécheur impénitent. Pourquoi? Parce que la même lumière qui lui révèlera

Digitized by Google

son crime lui révèlera en même temps l'impossibilité où il est de revenir jamais à la vertu : en sorte que, qui pourrait pénétrer dans son âme la verrait déchirée par trois grandes haines qui la mettent en quelque sorte en lambeaux: par la haine de Dieu qu'il voudrait anéantir, par la haine de ses semblables qu'il voudrait exterminer, par la haine de soi-même qu'il voudrait détruire, haine impuissante qui ne servira qu'à un supplice éternel.

Le croiriez-vous ? Je vous le dis, autant cette manifestation est désespérante pour le réprouvé, autant elle est pleine de consolation pour le pénitent au tribunal réconciliateur.

Vous me demandez quelle consolation ! Je vous interroge vous-même, vous qui êtes pressé depuis si longtemps par la grâce et qui lui résistez. N'est-ce pas un douloureux supplice d'entendre sans fin une voix qui vous crie : Va trouver un ami ! et ne sentir en soi, au lieu de ce noble courage qui cède à Dieu, à la vertu, ne sentir en soi que ce courage malheureux qui ne sait que lutter contre la conscience et contre Dieu ; c'est un grand supplice de se dire tous les jours : Il faut en finir, il est temps de se débarrasser du crime, et c'est trop longtemps ne voir devant soi que les terreurs de la mort et de l'éternité; et cependant reculer toujours devant la seule démarche qui pourrait mettre fin à tous ces remords et à toutes ces terreurs ! Oui, c'est un douloureux supplice de sentir qu'on aime Dieu et la vertu, et cependant de rester enchaîné par des préjugés puérils, par des terreurs insensées ; c'est un douloureux supplice ; et voilà ce qu'il y a de consolation dans les aveux sacrementels, c'est qu'une confession terminée vous chassez ces remords qui, sans cela, seraient demeurés éternels.

Supposez qu'il n'existe pas dans l'Église catholique cet asile ouvert à tous les coupables et contre Dieu et contre eux-mêmes. Je vous le demande, que deviendront tant d'hommes à qui la conscience ne laisse de paix ni la nuit ni le jour depuis qu'ils sont infidèles au devoir ? Que leur répondrez-vous lorsqu'ils vous demanderont ce qu'ils n'ont pu obtenir de leur propre cœur, la tranquillité et la paix ? Leur direz-vous que leurs remords sont un préjugé et une illusion ? Mais, pour être un préjugé et une illusion, est-ce que leurs angoisses en sont moins déchirantes ou leur maladie moins cruèlle ? Et depuis quand console-t-on un malade en lui disant : Méprise la douleur, ce n'est qu'un préjugé. Et le condamné en lui disant : L'échafaud n'est qu'une illusion ? Leur direz-vous de se confesser à Dieu, de crier au Ciel, de demander miséricorde ? Mais la conscience ne leur dit que trop que le péché est certain, et cependant il leur faut la certitude du pardon ; qui donc la leur donnera, qui ? Le ministre de consolation, et lui seul ! Oui, lui seul, il leur donnera une naissance nouvelle ; il leur rendra la tranquillité et la paix ; car c'est ici la loi imposée de Dieu même, et c'est une des plus belles harmonies de la religion qui, à elle seule, suffirait pour en prouver la divinité : il en est du cœur de l'homme comme de son esprit, jamais l'esprit de l'homme n'aura de repos s'il ne reçoit de l'Église avec la paix, la vérité ; et jamais le cœur de l'homme n'aura de repos s'il ne reçoit de l'Église, avec la foi, la vertu. Voilà la consolation de la confession : c'est d'effacer les remords qui, sans elle, seraient immortels.

Digitized by Google

Vous demandez ce qu'il y a de consolation dans le sacrement réconciliateur? Maintenant j'interroge ceux qui, cédant enfin à la grâce, ont fait l'heureuse expérience de la miséricorde de Dieu caché et vivant toutefois dans son ministre. Rendez donc gloire à votre Dieu, ô âmes; n'est-il pas vrai qu'alors que l'Esprit saint vous conduisit aux pieds du sacerdoce, tout d'un coup vous sentîtes s'évanouir toutes ces vaines terreurs qui vous avaient arrêtées jusque-là? N'est-il pas vrai qu'à chaque aveu qui tombait de vos lèvres, il semblait qu'une main invisible vous ôtait un poids accablant de dessus votre cœur? Peut-être avez-vous connu ce qu'il y a de plus vivant dans le plaisir, y a-t-il une satisfaction comparable à celle de voir s'évanouir une vie tout entière de péchés? Peut-être avez vous connu les joies les plus enivrantes du monde, y a-t-il sur la terre une joie comme celle de l'homme qui se dit à soi-même : Je n'ai plus de compte à régler avec la justice de Dieu. Comment donc se fait-il que la joie soit rendue à celui qui était triste, et que le bonheur soit donné de nouveau à celui qui semblait l'avoir perdu pour toujours. O ministres de la réconciliation, s'il vous était donné de lever le sceau posé sur vos lèvres, quelles scènes touchantes vous nous raconteriez. O sacrés tribunaux! si Dieu vous donnait une voix en ce moment, comme un jour il vous donnera une voix contre les prévaricateurs et les contempteurs de la pénitence, quelles admirables révolutions vous nous raconteriez; comme nous comprendrions alors les seuls plaisirs solides de l'âme, et cette parole d'Augustin : Qu'il y a mille fois plus de joies dans les larmes données au repentir, que dans celles que les passions prodiguent tous les jours aux vaines fictions des théâtres et des romans.

Enfin, il reste la sentence qui doit décider du sort du réprouvé et du pénitent dans l'éternité. Que peut-être la sentence du réprouvé que cette sentence d'une malédiction éternelle : vous n'avez pas voulu de moi dans le temps, je n'ai pas voulu de vous dans l'éternité; vous avez voulu le plaisir, vous aurez le supplice; vous vous êtes séparés de moi pendant cette vie, restez loin de moi pendant la vie éternelle!

Vous voyez comment il vaut mieux tomber entre les mains de Dieu qu'entre les mains d'un homme! Il s'est humilié aux pieds de son juge cet heureux pénitent : ministre de Jésus-Christ, vous avez entendu les aveux de ses lèvres, quelle sentence allez vous prononcer : direz-vous à ce pécheur, vous avez vendu votre âme à l'iniquité, et c'est pour toujours; vous n'avez plus voulu de Dieu, qu'il vous soit fait ainsi que vous l'avez voulu? Non, ce serait là une sentence digne de l'homme, ce n'est pas une sentence digne de la miséricorde d'un Dieu.

N'est-il pas vrai que dans les tribunaux humains, plus un coupable s'accuse, plus il justifie la sévérité de ses juges : Va, criminel, va mourir dans les prisons; va porter ta tête sur l'échafaud; ce sont tes aveux qui ont justifié la sentence de tes juges, et par tes propres accusations tu as d'avance absous l'anathème qui te condamne.

Mais ici, humble pénitent, vous êtes aux pieds de votre Dieu représenté par son prêtre; donc maintenant relevez la tête, grâce à votre repentir, voici

Digitized by Google

que le sang divin va couler sur votre âme ; déjà le ministre sacré a fait entendre ces paroles saintes : Que le Seigneur tout-puissant ait pitié de vous et qu'il vous conduise à la vie éternelle. Puis abaissant les mains sur votre tête et levant les yeux aux ciel comme pour en faire descendre le pardon : *Ego*, moi, dit-il ; moi homme, comme vous, mais investi du ministère et de la puissance même de Jésus-Christ. *Ego*, moi, sans puissance pour fléchir mon Dieu, mais tout-puissant par les mérites du sauveur Jésus-Christ, je vous absous ; absolution sur toutes vos pensées, absolution sur toutes vos paroles, absolution sur toutes vos misères, sur toute votre conscience. *Ego te absolvo* ; je vous absous au nom du Père dont vous vous étiez fait l'ennemi et dont vous redevenez l'enfant ; je vous rends avec sa grâce, votre rang dans sa famille et dans son cœur.

Je vous absous au nom du Fils ; vous vous étiez fait son ennemi ; vous redevenez son frère ; il vous rend avec amour tous vos titres à ses mérites et à sa gloire. Je vous absous au nom du Saint-Esprit ; vous l'aviez chassé de votre cœur, et voici que je vous rends sa présence divine et avec elle tous les dons qui l'accompagnent.

Est-ce tout ? Non. Il vous faut encore un gage de ce pardon divin. Que sera-ce, si ce n'est cette voix qui, selon la parole de l'apôtre, surpasse tout anathème : donc allez en paix ! *Vade in pace*. Oui, la paix dans votre cœur ; désormais plus d'agitation, de terreurs, de remords ; la paix sur votre sommeil, vous pouvez dormir tranquille ; vous ne dormirez plus sur le bord de la tombe et de l'enfer ; que vous vous réveillez demain dans le temps ou dans l'éternité, n'importe, vous vous réveillerez dans les bras et sur le cœur d'un Dieu, votre père et votre ami.

La paix sur votre vie, et la paix sur votre mort ; viennent les puissances des ténèbres et de la tentation ; la maladie et ses angoises, la mort et son combat suprême, vous possédez en vous ce qui faisait les saints ; oui, vous pouvez vous écrier, je sens là dans mon cœur quelque chose qui me rend témoignage, qui me dit qu'il n'y a ni persécution, ni puissance de l'enfer, ni puissance des cieux et de la terre, ni la mort, ni rien qui saurait me séparer de la charité de Jésus-Christ !

Cette idée divine, le Fils de Dieu est venu l'apporter sur la terre ; il l'a laissée en dépôt à son Église, tous les jours, au tribunal réconciliateur de la pénitence, par les mains de son sacerdoce. Donc, venez à ce tribunal de la miséricorde : venez, c'est bien votre Dieu qui vous attend, ne méprisez pas sa puissance ; c'est votre Diéu qui vous invite, ne soyez pas souds à son appel ; c'est votre Dieu qui vous tend les mains, ne le repoussez pas ; où pourriez vous fuir loin de lui, si ce n'est dans le fond des abîmes ? Mais plutôt sachez entendre cette invitation divine pour y répondre ; venez retremper tout votre être dans la grâce régénératrice du sacrement, et alors vous ne cesserez plus de vous écrier avec le prophète : O mon âme, bénis le Seigneur ; ses miséricordes ont été sur toi depuis l'éternité, et si tu ne cesse pas d'être fidèle, elles demeureront encore sur toi pendant toute l'éternité.

L'abbé DEPLACE.

Digitized by Google

QUATRIÈME DOMINICALE.

DIX-NEUVIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

L'Ignorance en matière de Religion.

> *Illi autem neglexerunt, et abierunt, alius in villam suam, alius vero ad negotiationem suam :*
>
> Mais ils ne tinrent aucun compte de l'invitation et ils s'en allèrent, l'un à sa ferme, l'autre à son négoce. S. MATH., chap. 22. V. 5.

La seule et véritable science, c'est la science de la religion, cette science que saint Paul appelle la science de Dieu. Science qui élève l'homme au-dessus du niveau de la terre, le fait vivre dans la société des intelligences, et le met en rapport direct avec Dieu, souverain maître des anges et des hommes. Science utile, nécessaire, parce que, dirigeant l'homme dans les sentiers de la justice et de la vérité, elle lui apprend, par là même, ce qui peut seul lui assurer un véritable bonheur en deça et au-delà du tombeau.

Le grand apôtre en sentait vivement l'importance et la nécessité. Aussi ne cessait-il de demander pour les chrétiens de son temps ce précieux trésor de science. Pourquoi parcourait-il avec tant de courage et de persévérance la terre et les mers, et bravait-il les souffrances, les cachots, les supplices, le martyre? N'était-ce pas dans l'unique but de répandre dans tout l'univers la douce et bienfaisante lumière de la science de Dieu? Que sont pour moi, disait-il, toutes les tribulations que les hommes peuvent me susciter? je ne les crains pas, pourvu que j'accomplisse mon mandat, pourvu que j'annonce la parole de vie, et que je porte au sein des ténèbres, le radieux flambeau de la science de Jésus-Christ.

C'était le même motif qui enflammait le zèle des autres apôtres, lorsque, dans toutes les contrées du monde connu, ils portaient la bonne nouvelle aux nations assises à l'ombre de la mort.

Et les pères de l'Église, et les docteurs, et les pontifes, pourquoi passaient-ils leur vie à distribuer chaque jour à leur peuple le pain de la parole? Pourquoi consacraient-ils leurs veilles à composer tant de doctes écrits, tant de livres précieux, qui, en même temps qu'ils sont la gloire des lettres chrétiennes, sont encore la force, le boulevard du christianisme?

Et aujourd'hui encore, n'est-ce pas dans le même sentiment que le missionnaire catholique trouve la force de quitter sa patrie, de traverser les immenses solitudes de l'Océan, pour aller, dans des régions ennemies, inhospitalières, braver les supplices et la mort, afin d'arracher aux ténèbres de la barbarie, des nations malheureuses, et de les faire arriver à la connaissance de Dieu? Pour nous, environnés de toutes les splendeurs du christianisme, nous fermons nos regards à sa clarté céleste. Nous laissons passer le soleil sans inter-

Digitized by Google

roger sa lumière, et nous nous endormons dans l'indifférence. Héritier d'un siècle incrédule, le nôtre n'est pas animé, comme le siècle dernier, d'une haine aveugle contre tout ce qui est religieux; mais ce que l'autre haïssait, il le considère, lui, avec une sorte de dédain, et le tient dans l'insouciance et le mépris. Et cette science sublime, qui, depuis dix-huit siècles, éclaire, perfectionne le monde, et fournit à la civilisation des éléments si féconds de progrès et de développement, se trouve être, pour ainsi dire, reniée par ceux-là mêmes qui profitent le plus de ses bienfaits.

Voilà notre siècle; il a fait divorce avec la science de la religion; il s'est condamné à l'ignorance. Ne prenant en considération que les plaisirs et les affaires, il ne s'occupe que de la vie des sens, de la vie organique; et, sur tout ce qui concerne l'âme, cette noble et principale partie de lui-même, qui le croirait! l'homme ambitionne souvent l'inconcevable gloire de vivre dans une complète ignorance!

C'est de cette plaie funeste, que nous devons chercher à vous préserver, si déjà vous n'en n'êtes pas atteints. C'est de cette plaie funeste que nous devons chercher à vous guérir, si déjà vous en êtes affligés. Un pasteur qui laisserait s'étendre dans sa paroisse cette gangrène épouvantable, violerait le plus sacré de ses devoirs. Je viens donc aujourd'hui vous montrer combien il est absurde, et en même temps combien il est funeste à l'homme de vivre dans l'ignorance en matière de religion.

Nous sommes tous nés dans la religion chrétienne; c'est cette religion qui nous a accueillis sur le seuil de la vie; soyons fiers et reconnaissants de cette origine céleste, car la Providence n'a pas fait la même grâce à toutes les nations: *non fecit taliter omni nationi.*

Les nations chrétiennes, tant sous le rapport physique que sous le rapport moral, dominent les autres peuples, et les précèdent à une distance immense. Je ne m'arrêterai pas à apprécier la somme de bonheur temporel qu'elles doivent au christianisme. Ces résultats frappent d'abord les yeux de tout observateur attentif. Car il est évident que le christianisme est la source du développement indéfini du commerce et des arts, du progrès de la civilisaion, du perfectionnement des rapports sociaux, de l'augmentation de l'aisance et de la richesse publique; et, tandis que les sectateurs de Mahomet, les idolâtres des deux mondes restent stationnaires ou dans une perpétuelle enfance, les chrétiens, eux, marchent à grands pas dans la carrière de la perfection, augmentent leur force et leur énergie, absorbent même les peuples infidèles, et finiront par se les assimiler totalement par la force secrète du principe chrétien qui réside en eux.

Mais, considéré sous le rapport intellectuel et moral, n'a-t-il pas rendu au monde de plus grands services encore? N'est-ce pas lui qui a heureusement dissipé les ténèbres qui enveloppaient toutes les intelligences; qui a fait connaître aux hommes ce qu'ils doivent croire sur Dieu, la cause première, sur notre nature, sur nos facultés, sur nos devoirs, sur notre avenir? N'est-ce pas lui qui a rendu populaire, universelle la notion salutaire d'un Dieu bon, mais juste, miséricordieux, mais sévère, magnifique rémunérateur de la vertu,

Digitized by Google

mais vengeur inexorable du crime? N'est-ce pas lui qui a dit à l'homme : Tu es déchu, mais réhabilité; et, par là, ne lui a-t-il pas donné la clef de toutes les mystérieuses contradictions qui règnent dans tout son être? N'est-ce pas lui qui est le premier auteur, l'auteur unique du mouvement progressif de la vérité parmi les peuples, le principe des belles vertus, qui, avant lui, n'avaient pas même de nom? N'est-ce pas lui, qui, se propageant soudain partout l'univers, dans le siècle le plus corrompu, change ou rectifie toutes les idées reçues, épure tous les principes, crée les sciences, abolit tous les préjugés ennemis de l'homme, sanctifie les mœurs, unit les peuples par les doux liens de la fraternité, fait régner l'amour où la haine dominait seule, et établit dans les sociétés, comme dans le cœur de l'homme individuel, tous les grands principes d'ordre, de bonheur et de conservation? N'est-ce pas lui enfin qui nous apprend que nous sommes immortels, que la terre n'est pas le dernier mot de notre existence, et que nous devons un jour, dans les mystérieuses régions de l'éternité, être récompensés ou punis?

Je le demande, une religion qui se présente avec de semblables caractères, ne mérite-t-elle pas qu'on s'en occupe un peu, qu'on apprenne au moins à la connaître? Et l'ignorance sur des questions aussi importantes, aussi vitales, est-elle concevable de la part de tout homme qui n'a point perdu la raison? Certes, pour mon compte, je n'estime rien de plus absurde, de plus déraisonnable, je dirai même de plus coupable, que cette indolence, cette paresse qui éteint dans l'homme l'intelligence et le sens moral. Comment, en effet, raisonne celui qui, par système, demeure dans une telle ignorance? Écoutez : « Je ne sais, dit-il, si j'ai une âme, ni ce que c'est que cette âme, en cas que j'en aie une. Tout ce que je connais, c'est que je dois mourir; mais ce que j'ignore le plus, c'est cette mort même que je ne saurais éviter. Comme je ne sais d'où je viens, aussi ne sais-je où je vais; je sais seulement, qu'en sortant de ce monde, ou je tomberai dans le néant, ou entre les mains d'un Dieu que je n'ai pas servi, que j'ai même outragé en voulant le méconnaître et ignorer les rapports de société qui m'unissent à lui. Je ne sais à laquelle de ces deux conditions je dois être éternellement en partage. Voilà mon état plein d'obscurité et d'incertitude. Et, de tout cela, je conclus que je dois passer tous les jours de ma vie sans songer à ce qui me doit arriver, et que je n'ai qu'à vivre sans inquiétude et sans crainte, en faisant d'ailleurs tout ce qu'il faut pour tomber dans le malheur éternel, en cas que ce que l'on en dit soit véritable. S'il y a véritablement un malheur éternel, auquel je sois exposé, peu m'importe; je ne veux pas m'en occuper; je ne veux pas prendre la peine d'y penser et de m'en préserver, ni faire un pas pour m'écarter de l'abîme. Je veux même regarder avec mépris ceux qui s'occupent de cette affaire, les regarder comme de petits esprits; et moi, esprit fort, je veux aller sans prévoyance tenter ce grand événement, et m'acheminer vers le tombeau, dans l'ignorance de ce qui est au-delà, dans l'incertitude de ma condition future. »

J'en appelle au sens commun de tous les hommes, l'être humain qui n'a pas perdu le sentiment de la dignité humaine, peut-il raisonner de la sorte? Et, s'il n'était malheureusement trop vrai, trop constaté que telle est la ma-

Digitized by Google

nière de voir d'une foule d'hommes de notre époque, pourrait-on croire que la raison humaine puisse arriver à ce degré d'avilissement? S'occuper sans cesse de bagatelles et de futilités! être tout de feu pour satisfaire la plus frivole fantaisie; trouver toujours du temps quand il s'agit d'affaires mondaines et de plaisirs fugitifs, et, quand il s'agit de l'âme, de l'existence d'une vie future, d'un ciel et d'un enfer, rester obstinément dans une apathique ignorance, juger tous ces grands objets indignes de quelque attention, je vous l'avoue, mes frères, cet aveuglement étonne, afflige et fait peur. Et quand, par l'effet d'une extravagance indéfinissable, on demeure tranquille et comme satisfait dans cet état, qu'on en fait parade et qu'on en tire vanité, on ne peut s'empêcher de le dire avec un écrivain célèbre de notre époque, c'est un délire inexplicable, une démence, une fureur qui n'a pas de nom. Et, quand on voit une intelligence humaine, douée de facultés si nobles, capable de connaître Dieu et ses perfections, capable d'exercer des rapports sublimes avec l'Être des êtres, et par là arriver à une félicité infinie, se ravaler, pour ainsi dire jusqu'au néant, et se dévouer ainsi, par un ineffable amour de l'ignorance et par une coupable apathie, à tous les châtiments dont la religion menace ceux qui ne veulent pas la connaître, je le dirai encore avec le même auteur, cela confond, cela épouvante, et l'on n'a point de parole en présence d'une si profonde dégradation.

O vous! qui vivez dans ce funeste état, écoutez-donc enfin la voix de la raison! Vous êtes la créature de Dieu; or, il existe des rapports entre la créature et le créateur : rapports de soumission et de dépendance, rapports de gloire et d'honneur, rapports de reconnaissance et d'amour. Si Dieu existe, s'il est le souverain Seigneur du ciel et de la terre, le souverain arbitre de la nature, le souverain maître des anges et des hommes, à ce titre, il a un droit incontestable à ce que toutes les créatures lui rendent hommage, à ce que vous en particulier, mon frère, qu'il a doué de raison, usiez de cette précieuse faculté pour le connaître, l'aimer et le servir. Eh bien, partons de ce principe; si c'est un droit incontestable de la part de Dieu, que toutes les créatures le servent, l'aiment et le connaissent; si c'est un devoir de la part de l'homme de lui faire hommage de sa dépendance et de sa soumission, que dire de celui qui, se retranchant dans son indifférence, se pose vis-à-vis de son créateur en créature indépendante, lui refuse l'honneur et la gloire qui lui sont dus, et se plaît à rester dans l'ignorance sur celui qui lui a donné l'être, et sur les devoirs sacrés qu'il doit remplir à son égard? Est-ce là agir en homme? Est-ce là faire usage de sa raison? Est-ce là enfin respecter sa conscience? Non, mon frère, un tel homme est évidemment coupable; il viole le plus saint des devoirs. Car, votre conscience est ici d'accord avec moi, s'il y a pour une créature raisonnable un devoir naturel et sacré, c'est, sans contredit, celui de connaître son créateur, d'apprendre à le servir, et de savoir les titres qu'il possède à notre amour. Vivre sur ce point dans une complète insouciance, c'est un crime. L'ignorance en cette matière est un excès monstrueux, c'est l'outrage le plus sensible que vous puissiez faire à la sagesse et à la bonté de Dieu; car, n'est-ce pas lui dire : Seigneur, tu m'as donné l'existence, mais c'est pour t'oublier

Digitized by Google

et te méconnaître. Tu m'as donné l'intelligence et la raison, mais ce n'est pas pour en faire usage, ni pour savoir si j'ai des devoirs à remplir à ton égard. Tu m'as donné la liberté, mais je l'ai pour pouvoir faire ce qu'il me plaît; je l'ai pour t'outrager, et abuser de tous tes bienfaits. Voilà le langage de l'ignorant systématique. Langage absurde autant que coupable. Langage impie, qui conduit à la profanation de toutes les lois naturelles et divines.

A Dieu ne plaise que ce désordre que je viens de signaler s'applique au plus grand nombre des chrétiens d'aujourd'ui! Mais, hélas! il n'est que trop vrai; l'ignorance en matière de religion est plus universelle qu'on ne le croirait peut-être. Car combien d'hommes qui, après avoir reçu, au sortir de l'enfance, les premiers éléments de la religion de la bouche de leurs pasteurs, s'en tiennent là pendant toute leur vie, ne s'occupent plus de l'enseignement chrétien, comme si cet enseignement était uniquement réservé à l'enfance! Il est facile de le remarquer, la religion est ce que l'on étudie le moins. Elle est un objet d'insousiance, peut-être même de dédain. Une fois parvenu à l'adolescence, on ne s'en occupe plus. On est tout de feu pour le monde, pour les affaires, pour les intérêts, pour les plaisirs, pour tout ce qui est matériel; mais ce qui est éternel, mais la grande science du salut, c'est à peine si on la soupçonne. Aujourd'hui, en effet, semble régner une folie universelle. Toutes les idées sont faussées. On appelle le bien le mal, et le mal le bien. Ce qu'il y a de plus antique, de plus vénérable, de plus certain dans les croyances, est aujourd'hui considéré comme rêverie, comme vieilles idées dont il est permis de rire. On ne croit plus à rien, on doute de tout, on rit de tout, on est dans un vague indéfinissable, et l'on s'enfonce, sans y songer, dans le cahos ténébreux de l'ignorance.

Voulez-vous, mes frères, vous convaincre que cette situation maladive, ce déplorable état de notre société est devenu presque universel? Jetez avec moi vos regards sur les deux grandes divisions de l'espèce humaine, qui sont représentées par la richesse et la pauvreté, vous ne tarderez pas à voir que l'ignorance étend partout ses ténèbres. Elle règne à la ville, elle règne à la campagne. Elle règne dans le salon, comme dans l'échoppe et dans l'atelier Prenons la société sur le fait.

Après avoir passé ses premières années dans un collége, le jeune homme paraît dans le monde, apportant, avec son ardeur juvénile, des penchants impérieux, des passions tyranniques. Alors il n'aspire qu'après les jouissances, et n'estime plus d'autre science que celle de se procurer de nouveaux plaisirs. Tout ce qui ne tend pas à ce but, il le méprise. Il s'irrite contre tous les obstacles qui l'empêchent d'y arriver, et, pour l'ordinaire, il les franchit, sans s'inquiéter des suites de ses emportements.

C'est alors que, dans le tourbillon du monde, dans l'ivresse des plaisirs, s'effacent entièrement de son cœur les faibles restes de foi et de conviction religieuse qu'il avait pu conserver, les derniers vestiges des premiers enseignements d'un bon pasteur, ou d'une pieuse mère, qui désormais n'aura plus qu'à gémir sur les égarements de son malheureux fils.

En effet, la foi et les convictions religieuses étant détruites dans le cœur

Digitized by Google

du jeune homme, son intelligence s'obscurcit bientôt d'épaisses ténèbres. Il se trouve au milieu d'un vide immense, semblable à un vaisseau qui flotte sans voile, sans gouvernail, sans boussole, au milieu d'une mer inconnue, au gré des vagues capricieuses, en attendant que l'abîme le dévore. Bientôt ruiné, corps et âme, par les jouissances excessives. son génie s'éteint, sa mémoire se trouble, son cerveau s'énerve, ses forces intellectuelles s'affaiblissent, et il tombe dans une sorte de stupidité. J'ai vu, mes frères, de ces malheureux jeunes gens, chez qui l'homme moral était tellement usé, qu'ils se faisaient de leur ignorance une inconcevable gloire. Ils semblaient être arrivés de prime-saut à une complète caducité ; et ces précoces vieillards, qui avaient passé sans intervalle de l'adolescence à la décrépitude, ne s'élevaient guère, par ce qui leur restait d'intelligence, qu'au vil instinct de certaines brutes.

Si la corruption du cœur ne produit pas toujours ces désolants ravages ; si, parfois, elle laisse à sa victime une certaine intelligence, ne croyez pas que la nuit de l'ignorance en soit moins épaisse. Armé de quelques objections prétendues philosophiques, le pauvre jeune homme se croit savant, personnage d'importance ; et, avec ce pédantisme et cet orgueil qui est toujours l'apanage de l'imbécillité, il renvoie insolemment au rang des rêveries les grandes vérités de la religion ; et, sans connaître même les éléments de cette religion qui a formé les plus grands génies qui aient illustré le monde, il prononce hardiment qu'elle n'est pas digne de l'attention d'un homme de sens.

Je voudrais, mes frères, que ce que je viens de dire ne fût qu'une chimérique conception de mon esprit. Mais, hélas ! il n'est que trop vrai, l'immense majorité des jeunes hommes de notre époque en sont là. Considérez-les tous, interrogez-les, faites l'inventaire de tout ce qui meuble ces pauvres âmes, et vous en rencontrerez bien peu où vous ne trouviez vanité, futilité, insouciance pour tout ce qui est bon, utile, sérieux : ignorance, voilée, je le veux, de pédantisme ou de belles manières, mais réelle et profonde.

Ce que je dis ici pour ceux qui sont nés dans la richesse ou dans l'aisance, je dois le dire de ceux que la Providence a fait naître dans l'indigence ou la médiocrité. Ceux-ci dorment aussi dans l'ignorance, et dans une ignorance peut-être beaucoup plus épaisse encore. Voyez, en effet : à peine l'enfant du peuple a-t-il fait sa première communion ; à peine est-il échappé des mains de son pasteur, à l'âge où des parents avares peuvent déjà spéculer sur les forces de ses bras, que de suite il est jeté dans le fond d'une boutique ou d'un atelier, où, respirant l'air empesté du vice, où, étourdi, et bientôt perverti par la force des discours et des exemples, il ne tarde pas à oublier totalement les saints principes que le ministre de la religion s'était efforcé de planter dans son cœur. Alors qu'arrive-t-il ? Hélas ! le jeune homme grandit, les passions grandissent, cette ivraie étouffe jusqu'au dernier vestige du bon grain qui avait été semé dans le champ de son âme. Alors il se fait une nuit profonde, une nuit désastreuse. La débauche et ses hideuses joies, sont l'unique science qu'il cultive. C'en est fait : tout est perdu, il n'y a plus de ressource. L'homme animal, dit saint Paul, ne comprend pas ce qui est de Dieu. Il tombe dans l'insensibilité et l'abrutissement. Il n'y a plus qu'un miracle de la grâce qui puisse réparer tant de ruines.

Digitized by Google

Jeunesse chrétienne! comprenez, je vous en conjure, l'importance de l'étude de la religion. Sachez qu'elle est la seule étude qui soit digne de vous, la seule étude qui puisse former vos cœurs, faire grandir vos intelligences. Elle seule conduit à la sagesse, à la pratique des belles vertus de l'Évangile, qui rendent l'homme toujours digne de lui-même et digne de Dieu, son créateur.

L'âge mûr, qui semble être le temps de la réflexion et des pensées sages, ne l'emporte guère sur la jeunesse, sous le rapport de la connaissance de la religion. J'oserai même dire que la jeunesse a, ici, sur l'âge mûr, une sorte de prééminence. Les principes religieux ne sont point totalement effacés de la mémoire du jeune homme; les souvenirs sont plus récents, l'oubli n'est pas aussi profond, l'habitude de l'ignorance aussi invétérée. Si le jeune homme oublie ou perd de vue les notions de la foi, cet aveuglément est moins systématique qu'irréfléchi; et, ce qui le prouve, c'est qu'il n'est pas rare de rencontrer dans le chemin de la véritable science des jeunes gens désabusés qui, naguère encore, erraient dans les sombres déserts de l'irréligion.

Dans l'âge mûr, ces retours sont plus rares et moins sincères.

Ne demandez pas à cet homme ce qu'il sait en matière de religion; ne lui faites pas même une question religieuse la plus élémentaire : vous le verriez rougir et il vous ferait pitié. Ne lui parlez même pas de la religion, vous l'ennuiriez : Il n'éprouve que du dégoût pour tout ce qui rappelle Dieu, les principes de la morale et du devoir. Ainsi, par exemple, n'essayez pas de faire comprendre à ce riche commerçant, à ce fameux industriel, à ce gros banquier, qu'il y a une autre science que celle de combiner des chances, d'assurer des produits, des bénéfices, de faire de l'or et de l'argent; qu'il y a un autre objet dont il doit s'occuper, que celui de son négoce, ou celui de son trafic, ou de ses spéculations; qu'il y a autre chose dans le monde que l'adresse et la ruse, l'industrie et le calcul, les métiers et les bras, les machines et la vapeur. Soyez sûr qu'il ne fera aucun cas de la solidité de vos preuves, ni de la clarté de vos démonstrations. A-t-il un autre Dieu que Mammon? Etranger à tout ce qui est spirituel, à tout ce qui est divin, à tout ce qui élève l'homme au-dessus de la matière, il a oublié qu'il a une âme faite à l'image du Créateur. Le Créateur lui-même est pour lui une idée vague, indécise, ou plutôt un rêve fatigant. Aussi, le monde intellectuel est nul pour lui; il ne vit plus que dans le monde des corps. Son atelier, ou son magasin, ou la Bourse, voilà son temple; il n'en sort pas. L'air d'une église lui fait mal, lui communique le frisson de la fièvre. C'est pourquoi, il n'y entre jamais; ou, si quelques circonstances impérieuses l'obligent d'y pénétrer, il atteste par son maintien, ses postures, et l'ennui qui se peint sur tout son être, qu'il ne comprend rien aux grandes choses qui se passent sous la voûte sacrée. Rien ne peut relever cette intelligence écrasée sous le poids de la matière. Elle rampe terre à terre; elle n'est plus capable de rien..., pas même de lever la tête pour regarder le ciel.

Je me plais cependant à le reconnaître, l'ignorance religieuse n'est point encore tellement universelle que l'on puisse dire qu'il n'y en a pas un seul qui soit hors de ses atteintes. Non, sous l'influence des idées chrétiennes, qui pénètrent notre société comme à son insu, nous pouvons encore compter un

Digitized by Google

certain nombre d'êtres privilégiés, qui vivent d'esprit et de cœur dans le véritable christianisme; et, dans cette paroisse même, je l'avoue avec plaisir, j'en remarque un assez bon nombre, qui, par leurs vertus, leur vie constamment édifiante, prouvent que les principes sacrés de la religion sont encore bien vifs dans leur cœur et dans leur mémoire.

Mais, je dois le dire aussi, pour un certain nombre d'honorables exceptions, combien d'hommes qui restent, sur ce point, dans une grossière et coupable ignorance! Vous le voyez, ceux mêmes qui, par leur position sociale, devraient être à l'abri du fléau, en sont les premières victimes. Le peuple aussi, plus que jamais, stationne dans cette mortelle ignorance. Il n'aime plus, parce que, comme autrefois, il ne connaît plus les saintes doctrines. Tout ce qui est religieux actuellement lui répugne. Les cérémonies du culte n'ont plus pour lui de charmes. Il n'écoute plus les instructions des pasteurs. Il ne vient plus à l'Église, il s'y traîne. Heureux encore quand il s'y traîne! Il existe certaines parties de notre France, où les pasteurs n'ont qu'à déplorer le veuvage de leurs églises et à répéter tristement ces paroles de Jérémie: *Viæ Sion lugent, eo quod non sint qui veniant ad solemnitatem.*

C'est ainsi, mes frères, que l'ignorance religieuse étend de plus en plus son ténébreux empire sur toutes les générations humaines. C'est ainsi que les hommes corrompent de plus en plus leurs voies; qu'ils s'attachent de plus en plus à tout ce qui est charnel, périssable, et que, repoussant avec un inconcevable mépris tout ce qui est surnaturel, tout ce qui élève l'âme vers l'éternité, ils tombent dans l'aveuglement et le marasme. En sorte que l'on peut dire avec le prophète Osée: — *Non est scientia Dei in terrâ!* Non, la science de Dieu ne règne plus sur terre; son divin flambeau ne jette plus qu'une lueur pâle à travers les nuages épais qu'on amoncelés autour de lui les passions humaines. Mais écoutez, chrétiens, les menaces que fait entendre le Seigneur par la bouche du même prophète: *Propter hoc lugebit terra, et infirmabitur omnis qui habitat in eâ.* C'est pour cela que la terre sera désolée, et que tous ceux qui l'habitent tomberont dans la langueur. Oui, mes frères, les malheurs de la terre n'ont d'autre origine que l'ignorance et le mépris de la religion: *Desolatione desolata est terra, quia nullus est qui recogitet corde.* Et si ces mêmes causes produisent dans tous les temps les mêmes effets, il est difficile de comprendre comment tant d'hommes, rebelles à l'expérience, soient assez imprudents pour s'exposer aux calamités publiques que le ciel envoie toujours aux peuples contempteurs des lois divines.

COURS D'ÉLOQUENCE A LA SORBONNE,

Par l'abbé CŒUR.

DEUXIÈME SEMESTRE. — ONZIÈME LEÇON.

En reprenant notre étude sur *les Confessions de saint Augustin*, il importe de ne pas oublier ce qui fait le propre caractère de ce livre, ce qui lui donne tant de prix et un immortel intérêt. Non-seulement il a ce rare mérite de faire revivre sous nos yeux un homme illustre qui eût de son temps la primauté du monde des esprits, et qui, du fond de son tombeau, sert encore aujourd'hui d'oracle à la postérité, ce mérite de venir à nous comme une intime expension de son âme où il respire tout entier, où on peut étudier, découvrir jusqu'aux plus secrètes pulsations de son cœur; non-seulement il a droit à notre admiration comme une œuvre de génie où abondent les hautes pensées, des aperçus profonds, des détails variés, curieux et savants, où se mêle à l'onction la plus suave, aux sentiments les plus élevés, les plus purs, tout ce qu'on peut trouver dans l'esprit humain de fermeté, de certitude, de puissance; pour se présenter à nos méditations, ce livre a un titre encore plus sacré et plus beau : il nous apprend à connaître l'homme, il nous fait découvrir les causes qui peuvent assurer sa grandeur ou amener sa ruine.

La grâce, dit souvent Augustin, est dans les mains de Dieu comme un instrument dont il se sert pour donner au monde une leçon mémorable; on sait, en la voyant, que toute grandeur appartient à Dieu, en sort, en relève, n'obéit qu'à lui, ne se développe qu'en se conformant à ses lois; tellement, que privées de ce secours, nos plus belles qualités s'égarent, nous perdent par leur force même et ne servent qu'à nous emporter plus avant dans l'abîme de l'erreur et du mal; tandis que rattachées à Dieu, elles reprennent aussitôt leur valeur et resplendissent au front de la créature avec un éclat souverain, comme un reflet des cieux!

Et certes, Augustin semble avoir été formé tout exprès pour servir d'exemple à cette magnifique expérience. Tous les plus beaux dons qui puissent honorer l'humanité se trouvent réunis en sa personne; il a reçu toutes les gloires de l'intelligence, la profondeur, la facilité, la pénétration, l'ardeur, la certitude, le génie! Et chez lui, le cœur est égal à tout le reste, si même il n'est pas plus grand encore! On ne saurait imaginer dans un homme plus de ces qualités qui charment et attachent; il a un goût naturel infini de modération, de bonté, de sagesse, de convenance; son cœur s'ouvre à tous les plus beaux sentiments; on ne peut pas être meilleur, on ne peut pas être plus juste, on ne peut pas être plus délicat envers les autres hommes; on ne peut pas être plus tendre, plus dévoué pour ses amis, et il n'y eût jamais ici-bas de modèle plus accompli, plus parfait, de l'amour filial. Vous vous en souvenez, c'est bien ainsi qu'il nous est apparu depuis le berceau où nous sommes allés le prendre, jusqu'à sa chaire de Milan où nous l'avons laissé.

Il représente véritablement l'humanité dans sa plus grande, dans sa plus noble force! Par malheur, cette force n'est encore que celle de la nature! Au-

gustin ne lui a pas cherché son appui dans la force de Dieu; il ne lui pas trouvé sa règle, la règle de son développement dans la religion qui exprime la loi souveraine de Dieu; pour cela, il flotte dans le vide comme un astre égaré, séparé de son auteur par un système de mensonge. Vous le savez, nous vous avons dit les influences fatales que sa volonté aurait pu dominer, mais qui ont égaré sa marche.

Le polythéisme, nous l'avons expliqué, n'avait pas fini de mourir; il avait encore dans beaucoup de familles quelque représentant attardé qui faisait germer le doute en semant la division des langues au foyer domestique. Ce nom sacré du Christ qu'adorait avec tant d'amour la mère d'Augustin, son père, pendant de longues années, en avait fait un objet de mépris. Les écoles publiques étaient encore toutes pleines de l'esprit du passé; on essayait de transformer Homère et Virgile en apôtres du polythéisme; les lettres affichaient la prétention d'être quelque chose comme une contrefaçon de la théologie : le maître de grammaire s'érigeait en docteur; l'éducation n'avait pas encore été pénétrée de l'élément chrétien; le but que l'on faisait entrevoir à l'activité de la jeunesse, la direction qu'on imprimait à ses pensées, les motifs purement terrestres que l'on faisait valoir pour déterminer, pour exciter son émulation, tout ce qu'on lui disait enfin sur la nature et le sens de la vie, tout cela incessamment la ramenait à des idées profanes, tout cela la renfermait en un cercle de l'ordre purement naturel comme dans un cercle de fer, tout cela l'éloignait de la pensée religieuse et mettait une barrière fatale entre elle et le christianisme.

Ce sont les obstacles que trouva sur ses pas Augustin; il fut arrêté par eux dans sa course; il n'était pas encore impie, seulement il était loin de Dieu, il n'avait pas pris son appui en Dieu. Alors on vit en sa personne ce que peut devenir l'humanité arrivée même à sa plus grande force, quand elle est seule.

Mal préparé, mal soutenu contre les séductions de la vie, il ne tarde pas à en devenir la victime; son imagination se trouble, une secrète ardeur s'allume dans ses veines; son cœur s'ouvre au soufle empoisonné du vice, et alors même, sa raison se tourmente, s'émeut, s'agite, se développe pour chercher des justifications au vice. Il s'est affranchi de la loi qui retient les caprices du cœur, et aussitôt il ne met plus de frein ni de mesure aux caprices de son intelligence ; il se précipite d'un élan jusqu'aux dernières limites de l'erreur; il court embrasser le panthéisme, cette ténébreuse idole qui permet à ses adorateurs d'être membres du Dieu souverain, d'être parties essentielles de son éternelle substance; cette erreur qui consacre d'un seul mot tous les excès de l'orgueil, quelque monstrueux qu'ils puissent être; cette erreur qui rend légitimes, saintes et pures toutes les joies les plus grossières des sens, et en fait des joies même de la divinité!

Voilà ce que devient Augustin quand il n'est pas soutenu par la main de Dieu; on voit alors en sa personne ce que devient l'humanité quand Dieu ne la soutient pas.

Mais il devait aussi donner une autre leçon plus consolante et plus douce : il devait rendre manifeste toute la grandeur où peut s'élever la nature humaine appuyée sur la force de Dieu. En effet, Dieu va le chercher dans cet abîme où il est tombé; il le touche, et à l'instant il le transforme! C'est toujours la même nature, c'est toujours les mêmes éléments, seulement, Dieu les a pénétrés et ils ont resplendi magnifiques! Cette immense énergie de l'âme qui avait égaré Augustin en de tristes passions, qui l'avait fait idolatrer bassement aux pieds de toutes les poussières du monde, cette immense énergie, Dieu l'a remise en voie, elle a repris son cours du côté de l'infini; il est monté avec elle! Celui qui s'était avili comme esclave des sens va se glorifier à présent qu'il n'est soumis qu'à Dieu. Il s'est uni à Dieu, il a mis tout son

Digitized by Google

amour en Dieu, toutes ses pensées, tout son cœur, toutes ses paroles, tout en lui, n'est plus que de Dieu ! Et aussitôt, sa physionomie s'illumine et il se montre ruisselant de toutes les splendeurs qu'il a prises au sein de la divinité !

Cette intelligence ardente, si opiniâtre naguères dans ses égarements, si prompte à trouver des sophismes, à jeter sur le soleil des nuages amassés de main habile, et capables presque d'en obscurcir l'éclat, cette intelligence, Dieu l'a remise dans les conditions légitimes où doivent vivre, se développer et croître les esprits. Aussitôt elle a cessé de s'user dans ce stérile labeur du doute et du mensonge ; elle a cessé de s'avilir en préparant des lacets, en tressant avec habileté des liens qui devaient prendre les âmes et les embarrasser. Elle-même, elle a pris son vol par dessus, elle a rompu toutes les entraves, elle est allée en face de Dieu contempler sa majesté, et là, elle a vu de nobles choses ; elle a envoyé à la terre de sublimes révélations ; et le panthéiste, le manichéen est devenu le docteur immortel, le plus grand docteur de la plus sainte, de la plus noble, de la plus divine de toutes les doctrines, de celle qui présidera jusqu'à la fin à l'intelligence grande, puissante, régulière du monde, de cette religion enfin qui honore tant la civilisation des peuples !

Voilà ce qu'est devenu Augustin touché par la main de Dieu ! C'est donc une noble et consolante image de l'humanité transformée, transfigurée, agrandie, glorifiée dans son union avec Dieu.

Ce chef-d'œuvre n'a pas été achevé d'un seul coup. Dieu a fait peu à peu ce travail et sans forcer le cours des choses. Vous le savez, nous avons vu croître peu à peu dans l'âme d'Augustin le progrès de la grâce. C'est l'étude d'abord qui dispose sérieusement son âme à regarder avec plus d'attention du côté de la vérité religieuse ; il a trouvé dans la science une réfutation invincible de quelques erreurs des manichéens. Dès ce moment, l'édifice de ses fausses doctrines n'est plus entier, et ce qui reste n'est déjà plus si ferme. Sa parfaite droiture, son amour de la sagesse et de la vérité seront les moyens dont la Providence se servira pour ébranler le reste.

Nous l'avons vu sortir de Carthage inquiet et tourmenté ; le doute est devenu plus ardent et plus profond à Rome ; il a pris toute son étendue, toute sa gravité à Milan ; Dieu le mènera plus avant. Pour le moment, et à l'heure où nous venons l'étudier, il n'est encore que là ; il a cessé d'être manichéen et il n'est pas encore chrétien. Il est arrivé à cet état le plus cruel qu'on puisse imaginer pour une âme aussi puissamment douée que la sienne et qui éprouvait un si impérieux besoin de lumière et de vérité ; il est arrivé au doute absolu, complet, universel. C'est l'état où nous l'avons laissé ; vous vous souvenez de ce que nous avons dit de ses angoisses, de ses perplexités, lorsqu'il se vit atteint par ce travail de Providence qui faisait peu à peu le vide dans son âme, qui lui arrachait la vie en lui prenant ses croyances ; c'était la Providence qui achevait d'emporter les débris, de balayer les ruines, afin, sur ce sol devenu pur, net, d'établir plus tard un édifice immense, majestueux, immortel !

Il se regardait comme un aveugle perdu dans cet immense abîme. Tantôt, il désespérait de trouver jamais la vérité ; et alors il invoquait le système de ceux qui n'admettent ici-bas que vraisemblance et pas de certitude ; d'autres fois, venant à réfléchir sur ces qualités dont est douée l'âme humaine, sur son ardeur, sa pénétration, sa facilité, son infatigable persévérance à aimer toujours, à rechercher incessamment le vrai, alors il sentait se relever un peu son espérance et il regardait de quel côté lui viendrait la lumière. C'est dans cet état que s'ouvre le 6e livre, et les premiers mots d'Augustin expriment cet état de son âme.

« O Seigneur, ô mon appui dès ma jeunesse, où donc vous cachiez-vous à

« moi? Où vous étiez-vous retiré? N'est-ce pas vous cependant qui m'aviez « fait si différent des brutes de la terre et des oiseaux du ciel? Vous m'aviez « donné la sagesse qui leur manque et cependant je marchais dans les ténè- « bres ; j'allais par les voies glissantes. J'avais roulé dans la mer profonde et « j'étais dans la défiance et le désespoir de découvrir jamais le vrai. »

Par quels moyens la Providence achèvera-t-elle de mener Augustin à son but? C'est ce que nous verrons en achevant d'étudier les confessions. Nous sommes donc au 6e livre ; il correspond à l'année 385 et à la trente et unième d'Augustin. Ce n'est encore que l'histoire de ses doutes, de ses perplexités ; mais toutefois, en regardant à l'horizon, on voit blanchir de mystérieuses lueurs qui indiquent une prochaine aurore.

Il est à Milan ; vous le savez, il est venu désigné par Symmaque pour occuper la chaire d'éloquence. Au premier regard que nous jetons sur lui nous voyons se former à ses côtés un entourage qui ressemble à une bénédiction divine, à un sourire du ciel qui permet de concevoir les plus hautes espérances.

Vous vous souvenez de cet ange de grâce, de sagesse, que nous avons vu sous les traits d'une femme, avec le nom sacré de mère, depuis le berceau veiller avec tant d'amour sur l'âme de son fils. Monique avait imprimé de bonne heure sur le front d'Augustin le signe de la Croix, gage de tant de paix, gage de salut et de miséricorde. Elle avait travaillé avec une tendresse et des soins infinis à graver dans son cœur en traits ineffaçables le nom béni du Christ. A l'heure des orages, quand elle crut qu'il allait devenir le jouet des passions, elle épancha de son âme sur lui tout ce qu'on peut imaginer de plus doux, de plus sages conseils ; tout ce que la sollicitude maternelle peut inspirer de meilleures, de plus frappantes et de plus saintes paroles. Lorsque, plus tard, elle vit l'erreur et le mensonge pénétrer dans son âme qu'elle s'était plu à orner, à embellir comme un tabernacle de Dieu, sa douleur fut sans bornes. Elle voyait son fils enfermé, couché dans un cercueil, comme le fils de la veuve de Naïm ; elle bornait tous les soins de sa vie à demander à Dieu qu'il voulût bien accorder la grâce de sa résurrection ; elle se considérait comme n'ayant plus désormais d'autre chose ici-bas.

Vous avez vu mille fois l'épreuve de ce religieux dévouement. A Carthage, quand elle eût soupçonné le départ de son fils, elle voulut s'attacher à ses pas. Il ne put fuir qu'en trompant sa tendresse, et le matin quand il voguait déjà loin du port du côté de l'Italie, elle était sur le bord de la mer, folle de désespoir, remplissant l'air de ses gémissements. Mais son amour, sa pensée, sa prière, le suivaient en tout lieu. C'est au souvenir de ce temps qu'Augustin s'écriait : « Non, je ne puis dire combien elle avait d'âme pour moi, et com- « bien plus de larmes lui coûtait le fils de son esprit que l'enfant de sa chair ! « Auriez-vous pu, Dieu de miséricorde, dédaigner ces prières d'un cœur « contrit et humilié? Auriez-vous pu mépriser la demande de cette veuve « chaste, sobre, exacte à l'aumône, rendant tout devoir, tout hommage à vos « saints, ne laissant passer aucun jour sans participer à l'offrande de votre « autel ; soir et matin, assidue à votre église, non pour y engager des entretiens « frivoles ; mais pour vous entendre dans votre parole, pour être écoutée de « vous dans ses prières. Et ses prières ne vous demandaient ni or, ni argent, « ni bien périssables, mais seulement le salut de l'âme de son fils ; auriez- « vous pu les mépriser ; auriez-vous pu rebuter celle que votre amour faisait « votre suppliante? »

Voilà par quels soins Monique cherchait à se consoler du départ de son fils. Toutefois son cœur était déchiré ; les bons anges n'aiment pas à garder de si loin, ils veulent être plus près de ceux qui leur sont confiés. Elle trouve des forces dans son courage et dans sa piété ; elle s'élève, par sa confiance en Dieu, au dessus de tous les périls, et franchissant ce long espace de terre et de mer qui la séparait de son fils, elle arrive à Milan.

Digitized by Google

Elle avait dans la traversée cette sécurité tranquille qui atteste le sentiment d'une mission divine; ordinairement ceux qui affrontent la première fois les hasards de la mer, ont besoin des encouragement et des consolations des matelots; ici, au contraire, c'est Monique qui soutient les gens de l'équipage, et leur promet un heureux passage, parce que Dieu lui en a donné l'assurance. Elle porte partout ce calme supérieur, cet imperturbable sang-froid d'un envoyé divin qui ne consent jamais à douter du succès de son ministère. Quand elle eût appris de son fils que ce qu'elle avait souhaité avec tant de larmes était en partie déjà réalisé, que sans être acquis encore à la vérité, il était du moins soustrait à l'erreur et qu'il avait cessé d'être manichéen, sa joie n'eût rien de ces transports violents qui éclatent d'ordinaire à la nouvelle d'une chose imprévue; elle ne fut pas éffrayée non plus de cet extrême péril d'une âme que le doute avait gagné, et qui se laissait aller au désespoir de découvrir jamais la vérité; non! mais certaine que Dieu ne resterait pas à la moitié du don qu'il avait promis tout entier, elle se contenta de dire à son fils avec un grand calme et le cœur plein de confiance, qu'elle était persuadée qu'avant de sortir de ce monde, elle aurait la joie de le voir catholique fidèle.

Au reste, elle jetait un éclat de vertu qui achevait de révéler sa mission et qui lui en rendait l'accomplissement plus facile. Elle redoublait, près de Dieu, de supplications et d'instances; elle versait devant vous, Seigneur, dit Augustin, des larmes plus abondantes afin d'obtenir qu'il vous plût de hâter votre secours et d'illuminer mes ténèbres; plus fervante que jamais à l'Église, suspendue aux lèvres d'Ambroise comme à la source d'eau vive qui jaillit de la vie éternelle, elle l'aimait ce grand homme comme on aime un ange du ciel, parce qu'elle avait bien vu que c'était lui qui, en me réduisant aux perplexités du doute, avait déterminé en moi l'un de ces états graves que les médecins nomment crise, mais qu'elle jugeait, elle, avec certitude, devoir amener ma santé.

Elle offrait ce rare modèle d'une piété aussi ardente qu'elle était simple et soumise. Ayant apporté aux tombeaux des martyrs, selon la coutume d'Afrique, du pain, du vin, des gâteaux, du riz, etc., le portier de l'église lui opposa la défense d'Ambroise; elle reçut cet ordre avec tant de résignation et d'obéissance, ayant l'air plutôt de condamner sa propre coutume que de discuter la défense, qu'Augustin même en fut touché d'admiration. Désormais au lieu d'une corbeille remplie d'offrandes, elle apportait au tombeau des martyrs un cœur plein de foi, et des sentiments plus célestes, se réservant ensuite de donner aux pauvres selon son pouvoir, afin d'honorer ainsi les membres souffrants du corps sacré de Jésus-Christ dont les martyrs avaient continué les douleurs, lorsqu'en passant par l'humiliation ils étaient arrivés à la couronne.

Telles étaient donc les vertus de Monique. Et Ambroise l'aimait pour sa vie exemplaire, pour sa ferveur spirituelle dans l'exercice des bonnes œuvres, pour son assiduité à l'église; il ne pouvait, dit Augustin, se taire de ses louanges quand il me rencontrait, il me félicitait d'avoir une telle mère. Hélas! il ne savait pas quel fils elle avait en moi qui doutais de tout et qui avais perdu jusqu'à l'espérance de découvrir le chemin qui mène à la vie.

Voilà donc quelle admirable femme la Providence avait envoyée à Milan pour toucher le cœur d'Augustin, et pour être comme le messager de ses miséricordes.

Le grand pontife de Milan, Ambroise, devait servir aussi puissamment à l'accomplissement des desseins de Dieu. Nous avons dit que, dès le premier jour, il avait exercé sur l'âme d'Augustin, un secret et insurmontable ascendant. Cette action de salut se continue encore au temps où nous en sommes venus; non pas qu'Augustin comprit encore comme il l'aurait fallu, ce qu'il y avait dans Ambroise de puissance divine et d'autorité religieuse; non. Il ne


Digitized by Google

voyait guère en lui qu'un homme illustre, célébré dans tout l'univers pour la noblesse de son âme; un sage qui avait l'amour et le désir du bien, qui donnait l'exemple des vertus et qui disait éloquemment de grandes choses. Au reste, sa position lui semblait heureuse et digne d'envie selon les idées ordinaires, car il le voyait honoré par tout ce qu'il y avait de puissant sur la terre. Seulement, il était persuadé qu'au milieu de tant de biens et d'honneurs, le célibat devait lui sembler pénible à supporter. C'est que, comme il le reconnut plus tard, il n'était pas au point de vue où il faut se placer pour comprendre et juger les choses.

Ce qu'Ambroise, dit-il plus tard, avait au-dedans de lui de luttes à réprimer pour vaincre les séductions de sa propre grandeur; ce qu'il portait au fond de l'âme d'espérances sublimes; ce qu'il trouvait dans les privations de toute nature et dans l'adversité de consolations ineffables; ce qu'il y avait pour lui de charmes dans la parole intérieure qui conversait avec son cœur; ce qu'il goûtait de joies délicieuses à se nourrir du pain sacré de la parole de Dieu, de toutes ces choses je n'en avais pas l'idée, parce que je n'en avais ni la plus légère expérience, ni le moindre soupçon. — Et c'est ainsi, messieurs, que tous les jours on juge les hommes du sacerdoce et même tous ceux qui sont pénétrés parfaitement de la pensée chrétienne. On regarde comme un des avantages de leur situation, ce qu'ils regardent, eux, comme en étant le danger; et on regarde comme des charges intolérables ce qui fait leur force et leur joie. C'est qu'on n'a pas compris la puissance et les effets prodigieux de l'élément divin qui pénètre leur vie.

Au reste, Augustin savait apprécier dignement le trésor qu'il avait trouvé dans Ambroise; il regrettait seulement de ne pouvoir y puiser à son gré; il aurait eu le désir d'interroger à l'aise le saint oracle, ce sont ses expressions, qui résidait dans la poitrine de l'évêque de Milan. Il sentait le besoin de s'épancher en lui pour lui faire connaître ses angoisses, ses perplexités dont il n'avait pas le soupçon et le terrible abîme où, à l'insu d'Ambroise, il était en péril. Ses plus vives sollicitudes épiaient un jour de loisir pour cela, sans le trouver jamais; il ne lui était pas possible de l'entretenir comme il aurait voulu. Tout au plus parvenait-il à lui adresser au passage une question rapide qui n'avait besoin que d'un mot de réponse. Il y avait autour de lui sans cesse des légions de gens amenés par mille affaires qui empêchaient de lui parler. Le grand évêque s'était fait le serviteur de tous les besoins, de toutes les infirmités, et quand cela lui laissait un peu de liberté, ce temps était si court qu'il lui suffisait à peine pour réparer les forces du corps en prenant les aliments nécessaires à la vie, ou ranimer par la lecture celle de l'âme.

Quand il lisait, dit Augustin, ses yeux couraient sur les pages dont son regard perçait le sens; mais sa langue et sa bouche étaient muettes. Souvent après avoir franchi le seuil de sa porte dont l'accès n'était pas défendu et où l'on pouvait à toute heure entrer sans se faire annoncer, nous le trouvions lisant tout bas et jamais autrement; nous nous assayions, et après être demeurés dans un long silence (car qui eût osé troubler une attention si profonde), nous nous retirions sans avoir rien dit, présumant qu'il lui serait importun d'être interrompu dans ces instants rapides permis au délassement de son esprit fatigué du tumulte de tant d'affaires.

Je m'arrête peut-être un peu trop sur ces détails; mais il est véritablement très-intéressant de voir si près l'un de l'autre, dans des situations d'esprit si diverses, ces deux illustres pères de l'Église, dont l'un est arrivé déjà à la plénitude de la sagesse et de la vérité, et dont l'autre est encore dans le doute, Ambroise et Augustin!

Pourtant, la Providence n'avait pas allumé en vain ce flambeau; il devait envoyer ses rayons au secours d'Augustin en détresse et luttant avec effort dans les ténèbres au plus profond de l'abîme du doute. Il était sûr au moins

de trouver à l'église l'évêque de Milan; il écoutait la parole divine qui sortait de sa bouche, et elle portait dans l'âme du savant auditeur, les fruits qu'elle a l'habitude de produire à quelque degré dans tous les esprits élevés et sincères.

Nous vous dirons bientôt les résultats de ces fruits, nous les dirons plus en détail; mais pour achever ce que nous avons commencé, il faut connaître tout le reste de l'entourage d'Augustin et sa société intime à cette époque.

Nous allons retrouver des noms qui nous sont connus et qui expriment tout ce qu'on peut imaginer de beau dans les sentiments, de noble dans la pensée et le caractère, de tendre, de pur, de vrai dans l'amitié. Pour assister à cet acte, le plus important de la vie d'Augustin, et pour le préparer, la Providence avait fait venir à Milan, des extrémités de l'Afrique, ceux qui, après sa mère, étaient le plus chers à son cœur : Romanien, Nébride et Alipe.

Romanien avait à la cour une affaire importante; mais à voir le bonheur qu'il éprouve de trouver Augustin, le désir qu'il exprime de ne plus le quitter, la chaleur qu'il met à presser la réalisation d'un projet de vie en commun où l'on aurait partagé toutes les richesses de l'esprit, du cœur et de la fortune, en considérant toutes ces choses, dis-je, on voit que Romanien trouve à Milan un charme bien supérieur à celui de ses intérêts; on reconnaît le vieil ami qui a toujours été fidèle, depuis le berceau, au soufle de l'amitié, qui pour la sentir revivre vient un peu rapprocher son âme.

Nébride, aussi, brillait de ces rares qualités. Il est maintenant à Milan; il vient de quitter son pays, le soin de sa fortune, la société de sa mère tout exprès pour vivre avec Augustin dans la recherche passionnée de la sagesse et de la vérité.

Et Alipe, l'immortel ami d'Augustin, celui qui n'a pas fait défaut un seul jour à toutes les vicissitudes de son pélerinage, Alipe, son concitoyen à Thagaste, son disciple à Carthage, son collègue plus tard dans l'épiscopat, Alipe, qui jusqu'à nos jours partage avec lui les honneurs sacrés dans nos temples, Alipe ne devait pas manquer au suprême rendez-vous de Milan. Depuis qu'il n'a pas reparu sous nos yeux, la Providence a fait sur lui un travail remarquable dont il nous faut dire quelque chose, afin de mieux connaître l'élévation de cette âme qu'attirait et charmait Augustin, et qui devait aller avec lui à toutes les splendeurs de la religion et du christianisme.

Donc, la Providence avait des vues sur Alipe; elle le disposait de loin à exercer un jour le redoutable ministère de l'épiscopat des chrétiens. Pour le préparer à quelques unes des qualités éminentes que réclame cette difficile charge, la Providence qui attend le dégagement, la dignité, l'austérité de la vie, l'intégrité dans le maniement des affaires, une intégrité au-dessus du soupçon, la Providence, dis-je, pour le préparer à ces choses, avait permis qu'il fut exposé à diverses épreuves qui devaient accroître en lui ces vertus et les affermir à toujours.

Pendant qu'il suivait à Carthage les leçons d'Augustin, il fut un jour surpris, confondu avec un jeune écolier qui était un franc voleur et qui, secrètement muni d'une hache, venait de couper des plombs qui étaient sur les devantures de la rue des Orfèvres; on le conduisait en prison déjà, lorsqu'on trouva sur le chemin un architecte spécialement chargé de la conservation des bâtiments publics, qui connaissait Alipe, qui l'avait rencontré dans le monde et qui, le tirant à part en le prenant par la main, apprit ce qui s'était passé et mena à fin cette difficile affaire.

Augustin dit là-dessus : O mon Dieu, vous aviez permis tout cela afin qu'Alipe apprît, lui qui devait être un jour si grand, combien il importe que l'homme, juge de l'homme, ne prononce pas sur le sort de son semblable avec une crédulité téméraire. Dispensateur futur de votre parole et juge de tant

Digitized by Google

d'affaires dans votre Église, ce danger lui fut ménagé pour qu'il sortit de là, plein de lumières, d'instruction et d'expérience.

Mais pour assurer en lui une autre qualité qui est le principal ornement d'un évêque, la dignité, l'autorité de la vie, la Providence permit encore une autre circonstance mémorable.

Alipe, dès l'âge le plus tendre, avait développé déjà un grand caractère de vertu qui lui avait gagné l'affection d'Augustin. Cependant, le gouffre de l'immoralité et des spectacles frivoles, si profond à Carthage, l'avait englouti quelque temps dans le délire des jeux du cirque. J'enseignais alors en public l'art oratoire; j'appris avec douleur cette pernicieuse passion; j'allais perdre, peut-être, j'avais déjà perdu, ce me semblait, mon espérance la plus douce. Pourtant il m'était sorti de l'esprit de l'entretenir là-dessus pour le conjurer de ne pas sacrifier une si belle intelligence à l'entraînement de ces jeux misérables. Mais vous, ô mon Dieu, qui présidez au gouvernement de toutes les créatures, ouvrage de vos mains, vous n'aviez pas oublié qu'Alipe devait être un jour, dans l'Assemblée de vos enfants, un des premiers ministres de vos sacrés mystères. Pour que l'honneur de son redressement vous revînt, il vous plût de vous servir de moi comme d'un instrument involontaire.

Un jour donc, que je tenais ma séance ordinaire, Alipe vient, me salue, prend place et se met à m'écouter avec une religieuse attention. Par hasard, la leçon que j'avais entre les mains exige pour plus de clarté que j'emprunte une comparaison aux jeux du cirque, comparaison qui était destinée à jeter plus d'agrément et de chaleur sur mes paroles, et je l'assaisonnais d'une piquante raillerie contre les esclaves de ces folles passions. Vous savez, ô mon Dieu, que je ne songeais nullement alors à en guérir Alipe; mais il saisit le trait pour lui, croyant qu'il n'était adressé qu'à lui seul; un autre en eût eu de l'humeur contre moi, il n'en eût que contre lui-même, excellent jeune homme, il m'aima davantage encore ! Il y a longtemps que vous aviez dit, Seigneur : Reprends le sage et il t'aimera ! Dans cette circonstance, à bien prendre, ce n'était pas moi qui corrigeais, mais vous seul à qui nous servons tous d'instruments, soit de gré, soit à notre insu, selon les inspirations de votre sagesse et de votre justice. Vous fîtes de ma bouche et de ma langue comme des charbons ardents pour brûler et guérir les plaies de cette âme de si précieuse espérance, qui allait mourir !

Il sortit donc de cet abîme où l'avait précipité un aveugle plaisir; mais il fallait lui apprendre que cette dignité de la vie ne se conserve que par Dieu et que celui qui veut trop l'assurer par lui-même est toujours à la veille de la perdre. La Providence lui ménagea donc une autre épreuve.

Ses parents étaient loin de le désenchanter du monde, dit Augustin; ce fut sur leur désir qu'il vint à Rome pour apprendre le droit; ce fut là que tout à coup de la façon la plus étrange, il se prit d'une incroyable passion pour les combats de gladiateur. (C'est là un fait qui a été mille fois reproduit dans la chaire chrétienne et qu'on citera éternellement, pour faire voir qu'une partie de la vertu consiste à éviter les occasions.) Donc, Alipe avait autant d'aversion que d'horreur pour ces sanglants spectacles. Lorsqu'un jour quelques condisciples de ses amis, au sortir de table, le rencontrent, et malgré l'obstination de ses refus et de sa résistance, l'entraînent à l'amphithéâtre avec une sorte de violence amicale, au moment de ces jeux funestes. Il avait beau crier : Vous pouvez bien entraîner mon corps; mais vous ne forcerez pas mes yeux à regarder ces spectacles; vous ne pourrez pas obliger mon âme à y donner son attention. Eh bien ! j'irai, soit; j'y serai, mais j'y serai absent et j'aurai le plaisir de triompher des spectacles et de vous.

Cette parole était un peu hardie; ils furent curieux, peut-être, de savoir s'il pourrait la tenir; ils arrivent donc, prennent place comme ils peuvent; tout respirait l'ardeur et la volupté du sang; mais Alipe ferme la porte à ses

yeux et défend à son âme de descendre dans cette arène barbare. Heureux s'il eût encore condamné ses oreilles! car, à un incident du combat, un grand cri s'étant élevé, il se sent vivement ému, cède à la curiosité, et se croyant peut-être assez fort pour braver, pour vaincre même après avoir vu, il ouvre les yeux. Aussitôt son âme est plus grièvement blessée que le malheureux qu'il a cherché de son ardent regard; il tombe plus misérable que celui dont la chute vient d'exciter cette clameur. Entré par ses oreilles, il avait ouvert ses yeux, c'est par là que passe le coup qui frappe et renverse cette âme plus téméraire que forte, d'autant plus faible qu'elle avait mis sa confiance en elle et non en Dieu. A peine a-t-il vu le sang, qu'il boit la cruauté du regard; il ne détourne plus son œil, il l'arrête avec complaisance, il se désaltère à cette coupe des furies; et, sans le savoir, il fait ses délices de ces luttes féroces; il s'enivre des parfums du carnage; ce n'était plus cet homme qui venait d'arriver; c'était un des habitués de cette foule barbare; c'était un digne compagnon de ceux qui l'avaient entraîné.

Que dirai-je encore, poursuit Augustin, il prit part au spectacle; il applaudit, s'enflamma dans un furieux enthousiasme; puis il sortit de là, emportant la plus effrayante impatience d'y revenir au plus tôt. Ardent autant et plus que ceux qui l'avaient entraîné, à son tour, il entraînait les autres.

Voilà quelles leçons furent données à Alipe, et comment il apprit que l'homme ne doit pas compter sur ses propres forces, mais que notre véritable espoir est en Dieu. Au reste, la noblesse de son caractère ne se démentit pas un instant durant son séjour à Rome, et par l'exercice de ses fonctions terrestres, il préludait noblement à cette intégrité épiscopale qui doit rester éternellement au-dessus du soupçon. Il avait été éprouvé déjà par trois emplois successifs dans lesquels son désintéressement n'avait pas moins étonné les autres, qu'il n'était surpris lui-même, dit Augustin, qu'il pût y avoir dans ce monde des gens capables d'accorder la préférence à l'or sur la justice. Enfin, il fut mis à une dernière épreuve où tous les ressorts de la terreur et de la séduction furent employés pour ébranler sa fermeté.

Il exerçait à Rome les fonctions d'assesseur, auprès du comte chargé des largesses et des revenus d'Italie, lorsqu'un sénateur tout puissant par son immense crédit, par les innombrables faveurs qu'il avait déjà prodiguées et qu'il pouvait distribuer encore, demanda quelque chose qui était contraire à la loi. Alipe s'y oppose; on lui fait de magnifiques promesses; il les dédaigne; on essaie des menaces, il les met sous ses pieds. Tout le monde admire alors cet homme comme on n'en voit plus depuis bien des siècles à Rome, qui ne ressemblait à aucun autre, toujours invincible devant un homme qui était bien connu de tous pour avoir mille moyens de servir ou de nuire; qui ne se laissait gagner ni à l'espoir de son amitié, ni à la crainte de son ressentiment. Le magistrat lui-même dont Alipe était le conseiller était heureux de cette fermeté, car il n'aurait pas osé refuser cette prétention injuste; mais il s'excusait sur la fermeté de l'homme juste, alléguant l'impossibilité de vaincre sa résistance. En effet, Alipe était fermement déterminé, si le magistrat s'était laissé fléchir, à résigner sa charge.

Voilà un admirable caractère, aussi beau qu'aux époques les plus fameuses de la République! Voilà les hommes que les chrétiens du quatrième siècle aimaient à élever sur les sièges épiscopaux!

Vous connaissez maintenant l'entourage d'Augustin, les âmes qui peuvent agir sur la sienne. Il nous est donc permis d'espérer de grands progrès, dans le travail intérieur qui s'accomplit en lui.

VARIÉTÉS.

La Contrition du CONSTITUTIONNEL.

Un miracle de la grâce vient de s'opérer. Le *Constitutionnel*, vieux voltairien, qui avait toute sa vie persifflé, persécuté les jésuites, les frères ignorantins, le clergé même, le *Constitutionnel* qui avait laissé passer tant d'avents, de carêmes, de jubilés, sans se laver de ses souillures ; le *Constitutionnel*, qui, non content de vivre dans le péché mortel et d'être couvert de la corruption comme d'un vêtement, propageait ou plutôt brocantait autour de lui le virus socialiste ; ce malheureux pécheur, touché par un coup du ciel, vient de demander un confesseur. Le *Constitutionnel*, son chapelet à la main, s'est agenouillé devant l'*Ere nouvelle*, pleurant et sanglotant, renonçant au socialisme, à ses pompes et à ses feuilletons : « *En présence de Dieu*, je reconnais que je suis un grand misérable. Je ne publierai plus les romans d'Eugène Sue, ce seraient des péchés capitaux ; hélas ! hélas ! je n'en ai que trop publié, sous prétexte qu'il tallait amuser la société ; mes abonnés ne liront plus que mes premiers-Paris, et je les défie bien d'y trouver un plaisir coupable : ils se mortifieront, au contraire, avec cette lecture. »

« Mon fils, répondit l'*Ere nouvelle,* je vous félicite de votre soumission et de votre repentir, mais vos débordements sont allés plus loin et ont scandalisé les fidèles beaucoup plus que vous ne paraissez le croire ; donnez-vous largement la discipline, lisez pour pénitence votre propre journal, nous verrons ensuite si l'absolution vous est due. »

Voici les paroles du pénitent et du confesseur :

Le Constitutionnel : Quand le pouvoir spirituel tendait à l'abus, il était permis, il était juste de lui faire obstacle. On doit aider aujourd'hui son influence, qui est une protection pour la société.

Nous règlerons désormais sur ces principes notre œuvre politique et littéraire. Ce qui n'était pas dangereux à une époque le devient à une autre. Ainsi, autrefois, nous donnions sans scrupule une place dans notre feuilleton à des rêveries socialistes. Au lieu d'être alors une provocation à la révolte, ce ne pouvait être, selon nous, qu'une excitation à la charité. Il en serait tout autrement aujourd'hui. La fiction littéraire ne viendra plus, dans nos colonnes, risquer de porter une assistance imprudente à ce qui est devenu une faction. A l'heure qu'il est, tout est sérieux. Il faut que l'écrivain y songe, même dans ce qu'il invente pour la distraction de l'esprit. Ce n'est plus le temps où l'on pouvait excuser beaucoup de choses en disant : La société s'amuse. Nous n'oublierons pas qu'elle est obligée de penser, jusqu'à un certain point, aux affaires sérieuses, même dans ses récréations.

L'Ere nouvelle : Il y a donc une pensée religieuse qui aujourd'hui souffle partout. Aux âmes troublées il faut un refuge, et elles vont naturellement au noble asile des vérités morales et religieuses. Nous félicitons le *Constitutionnel* de vouloir se faire l'écho de ces vérités.

Nous aurions cependant désiré qu'il montrât plus de courage et de franchise dans l'aveu de son passé. En fait de doctrine, ce qui est dangereux aujourd'hui l'était également hier. Les systèmes socialistes qui l'épouvantent ne sont pas éclos avec le dernier printemps, et il a contribué grandement, lui journal, à les répandre. Ce qui n'avait été inventé que pour la distraction de l'esprit est devenu un poison pour tout un peuple. La société qui s'amuse de la sorte se perd, et ceux qui l'amusent sont de dangereux histrions et de grands coupables. Elle ne doit oublier jamais les choses sérieuses, même dans ses récréations.



CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME,

Par M. l'abbé BAUTAIN.

2e CONFÉRENCE (1).

Messieurs,

Dans ces conférences, nous nous proposons une seule chose, combattre, et, s'il se peut, détruire un préjugé trop généralement répandu, savoir, que la religion catholique est ennemie de la liberté. Nous vous avons signalé les causes principales de ce préjugé : le caractère de l'Eglise méconnu, l'imprudence de quelques-uns de ses ministres ou de ses amis, les clameurs intéressées de ses ennemis. Nous venons maintenant l'attaquer par la discussion.

D'abord, il est évident que pour résoudre la question, ou du moins pour en préparer la solution, il faut commencer par bien comprendre les termes qui la constituent. Or, ici, quel est le premier terme qui se présente? c'est la liberté, car nous avons à chercher le rapport de la liberté politique à la religion catholique, à l'Eglise; le rapport de l'institution de l'Eglise à l'institution de la liberté; de l'esprit de la liberté à l'esprit de l'Eglise catholique. Nous avons à montrer que le dogme chrétien est le principe de la liberté, que la morale chrétienne en est la plus sûre garantie, que la constitution et la discipline de l'Eglise en sont la réalisation. Donc l'éclaircissement, sinon la solution de toutes ces questions, n'est possible que si nous avons d'abord une idée vraie, claire et bien comprise de la liberté. Sinon, Messieurs, nous marcherons à tâtons, comme des aveugles, et nous ne trouverons pas d'issue.

Sans doute, Messieurs, on pourrait faire des discours éloquents sur cette matière, vous débiter des phrases pompeuses, exciter vos imaginations et vous donner même des émotions plus ou moins vives. Mais tout cela n'avancerait pas la question, et surtout ne la résoudrait pas. Il faut, pour la résoudre, aller au fond du sujet et descendre jusqu'à l'idée de la chose. Si nous avons le bonheur de l'atteindre et de la saisir, cette idée vraie, nous pourrons éclairer vos intelligences, et alors, nous l'espérons, Dieu nous donnera quelque bonne inspiration pour toucher vos cœurs.

Dès lors, une nécessité nous incombe ; il faut bien que nous l'acceptions et que vous l'acceptiez avec nous, la nécessité de l'explication de l'idée de la liberté, d'une explication philosophique qui nous fournisse le point de départ et asseoie la discussion sur un fondement solide.

Ainsi, Messieurs, n'attendez pas aujourd'hui du ministre de la parole chrétienne des mouvements oratoires qui touchent, un langage gracieux et fleuri qui parle à l'imagination et charme l'esprit; n'attendez pas même des sentiments pieux qui vous consolent et vous édifient. Non, n'attendez qu'une chose, une exposition métaphysique, vraie, nette, solide, mais peut-être un

(1) Pour la 1re Conférence, voir le numéro de janvier 1848, p. 84.

Digitized by Google

peu aride, qui fasse naître et développe en vous une idée semblable à celle qui vit dans mon entendement. Je réclame aujourd'hui de vous, Messieurs, cette attention intelligente dont vous êtes si capables, et je ne puis avoir en ce moment qu'un seul mérite à vos yeux, et je tâcherai de l'obtenir, celui de la clarté.

Cependant, ne craignez pas que je vous entraîne dans les subtiles abstractions des théories philosophiques. Non, je vous poserai sur un terrain que vous connaissez, je partirai d'un point de départ qui vous est clair, parce que vous le portez en vous-même, dans votre conscience.

La liberté politique n'est qu'une application, une transformation de la liberté morale, principe de toutes les libertés humaines. Or, la liberté morale vous est connue, sinon par la spéculation, au moins par l'expérience, et c'est la meilleure manière de connaître. Vous l'exercez tous les jours de votre vie, à tout instant, et là où elle paraît le plus évidemment, là où sa puissance éclate surtout, c'est dans la lutte de la passion avec le devoir, et quand l'intérêt propre se débat contre la justice et résiste à la loi. Nous n'avons que trop souvent l'occasion dans notre existence actuelle, de subir cette triste épreuve, et alors il n'y a personne de nous, personne portant encore un cœur d'homme dans sa poitrine, qui ne sente d'une expérience intime et irréfragable, qu'il peut choisir entre le bien et le mal, qu'il a le pouvoir d'adopter l'un ou l'autre, d'écouter sa passion et de la satisfaire malgré la loi, ou au contraire de se refuser à l'entraînement du désir et d'accomplir le devoir. Il n'y a personne qui ne sente qu'au fond de soi, dans les entrailles de son être, au sanctuaire de son âme, il y a quelque chose qui est lui, qui n'appartient qu'à lui ; c'est-à-dire une force propre, une énergie productrice, un mouvement spontané, par lequel il se détermine, se résout et agit.

Or, Messieurs, voilà ce qu'on appelle la liberté morale. Dans son essence et dans son idée, *elle est le pouvoir d'agir par soi-même*. Je dis *par soi-même*, et non *de soi-même, per se* et non *ex se*. Dieu seul agit *de lui-même, ex se*, parce qu'il est la source de l'Etre et le principe de la vie ; parce que n'ayant reçu son existence et sa force de personne, il est pleinement et souverainement indépendant.

Mais l'homme est une créature, et par cela même il a reçu d'un autre tout ce qu'il est et tout ce qu'il a ; et cependant, quoique dépendant dans son fond et par sa nature, en tant que créature spirituelle, douée de volonté et d'intelligence et faite à l'image de son auteur, il a la puissance et la faculté d'agir par lui-même, *per se, motu proprio*, d'un mouvement propre, original, et qui ne ressort que de lui.

Je dis que c'est là ce qui constitue sa liberté. Et cette puissance, qui lui est propre, doit être exempte dans ses actes de toute violence extérieure, liberté de co-action. Elle doit être exempte aussi, dans sa détermination, de toute nécessité interne; provenant de notre nature, et que nous ne pouvons refuser sans compromettre notre existence : liberté d'indifférence.

Or, si la liberté consiste à agir par soi-même, sans coaction externe, sans co-action interne, sans une violence du dehors, qui part d'un autre que nous,

Digitized by Google

sans une nécessité naturelle, imposée par le fait même de notre création et par la volonté créatrice; il suit qu'elle a sa racine en nous-même, dans ce qui fait notre *moi*, notre personne, qu'elle est dans son mouvement spontané, se déterminant lui-même par notre propre activité. Donc l'Etre, qui peut agir ainsi, originalement, *motu proprio*, par lui, sans être entraîné par le dedans ni par le dehors, a en lui-même la raison de son acte; ou autrement la raison de son acte est dans sa raison même. Donc la liberté ne peut exister que dans un être raisonnable, c'est-à-dire qui porte dans sa propre raison le principe de ses actes. Car si l'acte libre est indépendant de la co-action externe et de la nécessité interne, il ne peut plus prendre son origine et sa vie que dans la force même de celui qui l'exerce, force propre, originale et toute personnelle. La liberté est donc essentielle à l'être spirituel, intelligent, raisonnable. Elle le caractérise et le distingue parfaitement de l'être matériel, sans intelligence, sans raison; et par conséquent *inerte* ou sans mouvement propre; en d'autres termes, la *liberté de l'esprit* est opposée à l'*inertie* de la matière. La matière n'a pas en elle-même le principe de son activité, la raison de ses mouvements; elle reçoit du dehors, ou de la nécessité de la nature, tout ce qu'elle est et tout ce qu'elle fait, tandis que l'être spirituel, tout en recevant d'un autre tout ce qui le constitue, a cependant la puissance d'agir par lui-même et avec la conscience de ce qu'il veut faire.

Suivons l'enchaînement des idées; si l'être raisonnable est le seul qui soit libre, ou plutôt si l'être libre est essentiellement raisonnable, il suit que le propre de l'être libre est d'agir rationnellement en tant qu'il agit librement, ou autrement, qu'il n'y a d'acte libre que les actes rationnels; en d'autres termes, l'être qui agit librement a pour motif de son activité la fin de l'acte même et les moyens les plus propres à l'atteindre. Or, la vue de la fin de l'acte et des moyens les plus convenables fait la règle de l'action, et la règle de l'action de l'être raisonnable est la loi; donc il n'y a pas d'exercice de liberté sans la loi, donc la loi est la première condition de tout acte libre; là où il n'y a point de loi, il n'y a point de liberté.

Poursuivons. Si la loi est la condition fondamentale de la liberté, il suit que l'acte de liberté ne peut avoir lieu si la loi n'est pas connue; or, la loi est connue par l'intelligence qui voit la fin de l'action et discerne les moyens les plus propres à l'atteindre; donc, il faut pour qu'il y ait exercice de liberté un certain développement, une certaine capacité de raison. Là où cette capacité manque, la liberté ne peut passer en acte, car la loi n'est pas connue; dès lors la règle manque à l'action et la condition principale de la liberté lui est soustraite.

Mais ce n'est pas tout, outre cette capacité de raison nécessaire pour reconnaître la loi, pour juger que l'action est conforme à la loi, pour appliquer la loi aux actes divers, il faut encore une puisssnce, une force qui réalise le jugement de la raison, exécute ce qu'elle a trouvé convenable. Car, nous savons tous, par notre propre expérience, qu'il ne suffit pas de connaître ce qui est bien pour le faire; souvent nsus savons ce qui est juste, ce que le devoir réclame, et nous ne l'accomplissons pas; et dans chacun de nous se réalise tous

Digitized by Google

les jours cette parole de saint Paul: Je fais le mal que je hais, et je ne fais pas le bien que j'aime. Trop souvent nous sommes divisés en nous-même, et notre volonté lutte avec notre intelligence, avec notre conscience. Ah! de la bonne volonté, qui est-ce qui n'en a pas, au moins dans certains moments? car nous sommes faits pour le bien; notre vraie nature nous y porte, notre conscience nous y invite; mais il y a en nous autre chose qui s'y oppose; la concupiscence, foyer de tous les désirs déréglés, de toutes les passions désordonnées; l'égoïsme, fruit du péché, qui est le principe de tous les mauvais instincts, de tous les penchants vicieux. Il faut donc une certaine force de volonté pour dominer et vaincre les tentations du mal, pour résister à l'entraînement des sens et de la passion, pour triompher de la concupiscence, afin d'exécuter le bien reconnu et d'accomplir la loi.

La liberté morale a donc ses conditions. L'homme là possède en puissance dès qu'il entre dans la vie; car elle est un élément essentiel de sa nature, et sans elle il ne serait point un homme, mais elle ne passe pas tout d'un coup en acte, il faut que les conditions de son exercice lui soient fournies, et ces conditions, vous le voyez, c'est d'un côté la capacité de la raison et de l'autre l'énergie de la volonté. Voilà pourquoi, avant l'âge de raison, les enfants sont déclarés par l'Eglise incapables de pécher. Ils n'ont pas encore assez d'intelligence pour comprendre la loi, ils n'ont pas encore assez de volonté pour se dominer eux-mêmes, résister à l'entraînement des sens et repousser les assauts du mal. C'est une innocence d'ignorance et de faiblesse, ils sont encore moralement incapables du mal comme du bien.

Maintenant, Messieurs, appliquons ces considérations à la liberté politique, et sous d'autres formes nous trouverons exactement la même chose. Je vous parlerai, Messieurs, avec simplicité, avec sincérité. Libre au milieu des partis, je n'ai point d'arrière-pensée; chrétien, catholique, ministre de l'Eglise, aimant passionnément la liberté, comme l'Eglise l'entend, je voudrais vous la faire comprendre comme je la comprends, vous la faire aimer comme je l'aime; je viens ici avec l'autorisation de mon évêque pour vous communiquer mes convictions, vous faire partager mes sentiments, parce que je les crois vrais et conformes à l'Evangile. Je vous dirai donc naïvement, dans la question grave qui nous occupe, ce que je crois, ce que je vois, ce que je sens, et j'espère, vous le faire croire, voir et sentir avec moi.

La liberté politique n'est pas autre chose que la liberté morale des peuples, la liberté de l'homme-peuple; car les peuples sont des hommes; un peuple est uu homme collectif, et sa force est d'être comme un seul homme, de n'avoir dans sa vie de peuple qu'une âme et qu'une volonté. Les individus qui le composent doivent être comme les membres d'un même corps, les organes d'une même vie animés tous d'une même énergie, modifiée dans chacun en raison de sa position et de ses fonctions, et tendant tous en des manières diverses à une seule fin, l'intérêt bien entendu et la gloire véritable de la nation.

Or, si la liberté politique est la liberté morale d'un peuple, la nature de la iberté morale et ses conditions essentielles doivent s'y retrouver. Ainsi, nous pouvons définir la liberté politique comme la liberté morale : le *pouvoir d'a-*

Digitized by Google

gir par soi-même, *motu proprio*, c'est-à-dire la faculté de prendre part au gouvernement ou à la direction de la chose publique par un acte propre à chaque membre de la société, soit pleinement, soit avec mesure, suivant les circonstances; mais toujours, pour qu'il y ait liberté, il faut une participation sérieuse, au moins par le consentement, à la chose commune. La liberté politique peut exister à tel ou tel degré, et comment pourrait-elle être partout pleine et entière? Rappelez-vous qu'à son exercice il y a des conditions de capacité; rappelez-vous que pour la liberté morale il faut un certain développement de raison; que pour produire un acte moral, il faut une certaine énergie de volonté, que les enfants, avant l'âge de raison, ne possèdent pas. Pour agir *motu proprio* dans la vie politique comme dans la vie individuuelle, il faut aussi être exempt de la co-action extérieure ou violence qui vienne du dehors. Il faut que l'indépendance nationale vis-à-vis des autres nations soit assurée, et que le peuple n'ait rien à craindre de l'invasion ni de l'influence de l'étranger; il faut, en un mot, qu'il soit libre de toute co-action extérieure.

Mais cela ne suffit pas; il faut encore qu'il soit exempt de toute nécessité interne qui pourrait le dominer et l'opprimer. Il faut qu'il n'y ait rien dans sa constitution, dans ses antécédents, dans la tradition des droits acquis, qui enchaîne son activité, entrave sa volonté, prévale contre son consentement et lui impose une domination nécessaire, qu'il ne puisse secouer sans compromettre son existence.

Or, s'il est dans ces conditions, indépendant par le dehors, n'étant soumis à aucune nécessité au dedans, il est dans les conditions de la vraie liberté. Mais, ici, prenons garde, nous avons vu que l'acte libre doit être spirituel, intelligent, justement parce qu'il est exempt de la co-action externe et de la nécessité interne, et qu'ainsi il a sa raison, son unique raison dans la raison même de l'agent. Ainsi, des peuples libres, ainsi, des citoyens vraiment libres, la raison de leurs actes doit être, et être uniquement dans leur raison même, ou autrement, tous les actes politiques qui s'accomplissent chez le peuple libre doivent avoir pour règle la fin de la société ou son intérêt bien entendu et les moyens les plus propres à atteindre cette fin dernière. Alors vous avez des actes libres, intelligents, bien compris, doués de moralité, et la pratique est vraie parce qu'elle est rationnelle, spirituelle, s'exerçant à la manière des intelligences, c'est-à-dire avec la vue claire de la fin de son acte et le discernement des moyens les plus convenables. A cette condition seulement l'acte politique est raisonnable, parce qu'avec cette condition et par elle la liberté politique a une règle, et cette règle est ce qu'on appelle la loi, loi fondamentale, loi principe de la société, expression de sa fin dernière, où doit être formulé nettement et clairement tout ce qui est essentiel à la constitution, au développement et à la conservation du peuple, tout ce qui concerne la chose commune et l'intérêt de tous. Que cette loi soit écrite ou non, qu'elle s'appelle charte ou autrement, peu importe, pourvu qu'elle soit exécutée, pourvu qu'elle anime et dirige la vie publique. La chose essentielle, pour que la liberté existe, c'est que l'acte politique soit réglé par la loi principale qui pose le fondement de la société, en faisant tout converger vers sa fin dernière, et par

Digitized by Google

les lois secondaires qui appliquent en détail et dans la pratique les moyens nécessaires à cette fin.

Or, si dans une société libre tout doit être réglé par la loi, si tout doit se faire conformément à la loi, il suit que tous ceux qui y vivent et qui veulent y agir politiquement doivent être capables de comprendre la loi. Ils ne doivent plus être des mineurs, des enfants par l'intelligence et par la volonté, ils doivent être arrivés à l'âge de la raison politique. Donc, pour exercer la liberté politique, il faut une certaine capacité de raison, il faut l'intelligence de la chose publique et de tout ce qui s'y rapporte; par conséquent, une certaine instruction, une certaine éducation, quelque expérience de la vie publique, une connaissance au moins pratique des intérêts généraux et des besoins du pays. Je ne puis comprendre la liberté autrement. La liberté sans intelligence, sans connaissance, par conséquent sans règle et sans loi, c'est le désordre, c'est la licence, c'est l'anarchie, c'est le despotisme. La liberté raisonnable, intelligente, qui, comme la liberté morale, sait ce qu'elle veut, parce qu'elle veut la fin dernière de son acte et les moyens propres à l'atteindre, voilà la vraie liberté.

Il faut une certaine mesure d'intelligence pour exercer la liberté politique, comme il faut une certaine mesure de raison pour exercer la liberté morale. Mais il y a une seconde condition. Au discernement de ce qu'il y a à faire, à la raison qui juge, il faut joindre la volonté qui exécute. Et dans la vie politique comme dans la vie privée, il arrive trop souvent qu'on parle bien, qu'on pense bien, qu'on sent mieux encore et qu'on agit mal. Là aussi, et peut-être plus qu'ailleurs, on n'a pas toujours le courage de ses convictions, et la conscience est vaincue trop souvent par l'intérêt; or, dans la vie politique, l'intérêt général est la loi principe, la règle souveraine, c'est l'âme de la conscience politique.

Tout citoyen qui prend part à la chose publique doit donc user de sa liberté dans l'intérêt de tous et pour la fin commune de la société, et si son intérêt privé se trouve en opposition avec l'intérêt général, son devoir de citoyen libre est de sacrifier la partie au tout, le particulier au général, l'individu à la société. Mais, pour cela, il faut la force du désintéressement, le courage de l'abnégation propre, la volonté généreuse du devoir, du bien avant tout, malgré tout et quoiqu'il advienne. C'est là ce qui fait le vrai patriotisme. Cette vertu, Messieurs, n'est pas facile à pratiquer; elle vit de luttes, de privations et de sacrifices; elle suppose une raison forte, unie à une forte volonté; elle suppose un cœur généreux, une âme honnête, qui préfère à tout la justice et la vérité, sait maintenir ses passions et refouler l'égoïsme devant le bien public et pour l'accomplissement de la loi. C'est ce qui n'est pas assez compris de nos jours, où l'on parle tant de liberté sans savoir en quoi elle consiste, où on réclame le patriotisme sans en connaître les conditions véritables. On veut être libre politiquement, et on ne sait pas même l'être moralement. On parle de liberté, et on ne sait pas préférer l'intérêt public à l'intérêt privé; on ne peut pas résister à ses passions devant la loi et pour le maintien de la loi. On veut prendre part aux affaires du pays, mais c'est pour les exploiter à son

Digitized by Google

profit. On veut avoir la main dans la fortune publique pour faire ou refaire sa propre fortune. On veut de l'or, de la puissance, des jouissances, tous les biens de ce monde, et avec cela on veut être un grand citoyen !

Non, Messieurs, les choses ne vont pas ainsi. On ne peut pas concilier ce qui est inconciliable : l'égoïsme et le désintéressement, l'amour de soi et le patriotisme, et partout où cette prétention se montre, la conscience publique et le bon sens des hommes en font justice. Il faut à la liberté politique de la raison et de la volonté. Il faut que la volonté soit éclairée par la raison, et que la raison soit poussée à la pratique par l'énergie de la volonté. Ainsi s'accomplissent les grandes choses, et l'exercice de la vraie liberté politique est une des plus grandes choses qui soient au monde.

Après ces explications, vous comprendrez facilement pourquoi la parole joue un si grand rôle dans les sociétés libres, c'est que la parole est l'instrument de la pensée; la parole est le glaive de l'esprit, et les esprits ne doivent employer que des armes spirituelles. C'est par la parole seule qu'ils doivent s'entendre ou se combattre. Or, rappelez-vous ce que nous avons dit tout à l'heure : l'essence de la liberté est d'être exempte de toute co-action du dehors, de toute nécessité interne. Elle se décide par un mouvement propre, qui vient de la raison. La liberté est essentielle à l'esprit, comme l'inertie est essentielle à la matière. Donc, si vous faites intervenir la matière, c'est-à-dire la force du corps, la violence physique, vous violez la liberté de l'esprit, vous tuez la vraie liberté. Employer la force pour faire vouloir des êtres intelligents, c'est dégrader l'homme, c'est en faire un animal, une chose, une matière. Pour entraîner légitimement des volontés, il faut les éclairer, les convaincre, les persuader, et c'est le rôle de la parole. Elle est l'âme des sociétés libres, où la délibération et la discussion doivent décider de tout ; la délibération est l'acte même de la liberté, ou la liberté en acte. Elle doit être toute morale, toute intellectuelle. Elle doit tirer toute sa force, toute sa puissance de l'ordre spirituel, des choses intelligibles, de la vérité, de la science, de la justice de la loi, du bien, de la vertu. Ah ! prenez garde que la violence n'entre jamais dans ce sanctuaire. La matière est faite pour obéir à l'esprit, pour exécuter ses ordres ; elle n'a rien à voir dans la délibération, dans la décision, car elle est aveugle. Là doit régner exclusivement la lumière de la vérité. L'esprit doit agir sur l'esprit, l'âme sur l'âme, et la puissance de la parole seule doit amener le succès et donner la victoire.

Par là la liberté vraie se distingue nettement de la fausse liberté. La vraie liberté, intelligente et morale, n'emploie que des moyens moraux et intellectuels ; elle s'efforce d'éclairer les esprits, de convaincre la raison, de toucher le cœur, de persuader les volontés. Elle respecte profondément la liberté de l'homme, et quand elle veut l'entraîner à son avis ou la convertir à sa pensée, elle tâche de gagner son assentiment, son consentement par les ressources du discours, par la force de la parole. La fausse liberté, au contraire, appelle toujours à son aide la co-action extérieure, la force matérielle, la violence brutale. Elle ne se donne pas la peine de chercher à convaincre quand elle se croit la plus forte, ou si elle essaie de persuader et qu'on lui résiste, elle s'in-

Digitized by Google

digne bientôt contre l'obstacle et tue les hommes dont elle ne peut détruire les convictions. Mais on ne tue pas la vérité avec les hommes. Elle subsiste impérissable, toujours vivante et protestant toujours contre ce qui l'opprime. Mettre ainsi la force à la place du droit et la matière au-dessus de l'esprit, je dis que c'est un crime de lèse-intelligence, de lèse-humanité. Ce n'est pas ainsi qu'on traite un être intelligent. L'homme-esprit a le droit qu'on discute avec lui. S'il est ignorant, il faut l'instruire ; s'il est dans l'erreur, le redresser ; s'il est aveuglé par la passion ou obscurci par les préjugés, il faut l'éclairer, le désabuser et surtout l'émouvoir, le toucher, l'entraîner. Le consentement de sa volonté est une assez grande chose pour qu'on se donne la peine de le conquérir, el la parole seule fait ces conquêtes. Jamais on n'a établi une vérité par la force ; les moyens violents provoquent les violentes réactions, et ainsi rien ne se fonde sur un terrain toujours bouleversé, où le lendemain va détruire ce que la veille a établi.

Comment la liberté politique, telle que nous venons de l'expliquer, s'organise-t-elle ? Vous n'attendez pas, Messieurs, que je vous l'explique. Ce n'est point le lieu, ce n'est point le moment ; et d'ailleurs, le mode de cette organisation importe peu à notre question. C'est l'objet des hommes politiques, et le philosophe lui-même n'a pas à s'en occuper. Une chose nous suffit en ce moment, c'est que l'idée de la vraie liberté soit comprise, afin qu'elle soit réalisée. Rien de plus simple que cette idée. L'homme politique ou le citoyen doit agir par lui-même dans sa vie publique, comme l'homme privé, l'individu doit agir par lui-même dans sa vie morale ; la liberté, d'un côté comme de l'autre, est tout entière dans le *motu proprio*, et c'est ce qui se fait dans les sociétés libres par la part sérieuse que tous les hommes capables doivent prendre à la direction de la chose commune. Comment cette participation leur sera-t-elle accordée ? pleinement ou avec mesure ? dans quelle proportion ? Toutes ces questions ne me regardent pas. Je dis seulement que la liberté politique existe là où cette participation est réelle et vraiment exercée. Je dis que si le peuple tout entier gouverne lui-même ses affaires, il aura la liberté dans toute sa plénitude, ce sera la démocratie absolue. Les choses en iront-elles mieux et le peuple en sera-t-il plus fort, plus heureux ? Je ne le sais pas et ne cherche point à le savoir maintenant ; je constate seulement qu'il y a eu et qu'il peut y avoir des démocraties absolues dans le monde. Quand cette participation est mesurée, limitée, la liberté est proportionnelle, mais elle existe, et elle existe encore, quand elle est exercée indirectement, par des représentants ; car mon représentant, c'est moi-même, puisque je lui ai donné le pouvoir de consentir en mon nom. Puis, pour que cette liberté ne soit pas un vain nom, pour que l'idée devienne une réalité, chaque membre du corps politique doit participer à la vie de ce corps, et comme tous les organes dans un être vivant ont une fonction à remplir, et contribuent par leur action privée aux fonctions les plus générales de l'organisme, et en définitive à l'action commune de la vie dans l'ensemble, ainsi les citoyens d'un Etat libre doivent coopérer par leur acte propre aux grandes fonctions de l'organisme politique et au mouvement commun de la vie sociale.

Digitized by Google

Ainsi, la fonction la plus importante du corps politique est la formation de la loi. Donc, là où il y a liberté, les citoyens doivent participer directement ou indirectement à la législation. Car l'homme libre doit consentir, doit accepter volontairement la loi qu'il observe. Mais ici rappelons-nous une chose; c'est que l'exercice de l'acte suppose une certaine capacité de raison et de volonté. Il y a donc une limitation, une restriction nécessaire, car, à coup sûr, on n'entend pas admettre au gouvernement de la société des enfants ni des insensés. Pour conduire les autres, il faut d'abord savoir se conduire soi-même. Il y aura donc toujours à l'exercice de la liberté une condition de capacité.

Le gouvernement est l'application de la loi fondamentale et de ses lois organiques à la direction des affaires communes. Là aussi, s'il y a liberté, le citoyen doit avoir sa part d'action, d'influence, tantôt d'une manière, tantôt d'une autre; par l'élection directe, indirecte ou autrement; je n'ai pas à vous exposer les mille formes possibles de gouvernement. Je dis seulement que le citoyen libre a quelque chose à mettre dans cette balance.

Rien de plus grave pour la société que l'administration de sa fortune. Elle se compose de toutes les fortunes particulières, et le trésor public s'alimente à toutes les sources de la richesse privée. Un pays libre ne peut être imposé sans le consentement de ceux qui paient, et ainsi un des droits essentiels de la liberté politique est la votation des subsides.

La distribution de la justice intéresse à un haut point l'existence morale de l'État. Le citoyen doit aussi y prendre part, parce qu'elle décide de la vie, de l'honneur, de la propriété et des droits de tous. Il faut que chacun soit jugé, autant qu'il est possible, par ses pairs. C'est une garantie de sympathies et d'impartialité, chacun ne voulant pas faire aux autres ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui fît. Cette participation à la haute fonction de rendre la justice s'exerce par le jury.

La conservation de l'ordre public, la protection des personnes et des biens, importe infiniment à la société et à tous ses membres; c'est une des choses les plus graves de la vie politique, une des fonctions les plus essentielles de l'organisme social, et c'est pourquoi, là où la liberté existe, tous les citoyens doivent coopérer à la force publique, qui assure l'ordre et la paix de l'intérieur; c'est ce qui se fait chez tous les peuples libres par une garde civique.

Enfin, pour ne pas entrer dans des détails qui nous éloigneraient du but de ce discours, nous dirons, en résumé, que, dans une société libre, chaque membre capable devant prendre part aux affaires publiques, a, par cela même, le droit de connaître l'état des choses, et au besoin, de dire son avis; c'est ce qui arrive par la publicité, qui donne à chacun la possibilité de tout connaître et d'apporter sa part d'expérience et de conseil à la chose commune. Puis, la loi étant pour tous, et tous contribuant à la former, tous aussi sont égaux devant elle, pouvant avoir part aux bénéfices de l'association, comme ils participent à ses charges, tous étant admissibles à tous les emplois, en raison du mérite et de la capacité.

Telle est, je crois, l'idée vraie de la liberté politique.

Avant de terminer, je me pose cette question, que sans doute vous vous êtes

Digitized by Google

déjà faite à vous-mêmes, plus d'une fois, dans vos méditations solitaires. Je me demande si la liberté politique est une garantie de bonheur pour les peuples qui en jouissent. A cela je réponds qu'il en est de la liberté politique comme de la liberté morale. La liberté morale est-elle une garantie de bonheur pour celui qui l'exerce? Oui et non, selon l'usage qu'il en fait. Nous recueillons ce que nous avons semé, et il nous sera rendu en raison de ce que nous aurons fait; c'est la loi de l'éternelle justice, de l'imprescriptible équité; nous serons jugés par nos œuvres, et les conséquences de nos actes nous reviendront certainement, sinon déjà sur cette terre, au moins dans un autre monde, et même déjà dès cette vie, on est puni presque toujours par où l'on a péché. Donc, si un peuple abuse de sa liberté pour commettre l'injustice et faire le mal, il en sera puni, comme l'individu qui abuse de sa liberté morale, et ainsi la liberté, dans ces deux cas, devient par l'abus une source de malheurs, car la liberté en elle-même n'est qu'un instrument, une arme qui tue ou sauve, qui n'est en soi ni innocente ni criminelle, mais qui devient l'une ou l'autre par l'usage qu'on en fait. Donc, il y a encore d'autres conditions pour qu'elle fasse le bonheur des peuples. Il faut que ces peuples soient capables de l'exercer moralement, c'est-à-dire qu'ils aient de l'instruction et de la conscience; il faut qu'ils aient assez de volonté pour les accomplir. Il en est de l'arbre de la liberté comme de l'arbre de la science, l'un et l'autre portent des fruits de vie ou de mort, les fruits du bien ou du mal. Certes, la science en elle-même est belle, admirable. Elle fait la force et la gloire de l'intelligence en l'unissant à la vérité. Car elle est l'intention et la reproduction du vrai dans notre esprit, qui vit et grandit dans la lumière de la vérité. Mais si à cet esprit éclairé se joint une volonté perverse; si le cœur, dominé par les mauvaises passions, esclave de penchants vicieux, n'a que des tendances basses, des mouvements désordonnés, des affections déréglées, la volonté, aveuglée par les ténèbres du cœur, entraînée par ses mauvais instincts, pervertira tous ses moyens d'agir, tournera au mal toutes les ressources du bien, et ainsi, plus elle sera intelligente, plus elle deviendra dangereuse; plus elle aura de connaissances, et mieux elle saura faire le mal; en lui donnant de l'instruction, vous lui mettrez entre les mains une arme funeste, dont elle usera pour sa ruine et celle de beaucoup d'autres; ainsi, ne croyez pas que pour rendre le peuple plus heureux il suffise de lui apprendre à lire. La connaissance est bonne, sans doute, mais à la condition qu'elle sera bien employée. Elle est un don funeste sans cette garantie. Il faut donc commencer par rendre les hommes meilleurs, par les moraliser, en leur apprenant ce que c'est que le bien et le mal; à connaître et à respecter le devoir, à observer la loi, à aimer la vertu. Il faut surtout, par l'éducation chrétienne, leur donner le sens et le goût de la justice, développer en eux de nobles instincts et leur inspirer de hautes et généreuses tendances. Ainsi préparés, vous pourrez les instruire sans crainte; la science ne sera plus dangereuse; elle deviendra au contraire un instrument efficace du bien. Mais si vous la jetez dans une âme dépravée, vous la rendrez plus mauvaise encore, et vous rendez à la société un triste service.

A cette réponse nous pouvons encore ajouter une chose, c'est que la ques-

tion de la vie actuelle, pour les peuples comme pour les individus, n'est pas précisément une question de bonheur. Nous ne sommes pas sur la terre, Messieurs, pour nous y divertir et pour jouir, nous y sommes pour subir une épreuve périlleuse, et c'est justement par la liberté que cette épreuve s'accomplit. Car, par notre liberté, nous devons choisir entre le bien et le mal, entre Dieu et son ennemi. Par notre liberté nous devons combattre le mal sous toutes les formes et coopérer au triomphe du bien. Donc, la liberté morale ou politique est un combat, une guerre, *militia est vita hominis super terram.* Dès que nous commençons à exercer la liberté morale, nous entrons dans la lutte. Placés entre les termes contraires qui se disputent l'assentiment de notre volonté, il faut se donner à l'un ou à l'autre, et l'un et l'autre nous attirent par des rapports mystérieux avec les éléments de notre existence, ils se combattent en nous, nous mettent en guerre avec nous-même, et de là la vie inquiète, douloureuse, agitée de tout homme qui exerce sa liberté. Les peuples ne leur échappent pas plus que les individus. La liberté politique est une guerre continuelle contre les mauvaises passions, elle a toujours à défendre l'intérêt général contre l'intérêt particulier, la chose publique contre l'égoïsme individuel, l'unité de l'État contre les tendances des partis et les ambitions des individus. C'est un champ de bataille de tous les jours, où le combat se renouvelle sans cesse et qui impose à tous ceux qui y prennent part comme soldats de la noble cause de sa liberté des devoirs multipliés, un courage persévérant et de grands sacrifices. Oui, l'enfant sans raison peut être plus heureux, c'est-à-dire plus tranquille et jouissant davantage des douceurs de la vie, que celui où la raison commence à poindre et qui se dispute dans sa conscience avec la loi, et est partagé entre le bien et le mal. Le mineur soigné dans sa famille par les affections qui l'entourent, et qui reçoit tout ce qui lui est nécessaire et même agréable sans avoir à s'inquiéter de rien, ne semble-t-il pas plus heureux qu'après son émancipation, où, maître de sa chose et l'administrant à son gré, il aura le souci et l'ennui de ses affaires. S'il s'agissait uniquement de bonheur, c'est-à-dire de jouissance tranquille, la question ne serait pas douteuse. La liberté avec ses agitations, ses luttes et ses sollicitudes, n'est pas favorable à la paix de l'existence. Mais s'il s'agit de dignité humaine, s'il s'agit du développement de l'humanité, du déploiement de ses forces, de ses facultés, de sa grandeur, de sa noblesse et du succès de la grande épreuve à laquelle l'homme est soumis ici-bas, alors nous devons dire quoi qu'il advienne de la jouissance et du bonheur, il faut que les enfants cessent de l'être pour devenir adultes, pour devenir hommes et agir comme des hommes, avec toutes les prérogatives et tous les inconvénients de la liberté. On peut appliquer au genre humain cette devise d'un peuple généreux : *Malo periculosam libertatem, quam tranquillam servitutem.*

Une autre question se présente encore. Tous les peuples peuvent-ils parvenir à la liberté politique? C'est demander si tous les hommes qui naissent arriveront à l'âge adulte. Combien ne sont pas viables et meurent avant le temps! combien vont jusqu'à la porte de la jeunesse et n'y entrent pas! beaucoup touchent à l'âge mûr et n'en franchissent point les limites; c'est le

moindre nombre qui vieillit; bien peu vont au bout de la carrière. Ainsi des peuples. Il y en a qui, par leur constitution, ne peuvent pas vivre; la manière dont ils ont été formés exclut les conditions de l'existence jusqu'à l'âge adulte. Il y en a qui, comme certains individus, sont faibles de corps, d'esprit et de volonté toute leur vie. Il y a des hommes toujours jeunes par le caractère; il y a aussi des peuples toujours jeunes par leur tempérament; il y en a même qui sont toujours enfants. Il faut donc ici distinguer : non, la liberté politique n'est pas de tous les temps, de toutes les époques, ni pour tous les peuples, comme la liberté morale n'est pas pour tous les âges; et bien que tous les peuples, en tant que peuples, soient appelés à la liberté politique, qui est le privilége de l'âge adulte des nations, comme tous les enfants sont appelés à la liberté morale en grandissant, en devenant hommes, cependant tous n'y arriveront pas. Beaucoup meurent avant le temps, d'autres restent dans une longue enfance, plus heureuse peut-être que l'état de liberté, et qui les rend incapables de la comprendre et de l'exercer. Vous concevez par là pourquoi la propagande en fait de liberté politique est dangereuse quand elle est inintelligente et passionnée, et c'est encore un des caractères qui distinguent la liberté véritable de la fausse liberté. Cette dernière veut s'imposer aux autres à tout prix; elle emploie la violence au défaut de la persuasion, les armes en place des idées; dans son enthousiasme aveugle, dans son brutal prosélytisme, elle veut forcer à être libres à sa manière les nations qui n'ont ni le besoin, ni l'intelligence, ni la force de la liberté.

Messieurs, avouons-le pour notre instruction, pour l'instruction de tous les peuples, nous avons commis cette faute dans notre grande révolution, et nous en avons porté la peine. Dans notre amour aveugle de la liberté, qui a été jusqu'à la fureur, nous ne l'avons point vue comme elle est en elle-même, dans sa dignité spirituelle, dans sa beauté toute morale; nous l'avons vue et faite comme notre passion l'a imaginée, et, il faut bien le dire, nous l'avons défigurée, dégradée. On a voulu l'établir par la force, et on n'a réussi qu'à faire régner la terreur. On a déshonoré son nom par toutes les iniquités, par toutes les horreurs; on a crié : La liberté ou la mort! et on a donné la mort à tous ceux qui n'ont pas voulu d'une telle liberté! Messieurs, je le dis ici à la face du monde, à la face des partis et des passions, et avec toute la liberté du ministre de Jésus-Christ, qui doit dire la vérité aux peuples comme aux rois, les violences de notre liberté sont notre honte, la honte de ceux qui les ont commises, la honte de ceux qui les ont tolérées; mais ce qui, peut-être, est plus honteux encore, c'est ce qui se passe aujourd'hui, l'apologie du crime, la réhabilitation des plus grands criminels, et cette espèce d'apothéose, avec les hosanna du triomphe, les alleluia de la résurrection, de l'époque la plus lamentable, la plus abominable de notre histoire. Non, ce ne sont pas là les voies de Dieu; ce sont les voies des hommes, des hommes de crime et de sang, et je le dis bien haut dans cette chaire de vérité, pour rassurer la conscience publique et redresser le sens moral égaré. Voilà pourquoi notre grande œuvre a si mal réussi; car tous les efforts, toutes les agitations, toutes les convulsions de la France pour fonder sa liberté ont abouti au despotisme;

Digitized by Google

despotisme glorieux, sans doute, et qui valait mieux que l'anarchie, mais enfin despotisme, c'est-à-dire l'antipode de la liberté.

Et au dehors, autour de nous, qu'avons-nous fait? Nous n'avons pas été plus sages. La même fureur nous a encore emportés. Nous avons cru que tout nous était permis au nom de la liberté. Nous n'avons rien respecté de ce qui nous gênait. Nous avons imposé aux peuples nos opinions, nos systèmes, nos institutions, nos sentiments, notre enthousiasme; nous avons voulu les forcer à être libres, et savez-vous ce que nous leur avons donné? la conquête et l'oppression qu'ils nous ont rendues.

Et voilà comment la justice de Dieu s'accomplit! Nous n'avons réussi ni d'un côté ni de l'autre, parce que nos moyens étaient mauvais, parce qu'on ne fonde ni la liberté ni la vérité avec la violence, parce qu'il n'est jamais permis de faire un mal pour obtenir un bien. Oui, sans doute, et ce nous est une consolation de le dire, au milieu de toutes ces fautes, de grandes choses ont été faites et subsistent. De grandes vertus ont éclaté, de grands courages se sont manifesté dans les vainqueurs et dans les vaincus; car c'est le malheur des révolutions, qu'il y ait au sein de la même patrie des vainqueurs et des vaincus! Mais tout ce qui est juste, tout ce qui est vrai, tout ce qui est bien eût été accompli, et mieux encore, par les voies pacifiques de la Providence, si les hommes eussent laissé faire la providence de Dieu. Les crimes de notre révolution, les violences de nos conquêtes, toutes les horreurs dont nous avons effrayé la terre n'étaient pas nécessaires à l'affranchissement du monde. L'esprit de l'Evangile, qui l'avait préparé depuis des siècles, aurait bien su le consommer, comme il fait toutes choses, avec douceur et force, *omnia fortiter et suaviter*. Cependant, Dieu a eu pitié de nous dans nos égarements et malgré nos fautes; il nous a menés vers le but au milieu de nos agitations insensées, que nous avons dû expier, que nous expions encore, et que nous expierons longtemps; il a fait sortir le bien du mal, et c'est là qu'éclatent toujours le plus magnifiquement sa puissance, sa miséricorde et sa bonté.

SERMON

POUR LE JOUR DE LA TOUSSAINT.

SUR LE CULTE DES SAINTS.

> *Post hæc vidi turbam magnam, quam dinumerare nemo poterat, ex omnibus gentibus, et tribubus, et populis, et linguis.* (En l'Apocalipse de S. JEAN, ch. 7.)

Quelle est, mes frères, cette multitude innombrable qu'a vue l'illustre et saint vieillard de Pathmos? Saint Jean, plongé déjà, quoique vivant et mortel, dans les immortelles splendeurs de la cité céleste, en contemplait avec

Digitized by Google

une pieuse curiosité les heureux habitants; et c'est à eux, c'est aux saints du ciel qu'il fait allusion dans les paroles de mon texte. Voyez sous quels traits caractéristiques il nous les peint : Ils sont rassemblés, dit-il, de toutes les nations, de toutes les langues, de toutes les tribus, de tous les âges. Ils sont revêtus de robes blanches, parce qu'il ne reste en eux aucun vestige de la contagion du péché; ils environnent le trône de Dieu, parce qu'ils sont admis à jouir éternellement de sa divine essence; ils ont en main des vases d'or pleins de parfums, parce que les prières qu'ils adressent pour nous au Seigneur lui sont toujours agréables. Oh! que cette sainte et nouvelle Jérusalem est auguste et éclatante! Essayons aujourd'hui d'en franchir le seuil, chrétiens bien-aimés. L'Eglise nous y convie. Venons avec respect baiser la poussière des sacrés parvis où retentit l'*alleluia* éternel. Infortunés pécheurs que nous sommes, ne craignons pas de nous présenter devant nos frères qui ont abordé déjà aux rivages de la bienheureuse immortalité, tandis que nous, pauvres passagers errants sur la mer du monde, nous avons encore à maintenir notre barque contre la fureur des vents et le courroux des flots. Félicitons-les, ces saints amis de Dieu, de leur bonheur, de leurs triomphes, et en déposant à leurs pieds l'hommage de nos vénérations, peut-être que nous nous les rendrons favorables et que nous mériterons leur puissante intercession. Dans ce dessein, je veux aujourd'hui vous parler du culte des saints. Je vous montrerai que c'est un culte, tout à la fois souverainement raisonnable et éminemment consolant.

Ce sont vos intérêts que je viens traiter ici, glorieux habitants du céleste séjour. Venez donc en aide à ma faiblesse, et obtenez-moi de Dieu que les paroles que je vais prononcer ne demeurent pas sans fruit pour ceux qui m'entendent.

Tous les jours dans le monde, quand nous sommes engagés en une entreprise difficile et périlleuse, nous tâchons de trouver quelque ami, quelque protecteur généreux qui veuille bien intercéder pour nous, et recommander nos intérêts aux hommes puissants qui tiennent, pour ainsi dire, entre leurs mains l'issue heureuse ou malheureuse de nos affaires. C'est là aussi, mes frères, ce qui arrive dans l'ordre surnaturel, et le culte que nous rendons aux saints n'a pas d'autre fondement.

Les saints sont les amis de Dieu; ses serviteurs les plus dévoués, honorés de ses faveurs toutes spéciales et revêtus, en récompense de leur fidélité et de leurs mérites, d'une participation à sa puissance. Ils sont couronnés de la gloire divine, et ils puisent abondamment à la source de tous les biens. D'un autre côté, ils nous portent une tendre affection. Ils ont été comme nous voyageurs et exilés; comme nous ils ont mangé sur la terre un pain souvent trempé de leurs larmes; comme nous ils se sont assis plus d'une fois en pleurant, sur le bord du chemin, au souvenir de la céleste patrie qu'ils craignaient tant de ne pouvoir gagner. Les saints, ce sont nos frères; les saintes, ce sont nos sœurs: Le sang d'Adam a coulé dans leurs veines comme dans les nôtres; ils ont traversé les premiers nos faiblesses, nos misères, nos angoisses. Ils voudront donc nous secourir parce qu'ils sont puissants auprès de Dieu, et

Digitized by Google

qu'ayant passé par toutes les difficiles épreuves auxquelles nous sommes nous-mêmes exposés, ils nous savent plus malheureux, plus dignes de leur tendre compassion. Ainsi a pensé de tout temps l'Église de Dieu ; et c'est pour cela qu'elle s'est empressée de se lier d'intérêt avec tous les saints habitants du ciel, et de recourir à leur intercession. Saint Jérôme, au quatrième siècle de l'ère chrétienne, répondait déjà à l'hérétique vigilance qui osait s'élever contre le culte des saints : Quoi? les apôtres et les martyrs, tandis qu'ils vivaient sur la terre et qu'ils étaient encore dans l'inquiétude sur leur propre sort, ne laissaient pas de prier pour leurs frères; et nous croirions qu'étant couronnés dans le ciel, il les oublient? L'apôtre saint Paul, dans son voyage de Rome, aura pu obtenir grâce pour deux cent soixante-seize personnes menacées d'un prochain naufrage; et depuis qu'il est avec Jésus-Christ, il ne prierait pas pour ceux qui, dans toutes les régions du monde, ont reçu l'Evangile de sa bouche? »

Aussi, mes frères, voyez comment depuis dix-huit siècles l'Eglise a toujours honoré les saints. Quel respect, quelle vénération n'a-t-elle pas professé dès l'origine pour la bienheureuse vierge Marie, pour les apôtres, pour les martyrs, pour les confesseurs, pour les vierges, pour toute la cour du roi éternel des siècles? Combien de temples érigés sous leur invocation, combien de sociétés établies sous leur nom, combien de fêtes instituées pour célébrer leurs triomphes, combien d'écrits publiés pour défendre leur culte, pour annoncer leurs miracles, pour proposer l'exemple de leurs vertus? S'agit-il d'offrir pour la première fois le divin sacrifice sur un hôtel nouveau? on enchasse dans la pierre ou dans le marbre des reliques d'un saint. Si l'on consacre des pontifes et des prêtres, si l'on veut détourner les fléaux de la colère divine, attirer les bénédictions d'en haut sur les fruits de la terre, préparer le chrétien mourant au passage terrible de l'éternité, je vois encore l'Eglise recueillir les suffrages de tous les amis de Dieu, implorer leur protection, solliciter le secours de leurs prières. Quoi de plus touchant que cette voix de notre mère commune? quoi de plus instructif pour nous?

Et que l'hérésie ne vienne pas objecter qu'il n'y a qu'un médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ notre Seigneur, qui nous a tous rachetés au prix de son sang. Sans doute lui seul, selon la pensée de l'apôtre bien-aimé, est notre avocat auprès du Père, en ce sens qu'il n'a besoin que de lui-même et de ses propres mérites pour obtenir de Dieu tout ce qu'il lui demande en notre faveur. Mais les saints sont aussi nos avocats, nos intercesseurs, quoique avec cette différence essentielle, qu'ils ne peuvent prier que par Jésus-Christ, et qu'ils ne sont exaucés qu'en son nom.

L'esprit de notre foi est donc de regarder les saints comme prosternés devant le trône de l'éternel et lui faisant hommage de tout ce qu'ils ont acquis de grandeur et de sainteté. Ils tiennent à la main des couronnes; mais il les jettent aux pieds de l'agneau immolé dès le commencement, pour témoigner qu'ils ne les tiennent que de Dieu. On érige des temples qui portent leurs noms; mais ces temples sont consacrés à la gloire de Dieu, et l'Eglise entend toujours que ces lieux de prières sont la maison du Seigneur. On nous met, au

Digitized by Google

saint baptême, sous la protection des saints, on nous communique leurs noms; mais nous ne sommes régénérés que par les mérites de Jésus-Christ, et c'est Jésus-Christ seul qui nous fait enfants de Dieu. Nous nommons les saints dans les prières du sacrifice; mais c'est à Dieu seul que l'adorable victime est offerte. Nous prions les saints d'intercéder pour nous ; mais nous ne leur disons pas comme à Dieu et à Jésus-Christ : ayez pitié de nous. Nous révérons les images des saints, mais seulement à cause du rapport qu'elles ont avec les saints qu'elles représentent; « en sorte, dit le concile de Trente, que quand nous nous prosternons devant ces images, nous adorons Jésus-Christ et nous honorons les saints dont ces figures rappellent le vivant souvenir. » Nous recueillons avec respect les reliques des saints; mais ce n'est que parce qu'ils ont été durant leur vie les temples du saint Esprit, et que leurs corps ayant reçu, par leur fréquente et étroite union avec le corps sacré de Jésus-Christ, le germe de l'immortalité, ils doivent ressusciter un jour glorieux et impérissables.

En un mot, mes frères, le culte que nous rendons à Dieu, c'est le culte suprême de l'adoration, c'est le cri de la créature faible, pauvre, misérable, dénuée de tout, jetée en face de l'infinie majesté de son créateur et de son père. Le culte que nous rendons aux saints, c'est un culte d'honneur, un culte de vénération; c'est la reconnaissance de l'excellence de leurs qualités et des grâces sans nombre dont ils ont été comblés. Mais ce culte des saints se rapporte toujours à Dieu et à Jésus-Christ, et il leur est d'autant plus agréable que la gloire de Dieu et de Jésus-Christ s'y manifeste avec plus d'éclat. Or, je vous le demande, y a-t-il rien là-dedans qui fasse injure à la majesté divine, comme nos adversaires ne cessent de le répéter avec la plus insigne mauvaise foi? Y a-t-il rien là-dedans qui ne soit juste et raisonnable?

Mais d'ailleurs, quels sont donc les hommes qui s'élèvent avec tant d'acharnement contre le culte des saints, de leurs reliques, de leurs images? Ce sont les protestants qui vont eux-mêmes en pèlerinage sur le tombeau de Luther. Et ils ont fait la réforme du seizième siècle en poussant le cri sauvage : A bas la croix! à bas les saints! Ce sont les esprits forts, partisans aveuglés du philosophisme du siècle dernier, qui donneraient bien bonne chose à l'occasion pour posséder le fauteuil du cynique Voltaire ou la plume qui essaya de flétrir la chaste vierge de Domremy. Et ils osent crier à l'idolâtrie, au fanatisme, à la superstition, quand l'Eglise chrétienne honore les saints, c'est-à-dire les amis de Dieu, les bienfaiteurs de l'humanité, tout ce qu'il y a jamais eu sur la terre, de bon, de pur, de vertueux!

Il faut bien cependant que l'incrédulité en prenne son parti. Le culte des saints a ses racines mêmes dans le cœur de l'homme, et dans les lois les plus imprescriptibles de notre nature. Nous aimons, nous vénérons un père, une mère, une sœur, une épouse, un enfant; la simple vue d'une personne solidement vertueuse nous impressionne, nous touche; nous nous sentons pénétrés en sa présence comme d'une muette admiration, on dirait qu'il s'échappe d'elle une vertu secrète qui saisit et qui fait tressaillir. Or, cela même, qu'est-ce que c'est? C'est un culte : c'est le culte de la piété filiale, c'est le culte de

Digitized by Google

l'amour maternel, c'est le culte de l'amour conjugal, c'est le culte de la vertu dans ses plus touchants représentants; c'est un hommage, un honneur rendu publiquement à d'éminentes qualités. Eh bien! le culte des saints n'est pas autre chose. C'est aussi la reconnaissance solennelle et pleinement manifestée de leurs mérites et de leurs vertus. Et de même que nous enchassons quelquefois dans l'or et dans les pierres précieuses le portrait d'une personne bien-aimée, de même que nous conservons avec un religieux respect la bague d'une mère qui n'est plus, ou quelques mèches des cheveux d'un père, d'un époux ravi trop tôt à notre jeunesse et à notre amour; ainsi nous conservons aussi précieusement, nous honorons, nous révérons les reliques des saints, leurs ossements sacrés, les objets qui ont servi à leurs usages. Qui osera nous en faire un crime?

Écoutez encore. Voilà un soldat sur le champ de bataille : on lui remet la garde du drapeau; il en est heureux et fier, il saura mourir plutôt que de trahir son devoir. Est-ce que vous lui reprocherez ce culte d'amour pour son drapeau, ce culte qui va jusqu'au sacrifice de la vie? Non, car un drapeau ce n'est pas un lambeau d'étoffe hissé à une hampe; un drapeau c'est un signe de ralliment, c'est l'honneur d'un peuple, c'est un instrument de gloire et de civilisation, c'est tout un monde d'idées. Et quand le soldat, au lieu de se rendre, tombe criblé de balles, s'ensevelissant lui-même dans les plis de son drapeau sans tâche, ce n'est pas pour un morceau d'étoffe qu'il meurt, mais pour tout ce qu'il y a de plus grand dans le monde, après la religion, pour la patrie et la liberté! Ainsi, partout nous retrouvons quelque culte, qui nous explique et nous fait comprendre le culte des saints.

Singulière préoccupation du monde! Il y a des hommes,—et c'est un mérite que je reconnais, loin de le désapprécier, —il y a des hommes qui recherchent avec une infatigable persévérance tous les débris d'un passé qui n'est plus. Ils ramasseront les armures rouillées qu'ils trouveront sur tous les champs de bataille anciens ou modernes, ils recueilleront les vieilles pièces de monnaie que le soc de la charrue aura par hasard mises à découvert, en traçant un sillon; ils rapporteront une branche de laurier cueillie sur le tombeau de Virgile, une petite pierre détachée de la *villa* de Cicéron; ils enrichiront nos capitales et nos musées des tronçons de colonnes retrouvées à Memphis ou à Thèbes : et ces mêmes hommes s'indigneront du culte que nous rendons aux saints, ils ne pourront comprendre que nous attachions à leurs ossements quelque importance! Mais qu'ils sachent donc, ces hommes aveuglés et inconséquents, qu'ils sachent que nous avons nous aussi nos musées à nous, des musées religieux, des musées sacrés; qu'ils sachent que les saints, les martyrs, les confesseurs, les pontifes, les vierges, sont nos glorieux ancêtres, et qu'en recueillant pieusement leurs restes vénérés, ce sont les témoins du berceau de notre civilisation, les témoins du commencement de nos croyances, les témoins du principe de notre bonheur, que nous conservons avec un religieux respect. Nous ne réclamons pas d'autre droit pour nous-mêmes que celui dont nous laissons jouir nos adversaires, et s'ils peuvent, sans être taxés de folie, rassembler les ruines du passé profane, nous pouvons donc nous aussi, de la

même manière, vénérer les débris du passé religieux! Donc, le culte des saints ne saurait être attaqué au nom de la logique ou du bon sens; donc, il est souverainement raisonnable!

J'ajoute, dans une courte réflexion, qu'il est éminemment consolant.

II. Dieu, mes frères, habitant une lumière inaccessible, ne pouvait être connu et aimé des hommes comme il le voulait, car il ne désire rien tant que d'être aimé. Et c'est pour cela qu'il s'est rendu visible. Il nous a envoyé son fils unique, son Verbe, la splendeur de sa gloire. Jésus est donc devenu le médiateur nécessaire entre Dieu et l'homme; c'est par lui et par lui seul que nous pouvons aller à son père. Puis, comme si le Verbe fait chair eût pensé que ce n'était pas encore assez aimer l'homme que de se réduire pour lui à cette prodigieuse humiliation, comme s'il eût craint que ses souffrances, son sang répandu, sa chair sacrée mise en lambeaux, ne fussent pas encore un assez puissant motif pour nous attirer à lui, et que, malgré les infinis abaissements de la nature humaine dans sa personne sacrée, nous ne conservassions toujours une sainte terreur à cause de la gloire de sa divinité, il nous a encore donné les saints, et à la tête de tous les saints, sa bienheureuse mère pour médiateurs entre lui et nous, afin que, par leur intermédiaire, nous puissions avec plus de confiance nous approcher de son trône. Ainsi toutes nos craintes devront tomber, nous ne nous laisserons plus effrayer par la redoutable pensée de la majesté divine; car il y a entre cette souveraine grandeur et notre néant, entre cette puissance infinie et notre bassesse, entre cette force adorable et notre faiblesse, des intermédiaires, des médiateurs qui lui présenteront nos prières et solliciteront sa miséricorde à notre égard.

Mais le culte des saints a encore un autre effet qui n'est pas moins consolant. Jésus-Christ étant le type accompli de la perfection, l'exemplaire de toutes les vertus, l'homme eût pu trouver trop difficile l'imitation d'un Dieu, et la perfection même du modèle divin qui nous était proposé nous eût détourné peut-être de l'imiter. Dieu alors, dans sa bonté, nous a donné des modèles plus accessibles à notre faiblesse; il nous a proposé les saints pour nous servir d'exemple, afin qu'il nous fût plus facile, à travers ces copies de l'original divin, d'en retracer les vertus; car en imitant les saints, ce sont les vertus mêmes de Jésus-Christ, dont les saints ont été les plus parfaites images, que nous reproduisons en nous. Par là, la voie de la perfection devient accessible à tous. Les saints ont gagné le ciel dans toutes les positions de la vie par où nous pouvons passer nous-mêmes. Dans les mêmes dangers, dans les mêmes tentations, ils ont conservé, ceux-ci l'intégrité d'une chair virginale, ceux-là l'honnêteté du lit nuptial. Les uns ont fait briller les plus éclatantes vertus sur les degrés du trône; les autres, sous les toits de chaume, ont mené une vie plus obscure aux yeux du monde, mais également précieuse aux yeux de Dieu. Celui-ci s'est sanctifié au milieu des travaux des champs, celui-là en gardant ses troupeaux. Telle pauvre jeune fille, telle humble servante qui s'est sauvée dans les soins si vulgaires de sa condition, porte aujourd'hui dans le ciel une couronne aussi brillante que celle des reines et des impératrices. Or, les saints étant des hommes comme nous. nous pouvons donc faire ce qu'ils ont fait

Digitized by Google

Nous avons les mêmes secours, les mêmes grâces, les mêmes moyens, beaucoup même n'avaient pas à leur disposition l'abondance des ressources spirituelles que Dieu daigne nous prodiguer dans sa royale libéralité. Il ne tient donc qu'à nous de marcher sur les traces de nos glorieux aînés. Eux-mêmes veulent bien nous aplanir les voies, lever devant nous toutes les difficultés, en nous aidant de leurs suffrages et de leur intercession. Ils prient pour nous; ils font à Dieu une sainte violence; et pour ajouter à nos mérites qui sont si peu de chose, ils jettent dans les balances de la justice divine la surabondance des leurs. C'est ce qu'on appelle la communion des saints, c'est-à-dire la communauté de foi, de charité et de prières entre tous les membres de l'Eglise. Sainte et touchante fraternité qui relie la terre au ciel, qui unit dans une même pensée d'amour et les chrétiens qui combattent ici-bas, portant le poids du jour et de la chaleur, et les vainqueurs heureux qui ont déjà été couronnés dans l'éternelle patrie. Il y a là pour les fidèles une mine intarissable de biens spirituels où ils peuvent puiser sans cesse. Et l'on comprend tout de suite tout ce qu'une pareille doctrine renferme de consolant. Dès lors l'homme n'est plus seul pour repousser les assauts que lui livrent le monde et le démon. Il ne succombera pas sous le nombre de ses ennemis; il a des aides, des protecteurs. Quand il est sur le point de plier et de faiblir, sous le fardeau des épreuves, il pense qu'il a au ciel des intercesseurs, des médiateurs qui s'intéressent en sa faveur; et cette pensée réveille son courage; son âme, auparavant abattue et comme étiolée, se relève touchée et fortifiée par ce rayon divin de l'espérance; il s'anime à la lutte, il sera soutenu par ses saints protecteurs, et sa pieuse confiance lui gagnera des victoires.

Ce qu'il y a de plus admirable encore et de plus touchant, c'est que nul de ceux qui ont porté sans tache le nom de chrétien n'est exclu de cette grande et magnifique société où l'on met en commun tous les biens spirituels. Il y a dans un lieu de supplices et d'expiation, livrées à des tortures qui passent tout langage, de pauvres âmes que la justice divine retient captives, jusqu'à ce qu'elles aient purifié par le feu et par la souffrance la robe nuptiale sans laquelle on n'entre pas aux noces de l'agneau. Eh bien! ces âmes infortunées détenues dans le purgatoire, elles participent aussi à la communion des saints. Les mérites de leurs frères du ciel, les combats de leurs frères de la terre vont les faire tressaillir et espérer jusqu'au milieu de leurs cris de douleur. C'est ce que nous indique clairement l'Eglise en ces jours de salut. Elle ne sépare pas le culte des saints du culte pieux et sacré des morts. Vous avez entendu, chrétiens, le gai carillon qui annonçait la solennité de ce jour; tout à l'heure vous entendrez le glas lugubre qui vous invitera à la méditation des tombeaux. Vous voyez maintenant le temple saint paré de ses plus brillants habits de fête; vous le verrez tout à l'heure, comme une royale veuve se couvrir de ses crêpes funèbres. Ces pieuses solennités, nous en avons la confiance, ne seront pas perdues pour vous, mes bien-aimés frères. Vous vous rappellerez que nous pouvons entretenir un doux commerce de pensées et de prières avec les êtres chéris que nous pleurons; que nous pouvons les aider de nos mérites et de nos bonnes œuvres, les soulager dans leurs souffrances, jeter une goutte d'eau au

Digitized by Google

milieu de leurs flammes. Et ainsi, après avoir honoré les saints du ciel, vous viendrez avec nous crier miséricorde et pardon pour les pauvres âmes des fidèles trépassés. Nous vous attendons tous à ce pieux rendez-vous. Ainsi soit-il.

L'abbé CH. BRETON.

Discours sur la Piété envers les morts.

Sancta et salubris est cogitatio pro defunctis exorare, ut à peccatis solvantur.

C'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés.

II MACHAB. XII. 46

Si jamais les ministres de la parole sainte ont dû se flatter du succès de leur ministère, c'est sans doute en ce jour, consacré à la mémoire des morts. Les voiles de deuil qui couvrent nos temples ; les pâles flambeaux qui s'associent aux ombres de la mort ; ces accents plaintifs qui retentissent sous nos voûtes augustes, ce cortége funèbre qui environne l'autel saint ; et ces sons lugubres de l'airain sacré qui vont appeler, au loin, le mondain, et l'arracher du sein de ses plaisirs : quel ensemble imposant pour disposer les esprits et préparer les cœurs à la parole sainte ! La peinture des scènes attendrissantes du Purgatoire, le tableau des douleurs ineffables de ces âmes souffrantes, et jusqu'à cette lueur d'espérance qui brille dans ce séjour de larmes, tout parle en faveur de la vérité que le prédicateur doit annoncer : tout alors a une voix et un langage propre ; et la nature, et la religion, et la charité, et la justice, et l'intérêt, et la reconnaissance, et les remords même des consciences troublées, à la vue de ce spectacle sombre qui glace d'effroi. Que dis-je ? quand tout se tait, le silence du temple, le silence même des tombeaux parle un langage de terreur qui perce au fond de l'âme et y réveille tous les sentiments de la piété envers les morts. D'où vient une émotion si rapide et si naturelle ? Ah ! c'est que la Piété envers les morts est comme une vertu innée dans nos cœurs : la nature l'y a gravée, et la religion l'y conserve avec soin, parce que c'est une louable et salutaire pratique de ne pas oublier les morts : *Sancta et salubris cogitatio*, etc. Mais pourquoi ce sentiment si vif disparaît-il avec nos lugubres solennités ? O insensibilité déplorable, ô indifférence des vivants pour les morts !... Les uns négligent d'honorer les morts, les autres leur rendent des honneurs stériles ; ranimons la sensibilité des uns, éclairons la piété des autres : implorons, pour les morts, et le sentiment de la commisération et les secours de la charité... Je viens donc, mes frères, vous entretenir aujourd'hui de cet enfer passager, je veux dire de cet état d'épreuve et d'expiation que la justice de Dieu, de concert avec sa clémence, a placé entre le ciel et l'enfer même : je viens intéresser votre piété pour des justes souffrants qui sont, hélas ! si honteusement oubliés : et voici tout mon dessein et la division de ce discours.

Digitized by Google

La piété envers les morts est sainte dans ses motifs : *sancta... cogitatio;* ce sera le sujet de la première partie ;

La piété envers les morts doit être salutaire dans ses effets : *salubris cogitatio ;* ce sera le sujet de la seconde partie.

Levez-vous donc, ô vous qui nous avez précédés dans le sommeil de la paix avec le signe de la foi : venez, âmes prédestinées, mais souffrantes ; venez, âmes chéries de Dieu, mais bannies encore de sa présence ; héritiers du ciel, trop long-temps exilés, venez défendre ici votre propre cause ; ou plutôt descendez vous-même, ô mère des vivants, avocate des pécheurs et protectrice de morts ! ô Marie, obtenez-moi de réveiller la froideur, de vaincre l'indifférence et d'entraîner les cœurs sensibles afin de les intéresser tous pour vos enfants. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Si, pour intéresser la piété aux besoins d'autrui il faut lui faire connaître les maux qu'elle doit soulager, il faut aussi lui offrir des motifs, consacrés par la religion et avoués par l'humanité, qui soient capables d'exciter sa commisération ; or, quels motifs plus touchants et plus respectables que ceux que l'Eglise nous présente en faveur des âmes infortunées du Purgatoire?

Motifs de compassion et de charité, parce que les peines qu'elles souffrent sont excessives ;

Motifs de justice et de reconnaissance, parce que leurs rapports avec nous, nous en font un devoir sacré.

L'antiquité païenne avait découvert le dogme si raisonnable du Purgatoire, par la seule lumière de la raison. Ainsi s'exprime Platon, le plus sublime de ses sages : « Ceux qui ont vécu d'une manière qui n'est ni tout à fait crimi-
« nelle, ni absolument innocente, souffrent des peines proportionnées à leurs
« fautes, jusqu'à ce que, purifiés de leurs souillures, ils soient mis en liberté
« et reçoivent la récompense de leurs bonnes actions. »

Voilà le langage du plus grand des philosophes ! n'est-ce pas, mes frères, celui du plus jeune enfant de nos écoles, lorsqu'il nous récite les premiers éléments de sa foi et nous raconte la doctrine de l'Église? « Il est, nous dit-il,
« avec l'Église, il est, dans la vie future, un lieu d'expiation où la justice di-
« vine achève de purifier les âmes qui ne sont ni assez coupables pour être
« condamnées à l'enfer, ni assez pures pour être admises dans les cieux ; et
« nous pouvons, par nos prières et par nos vertus, adoucir leurs peines ou
« abréger leur captivité. » Tel est le dogme catholique : ainsi l'autorité infaillible de l'Église s'accorde avec le témoignage de la philosophie païenne en faveur de cette vérité.

Mais où est ce lieu d'épreuve? quelle est la nature ou la qualité des peines du Purgatoire? Respectons le silence de l'Église ; ne mêlons point à ses dogmes nos faibles conjectures ; et surtout n'exagérons pas une vérité, déjà s-effrayante par elle-même. Cependant, pour vous la rendre plus sensible, mes frères, comparons les peines du Purgatoire avec les peines de cette vie, quoique saint Augustin nous assure que les maux de la vie présente n'ont rien di comparable avec les maux du Purgatoire. Ce saint évêque, un jour, entendi

de jeunes insensés qui, dans leur délire, osaient s'écrier : « Peu importe le « Purgatoire, pourvu qu'on n'aille pas en enfer. » Malheureux, leur dit-il, taisez-vous, et apprenez que, lors même que vous uniriez ensemble tous les maux qui affligent l'humanité souffrante, tout ce que les pénitents de la primitive Église ont subi d'humiliations et de pénitences ; tout ce que les solitaires de la Thébaïde ont exercé, sur leurs corps, de macérations et d'austérités ; tout ce que les bourreaux ont fait souffrir de supplices aux plus grands scélérats ; tout ce que les tyrans ont inventé de tourments pour assouvir leur rage et leur fureur sur les membres des martyrs ; enfin tout ce que l'esprit humain a pu imaginer de tortures pour désoler et pousser à bout la patience humaine, rien de tout cela ne peut entrer en comparaison avec les tourments du Purgatoire. »

Rappelez à votre souvenir, mes frères, ces temps de la primitive Église où les pécheurs étaient soumis aux épreuves de la pénitence publique : contemplez ces pénitents humiliés et repentants séparés de la masse des fidèles, exclus de l'assistance aux saints mystères, prosternés aux portes du temple, couverts de cendre et de cilice, baignés dans leurs larmes, et condamnés à toutes les rigueurs austères d'une pénitence de plusieurs années ! Faible image des épreuves du Purgatoire !!! Oh! si les âmes qui y gémissent pouvaient échanger leurs souffrances pour de si légères pénitences, elles se croiraient dans un paradis anticipé !

Parcourez les supplices des martyrs dans les cachots, dans les amphithéâtres et sur les échafauds ; Le plomb fondu dans leurs veines ouvertes; les ongles de fer dans leurs chairs meurtries; l'huile bouillante sur leurs plaies vives; tous leurs membres ensanglantés sous les coups de fouet; transpercés par les pointes aigües des roues dentelées; lacérés et mutilés par le tranchant des glaives; broyés sous la dent meurtrière des lions et des léopards; ou enflammés par la piqûre venimeuse des serpents; jetés enfin sur les grils ardents, ou au milieu des feux dévorants des fournaises embrasées : Voilà, mes frères, le plus grand effort de la cruauté des tyrans, et le plus haut degré de la barbarie des hommes. Eh bien! tous ces tourments, dont le seul récit vous fait frissonner, comparés aux douleurs des âmes du Purgatoire, seraient encore, dit saint Cyrille, comme un soulagement à leurs maux : *Si omnes, quæ in mundo cogitari possunt pœnæ, tormenta, afflictiones, minori, quæ in Purgatorio habetur, pœnæ comparentur, velut solatio erunt* (1). Oh! qu'il est donc horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant! *Horrendum est incidere in manus Dei viventis!!!* (2)

Ne croyez pas, mes frères, que l'imagination exagère les douleurs du Purgatoire : la pensée de l'homme ne peut s'en former une idée, dit saint Augustin ; comment pourrait-elle les exagérer? Les tourments du Purgatoire égalent ceux de l'enfer même, ajoute saint Cyrille, et ils n'en diffèrent que par l'espoir de finir un jour. *Nihil inter se differunt tormenta infernalia ab iis, quæ sunt in Purgatorio, quia eadem sunt magnitudine; sed unum est*

(1) S. Cyrillus Hieros. *Catech.*
(2) Hebr. x. 31.

Digitized by Google

quod differre possunt, quia infernales finem non expectant et Purgatorii pœnæ sunt cum fine (1).

Mais combien de temps doivent durer ces épreuves terribles? Sera-ce des mois? des années entières? plusieurs siècles même? et jusqu'au jour du jugement dernier?.... Oh! qui pourrait y penser sans frémir? Mon Dieu! il me suffit de savoir qu'un jour, dans le Purgatoire, est, pour ces âmes souffrantes, comme mille années de douleur ici-bas pour les malheureux mortels : *In Purgatorio erit dies unus tanquam mille anni* (2). En effet, mes frères, sans nous arrêter à quelques apparitions véritables des saints que l'Église respecte ; et qui, du fond du tombeau, ont révélé quelquefois à la terre les châtiments de la justice divine : écoutons saint Antonin, exposant, dans une sorte de parabole, la tradition des premiers temps, comme autrefois le Sauveur du monde exposait aux juifs, dans ce simple langage, les secrets de l'autre vie.

« Un malade était en proie aux plus excessives souffrances et demandait « à Dieu, avec larmes, la délivrance de ses maux ; un ange lui apparut sur « son lit de douleur et lui dit : L'Esprit de Dieu m'envoie vers vous pour « vous donner le choix d'une année encore de souffrances sur la terre, ou « d'un seul jour dans le Purgatoire : *Diem pro anno dedi tibi*. — Le ma- « lade ne balança pas. — Un seul jour dans le Purgatoire, dit-il ; je verrai du « moins un terme à mes douleurs. — Il expira aussitôt ; et son âme fut in- « troduite dans le Purgatoire. Alors l'ange compatissant vint s'offrir à lui « pour le consoler. A cette vue, le malheureux pousse une clameur lamentable, « semblable au rugissement de l'enfer, et s'écrie : — Ange séducteur, vous « m'avez trompé ; vous m'aviez assuré que je ne serais qu'un jour dans le « Purgatoire, et voilà déjà vingt ans que j'y suis livré aux plus affreux tour- « ments : *O seductor angele, qui me in pœnis viginti annorum circulis pro* « *semi horæ (aut unius diei) spatio fefellisti*. — Ame infortunée, lui ré- « pliqua l'ange, vous êtes dans l'erreur, la rigueur de vos tourments vous « en fait exagérer la durée et regarder comme un siècle ce qui n'est en effet « qu'un instant : détrompez-vous. A peine quelques minutes se sont-elles « écoulées depuis votre trépas, et votre cadavre est encore plein de chaleur « sur votre lit de mort (3). » — A ces mots, plus attérants que la foudre, cette âme infortunée sort comme d'un songe terrible.

Cependant l'espoir, qui ne la quitte pas, se ranime ; l'amour renaît plus vif et plus impétueux... Je l'entends, tantôt avec le prophète s'écrier : « Je me « releverai, après avoir été si longtemps assise dans les ténèbres. Le Seigneur « est ma lumière, et je dois porter encore le poids de sa colère parce que « j'ai péché. » *Consurgam, cum sedero in tenebris : Dominus lux mea est. Iram Domini portabo, quoniam peccavi ei* (4). Tantôt, avec l'épouse des Cantiques : « O heureux habitants des cieux, qui voyez face à face celui dont je « dois un jour contempler la divine beauté! je vous en conjure, offrez-lui « mes désirs, et dites-lui combien je languis en son absence. » *Adjuro vos*...

(1) S. Cyrill. Hieros.
(2) S. Augustin.
(3) Saint Antonin.
(4) Mich. VII. 8.


Digitized by Google

ut nuntietis dilecto meo, quia amore langueo (1). — Puis, se tournant vers Dieu, son amour frustré se change en douleur : « Si vous êtes mon souverain « bien, pourquoi vous montrer contraire à mes vœux ? pourquoi vous déro- « ber à mes empressements ? Si le désir de vous posséder fait mon supplice, « pourquoi faut-il que je vous recherche ?... O Dieu ! abrégez mon exil ou « enchaînez l'activité de mon âme... Êtes-vous donc changé pour moi seul « et devenu cruel à mon égard ? » Quelle lutte pénible, mes frères ! quel combat violent ! cette âme, affranchie de sa chaîne mortelle et de ce corps de boue qui appesantit l'esprit, s'élève à Dieu, comme à son centre, ravie de ses ineffables perfections : une puissance invisible suspend et arrête la rapidité de son vol... La bonté de Dieu et ses charmes divins l'attirent : elle s'élance de nouveau par le besoin immense et pressant qu'elle a de son Dieu ; mais sa justice et sa sainteté s'y opposent et la repoussent... Dieu la chérit ; et il ne peut l'admettre jusqu'à ce que sa vertu soit épurée sept fois, comme l'or dans le creuset. Jaloux de la pureté de cette âme, Dieu lui fait subir les expiations douloureuses qui doivent lui rendre tout son éclat et sa première beauté... Poursuivre un Dieu que l'on chérit plus que soi-même et ne pouvoir l'atteindre ! s'approcher de lui et en être repoussé ! être sûr d'en être aimé et ne pouvoir jouir ni de sa présence ni de ses faveurs !!! O ciel ! vous êtes plus impitoyable que l'enfer !... *Plus torquentur cœlo quam gehennâ* (2).

Mais quels cris lamentables viennent redoublez ma stupeur et me glacer d'effroi ?... O mes frères ! prêtez tous une oreille attentive : ces voix peut-être ne vous seront pas inconnues. Ce sont des âmes souffrantes et délaissées qui invoquent votre justice et votre reconnaissance. Le dirai-je ? ce sont d'abord les *complices* de vos erreurs. Hélas ! les fautes qu'ils expient sont peut-être le fruit de vos désordres : c'est vous qui les avez précipités dans ce déluge de maux : plus vous leur avez été chers, plus ils ont eu de liaisons et de rapports avec vous, et plus votre amitié leur a été funeste. Entendez leurs accents plaintifs et douloureux : « Je souffre violence, répondez pour moi. » — Ame infortunée, à qui t'adresses-tu ? eh ! que pourra répondre, pour toi, celui-là même qui fut l'artisan de ton malheur ? Vois comme il a abusé de ta crédulité pour te condamner ensuite à l'oubli. Ah ! tu peux bien dire : « Je « suis maintenant comme un vase brisé dont on ne fait plus de cas et que « l'on jette dans la boue. »

Ce sont des *chrétiens* qui vous demandent si vous avez oublié l'heureuse union que Dieu a établie entre les vivants et les morts. Sortis du même sein, enfants de la même église, tous frères en Jésus-Christ, et membres d'un même corps sous un même chef, chacun réclame les secours consolants de cette sainte religion dans laquelle il eut le bonheur de vivre et de mourir. « Quelle main, dit-il, a pu rompre cet accord éclatant de l'Eglise militante et « de l'Eglise souffrante ? Si un membre souffre, tous les autres membres ne « souffrent-ils pas aussi ? Pourquoi donc suis-je comme un étranger au mi- « lieu de mes frères, et comme un inconnu parmi les enfants de ma mère ? »

(1) Cant. v. 8.
(2) S. Grégoire.

Digitized by Google

Extraneus factus sum fratribus meis et peregrinus filiis matris meæ (1).

Ce sont des *bienfaiteurs* généreux qui, non contents d'avoir ouvert la main en faveur de l'indigent, ont voulu encore perpétuer leurs bienfaits après leur vie. Oh! quels regrets ils doivent avoir, si Dieu leur fait connaître l'injustice et l'ingratitude des hommes! Infidèles serviteurs! avez-vous jamais pensé à ces *maîtres* si attentifs à tous vos besoins, qui, au milieu des douleurs les plus aiguës, pensaient à votre sort futur pour en adoucir les rigueurs par leurs largesses : leurs bienfaits vous ont suivis au-delà du tombeau, et votre reconnaissance a expiré avec eux dans le même sépulcre.

Et vous, pauvres de Jésus-Christ, vous aussi (je le dis avec une amère douleur) à peine avez-vous accompagné le deuil funèbre autour du tombeau et fait retentir le chant des funérailles, que vous oubliez aussitôt ceux que vous avez pleurés, comme si leur souvenir devait disparaître et s'engloutir avec eux. Pourquoi ne vous voit-on jamais sur leurs tombes, ou au pied des autels? Que vos vœux seraient puissants! que vos voix seraient éloquentes! si vous montriez à Dieu et les vêtements dont ils vous ont couverts, et le pain dont ils vous ont nourris; et vos enfants même, qu'ils ont sauvés de la mort. Ah! ne soyez pas étonnés d'entendre sortir du fond des tombeaux ce cri d'indignation : « Cœurs muets, ils passent auprès de nos tombes sans daigner « seulement invoquer sur nous la paix et la bénédiction de Dieu. » *Et non dixerunt qui præteribant* : *Benedictio Domini supers vos* (2).

Ce sont aussi des *amis* dont la présence faisait le charme de votre vie; ce condisciple surtout, l'ami de votre jeunesse, formé à la même école, élevé sur le même toit, nourri à la même table... Vous lui aviez juré un attachement éternel : vos larmes et vos serments semblaient être l'expression de la plus vive tendresse. Hélas! avec quelle cruelle facilité vous avez abjuré l'amitié pour ne plus songer qu'à vos plaisirs! Il a beau vous répéter ces lamentables paroles : « O vous du moins, mes amis, ouvrez vos cœurs à la pitié, parce « que la main du Seigneur m'accable. » *Miseremini mei, saltem vos, amici mei, quia manus Domini tetigit me.* (3) Cris superflus! plaintes inutiles! Il vit encore dans les fastes de vos familles, dans vos bouches peut-être; et jusque sur sa tombe, dans l'inscription qui la couvre; mais il ne vit plus dans vos cœurs. Il peut bien dire avec vérité : « Ils m'ont laissé dans l'oubli; je suis « mort dans leur souvenir comme dans leurs cœurs. »

Ce sont enfin des *parents* que les liens du sang doivent vous rendre plus chers, si vous n'avez pas encore fait taire la voix de la nature, au fond de vos cœurs. Ici, c'est un *enfant* délaissé après sa mort, comme il le fut pendant sa vie... Comment un père peut-il oublier son enfant? Comment une mère peut-elle ne pas avoir pitié du fils de son sein?... Il me semble le voir lever ses mains innocentes vers le ciel pour implorer l'assistance de celui qui se dit le père des orphelins : puis étouffant ses plaintes (comme par respect pour ne pas accuser les auteurs de ses jours), vaincu par la force de la douleur, il dit

(1) Ps. LXVIII. 9.
(2) Ps. CXXVIII. 8.
(3) Job. XIX. 21.

Digitized by Google

au dedans de lui-même : « Mon père et ma mère m'ont abandonné. » *Pater meus et mater mea dereliquerunt me* (1).

Là c'est un *père* trop faible, une *mère* trop tendre ; leur faute est de vous avoir trop aimés. Écoutez leurs cris perçants ; ils déchirent le cœur : « J'avais « élevé mes enfants avec la plus tendre sollicitude ; je n'avais rien négligé « pour assurer leur bonheur et leur fortune ; et maintenant qu'ils jouissent « paisiblement du sort le plus heureux, fruit de mes sueurs et de mes veilles ; « enfants dénaturés ! ils foulent aux pieds les sentiments les plus sacrés ; et « je n'ai recueilli de tant de soins et de peines que leur indifférence et leurs « mépris. » *Filios enutrivi et exaltavi ; ipsi autem spreverunt me* (2).

Plus loin, c'est une *épouse* qui fit autrefois, par ses grâces innocentes, la joie de son époux. Leur bonheur était inaltérable, comme leur affection semblait devoir être immortelle..... « Mais quoi ! dit l'épouse abusée, la mort « peut-elle dissoudre des nœuds aussi sacrés. » *Siccine separat amara mors!* (3) « Époux infidèle et parjure ! ne devais tu pas perpétuer le charme « de notre première union, même au-delà du trépas, par l'espoir si doux de « me revoir un jour dans les cieux ? Où sont tes serments et ce tendre sou- « venir dont tu me flattais ? Ah ! si mon ennemi m'eût ainsi traitée, j'y se- « rais moins sensible ; mais toi, un autre moi-même et le confident de mon « cœur ; toi qui semblais avoir mis en moi toutes tes complaisances, tu me « délaisses, sans pudeur, en proie aux maux affreux que j'endure. » *Si inimicus meus maledixisset mihi, sustinuissem utique... tu vero, homo unanimis, dux meus et notus meus!...* (4).

Oui, chrétiens, voilà où aboutissent presque toujours les affections fragiles et inconstantes des hommes ! ! ! le tombeau ! voilà leur terme et leur écueil. Ah ! souffrez donc que je vous le dise aujourd'hui avec toute l'autorité du saint ministère, hommes insensibles !... s'il s'offrait à vos yeux un étranger, un ennemi même chargé de fers, ou meurtri de coups dans un cachot ténébreux, ce spectacle vous attendrirait... S'il se rencontrait devant vous un esclave, un criminel même appliqué à la torture sur un échafaud, ou environné de flammes sur un bûcher, fût-il le plus scélérat des hommes, ses cris et ses tourments vous arracheraient des sanglots ! et les douleurs indicibles de vos parens dans le Purgatoire ne peuvent vous arracher une larme !... Vous chérissez, dites-vous, leur mémoire ! vous aimez à vous rappeler leur souvenir ! Eh ! où sont les marques de votre tendresse ? où sont les signes de votre deuil et les monuments de votre douleur ? Vous ignorez peut-être jusqu'à la tombe qui les recèle, jusqu'au lieu même où repose leur dépouille mortelle ? Est-ce là le respect que vous ont transmis vos pères, et dont les païens eux-mêmes vous ont donné l'exemple ?

O mes frères, n'avez-vous jamais admiré le concert unanime des peuples pour honorer la mémoire des morts ? le soin religieux des Egyptiens pour con-

(1) Ps. XXVI. 10.
(2). Isai. I. 2.
(3) I Reg. XV. 32.
(4) Ps. LIV. 13, 14.

Digitized by Google

server les corps de leur pères dans une sorte d'incorruptiblité? celui des Grecs et des Romains pour recueillir leurs cendres dans les urnes funéraires? et cette foule de monuments funèbres, de mausolées, de tombeaux, que l'antiquité a érigés partout?... Qui d'entre vous, en lisant nos livres saints, n'a pas été attendri du respect touchant des patriarches et du peuple juif pour les sépulcres de leurs familles? Tel, et plus imposant encore, était le respect religieux des premiers chrétiens pour la dépouille mortelle de leurs frères: leurs sépulcres dans les catacombes furent leurs premiers sanctuaires; les corps des vierges et des martyrs leurs premiers autels. Avec quelle magnificence ils décoraient les tombeaux des saints! Avec quelle pieuse tendresse ils baisaient leurs ossements sacrés comme les débris augustes d'un temple qui avait été consacré par l'Esprit-Saint! Aussi la foi inclinait leurs fronts devant la poussière du pauvre ou de l'esclave, comme devant la cendre du riche et du potentat. Comment la vénération pour les morts s'est-elle affaiblie tout à coup parmi les peuples et parmi les chrétiens eux-mêmes?

O ville de Paris, ville privilégée dont la piété pour les morts offrait autrefois, à l'issue de nos offices, le plus beau spectacle autour de nos cloîtres et de nos portiques, où est cette foi antique qui faisait la gloire de tes pères? Depuis que les morts sont exilés loin de tes temples et de tes murs, ta piété a donc disparu avec eux?... Qu'est devenu ce nombreux concours de parents et d'amis prosternés en silence sur les tombeaux? Où sont les vœux et les gémissements du pauvre et de l'orphelin, qui s'élevaient au ciel pour leurs bienfaiteurs et pour le repos de leurs âmes? Hélas! la région des morts n'est plus aujourd'hui qu'une terre d'oubli: *terra oblivionis* (1).

Si du moins la corruption des nouvelles mœurs n'avait fait qu'altérer et flétrir nos sentiments envers les morts! elle a encore tari la source des pieux devoirs que la religion nous prescrit pour opérer leur délivrance; faisons donc revivre ces œuvres saintes: c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Ne vous laissez pas, dit saint Paul, abattre par la tristesse et la douleur comme les infortunés qui n'ont point d'espérance, *non contristemini, sicut et cæteri, qui spem non habent.* (2) Vous pouvez sans doute, mes frères, couvrir de vos pleurs la tombe de vos parents et de vos amis; mais ne vous bornez pas à des larmes stériles et impuissantes: eh! quel fruit doivent retirer les morts d'un sentiment purement naturel qui peut satisfaire un instant vos cœurs sans soulager leurs âmes? Que leur importe une vaine et oisive douleur? Il faut, mes frères, joindre aux devoirs prescrits par la nature ceux que la religion a consacrés: or, quels sont ces devoirs que la religion attend de votre piété? Les prières pour les morts et les œuvres de sanctification.

Vous le savez, mes frères, les âmes dans le Purgatoire ne peuvent plus rien pour leur bonheur; le temps des mérites est passé: elles sont tombées dans cette nuit profonde où personne ne peut plus opérer le bien. Seules dans

(1) Ps. LXXXVII. 13.
(2) Thess. IV. 12.

Digitized by Google

une région étrangère, elles sont au pouvoir de leur juge jusqu'à ce qu'elles aient payé la dernière obole ; *non exies indè donec reddas novissimum quadrantem.* (1) Or c'est à vous, mes frères, c'est à vous qu'il est réservé d'acquitter leurs dettes et de racheter leurs âmes. Ah! si vous aviez la cruauté de les délaisser dans cet enfer passager, ce serait trahir tous vos devoirs et tromper tous les desseins de Dieu : car ce Dieu, qui est toujours père et qui en a toute la tendresse, a remis leur sort entre vos mains ; il fait dépendre de vos vœux leur délivrance, comme pour resserrer les liens qui vous unissent. Son amour, admirable dans ses moyens, a cru devoir ainsi suppléer aux secours qu'il leur refuse par le secours si facile de l'assistance de vos prières ! Oh! combien vous êtes loin du dévouement magnanime de nos anciens Gaulois qui, pour continuer aux morts les services qu'ils leur rendaient pendant leur vie, ne craignaient pas dans leurs rites supertitieux de s'immoler ensemble sous la même tombe. Action barbare sans doute et bien digne de ces temps d'ignorance! mais combien le motif en serait excusable si la religion ne condamnait pas ce déplorable fanatisme.

Parcourez les annales du monde, vous trouverez chez les juifs l'illustre Judas Machabée, qui fait offrir, dans le temple de Jérusalem, des vœux et des sacrifices pour les guerriers morts dans les combats : vous verrez aussi, dans les premiers siècles de l'Église, l'usage de la prière pour les morts devenu partout un spectacle d'édification publique. Où trouver en effet un tableau plus ravissant que celui de cette nombreuse famille de saints, la famille d'Émilie, dans la Cappadoce, où le grand saint Basile, saint Grégoire de Nysse, et tous leurs frères et sœurs se rassemblaient autour du sépulcre de leur pieuse mère pour célébrer ses obsèques par de longues prières ?

Que j'aime à voir, en Egypte, ce vénérable cénobite, saint Antoine, qui prie, entre deux lions, aux funérailles et sur la tombe même de Paul ; et saint Pacôme dans la Thébaïde, saint Éphrem dans la Mésopotamie, qui rendent, à leurs frères morts, les mêmes honneurs. Avec quel œil de complaisance je suis, dans la Palestine, saint Jérôme accompagnant les serviteurs de Dieu au tombeau, avec le chant des psaumes de l'Église, et y faisant intervenir le cortége des pauvres, comme le plus bel ornement de leur pompe funèbre.

Je ne me lasse pas d'admirer partout, dans les déserts comme dans les villes, dans les solitudes comme sur les montagnes, les mêmes cérémonies et les mêmes prières pour les morts.

Mais que je me plais à entendre saint Ambroise, tantôt au milieu des funérailles de son frère, lui adresser ces tendres paroles : « O mon frère, je m'ou-« blierai plutôt moi-même que de vous oublier jamais dans mes prières : non, « ni la mort, ni le temps ne pourra vous arracher de mon cœur. » *Ipse me citiùs, quàm te, obliviscar. Teneo igitur te, frater, nec mihi te aut mors, aut tempus avellet* (2). Tantôt, en parlant de l'empereur Théodose : « Je l'ai « aimé, comme mon fils, sans cesser de le respecter comme mon maître ; et « voilà pourquoi je ne cesserai jamais d'offrir, pour lui, mes vœux et mes

(1) Matth. v. 26.
(2) S. AMBR. *in obitu fratris Satyri*

Digitized by Google

« prières; je ne le quitterai plus, jusqu'à ce que je l'aie introduit dans la ré- « gion des vivants, où ses mérites l'appellent. » *Dilexi : ideò prosequar usque ad regionem vivorum; nec deseram donec fletu et precibus producam vivum, quò sua merita vocant* (1).

Peuple fidèle, après tant d'illustres exemples, votre piété envers les morts pourrait-elle être vaine et illusoire? Ah! que d'autres ornent leurs cercueil de lis et de roses! qu'ils répandent des fleurs, à pleines mains, sur leurs tombes, ou qu'ils les couvrent d'inscriptions! Pour vous, vous répandrez sur leurs cendres, avec vos larmes, l'encens et le parfum de vos prières; vous intercéderez, auprès de Dieu, pour leurs fautes, triste effet de la fragilité humaine, et vous viendrez vous associer aux prières communes de vos frères, afin que leur ferveur donne plus de force à la faiblesse des vôtres. Eh! qui vous empêcherait même, au premier son de la cloche de la dernière agonie ou du glas des morts, de tomber à genoux, au pied de vos oratoires, pour invoquer le Dieu des miséricordes? Pourquoi ne feriez-vous pas, dans le jour, ce que vos pieux ancêtres faisaient autrefois, dans la nuit, lorsqu'une voix lugubre et sépulcrale, circulant dans les rues, au milieu des ténèbres, venait interrompre leur sommeil et réclamer leurs prières pour les trépassés?

Mais quelle prière pourrait être plus agréable à Dieu que celle du prêtre à l'autel? Ah! si les vœux du simple fidèle ont tant d'efficacité, dit le saint concile de Trente, quelle toute-puissance dans l'auguste *sacrifice de la messe*, lorsque le prêtre tient, dans ses mains, la victime de propitiation elle-même? *Purgatorium esse, animasque ibi detentas fidelium suffragiis, potissimùm verò acceptabili altaris sacrificio juvari...* (2). Toutes les autres prières, comme toutes les autres œuvres applicables aux morts, exigent un état de grâce dans celui qui les offre; mais l'oblation sainte, toujours propitiatoire aux morts et aux vivants, est seule indépendante de cette loi. Le mérite du saint sacrifice ne dépend point de la sainteté de celui qui l'offre, encore moins de la sainteté de celui qui le fait offrir; il est uniquement attaché à la personne de Jésus-Christ et au prix de son sang. Que le ministre de l'autel soit pécheur, que le fidèle qui fait dire la messe soit coupable, peu importe pour la validité du sacrifice : Dieu ne voit plus l'homme dans l'homme même; il n'y voit plus que Jésus-Christ. Eh! quel avantage pour nous, mes frères, si nous savions l'apprécier, de trouver un supplément à notre insuffisance pour secourir efficacement ces âmes souffrantes. Oui, fussions-nous dans l'état du péché, nous pouvons néanmoins hâter leur délivrance, en faisant offrir, pour elles, le saint sacrifice de la messe. Ainsi, dans tous les âges de l'Église, dans tous les lieux du monde et à toutes les heures, on a toujours offert et on offre encore l'oblation pure, l'hostie de propitiation non-seulement pour les vivants, mais encore pour les morts, selon la tradition des apôtres. *Non solùm pro fidelium vivorum peccatis, sed et pro defunctis in Christo nondùm ad plenum purgatis, ritè, juxtà apostolicam traditionem, offertur* (3).

(1) S. Ambr.
(2) Conc. Trid. sess. xxv. Decr.
(3) Conc. Trid. sess. xxii, c. 2.

Digitized by Google

Ah! je ne m'étonne plus, si saint Grégoire de Nazianze, cet illustre ame di saint Basile, après avoir rendu le plus magnifique hommage à sa mémoire, se plaisais à rendre les derniers devoirs à son tombeau, par l'immortelle vertu du sacrifice... Je ne m'étonne plus si sainte Monique pria son fils, avec tant d'instance, de ne jamais oublier sa mère au saint autel, quand il aurait confié son corps à la terre : *Tantùm illud vos rogo, ut ad Domini altare meminerilis mei* (1). J'admire enfin avec quelle tendresse saint Augustin s'acquittait, tous les jours, de la piété filliale, dans la célébration des saints mystères... O Église sainte! réjouis-toi d'avoir pour témoins de ta foi et pour garants de ton culte les deux plus beaux génies de l'Église grecque et de l'Église latine! et vous, catholiques, honorez cette foi par vos vertus et par vos *œuvres saintes*.

Mais quelles sont ces œuvres? Venez, enfants de l'Église, venez purifier votre âme par la *confession*, l'orner de grâces par la *communion*, accroître vos mérites par la *pénitence*, et racheter tous vos péchés par l'*aumône*, pour en appliquer le fruit au soulagement des morts. Oui, dit l'apôtre saint Jean, si nous faisons l'humble confession de nos péchés, Dieu sera fidèle à son antique promesse; la prière de l'humble pénétrera les cieux et fera descendre d'en haut, sur les justes, la joie et la miséricorde : *Oratio humiliantis se nubes penetrabit... et oblectabit justos misericordia Dei* (2).

Approchez plus près encore, mes frères, de la source des grâces, approchez de l'autel afin d'y participer à la victime sainte. Ah! si la communion ne profite qu'à celui qui la reçoit, comme le pain ne peut profiter qu'à celui qui s'en nourrit, dit saint Thomas; si la vertu du sacrement ne peut profiter aux morts, elle peut du moins donner plus de mérite et de ferveur à votre dévotion : vos mérites dès lors deviendront un bien commun aux âmes du Purgatoire; et l'abondance de votre justice et de vos vertus pourra accélérer leur repos et leur bonheur. D'où vient donc, mes frères, cette honteuse désertion de la table sainte? Pourquoi cette froide négligence pour la divine eucharistie? Pourquoi même cette indifférence pour les *Indulgences*, si multipliées et si précieuses, qui y sont attachées? N'est-il pas bien doux, pour des enfants, d'en transmettre les fruits à un père ou à une mère souffrante, comme un écoulement, une communication des mérites de Jésus-Christ et des saints? Et vous mépriseriez ces *trésors célestes* au préjudice des âmes infortunées, au bonheur desquelles l'Église les a plus spécialement consacrés!!! Est-ce ainsi que vous avez appris à honorer la religion des tombeaux? Osez maintenant vous glorifier de votre tendre souvenir pour vos ancêtres! ou plutôt rougissez d'un si lâche abandon! Eh! que pourriez-vous faire de plus cruel à leur égard, si vous n'eussiez été que de perfides amis ou de froids adulateurs?...

Mais si les œuvres les plus faciles pour soulager ces âmes nous sont si étrangères, pouvons-nous nous flatter que les œuvres pénibles de la pénitence ne seront plus familières? Où trouver, dans un siècle efféminé, les pénitents généreux, qui s'immolaient autrefois, à l'ombre du tabernacle, pour le salut des

(1) S. Aug. *Confess.* lib. IX, c. 11.
(2) I. Cor. XV. 29.

Digitized by Google

vivants et le soulagement des morts ? Voués à tous les travaux et à tous les sacrifices on les voyait, aux portes de la capitale, les uns (1), sur la cime du Calvaire, la corde au cou et un flambeau à la main, faire amende honorable aux pieds des saints autels, pour les crimes des peuples ; les autres (2), au fond d'une forêt déserte, répandre leurs cœurs, avec leurs larmes, devant le Dieu terrible, afin de fléchir sa colère; les disciples de saint Bruno (3), au sein même de cette cité, se lever la nuit péniblement de dessus leur couche de paille ou de jonc, s'avancer, en silence, sous les portiques sacrés, vers le sanctuaire y prosterner leurs fronts humiliés dans la poussière, et ne se relever que pour faire retentir de leurs chants les voûtes du temple et du cloître funèbre qui environnait la maison de Dieu. Que d'abstinences, de jeûnes, de pénitences et de macérations ils offraient à Dieu pour leurs frères décédés !... Ils voyaient déjà par avance, dans une âme rachetée par leurs larmes, un puissant protecteur dans la gloire, qui, après leur avoir obtenu de Dieu une vie pure et une sainte mort devait encore leur ouvrir la porte des cieux.

Combien d'autres ont été sur des rives lointaines affronter la peste, l'esvage et la mort même, pour racheter au poids de l'or des *captifs* qui leur étaient inconnus, dans le seul espoir de rendre à leur patrie des chrétiens malheureux !

Et vous, mes frères, vous à qui l'on n'impose ni de longs voyages, ni de pénibles souffrances, à qui l'on ne demande ni de fortes privations, ni de grands sacrifices, vous de qui Dieu n'attend peut-être qu'une courte prière, qu'une larme, qu'un soupir, qu'une faible aumône pour briser les chaînes de tant d'âmes captives, dont les intérêts ne peuvent vous être étrangers : barbares ! vous vous y refusez inhumainement ! vous balancez de sacrifier à ce pieux devoir un peu de votre superflu ! Quoi ! vous prodiguez l'or pour alimenter votre luxe ou vos passions, et, plus insensibles que les mauvais riches, vous refusez un obole à des âmes accablées du poids de la justice divine !

Ah! mes frères, si la charité a laissé encore quelque faible étincelle dans vos cœurs, si vous n'avez pas tout à fait endurci vos entrailles, ne vous refusez pas à vous-même la douce consolation de sauver l'âme chérie d'un père ou d'une mère, d'une épouse ou d'un enfant, qui, du fond de l'abîme, implorent votre secours ; car si vous oubliez ces âmes souffrantes, vous serez oubliés vous-mêmes après votre mort, et vous languirez dans les expiations douloureuses du Purgatoire peut-être jusqu'à l'avènement du siècle futur. Que dis-je? Dieu n'attendra pas même le terme de votre vie pour venger l'oubli de vos parents : il va vous livrer à vos propres remords. D'où vient que votre imagination troublée semble vous représenter quelquefois, dans vos maisons, des spectres errants autour de vos lits, et poussant des voix plaintives dans le silence et les ténèbres de la nuit? Que sont toutes ces visions chimériques et tous ces préjugés populaires? Que sont tous ces vains

(1) Les ermites du Mont-Valérien, près Paris.
(2) Les ermites du Sénart, *idem*,
(3) Les Chartreux, entre le Luxembourg et l'Observatoire.

Digitized by Google

fantômes, sinon les justes remords d'une conscience alarmée? Ah! si les morts pouvaient en effet apparaître réellement dans vos maisons; si, comme autrefois, l'ombre de Samuël, l'ombre indignée d'un père ou d'une mère pouvait s'abaisser sur la couche superbe du riche: « Tremble, lui dirait-elle, fils indigne de moi. Est-ce là ce que tu m'avais promis lorsque je rendais le dernier soupir sur mon lit de douleur? Quoi! déjà tu as oublié les pressantes recommandations de ton père et les vives instances de ta mère? Pourquoi négliger ces dettes si anciennes, quoique ignorées? Pourquoi te réserver ces dons libres que je t'avais signalés comme une restitution indispensable pour purger mon héritage d'un levain d'iniquité? Comment peux-tu vivre un seul instant chargé de tant d'injustices? Est-ce donc pour flatter ton orgueil et nourrir ta mollesse que je t'ai élevé une fortune au prix de mes veilles et de mes sueurs? Ce lit doré où tu reposes mollement tandis que je suis en proie à toutes les agitations de la douleur, oseras-tu bien, sans rougir, y prendre le repos lorsque tu me le refuses à moi-même? O perversité des affections humaines! Malheur! malheur à quiconque en fait l'affreuse expérience! Fils imprudent! que mon exemple te serve de leçon. J'avais oublié mon père, j'avais négligé le souvenir de ma mère: infortuné! je les ai trouvés dans ce lieu d'expiation, tristes victimes de mon oubli et de mon indifférence. Leurs ombres se confondent avec la mienne et semblent m'accuser de l'excès et de la durée de leurs tourments; leur présence me désole; leur vue m'accable. O combien je souffre pour expier mes inconcevables délais! *Crucior in hâc flammâ* (1). Mais du moins je conserve l'espérance des cieux. Tremble, toi, ô mon fils, de mourir sans espoir comme sans ressource: le Dieu qui m'a frappé va se venger bientôt; sa colère est à ta porte, et, cette nuit, peut-être, la mort va t'envelopper de son ombre et t'engloutir dans l'enfer... Hâte-toi donc d'acquitter le vœu de mon cœur, et de rendre aux pauvres et à l'Église le patrimoine que je leur ai ravi, et les cieux vont s'ouvrir. »

Mon Dieu! puissent les âmes, délivrées par nos suffrages ou par nos vertus, nous recevoir dans les tabernacles éternels! Ainsi soit-il.

DISCOURS
SUR LE CULTE DES RELIQUES.

Sit memoria illorum in benedictione et ossa eorum pullulent de loco suo.
Eccle CH. 46.—V. 14.

Que leur mémoire soit à jamais bénie et que leur os germent et fleurissent dans leur tombeau.

Je vais aujourd'hui, mes frères, venger le culte des saints de ces odieuses accusations de nouveauté, de vaine et superstitieuse observance, portées par les prétendus réformateurs contre un culte que la raison avoue, que la religion inspire, que l'autorité consacre, que la tradition confirme, et qui n'est

(6) Luc. XVI. 24.

Digitized by Google

pas moins conforme aux principes de la foi qu'au véritable esprit de la piété chrétienne.

Le concile de Trente déclare que *les corps des martyrs et des autres saints entrés en participation de la vie glorieuse de Jésus-Christ sont dignes du respect et de la vénération des fidèles,* et la raison qu'il en donne, *c'est que ces corps ont été les membres vivants de Jésus-Christ et le temple de l'Esprit-Saint; c'est que le même Dieu doit un jour les ressusciter à une éternelle vie et les doter d'une éternelle gloire, et que par eux enfin il plaît à la divine bonté d'accorder aux hommes de nombreuses faveurs. Sanctorum quoque martyrum et aliorum cum Christo viventium sancta corpora, quæ viva membra fuerunt Christi et templum spiritûs sancti, ab ipso ad æternam vitam suscitanda et glorificanda, à fidelibus veneranda esse, per quæ multa beneficia à Deo hominibus præstantur.* CONC. TRIDENT. SESS. 25. Au simple énoncé d'une définition si sage, si motivée, si précise, on comprend déjà la distance immense qui sépare le culte des Reliques de toute pratique superstitieuse ou profane. La superstition consiste à attribuer à la pure créature une vertu divine qui lui est propre et inhérente; une vertu opérant par elle-même, sans le concours de la volonté et de l'action de Dieu. Tel est le culte que les païens rendaient autrefois à leurs idoles, que le stupide Africain voue aujourd'hui à ses fétiches. Si donc il s'agissait de reconnaître et de vénérer dans les reliques des saints un mérite et une excellence indépendante de tout rapport à Dieu, auteur de la grâce et sanctificateur des justes, d'espérer de leur protection un secours, une assistance quelconque, sans l'intervention du même Dieu glorificateur de ses élus, un pareil culte, se terminant à la créature, mériterait sans doute d'être flétri comme vain, impie, superstitieux, également injurieux à Dieu et pernicieux à l'homme. Mais telle n'est pas la pensée ni le langage du saint concile. Pesons l'une après l'autre chacune de ses expressions.

A la vérité, les corps des bienheureux sont déclarés *saints,* mais parce que Jésus-Christ les a sanctifiés en habitant en eux par sa grâce. Ils sont *vénérables*, mais parce que, ranimés au souffle du Dieu vivant, ils doivent refleurir et se revêtir, au dernier jour, de gloire et d'immortalité. Leurs pieux clients peuvent se promettre, de la confiance qu'ils placent en eux, des grâces signalées, *mais c'est Dieu lui-même qui nous confère ces grâces par leur médiation*. Ne faut-il pas se prévenir étrangement, ou plutôt s'aveugler volontairement, pour voir ici autre chose que l'expression et le sentiment légitime de la piété la plus respectable et la plus pure? Eh quoi! la nature toute seule nous rend chers et sacrés les objets qui nous rappellent la mémoire des êtres que nous avons aimés; le sentiment de la patrie nous fait considérer avec respect, chercher avec passion les moindres vestiges des grands citoyens qui l'ont honorée par leurs vertus, éclairée par leur génie, sauvée par leur courage : on veut posséder leurs portraits, on aime à lire les caractères que leur plume a tracés; et la religion ne nous commanderait aucun devoir envers les restes de ces martyrs, de ces confesseurs, de ces vierges généreuses *qui ont glorifié et porté Dieu dans leurs corps, et représenté dans leur chair*

Digitized by Google

la mortification de Jésus-Christ; envers ces sacrés ossements qui jettent une odeur de vie et respirent comme un parfum de vertu; envers cette illustre poussière où l'Éternel a déposé un germe de résurrection et une semence de gloire incorruptible! Il y a un culte domestique pour les souvenirs de la famille; il y a un culte civil pour l'enveloppe terrestre des bons rois, pères de leurs peuples, des grands hommes, bienfaiteurs de l'humanité; et l'on n'admettrait pas un culte religieux pour la sainte dépouille de nos *pères dans la foi, qui ont instruit les peuples des leçons de la véritable sagesse et qui nous transmettent encore les mêmes oracles à travers les ombres du trépas!* Et, ce qui serait, dans toute autre cause, convenance, devoir, justice, deviendrait ici erreur, vaine observance, crime et impiété! Ah! toute l'âme se soulève et se révolte à une semblable accusation.

Mais peut-être que ce sentiment, pur de toute superstition dans son principe et dans ses motifs, n'est pas exempt du même reproche dans les formes par lesquelles il se manifeste? — Il est vrai, nous faisons fumer l'encens devant les reliques des saints, nous les entourons de flambeaux allumés, nous les exposons avec solennité à la vénération des peuples, nous les portons processionnellement dans nos rues et nos places publiques, nous entreprenons en leur honneur de lointains pèlerinages, nous leur apportons avec nos vœux et nos supplications de pieuses offrandes pour l'entretien des sanctuaires où elles reposent. Mais que voyez-vous dans tout cela qui soit digne de blâme? Le culte intérieur appelle le culte extérieur, comme la pensée appelle l'expression, et le culte extérieur ne peut exister sans l'emploi de cérémonies quelconques. Si celles-là ont été choisies de préférence, c'est qu'elles ont paru les plus convenables pour exprimer notre vénération envers les saintes reliques. Indifférents en eux-mêmes, ces rites n'ont de portée et de signification que selon l'intention de ceux qui les emploient. Quoi! la religion véritable ne pourrait-elle réhabiliter ce que le mensonge a souillé! Parce que la superstition païenne a profané quelques-unes de ces observances en les prostituant à de fausses divinités, devons-nous craindre de les faire servir à l'honneur du vrai Dieu, *qui veut être admiré et glorifié dans ses saints?* Il faudra donc interdire à cette mère désolée la consolation de jeter quelques fleurs sur la tombe d'une fille chérie, parce que les païens offraient aussi des fleurs à leurs dieux mânes? Il faudra donc retrancher tout le culte public, les temples, les fêtes, les chants sacrés, les assemblées religieuses, les prières communes; car les infidèles ont fait de toutes ces choses un abus sacrilége?

Le culte des saintes reliques est donc à l'abri de tout reproche fondé de superstition, soit qu'on l'envisage dans ses motifs, soit qu'on le considère dans les formes et les témoignages sensibles qui lui servent d'expression. Nous ne prétendons pas dire pour cela que des abus n'aient pu quelquefois se glisser dans l'application de ces principes; que l'ignorance, la crédulité, la supercherie, la cupidité, n'aient pu faire tourner à la ruine des fidèles ce qui a été sagement établi pour leur édification, quoique ces rares exemples soient loin d'égaler le nombre des anecdotes controuvées, des faits exagérés, des imputations calomnieuses, imaginées par les sectaires en haine de notre foi. Et de

Digitized by Google

quoi n'abuse-t-on pas? et l'on abuse surtout des meilleures choses! *Si j'entreprenais de raconter*, a dit un philosophe célèbre, *tous les maux qu'ont produits les plus respectables institutions, je dirais des choses effroyables* (1)! Tout ce qu'on peut raisonnablement demander, c'est que l'Eglise se montre inexorable envers ces abus, qu'elle les prévienne par ses enseignements, qu'elle les réprime par ses censures. Or, l'Eglise, toujours vigilante à préserver de toute atteinte le saint dépôt qui lui est confié, n'a jamais négligé ces sages précautions, Tout en frappant de ses anathèmes les novateurs impies qui osent *affirmer qu'aucun honneur n'est dû aux reliques des Saints, que c'est en vain que les fidèles les vénèrent, en vain que leur mémoire est invoquée, dans la confiance d'en obtenir du secours*, le saint concile de Trente ordonne que toute fraude, tout scandale, toute superstition soit écarté avec soin de ces pratiques saintes. Il défend d'admettre et d'exposer aucune nouvelle Relique qui n'ait été reconnue et vérifiée par l'évêque. Il recommande aux premiers pasteurs de veiller religieusement à l'observation de ses décrets, d'éclairer la religion des peuples sur la nature du culte décerné par l'Église tant aux Reliques qu'aux images des Saints. Qu'on ouvre nos catéchismes, qu'on lise nos expositions de foi, qu'on écoute les explications que nous en donnons aux fidèles, on n'entendra pas de notre bouche une autre doctrine. Que si, après d'aussi éclatants témoignages, on persiste encore dans d'odieuses accusations, il faut plaindre ces préjugés de l'éducation qui ferment toutes les avenues à la vérité, ou déplorer plus amèrement encore une mauvaise foi qui s'obstine, malgré l'évidence des preuves contraires, à nous prêter des sentiments, à nous attribuer des pensées que nous désavouons avec horreur.

Au reste, nos très-chers frères, par cette déclaration, que les Reliques des Saints sont dignes d'honneur et de respect, les Pères assemblés à Trente n'ont fait que reconnaître et constater un principe universellement admis et constamment professé dans l'Église de Jésus-Christ; et c'est ici qu'il convient d'interroger les traditions et de faire parler les monuments qui attestent la perpétuité de notre foi à l'égard du culte des saintes Reliques. Il ne faut que parcourir les annales de l'Église, et en particulier celles de l'Église de France, pour juger combien ce culte fut cher dans tous les temps à la piété chrétienne. Chose remarquable! plus on remonte les siècles, plus se multiplient les témoignages de cette vénération, de cette confiance, dont notre époque ne nous offre plus que de faibles réminiscences. Jérusalem, fière de ses souvenirs et de la possession des lieux consacrés par les mystères de l'Homme-Dieu, Jérusalem, grande Relique elle-même des colères et des miséricordes du Seigneur, voyait venir à elle, dès les premiers temps, des multitudes suppliantes, jalouses de visiter une terre de prodiges, et d'honorer jusqu'à la poussière où s'étaient imprimées les traces du Sauveur, de sa Sainte Mère, de ses premiers martyrs, de ses saints Apôtres, de ses illustres prophètes. Antioche gardait comme un trésor les os de l'incomparable Ignace; Smyrne ne se glorifiait pas moins de posséder ceux du grand Polycarpe. Constantinople s'estimait la première ville de l'univers, moins par l'empire du monde qu'elle sentait échapper à ses

(1) Montesquieu. *Esprit des lois*.

Digitized by Google

mains défaillantes, que par le grand nombre des Reliques insignes qu'elle avait rassemblées dans ses riches sanctuaires ; et cette reine humiliée se consolait de ses grandeurs déchues, en montrant aux étrangers qu'une pieuse curiosité conduisait dans ses murs la vraie Croix, la sainte Couronne et autres instruments de la Passion ; saintes conquêtes, qu'elle n'aurait pas cru payer trop cher par l'abandon de ses plus belles provinces. Rome, mal défendue par ses murailles contre les insultes des barbares, se confiait plus dans les tombeaux de ses martyrs et dans les glorieuses chaînes de Pierre et de Paul, ses bienheureux Apôtres, que dans la terreur de son Capitole, désarmé de son tonnerre, et dans la valeur de ses légions, qui avaient oublié la victoire. Les Gaules, devenues chrétiennes, ne manifestaient pas un empressement moins vif, soit à honorer les cendres des hommes apostoliques qui leur avaient apporté le don de la foi, soit à se procurer une partie des richesses que possédaient en ce genre les autres nations.

Pour assigner l'époque où le culte des Reliques commença à être en honneur chez nos pères, il faut remonter jusqu'à l'établissement du christianisme dans notre belle patrie. Trophime à Arles, Potin et Irénée à Lyon, Exupère à Toulouse, Martial à Limoges, Austremoine à Clermont, Amans à Rodez, avaient laissé après eux des dépouilles que la religion des peuples évangélisés par leurs soins plaçaient sur les autels. Les plus anciens monastères, les abbayes les plus illustres, durent leur gloire à leurs Reliques insignes et à leurs châsses miraculeuses. Attirés par la renommée de ces solitudes aimées du Ciel et par le bruit des merveilles dont le Seigneur y glorifiait la mémoire de ses serviteurs, des flots d'étrangers passaient et repassaient dans les cloîtres saints, réveillant de leurs pas retentissants et de leurs cantiques de joie l'écho des voûtes silencieuses. De grands rois et de grandes reines y venaient dans toute la pompe des cours accomplir des vœux ou implorer des grâces. La foi ardente, la confiance naïve de ces heureux temps, multipliaient les prodiges, et les prodiges à leur tour augmentaient la confiance et la foi. De nombreux pèlerins, partis pour les contrées lointaines, s'ils avaient pu obtenir de la générosité de leurs hôtes quelques parcelles du corps d'un martyr, d'une vierge célèbre et d'un saint confesseur, s'en revenaient dans leurs foyers, plus joyeux et plus fiers d'un tel trésor que les triomphateurs de l'ancienne Rome, quand ils montaient les marches du Capitole, chargés des dépouilles des peuples vaincus.

On voyage aujourd'hui dans l'intérêt de la science, dans des vues de fortune ou de renommée. On court les terres et les mers pour gagner un peu d'or, pour étudier les mœurs et les coutumes des nations, pour découvrir de nouveaux astres et contempler de nouveaux horizons, pour compléter les riches collections de nos musées Pourvu qu'elles n'absorbent pas toutes les pensées de l'homme, nous n'avons garde de blâmer ces explorations scientifiques, ni même ces excursions intéressées, qui peuvent ajouter à notre instruction et à nos jouissances, et ouvrir de nouvelles sources de prospérité au profit de la fortune publique ou des existences privées. Mais que le siècle pardonne aussi à nos religieux ancêtres d'avoir pensé qu'il pouvait se trouver, dans

Digitized by Google

des objets sacrés qui ne retracent que des souvenirs de patience, de dévouement, de charité, des plus héroïques vertus, autant et plus de lumières, d'encouragements, de consolations, d'éléments même de bonheur intime, domestique, social, que dans la découverte d'un animal rare, d'une plante curieuse, d'une ruine inexplorée, ou dans la description d'une perspective, d'un site heureux, dont le pinceau du poëte ou de l'artiste reproduit pour la première fois les beautés.

On recourait de toutes parts aux Reliques des saints dans les calamités publiques, et lorsqu'elles sortaient processionnellement de leurs mystérieuses retraites, le peuple, plein de confiance, y voyait un présage infaillible de l'apaisement de la colère divine et de la cessation des fléaux. Les sanctuaires où elles reposaient, étaient réputés asiles inviolables, et dans plus d'une circonstance mentionnée par l'histoire, la sainte terreur d'une châsse révérée fit tomber le fer des mains du meurtrier et protégea les jours de l'innocence, à une époque où la violence n'avait de frein que la religion. Quand les hordes du Nord s'abattaient comme des oiseaux de proie sur nos provinces consternées, les peuples, réduits au plus affreux dénûment, donnaient moins de larmes et moins de regrets à leurs maisons dévastées, à leurs champs dévorés par la flamme, à toutes les ruines que le passage des barbares avait amoncelées, qu'à la désolation de leurs saints monuments, dépouillés des Reliques qui en faisaient la richesse et la gloire. Un corps saint était-il envoyé de Rome ou de quelque cité célèbre, on se préparait à le recevoir par des prières et des jeûnes solennels. Son passage à travers nos villes et nos campagnes émues présentait l'image d'un triomphe. Le convoi s'avançait majestueusement sous des voûtes de feuillage, sur un sol inondé de fleurs. Tout s'ébranlait et s'animait à son approche, le clergé, les religieux de tous les ordres, les corporations avec leurs mille bannières ; les saintes châsses, sortant de leur repos, se portaient comme d'elles-mêmes au-devant de lui. Toutes les routes se couvraient de foules empressées et ravies ; on saluait par mille acclamations d'espérance et de joie le nouveau protecteur dont s'enrichissait la patrie. Voir ses Reliques, les toucher, y appliquer des lèvres respectueuses, était un bonheur envié. Les malades, les infirmes se traînaient sur la voie suivie par le cortége, et il n'était pas rare qu'un cri soudain, parti du sein de la multitude et bientôt répété par mille cris d'admiration et de reconnaissance, vînt attester qu'un éclatant miracle avait récompensé la confiance des serviteurs de Dieu.

Qui peut lire de sang-froid, même à notre époque sans enthousiasme, le récit de la translation de la couronne d'épines dans l'oratoire de nos rois ? Le saint roi Louis, entouré des princes de sa maison et des grands de sa cour, s'avançant nu-pieds, à plusieurs journées de marche, au-devant du sacré trésor, le recevant à genoux des mains des ambassadeurs de Baudouin, aussi affligés de se dessaisir de ce gage adorable que s'ils eussent remis à un vainqueur les clefs de Constantinople ; ce même roi ne voulant partager qu'avec son frère l'honneur de porter l'insigne Relique sur ses épaules, fières de se courber sous un poids si glorieux, les larmes de joie et de componction coulant

Digitized by Google

de tous les yeux, les saints cantiques, les tendres soupirs, les ferventes invocations s'élevant avec les vapeurs de l'encens, comme un concert unanime, du milieu des populations pressées sur les pas du pieux monarque! Faut-il s'étonner que des grâces miraculeuses aient répondu à une foi si vive, à une piété si admirable? *Nous ne voyons plus*, dit-on, *nos signes d'autrefois; il* ne se fait plus de prodiges; *il n'est plus de prophètes* ni de thaumaturges parmi nous ; *notre Dieu ne nous connaît plus. Signa nostra non vidimus, jam non est propheta, et nos non cognoscet ampliùs.* (PSAL. LXXIII. 10.) Hélas! n'en accusons que nous-mêmes, notre indifférence, notre impiété, nos profanations sacriléges. Nos pères couvraient d'or et de pierreries les cendres des saints. Leurs enfants dégénérés, dans leur avarice et dans leur délire, n'ont su que les jeter aux vents, après les avoir dépouillées des richesses qu'avait accumulées sur elles la pieuse prodigalité des siècles!

Et qu'on ne nous objecte point que cette chaîne de témoignages dont on ne conteste pas d'ailleurs la continuité non interrompue dans la suite des âges que nous venons d'interroger, ne se rattache du moins par aucun anneau aux premiers temps de l'Église, et que, par conséquent, la coutume de vénérer les Reliques des saints a dû s'introduire au commencement du quatrième siècle avec tant d'autres nouveautés qui ont altéré, dit-on, la pureté de la foi primitive. Qui ne voit, en effet, les difficultés, pour ne pas dire les impossibilités morales que présente une telle innovation à une époque où florissaient en Orient comme en Occident tant d'illustres docteurs, témoins incorruptibles et gardiens vigilants des traditions apostoliques? Comment supposer que les Cyprien, les Hilaire, les Cyrille d'Alexandrie, et peu après, les Jérôme, les Chrysostôme, les Augustin, les Grégoire de Nazianze, sentinelles toujours prêtes à sonner l'alarme dès qu'une erreur osait se montrer, aient laissé s'établir et se propager sous leurs yeux, sans réclamations, sans résistance, un culte jusqu'alors inconnu dans l'Église? Or, loin que leurs écrits nous offrent la moindre trace de cette opposition, nous y trouverions, au contraire, s'il en était besoin, de nouvelles preuves à l'appui de cette vénération que nous vous demandons pour les Reliques des saints. Témoin Ambroise, transmettant à la mémoire des siècles le miracle qu'il vit lui-même s'opérer à Milan, lors de la découverte des corps des saints Gervais et Protais; témoin Jérôme, confondant sur ce point les rêveries de vigilance avec les mêmes armes dont nous nous servons aujourd'hui pour combattre les modernes contempteurs de nos croyances catholiques. Mais, sans nous arrêter à des preuves négatives, à des fins de non-recevoir, nous n'accorderons pas même sur nous, à nos adversaires, le faible avantage du silence de la tradition, qui pourrait toujours naturellement s'expliquer pour les premiers siècles par le secret dont les chrétiens d'alors voilaient leurs cérémonies et leurs mystères aux yeux des profanes. Ne parlons pas, si vous le voulez, de la précaution prise par les persécuteurs du troisième siècle, de faire jeter dans le Tibre ou dans les égouts de Rome les restes de leurs victimes pour les dérober à la vénération de leurs frères. Renonçons aux inductions que nous pourrions tirer, en faveur du culte des Reliques, et de l'empressement que montraient les fidèles, souvent

Digitized by Google

au péril de leur vie, à tremper des linges dans le sang des martyrs, à rechercher, à racheter même à prix d'or leurs cendres, et du soin religieux avec lequel ces précieux débris étaient recueillis et conservés dans les catacombes, asiles de la prière et du sacrifice, où la mémoire de leur immolation sanglante se mêlait chaque jour à la commémoration non sanglante de l'expiation de la grande victime. N'invoquons que des témoignages exprès et formels. Or, pour ne citer entre plusieurs autres que deux faits, parce qu'ils sont plus illustres et plus solennels, nous rappellerons les actes du martyre d'Ignace d'Antioche, consommé dès le commencement du second siècle de l'ère chrétienne, et ceux du martyre de saint Polycarpe, disciple de saint Jean, disciple lui-même de Jésus-Christ. Laissons parler les auteurs de ces actes contemporains des événements qu'ils racontent :

« Les saints ossements d'Ignace ont été reportés à Antioche et renfermés « dans une châsse comme un trésor inestimable laissé à la sainte Église en « mémoire de ce glorieux martyr. Nous avons marqué le temps et le jour, « afin que, nous assemblant à l'anniversaire de sa mort, nous attestions notre « communion avec ce généreux athlète de Jésus-Christ (1) » Et dans les actes du martyre du saint évêque de Smyrne, nous lisons

« Nous avons enlevé les os de Polycarpe, plus précieux que l'or et les « pierreries, et nous les avons déposés où il convient. Assemblés dans ce « même lieu, Dieu nous fera la grâce de célébrer le jour de sa naissance à « la gloire par le martyre, soit pour honorer le souvenir de ceux qui ont « souffert, soit pour nous animer nous-mêmes par l'exemple de leur zèle et « de leur courage (2). »

Nous demandons ce qui manque ici pour établir la plus parfaite identité de sentiments et de langage entre la foi des premiers et des derniers temps ! *Des os déclarés saints*, *estimés plus précieux que l'or et les pierreries*, *renfermés dans une châsse comme un trésor* ; *des Reliques portées en procession de Rome à Antioche sur les épaules des pieux fidèles*, au témoignage de saint Jean Chrysostôme, *et reçues en triomphe par les chrétiens accourus au-devant d'elles de toutes les villes par où devait passer le sacré cortége, le désir de communiquer aux corps des martyrs;* le soin de s'assembler autour de leurs restes pour célébrer par la prière l'anniversaire de leurs combats, la distinction si précise marquée entre l'adoration due à Jésus-Christ et la pieuse mémoire que l'on conserve de ses saints ; le motif d'émulation tiré de leurs exemples ; si tout cela n'est pas un culte, et, dans la substance comme dans les termes, un culte pareil à celui que nous rendons aux saintes Reliques, qu'on veuille bien nous dire ce que c'est? L'Église croit-elle et parle-t-elle aujourd'hui autrement qu'elle ne croyait et ne parlait alors? Peut-on nier que ces démonstrations de respect et de piété envers les Reliques des saints que nous retrouvons aux sources mêmes des traditions apostoliques, n'emportent avec elles une intention, un motif de religion, une relation nécessaire à Dieu et au salut éternel, et qu'elles ne soient par consé-

(1) *Act. S. Polyc.* cap. 17 *et* 18, an. 169.
(2) *Hom. in S. Ignat*, n° 5.

quent un véritable hommage religieux? Que si, d'accord sur les choses, on s'obstine à disputer sur le nom qu'il convient de leur donner, ce sera donc pour une querelle de mots qu'aura été rompu le lien de la grande unité chrétienne!

Et ce culte, en effet, découle si naturellement, sinon de quelques textes exprès de l'Écriture, du moins de son esprit, de sa tendance, des éloges et des bénédictions dont elle couronne les corps des justes, des prodiges qu'elle attribue à leur vertu et à leur influence, qu'on ne peut raisonnablement supposer que, dès la naissance du christianisme, les Reliques des saints n'aient pas été pour tout fidèle un objet de tendre et religieuse vénération. L'esprit de contradiction peut argumenter contre un passage isolé des saint livres, l'interpréter à sa manière, le supposer altéré, interpolé; il est sans force contre un ensemble de faits et de circonstances d'où ressort évidemment la profession d'une doctrine.

Après avoir vengé le culte des Reliques des odieuses inculpations de l'erreur, il nous sera plus facile encore d'avoir raison des fiers dédains et des froides plaisanteries des adeptes d'une philosophie sans cœur et sans conscience. A les entendre, le respect que nous professons pour les cendres des saints, les devoirs pieux que nous aimons à leur rendre ne sont que des *momeries*, *ridicules observances*, *pitoyable anachronisme dans un siècle éclairé;* et, chose étonnante, ceux d'entre eux qui croient devoir assaisonner, de quelque semblant de raison et de sérieux, des railleries usées, ne veulent voir dans un culte qui a pour objet de glorifier les triomphes de l'esprit sur la force brutale, et qui est lui-même l'expression la plus haute de la foi à la résurrection et à la vie, qu'un *grossier sensualisme*. Eh! que nous veulent-ils, ces censeurs chagrins ou moqueurs de nos rites sacrés, de nos pratiques légitimes? Quel argument peuvent-ils nous opposer que nous ne puissions avec plus d'avantage rétorquer contre eux-mêmes? Le philosophisme n'a-t-il pas aussi son culte et ses Reliques, et Dieu, pour humilier les esprits superbes, n'a-t-il pas permis que la superstition la plus insensée et la plus abjecte vînt remplacer en eux les idées saines, les notions religieuses qu'ils ont abjurées? Et sans évoquer ici des souvenirs trop amers, sans rappeler ces saints nouveaux, produits monstrueux de leur fausse sagesse et déifiés par elle, ces dieux de sang, ces idoles de volupté qu'elle substituait à nos saints vénérables, dépossédés de leurs autels et même de leurs tombeaux, la *raison pure* n'a-t-elle pas étalé les scènes d'un culte digne d'une universelle risée! Tel qui souriait de pitié à la vue d'un pieux fidèle qui venait honorer les Reliques d'un apôtre ou d'un martyr, se prosternait avec respect devant la tombe d'un sceptique, meurtrier de lui-même. N'a-t-on pas vu n'aguère, lorsqu'on ne croyait plus à rien, des flots de pélerins croire aux cendres de Jean-Jacques, se presser au pied de son mausolée avec toute la solennité et toute la ferveur que l'on met à accomplir un vœu, des dévots de Voltaire se disputer quelques lambeaux de sa défroque et acheter au poids de l'or les plus vils meubles de sa maison? Et aujourd'hui même nos *esprits forts* se montrent-ils plus sages? Vit-on jamais le culte des grands hommes

ou prétendu tels, affecter un caractère plus prononcé d'apothéose ou d'adoration ? Force est donc aux plus hardis penseurs de croire et d'adorer quelque chose. Depuis qu'ils ne savent plus s'abaisser devant Dieu, les voyez-vous, ces fiers génies, à genoux devant les hommes ? Et quels hommes, je vous prie, et quelle moralité peut-on tirer de leur vie pour le perfectionnement de l'humanité ? Les uns ont corrompu les générations par le venin de leurs écrits, les autres ont fait couler des rivières de sang et de larmes. N'importe. Il faut des monuments dont le front touche les cieux pour couvrir la cendre de ces héros, fléaux des nations ? Honte et dérision sacrilége ! Il faut des temples pour recevoir la dépouille de ces sages, corrupteurs de la morale, contempteurs de la religion, détracteurs des institutions de la patrie, dépouille immonde que Rome païenne aurait traînée aux gémonies, aux jours de sa vertu et de sa gloire, alors que l'incorruptible Caton refoulait hors des limites de la République cette écume de sophistes que la Grèce frondeuse et sceptique vomissait sur les rivages de l'Italie !

Et maintenant, philosophes, n'aurez-vous pas enfin pour la pieuse simplicité de nos croyances et de nos pratiques, un peu d'indulgence ? Nous direz-vous si, culte pour culte, le culte de la vertu ne vaut pas bien celui des passions ; et Reliques pour Reliques, si les cendres d'un martyr de la vérité ne méritent pas autant d'honneur que celles d'un mécréant qui a passé sa vie à blasphémer contre elle; et, anachronisme pour anachronisme, s'il n'est pas plus raisonnable de croire, avec le quatorzième siècle et avec tous les siècles, que de chercher à ressusciter le siècle impie dont le monde entier a salué par un long cri de joie les trop tradives funérailles ? Et vous aussi, hommes de la science, qui consacrez tant de veilles et dépensez tant de sueurs à enrichir vos collections de phénomènes, à classer dans leur ordre vos minéraux, vos insectes, vos fossiles, et qui traitez ces détails comme choses sacrées, nous permettrez-vous d'attacher quelque prix à la possession des ossements de nos saints, et ne pourrons-nous pas, sans trop exciter votre humeur ou provoquer vos sarcasmes, entourer de notre amour et de nos respects ces objets vénérables ? Vous remuez les montagnes et les vallées, vous fouillez la terre dans ses entrailles les plus cachées pour vous enquérir du nombre des couches, pour en extraire quelques débris de je ne sais quelles ébauches d'anciens mondes brisés, hélas ! et quelquefois peut-être pour puiser dans ces curieuses investigations un motif de plus à votre incrédulité. Eh bien ! interrogez cette lave, questionnez cette ruine. Que vous répondra-t-elle ? Espérez-vous qu'elle va prendre une langue pour vous raconter des nouvelles de la création et des grands naufrages de la terre ? Ah ! plutôt venez dans ce sanctuaire dont les dalles de marbre sont usées par les pieux baisers d'innombrables suppliants ; interrogez ces os, cette poussière, et ils vous rendront de plus sûrs oracles. Voyez ces pieds : ils ont été agiles pour voler au secours de l'infortune. Voyez ces mains : elles ne se sont point lassées de répandre des bienfaits. Voyez cette bouche : elle a porté au monde des paroles de paix et de salut, et s'est ouverte une dernière fois pour prier, pardonner et bénir. Considérez ce cœur qui, tout poudre qu'il est, semble encore tressaillir d'amour

Digitized by Google

pour son Dieu et pour ses frères ; et riez, après cela, si vous l'osez, d'un culte qui propose à l'homme de si sublimes exemples et lui fait entendre de si éloquentes leçons !

Nous venons de vous présenter, nos très-chers frères, sur le culte des saintes Reliques, les considérations qui nous ont paru les plus propres à édifier votre piété, à encourager votre confiance, à prémunir votre foi contre les attaques de l'erreur, à vous inspirer enfin une noble et sainte assurance dans la profession de cette même foi en renvoyant à l'impie les traits qu'il osait diriger contre elle. Instruits de la nature de ce culte qui est esprit et vie, de sa sainteté et de la salutaire influence qu'il peut exercer sur nos mœurs, de son antiquité qui remonte par une chaîne de traditions non interrompues jusqu'au berceau de l'Eglise, des fruits de grâces et de bénédictions que vous pouvez vous en promettre, vous n'en mettrez que plus de zèle et d'empressement à visiter, à honorer ces précieuses dépouilles (1).

DEUXIÈME DOMINICALE.

HOMÉLIE DU VINGT-DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

« En ce temps-là, les Pharisiens, s'en étant allés, formèrent le projet de surprendre Jésus dans ses paroles. Et ils lui envoyèrent leurs disciples avec les Hérodiens pour lui dire : Maître, nous savons que vous êtes vrai et que vous enseignez la voie de Dieu dans la vérité, sans avoir égard à qui que ce soit, parce que vous ne considérez point la personne des hommes. Dites-nous donc ce qui vous semble : nous est-il libre de payer le tribut à César, ou non ? Mais Jésus, connaissant leur malice, dit : Hypocrites, pourquoi me tentez-vous ? Montrez-moi la pièce d'argent du tribut. Et ils lui présentèrent un denier. Jésus leur dit : De qui est cette image et cette inscription ? Ils répondirent de César. Alors Jésus leur dit : Rendez donc à César ce qui appartient à César et à Dieu ce qui est à Dieu. » (Ev. S. Mat., c. 22, v. 15 à 21.)

Les Pharisiens vinrent donc un jour vers Jésus pour le tenter, et ils lui dirent : *Maître, nous savons que vous êtes sincère et véritable, et que vous enseignez la voie de Dieu dans la vérité, sans avoir égard à qui que ce soit, parce que vous ne considérez point la qualité des personnes*. Cette louange, mes frères, était bien due au divin Sauveur, il la méritait à juste titre. Lui, la raison souveraine, la sagesse éternelle du Père, lui qui était venu en ce monde pour être la voie, la vérité et la vie, il était sincère et véridique dans toutes ses paroles, et jamais son cœur ne démentait ce qu'exprimaient ses lèvres. Mais en est-il ainsi de nous, qui nous disons les disciples de Jésus-Christ, qui faisons profession de le suivre, d'imiter ses exemples, d'accomplir les préceptes de son Évangile ; il est notre modèle, marchons-nous véritablement sur ses traces, et mériterions-nous sans flatterie la louange que lui dé-

(1) Extrait d'un mandement de Mgr l'évêque de Rhodez.

Digitized by Google

cernaient les Pharisiens? Sommes-nous, comme le divin Maître, francs et sincères dans nos paroles? Et d'abord, sommes-nous francs et sincères à l'égard de Dieu? Tous les jours nous lui disons ; Père, pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Quand notre bouche prononce ces mots, notre cœur n'est-il pas plein de fiel et d'amertume contre quelqu'un de nos frères? Tous les jours aussi nous disons à Dieu ; Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur, parce que vous êtes infiniment aimable, je vous préfère à toutes les créatures. Cela est-il vrai? N'oublions-nous pas souvent, et trop souvent, le Créateur pour la créature? Ne nourrissons-nous pas au fond de l'âme quelque attache secrète, quelque affection criminelle, et ne nous agenouillons-nous plus, comme les païens, devant des dieux de pierre ou de bois, n'offrons-nous pas encore notre encens et nos vœux à des idoles qui ont usurpé, dans nos cœurs, les droits légitimes du Maître du Ciel? Je vois l'avare prosterné devant ses monceaux d'or; je vois l'ambitieux rêver la conquête du monde; je vois le jeune voluptueux plongé sans honte ni remords dans la fange des plus viles passions ; et tous ces gens-là disent à Dieu : Je vous aime de tout mon cœur, je vous préfère à toutes les créatures! Enfin, nous venons au temple pour adorer Dieu, le bénir, le remercier, l'invoquer : nos lèvres murmurent les paroles de la prière; mais notre cœur où est-il? Peut-être bien loin de Dieu! Il est où nous l'avons laissé : dans nos maisons, dans nos ménages, au milieu de nos familles; trop heureux encore quand les ajustements de la toilette n'occupent pas notre attention jusqu'au pied des autels, et quand nous ne venons pas à l'église pour voir ou pour être vus! Nous ne sommes donc pas sincères et véridiques à l'égard de Dieu.

Le sommes-nous à l'égard du prochain, envers nos frères? Pas davantage. Dans le monde, et surtout dans ce qu'on est convenu d'appeler le grand monde, la bonne société, on entend à chaque pas force protestations d'attachement, d'affection, d'inaltérable dévouement; et, au fond, rien n'est moins vrai que tout cela. On se confond en politesses, en longues et profondes révérences ; et, au fond, on se rit peut-être de celui à qui l'on prodigue avec une telle libéralité ces marques extérieures de respect et d'estime. Qu'y a-t-il souvent derrière le rideau de gaze où se joue cette comédie? C'est que chaque femme croit voir dans toutes ses compagnes une rivale qu'il faut éclipser à tout prix; c'est que chaque homme trouve dans ses semblables des adversaires, des envieux, des ennemis qu'il faut, par tout moyen, réduire à l'impossibilité de nous nuire. Ce manque de vérité et de franchise domine tellement les relations habituelles de la vie, qu'il a perverti jusqu'à notre langue elle-même. Tous les jours nous disons : *Je suis ravi*, *je suis enchanté*, ou bien, *je suis au désespoir;* et notre cœur est tout de glace au milieu de ses enchantements, et nos désespoirs ne vont même pas jusqu'à l'épiderme de notre âme! On dirait, enfin, que nous voulons réaliser dans notre conduite de chaque jour le mot d'un diplomate fameux : Que la parole n'a été donnée à l'homme que pour mieux déguiser sa pensée. Ne nous flattons donc point d'être sincères à l'égard de nos frères.

Digitized by Google

Le serons-nous du moins à notre égard? Non plus; ici encore il faut que nous prenions plaisir à nous tromper, à nous abuser nous-mêmes. Nous nous faisons accroire le bien pour le mal. le mal pour le bien. Au lieu de demeurer dans la voie de Dieu, la voie de ses commandements, de ses règles, nous courons après nos passions. Nous nous arrangeons au dedans de nous-mêmes un petit monde à notre guise; nous formons notre conscience comme nous l'entendons, au gré de nos caprices, nous cherchons à nous faire illusion; en un mot, nous ne sommes pas véritables à notre égard. Quel sujet de damnation pour nous!

Les Pharisiens rendaient aussi ce témoignage à Jésus-Christ qu'il n'avait égard à qui que ce soit, sinon à Dieu. Quelle disproportion encore ici entre le divin modèle et nous! N'avons-nous pas trop d'égard à nous-mêmes? L'amour propre, la vanité, l'orgueil est le dieu de ce monde; c'est le mobile de toutes nos actions. Analysons chacune de nos pensées, chacune de nos paroles, chacune de nos œuvres, et au fond nous trouverons toujours le *moi*, c'est-à-dire l'égoïsme, comme la base indestructible de toute notre conduite Le Sauveur ne regardait pas non plus la qualité des personnes. Comment aussi l'imitons-nous sous ce rapport? Ne flattons-nous pas celui-là, ne caressons-nous point celui-ci? N'aimons-nous pas un tel d'une affection particulière? Au lieu d'embrasser, en vrai serviteur de Jésus-Christ, tous les hommes dans une ardente et universelle charité, ne choisissons-nous pas ceux dont l'humeur, le goût, les qualités, l'esprit nous reviennent davantage, tandis que nous enveloppons tous les autres dans une même proscription, c'est-à-dire une même indifférence?

Méchants disciples, ah! que nous sommes éloignés de la vie et des mœurs de notre Maître qui méritent tant de louanges!

Les Pharisiens continuent, et s'adressant toujours à Jésus, ils lui disent: *Donnez-nous votre avis sur ceci. Est-il permis, ou non, de payer le tribut à César?* Voilà une question bien simple, bien naturelle, et qui semble fort inoffensive. Cependant elle cachait un piége, car elle était faite par des gens qui voulaient surprendre le Sauveur dans ses paroles, et la malice reposait dans leurs cœurs. Aussi Jésus-Christ, qui déteste souverainement la tromperie, leur jette un blâme sévère : *Hypocrites, pourquoi me tentez-vous?* Il demande ensute à voir la pièce d'argent qu'on donnait dans ce temps-là pour le tribut. On la lui montre; il leur dit : *De qui est cette image et cette inscription?* Mes frères, permettez-moi de vous adresser la même question : De qui êtes-vous l'image, *cujus imago hæc?* Vous êtes, nous sommes tous les images de Dieu. Notre âme, dans ses facultés est un reflet merveilleux des trois personnes de l'auguste Trinité elle-même; notre corps porte dans sa mystérieuse organisation et dans la noblesse de ses traits, le sceau, l'empreinte, l'irrécusable cachet de la puissance et de la majesté divine. L'homme créé innocent et pur conservait ainsi, dans une vivante image au sortir des mains créatrices, la ressemblance de son auteur. Mais depuis, hélas! qu'avons-nous fait de cette image sacrée? Comme elle est gâtée maintenant! Est-ce bien encore l'image de Dieu? N'est-ce pas plutôt celle du demon?

Digitized by Google

Et au lieu de porter toujours sur notre front les joies pures du Ciel et dans notre âme les délices d'une conscience tranquille, n'est-ce pas l'enfer qui est au dedans de cette âme, l'enfer avec toutes ses terreurs, ses remords, ses angoises? *Cujus imago hæc?* Ah! oui, Seigneur, je le reconnais, le front dans la poussière et l'amertume dans l'âme, j'ai souillé, déshonoré, défiguré votre image; j'en ai fait l'image d'un homme terrestre. Par le péché, je vous ai chassé de mes sens qui n'ont de vie que par votre puissance, chassé de mon cœur qui n'a reçu de vous le sentiment que pour vous aimer, chassé de tout mon être que vous ne m'aviez donné que pour vous servir. Plus rien en moi, à cette heure, ne porte peut-être l'auguste empreinte de votre Être adorable. Je suis comme une grande ruine dont les débris, dispersés sur le sol, tout en attestant encore la main prodigieuse qui les assembla pour la première fois, remplissent toujours de terreur et de tristesse celui qui les contemple. Mes frères, réveillons-nous donc. Il est temps que, comme nous avons porté l'image de l'homme terrestre, nous portions aussi l'image de l'homme céleste. (Cor., 15.) Réformons-nous nous-mêmes, jusqu'à ce que Jésus soit formé en nous, et que nous puissions dire avec l'apôtre : Je vis, ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en msi : *Uivo jam non ego, vivit verò in me Christus*. (Gal., 2.)

Mais écoutons encore les dernières paroles de Jésus-Christ dans l'Évangile de ce jour; elles ne sont pas moins que les autres fécondes en enseignements pratiques : ***Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.***

Il faut rendre à chacun ce qui lui appartient. Nous sommes de Dieu, donc nous devons être à Dieu; il est notre premier principe, donc il doit être notre maître; il nous a créés dans une effusion d'amour, par pure bonté, lorsque nous n'étions nullement nécessaires à son bonheur ou à sa gloire : donc nous devons lui appartenir entièrement. L'argile n'est-elle pas au potier? l'enfant à son père, le serviteur à son maître? Mais tous les droits de l'homme sur les créatures, Dieu les possède sans doute à notre égard, et au plus haut degré, et aux titres les plus sacrés, puisque c'est de lui que nous tenons ce que nous sommes, puisqu'il n'y a rien en nous qui ne soit comme un fruit de son propre fonds, et dès lors sa propriété. Or, Chrétiens, rendons-nous à Dieu ce qui lui appartient? Notre corps, notre âme, nos sens et toutes nos puissances sont à lui. Rendons-nous à Dieu notre corps et nos sens? Nous en servons-nous pour sa gloire? Hélas! que de fois nous les avons fait servir à la passion, au crime! Quel est celui de nos sens qui n'ait pas été un instrument d'iniquité? péchés des yeux, péchés des oreilles, péchés de la langue, péchés de la bouche, péchés des mains, péchés des pieds! Je regarde, et il n'est pas resté une seule partie de saine dans ce corps de misère et de corruption. Est-ce ainsi que nous rendons à Dieu ce que nous lui devons? ***Hæc-cine reddis Domino tuo?*** Lui rendons-nous notre âme, en pensant à lui, en l'aimant, en le craignant? Ah! notre âme n'a-t-elle pas été comme un grand chemin toujours foulé par les pieds des passants et des chevaux? Combien de fois notre âme n'a-t-elle pas laissé tomber les saintes bannières de sa modestie

Digitized by Google

et de sa chasteté devant quiconque ne jetait pas sur nous un regard méprisant? Notre âme n'a-t-elle pas bu à la coupe de toutes les iniquités, ne s'est-elle point enivrée du vin de toutes les prostitutions? Quelle est celle de ses facultés qui n'ait pas été coupable? Nos affections ont rampé auprès des créatures. Nous nous sommes abaissés devant des idoles, des statues de chair et de sang; nons avons déposé à leurs pieds la couronne qui ceignait nos fronts et le sceptre du commandement que Dieu nous avait remis entre les mains. Créés libres et rois, nous nous sommes faits esclaves, esclaves du démon, esclaves du monde, esclaves d'une pauvre créature, esclaves de nos penchants honteux! Nous avons embrassé dans une délirante étreinte les vers et la pourriture; nous avons dit aux vers : Vous êtes nos frères; et à la pourriture : Tu es notre sœur! Et notre âme s'en allait loin, bien loin du bon Dieu. Hélas! et mille fois hélas! est-ce ainsi que nous avons rendu à Dieu ce que nous lui devions : *Hæccine reddis Domino tuo?*

Et cependant, Chrétiens bien-aimés, voyez à combien de titres nous devons à Dieu l'hommage de nos affections et de tout notre être. Il nous a créés de préférence à une infinité d'autres qu'il aurait pu, qu'il n'a pas voulu créer comme nous, et qui peut-être eussent fait un meilleur usage de l'existence. Tous les jours encore dans notre conservation, il renouvelle le miracle de notre création. Il nous a rachetés en mourant pour nous au haut d'une croix d'ignominie, la tête couronnée d'épines sanglantes; il nous a appelés à la grâce du christianisme, il a fait rayonner sur nous le sceptre merveilleux de la foi qui éclaire, qui console et qui purifie. En un mot, il nous a comblés de tous les biens, et dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce.

Seigneur Jésus, mon maître et mon ami, quand donc nous rendrons-nous à tant de bienfaits? Quand donc notre ingratitude tombera-t-elle devant les prodiges sans cesse renouvelés, sans cesse augmentés, de votre tendresse et de votre dévouement? Ah! laissez votre grâce triompher de nos cœurs rebelles; désormais nous voulons dire adieu au monde et à ses plaisirs, à la créature et à ses séductions; nous voulons vous aimer, vous servir, n'aimer que vous seul, ne servir que vous seul. Désormais nous voulons être à vous dans le temps, pour être avec vous dans l'éternité. *Amen!*

L'abbé Ch. BRETON.

QUATRIÈME DOMINICALE.

SUR LE JUGEMENT PARTICULIER

PAR M. L'ABBÉ DUPANLOUP.

Statutum est hominibus semel mori post hoc autem judicium.

Il est arrêté que tout homme doit mourir, et après la mort le jugement.

Ep. aux Hébr, ch. IX, v. 27.

Il y a certes de quoi trembler, mes frères, à la pensée des terribles catastrophes qui seront les avant-coureurs du dernier jour. Dieu envoie Jésus

Christ, son fils, pour juger le monde, et toute la terre est ébranlée. Les nations, armées les unes contre les autres, s'entre-tuent par de sanglantes batailles; la mer a franchi ses limites; les astres éteints ont suspendu leur course; ceux qui dorment dans les tombeaux s'éveillent au son de la dernière trompette; les éléments confondus sont dissous par le feu et l'univers est détruit.

Le voilà bien ce jour qu'on peut appeler, à juste titre, le jour d'une grande calamité et d'une grande misère, le jour des ténèbres; et surtout le jour de la colère : *Dies iræ*. Quelle que soit la terreur de ce dernier jour, il en est pour chacun de nous, mes frères, un autre dont la pensée ne doit pas moins nous glacer d'effroi : je veux parler de la mort, où l'âme, seule avec Dieu, entend prononcer la sentence irrévocable qui décide de son sort pour l'éternité.

C'est ce jugement que les saints ont médité en tremblant, qui remplissait de frayeur les solitaires et les anachorètes exténués de jeûnes et de veilles, et qu'appréhendaient les Hilarion et les Jérôme après la plus longue et la plus austère pénitence.

Pour moi, quand je pense au jugement terrible qui m'attend, je ne puis que tomber aux pieds de mon juge; et je n'entreprendrais point de vous en parler si ce n'était pour acquitter la dette de mon devoir. J'essaierai donc de vous dire, dans le tremblement des saints, ce que ce dernier jour réserve au pécheur, et je consolerai ensuite vos regards en vous montrant ce qu'il réserve à l'âme fervente.

Cette scène sera rapide, saisissante, aussi ne la diviserai-je point. Mettons-nous sous la protection de Marie.

Ave Maria.

Méditons donc, mes frères, tandis que nous en avons le temps, méditons ce jour d'angoisses, ou plutôt, cette transition rapide qui nous placera en face de notre juge.

Oui, il faut du courage pour contempler ce lugubre tableau et pour écrire ainsi sa propre histoire; car nul n'y échappera.

Lors même que vous vivriez sans Évangile, si vous ne vivez pas sans foi ni loi, sans âme et sans Dieu, vous ne pouvez pas vous dispenser de croire qu'il vient un jour où l'âme comparaît devant son créateur pour recevoir le prix de ses œuvres.

Écoutez ce que Platon dit à ce sujet, guidé simplement par la conscience du vice et de la vertu.

« Quand l'âme est séparée du corps, elle arrive à un lieu tout divin où elle « voit d'un côté le Ciel et de l'autre l'Enfer. Alors elle paraît devant son juge, « et après le jugement, les bons s'en vont souvent à droite pour recevoir leur « récompense, et les méchants s'en vont à gauche, emportant avec eux la « marque et les signes extérieurs de leur réprobation. Car l'âme, dans l'au- « tre monde, n'emporte avec elle que les habitudes contractées pendant la « vie. Le juge les examine sans s'occuper du rang qu'elles ont tenu sur la « terre, mais seulement de ce qu'elles sont au moment où elles paraissent « devant lui. Pour ceux dans lesquels il trouve des marques d'une vie inique, « molle et intempérante, ils souffrent un juste châtiment. Les uns, qui ne sont « pas indignes de guérison, sont livrés à la peine et aux remords jusqu'à ce « qu'ils aient expié leurs fautes; les autres, qui en sont indignes, souffriront « une peine éternelle. »

Oui, je veux croire ces choses, continue le philosophe, je veux travailler, dès à présent, à présenter mon âme pure à mon dernier jour. — O toi, mon ami, mon auditeur, je te défie à cette rivalité de la vertu, toi qui, s'il te fallait paraître aujourd'hui devant ton juge ne trouverais peut-être au fond de sa conscience rien qui ne fût capable d'irriter sa justice. —

La mort est terrible pour tous, mes frères, même pour les âmes justes et ferventes; car, plus elles sont éclairées de la lumière céleste, plus cette lu-

Digitized by Google

mière leur révèle leur infirmité et les fait gémir même sur les souillures cachées que Dieu seul connaît. D'ailleurs, l'idée de la dissolution épouvante la nature ; elle a horreur du tombeau ; Dieu n'a pas fait la mort, il a créé l'homme inexterminable, comme dit l'Écriture : *Deus creavit hominem inexterminabilem,* c'est par le péché que la mort est entrée dans le monde, *per peccatum mors;* toutefois, la mort, quelque terrible quelle soit, perdrait le droit de nous effrayer si elle n'était suivie du jugement.

Nous sommes mortels, et nous ne pouvons pénétrer le triste secret du jugement qui nous attend après la vie. Vous mourrez, et l'amour de vos proches ne vous sauevra pas. Tandis que votre famille éplorée se pressera autour de votre lit funèbre, une autre scène invisible et secrète se passera entre vous et le souverain juge. Quand votre âme aura quitté ce monde, l'horizon immense de l'éternité se dévoilera à vos regards ; vous serez saisis d'une horreur divine à la vue de ces espaces vides et immenses au milieu desquels la majesté de Dieu vous apparaîtra. L'âme sortie de sa sphère terrestre est investie par cette majesté suprême dans le lieu même où elle a rendu le dernier soupir ; elle n'est pas montée dans des régions supérieures, Dieu n'est pas descendu à sa rencontre, il se trouvait tout près d'elle, il était là.

Au moment où l'âme paraît devant son juge, les anges n'entourent pas le redoutable tribunal, comme ils l'entoureront au dernier jour ; les nations ne sèchent point de frayeur dans l'attente des maux à venir, tout se passe entre elle et Dieu. Eh ! qu'importe au pécheur qui va entrer dans son éternité, la multitude des spectateurs accourus à son jugement ? La pompe et la solennité dans un pareil moment seraient pour lui une distraction et en quelque sorte un appui. Il faut qu'il soit seul avec Dieu, seul avec ses œuvres.

O mon Dieu, que votre jugement est terrible ! N'entrez point en compte avec votre serviteur : *Non intres in judicium cum servo tuo Domine.* Cri inutile, Dieu tient l'âme immobile en sa présence, il l'a percé du feu de ses regards, et pénètre ainsi jusque dans les replis les plus secrets de la conscience.

Lorsque, autrefois, le plus malheureux des pécheurs cherchait à cacher dans l'ombre et le silence du feuillage sa douleur, sa honte et ses remords, la voix de Dieu se fit entendre à lui au fond de sa retraite pour l'obliger à en sortir. Adam, où est tu ? montre-toi : *Adam ubi es?* O ! quelle terreur la voix du Seigneur entendue pour la première fois après le péché ne dut-elle pas porter dans le cœur de l'homme coupable ? Eh bien, mes frères, cette terreur vous ne vous y déroberez pas. Ici-bas, on étouffe la voix de Dieu, on se fuit soi même, on va dans le monde, on s'étourdit au bruit de ses plaisirs et de ses affaires ; mais un jour viendra où l'âme rendue à elle même sera forcée d'entendre une voix qui lui criera : Adam où est tu ? *Adam ubi es?*

Quand l'âme séparée de son corps se trouve éclairée des plus vives lumières, et qu'à la lueur de cette clarté divine elle se voit telle qu'elle est, vide de bonnes œuvres et chargée d'iniquités, une indicible horreur la saisit et elle s'écrie : La colère du Seigneur est pour moi comme une montagne amoncelée sur ma tête et prête à m'engloutir ; jamais je ne pourrai en soutenir le poids : *Pondus ejus ferre non potui.*

Non, il n'y a point d'expression pour peindre l'effroi d'une âme qui se trouve investie par la majesté immense d'un Dieu irrité. David, pécheur, s'écriait : Où irai-je pour échapper aux regards du Seigneur ! Si je prends des ailes pour m'envoler aux cieux, c'est sa main qui me porte ; si je m'élance au delà des mers, il m'attend sur le rivage ; si je descends au fond des abîmes, je l'y retrouve encore pour être mon juge.

Que peuvent pour moi toutes les créatures au moment de la mort ? que peuvent tous mes parents fondant en larmes ; leur larmes ne me sauveront pa si je suis coupable.

Digitized by Google

Lorsque je paraîtrai devant mon juge, dans la solitude immense de l'éternité, je n'aurai plus pour moi que mes œuvres, et, si ce trésor me manque, quelle sera ma destinée?

O! c'est alors que je comprendrai la vanité du monde, de ses fausses joies, de ses misérables voluptés; je comprendrai la pratique de ces vertus chrétiennes, de cette humilité dont les enseignements réitérés de l'Église peuvent à peine nous donner l'intelligence la plus vulgaire; je verrai que Dieu est tout et que nous ne sommes rien. En ce monde, nous comptons notre corps pour tout, Dieu, notre âme et notre éternité pour rien; mais, après la mort, lorsqu'il ne nous reste que ce qu'il en faut pour être réduit en poudre sous les coups de la justice divine, nous comprendrons l'adoration du Seigneur, en esprit et en vérité, et l'injuste fureur de ces hommes qui passent leur vie à insulter Dieu et à jeter, dans leurs livres impies, l'ironie et l'injure sur tout ce qu'il y a de plus sacré sur la terre, la religion et la vertu.

O vous, chrétiens fidèles, condamnés maintenant à vivre au milieu d'un monde ennemi de votre salut, que vous vous saurez bon gré, alors, de l'avoir méprisé et d'avoir su profiter de ces heures saintes où le monde nous apparaît tel qu'il est; que vous vous estimerez heureux d'avoir fréquenté le saint temple, entendu la parole de Dieu et suivi les pieux exemples qui vous étaient offerts; quelle joie d'avoir triomphé du vice par la vertu, et d'avoir tant souffert pour votre âme:

Ame juste, vous voilà aux pieds de votre Dieu qui vous juge dans sa miséricorde et qui vous fait entendre des douces paroles: Entre dans la joie de ton Seigneur: *Intra in gaudium Domini tui.*

Oui, il sera grand en ce dernier jour, le bonheur de ceux qui se seront fait violence, de ceux qui auront été persécutés, parce qu'ils pratiquaient des vertus héroïques dont le monde ne voulait pas. Mais si nos mains sont trouvées vides, si Dieu voit en nous la recherche d'une vie molle et oisive, le dégoût de la piété et la violation de ses commandements, quel compte terrible n'aurons nous pas à rendre?

Que faire pour prévenir la colère du Seigneur? Il ne nous sera pas possible de revenir en cette vie pour réparer par la pénitence les fautes que nous aurons commises, pensons y d'avance, afin d'approcher de notre juge avec moins de terreur et d'effroi.

D'où viens-tu, dit le Seigneur à l'âme tremblante en sa présence? — Seigneur, je viens de la terre. — Et qui t'y avait placée, continue le souverain juge? — Seigneur, c'était vous. — Eh bien, pourquoi t'avais-je placée sur la terre? C'était, répond l'âme saisie de frayeur, c'était pour vous connaître, vous aimer et vous servir. — L'as-tu fait? dit Dieu. — Et alors les livres où sont écrites toutes les actions des hommes sont ouverts en présence de l'accusé: *Libri aperti sunt.* Le premier, c'est le livre de vie, *librum vitæ*; toutes vos bonnes actions y sont inscrites, même une bonne pensée, même un verre d'eau froide donné pour l'amour de Jésus-Christ, tout y est écrit; ce livre est tenu par votre bon ange, vous connaissez son dévouement, comptez sur sa fidélité.

L'autre livre est le livre de mort; tout y est écrit, depuis la première pensée du mal jusqu'à la délectation de la volonté et la consommation du crime, depuis la parole inutile jusqu'au blasphème; il est tenu par le démon, vous connaissez sa haine, comptez sur son exactitude. Et quand Dieu aura placé l'âme en face de ses œuvres: Maintenant, lui dira-t-il, appelle moi un Dieu sans miséricorde *Deus absque misericordia.* Certes, je t'avais bien prouvé mon amour, mais tu l'a méprisé. Maintenant, la mesure de mon amour est devenue la mesure de ma justice; je suis sans miséricorde, *absque misericordia.*

Si Dieu doit être aussi terrible qu'il a été bon, s'il doit être aussi redoutable dans la vallée de Josaphat qu'il a été miséricordieux sur le Calvaire, il ne nous

Digitized by Google

reste qu'à cacher notre visage dans nos mains et à nous jeter au pied de la croix, disant comme le prophète : Si vous tenez compte de nos iniquités, Seigneur, qui pourra subsister devant vous? *Si iniquitates observaveris Domine, Domine quis sustinebit.*

Si, dans ce moment, mes frères, ces deux livres s'ouvraient devant vous, dites-moi lequel des deux l'emporterait? Que deviendrait la vertu même, si elle était traitée sans miséricorde? Examinez-vous pour prévenir le jugement de Dieu, car alors, il faudra bien le faire malgré vous. Vous n'aurez point d'excuse au jour de votre mort, quand on vous mettra devant les yeux les points sur lesquels devait porter cet examen sérieux de votre vie.

Ces points, c'était les commandements de Dieu et de l'Église, et les sept péchés capitaux.

Quoi, direz-vous, est-ce que tout cela était sérieux?

Oui sans doute, car je ne sache pas que l'Évangile ait jamais voulu plaisanter.

Il y avait d'abord les commandements de Dieu, il y avait le premier : « Un seul Dieu tu adoreras. »

Vous étiez homme, Dieu avait éclairé votre âme du flambeau de l'équité naturelle pour vous faire connaître vos devoirs, et jamais vous n'avez redouté sa justice. Bien plus, vous étiez chrétiens, Dieu vous avait donné une lumière divine, une connaissance de la religion profonde et de l'adoration qu'il exigeait de vous, vous saviez ce que vous deviez à Dieu par l'amour, à vos frères par la justice, à vous-même par la chasteté. Qu'avez vous fait?

On rencontre des hommes qui disent : Si la religion ne consistait que dans la morale, nous serions chrétiens ; mais l'obscurité de vos mystères nous arrête.

Hypocrites ; c'est plutôt leur élévation que leur obscurité qui vous repousse et qui effraie votre lâcheté.

Il y avait aussi le troisième commandement : « Les dimanches tu garderas en servant Dieu dévotement. »

Vous voyez, mes frères, que nous vous disons les choses simplement. Nous ne sommes pas ici des professeurs, nous vous parlons le langage le plus populaire, parce que c'est celui qui peut faire le plus de bien à vos âmes.

Eh bien, ce commandement : « Les dimanches tu garderas, » comment l'avez-vous observé? Appelez-vous la sanctification du jour du Seigneur ces vingt minutes prises dans une journée dont les œuvres n'avaient rien qui les distinguât des œuvres d'une journée ordinaire ; ce temps si court, passé au pied du sanctuaire que les anges environnent en se voilant de leurs ailes, et devant lequel vous avez porté tant de fois des sens égarés et une imagination vagabonde. Que faisiez-vous à cette messe où vous veniez par habitude et où vous cherchiez à tromper l'ennui par des préoccupations frivoles? Combien de fois la nonchalance n'a-t-elle pas fait tomber de vos mains le livre modeste que l'Église y avait mis? vous accusiez la sainte gravité du ministre qui célébrait les divins mystères ; à peine quelques froides formules, quelques paroles expirantes venaient-elles errer sur vos lèvres ; je vous le demande, était-ce là adorer Dieu? N'était-ce pas plutôt une dérision sacrilège?

Il y avait encore le quatrième commandement. « Tes père et mère honoreras. » Je le sais, notre siècle a essayé de détruire l'autorité de ce précepte, mais vous êtes chrétiens, mes frères, et en vertu des principes du christianisme, eussiez-vous cinquante ans, vous devez honorer les auteurs de vos jours.

Vous étiez peut-être un jeune homme né au sein d'une famille chrétienne qui avait conservé et les mœurs patriarchales et la probité antique. Vous aviez une mère pieuse qui vous avait nourri de son lait et qui avait fait entendre à son oreilles des paroles de foi et de piété ; mais bientôt, séduits par l'ambition

Digitized by Google

d'une folle indépendance, vous avez secoué le joug de l'Évangile pour suivre les conseils du monde et de vos passions ; votre mère pleurait sur vous, que n'avez vous pas à redouter si vous avez méprisé ses larmes ?

Vous étiez peut-être une jeune chrétienne ; vos premières années vous virent simple et docile suivre humblement les conseils de vos pasteurs ; vous veniez aux jours consacrés par la religion adorer et prier Dieu dans son temple, dans cet asile où le ciel est plus ouvert, où l'âme est plus près du Seigneur. Mais un jour est venu où votre âme languissante et presque sans vie s'est fermée aux douces impressions de la piété pour s'ouvrir aux rêves d'une imagination séduite ; vous trompiez une mère trop crédule et un confesseur trop charitable ; mais les regards pénétrants du Seigneur ne voyaient plus en vous qu'une terre stérile digne de la réprobation.

Il y avait les commandements de l'Église, et, entre autres, ceux-ci : « Vendredi, chair ne mangeras, ni le samedi mêmement. » — « Quatre-temps et Vigiles jeûneras, et le Carême entièrement. » Faites-y attention, tout cela était sérieux ; car, encore une fois, l'Évangile ne plaisante pas ; et quand Jésus-Christ disait : Si quelqu'un n'écoute pas l'Église, regardez-le comme un païen et un publicain ; il parlait très-sérieusement.

Et, d'ailleurs, mes frères, l'Église ne nous a point fait de commandements nouveaux, elle n'a fait que coordonner les commandements de Dieu et régler la manière dont ils doivent être observés. L'Église nous dit jeûnez, faites abstinence ; mais Jésus-Christ a dit : Faites pénitence et croyez à l'Évangile. L'Église nous oblige à la confession et à la communion ; mais Jésus-Christ a dit : Si vous ne mangez la chair de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. Jugez maintenant s'il est permis de traiter de pareils commandements avec légèreté.

Il y avait encore les sept péchés capitaux, ennemis acharnés de notre âme, qui me font gémir aussi bien que vous. Ils étaient là avec leurs filles nombreuses, la vanité, la lâcheté, l'intempérance, et tant d'autres passions honteuses dont le détail consterne celui qui prêche plus encore que celui qui écoute, penchants funeste d'une nature corrompue qui faisaient dire à saint Paul : J'ai peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois moi-même un réprouvé.

Pensez-y, mes frères, tout ceci mérite qu'on y fasse attention. Vous rendrez compte à Dieu d'une parole inutile, ce qui ne veut pas dire que pour une parole de cette nature vous encouriez la réprobation ; mais s'il est vrai que Dieu vous demande compte d'une parole oiseuse, quel jugement pensez-vous qu'il portera de ces discours marqués au sceau de la médisance, par lesquelles vous frappez d'un double coup votre âme et votre prochain. Quel compte ne rendrez-vous pas de ces paroles impures, écrites en caractères affreux dans le livre de l'éternité ?

Le ciel et la terre passeront, mais de la loi en vertu de laquelle vous devez être jugée, il ne passera pas un point, pas un *iota*. Remarquez la magnifique énergie de ce langage ; La terre sera détruite, les cieux seront roulés comme un livre, *Cœlum et terra transibunt*. Mais l'Evangile ne passera pas, car il est éternel, *Evangelium æternum*. Il n'est pas seulement question ici des préceptes de la loi, il est question d'un seul mot, d'une seule lettre, d'un seul *iota* qui ne passera point et qui sera discuté au jour du jugement. Oh ! n'est-ce pas là une pensée effroyable, et ne faut-il pas regarder comme une insensée la créature inconséquente qui croit ces choses et qui n'en frémit pas ?

Vous dites quelquefois que vous ne pouvez pas vous examiner ; et pourtant, un jour viendra où Dieu lui-même scrutera votre conscience et quand cet examen terrible sera achevé, un seul trait de la lumière divine réunira dans vos yeux comme dans un point fixe toutes les actions de votre vie ; alors, vous serez comme ce voyageur qui marche la nuit sans savoir où il va. En marchant ainsi, il tombe dans une fosse creusée pour prendre des reptiles et

Digitized by Google

lorsque le jour vient l'éclairer, il se voit environné d'une multitude de monstres auxquels il ne peut plus échapper.

Vous serez encore semblable au voleur surpris en flagrant délit, au moment où il se croyait à l'abri de tous les regards; alors, vous avouerez que vous avez péché; mais, prenez-y garde, ici-bas, *un peccavi* dit du fond du cœur pouvait vous sauver; au tribunal de Dieu, il ne vous sauvera pas.

L'écriture a dit : L'arbre tombera du côté où il penche; rentrons dans nos consciences, si dans ce moment la voute de ce temple s'écroulait sur nous, de quel côté pencherions-nous dans l'éternité?

Un jour, un peuple léger, touché par la parole prophétique, cherchait à se rassurer contre les menaces du Seigneur en se disant : Cette prophétie ne s'accomplira que dans longtemps : *In tempora longa iste prophetat.* Mais de la parole que je vous annonce, mes frères, il n'en est point ainsi; bientôt elle s'accomplira pour vous, et, pour quelques-uns, plutôt peut-être que vous ne le pensez. Il n'est pas loin le jour où vous rendrez compte de vos œuvres à votre créateur. Tenez-vous donc prêts, priez les uns pour les autres, et dites, comme autrefois le peuple déicide : Que ferons-nous donc pour expier notre péché? Convertissez-vous au Seigneur, voici les jours de la grâce et du pardon. Allez à votre Dieu, sa miséricorde vous invite, sa charité vous presse; faites pénitence, afin d'éviter les maux qui menacent le pécheur et de paraître avec confiance au tribunal du souverain juge.

LETTRE PASTORALE

DE MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE DE PARIS,

à l'occasion

DE LA PRISE DE POSSESSION DE SON SIÉGE.

MARIE-DOMINIQUE-AUGUSTE SIBOUR, par la miséricorde divine et la grâce du Saint-Siége Apostolique, archevêque de Paris,

Au clergé et aux fidèles de notre diocèse,

SALUT ET BÉNÉDICTION EN NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Ce ne sont pas seulement, frères bien-aimés, les événements publics qui, dans nos jours si féconds en étranges vicissitudes, déconcertent toutes les prévisons. Ces mouvements qui ébranlent si profondément la société toute entière atteignent les plus humbles comme les plus hautes destinées, et ils portent quelquefois à une subite et redoutable élévation celui que la main bénie de la Providence avait tenu jusque-là caché dans une complète et bienheureuse obscurité. Pouvions-nous soupçonner en effet, nos très-chers frères, qu'au milieu du vénérable collége des évêques de France, où brillent, avec les plus vives lumières, tant de sagesse et de sainteté, nous serions l'objet d'une attention inexplicable, et que, pour le siége le plus éminent et le gouvernement le plus difficile, on viendrait choisir, sans aucune hésitation, le chef le plus humble de la plus petite tribu d'Israël?

Qu'il nous soit premis de vous le dire, frères bien-aimés, dans toute la simplicité de notre cœur, ce choix, tout à fait inattendu, a d'abord troublé nos pensées, jeté notre âme dans l'épouvante. Certes, avec bien plus de raison que Moïse, homme alors obscur, à qui le Seigneur confiait la plus sublime mission, nous avons pu dire : « Qui suis-je donc, ô mon Dieu, pour sauver « votre peuple de la servitude d'Egypte, pour mettre fin à de si lamentables

Digitized by Google

« douleurs ? Moi, faible et sans éloquence, dont la pensée est lente et la parole « tardive, pourrai-je, luttant contre les enchanteurs de la science, l'arracher à « la séduction de tant de doctrines corruptrices ? Comment, je vous prie, du « sein des discordes civiles, le ferai-je passer dans la terre promise de la paix, « de l'amour, de l'union, de la fraternité ? Seigneur, ils ne voudront pas me « croire, ils n'écouteront pas ma voix. Envoyez plutôt celui que vous devez « envoyer. »

Et il nous sembla que le Seigneur s'irritait de notre résistance ; mais accablé sous le poids de notre faiblesse, nous sentions toujours notre courage défaillir. En vain entendions-nous de la bouche de Dieu même ces mots adressés, comme pour nous, à son serviteur Moïse : « Qui donc a déposé la « parole sur les lèvres de l'homme ? Qui le rend muet ou éloquent ? N'est-ce « pas moi. Va donc ! ne crains rien. Moi, le Verbe, je serai dans ta bouche, et « je t'apprendrai ce que tu auras à dire. » En vain considérions-nous les circonstances de notre vocation : que, profondément inconnu de tous les hommes du pouvoir, nous n'avions pas à craindre qu'elle eût été le résultat d'une préférence aveugle et intéressée ; que la voix de Dieu, prévenant tous les calculs humains, était venue, sans avis préalable, nous réveiller comme en sursaut dans la solitude de nos montagnes ; que l'acclamation des prêtres et des fidèles, écho pour ainsi dire de la voix du ciel, avait de quoi rassurer notre faiblesse, en promettant à notre indignité indulgence et amour. Notre âme, bien-aimés frères, malgré tous ces motifs d'encouragement et d'espérance, persévéraient dans son abattement et dans ses alarmes. Nous reculions encore devant le fardeau qu'on nous voulait imposer. Semblable à la divine victime, nous conjurions le Père céleste d'éloigner de nous ce calice. Nous étions triste jusqu'à la mort, et nous éprouvâmes comme les angoisses de l'agonie.

Dans cet accablement, Dieu fit briller au fond de notre esprit l'idée sainte du sacrifice. Nous nous demandions si l'immolation de soi-même aux autres ne résumait pas tout le sacerdoce chrétien. Et qu'est-ce donc un prêtre, disions-nous, sinon une victime perpétuellement immolée pour le salut de ses frères ? Notre âme alors commença à se relever sous l'action de la grâce divine. La haute dignité qui nous était offerte avait autrefois de quoi tenter l'ambition humaine par le faste des richesses, la facilité du commandement, les hommages unanimes des peuples, les charmes enfin d'une calme et douce vie. Tout cet éclat faux et emprunté, grâces à Dieu, avait successivement disparu durant la longue suite de nos tempêtes politiques. Mais, dans ce dépouillement, elle venait de se revêtir tout à coup de sa propre splendeur, et la foi, se jouant des frayeurs de la nature, nous y faisait découvrir de bien autres charmes. Le souvenir d'une mort à jamais glorieuse, la possibilité d'une destinée semblable, les blessures encore saignantes de nos discordes civiles, la perspective d'un terrible fléau dont les menaces nous arrivent de toutes parts, voilà ce qui a eu le pouvoir de nous séduire. L'attrait du péril, de la souffrance, du dévouement, du sacrifice, de l'immolation, a sollicité notre âme. Nous avons senti en nous l'ambition d'apaiser les haines, de concilier les esprits, de servir nos frères jusqu'à donner pour eux notre vie, à l'exemple du divin Maître. Combattre aussi sur un plus vaste champ de bataille les combats du Seigneur, défendre courageusement les droits de Dieu et de l'Église, appeler à nous, pour soutenir notre faiblesse dans cette œuvre, tous les hommes d'intelligence et de cœur : voilà une autre considération, pourquoi ne l'avouerions-nous pas ? que nous avons également accueillie comme venant de Dieu même.

Vous comprendrez sans peine, frères bien-aimés, comment sous l'impression de ce sentiment nous oubliâmes notre indignité. Il nous sembla y voir un supplément de notre impuissance en même temps qu'une garantie de votre amour. Nous nous prosternâmes donc à deux genoux en la présence du Sei-

Digitized by Google

gneur. Nous consentîmes à rompre les liens si chers et si doux qui nous attachaient à l'Église de Digne, à courir où la religion et la patrie nous montraient tant de plaies à guérir, et à recommencer notre épiscopat avec des travaux mille fois plus grands, avec de nouvelles et immenses sollicitudes. Nous acceptâmes ce calice rempli des sueurs de notre futur apostolat, des amertumes dont il faut s'attendre à être abreuvé de la part du monde, des contradictions réservées à ceux qui veulent faire du bien à leurs semblables, de toutes les tribulations, en un mot, inséparables du gouvernement des esprits. Nous inclinâmes la tête devant la volonté du Père céleste, disant : « Enfin, me voilà, « Seigneur ! Je suis prêt, avec votre fils, à prendre la croix, à ceindre la cou« ronne d'épines, et à monter au Calvaire. » Et notre âme aussitôt fut pleine de paix et de suavité, d'énergie et de courage.

Dieu alors se plut à relever et à grandir nos espérances. Nous contemplâmes dans le ciel, de la vue de la foi, la Reine des anges et des hommes, Marie très-sainte et immaculée, qui, de son sourire de mère, ranimait notre confiance. Patrone spéciale de notre personne et de notre diocèse de Digne, elle semblait nous dire que nous la retrouverions à Paris toujours prête, au même titre, à nous couvrir de sa protection. Le généreux martyr saint Denis, qui a planté la foi dans notre nouveau diocèse, en l'arrosant de ses sueurs et de son sang, nous encourageait à son tour, avec les compagnons de ses travaux et de sa gloire. Plusieurs de nos illustres prédécesseurs, sur le front desquels nous voyions briller la double auréole de la science et de la sainteté, nous promettaient aussi leurs inspirations. Les deux derniers que nous avons eu le bonheur de connaître, et qui ferment si glorieusement cette magnifique succession de Pontifes fixaient, par dessus tous, les regards de notre amour et de notre confiance. L'un, réunissant en sa noble personne tout ce qu'il y a de plus saintement aimable dans Fénélon et saint François de Sales, se montre à nous couronné de grâce et de douceur. Père des orphelins du choléra, il nous apprend le devoir du bon Pasteur pour les temps où l'épidémie pourrait sévir encore et répandre la mortalité. L'autre a trouvé le triomphe dans une mort qui renouvelle la vie et la beauté de notre siége, et fait rejaillir sur l'épiscopat et le clergé de l'univers catholique tout entier, ainsi que l'a proclamé le grand Pie IX, une gloire durable et éclatante.

Auguste prélat, vous nous soutiendrez par vos exemples et, nous en avons la juste confiance, par votre intercession auprès de Dieu. Le sang versé vous a baptisé pour la véritable gloire. Mais avant de prendre place dans le ciel parmi les martyrs de la charité, vous occupiez déjà sur la terre une place éminente parmi les saints pontifes. Votre vie nous apprendra la science ecclésiastique, et nous n'aurons qu'à suivre la trace lumineuse de vos pas. Elle nous apprendra cette fermeté épiscopale que rien ne doit ébranler ou affaiblir, ni les disgrâces des hommes puissants, ni leurs fallacieuses caresses. Elle nous apprendra la simplicité, qui est un des charmes de la sainteté, aussi bien qu'une des grâces du savoir. Mais la gloire de votre vie, illustre pontife, s'éclipse dans la gloire plus grande de votre mort. C'est par là surtout que vous deviendrez notre modèle, si jamais, ce qu'à Dieu ne plaise, les jours mauvais des discordes civiles renaissent parmi nous.

Mais ce n'est pas le ciel seulement qui nous fournit des consolations et des secours. En reportant nos regards sur la terre, nous apercevons d'abord à la tête de notre nouveau diocèse un chapitre plein de lumières et de vertus. C'est dans son sein principalement que nous trouverons des coopérateurs pour notre administration. Nous en ferons ce qu'en ont fait les sacrés canons de l'Église, notre sénat. Nous nous éclairerons de ses conseils : il prêtera à nos délibérations, dans les affaires importantes, le concours de sa sagesse. Son expérience sera pour nous une arme puissante qui nous rendra fort à la fois, et mesuré dans l'action. Il sera ainsi un soulagement pour notre faiblesse.

Digitized by Google

et la part qu'il prendra à notre sollicitude pastorale, lui sera rendue en affectueux dévouement et en vive gratitude.

Et que ne devons-nous pas attendre encore de notre clergé, formant autour de nous cette belle couronne de frères dont parle l'Écriture. La connaissance que nous avons de son zèle, de sa charité, de l'esprit qui l'anime, allège déjà l'immense fardeau dont nous serions accablé sans lui. Dans la première ville du monde, au foyer de la science, sur le théâtre des grands événements qui agitent les nations, renouvellent les peuples et imposent des lois à l'univers, il comprend toute la dignité de sa mission et il la remplit avec honneur. Pour rendre plus fécondes les nobles inspirations qui le dirigent, il s'unira étroitement à son premier pasteur. Nous serons heureux et fier de cette alliance, et Dieu bénira le mystère de l'unité demandé par son fils, et il en fera un témoignage public de la puissance de la foi et la source de toutes les merveilles de la charité. Nous nous présenterons aux peuples comme une armée rangée en bataille, sous un seul drapeau, celui de la croix de Jésus-Christ. Nous dirons aux mille partis qui divisent la société que nous sommes les hommes de Dieu et les hommes de tous; et à force de zèle, de désintéressement, de mansuétude et d'amour, nous les gagnerons à la religion, c'est-à-dire au respect de tous les droits et à la pratique de toutes les vertus.

Mais, pour arriver à un si désirable résultat, l'action du sacerdoce sera-t-elle assez libre? Dans l'ère nouvelle, que nous avons saluée comme une ère d'affranchissement et de progrès, l'Église ne sera-t-elle pas seule à gémir encore sous une oppression colorée de l'égalité? Hélas! quel que soit, à ce sujet, l'empire de longs préjugés et le retentissement, non encore apaisé peut-être dans quelques cœurs, d'anciennes discordes, nous ouvrons notre âme à l'espérance. Nous avons dans le triomphe définitif de la liberté une foi inébranlable. Pourquoi donc pour les libertés religieuses seules, des préventions et des chaînes? Non, les luttes passées ne recommenceront pas, nous en avons pour garant la sagesse de cette illustre assemblée qui a déjà sauvé le pays de tant de dangers et sur laquelle reposent la paix et l'avenir de la France. Elle sait très-bien que les intérêts de la religion se rattachent par les nœuds les plus étroits à ceux de la patrie; que l'alliance des deux autorités qui régissent le monde est la plus sûre garantie de l'ordre et de la paix publique, et que cette alliance ne peut plus s'établir sur l'exception et le privilége, mais uniquement sur la liberté. Liberté de conscience, liberté de culte, liberté d'association, liberté d'enseignement, sous la surveillance des pouvoirs de la nation, voilà le terrain commun où tous les Français se sont trouvés un jour réunis avec acclamation, au nom de la République.

Et si nous avions besoin, nos très-chers frères, d'être rassurés encore pour tout ce qui concerne les intérêts de l'Église et de la religion, nous le serions par les dispositions que nous ont montrées les dépositaires de la puissance publique. Nous avons pu juger de leurs sentiments par l'affectueux accueil qu'ils nous ont fait, par la franchise de leurs paroles, par les plus formelles et les plus touchantes protestations. L'impression que nous avons reçue surtout auprès de l'homme éminent qui marche à leur tête, restera profondément gravée dans notre cœur.

L'appui du pouvoir, retrempé au feu des révolutions, est donc acquis à notre sacré ministère, à l'action moralisatrice de l'Église. Celui de la science, qui lui a été si longtemps hostile, ne lui manquera pas davantage. Elle a commencé à comprendre, cette fille révoltée du ciel, qu'elle ne peut, sans être frappée de stérilité, demeurer séparée du christianisme, et que l'accord de la science et de la foi est, à son tour, la plus sûre garantie des progrès de l'humanité. Nous rappellerons à ceux qui croiraient encore ces deux magnifiques choses incompatibles, que le Dieu de la foi se glorifie, dans nos livres saints, d'être aussi le Dieu de la science; qu'il y provoque de mille façons le génie

Digitized by Google

de l'homme au développement de la science; qu'il sanctifie en un mot, par la religion, toutes les applications légitimes de la science. Mais voyez plutôt, leur dirons-nous, ce que le christianisme fécondant la science a enfanté de prodiges, dans les grands siècles de son histoire; siècles de véritable puissance, où toutes les créations de la foi et de la charité s'harmonisent avec toutes les productions du génie et de l'art; siècles de gloire et de lumière, où brillent tant de miracles de vertu chrétienne et d'érudition profane, tant de monuments sacrés et d'institutions sociales, tant de merveilles dans tous les genres : chefs-d'œuvre éternels en présence desquels l'histoire retrouve, de nos jours, tout à la fois sa pompe et sa vérité, la poésie sa force et sa mélodie, l'art son expression et sa grâce. Et tels seront toujours les fruits du chaste embrassement du ciel et de la terre, de l'alliance de l'esprit de Dieu avec la pensée de l'homme, de l'accord de la science et de la foi. La foi et la science, ajouterons-nous, comme deux fleuves majestueux, coulent du sein de Dieu, à travers les siècles, pour fertiliser tous les champs de l'intelligence. Ne craignez pas qu'en se mêlant leurs ondes célestes soient troublées dans leurs cours ou perdent quelque chose de leur fécondité. Savants, littérateurs, artistes, au nom de vos propres intérêts et des intérêts les plus sacrés de la patrie, venez donc boire aux eaux de la vérité; venez vous associer aux triomphes de la religion, qui demande elle-même à s'embellir de vos conquêtes, venez nous réjouir de votre présence, nous aider de votre coopération. La demeure du Pontife vous sera toujours ouverte comme son cœur.

Pourrions-nous cependant ne pas ressentir les appréhensions de ce roi d'Israël qui, pleinement rassuré sur sa vocation divine, n'en redoutait pas moins le gouvernement d'un grand peuple? Il savait que dans une immense multitude s'agitent toutes les passions mauvaises et que la corruption s'accroît à mesure que les hommes se multiplient. La tendre affection que Dieu nous inspire pour le diocèse à la conduite duquel il nous a appelé, ne saurait nous laisser ignorer tout ce qu'il offre de désolant et de triste. Cette grande cité, l'ornement et l'admiration du monde, qui dispense à tous les peuples de la terre, avec la lumière de la science, les bienfaits de la civilisation, dans le sein de laquelle les nations semblent avoir déposé leurs glorieuses destinées et placé leurs plus magnifiques espérances, est devenue aussi l'immense foyer du mal et une source féconde de calamités; elle semble avoir associé à sa gloire l'opprobre et l'ignominie, et aux belles prérogatives que la Providence lui a décernées, la déplorable mission d'égarer et de pervertir l'univers. Mais, grâces à Dieu, elle conserve encore une grande puissance de bien, qui, mise en œuvre par la religion, peut opérer au loin des prodiges. A côté des vices honteux qui dégradent la nature humaine brillent d'éclatantes vertus. Elle tient en réserve des âmes d'élite qui purifiées, ce semble, au contact forcé du mal et éprouvées par la séduction de l'exemple, sont capables d'opposer une digue au torrent dévastateur, en même temps qu'elles répandent elles-mêmes les eaux douces et salutaires de la sainteté. N'ont-elles pas déjà enfanté des merveilles? Sur un sol si souvent ébranlé par nos discordes civiles, elles ont fait germer et affermi toutes les œuvres de la charité chrétienne. Et, tant est grande la vertu d'en haut dont elles sont remplies, tant est puissant le souffle de Dieu qui les féconde! ces âmes ne sont pas toutes de celles qui, instruites à l'école du malheur, se sont désabusées des illusions de la vie, et par dégoût et lassitude sont venues, sur le retour de l'âge, s'abriter sous les ailes de la foi. Il en est qui, écloses à peine à la vie publique, à peine sorties de l'adolescence, sous le charme encore des joies et des promesses du monde, ambitionnent la gloire de servir leurs frères et le bonheur de soulager leur infortune. Dames chrétiennes si dignes d'admiration, sublimes jeunes gens, qui, sous l'inspiration du sacerdoce de Jésus-Christ, ne craignez pas de descendre dans le réduit du pauvre, de visiter les hôpitaux, d'entrer dans les prisons,

Digitized by Google

pour y porter les secours de la charité et les consolations de l'Évangile, nous saluons en vous les espérances de la religion et de la patrie, et nous vous bénissons aussi comme des coopérateurs de notre ministère!

Nous rencontrerons encore au milieu de vous, nos très-chers frères, un autre prodige de la foi, source également d'espoir pour le succès de notre mission sainte. Sur tous les points de cette terre qui recèle tant d'embûches et de périls, s'élèvent ces asiles de vierges sacrées, où le monde semble avoir versé des vertus dont il n'était pas digne. Ces demeures ouvertes au repentir ou à l'innocence ont une destinée qu'elles sauront remplir. Elles ne doivent pas seulement offrir à notre admiration l'héroïsme dans la faiblesse et la pureté des anges du ciel sous les conditions de la mortalité. La Providence a formé sur elles de plus grands desseins. Elles sont appelées à exercer sur la société une action puissante de régénération et de vie. Quoi qu'en pense la sagesse humaine, ces âmes humbles et ignorées, nous osons le dire, tiennent en leurs mains, bien mieux que les maîtres et les modérateurs des empires, les destinées du monde. Que peuvent les hommes avec la force de leurs bras, ou les ressources de leur génie, si le suprême dominateur de l'univers ne leur prête le secours de sa puissance et de sa sagesse? C'est lui qui pousse les peuples ou les retient, qui souffle dans le corps social la mort ou la vie, qui amoncèle en un instant des ruines ou édifie pour les siècles; et il estime assez les grandes scènes qui réjouissent ou épouvantent la terre pour s'en attribuer à lui seul la gloire en dernier ressort. Ceux donc qui auront accès auprès de ce terrible agitateur des nations, qui auront reçu le don de calmer sa colère et de charmer ses regards, disposeront en maîtres des événements d'ici-bas et feront la consolation et l'espérance de leurs frères. Or, qui mieux que ces âmes simples et pures, garanties dans la solitude de la contagion du siècle, qui répandent leur vie en gémissements et en prières et l'exhalent en espérances et en amour, aura le pouvoir d'apaiser le courroux du ciel et de le forcer à sourire à la terre? Ah! nous oserons toujours les proclamer, ces saintes médiatrices auprès de Jésus-Christ, comme le salut même du monde, et au souvenir des luttes qui ont ensanglanté notre grande cité, à la vue des éléments de désordre et de ruine qui fermentent dans son sein, nous dirons volontiers comme le prophète : « Si le Dieu des armées ne nous avait conservé « cette semence salutaire de sainteté et de vertu, nous aurions péri comme « ces villes odieuses qui disparurent sous une pluie de feu et de bitume. »

Cependant, nos très-chers frères, notre âme est agitée par un flux et reflux de sentiments contraires. Comment, en effet, malgré toutes ces ressources de la religion et les nombreuses espérances qu'elle nous donne, ne pas trembler à la vue de la tâche immense qui pèse sur nous, au milieu de la misère publique? Sans détailler les maux et les besoins extrêmes qui semblent être le triste apanage de la cité la plus florissante du monde, pourrions-nous ne pas nous préoccuper avec une inquiète sollicitude de l'état lamentable de cette multitude à qui manque le pain de chaque jour? Nous nous sommes souvent demandé comme le divin Sauveur : « Où pourrons-nous trouver tout ce qui « est nécessaire pour apaiser la faim qui la dévore? » et nos entrailles se sont déchirées de douleur, et notre âme s'est laissée abattre par le spectacle de tant de misères. Nous nous sommes dit : Ce sont nos frères et nos enfants qui souffrent, et parce qu'ils souffrent, la foi les ennoblit à nos yeux et les marque d'un caractère sacré. Peuple racheté par le sang de Jésus-Christ, destiné à une vie immortelle et qui n'avez pas le pain qui alimente la vie du temps, vous serez l'objet particulier de nos soins et de notre affection. Nous consacrerons toutes les ressources de la charité chrétienne, nous mettrons en œuvre toutes les inventions de notre zèle et de notre amour pour soulager votre indigence et consoler vos douleurs. Nous vous apportons sans doute les espérances de la religion comme une magnifique compensation de ce que la for-

Digitized by Google

tune vous refuse et un motif puissant de résignation et de patience, mais nous n'oublierons pas que si vous vivez de l'enseignement de la foi, vous vivez aussi du pain matériel qui ranime vos forces, soutient vos familles, vous met à l'abri de l'humiliation et de la dégradation de la misère, et vous permet de porter ainsi avec honneur le titre de chrétien et de citoyen français.

Nous aimons à le proclamer en présence de Dieu, dans la circonstance la plus solennelle de notre vie : nous sommes le pasteur et le père de tous ; mais pour vous, peuple souffrant, ouvriers, pauvres, nous avons des entrailles de mère. Votre triste position fait le poids habituel de notre âme, et nous pouvons nous appliquer les paroles de l'apôtre saint Paul : « Jésus-Christ m'est « témoin que je dis la vérité. Oh ! non, je ne mens point, ma conscience me « rendant ce témoignage par le Saint-Esprit : je suis saisi d'une tristesse « profonde, et mon cœur est pressé sans cesse d'une douleur violente, jusque-« là que je désirerais devenir moi-même anathème pour vous et prendre sur « moi toutes vos calamités. » Enfants bien-aimés, nous arrivons au milieu de vous, du fond de nos stériles montagnes, sans or et sans argent. Hélas ! nous avons eu à gémir, dans notre première et courte apparition, de ne pouvoir soulager toutes les infortunes qui se sont déjà révélées à nous. Mais nous ne les perdrons pas de vue, et tout ce que nous aurons, nous vous le donnerons avec joie. Quand nous vous aurons donné notre dernière obole et notre dernier morceau de pain, nous nous ferons mendiant pour vous à la porte du riche, afin de verser dans votre sein ce que nous recevrons de ses largesses. Et, après vous avoir ainsi livré, sans réserve, tout ce que nous tiendrons de la Providence, nous nous donnerons encore nous-même, par surcroît, à l'exemple du saint apôtre, pour le salut de vos âmes. Autant que nous le permettront les soins généraux du gouvernement de notre diocèse, nous irons vous visiter et vous bénir dans vos ateliers, dans vos pauvres demeures. Nous sonderons d'un regard paternel et d'une main amie la profondeur de votre misère, et si nous ne pouvons y apporter d'autre adoucissement, nous mêlerons toujours du moins nos larmes aux vôtres.

Nous applaudissons de grand cœur, nos très-chers frères, aux efforts de la législation et de la science pour l'amélioration du sort des classes souffrantes. Mais ces efforts seront à jamais impuissants si la religion ne les inspire et ne les féconde. C'est en vain que sans elle l'on cherche dans les lois, dans les théories, dans des combinaisons sociales, ou dans le déplacement de la richesse, le moyen de changer ou d'adoucir la condition de nos frères malheureux. Elle seule, avec sa force et son onction divines, peut guérir complètement cette plaie de l'humanité. Qu'on le remarque bien, en effet, le mal est moins dans la distribution inégale des biens que dans une participation insuffisante à l'usage de ces biens. Or, la religion, d'un côté, par l'esprit de charité qu'elle inspirera, et de l'autre par les vertus de tempérance et d'économie domestique qu'elle fera pratiquer, assurera à la classe indigente de la société une part aux biens de cette vie, dans la proportion de ses besoins. Lorsque les possesseurs de la fortune sauront que Dieu n'a donné le succès à leur industrie ou ne les a fait hériter de la richesse de leurs pères que pour les établir la providence visible du pauvre, que les richesses ne sont ainsi déposées transitoirement dans leurs mains qu'afin qu'ils se procurent le bonheur et la gloire de les verser dans le sein de l'indigent, ils regarderont leur trésor comme le patrimoine de tous ceux qui souffrent et le distribueront, non selon les calculs impitoyables et les insatiables convoitises de la cupidité, mais selon les règles d'une charité généreuse et fraternelle. Lorsque les enseignements de la foi leur auront appris la dignité de l'homme et auront, pour ainsi parler, soulevé à leurs yeux les haillons du pauvre pour leur montrer ses titres de noblesse et de grandeur, ils estimeront davantage la fatigue et les sueurs de leurs semblables. Lorsque les biens permanents de la vie future

Digitized by Google

seront devenus l'objet de leurs désirs et de leur ambition, et qu'ils auront reconnu et senti la vanité des biens périssables de ce monde, ils livreront ces derniers biens avec abondance. Lorsqu'ils se souviendront de cette parole du Sauveur : « En vérité, quiconque aura donné à son frère, ne serait-ce qu'un « verre d'eau froide, celui-là ne perdra pas sa récompense, » ils s'empresseront d'acheter cette récompense divine au prix des trésors que l'orgueil et l'avarice voudraient entasser.

D'autre part, l'ouvrier, le pauvre qui tiendra ses moyens d'existence ou de la libéralité du riche ou de sa propre industrie, si la religion le conseille et le dirige, conservera avec reconnaissance et dispensera avec ordre et économie soit le fruit de ses travaux, soit le bienfait de la charité. S'il est intelligent et laborieux, les avenues de la fortune n'étant plus fermées par la cupidité et le monopole, il pourra, selon le succès dont il plaira à Dieu de favoriser ses entreprises, arriver à une position sociale plus élevée. Mais en tous cas, simple et modeste dans ses goûts, modéré dans ses désirs, réglé dans ses besoins, il n'aspirera pas au luxe de la richesse ; il aimera sa condition obscure, remerciera la Providence du nécessaire qu'il possède, et ne demandera pas à tout prix le superflu qu'elle lui refuse. Il pourra même pourvoir par avance aux nécessités de l'âge avancé, et lorsque ces jours mauvais, où l'affaiblissement de ses forces et ses infirmités ne lui permettront plus de travailler seront venus, il usera de ce qu'il aura amassé dans un temps plus prospère et réjouira sa vieillesse de la moisson souvent abondante qu'une jeunessse économe et laborieuse aura recueillie.

C'est là l'unique système praticable d'économie sociale, le seul qui, sans perturbation et sans secousse, améliore la condition du pauvre et assure la prospérité d'une nation ; et c'est la religion seule aussi qui peut le réaliser. Nous serons heureux de faire entendre à tous ces salutaires enseignements, et si nous parvenons à les faire goûter, nous aurons acquis la plus belle récompense que nous puissions attendre de nos efforts.

Et vous qui fûtes le premier objet de notre affection et de nos soins, vous dirons-nous maintenant les regrets que vous nous inspirez ? Ces regrets, vous les avez lus dans notre cœur, et rien ne pourra les affaiblir, ni l'éloignement, ni le temps ni les travaux qui vont absorber le reste de nos jours. Que de fois ne reporterons-nous pas nos regards vers ces contrées paisibles à qui Dieu a accordé, en échange des dons de la nature, les dons plus précieux de la grâce ! Terre bénie où, au milieu des occupations de la charge pastorale, on goûte le repos de la solitude ! Peuple privilégié qui, garanti de la contagion de nos grandes cités, avez conservé dans vos travaux champêtres la pureté et la simplicité des mœurs anciennes ! En vous quittant pour aller où Dieu nous appelle, vous nous permettrez de ne perdre jamais votre souvenir et de le mêler aux peines et aux agitations de notre nouvelle vie. Il adoucira les amertumes que la Providence nous prépare et allégera le fardeau qu'elle nous impose.

Le vénérable chapitre de la cathédrale de Digne, qui nous a aidé avec tant d'empressement à porter le poids de la charge épiscopale, doit recevoir ici le témoignage de notre satisfaction et de notre reconnaissance pour le concours qu'il a bien voulu nous prêter. La confiance que nous avons, dès le commencement, placée dans son dévouement et dans ses lumières, n'a jamais été trompée, et nous nous sommes toujours félicité de lui avoir restitué la part que lui attribuent l'ancienne pratique de l'Église et les prescriptions des saints canons dans le gouvernement des diocèses.

Nous exprimons aussi nos bien vifs regrets au clergé qui nous a si longtemps édifié par sa régularité et consolé par son obéissance, son zèle, sa charité, par toutes les vertus sacerdotales. La condition pénible que la pauvreté des lieux et l'âpreté du climat lui ont faite a toujours relevé à nos yeux les

Digitized by Google

qualités qui le distinguent et nous l'a rendu plus digne d'intérêt et d'estime. Nous lui étions déjà uni par les liens de l'affection et de la confiance ; et, au moment où nous nous applaudissions du bonheur de resserrer davantage ces liens, il a fallu les rompre. Mais ils ne seront jamais entièrement rompus.

Notre cœur se tournera toujours vers lui, et nous compterions au nombre des jours les plus heureux de notre vie celui où nous pourrions lui donner quelque nouveau témoignage de notre attachement.

Nous vous avons porté une affection particulière, ô vous, âmes saintes, que le Seigneur a retirées du monde pour vous préparer dans la solitude un avant-goût des joies célestes. Vos prières, nous en sommes assuré, nous ont suivi dans le cours de notre épiscopat. Votre charité nous les continuera en ce temps surtout où nous en avons un plus pressant besoin. Vous êtes chargées, dans la solitude, des intérêts de l'Église : vous devez mériter pour elle, par vos supplications et par la sainteté de votre vie, les bénédictions de Dieu. Vous n'oublierez pas celui qui fut votre Pasteur et votre Père, ni la portion du troupeau de Jésus-Christ qu'il est chargé de conduire. Vous nous serez toujours unies par les vœux de vos cœurs, et cette union sera pour nous une source de grâces et de consolations.

Mais, au moment de nous séparer de vous, prêtres et fidèles de l'Église de Digne, nous ne devons pas vous taire l'immense consolation par laquelle il a plu à Dieu d'adoucir tous les déchirements de notre cœur. Celui qui nous était depuis si longtemps uni par les liens de l'amitié, qui avait le secret de toutes nos pensées, qui partageait nos joies et nos peines, qui était la moitié de notre âme, celui-là vient d'être désigné pour être notre successeur. Nous ne craignons pas de vous en féliciter, nos très-chers frères. Cette gravité, cette prudence, cette foi vive, cette tendre piété, qui ne se sont jamais démenties dans l'abandon même de la vie intime, toutes ces vertus jointes à une connaissance approfondie de la sainte doctrine, nous sont un sûr garant des succès de son ministère. Votre futur pasteur, avec toutes ces éminentes qualités de l'esprit et du cœur, en continuant ce qu'il peut y avoir eu de bien dans notre administration, en réparera aussi les fautes et vous les fera oublier. Qu'il nous soit donc permis de lui exprimer ici publiquement notre reconnaissance pour avoir laissé vaincre sa modestie par l'ascendant de l'amitié et par le mérite de l'obéissance.

Notre nouvelle famille spirituelle nous pardonnera d'autant plus volontiers l'épanchement de ces regrets pour l'Église qui fut le premier objet de nos sollicitudes pastorales, qu'elle y verra pour elle-même, nous ne saurions en douter, un gage de plus de notre inviolable dévouement et de notre tendresse paternelle.

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME,

Par M. l'abbé BAUTAIN.

3e CONFÉRENCE.

Messieurs,

La liberté politique, nous l'avons vu, est une application, une tranformation de la liberté morale; elle doit donc en reproduire la nature et les conditions. Or, la liberté morale est le *pouvoir d'agir par soi-même, motu proprio,* sans coaction extérieure, sans nécessité interne, en sorte que la raison de l'acte libre est uniquement dans la raison de l'agent. L'être raisonnable peut donc seul être libre. Sa raison, qui est le principe de son acte, en voit la fin et les moyens, et cette vue en devient la règle ou la loi. Donc, point de liberté sans loi, sans la connaissance de la loi, sans la capacité de cette connaissance, et enfin sans la puissance d'exécuter la loi reconnue, c'est-à-dire sans une certaine force de volonté. Tout cela se trouve dans la liberté politique. Elle est aussi le *pouvoir d'agir par soi* dans la vie publique, sans violence du dehors, sans oppression au dedans. L'acte politique a son principe dans la raison du citoyen, et sa règle ou sa loi dans la vue de la fin de l'acte, l'intérêt de la société et des moyens les plus propres à l'atteindre. Donc, point de liberté politique sans la loi, par conséquent sans la capacité de connaître la loi et la puissance de l'appliquer, c'est-à-dire sans un certain développement moral.

Maintenant, le terme principal de la question étant éclairci, nous pouvons le mettre en comparaison avec le second, qui nous est connu, savoir la religion chrétienne, la religion catholique. Or, la religion catholique est réalisée sur la terre par l'Église; c'est donc l'institution de l'Église et son esprit que nous allons considérer aujourd'hui, et nous tâcherons de vous montrer que l'institution de l'Église catholique est l'institution même de la vraie liberté dans le monde, et que l'esprit de l'Église est identique à l'esprit de la liberté.

Une chose me frappe d'abord, Messieurs; c'est la manière dont le christianisme s'est établi dans le monde. Ses voies sont contraires à celles des autres religions. Toutes les autres sont dans la main des puissances de la terre; le pouvoir spirituel y est confondu avec le pouvoir temporel; ce sont des religions gouvernementales, nationales. Il n'en est point ainsi de la religion chrétienne; elle n'est point nationale; elle est universelle, et c'est justement à ce caractère que je reconnais sa vérité, sa divinité. Comment la véritable religion pourrait-elle être quelque chose de restreint, quelque chose de particulier. Elle doit établir et manifester les rapports de l'humanité avec Dieu. Or, Dieu est celui qui est, l'être universel, dont tout être particulier

Digitized by Google

dérive et relève : les hommes, créés par Dieu, ont tous la même nature, et sont tous, par leur nature, dans un même rapport avec leur auteur. Donc la religion vraie, celle qui vient de Dieu, qui doit rattacher l'homme à Dieu et s'appliquer à l'humanité entière, doit être partout le même dans ses dogmes, dans ses principes, dans ses préceptes, dans sa morale. Une religion nationale est quelque chose de conditionnel, de relatif, borné par le temps et l'espace, par conséquent propre à un peuple et devant périr avec lui. Ce n'est point une institution pour tous les hommes, et le premier caractère de la vérité religieuse lui manque, l'universalité. L'humanité doit former une grande unité ; car tous les hommes ont le même principe et une fin unique ; tous, sortis de la même souche, doivent constituer une même famille, et où voulez-vous que cette famille se rassemble et se fonde moralement, si ce n'est dans la religion ? Toutes les choses du monde, les circonstances, les institutions, les gouvernements, les nationalités, les mœurs, les intérêts terrestres séparent les hommes, les divisent, et souvent les mettent en opposition, parce que toutes ces choses, temporelles et bornées de leur nature, sont en raison des lieux et du temps. Mais il y a dans l'humanité quelque chose de commun, de un ; il doit y avoir en elle un centre, un foyer, principe d'une même vie, qui se répande en tous ses membres et les réunisse dans une certaine sympathie morale, dans une solidarité d'existence spirituelle, supérieure à l'existence physique, et qui les élève au-dessus des formes multiples et passagères de la vie du monde. Il faut qu'il y ait au milieu des hommes, entre tous les hommes, une société universelle, où toutes les âmes humaines se rassemblent, s'entendent, où toutes les volontés d'hommes puissent s'unir, se confondre et s'aimer. Ça été le dernier vœu de Jésus-Christ avant de mourir sur la croix et c'est la fin dernière du christianisme. *Sint unum !* Qu'ils soient un, ô mon Père ! entre eux, comme vous et moi nous sommes un ! Le propre de la véritable religion est donc d'établir une société universelle, et elle ne peut être universelle que parce qu'elle est spirituelle. Dès que les choses de ce monde, les intérêts temporels s'y mêlent, elle tend, sous leur influence, à se restreindre, à se diversifier, à se particulariser ; elle n'a plus toute la liberté, toute la beauté de sa nature, et c'est pourquoi la religion chrétienne, qui est la vraie religion, parce qu'elle vient de Dieu seul, considérée en elle-même, dans sa nature, dans ses dogmes, dans ses préceptes, est essentiellement *universelle*, c'est-à-dire *catholique*, et ce beau nom ne convient qu'à elle.

Cette religion catholique, cette société universelle et spirituelle des âmes, s'est réalisée dans le monde par une institution sans égale et sans pareille, l'Église. Avant l'Évangile on n'avait point vu sur la terre une chose semblable, et les hommes les plus intelligents de l'antiquité n'en avaient pas même eu la pensée. La parole de Jésus-Christ a fondé en ce monde une puissance qui n'est pas de ce monde, qui se déclare supérieure à toutes les puissances de la terre, parce qu'elle est divine, et à ce titre universelle, éternelle ; elle relève de Dieu seul, qui l'a établie ; elle a reçu la mission d'enseigner les choses de l'éternité, les vérités du ciel, de guérir, de régénérer, de sauver

Digitized by Google

les âmes, de les rapprocher, de les unir en Dieu par la divine charité, en un mot, de faire arriver le royaume de Dieu sur la terre; et dans l'accomplissement de sa haute mission, quelques obstacles qu'elle rencontre, quelques assauts qu'elle subisse, elle pourra être ébranlée, mais jamais renversée, et toutes les forces de l'enfer et du monde ne prévaudront point contre elle.

Comment la puissance spirituelle s'est-elle établie? par des moyens tout spirituels, conformes à sa nature. Elle a horreur de la violence; elle est au-dessus de la force matérielle, qui ne peut pas plus la fonder que l'abattre. Elle a pris possession du monde par la parole. L'Église, qui a reçu la parole de la vie éternelle, l'a annoncée aux hommes avec autorité, avec l'autorité du fils de Dieu, du Verbe incarné, de Jésus-Christ, qui la lui a transmise. Elle s'est posée devant les hommes, en vertu même de son institution divine, comme une puissance nouvelle, qui s'appellera désormais la puissance spirituelle, et qui sera pleinement indépendante, dans ses attributions propres, de tous les pouvoirs de ce monde, dont elle ne dérive point, et qui n'ont point de juridiction sur elle. Je dis qu'à l'origine du christianisme, c'était-là un phénomène nouveau sous le soleil. L'histoire en fait foi; parcourez les annales des peuples avant l'Évangile, dans tous les lieux, dans tous les temps. Vous ne verrez apparaître nulle part un pouvoir spirituel séparé, une religion indépendante de l'Etat. Partout le spirituel est mêlé au temporel; la religion est dans l'État, et les hommes sont livrés aux gouvernements de la terre, âmes, corps et biens. Mais voici qu'à la parole de Jésus-Christ, la puissance spirituelle se dresse en face du pouvoir temporel et lui dit: Je viens du ciel; je tiens ma mission d'en haut, et je suis envoyée ici-bas pour annoncer l'éternelle vérité. Je suis envoyée par Dieu même pour établir son règne dans les âmes, pour leur apprendre à connaître et à faire sa sainte volonté. Au nom de Jésus-Christ, le fils de Dieu fait homme, je viens instruire, guérir et sauver les hommes. Je viens combattre le mal, protéger l'innocence, proclamer le droit, faire respecter la justice, poursuivre le crime et faire pratiquer la vertu. Telle est la puissance que je dois exercer en ce monde; elle s'étendra sur tous, peuples et rois, parce que tous sont des hommes, et que tous les hommes ont été créés par Dieu et rachetés par Jésus-Christ qui m'envoie pour exercer sa puissance et consommer son œuvre. Celui qui m'écoute, écoute Dieu même, celui qui me méprise, le méprise.

Voilà, Messieurs, comment l'Église a été fondée sur la terre, et je dis, d'après les explications données précédemment sur la nature et les conditions de la vraie liberté, que cette institution d'une puissance toute spirituelle, supérieure au pouvoir temporel par sa nature, indépendante de ce pouvoir par son autorité et dans sa juridiction, et ne s'exerçant que par des moyens spirituels, est ce qu'il y a de plus favorable à la liberté. Je dis que cette institution est la réalisation même de la liberté dans le monde; qu'elle y a fondé et consolidé par l'Église et dans l'Église, d'une manière positive et durable, la vraie liberté, propriété essentielle de l'esprit, et qui est diamétralement opposée à l'inertie du corps et à la force aveugle de la matière. Par là il a été reconnu et proclamé dans le monde que l'âme des hommes dépend

de Dieu seul; que le devoir le plus sacré qui doit prévaloir sur tous les autres, est le devoir envers Dieu, et ce devoir, par cela qu'il domine tous les autres, est aussi pour l'homme, et par son obligation suréminente, une garantie d'indépendance et de dignité devant les puissances du monde.

En effet, l'Église dit aux hommes : vous avez une âme, cette âme a été créée immédiatemeut par Dieu; Dieu seul en est le principe; donc elle n'appartient qu'à lui; donc vous êtes tellement grands par votre origine et par votre nature, que vous ne devez obéir qu'à Dieu ou à ses représentants. Telle est votre dignité, que votre volonté ne doit s'abaisser que devant sa loi, et encore cette loi qu'il vous impose, parce qu'il est votre créateur, votre supérieur naturel, Dieu même ne veut pas que vous l'accomplissiez en esclaves. il respecte tellement votre liberté qu'il demande une obéissance volontaire; c'est pourquoi, dans ses rapports avec vous, quand il promulgue sa loi soit au Sinaï, devant Israël, soit en la personne de Jésus-Christ, qui vient annoncer le commandement nouveau, en proposant ce qu'il faut croire et observer pour lui être agréable, il ne contraint personne, il pactise avec les hommes et demande leur assentiment; il réclame votre consentement, parce qu'il ne peut pas être contraire à lui-même, parce qu'il vous a donné la liberté pour que vous en usiez, et enfin parce qu'il veut être aimé librement, avec préférence, par prédilection; c'est l'amour libre qui charme son cœur, et les hommages forcés ou aveugles ne lui conviennent pas.

L'Église dit encore aux hommes : Non-seulement votre âme a été créée par Dieu, mais elle a été rachetée par le sang d'un Dieu, et ainsi vous lui appartenez à un nouveau titre, au titre du rachat; il a payé votre délivrance, et il l'a payée d'un grand prix, de son sang et de sa vie. Donc, chrétiens, votre âme est à Dieu, à vous, et à personne autre. Donc, toute autre domination est indigne de Dieu et de vous; indigne de Dieu, car elle serait une usurpation de ses droits; indigne de vous, parce que, venant de Dieu même et rachetés par lui, vous n'appartenez qu'à lui. Vous n'avez qu'un maître, le maître du ciel et de la terre, vous n'avez qu'un roi, et c'est le roi des rois.

L'Église nous dit encore : Votre âme a été faite à l'image de Dieu; elle en est la ressemblance; sa perfection est donc de s'en approcher, car la perfection d'une image est de reproduire son modèle. Votre fin dernière est donc la perfection même de Dieu, et c'est pourquoi le divin maître vous a dit : Soyez tous parfaits comme votre père céleste est parfait. Or, Dieu est la suprême intelligence et la souveraine liberté. Donc, faits à son image, il faut que l'intelligence reluise en vous, il faut que la liberté s'exerce ; donc vous devez travailler à votre affranchissement et secouer le joug de la chair, qui appesantit l'esprit et entrave la volonté. Vous devez briser la servitude des sens et des passions, qui vous dégradent en vous soumettant à une influence contraire à la loi de Dieu. Car Dieu, qui a fait l'homme âme et corps, substance spirituelle unie à une substance matérielle, deux natures associées dans l'unité d'une même personne, a voulu aussi que la nature la plus noble dirigeât l'existence humaine par l'intelligence et la liberté. Donc, pour rester dans la dignité de votre humanité, votre âme doit conduire votre corps, comme elle

obéit elle-même à la loi divine, afin que votre personne tout entière soit dans l'ordre de sa création. Donc, l'âme humaine, créée de Dieu immédiatement, image de Dieu, et rachetée par Dieu, ne relève que de Dieu, ne dépend que de lui, et ainsi ne doit obéir qu'à lui.

Par là, et suivez la conséquence, je vous en conjure, l'Église catholique a proclamé et enseigné la véritable liberté de l'âme dans toutes les situations où l'homme peut se trouver, dans tous les rapports qu'il peut soutenir. Le monde a compris par les principes et les conséquences de l'Évangile qu'une âme humaine, où qu'elle se trouve, quelque corps qu'elle habite, par cela qu'elle est une âme créée de Dieu, rachetée du sang de Dieu, image de Dieu, ne ressort en définitif que de Dieu. Eh bien, cette vérité si simple a fait un changement immense dans le monde : elle a bouleversé toutes les sociétés païennes et a organisé la société chrétienne sur de nouvelles bases. Ainsi, dans la famille, le christianisme a établi la vraie liberté, et avec elle la dignité et la sécurité des membres qui la composent. L'Évangile a proclamé la liberté de la femme, la dignité de l'épouse, car il a enseigné que la femme, en face de l'homme, l'épouse en face de l'époux, est une créature libre, une âme créée et rachetée par Dieu, et par conséquent en rapport intime et personnel avec Dieu. Cette âme reste chargée et responsable d'elle-même en ce qui concerne son salut; elle a aussi un fort intérieur, où personne que Dieu n'a le droit d'entrer, et si elle passe dans l'état de mariage, elle s'unit à l'homme temporellement, elle ne donne pas son âme, qui est la propriété de Dieu; elle ne livre ni sa confiance ni sa foi; elle concède des droits sur son existence de ce monde comme on lui en accorde, mais il y a des choses qui restent en dehors du contrat: les choses de l'âme et de l'éternité. C'est là, Messieurs, ce qui fait la dignité et la grandeur de la femme chrétienne. Elle se donne librement, mais jamais sans réserve; cette réserve maintient le droit de Dieu sur elle, garantit l'accomplissement de son devoir principal, et l'accomplissement de ce devoir, c'est sa force dans ce monde et son salut dans l'autre. Il n'en était point ainsi chez les anciens. Vous connaissez le triste sort de la femme dans la civilisation païenne: elle était la première des esclaves de la maison, traitée par le mari comme une propriété, comme une chose dont il pouvait disposer à son gré, et chez les Grecs et les Romains, il n'était pas rare de voir les femmes vendues par leurs époux.

J'en dirait autant de la liberté de l'enfant au sein de la famille. Naturellement, les hommes peuvent s'imaginer qu'ils sont les créateurs, et ainsi les possesseurs de leur enfants; et de là la puissance exagérée qu'ils s'arrogent sur eux, et qui ne va à rien moins qu'à la vie et à la mort. L'enfant est regardé comme une propriété dont on peut disposer, user et abuser, qu'on peut même abandonner ou détruire, si elle devient onéreuse ou désagréable. Vous savez tout ce qui se passait chez les anciens à cet égard. Nous voyons aussi ce qui arrive de nos jours, partout où l'influence de l'Évangile ne règne point, et même chez les chrétiens sans foi ou dont la foi n'est pas vivante, ils reviennent naturellement à cette opinion toute païenne que leurs enfants leur appartiennent d'une manière absolue, et qu'ils peuvent les traiter comme bon leur

semble. L'Évangile réprouve ces maximes; la doctrine chrétienne enseigne que Dieu seul crée les âmes, qu'ainsi, dans l'ordre de la filiation naturelle, les âmes qui viennent animer les corps sont indépendantes des ascendants. Donc, si Dieu seul les fait, elles n'appartiennent à aucun homme. Donc les parents ne sont point les propriétaires de leurs enfants; donc le pouvoir paternel a ses limites; donc l'enfant a les droits de sa liberté, liberté innée à son âme, à son humanité, et qui entre en exercice à l'âge de raison, quand il devient capable de discerner la vérité, de comprendre la loi et de l'exécuter. L'enfant a sa conscience, il a sa dignité, il a ses droits d'homme et de chrétien, que la paternité même doit respecter. Ainsi, vous le voyez, en vertu de l'indépendance de son âme, il est libre au milieu de l'obéissance. Soumis à l'autorité des parents en ce qui concerne son éducation, son instruction, son développement physique et moral, et jusqu'à ce que l'âge et la loi l'aient émancipé, il reste cependant libre dans son for intérieur et dans ses rapports avec Dieu. Il a aussi sa réserve en face de l'autorité paternelle dans les choses de la conscience et de la foi, et il peut toujours en appeler à Dieu. Ainsi, partout vous le voyez, l'Évangile, en faisant intervenir la souveraineté de Dieu, pose des limites à l'autorité humaine et donne des garanties à la liberté.

Je dirai la même chose de l'esclave dans ses rapports avec son maître. Le christianisme tend à affranchir l'esclave, et pourquoi? C'est qu'à ses yeux l'esclave est un homme comme tout autre, a la même origine, la même nature, la même fin, et cet homme a une âme, et cette âme, comme toute âme humaine créée par Dieu, ne relève que de lui. Et c'est pourquoi, même quand le corps est asservi, et il peut l'être, l'âme, au fond, reste libre, car elle est inaliénable; l'homme ne s'appartient pas à lui-même, et il ne peut jamais se donner tout entier; il peut louer ou vendre pour un temps ou pour toute sa vie l'usage ou le service de son misérable corps, tiré de la poussière, et qui est le domaine de son âme, mais louer ou vendre son âme, la propriété de Dieu, il n'en a pas le droit, il ne le peut pas. C'est pourquoi, même au milieu de l'ignominie de l'esclavage volontaire ou involontaire, quand le corps est asservi, la liberté de l'âme, sa dignité, surtout si elle est chrétienne, subsiste. L'esclavage a aussi sa réserve, son refuge intérieur en tout ce qui se rapporte à sa foi, à ses convictions, à son salut. Aucune puissance humaine ne peut entrer dans sa conscience, et là il ne reconnaît d'autre maître que Dieu. L'Église n'a jamais employé la force ni même l'autorité pour détruire l'esclavage; elle a toujours respecté les droits acquis, mais en enseignant aux hommes qu'ils ont le même père, qu'ils sont tous frères, membres de la même famille, et que tous, sans distinction, ils ont été rachetés par Jésus-Christ, et qu'ayant tous le même Sauveur, le même Seigneur, le même baptême et la même foi, ils ont aussi la même espérance et la même fin. L'Église, en jetant ces vérités dans le monde, en inspirant aux maîtres et aux esclaves une charité réciproque, a porté les maîtres à se relâcher de leurs droits, à traiter les esclaves comme leurs frères, à respecter en eux les droits et la dignité de l'âme, a porté les esclaves à se soumettre chrétiennement, à obéir avec résignation, avec patience, avec conscience, et ainsi, d'un côté comme de l'autre, par

Digitized by Google

cette voie douce et intelligente, l'esclavage a été sappé dans sa base et l'affranchissement s'est convenablement préparé.

Enfin, et ceci se rapporte plus particulièrement à notre question, l'Église, en faisant connaître à l'homme son origine, sa nature, sa loi et sa destination, a proclamé par cela même l'indépendance de l'âme vis-à-vis des gouvernements humains. Depuis l'établissement du christianisme, et en vertu de la foi chrétienne, il y a deux hommes dans le citoyen ; il y a l'homme du temps, l'homme du pays, le Français ou l'Anglais ; il y a l'homme de l'éternité, l'homme de Dieu, le chrétien. En sorte que tout en faisant partie d'une association terrestre, particulière, qu'on appelle peuple ou nation, chaque chrétien est aussi membre d'une association plus étendue, d'une société universelle qu'on appelle l'Eglise. En même temps qu'il appartient à un royaume temporel qui se nomme France ou autrement, il appartient aussi à un royaume spirituel, qui est le royaume de Dieu. Donc, la souveraineté temporelle se trouve limitée par une souveraineté spirituelle. Comme chrétiens, nous ne sommes plus voués tout entier à la société politique où nous vivons, nous ne sommes plus, comme les païens, les victimes-nées et presque les esclaves de la chose publique ; nous ne sommes point pour la société, et la société est pour nous ; elle n'est plus la fin dernière de notre existence terrestre ; elle est le moyen d'une fin supérieure et d'une vie plus haute. J'entre, et je vis en société à la condition d'y trouver mon intérêt véritable, mon véritable bien ; mais à moi, chrétien, mon intérêt est double. L'intérêt de la terre ou du moment, c'est le bien du citoyen ; mon intérêt éternel, mon salut, c'est l'intérêt de ma conscience, du bien de mon âme pour l'éternité. J'ai ces deux grands intérêts à satisfaire, et il faut que la société politique m'y aide et m'en fournisse les moyens ; je dois trouver en elle des ressources pour l'un et pour l'autre des moyens d'arriver à ces deux fins, ou au moins, ni sur l'un ni sur l'autre chemin, elle ne doit me jeter des obstacles, et si elle accomplit cette condition, je pourrai faire mon salut en chrétien, tout en accomplissant mes devoirs de citoyen. Mais si j'y trouve des empêchements à mes convictions chrétiennes, s'il s'y passe des choses que repousse ma conscience catholique, si on veut m'imposer, dans l'intérêt prétendu de l'État, ce qui répugne à ma foi, alors toute la liberté de mon âme se retrouve, toute l'indépendance du chrétien doit se manifester, et nous pouvons, nous devons dire avec les apôtres : *Non possumus*, nous ne pouvons pas. Or, jamais les citoyens des républiques anciennes n'ont poussé la liberté jusque là, jamais ils n'ont osé dire à la société : Je ne le veux pas, car je ne le puis pas. C'est qu'ils ne connaissaient pas cette liberté de l'âme que l'Évangile a enseignée aux hommes ; c'est qu'ils n'étaient point, comme nous, en communication avec le royaume du ciel ; c'est que, idolâtres de la patrie terrestre, qu'ils aimaient avec fanatisme et jusqu'à l'adoration, ils ne connaissaient point la patrie céleste avec sa lumière, sa gloire et son éternel bonheur. C'est que, séparés de Dieu et assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort, ils ne pouvaient participer à cette forme surnaturelle qui nous élève au-dessus des intérêts de ce monde, au dessus de nous-mêmes, et nous rend capables de dire aux pouvoirs les plus formidables de la terre

Digitized by Google

et en face des bûchers, des glaives et des échafauds: *Non possumus*, je ne le veux pas, je ne le ferai pas, vous prendrez ma vie, mais non ma conscience, vous aurez mon sang, mais vous n'aurez pas ma foi. Il y a là, Messieurs, une grande liberté, une liberté nouvelle en face de la puissance du monde, même la plus légitime. Quand elle excède ses droits et veut commander dans la sphère de la conscience et de la foi, où elle n'est point compétente, c'est que dans cette sphère toute spirituelle règne une puissance supérieure aux pouvoirs temporels. Là domine une loi qui dépasse toutes les lois humaines. C'est la loi même de Dieu, promulguée au Sinaï, enseignée par Jésus-Christ, proclamée et interprétée par l'Église, qni en a le dépôt, et c'est au nom de cette loi divine et par sa vertu, que nous pouvons dire en conscience à toutes les puissances de la terre, rois eu peuples : Nous ne le pouvons pas, *non possumus;* car il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes.

L'Évangile a donc rendu un immense service à l'humanité, il a puissamment servi la cause de la liberté quand il a fondé une puissance spirituelle en face du pouvoir temporel pour le maintenir dans ses limites, l'arrêter dans ses écarts, l'éclairer sur ses devoirs, le conseiller et le redresser au besoin. Depuis ce temps la vérité, le droit, la justice, ont toujours eu un organe, un représentant dans le monde, au milieu du désordre et des violences des passions humaines; aussi les puissances de la terre, même chez les peuples les plus chrétiens, ont tendu instinctivement, quand la puissance spirituelle les a gênés, à combattre, à diminuer, à entraver son influence; et celles qui se sont séparées de l'Église par l'hérésie ou par le schisme, s'em parant de cette influence, ont réuni les deux devoirs dans une seule main. Alors, par l'absorption de l'autorité spirituelle dans la puissance temporelle, a été constituée la plus énorme tyrannie, le despotisme le plus complet qui se puisse concevoir. L'homme est livré tout entier à un pouvoir unique, qui a deux faces, et qui parle tantôt d'une bouche et tantôt de l'autre, mais pour dire toujours au fond la même chose en deux langages, sa volonté, et quand on lui échappe d'un côté, il vous reprend de l'autre, en sorte qu'il n'y a plus d'asile à la liberté, plus de refuge à la dignité humaine. La conscience même n'est plus un sanctuaire impénétrable; le pouvoir temporel y entre sous la forme, ou plutôt sous le masque de la puissance spirituelle; il poursuit la liberté dans sa plns intime retraite, et lui fait violence ou illusion. Et voilà cependant, Messieurs, et j'abandonne cette pensée à vos réflexions, voilà ce que le protestantisme a fait au sein du christianisme, en refusant l'autorité légitime du chef de l'Église, pour soumettre les choses de la conscience et de la foi à l'examen et à la décision des rois et des peuples. Il reprochait aux souverains-pontifes de se faire rois de la terre, et il a fait les rois de la terre souverains-pontifes. Il s'est appuyé d'un vain prétexte, d'une accusation fausse, pour commettre les plus monstrueux attentats contre la liberté, en armant de la puissance spirituelle la force de ce monde, et par là il a fait reculer la civilisation de quinze siècles; il l'a ramenée au paganisme, où triomphait cette confusion; en sorte que depuis ce temps, là où trône l'hérésie, les peuples sont livrés à un pouvoir monstrueux, qui a deux natures et deux

Digitized by Google

visages, qui parle au nom de la terre et au nom du ciel, espèce de minotaure qui, au milieu du labyrinthe de toutes les erreurs, égare leur conscience, tue leur dignité et se repaît de leur asservissement.

Voyez ce qui se passe au sein de l'hérésie ou dans le schisme, là où le pouvoir temporel s'est fait pouvoir spirituel. En vérité, Messieurs, on a peine à comprendre de nos jours une telle démence. En quoi, je vous le demande, les choses de la conscience, les choses de la foi, les choses du ciel peuvent-elles ressortir des puissances de la terre? Jésus-Christ n'a-t-il pas dit : Mon royaume n'est pas de ce monde, et comment veut-on expliquer les paroles du royaume divin, sinon par l'esprit même qui les a révélées, par l'esprit divin qui inspira les apôtres et qui assiste leurs successeurs. En vérité, les hommes sont bien punis par où ils ont péché! Ils ont réclamé la liberté religieuse; pour l'obtenir, ils ont refusé l'obéissance à l'Église, autorité indéfectible, toute spirituelle, établie par Dieu même, et qu'y ont-ils gagné? La servitude ou l'indifférence, c'est-à-dire la mort de l'âme des deux côtés. En s'arrachant des mains de Dieu et de son Église, ils sont tombés entre les mains des hommes. A l'autorité universelle, infaillible, toute morale, toute maternelle de l'Église, ils ont substitué, car il faut toujours une autorité, la volonté ou le caprice, la raison ou la déraison d'un homme, d'une femme, d'un enfant sur le trône, la sagesse de quelques conseillers, la délibération d'une assemblée, et même les agitations de tout un peuple; car on est arrivé, et on devait y arriver, jusqu'à constituer le peuple juge de la foi, et le dogme s'est fait à la majorité des voix. C'est ici que la démence porte tous ses fruits. Le peuple, la masse des fidèles, qui doit être enseigné, instruit, dirigé par la parole de Dieu, conservée, interprétée et expliquée par l'Église, c'est lui qu'on a fait ministre de cette parole, apôtre, plus qu'apôtre, juge en dernier ressort de la parole de Dieu!

Vous avez entendu parler, Messieurs, de ce qui arrive en ce moment dans un pays voisin, qu'on appelle la terre classique de la liberté. Vous allez voir comme on y entend en certaines choses la liberté de la conscience. Un évêché est vacant. La loi donne au chapitre le droit de nommer, mais il faut une permission du prince pour élire. La Reine donne cette permission, mais à la condition qu'on choisira le candidat du Gouvernement, et il existe une loi qui déclare rebelle et menace de la destitution et de la confiscation de ses biens tout chanoine qui votera contrairement. Mais ce n'est pas tout. Le candidat à l'épiscopat, qui a pour lui le Gouvernement, a contre lui les évêques, qui protestent contre sa nomination. Il a contre lui la censure de la première Université du royaume, signée par les théologiens les plus célèbres, déclarant, après un examen de ses propres livres, qu'il ne croit pas en Jésus-Christ et n'est pas même chrétien. Qu'importe? La Reine le veut; le Gouvernement persiste, et le docteur repoussé par les évêques, censuré par la Faculté de théologie et déclaré non chrétien à la face du monde, sera évêque de l'Église anglicane de par la Reine et son gouvernement! Et, au fait, pourquoi pas? La Reine, en définitive, n'est-elle pas le chef suprême de l'Église?

Messieurs, si une pareille chose se passait dans un pays catholique, savez-

Digitized by Google

vous ce qui arriverait ? Si le Gouvernement venait dire à un chapitre qui a le droit d'élire son évêque : Vous nommerez tel ou tel, sous peine d'être destitués et de voir vos biens confisqués, savez-vous ce que ferait un chapitre catholique ? Il s'abstiendrait de voter, il protesterait au moins par son silence ; puis il aurait recours à son chef spirituel ; il en appellerait au Souverain-Pontife. Le Pape parlerait à qui de droit, on protesterait à la face du monde dans une de ces allocutions adressées à l'univers catholique, et je vous garantis que le pouvoir temporel reculerait. Voilà comment les choses se passeraient dans un pays catholique.

Vous rappellerai-je encore ce qui se fait en ce moment dans un autre pays protestant, longtemps présenté par les fauteurs de l'hérésie comme le modèle des gouvernements, comme le peuple le plus sage, le plus éclairé et le plus heureux de la terre, à cause de la religion qu'il professe. Le canton de Vaud était comme le paradis du protestantisme. Nulle part la piété chrétienne ne florissait avec plus d'éclat, et la liberté, sous toutes ses formes, s'épanouissait au soleil de la grâce sur cette terre de bénédiction. En un moment tout a changé, et il n'a fallu pour cela qu'un revirement de gouvernement, une petite révolution, et comme, selon les maximes protestantes, le prince ou le gouvernement, quel qu'il soit, est le chef de l'Église nationale, le nouveau gouvernement a fait une nouvelle Église, qu'il déclare l'Église orthodoxe, il a fait des dogmes, une liturgie, une discipline à sa façon, et il impose tout cela en vertu de son droit divin, et comme chef de l'Église, à tous ses subordonnés. Il veut qu'on prie à tel endroit et non à tel autre ; de telle manière, avec telles paroles, et autant de temps qu'il lui plaira ; il déclare rebelles tous ceux qui ne veulent pas obéir à ses injonctions et se rallier à l'Église nationale ; il les destitue, les frappe d'amendes, les exile, les persécute de toutes manières, parce qu'ils ne veulent pas penser et prier comme lui, et voilà les hommes qui ont le plus déclamé contre l'inquisition, contre l'intolérance de l'Église catholique ! Les mêmes hommes qui ont le plus réclamé, avec Luther et Calvin, la liberté de la raison individuelle dans les choses religieuses.

Enfin, Messieurs, après l'hérésie, regardez le schisme, et voyez si la liberté de la conscience et la dignité humaine ont gagné quelque chose à la réunion des deux pouvoirs dans la main sauvage et terrible des czars. Considérez l'Église grecque, si magnifique dans les premiers siècles, si féconde en saints et en docteurs, quand elle jouissait de la liberté de l'Évangile et qu'elle vivait de la sève spirituelle de l'Église mère et maîtresse de toutes les autres. Voyez ce qu'elle devenue depuis sa séparation : un instrument gouvernemental dont le pouvoir temporel use et abuse, suivant les besoins de sa politique ; une servante de la puissance du siècle, qui la dégrade pour un morceau de pain ; une esclave, qui attend en tremblant que le maître lui intime ses volontés par l'un de ses soldats.

Voilà, Messieurs, comment l'hérésie et le schisme entendent et pratiquent la liberté. Rappelez-vous maintenant ce que, dans tous les temps, l'Église catholique a fait pour elle, comparez et jugez. Quel spectacle admirable elle nous offre dans son attitude en face de la puissance du siècle ! Elle est toujours la

Digitized by Google

pour proclamer le droit, pour s'opposer à l'injustice, pour arrêter autant qu'il est en son pouvoir l'emportement des passions et la violence naturelle des puissances de ce monde. Elle ne cherche point à les entraver, elle ne les combat qu'avec regret, quand ils s'écartent des voies de Dieu ; et quand elle est obligée de les blâmer ou de protester, elle le fait toujours avec déférence, avec humilité, mais aussi avec courage et dignité. Certes, s'il y a quelque chose au monde qui favorise la liberté de l'esprit et garantisse la dignité humaine, c'est la souveraineté spirituelle de l'Église et de son chef, c'est cette puissance spirituelle qui n'a point d'égale sur la terre, puissance toute morale, toute intelligente, et qui dispose toutes choses comme la sagesse divine dont elle est le représentant ici-bas avec force et douceur : *Omnia fortiter et suaviter.*

Il me reste à vous montrer, Messieurs, que l'esprit de l'Église catholique est identique à l'esprit de la liberté. Je le dirai rapidement. Je compare ces deux esprits dans leur essence même, sans m'arrêter aux formes et aux applications, et en discernant ce qu'il a de plus intime dans l'un et l'autre. Je trouve qu'au fond ils constituent un même esprit.

En effet, qu'est-ce que l'esprit de l'Église? C'est l'esprit de Jésus-Christ, son fondateur, qui l'a transmis à ses apôtres et à leurs successeurs. Qu'est-ce que Jésus-Christ est venu faire dans le monde? et comment a-t-il accompli sa mission divine? Il est venu sauver ce qui était perdu, il est venu conquérir et racheter les âmes, qui étaient dans la mort et dans la servitude du péché. Comment gagne-t-on les âmes? En les instruisant, en les éclairant, en les persuadant. Par quels moyens peut-on instruire et persuader? Par la parole, et surtout par la parole appuyée de l'exemple. Jésus-Christ est donc venu sur la terre pour instruire les hommes par la parole du ciel, leur donner l'exemple des vertus qu'il leur annonçait et confirmer son enseignement par sa vie et par sa mort. Il est venu instruire, guérir et sauver. Il a instruit par ses discours et par ses exemples ; il a guéri par la vertu divine qui sortait de lui ; il a sauvé par l'effusion de son sang. L'esprit de Jésus-Christ est donc un esprit de douceur et de patience, qui triomphe par la persuasion et par la souffrance, et de là la vertu de son enseignement, de sa passion et de sa croix. Or, Jésus-Christ a envoyé ses apôtres comme il a été envoyé lui-même : *Sicut misit me pater, et ego mitto vos.* Les apôtres ont dû faire comme leur maître qui leur a laissé son esprit ; ils ont dû être doux de cœur, humbles comme lui, pleins d'amour et de dévouement pour leurs frères, prêts à tout accepter, à tout souffrir pour sauver les âmes. Ils ont dû employer les mêmes moyens pour les convertir et les gagner, savoir : la parole et la patience. C'est donc toujours par la conviction, par la persuasion, par l'ascendant de la vérité, que le christianisme a agi dans le monde. Le maître avait dit à ses apôtres : Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups ; pleins de douceur et de mansuétude au milieu des violences et des fureurs du monde, et cependant vous le vaincrez, vous en triompherez, vous le convertirez, car j'ai vaincu le monde ; *Ego vici mundum* ; et je vous envoie pour en achever la conquête. Vous ferez retentir ma parole jusqu'aux extrémités de la terre, et de toutes

les extrémités de la terre les hommes se rassembleront, se réuniront dans une société universelle, dans la grande unité d'un corps spirituel qui sera mon Église.

Voilà l'esprit du christianisme et de l'Église. L'Église s'est conservée, dé-développée, affermie par l'esprit qui l'a fondée. Dans tous les siècles, elle a été forte, triomphante par la parole; elle a été puissante par l'autorité qui lui vient du ciel; elle a toujours enseigné et souffert; jamais elle n'a eu recours aux violences, quoiqu'elle les ait toutes endurées. Sa mission divine est de convaincre et de persuader, car elle a les paroles de la vie éternelle; elle possède l'éternelle vérité, et sa vocation est d'établir sur la terre la vie et la vérité. Or, messieurs, la vie de l'âme, la vérité, ne s'imposent point par la force; on ne prend pas les cœurs par la violence; les intelligences ne s'emportent point d'assaut; la vérité s'y introduit par la lumière, par la conviction, par la persuasion, par l'amour. Tous ces moyens sont purement spirituels, et ils se résument tous dans l'efficacité de la parole, qui est le grand instrument de l'esprit, le glaive spirituel, *gladius spiritûs*. La parole agit de deux manières, ou sur l'intelligence par les moyens de la raison et de la pensée, ou sur le cœur par le sentiment et l'émotion; elle éclaire ou elle touche, ou elle fait l'un et l'autre à la fois. Dans tous les cas, c'est une influence toute spirituelle, comme la vérité même qu'elle doit communiquer. C'est l'action de l'esprit sur l'esprit, de l'âme sur l'âme, et les esprits ne s'ouvrent que sous l'impression de la lumière, les âmes s'amolissent au contact de la chaleur de l'âme; semblables à ces fleurs qui cherchent instinctivement le soleil, s'ouvrent à ses rayons dès qu'elles en sont atteintes, boivent avidement sa lumière, se nourrissent de sa substance, referment leur calice aussitôt qu'il cesse de les éclairer. Ainsi s'ouvrent et se nourrissent les âmes dans la lumière et la chaleur du soleil des esprits. Ainsi a toujours fait l'Église, qui est le représentant, l'organe de Dieu sur la terre, et dont la mission est d'y répandre la lumière et la chaleur du ciel, de distribuer les grâces et les bénédictions d'en haut, de jeter dans le monde, qui est le champ de Dieu, les semences éternelles de la vérité.

Eh bien, et c'est la conclusion de ce discours, j'affirme que l'esprit de l'Église est l'esprit même de la liberté. Rappelez-vous ce qui a été dit précédemment, et je vous y ramène, parce que, dans une démonstration, tout doit s'enchaîner et se soutenir; l'esprit de la liberté, avons-nous dit, est un esprit de douceur, qui ne doit employer que des moyens spirituels, moraux, intelligents. Car il n'y a de liberté que là où l'homme se décide par lui-même, quand il agit *par soi, motu proprio,* sans coaction extérieure, sans nécessité interne, donc, par sa propre raison. Le principe de l'acte libre est dans la détermination propre, et pour qu'elle soit telle, elle doit partir de lui, du jugement de sa raison, du mouvement de sa volonté. Pour cela, il faut que sa raison soit éclairée, que sa volonté soit touchée, et que son âme soit persuadée, en même temps que son esprit est convaincu. Ainsi s'accomplit l'acte libre. Or, vous le voyez, c'est aussi par la parole, par la force et la douceur de la parole, que ces admirables effets sont produits, et ils ne peuvent l'être que par elle. Et ainsi, ce que l'Église fait dans l'ordre surnaturel pour sauver les hommes

Digitized by Google

c'est-à-dire pour les affranchir des liens du péché et les reconcilier avec Dieu, la vraie liberté politique le fait de son côté, à sa manière et par des moyens naturels, pour les sauver des servitudes de la terre et garantir leur dignité contre les passions et les violences des puissances du monde. Donc l'Église et la liberté ont la même tendance, savoir, d'amener les hommes à se gouverner eux-mêmes, raisonnablement, avec intelligence, avec conscience, de les rendre capables, en éclairant leur esprit et en formant leur volonté, de prendre la direction de leur propre existence, la liberté pour les choses de ce monde et l'Église pour celle de l'éternité.

Elles ont aussi le même procédé, car elles emploient l'une et l'autre les mêmes moyens, des moyens tout spirituels; le même instrument, la parole. Dans l'Église, rien ne se fait que par la parole, même les choses les plus sacrées. Dans le règne de la vraie liberté, tout doit s'accomplir par la parole, c'est-à-dire par la délibération, dont la parole est l'organe. Toute autre influence est contraire à la liberté et la dégrade, car elle tend à substituer à l'acte propre de l'esprit, à la détermination intelligente, la force aveugle de la matière ou de la nécessité. Enfin, l'Église et la liberté ont le même but, c'est de gagner les âmes, comme les âmes se gagnent (et quand on a l'âme de l'homme, on a tout le reste), par la conviction, par la persuasion et par l'amour. Après cela, messieurs, vous ne serez plus surpris de notre affirmation si positive, que l'esprit de l'Eglise est l'esprit même de la liberté. Vous voyez maintenant que ces deux esprits sont identiques, ou plutôt que c'est un seul esprit, et c'est pourquoi nous avons proclamé que l'institution de l'Eglise catholique dans le monde a été l'institution même de la véritable liberté !... Mais, je dis aussi en terminant, afin que cette pensée salutaire reste dans vos esprits et serve à vos méditations, si la vraie liberté existe dans le monde, si nous en avons l'idée véritable, inconnue à l'antiquité païenne; si nous jouissons des avantages et de la gloire de la liberté politique, d'une liberté vraie, généreuse, qui n'exclut personne, et qui ne suppose ni l'esclavage ni l'ilotisme, c'est à l'Evangile que nous le devons ; c'est par l'esprit du christianisme seul qu'elle peut se développer et s'affermir; c'est l'Eglise catholique qui l'a fondée et qui la maintiendra. Oui, messieurs, elle a fait cette œuvre, et elle la continuera comme elle a commencé, avec douceur, mais avec force. Elle y met des siècles, parce qu'elle est éternelle. Elle prend son temps pour affranchir les peuples, parce que les choses de la Providence n'arrivent qu'au terme marqué. Les fruits de la liberté, comme tous les fruits de la terre, ne sont bons et salutaires qu'à leur point de maturité. Elle sait que la violence, qui détruit en un moment, ne peut rien fonder, ou, si elle établit soudainement, avec tous les efforts des hommes, et comme par magie, l'instant qui va suivre verra crouler l'édifice sans base. L'Eglise ne renverse jamais ce qu'elle a édifié; c'est pourquoi elle construit lentement et sur des fondements inébranlables. Elle avance doucement, mais jamais elle ne recule : c'est la condition du vrai progrès. Et quand nous affirmons, messieurs, qu'elle a introduit dans le monde la vraie liberté, nous ne voulons pas dire qu'elle a donné aux nations des chartes, des constitutions et des lois politiques. Ce n'est point là sa mission; elle n'a point été

Digitized by Google

instituée pour gouverner la terre ni pour réformer les gouvernements humains, pas plus qu'elle n'établit des systèmes de philosophie ou des théories scientifiques, quoiqu'elle possède l'éternelle vérité, source de toutes les vérités. Elle est faite pour enseigner à la terre les choses du ciel, *omnia quœcumque mandari volui, docete*. Elle jette dans le temps les paroles de l'éternité, comme des semences impérissables et fécondes, et dans le cours des siècles, ces semences lèvent, se développent et fructifient. Elle répand sur les hommes l'esprit de Dieu, que lui a envoyé son divin maître, et l'esprit de Dieu renouvelle la face de la terre partout où il est reçu. Esprit de sagesse, d'intelligence, de science, il pénètre, illumine, vivifie tous les enseignements humains, sans se laisser enchaîner par leurs formes; esprit de force et de liberté, il se mêle aux institutions de la terre sans s'y fixer; il les pousse en avant, les anime, les perfectionne par un progrès continu et sûr; il donne aux gouvernements l'autorité véritable; il inspire aux peuples le sentiment et le désir de la liberté vraie. Par lui, et par lui seulement, les rois et les peuples pourront s'entendre et se donneront la main, et ainsi s'opérera par degrés, doucement, mais avec fermeté, si les hommes ne dérangent pas les voies de Dieu, le véritable affranchissement de l'humanité

PREMIÈRE DOMINICALE.

Instruction sur le dernier jugement.

> *Tunc videbunt filium hominis venientem in nube, cum potestate magnâ et majestate.*
> Alors ils verront venir le fils de l'Homme, sur une nuée, avec une grande puissance et une grande majesté.

L'Eglise, mes frères, célèbre deux avènements du Sauveur bien différents l'un de l'autre: le premier, qui est un avènement de douceur, de charité et de grâce; le second, qui est un avènement de terreur, de majesté et de gloire. Et par une mystérieuse conduite, c'est ce dernier avènement qu'elle propose d'abord à notre méditation. C'est que, comme dit Bossuet, la crainte doit précéder l'amour: il faut que l'Homme apprenne à trembler sous la main de Dieu et à redouter ses jugements, avant que d'être porté à la confiance; car, autrement, cette confiance pourrait dégénérer en témérité, en une audacieuse présomption. Et voilà pourquoi la sainte Eglise, qui est occupée durant ce temps de l'avent à préparer les voies au divin Libérateur, fait marcher l'Esprit de terreur devant sa face.

Suivons, chrétiens, les intentions de notre Mère. Regardons aujourd'hui Jésus-Christ comme juge, avant qu'il ne nous apparaisse comme Sauveur,

Digitized by Google

Voyons-le descendre dans les nuées du ciel, entouré de gloire et de majesté, avant de contempler cette douceur, ces condescendances, ces tendresses infinies, pour le genre humain, qui se manifesteront bientôt dans sa sainte naissance ; et pour mettre quelque ordre dans ce sujet de grave et profonde réflexion, examinons successivement ce qui doit précéder, ce qui doit accompagner et ce qui doit suivre le jugement dernier.

Grand Dieu! percez vous-même nos chairs de la crainte de vos jugements, et aidez-nous à tirer de ces hautes et effrayantes vérités des fruits d'amendement et de salut.

I. Les mystères de Dieu sont consommés, ses promesses accomplies, ses miséricordes annoncées par toute la terre. L'ordre des siècles est révolu. La dernière heure de ce monde a sonné. Le puits de l'abîme s'est ouvert; les sept anges ont versé les sept coupes pleines de la colère, et la mort, selon la pittoresque expression d'un illustre écrivain, a parcouru les royaumes sur son cheval pâle. Alors il s'opère dans la nature un bouleversement universel. Le soleil ne jette plus que des clartés sinistres et sanglantes; les astres pendent à demi détachés de leur voûte; la terre est ébranlée jusque dans ses fondements; la mer en fureur et hors de ses bornes ne roule plus que des cadavres avec des flots de sang. Tous les éléments sont confondus. C'est partout l'horreur, le chaos, les ténèbres; et la nature muette, consternée, semble assister avec stupeur et désolation à sa propre agonie.

Soudain la trompette de l'ange du jugement a retenti aux quatre coins du monde. Une voix est sortie du trône et de la propre bouche du fils de Dieu, qui ordonne aux morts de se réveiller: *Surgite mortui!* A cette parole souveraine, au son de cette voix redoutable qui se fait entendre, en un moment, depuis l'Orient jusqu'à l'Occident, et du Septentrion jusqu'au Midi, les corps gisants, les os desséchés, la cendre et la poussière froide et insensible, s'émeuvent dans le creux de leurs tombeaux ébranlés, remués, arrachés à cette paix calme et solitaire que rien jusque-là n'avait pu troubler; la mer, la terre, les abîmes se préparent à rendre leurs morts qu'on croyait qu'ils eussent engloutis comme leur proie, mais qu'ils avaient seulement reçu comme un dépôt pour le remettre fidèlement au premier ordre. Voilà donc que ces ossements arides se raniment sous le souffle tout puissant de Dieu. Celui qui d'un mot a fait jaillir l'Univers du néant peut encore, à bien plus forte raison, arracher l'homme aux horreurs du tombeau. Les morts, après un sommeil de plusieurs siècles, se sont donc levés de leurs lits de pierre, ils ont quitté leur sépulcre pour se rendre aux solennelles assises de l'humanité.

Déjà s'avance dans les airs cette fatale nuée qui doit servir de tribunal au souverain juge. Déjà ces vives lumières qui, selon le prophète, sortent des yeux et de la face de Dieu, quand il juge, percent l'obscurité générale; et le genre humain assemblé, comme le porte une vénérable tradition, dans la vallée de Josaphat, y attend en suspens l'arrêt décisif et public de son bonheur ou de son malheur éternel. Pour compléter ce rendez-vous général, il n'y a pas jusqu'aux puissances elles-mêmes de l'enfer qui ne soient remontées du fond de l'abîme, afin d'assister à cette dernière sentence prononcée sur le monde.

Digitized by Google

Cependant la nuée se déchire, Jésus-Christ paraît, les célestes milices se rangent autour du Roi éternel des siècles. L'Univers a salué son auteur par un long frémissement de respect et d'amour. Le fils de Dieu, revêtu de cette nature humaine qu'il a prise au sein virginal et immaculé de Marie, tient à la main la croix, instrument de son supplice, la croix, symbole de miséricorde et de justice : de justice, de crainte, d'épouvantement pour ceux qui l'ont méconnue, méprisée, foulée aux pieds ; de miséricorde, d'amour et de pardon, pour ceux qui ont espéré en elle et qui ont voulu abriter à son ombre tutélaire leurs âmes chargées de péchés ou affaissées sous le fardeau de la vie. En présence de cette majesté du fils de l'Homme descendant pour juger le monde, comme on voit le néant des grandeurs humaines ! Un rayon de sa gloire efface tout ce qu'il y a de gloire mondaine ; à lui seul appartient tout honneur et toute louange. Dieu seul est grand ! c'est le cri qui retentit alors de toute part sur les ruines des générations éteintes.

Voilà, mes frères, tels que Jésus-Christ même nous les fait connaître, les préparatifs du grand jour des vengeances de la justice divine. Parlons maintenant du jugement en lui-même ; et recueillons-nous pour assister à ses grandes assises où se trouve convoqué le genre humain tout entier. Mais auparavant tirons déjà avec saint Bernard, cette simple, mais salutaire conséquence : Quelle doit être l'exécution de ce jugement, si l'appareil en est si terrible ; et que sera-ce de Dieu quand il punira, s'il est si redoutable quand il ne fait encore que menacer ?

II. Lorsque j'examine le jugement en lui-même, je trouve surtout trois choses qui nous le doivent rendre formidable :

C'est d'abord la sévérité du juge. — Juge intègre : nul moyen de le fléchir ni par nos larmes ni par nos promesses. D'un côté, ayant devant les yeux toute la suite de notre vie, tenant ouvert, d'autre part, le livre de la Loi sainte, il nous montre en regard de chacune de ses prescriptions, nos infractions et nos crimes. Jamais la balance des justices ne fut tenue avec plus de sévère exactitude. — Juge aussi parfaitement éclairé. Dieu a tout vu, tout entendu. Lui qui avait compté tous les cheveux de notre tête, et de même compté tous nos crimes. C'était bien en vain que nous pensions échapper au regard scrutateur de son infinie sagesse : il avait toujours l'œil ouvert sur notre âme, sur nos projets et nos démarches. C'était bien en vain que pour fuir cette majesté redoutable nous recherchions la solitude, les lieux déserts et silencieux, l'endroit le plus secret de nos maisons, le moment le plus obscur de la nuit; il n'y avait pas de ténèbres pour celui qui a crée la lumière, et comme dit le Psalmiste : Quoi ? celui qui a formé l'oreille n'écoute-t-il pas, et celui qui a fait les yeux est-il aveugle : *Qui plantavit aurem non audiet, aut qui finxit oculum non considerat ?* Toutes nos fautes ont été écrites au grand livre des vengeances, et leur multitude nous épouvantera nous-mêmes : Tant de pensées coupables auxquelles nous avons pris un infâme plaisir, tant de représentations déshonnêtes que nous avons retournées dans notre imagination, tant de désirs secrets que nous avons jetés en pâture à notre pauvre cœur, tant de regards criminels où la passion s'allumait comme à un foyer,

Digitized by Google

tant de lâches et honteuses condescendances, tant de fautes plus graves encore que l'on ose à peine l'avouer à soi-même et qui nous font sauter la rougeur au front, quand nous y pensons tout seuls, devant le bon Dieu, dans le silence des passions et l'amertume de notre conscience, pour les pleurer et les détester !... Trouverons-nous même alors, dans le jardin de notre âme, une seule fleur, une seule plante que le péché, le vice, le démon n'ait pas souillée, flétrie de sa lave impure et dégoûtante ? Trouverons-nous dans notre cœur une seule fibre restée fidèle à Dieu, une seule affection conservée pure et sainte? Grand Dieu ! quel lugubre cortége ! quelle chaîne d'imfamies et de crimes sur lesquels nous voulions vainement nous étourdir ! Nous nous étions endormis dans nos péchés à l'abri de nos folles excuses. Nous disions, pour pallier nos fautes, que c'était l'effet de la fragilité, que nous n'y prenions pas grand mal, qu'il fallait bien que jeunesse se passât, que du reste c'étaient les usages communs du monde. Infortunés ! et nous ne pensions pas que ce n'était pas au monde, mais à Dieu à nous juger, à Dieu, le vengeur de la chasteté, de la probité, de la vertu méprisée et foulée aux pieds, à Dieu qui nous jugera d'autant plus sévèrement que nous l'avons irrité davantage par nos excès ; et c'est là le troisième caractère de ce juge terrible. — Un juge irrité, dont le péché s'est moqué, qu'il a dédaigneusement bravé, auquel il a froidement insulté, dont il a rejeté toutes les grâces, profané le sang adorable, nié peut-être l'existence, parce que la pensée de cette redoutable majesté, la chaste sévérité de la loi, la crainte de ses menaces et de ses jugements contrariait nos penchants déréglés. Le malheureux ! il comprendra au dernier jour, toute l'énormité de ses fautes ; il sentira par une lamentable expérience qu'il est affreux de tomber entre les mains d'un Dieu irrité. Il reconnaîtra, mais trop tard, la vérité de cette effrayante parole d'un père de l'Eglise que Dieu est patient parce qu'il est éternel ! Oui, Dieu aura son jour, il saura bien se venger d'une manière terrible. Le dernier jugement révèlera toute l'impudence de ces hommes insolents. Ils y boiront, dit un prophète, ils y boiront non-seulement le breuvage de honte éternelle qui est préparé à tous les pécheurs, mais encore ils avaleront la coupe large et profonde de la dérision ; ils seront accablés par les insultes sanglantes de toutes les créatures, et surtout par la juste et amère moquerie d'un Dieu outragé.

Le deuxième motif qui rendra le jugement dernier redoutable, qui en fera, selon l'expression sacrée, un jour plein de colère et d'indignation, c'est le nombre et l'acharnement des accusateurs. Voici d'abord les légions de démons que l'enfer avait envoyés à la conquête de la terre. Ils élèvent la voix et déroulent avec un cruel plaisir toutes les fautes, tous les crimes qu'ils ont fait commettre aux hommes, les tentations de tout genre auxquelles les pécheurs ont lâchement cédé, sans même essayer de disputer la victoire, sans opposer la moindre résistance. Puis, vient le monde qui les a attirés dans ses fêtes et ses plaisirs, au milieu de ses joies bruyantes et de ses dissipations folles et coupables ; le monde avec ses bals où l'indécente nudité de la mise le disputait à l'immoralité des poses ; le monde avec ses spectacles où l'on respirait à longs traits un mortel poison, par les yeux, par les oreilles, par le cœur sur-

tout; le monde avec ses maximes perverses et sa facile morale reproduites, commentées, embellies dans mille productions dangereuses, depuis le splendide volume in-8° jusqu'à l'éphémère feuilleton de chaque jour; le monde avec son luxe, son faste insolent, perpétuelle source de murmures et de blasphèmes pour le pauvre qui mourait de faim; le monde avec ses intrigues et ses scandales, avec sa débauche dorée ou en haillons, avec l'effroyable corruption de ses mœurs; le monde enfin avec ses enivrements, ses fascinations, ses mille séductions. Il comptera toutes ses victimes; il réclamera toutes les âmes qu'il aura gagnées, qu'il aura enchaînées, pauvres captives, à son char de triomphe, comme ses illustres infortunés qui marchaient autrefois derrière le général romain que la victoire amenait au Capitole pour y rendre aux dieux de solennelles actions de grâces. — Mais surtout le pécheur trouvera en lui-même, au fond de son propre cœur, son plus terrible accusateur, dans la voix de sa conscience qu'il aura méconnue, étouffée, et qui reprendra alors tous ses droits. Elle lui dira le bonheur qu'il a perdu par sa faute, ce beau ciel auquel il a renoncé comme de gaieté de cœur, et la juste rigueur des châtiments qu'il a voulu encourir. Infortunés! s'écrieront alors les pécheurs, — et c'est l'Esprit-Saint qui leur prête ce langage pour nous dépeindre tout ce que le remords leur fera éprouver de tourments; — infortunés! nous nous sommes donc trompés! Nous avons erré loin de la voie de la vérité, et la lumière de justice n'a pas brillé pour nous, et le soleil de l'intelligence ne s'est pas levé sur nos têtes! Nous nous sommes lassés, fatigués, épuisés dans les sentiers de l'iniquité et de la perdition, nous avons marché par des routes difficiles, nous nous sommes ensanglanté les pieds aux ronces du chemin, et nous avons ignoré la voie du Seigneur, la voie de ses commandements! Mais, regrets superflus! inutiles remords! Les temps sont accomplis, il n'y a plus pour eux de jour de miséricorde et de pardon: *Tempus non erit amplius.*

Enfin ce qui contribuera à augmenter encore l'horreur de ce dernier jour, c'est la multitude des spectateurs. Le jugement universel, nous l'avons dit, aura lieu en présence de l'humanité entière. Tout les hommes qui ont existé depuis Adam jusqu'à nous, tous ceux qui existeront encore jusqu'à la fin des siècles, voilà ce qui composera cette immense assemblée, voilà ce qui va devenir pour un grand nombre une source de honte et d'insupportable confusion. D'abord les fausses qualités, la dévotion affectée, l'hypocrisie qui se cache, non seulement sous le masque de la piété, mais aussi sous le masque de l'amitié, de la probité, de l'honneur, toutes les vertus d'emprunt, d'apparence, ces vertus fardées seront dévoilées au grand jour, et les coupables confondus viendront rougir, dit Bossuet, de ce qu'ils ont assez estimé la vertu pour la faire servir de prétexte, de montre et de parade, et ne l'ont pas toutefois assez estimé pour la faire servir de règle. Mais les autres pécheurs aussi, les autres pécheurs surtout, porteront leur ignominie à la face de tout l'univers. Les fautes commises dans le secret, entre quatre murs, après avoir bien fermé la porte sur soi; ces actions honteuses que l'on avait cru couvrir de toutes les ombres du mystère et envelopper dans une obscurité impénétrable, elles apparaîtront à tous les regards, elles seront écrites en caractères

Digitized by Google

de flammes sur le front du coupable où tous pourront les lire. Alors elle sera marquée publiquement du stigmate de l'infamie, cette femme qui, sous l'apparence d'une vie régulière, déshonorait par ses excès la sainteté du lien conjugal. Alors on verra à nu toute la corruption de cet homme dont l'inconduite abreuvait d'humiliations, de chagrins et de dégoûts, une épouse vertueuse digne d'un sort meilleur. Alors la jeune fille qui entretenait dans son cœur une flamme coupable et qui brûlait aux pieds de la créature un encens idolâtre, apprendra, en présence du genre humain tout entier, que Dieu seul méritait d'être aimé et adoré.

Nous-mêmes, ministre du Très-Haut, nous par dessus tous les autres, nous serons jugés avec une excessive rigueur. Vous nous demanderez compte, ô mon Dieu! des âmes que vous aviez confiées à notre garde et à nos soins; vous nous demanderez compte de la dispensation de vos sacrés mystères que vous aviez remise à nos mains tremblantes et mal habiles; vous nous demanderez compte de l'application de vos mérites que nous faisons quelquefois, ou avec trop de bonté, ou avec trop de sévérité; vous nous demanderez compte du discernement, et de la réflexion que nous devions apporter dans des fonctions qui eussent encore été trop lourdes pour un bras d'ange, et que vous avez voulu confier à un bras d'homme, à un bras de chair et de sang. Quelle matière à vos justices! Ah! par votre sang répandu, par le bois de votre croix, par votre amour pour nous, seigneur Jésus, mon Dieu et mon Père, ne nous perdez pas en ce jour de vengeance et d'opprobre!

Je n'ajoute plus qu'un mot sur ce qui doit suivre le jugement. Le procès est instruit, la cause est terminée, le juge va prononcer la sentence. Il se fait un silence terrible et solennel. Aux bons les joies de l'éternité! Ils ont été malheureux, et ils vont nager dans un océan de délices; ils ont été pauvres, et ils vont puiser à la source de toutes les richesses; ils ont été méprisés, et ils vont occuper la droite de Dieu et siéger sur des trônes d'honneur; ils ont mené sur la terre une vie semée de larmes, dévorée d'angoisses, et leurs pleurs se sont changés en des perles précieuses que Dieu lui-même n'a pas dédaigné de recueillir de ses mains, et ils vont entrer dans la joie de leur Seigneur! — Aux méchants, une éternité de suplices et de tourments! Ils se sont moqués de Dieu, Dieu se moque à son tour; ils ont insulté la religion, ils continueront leurs blasphèmes en société des démons; ils ont été cruels, impudiques, voleurs, ils auront toute l'éternité pour comprendre le prix de la charité, de l'honneur, de la vertu! Ainsi, en deux mots, le ciel ou l'enfer, le ciel pour toujours ou l'enfer pour toujours, il n'y a pas d'alternative, voilà le dénoûment de toutes choses. Mes frères, c'est à vous de choisir!

Grand Dieu! la redoutable pensée de vos jugements faisait autrefois trembler les pécheurs, peuplait les déserts de solitaires, et faisait éclore, comme par enchantement, des milliers de martyrs. C'est cette même pensée qui, traduite sur la toile, en scènes d'horreur, par un pinceau chrétien, et présentée aux yeux de ce roi des Bulgares, dont nous avons maintes fois entendu raconter l'histoire, a déterminé ce prince barbare à renoncer aux faux dieux, à briser ses idoles, et à vous adorer, vous le seul Dieu et le souverain juge. Mais

Digitized by Google

hélas! quelle impression font aujourd'hui ces spectacles redoutables sur un siècle aussi dur et aussi insensible que le nôtre! Brisez donc, ô mon Dieu, la glace de nos cœurs; redonnez-nous la foi naïve et sincère des premiers âges, et laissez-nous tous nous disposer par la pénitence à soutenir le poids de vos vengeances. Ainsi-soit-il!

L'abbé CH. BRETON.

GRANDEUR DE MARIE.

Mater Jesus.
Mère de Jésus.
(Év. saint Jean, chap. II, 81.)

Mes frères,

Toutes les grandeurs de Marie, dont l'Église célèbre en ce jour l'aurore, toutes ses gloires, toutes ses splendeurs, sont comprises dans ces paroles simples, mais fécondes de l'Evangile, dans ce titre qui lui est donné de mère de Dieu, *Mater Jesus*.

Rien de plus beau ne peut être dit à sa louange, soit que nous considérions ce titre en lui-même, soit que nous arrêtions nos regards sur les priviléges glorieux dont la divine maternité est le fondement et la source; car en fixant seulement cette qualité de mère de Dieu, nous y voyons la plus grande gloire qu'une créature puisse recevoir, et nous apprenons, par le caractère de médiatrice qui accompagne magnifiquement ce nom ineffable, combien Jésus-Christ a voulu relever Marie, combien auguste est cette mère, combien elle est unie et chère à son Dieu, en sorte que l'Evangile a vraiment résumé toutes les grandeurs, quand il a dit d'elle : Mère de Jésus, *Mater Jesus*.

Mes frères, il y a de ces noms augustes qui portent partout avec eux le témoignage de leur dignité : le nom de Dieu est le premier parmi ces grands noms; celui de Marie vient ensuite, et n'en reconnaît point d'autre au-dessus du sien.

Toutefois, ne pensez pas que je veuille vous arrêter longuement sur la divine maternité de Marie; il n'est personne qui n'en conçoive d'abord toute l'excellence, et nommer seulement la mère de Dieu, c'est nommer la plus heureuse comme la plus parfaite des créatures; mais ce nom de mère n'est pas stérile pour celle qui le porte, et, s'il a eu la puissance de donner au monde un sauveur, je le vois en retour, rendant à Marie sa fécondité, répandre sur elle, avec une auréole de gloire, l'auguste caractère de médiatrice.

Et ici, chrétiens, un grand, un immuable principe doit dominer ce discours, et ce principe, c'est l'apôtre qui l'a posé : Un seul Dieu, dit saint Paul, et un seul médiateur entre Dieu et les hommes : *Unus enim Deus, unus et mediator Dei et hominum, homo Christus Jesus*. Ainsi, en Jésus, et par

Digitized by Google

Jésus seul, nous sommes sauvés; voilà la véritable doctrine. La médiation de Marie, telle que l'Eglise catholique l'entend, n'est nullement contraire à cette doctrine; c'est que la mère de ce Dieu fait homme n'est pas restée étrangère à l'œuvre de notre salut; si elle n'en a pas été l'instrument nécessaire, elle n'en a pas été l'instrument aveugle; mais elle est entrée profondément dans les vues, dans les sacrifices de son divin fils : le mystère de la rédemption, fécondé en elle, s'est ouvert de toutes parts à ses influences, et par une disposition toute providentielle qui n'est qu'une conséquence de sa maternelle médiation, c'est elle encore qui nous obtient et qui nous prodigue toutes les grâces de Jésus-Christ, médiatrice elle-même par grâce, et médiatrice d'intercession, puisque Jésus-Christ est le seul médiateur par sa nature aussi bien que par sa puissance, mais enfin véritable médiatrice, tellement que les saints Pères sont unanimes à nous représenter Marie concourant à la rédemption de l'humanité, non qu'un tel concours de sa part soit nécessaire, mais parce qu'il a plu à Dieu de porter sa mère à cette hauteur.

Voilà ce qui distingue la sainte Vierge du reste des saints; voilà ce qui l'élève au-dessus des anges. Il n'y a pas seulement en elle plus de sainteté, et parmi les grandeurs du Ciel, celle de Marie n'est pas seulement du plus au moins, car elle n'est pas du même ordre, c'est une grandeur à part et d'un caractère unique; voilà pourquoi l'Eglise l'honore d'un culte partciulier; elle voit en Marie une médiatrice entre Jésus-Christ et nous; et comme s'exprime saint Anselme : « Cette femme qui apporte un remède contre l'enfer, qui foule aux pieds les démons, qui sauve le monde. *O femina per quam inferna remediantur, demones conculcantur, homines salvantur.* »

Telle est la doctrine que j'ai à développer devant vous, et afin de ne vous rien proposer qui ne soit digne de cette majestueuse reine, ce sera Dieu même appelant Marie et l'associant, dès l'origine des âges, aux destinées réparatrices de Jésus sauveur; première considération. Ce sera Marie répondant à Dieu et venant remplir dignement sa vocation de médiatrice; deuxième considération. Ainsi, la médiation de Marie, proclamée par la voix même du Tout-Puissant, et par le grand cœur de cette vierge fidèle, tel est le sujet et l'ordonnance de ce discours.

Et pour commencer cet hymne de vos grandeurs, nous vous saluons, ô Marie! par une de ces louanges descendue des cieux et seule digne d'y remonter.

Ave Maria.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

En vain des esprits timides ou prévenus n'ont voulu voir en Marie qu'un simple instrument du salut des hommes, qu'une mère matérielle, en quelque sorte, de Dieu, et non une médiatrice entre Jésus-Christ et nous. Ce n'est pas ainsi qu'un Dieu a traité sa mère. Ce grand Dieu ne lui a pas demandé seulement la vie, mais il lui a donné de la sienne, et trouvant Marie digne d'une si auguste maternité, il lui a plu couronner ses dons en l'associant à son ministère réparateur. Et certes, la grandeur d'une créature consiste sans doute dans son union avec Dieu, et plus cette union est intime, plus elle est entière,

Digitized by Google

plus grande aussi et plus élevée est la créature. « Or, Marie, nous dit saint Bernard, ayant tout donné et s'étant elle-même donnée sans réserve à Dieu, Dieu n'a pu lui refuser quelque chose, comme s'il nous disait : Une telle élévation de la sainte Vierge était possible, elle dépendait de la libre volonté de Dieu ; donc Dieu l'a décernée à sa mère. Ainsi Marie n'est pas comme Bethléem qui a vu seulement un Dieu naître dans son sein ; non, Marie n'est pas un lieu insensible, un espace inanimé que Dieu s'est choisi : mère par intelligence autant que par volonté, mère très-pure et très-sainte, digne, en un mot, du Dieu qui la visita, il y a eu entre elle et son divin fils l'union la plus intime et la plus entière, et une correspondance de pensées et de sentiments, en sorte que la vie de cette mère du médiateur devait être ce qu'elle a été, une vie de médiatrice.

Pour établir d'autres vérités, nous n'avons quelquefois qu'un texte des livres saints ou qu'un monument de la tradition ; mais ici les pensées abondent : c'est le plan, c'est l'économie de la providence ; c'est l'histoire de la religion tout entière, c'est le commencement, c'est la fin, c'est tout l'ensemble des écritures, et Dieu n'est jamais plus prodigue de témoignages ni de faveurs que lorsqu'il s'agit de sa mère. Aussi, l'un des plus fameux incrédules que la pénétration de son esprit et l'étendue de ses connaissances rendaient quelquefois plus juste dans ses jugements qu'il n'aurait voulu, Bayle, a-t-il été contraint d'avouer que la médiation de Marie, et, par suite, le culte particulier que l'Église catholique a de tout temps fait profession de lui rendre, découlent nécessairement de sa qualité une fois admise de mère de Dieu. Mais laissons ces profanes voix, et qu'il parle seul, ce grand Dieu, et qu'il nous dévoile sur Marie la providence de ses conseils.

Promesses, figures, préparation des peuples, mystère de l'incarnation, partout Marie apparaît associée aux grandes destinées du Sauveur, et, pour reprendre les choses dès leur principe, car, dès l'origine des temps, Marie a été révélée au monde ; vous savez, mes frères, que le premier homme ayant été chassé du Paradis terrestre, Dieu y plaça un chérubin armé d'un glaive de feu pour en défendre l'entrée, image profonde d'un autre feu qui nous menaçait, et d'un autre ange auteur de notre chute, que la foi me découvre, non plus à la porte du Paradis de la terre, mais du Paradis des cieux ; il est là, s'applaudissant de la victoire et triomphant dans sa noirceur, du malheur de l'homme précipité. Et voici que de la bouche même de Dieu tombent sur lui, comme un coup de foudre, ces paroles qui auront leur accomplissement : « Je mettrai l'inimitié entre toi et la femme, entre sa race et la tienne ; elle écrasera ta tête, *inimicitias ponam inter te et mulierem et semen tuum et semen illius, ipsa conteret caput tuum.* » L'entendez-vous, chrétiens, le mystère de la pensée de Dieu se déploie ; Jésus et Marie sont prédits au monde, et tous deux sous le titre de médiateur, et afin que personne ne puisse douter que Marie fera avec Jésus ce divin ouvrage, c'est elle, elle-même qui doit écraser la tête du serpent. *Ipsa conteret caput tuum.* Et avec sa maternité, sa médiation et ses combats déjà se révèlent. Voilà le germe de notre salut et en même temps le principe de la puissance et de l'élévation de Marie, l'aurore de ses splendeurs, et comme le premier pas dans sa gloire.

Digitized by Google

Arrêtons-nous quelques instants, mes frères, sur ce premier témoignage dont tous les autres ne seront que le développement et la suite, et voyons comment s'enchaînent mutuellement dans les desseins et la pensée du Très-Haut, ces glorieux titres de mère de Dieu et de médiatrice des hommes.

Ecoutons saint Augustin: de même que rien de ce qui a été fait n'a été fait sans le Verbe, ainsi, rien de ce qui a été refait n'a été refait sans Marie. C'est la doctrine expresse de ce grand évêque reproduite dans les mêmes termes par saint Bernard, et suivie par tous les Pères comme par tous les docteurs de l'Église. Retenez bien ces paroles: rien n'a été fait sans le Verbe, et rien n'a été refait sans Marie. Quel est donc, chrétiens, ce nouvel ouvrage qu'exalte à l'envie ce concert d'éloquentes et saintes voix? quel est-il, sinon l'homme refait à l'image et à la ressemblance de Dieu, et qu'y avait-il à refaire au monde sinon ce que le péché avait détruit, c'est-à-dire, cette image divine effacée et cette ressemblance défigurée? Et bien, c'est Marie dont Dieu a fait choix pour qu'elle travaille avec lui à cette création nouvelle, comme il avait opéré avec son verbe le grand œuvre de la création. Mais quoi! n'y a-t-il pas trop de distance entre une créature quelle qu'elle soit et un tel ouvrage? Quelles mains assez pures et assez puissantes, je dirais même assez créatrices, pourront imprimer sur le front dégradé de l'homme le caractère antique de sa dignité, n'est-ce pas là, manifestement, le travail d'un Dieu? Assurément, mes frères! aussi est-ce le sang de Jésus-Christ, ce divin agneau qui doit nous marquer de ce signe; mais ce sang où est-il, et ce divin agneau où est-il encore? Marie! Marie! c'est à vous de lui donner la naissance, à vous de nous livrer ce sang réparateur; car, il ne suffit pas que cet agneau naisse, il faut qu'il s'immole, et c'est encore à vous, ô Marie, à l'immoler comme à le produire, afin que vous ne restiez pas étrangère à son sacrifice et qu'il soit vrai de dire: que rien de ce qui a été refait n'a été refait sans Marie.

D'ailleurs le sang de Jésus-Christ est à vous, c'est votre sang, et il ne coulera pas sur la croix sans votre permission, sans que vous en fassiez l'abandon à la terre, l'offrande au ciel, et avant que vous conceviez ce fils adorable, vous verrez Dieu même vous demander votre consentement. Quel consentement, chrétiens! et faut-il donc qu'un Dieu, quand il lui plait de joindre une vie d'homme à sa vie divine, vienne demander à sa créature si elle veut bien devenir sa mère; faut-il que le salut du monde soit en balance et demeure comme suspendu, ainsi que nous l'apprend Bossuet d'après tous les Pères, jusqu'à ce qu'une femme ait parlé? Oh! il y a ici un autre mystère, c'est le mystère des douleurs et des sacrifices, c'est le mystère de la médiation de Marie, c'est Dieu qui ne veut point tromper ces entrailles de mère les plus sensibles, comme les plus heureuses qui doivent sortir de ses mains; et voici qu'il a fait briller par avance aux yeux de Marie le glaive de la passion, et il veut savoir si ce glaive ne la fera point reculer, si elle consent à se voir pleine de douleurs non moins que pleine de grâces, enfin, à devenir médiatrice des hommes en même temps que mère de Dieu. Voilà pourquoi il y a eu des propositions divines, et comment aussi l'Esprit-Saint a voulu contracter avec son épouse.

Médiatrice des hommes et mère de Dieu, ces deux titres dans la pensée

Digitized by Google

éternelle sont inséparables. Et les raisons de cette convenance sont-elles donc si étranges ou si difficiles à pénétrer? N'est-ce pas une loi générale que les êtres ne produisent que leurs semblables? Donc, Marie, pour donner la vie à Jésus doit lui ressembler. Mais elle ne peut lui ressembler du côté de la nature divine, nature incommunicable : l'Esprit-Saint introduira ici la divinité; du moins, Marie lui sera semblable par le sentiment, et, certes, une mère qui n'aurait voulu avoir Jésus-Christ que pour elle, n'aurait pas été digne d'être la mère de ce Dieu sauveur, que réclame en holocauste tout le genre humain; une mère comme les nôtres eût arrêté Jésus-Christ marchant au Calvaire. Une autre loi générale veut qu'une mère ait droit sur son fils, Jésus-Christ ne vient point déroger à cette loi; l'Evangile remarque qu'il était soumis à Marie. Mais, puisque Dieu laissait à sa mère un si grand empire, il fallait bien qu'elle eût pour le gouverner, les mêmes pensées, les mêmes sentiments, les mêmes volontés que Dieu. Ainsi, Marie a dû connaître, et elle a connu tout ce qu'elle nous a donné: le baptême de sang dont Jésus brûle d'être baptisé, elle a dû le désirer avec lui, ce baptême, elle a dû y envoyer son fils, et nous faire, elle même, le présent de sa mort comme de sa vie. C'est pourquoi la même parole, le même *fiat* qui exprime la résignation du Sauveur marchant au supplice, se retrouvera dans le consentement que donne Marie pour devenir mère. La divine maternité ne devait, ce me semble, que la réjouir et la transporter, mais la médiation sublime et terrible qui l'accompagne lui est apparue, et il ne lui reste plus que ces mots: qu'il me soit fait selon votre parole, *fiat mihi secundum verbum tuum. Fiat*, soupir résigné et toutefois créateur, qui trouble, qui saisit jusques dans ses abîmes pour le réparer, tout ce cahos coupable du monde, et qui nons atteste en même temps que rien de ce qui va être refait ne sera refait sans Marie. Consentez, ô vierge! acceptez cette sanglante maternité, et venez nous marquer la première du sang divin de Jésus, nous n'oublierons jamais que c'est vous qui nous appliquez le sceau de l'agneau, et que vous n'êtes devenue la mère d'un Dieu que pour être, en l'immolant à notre salut, la médiatrice des hommes. C'est de vous qu'il a été dit que vous écraserez la tête du serpent. Je vous vois armée, et vos armes c'est le sang d'un Dieu, et ce sang qui vous appartient porte avec lui vos douleurs et vos sacrifices, vos combats et votre triomphe, et je commence à vous reconnaître. *Ipsa conteret caput tuum.*

Nous pouvons maintenant comprendre le sens véritable et toute l'étendue de la promesse de Dieu, promesse infaillible, renouvelée dans le cours des âges à Noë, Abraham, Isaac, Jacob, et montrant partout dans Marie, associée à Jésus, le salut du monde; promesse que tous les prophètes porteront au peuple de la part de Dieu, et où Marie tient son rang de médiatrice. Si un Isaïe, décrivant sa maternité virginale, nous la présente possédant en elle et réglant pour parler ainsi, les divines miséricordes, j'entends Jérémie comparer à la mer ses profondes et vastes douleurs. *Velut mare contritio tua.* Ce texte qui marque si bien les angoisses de Jésus mourant sur la croix a été appliqué par l'Église même à Marie. Michée célèbre la gloire de Bethléem, qui verra le Fils et la Mère, tous exaltent dans leurs sublimes cantiques, l'heu

Digitized by Google

reuse influence de ce fruit béni et des entrailles qui l'ont conçu; mais il serait trop long d'indiquer seulement tous ces prophètiques oracles, hâtons-nous de conclure avec saint Ephrem et saint Athanase, que dès lors, Marie était vraiment la reine des patriarches et des prophètes, et qu'ils saluaient de loin cette vierge forte, aurore et gage de leur salut, et tous leurs oracles n'étaient que le développement de cette parole première. Une femme écrasera la tête *ipsa conteret caput tuum.*

Ne soyons point étonnés, chrétiens, de voir Dieu lui-même annoncer par des voix à lui Marie et Jésus.

Tout ce qui apparaît d'illustre ici-bas, est toujours précédé par quelque signe précurseur de son arrivée, et Marie et Jésus devaient être annoncés sans doute plus que tout le reste; mais il n'y avait que le ciel qui pût déclarer ces deux augustes naissances. Jettez les yeux autour de vous, et voyez comme tout se révèle en la manière qu'il est produit; le germe annonce la plante; la plante, la fleur, et la fleur, le fruit; et l'aurore annonce le jour; événements de la terre, signes de la terre; évenements célestes, signes des cieux; et Marie, ce germe heureux de notre salut, cette fleur d'une racine immortelle, ce fruit des plus célestes bénédictions, cette aurore enfin du soleil de justice, Marie ne peut être annoncée par aucune voix de la terre, et le ciel seul pouvait déclarer ce que le ciel pouvait seul produire; la mère d'un Dieu coopérant avec lui au salut des hommes; et en l'annonçant ainsi, avec Jésus sauveur, Dieu témoigne de nouveau des hautes destinées de Marie, et de sa misssion de médiatrice, *ipsa conteret caput tuum.*

Les temps sont encore éloignés cependant, les promesses sont remplacées par les figures, illustres emblêmes de celle qui doit naître un jour. Dieu ne veut point laisser Israël sans consolation et sans espérance; et en attendant que cette Vierge puissante apparaisse, il faut, ce me semble, à la terre le nom, l'image et l'ombre du moins de Marie, toutes ces figures furent grandes et réparatrices; Marie, sœur de Moïse, Judith, Ester, Debora, ces saluts du peuple, rayonnaient la véritable Marie; comme Moïse, Josué, Samson et David le sauveur des hommes : et parce que, dans les promesses, Dieu s'était plu à réunir toujours Jésus et Marie; ainsi, à côté des figures qui représentent ce Dieu sauveur, je vois partout les prophétiques et vivants emblèmes de notre grande libératrice.

Telle est, de siècle en siècle, l'économie de la providence, jusqu'à ce que, les temps s'approchant, tout devait se taire, et dans ce silence, précurseur nouveau du grand événement, la réalité devait succèder aux ombres, et la vérité apparaître. Déjà les promesses divines semblaient oubliées et comme perdues dans les âges avec les figures ensevelies, Jérusalem n'entendait plus les prophètes, ils cédaient tous la parole au grand prophète qui devait venir et parler; Marie, non plus que Jésus, n'avait plus sur la terre de voix ni d'image, et le ciel était comme dans le silence de son travail, lorsque, tout à coup, quelques voix humaines, fidèles échos des traditions primitives, troublèrent seuls, par leur cri d'attente, ce repos profond de la terre et des cieux. Bientôt leur bruit s'étendit au loin, le monde entier s'ébranla de l'Orient à

Digitized by Google

l'Occident, les peuples étaient émus, les souvenirs de la tradition, le juste rapport des années, le besoin, l'épuisement des nations, et ce je ne sais quoi que le ciel remue quand il en est temps, tout se réveillait alors sous sa main puissante, tout parlait, tout prophétisait, et une seule pensée semblait occuper le monde : le messie promis et sa mère; tant les oracles d'en haut sur Marie étaient manifestes.

Et ne pensez pas que les juifs fussent les seuls agités par ces mouvements : une foi divine, tout ensemble, et populaire, saisissait déjà l'univers, poussé par une inspiration inconnue; le poète romain reproduisait sur sa lyre les accents sacrés d'Isaïe, les faux dieux muets, avec leurs oracles, n'osaient plus parler, ou murmuraient en tremblant des sons inusités et sinistres, et s'il en faut croire à des traditions antiques, respectées par les plus savants, dans une ville des Gaules, à côté de nous, dans l'ancienne ville de Chartres, nos pères élevaient un autel, non pas seulement une statue, mais un autel à la Vierge qui doit enfanter. *Virgini parituræ.* Ainsi, longtemps avant sa naissance, et dans l'attente et le désir des nations, et dans la capitale même du monde païen, et jusque dans les temples des faux dieux, déjà Marie occupait sa place, déjà Marie dominait, *ipsa conteret caput tuum.*

Au milieu de ces commotions générales et de cette attente des peuples, Marie était née simple, modeste, nourrie dans le temple, ignorant encore elle-même sa haute mission, et attendant, comme tous les autres, le salut de Dieu, sans soupçonner qu'elle aussi était attendue; paraissant même avoir renoncé à sa maternité divine, en consacrant seule, parmi les filles de Jérusalem, sa virginité au Seigneur, et voici qu'un ange dont le nom est la force de Dieu, ce même ange qui était apparu à Jacob pour le fortifier, à Daniel pour lui expliquer les temps du messie, l'ange de la rédemption, enfin, déclare à Marie sa divine maternité, la Vierge consent et donne ainsi, à la rédemption humaine, le signal et le mouvement. Dès ce moment, des communications ineffables, des secrets d'en haut, et un ministère réparateur et divin commencent dans la fille de Juda. L'esprit saint vient la couvrir de son ombre, le Verbe se fait chair dans ses entrailles immaculées, Dieu le père préside à l'œuvre de l'incarnation, l'Evangile remarque que l'ange même s'était retiré, ce fut un mystère entre la Sainte-Trinité et Marie; entre la Sainte-Trinité qui sauve le monde et Marie associée à cette immense réparation; mystère où l'homme fut refait à l'image et à la ressemblance de Dieu, pendant qu'un Dieu était fait à l'image et à la ressemblance de l'homme; mystère où la justice et la miséricorde se sont embrassées par l'entremise de cette puissante mère, et où Marie entra en intelligence et en travail avec les trois personnes divines pour le plus auguste de leurs ouvrages; mystère enfin, principe et gage de tant d'autres divins mystères qui devaient suivre, et dans lesquels domine ce grand et illustre caractère de médiatrice, en celle qui conçoit, qui porte, qui enfante, nourrit et gouverne son médiateur, *ipsa conteret caput tuum.*

Voilà ce que Dieu a fait, et sous quels auspices il a révélé Marie à la terre; voilà l'appel de Dieu; il nous reste à dire ce que Marie a répondu.

Digitized by Google

SECONDE CONSIDÉRATION.

Vous avez vu l'ordre et la suite des conseils d'en haut, mais si Marie ne joignait au titre de mère de Dieu celui de médiatrice des hommes, après qu'elle eut mis Jésus-Christ au monde, sa tâche était accomplie et son histoire achevée. O Marie! en vous est la réalité des promesses et la vérité des figures, ombres illustres, il est vrai, mais ombres cependant devant votre gloire. Effacez maintenant, par l'éclat d'une seule vie, effacez la majesté de quarante siècles qui sont pleins de vous, Jésus-Christ notre médiatieur est prêtre et victime, associez-vous à son sacerdoce, emparez-vous de ses divines douleurs, et qu'il soit dit dans le monde que Jésus et Marie n'ont été réunis depuis tous les siècles, parmi tant d'oracles et de figures, que parce qu'ils devaient être plus unis un jour en réalité; venez voir, chrétiens, comme tous ces caractères de médiatrice se développent; laissons, si vous le voulez, la crèche de Bethélem, la fuite en Egypte, l'humble séjour de Nazareth, les prédications du Sauveur, qui pourtant regardent Marie, car, partout et toujours, la médiatrice partage le mépris et l'opprobre dont le médiateur est couvert, elle aura, de plus, son opprobre à elle, ses humiliations, son obscurité, et plus d'une fois il en rejaillira jusques sur son fils une source nouvelle d'ignominies. Ne connaissons-nous pas son père et sa mère, diront les juifs? et encore : n'est-ce pas là le fils de Marie? tant elle veut, à force de sacrifices, remplir ce titre auguste de médiatrice des hommes!

Mais, ô douleurs plus méritoires, et plus sublimes expiations : saint Augustin nous apprend, et la cause nous en a été dévoilée plus haut, que dès l'instant que Marie fut mère, rien ne lui fut caché de tout ce qui devait suivre. Instruite donc aux desseins de Dieu, Marie voit dans son fils ce que Dieu lui-même y voyait, le salut du monde, il est vrai, mais en même temps, il faut bien le dire, un condamné à mort. Elle lit sur le front de Jésus, enfant, et jusque dans son sourire, le dernier supplice, elle voit ce fruit béni de ses entrailles croître et murir entre ses bras maternels pour la croix, et cette vue, mortelle au cœur d'une mère, sera la vue permanente, et comme la vie de Marie, il faudra qu'elle s'y accoutume; ce n'est pas assez, il faudra qu'elle sacrifie elle-même ce fils bien aimé, et qu'à ses angoisses de mère vienne se joindre un sacerdoce plus magnanime encore et plus généreux; et l'Église, dans ses chants d'amour, unissant désormais ces deux sacerdoces, bénira avec Jésus-Christ la Vierge qui est prêtre. *Virgo sacerdos.*

Ici, chrétiens, élevons nos courages avec nos esprits, et ne mêlons point d'humaines faiblesses à ce que Marie a fait avec tant d'ardeur. Dieu a bien pu confier aux deux plus grands hommes qui aient jamais existé quelques destinées de son fils: ainsi il a suscité un Joseph pour le cacher, et un Jean-Baptiste pour le faire ensuite connaître au monde, mais il a suscité Marie pour enfanter Jésus et pour l'immoler. Joseph et Jean-Baptiste mourront quand leur mission sera accomplie; mais Marie vivra pour conduire son fils à la mort; voilà sa mission, à elle. C'est que Marie n'est pas une mère comme le reste des mères, elle est quelque chose de plus : elle est médiatrice des hommes

Digitized by Google

ou, si vous l'aimez mieux, elle est mère de Jésus, la grande victime, le grand prêtre de l'humanité, et, pour cette raison, elle se fait victime, elle se fait prêtre avec Jésus-Christ. *Virgo sacerdos.* Quand on porte un grande nom, il faut le soutenir : Jésus-Christ s'appelle Sauveur, et Marie veut dire médiatrice. Jésus-Christ soutiendra son nom par son sang, et Marie, par ce même sang qu'elle immolera en l'offrant pour nous, soutiendra aussi la noblesse de sa dignité, sacerdoce auguste et parfait, modèle de celui des prêtres, qui consiste à produire et à immoler Jésus-Christ. *Virgo sacerdos.*

Le jour vient enfin de résumer en un seul sacrifice toutes ces douleurs et tout ce sacerdoce de trente-trois ans ; la grande victime monte au Calvaire, mais elle n'y monte pas toute seule. C'est ici le fort du combat, et le courage et l'héroisme de Marie vont se déclarer. A la voir debout au Calvaire, il semble, à Guillaume de Paris, qu'elle aussi est sur la croix, et saint Cyrille de Jérusalem reconnaît dans les coups qui sont frappés sur le fils, des blessures toutes maternelles, et il s'écrie : « Vraiment ! la prophétie du vieillard est accomplie, de ce vieillard qui lui avait dit autrefois au temple : Un glaive de douleur transpercera votre sein ; » voilà le glaive de Dieu sur elle. Mais Marie aussi a le sien, le glaive de l'obéissance, le glaive du sacerdoce. Fille d'Abraham, prenez votre glaive, ou plutôt l'enfer l'a pris ; il en a armé les hommes, ils vont frapper ; mais vous, en qui réside la puissance de la prière, vous qui, d'un signe au ciel, pourriez détourner les coups, n'arrêtez pas les bourreaux, et que la médiatrice l'emporte encore ici sur la mère. Oui, et si vous n'êtes pas comme les anges, que la foi me découvre, simples spectateurs, ce qui est impossible au cœur d'une mère, soyez donc prêtre avec ce Dieu qui se sacrifie, avec ce fils divin qui s'immole. *Virgo sacerdos.* Jésus-Christ meurt, et Marie est présente à cette sanglante et longue agonie, et Marie ne mourra pas avec son fils pour montrer, ce me semble, à la terre, qu'elle consent à sa mort, qu'elle offre, qu'elle sacrifie véritablement ce grand holocauste ! La mère devait mourir mille fois ; mais la médiatrice vivra, et toutes ces défaillances de mère reprendront dans son sacerdoce la force et la vie. *Virgo sacerdos.*

Ainsi, les conseils de Dieu, la victoire sur l'enfer, le salut du monde, tout est consommé, et le triomphe de Marie était proclamé par ce cri de mon Dieu mourant ! *Consommatum est !* Tête orgueilleuse du serpent antique, te voilà donc abattue ! Il y a à peine quelques instants, tu triomphais, tu disais : Si c'est vraiment le fils de Dieu, qu'il descende de cette croix. Tu disais peut-être, tu pouvais dire, du moins : Si cette femme est la mère de Dieu, pourquoi ne l'arrache-t-elle pas au supplice? Mais la puissance de ce dernier et divin soupir, et ce cœur de mère brisé te dominent. Tu as senti ton empire qui s'écroulait, et ce pied virginal et vainqueur pesait sur ta tête ; tu as reconnu cette femme dont le premier oracle de Dieu t'avait menacé, et ton trouble et ton épouvante de quatre mille ans n'étaient rien devant ce coup qui t'accable, et tu dis maintenant : C'était là vraiment le fils de Dieu, et cette femme qui me tue est sa mère. *Ipsa conteret caput tuum.*

C'est ainsi que la sainte Vierge sut remplir toute sa mission ; mais, ni cet appui de Dieu, ni cette fidélité de Marie, ne seraient compris pleinement pa

Digitized by Google

vous, si je ne vous montrais sa médiation sortant, pour ainsi dire, de la divine maternité; c'est là comme la haute raison et le complément de tout ce que vous venez d'entendre.

Jusqu'ici, en effet, chrétiens, Marie nous est apparue pleine de douleurs, et cependant, je ne crains pas de le dire, cette mère a été heureuse jusques dans la plus cruelle désolation. Il est temps de reposer vos esprits sur des images plus douces, et de vous apprendre comment Dieu, qui imposait à Marie un tel sacrifice, lui avait en même temps donné de quoi l'adoucir, en sorte qu'elle ne suivait pas moins au Calvaire l'élan de son cœur que la volonté même de Dieu ; c'est que déjà Marie était notre mère, c'est qu'elle se sentait pressée de nous enfanter par son sacrifice à la vie, mais à une vie immortelle, à une félicité immense comme ses douleurs.

Car ne pensez pas que Marie soit devenue notre mère seulement au pied de la croix; c'est là, sans doute, que Jésus-Christ nous donna solennellement à elle; mais un autre don, non moins véritable, quoique caché, avait précédé celui-ci.

Marie était notre mère par cela seul qu'elle était la mère de Dieu, et pour ne point entrer dans des arguments de métaphysique, abordons un langage plus touchant et plus populaire à la fois. Jésus-Christ, en venant au monde, s'est fait notre frère, et ce fut pour paraître davantage l'un d'entre nous qu'il se choisit une mère parmi les enfants des hommes; tellement que si Jésus-Christ n'eût aimé les hommes comme ses frères, jamais Marie n'eût été mère d'un Dieu; mais pouvons-nous douter qu'en descendant dans ses bienheureuses entrailles, notre nouvel Adam n'ait communiqué à sa mère tous ses sentiments de famille, et qu'alors que Jésus vivait de la vie humaine de Marie, Marie n'ait vécu aussi de sa vie divine? c'est la pensée de saint Augustin, et pour l'approfondir davantage, l'amour des hommes battait dans le sein de Marie avec le cœur de Jésus, pouvait-elle rester étrangère à ses impressions? et ce même amour, qui avait fait de Jésus-Christ notre frère, ne rendait-il pas cette mère de Jésus-Christ la mère même des hommes? N'en doutons point, l'humanité du Sauveur qui adoptait la nôtre nous faisait adopter en même temps par Marie, et, dès l'instant de sa conception, ce chef divin unissait ses membres avec sa mère; elle ne pouvait aimer Jésus sans nous aimer avec lui, aimer ce fils tout seul n'eut pas été l'aimer tout entier; cette vie de Jésus-Christ était devenue la nôtre et portait en chacun de nous avec elle toutes les tendresses, toutes les affections de Marie, et, comme s'exprime saint Anselme, elle embrasse son fils unique dans tous les hommes, qui sont ses membres. *Eumdem unicum suum in omnibus membris ejus amplectitur.*

Ainsi, autant nous sommes les frères de Jésus-Christ, autant nous sommes les enfants de Marie. Chrétiens, je ne crains pas de le dire, le Ciel et la terre étaient enfermés dans ce sein immense qui portait un Dieu, mais l'humanité tout entière y entra bien avant avec l'humanité du Sauveur.

Semblable à une de ses plus illustres aïeules, Marie portait deux enfants dans son sein, Dieu et l'homme, et au lieu que l'antique Rébecca sentait Esaü et Jacob combattre comme deux peuples l'un contre l'autre et déchirer déjà

Digitized by Google

ses entrailles, Dieu et l'homme, jadis ennemis, frères maintenant, commençaient en Marie, leur mère commune, des embrassements de paix et une immortelle réconciliation.

Cet amour de mère soutenait, dans ses épreuves, la médiatrice ; et Dieu qui tempère dans sa bonté toutes les douleurs qu'il envoie, avait préparé à Marie une consolation digne d'elle. L'Ecriture nous apprend que Seth fut donnée à Eve pour la consoler de la mort d'Abel, et l'homme est aussi cet enfant de la consolation qui doit tempérer dans l'Eve nouvelle la perte du nouvel Abel, mais si le premier ne fut donné qu'après la mort de son frère et lorsque la malheureuse mère fut affligée, l'homme, au contraire, a été donne à Marie en même temps que Jésus, parce que Marie, dès l'instant qu'elle le conçoit, sachant l'instant que ce premier né doit mourir, réclame dès cet instant même une telle consolation.

Ainsi, Dieu, qui commandait à Marie d'immoler son fils à notre salut, avait voulu lui donner pour nous des entrailles de mère capables de lui adoucir la rigueur d'un tel sacrifice. La voilà donc, cette mère de Dieu et des hommes, la voilà entre deux cruelles extrémités, il faut qu'elle voie son fils premier né mourir, pour ressuciter, il est vrai, mais mourir, enfin, pour sauver ses frères, ou bien qu'elle contemple, périssant à jamais, dans l'humanité tout entière le peuple innombrable de ses enfants. Toutes ses considérations l'agitèrent lorsque l'Archange, de la part de Dieu, lui demanda son consentement ; notre perte ou notre salut, la passion de Jésus-Christ avec ses tortures, son cœur de mère tout déchiré, la volonté de Dieu dominant et adoucissant ces grands sacrifices, tout passa rapidement devant son regard ; mais la parole de résignation, le *fiat* tout puissant est dit, et Marie est mère de Dieu et des hommes, médiatrice entre Jésus-Christ et nous. La voilà la mère forte comme la mort, et plus forte encore, notre vraie mère Marie.

Aussi, Dieu l'appellera de ce nom avant de mourir ; appprochez, Mère! du gibet fatal, et là, entendez ce que vous avez mérité d'entendre : un cri part du Calvaire : Femme, voilà votre fils : *Mulier ecce filius tuus.* Femme, qu'elle voix étrangère vous nomme ainsi? Sont-ce des hommes qui vous montrent Jésus mourant sur la croix, et pendant que le juge le fait reconnaître au peuple, en lui disant : voilà l'homme, ce même peuple vous dit-il à vous : Femme, voilà votre fils. Ah! c'est Jésus-Christ expirant qui vous montre le genre humain pour lequel vous consentez à le voir mourir, et dans cet océan de douleurs, où la volonté de son père et la résignation de sa mère l'ont précipité, oubliant, pour parler ainsi, et reniant presque ses droits de famille, pour ne plus voir que les droits de la grande famille à laquelle il se sacrifie ; il vous présente l'humanité tout entière dans la personne d'un apôtre qui devait, avec les autres, en être le conquérant, et il vous dit : Femme, voilà votre fils, le voilà, le reconnaissez-vous? *Mulier ecce filius tuus.* Goûtez, maintenant, le fruit de vos peines et de vos travaux, entendez ce nom de Mère des hommes, ce doux nom que vous portez depuis trente-trois ans, et qui n'était connu encore que de vous seule et du ciel, il faut que toute la terre le sache, et afin qu'il vous soit donné avec plus de solennité, avec plus d'éclat, voici que j'ai choisi

Digitized by Google

cette montagne, d'où je parle à tout l'univers; il faut même que mon nom ne paraisse pas, comme pour faire plus de place à celui de l'homme, de l'homme enfant comme moi de votre douleur. Je suis bien votre enfant aussi, puisque vous avez pu me livrer, mais, vraiment dans ce sacrifice, le Dieu vous semble étranger; l'homme, l'homme seul paraît votre fils. *Mulier ecce filius tuus.*

C'est surtout pour nous faire connaître Marie notre mère que Jésus a prononcé ces paroles; oui, chrétiens, il me semble qu'il y a eu entre Jésus et Marie un divin accord, car Marie a dit : Mon fils, vous êtes mon premier né, et il faut que je vous immole au salut de tous mes enfants; tel est le décret de Dieu, telle est votre volonté, telle est la mienne. Mais, les hommes ne me connaissent pas, ils ne savent pas le sacrifice que je leur fais de vous, ni comment ce sacrifice m'est adouci. Oh! s'il savaient que je suis leur protectrice, leur avocate, leur mère; eh bien, a dit le Sauveur, accompagnez-moi au Calvaire, et là, du haut de ma croix, je leur dirai qui vous êtes; je leur dirai votre amour, je divulguerai, je consacrerai à jamais ces noms si doux de Fils et Mère, en leur révélant toutes vos illustres et sanglantes maternités. *Ecce mater tua, ecce filius tuus.*

On s'est demandé mille fois, mes frères, comment Marie avait pu, sans mourir de douleur, voir crucifier Jésus-Christ; mais la doctrine que je vous prêche et ces paroles tombées de la croix m'expliquent tout ce mystère. Lorsque parmi nous, une mère de famille vient à perdre un fils bien aimé, ses parents, ses amis s'empressent autour d'elle et lui amènent ses autres enfants pour la consoler, et lui disent : Voilà vos enfants, ils sont faibles encore, ils réclament vos soins, votre appui, conservez-vous pour leur âge tendre, pour leur bonheur, pour leur avenir; au nom de vos enfants, vivez, subissez la vie.

Mes frères, quelque chose de semblable s'est passé au pied de la croix, Jésus-Christ mourrait et devant cette grande mort, Marie, ce me semble, ne pouvait plus vivre; alors, le Sauveur lui a amené la grande famille de ses enfants, l'humanité tout entière pour la consoler, et il lui a dit : Voilà vos enfants, *ecce filius tuus*, faibles et chancelants dans la foi ils ont encore besoin de vous, l'Église naissante réclame votre appui et l'exemple de vos vertus; un de vos fils est au ciel où vous irez le rejoindre un jour; mais tous vos autres enfants sont sur la terre; restez parmi eux pour leur montrer, mère tendre, le chemin du ciel; au nom de vos enfants, au nom de l'Église, venez, subissez la vie. *Ecce filius tuus.* Mère, ne regardez plus ma croix, ou si vous n'en pouvez détourner vos yeux, regardez-là donc toute entière, regardez-là de tous les côtés; courage, montez ici avec moi, et de là, étendez sur tout l'univers votre vue et vos bras de mère, comptez, embrassez toutes les générations, les voilà, vos enfants, les voilà; *ecce filius tuus.* Consolations maternelles à de maternelles douleurs.

Sainte Marie, mère de Dieu : *Sancta Maria, Mater Dei;* priez pour nous : *ora pro nobis;* pour nous pécheurs, mais pécheurs maintenant déterminés à ne l'être plus; priez pour nous pendant notre vie, car, hélas! mille enne-

Digitized by Google

mis nous environnent, l'enfer nous assiège, l'orage grossit de toutes parts : peu s'en faut que nous ne périssions; mais surtout priez pour nous à l'heure de notre mort, à cette heure décisive qui termine le temps pour commencer les années éternelles; à cete heure où de tous nos titres il ne nous reste que celui de chrétien, de tous nos biens qu'un triste suaire; de tous les noms que ceux de Jésus et de Marie. Ah! qu'alors ils ne sortent jamais de notre bouche, ces noms divins! Puissions-nous expirer, vierge sainte, les lèvres collées sur la croix de votre Fils, et les regards tendrement fixés sur votre image! puisse celui qui vient de publier vos louanges, puissions-nous tous, assistés de vous à la mort, mourir de la mort des justes, et vous voir à jamais sur le trône de votre gloire!

L'abbé CASSAN DE FLORAC.

DISCOURS SUR LA PAROLE (1),

Par l'abbé CŒUR.

Beati quid audiunt verbum Dei et custodiunt illud.

Heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent dans leur cœur (SAINT LUC).

A Dieu seul, mes frères, à Dieu seul appartiennent dans leur plénitude l'être, la vérité, la force : l'homme n'en possède qu'un rayon, qu'une émanation légère, qu'un atôme, et cette part, déjà si faible, chaque jour il travaille à la diminuer, à l'affaiblr encore ; il se plaît à retrécir son être dans les bornes du temps; il bannit de son cœur le sentiment de l'infini, sa plus haute gloire et le titre de son excellence; ce peu qu'il a de vérités s'obcurcit promptement sous un amas de nuages, et telle est sa faiblesse, qu'il est impuissant de lui seul, à mettre l'harmonie entre sa volonté et son intelligence.

L'ignorance et le mal sont devenus la pente naturelle de la vie de l'homme depuis sa chute, et s'il ne pouvait la combatrre, s'il n'avait quelques moyens de remonter à Dieu, de se retremper à cette source sacrée des existences, d'y fortifier sa misère, d'y boire une autre fois la vie, il aurait perdu bientôt jusqu'à l'ombre de ces dons primitifs que lui avait départis la libéralité du créateur. Or, mes frères, le moyen offert aux esprits mortels, pour communiquer aux richesses de Dieu, nous l'avons déjà dit, c'est la paroles évangélique sor-

(1) Deuxième Discours, voir le numéro d'octobre 1847, page 738.

Digitized by Google

tie du sein de Dieu. Comme un fleuve sacré, puissant et magnifique, elle descend sur la création, pénètre dans ses veines, l'arrose, l'alimente, lui rend l'âme et la vie, elle coule, et les limites et les ombres du temps fuient à son approche ; les jours, les siècles et les ans se dissipent comme de vains fantômes ; elle coule, et devant elle s'envole tout le cortège des erreurs, des séductions, des mensonges ; sur leurs décombres, elle passe comme la vérité divine, souveraine immuable, elle pénètre, elle innonde les âmes de toute la lumière du Verbe, elle coule, et imprime au monde une immense force d'amour, de régénération et de vie. Ainsi passe à travers les mortels le fleuve de la parole évangélique, prévenant leurs vœux, distribuant à leurs besoins tous les dons de la Trinité, l'infini du Père, l'amour du Verbe, la puissance du Saint Esprit, et leur donnant ainsi les moyens de communiquer avec Dieu. Mais dans la prédication évangélique, ainsi que dans l'ouvrage entier du salut, Dieu ne fait rien tout seul ; il desecnd, il s'approche de l'homme ; c'est ensuite à l'homme de s'élever pour monter jusqu'à Dieu.

Nous examinerons les lois suivant lesquelles doit s'opérer ce grand mouvement, et ce sera tout le sujet de ce discours.

Nous avons vu que la parole évangélique était le moyen général offert aux esprits mortels pour communiquer avec Dieu ; nous observerons aujourd'hui les lois suivant lesquelles doit s'achever cette communication. *Ave Maria.*

Voici, mes frères, la loi générale selon laquelle doit s'achever la commucation de l'homme avec son Dieu. De même que dans la prédication évangélique, pour se livrer à l'homme, Dieu se dépouille pour ainsi dire de sa nature, souvient s'enfermer dans une limite, s'incarne dans une envelloppe ; ainsi l'homme, veraine, à son tour, pour monter jusqu'à Dieu, devra se dépouiller de sa nature terrestre autant qu'il sera en lui, se revêtir de Dieu, se laisser absorber à son immensité ; c'est-à-dire que pour comminiquer à l'infini du Père, il devra s'affranchir de la prison des sens, que pour communiquer à la lumière du Verbe, il devra faire tomber les barrières de son intelligence ; et pour communiquer à la grâce de l'amour, de l'esprit, il devra renier l'égoïsme et s'abandonner sans réserve à l'action de la grâce. Je reprends et je m'explique : D'abord, pour communiquer à l'infini du Père, l'homme doit s'affranchir de la prison des sens. L'infini, mes frères, ne se révèle pas à l'homme d'intuition, immédiatement et sans voile : contempler Dieu face à face, voilà le privilége des siècles éternels ; mais dans ces jours qui tombent ici-bas, petits, étroits et sombres, au sein de ce globe fugitif ; au milieu des illusions et des ombres, la majesté du Père voulut ne se manifester à nos regards que par l'intermédiaire des créatures, par la sagesse de ses lois et la grandeur de sa puissance. Les cieux et la terre sont chargés de transmettre à l'homme, d'une voix éloquente et superbe, les magnificences et les bienfaits du créateur ; ils sont les ministres de Dieu dans l'ordre naturel, les instruments de son action ; ils ont le saderdoce de l'univers matériel. Dans l'ordre de la grâce et de la vérité, le Père céleste, le Roi de l'infini a mis entre sa gloire et notre poussière dautres intermédiaires ; entre nous et lui d'autres hommes : ce sont eux qui ont la charge de publier à leurs frères les oracles et les décrets

Digitized by Google

de Dieu; ils sont sa bouche et son bras sur la terre, des intermédiaires pour unir l'homme à l'infini. Or, dans les desseins providentiels, il faut d'abord s'appuyer sur le fini et prendre de là son essor, s'élancer plus loin par la force de la volonté, et cette force exige nécessairement l'affranchissement de la prison des sens. Car si l'on ne considère que l'enveloppe, ce qui frappe les yeux, si l'on ne voit dans le ministre de Dieu que la créature et non par l'instrument, la bouche et le bras de Dieu sur la terre; si, en un mot, on s'arrête trop aux qualités de la créature envisagée comme telle, dès lors on est sous l'influence d'une disposition fatale, car au lieu de se mettre en rapport avec l'infini, on n'est plus en rapport qu'avec le variable, le terrestre et le fini, et s'il vous a séduit par ses formes et ses paroles, c'est lui que vous aimez et et non pas Dieu; c'est-à-dire que sans vous en douter, vous êtes devenu idolâtre. Si au contraire vous l'avez pris en dédain, si vous repoussez trop loin de vous le langage des créatures, tout fini qu'il est, vous repousserez aussi Dieu même; et voilà l'écueil où se sont brisés les polythéistes des anciens âges, et une foule d'hommes qui vivent de nos jours en dehors du christianisme. Les premiers avaient trouvé magnifique le sacerdoce de l'univers matériel, mais au lieu d'aller jusqu'à celui dont il réflétait la speIndeur, dont il montrait à découvert la Providence, ils avaient adoré le soleil et la terre.

Les seconds, au contraire, trop touchés peut-être du spectacle des infirmités humaines et peu clairvoyants pour apercevoir l'harmonie du monde physique et moral, se sont excommuniés de Dieu en se plaçant en dehors d'un cercle où se reflète la majesté d'un Dieu infini. Les uns et les autres ont fait paraître une grande faiblesse, un profond esclavage des sens. Qu'est-ce donc, grand Dieu, que la créature, et devons-nous, à cause d'elle, nous séparer de son créateur? Qu'est-ce que la gloire de l'homme? Et faut-il que nous brûlions pour elle un encens idolâtre? Qu'est-ce donc aussi que son infirmité? Devons-nous y prendre garde, et à cause d'elle nous priver de Dieu? Sachons donc, chrétiens, nous affranchir des illusions des sens, élevons-nous assez haut pour juger des places qui furent faites aux hommes dans l'ensemble des rapports religieux, et nous ne pourrons nous briser à cet écueil, et loin qu'à l'avenir les hommes soient pour nous un obstacle, nous appellerons leur action sans laquelle il nous serait interdit de communiquer à l'infini du Père.

Mortel donc, mortel et ministre de Dieu, fils de la terre, ambassadeur du ciel, nature chancelante et fragile, mais pourtant canal de la divinité, l'homme, revêtu du sacerdoce, participe à la fois de deux termes extrêmes qui doivent le rapprocher de la faiblesse et de la force, de la gloire de Dieu et de la poussière de l'homme; de la vérité, de l'infinité, de l'immortalité de Dieu et des vicissitudes mortelles, des ténèbres, du néant; hommes... les ministres de Dieu subissent la loi des faiblesses, des calamités, des vicissitudes humaines : ils ont leurs jours d'enfance et de vieillesse, d'énergie et d'abattements, de grandeur et de décadence; ils partagent la fortune intellectuelle des âges; leurs esprits s'éclairent de la science des contemporains; ils se pénètrent de leur enthousiasme ou s'obscurcissent de leurs ténèbres, et leur parole est âpre ou polie, rude ou harmonieuse, élégante ou sauvage, suivant que le ton général de

Digitized by Google

l'époque marque la grâce ou l'énergie, la rudesse ou l'éloquence, la barbarie ou la délicatesse. Plus sérieux et plus graves, sans contredit, en les prenant en masse que la majorité des hommes de leur temps, les ministres de la parole ne sont pas toutefois à l'abri de ces contagions morales qui tourbillonnent dans le monde : ils ont à droite et à gauche le crime et le malheur ; ils peuvent être atteints comme les autres des fléaux de la pestilence. Tout cela est de l'homme.

Maintenant, comme dépositaires des pensées du ciel et de son action, ils sont enchaînés à la même loi d'immutabilité qui régit la nature divine ; ils ne connaissent pas d'alternative de sommeil et de mort, de vie et de résurection, ils sont toujours debout, toujours purs, toujours invariables. La vérité de Dieu coule de leur bouche sans alliage; ni la barbarie des âges, ni la médiocrité des talents n'altèrent le pouvoir divin. Majestueuse ou humble, puissante ou faible ; suspecte ou révérée, objet de culte ou du mépris du monde, cette parole toujours fait descendre la force qui soutient, conseille, guérit, encourage la terre. Tel est le sacerdoce catholique : variable par son côté terrestre, invariable par son côté divin ; fini par le côté mortel, infini par la transmission de Dieu. Maintenant, croyez-le bien, si pour considérer le sacerdoce vous restez dans la prison des sens, il ne pourra servir à vous faire communier à l'infini du Père ; car de ce point de vue vous n'apercevez que le côté mortel, et ce côté même, chez les plus grands, étant toujours bien petit et bien faible, vous ne tarderez pas à le prendre en pitié ; vous aurez la tentation de le briser peut-être, et vous serez emportés loin de Dieu. Si au contraire pour le juger vous allez au-delà, si vous montez jusqu'à cette hauteur où on ne distingue plus l'homme, où le médiocre et le fini disparaissent, où l'on n'aperçoit plus que Dieu qui parle par une bouche plus ou moins forte, Dieu qui se sert d'un bras plus ou moins vigoureux, plus ou moins digne, mais enfin Dieu seul et toujours Dieu, alors, sans crainte de vous perdre, vous vous trouvez dans l'infini des pensées de Dieu même ; ce qui est terrestre et fini vous dégoûte, et vous communiez à l'infini du Père ! Élevez là, mes frères, élevez là vos esprits et vos cœurs : quand vous écouterez la parole évangélique, ne vous arrêtez pas aux accents, aux sons graves de notre bouche ; dans un siècle et dans un pays où la parole humaine a déployé tant de puissance, opéré tant de merveilles ; où il n'y a pas une oreille qui n'ait été bien souvent étourdie de sa gloire, pas un cœur qui n'ait été brisé de ses accents ; comment oserions-nous venir ici promulguer les oracles et les décrets divins, si nous mettions notre espérance dans le côté humain de la parole ? Ce n'est pas, certes, ce n'est pas que Dieu ne se soit plu souvent à revêtir sa parole de toutes les richessses de l'harmonie, de toutes les grâces de la persuasion, de la magnificence du génie. Celui qui suspendit dans les airs tous ces flots de lumière, a voulu souvent aussi jeter dans la société chrétienne des âmes vastes et lumineuses. L'image de *Jean Chrisostôme* plane encore sur Constantinople ; l'Afrique est encore émue des accents d'*Augustin* ; Carthage se ranime au souvenir de *Cyprien ;* Milan redit encore les soupirs divins de son *Ambroise ;* et je sens que ces vitraux frémissent, que cette chaire tressaille au

Digitized by Google

nom de Bossuet : tout dans cette grande capitale en est encore étourdi, et j'ai peur, si je le répète, que le ciel entrouvert par cette évocation majestueuse, ne se laisse voir à la terre, et que les mortels pleurés par ce grand pontif, brisant leure tombes, ne viennent ici nous épouvanter d'un hommage à sa gloire ! Mais Dieu a fait rarement ces chefs-d'œuvre ; il les a dispersés dans les âges pour servir à sa gloire de monuments durables ; pour prouver, et pour établir aux yeux des générations, qu'il fait monter où il veut sa parole, et qu'il sait au besoin la doter d'une puissance qui n'a pas de rivale...

Pour nous faibles et timides successeurs de ces grands hommes, nous avons besoin seulement de vous préserver de la séduction de leur gloire. Ils furent plus illustres et plus forts, mais ils ne furent pas plus ministres de Dieu. Ils donnèrent à leurs contemporains une parole plus éloquente, mais ils ne leur donnèrent pas une parole plus divine. C'est toujours le même Dieu qui se trouve incarné dans la même parole ; c'est toujours le même infini auquel nons vous ferons communier, et notre infériorité, loin de compromettre en rien votre salut, ne fera que vous porter à mettre en Dieu toute votre espérance.

De même que pour communier à l'infini du Père, on a besoin de s'affranchir de la prison des sens ; il faut aussi, pour communier à la vérité du Verbe, faire tomber ou reculer bien loin les barrières de son intelligence et se ranger sous l'étendard de la foi.... Il y a, mes frères, une barrière infranchissable pour la vérité, et qui lui ferme toujours l'accès des intelligences ; c'est une idée fixe et arrêtée qui s'empare quelquefois, même à la hâte, de notre esprit, et qui fait que nous attribuons à la vérité une certaine physionomie, une couleur et une forme, puis nous lui traçons le cercle où elle devra s'enfermer, la ligne qu'elle sera tenue de suivre ; nous ne la voulons reconnaître que dans cette forme, et, si elle s'en écarte, nous avons résolu d'avance de lui nier son droit, de lui contester sa puissanec, et tout jusqu'à son nom : à nos yeux, désormais, elle ne saurait plus être la vérité.... Dans une âme ainsi défendue, est-il possible que jamais pénètre un seul rayon de vérité? La vérité, en effet, n'accepte pas des lois ; elle ne permet pas qu'on lui fasse un sentier ; elle pace librement sa voie ; loin de venir à nous, elle exige que nous venions à elle, et plutôt que de nous supposer infaillibles, elle s'attribue exclusivement ce privilège. Par conséquent, mes frères, dans tous les genres possibles de connaissances, la première disposition requise pour obtenir la vérité, c'est d'entrer en défiance de son jugement propre, de faire tomber toutes les barrières de son âme et de la livrer comme un vaste champ aux rayons de la vérité, de vous abandonner sans réserve à toute son action, à toute son influence ; car, quand je considère ce que sont les hommes, relativement à la parole évangélique, je trouve que plusieurs ne viennent pas communier à la vérité divine du Verbe avec les dispositions nécessaires pour obtenir la vérité ; car, au lieu de s'abandonner sans réserve à toute l'action, à l'influence de la parole évangélique, au lieu de lui offrir sa doctrine et sa foi, on prétend lui imposer des bornes dans le droit qu'elle s'attribue de censurer les mœurs, de fixer les croyances. Nous disons comme Pilate : *Quid est veritas?* et nous n'attendons pas la réponse.


Digitized by Google

La disposition de cette déraisonnable pensée est fatale aux âmes qui, par là, tombent dans l'impuissance de communier à la vérité du Verbe. D'abord il est des hommes qui font un crime à la parole évangélique du droit qu'elle s'attribue de censurer les mœurs, de la liberté qu'elle prend de citer à son tribunal tous les abus, de signaler toutes les prévarications, de rappeler toutes les lois divines à ceux qui les violent... ; ils consentiraient bien qu'elle prêchât la morale approuvée dans le monde, qu'elle flétrît le scandale que la société poursuit de sa réprobation ; mais si elle va plus loin, si elle se permet d'être plus sévère que le monde ; si elle casse ses arrêts, brise ses lois et appelle mal ce qu'il a nommé bien ; dès lors, sans s'informer si sa parole évangélique n'est pas, peut-être, une autorité assez grave pour juger le monde, les voilà qui s'étonnent, se plaignent et s'indignent. Et d'où est venu donc tant de hardiesse à ces hommes ? d'où sortent ces nouveaux prophètes qui accusent toute notre vie et s'arrogent la puissance de châtier nos actes, nos désirs, nos pensées, notre sagesse même ? Hélas ! mes frères, je conçois bien tout ce qu'a d'important et de sévère ce grave ministère ; je conçois bien surtout ce qu'il exigerait dans ceux qui le remplissent, pourquoi Dieu l'a confié à des hommes et n'a pas voulu le remettre à des anges. Il sierait si bien à ces vies pures de reprendre les vices de la terre ; il siérait si bien à ces natures élevées du ciel de s'élever en censeurs des ignorances, des frivolités et de toutes les faiblesses d'ici-bas !... Mais puisque Dieu, pour honorer les hommes, a voulu prendre ses ministres dans leurs rangs plutôt que chez les anges, que voulez-vous que fassent ceux à qui en est donnée la charge ? Etablis pour prêcher la vérité, voulez-vous qu'ils la refusent ? Obligés de vous mettre en communication avec la vérité du Verbe divin, prétendez-vous qu'ils le tiennent captif, caché sous un nuage, sous une ombre ? Ils ne s'aviliraient pas jusques là ; mais, s'ils pouvaient le faire, ne seriez-vous pas les premiers à en rougir de honte ? Et s'ils ne sont pas criminels, s'ils sont capables de vous faire communier à toute la vérité du Verbe, souffrez donc que leur langage soit celui de la vérité même. Or, la vérité est austère ; elle est sérieuse, elle est impartiale. La vérité habite des régions plus hautes que le monde ; elle juge les individus et les peuples, les petits et les grands ; la vérité, c'est l'adversaire essentiel, l'inplacable ennemie de tout ce qui n'est pas juste, de tout ce qui n'est pas saint ; la vérité ne compose jamais avec la faiblesse des hommes, les préjugés, l'inconstance des âges ; toujours elle suit les générations dans leur course ; elle pénètre au milieu des sociétés, au centre des familles, dans l'intimité des consciences, ou, sans respect pour les passions, pour la fortune et la science, pour la joie et même pour les larmes, elle s'en va toujours frappant à droite et à gauche tout ce qui n'est pas droit. Tel est le caractère nécessaire et invariable de la vérité : voilà pourquoi Jésus-Christ est le grand juge, le terrible adversaire du monde ; voilà pourquoi sa parole censure impitoyablement les mœurs : elle ne saurait y manquer sans anéantir sa mission, sans cesser d'être la vérité. Hélas ! mes frères, ne vous plaignez pas de cette bouche qui, dans l'univers moral, gronde contre les abus, tonne contre les vices et déroule aux yeux du monde le tableau de ses faiblesses, de ses erreurs, de

Digitized by Google

ses égarements. Assez de voix toujours s'élèveront à vos côtés pour flatter vos desirs; assez de chaires de séduction, de mensonge se dresseront de toutes parts. Souffrez, au milieu du monde, cette voix évangélique toujours grave, mais toujours utile; toujours austère, mais toujours dévouée; incapable de se taire tant que vous ne serez pas aussi purs, aussi nobles, aussi divins qu'elle vous souhaite, qu'elle brûle de vous contempler. Je le dis comme je le pense, je ne sache rien qui soit plus honorable aux chrétiens que cette institution sacrée. A de certains jours, vous voyez une grande multitude se former dans le temple où s'élève une chaire, et de là tombe une voix consacrée à la vérité par un engagement immortel et immense : cette voix ne parle pas comme les autres voix; elle ne flatte pas, elle reprend et blâme; elle ne dit rien à tous ceux qui sont pleins de leur sagesse, de leur vertu, de leur valeur morale: elle n'en tient pas compte, mais elle se plaint de leurs moindres prévarications et de leurs fautes; elle leur reproche le mal qui leur est échappé, le bien qu'ils n'ont pas fait encore, et cette voix ne met pas en fuite, elle n'éloigne pas; bien plus, elle est écoutée avec un saint respect, avec recueillement et amour. Oh! qu'un tel spectacle serait beau pour un homme tout à fait étranger à nos usages et admis pour la première fois dans nos temples! oh! quelle magnifique idée il concevrait d'une religion qui a pu ici-bas consacrer par le respect des autels un inviolable ministère de vérité! oh! de quel respect il se sentirait pris pour le peuple qui a pu comprendre cette religion et prêter l'oreille à sa parole : c'est qu'en effet, ils sont grands et honorables ceux qui veulent communier à la vérité du verbe; et ceux-là le veulent sincèrement, qui ne lui contestent pas ses droits. Mais il est une manière trop commune, en ces temps, de contester ses droits à la vérité religieuse, je dois la signaler encore et faire voir comment elle empêche les âmes de communier à la lumière du Verbe.

Il est dans ce siècle beaucoup d'hommes qui se sont fait une certaine idée des croyances, ils veulent qu'elles soient variables, à leur avis elles doivent suivre la fortune des âges et la vicissitude des siècles; naître, s'agiter, mourir selon les temps; laisser au commun tombeau des générations tout ou partie d'elles-mêmes, avec les cadavres des contemporains; renaître de leurs cendres, se transformer, mourrir de nouveau pour naître encore; c'est là leur manière de concevoir les croyances. A leurs yeux la vérité n'est plus éternelle, indépendante, absolue, mais relative et changeante; toute doctrine qui exerce une influence utile, c'est la plus sainte, la plus vraie. Mais son auteur a peine à suivre le monde qui marche toujours; et bientôt, n'étant plus en harmonie avec lui, elle est dès lors inutile : la voilà devenue mensonge, remplacée bientôt par une autre qui aura le même sort et qui, un instant divinisé, sera bientôt aussi découronnée, traînée aux gémonies.

C'est ainsi qu'ils anathématisent toutes les religions, tous les systèmes et toutes les erreurs, les élevant dans le passe pour mieux les briser dans l'avenir. Telle est donc l'idée qu'ils se forment des croyances, voilà le progrès qu'ils demandent, et parce que la parole evangélique repousse avec la même énergie les croyances qui progressent et transforment la vérité, aussitôt, sans aller plus avant sur ce simple aperçu, les voilà qui ferment l'oreille et se défendent contre la tentation d'écouter la parole évangélique.

Digitized by Google

Or, mes frères, dans cette disposition d'âme que nous venons de décrire, il est impossible de communier à la vérité et à la lumière du Verbe. Dans cette disposition, ce qu'on désire, la chose qu'on demande, la seule qu'on nous permette de dire, qu'on nous permette d'entendre, c'est du variable, du changeant, du relatif, des croyances sans guide, un évangile à terme. Or, si nous étions assez faibles pour nous accomoder à ce désir, ce n'est plus à la vérité du Verbe que nous ferions communier, mais seulement au mensonge; au mensonge seul, en effet, appartiennent les caractères que nous venons de décrire. Capricieux sujet de l'erreur, on le voit naître, se manifester et mourrir; il se forme de divers rapports qui nécessairement se brisent et se régénèrent; la vérité, au contraire, est immuable, éternelle, elle ne peut naître ni mourrir, elle ne peut cesser un instant d'être utile au monde et d'être en harmonie avec ses besoins; elle est comme Jésus-Christ, qui était hier, qui est aujourd'hui et qui sera jusqu'à la fin des siècles.....

Si toutefois on tient à faire pénétrer dans le christianisme ce nom en soi trop insignifiant de *progrès*, écoutez, je vous prie, ce que nous allons dire : Au centre du monde planétaire, assis comme sur un trône dans l'immensité de l'espace, est fixé le soleil, le roi de la lumière; immobile lui-même, il fait tout mouvoir à ses côtés, il crée et maintient l'équilibre; son influence pousse et ramène les sphères : lumineux de lui-même et par le fond de sa nature, il n'emprunte pas à d'autres corps sa splendeur, mais il la possède de lui-même, sans subir les alternatives de pertes et de croissances; il est toujours plein, toujours arrêté dans sa plénitude; et toutefois, il ne jette pas ses rayons sans mesure : on les voit poindre avec l'aurore, grandir jusqu'à son apogée, et alors sa chaleur active fait croître et prospérer le monde!... Mais il est toujours le même, jusqu'à ce qu'enveloppé du manteau de la nuit il aille éclairer d'autres terres, pour reparaître encore... La lutte ne finit jamais entre les rayons du jour et les sombres couleurs de la nuit, voilà le seul progrès qui puisse se concevoir dans le christianisme. Au lieu le plus élevé de l'intelligence est assis Jésus-Christ, roi de la lumière morale, le régulateur des esprits lumineux; par nature il n'emprunte la vérité d'aucun autre, mais il la possède de lui-même; il est toujours sans alternative de pertes et de croissances, toujours plein, immobile dans sa majesté; il distribue aux esprits le mouvement et la lumière, et dans l'immensité de ses trésors il prend toutes les formes possibles, des milliers de développements successifs. Toutefois, il ne jette pas ses rayons sans mesure, on le voit poindre dans l'*Eden* avec la révélation primitive; il se montre plus vif et plus éclatant sur les rochers du Sinaï; il se manifeste avec plénitude au Thabor avec l'incarnation; il nous inonde de ses feux au Calvaire.

Avant lui il y avait un progrès dans les esprits qui avaient suivi le développement de la vérité depuis son germe jusqu'à sa croissance : mais depuis le christianisme, toute la religion est accomplie, le soleil a donné ses rayons, il n'en jettera plus de nouveaux, et cependant il exercera sur le monde une action qui le fera progresser dans la perfection de la foi; car, d'une part, pénétrant dans les mœurs des masses, plus elles s'identifieront à lui,

Digitized by Google

plus il fera grandir les individus et les peuples; il les fera grandir jusqu'à la majesté du fils de Dieu!... Et d'autre part, toujours gagnant en étendue, il prépare, dans un travail mystérieux, l'achèvement de cette vaste unité catholique où doivent s'élancer les peuples au sein de Jésus-Christ. Mais, toutefois, le monde ne sera pas délivré de l'éternelle lutte du mal contre le bien; même sous le règne de Jésus-Christ il y aura encore un mélange d'erreurs, comme dans le règne physique il y aura toujours un mélange d'obscurité et de lumière.

Voilà le progrès qui peut se concevoir dans la vérité; voilà celui que nous pouvons admettre dans le christianisme. Dans ce progrès, entendu de la sorte, on conçoit aisément une variation obligée dans la manière d'annoncer la parole évangélique. Voyez tous ces hommes animés de l'esprit de Dieu, quel fut le secret de leurs travaux, le principe des caractères divers qui les distinguent? Ils jetteront autour d'eux un regard vigoureux et perçant; ils devineront les besoins de leur temps; puis, dans la parole évangélique, ils chercheront le genre de pâture qui leur convient davantage. Les apôtres, ces monumentales figures, se dessinent avec leur sublime majesté dans l'âge héroïque, au berceau du christianisme. Quand plus tard les esprits furent devenus tranquilles possesseurs de la foi, il ne restait qu'à montrer l'harmonie de la grâce avec la raison, la nature et l'histoire. Alors Dieu détacha les pères de l'Église; ensuite, quand la foi en Jésuis-Christ règna universellement sur les esprits, tout le travail de la parole évangélique fut de former les mœurs; et ce fût aussi lé caractère, la forme qu'elle a revêtus jusqu'aux derniers siècles. Pour nous, venus à une époque inouïe dans l'histoire du christianisme, nous, placés en face d'un siècle qui ne nie pas, mais qui doute; qui n'attaque pas, mais qui résiste; qui ne possède pas, mais qui cherche; qui, après avoir fait le vide dans son âme, éprouve le besoin d'y mettre quelque chose; qui, après avoir amoncelé des ruines, sent aujourd'hui la nécessité de construire : Nous, dis-je, que pouvons-nous faire? sinon de lui montrer les matériaux et l'ordonnance du magnifique édifice chrétien, lui en faire, selon notre faible mesure de force, admirer l'étendue, les avantages, la solidité; le presser d'y entrer et de venir sous cet abri reposer son présent comme son avenir; y penser au temps et à l'éternité. O parole de Jésus-Christ! tu seras toujours dans notre cœur et sur nos lèvres! A toi seule appartient la primauté sur les esprits; à toi d'éclairer notre raison, et à notre raison de marcher à ta suite... Verbe divin! c'est à toi seul que nous voulons communier et rendre nos hommages!

Enfin, mes frères, pour communier à l'amour de l'esprit, il faut nous souvenir de nos anciens engagements de chrétiens, et nous abandonner sans réserve à la grâce. Le temps me manque pour développer cette idée, vous la sentez assez; et nous aussi, chrétiens, nous sentons qu'un devoir nous est imposé pour vous faciliter cette communion, à la grâce, à l'amour de Jésus-Christ. Nous savons que notre parole ne doit pas être enveloppée d'amertume, mais abondante de grâce et de charité, et ce devoir nous sera bien précieux et bien doux à remplir. Nous n'avons pas oublié le but pour lequel nous fut

Digitized by Google

confié par Dieu ce ministère, nous savons que c'est pour se montrer plus doux, moins effrayant à un fils souvent coupable. Que vous dira donc de trop humiliant le fils de la poussière? Que vous dira de trop dur votre frère, comme vous fils d'*Adam,* homme faible et coupable?

Tu dois être bien cher à notre cœur, noble pays de France; Jésus-Christ t'a fait grand; tu as eu plus que tout autre les bienfaits du christianisme; c'est lui qui a couronné ta tête de vérité et de force morale; c'est lui qui a nourri dans ton cœur tous les sentiments délicats qui forment une belle et grande nation. Oh! garde toujours pour toi la supériorité de civilisation qui promet au monde un si glorieux avenir! Ne permets pas que de mensongères doctrines ternissent ta gloire! car alors ta beauté ne serait plus qu'une lâche apathie, ta générosité qu'une folie, tes projets d'avenir des rêves de ruine; mais sois chrétienne, tu seras grande, l'aînée des nations, tu feras à Dieu des adorateurs heureux dans le temps et l'éternité. — Ainsi soit-il.

QUATRIÈME DOMINICALE.

PRÉPARATION A LA NOEL. (1)

Parate viam domino.
Préparez les voies au seigneur.

Mes frères,

Les temps sont accomplis. L'heure solennelle de la réparation du monde va sonner. Le Messie promis à Adam, à Abraham, à David, figuré par les patriarches, annoncé, signalé, prédit par une longue et illustre suite de prophètes, le réparateur de l'œuvre de Dieu, défigurée par le péché, doit enfin venir. Le ciel s'ouvre pour laisser passer le sauveur, l'Emmanuel, le Dieu qui est avec nous, le désiré, le petit enfant qui nous va naître. La terre bondit d'allégresse à la vue de celui qui doit être son libérateur. Les soupirs des justes vont être exaucés, l'attente universelle des nations va être remplie. Les vents de l'Orient et de l'Occident, les vents du Nord et du Midi ont apporté à Bethléem de Juda les vœux ardents, les prières embrasées des âmes restées fidèles à Dieu, et l'écho des montagnes de la Judée a répété le cri d'impatience échappé à toutes les poitrines haletantes : Messie, messie! comme on voit des notonniers, après une longue et périlleuse navigation, après avoir été souvent le jouet des tempêtes et des vagues écumantes, crier : terre, terre! quand viennent à poindre, au plus lointain de l'horizon, les rivages bien-aimés de la patrie.

Mes frères, recueillons-nous, et avant que l'airain sacré ne nous appelle à

(1) La Noël tombant, cette année, un lundi, nous avons pensé qu'il suffisait pour le prône du dimanche d'une courte exhortation.

Digitized by Google

célébrer dans ce temple saint, le touchant mystère d'un Dieu qui vient nous visiter sous la figure d'un petit enfant, travaillons à lui préparer une demeure digne de lui et digne de nous.

Venez donc à son berceau, grands et riches de la terre. Ce ne fut pas vous qu'il y convia les premiers; les pauvres passèrnt avant vous, les bergers vinrent l'adorer avant les mages. Mais il ne tient qu'à vous maintenant de devancer tous les autres, et si vous venez au pied de la crèche avec foi et humilité, vous serez toujours les bien-venus. Venez-y pour y apprendre à porter dignement le poids de la richesse, ce rude fardeau dont vous ne sentez peut-être pas toute la pesanteur, et qui cependant devant Dieu vous engage à une responsabilité qui fait frémir, tant elle est grande et terrible! Venez-y pour y apprendre à vous détacher de ces biens fugitifs et périssables, dont Jésus-Christ n'a pas voulu, qu'un soufle de la tempête enlève, et qui ne sont après tout, que des provisions de routes que le voyageur dédaigne, quand il est arrivé au terme de sa course. Venez-y pour y apprendre du seigneur Jésus, pauvre et souffrant, couché sur la paille d'une étable, que ce qui fait la grandeur de l'homme, ce n'est ni l'or, ni l'argent, ni les demeures magnifiques où s'abrite l'opulence; mais la pureté du cœur et la droiture de l'âme, et que toutes les royautés de la terre ne valent pas la pauvre et misérable royauté de la crèche. Venez-y enfin pour jeter sur les membres nus et glacés de votre Sauveur, c'est-à-dire sur les épaules des pauvres, qui sont ses membres vivants, les restes dédaignés de vos riches habits, les franges inutiles de vos robes soyeuses.

Mais venez-y surtout, vous, pauvres, déshérités des biens de la fortune, les meilleurs amis de mon Dieu, qui avez l'honneur de lui mieux ressembler e d'approcher de plus près de son oreille et de son cœur sacré. Ah! si vous connaissiez votre grandeur! si vous saviez quel spectacle c'est que la pauvreté soutenue avec foi, courage et résignation, un spectacle digne de Dieu et des anges! Mais hélas! je le dis la douleur dans l'âme, qu'ils sont rares parmi vous ceux qui savent ainsi apprécier et bénir l'état de dénûment et de misère où Dieu les a fait naître! Ah! venez du moins chercher des exemples dans la caverne de Bethléem. Ce soir, en sortant d'ici, vous n'aurez peut-être pas un morceau de pain noir à mettre sous votre dent; vous ne trouverez, pour reposer vos membres fatigués, que trois ou quatre misérables planches; vous n'aurez, pour vous mettre à l'abri des vents et de la pluie, que les ais disjoints de vos pauvres demeures. Oh! mes amis, ne murmurez pas; mais entrez dans l'étable où votre Dieu se fait homme. Il pouvait, certes, naître au milieu des délices et des grandeurs, sous les lambris dorés d'un palais; il eût pu choisir pour mère quelque illustre femme ou fille d'empereur ou de roi; il pouvait à son entrée dans la vie, être bercé sur les genoux d'une grande princesse, recevoir les homages empressés d'une foule de courtisans obséquieux. Au lieu de cela, voyez : la paille d'une crèche, la terre froide et humide d'une étable, de misérables langes y préservent mal ses petits membres contre la rigueur de la saison, deux vils animaux pour le réchauffer de leur tiède haleine et lui servir de courtisans; voilà l'appareil dont s'entoure le fils

Digitized by Google

de Dieu en se faisant homme. Or donc, devant un tel spectacle, pas de murmure, pas de blasphème, pas de récrimination; mais patience et courage, et actions de grâces de ce que Dieu vous a fait naître semblables à lui. Offrez-lui votre pauvreté avec sa pauvreté, afin qu'il la bénisse, la sanctifie, la transfigure, et qu'il inscrive toutes vos privations en lettres d'or sur le grand livre de ses justices, pour qu'un jour il vous soit rendu selon tout ce que vous aurez mérité.

Venez aussi à ce berceau, vous tous qui avez des douleurs à calmer, de cuisants regrets à dévorer, riches et pauvres, grands et petits, savants et ignorants, enfants et vieillards; car sous le niveau fatal de la douleur vous êtes tous égaux. Il n'y a que deux égalités véritables et réelles sur la terre : l'égalité de la douleur et l'égalité de la mort. Tous nous avons nos peines, nos soucis, nos angoisses du cœur, nos larmes secrètes, et souvent les palais de l'opulence sont plus rudement traités, sous ce rapport, que les réduits de l'indigence. Venez donc vous tous qui pleurez, qui avez été trahis par les vôtres, joués par une perfide amitié, blessés à mort dans la perte cruelle d'un être bien-aimé; et vous que fatigue la douleur de l'absence; et vous qu'inquiètent les assauts du monde et du démon, vous tous, en un mot, qui avez une plaie à guérir. Venez à la crèche de mon sauveur : il descend du ciel pour vous consoler et essuyer vos larmes, il veut vous donner un peu de force et de courage. Demandez-lui de raviver vos âmes, d'y faire fleurir l'espérance, et de les remplir de la résignation à sa sainte volonté.

Mais venez-y surtout, pécheurs. C'est pour vous en particulier, pour racheter vos âmes, que le Verbe éternel prend aujourd'hui une naissance humaine. Regardez-le : ce n'est plus le Dieu qui lance la foudre, sa droite est enserrée de langes; il vient sous la figure d'un petit enfant, c'est-à-dire, ce qu'il y a au monde de plus gracieux, de plus aimable. Accourez donc vers lui, jetez-vous à ses pieds, demandez-lui pardon et miséricorde, et conjurez-le d'effacer tous vos péchés par ses larmes innocentes.

Venez-y enfin, justes, pour vous sanctifier encore davantage, pour marcher d'un pas de plus en plus ferme dans les voies du salut. Venez-y pour rendre à votre Sauveur avec les hommages de votre vénération, les preuves non équivoques de votre amour pour un Dieu qui vous a tant aimé. Et de cette manière, la nuit de Noël qui s'approche vous sera à tous une bonne et sainte nuit. Amen !


Digitized by Google

SERMON

POUR LE JOUR DE NOEL

PAR L'ABBÉ DUPANLOUP.

> **Aimons Dieu, puisqu'il nous a aimés le premier! Vous êtes le plus beau des enfants des hommes; la grâce est répandue d'en haut sur vos lèvres; marchez, combattez, avec le charme tout puissant de la beauté suprême qui est en vous!**

Ces paroles sont empruntées tout à la fois aux anciennes et aux nouvelles écritures; c'est la voix du disciple bien-aimé, et c'est la voix du prophète royal qui les font retentir à votre oreille. Je vous les ai citées en commençant ce discours, parce qu'elles renferment toutes les pensées que nous allons méditer ensemble. Rien n'égale l'éclat et la magnificence des promesses qui nous ont été faites; et quand on cherche dans les saints livres quels doivent être les caractères de celui que nous adorons en ce jour, et dont la bienheureuse naissance répand une allégresse si vive dans le ciel et sur la terre, on est ravi d'admiration et d'amour! C'est qu'en effet, nulle grandeur ne sera jamais comparable à sa grandeur, nulle beauté ne sera jamais comparable à sa beauté! Oui, vous êtes le plus grand des enfants des hommes! La grâce est répandue d'en haut sur vos lèvres. Avancez, marchez contre nous, et faites la conquête de nos cœurs, avec les charmes de la beauté suprême qui est en vous!

Vous le voyez, dans ces paroles, c'est la grandeur suprême, c'est la beauté suprême qui éclatent avant toutes choses en Jésus-Christ, naissant à Bethléem! C'est aussi ce dont je veux vous entretenir. Mais ce sujet serait immense; je me trouve condamné à le partager, et en ce jour, je me bornerai à vous présenter Jésus-Christ comme la beauté suprême qui doit faire la conquête de vos cœurs!

Dans ce que je compte présenter à vos regards, vous trouverez de quoi satisfaire votre cœur et nourrir profondément votre admiration et votre amour, dans Jésus naissant à Bethléem. C'est la beauté suprême. Or, vous avez été faits pour aimer la beauté suprême, et vous ne la rencontrez point sur la terre! Ce sera ma première méditation. Vous avez été faits pour aimer la beauté suprême, et l'Evangile vous la révèle en Jésus-Christ naissant à Bethléem. — Ce sera ma seconde méditation.

Vous avez été faits pour aimer la beauté suprême, et vous ne la rencontrez pas sur la terre!

La sainte austérité de nos discours effraie quelquefois vos cœurs, et vous craignez peut-être en ce moment, que je vienne impitoyablement condamner à mourir, étouffé dans vos âmes, ce foyer si ardent de la vie auquel s'allu-

Digitized by Google

ment cependant, quelquefois, la générosité, le dévouement pour Dieu et la sainte énergie de la vertu. Eh bien! non! c'est une autre pensée qui me fait ouvrir en ce moment la bouche au milieu de vous.

Quoique l'amour profane, revêtu même de ce que la politesse mondaine a d'éblouissant, soit cette passion déplorable qui doit toujours alarmer la pudeur, je n'en dirai pas moins que l'amour est la plus noble faculté de notre âme, le don le plus élevé que nous avons reçu de Dieu, et que quand ils nous arrive d'être grands ici-bas, et quelquefois divins, c'est toujours par le cœur! Tous les saints, tous les amis de Dieu, tous les grands hommes l'ont proclamé, nous sommes faits pour aimer. Ne rien aimer, s'écrie un des plus grands cœurs qui aient jamais connu et aimé le Seigneur, ce n'est pas vivre! N'aimer que faiblement, c'est languir! Toute créature se dessèche et meurt de faim ici-bas, lorsqu'elle n'a pas au dedans d'elle cette vraie nourriture qui la fait vivre; tout autre aliment nous laisse inanimés, car, encore une fois, nous sommes faits pour aimer.

Et certes, ce ne serait pas au jour où le disciple bien-aimé vient de faire retentir à notre oreille ces admirables paroles : *Aimez Dieu, puisque Dieu vous a aimés le premier*; ce ne serait pas à l'heure même où nous recevons le plus ineffable témoignage du plus magnifique amour, que je voudrais flétrir indignement dans votre âme cette sensibilité si délicate et si vive, cette tendresse si élevée et si exquise, quelquefois si désintéressée et si généreuse, si noble et si pure, qui procure les joies de l'amour; qui compâtit au malheur, qui nourrit les affections les plus saintes de la famille; qui élève jusqu'à l'héroïsme l'amour de la patrie; qui donne à la pudeur ces élans, cette âme de flamme, qui la ravissent bien loin des régions de la terre, et la transportent jusque dans la contemplation de la beauté suprême, jusque dans les délices de l'éternité! Périssent plutôt tous mes discours, que d'éteindre jamais dans un seul cœur cette bienheureuse flamme de vie que l'Esprit de Dieu allume, c'est-à-dire que l'esprit d'amour, d'aspiration de la charité éternelle a allumé en nous de ses lèvres divines! Non, vous avez été faits, vous êtes nés, vous êtes destinés de Dieu pour aimer!

Mais qu'aimerez-vous ici-bas? Où en sont, en ce moment, vos cœurs? Que faites-vous de cette flamme céleste? Hélas! où l'avez-vous traînée jusqu'à ce jour? Qu'avez-vous aimé? Qu'avez-vous fait de ce suprême amour? Je vous le demande: répondez-moi, ou plutôt, répondez à Dieu.

Vous avez été faits pour aimer, et c'est la plus noble fin, la religion elle-même vous le déclare; mais prenez garde, c'est la beauté suprême que vous devez aimer. Créés à son image et à sa ressemblance, vous avez été faits pour elle; rien n'est plus grand en vous; c'est par là que vous devez atteindre la plus sublime grandeur. Mais, je vous le demande, l'avez-vous aimée? Où en sont en ce moment vos cœurs? Ah! vous cherchez ici-bas à être heureux par le cœur, et vous faites bien, il n'y a pas de bonheur autrement. Mais l'avez-vous trouvé? — « Ah! vous répond saint Augustin, qui avait fait de toutes « ces choses une si triste et si douloureuse expérience, pourquoi tous vos « efforts sont-ils impuissants pour devenir heureux par le cœur, ici-bas? Ah!

Digitized by Google

« dit-il, c'est que vous vous égarez dans des voies rudes et difficiles? Où al-
« lez-vous? où courez-vous avec cette ardeur? La beauté que vous demandez
« à toutes les créatures et dont votre cœur a un si grand besoin, n'est pas
« là. Vous vous trompez, et ce que vous croyez découvrir, ce n'est pas elle,
« c'est son ombre qui vous égare; vous aimez un rayon affaibli, un rayon
« perdu de la beauté suprême; c'est avec justice que ce rayon égaré se change
« pour vous en ténèbres, et que toute la douceur de votre amour se change
« en amertume, car vous aimez injustement. Si vous voulez trouver enfin
« le bonheur, cherchez mieux que vous ne l'avez fait jusqu'à présent. Je ne
« vous dirai pas, cessez vos recherches; cherchez toujours, continue ce
« grand évêque, cherchez encore jusqu'à ce que vous trouviez. Mais aimez
« plus haut, ne cherchez pas la vie dans les ombres de la mort, et la beauté
« suprême dans les créatures : elle n'y est pas; cherchez ailleurs! »

Vous le voyez, je ne veux être ni trop injuste, ni trop sévère envers vous. Je vous accorde, avec le grand évêque d'Hippone qui, comme je vous le disais, a fait de ces choses une si triste expérience, je vous accorde que vous êtes, comme toute créature ici-bas, à la recherche de la beauté idéale, de la beauté parfaite, de la beauté pure, sans tache, et je ne crains pas même de vous accorder que ce profond besoin qui vous travaille et qui, quelquefois, vous transporte hors de vous-même par une aspiration si violente, c'est un élan de votre âme qui essaie de sortir de ces bornes étroites pour aimer hors d'elle, et trouver enfin la beauté infinie; mais j'ajoute que quand ce transport ne rencontre que la beauté passagère, quand il ne s'attache qu'à la beauté trompeuse, oh! alors, c'est un triste spectacle! C'est l'amour divin qui s'égare et est déplacé, c'est un mouvement divin et inspiré qui porte à faux; c'est une puissance divine en elle-même qui s'avilit et se dégrade. Ce qui est divin en soi devient alors illusion amère et folie coupable, quand il va s'arrêter et se perdre sur cette image vaine de la beauté imparfaite.

Et vous le savez, mes frères, il y a des extrémités plus basses encore: et quel que soit le nom pompeux, attendrissant, héroïque, religieux même, que vous donnez quelquefois à vos faiblesses, vous savez qu'on peut descendre jusqu'à la honte! Mais, je vous le demande, d'où vient un si grand malheur?

Vous avez été faits pour aimer la beauté suprême, et vous ne l'avez pas rencontrée sur la terre! Ce qui est plus malheureux encore, son ombre vaine vous égare et vous séduit! D'où vient un si déplorable malheur? Ah! mes frères, c'est que vos yeux sont malades; c'est que vos yeux sont languissants; c'est que depuis le péché, vos yeux sont sans discernement! Il y a dans les créatures qui vous entourent des rayons de beauté qui blessent ces faibles, ces pauvres yeux! Lumière dispersée, lumière trompeuse! et vous croyez que c'est là la beauté parfaite, la beauté pure? Non! non! c'est une erreur!

Non pas que les ouvrages de Dieu ne nous montrent un reflet de sa beauté souveraine; oui, je vous l'accorde; la beauté de la nature, la sérénité du jour, la lumière du ciel, la clarté de l'aurore, que sais-je? l'épanouissement de la

Digitized by Google

plus simple fleur, que sais-je encore? La transparence et la mobilité des eaux vives, la parure des champs, la richesse verdoyante et tous les ornements de la terre, oui, tout cela réfléchit en quelque chose la beauté de Dieu et peut donner à l'homme un noble plaisir; tous les saints l'ont goûté; je ne veux pas vous le reprocher en ce moment, je vous y invite. Mais vous cherchez mieux que cela! et vous avez raison, car la beauté souveraine, manifestement ce n'est pas la beauté matérielle, c'est essentiellement la beauté intelligente et morale! Oui, c'est la beauté morale; mais où est-elle? l'avez-vous rencontrée sur la terre?

On l'a dit, et c'est vrai, le soleil, tout beau qu'il est, ne brille pas comme l'œil de l'homme du feu du génie; ses rayons ne répandent pas la lumière de l'intelligence et les flammes de l'amour; la sérénité du jour n'est pas comparable au sourire de ses lèvres, à cette expression de joie pure et de noble bienveillance qui brille sur son front. Ah! me dites-vous, quand je les rencontre ici-bas, ces traits divins, je les aime; je les ai cherchés, je les ai rencontrés quelquefois dans de nobles créatures semblables à moi, créées à l'image et à la ressemblance de Dieu; pensez-vous m'en faire un reproche?

Non, mes frères; mais, permettez-moi de vous répondre: Je veux être généreux avec vous; du reste, la simple vérité me le permet, et la vertu la plus austère ne me le défends pas. Oui, je le reconnais, jusques dans vos égarements, j'en excepte toutefois, et solennellement, vos égarements et vos passions d'ignominie, manifestement il n'en peut être question ici; cette exception faite, je vous accorde que jusque dans les égarements de votre cœur, c'est le plus souvent la beauté morale, c'est l'âme que vous aimez, c'est la beauté de l'âme qui vous ravit. Sans doute, la régularité des traits, l'élégance des formes, la pureté des lignes, sont l'ouvrage de Dieu et ne sont pas indignes d'un regard; mais il y a quelque chose de plus beau; car la perfection, la splendeur de la beauté humaine vient tout entière de l'âme! Le sourire, le regard, la grâce, plus belle encore que la beauté, c'est l'âme que vous aimez dans ce regard; c'est cette flamme divine à laquelle rien ne ressemble dans le reste de la nature, dit l'immortel archevêque de Cambrai, qui fait briller sur le front du juste cette chasteté et cette innocence! Eh bien! oui, c'est l'âme qui nous représente tous les traits les plus touchants et les plus vifs de la beauté morale dans tout ce qui nous touche et nous attendrit; mais je vous avouerai encore, malgré l'abaissement où nous a précipités notre chute, je vous avouerai que votre gloire perdue jette encore à travers ses reflets éteints des feux plus vifs et plus purs que les rayons du plus beau jour. Oui, il y a dans ce regard une lumière, dans ce sourire une grâce, dans cette voix une puissance! Mais, hélas! pourquoi faut-il que tout cela soit aussi dangereux? pourquoi faut-il que tout cela soit si imparfait et si trompeur? Pourquoi faut-il que tout cela soit toujours une vanité et quelquefois un mensonge? toujours une déception et un péril pour la vertu? pourquoi faut-il qu'il y ait des affinités si déplorables entre ce qu'il y a en nous de plus haut et ce qu'il y a en nous de plus bas?

N'est-il pas manifeste que rien de ce que vous avez aimé n'était la beauté

Digitized by Google

parfaite, pure, la beauté immuable et constante, et n'est-ce pas ce dont vous vous plaignez chaque jour vous-même? N'est-il pas manifeste que vous n'avez jamais rencontré la beauté sans ombre, sans nuages? Et voilà pourquoi, permettez-moi de le dire au nom des saints et de vous révéler le secret de leur âme, voilà pourquoi leur grande âme était inflexible ici-bas, pourquoi vous rencontrez dans leur vie cette inflexibilité qui vous étonne, pourquoi ils avaient jeté, avec le prophète, ce défi au nom de la vertu, à toutes les créatures : « Qui que vous soyez, retirez-vous, vous n'êtes pas mon Dieu; je dé« couvre vos faiblesses et vos misères; vous n'êtes pas mon Dieu; vous ne « serez jamais le maître de mon cœur, ni mon partage pour l'éternité. »

Mais ce n'est pas seulement l'expérience des grands hommes; permettez-moi de le dire, c'est l'expérience de tout homme créé, c'est la vôtre! Qu'avez-vous aimé ici-bas? qu'avez-vous rencontré sur la terre? Avouez-le de bonne foi avec le Roi-Prophète, qui en avait fait, lui aussi, dans un moment d'égarement et de ténèbres, la déplorable expérience; avouez-le, vous avez rencontré, vous avez aimé la vanité et le mensonge! Oui, vous avez aimé la vanité, la beauté qui passe, la beauté qui avilit, la beauté qui disparaît, la beauté mortelle; et on le sait, c'est le plus profond, le plus amer désespoir du cœur que de voir s'effacer, pâlir et disparaître sous la main du temps et des maladies, et s'envoler avec les années qui s'éloignent, cette vive jeunesse, ce coloris, ce regard, ce sourire, cette grâce! Ah! sans le péché, tout cela devait être immortel, et maintenant il n'en est plus rien. Tout cela n'est pas vrai, et je vous rappelle ici votre amertume la plus amère, dans vos affections mêmes les plus légitimes, tout cela n'est pas vrai; nous l'avons proclamé, et la raison l'a proclamé avec nous, il n'y a rien de beau dans la nature humaine que l'expression vraie de la beauté morale! Mais quand cette expression qui vous touche, qui vous attendrit, est une expression trompeuse, que vous reste-t-il, et qu'avez-vous aimé? Je vous le demande à vous-même, combien de fois après cette première phrase qui semblait donner à votre cœur l'espérance d'une affection généreuse et élevée, combien de fois n'avez-vous pas découvert tout à coup que ces brillantes créatures étaient indignes, égoïstes, ingrates, inconstantes!

Vous ne pouvez vous vanter d'avoir rencontré sur la terre et aimé la beauté parfaite, la beauté pure, la beauté suprême! Vous avez aimé la beauté qui passe, qui trompe, qui égare, qui avilit, qui corrompt! Et l'illusion n'a pas été bien longue!

Mais j'ai à vous révéler la plus douloureuse de vos faiblesses, la plus cruelle de vos misères! Non, l'illusion n'est pas longue, elle s'envole bientôt. Mais après que l'illusion s'est envolée, souvent la passion demeure, la passion déplorable! On demeure retenu par des liens honteux, par des engagements d'ignominie; et alors, qui pourra dire les douleurs de cet avilissant esclavage, les situations abjectes où il fait descendre, ses hontes? Mais non! c'est assez; ô ma bouche, n'achève pas!

O Dieu, ne viendrez vous pas un jour délivrer le cœur des fils d'Adam et et des filles d'Ève, qui sont tous vos enfants, ne viendrez vous pas les délivrer

Digitized by Google

d'une si profonde misère; ne viendrez vous donc pas rompre les fers d'une captivité si honteuse, et rendre à nos âmes la glorieuse liberté de vous aimer ici bas? Éternelle beauté, toujours ancienne et toujours nouvelle, est-ce que nos yeux ne vous verront jamais? O douce lumière, splendeur de la grâce incréée, est-ce que vous n'apparaîtrez jamais à nos regards? O fontaine de chastes délices, est-ce que vous ne coulerez jamais? O trône de nos cœurs, ô vie bienheureuse du père et des anges dans le ciel, ô amour, ô pain de vie, ô amour céleste de ceux qui vivent véritablement, est-ce que vous ne serez jamais notre vie sur la terre? O Dieu! vous avez beau vous montrer à nous, vous avez beau nous faire parler de vous par toute la nature, nous sommes sourds et aveugles, nous ne voyons rien, nous n'entendons rien; les rayons de votre gloire dispersés dans les créatures nous égarent, nous empêchent de vous voir, nous entraînent loin de vous. O Seigneur! est-ce que vous ne pourriez pas relever nos tristes cœurs? Est-ce que vous ne pourriez pas réparer nos ruines? Seigneur, venez si vous le pouvez! Ah! j'ai ouï dire que vos prophètes autrefois nous ont annoncé qu'un Emmanuel descendrait des cieux, que ce serait un Dieu avec nous, c'est-à-dire la beauté suprême, la beauté parfaite et incréée, j'ai ouï dire que la grâce, une grâce pure, serait répandue d'en haut sur ses lèvres! Venez, vous qui devez nous sauver, venez, il est temps; la voix des âmes de ce monde vous appelle, répondez au cri de nos cœurs, c'est le cri de l'humanité en détresse, c'est le cri de toute la nature. O désiré des nations, venez, ne tardez plus! A votre naissance, la terre se réjouira comme à la naissance de son premier né! les îles lointaines tresailliront d'allégresse, les filles de Sion pourront voir et reconnaître la beauté suprême des anciens jours! Répondez à ce cri de l'humanité en détresse! Répondez encore une fois à tous ces vœux, au cri de la nature et à ses espérances.

Mais qu'entends-je? quels sont ces chants inconnus qui retentissent au plus haut des cieux, au sommet des montagnes solitaires, parmi les splendeurs divines et au milieu des plus profondes ténèbres de la nuit! *Gloire à Dieu dans les hauteurs du ciel, et paix sur la terre aux cœurs de bonne volonté!*

Ah! c'en est fait, l'Évangile commence, la bonne nouvelle, la révélation de la splendeur de la beauté éternelle descend jusqu'à nous. Bethléem répond à tous les besoins de la nature.

Nous sommes faits pour aimer la beauté suprême; Bethléem nous la révèle en Jésus-Christ naissant. — C'est ce que nous allons méditer.

Nous avons été faits pour aimer la beauté suprême, et la foi nous la découvre en Jésus-Christ naissant à Bethléem!

Je ne puis en ce moment, mes frères, vous dissimuler mon étonnement. Certes, rien n'égale la magnificence et l'éclat des promesses qui nous ont été faites. C'est le plus beau des enfants des hommes; c'est la lumière éternelle; il a été comparé à la lumière même, et il a paru plus brillant! C'est l'Emmanuel, c'est le désiré des collines de l'éternité; c'est l'attente et le désiré des

nations; c'est ce beau soleil qui doit un jour se lever sur les peuples assis dans les ténèbres, les misères et les ombres de la mort. C'est la beauté suprême que vous attendez, qu'on vous promet, et en ce moment, on ne vous présente qu'un enfant! Vos cœurs éprouvent un besoin profond, impérieux, tyrannique; vous avez vainement cherché ici bas, vous n'avez rien trouvé. On vous invite en ce moment, à toutes les douceurs, à toutes les fêtes de l'amour, et on ne vous donne qu'un enfant à aimer! Certes, mes frères, le mystère est étrange; nous avons besoin de le méditer profondément!

Oui, on ne vous donne qu'un enfant à aimer; oui c'est un enfant; c'est un petit enfant, et on ne sait que vous redire *un petit enfant vous est né!* Voilà le sujet d'une si grande joie; la nouvelle que les anges viennent apporter à la terre; le grand événement qui remplit toutes les voix des prophètes, tous les oracles des patriarches, l'attente de quarante siècles, le bienfait qui était préparé à vos cœurs depuis la prévarication de votre premier père qui vous avait assujetti tous à la misère et à la mort! Un petit enfant est né! *Parvulus!* C'est un enfant, c'est un Enfant-Dieu, un enfant sauveur, voilà pourquoi c'est la beauté suprême! C'est un enfant! O Dieu, soyez-en béni! C'est donc enfin une beauté simple, pure et naïve, une beauté sans péril, une beauté vraie, c'est la douceur, l'amabilité, la vérité même! C'est un enfant, *parvulus!* O Dieu soyez-en béni! c'est donc enfin la simplicité, la candeur, l'innocence; c'est un enfant, il est vrai, de la faible, de la tendre humanité, mais avec tous les charmes de la faiblesse, de la tendresse de l'enfance! O vous, à qui Dieu à donné le cœur et la sensibilité d'un père, le cœur et le regard d'une mère, ne comprenez vous pas ce cri de ma foi et de mon amour pour Jésus naissant? Oui, puisque Dieu voulait en se cachant, travailler plus sûrement à attendrir, à toucher nos cœurs, il n'était pas indigne de lui de se cacher sous les traits d'un enfant!

C'est un enfant! encore une fois que le ciel en soit béni! Qui que vous soyez, vous êtes donc contre lui sans défense! vous ne pouvez lui reprocher ni ses faiblesses, ni sa naissance, ni ses larmes! Avouez-le, la croix vous irrite quelquefois, vous éloigne du christianisme; mais la crèche vous réclame malgré vous et vous attire! Vous vous êtes peut-être révoltés contre Jésus crucifié, sa croix est rude à vos yeux et à vos cœurs; mais vous ne vous êtes jamais révoltés contre Jésus-Christ naissant; vous avez senti le blasphème expirer sur vos lèvres; en sa présence vous êtes tombés aux pieds de cet humble berceau, et vous avez senti vos préventions défaillir et vos haines mêmes, si jamais vous avez eu le malheur de haïr la bonté et la beauté suprêmes!

C'est un enfant! je comprends maintenant toute la joie de cette fête; c'est assez, et il semble que Jérusalem n'ait plus rien à demander aux cieux! Je comprends pourquoi l'Église tout entière à tressailli d'allégresse et semble écrasée sous l'excès de sa joie; elle interrompt le repos des nuits pour chanter son bonheur! *Un fils aimable nous a été donné!* O nuit heureuse qui a présidé à cet enfantement divin! elle a vu la lumière du monde se lever parmi ses ténèbres, et le soleil de justice apparaître à tous les regards! C'est un enfant! mais prenez garde, c'est un Enfant-Dieu!

Digitized by Google

Voulez-vous m'expliquer des choses assurément fort inexplicables? voulez-vous m'expliquer l'étrange allégresse que cette solennité répand en ce jour sur la terre et dans le ciel? voulez-vous m'expliquer pourquoi les peuples fidèles s'animent d'une sainte, d'une nouvelle ferveur aujourd'hui? pourquoi on se sent aujourd'hui heureux d'être chrétien? pourquoi les impies eux-mêmes regrettent de ne l'être pas, et pourquoi leur foule se presse dans notre temple? pourquoi il n'est pas un cœur si flétri par les passions qui n'ait senti en ce jour briller à ses yeux quelques rayons de l'espérance et de la joie chrétienne? C'est que c'est le plus attendrissant des mystères; que nulle part la religion n'est plus aimable et plus belle qu'auprès de la crèche; rien de plus aimable et de plus touchant à la fois, c'est un Enfant-Dieu!

Voulez-vous m'expliquer pourquoi vous préférez ces délicieuses pensées à toutes les pensées plus hautes, à toutes les méditations plus profondes que la religion se plaît encore à offrir pour frapper votre esprit? voulez-vous m'expliquer pourquoi Bossuet, ce grand évêque, dans la force et la splendeur de son génie, chargé d'ans et de gloire, aimait à se tenir, à se placer humblement et heureusement auprès du berceau de Jésus-Christ; et là, avec cette élévation que vous lui connaissez, méditait avec une simplicité si admirable et si haute tous ces détails que l'Évangile nous raconte de cette bienheureuse naissance? Pourquoi ne pouvez-vous rien mettre dans vos discours qui ait plus de charme pour vos cœurs? Il n'y a qu'une explication possible : c'est un enfant divin! un Enfant-Dieu! Voilà pourquoi c'est la beauté suprême!

Oui, c'est la beauté suprême! Ah! si la grandeur suprême qui s'abaisse est digne d'une adoration plus parfaite, la beauté suprême, la plendeur qui se cache est digne du plus tendre amour! Qu'est-ce que Jésus-Christ naissant? prophètes, évangélistes, apôtres, répondez-nous; et vous, disciple bien-aimé, que dites-vous de cet enfant? *Au commencement était le Verbe!* et puis voilà que tout à coup, franchissant cet intervalle immense, l'évangéliste ajoute : « Et le Verbe s'est fait chair! et il a habité avec nous, nous l'avons « vu, et il a paru à nos regards plein de grâce et de vérité! »

O Verbe éternel, splendeur incréée du Père, je vous bénis! Vous êtes venu! et moi j'ai compris que mes faibles yeux avaient besoin d'un voile; vous vous êtes voilé afin de vous révéler plus sûrement à mon cœur! envoyez comme une douce lumière qui me repose, qui charme mes yeux fatigués, mes yeux malades! Vous êtes la lumière mystérieuse qui, non-seulement éclaire les yeux ouverts, mais la lumière qui ouvre les yeux fermés, qui donne des yeux à ceux qui n'en ont pas, qui se fait aimer de ceux-là même qui craignent de la voir; vous êtes la splendeur de la beauté suprême; vous êtes digne de mon plus tendre amour, parce que vous vous êtes caché avec la délicatesse et avec les ménagements d'une tendresse infinie!

Voulez-vous m'expliquer pourquoi la poésie, les arts les plus sublimes, le pinceau inspiré de Raphaël lui-même, ont demandé au berceau et à la naissance d'un Dieu enfant, leurs inspirations les plus riches et leurs plus délicieuses scènes? Ah! c'est que la poésie et les arts, quand ils ne sont pas les fils d'un siècle dégénéré, les fils d'un siècle d'or et de boue, de chair et de

Digitized by Google

sang, quand ils n'ont pas oublié leurs immortelles destinées, ils sont ici-bas, eux aussi, à la recherche de la beauté idéale, de la beauté parfaite. Et ces grands hommes, ces règles de l'humanité, ces regards perçants qui savent reconnaître ici-bas la beauté sans tache, la beauté divine, l'ont trouvée là; parce qu'ils y ont découvert tout à coup une harmonie si parfaite, et si je puis le dire, des tons si sensiblement divins, des nuances célestes et si exquises, et quelque chose d'une sublimité si haute dans une simplicité si parfaite, qu'ils se sont prosternés, vaincus par l'ascendant d'une beauté infinie, et ils ont dépeint, en l'adorant à genoux, la beauté suprême!

Oui, c'est la beauté suprême, parce que c'est la beauté cachée, parce que c'est la beauté voilée pour attendrir et pour consoler, pour guérir vos yeux malades! Avez-vous vu quelquefois le soleil levant? C'est la beauté, la splendeur de Jésus-Christ naissant à Bethléem! Quand le soleil est à son midi, quand il lance tous ses feux, cette splendeur m'écrase, la nature me paraît moins belle; il me faut des ombres et des nuances plus délicates, je cherche contre ses rayons un abri. Mais au matin d'un beau jour qui commence, lorsque le soleil levant se cache encore à l'horizon et le dore de ses plus doux feux; lorsque des nuages brillants de lumière se promènent autour de moi sur l'aile des vents et illuminent tout l'Orient; lorsque l'astre du jour, caché derrière ces nuées légères et transparentes, fait briller ses plus magnifiques splendeurs en mille formes, en mille couleurs variées et ravissantes, en mille nuances d'une douceur, d'une harmonie, d'une délicatesse infinies, d'une richesse céleste, oh! alors j'en puis jouir, c'est mon soleil; parmi toutes les plus belles choses de la nature, c'est pour moi la beauté suprême! Eh bien, c'est l'image de Jésus-Christ naissant à Bethléem!

Avez-vous jamais reposé avec attendrissement vos regards sur la scène de cette pauvre étable? Avez-vous jamais considéré cette Vierge céleste dont le sein virginal vient de donner au monde le fils de Dieu beau et pur comme un rayon détaché du soleil? Ce vieillard vénérable, cet enfant si auguste, sur qui viennent rayonner toutes les splendeurs des cieux parmi les ténèbres de la nuit? Ces pauvres bergers si heureux qui l'adorent; cette pauvre étable à demi-ruinée; cette crèche, cette paille? Puis, dans un lointain mystérieux, Bethléem endormie dans ses plaisirs et dans ses affaires; et dans un lointain plus mystérieux encore, l'univers tout entier qui dort dans les ténèbres et dans les ombres de la mort, qui ignore que la lumière vient de se lever sur sa tête à l'Orient? Dans le lointain le plus divin, les cieux qui tressaillent d'allégresse, toutes les légions des anges qui descendent et qui chantent : *Gloire à Dieu!*

Oui, mes frères, c'est la beauté suprême, et nous avons été faits pour l'aimer; c'est un Enfant-Dieu! mais j'ai ajouté que c'était un enfant sauveur; j'achève par cette dernière pensée :

C'est un enfant sauveur, c'est-à-dire que tous les charmes d'une bonté infinie viennent s'ajouter aux charmes d'une beauté suprême. La beauté sans douceur, la tendresse sans bonté, qu'est-ce, je vous le demande? Oui, c'est un sauveur! c'est son nom, il se nomme Jésus; voilà pourquoi ce nom si vé-

Digitized by Google

nérable à notre pensée est si cher à notre cœur ! Il se nomme Jésus, c'est-à-dire Sauveur ! il achètera bien cher l'honneur de porter ce nom : il en coûtera tout son sang ! Avez-vous jamais contemplé quelle démarche extraordinaire, inouïe, le fils de Dieu avait faite pour descendre jusqu'à nous, pour quitter les régions si élevées des cieux et descendre jusqu'aux basses régions de la terre ? Ah ! s'écrie le disciple bien-aimé, il n'y a qu'une parole à dire, devant laquelle toutes les pensées et toutes les méditations humaines disparaissent : *Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son fils unique ! afin que ceux qui périssaient ne périssent pas, mais qu'ils aient la vie éternelle !* Comme il ne pouvait nous élever jusqu'à lui, pour nous sauver, il s'est abaissé jusqu'à nous : il a franchi rapidement tous les cœurs des anges, il est descendu du haut des collines éternelles dont il faisait les délices ; il est venu dans cette vallée de misères nous chercher, guérir notre cœur, demander notre amour. O Seigneur ! qu'avons-nous fait pour répondre aux démarches d'un amour infini, aussi attendrissant que le vôtre ? Qu'avons-nous fait ? Qui vous aime ici-bas ? où en sont nos cœurs ? qu'avons-nous aimé, qu'aimons-nous encore, et que faisons-nous ici-bas ? O Seigneur ! il est vrai de le dire, je l'avoue avec confusion et douleur, nous ne vous avons pas aimé. Jusqu'à présent, nous avons aimé la vanité et le mensonge !

Où sont, en ce monde, ceux que l'on appelle grands, à qui on puisse parler de l'amour de Dieu sans avoir l'air de leur débiter une fable ou de leur faire une dérision importune ? O renversement de l'humanité ! ô créatures égarées ! on vous plaindrait encore plus tristement, si on ne se souvenait que c'est en ce jour, la fête de la bonté et de la miséricorde infinies !

Mais parmi ceux-là même que vous comblez de votre amour dans l'abondance de votre maison sainte, où sont ceux qui vous aiment comme ils devraient le faire ? qui vous rendent véritablement amour pour amour, qui reconnaissent par quelque retour vos bienfaits si inouïs ? Ah ! n'est-il pas vrai de dire que pour ceux-là même qui vous aiment, votre amour est le sentiment le plus triste, le plus languissant, le plus oublié de leurs cœurs ? Vous, Seigneur, quand vous aimez, vous aimez en Dieu ; toutes les démarches de votre amour sont infinies ; vous ébranlez le ciel et la terre ; vous remuez toute chose pour sauver ceux que vous aimez ; vous venez à eux ; vous vous faites enfant, homme pour nous diviniser. Voilà comment aime l'amour infini, la bonté suprême et éternelle !

Mais nous, Seigneur, nous avons des cœurs bas et rétrécis pour vous aimer ! C'en est fait, puisqu'en ce jour vous êtes venu jusqu'à nous pour conquérir notre amour, c'en est fait, désormais nous chercherons à vous aimer, à anoblir la plus noble faculté de nos âmes ! Nous nous rendrons à la divine invitation qui nous est faite ; nous n'endurcirons pas nos cœurs contre cette beauté, cette bonté suprêmes ! Nous vous aimerons, Seigneur ; nous irons avec ces bons bergers dans la pauvre étable de Bethléem ; nous verrons la plus tendre des mères, cette vierge divine ; ce vieillard dont le cœur sent déjà toute la tendresse, toutes les émotions de l'amour paternel ; nous verrons les bergers, image des cœurs simples et naïfs !

Digitized by Google

Je veux appeler en finissant, à cet attendrissant spectacle, tous ceux qui sont ici-bas à la recherche de la bonté suprême, de la bonté qui attendrit le cœur et qui l'anoblit en l'attendrissant! Oui, venez tous ensemble jusqu'à Bethléem, les bergers nous souffriront parmi eux ; ils nous laisseront déposer aussi aux pieds de son berceau l'hommage d'un fidèle amour! Vous le presserez contre votre cœur; vous prendrez ses mains innocentes; vous les baignerez de vos larmes ; vous essuierez celles que le froid de la nuit lui fait répandre! Il n'a rien qui puisse vous effrayer; il a déposé sa majesté éternelle; il vient à vous accompagné de sa seule douceur; de peur d'effrayer vos faibles yeux, il a voilé sa gloire, il ne vous montre que la beauté la plus simple, la plus naïve et la plus pure; vous ne verrez qu'un regard plein d'amour, le plus gràcieux sourire; les paroles de la grâce et de la sagesse ne découlent pas encore de ses lèvres, vous n'entendrez pas encore cette parole puissante qui, bientôt, parlera à la nature entière; il ne sait que bégayer et pousser des cris enfantins ; cependant si vous saviez prêter l'oreille de votre cœur aux accents de celui qui vous a faits, vous entendriez peut-être une voix douce retentir au fond de votre âme et vous dire: pourquoi ne veux-tu pas m'aimer, toi que j'ai créé?

Aimable enfant, je veux désormais vous aimer et je ne veux plus aimer que vous! Trop longtemps j'ai aimé le monde et les créatures ; mais désormais je ne veux aimer que vous. Vous avez beau vous cacher à mes yeux sous les traits d'un faible enfant, vous n'en êtes que plus aimable; vous avez beau vouloir paraître vil et méconnaissable; vous n'en êtes que plus cher à mon cœur.

Amabilité, douceur, bonté, chasteté, innocence, vous aussi je veux vous aimer, et je n'aime plus que vous. Il ne me reste plus qu'une grâce à vous demander: c'est de vous aimer toujours! Je vous le demande par votre mère, par le pauvre appareil de votre naissance, par vos pauvres langes, par cette paille, cette crèche, ces pauvres bergers. Vous ne refuserez pas des vœux aussi justes, aussi tendres; vous les recevrez dans votre crèche, et un jour, vous les couronnerez dans les cieux!

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

Départ des colons. Discours de l'abbé Duguerry.

Chers concitoyens,

Le malentendu qui n'a existé que trop longtemps entre le pays et l'Église est à jamais fini. Paris donne de cet heureux événement, depuis plusieurs mois, des témoignages successifs, parmi lesquels il faut compter cette religieuse cérémonie qui se renouvelle aujourd'hui pour la neuvième fois.

Comment ce funeste, ce désastreux malentendu aurait-il pu persister, lorsque la France proclamait que désormais sa devise éternelle était Liberté, Égalité, Fraternité; lorsqu'elle déclarait que les droits et les devoirs que ces trois mots renferment allaient être constitués dans ses lois, et recevoir par diverses institutions leur réalisation pratique et sociale.

En effet, d'où nous sont venues la liberté, l'égalité, la fraternité? n'est-ce pas de cette montagne où le Crist, en enseignant le monde, le bénissait, et du haut de cette autre cîme sanglante où il lui donnait en mourant pour lui la preuve qu'il l'aimait d'un amour immense.

Sans doute l'Eglise a eu à lutter contre le paganisme pour établir dans l'univers l'empire de la liberté, de l'égalité et de la fraternité. Il lui a fallu arracher l'homme d'entre les mains de son semblable qui s'était fait son maître, se l'appropriant comme une chose dont il pouvait user à son gré, qu'il pouvait vendre même au besoin. Alors la liberté de l'individu a été proclamée. Il a fallu ensuite à l'Église proscrire l'excès des distinctions, condamner tous les privilèges qui n'avaient pas pour raison première le mérite personnel; alors les diverses classes de la société n'ont plus été étrangères les unes aux autres, ça été l'heure bienheureuse du triomphe et du règne de l'égalité.

Un pas plus difficile encore restait à faire. Il s'agissait d'arriver au terme complet de l'union des hommes entre eux, à la fraternité. L'Église travailla tout de suite à la réaliser par l'établissement de l'assistance charitable, dont elle multiplia les ressources et les moyens autant qu'elle le pût.

Ce travail, c'est l'œuvre sociale, qui veut et doit prendre aujourd'hui tout son développement, sans que pour cela ni la famille ni la propiété soient entamées, ce qui serait une ruine au lieu d'un progrès véritable. Mais il faut être aveugle pour ne pas comprendre qu'il y a impossibilité d'empêcher l'avénement tôt ou tard de la fraternité, dans un pays où la doctrine chrétienne est connue.

Aussi bien cette doctrine, comment se présente-t-elle? Avec deux faits qui dominent les autres, qui les gouvernent tous : avec le fait de la création et le fait de la rédemption. Or, je voudrais savoir de qu'elle manière on pourrat s'y prendre pour contester que, par la création, les hommes sont tous frères.

Digitized by Google

Ne le sont-ils pas davantage encore par la rédemption? Entendez Jésus-Christ : ô hommes, vous êtes tous frères, quels que soient votre pays et votre rang; vous êtes tous frères, et moi, fils de Dieu, je suis le frère de chacun de vous.

Chers concitoyens, ce que l'on a fait déjà pour vous, les soins dont vous avez été l'objet ceux qui vous seront prodigués encore, la destinée qu'on vous a préparée, le bien-être qu'on a la confiance de vous faire recueillir avec le temps, voilà des preuves d'une véritable fraternité, voilà un commencement de ses réalisations sociales. C'est par des actes semblables et par d'autres plus grands encore, que notre glorieuse et aimée France, apparaîtra à l'univers comme une mère tendre qui chérit tous ses enfants, qui s'occupe avec sollicitude de leur intérêt intellectuel, moral et matériel, sans les priver pour cela de leur liberté d'action. Et puisque la France a reçu de Dieu la mission de propager ce qui est vrai et ce qui est juste, les peuples se faisant à son image, les citoyens de chaque pays, à l'exemple des Français, seront tous frères. La fraternité se dilatant encore, marchant à ses conquêtes successivement, les barrières qui séparent les peuples de l'Europe aujourd'hui s'abaisseront; ils s'uniront enfin pour s'entre aider, après s'être cherchés si longtemps pour s'entre-détruire ou avoir échangé seulement avec habileté leur richesses respectives. Un plus beau spectacle encore se montre à mon regard dans l'avenir, ce sont les cinq parties du monde unies par les sentiments et les actes réciproques de la fraternité, s'embrassant avec effusion de joie et de bonheur au milieu de ces acclamations : *L'égoïsme individuel et national est terrasse, le règne du Christ sur la terre est enfin advenu.* QUE VOTRE REGNE VIENNE.

J'entends des voix contradictoires qui vont me crier : Utopie! Utopie! Utopie! Mais ces utopies, je les trouve dans l'Evangile, dont je ne fais que vous traduire l'esprit et la porole : *Mon Père,* disait le Sauveur, *que les hommes soient un comme nous sommes un*, qu'ils soient consommés dans l'unité de l'amour réciproque et de tous les devoirs que cet amour impose. Utopies! Ah! votre mémoire est infidèle, elle ne répète pas bien la leçon de vos aïeux, les payens; eux, ils répondaient aux apôtres : *Ces gens-là sont ivres ; c'est une folie.* Oui, ivres du désir d'être utiles à leurs frères. Sublime ivresse! Adorable folie qui triompha de ces cruelles maximes : Chacun pour soi, chacun chez soi. En vérité, je vous le dis, elle les vaincra encore de plus en plus.

Chers concitoyens, permettez-moi de vous donner quelques conseils. Tout sera nouveau pour vous sur la terre de l'Algérie. Il est une reine qui vous gouvernera, c'est l'opinion que l'on a appelé la maîtresse du monde, mais vous allez vous la faire vous-même et vous donner par elle un esprit public; faites-la vraie, pure, élevée dans ses jugements. Il est trois choses qu'il faut glorifier par dessus toutes les autres, l'amour du travail, le respect de la loi et le dévouement fraternel. C'est par le travail que l'homme s'honore et s'ennoblit, c'est dans le travail qu'il trouve ses jouissances les plus vraies et les plus vives. Saint Paul a prononcé la sentence que l'homme qui ne travaillait pas n'était pas digne de vivre. Sans doute, l'œuvre à laquelle vous vous êtes dé-

Digitized by Google

voués volontairement aura ses jours et ses heures de grande fatigue, mais vous n'ignorez pas que l'homme grandit à proportion des efforts qu'il fait et des difficultés qu'il surmonte. Pour vous soutenir, vous ne perdrez pas de vue que vous êtes les seconds conquérants de l'Algérie; que par vous elle sera définitivement gagnée à l'agriculture, à l'industrie, à la civilisation.

A l'amour du travail, joignez le respect de la loi. Nul succès; nulle prospérité privée et publique ne sont possibles sans l'ordre; mais l'ordre c'est la loi. Il ne nous est plus permis de nous plaindre d'elle, puisque c'est nous qui la faisons. Avant que la République nous eût donné le suffrage universel, l'on pouvait avoir des prétextes contre le respect dû à la loi et les trouver fondés. Mais actuellement elle est notre ouvrage; les législateurs qui la votent sont choisis par chacun de nous. Assurément, la loi n'est pas sans défauts : tout ce qui vient de l'homme participe de l'infirmité; le temps nous les signalera, et, par l'élection d'hommes qui auront comme nous la conscience de ces défauts, il nous sera facile de les corriger pacifiquement.

Enfin, que le premier honneur soit toujours décerné parmi vous au dévouement fraternel. Inscrivez sur la pierre, sur le marbre, sur l'airain, le nom de celui qui l'aura pratiqué. Donnez ce nom aux rues, aux places de nos villes. Transmettez-le couvert de bénédictions à vos enfants auxquels vous aurez appris par quels services éminents à l'égard de ses semblables, celui qui le portait s'est rendu à jamais célèbre. Si dans l'ordre de la valeur personnelle le savoir est au-dessus de la fortune, l'immolation de soi-même à l'intérêt d'autrui, est placée bien au-dessus de la science.

Adieu donc, chers concitoyens, bien-aimés frères, adieu. Fasse le ciel que toutes les nouvelles qui nous arriveront de vous soient bonnes, et bonnes aussi toutes celles que nous vous enverrons! Puissions nous apprendre que le climat ne vous a pas été funeste et que la terre vous a largement récompensés de vos travaux; que vos cités sont bâties et que vous y jouissez de tous les biens que vous aviez espérés en consentant à vous séparer de vos amis et de vos parents! Puissiez-vous apprendre que notre labeur pour nous constituer dans l'ordre et dans le bien-être s'achève sans secousse et sans violence; que les regrets même légitimes étant mis de côté, toutes les mauvaises inspirations de la cupidité étant sacrifiées, nous ne songeons pas à restaurer les ruines de formes politiques vieillies et tombées, mais à exercer avec droiture et conscience le pouvoir souverain en nommant aux fonctions qui relèvent immédiatement de lui, les hommes les plus capables et surtout les plus dignes, c'est-à-dire d'un dévouement reconnu et d'un désintéressement éprouvé.

Pour cela, il faut que la patrie et la religion s'unissent étroitement de plus en plus et restent à jamais unies. Car, sans le Christ, point de liberté sage point de liberté juste, point de fraternité raisonnable. Ainsi nous vous demanderons de déposer à côté du signe de ce Fils de l'Homme, à côté de la croix ce drapeau que nous allons bénir, à côté de la croix en présence de laquelle vous formerez vos alliances conjugales, vous ferez baptiser vos enfants; vers laquelle vous tournerez vos regards pour reprendre courage dans vos peines et vous consoler dans vos souffrances; entre les bras de laquelle, enfin, vous

Digitized by Google

rendrez votre dernier soupir avec la certitude pour vous d'un monde meilleur, où du moins nous nous retrouverons, si nous ne devons plus nous revoir ici-bas.

Adieu, une dernière fois !

Ce discours a été interrompu souvent par des acclamations. Il a été couvert d'applaudissements auxquels se mêlaient les cris de : vive M. Duguerry !

M. Duguerry, après la bénédiction du drapeau et des bateaux, a remis entre les mains de M. le capitaine du convoi, 100 fr. pour les plus pauvres des colons.

L'allocution suivante a été prononcée dans la même circonstance par M. l'abbé Martin de Noirlieu, *curé de Saint-Jacques-du-Haut-Pas :*

« Que Dieu daigne ratifier dans le ciel les bénédictions que nous venons de vous donner en son nom ; que son ange protecteur vous conduise, nous ne dirons pas sur la terre étrangère, mais dans cette seconde patrie où vous allez fixer votre demeure.

« Le hasard, mes frères bien-aimés, n'est pour rien dans toute la conduite des événements de notre vie ; il n'y a point de place pour lui dans les choses de ce monde ; c'est donc la Providence qui préside à nos destinées et qui les règle. C'est elle, n'en doutez pas, qui vous dirige vers la terre d'Afrique. Comme elle n'accomplit rien qu'avec prévoyance et sagesse, elle a eu ses desseins en vous ouvrant cette carrière nouvelle, et ces desseins sont dignes d'elle. Ne croyez pas qu'il ne s'agisse pour vous que d'aller cultiver au delà des mers quelques arpents de terre, pour vous procurer la subsistance corporelle. Français et chrétiens, écoutez-moi ! Élevez plus haut en ce moment vos pensées, et apprennez que Dieu, qui vous envoie, vous réserve l'insigne honneur d'être dans votre nouvelle patrie les missionnaires de la civilisation....

« L'Afrique était, il y a douze siècles, florissante par son agriculture et son commerce ; c'était un pays chrétien comme le nôtre. De farouches conquérants en devinrent les maîtres ; ils en bannirent, avec la foi de l'Évangile, la prospérité et la civilisation ; la croix tomba pour faire place à l'oppression, à l'esclavage, à la barbarie...

« Après douze siècles, les rivages désolés de l'Afrique voient aborder les armées françaises ; c'est Dieu qui les appelle pour l'accomplissement de ses desseins. Pendant longues années, nos braves et infatigables soldats arrosent de leurs sueurs et de leur sang cette terre brûlante ; ils en font la conquête, et l'Algérie est devenue une province de notre belle France.

« Aujourd'hui que le sol de l'Afrique est conquis, la France n'a accompli qu'une partie de sa mission providentielle. Il faut encore qu'elle y fasse revivre la civilisation avec tous les bienfaits qui l'accompagnent...

« Français, partez donc pour ces contrées, guidés par le drapeau national où sont écrits ces mots, devenus la devise de notre patrie : *Liberté, égalité, fraternité.* Allez fonder la liberté sur une terre où, depuis tant de siècles, règne l'esclavage ; l'égalité, où l'on ne connaît d'autre droit que celui du plus fort ; la fraternité parmi des tribus qui se font une guerre incessante.

« Mais, sachez-le bien, vous ne fonderez rien de durable en Afrique qu'en y relevant la croix abattue du Christ, cette croix qui a sauvé, civilisé le monde. Sans elle ni liberté, ni égalité, ni fraternité véritables. Plantez donc la croix sur les rivages, au sein des vallées devenues fertiles, sur le sommet des montagnes de votre nouvelle patrie, de la nouvelle France. Plantez-la surtout cette croix dans vos cœurs ; qu'elle y fasse germer les vertus chrétiennes.

Digitized by Google

Offrez aux anciens habitants de l'Afrique, aux sectateurs de l'Alcoran, le spectacle de charité et d'union, de probité et de justice, de pureté dans les mœurs, qu'offrirent autrefois au monde païen les premiers disciples de l'Évangile, et bientôt, je l'affirme, il n'y aura plus en Afrique que des Français, des chrétiens et des frères. . . . .

. . . .

« Adieu, frères bien-aimés, chers compatriotes, un espace de mer va nous séparer, mais votre souvenir vivra dans nos cœurs; nos vœux et nos prières vous accompagneront. »

Lettre de Mgr l'Archevêque de Paris à MM. les curés du diocèse, sur l'élection du président de la République.

« Monsieur le Curé,

« Vous avez sans doute partagé notre émotion quand hier, à la face du Ciel, sur cette place, témoin de tant de révolutions, en présence des représentants du peuple et des premiers magistrats appartenant à la garde nationale, à l'armée, à cette capitale, à tous les départements, nous avons, par le divin sacrifice et par de solennelles actions de grâces, donné la consécration religieuse à la Constitution que la France vient de promulguer. Je n'ai pas besoin d'exprimer les sentiments qui se pressaient dans mon cœur, et qui, j'en suis sûr, remplissaient aussi le vôtre. Mais il en est un qui les dominait tous en ce moment solennel: c'était le désir ardent de voir enfin notre patrie se reposer de ses longues agitations, et chercher désormais, dans le développement lent et pacifique des institutions qu'elle vient de se donner, l'équilibre qui doit toujours se trouver entre les idées, les mœurs, les besoins d'un peuple et ses lois. Nous demandions à Dieu pour elle l'esprit de paix, de concorde et d'union. Nous aurions voulu en ce jour rapprocher tous les cœurs, calmer toutes les misères, essuyer toutes les larmes et effacer entièrement les traces de nos discordes civiles.

« Il est aussi un côté de ce grand tableau, placé sous nos yeux, qui nous a vivement saisi; nous voyions la religion et la patrie se donnant fraternellement la main; nous entendions la liberté parler le langage de l'Évangile, et le peuple saluer par de communes acclamations et cette République dont on venait de promulguer la loi fondamentale, et l'Église, que la tradition chrétienne appelle si souvent la République des enfants de Dieu, et dont la loi a été scellée, il y a dix-huit siècles, sur le Calvaire. Ah! que ce spectacle était beau et consolant! il exprimait d'une manière sublime cet accord entre la religion et le peuple, troublé autrefois par de funestes malendus, mais que l'ordre nouveau a ramené, que le sang d'un pontife a cimenté, et que nous voudrions avoir consacré à jamais par l'immolation de l'hostie pacifique que nous avons offerte sur l'autel.

« Maintenant, monsieur le Curé, il va s'agir de mettre à exécution une des parties les plus importantes de cette Constitution que nous venons de bénir. La France est appelée à élire, dans un mois, le président de la République. Jamais acte ne fut plus important; il peut assurer ou compromettre pour longtemps la paix publique. Les partis s'agitent autour de nous: il ne faut pas s'en lémouvoir; c'est une des conditions de notre vie politique. Ils cherchent à s'assurer la victoire, comme c'est leur droit. Je n'ai pas besoin de vous dire, monsieur le Curé, je n'ai pas besoin de dire au clergé de ce diocèse que, comme citoyens, c'est aussi votre droit et votre devoir à tous d'adopter, selon vos convictions, une des candidatures qui se présentent; mais que, comme prêtres,

Digitized by Google

vous devez rester en dehors de tous les partis. Il faut que la religion plane bien au-dessus de cette région où s'agitent et s'enflamment les passions humaines.

« La religion est pour tous les hommes une mère commune. Comme Dieu lui-même, elle ne fait point acception de personnes. Elle est semblable à ces sources rafraîchissantes où, après la bataille, vainqueurs et vaincus viennent s'abreuver. Je prie le clergé de Paris de régler là-dessus sa conduite. Qu'on ne puisse pas l'accuser de faire servir son ministère au triomphe d'un parti. Ce ministère se compromet toujours au contact des intérêts terrestres même les plus respectables.

« Mais, à côté des intérêts, il y a des devoirs. Ici, vous ne sauriez vous imposer la même réserve. Les devoirs politiques n'obligent pas moins que les autres. Il y en a deux importants, dans la circonstance où le pays va se trouver, qu'il vous faut rappeler au peuple : le premier est l'obligation où il est d'user du droit de suffrage que la Constitution lui reconnaît. S'abstenir dans un pareil moment, l'orsqu'on tient dans ses mains les destinées de son pays, c'est prévariquer. Il faut donc user de son droit ; c'est le premier devoir ; mais il faut en user consciencieusement, et c'est le second. Chacun doit se recueillir dans le sanctuaire de sa conscience, et là, choisir religieusement, parmi les candidats proposés, celui qui parraîtra le plus digne des hautes fonctions qu'il s'agit de déléguer, le plus favorable à la liberté civile et religieuse, le plus propre en même temps à protéger l'ordre social et à préserver la France de nouvelles secousses.

« Or, pour faire ce choix avec discernement, nous avons tous besoin de nous adresser à Dieu, qui est la source de la lumière et de la vérité. Nous lui demanderons non-seulement de nous éclairer, mais encore d'éclairer nos frères, et par sa grâce d'incliner les volontés vers le bien, afin que l'élu du peuple soit aussi son élu, et que, tant qu'il tiendra les rênes de l'État, la France jouisse, à l'ombre de ses institutions, de la paix, mère de la prospérité, et l'Église de Dieu de la liberté qui lui est nécessaire pour remplir complètement ici-bas sa mission.

« † MARIE-DOMINIQUE-AUGUSTE, *Arch. de Paris.* »

Circulaire de S. Em. Mgr le cardinal-archevêque de Lyon, au clergé de son diocèse, pour l'élection du président de la République.

Lyon, le 8 novembre 1848.

Nos chers Coopérateurs,

La France va bientôt traverser une des époques les plus importantes de la vie d'une nation. Ce sera une crise dans son existence constitutionnelle, mais dont, grâce à l'appui de cette Providence qui ne lui manque jamais, elle sortira avec une liberté civile et religieuse mieux affermie, avec un gage de plus de sécurité de tous les intérêts, d'union entre tous les citoyens, de paix au dedans, de considération au dehors. Les hommes seront encore ici les instruments de la miséricorde de Dieu qui nous a protégés. Ils croiront, comme toujours, que le salut de la France doit sortir de leurs combinaisons politiques, des mesures concertées entre eux pour diriger l'opinion publique, des intrigues habilement ourdies par eux pour obtenir un triomphe ; mais Dieu, encore une fois, déjouera les combinaisons, déconcertera les intrigues, mènera ces hommes qui s'imaginaient tout conduire. Et ces desseins si bien liés, ces plans tracés d'une main si sûre, n'aboutiront qu'à montrer avec éclat la vanité des pensées que Dieu n'inspire pas, l'inanité des projets dans lesquels Dieu n'entre pour rien.

Digitized by Google

Le 10 décembre prochain, les Français seront appelés à élire le président de la République. Dans ces graves circonstances, les chrétiens, connaissant la faiblesse des appuis humains, se tournent vers celui de qui émane toute sagesse, invoquent l'esprit qui seul inspire les saintes pensées, et peut seul départir la véritable lumière. Nous supplierons le Seigneur de diriger le choix que nous devons faire pour la prospérité de notre patrie, mais avant tout pour la gloire de la religion et la liberté de l'Église.

Vous aurez soin que le dimanche, jour de l'élection du président de la République la messe soit célébrée d'assez bonne heure pour que vos paroissiens puissent se rendre, pour voter au chef-lieu de votre canton.

Agréez, nos chers Coopérateurs, l'assurance de notre sincère attachement.

† L.-J.-M. CARD. DE BONALD,
Arch. de Lyon.

Circulaire de S. E. M. le cardinal de la Tour d'Auvergne, Evêque d'Arras, au clergé de son diocèse.

« Très-chers Coopérateurs,

« Le clergé est appelé à concourir à l'élection du président de la République franeaise.

« Comme citoyens et comme ministres des autels du Dieu vivant, nous ne devons nous proposer d'autre but que le bien véritable de notre chère et belle patrie.

« Songeons que si le doigt de Dieu s'est manifesté d'une manière remarquable dans la révolution du 24 février, nous devons oublier la part que quelques hommes ont voulu y prendre pour en faire leur œuvre et leur profit; et voyant avec raison l'action unique de la Providence dans les choses de ce monde, ne nous occupons, pour l'élection du président, que de l'unique moyen que le ciel nous laisse maintenant d'assurer parmi nous le retour de l'ordre, de la tranquillité, de la paix et du maintien de notre sainte religion.

« Défions-nous avec soin des vaines jactances de quelques hommes, de leurs fallacieuses promesses, et choisissons l'homme que l'amour de notre patrie et notre sagesse nous inspireront d'élire.

« Plusieurs de vos confrères m'ont demandé qui je choisirai. J'ai même été pressé de m'expliquer là-dessus.

« Voici la réponse que je me suis permise :

« L'éducation que j'ai reçue m'a appris que la reconnaissance était la vertu « de l'âme honnête et généreuse; je n'oublierai jamais notre délivrance de « l'insurrection du mois de juin dernier; du reste, je suis le fils d'un homme « d'épée, j'ai porté moi-même les armes un instant, je voterai pour un sabre. « Je connais la France, je croirai la servir ainsi et lui prouver que je l'aime « comme elle le mérite. »

« Telle a été l'expression de la pensée que je me suis permis de livrer à vos confrères, mes très chers coopérateurs; je vous l'abandonne avec toute la franchise d'un bon Français, Si vous jugez devoir l'adopter, j'en serai assurément très flatté, et je vous en aimerais davantage si déjà vous n'aviez pas conquis toutes les affections de mon cœur.

« Recevez, Monsieur le Curé, l'assurance de mon estime et de mon attachement bien sincères.

« CH. Cardinal DE LA TOUR D'AUVERGNE,
« *Evêque d'Arras.* »

Digitized by Google

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES.

ANNÉES 1847-1848.

Décembre 1847. — *1re et 2e livraisons.*

Janvier 1748. — *3e et 4e livraisons.*

Février 1848. — *5e et 6e livraisons.*

Mars 1848. — *7e et 8e livraisons.*

Avril 1848. — *9e et 10e livraisons.*

Digitized by Google

Mai 1848. — 11e *et* 12e *livraisons.*

Juin 1848. — 13e *et* 14e *livraisons.*

Juillet 1848. — 15e *et* 16e *livraisons.*

Août 1848. — 17e *et* 18e *livraisons.*

Digitized by Google

Septembre 1848. — 19^e^ *et* 20^e^ *livraisons*.

Octobre 1848. — 21^e^ *et* 22^e^ *livraisons*.

Novembre 1848. — 23^e^ *et* 24^e^ *livraisons*.

FIN DE LA TABLE.

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny

Digitized by Google

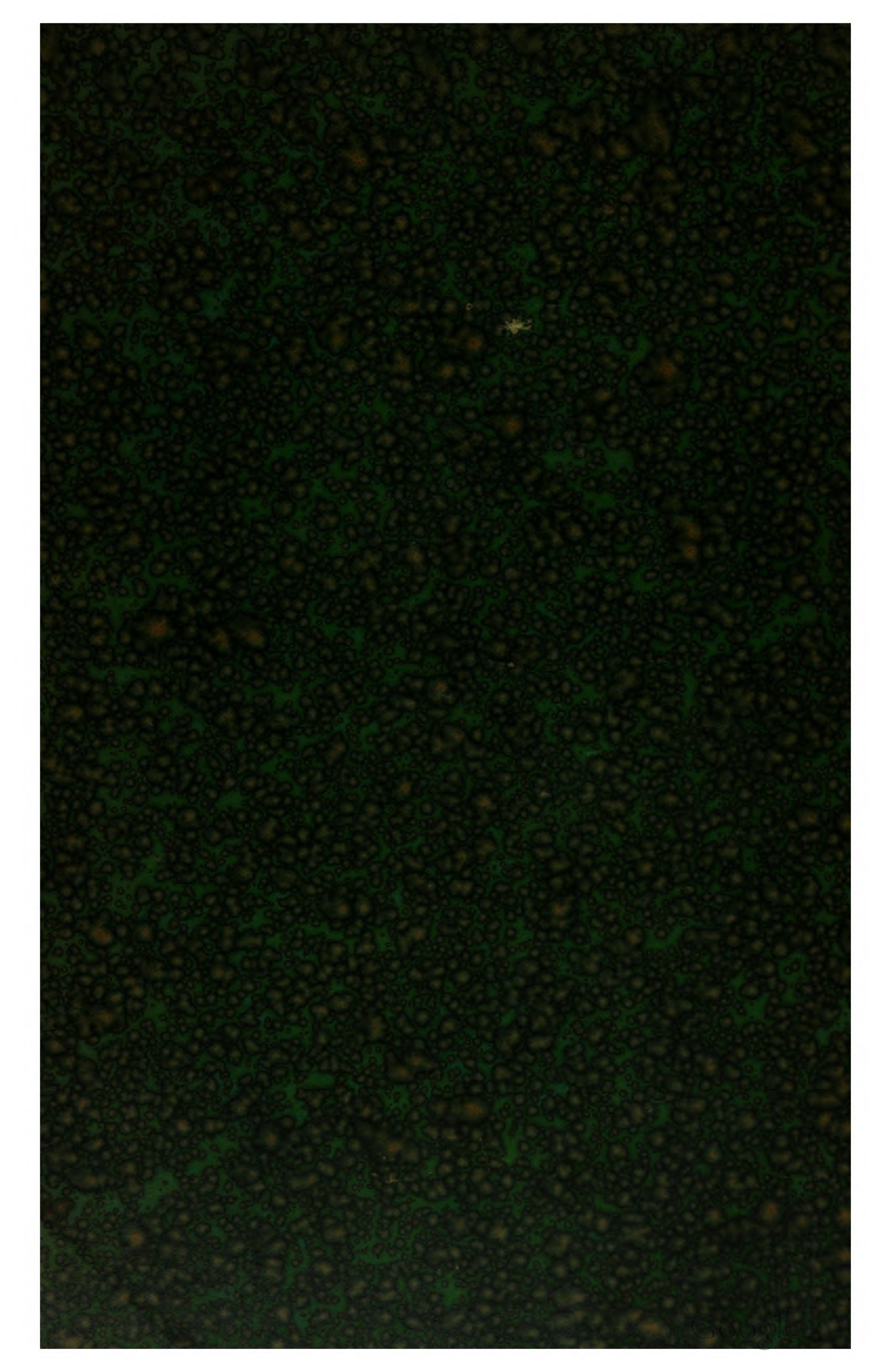
Digitized by Google

Digitized by Google





Digitized by Google


Digitized by Google